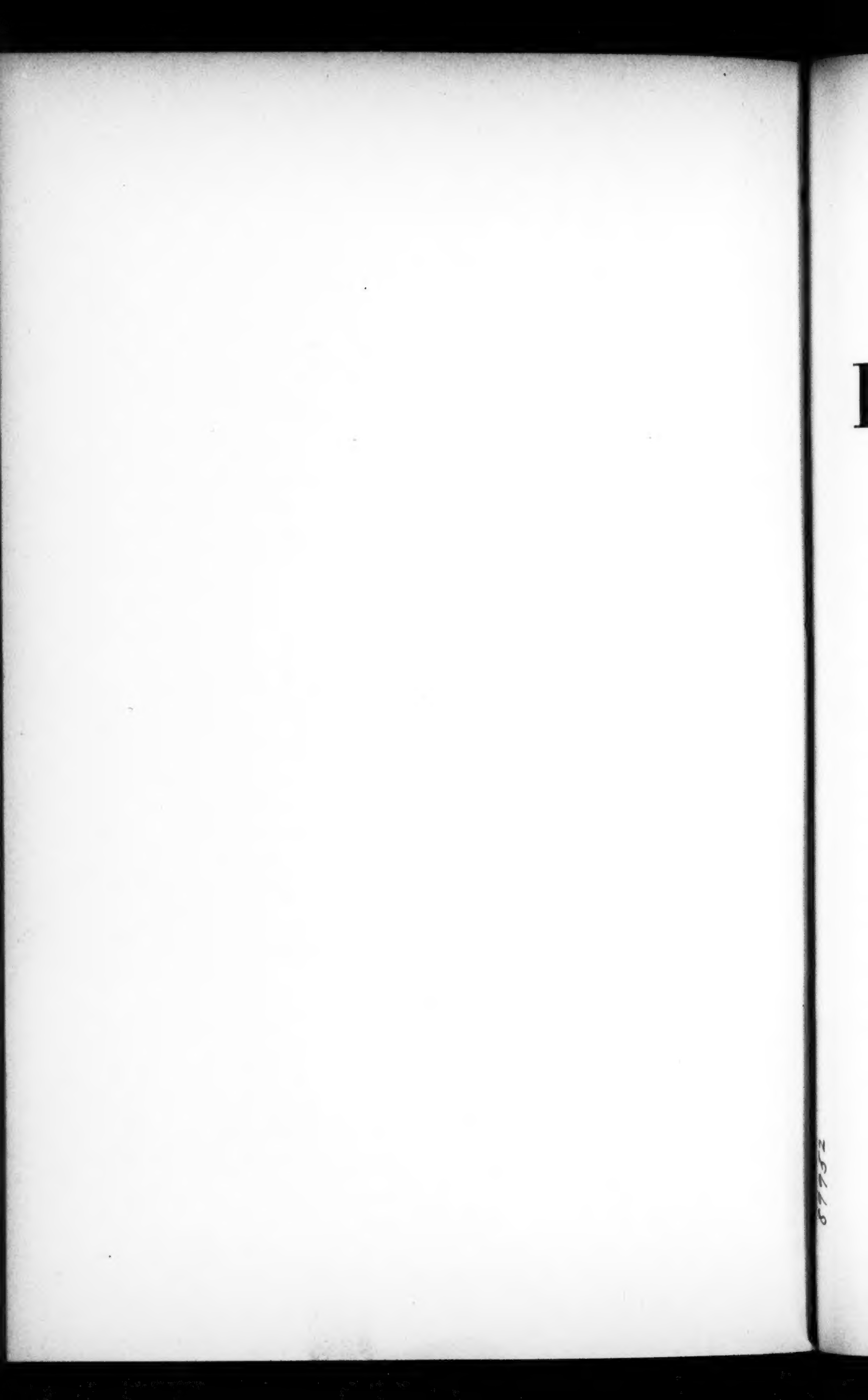
REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIXe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE



REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIXe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT CINQUANTE-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1899

LA DANSEUSE

DERNIÈRE PARTIE (1)

III

Environ deux mois après, par une tiède nuit constellée, Roberto Gargiulo était venu prendre la danseuse à la sortie du théâtre, et ils traversaient ensemble la place San Ferdinando.

— Je t'emmène souper ce soir, lui dit-il.

Au fond, elle n'aimait pas ces soupers à une heure du matin, dans un restaurant où le gaz était baissé, où les garçons somnolaient, où l'on rencontrait d'autres danseuses en compagnie de leurs amis, de petites femmes suspectes avec des noctambules endurcis, des couples rapprochés par une vieille et insipide accoutumance, des couples rapprochés par le hasard d'une rencontre nocturne et vraisemblablement destinés à ne se rencontrer jamais plus. Tandis que Gargiulo, heureux de s'afficher avec elle, saisissait toutes les occasions de montrer sa maîtresse en public, ces exhibitions offensaient la réserve naturelle de Carmela et lui donnaient un secret malaise. Sa bouche faisait semblant de rire ; mais, intérieurement, elle souffrait.

— Où veux-tu que nous allions? demanda-t-elle, sans rien laisser paraître de sa contrariété.

— A la *Regina d'Italia*, dit le jeune homme en obliquant vers la rue de Tolède.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

— Nous ne resterons pas trop longtemps? reprit-elle d'un ton affectueux.

— Pourquoi? Tu as sommeil?

— ... Un peu. Et puis, ne faut-il pas que tu sois au magasin de bonne heure, demain matin?

— Tu oublies que c'est demain dimanche.

— Ah! oui. Je n'y pensais plus.

Et elle poussa un soupir. Ce qui plaisait à son caractère sentimental, c'était d'aller le dimanche avec Roberto aux environs de Naples et de dîner dans un modeste restaurant du Pausilippe, en face de cette mer bleue qu'elle n'avait pas souvent le plaisir de voir parce qu'elle demeurait très loin et ne sortait guère que pour les répétitions et les représentations. Au Pausilippe, fréquenté surtout par les petites gens, bourgeois, employés, commis, personne ne la connaissait et elle ne connaissait personne; elle ne risquait pas d'y rencontrer quelqu'un qui se retournerait pour la regarder et, qui, en la reconnaissant, marmotterait je ne sais quoi. Mais il y avait une autre chose qui lui plaisait beaucoup plus encore: c'était d'aller en excursion sur l'une de ces charmantes collines qui entourent Naples, au Vomero, à Villanova, au Campo di Marte, et d'y manger dans quelque humble gargote où l'on mangeait de rustiques victuailles, au milieu d'ouvriers et de gens du peuple. Par malheur, Gargiulo n'était pas sentimental; ce qui lui agréait plus que tout le reste, à lui, c'étaient les milieux mondains ou demi-mondains; il avait une passion pour ces restaurans de la rue de Tolède, où se réunissent les « noceurs » après la sortie des théâtres. Or, Carmela savait que le souper de ce soir-là ferait évanouir en fumée l'excursion du lendemain : son amant n'était pas riche et elle se reprochait déjà le peu qu'elle lui faisait dépenser, un peu qui était beaucoup pour lui et qui était énorme pour elle.

— As-tu faim? lui demanda-t-il, tout en marchant.

— Oui, assez, répondit-elle, par politesse.

— Nous commanderons de la « mozzarelle » frite ; tu verras, une merveille! déclara-t-il sur ce ton emphatique et solennel que prennent tous les Napolitains lorsqu'ils parlent de cuisine.

— C'est cela; mais auront-ils de la « mozzarelle? »

— Il y en a toujours : c'est la spécialité de la *Regina d'Italia*. Hier soir, don Gabriele Scognamiglio s'en est fait servir deux fois!

— Tu as été hier à la *Regina d'Italia?*

— Oui. Après t'avoir quittée, j'y suis monté une minute; et je l'y ai rencontré avec une petite femme, une Française. Un vieux diable qui ne se fait pas ermite, Scognamiglio !

— Il a de l'argent et il est célibataire, dit-elle, indulgente.

— Et il te fait un brin de cour, ajouta-t-il en riant.

— Oh ! s'écria-t-elle.

Et, sous le fard, la rougeur lui monta aux joues.

— Est-ce que tu lui aurais prêté l'oreille, comme les autres?

— Non, non ! répliqua-t-elle avec vivacité. Je te le jure !

— Inutile de jurer; je te crois. Je sais que tu es une bonne fille, et c'est pour cela que je t'ai prise en affection.

Ils arrivaient au restaurant, situé vers le milieu de la rue de Tolède. La *Regina d'Italia* occupe dans un grand immeuble un de ces premiers étages qu'on appelle « étages nobles, » mais on y accède par la ruelle Speranzella, une de celles, si nombreuses, qui descendent des hauts quartiers bourgeois de Montecalvario. C'est un restaurant de second ordre, pour ne pas dire de troisième; sa clientèle ordinaire se compose d'étudians qui ont quelques lires en poche, de voyageurs de commerce, de provinciaux venus à Naples pour quelques jours ou pour quelques semaines. On y paie le déjeuner une lire et demie, le dîner deux lires; et, pour ce prix-là, on y mange à peu près bien. C'est ce qui fait la vogue de ce restaurant, tandis que d'autres, mieux logés, plus centraux, languissent et font faillite. Au surplus, il reste ouvert jusqu'à une heure très avancée, de sorte que les habitués de la promenade après minuit, les amoureux en bonne fortune, les joueurs dont l'escarcelle est plate, les rédacteurs et les reporters des journaux du matin, les inspecteurs de la police et les agens secrets, les affiliés de *la mala vita* élégante, les camorristes en gants clairs et en pardessus noisette, y viennent faire un tour avant de rentrer chez eux ou pendant les loisirs que leur laissent des occupations variées. On y trouve même assez souvent quelque homme du monde en compagnie d'une jolie femme très bien mise : ils ont été attirés là, soit par le désir de s'encanailler un peu, soit par le goût du changement, peut-être par une arrière-pensée d'économie, peut-être tout simplement parce qu'à cette heure les grands restaurans sont fermés.

Gargiulo et Carmela montèrent l'escalier de marbre, assez bien tenu, encore que le tapis eût perdu sa fraîcheur et sa cou-

leur sous les pieds des cliens. Sur le seuil, un gros homme se présenta devant eux.

— Le marchand d'huîtres! Voulez-vous des huîtres?

— Veux-tu des huîtres, Lina? demanda Gargiulo, en se donnant des airs d'opulent viveur.

— Non, non! s'empressa-t-elle de répondre.

— Des huîtres du Fusaro?... une demi-douzaine, madame?... ou de beaux oursins? reprit l'homme d'une voix monotone.

Mais elle ne l'écoutait pas et se hâtait de passer.

On entre au restaurant par une petite salle en communication avec la cuisine et où les approvisionnemens de vivres s'étalaient sur un grand buffet de marbre blanc : des côtelettes crues dans un plat immense ; des poulets plumés, ficelés, prêts pour la broche ; des poissons en tas, surmulets, aloses, calmars ; sur des assiettes, un jambon à la rose entamure, des saucisses, de la « mozzarelle, » des fromages frais et secs, des fruits frais et secs ; la moitié d'une tourte à la romaine, toute saupoudrée de sucre, ruisselante de crème.

— As-tu remarqué, Linuccia, ces magnifiques surmulets? J'ai envie de les commander aux tomates.

— Ce sera bien cher, osa-t-elle objecter.

— Le prix ne te regarde pas, répliqua-t-il avec un peu d'humeur. Ce soir, nous faisons la fête.

— Eh bien, oui, commande-les! s'empressa-t-elle de répondre.

Elle évitait toujours de le contredire.

Les salons de la *Regina d'Italia* sont disposés en enfilade, quatre ou cinq l'un après l'autre, jusqu'au dernier, qui est le plus vaste et qui donne sur la rue de Tolède. Les murs sont en stuc blanc, l'ameublement en reps rouge ; derrière les tables s'allongent des divans étroits, écrasés par les milliers de personnes qui s'y sont assises depuis des années ; et, au-dessus des divans, il y a des glaces, dans des cadres dorés dont la dorure a pâli. Gargiulo, par galanterie, laissait Carmela marcher la première et la suivait du pas aisé d'un homme habitué à ce milieu et à cette société. Il jetait des coups d'œil à droite et à gauche pour chercher une figure de connaissance et surtout pour voir si on le regardait, si on l'admirait, avec son faux air de grand seigneur, avec son gilet blanc sous le smoking, avec la chaîne d'or qui lui barrait le ventre, avec la chaînette d'argent qui, selon la récente mode anglaise, descendait de la poche de son gilet dans la poche de son

pantalon, chargée d'un porte-crayon et d'un trousseau de clefs.

Le premier salon était vide. Le second n'avait qu'une seule table occupée, et les soupeurs étaient deux provinciaux, le mari et la femme, venus là sans doute après le théâtre pour s'initier à toutes les ivresses des plaisirs citadins. Dans le troisième, il y avait deux couples assis à deux tables différentes : — un jeune homme de vingt-cinq ans, blond et fin, accompagné d'une fille en costume voyant, la robe d'une couleur, le corsage d'une autre, un nœud d'une autre couleur encore, un chapeau extraordinaire, des mains rouges et nues : probablement une couturière ou une modiste qui s'habillait avec des coupons volés à ses clientes ; — et Pasquale Sambrini, le marchand de denrées coloniales, avec la bête et laide Rosina Musto, dont il était le vieil et fidèle compagnon. Rosina, d'un geste amical, salua Carmela au passage.

— Elle est donc toujours avec Sambrini? murmura Gargiulo.

— Oui... On dit même qu'ils sont mariés à l'église.

— Ah! fit-il, devenu froid subitement.

Ils ne s'arrêtèrent que dans le dernier salon, situé à l'angle de l'immeuble, avec une fenêtre sur la ruelle Speranzella et deux balcons sur la rue de Tolède. Gargiulo ne voulait pas souper ailleurs. Il chercha des yeux une table à sa convenance et se décida pour celle du coin, entre la fenêtre et l'un des balcons. Le garçon vint relever le gaz. Carmela ôta sa jaquette de drap. Elle était vêtue d'une robe en casimir lilas, garnie de velours lilas à la taille, au col et aux manches ; Roberto lui en avait donné l'étoffe, la garniture et la doublure, de sorte qu'elle avait eu seulement à payer la façon : douze lires. Ces douze lires avaient lourdement grevé son budget ; mais elle ne voulait pas accepter un sou de lui et s'était bien gardée de lui rien dire de sa gêne. Elle avait été si touchée de sa gentillesse et de sa générosité!

Roberto, qui l'examinait attentivement, lui demanda :

— Pourquoi n'as-tu pas mis ton chapeau neuf?

— Au théâtre, tout s'abîme...

— Mais ici nous ne sommes pas au théâtre.

— Je... je ne savais pas que nous viendrions.

Elle n'avait plus la même apparence. Autrefois, après la représentation, elle s'essuyait toujours avec soin pour enlever le rouge et le cold-cream ; maintenant au contraire, obéissante à un désir que Roberto lui avait souvent exprimé, elle refaisait sa figure, soulignait ses yeux au kohl, avivait ses lèvres au carmin. Il avait

en horreur les teints pâles et mats; il était heureux de se pavaner avec une femme très fardée, cherchait à faire prendre la pauvre, simple et timide choriste pour une grande viveuse enluminée de cosmétiques; et c'était lui qui apportait à sa maîtresse toutes ces poudres, toutes ces pommades, tous ces onguens. Il lui avait donné aussi une petite chaîne de cou, une croix en argent doré, des boucles d'oreilles avec des diamans faux; tout cela pouvait avoir coûté une trentaine de lires, et il se rengorgeait comme si Carmela eût porté pour un demi-million de bijoux. Elle était donc fort changée, et le fard prêtait à sa physionomie une expression nouvelle et singulière, qui d'ailleurs était assez agréable. Les seules choses naturelles qu'elle eût conservées, c'était son opulente chevelure et son très doux sourire.

A peine venaient-ils de s'asseoir qu'un autre couple entra dans le salon : Placido Massamormile et la chanteuse Lodoïska. Placido était un homme jeune encore et qui appartenait par la naissance à la meilleure aristocratie napolitaine; mais c'était un déclassé, un dégénéré, qui, après avoir mangé sa fortune au jeu et avec les femmes, s'était laissé gruger son dernier sou par cette chanteuse, polonaise de nom et génoise d'origine. Maintenant ils vivaient ensemble, lui soutenu par elle, et on parlait même de leur prochain mariage. Les parens éloignés de Placido, qui n'en avait plus de proches, s'indignaient d'une telle ignominie et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de Naples. Il était petit, sec, brun, de tournure élégante, les cheveux et les moustaches très noirs, la physionomie orientale, mais sans mollesse de lignes. Lodoïska était grande, blonde, rose de teint, belle de formes, avec de grands yeux célestes qui malheureusement louchaient un peu. Elle était habillée de rouge et portait un grand chapeau blanc couvert de plumes blanches; elle avait des boucles d'oreilles qui avaient coûté au moins deux mille lires. Gargiulo et Massamormile se saluèrent, et le caissier de Gutteridge rougit de plaisir : le salut d'un noble personnage, ce personnage fût-il un vicieux et un homme perdu, lui semblait toujours une précieuse chose.

Roberto et Carmela mangeaient en silence un hors-d'œuvre banal : du beurre et des anchois. Lodoïska et Placido, selon leur habitude, commencèrent à se disputer. Ils étaient toujours en querelle, irrités l'un et l'autre de leur situation, et ne sachant que faire pour en sortir. Pourquoi la chanteuse qui, disait-on, possé-

dait trois cent mille lires gagnées sur les planches et qui aurait pu épouser un homme titré, demeurait-elle avec ce gueux, avec cet individu disqualifié que les honnêtes gens tenaient à distance? Continuait-elle à voir en lui une bonne réclame pour une femme de son espèce? N'avait-elle en ce moment personne à lui donner pour successeur? L'aimait-elle un peu, qui sait? Bref, ils se disputaient à voix basse : lui, d'un air gouailleur et méprisant, mais sa physionomie laissait voir que, malgré tout, il souffrait de ce contact, de ces querelles, de ces scènes en public; elle, au contraire, amusée et réjouie dans sa trivialité, plus florissante et plus rose que jamais, avec ces terribles yeux dont l'un regardait à droite tandis que l'autre regardait à gauche. Et Gargiulo portait envie à Massamormile : sa propre conquête lui paraissait si mesquine auprès de Lodoïska, la superbe chanteuse! Quand il faisait la comparaison, il ne trouvait plus dans son cœur pour l'humble choriste que de l'indifférence et presque de la haine.

Carmela comprenait-elle? Peut-être. Depuis que Lodoïska était entrée, elle courbait le front, tenait les yeux fixés sur son assiette, ne répondait que par monosyllabes aux rares paroles de Gargiulo. Du reste, leur conversation n'était jamais fort animée. Si le caissier avait une certaine verve méridionale un peu grossière, il la réservait pour ses camarades de café et de théâtre; mais, en tête à tête avec sa maîtresse, il redevenait un bourgeois paisible, d'esprit lourd et paresseux. Quant à Carmela, elle était aussi dépourvue d'esprit que riche de bon sens, et n'aurait jamais voulu prononcer une parole peu convenable. D'un côté, cette modestie plaisait à Gargiulo qui, dans leurs relations privées, était bien aise de trouver en elle une créature bonne et simple; mais, d'un autre côté, cela l'ennuyait que, lorsqu'ils étaient dans un cercle d'amis, elle ne fît pas de tapage, ne parlât pas très fort, ne rît pas bruyamment, ne tutoyât pas les hommes, ne cassât pas les verres. Il se félicitait d'avoir été son premier amant; mais il aurait voulu qu'elle adoptât les manières et le jargon des femmes qui font la vie. Il enrageait de voir que, dès qu'il y avait là des étrangers, elle devenait muette et se contentait de sourire. D'ailleurs, elle avait un beau sourire, et c'était un peu mieux que rien!

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda-t-il très sèchement, irrité de cette attitude discrète et un peu contrainte.

— Rien, rien..., dit-elle, prise de peur, en levant sur lui des yeux qui s'emplissaient de larmes.

— Tu as une figure d'enterrement. J'aurais mieux fait de te reconduire à la maison.

— Mais... je ne voulais pas venir, balbutia-t-elle en réprimant un sanglot.

— Une autre fois, je m'en souviendrai, conclut-il.

Puis, silencieusement, il se mit à débarrasser le surmulet de ses arêtes. Carmela eut deux ou trois battemens des paupières; mais enfin elle réussit à recomposer son visage et feignit de manger gaîment.

Sur ces entrefaites, parurent trois nouveaux soupeurs : Carlo Altamura, un usurier qui prêtait à la semaine et à la journée, qui exerçait son métier d'étrangleur dans les tripots où il faisait signer aux décavés des lettres de change payables le lendemain, revêtues de signatures fausses, contenant l'explicite aveu d'une tricherie, la confession formelle d'un vol, terribles pièges qui ne lâchaient plus leur proie; Gaetano d'Amora, gros et gras reporter d'un journal du matin, qui, entre deux courses au bureau de police et à la rédaction, venait manger un morceau; et don Gabriele Scognamiglio, le galantin, qui, par habitude, par vice, même quand il était seul, ne rentrait jamais chez lui sans faire d'abord une visite aux lieux de rendez-vous nocturnes. Avec sa barbe blanche toujours bien taillée et parfumée, avec ses joues colorées et ses petits yeux pleins de malice, grâce à l'élégance de sa tenue, à la fleur de sa boutonnière, à la canne dont il laissait voir complaisamment la pomme en argent ciselé, aux bagues dont les diamans scintillaient chaque fois qu'il remuait la main, à son pas resté ferme en dépit de la soixantaine imminente, don Gabriele jouissait partout, dans les cafés, dans les théâtres, dans le monde où l'on s'amuse, d'une immuable popularité auprès de ces femmes jeunes et vieilles, actrices, ballerines et chanteuses, dont l'état civil manque un peu de précision. En arrivant, il avait fait à Roberto et à Carmela un salut amical, avec un geste qui semblait bénir. Gaetano d'Amora s'approcha de Gargiulo, le pria de venir causer une minute et l'emmena sur le balcon. Aussitôt le galant pharmacien vint s'asseoir près de Carmela pour lui tenir compagnie.

— En vérité, chère donna Carmelina, vous devenez de plus en plus belle, lui dit-il, le sourire aux lèvres.

Carmela répondit par la phrase proverbiale que répondent les Napolitains à un compliment de ce genre :

— Ce qui est beau, ce sont vos yeux.

— Hélas! gémit-il, je ne suis plus jeune, je ne suis plus jeune; et personne à présent ne veut plus entendre parler de don Gabriele!

— Ne dites pas cela, chevalier; vous savez bien que ce n'est pas vrai.

— Mais vous-même, est-ce que vous avez consenti à m'entendre? Est-ce que vous ne m'avez pas toujours dit : non? Vous êtes comme les autres : vous avez préféré un jeune homme.

Il parlait bas, avec un aimable sourire; et, de temps à autre, il jetait vers le balcon des coups d'œil prudens. Elle le regardait, rougissant, pâlissant, n'ayant pas le courage de l'interrompre, parce que ce vieillard lui en imposait par sa fortune, par son éducation, par la renommée de ses aventures.

— Quel mérite lui trouvez-vous donc, à ce jeune homme? Est-ce que vous l'aimez beaucoup, beaucoup? demanda-t-il, devenant plus agressif.

— Oh! s'écria-t-elle, troublée.

— Il vous donne peut-être beaucoup d'argent? Mais alors, je serais curieux de savoir où il le trouve?

— De l'argent, il ne m'en donne jamais! répliqua-t-elle avec une fierté offensée.

— Pardon, pardon, ne vous fâchez pas, chère donna Carmelina. Il vous laisse donc mourir de faim, et vous l'aimez pour ses beaux yeux?... Oui, oui, je comprends : quelques petits cadeaux, par-ci, par-là... des cadeaux qui vous obligent à y mettre du vôtre...

Elle était consternée, tremblait d'émotion : ce qu'il lui disait était si cruel, mais si vrai! Et puis, de quel droit ce vieux pécheur incorrigible osait-il lui tenir un pareil langage? Et pourquoi ne prenait-elle pas la défense de Roberto? Son angoisse était plus forte que son indignation. Il lui sembla qu'elle allait défaillir et s'appuya au dossier de sa chaise.

— Ne vous faites pas tant de peine, chère donna Carmelina, reprit-il après un silence. Je suis désolé quand je vous vois triste. Croyez-moi, c'est en ami que je vous parle, en ami véritable. Ne vous ai-je pas connue lorsque vous n'étiez qu'une enfant? Et ne sais-je pas que vous êtes une bonne fille?

Elle tourna vers lui un regard plein de supplication; mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il continua :

— Je vous le dis tout franc : Gargiulo vous lâchera un jour ou l'autre; et ce jour n'est pas loin, peut-être...

— Peut-être..., répéta-t-elle machinalement, comme si les paroles du pharmacien avaient exactement correspondu à sa pensée intérieure.

— Et alors, que ferez-vous ? A qui vous adresserez-vous? Qui appellerez-vous à votre aide ?

— Qui j'appellerai à mon aide ?

— Qui? Je le connais bien; celui-là ! Ce sera notre vieil ami don Gabriele, qui n'a plus vingt-huit ans, qui ne porte plus les moustaches en croc et les cheveux en brosse, mais qui est un homme sérieux et dévoué. Quand vous vous adresserez à lui, ma chère Carmela, soyez certaine qu'il joindra les talons, fera le salut militaire et répondra : « Présent! »

Comme Gargiulo revenait vers eux avec son grand air d'importance, le pharmacien conclut ce beau discours par un éclat de rire. Puis, s'apercevant que la danseuse était tout émue et que son trouble se lisait sur son visage, il se remit à rire et dit à Gargiulo :

— Vous savez, mon cher : puisque vous avez eu l'impolitesse de laisser dans la solitude cette charmante enfant, je suis venu lui tenir compagnie...

— Et sans doute vous lui avez fait la cour? demanda l'autre d'un ton guilleret, en reprenant son souper interrompu.

— Cela va de soi, et je n'y manque jamais. Ce soir, j'ai poussé mon attaque plus vivement que d'habitude.

— Et vous avez réussi, chevalier?

— Non, je l'avoue à ma honte! ricana le vieux pécheur.

— Vous me rendez toute confuse, chevalier, murmura la danseuse qui s'était remise de son émotion, mais qui gardait un peu d'embarras.

— Il faut la conserver précieusement, Gargiulo, votre petite femme : elle vous aime, elle vous adore, elle est un monstre de fidélité ! Avec elle, tout est peine perdue. Je suis un vieux coquin, mais elle, c'est un ange !

Malgré la transparente ironie et l'évidente exagération de ces paroles, Gargiulo se rengorgea ; et, dès que Scognamiglio eut regagné sa place, il tendit la main à Carmela par-dessus la table.

— Excuse-moi, lui dit-il. Don Gabriele a raison : tout à l'heure, je n'ai pas été poli avec toi.

— Cela ne fait rien, cela ne fait rien !

Et elle se sentit reprise d'une grande émotion.

Roberto la reconduisit jusqu'au *vicolo* Paradiso et insista pour monter chez elle.

— Non, non, non ! répondit-elle précipitamment.

Et, seule, oppressée par une angoisse physique et morale, à bout de forces, la tête basse, les dents serrées, la respiration haletante et sifflante, elle se mit à gravir les quatre étages de sa chambre.

Il s'obstinait à vouloir monter dans cette chambre, et elle s'obstinait à lui en refuser la permission. Ils ne se voyaient en tête à tête que dans une maison garnie aux environs de la gare ; et, bien qu'il se gardât de l'avouer, cela l'ennuyait de payer, à chaque rendez-vous, le prix d'une journée d'hôtel : cinquante centimes n'auraient-ils pas suffi pour acheter la discrétion du concierge de Carmela ? Il lui avait bien offert plusieurs fois de lui louer un petit appartement meublé dans une autre rue, dans un quartier lointain où personne ne la connaîtrait ; mais elle avait aussi opposé un refus opiniâtre à cette offre, que d'ailleurs il avait toujours faite en termes vagues. Au fond, il eût été bien attrapé, si elle l'avait pris au mot. Le moindre appartement meublé coûte quarante ou cinquante lires par mois, sans compter les faux frais, le salaire de la femme de ménage, les pourboires que l'on est obligé de donner : son budget ne lui permettait pas une prodigalité semblable : lorsqu'il parlait à Carmela de lui faire quitter sa chambre de la ruelle Paradiso, c'était seulement pour singer le grand seigneur.

Pourquoi Carmela s'obstinait-elle à ne pas changer de domicile et à interdire l'entrée de sa chambre ? D'abord, la longue habitude de la pauvreté l'avait rendue très économe, et elle redoutait par instinct les dépenses inutiles. En outre, comme toutes les créatures simples, elle s'était attachée au milieu où elle avait longtemps vécu, à ce vilain logis, à ces meubles chétifs, et il lui semblait qu'ailleurs elle serait moins en sûreté. Puis, elle avait honte de laisser voir à Robert, si épris de « chic, » son intérieur plus que modeste, malgré la peine qu'elle se donnait pour le tenir propre. Et d'ailleurs, dans cette chambre, tout l'aurait fait rougir : la Madone suspendue au chevet du lit, le saint Antoine pour qui elle avait une dévotion particulière, les objets de toute sorte qui lui rappelaient sa pure et chaste jeunesse. Enfin, elle n'ignorait pas que tout le voisinage avait bien vite connu son

aventure : lorsqu'elle passait, la rageuse fruitière fronçait les sourcils et lançait des exclamations méchantes ; la charbonnière, en s'escrimant sur son bas de laine, hochait la tête avec mélancolie; le boulanger, en taillant ses miches à grands coups de couteau, disait au marchand de vin, qui ne la saluait plus : « Misère de nous ! » Gaetanella elle-même,qui maintenant venait la coiffer tous les jours, arrivait la bouche pincée, parlait avec une réserve pleine de sous-entendus, lâchait des allusions aux filles qui se perdent; et le concierge, plus que tous les autres, l'intimidait par ses coups d'œil ironiques, chaque fois qu'elle sortait à une heure inaccoutumée. Non, non, jamais elle ne permettrait à Roberto de monter chez elle !

Ce soir-là, précisément, il avait beaucoup insisté. Comme il était sûr que Carmela Minino l'aimait, comme il la savait obéissante au moindre signe, comme il avait la conviction d'exercer sur elle un irrésistible prestige par son amour et ses largesses, il ne comprenait pas la résistance de la pauvre fille et s'irritait d'un refus qui lui semblait n'être qu'un déraisonnable caprice. Aussi lui avait-il dit avec dureté, sur un ton agressif et presque injurieux :

— Donc, tu as honte de ce que tu as fait? Mais alors, pourquoi l'as-tu fait?

— Pourquoi... pourquoi... avait-elle répondu en hochant la tête, mystérieusement.

Arrivée à son quatrième étage, elle ouvrit sa porte ; et, sans même retirer son chapeau et sa jaquette, dans l'obscurité que ne parvenait pas à vaincre la pâle clarté de la fenêtre sans rideaux, elle s'affaissa sur une chaise et cacha son visage dans ses mains. Elle se sentait si malheureuse, si bouleversée, si désespérée, qu'elle demanda à haute voix, comme s'il y avait eu là quelqu'un pour l'entendre :

— Mais qu'est-ce que j'ai? Et que m'est-il donc arrivé?

La cause réelle de son émoi, ce n'était pas la scène que Gargiulo venait de lui faire : elle savait bien qu'à cette heure, il regagnait tranquillement le haut quartier de San Potito et que, demain, il ne se souviendrait plus de leur insignifiante querelle. Mais, dans cette obscurité silencieuse, à force de réfléchir, elle finit par comprendre clairement ce qui lui était arrivé.

Ce qui lui était arrivé, c'était qu'elle avait commis sa première faute, la grande faute qui ne se répare pas, celle que Dieu seul,

peut-être, pardonne ! Et cette faute, elle ne l'avait commise ni par passion, ni par amour, ni par vanité, ni par intérêt, mais uniquement parce qu'elle était une créature molle et sans énergie, incapable de vouloir et de réagir. Elle avait offensé la Madone, affligé l'âme bénie de sa mère défunte, elle s'était perdue dans l'estime des honnêtes gens, ne pouvait plus aller à confesse et recevoir la communion; et elle ne trouvait aucune raison forte qui servît d'excuse à son grand péché. Car, en somme, elle se rendait bien compte qu'elle n'aimait pas Roberto Gargiulo de cet amour profond et impérieux qui explique et justifie presque la chute; elle était liée à lui par la reconnaissance, elle aurait consenti à tous les sacrifices pour lui prouver qu'elle n'était pas une ingrate; mais, malgré tout, elle ne l'aimait pas d'amour. Et, dans la nuit qui se faisait plus froide, dans cette chambre où elle avait grelotté tout l'hiver sous ses minces couvertures, c'était elle-même qui se la posait maintenant, la cruelle question, sans que nulle réponse montât du fond de son âme :

— Pourquoi l'ai-je fait ? Pourquoi l'ai-je fait ?

Roberto l'aimait-il au moins d'un véritable amour? Mais, de ce côté non plus, elle ne pouvait se bercer d'illusions. Elle n'était pas de ces femmes que l'on aime ; le bonheur d'inspirer un grand amour, ou seulement un amour solide, n'était pas fait pour elle. Cela, c'était le privilège des étoiles, des premiers sujets, de celles qui dansent au premier rang, qui ont des jupes fraîches, des corsages neufs, des mains blanches, des bijoux de prix; mais elle n'était qu'une malheureuse figurante de troisième rang, perdue entre les sœurs Musto et Marietta Sanges, entre Filomena Scoppa et Checchina Cozzolino, dansant avec des jupes fanées, des chaussures décousues, rien au cou. Si du moins elle avait été jolie! Mais non : malgré sa jeunesse, malgré ses beaux yeux noirs et ses beaux cheveux noirs, elle était laide. Ah! oui, sans aucun doute, Roberto la trouvait laide; et c'était pour cela qu'il l'obligeait à se farder les joues, à se teindre les yeux et les lèvres, à se laver les mains avec de la pâte d'amandes. Comment ne l'eût-il pas trouvée disgracieuse, commune, pareille à une servante, lui qui était un si élégant jeune homme et qui, à l'en croire, avait déjà obtenu les faveurs de tant de belles maîtresses? Gargiulo l'aimer? Allons donc!... Et elle se redisait avec effroi :

— Pourquoi l'ai-je fait? Pourquoi l'ai-je fait?

Quelle amertume! La faute n'avait pas même eu pour compen-

sation le plaisir. Son tempérament chaste ignorait les ivresses, et elle subissait la volupté plutôt qu'elle ne la désirait. Ce qu'elle aurait voulu, dans sa sentimentalité un peu mesquine de méridionale, c'était que Roberto lui écrivît encore de longues lettres comme celles d'autrefois, qu'il lui copiât des vers, qu'il lui apportât des fleurs, qu'il lui murmurât de douces paroles, qu'il lui fît de pures et tendres caresses. Et au contraire, puisqu'il avait pris pour maîtresse une danseuse, il jugeait inutile désormais de faire pour elle ce que l'on fait pour une fille honnête, pour une fiancée; il affectait la désinvolture, prenait avec elle un ton libre et parfois cynique. Cette liaison, qui ne pouvait contenter le cœur de Carmela, n'avait pas même été favorable à ses intérêts. Certes, Roberto lui faisait des cadeaux, lui offrait mille petites choses qu'elle n'avait pas et qu'elle avait souvent regretté de ne pas avoir; elle possédait maintenant des mouchoirs en imitation de batiste, des bas demi-soie, une robe de surah achetée d'occasion, quelques bijoux en plaqué; elle possédait ce costume lilas qu'il lui avait donné pour Pâques, et bientôt elle en posséderait encore un autre qu'il lui avait promis pour l'été, en foulard à raies noires et blanches. Mais quel surcroît de dépenses pour elle-même! A présent, elle ne faisait plus sa cuisine, parce qu'il disait que cela gâtait les mains, et elle avait pris une petite servante qui lui coûtait huit lires par mois. Elle s'était acheté des bottines, un corset neuf, une jaquette qu'un tailleur lui avait vendue à crédit et qu'elle payait par acomptes de deux lires chaque semaine. Et puis, ce serait bientôt le 15 mai, anniversaire de la naissance de Roberto; et, pour n'être pas en reste de politesse avec lui, elle devrait lui faire à son tour un cadeau, lui donner un porte-cigarettes en argent qui coûterait une trentaine de lires. Or, ses finances étaient en fort mauvais état. Jadis, pendant les quatre mois où le théâtre San Carlo était ouvert, elle trouvait le moyen de faire quelques économies; et ces économies, jointes au maigre salaire d'un engagement d'été à Caserte, à Castellamare, à Reggio, représentaient pour elle environ deux lires par jour, ce qui lui permettait de vivre. Mais, cette année, il lui avait été impossible d'économiser un sou; et elle avait même quelques dettes, ce qui la navrait de chagrin. Toutes ses habitudes étaient désagréablement changées; elle ne dormait plus autant qu'elle en avait besoin, mangeait à des heures insolites des choses qui lui faisaient mal, était toujours très pressée, arrivait toujours en retard. Les

soirs où elle était libre, elle n'allait plus entendre les vêpres à la paroisse des Pèlerins; pour la messe du matin, elle avait déserté l'église du Saint-Esprit, où elle était trop connue, et fréquentait maintenant la Madone-des-Grâces. Elle avait quitté le cordon du Tiers Ordre de Saint-François, ne portait plus le scapulaire de la Vierge du Carmel, sa patronne, si souvent invoquée aux heures de peine et de tristesse: elle avait conscience qu'elle n'était plus digne de ces secours spirituels. Dieu lui pardonnerait-il jamais sa faute? Peut-être: il est si plein de miséricorde! Mais, pour qu'il pardonne, encore faut-il que le pécheur sorte du péché, tandis que le sien la retenait prisonnière.

— Pourquoi l'ai-je fait? Pourquoi l'ai-je fait?

Et l'avenir? Ah! quelle horreur, de penser à l'avenir! Cette liaison funeste, qui lui avait ravi la paix et l'innocence, n'aurait pas même l'avantage d'être durable. Elle voyait bien que Roberto ne lui était pas véritablement attaché, qu'il n'était pris ni par le cœur ni par les sens, qu'il ne poursuivait qu'une satisfaction d'amour-propre, qu'il se glorifiait d'avoir eu le premier une fille restée honnête malgré la misère et les embûches des coulisses, qu'il était flatté, lui simple employé de commerce, d'avoir une maîtresse dans le corps de ballet, comme un grand seigneur, et d'échanger avec elle d'ostensibles sourires lorsqu'elle s'avançait vers la rampe avec tout son rang. Gentil, oui, mais jamais tendre; galant, oui, mais jamais passionné. Il avait le don facile, mais il ne donnait que ce qui pouvait le faire valoir lui-même, le faire paraître généreux, prodigue, insouciant, et non pas les choses utiles auxquelles songe une affection prévoyante et désintéressée. Il avait déjà dépensé pour elle trois ou quatre cents lires; car les petits déjeuners, les petits soupers, les petits cadeaux ne laissaient pas de coûter cher; mais elle s'était aperçue que, dans ces derniers temps, il avait de singulières variations d'humeur: certains jours, il se montrait préoccupé, soucieux, s'emportait tout à coup contre l'humilité de sa condition, parlait des riches avec dépit, avec rage; parfois, il devenait soudainement avare, ne voulait pas prendre une voiture pour épargner les sept sous de la demi-course, n'offrait à Carmela qu'un sirop d'un sou, dans la rue, à la boutique en plein vent d'un marchand d'eau fraîche. Il était donc à court d'argent, lui aussi? et cette liaison ne lui avait pas été moins préjudiciable qu'à elle-même? Bientôt peut-être sa position serait compromise. Elle savait que, chez Gutteridge,

on était très bon pour les employés, qu'on les rémunérait largement, qu'on leur accordait de belles gratifications lorsque l'inventaire se soldait par d'importans bénéfices; mais elle savait aussi qu'en retour on exigeait d'eux intelligence, exactitude, zèle, probité, bonnes mœurs, correction. Ce qu'elle ne savait pas, ce que Gargiulo avait eu bien soin de ne pas lui dire, c'était qu'autrefois, et à plusieurs reprises différentes, son patron lui avait déjà fait de froides observations sur sa conduite privée. Toujours, en pareil cas, le caissier promettait de changer de vie, s'imposait une sagesse de quelques semaines, ne se faisait plus voir au théâtre, ne fréquentait plus les restaurans et les cafés de nuit; mais il ne tardait pas à recommencer. Or, depuis sa liaison avec la danseuse, il s'affichait partout sans la moindre vergogne et prenait des airs d'homme supérieur qui se moquait du magasin et du patron.

Dans les ténèbres de sa chambre silencieuse, la pauvre Carmela repensait à toutes ces choses; et elle avait le cœur tourmenté d'un double remords, car elle sentait que les conséquences de sa faute pesaient aussi lourdement sur la tête de Roberto que sur la sienne; et elle se répétait avec angoisse:

— Pourquoi l'ai-je fait? Pourquoi l'ai-je fait?

Mais, tout au fond de son âme, dans le recoin le plus obscur et le plus mystérieux, se cachait la raison secrète, celle qu'elle ne voulait avouer ni aux autres ni à elle-même.

C'était l'été, maintenant. On ne jouait plus à San Carlo et elle était engagée aux Variétés pour les mois de juin, de juillet et d'août.

Une après-midi, en sortant de la répétition de *Rolla*, elle s'arrêta une minute dans la rue de Chiatamone pour voir si Roberto n'était pas venu l'attendre; il lui avait promis que, s'il pouvait se faire remplacer au magasin, il serait là sur les cinq heures. Ses yeux, un peu éblouis encore par la grande lumière succédant à la pénombre de la scène, ne l'aperçurent pas. Elle se dit que probablement il avait été retenu par les affaires et s'achemina vers la rue Pace, dans l'intention de rentrer chez elle.

La route était longue, mais Carmela était bonne marcheuse. Elle filait de son pas alerte, en relevant sa belle robe de foulard à raies noires et blanches. Comme elle arrivait sur la place Martiri, elle fut abordée par un groom qui avait une casquette où

on lisait en lettres d'or le nom de Gutteridge et qu'elle connaissait bien, parce que Gargiulo le lui avait envoyé souvent pour des commissions.

— Une lettre pour vous, madame. Il n'y a pas de réponse.

Et le groom disparut. Elle était près du palais Nunziante, sous la glycine en fleur qui faisait pendre par-dessus la grille sa luxuriante verdure et ses pâles grappes violettes. Elle déchira l'enveloppe et lut :

« Ma chère Carmela, je t'écris parce que je n'ai pas le courage de te parler. Les choses que j'ai à te dire sont trop tristes, et la vue de ta douleur me ferait trop de mal. Je suis obligé de quitter Naples pour quelque temps. J'ai des ennemis qui ont dénoncé notre amour, et cela m'a valu des reproches très sévères. J'ai dû promettre que je me séparerais de toi ; sinon, j'étais congédié. Oh ! je sais bien que tu vas pleurer en lisant ma lettre ; mais réfléchis ! Pouvais-je me faire jeter sur le pavé après douze ans de travail ? Tu n'y aurais pas consenti toi-même. Le pis est que j'ai eu beau jurer que je te quitterais, on n'a pas voulu croire à mes sermens ; car j'en avais déjà fait de semblables et je ne les avais pas tenus. Hélas ! j'étais né pour vivre en grand seigneur ! Gutteridge a exigé que je m'en aille pour quatre ou cinq mois à Sarno, dans la filature des O'Neilly, qui sont ses associés ; et j'y resterai en pénitence, pour l'expiation de mes péchés si doux. Il est vrai que Sarno n'est pas loin de Naples ; mais, si je veux regagner la confiance de mes chefs, il faut que je m'y claquemure comme dans une prison. Je pars. Je ne te reverrai jamais. Nous avons passé ensemble de belles heures, dont je ne saurais perdre le souvenir, — ni toi non plus, j'espère. Tu es une bonne fille, et je ne l'oublierai pas. Mais le monde est méchant, et je ne pouvais ni t'épouser ni gâcher ma situation. Malgré tout, sois sûre que toujours tu trouveras en moi un sincère ami et que, dans la mesure de mes faibles moyens, je serai heureux de faire pour toi ce qu'il te plaira de me demander. J'envoie un triste baiser à celle qui fut ma Carmela, et je me recommande à sa mémoire.

« R. Gargiulo. »

Non, elle ne versa pas une larme. Dans cette rue élégante et passante qui, après l'heure de la sieste, commençait à se remplir de gens, elle eut la force de supporter le choc sans défaillir, de

continuer son chemin comme si de rien n'était. Lorsqu'elle fut sur le trottoir de la rue de Chiaia, elle relut avec attention la lettre qu'elle n'avait pas refermée et qu'elle tenait encore à la main. Alors, sous ces phrases glanées sans doute dans les romans où il se fournissait de rhétorique amoureuse, sous ces vagues et vaines paroles de regret sans un seul mot d'amour, elle vit à plein tout l'égoïsme glacial de cet homme qui, la jouissance une fois prise, rejetait impitoyablement l'objet dont il avait joui, aussitôt que cet objet devenait pour lui une gêne et un embarras. Ses yeux s'étaient dessillés; elle n'était plus la dupe des belles tirades qui naguère avaient séduit sa petite âme sentimentale; elle comprenait toute l'aridité qui se dissimulait sous ce verbiage creux; elle était certaine d'avoir sacrifié son honnêteté aux plaisirs sensuels d'un cynique. Oh! l'ingrat!

Tandis qu'avec la régularité des habitudes anciennes, elle remontait par la rue de Tolède vers sa pauvre chambre de la ruelle Paradiso, — comme elle avait bien fait de ne jamais consentir à la quitter! — ce qu'elle éprouvait, ce n'était pas du désespoir, c'était une inondation d'amertume. Elle avait le cœur si tendre, si humble, et si servile qu'elle ne ressentait ni haine, ni colère contre celui qui l'avait attirée dans le piège, qui lui avait déclaré un amour menteur, et qui l'abandonnait aujourd'hui avec une telle brutalité. Après tout, il avait joué son jeu d'homme. N'y a-t-il pas un proverbe napolitain qui dit : « L'homme est chasseur? » Tant pis pour les femmes qui ne savent pas se garder. C'était à elle de ne pas se laisser prendre. Lui avait-elle jamais imposé de conditions? Avait-il jamais fait à la danseuse une promesse quelconque? Alors, pourquoi se mettre en colère? Non, elle n'en avait pas le droit; et, si elle était malheureuse, elle ne devait imputer son malheur qu'à elle-même.

Elle marchait, les yeux secs, pâle comme une morte, mais tranquille en apparence. Demain, après-demain, un peu plus tôt ou un peu plus tard, elle aurait à supporter les rires sournois ou les moqueries ouvertes de ses voisins, de ses camarades, de tous ceux qui apprendraient son aventure. Et qui ne l'apprendrait pas? Dès qu'une danseuse est abandonnée, les meilleures amies jubilent, parce qu'elles se souviennent d'avoir passé par là, ou parce qu'elles prévoient que ce sera bientôt leur tour. Mais qu'est-ce que cela lui faisait? Elle avait au cœur une blessure autrement cruelle!

En arrivant à la place de la Pignasecca, elle aperçut le chevalier Gabriele Scognamiglio qui, debout sur le seuil de l'élégante pharmacie du *Chevreuil*, regardait son élève arroser la chaussée. De cinq à huit, le pharmacien ne quittait jamais sa boutique; en réalité, il prenait grand soin de ses intérêts et ne confondait pas les heures de divertissement avec les heures de travail.

— Oh! chère donna Carmelina, que je suis heureux de vous voir! s'écria-t-il joyeusement. D'où venez-vous comme cela?

— Je viens de la répétition, dit-elle en s'arrêtant par politesse.

— Et va-t-on le jouer bientôt ce ballet de *Rolla?*

— Dans trois jours, dimanche prochain.

— J'irai vous applaudir et vous enverrai des fleurs. Aux Variétés, vous êtes premier sujet?

— Oui, dit-elle à demi-voix.

— Diable! C'est un joli avancement!

— Dans un théâtre d'été, on manque de bonnes danseuses; et cela fait que...

— Ne parlez pas ainsi! J'irai vous applaudir et je vous enverrai des fleurs. Gargiulo ne se fâchera pas, au moins?

Elle hésita une seconde et répondit :

— Non...

Il la regarda mieux, fixa dans les yeux de la pauvre fille ses petits yeux vifs et malins d'homme qui comprend tout, qui saisit tout, qui, à un silence, à un tremblement de voix, devine la plus secrète pensée.

— Vous avez quelque chose, ma chère amie. Est-ce que vous êtes malade?

— Non, non! dit-elle précipitamment.

— Non? alors, Gargiulo vous a lâchée.

Elle le regarda d'un air éperdu.

— Comment savez-vous cela? balbutia-t-elle.

— Il me l'aurait annoncé lui-même que je n'en serais pas plus certain. D'ailleurs, c'était inévitable.

— Oui, approuva-t-elle d'une voix faible.

— Mais ce n'est pas une raison pour vous désespérer, ma belle enfant.

— Je ne me désespère pas.

— Les larmes font rougir les yeux...

— Je n'ai pas pleuré.

Il l'examina plus attentivement encore; puis, à brûle-pourpoint :

— Vous ne l'aimiez donc pas?

— Non, avoua-t-elle en se détournant.

— Et il ne vous aimait pas non plus?

— Non, il ne m'aimait pas non plus.

— Mais alors... d'où vient que...

— Est-ce qu'on peut savoir? Moi, je ne sais pas. Bonsoir, chevalier.

— Ne partez pas si vite! Restez encore un moment! Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit, à la *Regina d'Italia?* Eh bien, me voilà toujours prêt à vous servir. Je vous aime beaucoup, parce que vous êtes une brave fille; et, dans le fond, je suis très content que vous soyez débarrassée de Roberto, ce vilain égoïste.

— Bonsoir, chevalier, bonsoir!

Les paroles de Scognamiglio la faisaient cruellement souffrir et elle avait hâte de s'en aller.

— J'irai vous prendre tout à l'heure, et nous dînerons ensemble. Vous ne voulez pas? Pourquoi ne voulez-vous pas? Vous verriez tout de suite la différence entre un galant homme et ce commis de magasin. Vraiment, vous ne voulez pas? Vous êtes triste? Vous désirez être seule et vous enfermer un peu dans votre chambre?... Allons, c'est bien, j'attendrai : don Gabriele a de la patience. Mais, ma chère enfant, ne perdez pas cette bonne occasion : vous ne la retrouveriez pas tous les jours!

Et il rentra dans la pharmacie, un peu dépité, mais tranquille pourtant sur le résultat final.

A la première représentation de *Rolla*, les Variétés regorgeaient d'un public à peu près semblable à celui qui fréquente San Carlo pendant la saison d'hiver; car la haute société ne part en villégiature qu'à la mi-juillet. Les habitués du grand théâtre occupaient, dans le petit, les rangées de fauteuil où on les voit d'ordinaire; et Scognamiglio, qui était du nombre, faisait à Carmela une cour si évidente, poussait des bravos si faciles à entendre, lui avait envoyé dans les coulisses des fleurs si embaumées, que la danseuse, encore attristée par l'abandon de Gargiulo, en éprouvait de la gêne et du trouble. Ses camarades, après s'être moquées d'elle pendant trois jours, lui portaient envie maintenant : car le pharmacien, vieux, riche, coureur de femmes, suffisamment libéral, retenu par ses occupations presque tout le jour et facile à tromper, représentait à leurs yeux le protecteur

idéal d'une ballerine. Les sœurs Musto, engagées aussi aux Variétés, attiraient Carmela dans les coins pour lui recommander de ne pas faire l'imbécile, de profiter de cette bonne fortune, de se donner quelques semaines d'agrément et de se faire aussi un petit magot en prévision des mauvais jours. D'ailleurs, don Gabriele n'était-il pas un homme sympathique, bien habillé, sentant bon?... La danseuse n'était pas convaincue. Cependant, à la sortie du théâtre, lorsqu'il l'aborda et la pria de venir souper avec lui, elle n'eut pas la force de refuser : elle se souvenait seulement que, dans son récent malheur, il lui avait parlé avec bienveillance.

Ils allèrent au restaurant Starita. Ce restaurant est à Sainte-Lucie-Nouvelle, dans la minuscule presqu'île du château de l'Œuf, sur le quai d'un petit port artificiel où s'abritent les yachts, les cutters et les yoles des deux cercles de canotiers. Les maisons, bâties au pied du château, ont été construites pour loger les pêcheurs de la vieille Sainte-Lucie, où de vastes travaux d'édilité sont en cours d'exécution depuis plus de dix ans; et l'on donne même au groupe qu'elles forment le nom de Bourg des Marins; mais, en réalité, les marins habitent toujours la vieille Sainte-Lucie, restée immuable sous la lenteur de sa transformation; et ceux qui occupent les maisons à un étage de Sainte-Lucie-Nouvelle, ce sont de petits bourgeois attirés par le prix modique des loyers, des peintres attirés par la beauté du site, et presque tous les employés des grands bains de l'Eldorado et du Café chantant annexé aux bains.

Le quai fait dans le port un angle en saillie; et, sur les deux côtés de cet angle, il s'est établi plusieurs restaurans en plein air, avec leurs tables qu'abritent des tentes et que protègent de légères balustrades en bois peint, à deux ou trois mètres de la mer où se reflètent les flammes des becs de gaz. En été, le voisinage des Variétés et de l'Eldorado y amène, à l'heure du dîner et du souper, une foule de gens qui vont au spectacle ou qui en sortent, des amoureux, des chanteuses, des figurantes, des mimes, des équilibristes; et, pour être mélangée, la compagnie n'en est pas moins gaie. Le restaurant Starita est le mieux placé de tous et le mieux fréquenté, presque aristocratique. On y mange des soupes au poisson et des fritures, comme à ce Pausilippe lointain où l'on ne va plus parce que c'est un voyage de trois quarts d'heure, et on les paie même assez cher; mais il est si aisé de s'y rendre, et, l'été, le soir, à la fraîcheur, on s'y trouve si bien, que ce lieu est

devenu le rendez-vous des mondains qui veulent tuer le temps, surtout des célibataires en quête de distraction et des maris dont la femme est déjà partie à la campagne. On a derrière soi le château de l'Œuf, avec son étrange profil de tragique forteresse; devant soi le petit port, où l'eau sombre miroite sous la quille des bateaux, dans une noire enceinte de rochers; à gauche, l'hôtel Royal et l'hôtel du Vésuve projettent leur illumination sur la rue de Chiatamone, où passent continuellement des équipages; dans le lointain, sur l'autre rive du golfe, se dresse la montagne bleuâtre au panache rougeoyant. C'est un coin de grande ville en fête, dans la silencieuse immensité d'un paysage nocturne.

Le plan de Scognamiglio était de ne pas effaroucher la danseuse. En somme, pour ce jour-là, il lui suffisait qu'elle eût accepté de venir souper avec lui dans un lieu où tout le monde les verrait ensemble. Aussi fit-il preuve de beaucoup de tact. Il ne lui offrit pas même le bras pour la conduire au restaurant; il marchait à côté d'elle en s'efforçant de l'égayer par des badinages, en lui racontant de spirituelles anecdotes, en lui parlant des pays qu'il avait visités. Don Gabriele était grand voyageur, non par curiosité scientifique ou artistique, mais par curiosité amoureuse; il dirigeait lui-même ses affaires pendant dix mois de l'année; mais, les deux autres mois, soit au printemps, soit à l'automne, il les passait à l'étranger, dans les villes où l'on s'amuse, où l'on trouve la vie élégante et les amours faciles, surtout les amours, qu'il recherchait « toujours divers, toujours nouveaux. » C'était Paris qu'il honorait de sa prédilection; et, comme il y avait séjourné maintes fois, il parlait fort bien le français. Lorsqu'ils furent dans le petit chemin qui conduit au château de l'Œuf :

— Il faut que je vous emmène à Paris, ma chère Carmela! lui dit-il d'une voix tendre.

Elle esquissa un faible sourire : elle savait que, s'il lui proposait ce voyage, c'était uniquement par manière de galanterie; mais, comme elle avait de l'éducation, elle l'écoutait sans l'interrompre.

Don Gabriele n'était pas épris de la danseuse : à son âge, ainsi qu'il le déclarait lui-même, on n'est pas assez sot pour s'amouracher d'une femme. S'il avait voulu être entièrement sincère, il eût avoué sans doute qu'à aucun âge de sa vie il n'avait été amoureux : l'amour fait mauvais ménage avec l'égoïsme et dérange terriblement les froids calculs des simples jouisseurs. Mais Carmela

lui plaisait, encore qu'elle ne fût ni gracieuse, ni jolie. Ce n'était pas une brillante conquête; mais, lorsqu'on approche de la soixantaine, il faut savoir se contenter de peu. D'ailleurs, il y avait des compensations : elle était jeune, elle était « novice, » et par conséquent elle ignorait les perversités et les perfidies de celles qui ont trop vécu. Il ne lui déplaisait même pas d'avoir eu Gargiulo pour prédécesseur : cette circonstance le dispensait de préoccupations et de remords. Sa philosophie ne s'offensait nullement de ce que Carmela lui eût d'abord préféré ce jeune homme : la préférence était toute naturelle. Mais, à présent, son heure était venue : il recueillerait l'abandonnée, consolerait l'affligée. Un tel rôle convenait parfaitement à ses goûts et à sa tournure d'esprit; car il lui épargnait la peine de simuler une juvénile passion, lui donnait un prestige semi-paternel, lui permettait de déployer ses gentillesses un peu mièvres, et lui fournissait un prétexte pour scruter avec une délicieuse indiscrétion le cœur de la femme, cet être capricieux, malade et incompréhensible, qu'il se flattait cependant de comprendre à fond, puisqu'il avait passé quarante ans de sa vie à l'étudier.

Bien qu'il fût très tard, le restaurant Starita était plein; et les clients, dans une inondation de lumière, mangeaient par groupes de trois, de quatre, de cinq, au milieu des garçons affairés qui ne pouvaient répondre à toutes les commandes.

— Cet endroit vous plaît-il, ma chère amie?

— Oui, c'est très beau! dit Carmela en jetant autour d'elle un regard machinal.

Ils trouvèrent une petite table libre à côté d'une grande table préparée pour huit convives, chargée de hors-d'œuvre, de fruits en pyramides, de fleurs en bouquets. Scognamiglio, toujours curieux, demanda au garçon pour qui était retenue la table voisine.

— Pour le duc de Sanframondi, pour don Ferdinando Terzi, pour le comte Althan...

— Des amis, des connaissances! répétait le pharmacien, tout réjoui du voisinage.

Mais la danseuse avait reçu un coup. Elle éprouvait maintenant un besoin douloureux de quitter cette place, de s'enfuir ailleurs. Pourquoi? Ici ou ailleurs, n'était-ce pas toujours la même chose? Et que penserait don Gabriele, si elle lui demandait de partir aussitôt après qu'ils venaient de s'asseoir? Il la prendrait sûre-

ment pour une malapprise et pour une folle. Elle dévora donc les larmes brûlantes qui lui étaient montées aux yeux, ne dit pas un mot de son angoisse à son compagnon, se raidit dans son costume de soie blanche et noire; et, toute blême sous le petit chapeau de mousseline bleue que la modiste avait absolument voulu lui faire et qui lui allait assez mal, elle répondit de son mieux à Scognamiglio qui la consultait sur le menu. Mais comme elle était près, cette autre table!

Au bout d'un quart d'heure, quatre couples arrivèrent, dans un grand bruit de voix et de rires féminins. Les femmes étaient Emilia Tromba, Concetta Giura, l'Espagnole Mariquita qui chantait à l'Eldorado, Alina Bell, une mime qui jouait aux Variétés dans le ballet de *Rolla*. Elles s'installèrent, avec un tapage de chaises heurtées, près de leurs cavaliers corrects et silencieux. Le hasard fit que Ferdinando se trouva placé juste en face de la danseuse. Depuis la clôture de San Carlo, celle-ci ne l'avait pas revu; car, en été, Emilia Tromba, qu'il continuait à promener partout, se donnait des vacances et ne venait plus au théâtre. On disait toutefois qu'il avait d'elle par-dessus les épaules et qu'il la gardait seulement pour endormir les soupçons de certain mari jaloux. Il n'avait pas changé; il était toujours le beau gentilhomme aux fines moustaches blondes, aux lèvres rouges et sensuelles qui ne connaissaient pas le sourire, au noble et dur profil aquilin, aux yeux bleus si clairs, si froids, si orgueilleux. Son regard s'arrêta une seconde sur la danseuse; puis il se pencha vers Emilia et lui dit deux mots à l'oreille, comme pour s'informer de quelque chose. Carmela comprit soudain qu'il parlait d'elle, qu'il demandait pourquoi elle était là, en compagnie de cet homme; et elle comprit aussi qu'Emilia, dans une brève réponse entrecoupée de rires, lui contait l'histoire de la chute et de l'abandon. Ferdinando fit une moue méprisante, et ses lèvres esquissèrent un mouvement presque imperceptible. Mais la pauvre Carmela, qui l'observait avec une attention anxieuse, comprit encore, par une sorte de magique intuition, qu'il venait de dire :

— C'est une sotte!

Alors elle regarda dans l'ombre, promena sur la ville, sur la mer et sur la montagne ardente des yeux qui ne voyaient plus. Tout avait été inutile. C'était fini, maintenant!

IV

Le jour du Nouvel An, à San Carlo, on avait donné en matinée *le Barbier de Séville*, avec tous les rôles tenus par des doublures, et sans ballet; le soir, on devait donner *Aïda*, que chanteraient les premières chanteuses et que suivrait le gracieux ballet de *Coppelia*, très court, précisément ce qu'il fallait pour succéder à une longue œuvre musicale et pour faire valoir la force et l'agilité de Maria Falco, une danseuse très maigre, toute en yeux, qui avait des membres d'acier. *Coppelia* plaisait beaucoup aux dames de la danse, aux étoiles et aux figurantes, à leurs familles, à leurs adorateurs et à leurs amans : un ballet de demi-caractère, qui n'avait que trois changemens de costume pour les danseuses du premier rang, deux pour celles du deuxième et du troisième rang; par conséquent, on se fatiguait peu, c'était vite fini, et les appointemens couraient tout de même. Le malheur fut que la direction, pour tourmenter son personnel, imagina aussitôt quelque chose : elle exigea qu'une vingtaine de danseuses arrivassent au théâtre dès le début de la représentation afin d'exécuter les danses sacrées au second et au quatrième acte d'*Aïda*. Pour les trouver, ces vingt danseuses qui consentiraient à venir dès sept heures et demie et à danser quatre ou cinq fois de suite, d'abord en costume égyptien, avec les gazes violettes qui palpitaient comme des ailes, avec l'ibis d'or fixé sur le front dans la chevelure, puis en costume allemand, avec la natte blonde et le tablier à bavette des Lottchen et des Gretchen accourues autour des poupées du docteur Coppelius; pour les trouver, ces vingt esclaves, ces vingt martyres, comme elles disaient, il avait fallu s'en donner, de la peine! Encore le directeur avait-il dû se contenter des danseuses du second et du troisième rangs, les plus laides, les plus disgraciées, mais les plus courageuses. Carmela Minino était du nombre : quand il s'agissait de travailler et de se rendre utile, elle ne savait pas dire non.

Bien qu'il y eût ce soir-là, au Palais royal, un dîner de cour suivi d'une réception officielle et, chez les Savignano, un grand bal paré, le théâtre San Carlo regorgeait de spectateurs. Les personnages de la haute société y entraient avant d'aller au Palais royal ou s'y montraient une minute entre la réception du prince de Naples et le bal des Savignano. Toutes les dames étaient

en toilettes fastueuses, couvertes de bijoux, étincelantes de pierreries; et elles faisaient la navette entre le Palais, le théâtre et le bal, se donnant des rendez-vous d'un endroit à l'autre, s'accompagnant et se réaccompagnant dans leur voiture. Ce qui servait de fond à ce tableau animé, c'était une foule compacte qui n'allait ni au Palais ni chez les Savignano, qui n'appartenait ni au monde officiel ni à la coterie aristocratique; mais les hommes n'en avaient pas moins endossé l'habit noir sur l'impeccable chemise blanche, les femmes n'en avaient pas moins tiré de l'armoire leur plus belle robe décolletée; et tous, hommes et femmes, faisaient aussi semblant d'aller et de venir, d'arriver du Palais ou du vieil hôtel héréditaire. Dans ce théâtre très froid, où les calorifères fonctionnaient mal, surtout lorsque le rideau était levé, la compagnie était si nombreuse que les dames avaient les joues en feu et agitaient leurs grands éventails de plumes blanches.

Le premier acte d'*Aïda* venait de finir; et les danseuses, dans leur chambrée, se hâtaient de mettre les corsages d'or que portent les bayadères du temple quand elles paraissent en scène pour la première fois et dansent autour d'Amnéris, la fille altière et passionnée des Pharaons. Malgré la chaleur du gaz, quelques-unes tremblaient de froid, surtout Checchina Cozzolino qui avait un rhume terrible et qui se badigeonnait de cold-cream et de blanc sans réussir à atténuer la rougeur de son rouge nez. Carmela Minino saupoudrait de riz la peau brune de ses bras, que les reflets dorés du corsage et les reflets violacés des jupes faisaient terreux et verdâtres. A ce moment, Concetta Giura ouvrit la porte et demanda un peu de vaseline, parce que le froid lui gerçait les mains et que la poudre de riz les rendait toutes rugueuses. Dehors, on entendait siffler la tramontane. Tandis que Rosina Musto lui présentait le pot de vaseline, Concetta jeta aux danseuses une nouvelle :

— Vous savez? un monsieur a été tué... un monsieur de la haute!

— Qui, qui? s'exclamèrent quatre ou cinq voix perçantes.

— Par qui, par qui? s'exclamèrent presque en même temps d'autres voix.

Mais de grands coups résonnèrent, frappés contre la porte par le régisseur pour avertir les danseuses.

— Je ne sais pas, je ne sais pas! répondit Concetta en se sauvant, déjà dans le corridor. Si j'apprends quelque chose, je viendrai vous le dire.

— Vous êtes informées de la rupture entre Sanframondi et Concetta ? dit Rosina Musto à voix basse, mais de façon que toutes ses camarades l'entendissent.

Oui, elles en étaient toutes informées, même Carmela Minino. Ce cancan la laissa donc indifférente; et, sans prononcer une parole, elle se mit à rajuster ses cheveux sous l'ibis d'or. Depuis quelques semaines, elle était devenue plus renfermée, plus sombre, très distraite, très inappliquée à ce qu'elle faisait. Soit en costume de ville, soit en costume de danse, aux heures où elle n'avait pas à danser et aux minutes où elle attendait l'appel en scène, elle se retirait dans un coin, baissait les yeux, semblait s'absorber dans ses réflexions et se désintéresser de tout ce qui se passait auprès d'elle. Quant à l'événement tragique et mal connu encore que leur avait annoncé Concetta, elle n'y avait prêté aucune attention particulière; mais la phrase lui était entrée dans les oreilles; et, au moment où le régisseur frappa pour la seconde fois, elle se demandait qui pouvait bien avoir été tué, dans cette haute société où l'on ne se tue qu'en duel. Car c'était d'un duel qu'il s'agissait, bien certainement...

Les danseuses, après avoir exécuté leur pas autour d'Amnéris, revinrent précipitamment dans leur chambre. Un peu plus tard, au second tableau du même acte, elles devaient escorter Rhadamès pendant la marche fameuse. Comme elles n'avaient pas à changer de costume, elles attendaient, se promenant, bavardant, relevant les épaulettes de leur corsage avec ce geste continuel des ballerines qui semblent toujours avoir peur de rester le buste nu, celle-ci retouchant son visage, celle-là rajustant sa coiffure, cette autre soufflant dans ses mains engourdies par le froid, toutes évitant de s'asseoir pour ne pas friper leurs jupes légères. Le dos appuyé au chambranle de la porte, les bras pendans le long du corps, les yeux fixés dans le vide, Carmela Minino ne faisait rien.

— A quoi penses-tu ? sans doute aux brebis que tu as en Pouille ? lui demanda en riant Filomena Scoppa.

C'est le dicton populaire par lequel on persifle les gens qu'on feint de croire plongés dans le rêve de la richesse.

— J'ai mal à la tête, répondit la choriste.

— Alors, il fallait rester chez toi.

— Chez moi, je m'ennuie, murmura-t-elle d'une voix languissante.

— En vérité ? s'écria l'autre ironiquement.

Depuis la faute de Carmela, Filomena était la seule de la chambrée qui eût encore sa vertu ; aussi, à présent, méprisait-elle sa camarade.

Soudain, Concetta Giura fit irruption dans la salle, toute haletante.

— Je me suis trompée, je me suis trompée ! On m'a dit une chose pour une autre! Il n'a pas été tué, ce grand seigneur ; il s'est tué lui-même... Un suicide !

— Mais qui est-ce, qui est-ce ? crièrent de nouveau les danseuses en se pressant autour de Concetta.

— Je n'en sais rien. On ne sait pas encore. On dit que c'est un jeune homme, et qu'il s'est suicidé. Voilà tout !

— Par besoin d'argent ?

— Par amour ?

— Allons donc ? Est-ce qu'on se suicide par amour ? Il était sûrement criblé de dettes !

— Quand je vous dis que je ne sais rien ! Tout à l'heure, on saura peut-être quelque chose.

Carmela Minino était venue, elle aussi, dans le cercle formé autour de Concetta par les danseuses. Pourquoi eut-elle subitement la sensation que ses tempes étaient serrées comme dans un étau ? Était-ce parce qu'on faisait trop de vacarme ? Elle ne prononça pas un mot. Ces cris, ces bavardages, ces cancans lui arrivaient comme un bourdonnement vain et fastidieux. Et cependant, sans le vouloir, elle se disait à elle-même : « Quel peut bien être le malheureux qui s'est tué ? De quelle manière ? Pour quel motif ? » Mais le moment approchait où il faudrait aller se mettre en file pour le cortège de Rhadamès ; et d'ailleurs elle avait la tête si douloureuse, le corps si lourd, une telle tristesse inexplicable dans l'âme, que sa pensée ne s'arrêtait point à ces questions.

L'orchestre attaqua les premières mesures de la marche. Concetta, Carmela, toutes les danseuses coururent à leur poste. Il soufflait dans les coulisses un vent froid qui donnait le frisson. Le directeur voulait-il donc les envoyer toutes dans l'autre monde par la bronchite, la pneumonie et la phtisie ? Devant la rampe, au moins, on avait un peu plus chaud. Tandis qu'elles défilaient par quatre dans leurs voiles blancs, derrière les soldats égyptiens et les prisonniers enchaînés que ramène Rhadamès vain-

queur, Concetta Giura, qui précédait Carmela de deux rangs, se retourna pour lui dire :

— Regarde donc dans la loge des Nobles!

C'était ainsi qu'on appelait la loge du *Club national*, la première loge d'avant-scène à la droite des spectateurs. Les membres du club ne manquaient pas d'y faire un tour à chaque représentation, soit parce qu'ils devaient s'y rencontrer avec un ami, soit parce qu'ils voulaient, de derrière les grilles vertes, chercher le regard d'une dame assise quelque part dans la salle. Cette loge, avec celle des officiers et celle de la commission, avait le privilège d'attirer l'attention continuelle des danseuses. Sur le devant, on voyait toujours des messieurs qui regardaient, qui causaient, qui souriaient; et ces messieurs envoyaient volontiers aux artistes un petit mot, disaient une phrase aimable à celles qui s'approchaient de ce côté, quelquefois même leur lançaient au passage un rendez-vous galant.

Selon le conseil de sa camarade, Carmela Minino leva les yeux vers la loge. Trois ou quatre hommes s'y trouvaient debout, un peu en arrière; ils s'entretenaient à voix basse, avec animation. Carmela reconnut tout de suite le duc de Sanframondi, qui était tourné vers la scène; elle reconnut aussi le comte Althan, à la carrure des épaules et au port de la tête; mais il lui fut impossible de reconnaître les deux autres. Presque aussitôt, ces quatre personnages sortirent et la loge demeura vide. Quelques instans plus tard, Inigo Assante y parut, un grand garçon pâle et maigre, qui resta là cinq minutes, ne regarda ni la scène ni la salle, puis sortit à son tour avec précipitation, comme si quelqu'un l'eût appelé du dehors.

Le défilé et la danse s'achevèrent, et les danseuses revinrent encore une fois dans leur chambre.

Maintenant, elles devaient attendre le dernier acte, où l'on exécute un pas funèbre autour de la pierre sépulcrale qui se referme sur Rhadamès. Le temps semblait éternel à Carmela; son mal de tête lui donnait une sorte de stupeur, mais de stupeur inquiète où se mêlait une impatience nerveuse, un besoin étrange de se mouvoir, de parler, d'agir. Elle avait un désir confus de quitter cette chambre, d'aller dans celle des premiers sujets, d'interroger Concetta Giura. Ce qu'elle aurait voulu lui demander, c'était si, en l'un des deux gentilshommes qui, dans la loge du Club national, tournaient le dos à la scène et parlaient avec ani-

mation au duc de Sanframondi et au comte Althan, sa camarade avait reconnu Ferdinando Terzi de Torregrande. Pour sûr, l'un de ces deux hommes devait être Ferdinando Terzi, puisque Ferdinando, Althan et le duc allaient toujours ensemble; et, tout à l'heure, ils devaient causer entre eux de ce suicide qui atteignait toute leur société et dont la victime était peut-être un de leurs amis. Mais Carmela, timide même avec les personnes de son sexe, même avec ses compagnes de labeur, n'osa pas aller trouver Concetta pour lui poser la question qui brûlait ses lèvres; et, durant tout l'entr'acte, Concetta ne se fit plus voir, sans doute parce qu'elle n'avait rien appris de nouveau; car, bavarde et cancanière comme elle l'était, si elle avait su quelque chose, elle serait accourue tout de suite pour le raconter.

Il vint enfin, ce dernier acte d'*Aïda*, si fiévreusement attendu; et les danseuses recommencèrent à s'agiter, à rajuster leur ruban de cou, à faire bouffer leurs jupes de gaze, à tirer sur leur taille les petits corsages d'or. On se rappelle qu'au dernier acte la scène est divisée en deux plans. Au plan inférieur est la crypte, le souterrain hiératique où l'on voit enseveli tout vivant Rhadamès, traître à sa patrie; au plan supérieur est le temple de Phtha, avec les prêtres, avec les hiérodules en train de sceller la pierre sépulcrale, avec les bayadères sacrées qui, autour de l'idole, parmi les colonnes basses et massives, entre-croisent leurs danses légères. Puis, tandis que Rhadamès et Aïda, qui se sont retrouvés au fond de la crypte obscure, chantent leur adieu à la vie et, dans un délire d'amour et de mort, ont la vision du ciel qui s'ouvre, tandis que les bayadères, enveloppées de leurs gazes violettes comme d'un nuage, glissent encore sous les voûtes du temple, Amnéris apparaît, voilée de noir, tout en pleurs, et elle s'agenouille sur la pierre fatale, y met un baiser, y dépose une fleur, y reste en prières. Pour cette petite entrée de ballet qu'accompagne l'air mystique de l'hymne à Phtha, les vingt danseuses arrivent en scène moitié par la coulisse de gauche et moitié par celle de droite, et les deux groupes doivent d'abord se réunir, puis se diviser de nouveau, pour former à la fin quatre groupes immobiles. Concetta Giura était arrivée avec son groupe par la coulisse de gauche, Carmela Minino avec le sien par celle de droite; et les deux groupes se mirent à danser en prenant de molles attitudes orientales. Au moment de la réunion, Concetta et Carmela se trouvèrent l'une près de l'autre, et Concetta, d'une voix altérée, dit à sa camarade :

— Non, jamais tu ne devinerais celui qui s'est tué !

— Qui est-ce? balbutia Carmela.

Concetta n'eut pas le temps de répondre, et la reprise de la danse les sépara pour quatre ou cinq minutes. Mais, comme la musique devenait plus vive et que les groupes se mélangeaient, Concetta saisit une occasion pour lui dire :

— Celui qui s'est tué, c'est Ferdinando Terzi... d'un coup de revolver au cœur...

Brusquement, Carmela cessa de danser. Chancelante, elle recula vers le fond de la scène, s'adossa contre une fausse colonne en carton peint. Elle était au milieu des figurans qui représentaient les prêtres de Phtha vêtus de longues robes blanches, avec de grandes barbes un peu jaunies. L'un des figurans, voyant qu'elle ne dansait plus et restait adossée contre la colonne, le front dans la main, lui demanda :

— Qu'est-ce que vous avez, mademoiselle? Êtes-vous malade ?

Elle le regarda sans répondre. Elle n'avait pas compris ce qu'il avait dit. Elle ne comprenait plus rien. Elle ne comprenait ni le lieu où elle était, ni les cris des chanteurs, ni le bourdonnement sourd de l'orchestre, ni la présence de cette foule magnétisée par le spectacle et entrevue comme dans un brouillard, ni le costume de ces hommes travestis d'une façon étrange qui se tenaient immobiles auprès d'elle, ni le tourbillonnement de ces femmes qui continuaient à danser et qui se retournaient en passant pour jeter vers elle des regards curieux. Il lui semblait que quelque chose la tenait clouée contre cette colonne, quelque chose comme un lien de fer qu'elle n'avait pas la force de rompre; elle se sentait enchaînée à ces planches et à ce carton-pâte qui simulaient le granit du temple égyptien; elle se sentait rivée au parquet de la scène par ses pieds chaussés de soie. Et il lui semblait aussi qu'elle faisait d'énormes efforts pour se délivrer, pour briser ses chaînes, mais qu'elle ne pouvait pas et qu'elle agonisait de muette douleur. Et alors son angoisse devint plus forte, sa volonté se tendit avec la violence d'une convulsion; et, tout d'un coup, elle eut le sentiment qu'elle était libre. Elle sortit de la scène au moment où la musique faisait entendre ses dernières mesures, où les danseuses exécutaient leurs derniers pas autour des colonnes, où le chant des amans moribonds expirait dans la crypte, et où Amnéris, agenouillée sous ses voiles de deuil, levait au ciel des bras désespérés.

Elle s'enfuit vers la salle commune, arracha furieusement de ses cheveux l'ibis d'or et de son buste le corsage d'or : ses mains frémissantes déchiraient tout, cassaient tout.

Quelques secondes plus tard, les danseuses revinrent en tumulte, discutant sur ce suicide, criant, se coupant la parole, répétant les bruits qui déja circulaient dans la salle et dans les coulisses, se contredisant, se chamaillant, se battant presque.

— Il s'est tué à huit heures!

— A dix, à dix!

— Il s'est tué chez lui!

— C'est faux! Depuis vingt-quatre heures il n'y avait pas mis les pieds!

— On le croyait parti en voyage!

— Il avait annoncé qu'il s'en allait à Rome!

— C'est dans un hôtel qu'il s'est tué!

— Oui, au Grand Hôtel!

— Pas le moins du monde! C'est à l'Hôtel Royal!

— Qu'est-ce que vous dites là? C'est à l'Hôtel Suisse, près du Môle.

— Sottes que vous êtes! Est-ce qu'un grand seigneur comme lui se loge dans un taudis pareil?

— Quand je vous dis que c'est à l'Hôtel Royal!

— Et je vous dis, moi, que c'est à l'Hôtel Suisse! Il paraît même qu'il n'avait que cinq lires dans sa poche.

— Quelle bêtise! Vous savez bien que Terzi ne s'est pas tué pour dettes!

— Non, non! Il s'est tué par amour!

— Un si beau jeune homme!

— Il me plaisait beaucoup! S'il avait voulu...

— Trop tard, ma petite! Il est mort, maintenant!

— Il ne me plaisait point, à moi! Il était trop fier!

— Qu'est-ce que va dire Emilia Tromba!

— Rien du tout! D'ailleurs, il l'avait lâchée depuis le mois de novembre. Elle ne s'en souciera guère, puisqu'elle lui a déjà donné pour successeur le vieux comte de Rivadebro. Cette fille-là n'a jamais aimé personne!

— Sauf le cocher avec qui elle a pris sa première leçon!

— Un cocher? Vrai, un cocher? Et elle était parvenue jusqu'à Ferdinando Terzi, la chanceuse!

— Parfaitement! Et elle peut même se vanter de lui en avoir

mangé, des billets de mille! Soyez sûres qu'elle est pour quelque chose dans la catastrophe!

— Mais non, mais non! Si Terzi s'est tué, c'est pour une femme du monde, vous savez bien!

— Et cette femme...

— C'est la marquise de Miradoro!

— Oui, la marquise de Miradoro!

Carmela, dépouillée de son costume de danse, dont elle avait jeté par terre toutes les pièces, demeura nue un moment sans même songer à cacher sa nudité; puis, d'un geste brusque, elle décrocha du porte-manteau ses vêtemens de ville et se rhabilla quatre à quatre, si éperdue que ses doigts crispés n'arrivaient pas à nouer les cordons, à fixer les agrafes, à passer les boutons dans les boutonnières. Elle écoutait ce déluge de paroles, bouche close, les yeux baissés, avec une farouche expression de colère sur le visage.

Quand ses camarades s'aperçurent qu'elle remettait ses vêtemens de ville, elles s'étonnèrent.

— Qu'est-ce que tu fais donc? lui cria Filomena Scoppa. Oublies-tu que, d'ici à une demi-heure, tu dois danser dans *Coppelia?*

Carmela regarda Filomena sans rien dire et remit sa jaquette.

— Tu t'en vas? lui demanda Rosina Musto. Est-ce que tu es indisposée?

Elle ne répondit pas plus à Rosina qu'à Filomena. Maintenant, elle remettait son chapeau et, sans y prendre garde, se piquait avec les longues épingles qui servaient à l'assujettir. Ensuite elle prit ses gants, son petit sac, regarda autour d'elle d'un air égaré, sortit sans saluer personne.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Que lui est-il arrivé?

— Depuis quelque temps elle est comme une folle.

D'un pas rapide et résolu, Carmela Minino s'engagea dans le corridor humide et glissant qui mène à la sortie des artistes. Elle y rencontra plusieurs personnes, en heurta même quelques-unes au passage; mais elle ne voyait rien, ne faisait attention à rien. Près de la petite porte, il y avait deux ou trois messieurs qui, malgré le froid, restaient à causer, le menton dans le collet relevé de leur pardessus. Elle saisit au vol quelques lambeaux de phrases :

— Mort depuis trois heures...

— La famille n'a pas été avertie...

— Un suicide... On ne pourra pas faire de service religieux...

Le souffle glacé de la tramontane frappa la danseuse au visage; mais elle ne le sentit pas. Elle s'était essuyé rudement la face avec une serviette pour enlever le rouge et la poudre de riz, et elle avait les joues brûlantes. Arrivée sous le portique de San Carlo, elle chercha des yeux une voiture de place. Au même instant, Scognamiglio parut devant elle, tout enveloppé dans sa riche pelisse de loutre, avec sa barbe blanche si bien peignée, avec sa canne d'ébène à pomme d'argent, avec son sourire de vieux galantin égoïste et fatigué. Elle eut un visible mouvement de répulsion et recula d'un pas en arrière.

— Où t'en vas-tu, ma belle? demanda le vieillard sans remarquer le trouble de la danseuse.

Elle venait de faire signe à un cocher qui amenait sa voiture découverte le long du trottoir.

— Serait-il indiscret de te demander où tu vas? reprit don Gabriele avec une ironique politesse, qui laissait voir l'assurance impérieuse d'un maître.

Déjà montée dans la voiture, elle répondit tout bas, sans presque desserrer les dents :

— Je vais où bon me semble!

— Ah! s'écria-t-il sur un ton de sarcasme. Nous en sommes là? Si tôt? Et quand nous reverrons-nous?

— Jamais! déclara-t-elle d'une voix sourde, où grondait une indomptable rancune.

La voiture fit demi-tour et partit vers le Grand Hôtel par la rue de Chiaia. Don Gabriele haussa les épaules et entra au théâtre.

De San Carlo au Grand Hôtel, la course est longue; mais Carmela répétait sans cesse au cocher d'aller vite, d'aller plus vite, et qu'elle le paierait le prix qu'il voudrait. Même sans cette recommandation, il ne se fût pas amusé en route, car la brise le cinglait sur son siège. Pourtant, la voyageuse ne semblait pas avoir froid, puisqu'elle n'avait pas seulement pris la précaution de croiser sa jaquette. Tandis qu'ils parcouraient la rue Caracciolo, entre la Villa Nationale et la mer, les yeux de Carmela se portaient tour à tour sur les masses noires des arbres et sur les flots sombres qui déferlaient sinistrement contre le mur du quai.

Le trajet dura dix minutes; et neuf heures trois quarts sonnaient au moment où la voiture, après avoir contourné le petit

jardin qui précède le Grand Hôtel, s'arrêta en face du porche. Le porche était encore ouvert, parce qu'on attendait des étrangers qui devaient arriver de Rome par le train de minuit; et, plein de majesté, le concierge se promenait de long en large, avec sa casquette galonnée d'or, qu'il avait rabattue sur ses yeux. Carmela descendit vivement et s'avança vers lui.

— Pardon! dit-elle en attachant sur le visage du concierge un regard interrogateur; n'est-ce pas ici que s'est tué un gentilhomme?

— Vous dites? grogna le concierge, stupéfait de la question.

— Je voudrais savoir si ce n'est pas ici que s'est tué le comte Ferdinando Terzi de Torregrande, reprit-elle d'une voix nette.

Il la considéra une seconde, comme s'il eût voulu s'assurer que cette femme n'avait pas perdu la raison; puis il répondit :

— Non, madame. Ici, personne ne s'est tué.

Elle hésita un instant, le regarda encore une fois dans les yeux; et, de l'air d'une personne qui n'est pas convaincue et qui cherche à obtenir une réponse plus certaine :

— Dites-moi la vérité! supplia-t-elle. Il faut que je sache... Dites-moi... dites-moi... Ce n'est pas ici?

Elle était si éperdue que le concierge soupçonna enfin de quoi il s'agissait.

— Je vous assure, madame, reprit-il avec plus de douceur, qu'aucun gentilhomme ne s'est tué dans notre maison.

— Merci. Excusez-moi. Bonsoir.

D'un pas décidé, elle se renfonça dans l'ombre; elle dit quelques mots au cocher, remonta dans la voiture. Et la voiture repartit à fond de train par cette rue Caracciolo déserte, entre la mer lugubre qui roulait sous le vent ses lames grondantes et la Villa Nationale où gémissaient les arbres dénudés.

— Vite, vite, pour l'amour de Dieu!

Le cocher ne doutait plus maintenant que le cas fût grave; et, de temps à autre, il jetait un coup d'œil curieux et apitoyé sur cette femme qui, dans la nuit glaciale, frémissait d'impatience et courait d'hôtel en hôtel à la recherche de quelqu'un. Lorsqu'il s'arrêta rue de Chiatamone, devant l'Hôtel Royal, on était en train de fermer les portes, et déjà le concierge avait quitté son poste; mais l'homme de garde qui couche dans le vestibule y préparait un lit de sangle. Pour la seconde fois, la danseuse énonça la question tragique. Cet homme, qui était un Napolitain, lui répondit avec un sourire gouailleur :

— Ma fille, on s'est moqué de vous.

— Non, répliqua-t-elle. Ce gentilhomme s'est tué véritablement.

— Mais pas ici, grâce à Dieu, pas ici!

— En êtes-vous sûr? En êtes-vous bien sûr?

Elle était si blême, et ses regards scrutaient avec tant de passion les choses environnantes, que le gardien cessa de plaisanter.

— Oui, ma fille; aussi sûr que je suis sûr de mourir!

— Eh bien, je vais voir ailleurs!

Dehors, elle fut prise d'un profond découragement. Elle semblait ne savoir que faire et restait debout sur le trottoir. Le cocher l'observait dans l'ombre.

— Ici non plus! murmura-t-elle avec l'accent du désespoir.

— Que cherchez-vous donc, madame? s'empressa-t-il de lui demander, heureux de pouvoir contenter sa curiosité.

— Quelqu'un... quelqu'un qui s'est donné la mort.

— Sainte Madone du Carmel! Et cette personne vous tenait de près?

Elle ne répondit rien. Mais le cocher n'en comprit pas moins que la personne lui tenait de près.

— Vous ne savez pas où le malheur a eu lieu?

— On m'avait nommé deux ou trois hôtels; mais ce n'est pas dans ceux qu'on m'avait dits!

— Ne vous en avait-on pas nommé encore un autre?

— Oui, l'Hôtel Suisse. Où est-il?

— Je ne connais pas d'Hôtel Suisse.

— Un hôtel près du Môle à ce qu'il paraît.

— Eh bien, allons voir près du Môle! Qui langue a, à Rome va!

Ils repassèrent devant San Carlo au moment où le petit ballet de *Coppelia* venait de finir et où le public sortait du théâtre; mais Carmela n'accorda pas même un regard à cette foule. Minuit sonnait, et elle était préoccupée de savoir si l'Hôtel Suisse serait déjà fermé. La voiture traversa la place du Municipe et s'engagea dans la rue du Môle. Le cocher, les yeux en l'air, cherchait à tous les balcons l'enseigne de l'hôtel. Enfin, à l'angle que forment les rues du Môle et du Port, dans un endroit où le sol était en contre-bas de la grande chaussée et où l'on avait commencé les démolitions pour l'éventrement de Naples, il découvrit un écriteau que frappait de temps à autre la lueur d'un bec de gaz, agitée par la bise. L'écriteau portait : *Pension Suisse.*

— C'est là ! dit-elle d'une voix sourde, en regardant les fenêtres closes.

A travers les rideaux de mousseline, on voyait qu'il y avait de la lumière à l'intérieur.

L'un des battans de la porte était poussé, l'autre demeurait entre-bâillé. Carmela Minino se glissa par l'étroite ouverture et se trouva dans un corridor humide, à peine éclairé par une lampe à pétrole fumeuse, qui répandait sur les murs des clartés rougeâtres. Un individu mal habillé, qui avait sur la tête une vieille calotte graisseuse, allait et venait, les mains dans ses poches, en sifflotant l'air de *la Giccuzza*. Il jeta sur l'arrivante un regard fuyant et louche, puis il la dévisagea avec une attention soupçonneuse.

— N'est-ce pas ici, demanda-t-elle pour la troisième fois, que s'est tué le comte Ferdinando Terzi de Torregrande ?

— Oui, malheureusement pour nous! grommela l'individu.

— Ah ! fit-elle, en pâlissant davantage.

Et elle ressortit dans la rue, tira sa bourse pour payer le cocher. Celui-ci la considérait avec des yeux pleins de commisération.

— Vous avez trouvé ? lui dit-il d'une voix compatissante.

— Oui, répondit-elle d'un ton bref et sourd.

Elle paya et ajouta au prix une lire de pourboire.

— Faut-il que je vous attende, madame? demanda encore le cocher, que ce drame et ce pourboire avaient ému.

— Non.

Et elle rentra dans l'hôtel. L'individu lui barra le chemin.

— Où allez-vous?

— Voir le mort.

— Est-ce que vous êtes de sa famille?

— Non.

— Eh bien, alors...

— Je suis sa servante, déclara-t-elle en lui glissant deux lires dans la main.

Elle avait touché le jour même sa paie de la quinzaine. Haletante et trébuchante, elle monta un petit escalier obscur au haut duquel une veilleuse brûlait sur le palier.

Ce lieu, ce corridor, cet individu, cet escalier sombre, tout dénonçait, non seulement l'hôtel de dernier ordre, mais le garni infâme, la maison de passe dont les ignobles chambres se louent

à la journée, à la demi-journée, à l'heure, dont les locataires sont des gens qui arrivent sans bagages, qui arrivent seuls et qui paient pour deux, qui paient d'avance et à la hâte, qui annoncent que la seconde personne viendra dans cinq minutes; et la seconde personne, c'est une femme qui entre avec précaution, la voilette baissée, en détournant les yeux.

Sur le palier, un garçon malpropre somnolait, accoudé à une table. Carmela vit deux ou trois portes closes, et une autre entr'ouverte, qui laissait passer un filet de lumière.

— Je veux voir le mort, lui dit-elle en indiquant du regard la porte entr'ouverte.

Le garçon se frotta les yeux et, à son tour, lui posa la question :

— Est-ce que vous êtes de sa famille ?

— Je ne suis que son obligée, dit-elle en réprimant un sanglot.

— Aucun parent n'est venu. Quelques amis, oui; mais ils sont repartis tout de suite. Nous attendons la justice. Entrez, si vous voulez.

Elle entra, seule. Cette chambre était la plus vaste de l'affreux garni; elle avait deux balcons, l'un sur la rue du Môle et l'autre sur la rue du Port. De petits rideaux de mousseline, jadis blancs, mais jaunis par la poussière et par la fumée, cachaient les vitres; et de grands rideaux, non moins sales et enfumés que les petits, avaient été détachés des patères et pendaient devant les fenêtres, sans doute pour protéger l'intérieur de la pièce contre la curiosité des voisins et des passans. Un tapis, dont il ne restait que la trame et dont on ne distinguait plus le dessin, recouvrait le carrelage; une toilette d'un vieux modèle, au miroir verdâtre, une commode avec un dessus en marbre blanc, un secrétaire et quatre chaises de Vienne, un grand lit pour deux personnes sous un baldaquin de serge verte, mais sans courtine, formaient tout l'ameublement de cette chambre pauvre, sale et prétentieuse, où tant d'êtres humains avaient passé dans une heure de caprice vulgaire ou de folie sensuelle.

Sur ce lit, dont le couvre-pied en serge verte n'avait pas même été défait, le comte de Torregrande gisait dans la position où la mort l'avait foudroyé; car on n'avait pas voulu déplacer le cadavre avant l'arrivée de la justice. Le gentilhomme s'était tué en habit noir et en cravate blanche, avec un gardénia blanc à la bou-

tonnière. La main droite, celle qui avait tiré le coup mortel en plein cœur, était retombée le long du flanc et tenait encore la crosse finement ciselée d'un petit revolver en argent bruni ; la main gauche, dans un mouvement convulsif, s'était crispée sur la poitrine et avait les doigts rougis de sang. D'ailleurs, il ne semblait pas que le suicidé eût beaucoup souffert : il était couché sur le dos, naturellement, dans l'attitude d'une personne qui rêve en attendant le sommeil. La tête, appuyée sur deux oreillers, avait gardé l'expression tranquille et sereine qu'elle devait avoir à l'heure fatale ; aucun trait n'en était déformé ; les beaux cheveux d'un blond châtain, partagés sur le front, ne s'étaient pas dérangés ; la belle bouche fine conservait sa rougeur sous les moustaches blondes ; le profil aquilin restait pur et mâle, avec cette ligne saillante du menton qui, comme dans la vie, indiquait une volonté inflexible. Les paupières étaient abaissées sur ces yeux bleus au reflet métallique, tour à tour altiers, méprisans, indifférens, et maintenant éteints pour toujours. Et, bien que le plastron de la chemise fût tout maculé de sang, bien que le sang eût fait une mare sur le couvre-pied en serge verte, bien que la descente de lit portât de sanglantes éclaboussures, bien que cette horrible mort fût arrivée dans cet horrible endroit, rien n'avait pu ravir à Ferdinando Terzi la noble beauté qu'il tenait de Dieu, de sa race, de son éducation et de ses goûts, l'invincible beauté qui avait résisté aux vices de la vie mondaine et qui, malgré la laideur d'un trépas pareil, continuait à briller, radieuse.

Au pied du lit, les mains croisées sur le fer du pan, Carmela contemplait le cadavre. Elle le contemplait avec des yeux luisans où n'apparaissait pas une larme. Ce cadavre lui appartenait. Après l'avoir inutilement cherché dans les plus somptueux hôtels de Naples, elle venait enfin de le découvrir au fond de cet hôtel borgne, seul sur sa couche funèbre, n'ayant personne pour le veiller, pour le pleurer. La mère ? depuis son veuvage, elle s'était retirée au loin, dans ses terres patrimoniales de la Calabre. La sœur ? elle avait épousé le duc de Vallicella et voyageait avec lui en France. La marquise de Miradoro ? nul n'avait osé la prévenir : elle avait un mari si jaloux ! Donc, ce cadavre lui appartenait, il appartenait à elle seule. Et elle le contemplait comme elle n'avait jamais eu le courage de le contempler auparavant ; et, sous les paupières closes, elle revoyait le regard bien connu ; et il lui semblait que ce mort n'était pas mort, mais qu'au contraire il

vivait d'une vie plus simple et plus vraie, qu'il était beau d'une beauté plus jeune et meilleure.

Un bruit se fit entendre dans l'escalier, des pas s'approchèrent de la porte. Carmela courut se blottir dans l'embrasure de la fenêtre, derrière ces rideaux qu'avait peut-être détachés la main du malheureux pour protéger sa mort contre la vaine curiosité des passans. Plusieurs personnes entrèrent : le juge de paix et son greffier, le patron et le garçon de l'hôtel, le duc de Sanframondi, le comte Althan. De sa cachette, en retenant sa respiration, la danseuse vit et entendit toutes les sinistres formalités qui accompagnent la constatation d'un suicide. Le juge de paix, un gros homme déjà obèse à trente-cinq ans, très ennuyé d'avoir été dérangé à pareille heure et par ce temps de chien, s'était jeté en soufflant et en s'ébrouant dans l'unique fauteuil, un fauteuil tout disloqué, dont les ressorts grinçaient chaque fois que se remuait cette lourde masse de chair. Le greffier, un petit maigre, les yeux rougis par le sommeil et par le vent glacial, s'installa devant la toilette pour écrire le procès-verbal.

Voici ce que disait le procès-verbal :

« Nobles seigneurs Leopoldo Caracciolo Rosso, duc de Sanframondi, et Francesco de Federici, comte d'Althan, amis particuliers du défunt, déclarent qu'ils reconnaissent en la personne du mort Ferdinando Terzi, comte de Torregrande, fils aîné du feu comte Giovanni et de donna Maria Angela de la Puyseraie; déclarent en outre qu'ils reconnaissent comme ayant appartenu au susdit Ferdinando Terzi les vêtemens, les bijoux, la pelisse déposée sur une chaise et le revolver avec lequel le défunt s'est suicidé.

« Le sieur Raffaele Scarano, gérant de la Pension Suisse, déclare que le susdit Ferdinando Terzi, comte de Torregrande, s'est présenté à l'hôtel vers sept heures du soir et a demandé une chambre pour la nuit; que, vu la tenue de ce gentilhomme, le déposant ne s'est enquis ni de son nom, ni du lieu d'où il venait, ni de la raison pour laquelle il n'avait pas de bagages; que celui-ci a payé aussitôt quatre lires et demie pour la meilleure chambre de l'hôtel, qu'il n'a pas voulu reprendre les cinquante centimes qui lui revenaient sur les cinq lires qu'il avait données, et qu'il est ressorti en disant qu'il reviendrait un peu plus tard. Déclare en outre ledit Raffaele Scarano que, depuis qu'il est gérant de la Pension Suisse, il n'a jamais vu le comte de Torregrande venir loger dans son hôtel.

« Le sieur Domenico Quagliulo, garçon de chambre à la Pension Suisse, déclare qu'il a entrevu le susdit comte de Torregrande au moment où celui-ci retenait la chambre et en payait le prix à son patron Scarano ; mais que, pour ne pas gêner les cliens, il a pris l'habitude de les regarder le moins possible, et que, par suite, il ne l'a pas bien remarqué à ce moment-là ; que, plus tard, sur les neuf heures, ledit comte est rentré seul et qu'il s'est adressé au déposant pour se faire conduire à sa chambre ; qu'alors ledit déposant lui a fait observer qu'on ne l'attendait pas si tôt et que le lit n'était pas encore prêt ; mais que ledit comte repartit que cela ne faisait rien, et que, probablement, il sortirait une seconde fois tout à l'heure ; qu'en parlant ainsi, ledit comte paraissait absolument calme et avait même allumé une cigarette ; qu'arrivé à sa chambre, il avait renvoyé ledit déposant et fermé la porte, mais sans pousser le verrou ; qu'environ une demi-heure après, un coup de revolver avait retenti, et que le déposant, se précipitant dans la chambre, y avait trouvé ledit comte Ferdinando Terzi étendu sur le lit et râlant ; que le blessé, sans prononcer une seule parole, avait ouvert et fermé les yeux à deux ou trois reprises et regardé autour de lui, comme s'il eût cherché quelque chose, puis qu'il avait rendu l'âme entre les bras dudit déposant, dont la veste a une manche tout ensanglantée ; qu'immédiatement son patron Scarano était accouru avec deux commis voyageurs logés dans l'hôtel et un homme de peine ; que, quelques instans après, le docteur Gaetano Marotta, prévenu, était arrivé de la pharmacie du *Grand Cerf*, dans la rue du Port, qu'il avait procédé aux constatations médicales et rédigé le certificat de décès.

« Déclarent au surplus lesdits Scarano, gérant de la Pension Suisse, et Quagliulo, garçon de chambre, qu'ils ont trouvé sur la table de nuit une carte de visite où est gravé le nom de Ferdinando Terzi, comte de Torregrande, avec ces mots ajoutés au crayon et signés : *Je me tue parce que cela me fait plaisir*, laquelle carte ils nous ont remise pour être jointe au présent procès-verbal ; et qu'aussitôt ils ont fait savoir l'événement au théâtre San Carlo et au Club National, supposant qu'il s'y trouverait quelque ami ou quelque parent du suicidé. »

La rédaction du procès-verbal dura plus d'une heure. Le juge de paix, après avoir recueilli les dépositions, les dictait à son greffier mot par mot. Sanframondi et Althan se tenaient debout,

muets, consternés par cette mort, mais ennuyés aussi d'être mêlés à cette aventure. Lorsque le juge de paix les interrogea sur les causes probables du suicide, ils ne répondirent que par un geste évasif; et le magistrat eut la discrétion de ne pas insister. D'ailleurs, l'affaire n'avait rien de suspect; le suicide était évident; le certificat du docteur Marotta était catégorique et délivré selon les formes légales; Raffaele Scarano et Domenico Quagliulo étaient trop malins pour dissimuler quoi que ce fût à la justice dans un cas où leur innocence ne faisait aucun doute. A quoi bon traîner les choses en longueur? On tombait de sommeil, on grelottait de froid, on claquait des dents ; les deux gentilshommes s'impatientaient; le patron avait hâte d'être débarrassé d'une enquête qui jetait sur son hôtel un jour plus sinistre encore. Seul reposait en paix, sur ce lit trempé de son sang, le mort affranchi enfin de toutes les inquiétudes et de toutes les angoisses humaines. Seule, blottie derrière les rideaux pendans de la fenêtre, une femme frémissait de pitié et de désespoir.

Le juge de paix et son greffier s'en allèrent les premiers, reconduits par le gérant et par le garçon. Sanframondi et Althan, restés dans la chambre, se consultèrent à voix basse sur les mesures à prendre. Ils parlaient par phrases brèves, ininterrompues, avec d'obscures allusions à la cause impérieuse qui avait rendu ce suicide inévitable; et, de temps à autre, ils jetaient de côté un coup d'œil vers le lit... Lorsque le gérant revint avec le garçon de chambre, le duc de Sanframondi lui annonça qu'il ferait enlever le corps dès le petit jour, et lui mit dans la main cinquante lires pour les dépenses imprévues ; il donna aussi cinq lires au garçon, en lui recommandant de veiller le cadavre. Puis les deux gentilshommes regardèrent une dernière fois la couche funèbre et se retirèrent sans bruit, accompagnés par le patron.

Comme Quagliulo s'installait pour la nuit dans le fauteuil, il fut tout étonné de voir sortir de derrière les rideaux Carmela, dont il avait complètement oublié la présence.

— Allez-vous-en dormir, lui dit-elle. C'est moi qui veillerai.

— Mais...

— Allez-vous-en. Voilà cinq lires. Tenez-vous dans la pièce voisine, mais n'entrez pas!

Il la regarda des pieds à la tête; et, faisant la comparaison entre cette fille si laide, si pauvrement vêtue, et ce mort si élégant et si beau:

— Pourtant, dit-il, vous ne pouviez pas être sa maîtresse?

— Non, déclara-t-elle, je ne pouvais pas être sa maîtresse. Donc, allez-vous-en!

Il s'en alla, de mauvaise grâce. Elle referma la porte.

Enfin, le mort lui était rendu, à elle seule, jusqu'au jour! Elle se remit à le contempler longuement, passionnément, avec une tendresse et une pitié infinies. Ensuite, elle chercha des yeux dans la chambre, aperçut deux bougies sur le velours de la fausse cheminée, alla les prendre doucement, les disposa sur la table de nuit, les alluma. En accomplissant cette triste besogne, elle s'était approchée tout près du cadavre. Elle s'arrêta de nouveau à le contempler; puis, d'un geste instinctif, elle tira de sa poche son chapelet, baisa la médaille de la Vierge et le petit crucifix de métal qui y étaient suspendus, et, avec précaution, l'enroula autour de la main crispée, de telle sorte que la médaille et le crucifix retombaient sur la poitrine du mort. Lorsqu'elle se pencha vers ce corps sanglant, lorsqu'elle toucha cette main glacée, elle eut une sorte d'hésitation, sembla lutter contre un scrupule intérieur. La nuit était lugubre, le silence profond. Brusquement, comme fascinée, elle se pencha davantage et ses lèvres effleurèrent d'un baiser ce front qui, jusque dans la mort, conservait son expression altière. Et elle se laissa tomber à genoux sur le tapis, dans le sang éclaboussé; et sa gorge se dénoua, et elle se mit à pleurer, à sangloter, à parler au cadavre :

— O mon amour! O mon unique amour! Vous n'êtes plus, ô trésor de mon âme, et moi, je continue à vivre! O mon amour! O beauté de ma vie! Pourquoi suis-je encore sur cette terre où vous n'êtes plus? Fallait-il donc, ô mon amour, ô cœur de mon cœur, fallait-il, pour qu'il me fût possible de vous donner ce baiser, fallait-il que vous ne fussiez plus!...

Ainsi commençait, dans cette sordide chambre de la Pension Suisse, par cette glaciale nuit d'hiver, au milieu de tout ce sang répandu, la veillée funèbre de Ferdinando Terzi, comte de Torregrande, sans autre assistance que les larmes, les sanglots, les cris d'amour et de douleur de Carmela Minino, la pauvre figurante de troisième rang au théâtre San Carlo.

MATILDE SERAO.

LE PRINCE DE BISMARCK [1]

I

LA PÉRIODE MILITANTE

On a tant abusé des mots tirés du nom de Machiavel; on les a, depuis quatre cents ans, placés à faux tant de milliers de fois; tant d'historiens et de philosophes, tant de journalistes aussi, ont qualifié de « machiavélistes » des hommes et de « machiavéliques » des choses où véritablement il n'y eut rien du tout de l'esprit ou de la méthode du secrétaire florentin, que, pour une fois que ces mots trouvent à s'appliquer, dans la réalité et la plénitude de leur sens, à un homme politique, aux choses qu'il a faites, et

(1) Voyez : *Pensées et Souvenirs* du prince de Bismarck, édition française par E. Jaeglé, 2 vol. in-8°, 1898, Le Soudier; *Les Mémoires de Bismarck*, recueillis par Maurice Busch, 2 vol. in-8°, Fasquelle; du même M. Busch : *Le comte de Bismarck et sa suite pendant la campagne de France*, et *Notre Chancelier; Correspondance diplomatique de M. de Bismarck*, publiée par M. Th. Funck-Brentano, d'après l'édition allemande de M. de Poschinger, 2 vol. in-8°, 1883, Plon ; *Deux Chanceliers*, Gortchakof et Bismarck, recueil des articles publiés ici même par M. Julian Klaczko, 3° édition, 1877, Plon ; *Le Procès d'Arnim*, recueil des documens produits à l'audience, traduction de MM. Figurey et Cordier, in-8°, 1875, Plon ; *Pro Nihilo : Les Antécédens du procès d'Arnim*, in-8°, 1876, Plon; *Trois quarts de siècle. Mémoires du comte de Beust*, trad. franç., par Kohn-Abrest, 2 vol. in-8°, 1888, Westhausser; *Ma mission en Prusse*, par le comte Benedetti, 3° édit., in-8°, 1871, Plon ; sur le Kulturkampf, *Léon XIII et le comte de Bismarck*, par le comte Lefebvre de Béhaine, in-16, 1898, Lethielleux.

Les ouvrages allemands sur Bismarck composent, à eux seuls, toute une biblio-

à la manière dont il les fit, il ne faut pas manquer de s'en servir. De M. de Bismarck, en effet, de sa vie et de son œuvre, on peut le dire hardiment : celui-ci, à coup sûr, fut un grand « machiavéliste. » Qui donc appelait Talleyrand : « le Prince, » en songeant justement à l'Autre, au *Prince* que Machiavel a peint ou enfanté, dans la cité italienne du XVIe siècle, pour tous les temps et tous les lieux de l'humanité? Bien mieux qu'à Talleyrand, l'absolu machiavélique de ce titre convient à M. de Bismarck. *Le Prince*, c'est lui, et ces traits sont les siens.

Il prend le monde tel qu'il est et les hommes pour ce qu'ils sont ; il ne s'enquiert pas de ce qui devrait se faire, mais de ce qui se fait ; parmi tant de rivaux qui ne sont pas bons, il a appris à pouvoir n'être pas bon. Il sait que, la misère de notre nature ne permettant à personne d'avoir toutes les qualités, l'homme d'État doit s'arranger pour n'avoir que des vices qui ne puissent lui faire perdre l'État. Il est lent à croire et à se mouvoir, ne s'effraye pas d'un rien, n'a pas peur de son ombre, ne pousse pas la confiance jusqu'à être imprudent, ni la défiance jusqu'à se rendre intolé-

thèque. Citons les collections de Horst Kohl : *Bismarck-Regesten, Bismarck-Briefe, Bismarck-Jahrbuch, Bismarck-Reden* ; de Poschinger : *Bismarck-Portefeuille, Preussen im Bundestag* (dont la traduction française est déjà indiquée plus haut), *Bismarck als Volkswirth, Fürst Bismarck und die Parlamentarier, Fürst Bismarck und der Bundesrath, Neue Tischreden Bismarcks;* de Hahn : *Fürst Bismarck, sein politisches Leben und Wirken*, etc. L'édition complète des discours de Bismarck, par Bœhm et Dove, *Fürst Bismarck als Redner*, comprend jusqu'ici vingt volumes ; outre l'abrégé de Horst Kohl, *Bismarck-Reden*, Bielefeld et Leipzig, 1899, il en existe un autre : *Fürst Bismarcks gesammelte Reden*, Berlin, 1894, 3 vol. reliés en un tome, Cronbach. A consulter encore les *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Grafen von Roon*, et la grande histoire de Sybel : *Die Begründung des deutschen Reichs durch Wilhelm I.*

Les biographies, portraits, études, sont innombrables. A mentionner : G. Hesekiel, *Das Buch vom Grafen Bismarck* (Cf. Bruno Bauer : *Zur Orientirung über die Bismarck'sche Æra*, Chemnitz, 1880, in-8°) ; Freiherr von Loë : *Fürst Bismarck*, Bâle, pet. in-8°, Bernheim ; Ch. Andler, *le Prince de Bismarck*, 1899, in-16, Bellais ; William Jacks : *The Life of prince Bismarck*, Glascow, 1899, in-8°, Maclehose ; les esquisses si fines et si ingénieuses de M. Victor Cherbuliez, dans la *Revue*, et dans *Profils étrangers*, 1889, in-16, Hachette ; le livre, abondant en vues originales, de M. Guglielmo Ferrero, *l'Europa giovane*, au chapitre *Bismarckismo e Socialismo*. Sur les dernières années de la vie de Bismarck, on a la compilation de M. Penzler : *Fürst Bismarck seit seiner Entlassung*, Leipzig, sept vol. in-8°. La mort du chancelier a donné lieu à la publication d'une quantité d'articles et de brochures : parmi ces dernières, signalons, à cause surtout de la provenance : *Kaiser und Kanzler*, von einem « deutschen Œsterreicher », Vienne, 1898, Szelinski.

Enfin, pour ne négliger aucun genre, n'oublions pas l'iconographie ; par exemple, de M. John Grand-Carteret : *Bismarck en caricatures*, 1890, in-16, Perrin ; ni le poème héroï-comique illustré : Rudolph Genée : *die Bismarckiade für's deutsche Volk*, Berlin, 1891, in-8°, Hofmann ; etc., etc.

rable. Dans le fond de son cœur, il s'est demandé s'il valait mieux être aimé que craint, ou mieux être craint qu'aimé; et il s'est répondu que sans doute il vaudrait mieux être l'un et l'autre; mais que, comme il est difficile d'être les deux ensemble, le plus sûr est donc d'être craint, s'il faut renoncer à l'un des deux, car les hommes n'aiment qu'à leur gré, mais ils craignent au gré du Prince ; et la sagesse commande de se fonder sur ce qui dépend de soi, plutôt que sur ce qui dépend d'autrui.

Il ne méconnaît pas que ce soit pour le Prince un honneur que de garder la foi jurée, mais il n'en a vu que trop qui ne se sont pas fait scrupule de la violer, et qui, par là, l'ont emporté sur ceux que leur parole enchaînait. Cette observation, il l'a ainsi traduite en sa langue imagée, qu'il faut que le Prince sache faire à la fois le lion et le renard. Qui ne sait faire que le lion ne s'entend pas à la politique; celui-là s'y entendrait mieux qui saurait faire le renard. Pour y réussir tout à fait, il faut être simulateur et dissimulateur accompli, et ne s'attacher qu'à ce principe invariable: si les hommes étaient tous bons, une pareille morale ne serait pas bonne; mais, comme ils sont mauvais, et ne se gêneraient pas envers toi, toi non plus, tu n'as pas à te gêner envers eux; assouplis ton âme, forme-la à ne point se départir du bien, si c'est possible, mais à se résoudre au mal, quand tu t'y trouves obligé. Paraître avoir certaines vertus est d'une tout autre importance que de les avoir réellement, puisque de les avoir et de les pratiquer sans exception peut nuire, tandis que de paraître simplement les avoir ne peut être qu'avantageux. Le tout est de maintenir et d'augmenter l'État; pourvu que l'on y arrive, il n'est pas de moyens qui ne soient considérés comme honorables, car le vulgaire ne voit que la surface des choses, et le monde n'est peuplé que de vulgaire.

Tel Machiavel conçut et décrivit *le Prince*, en 1513, dans un village de la banlieue de Florence, et tel, pour la plus grande gloire de la Prusse en Allemagne, de 1862 à 1890, vingt-huit années durant, M. de Bismarck l'incarna. Il fut ce réaliste et ce pessimiste; il eut cette force incomparable que donne à un homme le mépris des hommes, et qui vient de les bien connaître. Il apprit à pouvoir n'être pas bon, prit son parti d'être plus redouté qu'aimé, ne s'obstina pas à garder la foi qu'on ne lui eût pas gardée, fit à merveille le lion et le renard, fut un simulateur et un dissimulateur de la plus rare et de la plus haute espèce, —

celle dont on dirait qu'elle ne simule jamais et ne dissimule rien, — mit dans tous ses discours les cinq théologales apparences de vertu de la doctrine machiavélique : les faux semblans de la piété, de la générosité, de la fidélité, de la loyauté, de la sincérité, et, sous les dehors d'une brusquerie voulue et mesurée, cacha souvent le manque de franchise. Par tout cela, sans rétrécir ni rapetisser le type, ne retenant de la « vertu » que la *virtù*, — littéralement ce qui fait l'homme, la grande marque d'humanité ou plutôt de virilité, — mais la retenant tout entière et s'y épanouissant avec une souveraine aisance, il fut pleinement et puissamment le Prince, et il fit ce chef-d'œuvre de l'art politique: l'Empire allemand, l'Allemagne nouvelle. — *Com' è bello!*

Maintenant, comment se fit-il et comment les fit-il ? Comment, d'un hobereau de la Vieille Marche, borné tout d'abord dans ses vues et ses ambitions, tira-t-il le Prince, et comment le Prince, à son tour, de la Prusse qu'il trouva, tira-t-il l'Allemagne qu'il a laissée ? En quoi la Prusse l'avait-elle frappé à son image, en quoi a-t-il frappé l'Allemagne à la sienne ? Par où ressemblait-il à l'une, par où l'autre lui ressemble-t-elle? Par où, au contraire, s'opposaient-ils, elle et lui, et ces oppositions ne lui ont-elles pas, dans son œuvre, presque autant servi que ces ressemblances ? Par où, enfin, échappait-il à son temps et à son milieu, et n'est-ce pas en partie parce qu'il les débordait qu'il a agi sur eux assez vigoureusement pour les modifier ? C'est ce qu'il vaut sans doute la peine de rechercher et ce que nous voudrions demander à l'analyse psychologique de trois ou quatre états successifs de l'âme de M. de Bismarck, en trois ou quatre momens de sa vie et trois ou quatre périodes de son histoire: de 1848 à 1862, la période *souffrante*, où le Prince est en préparation et se crée laborieusement ; de 1862 à 1871, la période *militante*, où, par le fer et par le sang, il crée durement l'Allemagne politique ; de 1871 à 1890, la période *triomphante*, où, dégagé et monté dans la gloire, il crée pacifiquement l'Allemagne économique ; puis une quatrième période, la dernière, de 1890 à 1898, quand il tombe et jusqu'à ce qu'il meure, sans s'être résigné ni au silence ni à l'oubli ; — de quel nom appeler celle-là? — période *agonisante*, où, l'Allemagne achevée, c'est lui qui, jour par jour, en de séniles rancunes ou de puériles colères, de ses propres mains se découronne et se défait.

I

Lorsqu'en 1849 Otto de Bismarck-Schœnhausen entra, comme député de Rathenow, au Landtag prussien, on y vit entrer avec lui l'ancienne Prusse : la Prusse absolutiste, militariste et piétiste, le droit prussien figé dans la tradition, l'esprit prussien pétrifié dans la consigne. Et voici ce qu'il dit, dès les premières fois qu'il y parla (1). Il dit que les rois sont rois par la grâce de Dieu, qui n'est qu'en eux seuls, et qu'en eux seuls est le temple de toute autorité, comme la source de toute légalité; que la volonté du prince est tout, la volonté du peuple rien; que ce qui n'est rien ne saurait être représenté par rien, et que rien ne saurait en naître; que ce qu'on nommait d'un mot révolutionnaire et véritablement impie « le peuple » n'était pas la nation, mais un être vil et stupide, couvert d'une peau qui ne lui appartenait pas et « brayant sur les places publiques; » que la nation, au contraire, était la multitude invisible et muette non seulement des âmes d'aujourd'hui, mais des âmes d'hier et des âmes de demain, reliées et fondues ensemble et communiant en la personne du prince comme en la personne vivante et perpétuelle de l'État; que, dans ce mystère et dans ce silence de la nation, poursuivant de génération en génération sa mission historique, accomplissant ses destinées, de génération en génération aussi, les rois seuls, par la grâce de Dieu, peuvent voir et entendre. Coupez ou détendez le fil divin qui attache au roi la nation, et il n'y a plus qu'une « nef de fous » courant se briser contre le « rocher de bronze. » Dieu, le roi, le peuple; mais le peuple n'existe que dans le roi, par Dieu.

L'archi-Prussien, le « Prussien encroûté (2) » qui s'exprimait

(1) Voyez *Fürst Bismarcks gesammelte Reden*, discours des 1er juin 1847 : *Uber den monarchischen Rechtsboden in Preussen;* — 15 juin : *Uber Preussen als christlicher Staat*; — 2 avril 1848 : *Uber die Stellung der Royalisten zur neuen Lage;* — 21 mars 1849 : *Gegen die Aufhebung des Belagerungszustandes in Berlin;* — 22 mars : *Gegen Bewilligung einer Amnestie;* — 10 septembre : *Uber Preussen und die Kleinstaaten;* — 24 septembre : *Uber die Krone und das Steuerbewilligungsrecht;* — 15 novembre : *Uber die Zivilehe und das christliche Volksbewusstsein;* — 15 avril 1850 : *Uber Preussen und die Unionsverfassung;* — 17 avril : *Uber das freie Vereinsrecht.*

(2) « *Wenn Sie dem preussischen, dem altpreussischen Geiste, nennen Sie ihn stockpreussisch, wenn Sie wollen, nicht mehr Konzessionen machen*, etc. » C'est la fameuse phrase sur Bucéphale qui porte joyeusement son maitre et désarçonne tout autre cavalier. — 15 avril 1850 : *Uber Preussen und die Unionsverfassung.*

ainsi était une espèce de géant à la barbe courte, drue et rousse (1), aux yeux d'un gris très clair, plus clair sous le buisson touffu et broussailleux des sourcils, aux cheveux plats, au col emprisonné dans le carcan d'une haute cravate, à l'habit d'une coupe gauche et un peu paysanne, aux allures lourdes : figure ordinaire après tout, si les yeux, les superbes yeux d'un gris très clair, d'un très pur et très dur métal, n'y faisaient lumière, ne pénétraient, n'attiraient, et, en quelque sorte, ne s'en élançaient pour reprendre et retenir. Une énergie intense s'y accumulait, et leur dilatation tranquille, leur regard lancé en coup droit, décelaient une prodigieuse capacité de vouloir. D'une voix trop aiguë pour un si grand corps, avec des tâtonnemens, des bredouillemens et des étranglemens, avec des bégaiemens de la pensée et de la langue, dans un style incorrect, haché, heurté, mais qui éclatait en trouvailles, sans inflexions, sans gestes ou sans autre geste qu'un de ses bras se levant d'un mouvement automatique, il débitait froidement des choses terribles, chargeait par exemple de ses imprécations les foyers de rébellion que sont les villes, posait en principe qu'au besoin il fallait les « extirper du sol; » ou bien il revendiquait pour le fer et le sang leur place dans le gouvernement des hommes, les réintégrait dans la politique, amollie, suivant lui, et abêtie par les déclamations humanitaires; et l'on ne peut pas dire qu'il chantait l'hymne, — tant il y mettait de monotonie, — mais il psalmodiait les litanies de la force, en dévot à qui sa conscience, loin de le lui défendre, commanderait plutôt de les pratiquer.

« Réactionnaire rouge (2), » murmurait le roi Frédéric-Guillaume IV, et il notait : « A appeler plus tard, lorsque les baïonnettes seront maîtresses (3). » S'il n'avait tenu qu'au député de Rathenow, elles l'eussent été tout de suite. Sa philosophie politique n'était pas longue : le roi est le roi; lorsque le peuple s'émeut, il ne recule ni ne discute; et de cette philosophie un mot faisait le fond, qui tombait au bout de la phrase comme un coup de cet énorme poing; toujours le même mot, le mot d'une âme intrépide et intransigeante : la force. « En cas de conflit, demandait-on un jour à M. de Bismarck, qu'est-ce donc qui déci-

(1) Voyez Ch. Andler : *Le Prince de Bismarck.*

(2) D'après la version du comte Vitzthum von Eckstädt. (*Berlin et Vienne*, p. 247.)

(3) D'après la version du général de Gerlach, rapportée par Bismarck lui-même : *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 66.

derait? » Il répondit : « La force (1). » Tout cela se colorait pourtant, s'enveloppait et comme se ouatait de « christianisme; » après « la force, » dans le discours, c'est Dieu qui revenait le plus souvent : la force elle-même était un mode de la grâce de Dieu; et il n'était pas jusqu'à ce « christianisme » qui ne fût bien *stockpreussisch*, foncièrement prussien. M. de Bismarck l'avait appris, s'il ne lui était pas inné ou héréditaire, à l'école de F. J. Stahl (2), mais bien plutôt, c'était sa substance même : royaliste (ce n'est pas encore assez dire) et chrétien (d'un « christianisme » particulier); Prussien des pieds à la tête et jusqu'à la moelle des os. Dans ses *Pensées et Souvenirs*, comme dans les *Propos de table* pieusement recueillis par M. Maurice Busch, à plusieurs reprises, M. de Bismarck laisse entendre que, s'il n'eût pas été monarchiste de naissance et de nature, il ne le fût point devenu par le raisonnement, et qu'il ne l'eût pas été, ou qu'il eût cessé de l'être, si, de naissance et de nature, il n'eût pas été, ou s'il eût quelque jour cessé d'être chrétien.

Il nous confie même qu'il y eut un moment de sa vie où il sentit en lui ou crut sentir il ne sait trop quoi qui lui parut ressembler à du « libéralisme » politique et religieux : « Produit normal de notre enseignement officiel, j'étais panthéiste, quand, à Pâques 1832, je quittai le gymnase; j'étais de plus, sinon républicain, du moins convaincu que la République était la forme de gouvernement la plus rationnelle (3). » En outre, il était ou il croyait être nationaliste allemand, d'une plus grande Allemagne, et il fréquentait des étudians affiliés à la *Burschenschaft*. Mais, du panthéisme comme du républicanisme, il fut sauvé par le sens de l'autorité et de la tradition : tout enfant, il tenait Harmodius, Aristogiton ou Brutus pour « de vulgaires criminels » et Guillaume Tell pour « un rebelle, un assassin. » Il fut sauvé de la *Burschenschaft* par le sens de la hiérarchie et de la réalité, par ses « préjugés » aristocratiques, quoique, plus tard, il ait prétendu n'en avoir pas eu : tous ces tapageurs étaient mal élevés, ils avaient de mauvaises manières; « provoqués en duel, ils refusaient de se battre; » et par ses inclinations au positif et au pratique : « J'eus,

(1) Déjà ministre depuis deux ans, il le disait encore, en 1864, au Landtag, pendant le conflit constitutionnel : « *Es wird in diesem Falle aus einer Rechtsfrage eine Machtfrage und sie als solche entschieden.* »

(2) Voyez l'intéressant ouvrage du Dr Ludwig Jacobowski : *Der christliche Staat und seine Zukunft*, Berlin, 1894, un vol. in-8°, Carl Duncker.

(3) *Pensées et Souvenirs*, traduction de M. Ernest Jaeglé, t. I, p. 1.

quand je les connus mieux, de la répulsion pour leurs idées extravagantes, provenant d'un manque d'éducation et de leur ignorance des conditions d'existence telles qu'elles s'étaient formées dans le cours des siècles (1). » Enfin, il fut sauvé d'un vague nationalisme allemand par un sens prussien très précis, rétif à la conception d'une Allemagne démesurément plus grande que la Prusse, et qui ne serait pas par elle. La crise, d'ailleurs, fut brève; à dix-sept ans, il en était sorti : « Je revins à Berlin moins libéral que je ne l'avais quitté. » Et quand, après avoir traversé la magistrature et l'administration, d'abord à Berlin même, puis à Aix-la-Chapelle et à Potsdam, il revint, sur le désir de ses parens, gérer leurs biens de Poméranie « singulièrement embarrassés, » de son « libéralisme » de collège et d'université, il ne restait pas grand'-chose : jeunesse, pour lui, s'était passée.

De 1837, — Bismarck avait alors vingt-deux ans, — à 1847, — il en avait alors trente-deux, — il est allé de Külz à Kniephof ou à Jarchelin, d'une terre à l'autre, s'ingéniant à y appliquer les bonnes méthodes enseignées à l'école d'agriculture; il a chassé, couru à cheval, promené ses chiens, de grands dogues déjà, n'a su comment abattre son besoin de remuer et tromper son besoin d'agir; on pourrait dire qu'il a vécu absolument de la vie un peu pesante et matérielle de ses voisins, en de copieux repas et d'interminables buveries où l'on tue le temps et où l'on noie les heures, s'il ne leur avait donné le scandale de recevoir parfois des caisses pleines de livres allemands ou anglais, qu'il a lus, — les historiens de préférence, — et le scandale, pire encore, d'écrire dans les gazettes locales pour y développer toutes sortes de projets de réforme. Devant « les propriétaires et leur famille, » devant les hobereaux poméraniens, ses pairs, il se permet d'être « mécontent de la bureaucratie. » Oui, en effet, très mécontent; indigné d'avoir dû griffonner ou annoter des piles de mémoires « touchant le droit de meunerie et l'obligation pour les communes de contribuer à l'entretien de la digue de Rotzis près Wustershausen ; » plein de bonnes histoires sur les Prätorius et les Bassewitz; enclin à la critique; prompt à mettre dans le même sac fonctionnaires, juges et diplomates du type consacré; armé en guerre, dans son manoir de gentilhomme fermier, contre le gouvernement provincial de Stettin, le sous-préfet, les sergens-majors de district. A cette vie

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 2.

qui s'écoule tout à plat, à peine relevée par cette petite Fronde, toute rurale et réglée sur les saisons, longtemps Bismarck n'avait pas aperçu de fin; il n'avait entrevu qu'une distraction : « Je comptais bien vivre et mourir à la campagne, après avoir eu quelques succès comme agronome, après avoir peut-être aussi conquis quelques lauriers à la guerre, s'il en éclatait une. Si, gentilhomme campagnard, j'avais encore quelque ambition, c'était tout simplement celle d'un brave lieutenant de la *Landwehr* (1). » Ainsi, bon laboureur, bon forestier, bon garde national : un horizon si bas qu'il le toucherait du doigt. C'est l'époque où M. de Bismarck tâche de se persuader à lui-même, — comme il voudra plus tard le persuader aux siens, — qu'il « s'intéresse plus à la croissance d'une rave qu'à toute la politique. » Mais, la politique, quand elle s'attache à vous, on ne la renvoie point; elle le suit pas à pas dans la solitude de ses bois, et, de retour au logis, il l'y retrouve : c'est le premier et le plus fidèle de ses chiens.

Déjà, elle est de tous ses instans et de toutes ses habitudes; il l'a dans le sang, dans ce sang qui ne fit qu'un tour, lorsqu'il se vit à la tribune du « premier Landtag réuni, » le 17 mai 1847, et que, pour ses débuts, il y « provoqua une tempête. » En cette âpre et frémissante joie que ressent, justement, à « provoquer la tempête, » l'homme né pour la politique, le dieu intérieur l'avertit : là était la voie de sa vie. Deux mois après, le 28 juillet, en épousant Jeanne-Frédérique-Charlotte de Puttkamer, c'était plus qu'une famille qu'il fondait : presque une dynastie.

Assurément, il a beau s'en défendre : du Brandebourg, de la Poméranie, de la vieille Prusse et de ce qu'il y a de plus vieux dans la vieille Prusse, il apportait une somme de préjugés aristocratiques et autres : il en était tout raide, tout hérissé; tout étourdi aussi de « voir défiler » devant une Chambre prussienne « des clichés et des phrases importées du dehors; » et c'est en quoi il était homme, et en quoi Prussien. Mais, par compensation, il eut tôt fait d'acquérir l'art de ne pas s'embarrasser de ces préjugés, s'ils menaçaient de contrarier ses desseins; et c'est en quoi il fut un Prussien supérieur et un homme extraordinaire. Or, comme, suivant le précepte du maître, avoir les apparences de la

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 19. — M. J. Klaczko (*Deux Chanceliers*), p. 69, fait allusion à un projet de voyage aux Indes que Bismarck aurait formé vers 1846. — A cette même date, on le voit très occupé à se faire nommer intendant des digues (*Deichhauptmann*), pour préserver de l'inondation Schœnhausen et ses dépendances.

vertu vaut mieux que d'avoir la vertu, de même avoir des préjugés et savoir à l'occasion s'en défaire vaut mieux que de n'en point avoir : on plie ainsi alternativement à son service les deux forces par lesquelles le monde est gouverné : la force de résistance ou de conservation qui le retient dans le préjugé, la force d'impulsion ou de progrès qui le meut contre le préjugé.

II

A Berlin, pendant les trois ans qui suivirent, de 1848 à 1851, M. de Bismarck n'eut guère sous les yeux que le spectacle de la faiblesse royale. Lui qui, tout frais venu de sa gentilhommière, s'était, en face de la révolution, fait d'instinct le champion intraitable des droits de la Couronne, il s'étonnait, ou, si déjà il ne s'en étonnait plus, il déplorait que Frédéric-Guillaume n'osât l'approuver qu'en secret, sans témoins, quand ils n'étaient pas vus, et que les petits princes dussent se cacher pour lui serrer la main. Dès ce temps-là, il était l'homme des idées nettes et de la résolution rapide : il ne comprenait rien aux tergiversations, combinaisons, compromissions, transactions et finalement abdications, qui faisaient le fond de la conduite ministérielle et de la vie constitutionnelle d'alors. Sa première pensée, à la nouvelle des troubles, avait été tout de suite : « Si le Roi était libre, il serait bien vite le maître; » la seconde, liée à celle-ci sans interruption : « Il faut que le Roi soit libre; » d'où l'acte immédiat, soudé à la pensée et qui la continue et en qui elle s'achève, car les esprits de cette trempe sont par-dessus tout des caractères, et, pour eux, la pensée est le commencement de l'action.

Il rassemble aussitôt tout ce qu'il a de fusils de chasse, les distribue aux gens de son village, se met à leur tête, et voilà Schœnhausen qui marche sur Berlin. Un de ses amis, d'humeur plus rassise, veut le retenir. Il n'en faut pas davantage pour que Bismarck le soupçonne d'être sympathique à l'émeute : « Vous me connaissez, lui crie-t-il, vous savez bien que je suis un homme paisible; mais, si vous faites cela, je fais feu sur vous. — Vous ne le ferez pas, réplique l'autre. — Je vous donne ma parole d'honneur que je le ferai, et vous savez que je suis homme de parole; donc tenez-vous coi (1)! » Radouci, il décide de partir seul pour

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 28.

Potsdam. Il rencontre à la gare M. de Bodelschwingh, la veille encore ministre de l'Intérieur. Il s'avance vers lui. « Ne me parlez pas, supplie le digne fonctionnaire, effrayé. — Les paysans se lèvent chez nous, lui dit Bismarck. — Pour le Roi? — Oui. — Oh! le saltimbanque! » gémit l'ancien ministre, en couvrant de ses deux mains ses yeux remplis de larmes (1). » Bismarck passe : il va devant lui, dominé toujours par la même pensée, la première qu'il ait eue, la seule, une en ses deux parties : « Si le Roi était libre... Il faut que le Roi soit libre! » Il entreprend les généraux, les exhorte, les secoue. Ils demandent des ordres. Sans ordres ils ne peuvent rien. Ah! s'ils avaient des ordres! Tandis qu'ils les attendent, désespérés, désemparés, Bismarck court de porte en porte. Il frappe chez le Roi, chez le prince royal son frère, chez le prince Charles, chez le jeune prince Frédéric-Charles : partout l'inertie ou l'accablement. Il revient à Potsdam irrité, mais non fléchi, et plus résolu que jamais. Il interpelle Möllendorf et Prittwitz : « Vous ne pourriez pas vous passer d'ordres? — Comment voulez-vous que nous fassions cela? — J'étais assis à côté du piano ouvert, et je me mis à jouer, tant bien que mal, le pas de charge de notre infanterie (2). »

Parmi cette cohue civile et militaire qui se lamente, s'abandonne, s'affaisse, et où le peu qui reste d'énergie se dépense à ergoter sur des hypothèses, il n'y a que lui qui sache qu'il faut agir, qui veuille agir et qui agisse. C'est le trait de sa physionomie, et il ne s'y trompe pas : « Si tous trois, tels que nous sommes là, déclare-t-il un jour aux deux frères de Gerlach, — le président de gouvernement et le général, — nous assistions de la fenêtre à un accident qui se produirait dans la rue, M. le Président ferait une observation fort spirituelle sur notre manque de foi chrétienne et sur l'imperfection de notre organisation politique ; le général indiquerait nettement le moyen le meilleur pour parer à l'accident, mais il resterait tranquillement assis sur sa chaise; moi, je serais le seul des trois qui descendît dans la rue ou appelât des gens afin de porter secours aux victimes (3). » A Prittwitz, qui lui explique pourquoi il a fait évacuer la place du Château, devant l'insurrection, jurant qu'il n'a cédé qu'à une sommation du ministre, et qui pose l'éternelle question : « Que vouliez-vous que je fisse? » il réplique

(1) *Pensees et Souvenirs*, t. I, p. 29.
(2) *Ibid.*, p. 34.
(3) *Ibid.*, p. 62.

d'un ton assuré : « Le plus pratique, selon moi, eût été de dire à un sous-officier : mettez-moi ce civil en lieu sûr. » — « Oui, reprend le général, je sais bien : quand on revient de l'Hôtel de Ville, on dit à merveille ce que l'on eût dû dire dans la salle du Conseil ; » en d'autres termes, oui, je sais bien : l'esprit de l'escalier. La supériorité de Bismarck, c'est qu'il a dans la salle du Conseil l'esprit de l'escalier. Comme l'œil d'un grand capitaine saisit et fixe en un moment le relief d'un champ de bataille, son œil, d'un seul regard, embrasse une situation politique ; quand la paupière retombe, elle est gravée, chaque détail à son plan, dans le cerveau, qui, en ayant déjà déduit toutes les conséquences, en même temps et presque par une même opération, a déjà arrêté toutes ses dispositions. Chez M. de Bismarck, vision, logique et dialectique sont tout ce qu'on peut imaginer de plus rapide, de plus aigu et de plus direct ; on dirait une flèche partant à pleine volée d'un arc qui se détend.

Il ne fait pas acception de personnes ; qui est devant lui, il n'y prend pas garde : est-ce le Roi, en qui tout à la fois il plaint ou il maudit plutôt la fragilité humaine et il vénère la majesté royale, sa façon d'être courtisan sera d'exagérer encore l'ordinaire liberté de son langage. En juin 1848, Frédéric-Guillaume IV l'a invité à Sans-Souci. « En se levant de table, — tel est le récit de Bismarck, — le Roi me mena sur la terrasse et me demanda avec affabilité : « Eh bien ! comment cela va-t-il ? » Depuis les journées de mars, j'étais monté contre lui. « Mal, » lui répondis-je. « J'espère que vous êtes en de bonnes dispositions, pourtant, » dit le Roi. J'étais agacé par certaines ordonnances royales, de la teneur desquelles je ne me souviens plus, et je lui dis : « J'étais très bien disposé, mais je ne le suis plus, depuis que la Révolution nous a été inoculée par les organes de l'autorité royale et sous son sceau. Je ne crois plus en l'assistance, en l'appui du Roi. » En ce moment-là même, la Reine sortit de derrière un groupe d'arbustes en s'écriant : « Comment pouvez-vous parler sur ce ton au Roi ? — Laisse-moi faire, Elise, lui dit le Roi, j'en viendrai bien à bout, » et, se tournant vers moi, il reprit : « Voyons : que me reprochez-vous expressément ? — D'avoir évacué Berlin. — Cela s'est fait contre mon gré, » reprit-il ; et la Reine, qui était à portée d'entendre, ajouta : « Le Roi n'y est pour rien : de trois jours il n'avait fermé l'œil. — Il faut qu'un roi puisse dormir, » repartis-je. (Toujours la forme impérative : *il faut* ; c'est elle qui

le plus naturellement vient aux lèvres de M. de Bismarck ; toute proposition, pour lui, implique un commandement.) Le Roi, d'ailleurs, s'y méprend, ainsi que s'y était mépris le général de Prittwitz : ceux qui n'ont « plus d'esprit » qu'après coup ont peine à croire que d'autres, — et c'est proprement ce qui fait l'homme d'État, — aient tout leur esprit sur le coup. — « Après coup, dit le Roi, on a toujours plus d'esprit. Si je convenais de m'être conduit *comme un âne*, qu'y gagneriez-vous? Ce n'est pas avec des reproches que vous relèveriez un trône effondré ; pour cela, j'ai besoin de concours, d'assistance efficace, et non de critiques. »

Ici, brusquement les rôles changent, et l'homme faible prend par son faible l'homme fort : par son faible, qui n'est ni ambition, ni vanité vulgaires, mais besoin d'agir, goût de diriger, et certitude intime de réussir ; par son faible, qui est justement le sentiment sans cesse en éveil et comme l'appétit inassouvi de sa force. — Tant d'impuissance l'afflige, mais le surexcite, et l'enfonce de plus en plus dans l'unique pensée qui l'obsède et l'unique volonté qui le possède : il faut que le Roi soit le maître, que quelqu'un le fasse le maître, n'importe comment et coûte que coûte.

Chose étrange à première vue : c'est pour Frédéric-Guillaume IV qu'il y a une *Rechtsfrage*, que la question se pose en droit ; c'est le Roi lui-même qui s'inquiète de savoir jusqu'où peut aller son droit royal ; pour Bismarck, la question ne se pose qu'en fait, il n'y a qu'une *Machtfrage*, et le droit royal va jusqu'où va le pouvoir réel, le pouvoir de contrainte du Roi. Or, ce pouvoir réel dépend beaucoup de l'idée qu'on en donne ; aussi, le député de Rathenow s'emporte-t-il contre les ministres à scrupules qui manquent les bonnes occasions et contre ce gouvernement à rênes lâchées, où se devine la femme, conseillère d'atermoiemens et d'adoucissemens. En revanche, comme il se réjouit, quand, par hasard, — un hasard auquel il n'est sans doute pas étranger, — des mesures sont prises qui font sentir non pas seulement une main, mais une poigne ! Ainsi, pour la présentation au Landtag du cabinet formé par le comte Brandenbourg : « On avait réparti dans le Théâtre royal (où siégeait l'assemblée) une trentaine des meilleurs tireurs du bataillon de chasseurs à pied de la garde, de telle façon qu'ils pussent, à un signal donné, apparaître dans la salle et le long des galeries, afin de protéger les ministres par leur feu, qu'on les savait capables de fournir avec

une rigoureuse précision, au cas où ces derniers seraient menacés de voies de fait (1). » — Et c'est, à coup sûr, un moyen de garantir l'ordre dans les parlemens! — Sans illusion sur la capacité des ministres, ni sur l'habileté des diplomates, ni sur le courage des fonctionnaires; révolté contre une administration qui n'est que routine et une justice qui n'est que formalités; convaincu que la meilleure manière d'aimer le peuple est de lui serrer le mors et de tenir ses députés en bride; plein de méfiance et ne trouvant pas naturel, comme il dit, qu'une émeute vaille au préfet de police un regain de popularité ; soupçonneux, ombrageux, jaloux, pour le souverain, des prérogatives souveraines; ennemi juré des femmes, des chambellans, des officieux, de tout ce qui se mêle de politique dans l'alcôve, la chambre ou l'antichambre des princes, et qui du même coup mêle à la politique la sensiblerie, ou l'intrigue, ou l'adulation servile; plus royaliste que le Roi; adorateur de la force, et la sentant descendre en lui, ou plus exactement monter du fond de lui-même, ne la voyant nulle part en dehors de lui, et s'estimant par conséquent au très haut prix où il la met; c'est ce Bismarck qu'était M. de Bismarck vers trente-cinq ans, en 1851 (2), quand il fut chargé d'aller soutenir, près de la Diète fédérale à Francfort, les intérêts de la Prusse.

III

Il y allait rencontrer l'Allemagne, — peut-être serait-il plus exact de dire encore, comme autrefois, *les Allemagnes,* — et, derrière elles, l'Autriche; au bout des avenues qui, de Francfort, s'ouvraient sur l'extérieur, il allait apercevoir l'Europe. A son arrivée, il était un assez petit personnage : « Son Excellence le lieutenant » passait, parmi toutes ces grosses Excellences, pour une Excellence secondaire. Les jours de gala, sa tunique, où n'était épinglée qu'une modeste médaille de sauvetage, disparaissait dans l'étincellement des fracs brodés d'or et surchargés de plaques avec diamans. La haute taille seule et la large carrure rappelaient que pourtant il était là. La réputation qui l'avait précédé n'avait

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 67.

(2) M. de Bismarck avait 36 ans, étant né, on se le rappelle, le 1er avril 1815, lors de sa nomination comme délégué de la Prusse à la Diète fédérale (15 juillet 1851).

rien de flatteur : une épithète s'était comme accolée à son nom, et ne le quittait plus; quoi qu'il fît ou qu'il ne fît pas, on ne l'appelait que « Bismarck l'enragé, » *der tolle Bismarck*. Pourquoi « l'enragé? » A cause des coups de rapière, et des entailles, et des balafres de la *Georgia-Augusta;* des coups de pistolet et des ripailles de Kniephof; des coups de cruche à bière par lesquels, quand il avait fini de boire, il enfonçait le loyalisme dans le crâne des bourgeois de Berlin? A cause de ces harangues truculentes du Landtag où il n'était bruit que de Bucéphales indomptables, d'âmes vendues au diable par de royaux Robin-des-Bois, et de Babylones rasées au niveau du sol? A cause de ses saillies, de ses sorties, de ses mots à l'emporte-pièce, où la dent restait marquée? A cause de tout cela sans doute, et pour d'autres raisons encore, cet homme tragique, — un des plus tragiques, incontestablement, qui aient jamais été, — eut toutes les peines du monde à se faire prendre au sérieux.

Le plénipotentiaire autrichien, gourmé dans son uniforme, empesé comme s'il marchait vêtu de l'orgueil légendaire des Habsbourgs, maintenait les distances entre sa propre dignité et ce laisser aller de vieil étudiant, car, à ses yeux sévères, « Son Excellence le lieutenant » n'était pas davantage : un *Bursche!* disait-il, avec un joli pli de dédain au coin des lèvres; et ce qu'est un *Bursche* ne peut se rendre en français sans employer l'argot. D'autres, qui se piquaient de bel esprit, le trouvaient peu littéraire et médiocrement cultivé : ne se vantait-il pas, en effet, de n'avoir pas, en un an d'Université, passé aux cours plus de deux heures! Quatre livres composent à peu près tout son bagage : la Bible, Shakspeare, Gœthe et Schiller. Shakspeare surtout : confusément, il se sent shakspearien, et, si, chez quelque poète, il est chez lui, c'est chez celui-là. Par là-dessus, des bribes de classiques latins, de Virgile et d'Horace, quelques exemples de grammaire grecque, quelques brocards de droit, et une assez forte couche d'histoire de Prusse, à partir du grand Frédéric, d'histoire probablement plus traditionnelle que savante et plus entendue que lue. Cependant on ne saurait prétendre qu'il n'a pas lu, — les fameuses caisses de Kniephof sembleraient prouver le contraire, — mais autrefois, à la campagne; et, maintenant, il ne lit plus, si ce n'est un roman de temps en temps, pour se distraire. Pour s'instruire à présent, il n'a plus besoin de livres : il lit des hommes. Et tandis que, dans ce petit monde, fermé et congelé,

où l'on s'ennuie, s'observe, s'imite, se traite, se trahit à l'envi, où l'on ne croit, ceux-ci qu'au bel esprit et ceux-là qu'aux belles façons, il est tenu pour une sorte de barbare délirant, lui, de son côté, il s'examine et ne se méprise pas; il se compare et s'estime infiniment; il jauge, il toise, il pèse, il prend la mesure de tous ces êtres de vanité, de parade et d'insignifiance, et il la prend comme il convient, de haut en bas.

Combien en a-t-il déjà fait sauter à menus coups dans la paume de sa large main, de ces ministres, politiques ou diplomates, que, malgré la surcharge de leurs honneurs et de leurs décorations, et l'appoint à leur valeur personnelle de leur grandeur officielle, il a rejetés à terre, les ayant trouvés trop légers? Là-bas, tout d'abord, à Berlin. Près du Roi, le plus près que des sujets puissent être, ses aides de camp, les généraux Léopold de Gerlach et de Rauch. C'est encore ce qu'il y a de mieux, et l'un d'eux, Gerlach, sera son correspondant préféré. Mais quoi! « Gerlach, quand il s'agissait de prendre une résolution sur des événemens pressans, était entravé par la manie de vouloir formuler spirituellement un jugement d'ensemble sur la situation, et le flegme que lui imposait son obésité l'entravait sans cesse. » — Rauch était « le bon sens fait homme, mais sans instruction, avec les idées et les tendances d'un général prussien de première qualité. » — Le comte Brandenbourg avait du courage et de la bonne volonté, mais ne savait rien et disait de lui-même : « Je m'engage dans le ministère comme un enfant dans les ténèbres (1). » — Otto de Manteuffel était laborieux et capable, mais il tremblait ou il hésitait toujours, et toujours sa première pensée était : « Qu'en pensera Mme de Manteuffel? » — Gagern, chef du parti national allemand, ancien président du parlement de Francfort, et ancien ministre d'Empire, « avait plutôt ce qu'il fallait pour faire un orateur et un président d'assemblée qu'un homme d'affaires politique; il avait pris l'habitude de se comporter en « Jupiter tonnant » et de se croire un dieu. » — Des deux comtes de Goltz, l'un, le comte Charles, ne songeait qu'à faire sa cour; l'autre, le comte Robert, homme éminemment intelligent et actif, très ambitieux et laissé à tort sans emploi, avait pris celui « d'impresario de la troupe » Bethmann-Hollweg, ou parti du *Wochenblatt*. Ouvertement, il voulait le pouvoir, et il avait tout ce qu'il fallait pour l'occuper

(1) *Pensees et Souvenirs*, t. I, p. 66.

dignement, sauf qu'il avait trop de fiel, et qu'il était trop personnel, trop susceptible, trop irritable (1). — « Le politicien préféré » de la princesse Augusta, M. de Schleinitz, était aussi un adversaire juré de Manteuffel. « Il avait été ministre plénipotentiaire à Hanovre et, dans ce poste enviable, n'ayant pas déployé un grand zèle, se l'était vu enlever pour raisons de service. Diplomate de carrière, il était habitué au confortable matériel que procure le service diplomatique, et, sans fortune, il en voulait mortellement au chef qui le lui avait ôté (2). »

Voilà les personnages qui s'agitaient sur la scène du théâtre royal de Berlin; ils étaient, au jugement de M. de Bismarck, médiocres de stature et d'allures, mais du moins ils étaient vivans, faits de chair et d'os; c'étaient encore des « personnes naturelles. » Ici, à Francfort, en voici bien d'autres, des fantoches, qui sont de bois et de cire, et dont il démêle les fils, Œdipe tombé dans un guignol. Le moins ridicule est peut-être un des commissaires prussiens, le général de Peucker, qui ne manque ni d'intelligence, ni de science militaire, mais que gâte une singulière manie de tout ce qui est distinction extérieure. Il passe son temps à collectionner, contempler et ranger des décorations; il n'y a pour lui ni Prusse, ni Autriche, mais seulement des colliers, des cordons, des cravates et des brochettes. Aussi bien a-t-il « enrichi d'un mot le jargon berlinois : lorsqu'on voyait passer dans la rue un monsieur trop chamarré, on disait : *Er peuckert*, il fait son Peucker (3)! » Et croyez que ce bon général avait, en nombre, dans la Diète, des émules et des élèves : il était un modèle pour les gens sérieux; les autres, — à moins que ce ne fussent les mêmes, — se contentaient de valser. A Francfort, tout le monde dansait : le farouche Poméranien fit, à la fin, comme ses collègues, mais par un motif particulier qui n'était ni la galanterie ni le plaisir; simplement parce qu'il avait remarqué que « la danse est très utile à la santé » et qu'ayant bien sauté plus ou moins en mesure, il dormait, après, à poings fermés. L'ambassadeur français, tout âgé qu'il était de soixante-cinq ans, ouvrait le bal. « C'était M. Marquis de Tallenay, qui, une fois l'Empire proclamé, ne s'appela plus ainsi, mais bien M. le marquis de Tallênay (4). »

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 67.
(2) *Ibid.*, p. 89.
(3) *Ibid.*, p. 162.
(4) *Ibid.*, p. 109.

Au surplus, c'est toute une affaire de savoir quel nom lui donner. « Autrefois, écrit Bismarck avec une ironie mal contenue par le protocole, M. de Tallenay a refusé de se laisser appeler « Monsieur le marquis, » et le simple titre de « Monsieur » ne me semblait pas convenable. Du moment qu'on n'employait pas la forme impersonnelle : « Le soussigné, » force était donc de l'appeler « Monsieur le Ministre, » mais le directeur de la chancellerie fédérale n'élevait-il pas des objections contre « Monsieur le Ministre (1)? »

Et ce n'est pas une affaire moins grosse que de décider si « la forme de la marge pliée » est, oui ou non, pour la diplomatie française, « le signe caractéristique d'une note. » Il s'en faut de peu que le délégué autrichien, baron Prokesch von Osten, pour avoir fait ses visites d'arrivée et, qui plus est, son entrée à la Diète, en uniforme de lieutenant feld-maréchal, ne fasse craquer la Confédération (2). Mais le *Bund* n'est pas moins ébranlé parce que le prédécesseur du baron Prokesch, le comte Thun, au lieu de mettre un uniforme, avait pris l'habitude d'ôter sa redingote. Et enfin il y eut l'incident du cigare. Que dit-on « l'incident? » Ce fut un événement. L'Autriche fumait en séance; la Prusse réclama le droit de fumer aussi; la première fois, elles fumèrent seules. « Les autres représentans trouvèrent la chose si grave qu'ils en référèrent à leurs gouvernemens. Les autorités n'étaient pas pressées; l'affaire, sans doute, demandait de mûres réflexions, et les deux grandes puissances continuèrent à fumer seules pendant six mois. Puis Schrenk, ambassadeur de Bavière, voulut sauvegarder l'honneur de sa position, et se mit à fumer. Le Saxon Nostitz avait bien envie d'en faire autant, mais n'avait pas encore reçu la permission de son ministre. Cependant, comme le Hanovrien Bothmer se permit un cigare, Nostitz, qui avait des fils dans l'armée d'Autriche, dut s'entendre avec Rechberg et, à la séance suivante, ils sortirent leurs étuis. Les représentans du Würtemberg et de Darmstadt étaient les seuls récalcitrans, n'étant pas du tout fumeurs; mais la dignité de leurs États demandait ce sacrifice, et, tout naturellement, à la séance suivante, le Wurtembourgeois tira un cigare; je le vois encore : c'était quelque chose de long, de mince, de jaune comme de la paille sèche, et il en fuma la moitié comme un encens offert à la patrie !...

(1) *Correspondance diplomatique de M. de Bismarck,* t. I, p. 84-86.
(2) *Ibid.*, p. 105. Rapport du 4 février 1853.

Hesse-Darmstadt fut le seul qui s'abstint, probablement parce qu'il ne se sentait pas de force à rivaliser avec les autres (1). »

Puis, le « massacre » recommence; de la pointe aiguisée de sa plume, Bismarck perce ces marionnettes empaillées de cérémonial, qui s'abattent pêle-mêle, Nord sur Midi, et villes libres sur principautés. Diplomatie de petits bouts de néant et diplomates d'opérette, dont il a bien vite assez! Il n'est pas encore installé à Francfort qu'il écrit déjà : « Nos relations ici consistent dans une défiance et un espionnage mutuels. Si du moins on avait quelque chose à espionner ou à cacher! Mais ce sont de pures fadaises pour lesquelles ces gens se tourmentent l'esprit. Ces diplomates, qui débitent d'un air d'importance leur bric-à-brac, me semblent dès à présent beaucoup plus ridicules que tel député à la seconde Chambre, se drapant dans le sentiment de sa dignité. S'il ne survient des événemens extérieurs, je sais dès aujourd'hui sur le bout du doigt ce que nous aurons fait dans deux, trois ou cinq ans, et ce que nous pourrions expédier en vingt-quatre heures, si nous voulions être sincères et raisonnables un jour durant. Je n'ai jamais douté que tous ces messieurs ne fissent leur potage à l'eau; mais un potage si aqueux et si fade qu'il est impossible d'y trouver un œil de graisse ne laisse pas de m'étonner... Je fais des progrès très rapides dans l'art de ne dire rien du tout avec beaucoup de paroles; j'écris des rapports de plusieurs feuilles, nets et ronds comme des *leading articles*, et si, après les avoir lus, Manteuffel y comprend goutte, il est plus fort que moi... Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut se faire une idée de ce que la diplomatie cache de nullité et de charlatanisme (2). »

Et sans doute il ne doit y avoir guère plus d'intérêt à rédiger une dépêche sur « le démantèlement de la place forte de Rendsbourg (3), ou « l'attitude du baron de Holzhausen (4), » qu'un « mémoire sur la nécessité pour les communes de contribuer à l'entretien de la digue de Rotzis ; » diplomatie, magistrature et administration se valent, comme futilité et comme ennui : cette administration, cette magistrature et cette diplomatie, « régime de truffes, de paperasses et de grands-croix. » Bismarck n'est pas long à s'en dé-

(1) Voyez *les Mémoires de Bismarck*, recueillis par Maurice Busch, t. I, p. 139-140.
(2) Lettre citée par M. Julian Klaczko, *Deux Chanceliers*, p. 84-85.
(3) *Correspondance diplomatique*, t. I, p. 70. — 21 septembre 1852.
(4) *Ibid.*, p. 77. — 3 novembre.

goûter (1). Vainement il veut prendre le pli, « se faire à tout, » se confire en une « lassitude insouciante, » en une « innocence qui bâille (2). » Ni la lassitude, ni l'insouciance, ni l'innocence, ni le bâillement ne sont dans sa nature, qui, comprimée et contrainte, éclate en éruptions brusques. Malheur à qui se trouve sur le chemin de la coulée de lave! En sa qualité de président de la Diète, le pauvre Autrichien s'y trouve toujours. Ils sont trois, en huit ans, qui ne savent comment s'en garder : Bismarck affole Thun, harcèle Prokesch, fait à Rechberg une vie si insupportable qu'un beau matin le comte lui propose d'en finir d'un coup et d'aller se couper la gorge avec lui. — « Tout de suite, répond-il, en bas, dans le jardin ; le temps seulement de noter la cause de notr querelle, afin qu'on ne puisse pas dire que je représente mon Roi le pistolet ou l'épée à la main (3). » Rechberg, aussitôt, réfléchit à l'incorrection diplomatique du procédé : il sort et ne revient plus. — Mais quel *Bursche* que ce Bismarck !

A pas un de ces « diplomates » le soupçon ne vient que cette turbulence insolente, ces histoires à propos de cigares, de redingotes et d'uniformes, pourraient bien être un peu, elles aussi, « de la diplomatie d'un nouveau style; » que ces emportemens, ces colères et ces déconcertans à-coups pourraient bien être une politique. C'en est une; et la preuve, c'est que, malgré tout le mal qu'il dit de lui-même et des autres, de la Diète, de ses pompes et de ses œuvres, Bismarck ne veut pas partir de Francfort : il y reste. S'il y reste, avec son besoin d'agir, c'est qu'il sent, c'est qu'il sait qu'il y fait pourtant quelque chose, et que ce qu'il fait est très utile, très hardi, très fort et de grande conséquence, puisqu'il se fait, lui, ou qu'il se complète. Les huit années de Francfort sont, en ce sens, les années « plastiques, » les années créatrices ou éducatrices de sa vie.

C'est à la Diète, dans « cette tanière, dont il connaît toutes les issues, jusques et y compris les conduits de décharge (4), » qu'il s'exerce à « faire le renard; » le lion, l'heure venue, il le fera tout naturellement. Quand, d'ailleurs, l'obscurité et l'exiguïté de son trou lui pèsent trop, il en sort et va faire au soleil un tour par le monde. Il y apprend l'Europe comme un homme d'État doit la

(1) Lettre à Malvina de Bismarck, citée par Klaczko, *Deux Chanceliers*, p. 86.
(2) *Ibid.*
(3) *Les Mémoires de Bismarck*, recueillis par Maurice Busch. p. 138.
(4) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 260.

savoir : en sa réalité politique, et dans la vérité de cette réalité ; non telle qu'il la lui faut, mais telle qu'elle est; et, telle qu'elle est, elle est telle qu'il la lui faut; c'est à lui de régler son jeu là-dessus. En commençant par le plus près, il apprend l'Allemagne, et que, pour son unité et sa grandeur, il n'y a rien à attendre de la Confédération, dont il touche et sonde les misères; que c'est un sépulcre blanchi où la mort seule habite, et d'où la vie ne surgira pas; que c'est une forme usée ou vidée, une enveloppe à la fois si lâche et si fragile que l'on ne peut la tremper en armure. Il voit que, des nations germaniques, tant bien que mal rapprochées en un assemblage hasardeux, ne sortira point spontanément, par l'effet d'une évolution intérieure et comme venant à maturité, *une* nation germanique; que pièces et morceaux n'iront pas s'agréger et se fondre en un bloc, parce qu'ils sont inertes et ne se meuvent même pas du mouvement passif d'une attraction réciproque. Il voit qu'ils ne tiendront que poussés, pressés, taillés et maçonnés par l'ouvrier; qu'il y aura à couler dans les joints un ciment atroce et sacré, dont il sait la composition, mais dont l'emploi n'est pas pour l'effrayer, lui qui croit que la fécondité de la force fait la vertu de la force, et la nécessité de la guerre, la justice de la guerre, là où la paix est impuissante et la patience stérile.

Ah! ces ouvriers formidables qui bâtissent la demeure des peuples, quelle confiance ils doivent avoir en leurs plans pour qu'ils n'hésitent pas à les exécuter à ce prix! Bismarck ignore ce que c'est que de douter, de se poser l'angoissante et paralysante question : « Suis-je bien sûr? Ai-je bien le droit? » Les plus grandes résolutions comme les plus petites s'offrent à lui sous forme d'impératif catégorique, et par cela même, dès qu'elles s'offrent, elles s'imposent : « Si l'Allemagne était une : *il faut* que l'Allemagne soit une; » et tous les autres « il faut » se déduisent de celui-là. *Il faut* que l'Allemagne soit une, mais elle ne peut s'unifier d'elle-même : *il faut* donc que quelqu'un l'y aide ; mais elle ne s'aide pas du tout : *il faut* donc qu'on l'y oblige. Ce quelqu'un qui fera l'Allemagne ne saurait être que l'Autriche ou la Prusse; mais ce ne sera pas l'Autriche : *il faut* donc que ce soit la Prusse. Cela, ne se faisant pas par l'Autriche, ne se fera point avec l'Autriche : *il faut* donc que cela se fasse contre l'Autriche. Une certaine rupture d'équilibre en résultera fatalement entre les puissances : les deux qui sont le plus intéressées, comme étant les plus voisines, sont la France et la Russie : *il faut* donc ou se les

gagner, ou les distraire en les occupant ailleurs, ou les mettre hors d'état d'empêcher. La Russie, on se la gagnera : il y a des alliances de famille, et toutes sortes de liens et d'interdépendances; mais la France, c'est différent : la France qui n'a pas cessé de représenter en Europe la Révolution; dans laquelle, en ce moment, Napoléon III, ne fût-ce que par son nom, rappelle à l'Europe cet autre épouvantail : Bonaparte, l'Empereur; qui, aussi bien, pour un bon Allemand, détient depuis deux siècles des parcelles de « terre allemande, » et sur qui la future Allemagne aura des reprises à exercer; on ne l'apprivoisera pas, on ne l'endormira pas : *il faudra* donc la battre.

Ainsi se déroule la double chaîne des destinées de l'Allemagne et des volontés de M. de Bismarck. A la série des : *il faut,* il ne manque pas un anneau, et il n'y en a pas un qui cède ou qui casse : deux ou trois nœuds plus gros y marquent la place de deux ou trois guerres, inévitables ou du moins très probables : guerre avec l'Autriche, guerre avec la France; mais qui veut l'Allemagne veut ces deux guerres, et Bismarck veut l'Allemagne. Et il se peut qu'au sortir de la forge, toutes les mailles ne fussent point les mêmes; qu'à mesure que du temps s'écoulait, et que les choses et les hommes changeaient, l'une ou l'autre ait été changée, mais toujours un : *il faut* a remplacé un autre : *il faut.* Bismarck, en effet, ne se pique nullement de ne pas varier : sa logique, c'est le cas de le redire, n'est pas celle d'un dialecticien, mais celle d'un politique; il ne la fait pas consister à lier à une proposition son corollaire, mais à lier à une idée, qui n'est pour lui que le fait vu, l'acte qui peut réaliser le fait conçu et voulu par lui. Personne ne raisonne moins abstrait, plus concret : redisons-le encore, il ne pense pas pensée, il pense action. Rien ne saurait détruire son système, puisqu'il n'a pas de système : aucune erreur ne le démonte; aucune contradiction ne l'arrête; s'il se trompe, il ne s'entête pas à prouver qu'il devait avoir raison, il ne s'attarde pas à chercher pourquoi ; il se retourne et il recommence. Vis-à-vis de l'Autriche, par exemple, sa position d'esprit n'est plus, en 1858, ce qu'elle était en 1850, et vis-à-vis de la France, elle n'est pas, en 1858, ce qu'elle sera après 1866 : mais il ne se passe pas une minute sans que, vis-à-vis de l'Autriche ou vis-à-vis de la France, son esprit occupe une position ferme, solide et favorable à l'action. Tranquillement, il a pris le bout de la chaîne et il attend que les jours soient venus. Ils le seront quand, pour cette œuvre de la

force que devra être la création de l'Allemagne par la Prusse, il sera certain d'avoir la force, laquelle, — les circonstances étant ce qu'elles sont, — résidera tout à la fois : en lui-même, d'abord, arrivé à son plein développement; puis dans un roi qui ait confiance en lui et en qui il ait confiance; puis dans l'obéissance d'un Parlement dompté, dans la complaisance d'une presse stylée, dans le sentiment national porté à son maximum d'intensité, et transformé en impatient désir; ensuite dans l'armée la meilleure et la plus nombreuse, aux ordres des chefs les meilleurs et les mieux préparés; et puis dans la faiblesse des adversaires, arrivée, elle aussi, par une marche inverse, à son point le plus haut — ou le plus bas; — ensuite dans la bienveillance, sinon dans la complicité, des peuples qui poursuivent également, pour leur part, leur unité nationale; enfin dans l'indifférence des neutres, aussi complète qu'on puisse l'espérer. Ils viendront, ces jours de la force, et déjà ils approchent : la Russie, caressée, ferme les yeux; l'Italie, enivrée de sa jeune liberté comme d'un vin nouveau, encourage; les adversaires désignés ruinent en luttes l'un contre l'autre et contre des tiers leur pouvoir défensif; cependant le pouvoir offensif de la Prusse, sagement ménagé, régi financièrement et militairement d'une main avare, s'accumule, se multiplie; l'image de l'Allemagne s'ébauche, ses contours se précisent; la presse s'habitue à servir, ou l'on s'habitue à se servir d'elle. Il manque que le Parlement soit soumis, mais il le sera, dès que le Roi saura vouloir : « Si le Roi voulait! *il faut* un Roi qui veuille! » Jamais Frédéric-Guillaume ne voudra, et c'est pourquoi Bismarck refuse d'être son ministre, reste à Francfort, va à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Paris, irait partout plutôt que de revenir à Berlin, si ce n'est « pour greffer ses arbres fruitiers, comme fait son vieil oncle, à Templin près Potsdam (1). »

Il n'aurait garde de s'user avant l'heure : *il faut* qu'il réserve sa vigueur intacte pour les caprices de cette exigeante maîtresse, la Fortune. Car, en cela encore, il est bon machiavéliste : il professe que les empires naissent des amours d'un véritable homme d'État avec la Fortune, qu'elle est femme, que « mieux vaut envers elle être impétueux que circonspect, » et que ses favoris sont ceux qui entreprennent le plus audacieusement (2). Quant à lui, il n'y a qu'à

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 114.

(2) *Le Prince*, ch. XXV : *Quanto possa nelle humane cose la Fortuna, e in che modo se gli possa obstare*, édit. de 1550, p. 78-79.

le regarder : il est prêt, mais, toujours bon machiavéliste et d'année en année meilleur, il feint de n'être pas pressé. Il guette l'occasion, il connaît toute la valeur des apparences et toute l'importance des prétextes : « Un homme d'État peut facilement, soit dans le conseil, soit à la tribune de la Chambre, emboucher la trompette guerrière, quand l'opinion publique penche de ce côté, tout en se chauffant les semelles au feu de sa cheminée ou bien en tenant du haut de la tribune des discours tonitruans. Pendant ce temps, le pauvre soldat, qui verse son sang sur les champs de bataille couverts de neige, est chargé de démontrer si, oui ou non, le système préconisé par M. le Ministre mène à la victoire et à la gloire. Rien de plus facile ; mais malheur à l'homme d'État qui, en ce temps-ci, ne recherche pas, pour faire la guerre, un motif vraiment plausible, un motif qui, la guerre finie, paraîtra encore plausible à tous ! (1) » C'est le dernier trait, et c'est un trait du Prince : l'air ou la mine de la vertu, le faux semblant de l'humanité chez un homme qui méprise les hommes, qui ne les estime que comme l'instrument d'un grand dessein, l'aliment de la guerre nécessaire, et qui n'en marchandera pas le sacrifice, dès qu'il aura un « motif plausible » à donner.

IV

Le 18 septembre 1862, M. de Bismarck rentrait à Paris, au retour d'un voyage dans tout le Midi français, où il avait successivement visité Toulouse, Montpellier et Lyon, quand on lui remit un télégramme. Il rompit le cachet et lut : « Berlin, le 18 septembre, *Periculum in mora*. Dépêchez-vous. — L'oncle de Maurice Henning. » — Maurice Henning était Maurice Blankenbourg, et son oncle, le général de Roon, le confident et, à ce moment, le « fondé de pouvoirs » de Bismarck. L'appel venait-il de Roon seul, venait-il d'un autre, plus qualifié que lui, Bismarck ne perdit pas de temps à s'en informer ; il partit le soir même, et, le 20 au matin, il arrivait à Berlin. C'était le premier rendez-vous de la Fortune : il y fut exact.

Le Roi, — depuis un an, Guillaume I[er] avait succédé à son frère Frédéric-Guillaume IV, — le Roi reçut presque aussitôt à Babelsberg son envoyé extraordinaire en France et lui tint ce langage :

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 96.

« Je ne veux pas gouverner, si je ne suis pas en état de le faire comme je peux en répondre devant Dieu, devant ma conscience et devant mes sujets. Or, je ne le puis pas, si je dois gouverner d'après la volonté de la majorité actuelle du Landtag, et je ne trouve plus de ministres qui soient disposés à diriger mon gouvernement sans se soumettre, eux et moi, à la majorité parlementaire. Aussi me suis-je décidé à abandonner le pouvoir ; j'ai déjà préparé mon acte d'abdication. » Et le Roi montrait sur la table un document écrit de sa main. « Je suis là, dit alors Bismarck, et Roon avec moi : pour les autres, nous les trouverons. — Soutiendrez-vous, comme ministre, demanda Guillaume Ier, la nécessité d'une réorganisation de l'armée? — Oui, répondit Bismarck. — Même contre la majorité du Landtag et ses décisions? — Oui. — Alors, conclut le Roi, c'est mon devoir de tenter avec vous la continuation de la lutte, et je n'abdique pas. » Dès cet entretien, où Guillaume Ier et Bismarck s'abordent et s'associent, le Roi dit sur lui-même le mot définitif. Ce mot qui, pour Bismarck, est : « Il faut, » est, pour Guillaume Ier : « C'est mon devoir. »

Le Roi n'est plus ce faible, fantasque, romanesque et romantique Frédéric-Guillaume IV, qui ne se défendait pas, à de certaines heures, de quelque penchant pour Bismarck, mais qui s'en écartait, l'instant d'après, et sans motif, sur une lubie; qui voyait en lui, et se plaisait à y voir, « un œuf qu'il venait de pondre et qu'il couvait, mais qui, s'il s'était produit entre eux des divergences de vues, se serait toujours dit que l'œuf voulait être plus avisé que la poule; » prince à vagues et flottantes velléités d'absolutisme, avec des abandons, des épanchemens, des retraites et des reviremens subits, sous lequel il était plus difficile que sous un autre « d'être à la fois obéissant et responsable; » qui, cependant, exigeait la soumission totale, refusant de prendre pour ministres les hommes qui l'eussent le mieux servi, s'il supposait que leur richesse dût être pour eux une garantie d'indépendance, regardant cette indépendance comme un manque de docilité, et voulant tenir tout fonctionnaire par là, par le besoin de sa place. Chef d'État irrégulier dans l'expédition des affaires, « accessible à des influences de personnages sans mandat qui s'introduisaient par des portes dérobées, d'intrigans politiques qui, depuis les temps reculés où les Électeurs étaient la proie d'adeptes et de faiseurs d'or, ont toujours su s'insinuer dans la maison régnante de Prusse : *phar-*

macopolæ, balastrones, hoc genus omne (1). » Roi qui ne rêva un moment l'Empire romain germanique que pour la beauté des costumes et la solennité des cérémonies ; qui ne désira la couronne et le globe que pour ce qu'ils avaient de gothique, en quelque sorte comme objets de vitrine, et qui construisit, une nuit, ce château dans ses songes, ainsi que, d'autres nuits, dans ses songes, il avait bâti tant d'autres castels moyen âge ; mais qui, à la lumière du jour, apercevait ce qu'ils avaient de branlant, de ruineux, de suspendu, d'inconsistant, d'irréel, et qui, soudain désabusé de ses chimères, disait d'un ton bien posé et bien sage : « Mon petit, tout ça, c'est très beau, mais je le trouve trop cher. Un homme de l'espèce de Napoléon peut se permettre de ces coups d'éclat, mais non pas moi (2) ; » puis, le soir revenu, repris, touché à nouveau des ailes noires, pauvre roi qui « ne pouvait dormir, » promis dès longtemps au mal misérable où devaient comme se dissoudre et se liquéfier ses dernières années.

Guillaume Ier, au contraire, est très simple. Il se décide d'un mot : « C'est mon devoir, » et se résume en un mot : « C'est une âme de soldat. » Officier prussien jusqu'à la dragonne de l'épée, tant qu'il n'est que frère de roi, il peut regretter, il subit : il est le premier soldat de Prusse. En cette âme toute militaire, le sans-gêne dédaigneux avec lequel l'Autriche a traité la Prusse à Olmütz a laissé « une blessure toujours à vif. » Mais la douleur humiliée, le ressentiment qu'il en éprouve, il parvient à les maîtriser, ou à les faire taire, par discipline. De même dans le train ordinaire de la politique intérieure : comme il est le premier soldat, il est le premier sujet du Roi, le premier serviteur du chef de sa maison, et la hiérarchie dynastique n'est pas pour lui moins rigoureusement établie, ni la discipline dynastique moins impérieuse que la hiérarchie ou la discipline militaires. Cependant, peu à peu, comme tout prince royal, on réussit à le circonvenir, à le « chambrer, » à lui faire une politique personnelle, une politique d'héritier présomptif, qui, comme celle de tout prince royal, est en opposition avec la politique du Roi. Mais il ne perd jamais le respect, n'oublie jamais ni le droit de l'aîné, ni le droit du suzerain ; c'est une opposition qui ne supprime ou n'exclut ni l'hommage féodal ni le salut militaire. Et, parce que cette âme de soldat est très simple, elle se meut d'un seul ressort, qui n'est

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 116, 182.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 131.

pas bien difficile à découvrir. Dès que Bismarck pose dessus son doigt brutal, il se détend de toute sa puissance. Pour qu'il se redresse, il n'y a qu'à prononcer en sa présence certains mots; deux mots notamment le secouent comme une décharge électrique : « Qui parle ici de *vassalité* et de *peur?* » Qui en parle? Bismarck, et il sait bien ce qu'il fait : il touche le ressort. Il sait d'ailleurs qu'il peut le toucher sans danger : « Quand une fois on possédait la confiance du roi Guillaume, on pouvait lui donner franchement un avis, et se laisser aller à lui adresser même des paroles violentes (1). »

Hors ce très vif et très fort sentiment de l'honneur, tout le reste de l'âme est au respect; cet homme est, avant tout, un gentilhomme, et ce soldat, un chevalier. Bismarck ne lui reproche que de l'être trop, particulièrement envers les femmes, et plus particulièrement encore envers sa propre femme, cette Augusta dont il fait jusqu'en politique la Dame, jamais absente, de ses pensées. Au jugement de Bismarck, le plus grand défaut ou la pire faiblesse du roi, ce sera la Reine, et déjà, chez le prince royal, c'est la princesse. Influence d'autant plus redoutable qu'elle est légitime, qu'on ne peut l'user par la déconsidération, puisque celle qui l'exerce n'est point une maîtresse, mais l'épouse, ni la neutraliser par d'autres influences du même genre, puisque ce chevalier est fidèle à sa dame et que, sur elle, son cœur s'est refermé. Femmes pour femmes, Bismarck n'est sans doute pas éloigné de conclure que mieux vaut avoir affaire aux maîtresses qui passent et qui lassent, qu'à l'épouse qui ne lasse pas et qui reste. Il en sentira doublement le poids, quand, à la princesse Augusta près de Guillaume, sera venue se joindre la princesse Victoria près de son fils, Frédéric : il connaîtra alors tout ce que peuvent ces « rapports du déjeuner » et la longue traînée que creuse après lui un avertissement, discret et couvert, glissé à l'oreille, qui expire en prière de femme. M. de Bismarck l'apprendra et, quarante ans plus tard, dans une retraite d'où l'on ne sort plus, écrivant ses Mémoires sur tant de grandes choses, c'est de cette petite chose peut-être qu'il se souviendra surtout; de tant d'ennemis ou d'adversaires, combattus et abattus, c'est à ceux-là, à celles-là plutôt, qu'il aura le moins pardonné, parce que c'est de celles-là qu'il a eu le plus à craindre, et c'est contre celles-là qu'il en-

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 151.

tassera des pages noires, lourdes et comme « fourrées » du plomb de la vengeance et de la haine. Mais, quelle que fût la chevalerie du prince, et quelle que fût aussi la tracassière importunité « de dames s'occupant ainsi de politique, » Guillaume I[er], dit Bismarck qui se repose en cette assurance, « avait une qualité rare, qu'il garda comme roi et empereur: pour de fidèles serviteurs, il était un maître fidèle (1). » Chevaleresque en cela encore, il avait toutes les fidélités et, politiquement, l'une compensait l'autre. Devant lui on pouvait tout dire, avec lui on pouvait tout faire, et sous lui, par conséquent, on pouvait tout entreprendre. En lui, en ce roi, Bismarck a trouvé le premier, le plus solide et le mieux « en main » de ses instrumens: la monarchie prussienne.

Les autres devaient ou pouvaient être : l'armée, la diplomatie, l'administration et ses fonctionnaires supérieurs, les ministres, le Parlement; puis les pouvoirs d'opinion : l'école, la presse, le suffrage universel. Mais il s'en fallait que tous ces instrumens fussent en état, montés et prêts pour la besogne : tel d'entre eux était à créer, et tel à redresser; ceux-ci à retourner, ceux-là à refondre. L'ensemble faisait un lot médiocre. Bismarck s'était préoccupé de savoir au juste, vers le temps d'Olmütz, et sous le coup qui atteignait la fierté prussienne, ce que valait alors l'armée, comme effectif, armement, entraînement, et la réponse peu encourageante du ministre de la guerre Stockhausen (2), en lui dictant son discours du 3 décembre 1850, avait probablement inspiré les résolutions de prudente et même déférente réserve avec laquelle il avait, au début de sa mission, traité la politique autrichienne à la Diète de Francfort. « Tant que tu ne seras pas le plus fort, aie l'air de te soumettre, — c'est un précepte machiavélique; — mais arrange-toi pour devenir au plus vite le plus fort, et frappe. » La chose urgente était donc, dans le plus bref délai possible, de devenir militairement le plus fort possible; et il eût été bon, aussi, d'être fort diplomatiquement, d'avoir à ses ordres une diplomatie active, intelligente et énergique. Mais, par son recrutement, par les qualités que l'on exigeait d'elle, et par l'idéal qu'on lui proposait, la diplomatie prussienne, aux environs de 1860, était loin de fournir cet instrument-là. La principale vertu d'un diplomate, selon le cœur des ministres, depuis Ancillon, et le viatique de la carrière, c'était de « savoir une langue étrangère,

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 168.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 90.

comme la sait un premier garçon ou maître d'hôtel, » et d'être capable de rédiger, avec des grâces vieillottes, une dépêche ou un rapport *ad Regem* en français. Cela était vrai surtout du haut personnel. Dans ses rangs, « les hommes étaient rares qui consentissent à assumer une grosse responsabilité lorsqu'ils n'étaient pas couverts par des instructions nettes et précises, tout comme ç'avait été, en 1806, le cas de nos généraux provenant de l'ancienne école, de celle de Frédéric II. » Armée et diplomatie se touchaient et se ressemblaient en ce point. « Alors déjà, la Prusse produisait un personnel d'officiers, jusqu'au grade de colonel, parfait et excellent, mieux qu'aucun autre pays ; mais, passé ce grade, le vieux sang prussien de Prusse n'était pas plus fécond en hommes vraiment doués qu'au temps de Frédéric le Grand lui-même. Nos généraux les meilleurs, les Blücher, Gneisenau, Moltke, Gœben, n'étaient pas des produits prussiens, et, dans les services civils, les Stein, les Hardenberg, les Motz et les Grolmann ne l'étaient pas davantage. On dirait que nos hommes d'État ont, tout comme les arbres d'une pépinière, besoin d'être transplantés pour que leurs racines atteignent un développement complet (1). »

L'administration, chacun sait quel jugement Bismarck en portait et avec quelle espèce d'horreur il en était sorti. Tout en reconnaissant aux fonctionnaires des mérites professionnels, « de l'instruction et de l'éducation, » de la probité et de la bienveillance même à l'égard des populations, il avait été choqué de leur « ignorance des besoins et des intérêts locaux, » de leurs idées préconçues, de leur goût tâtillon du menu détail, de cette omnipotence assoupie, de cette béatitude inconsciente, de cette plénitude sereine du contentement de soi, que goûte le bureaucrate assis à sa table de chêne ciré, dans un fauteuil de cuir, entre deux piles de cartons verts. Il ne doutait pas plus de leur ponctualité à remplir leur devoir quotidien : — écrire un certain nombre de lettres, recevoir un certain nombre de visites, noircir un certain nombre d'imprimés, donner un certain nombre de signatures, — que de leur exactitude à toucher les mensualités de leur traitement ; et l'une lui était une garantie de l'autre : c'étaient de très honnêtes gens qui eussent rougi de ne pas gagner l'argent du Roi. Mais il doutait de leur aptitude à comprendre un

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 7 et 8.

devoir plus haut et plus large, ou à le distinguer clairement, immédiatement, dans les temps difficiles : pour tout dire, la perfection de leur fonctionnarisme l'inquiétait sur leur caractère. Il les voyait tous un peu sous les traits de M. de Bonin, ce président supérieur de la province de Magdebourg, qui, en 1848, lançait une proclamation où il déclarait : « Une révolution vient d'éclater à Berlin ; quant à moi, je me placerai au-dessus des partis. » Et il lui fallait d'autres « soutiens du trône ; » des hommes qui, au-dessus des partis, ne consentissent à placer que le Roi et pour qui, en face du Roi, il n'y eût pas de partis.

Sur les chefs, le haut personnel où se recrutaient les ministres, on a vu que l'opinion de Bismarck était faite depuis longtemps et qu'elle ne péchait pas par excès d'indulgence. Bien moins encore en montrait-il envers le Parlement, qu'il connaissait à fond, pour y avoir vécu les premières années de sa vie politique et y avoir perdu ses dernières illusions libérales, si réellement il en a jamais eu. Le Landtag prussien de ces années-là, et, en général, un Parlement, lui apparaissait comme un lieu où les hommes qui avaient le plus d'influence travaillaient, les uns sciemment, les autres, — et c'était le plus grand nombre, — inconsciemment, à la réalisation du programme révolutionnaire qui se résume dans ce dicton populaire : « Il faut tout démolir. » C'était un lieu de division et de suspicion, où « l'idée dominante » dans un groupe est ordinairement « que les adversaires, en mettant les choses au mieux, sont des êtres bornés, mais qu'il y a des chances pour qu'ils soient plutôt malveillans et peu scrupuleux dans tout ce qu'ils entreprennent, des sots ou de malhonnêtes gens (1); » dont la grande passion est la haine, la jalousie réciproque, la grande affaire d'arriver aux affaires, et la tendance secrète de sacrifier les intérêts du pays à ceux du parti, ou à d'autres intérêts plus minimes et plus mesquins encore. Sorte de serre chaude où éclosent en une séance des hommes éminens qui ne sont éminens que là, mais qui considèrent tout comme perdu dès qu'ils croient « leur petite constitution spéciale menacée, » qui font d'elle et d'eux-mêmes le centre du monde, et, naïvement ou cyniquement, se préfèrent au Roi, à l'État et à la Patrie.

Comme pouvoirs d'opinion, en dehors des pouvoirs établis, il y avait l'école, dont l'action est sûre, mais lente, et qui, depuis

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 76.

Iéna, agissant dans le sens national allemand, depuis le commencement du siècle n'agissait peut-être pas, pourtant, dans le sens monarchique prussien; le haut enseignement surtout, et l'enseignement secondaire, auquel Bismarck imputait avec amertume les erreurs de doctrine de ses dix-huit ans : on se rappelle l'aveu par lequel s'ouvrent les *Pensées et Souvenirs :* « Produit normal de notre enseignement officiel, j'étais, au sortir du gymnase, panthéiste et républicain. » Il y avait aussi la presse, et le ministre en compagnie de qui Guillaume I[er] se résignait à courir l'aventure du règne avait appris à Francfort l'art délicat d'en jouer, art dans lequel il devait acquérir une incomparable maîtrise; mais, à cette date, et avant qu'il leur eût donné l'intonation, il classait les éditeurs ou les directeurs de journaux sur le même rang que les parlementaires, parmi les « révolutionnaires » plus ou moins consciens, dont le *Credo* n'a qu'un article, et qui est une négation : « Il faut tout démolir (1). » L'antienne que Bismarck voulait leur faire chanter disait précisément le contraire : « Il faut tout consolider, afin de construire quelque chose. »

Au demeurant, ces « révolutionnaires » de couloirs ou d'imprimerie n'étaient, dans le fond, que des rhéteurs, des sceptiques, de beaux esprits, des « libéraux. » Et qu'est-ce que le « libéralisme? » Bismarck le définissait, à ce moment même : « un enfantillage qu'il est facile de mettre à la raison; » il s'en débarrassait, il l'exécutait d'une chiquenaude. Mais qu'est-ce que la « révolution, » la vraie? « La révolution est une force, et il faut, — on peut le déplorer et cependant *il le faut*, — il faut savoir s'en servir (2). » Or, la révolution, — toute l'histoire moderne en témoigne, — réside à l'état latent, et même quand elle est invisible, et même quand elle y dort, toujours présente, toujours à fleur de terre, dans le peuple; elle est littéralement *endémique*, et peut d'ailleurs ne point se manifester, mais ne se perd pas. Cette force populaire naturelle, de l'existence et de la constance de laquelle on ne saurait douter, et dont l'intervention de plus en plus fréquente a bouleversé, ouvert, étendu, renouvelé la politique, le souci de l'homme d'État, qui se sent impuissant à la supprimer, doit être de la diriger; pour la diriger, de la canaliser; pour la canaliser, de la légaliser. Tout à fait clairvoyant, il s'avisera qu'elle n'est dangereuse pour lui que comprimée : il aidera à son expansion, il lui donnera du jour

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 76.
(2) Julian Klaczko, *Deux Chanceliers*, p. 163.

et du jeu au dehors : et, puisque c'est son aveugle destin que de détruire, plutôt que de la laisser emporter la maison, il lui fera emporter les obstacles qui en ferment ou en resserrent l'accès.

Bismarck avait de la réalité une vue trop nette pour s'y méprendre et des difficultés de son dessein une notion trop juste pour ne pas tout utiliser : « Dans la lutte contre un ennemi étranger disposant de la supériorité numérique, écrit-il en s'expliquant là-dessus, il pouvait être nécessaire de recourir, en dernier ressort, même à des moyens révolutionnaires. » Mais le moins révolutionnaire des moyens révolutionnaires, l'expression ou l'apparence légale de la force de révolution qui est dans le peuple, c'est le suffrage universel. Oh! Bismarck ne se paie pas et ne nous paie pas de mots ; il n'est pas dupe et n'essaye pas de nous tromper, — ou à peine ; — il ne fait pas profession d'aimer le suffrage universel pour lui-même ; il ne se cache pas de ne l'aimer que pour la force qu'il en tire, aux heures irréparables où le besoin de toute force lui commande l'amour de toute force. « Recette libérale » et « artifice libéral, » il le sait bien, mais il sait mieux encore que c'est « le plus puissant » de ces artifices, la plus efficace de ces recettes, et, si cela ne suffit pas à le guérir de son dédain, cela suffit du moins à le guérir de ses scrupules. Déjà il voit venir le temps où il aura recours à lui « pour effrayer les monarchies étrangères et les empêcher de mettre les doigts dans l'omelette nationale allemande. » Au reste, il ne doute pas que l'Allemagne, « dès qu'elle verra que le droit de suffrage actuel est une institution nuisible, » ne soit assez sensée pour y renoncer. Il y revient et il insiste : « L'adoption du suffrage universel était une arme dans la lutte contre l'Autriche et d'autres puissances, dans la lutte pour l'unité allemande, et en même temps une menace de recourir aux derniers moyens dans la lutte contre toute coalition. Dans une pareille lutte, quand elle est engagée à la vie, à la mort, on ne regarde pas aux armes qu'on emploie, aux biens qu'on sacrifie en s'en servant : on n'envisage que le succès dans la lutte qui a pour but d'accroître l'indépendance au dehors ; la liquidation et la réparation des dommages causés auront lieu après la paix (1). »

Une arme pour le bon combat, pas davantage ; une flèche dans la main de l'homme fort : *sicut sagitta in manu potentis ;* mais ce ne

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 69.

doit être qu'une flèche dans sa main, et que, le combat fini, la victoire assurée, l'homme fort puisse rompre. C'est ce que Bismarck appelle « liquider après la paix et réparer les dommages causés. » Dommages causés par qui? Par le peuple. A quoi? A la souveraineté du prince, qu'entame et diminue et ronge et ruinerait le suffrage universel. S'en servir quand il sert, et quand il veut se servir lui-même, le briser; prendre, grâce à lui, puis lui reprendre ses prises, « liquider; » le plan de Bismarck n'était complet qu'avec cette seconde partie; et il restait bien à savoir si, cette seconde partie, un Bismarck même serait de taille à l'exécuter, mais il faisait comme s'il n'en doutait pas, et, d'ailleurs, pour l'instant, il s'attachait seulement à la première : tourner et tendre vers le dehors toutes les forces du dedans, y compris la force révolutionnaire.

Toutes ces forces, les récapitulant, voici quel en était l'état. Le roi de Prusse était Guillaume Ier : Bismarck pouvait donc prendre sur lui, et, en lui, sur la monarchie prussienne son point d'appui. Au-dessous du Roi, il y avait la série ordinaire des instrumens du règne, dont la plupart étaient médiocres : ministres, diplomatie, administration; mais à leur médiocrité Bismarck connaissait une manière de suppléer, qui était la plus simple du monde : il serait, à lui seul, le ministère, la diplomatie et l'administration (1). Les deux forces auxquelles, seul, il ne saurait se substituer étaient celles qui venaient du nombre : l'armée et le peuple ; c'étaient celles aussi qu'il lui importait de développer et d'organiser : l'armée, pour triompher des ennemis de l'extérieur, le peuple, pour réduire à merci les adversaires de l'intérieur; contre tout venant, le soldat prussien, contre l'oligarchie parlementaire prussienne, le suffrage universel de la nation allemande.

Ainsi paré, ainsi armé, il pourrait enfin écouter la voix qui s'élevait de cette Allemagne en formation, la séculaire clameur des nations pressées de vivre vers Celui qui doit venir, l'exhortation, l'imploration au Prince libérateur. Il affirmait l'entendre, à chaque fois plus impérieuse, l'immortelle voix qui crie du fond des temps : « Ne laisse point passer, après une si longue attente, ce jour de rédemption. Lève la bannière : tu seras suivi. Avec quelle soif de vengeance, avec quelle foi obstinée, avec quelle dévotion, avec quelles larmes! Quelle porte se fermerait devant

(1) Voyez la Lettre à M. de Goltz, ambassadeur à Paris : *Pensées et Souvenirs*, t. II.

toi? Quel peuple te refuserait obéissance? Tu ne peux trouver une meilleure occasion que celle-ci, et jamais Dieu ne fut plus visiblement l'ami de personne. Ce sera la guerre, mais une grande justice est avec toi : car la guerre est juste, quand elle est nécessaire, et les armes sont bénies, quand on ne peut espérer qu'en elles (1). »

Évidemment, en appliquant à l'Allemagne de 1860 cette lamentation sur l'Italie de l'an 1500, M. de Bismarck exagérait; il y avait de l'artifice dans sa douleur patriotique, car l'Allemagne de 1860 n'était pas, comme l'Italie de 1500, « battue, dépouillée, déchirée, foulée aux pieds. » Mais il reste vrai qu'elle était « sans chef, » qu'elle aspirait ardemment à l'unité, et, en quelque sorte, que, depuis 1806 ou 1815, elle se créait par le désir. Bismarck n'en demandait pas tant pour se dire, et peut-être pour se persuader à lui-même, qu' « une grande justice était avec lui; » que, si une guerre, ou même plusieurs guerres étaient nécessaires, puisqu'elles seraient nécessaires, elles seraient justes; que Dieu lui était ami et saintement complice : *Gott mit Uns!* et il hâtait à présent de ses vœux l'avertissement secret des circonstances : « Tu ne peux trouver une meilleure occasion. »

V

Les occasions ne manquent pas à qui veut les faire naître. Bismarck eut en six ans les trois qu'il lui fallait : la succession de Holstein, l'exclusion de l'Autriche, la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne. De trois incidens minuscules ou du moins très secondaires : la mort subite du roi de Danemark Frédéric VII, la décision des syndics de la couronne, la dépêche d'Ems, il sut tirer toute une théorie de très gros événemens qui se relient et font corps comme trois actes d'une même tragédie, qui se commandent l'un l'autre si bien que le suivant sort du précédent, et que l'ensemble est, à sa manière, effroyablement logique. Rarement l'action d'une volonté humaine s'est à ce point mêlée à la fatalité de l'histoire. Bismarck ne s'en remet à la Providence, pour des œuvres où sa collaboration, d'ailleurs, est douteuse, que du soin de lui fournir l'occasion; après quoi, si Dieu continue d'être avec lui, il le laisse un peu derrière lui, et c'est lui qui le

(1) *Le Prince*, ch. XXVI : *Esortatione a liberare la Italia da' Barbari.*

guide. L'occasion, voilà la part divine, l'appoint providentiel. Tout le reste est prémédité, calculé, amené d'esprit et de main d'homme. C'est de l'ouvrage, — et de bel ouvrage, — d'ingénieur politique.

Je dis « beau » comme les Florentins ou les Vénitiens l'eussent dit, comme le Prince l'eût dit. Bismarck ne regarde pas à la qualité *morale* des moyens, il n'en fait pas une question de conscience; il n'épilogue pas pour savoir si tel ou tel les emploierait, ni si lui-même n'en préfèrerait pas d'autres : si le succès est au bout, ils sont bons, et ils ne valent rien s'ils ne réussissent pas. Ce n'est point qu'il y ait deux morales, mais c'est qu'en politique il n'y a point de morale, ou que la politique est une chose, et la morale une autre chose. — Tu veux aller là, en voici le plus court et le plus sûr chemin. Maintenant, ton âme en souffrira-t-elle ? Ce n'est pas affaire à moi, ton conseiller, mais affaire à ton confesseur. Et si tu sais ce qu'est la politique, si tu es sage, si tu es le Prince, tu feras appeler ton conseiller avant, et tu ne feras appeler ton confesseur qu'après. — On retrouve ici la pure essence de la doctrine machiavélique, qui, pour user d'une formule devenue peut-être un peu banale, mais, dans ce cas, vraie de toute vérité, n'est pas immorale, n'est pas morale, est amorale : la politique est une géométrie. Et l'on retrouve ici Bismarck, qui est un machiavéliste pratiquant. Il l'a été d'abord à la manière fine, la petite : il a été le renard. De 1862 à 1866, il a dépensé des trésors de prudence cauteleuse, patient dans ses impatiences et souple dans sa raideur; il a fait mille tours, inventé mille ruses, pour éveiller le Roi et le tenir en haleine, mater le Parlement, émouvoir la nation, débrouiller et déjouer les conspirations de cour, masculines ou féminines. Une fois assuré, et le terrain déblayé tout autour, il a élargi son jeu. C'est désormais un machiavéliste à la manière forte : la grande, la *princière*. Le lion rugit, le canon tonne; de 1866 à 1870, la Prusse est un royaume de fer et de sang qui, sous l'impitoyable despotisme de Bismarck, fait l'Allemagne par la guerre.

CHARLES BENOIST.

LE CHEMIN DE FER

TRANSSAHARIEN

La France s'est taillé en Afrique un colossal empire; définitivement délimité par les conventions internationales de 1890, 1898 et 1899, il s'étend, dans sa plus grande longueur, d'un peu plus haut que le 37e degré nord jusqu'au 5e degré sud, et, dans sa plus grande largeur, du 20e degré de longitude est de Paris au 20e degré ouest; ainsi, quarante-deux degrés du nord au sud, quarante degrés de l'orient à l'occident; plus de 4 600 kilomètres dans un sens, et près de 4 000 dans l'autre, telles sont les dimensions de nos colossales dépendances africaines. Sans doute, nous prenons ici les mesures extrêmes, et il s'en faut que dans toutes ses parties notre domaine africain y atteigne; mais, tout en ne formant pas une figure géométrique régulière, il est tout au moins continu; les divers morceaux se tiennent sur la carte les uns aux autres; il ne dépend que de nous qu'ils forment un tout. Sans doute encore, les diverses régions de cette immensité de territoire n'ont qu'une valeur agricole très inégale; quant à leur valeur économique, qui comprend, comme facteur important, la valeur minérale, personne n'est actuellement capable d'en juger, les territoires les plus arides et les plus ingrats à la surface, comme le désert d'Atacama au Chili, les hauts plateaux désolés de l'Afrique du Sud, les anciens fonds de mer de l'Australie et de l'Asie Centrale, ayant tout à coup révélé à l'homme des richesses de cette nature, soit tout à fait de premier ordre, soit tout au moins très appréciables, et notre Sud algérien et tunisien venant, à l'improviste, avec ses bancs indé-

finis de phosphates, de nous procurer, il y a quelques années, une aubaine du même genre. Bien superficiel et singulièrement ignorant des facteurs économiques modernes serait celui qui, parce qu'une contrée se prête mal à la culture, déclarerait que l'homme n'en pourra jamais rien tirer.

Que nous ayons dans notre domaine africain une très grande quantité de « terres légères, » suivant le mot que lord Salisbury prononçait à la Chambre des pairs pour s'excuser d'avoir signé la convention de 1890, cela est incontestable. Mais il en est ainsi de tous les grands empires continentaux. La Sibérie, que nous sachions, ou la Transcaspie, ou le Canada, ou même l'Afrique du Sud, pour ne pas parler de l'Australie, renferment une énorme proportion de terres peu propres à la culture; il n'est pas jusqu'aux États-Unis qui ne soient dans ce cas. Notre lot africain, pour n'être pas tout entier de choix, n'a donc rien de tout à fait exceptionnel à ce point de vue. Les parties manifestement bonnes y tiennent assez de place pour qu'on se doive accommoder de celles qu'on serait tenté, peut-être sans assez de connaissance de cause, de déclarer irrémédiablement mauvaises.

Cet empire de la France, dans le nord, dans le centre et dans l'ouest de l'Afrique, a été le produit beaucoup plus de circonstances contingentes que d'un dessein prémédité. Un coup d'éventail donné par un souverain barbare à notre représentant et le besoin de rendre de l'éclat à une monarchie défaillante nous ont amenés à Alger; quelques pillages de la part de tribus montagnardes et une dispute pour un chemin de fer de banlieue nous ont introduits à Tunis; nos petits et séculaires comptoirs côtiers de l'Afrique occidentale ont dû à un officier du génie entreprenant, Faidherbe, et à toute l'école qu'il a formée à sa suite, de devenir la tête de ligne d'une prodigieuse pénétration à l'intérieur, sans que le gouvernement de la métropole en fût quasi avisé, parfois même malgré ses désirs, et quelquefois en dépit de ses instructions formelles; plus au sud, l'ardeur d'un officier de marine, né étranger, le lieutenant de vaisseau de Brazza, explorateur excellent et humain, nous fit cadeau un beau matin d'une vaste partie du Congo. Bref, c'est pour ainsi dire, à toute une légion de cadets de Gascogne, agissant sans ordres, cherchant à se surpasser les uns les autres dans une sorte de prodigieux jeu de sport patriotique et de prouesses d'exploration, que nous sommes redevables de la possession de ces immensités. Jamais l'ambition d'un

homme d'État, si épris fût-il de colonisation, n'aurait, il y a trente ou quarante ans, conçu un tel rêve; la réalité a dépassé ce que l'imagination aurait pu concevoir. Mais cela même n'est pas exceptionnel; c'est l'histoire normale de la colonisation. Tous les grands empires coloniaux, celui de l'Espagne, celui du Portugal, celui de l'Angleterre même, ont été fondés, non par l'action réfléchie et systématique des gouvernemens, mais par l'audace d'une ou deux générations d'aventuriers privés ou de soldats excédant leurs ordres. Si ce sont, toutefois, des particuliers hardis, des « individualités sans mandat » ou dépassant leur mandat, qui fondent les colonies, le gouvernement seul peut les conserver et leur assurer les conditions générales de développement. Cet empire français africain, qui s'est ainsi constitué en dehors ou au-delà de toute conception gouvernementale, comment le gouvernement va-t-il s'y prendre pour le consolider, lui garantir la durée, et en rendre l'exploitation possible? Il ne suffit pas qu'il l'ait fait reconnaître par la diplomatie.

I

Si notre nouvel empire africain constitue une unité cartographique, la soudure s'étant effectuée entre l'ouest et l'est par la convention de 1890 et entre le sud et le nord par celle de 1899, il s'en faut, cependant, du tout au tout qu'il forme une unité réelle. Pour qui jette les yeux sur une carte, nos possessions, — ou plutôt les attributions qui nous sont reconnues sur le continent africain, — se composent de trois vastes tronçons, qui n'ont jusqu'ici aucun lien entre eux. Le premier de ces tronçons, le moins étendu, mais le plus important politiquement, est celui du nord, qui est formé par l'Algérie et la Tunisie. Le second est celui de l'ouest, que constituent notre vieille possession du Sénégal et ses récens prolongemens du Soudan, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, tout ce que nous détenons dans la Boucle du Niger et au delà de ce fleuve, jusqu'au lac Tchad. Le troisième tronçon enfin, le plus lointain, le moins exploré et, dans plusieurs de ses parties importantes, le moins possédé, consiste dans le Congo, et ses prolongemens septentrionaux, sur le Chari, l'Oubanghi, le sud et l'est du lac Tchad. Une grande partie de cette même région, dans les limites reconnues par la convention de 1899, ne constitue jusqu'ici pour nous que des possessions nominales.

Il en résulte que nominal aussi est notre empire africain; on voit des *disjecta membra*, en trois groupes distincts; il est impossible d'y trouver soit une tête, soit une charpente. Les trois massifs sont complètement isolés l'un de l'autre; ils ne peuvent se soutenir; ils ne pourraient communiquer entre eux que de la façon la plus précaire, la plus lente, la plus intermittente.

On l'a bien vu lors de l'incident de Fachoda, ce fut pour nous une cause irrémédiable de faiblesse. Quand la petite colonne de Marchand, ayant passé du bassin de l'Oubanghi dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, eut planté notre drapeau sur le haut Nil, elle se trouva aussi perdue, aussi éloignée de toute aide et de toute correspondance avec la mère patrie que si elle eût campé aux antipodes. Cette situation, — quoique nos limites dans la direction de l'est de l'Afrique aient été reportées de dix degrés de latitude en arrière, — peut se représenter demain, ou dans dix ans, ou dans vingt ans. Supposez qu'un jour, dans le Ouadaï ou dans le Borgou, pays dont la possession nous a été attribuée par la convention de 1899, une de nos colonnes soit en danger, il nous sera aussi impossible de la soutenir qu'il l'eût été d'appuyer Marchand à Fachoda. Faire monter des secours ou des munitions, ou des approvisionnemens, à l'est du Tchad par la voie du Congo, de l'Oubanghi ou du Chari, ou bien encore les faire venir du Sénégal, à travers toute l'énorme étendue du Soudan central, en longeant la lisière des possessions anglaises du Sokoto et du Bornou, c'est une impossibilité absolue. Dans le premier cas, il faut faire descendre par mer les troupes de secours à cinq degrés au sud de l'équateur, pour les faire remonter sous les tropiques jusqu'aux 12e, 15e ou 18e degrés nord. Les lenteurs, les frais, la mortalité qu'entraîneraient des expéditions de ce genre dépassent tout calcul; dans le second cas, de Saint-Louis au Ouadaï ou au Borgou, il faudrait traverser près de quarante degrés de latitude, sur la lisière du désert, et dans le voisinage immédiat des possessions anglaises ou des États protégés de l'Angleterre.

On doit ajouter que, de nos trois massifs du continent africain, celui de l'ouest, le Sénégal-Soudan, et celui du sud et du centre, le Congo-Oubanghi-Baghirmi-Ouadaï, sont ceux qui offrent par eux-mêmes les ressources les plus limitées. Le Congo et l'Oubanghi, contrées tropicales, ne contiennent et ne contiendront jamais que peu de blancs; ils seront toujours pauvres en articles de ravitaillement et de munition pour des troupes mi-partie

européennes, à moins qu'ils ne reçoivent directement et sans interruption ces articles de la métropole. Quoiqu'un peu moins dépourvu à ce point de vue, notre Sénégal-Soudan, par la nature de ses productions, par l'obstacle qu'offre le climat à la résidence prolongée et au travail extérieur des blancs, est assez dans le même cas. Tout ce dont aurait besoin une troupe opérant dans le Baghirmi, dans le Ouadaï, dans le Borgou devrait donc venir de France. Or, en cas de guerre en Europe, du moins avec l'Angleterre, nos communications entre la métropole et le Sénégal ou le Congo seraient absolument fermées; nos colonies de la côte occidentale et du centre de l'Afrique se trouveraient complètement coupées; n'ayant que peu de ressources par elles-mêmes, en troupes blanches du moins, et médiocrement douées en approvisionnemens et en munitions, ne pouvant d'elles-mêmes les renouveler, bloquées en outre du côté de la mer, elles auraient la plus grande difficulté à se défendre; à plus forte raison, ne pourraient-elles aucunement soutenir celles de nos colonnes qui pourraient se trouver dans ces possessions lointaines, destinées à être parmi les plus importantes et les plus riches de notre domaine d'Afrique, le Baghirmi, le Kanem, le Ouadaï. La situation de Fachoda se représenterait indubitablement: massacre ou capitulation, c'est à peine si nous aurions le choix.

Notre prétendu empire continental africain, qui fait un si bel effet sur les cartes, est donc la plus fragile des agglomérations de territoires; tel quel, il est et restera toujours amorphe, sans vie commune, sans relations entre ses trois membres, sans possibilité d'action concertée et de soutien mutuel entre eux. On peut considérer que, sauf la réalisation de la grande œuvre dont nous allons parler, il est voué à l'anémie d'abord, à la dispersion ensuite.

Par une rare fortune, qu'il dépend de notre sagacité et de notre énergie d'utiliser, le troisième massif de nos possessions continentales africaines, celui du nord, l'Algérie et la Tunisie, est dans des conditions autrement fortes que ceux de l'ouest, le Sénégal-Soudan, et du centre, le Congo-Oubanghi. Il ne s'agit plus là de contrées équatoriales ou tropicales, rebelles au séjour prolongé et à la multiplication des blancs, dépourvues, en outre, des approvisionnemens et articles divers nécessaires au soutien de colonnes expéditionnaires. L'Algérie et la Tunisie sont et resteront, sans doute, la première colonie européenne de l'Afrique.

Quel que soit l'éclat que jettent sur les possessions britanniques de l'Afrique australe les mines de diamant et les mines d'or, on peut être assuré que, par sa situation d'abord, puis par ses ressources agricoles, notre domaine nord-africain l'emporte et l'emportera de plus en plus sur le domaine sud-africain de la Grande-Bretagne. Nous ne sommes pas, dans l'Afrique méditerranéenne, campés comme au Sénégal et au Congo, nous y sommes solidement et puissamment établis. Outre 5 millions et demi de population indigène, soumise et paisible, sinon dévouée, nous y comptons plus de 600 000 Européens, dont les trois cinquièmes appartiennent à notre nationalité. Nous y entretenons plus de 60 000 hommes de troupes à l'état permanent, dont les quatre cinquièmes sont européennes.

L'Algérie et la Tunisie sont, d'ailleurs, des contrées plantureuses, produisant à foison toutes les denrées de l'Europe méridionale et de l'Europe centrale. Non seulement elles se nourrissent et s'approvisionnent elles-mêmes, ainsi que les troupes qui les gardent, mais elles exportent des quantités énormes de produits agricoles et de matières brutes diverses, nécessaires à l'industrie; dans les années normales, ces exportations portent sur trois ou quatre millions de quintaux de blé, quatre ou cinq millions d'hectolitres de vin, plus d'un million de moutons, soixante ou quatre-vingt mille bœufs, près d'une centaine de mille quintaux de laine, puis du tabac en quantité, du minerai de fer, du minerai de zinc, de plomb, etc. Voilà donc des pays qui sont très avancés en culture, qui fournissent dans des proportions exubérantes, croissant chaque jour, toutes les denrées d'approvisionnement; il serait facile d'y installer, pour compléter leur force au point de vue militaire, quelques fabriques de poudre et d'armes. L'Algérie est, en outre, absolument inattaquable du dehors; on peut se livrer contre quelques-unes de ses villes à ces opérations d'ostentation que l'on appelle des bombardemens; mais aucune force européenne ne saurait se risquer à effectuer une descente et à agir dans l'intérieur. La Tunisie, dont les côtes sont basses et où la population française est moindre, ne se trouve pas autant à l'abri de toute incursion de l'étranger; néanmoins, appuyée sur la solide charpente de l'Algérie, pourvue aussi d'un réseau de chemins de fer qui s'étend chaque jour, elle offre une assez grande force défensive.

Ces deux contrées qui se joignent et, sauf des différences

administratives, n'en font qu'une, l'Algérie et la Tunisie, constituent la base naturelle et nécessaire de notre empire continental africain; c'est chez elles que se trouvent les ressources abondantes, quasi inépuisables, en hommes et en approvisionnemens. Fussent-elles coupées de la métropole pendant un an ou deux, elles continueraient à vivre de leur vie propre ; elles souffriraient dans leur commerce et dans leurs intérêts économiques, mais elles se trouveraient toujours largement pourvues de tous les objets dont les hommes en général et les blancs en particulier ont besoin. Les effectifs considérables que nous entretenons d'une façon permanente dans ces pays se prêtent à des prélèvemens pour une action au dehors. Si la France était en paix avec l'Europe , rien ne serait plus aisé que de prélever 12 000 ou 15 000 hommes sur les 60 000 ou 65 000 qui sont établis dans le nord de l'Afrique pour soutenir celles de nos colonnes qui seraient en péril sur un autre point de ce continent. Alors même que nous nous trouverions en guerre avec une puissance européenne, surtout avec une puissance maritime comme l'Angleterre, il serait encore possible de prélever 12 000 ou 15 000 hommes sur nos effectifs algériens; en effet, l'appel de la réserve de l'armée active et de la garde territoriale parmi nos colons fournirait un effectif au moins égal, qui pourrait prendre la place de celui que l'on enverrait sur un autre théâtre de guerre.

L'Algérie et la Tunisie, la première surtout, voilà donc notre grande réserve, la colonie mère qui peut effectivement assister toutes nos autres colonies africaines; il suffit de lui frayer une issue pour transporter là où il en est besoin et le superflu de ses soldats et le superflu de ses approvisionnemens. Notre situation dans l'Afrique méditerranéenne est infiniment plus forte que celle de l'Angleterre en Égypte; nous nous y trouvons aussi bien plus voisins de l'Afrique du centre, car, si Alger, Philippeville, Bône, Bizerte, sont de cinq à six degrés plus au nord qu'Alexandrie, d'autre part, une ligne quasi droite nous conduit de l'un de nos ports africains au centre du Soudan, tandis que, du Nil, il faut traverser vingt degrés de latitude pour y parvenir.

Par une singulière méprise, nous n'avons pas su, depuis près d'un demi-siècle, tirer un parti quelconque de notre admirable position nord-africaine. Maîtres de Laghouat dès 1852, nous sommes restés plus de vingt ans pour franchir une nouvelle étape vers le sud; un raid de cavalerie, sous le commandement

du général de Galliffet, nous a conduits, en 1873, à El-Goléa; puis une inexprimable timidité nous a empêchés d'aller plus loin; nous ne pouvons considérer, en effet, comme témoignant d'une poussée vers le sud l'établissement des petits forts de Mac-Mahon et Miribel où, inactifs et languissans, nous nous sommes simplement terrés. C'est de nos colonies de la côte occidentale et centrale, le Sénégal et le Congo, plus éloignées du contrôle de la métropole, et où nos soldats, nos explorateurs, se sentaient plus à l'aise et plus libres, que s'est effectuée, avec une héroïque audace et une inattendue persévérance, notre pénétration du continent; mais combien plus faibles sont ces deux bases de notre action africaine!

Si nous n'avons rien fait du côté du nord, si, manifestement. nous avons, dans cette région, manqué à notre mission, la politique électorale est la cause principale de cette condamnable inertie. Pendant plus d'un quart de siècle, on ne s'est appliqué, en Algérie, qu'à satisfaire les clans politiques qui avaient pris possession du corps électoral; on ne pensait qu'à leur donner des places, des terres, des subventions pour des buts mesquins, et l'on n'avait aucune vue d'avenir. On a administré et vécu, en Algérie, dans le plus bas prosaïsme; or la prose, unie et grossière, ne convient pas aux colonies; il faut à celles-ci un peu d'idéal, un plan d'expansion; toute la colonisation britannique, dans le passé et dans le présent, sur tous les théâtres, en Asie comme en Afrique, témoigne de cette vérité.

L'inertie de notre politique algérienne a été la principale cause de notre échec de Fachoda; elle est responsable aussi de l'isolement actuel de nos trois tronçons africains et de la grande faiblesse de deux d'entre eux, le Sénégal-Soudan, le Congo-Oubanghi-Tchad. Comment, en partant de ces deux insuffisantes bases d'action, eussions-nous pu soutenir à des distances énormes la dizaine d'officiers français et la centaine de soldats sénégalais campés sur les bords du Nil? Comment aurions-nous pu nous maintenir longtemps dans le Bahr-el-Ghazal et comment aussi pourrions-nous rêver, en partant du Sénégal et du Congo, de jamais soumettre et de maintenir en paix le Ouadaï et le Borgou? Autant vaut renoncer dès maintenant à ces contrées, si nous n'avons d'autre voie d'accès pour nous y conduire, pour y asseoir notre autorité.

Ces réflexions sur notre trop certaine impuissance dans

l'Afrique centrale me vinrent à l'esprit, l'automne dernier, quand l'Angleterre, avec tant de hauteur, mobilisa sa flotte et nous somma d'évacuer sans discussion Fachoda. Alors, un grand et vieux projet, très étudié, prêt, dans ses lignes générales, à être exécuté, et que, sans en être l'auteur, j'avais soutenu il y a près de vingt ans, se représenta à ma mémoire : c'est le célèbre projet du chemin de fer transsaharien. Sa nécessité politique et stratégique m'apparut avec un caractère d'évidence.

Le grand instrument de conquête, le grand instrument de défense, comme le grand instrument de civilisation et de commerce, c'est la ligne ferrée. Les Romains construisaient des routes d'un bout de l'Empire à l'autre ; Napoléon n'hésita pas à en sillonner les Alpes ; aujourd'hui, le chemin de fer remplit le même office. Qui a de grandes vues militaires ou politiques doit commencer par poser une voie de fer ; la sauvagerie de la contrée à traverser, sa pauvreté en ressources propres, ne doit pas empêcher un peuple prévoyant, animé d'une ambition civilisatrice, de construire une voie ferrée : le chemin de fer transcaspien, et, sinon le transsibérien, du moins le chemin de fer de Mongolie, traversant des régions qui sont parmi les plus ingrates du globe, en fournissent la preuve. Si donc nous voulons que notre empire africain devienne une vérité ; si nous tenons à ce que, de nos trois tronçons isolés, deux, du moins en grande partie, le Sénégal-Soudan et le Congo-Oubanghi-Tchad, dans leurs prolongemens, ou ne se dissolvent pas ou ne tombent pas dans des mains ennemies ; si nous voulons aussi, au point de vue économique, qu'ils aient quelque chance de se développer, il faut construire ce chemin de fer transsaharien.

Supposez qu'on l'eût exécuté en 1879, quand l'opinion publique fut, pour la première fois, saisie sérieusement du projet, et qu'on l'eût fait plonger du centre de notre Algérie au centre de la région entre le Niger et le lac Tchad, tout l'avenir colonial de la France, et l'on peut dire aussi son avenir politique, en eussent été changés. Ces riches contrées du Soudan central, qui sont considérées comme les meilleures du continent africain, le Sokoto, le Bornou, n'étaient pas encore tombées sous la domination de l'Angleterre : la voie ferrée nous les eût données.

Admettons même que, avec la lenteur habituelle de nos résolutions, cette lenteur qui nous fait ressembler à l'Autriche, — toujours en retard d'une année et d'une armée, — nous eussions

exécuté ce grand projet, sinon vers 1880, du moins vers 1890, et que le travail eût été terminé en 1899, on peut être certain que l'incident de Fachoda n'eût pas pu se produire. Notre ligne ferrée, de Philippeville ou d'Alger aux environs du lac Tchad, eût pu porter en quelques semaines 12000 ou 15000 hommes, tirés de notre armée d'Afrique, sur la frontière du Sokoto et du Bornou, pays auxquels la Grande Bretagne attache avec raison beaucoup de prix. Ce n'est plus sur mer, c'est sur terre que nous eussions eu à nous mesurer avec la Grande-Bretagne, et nous eussions disposé de toutes les ressources qu'aurait eues disponibles notre armée d'Afrique qui compte plus de 60000 hommes, de tous les approvisionnemens en blé, en vin, en bétail, en fourrages, en fer et en plomb, que possèdent l'Algérie et la Tunisie qui sont parmi les plus grandes exportatrices qu'il y ait au monde de tous ces produits.

La Grande-Bretagne eût alors baissé le ton; elle eût discuté paisiblement et raisonnablement avec nous, sur un pied d'égalité, les choses d'Afrique, comme elle discute aujourd'hui avec la Russie, sans airs comminatoires, les choses de Chine. C'est que, pour pouvoir causer librement avec l'Angleterre, il faut pouvoir l'aborder non pas sur mer, mais sur terre. Le chemin de fer transsaharien, dans un cas quelconque de conflit avec la Grande-Bretagne, nous donnerait des gages, le Sokoto, le Bornou, même les contrées anglaises de la Boucle du Niger et peut-être aussi le Bahr-el-Ghazal. Avec cette voie ferrée, nous aurions une prédominance manifeste sur quelque puissance européenne que ce soit, dans toute l'Afrique du nord et du centre. Bien plus, le grand instrument de protection de notre empire colonial, non seulement sur le continent africain, mais dans le monde entier, ce ne doit être et ce ne peut être que le chemin de fer transsaharien. Si nous avons à défendre Madagascar, le Tonkin ou nos intérêts au Siam et en Chine, c'est avec le Transsaharien et dans l'Afrique centrale que nous y arriverons, parce que, là, nous avons des gages qu'il nous serait aisé de saisir et que nous ne rendrions que contre des compensations ou des restitutions équitables.

Qu'on ne se méprenne pas, d'ailleurs, sur nos intentions; toute pensée de guerre agressive, toute idée même de jalousie à l'endroit de la Grande-Bretagne est très éloignée de notre esprit. A aucun degré nous ne sommes anglophobe; nous serions plutôt anglophile; nous ne rêvons aucunement de dérober aux Anglais

leurs possessions; nous voudrions seulement ne pas perdre les nôtres; nous ne voulons pas, d'autre part, nous contenter d'un simple domaine nominal, comme celui du Kanem, du Ouadaï, du Borgou et du Baghirmi. Le Transsaharien ne serait pas seulement pour nous un instrument essentiel de lutte, il constituerait un porte-respect. Nous avons la certitude qu'une fois pourvus de cet outil, nous trouverions l'Angleterre beaucoup plus courtoise et plus cordiale dans les démêlés qui pourraient surgir entre nous.

Le projet du Transsaharien doit donc rallier l'adhésion de tous ceux que l'on appelle les coloniaux, de tous ceux aussi qui ont la fibre patriotique un peu sensible, et enfin des sages et des gens paisibles qui pensent que la France peut accomplir, pour la mise en exploitation d'un bloc important de continent, une grande œuvre, comme le fait, sur deux théâtres différens, une nation infiniment moins riche que n'est la nôtre, la Russie.

Il ne nous en coûterait que la dixième partie de ce que la Russie dépense dans ses deux lignes ferrées transcaspienne et transsibérienne. Avec 230 à 250 millions, peut-être moins, une pure bagatelle, on aurait exécuté une entreprise dont les conséquences militaires et politiques sont immenses et certaines, et dont les effets économiques seraient vraisemblablement considérables. Étrange puérilité de nos hommes d'État et incroyable routine de notre opinion publique! Nous voulons nous épuiser, par crainte d'un conflit avec l'Angleterre, en constructions de cuirassés qui, le jour d'une déclaration de guerre avec la Grande-Bretagne, seraient complètement inefficaces et n'auraient guère d'autre ligne de conduite à suivre que de se tapir prudemment et patiemment dans nos ports. Nous gaspillons des centaines de millions en armemens maritimes où nous reproduisons exactement la fable de la grenouille et du bœuf. Et tandis que nous nous livrons à ce jeu coûteux et stérile, nous dédaignons et nous repoussons le seul instrument, le chemin de fer transsaharien, qui nous mettrait en état de lutter victorieusement avec la Grande-Bretagne; qui ne coûterait pas plus qu'une douzaine de cuirassés, et qui enfin à son utilité politique et stratégique de premier ordre, joindrait des avantages économiques et coloniaux des plus importans!

Pour que cette apathie ne fût pas coupable, il faudrait que le Transsaharien apparût comme une œuvre impossible. Tout dé-

montre, au contraire, — et les grandes entreprises analogues faites avec succès dans d'autres parties du monde aussi ingrates par des peuples doués d'initiative, et l'étude même des régions à traverser, — qu'il s'agit d'une œuvre simple, ne sortant aucunement des données connues et n'offrant aucuns risques spéciaux.

II

La recherche de la paternité des idées est toujours délicate. Bien des hommes ont, à des périodes plus ou moins distantes, tantôt avec netteté, tantôt simplement dans ses lignes générales, la conception d'une grande œuvre. L'idée du Transsaharien est assez ancienne ; elle date tout au moins de quarante ans. Le premier qui l'ait formulée sans ambiguïté est le général Hanoteau, en 1859, alors chef de bataillon du génie et commandant supérieur à Dra-el-Mizan. Dans la préface d'un livre très spécial, un *Essai de grammaire de la langue tamachek*, il s'exprimait ainsi : « La première caravane de R'at (Ghat), sous l'escorte des Imouchar (Touareg), arrivait à Alger précisément au moment où commençaient les premiers travaux du chemin de fer d'Alger à Blidah. Cette coïncidence, toute fortuite sans doute, n'est pas moins d'un heureux présage, et qui sait si, un jour, reliant Alger à Timbouctou, la vapeur ne mettra pas les tropiques à six journées de Paris ? »

Laissons de côté, pour le moment, la question de tracé, que nous traiterons plus loin; voilà donc quarante ans qu'un officier du génie de notre armée d'Afrique, futur officier général, très au courant des populations indigènes du Sahara, a non seulement prévu et annoncé le chemin de fer transsaharien, mais a trouvé la formule décisive : « les tropiques à six jours de Paris. » Encore ces six jours sont-ils de trop : treize heures, qui seront bientôt réduites à douze, de Paris à Marseille, vingt-six à vingt-sept heures de Marseille à Philippeville ou à Alger, ensemble quarante, puis, avec les lignes ferrées déjà existantes, environ 3000 kilomètres pour arriver dans la région du lac Tchad, soit, à la vitesse modérée de 32 kilomètres à l'heure, quatre-vingt-quatorze heures, en tout cent trente-quatre, cela ne fait que cinq jours et demi; dans ces conditions, les tropiques seraient, non seulement à moins de six jours de Paris, mais même à moins de six jours de Londres. Supposez que, un peu plus tard, avec quel-

que développement de vitesse qui ne serait pas bien prodigieux, les 3000 kilomètres environ de Philippeville ou Alger à la région du Tchad puissent être franchis au train de 40 kilomètres à l'heure en moyenne : il ne faudrait que 75 heures pour cette partie du parcours, plus quarante heures de Paris à Philippeville ou à Alger, en tout cent quinze heures; les tropiques seraient ainsi à moins de cinq jours de Paris, à cinq jours de Bruxelles, et à cinq jours trois ou quatre heures de Londres.

Nous attirons l'attention sur ce point : les prétendus sages, personnes en général très superficielles et observateurs légers, se demandent parfois ce que pourrait produire un chemin de fer transsaharien. Il est facile de répondre à ces sceptiques impuissans qui incarnent l'esprit de négation : il ne se trouve pas, sur l'ensemble du globe, une situation semblable, où l'on puisse mettre une des parties les plus riches des tropiques, le Soudan central, à cinq ou six jours de distance des contrées les plus riches et les plus peuplées de la zone tempérée et des plus grandes capitales du monde. Croire que, dans ces conditions, une voie ferrée ne serait pas productive, qu'elle n'aurait pas, sinon du jour au lendemain, du moins au bout de peu d'années, un courant abondant non seulement de marchandises, mais surtout de voyageurs, cela n'est possible qu'à des hommes dont le cerveau est absolument fermé à la conception des conditions générales de productivité des travaux publics.

Un des plus pénétrans observateurs des phénomènes économiques et sociaux qu'ait produits la science allemande, Roscher, a fait remarquer que, toutes circonstances égales, une ligne ferrée qui suit le méridien est dans de meilleures conditions de rendement qu'une ligne ferrée qui suit le parallèle, parce que la première réunit des climats différens et des productions différentes; elle dessert donc des besoins intenses d'échanges et de relations.

Sans entrer dans des calculs détaillés (nous en ferons cependant quelques-uns plus loin), il suffit de cette brève formule, que le chemin de fer transsaharien mettrait une partie très peuplée et très riche des tropiques à cinq ou six jours de Paris, Bruxelles et Londres, pour emporter la conviction d'une productivité certaine, et notamment d'un important trafic de voyageurs de toute catégorie, commerçans, fonctionnaires et employés divers, curieux et oisifs. Pour atteindre les tropiques par l'Égypte, il faut deux fois

et demie plus de temps et deux fois et demie plus de dépenses.

Il est dans la nature du développement des idées, même de celles qui visent une application pratique, d'exiger une longue période d'incubation, puis, tout à coup, après qu'on les a crues perdues, et que personne ne paraît y songer, de surgir avec éclat et d'attirer l'attention générale. Un explorateur, Soleillet, chargé d'une mission au Touat par la Chambre de commerce d'Alger, en 1874, parla bien de jeter un chemin de fer à travers le Sahara, mais cet appel n'eut pas de retentissement. Il s'écoula vingt ans après la déclaration si remarquable du commandant Hanoteau, jusqu'au livre, qui fit un moment tant de bruit, de l'ingénieur en chef Duponchel, sur *le Chemin de Fer transsaharien*. Cet ouvrage parut en 1879. L'auteur, avec une grande science technique, un admirable élan patriotique, une foi communicative, des vues très vastes sur l'avenir de la France, signalait l'utilité, la praticabilité, l'exécution même facile et relativement peu coûteuse de l'œuvre qui s'imposait, suivant lui, et s'impose encore, suivant nous, à notre patrie. Il voyait dans le Soudan central, entre le Niger et le Tchad, dans cette région de Sokoto, Kano, Gando, Kouka, sur lesquelles la Grande-Bretagne n'avait pas encore glissé sa main, les futures « Indes françaises. » C'est là que nous devions porter notre activité, trouver, à nos portes, à ces cinq ou six jours de distance de Paris, ce domaine tropical que les autres nations ne peuvent obtenir qu'à des semaines ou des mois d'éloignement de leurs côtes. Plût au ciel que la voix de Duponchel eût été alors entendue ! Nous fûmes de ceux qui, dès la première heure, lui firent écho et recommandèrent son projet au public. S'il eût été alors réalisé, toutes les destinées de la France s'en fussent trouvées agrandies. Communiquant, dès 1889 ou 1890, par terre avec le Soudan central, nous eussions possédé tout le nord de l'Afrique, et il nous eût toujours été facile de faire respecter nos droits en Égypte. Les péchés d'omission, dit-on, sont les plus graves pour les hommes politiques ; l'occasion négligée ne se représente jamais complètement ; rien ne se répare, mais au moins peut-on éviter des négligences nouvelles. Actuellement, l'Angleterre s'est faufilée sur le Sokoto et le Bornou, et il ne peut plus être question de nous attribuer ces belles contrées ; mais ce qu'on nous a laissé autour du Tchad et les domaines que nous nous sommes nous-mêmes taillés dans toute la région environnante valent encore un grand effort, et le Transsaharien

ne nécessite qu'un médiocre effort; ce serait à peine, dans l'état actuel du monde, une très grande œuvre.

L'appel si éclatant de M. Duponchel frappa l'un des hommes qui ont le plus longtemps détenu le gouvernement depuis 1870, M. de Freycinet. Il était alors ministre des Travaux publics; ingénieur, lui aussi, de profession, et homme à projets, il conçut qu'il y avait là pour la France et pour lui-même une occasion qu'on ne devait pas laisser perdre. Il constitua une grande commission officielle pour étudier l'utilité, la possibilité et le tracé d'un chemin de fer transsaharien. Chose curieuse, cette commission officielle travailla, fit de bonne besogne et, autant qu'il dépendait d'elle, aboutit. Diverses missions furent envoyées dans le Sud-algérien du côté de l'ouest et du côté de l'est. L'ingénieur des ponts et chaussées Choisy dirigea cette dernière; il parcourut 1250 kilomètres en quatre-vingt-dix-sept jours, et ramena tous ses hommes sains et saufs; cette exploration parut décisive pour la première partie du trajet, et la ligne de Biskra-Ouargla fut recommandée comme le point de départ du chemin de fer transsaharien. Il restait à étudier toute l'énorme zone s'étendant entre nos avant-postes dans le sud et le Soudan même. On jugea qu'il convenait de confier cette tâche à un officier expérimenté; on la donna au lieutenant-colonel Flatters, parfaitement maître de la langue arabe, ayant occupé longtemps le poste de commandant supérieur du cercle de Laghouat. Ses instructions portaient qu'il devait « diriger une exploration avec escorte indigène pour rechercher un tracé de chemin de fer devant aboutir dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad. » Il lui était recommandé de se mettre en relations avec les chefs touareg, de chercher à obtenir leur appui, et de conserver à l'expédition un caractère essentiellement pacifique. La mission, outre le colonel, se composait de neuf membres : quatre officiers, quatre ingénieurs et un médecin. A la fin de janvier 1880, elle était à Biskra, en partait pour Ouargla, où elle recrutait quatre-vingt-quinze hommes de service, ordonnances, guides et chameliers. Jusqu'au 21 avril, elle s'enfonça dans la direction du sud-est, passant par El Biod, Timassinin, la vallée des Ighargharen, longeant le lac Menghough, nappe d'eau de 1 kilomètre de long, 100 à 200 mètres de large, 4 de profondeur, abondant en poissons et en hérons; poussant un peu plus au sud-est, elle arriva à 120 kilomètres de Ghat. A ce point, elle trouva une hostilité déclarée de la part des Touareg; il fallait

livrer bataille, les provisions s'épuisaient; ces circonstances, ainsi que ses instructions toutes pacifiques, décidèrent Flatters, le 21 avril, à se replier sur Ouargla, où il rentrait sans perte le 17 mai. Quoique la mission eût obliqué un peu trop à l'est et qu'elle eût dû rebrousser chemin un peu hâtivement, elle avait eu en somme du succès; elle rapportait des observations intéressantes et des renseignemens précieux.

Ces résultats parurent assez encourageans pour que, sans désemparer, on préparât une exploration nouvelle qui, poussée à fond, devait être décisive, pensait-on. Sur le désir exprimé par la commission supérieure du Transsaharien, le colonel Flatters, au mois d'octobre 1880, se remit en route avec un personnel en partie renouvelé et accru. Il emmenait 97 chameaux de monture et 180 chameaux de charge, emportant quatre mois de vivres et huit jours de provision d'eau, outre les instrumens les plus divers; c'est toujours Ouargla qui fut sa base d'opération. Sauf les fatigues inséparables de la traversée d'un pays sauvage, âpre et inconnu, les débuts furent heureux; on arriva sans encombre à Amguid, en longeant la vallée de l'Igharghar, suivant une direction plus rectiligne que la fois précédente. On tourna cependant un peu à l'est, pour longer le massif montagneux du Hoggar, gagner la sebkha d'Amagdor, immense amas de sel, et de là, à peu de distance, le puits d'Asiou, à partir duquel on entre dans le Sahara méridional, plus clément que celui du nord et déjà sensiblement influencé par les pluies des tropiques. La marche de l'expédition s'accomplissait normalement et l'on allait sortir de la région dangereuse, quand la trahison du guide targui et un moment d'imprudence du colonel amenèrent le massacre de Flatters et de ses principaux compagnons, le désarroi de la petite colonne qui dut battre en retraite dans de fâcheuses conditions et qui n'ayant plus, à partir de Amguid, pour la commander qu'un maréchal des logis dénué d'autorité et d'expérience, périt tout entière, à l'exception de quelques indigènes qui vinrent conter en Algérie le désastre.

C'est à un puits dénommé alors Bir-el-Gharama, et que M. Foureau, dans les lettres reçues par la Société de Géographie de Paris sur son expédition en cours, appelle Hassi Tadjenout, que fut massacré Flatters. On venait de franchir le tropique du Cancer, on se trouvait à une dizaine de journées de marche de l'Aïr, sorte de chaîne d'oasis sahariennes relativement hospita-

lières. Au point de vue des difficultés, la plus grande tâche était achevée; en ce qui concerne les distances de la Méditerranée au Soudan, on avait fait 1 600 kilomètres environ, 1 300 à partir de la cessation du chemin de fer à Biskra ; il en restait douze à treize cents encore à parcourir, dans des conditions infiniment plus douces. Ainsi l'œuvre, quoique non terminée, était fort avancée. L'accident qui, d'une façon si cruelle, mit fin à l'exploration de Flatters, n'était pas de ceux qui eussent pu décourager un peuple doué de quelque persévérance. L'expérience vient de montrer, par le complet succès de la mission Foureau-Lamy, que, avec des précautions et une force suffisante, assez restreinte même d'une manière absolue, on peut déjouer la fourberie et l'inimitié des Touareg.

Telle est cependant la légèreté française, si peu habitués sommes-nous à persister dans un grand dessein, que la mort de Flatters fit, sans renonciation formelle, délaisser brusquement le projet, si chaleureusement accueilli, de la construction du chemin de fer transsaharien. Si, moins imprudent, l'infortuné colonel eût pu, comme M. Foureau vient de le faire, achever paisiblement la traversée du désert et arriver dans les environs du Tchad, il n'y a aucun doute, dans la disposition d'esprit où l'on était alors, que la construction du Transsaharien n'eût été entreprise, tout au moins amorcée. Les destinées de la France en Afrique en eussent été complètement modifiées, incomparablement agrandies. Depuis dix-huit années, on a laissé sommeiller ce grand projet ; vers 1890, un ingénieur des mines, qui s'est distingué par la création d'oasis dans la partie nord du Sahara, entre Biskra et Tougourt, M. Georges Rolland, l'a vainement repris. A notre tour, l'incident de Fachoda nous a amené à le tirer du sommeil et à le recommander au public ; l'opinion paraît de nouveau lui faire bon accueil. Les raisons qui ont fait constituer la grande commission du chemin de fer transsaharien en 1879 et qui firent entreprendre les explorations que nous venons de mentionner sont plus fortes que jamais ; et vraiment, ce n'est pas le massacre de la petite mission Flatters, à plus de la moitié du voyage, qui a pu diminuer l'utilité de l'œuvre et faire douter sérieusement de la possibilité de son exécution. Les Russes ont éprouvé de bien plus grands mécomptes dans leur carrière d'explorations; ils ne se sont pas laissé arrêter par de très grands échecs, la disparition d'armées entières, comme celle de la première expédition de

Khiva. Nous, parce que, non pas une armée, ni même une colonne, mais une dizaine de Français, accompagnés d'une soixantaine d'indigènes et de moins de trois cents chameaux, ont été tués par trahison, nous abandonnons une œuvre aux immenses perspectives!

III

Immenses, en effet, en pourraient être les résultats, et l'effort serait modique. Il ne faut pas croire qu'il s'agisse là d'une de ces entreprises colossales qui dévorent d'énormes accumulations de capitaux. Dans les temps où nous vivons, et par rapport aux travaux publics qui se font actuellement ou se projettent sur la surface du globe, le chemin de fer transsaharien serait une œuvre à coup sûr originale, mais relativement modeste. Elle ne demanderait qu'une dépense fort restreinte. Tout d'abord, même au simple point de vue de la longueur kilométrique, le chemin de fer transsaharien serait loin de figurer parmi les lignes ferrées les plus longues du globe. De Biskra au Soudan, jusqu'à Sinder par exemple, qui nous appartient et qui est très légèrement à l'est de Biskra, ou bien encore, si on le préfère, au Kanem, c'est-à-dire à la rive septentrionale du lac Tchad, la distance en ligne droite est d'environ 2 400 à 2 500 kilomètres, mettez de 2 700 à 2 800, en supposant des déviations exigées par le relief du terrain sur un ou deux points.

Or, pour tout homme qui se tient un peu au courant du train du monde et dont l'esprit n'est pas enfermé dans nos étroites vallées métropolitaines, un chemin de fer de 2 700 à 2 800 kilomètres ne compte plus aujourd'hui parmi les lignes ferrées de première grandeur. Le chemin de fer transsibérien aura 6 000 kilomètres, le Transcontinental Canadian Pacific en a plus de 5 000, et le Transcontinental Pacific américain presque autant ; voilà donc des chemins de fer qui sont deux fois plus longs, sinon davantage, que la ligne qu'il nous faut construire pour faire un tout de nos tronçons disséminés de l'Afrique du nord et du centre. En Afrique même, dans une contrée très désolée et peu fertile de l'Afrique — pour ne pas parler de l'entreprise, qui n'est encore qu'à l'état de formule et de prospectus, du Cap au Caire — le chemin de fer du Cap au Zambèze, aux trois quarts exécuté et pour le reste en construction, ne le cède pas en longueur au futur Transsaha-

rien, et les difficultés d'exécution sont bien autrement grandes dans le premier cas que dans le second.

Ce n'est donc pas l'étendue de la ligne qui doit nous arrêter ; d'autant moins que, si l'on décompose cette étendue, on voit que, même en renonçant à réunir l'Algérie au Soudan, une notable partie des 2 700 ou 2 800 kilomètres devra être faite à bref délai, soit au titre de chemins de fer algériens, soit au titre de chemins de fer soudanais. C'est le cas d'abord pour les 370 kilomètres de Biskra à Ouargla, lesquels sont étudiés depuis une quinzaine d'années et qui font l'objet d'un projet ministériel et d'une demande de concession. On peut considérer qu'en tout état de cause ces 370 kilomètres seront construits prochainement.

Il en est de même, quoique l'exécution puisse en être un peu plus différée, de la ligne ferrée devant relier la grande chaîne d'oasis du Sahara méridional, l'Aïr, tout au moins la capitale de cette région, Agadès, à notre Soudan, soit à Sinder, soit à un point voisin. Il est en effet inadmissible que, contrairement à tous les peuples colonisateurs, Russes, Anglais, Belges, nous ayons la prétention de posséder éternellement des territoires fertiles sans y faire de travaux publics. Le voyageur allemand Barth, le plus exact peut-être des explorateurs, a fait de la région de l'Aïr, de ses vallées, de ses productions, un tableau séduisant. La jonction de cette contrée au Soudan par une ligne ferrée s'imposera, quelle que doive être la décision relative au Transsaharien. En me reportant au grand ouvrage de Barth et à la carte de l'Aïr et du Damerghou, qu'il contient, je relève, à partir du 20e degré, et même un peu au-dessus, une suite d'annotations mentionnant de riches vallées, de bonnes eaux, une végétation abondante et constatant soit la richesse, soit les élémens de richesse du pays. Ainsi : *Djinninan, schönes Thal mit einem Wald schöner Baüme und Weidegrund von tropischem Ansehen* (belle vallée, avec un bois de beaux arbres et des pâturages d'aspect tropical), et cela à guère plus de cent kilomètres au sud du puits d'Asiou ; *Thal* (vallée) *von Selufiet, mit vielen Baümen, Gebüsch und gutem Wasser* (avec beaucoup d'arbres, de bosquets et de bonne eau) ; *Brunnen von Eghellal, Baumreiches Thal* (fontaine d'Egellal, vallée riche en arbres) ; *Ausgedehnte Ebene mit guten Weidegründen* (plaine étendue avec de bons pâturages) ; *Thal Borhel, gut bevölkert und reich an Dumbäumen, Kameelen und Ziegen* (vallée de Borhel, bien peuplée et riche en palmiers-doum, en chameaux et chèvres) ;

tout cela est au nord d'Agadès, la capitale de l'Aïr; quant aux environs de celle-ci, Barth les décrit d'un trait : *Die Namen um Agades bezeichnen hübsche bewachsene Thäler* (les noms autour d'Agadès indiquent de jolies vallées couvertes de végétation) ; et, après avoir traversé pendant un degré géographique une étendue moins favorisée, on retrouve une contrée riche : *der Tagama, eine an Rindern, Schafen und Pferden reiche Gegend* (abondante en bœufs, moutons et chevaux); nombreux troupeaux de bœufs (*Grosse Viehheerden*), lit-on un peu plus bas sur la carte de Barth; puis *See Gamrek* (lac Gamrek) *umgeben von üppiger Vegetation* (entouré d'une végétation luxuriante) ; *Zahlreiche Wassermelonen* (abondans melons d'eau) ; *anmuthiges Hügelland mit vielen Baümen* (gracieuse terre de collines avec beaucoup d'arbres); un peu au-dessous du 15e degré, on entre dans le Damerghou; *erste Kornfelder von Damerghu, Ziegenheerde* (premiers champs de blés, troupeaux de chèvres) ; *offenes fruchtbares Land mit Kornfeldern* (pays ouvert et fertile, avec champs de blé) ; un peu plus bas, sur la lisière du Soudan, près de Sinder, qui nous appartient : *Schöne Baumwollen und Tabak-Pflanzungen*, belles plantations de coton et de tabac ; cette annotation *Baumwollen-Pflanzungen* revient à chaque instant sur la carte de toute la lisière du Soudan qui nous est reconnue par les conventions récentes. Tout ce chapelet de notes favorables, et beaucoup d'autres que nous passons pour ne pas allonger inutilement ce travail, s'étend du 20e au 13e 1/2 degré sur la carte de Barth consacrée au Sahara méridional. Cependant, d'après toutes les données courantes et fausses sur le Sahara, on s'est habitué à considérer comme improductives ces étendues de 7 à 800 kilomètres de long, qui sont en réalité parsemées de culture. Les gravures jointes à l'édition allemande ne sont pas moins engageantes que le texte (1). Les villes sont nombreuses : Tintelloust et Tafidet, entre le 19e et le 18e degré; Afassas entre le 18e et le 17e; Agadès enfin, la capitale, presque exactement au 17e degré, place importante et commerçante, ayant des maisons à deux étages et paraissant compter 8000 à 9000 habitans. On conçoit qu'il ne soit pas possible, une fois que nous aurons établi notre domination dans cette contrée, de la laisser sans communication par chemin de fer avec le Soudan. Ce serait d'autant plus inadmissible qu'outre les produits

(1) *Reisen und Entdeckungen in Nord and Central Africa*, von Dr Heinrich Barth, erster Band, 4e carte, Gotha, 1857, Justus Perthes.

agricoles et fabriqués, il y a dans cette région des sources de trafic qui proviennent du transit du sel; Barth parle du départ d'une caravane de 10 000 chameaux se rendant aux salines de Bilma, situées au nord-est d'Agadès, dans le pays dit de Kaouar. Il reconnaît que le chiffre des chameaux peut être un peu exagéré, mais qu'il n'en résulte pas moins un énorme mouvement. Il semble découler de son texte que plusieurs fois par an des caravanes de ce genre, sinon exactement de cette importance, traversent Agadès ou l'Aïr (1).

Indépendamment de tout projet de Transsaharien, il ressort donc comme évident que l'on devra construire une ligne ferrée, reliant l'Aïr, tout au moins à partir d'Agadès, 17e degré, plus probablement à partir de Tintelloust, 18e degré et demi, au Soudan, mettons à Sinder, point assez central; ce serait une longueur de 600 à 700 kilomètres à déduire de celle du Transsaharien proprement dit, puisqu'elle aurait sa nécessité propre en dehors de toute jonction de l'Algérie avec la région du Tchad. Il est même très vraisemblable que cette ligne ferrée, simplement soudanaise, devrait un jour être prolongée à l'est jusqu'à l'oasis de Bilma, qui approvisionne aujourd'hui entièrement le Soudan de sel. Il y a des chances sérieuses pour que ces lignes soudanaises, desservant la partie tropicale du Sahara, soient rémunératrices.

Si l'on retranche ces tronçons qu'il faudra toujours faire, soit les 370 kilomètres de Biskra à Ouargla et les 600 ou 700 du Soudan central à l'Aïr, on voit que la longueur prévue de 2600 à 2700 kilomètres pour le chemin de fer de jonction de l'Algérie et de la région du Tchad, se réduit, en réalité, à 1 600 ou 1 700 kilomètres. Voilà la longueur du Transsaharien à proprement parler; cette ligne, dont le seul nom épouvante les gens superficiels, se réduit à des proportions vraiment des plus modiques.

Si la longueur n'a rien d'effrayant, la nature du pays peut-elle faire reculer devant l'œuvre? Il s'agit de traverser le Sahara, c'est-à-dire un désert, ce que le public, d'après la convention, se représente comme une immense étendue de sables mouvans, soulevés et remués en tous sens par les vents. D'abord, l'on se trompe complètement sur ce qu'est un désert et notamment le désert du Sahara; le sable, les dunes, n'y occupent que des parties restreintes, surtout dans la région qui offre le tracé le plus na-

(1) *Reisen und Entdeckungen*, etc., von Dr Heinrich Barth, t. Ier, p. 467, 468.

turel au Transsaharien. La pierre, le roc nu est beaucoup plus la caractéristique du Sahara, en longeant à l'est l'Hoggar et plus au sud l'Aïr, que le sable. Un ingénieur, qui fut chargé en 1880 de diriger l'une des trois missions pour l'étude sur les lieux du chemin de fer transsaharien, M. Choisy, a heureusement dissipé cette légende : « Le Sahara, écrit-il dans les souvenirs de sa mission, est le pays du monde dont l'imagination altère le plus étrangement les contours et les couleurs... Chacun a son Sahara. Le mien était une grande plaine brûlante, couverte de sable mouvant que le simoun agite... Trois mois entiers, je dus vivre de la vie de caravane, sans cesse entouré d'Arabes du sud, sans autre perspective que des horizons vides. Toute une révolution s'opéra dans mes idées en ces trois mois. Le Sahara pays plat? quels beaux ravins à pic j'y ai gravis! — Un ciel de feu? On gèle rien qu'en songeant à certaines nuits du désert. — Du sable ! J'ai marché de longues journées sans en trouver de quoi sécher une lettre. — Au reste, il y a désert et désert ; désert plat et désert raviné ; il y a même désert de sable. » Mais ce dernier est l'exception, il ne semble guère se rencontrer que dans la partie nord du Sahara, et on trouve, dans cette partie même, un couloir de terrain ferme entre les dunes au sud de Tougourt en suivant le lit du fleuve souterrain l'Igharghar jusqu'au point où l'on atteint un plateau rocheux, de médiocre hauteur d'ailleurs, le Tassili, qui occupe le Sahara du centre.

Le Sahara, en définitive, est beaucoup plus une étendue de roc qu'une étendue sablonneuse. On ne peut dire que ce soit une plaine ; mais le relief n'est nulle part très élevé ; sur cette longueur de 2600 à 2700 kilomètres, de Biskra à la région du Tchad, les points culminans, soit dans le plateau de Tassili, soit dans l'Aïr, ne paraissent dépasser nulle part 1 800 mètres, hauteur presque moitié moindre que les points culminans de l'Algérie, et il ne s'agit là que de pics isolés.

La carte jointe, dans les *Comptes rendus de la Société de Géographie*, aux lettres récemment écrites par M. Foureau, du puits d'Asiou, c'est-à-dire du Sahara méridional, fixe à une hauteur de 1 362 mètres la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique, au Djebel Ahorrene, à plus de 1 300 kilomètres au sud de Biskra ; rien ne dit qu'en étudiant mieux le pays on ne trouvera pas des cols plus bas. Ce relief modéré, sur un si grand trajet, doit faire considérer le Sahara sinon comme une plaine

au sens absolu du mot, tout au moins comme une des contrées, relativement à leur étendue, les plus planes de l'Afrique. Pour se rendre du Cap au Transvaal on gravit de bien autres sommets.

Ainsi, terrain rocheux, plutôt que sablonneux, relief modique du sol, voilà les caractéristiques du pays. Pour l'établissement d'un chemin de fer, pour le coût de construction et d'exploitation, elles sont favorables. Le manque d'eau, il est vrai, est une condition contraire; mais ce manque d'eau n'est nullement absolu. Dans toute la partie septentrionale, de Biskra à Tougourt, la sonde artésienne a fait jaillir des quantités de nappes et surgir de nombreuses oasis. Au sud de Tougourt jusqu'au delà d'El Biod, sur 700 ou 800 kilomètres, s'étend la vallée de l'Igharghar, et, outre les puits qui s'y rencontrent actuellement, la sonde artésienne en fera certainement trouver d'autres. Le Sahara méridional, recevant d'ailleurs déjà les pluies tropicales, dans la grande section qui va d'Asiou au Tchad et qui représente un bon tiers du tracé du Transsaharien, les puits sont nombreux. Il reste le haut plateau du Tassili, d'une longueur de 400 à 500 kilomètres, formant la chaîne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique; là, les puits sont plus rares; mais il en existe pour alimenter les caravanes assez fréquentes qui traversent cette région, la plus désolée du Sahara. Flatters lui-même l'a parcourue tout entière avec 277 chameaux et une soixantaine d'hommes, sans compter tous les Touareg qui le suivaient et l'épiaient de loin; et ce ne sont pas les huit jours d'eau que portaient ses chameaux de charge qui ont pu suppléer à celle qui aurait manqué durant ce trajet de 400 à 500 kilomètres. MM. Foureau et Lamy, avec une expédition comprenant un millier de chameaux et plusieurs centaines d'hommes, ont éprouvé de la difficulté à se ravitailler en eau dans une partie du parcours du Tassili; mais enfin ils y sont parvenus. L'on conviendra qu'il faut moins d'eau pour alimenter quelques trains de chemin de fer que pour des milliers de chameaux et d'hommes. Puis ces eaux ne sont pas aménagées, ces puits ne sont pas entretenus; l'on peut avoir la certitude que, la science européenne et surtout le soin et la vigilance des Européens aidant, les ressources en eau de cette région seront considérablement accrues.

C'est ce qui est arrivé partout pour les chemins de fer désertiques qui, à l'heure actuelle, foisonnent dans le monde. On en compte plus de 10 000 kilomètres, soit dans le désert d'Atacama,

en pleine Amérique du Sud, où se trouvent les gisemens de nitrate, soit dans l'Australie de l'Ouest, de Perth à Coolgardie et à Kalgurli, pays des mines d'or, soit dans le district dénommé Northern Territory, où la colonie de l'Australie du Sud a fait pénétrer un chemin de fer visant le centre de ce continent, soit dans la région de l'Asie centrale, où les Russes, les pionniers de cette sorte de travaux, ont construit le chemin de fer transcaspien, soit dans le désert de Libye, où les Anglais viennent de faire le chemin de fer de l'Atbara pour éviter les cataractes et les méandres du Nil.

Partout le désert reçoit des chemins de fer et les alimente; nulle part le manque d'eau n'a été un obstacle à la voie ferrée. A Coolgardie, premier siège des mines d'or ouest-australiennes, l'eau, en 1895, se vendait couramment 6 pence le gallon, soit 0 fr. 15 le litre, et, avant sa distillation (1), elle était de plus mauvaise qualité que l'eau que trouvent nos avant-postes dans le Sahara: cela n'a nullement empêché la locomotive d'arriver à Coolgardie et de dépasser même cette station. Dans le Turkestan, les trains font quelquefois 160 kilomètres sans rencontrer une goutte d'eau. Il s'en faut que la situation apparaisse comme aussi défavorable, nous ne disons pas dans le Sahara en général, mais même sur le plateau de Tassili, qui en forme la partie la plus sauvage. La carte de M. Foureau y révèle des quantités d'oueds, et, si à sec qu'ils puissent se trouver dans certaines saisons, il n'y en a pas moins là des ressources que l'on peut aménager, soit par des citernes, soit par des puits artésiens. Dût-on renoncer à cette ressource, les puits actuels, mieux entretenus, suffiraient. Mais il est quasi certain que ces quantités d'eau pourront être considérablement accrues, même sur le plateau de Tassili. Les reconnaissances toutes récentes du capitaine Pein, se rattachant à la mission Foureau, le démontrent. Chef du poste de Ouargla, cet officier, très au courant du Sahara septentrional, ayant poursuivi, il y a un an, un rezzou jusque dans la région de Ghadamès, fut chargé de maintenir le contact avec la colonne Foureau-Lamy et d'assurer les courriers. Il s'avança jusqu'à Tadent, au delà du 23e degré, plus au sud que le point où Flatters avait trouvé la mort, et à plus de 1000 kilomètres d'Ouargla; il revint par la sebkha d'Amagdor et Amguid, route différente de celle qu'avait suivie la

(1) Voir dans la *Revue* du 1er juin et du 1er août 1896, les études de M. Pierre Leroy-Beaulieu sur l'Australie.

mission Foureau et moins difficile. D'après ses récits, « il existe, dans cette région, des localités où l'eau est abondante, où les palmiers poussent vigoureusement. Le capitaine Pein a visité l'une d'elles, qui avait plusieurs kilomètres d'étendue. Il serait possible d'y faire des cultures à l'abri des dattiers. Mais l'insécurité du pays est trop grande, et les Touareg ne se soucient guère de cultiver pour les autres. Aussi se contentent-ils, le moment venu, « de récolter les dattes de leurs palmiers sans prendre aucunement soin de ces arbres (1). » Cette description, il est important de se le rappeler, ne s'applique pas au Sud algérien, où il ne se rencontre pas de Touareg, mais à la région saharienne plus méridionale comprenant le plateau du Tassili. Ainsi le manque d'eau n'apparaît nullement comme un obstacle.

Ni l'étendue de la ligne à exécuter, ni la nature des lieux ne sont donc de nature à inquiéter ou à décourager. L'œuvre apparaît comme de proportions modestes et d'une exécution relativement aisée. Serait-ce la dépense qui pourrait faire hésiter? Peut-être, il y a vingt ans, en eût-il été ainsi. Aujourd'hui, on a fait de très grands progrès dans la construction des chemins de fer en pays neufs. J'ai suivi de près la construction d'une ligne en région désertique, débouchant dans le Sahara septentrional, la ligne de Sfax à Gafsa et aux grands gisemens de phosphates Sud-tunisiens; j'ai été la visiter; le succès de cette ligne a contribué à me faire reprendre l'idée du chemin de fer transsaharien. On a construit en dix-huit mois et moyennant 60 000 francs par kilomètre, y compris un matériel des plus importans, destiné à pourvoir à un trafic de 350 000 à 400 000 tonnes, les 250 kilomètres de Sfax aux mines de phosphates, à travers une contrée désertique sur la moitié du parcours. A l'heure actuelle, on trouverait des concessionnaires à 65 000 francs le kilomètre, matériel compris, pour les 370 kilomètres de Biskra à Ouargla; pour le tronçon suivant, qui se ferait en pays presque plat, de Ouargla à la chaîne du Tindesset, sur un parcours de 600 kilomètres environ, en rehaussant le coût de 10 000 francs, ce qui le porterait à 75 000 francs, il est probable que l'on aboutirait; la traversée du plateau du Tassili, quoique à partir d'Afara on se trouve sur un terrain qui ne présente plus de hauts reliefs, pourrait, sur 400 kilomètres, coûter une centaine de mille francs; ensuite on redescend graduellement jusqu'au puits d'Asiou, et la traversée du Sahara méridional semble ne

(1) *Comité de l'Afrique Française, Bulletin mensuel*, juin 1899, p. 177.

pas offrir de grandes difficultés; la principale dépense paraît être d'amener les rails sur place, où les matériaux de construction abondent, notamment la pierre et le ballast. On peut admettre une dépense de 90 000 francs le kilomètre pour les 1 300 à 1 350 à parcourir depuis les environs de Tadent jusqu'à la région du Tchad. Récapitulons : les 370 premiers kilomètres à 65 000 francs, prix formant déjà l'objet de projets de convention, les 600 suivans à 75 000, les 400 du plateau du Tassili proprement dit à 100 000, les 1 300 à 1 350 restans à 90 000, ces chiffres donnent une dépense totale, pour les 2 700 à 2 750 kilomètres à construire, de 230 à 231 millions, soit une moyenne de 85 000 francs environ par kilomètre. Encore est-il possible que l'on obtienne une réduction sensible sur ces chiffres. Majorons-les, néanmoins, de 20 millions pour l'imprévu, et l'on arrive à 250 millions.

Ainsi : 230 à 250 millions de francs, c'est à ce chiffre modique que reviendrait le chemin de fer transsaharien. Que l'on n'accuse pas ces évaluations d'être trop basses; pour le premier tronçon de Biskra-Ouargla, ce ne sont pas des hypothèses, ce sont des certitudes. Nous insisterons toujours sur l'exemple du chemin de fer des phosphates de Gafsa, fait en vue d'un énorme trafic. Les récens chemins de fer tunisiens à voie étroite exécutés par la Compagnie de Bône-Guelma, d'une étendue d'environ 300 kilomètres, n'ont pas coûté plus de 51 000 à 52 000 francs en moyenne de frais de construction. En relevant ce prix de plus de 60 pour 100 pour le chemin de fer transsaharien, on fait, certes, une grande concession, non seulement aux difficultés connues du parcours, mais encore à l'imprévu. Il ne faut pas oublier que la main-d'œuvre ne manquerait pas pour ce travail : sans parler des Kabyles et des Italiens qui ne feraient pas défaut pour la partie septentrionale, on pourrait compter sur un grand afflux de nègres du Fezzan et du Soudan. Ces deux régions renferment des quantités illimitées de bons travailleurs, qui, pour gagner 1 fr. 75 à 2 francs par jour, franchissent d'énormes distances. Ils viennent, depuis une dizaine d'années, en bandes nombreuses en Tunisie; je les y ai vus souvent dans les voyages annuels que je fais depuis 1885 en ce pays; ils y rendent des services très appréciés (1). Il est probable même que dans le Sahara méridional,

(1) Une note officielle constatait, il y a quelques jours, à propos d'une rixe entre ouvriers italiens et nègres soudanais, qu'un grand nombre de ceux-ci sont employés aux travaux du port de Bizerte.

à partir des premiers villages de l'Aïr et sur un parcours de 650 à 700 kilomètres, on les aurait à bien meilleur compte.

L'exploitation pourrait être très économique: certaines de nos compagnies africaines, celle de Bône-Guelma notamment, ont beaucoup amélioré leurs méthodes à ce sujet. En 1897, les 252 kilomètres à voie étroite exploités en Tunisie par cette compagnie, avec deux trains par jour au minimum dans chaque sens, n'ont pas coûté en moyenne tout à fait 2 000 francs de frais d'exploitation par kilomètre et ont laissé une recette nette de 90 000 francs, quoique ces lignes soient toutes nouvelles et parcourent en général des pays assez incultes et très peu peuplés. Les frais d'exploitation du chemin de fer transsaharien pourraient être très peu élevés, surtout si l'État dégrevait le pétrole avec lequel on pourrait chauffer les locomotives. Il y a deux hypothèses pour le Transsaharien : ou il aurait un grand trafic et une exploitation intensive, ce qui n'est nullement improbable, à la longue du moins; il faudrait alors plusieurs trains chaque jour dans chaque sens, et peut-être des trains de voyageurs distincts des trains de marchandises; ou bien le trafic sera restreint; nous regardons la première hypothèse comme plus probable avec le temps; mais tenons-nous-en à la seconde, qui est la plus désavantageuse pour notre thèse. Dans ce cas d'un trafic réduit, il suffirait d'avoir en chaque sens deux ou trois trains par semaine; le Transcaspien a actuellement trois trains hebdomadaires. Dans ces conditions, les frais d'exploitation ne devraient pas dépasser 2 000 francs par kilomètre; car il y aurait quatre à cinq fois moins de trains que sur les lignes tunisiennes nouvelles de la Compagnie Bône-Guelma qui n'arrivent pas tout à fait à cette dépense kilométrique; certaines dépenses seraient plus grandes dans le désert, mais d'un autre côté, le bien moindre nombre de trains fournirait une compensation aux économies. Il nous paraît incontestable, et nous allons essayer de le démontrer, que ces 2 000 francs de frais d'exploitation par kilomètre seraient très facilement couverts, et bientôt largement dépassés.

IV

Quel pourrait être le trafic du chemin de fer transsaharien? Il est clair qu'on ne peut l'évaluer avec exactitude, parce qu'il est presque tout entier à créer. Un esprit habitué à l'observation

économique et qui sait apprécier l'effet produit par les voies de communication à longue distance entre contrées à climats différens peut, néanmoins, s'en faire une idée. Il ne s'agit pas de prendre les différentes denrées des pays tempérés, situés au nord de la ligne, et des pays tropicaux situés au sud, de les supputer et de faire l'addition du tonnage. Ce procédé est insuffisant et trompeur. Il faut voir les choses de beaucoup plus haut et par grandes masses.

Le trafic du Transsaharien peut être d'abord un trafic de voyageurs et de colis à grande vitesse, en second lieu un trafic de marchandises communes à petite vitesse. La voie nouvelle jouira de l'un et de l'autre.

Le trafic des voyageurs et des colis à grande vitesse sera, sinon dès le lendemain de l'ouverture de la ligne, du moins au bout de peu d'années, considérable, nous n'hésitons pas à le dire. Pour en juger, il suffit de rappeler que le Transsaharien mettra la région la plus riche des tropiques, c'est-à-dire tout le Soudan central, à cinq jours ou cinq jours et demi de Paris, Londres et Bruxelles, à savoir des capitales des trois pays les plus intéressés dans le développement de l'Afrique. Le Transsaharien aura le monopole de tous les transports postaux dans l'Afrique, jusqu'à l'État du Congo inclusivement. Le Transsaharien sera du reste nécessairement prolongé par une ligne ferrée allant, sinon jusqu'au Congo, du moins jusqu'à l'Oubanghi. Déjà l'explorateur Gentil, qui, dans une conférence faite à l'École coloniale à Paris, s'est déclaré le partisan résolu du Transsaharien, prépare un chemin de fer reliant l'Oubanghi à la partie navigable du Chari. Ainsi, tous les transports par terre, non seulement pour les possessions françaises, mais pour les possessions anglaises, les possessions allemandes et les possessions belges, prendront la voie transsaharienne. Comme, de plus, le chemin de fer transsaharien sera, avec le temps, prolongé par deux lignes transversales dans le sens des parallèles, vers l'est et vers l'ouest, il est possible qu'il offre également la plus courte durée pour les transports postaux à destination de l'Amérique du Sud; Rio-Janeiro et Buenos-Ayres pourront, au point de vue des correspondances, être de plusieurs jours plus rapprochés de Paris, Londres, Bruxelles et Berlin. Le Transsaharien, plongeant directement du nord au sud dans le centre de l'Afrique, en suivant presque le méridien de Paris, est destiné à devenir la charpente de tout le

réseau ferré des deux tiers de l'Afrique. Le trafic postal peut être déjà un élément appréciable de revenu pour une voie ferrée de ce genre; qu'on pense à l'importance qu'attachent la France et l'Italie au passage de la malle des Indes et à l'ardeur qu'elles mettent à se le disputer! Toutes les malles pour les trois quarts du continent africain et pour une partie de l'Amérique du Sud suivront le Transsaharien. Cet exemple entraînera tous les colis à grande vitesse, pour lesquels l'économie de trois ou cinq jours à huit ou dix jours de voyage a de l'importance, et ce n'est pas là non plus, quand il s'agit de zones aussi énormes, un élément négligeable. D'autre part, tous les voyageurs à destination de l'Afrique du Centre, Congo compris, emprunteront aussi cette voie; ces voyageurs sont de genre très divers : fonctionnaires et leurs familles, chefs ou employés d'administration, officiers allant rejoindre, commerçans, planteurs, colons de toute nature, touristes même, — car il n'est pas douteux que le centre de l'Afrique, mis à cinq ou six jours de Paris, Londres et Bruxelles, soit un centre d'attraction, — prendront le Transsaharien. Ils le feront d'autant plus que cette voie procurera une notable économie d'argent relativement à la voie de mer. Il en coûte de 700 francs à 1 000 francs pour se rendre de Bordeaux aux ports de l'Afrique de l'Ouest, Dakar, Konakri et Kotonou, et l'on n'est que sur la côte; les 3000 kilomètres de Philippeville ou Alger à la région du Tchad pourraient, en place de luxe, être franchis pour 400 à 450 francs, ce qui porterait la dépense, à partir de Marseille, entre 480 et 530 francs. Est-il exagéré de penser qu'avec toutes les catégories de voyageurs énumérées ci-dessus on arriverait, les deux sens compris, à une dizaine de mille voyages, procurant au Transsaharien environ 3 millions et demi de francs, surcroît de bagages compris, soit, pour chacun des 2700 kilomètres du Transsaharien proprement dit, 1300 francs environ?

Il y aurait une source non moins abondante de trafic de voyageurs dans le transport des indigènes même du Soudan central aux régions méditerranéennes. Personne n'ignore que les populations primitives aiment beaucoup à se déplacer. Cela se manifeste en Égypte, dans notre Algérie-Tunisie, au Tonkin, en Chine même. Or, la riche région entre le Niger et le Tchad est considérée comme ayant une population d'environ 30 millions de noirs. Ces gens sont assez travailleurs et, du reste, migrateurs. On a

vu qu'il en arrive, à l'heure actuelle, en Tunisie, malgré la longueur du chemin, cherchant ce qui est pour eux un haut salaire, à savoir 1 fr. 75 à 2 francs par jour. La main-d'œuvre, pour les travaux publics, ceux des mines et carrières qui deviennent de plus en plus nombreux, ceux même des exploitations agricoles européennes, se fait rare dans nos possessions du nord de l'Afrique. Le Transsaharien pourrait, pour 75 à 80 francs, transporter en quatre jours un noir de la région du Tchad en pleine Algérie ou Tunisie. Dans ces conditions, il est certain que, à la longue, des dizaines de milliers de noirs du Soudan viendraient faire des campagnes de deux ou trois ans dans nos colonies méditerranéennes pour y amasser un pécule et retourner ensuite chez eux.

Ils gagneraient facilement 500 à 600 francs par année dans la région méditerranéenne, dont ils économiseraient au moins la moitié, sinon les deux tiers; cela leur permettrait de revenir au bout de deux ans et demi ou trois ans avec un pécule de 600 à 700 ou 800 francs nets, frais d'aller et de retour déduits; au Soudan, c'est là une petite fortune, facilement acquise, étant donnés les goûts migrateurs des noirs. D'après une appréciation très modérée, une quinzaine de mille noirs pourrait chaque année voyager ainsi dans chaque sens, entre le Soudan et la Méditerranée, soit 30000 en tout, et procurer au Transsaharien une recette d'environ 2 millions à 2 millions et demi par an, soit de 800 à 900 francs par kilomètre. Il faudrait y ajouter le trafic local, qui, dans certaines régions sahariennes, sera important, entre l'Aïr, par exemple, et le Soudan. Avec les transports postaux, qui sont appelés à être très considérables, les petits colis à grande vitesse, les voyageurs blancs de toute catégorie à destination de tout le centre de l'Afrique, les migrations de noirs entre le Soudan, l'Algérie et la Tunisie, paraissent bien devoir fournir ensemble un trafic de 7 à 8 millions au Transsaharien proprement dit, soit de 3000 francs environ par kilomètre; ce serait plus qu'il ne faut pour les frais d'exploitation, étant donné que la Compagnie de Bône à Guelma exploite les chemins de fer tunisiens à voie étroite, ayant deux trains par jour dans chaque sens, à un peu moins de 2000 francs par kilomètre; les 1000 francs d'écart compenseraient largement le surcroît de charge qui pourrait résulter du climat et des difficultés locales.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du trafic des voyageurs et des

messageries à grande vitesse : il n'est pas douteux qu'il n'y ait, en outre, un important trafic de marchandises; la profonde diversité des climats, c'est-à-dire des productions, que la ligne rapprochera d'une manière si sensible, doit provoquer de nombreux échanges. Il est tout d'abord un article qui, à lui seul, peut-être, pourrait, même indépendamment des voyageurs, procurer au Transsaharien un trafic rémunérateur; c'est le sel. On sait que cette denrée indispensable manque à tout le centre africain. Dans certains endroits de cette région, on extrait le sel de la bouse de vache ou de plantes diverses; ailleurs, on l'apporte laborieusement de l'oasis de Bilma, située au nord-est, où, d'après le voyageur allemand Nachtigal, se rendent chaque année à cet effet 70 000 chameaux (1). Le sel revient, dans la généralité du Soudan, à 1 franc ou 1 fr. 50 le kilogramme. En France, le sel paie un impôt de 0 fr. 10 et se vend au détail une vingtaine de centimes le kilogramme; il s'en consomme 350 000 000 kilogrammes, soit 9 kilogrammes à peu près par habitant. Le Transsaharien, en puisant le sel soit à Bilma, soit à la sebkha d'Amagdor, soit dans les chotts algériens, soit même dans les salins méridionaux de la France, pourrait, moyennant un fret de 100 francs par tonne, correspondant à 3 centimes 1/3 par kilomètre sur tout le parcours, — ce qui équivaudrait juste à notre impôt français, — faire baisser le prix du sel au Soudan à une vingtaine de centimes au lieu de 1 franc à 1 fr. 50; la consommation, en quelques années, en décuplerait; en supposant qu'elle ne fût que de la moitié environ de celle de la population française, soit de 5 kilogrammes par habitant au lieu de 9 chez nous, comme la population à alimenter en cet article est d'au moins 30 millions, ce serait un trafic de 150 000 tonnes; voulût-on le réduire d'un tiers, il resterait 100 000 tonnes, qui, à 60 ou 70 francs en moyenne par tonne, en supposant qu'une partie provînt du milieu du Sahara et le reste seulement du sud de l'Algérie ou de la France, représenterait 6 à 7 millions de francs ou 2200 à 2600 francs par kilomètre, de quoi couvrir, avec un seul article de marchandises, les frais d'exploitation de la ligne.

Nombreuses seraient d'ailleurs les autres sources de trafic : dans le sens du nord au sud, les céréales algériennes à destination de toutes les oasis sahariennes, dont l'importance irait en gran-

(1) Élisée Reclus, *Géographie universelle*, tome XI, p. 819.

dissant et dont le nombre aussi s'accroîtrait, comme on l'a vu plus haut par les réflexions du capitaine Pein sur le pays des Touareg; tous les produits manufacturés à destination de populations très nombreuses; dans le sens du sud au nord, les dattes, l'ivoire du Tchad, les peaux d'animaux, l'indigo, l'étain, qui est abondant, les gommes, les dépouilles autres que les peaux d'animaux divers, cornes de rhinocéros et de bœufs, laines, poils, le coton, dont la zone de culture, d'après Barth, est très étendue, le café, les plus précieux parmi les bois exotiques. A peine quelques embryons de ce trafic existent-ils à l'heure actuelle, parce qu'il en coûterait 800 francs à 1 000 francs au moins par tonne pour les effectuer à chameau; le Transsaharien pourra appliquer des tarifs gradués sur la valeur des marchandises, s'élevant par exemple à 15 ou 20 centimes le kilomètre, ce qui mettrait le trajet du Soudan à la Méditerranée à 450 ou 600 francs la tonne, pour les marchandises d'une grande valeur comme l'ivoire, la poudre d'or et peut-être les plumes d'autruche, mais s'abaissant à 2 centimes ou 2 centimes et demi pour les marchandises de peu de prix. Aux États-Unis, on descend jusqu'à 9 dixièmes de centime pour le charbon. La Compagnie des Phosphates de Gafsa, quoiqu'il ne doive guère y avoir de trafic que dans un sens, pense qu'elle ne dépensera pas 2 centimes par kilomètre.

Il n'est guère de marchandises communes, même le blé, même les métaux, même les minerais un peu riches, qui ne puissent supporter, quand les prix sont relativement bas au lieu de production, un tarif de 2 centimes par kilomètre sur 3000 kilomètres, soit de 60 francs. Le blé vaut en France en moyenne, dans ces dernières années, 200 à 220 francs la tonne; la laine, même dans les bas cours, vaut 1 000 francs la tonne; le coton, 700 francs; le cuivre, près de 2000 francs; le plomb, 350 francs; le zinc, plus de 600 francs; l'étain vaut encore davantage; même les minerais non travaillés, mais ayant une assez bonne teneur, pourraient supporter un tarif aussi modique. Il est très peu de marchandises communes qui ne vaillent pas aujourd'hui 250 à 300 francs la tonne, et qui, par conséquent, étant produites à bon compte au Soudan, soit du fait de l'excellence du sol et du bas prix de la main-d'œuvre, soit par l'abondance de gisemens miniers, ne puissent franchir, dans les conditions que nous venons de dire, les 3000 kilomètres du Transsaharien et de ses prolongemens en Algérie.

Nous n'avons pas parlé des richesses minérales que le Sahara peut contenir, sauf le sel, qui assurera un énorme trafic. Il est très peu vraisemblable que cette immensité, qui, dans le plateau du Tassili, longeant le Hoggar, et dans l'Aïr, contient de vastes zones de terrains primitifs, ne renferme pas de richesses minières. On sait que déjà le Sud algérien et tunisien a révélé d'énormes gisemens de phosphate et que la même région paraît très riche en minerais de calamine, aujourd'hui infiniment recherchés. Une opinion assez accréditée parmi les savans, c'est qu'il y a de grandes chances de trouver dans le Sahara des dépôts de nitrates. Il a été fait de très instructives études qui, naturellement, ne peuvent être encore qu'hypothétiques, sur les ressources minières sahariennes. M. A. Souleyre, notamment, a beaucoup éclairé cette matière (1). D'après des observations aussi exactes qu'ingénieuses, il existe une loi de concentration des matières minérales sur des bandes parallèles à l'équateur : c'est ainsi que les phosphates d'Algérie et de Tunisie correspondent à ceux de la Floride et des Carolines, et que l'on pense que dans le massif volcanique du Hoggar, sur le tracé du Transsaharien, à 1500 kilomètres de la côte d'Algérie, il doit se trouver des dépôts de nitrate analogues à ceux du désert d'Atacama dans l'Amérique du Sud. S'il en était ainsi, les 1500 kilomètres à franchir, au tarif de 2 centimes, représenteraient seulement 30 francs la tonne sur une marchandise qui vaut 170 francs dans les ports algériens ; à supposer que l'on n'en transportât que 200000 à 300000 tonnes par an, ce qui représenterait moins du quart ou du tiers des transports de nitrate au Chili et n'égalerait pas les exportations qui se font actuellement de phosphates d'Algérie et de Tunisie, ce serait un trafic de 4000 à 6000 francs par kilomètre.

Il ne s'agit là, sans doute, que de « possibilités, » comme disent les Anglais ; mais, quand ces magnifiques « possibilités » se joignent à de satisfaisantes certitudes, comme celles que nous avons décrites plus haut, c'est assez pour déterminer un grand travail public qui ne doit, d'ailleurs, coûter qu'une somme modique, 230 à 250 millions de francs. Même sans aucun appoint de nitrate et de trouvailles dans le Sahara, autres que le sel, il apparaît comme infiniment probable que le Transsaharien aurait,

(1) Voir ses articles dans la *Revue Scientifique*, intitulés : *les Nitrates de l'Afrique du Nord*, 2e semestre de 1895, et *Origine et distribution des gîtes de métalloïdes; Ressources minières du Sahara*, n° du 4 mars 1899.

en voyageurs et marchandises, un trafic minimum de 6000 à 7 000 francs par kilomètre environ, pour des frais d'exploitation qui ne pourraient dépasser 3 000 francs, soit 50 pour 100 de plus que les frais d'exploitation du nouveau réseau tunisien. Ce trafic minimum de 6000 francs, on a l'espérance de le voir doubler ou tripler; il est probable que, même financièrement, le chemin de fer transsaharien sera à la longue une excellente affaire. Néanmoins, comme le gros public n'est pas familier avec des œuvres de ce genre, il serait toujours impossible d'accomplir, sans une garantie d'intérêt de l'État, cette grande œuvre qui sera probablement, à la longue, très rémunératrice.

On dira peut-être que des chemins de fer qui partiraient du golfe de Guinée pour se diriger vers le Tchad, ayant une plus courte distance que le Transsaharien, lui déroberaient une partie de son trafic. D'abord, cette concurrence serait quasi nulle en ce qui concerne la poste, les voyageurs, les colis privés, parce que la durée du transport, tant par terre que par mer, serait deux fois plus longue par la voie de l'ouest que par la voie du nord. En outre, ces chemins de fer seront beaucoup plus difficiles à construire et à exploiter dans ces pays marécageux, fiévreux, où l'Européen a grand'-peine à vivre. Enfin, le surcroît de transport terrestre sera largement compensé pour un très grand nombre de marchandises même communes, non seulement par la moindre durée et la plus grande régularité du trajet, mais par l'arrivée des denrées en pleine Méditerranée, à quelques heures de Marseille, de Gênes, de Trieste et à portée de marchés de consommation considérables, la France, l'Italie, la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne du Sud.

Nous sommes naturellement amené à examiner la question du tracé du Transsaharien. Il s'est produit à ce sujet beaucoup de rivalités; chaque province algérienne, puis aujourd'hui la Tunisie, prétend avoir chez elle le point de départ de la ligne. Ces compétitions n'ont pas été pour peu de chose dans le retard apporté à l'exécution de l'œuvre. La solution, cependant, est facile à trouver et elle s'impose très nettement. N'oublions pas d'abord que le Transsaharien ne doit pas être une œuvre algérienne, ni une œuvre tunisienne; c'est, dans toute la force du mot, suivant l'expression anglaise, une œuvre impériale. La voie ferrée à construire doit être en premier lieu un instrument politique et stratégique, reliant les trois tronçons de notre futur empire africain; cette voie doit constituer définitivement cet empire, nous permettre no-

tamment d'établir notre souveraineté sur le Ouadaï, le Baghirmi, c'est-à-dire qu'il est indispensable qu'elle se rapproche le plus possible de ces contrées encore insoumises et formant, avec nos postes de l'Oubanghi, l'extrême est de notre domaine de l'Afrique centrale. Ainsi, les environs du Tchad, un point qui ne saurait être plus éloigné à l'ouest que Sinder et qui devra peut-être se trouver plus rapproché du grand lac africain, voilà le point d'aboutissement nécessaire du Transsaharien. Il ne s'agit nullement, à l'heure actuelle, d'aller à Tombouctou, qui sera relié à la côte par la voie du Niger, du chemin de fer de Kayes et du Sénégal; l'écoulement des marchandises de la région de Tombouctou a plus de chances de se faire par la route de l'ouest que par celle du nord. Il n'en résulte pas qu'ultérieurement on ne puisse détacher du tronc transsaharien une voie secondaire aboutissant au Niger, soit à Tombouctou, soit à Bouroum; mais cela ne presse aucunement; ce n'est pas l'œuvre essentielle. Au triple point de vue politique, stratégique et commercial, le Transsaharien, du moins le grand tronc, le seul dont il peut être question en ce moment, doit avoir une direction différente. Il doit s'enfoncer en quelque sorte par une ligne droite de la Méditerranée vers la région du Tchad, entre Sinder et ce lac. Voilà le point d'aboutissement très nettement tracé.

Quant au point de départ sur la Méditerranée, il est également facile à trouver. Au point de vue stratégique, le Transsaharien doit partir d'un des points situés à peu près au centre de notre Algérie-Tunisie, de manière à n'être pas menacé par la puissance inconnue qui, un jour, pourrait posséder soit le Maroc, soit la Tripolitaine. Au point de vue commercial, il faut que le Transsaharien mette le Soudan à la moindre distance possible de Marseille et de Paris; il doit réaliser la formule : le Soudan central à cinq jours ou cinq jours et demi de Paris, à six jours de Londres et de Bruxelles. Il faut, par conséquent, que le Transsaharien aboutisse à Philippeville et à Alger, les points les plus rapprochés de Marseille. Cela est indispensable, notamment si l'on veut que le Transsaharien ait un grand trafic de voyageurs. Oran est beaucoup trop éloigné de Marseille, de Gênes et de Trieste. Oran est bien trop en face de l'Espagne et trop près de Gibraltar, de même que Tunis est trop près de la Sicile et de Malte et se trouve trop à découvert.

Ainsi, le voisinage du Tchad pour point d'arrivée, Philippeville

ou Alger, plus exactement l'un et l'autre, comme points de départ, voilà déjà le tracé en grande partie déterminé. Il convient, en outre, que le Transsaharien suive la voie la plus courte entre Philippeville ou Alger et le Tchad; cette voie, c'est celle par laquelle se sont faites toutes les grandes reconnaissances et les explorations, à savoir la voie de Biskra, Ouargla, Amguid, longeant et laissant à l'ouest le massif volcanique du Hoggar, puis desservant les vallées fertiles de l'Aïr. C'est le tracé le plus court, celui qui a toujours paru le plus naturel; on y rencontrera les nombreuses oasis de l'Oued Rir, puis les oasis futures que, d'après le capitaine Pein, on pourrait un jour créer ou améliorer, ainsi qu'il a été dit plus haut, en pays touareg; on longera les contrées qui peuvent contenir des richesses minérales ou minières, la sebkha d'Amagdor; on aura, sur le parcours méridional, une partie des transports des salines de Bilma; on pourra également peut-être transporter au Soudan le sel des chotts algériens. Cette voie a toujours été recommandée aussi bien par les militaires que par les civils.

Quelques personnes se laissent séduire à l'idée de faire passer le Transsaharien par les oasis du Touat, qu'il est toujours question que nous prenions. Depuis vingt ans, nous insistons pour l'occupation du Touat; mais ce n'est nullement par là que doit passer le Transsaharien ; il n'en pourrait être ainsi que si l'on avait Tombouctou pour but. Comme on doit, au contraire, aboutir au lac Tchad, la partie supérieure du chemin, si elle devait parcourir le Touat, serait rejetée beaucoup trop à l'ouest; on allongerait de 400 à 500 kilomètres au moins la longueur de la ligne entre la Méditerranée et la région du Tchad; ce serait une faute colossale. Le Transsaharien doit être aussi court que possible : de Philippeville à la région du Tchad, par Biskra, Ouargla, Amguid, la sebka d'Amagdor, l'Aïr, il aura 2700 à 2800 kilomètres; ce serait une folie que de l'allonger en rejetant vers l'ouest la partie supérieure. Il faut imiter les Russes, qui ont cherché pour leur Transsibérien le plus court trajet possible et qui n'ont pas hésité à ne desservir que par un embranchement la ville la plus importante de la Sibérie, Tomsk, afin de ne pas dévier le tronc principal.

Si nous occupons le Touat, on pourra relier ses oasis soit à Oran, soit de préférence à Alger par un chemin de fer spécial qui aura quelques chances non seulement de faire ses frais, mais de

donner un petit revenu net ; on pourrait aussi se contenter de le rattacher par un embranchement de l'ouest à l'est au Transsaharien; mais ce dernier chemin de fer doit nécessairement suivre un tracé plus oriental.

Partant de Biskra, le chemin de fer transsaharien aboutira au nœud de nos voies ferrées nord-africaines; il sera à portée de Bône, Philippeville, Bougie, Alger même, moyennant la construction d'un court tronçon de Bordj-bou-Aréridj à la ligne de Batna-Biskra; il pourra même être rattaché à Bizerte par la continuation de la ligne en projet de Gafsa à Tozeur jusqu'aux environs de Tougourt par El Oued. Le tracé Biskra-Ouargla-Amguid s'impose d'une façon absolue.

La question du Transsaharien est maintenant très amplement éclairée. Comment hésitons-nous à entreprendre cette grande œuvre qui était quasi décidée il y a dix-neuf ans? De toutes parts, Anglais, Américains et Russes ne parlent que d'énormes travaux; nous, nous ne pensons qu'à de petits chemins de fer côtiers, qui peuvent avoir une utilité régionale, mais qui ne donneront jamais à notre empire africain la charpente dont il a besoin, qui ne mettront jamais les tropiques à quatre jours et demi ou cinq jours de Marseille, Gênes et Trieste, à cinq jours et demi ou six jours de Paris, Londres et Bruxelles. Nous nous complaisons dans les choses mesquines; ce qui est grand épouvante nos faibles cervelles. Cependant, nos explorateurs font de magnifiques prouesses : Gentil dans la région du Tchad, Marchand sur le haut Nil; nous les applaudissons, les couvrons de fleurs, puis retournons à nos distractions, à l'insignifiance de notre vie privée et de notre vie publique; nous ne faisons ni même ne tentons rien pour consolider en nos mains et pour utiliser l'œuvre de ces braves. Prenons-y garde, elle nous échappera; le haut Nil nous a déjà échappé; il en sera bientôt de même du Ouadaï, car nous défions que jamais on le soumette et on le gouverne autrement qu'avec le Transsaharien. Le Sénégal et le Congo sont des bases trop fragiles; l'Algérie-Tunisie seule fournit une base sérieuse à notre action dans le centre de l'Afrique. Écoutons ce que disait dans la séance du 30 mai dernier le ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, au Sénat, en s'excusant d'avoir abandonné à l'Angleterre le Bahr-el-Ghazal : « Quel homme politique n'ayant pas perdu complètement le sens de la réalité, quel ministre sachant que *du Caire on peut en vingt jours amener par le Nil des milliers*

d'hommes au Bahr-el-Ghazal, tandis qu'il nous faut près d'un an pour y faire parvenir épuisés 200 soldats, qui donc aurait osé venir demander au pays le sacrifice inutile du sang et de l'argent par où l'on aurait pu essayer seulement de disputer ce territoire (1)? » Le ministre des Affaires étrangères avait raison; mais la situation va être demain exactement la même pour le Ouadaï; nous aurons besoin, par la voie du Sénégal ou celle du Congo, sinon d'un an, du moins de huit à dix mois, pour y amener quelques centaines d'hommes. Avec le Transsaharien, nous pourrions, en trois ou quatre semaines, y jeter 10000 ou 15000 hommes. Est-il permis d'hésiter? Le terrible aveu fait par M. Delcassé au Sénat ne doit-il pas ouvrir les yeux? Ou nous perdrons la plupart de nos possessions du centre de l'Afrique, ou il faut que, sans aucun ajournement, nous construisions le Transsaharien; c'est l'instrument stratégique indispensable; c'est, de plus, un instrument économique qui promet d'être très efficace, et cela ne coûterait que 230 à 250 millions ! D'après les déclarations des ministres de la Guerre et de la Marine, les simples mesures de précaution prises au moment de Fachoda auront coûté une centaine de millions de francs; c'est près de la moitié de ce qu'il faudrait pour construire le Transsaharien. A moins que la France ne se résigne à ne plus compter dans le monde, il faut qu'elle sache et veuille entreprendre cette œuvre, en réalité très modeste, malgré sa longueur, la seule œuvre, vraiment considérable par ses effets, que nous puissions faire encore; elle nous vaudra, aux portes de la France, la possession paisible et l'exploitation fructueuse d'une immensité de territoire. La postérité flétrirait avec raison la génération qui, après avoir abandonné l'Égypte, n'aurait même pas su faire à temps le Transsaharien.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

(1) *Journal Officiel* du 31 mai 1899, p. 689.

NOS PEINTRES DU SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

I

Lorsqu'en 1847 j'entrai, comme élève, à l'atelier de Drölling, une sorte d'accalmie succédait aux violentes disputes qui, pendant la Restauration et les commencemens du règne de Louis-Philippe, avaient surexcité les deux partis en lutte : les romantiques et les classiques, autrement dit les coloristes et les dessinateurs. Les fougueux critiques d'art avaient singulièrement adouci leurs attaques et, dans un indulgent éclectisme, Théophile Gautier, leur chef reconnu, en était arrivé à concilier les théories les plus contraires : il partageait ses éloges entre Ingres, Delacroix, les paysagistes, et encourageait en même temps les timides essais des réalistes qui réveillaient la tradition espagnole, flamande et hollandaise. Il déguisait si bien ses jugemens sous la magie de son style prestigieux, qu'il fallait lire entre les lignes pour deviner ses préférences. D'ailleurs, à ce moment, toutes les ardeurs belliqueuses se tournaient vers la politique : l'art vivait en paix.

Désormais consacrés, les maîtres jouissaient tranquillement de leur gloire, surtout ceux qui, comme Eugène Delacroix, Th. Rousseau, et Corot, avaient été d'abord les plus contestés. Leurs efforts se voyaient récompensés par d'éclatantes acclamations, bien que la louange n'eût point encore atteint les divaga-

tions dithyrambiques d'aujourd'hui. Tous les talens profitaient de cette impartialité bienveillante, même les jeunes artistes qui cherchaient à explorer les chemins non battus. Seuls, quelques vieux peintres, attardés dans la tradition de David, ralliaient sur leur tête toutes les railleries. Les derniers des rapins les tournaient en ridicule; et je dois dire que certains de ces retardataires affectaient une dignité morne et pédantesque, bien faite pour excuser tant d'irrévérence.

Seulement notre présomption nous entraînait trop loin, lorsque nous parlions de Louis David, lui-même, comme d'un cuistre. Depuis, une réaction a placé ce peintre presque au niveau des plus grands maîtres. Est-elle plus juste? C'est ce que nous allons examiner. David est-il un peintre de génie, un initiateur, un rénovateur, ainsi qu'il a été dit? ou bien, comme l'affirmait notre outrecuidance hasardeuse, faut-il ne voir en lui qu'un habile, mais froid metteur en scène de figures emphatiques et figées, soigneusement dépouillées de tout accent expressif et vrai? A-t-il compris quoi que ce soit à la beauté grecque qu'il prétendait faire revivre sous les yeux de ses contemporains? La composition du *Serment du Jeu de Paume* est-elle autre chose qu'un arrangement théâtral, une réunion de cabotins exhalant, la main sur le cœur, leur patriotisme conventionnel avant la Convention? Et sa *Distribution des aigles* excite-t-elle un autre enthousiasme que celui de mannequins dont on croit entendre grincer les articulations sous des mouvemens outrés, forcés et, par cela même, condamnés à l'immobilité définitive?

Il ne faut rien exagérer; mais, pour les qualités comme pour les défauts, il y a du vrai dans ces deux appréciations si différentes.

David avait reçu de la nature deux dons rares dont il ne s'est guère servi: la vision franche et l'exécution simple. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder un instant son propre *Portrait* du Salon Carré de l'école française et les *Laides Gantoises* de la grande salle moderne. L'un est une merveille d'observation physiognomonique, aux accens fermes et sûrs; les autres sont de la peinture la plus aiguisée, la plus facile, la plus solide et la plus transparente à la fois; c'est fait tout d'une coulée, en pleine pâte (qu'on me pardonne ces inévitables termes techniques); c'est d'une générosité d'ampleur qui défie Frans Hals. Le ton juste s'y affirme du premier coup, admirablement étendu dans de belles sou-

plesses, aussi bien pour les chairs que pour les vêtemens. La mère surtout est absolument vivante et ses filles, si disgraciées, sont superbes de peinture.

Le portrait de Mme Récamier est un chef-d'œuvre laissé en chemin.

Eh bien, malgré ces dons, David ne fut guère en résumé qu'un artiste-rhéteur. Chez lui, le grand peintre a été tué par un caractère orgueilleux, jaloux et mesquin. Il semble avoir fermé ses yeux et son cœur; n'avoir rien vu, rien senti. Et cependant, « quel temps fut-il jamais plus fertile en miracles, » en émotions, en passions enflammées; plus palpitant de vie dévorante et d'horreur tragique, de traits d'héroïsme, de fureurs criminelles et de mépris du danger? Quelle source d'observations pour un peintre doué! Aucun des drames de la Révolution n'a été traduit par David d'une façon puissamment vraie; même pas sa *Mort de Marat*, quoi qu'on en ait dit. On le sent, là, poussé bien plus par la préoccupation d'une popularité malsaine que par une inspiration d'art. Le bras qui pend hors de la baignoire est d'un dessin et d'un modelé de pratique; l'emmanchement du cou porte mal une tête sans ferme accent, car, en cherchant à atténuer la férocité du type, il l'a rendu insignifiant. Néanmoins, l'effet fut grand sur la foule en délire, pleurant son idole. L'écho d'un tel fétichisme a pu, seul, faire passer pour chef-d'œuvre, jusqu'à nos jours, une toile plutôt médiocre. Ah! que nous sommes ici loin des admirables qualités des portraits dont j'ai parlé!

L'homme qui a peint *L'Ami du peuple*, qui a voté la mort de Louis XVI, pour, plus tard, dans son tableau du *Sacre*, glorifier un César, dut, avant tout, soigner ses propres intérêts. On peut douter de sa conviction, lorsqu'il consacre son pinceau à la représentation des vertus civiques; de sa bonne foi, lorsqu'il répond à Carle Vernet l'implorant pour sa sœur dont la tête va tomber sous le couteau: « J'ai peint Brutus, je n'ai pas de grâce à demander! » Un artiste ainsi cuirassé contre la pitié devait garder tout son sang-froid en présence de l'extraordinaire agitation des rues. Il est permis de supposer qu'il veilla d'abord à sa propre sauvegarde, à l'avancement de sa situation, à l'éloignement de ses rivaux. Sa prudence le désintéressa des drames du jour. Il trouva plus sage de s'appuyer sur l'autorité moins discutable, moins dangereuse, du monde antique. Parmi tant de dévouemens sublimes et de crimes, il s'est abstrait dans la morale consacrée de

l'histoire, et rien ne troubla le regard tranquillement égoïste qu'il jeta vers les Grecs dont il s'aidait pour l'élaboration de ses toiles civiques. David, ambitieux avant tout, s'est servi de la politique pour arriver à la domination des arts; et on doit reconnaître qu'il poursuivit ce but avec plus d'âpreté que de délicatesse, cherchant l'appui des tribuns en vogue (témoin Robespierre), pour les renier outrageusement, une fois tombés. Il poursuivit la basse popularité jusqu'à proposer l'abolition de l'Académie dont il avait sollicité les suffrages et dont il faisait partie. Et, quoique l'art charmant et puissant de Prud'hon protestât contre l'envahissement de cet idéal faux, le style de David s'imposa. Et, longtemps, rien ne put contre-balancer son influence despotique; pas même la direction plus ample que prit bientôt le talent d'un de ses élèves, de Gros, le plus beau des hommes, et dont la séduction eût entraîné l'école, s'il eût été plus ambitieux.

David fut proclamé le rénovateur de l'art français. Quoique perverti et parfois très relâché, on se demande si l'art de ses devanciers directs ne valait pas mieux que cette innovation. Dans tous les cas, elle eût été inféconde, si, comme nous le verrons, Ingres ne l'avait pas singulièrement étendue et modifiée dans son caractère, tandis que Gros y mêlait un sentiment de vie et de couleur; elle eût été inféconde, comme le sera toujours tout système ayant pour but de corriger la nature pour la ramener à un type uniforme et conventionnel.

Cette préoccupation a gâté même plus d'un de ses portraits; toutefois, je me plais à signaler encore celui de *Madame Chalgrin*, si simple, si distingué, où le maître se retrouve avec son aisance et sa force naturelles, dont il paraît ne pas avoir lui-même senti le prix.

Mais j'arrive à son tableau du *Sacre*, souvent cité comme son chef-d'œuvre. J'ai beau le voir et le revoir, je n'ai qu'une médiocre admiration pour cette immense toile. La figure de Napoléon, quoiqu'elle manque de souplesse dans le modelé, est d'une belle fierté et donne bien le caractère d'un César. Le costume, très habilement peint, a dû plaire à Talma. Pie VII me paraît, aussi, bien en situation, pas trop humble devant le conquérant : il laisse entrevoir une résignation tranquille, sûr que son effacement ne sera pas sans revanche pour la papauté. Le fond de l'église, les ornemens sacerdotaux, tout cela est fort bien exécuté. L'Impératrice tombe en avant dans un équilibre douteux, qui ne nuit pas

trop à sa tournure élégante. Mais, pour peu que l'on s'éloigne de ces belles parties, on est frappé du maigre effet qu'elles produisent dans l'ensemble. Et puis, que dire des dames d'honneur debout derrière Joséphine, avec une insignifiance de poupées? Tous les personnages de l'entourage sont privés de type, chaque fois que la ressemblance n'est pas rigoureusement exigée. Peut-on voir un groupe plus banal que celui des comparses qui terminent la composition à gauche, misérablement guindés dans leurs uniformes d'un ton louche et blafard?

L'art exige plus de sincérité.

En résumé, dans toutes les occasions où David est astreint à la vérité, comme dans les portraits, dans des choses qui demandent l'exactitude, il retrouve ses qualités. Mais, partout où il peut se livrer à son idéal, il redevient inexpressif et faux. Non seulement il perd alors tout accent juste, mais son exécution elle-même, parfois si sûre, devient veule, léchée et débile. Comment l'homme qui a peint les *Gantoises* peut-il descendre jusqu'à ce paravent niais qui a nom : *les Amours d'Hélène et de Pâris?* Oui, David a regardé la Grèce; mais il n'a pas connu les modèles qui lui eussent appris à accentuer les types, même en les simplifiant; il s'est complu aux grâces bellâtres d'une décadence qui, même au pays des dieux, n'avait pas tardé à succéder aux immortels chefs-d'œuvre.

En nous éloignant de cette vaste toile du *Sacre*, saluons au passage la charmante Mme Vigée-Lebrun et sa jolie fillette, groupe si tendre dont l'exquise grâce, je le sais, n'est pas exempte d'une nuance d'afféterie qui ne serait pas à sa place sous un pinceau masculin, certaines délicatesses d'âme étant, par la nature, refusées au sexe fort. Comme cette mère est adorable d'idolâtrie berceuse! Comme l'enfant doit se mirer avec ravissement dans ses yeux limpides! Ici, en vérité, la peinture est femme et donne bien ce que l'on attend d'elle.

J'arrive, dans ce même Salon Carré de l'école française, à un saisissant tableau : *La Justice et la Vengeance poursuivant le Crime*. Il est l'une de nos plus belles gloires. Tandis que David triomphait et que la faveur publique allait aussi à ses élèves, à Gérard, à Guérin, à Carle Vernet, Prud'hon, — que l'on a appelé le Corrège français et qui, par un étrange hasard, ressemblait à André Chénier avec lequel, dans un art différent, il avait d'autres affinités comme talent, — Prud'hon, longtemps obscur, luttait dans

une situation voisine de la misère. Il avait la vision du beau et cette sensibilité qui ouvre l'âme aux gaîtés et aux tristesses de la nature, de même qu'aux joies et aux douleurs humaines. Aussi, quoique s'inspirant également de l'antiquité, non toutefois de la meilleure époque, il sut donner un charme extrême à des formes un peu convenues, les animant d'un délicieux sentiment d'amour. Il eut des sourires pénétrans; il sut exprimer l'horreur, la pitié et la dignité sévère. Il connut aussi les heures mystérieuses et l'art de vêtir ses figures d'effets puissans et prestigieux. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien le regard glacé d'une lune tragique exaspère l'épouvante de ce criminel au masque de Caracalla, que poursuivent la Justice et la Vengeance, et combien sa blanche caresse enveloppe tendrement le corps de la victime comme d'un pieux suaire, tandis que les déesses découpent, sur leurs ailes célestes, l'implacabilité de leurs fermes profils.

Si nous comparons cette tragédie unique dans son genre à la froideur pédante de certains Romains et Sabins si impassiblement académiques, étalés sur le mur voisin, nous aurons, en comparant aussi le sort si différent des deux peintres, un nouvel exemple de cette vérité qui montre, de tout temps, le génie sacrifié à la médiocrité habile. Cependant Prud'hon ne s'est pas non plus inspiré directement de la Révolution, de ses drames, de ses idylles inquiètes entre les émeutes sauvages; mais il en répercuta les échos; et cela suffit, comme pour André Chénier, à faire d'eux une éclatante exception au milieu de cette rhétorique ampoulée et déclamatoire, parfois d'un sentimentalisme outré, mais d'où la vraie flamme est absente, qui caractérise l'art et la littérature d'une des époques les plus passionnées et les plus sanglantes de l'histoire; cet art dont nous avons signalé, en commençant, les derniers vestiges tombés dans une inanité auguste et niaise.

On reste rêveur devant le problème de cette contradiction entre un art et la nature qui l'environne et qui aurait dû l'inspirer. Presque partout, une amplification théâtrale sourde aux grands cris de nature qui, bien certainement, clamèrent dans ce milieu terriblement tourmenté, et se perdirent sans profit dans le tumulte des émeutes.

Sans doute, c'est que l'art, pour prêter aux choses sa forme durable, cette intensité synthétique qui défie le temps, a besoin de recueillement, de distance et de repos. Il lui faut le souvenir. Eux-mêmes les artistes furent trop pris dans l'action pour avoir

le loisir de la peindre. Effarées au centre d'une agitation continuelle, manquant de recul, les âmes créatrices, comme celle de Prud'hon se réfugièrent dans l'asile que leur offrait l'étude des temps anciens ou dans les allégories ayant quelque similitude avec les préoccupations présentes. Mais rien n'arrête les rhéteurs au cœur froid ; leur faconde s'exaspère dans le bruit, surtout lorsqu'elle est creuse et sonore. Là où les âmes vibrantes se taisent, faute de se reconnaître, le pédant, au plus fort de la tempête, enfle d'autant mieux la marée de ses périodes montantes. Plus d'un tribun de cette époque nous en donne l'exemple. Aussi la Révolution ne verra-t-elle pas son peintre vivant et vibrant. Il appartiendra à la génération suivante. Car le souffle tragique n'ira pas, infécond, se perdre dans l'espace. C'est par la voie de l'hérédité qu'il pénétrera dans le génie d'un homme pour y faire revivre, comme si celui-ci les avait vus, ramenés sous ses yeux, toutes les impressions, les délires et les drames sur lesquels il a passé.

Cet homme sera Eugène Delacroix. Gros et Géricault ont l'insigne honneur de nous l'avoir préparé, un peu au détriment de leur propre gloire. Tel est le sort des artistes de transition.

Ce sont pourtant deux maîtres considérables parmi l'élite de l'école française ; mais l'autre, quoique d'un talent très compliqué et composite, avec plus de défauts, les éclipsera, pour avoir poussé le drame à une intensité jusqu'alors inconnue. Bien que, d'ordre moyen, les qualités de Gros ne soient ni d'un très grand dessinateur, ni d'un coloriste de premier ordre, on peut affirmer qu'il apporte à ses compositions une entente de l'effet, une ampleur d'ensemble qui fait absolument défaut à son maître David. Si sa *Bataille d'Eylau* et sa *Peste de Jaffa* manquent un peu de cet imprévu qui caractérise les œuvres géniales, elles ne sont pas dépourvues de mouvement, de largeur et de nature. C'est plus puissant. Dans sa *Bataille des Pyramides*, l'artiste est moins original. Ici, comme chez son maître, la recherche outrée du style héroïque aboutit à l'emphase. La peinture de Gros est grasse, mais un peu molle.

Géricault, dans le *Naufrage de la Méduse*, toile encore trop méthodique peut-être, apporte une tout autre énergie d'attitude et d'expression. Comme le groupe principal, sous les affres de la plus atroce des agonies, se précipite, par un avide et suprême effort, vers le signal de salut ! Il y a là, à la vérité, des cadavres superbes, un peu complaisamment étalés pour équilibrer une

composition qui, quoique très saisissante, n'est pas complètement exempte de procédés artificiels; mais pouvait-on demander davantage alors? C'était déjà bien hardi pour un public habitué, même dans le drame, à la règle et au compas.

Je trouve aussi que le ton brun, qui convient aux poutres et aux planches du radeau, s'étend trop arbitrairement aux groupes et à la mer; que les modelés des corps, trop durs, devraient, par des transitions plus souples, se relier dans une plus entière homogénéité. Je veux être, dans ces pages, absolument sincère, et l'on me pardonnera d'oser ces quelques critiques à propos de ce grand artiste que j'ai toujours beaucoup aimé.

Au mur de mon premier atelier, était soigneusement accroché le masque de ce maître, moulé après sa mort. Cette admirable face émaciée, décharnée par un long martyre, est poignante. Ses traits jeunes et affaissés sur le squelette qui fait partout saillie, ce noble front, ce nez déprimé et comme aiguisé, cette bouche inerte d'où s'est exhalé un si beau souffle, nous pénétraient d'une pieuse vénération, et surtout cet œil enchâssé comme celui des Arabes, cet œil qu'on se figure si animé jadis par l'ardeur de l'artiste enthousiaste et l'intrépidité du hardi cavalier, cet œil éteint sous la pénombre de l'orbite cave, comme voilé par la tristesse d'un fatalisme résigné. Géricault est mort presque au début de sa carrière; il n'a pas dit le quart de ce qu'il devait dire. Combien de germes de chefs-d'œuvre détruits! Que d'esquisses qui n'ont pas été réalisées, comme celle de ce carrousel antique dont on connaît de puissans dessins!

Nous avons dit que David, spectateur des drames révolutionnaires, s'était complu dans une forme glacée, au lieu de développer l'admirable don de vie qu'il étouffait en lui. Eugène Delacroix, qui n'a pu évoquer qu'en rêve cette époque pleine de grandeur furieuse et de sanglant héroïsme, va, bien que réactionnaire en politique, la fixer révolutionnairement dans sa sauvagerie et, pour ainsi dire, toute palpitante d'actualité.

Par quel mystérieux chemin d'atavisme s'est accompli ce miracle? C'est que les révolutions amènent des transformations de sentimens qui, à cause des obstacles dont nous avons parlé, ne peuvent pas d'abord trouver leur expression, mais qui, ne pouvant pas non plus manquer de la donner, — fatalement toute force acquise ayant son effet, — vont charger un héritier de ce soin. Une nouvelle forme se préparait, on en respirait le pressenti-

ment. On la voit qui commence d'apparaître sous l'Empire, lorsque, l'activité des passions s'éloignant, se dispersant par le monde, voilée sous la fumée des gloires militaires, laisse quelque trêve au recueillement des centres d'art. Non, ce ne fut pas par hasard, qu'issue de tant d'évolutions ardentes et d'un idéal sans frein, cette forme s'affirma dans l'entraînement contradictoire d'une réaction politique et morale, avançant lorsqu'elle semblait reculer jusqu'aux époques barbares sous le nom de *Romantisme* et, étrange anachronisme! revêtue de la défroque du moyen âge, époque dont les peintres ne connaissaient qu'une vague apparence pittoresque.' Et voici que nous voyons Victor Hugo et Eugène Delacroix incarner l'expression héroïque, vibrante et désordonnée de la Révolution dont, à leur début du moins, ils ne partagent nullement les idées.

C'est que l'art ne procède pas des spéculations scientifiques, mais des sensations des âmes, des commotions qui ébranlent le cerveau; des élans des cœurs dont les conséquences, la science l'admet aujourd'hui, peuvent se transmettre par atavisme. De plus, les artistes obéissent à des impulsions qu'ils ne sauraient raisonner ou qui, même, contredisent leur raison. De là, l'inconscience des vrais révolutionnaires en art. Tout en exaltant parfois le style de ses tableaux jusqu'au délire, jusqu'à la frénésie, Delacroix invoque les classiques; il n'a aucune admiration pour le génie avec lequel il a le plus d'affinité, Victor Hugo. Son idéal, c'est Racine, le plus équilibré de nos poètes; il dessine d'après l'antique et les médailles de Syracuse; il étudie Raphaël et Rubens. Le grand poète romantique, lui, d'abord royaliste, mais révolutionnaire en littérature, a davantage conscience du mouvement nouveau qu'il donne aux lettres; mais il n'est pas plus juste pour le peintre. Un jour, en présence de Leconte de Lisle qui me l'a raconté, le sculpteur Christophe crut bien faire, pour complimenter le poète de la *Légende des Siècles*, de le comparer au peintre des *Massacres de Scio*. Victor Hugo répondit par cette boutade de mauvaise humeur: « Delacroix, un misérable artiste! »

C'est pourtant chez ces deux hommes, si mal disposés l'un envers l'autre, que le grand ébranlement des âmes par les drames épiques et féroces de la Révolution revit, en dépit de leurs préférences.

De là, le grand souffle qui court à travers l'œuvre de Delacroix, cette force irrésistible malgré les emprunts, et les faiblesses,

et les recherches maladives, souffle que n'ont pu arrêter, détourner, ni perdre, tant d'influences étrangères, tant d'écueils, tant de lacunes, car ni Bonington, ni Géricault, ni Tintoret, ni Rubens, ni les autres maîtres qu'il s'est assimilés et, d'autre part, ni l'aristocratie hautaine de ses goûts et de sa tenue, ni ses préférences pour tout ce qui est mesuré, ni les poulaines, ni le pourpoint du moyen âge, ni les ardeurs d'Afrique, rien n'a empêché son génie d'être, sinon pour les principes, du moins par la passion et l'emportement de l'imagination, l'héritier tumultueux, indiscipliné, sauvage de la Révolution, à laquelle son père avait été activement mêlé. Ces élans sublimes font passer sur des défauts impardonnables ailleurs. Son *Boissy d'Anglas*, c'est la Révolution dans toute sa violence. Aucun tableau, dans toute l'histoire de l'art, ne lui est comparable comme évocation ; c'est la vie poussée à son paroxysme de véhémence et de confusion épique : c'est prodigieux, et c'est frappant de clarté supérieure, comme tout ce qui a été vu et rendu dans la spontanéité du génie enflammé. C'est le chef-d'œuvre des tragédies populaires.

Personne n'a plus raisonné son art que Delacroix, et personne n'a été plus inconscient. S'il avait vu clair dans son génie, il eût évité certains sujets qu'il a affectionnés, qu'il a souvent répétés, et où il perdait ses qualités principales. Il y avait chez lui contradiction entre le tempérament de l'homme et celui de l'artiste. Dans le monde, il apparaissait discret et distingué, correct, presque sans passion. De fait, il connut à peine l'amour ; ce fut un froid et prudent voluptueux. A l'atelier, au contraire, en peignant certaines toiles, il eut des fureurs de lion, des rêves surhumains, des visions épiques où son âme vibra de l'ébranlement des catastrophes passées et, tout entières, ressenties par répercussion. Mais il n'entrevit pas la beauté de la femme, qu'il a tant et si vainement cherchée dans ses harems, où des corps mous et pléthoriques se déhanchent parmi de rances colorations. En Afrique, il n'aurait dû s'arrêter que devant les convulsionnaires ou les fantasias folles et ne pas s'attarder aux repos lascifs des oasis. Il eut l'intuition des épopées terribles et des martyrologes ; mais il s'épuisa vainement à la recherche de la majesté sereine et divine. Il resta fermé aux tendresses et aux douces extases. Il eut les âpres joies, les tressaillemens de ses créations héroïques et funèbres ; il ne connut point le bonheur intense et calme des familiers du foyer et de la nature.

Pauvre grand artiste! ta face ravagée expliquait tout cela, ta face sublime selon les dramaturges que tu n'aimais pas, laide pour le monde que tu recherchais, ta tête de souffrance, ta tête de lion malade... Tu fus malheureux, car tu fus le persécuté de ton génie. En vain tu rêvas la beauté pure, elle t'a fui. Le *Dante*, les *Massacres de Scio*, l'*Entrée à Constantinople*, le *Naufrage de Don Juan*, l'*Assassinat de l'Évêque de Liège*, le *1830* et par-dessus tout le *Boissy d'Anglas*, tels sont les drames superbes dont l'infinie puissance, ô révolutionnaire à l'existence si rangée, t'assurent une des plus belles gloires de l'art! Le romantisme dans les lettres et dans la musique inspira plus d'un génie, mais, en peinture, Delacroix me semble son seul représentant vraiment illustre. Il n'eut pas d'élèves qui le continuèrent. Il ne commençait rien, il réalisait la plénitude d'un art très particulier.

Les Johannot, les Devéria, Louis Boulanger, à qui Victor Hugo et Théophile Gautier consacrèrent des odes célèbres, et tant d'autres, qui firent du bruit jadis, n'ont plus pour nous de signification vivante. On ne regarde guère aujourd'hui cette fameuse *Naissance de Henri IV* qui passionna un instant l'opinion.

Le camp des romantiques chercha en vain à ériger en système, à établir en théorie ce qui était insaisissable, pure émanation géniale. On fit grand tapage, on se disputa pour des nuances à peine appréciables. Les plus ardens portèrent des cheveux démesurément longs, des pourpoints, des souliers à la poulaine; rien n'évoqua l'inspiration féconde; tout était dit par le maître; il n'y avait plus rien à trouver dans sa voie et l'on fut réduit à des imitations nulles d'intérêt. Cependant des talens mixtes cherchaient à concilier la couleur de Delacroix avec la forme des dessinateurs. Nous les retrouverons plus loin.

J'ai hâte d'arriver à un artiste d'une intransigeance étroite, digne de se dresser comme adversaire devant le grand romantique qu'il combattit tout en répudiant les préceptes de son propre maître David. Il s'agit d'Ingres, que l'on continue, longtemps après sa mort, d'appeler M. Ingres, comme on dira toujours M. Thiers, parce que tous les deux avaient un aspect très bourgeois. Le sculpteur Préault, homme d'un talent fantasque, mais d'infiniment d'esprit, avait trouvé un mot double qui a fait fortune : « Monsieur Ingres est un Chinois égaré dans Athènes, et Pradier part tous les matins pour la Grèce et arrive tous les soirs au quartier Bréda. » La seconde moitié du mot est absolument

juste, la première ne l'est qu'en partie. Un Chinois, je le veux bien, par instans, car l'œuvre de notre peintre contient véritablement plus d'une chinoiserie. Mais qu'il se soit « égaré dans Athènes, » ceci est une erreur contre laquelle je proteste de toutes mes forces. J'ignore si Ingres alla vers la Grèce, ou si c'est la Grèce qui vint à lui, par l'importation de ses moulages et de certains de ses chefs-d'œuvre; ce que je sais, c'est qu'il connut la glorieuse cité des arts anciens et que, loin de s'y égarer, il alla droit son chemin vers son vrai sanctuaire. Il ne se laissa pas séduire par les héros de la décadence chers à David, non ! un trait de lumière le conduisit aussitôt au point culminant de l'Acropole où trône Phidias, toujours roi de la forme, après tant de siècles de ruines. Il comprit ce divin interprète du Beau: et, en présence du dessin vivant et superbe retrouvé, il jura d'en être le pontife. Il a tenu parole. Il faut ajouter qu'auparavant il avait pris conseil de Raphaël.

J'ai employé le mot pontife sans y ajouter malice; il fut le grand prêtre d'un culte renaissant. Ingres avait d'ailleurs dans tout son être une apparence sacerdotale. Je sais bien que sa silhouette, un peu ridicule, aurait pu convenir à un vulgaire sacristain, avec son profil aux jambes courtes, aux bras trop grands, et cet embonpoint qui le bombait par devant, tandis que, de la nuque, droite, son dos descendait en ligne directe jusqu'aux talons, sans un pli de la longue redingote. Mais, dès qu'on avait vu son beau front et ses admirables yeux noirs chargés d'éclairs, on croyait se trouver devant un pape de génie.

Le mot génie n'est pas excessif; car, si ce génie fut étroit, il en acquit une plus profonde pénétration. Tout un côté de l'art lui fut fermé; mais cela importait peu à sa mission. Le fanatisme fermé est bon aux initiateurs. Il s'insurgea contre les faux dieux et, nouveau Polyeucte, il abattit leurs idoles aux faces solennelles et nulles qu'aucun souffle de vie ne dérange. Et, dût sa mémoire être accusée de sacrilège, la vérité me force à dire qu'il n'épargna ni l'*Apollon du Belvédère*, ni le *Laocoon*, ni la *Diane au faon*, ni même la *Vénus de Médicis* qu'adorait Canova. Ce fut une consternation dans l'Olympe. A la forme enseignée par David, avec ses muscles ronds comme des moulures, avec les cheveux et les favoris bouclés en volutes, il substitua le dessin de la vie, souple et varié, les modelés pleins, les articulations flexibles, avec je ne sais quoi de noble dans l'accent vrai.

Il ne chercha pas à corriger la nature d'après une convention; au contraire, il en simplifia les images tout en les accentuant dans leur sens individuel et expressif. Il fut surtout un peintre de morceaux; il en a fait beaucoup de superbes, que tous les artistes connaissent, tels que le portrait de *Bertin*. L'*Apothéose d'Homère* est d'une belle ordonnance, un peu froide. Le *Saint Symphorien* me semble accuser une trop grande préoccupation d'étaler des muscles; mais le martyr et sa mère qui l'exhorte sont d'une très simple et noble allure.

Hélas! il arrive aussi à Ingres de se laisser aller à des pauvretés enfantines, à des recherches maniérées, comme sa *Vierge à l'hostie*, ou même nulles, comme sa *Jeanne d'Arc*, où tout est en zinc, sauf la cuirasse qui est en carton. C'est ici qu'apparaît « le Chinois. »

Mais ce qui est incomparable, ce qui n'avait jamais été fait avant lui, que nul n'a refait ni ne refera, c'est la collection de ses merveilleux portraits à la mine de plomb. Tandis qu'il n'y indique les vêtemens que par des traits simples, souples et sûrs, il apporte aux têtes le modelé le plus ravissant, fondu dans des miracles de physionomie. Toutes marquent leur temps, elles en exhalent l'esprit tout en gardant leur souffle individuel. Elles vivent bien à l'instant précis, et elles sont éternelles par la magie de l'art. Ces costumes, ainsi traités d'une pointe absolument attentive, montrent toutes les habitudes des corps. Les modes ainsi dessinées, si étranges qu'elles soient, ne paraissent jamais surannées.

La meilleure gloire de David est d'avoir commencé Ingres et pour récompense, celui-ci l'a démoli, à ne pouvoir se relever. Ce fut bientôt un anéantissement complet. On entendait dire de toutes parts : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? » On ne voulait parler ni des vrais Grecs ni des vrais Romains, mais de ces faux héros qu'à leur place on nous avait si longtemps servis. Au contraire, on fouilla davantage l'histoire et les productions de l'art antique. Les vases étrusques, depuis longtemps au Louvre et qui étaient restés presque inconnus, apportèrent mille renseignemens de mœurs, de costumes, d'objets usuels, d'élégantes armures, de casques aux nobles cimiers et passionnèrent la jeune école qui s'était appelée *néo-grecque*. Ces trouvailles intéressantes, évoquant la vie antique, achevaient de rendre ridicule tout le régiment de ces guerriers fameux, entièrement nus,

n'ayant pour protéger leurs membres en boudins, qu'un bouclier et un casque de pompier. Nous étions alors ignorans et présomptueux dans notre ardeur aventureuse et néanmoins pleins de conscience et de sincérité : on nous pardonnera les gorges chaudes dont nous saluions le départ des faux dieux vaincus.

Un de nos amis, le paysagiste Nazon, homme de beaucoup d'esprit, qui alors exposait avec succès et qui, à côté de ses tableaux, faisait de jolis vers, imagina un jour, à l'exemple de Lemierre, un poème sur la peinture; et, prenant pour point de départ cette époque encore indécise, malgré l'éclat de quelques génies, mais, à coup sûr, fatiguée des froids classiques conventionnels, Nazon commençait son premier chant par cet hémistiche (le seul d'ailleurs qui eût pris forme) :

« Enfin David mourut... »

II

Si nous considérons une autre face de l'époque de la Révolution, nous voyons que, surtout sous l'influence de J.-J. Rousseau, l'un de ses précurseurs, elle eut de fréquens élans de cœur vers la nature. Mais ce sentiment, ayant subi, comme tout le reste, l'influence de ce temps qui ramenait tout au mythe, prit la forme d'une simple abstraction allégorique. La nature apparut comme une sorte de maternité des peuples, entrevue à travers les dogmes, farouche et jalouse, donnant au républicain ce qu'il réclamait : « Le fer et le pain, » et qui, entre deux émeutes, garde encore d'une main la pique des combats, tandis que de l'autre elle tend sa mamelle gonflée de lait amer. La Nature, ainsi comprise, ne répond nullement à l'idée que nous nous en faisons aujourd'hui et que nous allons étudier.

Nous venons de constater, j'y insiste, une contradiction qui nous montre une époque brûlante de passions sublimes ou criminelles, s'exprimant presque toujours dans un style enflé, lorsqu'il n'est pas trivial et grossier, et se personnifiant dans une mythologie surannée qui n'a plus rien de la poésie des sources divines auxquelles elle a été empruntée. Nous avons vu l'abus même de cet art de convention ramener les artistes à des accens de vie et de vérité; puis, dans sa fiévreuse et inconsciente inspiration, Eugène Delacroix insuffler à la peinture une vaillance nouvelle, lui apporter des palpitations et des frissons inconnus; Ingres,

enfin, ce bourgeois de génie, avoir bientôt raison du dessin glacé et rond qui avait la prétention d'exprimer la forme humaine et, réveillant Phidias, lui demander le secret des vivantes souplesses et des accens variés ; nous allons maintenant nous occuper de ceux qui nous ont révélé de nouvelles ardeurs, de nouveaux sourires, de nouvelles mélancolies de la nature, non plus considérée comme simple décor à peine entrevu derrière les convulsions humaines, mais observée par des solitaires, dans ses côtés intimes et éternels...

. . . .

L'art se développe surtout aux temps de repos qui succèdent aux agitations, aux bouleversemens. Les orages, en déplaçant les limons, en charriant les détritus, après avoir détruit, donnent la fécondité à des terrains arides jusqu'alors : c'est ce qui arriva. Après ses fureurs, ses conquêtes sociales, sa gloire militaire qui étonna le monde, la France vaincue, blessée, reprit une vie nouvelle dans des langueurs et des attendrissemens de convalescente. Pour les âmes tendres, ce fut un renouveau béni dans la délivrance de sanglans cauchemars. La terre reverdit. Une aurore vermeille rayonna parmi les rêves de l'horizon.

Je suis, comme tous les vieillards, désabusé de bien des choses, mais je bénis le ciel d'avoir permis à mes yeux naissans d'entrevoir tant de doux réveils à travers la brume de mon berceau et les premières clartés de ma jeunesse. Alfred de Vigny, Lamartine, Victor Hugo, Eugène Delacroix, commençaient de s'élever comme des astres. Mme Récamier personnifiait l'idéale beauté; Chateaubriand rayonnait, irisé comme le soleil du soir. Tout effort consolateur se tournait vers la nature et s'y purifiait. Tout, jusqu'à la licence, revêtait je ne sais quelle apparence attendrie. La grisette même, Lise, respirait la poésie des bosquets de Romainville; la vulgarité bourgeoise, avec la Muse de Béranger, s'y enivrait d'un parfum de lilas.

Quel beau temps!

Un art finit; un autre resplendit à son apogée, et semble en appeler un troisième pour s'y modérer et ne pas mourir de pléthore : ce dernier s'inspirera de l'immense amour de la nature qui va régner partout, dont l'idée pénètre à travers les obstacles jusqu'aux pauvres villages.

Or, l'amour de la nature, ici, ne s'adresse plus à un mythe, ce n'est plus un culte simplement abstrait; c'est cet incomparable tressaillement qu'excite, dans les cœurs, le grand concert des élé-

mens avec leur vie, leur caractère, leurs vibrations et leurs accords. La France épuisée aimera aussi la nature comme on aime une mère qui ne voit ni les gloires ni les fautes de son enfant, mais seules ses angoisses et ses plaies vers lesquelles elle se penche, dévouée tout entière à leur guérison. C'est passionnément que l'art se tourna vers elle.

On dira que cet amour de la nature est de tous les temps, qu'il existe chez tous les êtres. Je le sais! Cependant, chez beaucoup de gens, cet amour n'est qu'une sorte de rêverie purement passive, comme l'attrait d'une digestion insubstantielle et voluptueuse. Les animaux, les végétaux la connaissent aussi, cette joie qui fait tout exulter par les belles journées, les fêtes du soleil. L'anémone de mer, les plantes comme les hommes, s'épanouissent à la douceur des rayons et, par les mauvais jours, se crispent dans la tourmente. C'est ainsi que tous les élémens savourent l'universel amour, cette suprême consolation des éternelles douleurs.

Mais ce n'est que dans le recueillement de la paix, surtout après les secousses convulsives, que cet amour en engendre un autre, source des arts, celui des poètes et des peintres, qui ne se contente pas de s'emplir les yeux de l'ivresse des ciels et des fleurs, mais qui s'intéresse aux formes, aux couleurs, aux harmonies, qui fouille le monde, qui y cherche une âme qui le féconde; je parle de l'amour qui crée.

Et c'est une bonne fortune pour cette passion créatrice que de pouvoir s'exercer sur des pays et des êtres primitifs et dans des centres d'ignorance. Elle fut sous ce rapport servie à souhait. Car, malgré les quelques grands noms cités plus haut, au moment de la chute de l'Empire, le peuple, la bourgeoisie et les académies de province étaient revenues à l'innocence première en fait d'art. Le règne des héros n'est pas celui de l'esthétique. Rien n'en éloigne les ambitions comme de les tourner vers la gloire des conquêtes. Napoléon Ier n'aimait pas les idéologues. Il chantait faux et la peinture n'avait pour lui qu'un but: propager sa gloire. Il exila l'admirable Mme de Staël, esprit supérieur qui, avec tous les défauts emphatiques de son temps, eut un sentiment élevé de la nature et des arts. C'était le temps des psychologues et des critiques allemands; elle les connut, notamment les frères Schlegel. Ils prêchèrent dans le vide. Quelque illustres qu'ils fussent, que pouvait-on recueillir de leurs traités diffus et nébuleux! pas

même ce demi-jour dont parle Corneille dans la langue pressentie de Victor Hugo : « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. » C'était donc dans le public l'ignorance complète. En vain, les principaux chefs-d'œuvre de l'Europe affluaient au Louvre, ils n'éclairaient pas l'opinion. Les erreurs les plus singulières s'étalent dans les catalogues et leurs supplémens souvent nécessaires à cause de l'arrivée d'œuvres nouvelles. Celui de 1810 classe Rubens, Rembrandt et P. Potter parmi l'école allemande !

Mais cette obscurité, je le répète, se trouva propice aux chercheurs qui allaient expérimenter de nouvelles lumières. On était hors des courans de vérité, mais aussi des préjugés routiniers. Les chemins étaient déblayés.

Pendant la Restauration, ce fut comme une aube nouvelle dont la lueur s'étendit insensiblement jusqu'aux petits centres de province, dont elle dissipa peu à peu la brume épaisse.

On ne se figure pas jusqu'où allait l'ignorance des milieux où se passa mon enfance. Je me souviens, au temps de ma jeunesse, que les bourgeois en étaient encore à cette affirmation qu'ils croyaient flatteuse, lorsqu'on leur montrait un tableau : « Que de coups de pinceau ! » ou à cette question : « Ce qu'il y a de plus difficile, n'est-ce pas le mélange des couleurs ? — Non, répondait un connaisseur, c'est l'écaille du poisson. » Telle était l'idée que se faisaient de l'esthétique des professeurs, des avocats, des médecins. Sauf à Paris, on n'était guère plus avancé dans les grands centres. Partout on admirait le miracle du trompe-l'œil, que les procédés photographiques étaient encore loin d'avoir détrôné. La moindre imitation réussie avait du prestige. Maintenant les enfans eux-mêmes n'y sont plus pris. Ils entrent en plein dans des raffinemens d'art. Ils y perdent d'ailleurs les étonnemens et la joie de trouver par eux-mêmes des expressions imprévues.

Je me souviens qu'à l'âge de huit ou neuf ans, dans mon jardin, par l'ivresse des rayons et des reflets, parmi les papillons, les bourdons et les abeilles et les parfums de réséda, quelle incomparable volupté me prenait rien qu'à essayer le dessin d'une branche de pêcher, lorsque, peu à peu, je voyais apparaître sa forme sous mes doigts. Je sortais à peine de l'enfance lorsque je visitai une exposition à Bruxelles. Mes yeux ne rencontreront jamais plus pareille fête. Je tombai en extase devant des choses nulles, rien que parce qu'elles me paraissaient naturelles.

A Bruxelles, des paysagistes s'étaient remis à l'étude des sites champêtres assez mesquinement; à côté d'eux, les peintres d'histoire, élèves de David exilé, en étaient encore aux parodies de la *Vénus de Médicis* et de l'*Apollon du Belvédère.*

A Anvers, le romantisme régnait avec la majesté sans façon d'un roi d'Yvetot. L'ombre de Rubens devait sourire.

On le voit, après les trois ou quatre grandes personnalités dont j'ai parlé, c'était presque le néant. Quelques éclectiques très sages, néanmoins, commençaient à apparaître. Mais, partout, on se reprenait d'amour pour la nature et l'on prévoyait, à quelques symptômes, la venue prochaine d'un autre art. Tel, à quelques futiles épaves inconnues, Christophe Colomb pressentit un nouveau monde.

Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre et Lamartine ont plus fait que tous les autres pour répandre la lumière en montrant ces harmonies de la nature qui préparent à l'intelligence des arts du dessin.

C'est alors que Fontainebleau, à l'abri de ses chênes et de ses hêtres, vit naître l'admirable colonie de ses paysagistes. Et ceci eut lieu en même temps que le triomphe du romantisme.

La naissante école, à peine remarquée d'abord, devait grandir et le remplacer.

Notez bien qu'en ce temps-là, l'art ne courait pas les rues comme aujourd'hui. Ses vraies manifestations étaient rares et les niaises, discrètes. On n'y mettait pas de malice : le rendu pour le rendu. Avant Daguerre, je viens de le dire, n'était-ce pas déjà très beau, que d'imiter servilement un objet quel qu'il fût? C'étaient des étonnemens même devant la réalisation d'une plate vérité. On recherchait des transparences inutiles, des touches subtiles, l'habileté manuelle, les tons *chauds*. Ah! si l'on revoyait une exposition d'alors à côté des nôtres de maintenant; quel progrès accompli! Mais avons-nous plus de chefs-d'œuvre? plus d'inspirations exquises?

La production s'est multipliée de plus en plus dans une précipitation, une facilité de moyens toujours croissantes. Tout le monde se figure avoir droit au talent aujourd'hui. L'art a mille caprices et mille audaces qu'il étale au public avec la plus insistante prodigalité. Il s'affiche sur tous les murs, il s'impose jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût. Alors où le fuir? Il vous poursuit partout; vous le retrouvez dans les gares, le long des voies ferrées, mêlant sur

de provocantes enseignes ses notes les plus violentes à la douceur des champs. Il ne vous laisse aucun repos, c'est une hantise qui vous obsède. Au fond du plus humble village, vous trouverez toujours quelque vieille chaumière affligée de quelque affiche tapageuse.

C'est comme le nez de Bodinier : Bodinier était un peintre chez qui la nature avait exagéré cet appendice. Un jour, il vint aux rapins la fantaisie de dessiner ce nez sur de nombreux murs de Paris. L'artiste partit pour l'Italie, mais à chaque étape de son voyage il retrouvait, sur quelque pan d'édifice, sur quelque tronc d'arbre, le fameux nez accompagné d'une main indicatrice; et cela se continua jusqu'en Sicile, puis en Égypte, et lorsqu'il fut arrivé à la deuxième cataracte, il était toujours là, sur le rocher où finissait la route, ce nez inévitable, précédé de la main qui montrait le désert. Oui, aujourd'hui l'art et ses mille complications fantaisistes et funambulesques envahissent le monde entier. O sainte simplicité, où te trouver encore? Elles sont de plus en plus rares, ces thébaïdes propres à l'éclosion des âmes prédestinées aux arts et où, après leurs études dans les musées, les peintres pouvaient s'isoler au fond d'une nature gardant son caractère primitif et ses harmonies éternelles, loin des affiches criardes, des villégiatures vaines, des cabines des plages. C'est dans la plus silencieuse de ces thébaïdes, hélas! méconnaissable aujourd'hui, qu'au milieu d'une zone d'ignorance profonde, je m'ouvris aux premiers rayons de l'art qui m'arrivèrent insensiblement.

Souvent j'interrompais mes jeux pour écouter les entretiens de mes parens sur les faits et les préoccupations du moment dont ils suivaient les péripéties dans diverses publications de Paris. Aux murs solitaires de notre jardin, ils avaient entendu, mêlés au bruissement familier des choses de la nature, les échos merveilleux du canon des grandes journées de Juillet tandis que j'étais encore au berceau. Mais bientôt les ardens combats qui passionnèrent les arts et les lettres, murmurèrent à mes oreilles d'enfant, rumeurs de marée montante qui nous arrivaient par les chaudes journées, dans le recueillement des crépuscules; harmonies mystérieuses dont j'ignorais encore le sens et qui n'en vibraient pas moins dans mon jeune cerveau avec les trépidations des cigales; c'étaient les accords lamartiniens, les rêves irisés de Chateaubriand, les roulemens de tambour de Barbier et les sublimes métaphores de Victor Hugo, celle, par exemple où il comparait les

clartés perdues dans l'œuvre ténébreuse des sophistes, à ces étoiles qui brillent à travers les arbres, et qu'il ne faut pas prendre pour « les fleurs de ces noirs rameaux, » citation écoutée religieusement tandis que le couchant étoilait les bosquets sombres du jardin ; et je sentais déjà la différence entre sa beauté et celle des classiques où j'apprenais à lire.

Plus tard ce furent les effets de chambre noire, les effrois macabres d'Eugène Süe ; les rodomontades et les témérités héroïques d'Alexandre Dumas. J'étais moins renseigné sur les choses de la peinture. Cependant Thoré, dans la *Démocratie pacifique* qu'on recevait à la maison, nous racontait, à propos des salons, combien étaient chaudes les disputes des Ingristes et des fanatiques de Delacroix. Je n'entendais rien aux théories de Thoré, mais il s'agissait d'art, ma passion, et, au milieu de mon éden solitaire, les périodes confuses de l'écrivain n'en bourdonnaient pas moins délicieusement à mes oreilles. C'est par lui et dans ces conditions exceptionnelles que j'appris l'existence de l'admirable colonie des paysagistes que l'amour de la nature retenait au fond des retraites champêtres et des bois. Je devais ne pas tarder à les connaître et à les aimer.

III

Camille Corot, et ensuite Théodore Rousseau, furent des novateurs modestes, inconsciens à leurs débuts. C'est plus récemment qu'est née, dans quelques esprits trop aventureux, l'absurde prétention de créer un art de toutes pièces. Nos deux futurs grands peintres consultèrent d'abord les maîtres anciens dont ils pénétrèrent le sens. Pour voir plus loin, pour découvrir de nouveaux horizons, il faut se placer sur les plateaux déjà conquis. Sans cela, c'est se condamner à errer dans l'obscurité barbare pour ne jamais en sortir.

Les maîtres de Corot furent le Poussin et Claude Lorrain qui, lui-même, procède du peintre des Andelys. Poussé par un sentiment irrésistible, par un profond et tendre amour de la nature, lorsque le jeune Camille pouvait s'échapper du triste magasin de rouennerie où son père le retenait prisonnier, on se le figure courant au Louvre, d'abord vers Claude, plus éclatant et dont les rayons d'or et les élégantes silhouettes durent souvent le consoler des pauvres lignes du comptoir et des sombres *rayons* de la bou-

tique natale. En fils soumis, il y revenait pourtant, à cette triste boutique! Il attendait, il patientait. Il nous l'a raconté lui-même, à notre table à Courrières, en 1861, et avec quelle verve charmante, mis en train par une vieille bouteille de bourgogne qu'il savourait en délicieux épicurien.

Il avait déclaré à son père sa formelle résolution d'être peintre. A chaque jour de l'an, il lui en faisait la nette déclaration. M. Corot, l'inébranlable négociant, répondait invariablement : « Retourne à ton magasin! » C'étaient là toutes ses étrennes. Camille retournait à son magasin. Mais un jour, à bout de patience, le bon fils, depuis longtemps majeur, déclara, avec la douceur d'une résolution définitivement prise, qu'il n'y retournerait plus. M. Corot répondit tranquillement : « C'est bien! je te ferai quinze cents francs de rentes, pas un sou de plus! » Et il tint parole. Et Corot qui était la charité et la générosité mêmes, il l'a mille fois prouvé depuis, Corot dont on savait la famille riche, passa longtemps pour un avare lésinant sur les cadres de ses tableaux. Je dis longtemps, car il avait plus de soixante ans lorsqu'il perdit son père que l'entêtement semblait éterniser.

Donc, désormais, il sera pauvre mais libre. A son aise il retourna au Louvre accoutumer ses yeux aux lignes harmonieuses, imprégner son âme à la magie solaire du *Débarquement de Cléopâtre;* plus tard, se recueillir devant la pensée plus haute, la poésie épique du Poussin. Je crois ressentir son ravissement à contempler les admirables fonds de *Ruth et Booz*, de la *Terre promise*, avec leurs naissans orages accrochés, dans leur agglomération électrique, aux pitons des montagnes encore baignées des lueurs vierges de la création. Il reconnaîtra son ancêtre dans le peintre d'*Apollon amoureux de Daphné*, ce chef-d'œuvre inachevé, où des groupes de l'âge d'or respirent un divin crépuscule, d'aériens mystères, inconnus auparavant et que le jeune élève n'oubliera jamais. Et il aura son atelier modeste où abriter ses rêves; d'où il pourra s'échapper à toute heure du jour, pour aller « courtiser la belle dame » (c'est ainsi qu'il appelle courtoisement la nature), la surprendre à son petit lever dans la brume des aurores, dans l'ardeur des midis, et encore dans la mélancolie des couchans vermeils.

Corot fut attiré par l'Italie comme le Poussin dont il retrouva le souvenir vivant, dont il suivit les traces sur cette grave campagne de Rome qui dort dans l'immobilité et le silence, le som-

meil qui la repose de tant de gloire et de tant de bruit. Son séjour préféré fut toutefois le lac de Nemi, où les barques amarrées s'enchevêtrent dans les lianes suspendues des aunes gigantesques qui se mirent, couchés tout au long, sur la tranquillité de l'eau. Que de fois il a dû évoquer le souvenir de Tivoli et de Nemi, par les matins brumeux, dans les rêves de sa villa de Ville-d'Avray assise au bord de l'étang. Il retrouvait là les aunes et les saules penchés sur l'eau, les frais ombrages d'où émerge un pavillon comme une réminiscence de la Sibylle, les hauts peupliers antiques et le soleil criblant les pelouses d'une pluie d'or.

C'est là que, les yeux tournés vers l'étang, son buste écoute chanter les oiseaux.

Je le revois là, tel qu'à Courrières, le long de la Souchez, lorsqu'il m'est venu, déjà vieillard, encore candide, ému, adorant le beau sous toutes ses formes, passant de ses enthousiastes soubresauts à d'enfantines déclarations d'amour pour la moindre fleurette.

Tout le monde a vu le portrait de Corot que la photographie a multiplié, « sa pipette » à la bouche. Il attire par une fine bonhomie de fermier campagnard, des éclairs de bonté et d'intelligence dans les yeux brillans sous une couronne de cheveux blancs, le front toujours serein; le nez mobile; une grande suavité sur les lèvres arrondies en une sorte d'extase, dont les coins ne se relevaient jamais, même pour sourire. Tout en lui était charme, simplicité, effusion naïve. Ceci explique l'étonnement d'un cultivateur chez qui nous entrâmes un jour, à Arleux dans le Nord. Ce brave homme qui avait entendu parler du grand peintre bien connu dans la région, l'aborda en ces termes, étonné d'une telle simplicité : « Comment, vous êtes M. Corot? le grand Corot, le Corot des journaux? — Oui, mon ami. — Eh bien! monsieur Corot, on est fier, on est *hureux* de voir dans Arleux des gens sérieux, des gens prononcés, des gens conséquens! »

Pas plus que Corot, Th. Rousseau ne fut un novateur absolu.

Nous avons vu d'ailleurs qu'on n'en trouve aucun dans toute l'histoire de l'art. Nous verrons plus loin quels sont les travaux de ceux qui eurent cette prétention.

Th. Rousseau, comme l'Anglais Constable, semble au départ s'inspirer des Hollandais Ruysdael et Hobbema. C'est dans la forêt de Fontainebleau, à Barbizon, qu'il développa son originalité très profonde et très variée. Je l'ai bien moins connu que Corot. Je

l'ai vu au jury de l'exposition de 1867, à son déclin. Il était haut en couleur, d'une stature fortement charpentée. Les cheveux et la barbe, qui avaient été très noirs, grisonnaient. Il avait un défaut de prononciation faisant siffler les *s* dans sa salive. Son extérieur, un peu rustique aussi, n'éveillait pas l'idée d'un artiste; il eût pu, aux yeux d'un observateur à courte vue, passer pour un bel huissier de province. Le charme se révélait dans ses yeux de chevreuil, bruns et veloutés, au fond desquels on sentait sourdre des éclairs voilés comme des rayons sous bois.

Timide, un peu farouche, il s'animait entre intimes, prompt aux épanchemens d'une généreuse ardeur de prosélytisme, se résumant en d'ingénieuses formules.

Têtu dans ses recherches et ses luttes opiniâtres, lorsqu'il travaillait en forêt, il restait des heures sur son pliant, couvert d'un manteau feuille-morte, le cou obstinément ployé par une attention qui ne relevait que les yeux, la tête dérobée sous un chapeau de paille à larges bords cachant ses épaules; et, si immobile, m'a dit Français, qu'il avait l'air d'une ruche! Ah! si l'on avait pu voir les essaims de pensées qui, comme des abeilles, s'en échappaient! Après ces longues séances, il courait, se mettait en transpiration, puis changeait de linge dans la forêt.

Son père, un brave tailleur qui habilla Louis-Philippe et Rouget de Lisle, venait tous les samedis à Barbizon. C'était l'occasion d'une moisson de bruyères qu'il vendait à Paris. Il ressemblait tellement au Roi-citoyen qu'Ary Scheffer le fit poser pour le portrait officiel tant copié.

A ses débuts, Rousseau, comme tous les vrais artistes, très insoucieux des intérêts matériels, travaillait gaiement sous l'étroite fenêtre à tabatière d'une sorte de soupente. C'est là qu'il commença à résumer, dans de petits chefs-d'œuvre, les observations de ses promenades à la campagne. Jules Dupré vint l'y voir. Pris d'enthousiasme, il témoigna à Théodore toute son admiration, chaleureusement, avec ces élans de joie désintéressés qui sont ce qu'il y a de plus doux au monde. Ils s'embrassent, ces deux chercheurs acharnés et destinés à la gloire. Et Jules dit à son ami : « Comment, tu travailles dans ce trou! »

Il était beau, noble et généreux, le moins pauvre des deux. Il loua un atelier et l'offrit à Rousseau.

Est-ce dans cet atelier que Troyon, cet autre grand peintre, le surprit peignant l'un de ses plus vibrans tableaux : *le Givre?*

— Mon petit Théodore, tu as fait là une merveille! s'exclama-t-il.

— Eh bien! répondit notre paysagiste, si tu connais un amateur qui veuille y mettre 800 francs, je lui lâche cette toile.

— Tu plaisantes!

— C'est que, vois-tu, j'ai besoin de cette somme.

Troyon se tut, mais de retour chez lui, il prit dans un tiroir huit billets de cent francs, les enveloppa dans une lettre et fit aussitôt porter ce petit paquet à son camarade, par un commissionnaire.

Quelle fut la réponse de Rousseau?

Il mit sur le dos de l'homme le fameux *Givre* en lui disant : « Portez cela à M. Troyon. » Ce dernier s'en défendit en vain, il fut forcé de le garder.

Grands artistes, grands cœurs! O belle époque toute frémissante d'enthousiasme et de générosité!

Nourri des anciens, Rousseau fut dans toute la force du mot un initiateur. Il apporta plus d'élémens nouveaux que Corot lui-même. Sans avoir ni l'un ni l'autre, je le répète, l'absurde prétention de vouloir remettre l'art en question.

Corot, élève du Poussin, avec son goût attique et ses attendrissemens candides, éveille comme les souvenirs d'une enfance qui aurait grandi sur les bords de l'Ilissus. Il a des ingénuités d'exécution qui feraient croire à une main inexperte. Ne vous y trompez pas! Cette main hésitante en apparence obéit à l'esprit le plus sûr, le plus fin. Il a le sentiment des masses, pas un détail superflu. Qu'il file une branche sur un ciel d'argent; qu'il estompe un mystérieux réduit, qu'il pique une fleurette; il donne à tout sa juste signification, il met tout à sa place. Oui, c'est un Athénien attendri par une nervosité moderne. Corot fut un heureux créateur. Il disait lui-même en déroulant ses études, revenu à l'atelier : « Devant la nature je suis un petit garçon, mais ici, je suis le bon Dieu! » Il fut infaillible et heureux.

Rousseau fut hautain et farouche. J'adore le premier, je préfère le second. Tandis que Corot, toujours alerte, chantonne et, tout en fumant sa pipette, s'épanouit en merveilleux poèmes de fraîcheur et de tendresse, que son extase exulte et s'évapore en efflorescences pures, en symphonies aériennes, Rousseau, dont le cerveau fermente, grisé par les troublans aromes de la terre, trouve une insatiable volupté à fouiller les élémens pour en

extraire cette intensité d'expression qui est l'essence de l'art. A l'affût comme un faune, ardent à saisir dans le vif tous les fuyans effets de la nature, il les guette au passage. Il est peu sensible à la permanence des effets coutumiers. Il lui faut la passion avant tout : Par d'aigres printemps, ce sont, baignés de chauds effluves, des halliers dont la verdure s'exaspère aux rayons aigus, dans des efflorescences capiteuses. Ou bien ce sont des frondaisons fauves, pareilles à des robes de tigres, pleines de rayons et de nuit; des orages d'autant plus sinistres qu'ils cuvent, encore immobiles, leurs fureurs électriques; ou encore des aurores brouillées dans des pâleurs de convalescence; enfin, des soirs d'automne embrasés de pourpre comme des manteaux de rois... Hélas! ce sont aussi des défaillances, de têtues recherches d'absolu; ce ne sont jamais pourtant les folles extravagances des décadens. Il se soutient toujours par un solide fonds de tradition.

Cependant, son cerveau ne résista pas toujours à tant d'émotions répétées. Comme tous les chercheurs inquiets qui doutent d'eux-mêmes, il eut des ambitions puériles, le besoin de marques extérieures. En 1867, il ne se consola pas, m'ont dit ses amis, d'un injuste oubli, à propos des promotions dans la Légion d'honneur. Cet incident auquel, plus orgueilleux, il n'eût fait aucune attention, aurait, paraît-il, avancé sa mort.

Que de fois le génie reste enfant!...

. . . .

Autour de ces deux maîtres, évoluèrent des talens divers. Les plus célèbres sont Jules Dupré, Diaz, Jacques, Cabat, Decamps, Français et Paul Huet.

Jules Dupré, comme Rousseau, rude fouilleur de la nature, s'enferma à l'Isle-Adam, qu'il prit pour centre de ses observations.

Il a son originalité propre qui atteint souvent une réelle puissance. Il aima les prés et les marécages. Ses ruminans barbotent avec volupté dans les mares entre les herbes grasses. Il sut la magie des ciels, la solidité des terrains. Il fit rougeoyer de beaux soirs et frissonner de fraîches aurores. J'ai dit l'homme : beau, ardent, sincère, éloquent lorsqu'il parlait de son art. On connaît son généreux désintéressement. Il eut aussi des excès de conscience. Vers la fin, il s'appesantit trop sur lui-même et alourdit ses toiles.

Ch. Jacques déploya un grand talent dans ses bergeries et ses basses-cours. Il en connut admirablement les mœurs et les figures

qu'il rendit parfois d'un pinceau un peu triste, un peu noir : mais toujours d'un juste caractère. Des artistes qui l'ont connu m'ont affirmé que parfois son influence a eu de l'action sur J.-F. Millet et sur Rousseau lui-même.

Millet se dessina plus tard avec une grandeur biblique et une sauvagerie particulière. Nous nous occuperons spécialement de lui dans une autre étude.

J'ai connu Cabat, très gentilhomme, d'une correction, d'une douceur, d'une discrétion parfaites. Très fin causeur, pondéré, toujours correct, d'une honnêteté sans reproche, il m'apparaît dans le souvenir comme un des artistes les plus estimables. Telles aussi ses peintures qu'il m'a été donné de voir. Beaucoup de tact et d'équilibre. Mais nulle part, la trace de hardiesses laissant supposer l'évolution qu'on lui attribue. Il est vrai que je ne connais pas le fameux *Jardin de Beaujon* qui fit sa réputation et dont on m'a dit des merveilles.

Decamps suivit une route à part. Ce fut un grand artiste, aux nobles visions, aux rêves héroïques, aux inspirations dignes de notre illustre poète Leconte de l'Isle. Mais quelle complication inutile dans sa laborieuse exécution! Lorsque nous évoquons son œuvre, il nous apparaît rocheux, maçonné, crépi, gratté, poncé, ciselé au burin, nageant dans des glacis bitumineux, plein de hasards, grandiose cependant et passionné en dépit de toute cette alchimie de laboratoire dont les inconvéniens s'exagèrent avec le temps. Le premier, parmi nos peintres, il s'inspira de l'Orient, bientôt suivi par Marilhat; et il prêta aux scènes bibliques une couleur locale vraisemblable. Ses tableaux familiers représentent des scènes de la vie ordinaire française ou turque. Ses paysages historiques passent de l'Ancien Testament aux premiers temps barbares. Sa vie de *Samson* est d'un caractère âpre et fort; sa bataille des *Cimbres* une immense composition, mêlée à perte de vue de figurines qui semblent taillées dans des roches d'agate, mais d'un effet inattendu et épique, avec ces éléphans chargés de tours d'où pleuvent des flèches sur des légions s'entr'égorgeant. Mais ce qui me fait croire que sa vision touche parfois au génie, c'est le souvenir de certains ciels véhémentement glorieux, où l'amoncellement des nuées se traîne en blocs d'airain que traversent les traits ardens d'un soleil tragique et qui rappellent les évocations sublimes du *Caïn* de Leconte de Lisle.

Il avait 57 ans lorsque, dans la forêt de Fontainebleau, l'écart

d'un cheval lui brisa le crâne contre le tronc d'un chêne. Cette mort qui évoque vaguement Absalon et Brunehaut devait être celle de notre peintre des drames de la Bible et des temps barbares.

Paul Huet paraît procéder directement de l'école anglaise. Il se complaît aux pluies torrentielles, aux orages ruisselans dans des vallées de rousses frondaisons.

Diaz doit beaucoup à Rousseau. Il excelle surtout à exprimer le mystère des sous-bois, à faire fulgurer un éclat de soleil sur le tronc argenté d'un hêtre, dans la nuit de la forêt; à faire chatoyer de chaudes transparences de feuillage, par les clairières, près des nappes assombries des hautes futaies constellées d'azur. Je ne parlerai pas de ses tentatives trop renouvelées et malheureuses, ayant pour objet de puérils rêves bohémiens et une mythologie nulle malgré ses prétentions corrégiennes. Louis Français que nous venons de perdre, le vieil ami, est encore trop près de nous pour que nous ayons la prétention de le classer définitivement. Personne plus que lui ne savoura la joie de vivre et ne se répandit en effusions affectueuses. Son art fut avant tout aimable et élégant. Étant taillé comme un hercule, ce peintre devait logiquement avoir pour préoccupation une sorte de grâce féminine. Tandis que Corot, dès l'aurore, courtisait « la belle dame, » qu'il l'adorait avec une candeur pudique; qu'elle lui répondait par des sourires furtifs d'une tendresse infinie; tandis que la nature, maîtresse passionnée, capricieuse, ardente, irrésistible, tourmentait Th. Rousseau, le jetant dans mille troubles, Français, lui, trouva en elle une amie exquise, pleine de complaisance à se laisser aimer avec une secrète sécurité. Aussi, jamais d'hésitation! jamais de hâte chez l'amoureux épicurien, modéré dans ses désirs qu'il peut satisfaire tous. Avec quelle méthode infaillible Français établit ses paysages, prépare ses dessous, dispose ses masses, brode les détails; file les branches; y infiltre son subtil et tiède soleil aux lutines caresses; avec quelle adresse il découpe une feuille dans sa transparence, une anémone, une églantine dont le chatoyant rayon effleure d'une caresse les pistils réveillés! C'est un amoureux toujours élégant, voluptueux et tendre, mais sans forte passion. Aussi est-il satisfait, heureux, et d'une bienveillance affectueuse pour toute la création et pour ses amis.

Ce peintre pondéré a fait, dans sa jeunesse, deux ou trois petits chefs-d'œuvre. Il ne s'en cachait pas, et lorsqu'on lui parlait de

certaine prairie italienne, exposée, je crois, en 1849, il souriait avec une satisfaction légitime et, naïvement, il appuyait sur le mot : « Oui! oui! un chef-d'œuvre! »... et d'un air si sincère, si bon enfant, que personne ne songea jamais à s'en choquer. Elle était véritablement adorable, cette simple prairie dont j'ai parlé ailleurs : rien qu'un fossé enfonçant, tout droit dans l'herbe, verte au bord, fauve plus loin, son eau claire qui laisse voir, entre de luisans sabres d'iris et de flexibles roseaux, la terre rousse et les lichens du fond pénétrés de soleil humide ; un ciel d'argent qui tremble entre les broussailles bleuâtres ; et enfin, au milieu de cette douce paix, sombre bijou de ce clair écrin, une vache noire.

Sa *Vue de Saint-Cloud* est aussi un merveilleux tableau et dont Meissonier fut si épris qu'il voulut y mettre des figures. C'est à propos de ce petit tableau que Français, avec ce naturel exquis qui faisait de lui le plus amusant des conteurs, m'a confié une anecdote intime. J'ai hésité à la donner ici. L'ombre de Corot me pardonnera cette indiscrétion qui montre le grand paysagiste, si glorieux à juste titre, sous un jour trop familier. Qui de nous, d'ailleurs, pourrait lui jeter la première pierre?

Français avait loué, à Saint-Cloud, un petit logement, deux chambres dont l'une servait d'atelier.

Un jour Corot arriva tout frétillant avec son petit attirail de travail. Et, dans le parc magnifique ils peignirent ensemble, se grisant de la splendeur et de l'air, de toute cette luxuriante verdure et de leur enthousiasme. La séance terminée, on alla dîner chez le marchand de vin, où l'on trouva quelques amis. Le vin était bon, le cuisinier s'était surpassé. Le père Corot ne tarissait pas de verve. Il vidait son verre inconsciemment et des rougeurs de gaîté embrasaient ses joues sous l'ardeur fumeuse qui allumait ses yeux. De ses lèvres tombaient des mots charmans qui n'ont pas été recueillis, heureuses saillies dont il s'enivrait. Au *gloria*, son coude se heurte à celui de son voisin en versant le cognac dans son café, une habitude comique, une façon de simuler un accident pour justifier le trop-plein débordant de la tasse. Il redoubla. Français s'alarmait : « Tout beau, papa, tu sais que tu retournes à Paris ce soir! » Interrompu dans son lyrisme, le papa, un rapide éclair d'impatience dans le regard, répondit : « Je sais ce que je fais, je ne suis plus un enfant! »

Mais dès qu'ils eurent repris le grand air, l'élève s'apercevant de quelque incertitude dans la marche du maître, lui prit le bras

malgré ses protestations et le poussa, non vers la gare, mais vers sa chambre où il s'endormit aussitôt.

Français dormait aussi dans la pièce servant d'atelier, lorsqu'il fut réveillé par des cris. C'était Camille qui, sous l'empire de je ne sais quelle hallucination, éclatait en imprécations bruyantes et confuses, remuant les meubles. Quoique fort comme un hercule, Français, qui l'avait pris à bras-le-corps pour le recoucher, se sentit repoussé comme par un soudain ressort et alla rouler sur le dos à l'autre bout de la chambre. Il se releva, saisit le maître par les poignets, l'étendit sur le lit et s'allongeant sur lui, le maintint comme dans un étau. Toute résistance était impossible. Corot se calma peu à peu; bientôt une sueur bienfaisante perla sur son front. Il se rendormit.

Il paraît que cette fureur de somnambule, ces imprécations de Camille lui donnaient une sorte de beauté fulgurante. Telle l'ivresse des poètes grecs qui ne quittaient jamais leur lyre : ivresse d'Anacréon.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, il apparaissait au chevet de son ami, ayant tout oublié, frais comme une rose...

— Comment! déjà levé?

— Tu ne vois donc pas cette auréole qui éblouit la fenêtre? je vais courtiser la belle dame!

Où sont-ils ces paysagistes que j'ai connus dans ma jeunesse?

Tous sont morts.

Le bon Français était resté le dernier; il les faisait revivre par ses récits si pittoresques, si animés. Que de fois je lui ai dit : « Pourquoi n'écris-tu pas tant de récits intéressans qui feraient la joie des lecteurs? » Il me répondait : « Oui, j'écrirai tout cela. » Il a essayé de le faire. Je l'ai vu, presque aveugle, en commencer la dictée, comme Milton, à une jeune fille pieusement attentive. Aux premières pages, la mort le prit. Il partit, emportant tout un monde plein de soleil, de rire homérique et d'aspirations chaleureuses vers le Beau!... Ce fut comme si Corot, Jules Dupré, Th. Rousseau, J.-F. Millet, Decamps, Troyon et Courbet mouraient une seconde fois.

JULES BRETON.

UNE CAPITALE FÉDÉRALE

WASHINGTON

I. — LA VILLE

Si l'on venait dire, sans préparation, à quelque théoricien rigide des droits de l'homme et du suffrage indéfini :

« Il existe, dans l'un des pays les plus riches et les plus progressifs du globe, dans le pays peut-être le plus jaloux de ses libertés, une ville de 300 000 âmes gouvernée par un triumvirat; tout en étant un centre politique de premier ordre, un modèle pour la propreté, l'air riant de ses rues, pour le régime intelligent de ses eaux, pour la facilité des communications, pour la tenue de ses établissemens scolaires et hospitaliers, pour la rareté des mendians qu'on y rencontre, pour sa police, la répartition des taxes et la gestion de ses finances, cette ville ne compte cependant ni un conseiller municipal, ni un électeur : aucun contribuable ne vote ces taxes, aucun administré ne contrôle cette administration; point de plate-forme pour lui donner l'assaut; point de candidats rivalisant de civisme : ni comices, ni scrutin, ni ballottages... »

Nul doute que notre philosophe ne criât au blasphème et ne s'enfuît en se bouchant les oreilles.

Et pourtant ce pays est la plus grande des Républiques, les États-Unis, et cette ville est sa capitale, Washington.

Mais, approchons du phénomène, étudions son aspect, sa structure, ses conditions d'existence et voyons si cette sainte horreur remplira notre âme à son tour.

Entre les grilles de la Maison-Blanche et la rive gauche du Potomac, sur un vaste terre-plein gazonné, s'élève, plus haut que la plus haute pyramide d'Égypte, le gigantesque obélisque de marbre érigé par les États de l'Union à la mémoire de Was-

hington, son fondateur. Arrivé au pied du monument qui ne donne qu'alors l'idée complète de son élévation, le visiteur ne peut s'empêcher de se sentir déconcerté un moment devant ces parois étroites et décroissantes dont rien, ni inscription, ni sculpture ne vient troubler, jusqu'au ciel, le miroitement de cristal.

On entre; car cet obélisque est en même temps une tour dont l'intérieur n'est pas moins étrange que le dehors. Le regard se fatigue, en effet, à chercher la clarté du jour à l'extrémité de ce tube interminable sans autre ouverture que les quelques œils-de-bœuf pratiquées sur les quatre pans coupés de la pointe. Un ascenseur qui peut contenir quarante personnes vous épargne les mille marches qui mènent de la base au sommet, et, après un trajet de dix minutes entre les bas-reliefs allégoriques, avec dédicaces et devises, qui décorent chacun des blocs envoyés en offrande par des donateurs de tout ordre, vous dépose enfin dans la galerie ménagée sous le faîte.

C'est de là qu'on voit le mieux se développer, dans toute son ampleur et dans la régularité de ses lignes, le cadre adopté, il y a un siècle, pour la capitale de la République naissante. Prenons pour point de départ le Potomac, qui nous sépare de la Virginie, et dont on peut remonter du regard le large ruban presque jusqu'aux pittoresques rapides de *Great-Falls*. Nous découvrirons, tour à tour, en évoluant de gauche à droite, les coteaux boisés d'Arlington, ancienne propriété du général Lee, le vaincu de la guerre de Sécession, aujourd'hui une nécropole militaire; les villas de Georgetown, les coupoles de l'observatoire, les bois où circule la sinueuse rivière de Rock-Creek; le parc Cleveland, le jardin zoologique, les mamelons du *Soldiers' home*, retraite fastueuse pour les soldats invalides, dont le beffroi de marbre ressemble à une réduction très nettoyée du donjon de Westminster; et, pour clore le cercle, les quartiers qui s'étendent jusqu'à la rivière Anacostia, de l'autre côté du Capitole qu'il est inutile de décrire, tant sa colossale silhouette est familière à tous les yeux, rappelant en quelque sorte la Basilique de Saint-Pierre dont on aurait redressé les deux ailes.

Entre ces points de repère, nous distinguons les innombrables quadrilatères formés par les rues parallèles se coupant à angle droit et toutes plantées d'arbres; les clochers de deux cents églises, les bannières flottant aux campaniles de quarante hôtels; les bouquets des squares, étoiles ou demi-lunes où se rencontrent les

diagonales hardies de vingt avenues se déployant en éventail. A l'horizon, aux approches des deux gares, les trains vont et viennent, traits d'union processionnels avec New-York et Boston au Nord, avec les Carolines et la Floride au Sud, à l'Ouest avec les grands lacs et le Mississipi. Près de l'obélisque, enfin, en bordure sur sa zone d'isolement, les vastes jardins du « Smithsonian Institute », le parallélogramme gréco-romain du Trésor, dont la colonnade ne réussit pas tout à fait à copier celle du Louvre; le palais de l'Exécutif avec le gracieux renflement de sa rotonde et l'amphithéâtre de ses pelouses; plus loin, vers la gauche, le massif architectural un peu confus, mais imposant, qui contient trois ministères; plus loin encore, le musée Corcoran, bel édifice tout neuf dont le fronton paré des noms les plus illustres promet au visiteur une réunion de chefs-d'œuvre qui, par malheur, ne sont pas encore tous au rendez-vous.

Telle est, à vol d'oiseau, la carte panoramique qui se déroule autour du Belvédère que nous avons choisi. Sans doute, malgré l'ordre et la méthode qui ont présidé, plus qu'en toute autre ville américaine, au développement de Washington, mainte lacune est à relever dans cette belle ordonnance : des cabanes de nègres gâtent encore plus d'une avenue déjà bordée d'imposantes demeures; certaines rues sont de véritables histoires de l'habitation, pareilles à celle de notre Exposition, en 1889; la maison étrusque ou assyrienne en face du château de Parsifal, une pagode indienne à deux pas du Parthénon; aux pieds du nouveau Post office, immense construction gothique, haute de 70 mètres, se maintiennent des masures d'un étage... trop souvent, en un mot, l'œil surprend cet on ne sait quoi d'incomplet, de « gestationnel » qui distingue toutes les formations organiques du monde américain. Mais, il est une chose qui imprime à cette capitale un caractère dont il n'y a pas, peut-être, d'autre exemple : c'est qu'elle a grandi, dès sa première pierre et sans déviation aucune, selon le plan géométrique conçu par son fondateur (1).

Partout ailleurs, en dépit des perspectives rectilignes, malgré le jeu savant des triangles, des carrés et des losanges, partout, à deux pas des quartiers modèles, sous la simplicité apparente du décor d'aujourd'hui, se retrouvent les vestiges plus ou moins dissimulés des constructions ancestrales, les traces des tâtonnemens,

(1) Le major français Pierre Lenfant.

des poussées et des reculs où se révèle aussi bien la croissance hâtive des villes-champignons, que la genèse laborieuse des cités dix fois séculaires.

Là, au contraire, ni hésitation, ni repentir. Si l'Amérique est le seul pays où l'on puisse apercevoir clairement le point de départ d'un grand peuple, Washington est la seule ville où s'aperçoive, et plus clairement encore, le point de départ d'une grande cité, apparaissant avec le système politique dont elle doit être le nœud. C'est, on le sait, après un soulèvement militaire qui éclata autour de l'Assemblée, à Philadelphie, alors le cœur de la nouvelle République, que l'on s'occupa de chercher une autre résidence plus sûre et parfaitement indépendante pour le siège des pouvoirs fédéraux. Comme étendue, 100 milles carrés étaient assignés à cette zone qui devait s'appeler le territoire de Colombie et dépendre de l'autorité directe du Congrès. Une fois le choix fait parmi les diverses compétitions en présence (et cette étude dura de 1783 à 1790), une fois l'emplacement fixé entre la Virginie et le Maryland, à quelques lieues de l'Atlantique, on s'en remit au temps infaillible du soin de faire lever les semences confiées à ce désert en une moisson digne du nom qui lui avait été donné : celui du Libérateur.

Il faut ici admirer sans réserve la sérénité et la confiance vraiment romaines qui trempaient l'âme des compagnons de Washington, quand, au sortir de la guerre qui venait de consacrer leur indépendance, leurs armes à peine déposées, ils eurent le pressentiment de leur immense avenir et, sur la rive encore inhabitée du Potomac, s'occupèrent de bâtir pour la postérité. « Dans les sociétés démocratiques, observe Tocqueville, l'imagination des hommes se resserre quand ils songent à eux-mêmes; elle s'étend indéfiniment quand ils pensent à l'État. Il arrive de là que les mêmes hommes qui vivent petitement dans d'étroites demeures, visent souvent au gigantesque dès qu'il s'agit des monumens publics. Les Américains ont placé sur le lieu dont ils voulaient faire leur capitale l'enceinte d'une ville immense, qui aujourd'hui encore n'est guère plus peuplée que Pontoise, mais qui, suivant eux, doit contenir un jour un million d'habitans; déjà ils ont déraciné les arbres à dix lieues à la ronde de peur qu'ils ne vinssent à incommoder les futurs habitans de cette métropole imaginaire. »

Innocente raillerie dont l'illustre écrivain n'aurait pas accom-

pagné une pensée très juste, s'il avait soupçonné que cette ironie dût être si tôt démentie par les faits...

Bientôt, en effet, commençaient à s'élever sur un plan dont l'ampleur, il faut le reconnaître, devait paraître excessive à plus d'un bon esprit, ces vastes édifices avec lesquels ni la République, ni sa capitale ne seraient peut-être encore à l'unisson, à l'heure où nous sommes, sans les multiples surprises du siècle qui s'ouvrait alors et qui va finir. Le petit port fluvial de Georgetown, à 2 ou 3 milles de ces premières assises, était, à cette époque, le seul groupement de population, bien modeste, d'ailleurs, à signaler dans le voisinage des chantiers. Bien que sa réunion future au centre national qui se créait non loin de lui eût sa place, sans nul doute, dans les conceptions du tracé primordial, qui eût pu prévoir qu'en moins de trois générations ce faubourg serait rejoint et absorbé par la sœur cadette, la grande ville encore dans les limbes?

Presque au début de ces travaux, en 1814, Washington fut, on s'en souvient, ravagé par les troupes britanniques, durant la lutte que les États-Unis, entraînés dans l'orbite des guerres napoléoniennes, furent amenés à engager avec l'Angleterre. Depuis lors, pendant cinquante ans, aucun épisode bien saillant n'est à noter dans son histoire redevenue incolore. Seule, l'investiture suprême conférée tous les quatre ans au Président sur la terrasse du Capitole, ramenait, à dates fixes, le même fait historique et marquait en quelque sorte les olympiades de la République américaine. Sans l'assassinat de Lincoln et sans le péril que fit un moment courir à la capitale l'approche des Confédérés en 1862, nous n'aurions guère à relever, dans la succession des étapes qui ont déterminé son évolution jusqu'à nos jours, que des sujets de tableaux plus tentans pour le crayon de l'économiste que pour la palette du peintre.

Aussi bien est-ce là, dans l'évolution économique de Washington, dans son administration et dans la prospérité qui en est l'œuvre que réside l'objet de notre étude et l'intérêt essentiel de cette remarquable ville.

En 1800, la population du district fédéral, dans son périmètre actuel, était de 3210 âmes pour la ville proprement dite, et de 5000 âmes environ, pour les localités suburbaines (1). Quarante

(1) Nous ne tenons pas compte de la ville d'Alexandrie restituée à la Virginie en 1846.

ans plus tard, Washington n'avait encore que 23 000 habitans, la banlieue dix mille. C'est à ce moment que M. de Bacourt, notre ministre auprès du gouvernement américain, rendait compte, en ces termes, de ses impressions de nouvel arrivant :

« Nous avons visité la ville, qui ne se compose en réalité que d'une seule rue, l'avenue de Pensylvanie ; elle a 3 milles de long ; à une extrémité se trouve le Capitole, le plus beau monument des États-Unis ; à l'autre extrémité est la maison du Président, entourée de toutes les administrations.

« L'avenue de Pensylvanie est coupée par des rues transversales dans chacune desquelles il y a à peine cinq ou six maisons bâties ; d'autres rues rayonnent vers la maison du Président ; mais elles ne sont pas plus avancées, dans leur construction, que les rues transversales ; de sorte que de tous les côtés, en faisant cinq cents pas, on se trouve à la campagne. L'avenue est plus large de moitié que la rue de la Paix ; elle est plantée et garnie de trottoirs en briques ; le milieu macadamisé et jamais arrosé est un terrible amas de poussière l'été et un cloaque l'hiver. Les autres rues ne sont pas pavées non plus, mais ont des trottoirs. L'aspect de la ville est assez joli en cette saison, à cause de la verdure ; mais quand les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, ce doit être encore plus triste que Carlsruhe. Les maisons à un seul étage, et toutes en briques rouges, ont une apparence mesquine et sont beaucoup trop éparpillées pour les 25 000 habitans qu'elles contiennent. »

Et plus loin :

« Malgré la tristesse qui y règne, Washington est si peu paisible la nuit qu'on a peine à y dormir ; on entend un perpétuel vacarme et cela tient à ce que presque tous les habitans ont des vaches et des cochons, mais pas d'étables.

« Ces animaux circulent nuit et jour dans la ville et viennent seulement, matin et soir, chercher un peu de nourriture chez leurs propriétaires ; on voit alors les femmes traire les vaches sur les trottoirs, en éclaboussant de lait les passans. La circulation nocturne de toutes ces bêtes qui cherchent à s'abriter produit un sabbat infernal auquel prennent part les chiens et les chats qui, parfois, leur livrent bataille... »

Un peu plus tard, enfin, en hiver :

« Washington, ce n'est ni une ville, ni un village, ni la campagne ; c'est un chantier de construction jeté dans un

endroit de désolation et dont le séjour est intolérable (1)... »

Ce tableau, bien qu'il paraisse un peu chargé, est, à vrai dire, confirmé par plusieurs visiteurs contemporains, dont le témoignage a sa valeur (2). Mais à ces critiques la réponse est assez facile. Washington, dont la population clairsemée comprenait une forte proportion de noirs avait, alors, il ne faut pas l'oublier, tous les traits d'une ville du Sud et participait plus ou moins au laisser aller des régions esclavagistes représentées par le parti démocratique aux mains duquel le pouvoir était resté presque sans interruption depuis l'origine de la République.

Peut-on être surpris que la capitale, ainsi paralysée par le nonchaloir créole, se laissât distancer dans le domaine du luxe et du beau-vivre par ses voisines, ses aînées aussi, Baltimore, Richmond, Annapolis? Son plan grandiose n'était encore qu'un cadre presque vide que venait remplir peu à peu l'alluvion des fonctionnaires fédéraux et des petits fournisseurs faisant métier de subvenir à leurs besoins, temporairement accrue par la présence des membres du Congrès avec leurs familles, ainsi que par les visites intéressées des solliciteurs de tout ordre. Point de commerce étendu ni d'industrie locale, rien qui pût servir de base à un important développement d'affaires et à la fondation de grandes fortunes.

Cette évolution, médiocrement sensible pour l'œil du spectateur plus ou moins attentif ou pressé, aurait peut-être conservé son caractère pendant un demi-siècle encore, si la guerre de sécession et la défaite des Confédérés n'étaient venues transformer la physionomie de Washington en imprimant à ses progrès une impulsion qui ne devait plus se ralentir. Le Nord républicain y remplaçait le Sud démocrate, apportant avec lui les méthodes, les besoins, l'esprit d'entreprise qui avaient fait le succès des États septentrionaux de l'Union.

En 1850, la capitale ne comptait encore que 40 000 habitans. Mais nous entrons, à ce moment, dans cette remarquable série de décades dont chacune voit la population washingtonienne augmenter du tiers ou de la moitié, quand ce n'est pas du double:

(1) *Souvenirs d'un diplomate.*

(2) Un touriste anglais écrivait à la même époque : « Toute la ville semble avoir été bâtie en une nuit, comme ces décors de carton échafaudés à la hâte par Potemkin pour flatter les yeux de son impératrice, et l'on ne peut écarter l'idée qu'à la clôture du Congrès tout est empaqueté dans une boite jusqu'à la session prochaine. »

En 1860, 61 122 habitans; en 1870, 109 199 habitans; en 1880, 147 293 habitans; en 1890, 188 932 habitans.

Les localités suburbaines suivent ce mouvement ascensionnel et passent de 14 000 âmes environ en 1860, à 22 000 âmes en 1870; à 30 000 âmes, en 1880; à 41 000 âmes, en 1890.

Il peut être intéressant de compléter ce tableau sommaire en dégageant la part prise à cette progression par l'élément noir. En 1800, cet élément représentait le septième de la population du territoire fédéral, alors presque entièrement virginienne; sur cette fraction, 80 pour 100 étaient esclaves. En 1840, le groupe noir, dont les conditions d'existence étaient plus favorables à l'ombre du Capitole, avait atteint le quart de l'ensemble des habitans; mais grâce au régime libéral que le Congrès faisait prévaloir autour de son enceinte, la proportion des esclaves dans le groupe de leur couleur avait déjà sensiblement diminué, et de 80 pour 100 était tombé à 30. En 1850, elle était réduite à 25 pour 100, à 22 pour 100 en 1860, leurs congénères conservant à peu près leur rapport en regard de la population blanche. Mais, viennent la guerre et la fin de l'esclavage: Washington, d'où est parti l'appel libérateur, devient un foyer d'attraction pour la race affranchie. De 14 000 nègres en 1860, nous passons brusquement à 43 000 en 1870, à 60 000 en 1880, à 75 000 en 1890.

Aujourd'hui le district de Colombie, c'est-à-dire le panorama qui se déroulait tout à l'heure devant nous, au pied de l'obélisque, renferme 280 000 âmes en chiffres ronds, soit 190 000 blancs environ, pour 90 000 gens de couleur. A cette population compacte, joignons un ensemble d'immeubles, terrains et constructions, atteignant, d'après le cadastre, une valeur totale de 190 millions de dollars (près d'un milliard de francs), un budget de 6 millions de dollars (trente millions de francs), voilà ce qui est remis par la constitution aux soins et à la sagesse d'un petit comité de trois hommes, de ce triumvirat, objet de réprobation, nous l'avons dit, pour le dogmatiste intransigeant de l'entité communale et de ses franchises.

C'est justement ces franchises que le Congrès, en contradiction apparente avec les principes qu'il revendiquait pour le reste de l'Union, n'a pas voulu garantir à la future capitale, du moins à titre complet et définitif, se réservant la haute main dans l'administration du District, contribuant, pour sa large part, aux dépenses locales, faisant tout le nécessaire, en un mot, pour être

maître chez lui. Le mode même selon lequel la ville se formait, en croissant peu à peu autour des pouvoirs fédéraux, aurait, en dehors de toute prévision constitutionnelle, entraîné la prédominance presque absolue de ces derniers dans les affaires urbaines. Quiconque répudiait cette tutelle n'avait qu'à chercher ailleurs plus de liberté. Il ne semble pas jusqu'ici que la perspective d'une telle abdication ait écarté beaucoup de bons vouloirs.

Au surplus, ce régime souffrait, dans la pratique, quelque tempérament. C'est ainsi que, de 1802 à 1871, les Washingtoniens purent confier certaines fonctions communales à des délégués, puis à un maire, élu de deux en deux ans. Mais, peu après la guerre de Sécession, l'afflux considérable des nègres pourvus, depuis 1868, du droit de suffrage, commença à vicier les opérations électorales et à gêner, dans leur gestion elle-même, les officiers publics dénués de l'autorité suffisante pour prévenir le conflit des divers élémens en présence. L'état de la capitale était de moins en moins en rapport avec l'importance prise dans le monde par la République. En vue de mettre un terme à une situation qui pouvait porter atteinte à la dignité du pouvoir central, le Congrès revint alors, pour le District, à la constitution des Territoires de l'Union et en confia l'administration à un gouverneur pourvu des crédits nécessaires pour opérer la métamorphose que réclamait l'opinion. C'est cet administrateur, bien connu sous le nom de « Boss Shepherd, » dont l'initiative et le savoir-faire ouvrirent cette ère d'embellissemens qui vit enfin la métropole sortir de l'état de stagnation où elle s'attardait. La population avait augmenté de plus de 60 000 âmes; la plus-value des terrains donnait naissance à des fortunes subites; les capitalistes accoururent amenant avec eux l'opulence et suscitant tout ce qu'elle produit.

Par malheur, les résultats obtenus par Shepherd ne purent désarmer les critiques que soulevaient ses méthodes : 20 millions de dollars avaient été absorbés dans des entreprises de tout ordre, d'une justification parfois malaisée. Bref, l'administration se débattait au milieu d'embarras inextricables, quand le Congrès intervint une dernière fois, en 1876, et, après divers essais dont aucun ne fut satisfaisant, finit par donner à la ville le gouvernement qu'elle possède encore aujourd'hui.

II. — LE SYSTÈME

C'est depuis le 1er juillet 1878 que le régime actuel est en vigueur. Il comprend 3 commissaires ayant des pouvoirs égaux dans le domaine de leurs attributions respectives. Deux d'entre eux sont choisis tous les trois ans, dans l'élément civil, par le Président des États-Unis, dont le choix doit être ratifié par le Sénat. Ils doivent avoir résidé dans le District pendant les trois années précédentes, et n'avoir élu domicile nulle part ailleurs. Le dernier commissaire est pris, toujours par le Président, mais sans échéances déterminées, dans le corps du Génie militaire. Son grade doit être au moins celui de capitaine. Il est dispensé du service de son arme tout le temps de sa mission, ainsi que trois officiers du même corps, mais d'un grade inférieur au sien, qui lui sont donnés comme collaborateurs.

Le traitement de ces trois personnages est de 5000 dollars (25000 francs) par an. Les deux commissaires appartenant à l'élément civil doivent déposer, dans les caisses du Trésor fédéral, un cautionnement préalable de 50000 dollars (250000 francs) chacun.

Ainsi, d'un côté, aptitudes techniques et perspectives de carrière, de l'autre, dépôt d'un gage considérable, résidence prolongée dans la localité, telles sont les garanties que doivent fournir, à leur entrée en charge, les trois administrateurs de la capitale. Leur compétence, leur connaissance des intérêts locaux, leur responsabilité réelle ont été assurées dans la plus large mesure possible par le législateur.

La Présidence de la Commission est annuellement déférée à l'un de ses membres par les deux autres, sans que ces fonctions impliquent d'autre prérogative que celle de présider les réunions tenues entre eux par les trois podestats.

Le 30 juin de chaque année, lors de la clôture de l'exercice courant, la commission adresse la collection de ses rapports (un tome de 1200 pages) au Congrès qui la renvoie à ses comités spéciaux des affaires du District. C'est là que les trois délégués du Pouvoir fédéral rencontrent le contrôle effectif de leur gestion. Résidant eux-mêmes dans la capitale, durant le cours des sessions, en contact presque permanent avec les représentans les plus autorisés des intérêts ambians, notamment avec la Chambre de

commerce (1), les membres de ces comités sont en état de juger la commission à ses actes, d'apprécier les réformes qu'elle propose et d'amender, avant de les voter, les crédits nécessaires au budget qu'elle recommande pour l'exercice qui va s'ouvrir.

Cette intervention du Congrès, notre esprit communal européen a quelque peine à l'admettre, il est vrai. Mais, quand elle ne trouverait pas une explication assez concluante dans l'intérêt supérieur du peuple américain à diriger par ses mandataires les affaires de la capitale créée pour lui, sortie avec lui de la nébuleuse coloniale, joyau commun à tous dans la couronne formée par les 45 États, ne tirerait-elle pas sa légitimation définitive du fait que, les monumens fédéraux comptant pour moitié, d'après un accord établi, dans la valeur des propriétés immobilières qui constituent la ville et sa banlieue, la nation contribue de ce chef pour moitié (soit pour trois millions de dollars) aux dépenses du District? Cette dualité du patrimoine et des charges de la métropole est à retenir : elle est la justification essentielle d'un régime dont on n'aperçoit d'abord que la singularité.

On n'attend pas de nous le détail des autres recettes nécessaires aux trois édiles pour l'équilibre de leur énorme budget. Il nous suffira d'observer, en passant, que les taxes qui les alimentent sont assez légères pour être l'une des séductions de la capitale aux yeux des rentiers qui, cherchant un endroit pour y dépenser confortablement leurs rentes, font en même temps le calcul des plumes qu'il leur faudra laisser entre les griffes du fisc (2).

Les dépenses municipales s'effectuent au nom des commissaires, en harmonie avec les affectations votées par le Congrès, sur la conclusion de ses comités. Quant au service de la Dette (3), reliquat des régimes antérieurs, il est réservé au ministère des Finances. C'est également aux agens comptables de ce département

(1) Cette Chambre tient une séance annuelle consacrée aux affaires municipales surveillées et suivies par les bureaux spéciaux qu'elle a désignés à cet effet.

(2) Les taxes sont générales et spéciales.

Les taxes générales sont immobilières ou personnelles.

Les taxes immobilières sont de deux classes :

1° De 1 pour 100 sur toute propriété immobilière consacrée à l'exploitation agricole;

2° De 1 et demi pour 100 sur tout immeuble employé à d'autres objets.

La taxe personnelle est de 1 et demi pour 100 sur toute valeur en caisse non imposée d'autre part.

(3) Cette dette, au 30 juin 1897, ne se montait plus qu'à 16656000 dollars, grâce aux réductions qu'y a introduites le présent régime, depuis son fonctionnement.

que sont dévolus l'examen et l'apurement des comptes relatifs à la gestion de la commission.

Quoi d'étonnant si, avec ces amples ressources, sagement mises en œuvre par des mains actives et économes, sous l'égide de l'Assemblée nationale, sans oublier l'aiguillon d'une presse toujours en éveil pour suivre ou pour guider une population éprise de progrès, ayant d'elle-même la plus haute idée, Washington a pu devenir la cité modèle dont nous tracions le tableau à la première page de cette étude?

Notre plan est trop modeste pour nous permettre d'aborder l'analyse complète des rouages dont se compose un aussi vaste mécanisme.

Nous laisserons de côté, dès le début, l'organisation judiciaire du District : justices de paix, tribunal de première instance, cour d'appel. Les magistrats qui s'y rattachent tiennent, en effet, leur investiture du Président des États-Unis, sous ratification du Sénat. Bornons-nous à passer rapidement en revue quelques-uns de ces services essentiels où se révèlent à la fois les préoccupations dominantes d'un gouvernement communal et les moyens dont il dispose pour les introduire dans le domaine des faits.

L'éducation façonne les mœurs, et les mœurs préparent l'histoire. L'action exercée sur le caractère américain par le système pédagogique en vigueur aux États-Unis est, on l'a souvent observé, de deux sortes : non seulement elle fait éclore de bonne heure dans l'enfant un petit homme déjà mûr pour le *self-government;* mais encore, par la culture de l'individualisme, c'est-à-dire de l'initiative, du mouvement spontané qui se communique de l'individu au groupe, et du citoyen à la cité, ce système consolide la démocratie et en assure le plein épanouissement. Sous la variété des études, en dépit de la multiplicité des écoles, des universités et des collèges, malgré l'absence de toute impulsion centrale, cette pensée doublement utilitaire se retrouve, dans toute l'Union, à la base d'une éducation dont le champ s'élargit chaque jour.

« C'est une des fièvres américaines, écrit M. Paul Bourget, que ce fanatique, ce presque maladif besoin de s'instruire, et il n'est lui-même qu'une des formes de la grande fièvre qui dévore toute cette société rude, encore chaotique... trop récente et nostalgique de civilisation. »

Presque rien ne reste à glaner après l'enquête si magistrale-

ment ouverte et poursuivie par le brillant écrivain, dans *Outre-mer*, avec cet art d'observation et cette haute critique qui se sont surtout affirmés dans le chapitre consacré à l'éducation. Toutefois, en ce qui concerne plus particulièrement l'instruction gratuite à Washington (la seule qui nous intéresse en raison de sa réglementation par notre Triumvirat), quelques chiffres empruntés au Rapport de 1896 nous seront utiles pour mettre en relief le degré de sollicitude dont cet enseignement est l'objet dans la capitale des États-Unis.

La surveillance des Écoles publiques (1) qui demeure, en dernier ressort, sous le contrôle des trois commissaires, est confiée par eux à un groupe de neuf *trustees*, ou administrateurs, dont aucun n'est rétribué. Au-dessous de ce *Board*, et nommé par lui, fonctionne l'état-major scolaire (2). Nous ne nous arrêterons pas, bien entendu, à décrire la recherche de l'appareil pédagogique, les soins minutieux donnés non seulement à l'hygiène matérielle (hauteur des sièges et des pupitres, dimensions des salles, lumière, ventilation, chauffage), mais souvent à la mise en scène et au décor. Cette recherche est d'un ordre trop général, dans toute l'étendue de l'Union, pour qu'il soit à propos d'y insister. Le budget de Washington nous fournira, à d'autres égards, des détails d'un intérêt plus particulier. Au total, le crédit affecté aux 814 écoles de la ville et de la banlieue, pour 1896, a été de 897 000 dollars (soit 4 millions 500 000 francs environ), pour un ensemble de 42 464 enfans, ce qui revient à dire qu'en moyenne chaque élève a coûté plus de 100 francs à la municipalité (3), (de 12 dollars par tête pour les écoles primaires, à 44 pour les écoles supérieures). Dans ces établissemens, tout est gratuit : livres de classe, papier, encre, plumes, crayons, compas, couleurs; 175 000 francs sont annuellement dépensés de ce chef. Quarante mille volumes sont, en outre, répartis dans les bibliothèques scolaires. Mille instituteurs des deux sexes (688 de race blanche, 343 de race noire) se partagent les cours et reçoivent, pour leur

(1) Salles d'asile, écoles de grammaire, écoles supérieures (*high schools*), école pratique des affaires (*business high school*), école normale pour le personnel enseignant.

(2) 1 surintendant à 3 300 dollars et 8 inspecteurs principaux à 2 000 dollars, pour les écoles blanches.

1 surintendant à 2 250 dollars, et 3 inspecteurs principaux à 2 000 dollars pour les écoles noires, etc.

(3) Dans ce crédit ne figurent pas les dépenses nécessitées par la construction de nouveaux bâtimens.

traitement, de 600 à 1 000 dollars par an. Le latin, un cours développé de littérature anglaise, les littératures étrangères, le français, l'allemand, occupent une large place dans les diverses branches de cet enseignement qui comprend encore des répétitions de *meetings* et des conférences sur les questions du jour mises à la portée des jeunes auditoires par des amateurs de bonne volonté.

Le corps ne cède rien de ses droits à l'esprit, et huit professeurs de « progrès physique » témoignent de l'importance attachée à la culture de la dynamique individuelle.

Quant à l'enseignement manuel, il est représenté, pour les garçons, par la menuiserie et le travail des métaux ; pour les filles, par la couture et la cuisine. Une soixantaine de spécialistes sont chargés de ces diverses leçons qui ne vont pas sans frais. C'est ainsi que les ateliers d'apprentissage réclament pour leurs débours, en fournitures d'outils et de matériel, en réparations, etc., une somme de 3 800 dollars (20 000 francs). C'est ainsi encore que Miss Jacobs, directrice des laboratoires culinaires, présente, dans le Rapport de 1896, son bill de fin d'année, qui s'élève au chiffre respectable de 847 dollars. C'est-à-dire que 4 000 à 5 000 francs sont consacrés, bon an mal an, à propager, parmi les futures ménagères du District, les doctes préceptes de Brillat-Savarin. Mais les arts supérieurs sont loin d'être oubliés dans ces programmes qui font encore leur part à neuf maîtres de musique et à douze professeurs de modelage et de dessin.

Comment ne pas reconnaître dans une aussi large conception de la pédagogie un nouveau témoignage de cette préoccupation constante du *home* qui obsède le cerveau de l'Anglo-Saxon ? Une table servie avec goût, un piano gaiement ouvert, des albums invitant le crayon, le foyer pourvu du bien-être et de l'attrait nécessaires pour le rendre réparateur et désirable au travailleur fatigué, telle doit être l'ambition permise aux plus modestes demeures. C'est vers la préparation de cette réalité , aussi bien que des autres, dont elle est en quelque sorte le but et la récompense, que convergent toutes les méthodes mises en œuvre dans ce remarquable système qui est bien, pour l'Amérique, comme on l'a dit, l'identité de l'éducation et de la vie (1).

(1) Outre ces établissemens officiels, où la gratuité est de règle, nous citerons encore quatre universités et cinq collèges dont les cours payans sont suivis par plusieurs centaines d'étudians des deux sexes. Beaucoup de ceux-ci sont employés pendant le jour et fréquentent, le soir, les conférences qui rentrent dans le plan d'études qu'ils se sont tracé.

Les services hospitaliers, auxquels préside un « surintendant » (1) désigné par les commissaires, ne jouissent pas de dotations moins libérales. Six hôpitaux, où une moyenne de 400 à 420 malades reçoivent journellement les soins que comporte leur état, se répartissent une allocation de 119 000 dollars (600 000 francs). Instituées, les unes pour venir en aide à certaines catégories d'infirmités entraînant une interruption temporaire du travail, les autres dans une vue d'amendement et de moralisation, sept autres institutions, avec un millier de pensionnaires par jour, se défrayent sur un crédit à peu près égal. Cent trente mille francs sont consacrés à six orphelinats et asiles pour l'enfance. Une demi-douzaine d'hospices recueillent les vieillards, les incurables, les gens sans domicile des deux sexes et des deux races qu'ils entretiennent sur un fonds annuel de 60 000 francs, soit, en 1896, pour nous en tenir aux chiffres du surintendant, une somme totale de 276 167 dollars (près de 1 400 000 francs) distribuée, durant l'année, à tous les établissemens de son ressort.

La plupart de ces maisons, fondées par l'initiative privée qui leur continue son aide, et incorporées au District, par acte du Congrès, sur la demande des fondateurs, sont dirigées par un *Board of Trustees* (conseil d'administration), dont les membres, qui ne reçoivent aucune rétribution pour la tâche qu'ils assument, appartiennent aux diverses associations de la ville. Ces conseils s'annexent, à l'ordinaire, des comités ayant chacun des attributions différentes : visites aux malades, aux orphelins, surveillance de la cuisine, de la lingerie, des exercices religieux, des distractions (*entertainments*).

Malgré les principes d'économie sur lesquels se calcule le budget de ces divers chapitres, la largeur des vues dont s'inspirent ces organisations charitables entraîne une moyenne assez élevée pour les frais d'entretien des sujets qu'elles prennent à leur charge. Cette moyenne varie, d'ailleurs, tant avec les revenus de l'établissement qu'avec la nature de son objet et oscille, par exemple, entre 166 dollars, par tête et par an, pour l'Hôpital de l'Enfance, et 467 dollars (près de 2 000 francs) pour l'Hospice des femmes de Columbia.

Mais, à côté des maisons ayant un caractère officiel, une quarantaine d'autres fondations, asiles, hospices, dispensaires, tirent

(1) *Superintendent of Charities.*

leurs ressources des actives contributions de la charité privée et concourent avec l'administration municipale et sous son patronage, à rendre à peu près imperceptibles, dans l'alerte va-et-vient des rues, le spectacle ou le contact des misères humaines.

Washington, capitale de l'Union, siège du Pouvoir exécutif et du Congrès, des Ministères, de la Cour suprême, du Trésor fédéral, de l'Office central des patentes, résidence de toutes les missions diplomatiques accréditées aux États-Unis, doit offrir, au point de vue de la sécurité et de l'ordre, des garanties en rapport avec d'aussi grands intérêts.

Tout le monde connaît la massive silhouette du policeman américain, sanglé non sans peine dans son ample tunique bleue, l'œil perçant sous les bords rabattus de sa bombe de feutre aussi légendaire que le tricorne de Pandore, la main balançant avec une digne nonchalance le bâton sans réplique, vrai molosse, en un mot, qui n'a qu'à montrer sa carrure, pour rendre absurde toute idée de résistance. Six cents hommes de cette trempe sont détachés dans les divers quartiers de la ville ; cinquante cavaliers font leur ronde dans la banlieue et les faubourgs. Ce rôle envié, et qui porte dans l'imagination populaire une auréole dont la plupart des mélodrames entretiennent l'éclat, ne s'obtient pas sans des aptitudes spéciales préalablement passées au crible d'un concours. « L'homme de police, dit le règlement, doit être physiquement parfait et posséder tout au moins une intelligence moyenne. » D'après les statistiques, il n'y a pas plus d'un candidat sur seize inscrits qui franchisse avec succès toutes les épreuves.

La paye de ce corps de choix est en rapport avec son recrutement et ses services. Le major, qui commande la brigade, reçoit 17000 francs; un capitaine, 9000; quatre premiers lieutenans, 7500; neuf lieutenans en second, 6500; chaque policeman de première classe, 4500; chaque policeman de seconde classe, 5000; ensemble avec les commissariats, les voitures de patrouille, les bicycles, etc., 3 500 000 francs environ, pour tout le chapitre.

Au surplus, ce n'est pas sans peine que les voies publiques de Washington conservent, dans leur généralité, leur cachet de propreté et de bon ordre, et le ministère des gens de police est loin d'être une sinécure.

Sans énumérer les circonstances multiples où s'exerce leur rôle tutélaire, relevons seulement, dans le rapport de 1896, la mention qu'ils ont dû accourir à 468 signaux d'incendie et qu'ils

n'ont pas amené devant leurs chefs respectifs moins de 22000 individus (sur lesquels, hâtons-nous de le dire, 7 seulement avaient à répondre de mort d'homme), et nous aurons donné l'idée de l'activité et de la vigilance dont notre policeman ne doit jamais se départir.

Près de ce corps d'élite, les 220 hommes de la brigade des Pompes, parfaitement exercés et répartis en 16 compagnies, veillent, de leur côté, à la sécurité de la ville. La rapidité des secours contre le feu, telle qu'elle est comprise en Amérique, est depuis longtemps citée comme un modèle. Les 10 ou 15 hommes formant le poste fument, jouent aux cartes ou lisent leurs journaux autour des appareils. Le timbre d'alarme retentit. En moins de deux minutes, les chevaux sont dans leurs traits, les pompiers à leurs places, et la première voiture part au galop dans un roulement de tonnerre. Les incendies sont fréquens : nombreux aussi sont les actes de courage. De 1895 à 1897, nous ne relevons pas moins de 43 noms sur la liste de ceux qui ont payé leur zèle, soit d'un membre, soit même de la vie.

Un tel service coûte cher, il est vrai : le chef de la brigade a 11000 francs de solde; les quatre sous-chefs près de 7000 francs, les mécaniciens un peu moins de 6000; les pompiers, porte-lances, etc., de 4000 à 5000. Encore le rapporteur spécial pour ce chapitre trouve-t-il les crédits insuffisans et le personnel trop restreint, prenant, pour points de comparaison, San-Francisco qui, avec une population à peine plus élevée, possède 32 compagnies et un effectif de 400 hommes; Buffalo et la Nouvelle-Orléans qui, avec un nombre d'habitans sensiblement égal, comptent l'une 42 et l'autre 36 compagnies; Saint-Paul, enfin, qui n'ayant que 133000 habitans, entretient cependant 31 postes de pompes, comprenant ensemble 200 hommes.

C'est que le feu qui, comme toutes choses, semble aller plus vite en Amérique qu'ailleurs, le feu est la grande terreur de ces métropoles. D'immenses dépôts de marchandises, des bâtimens de huit à dix étages, parfois douze ou quinze, les quartiers pauvres confinant aux quartiers riches, de trop nombreuses constructions en bois ou en brique légère, une multitude de cours et d'enclos séparés par des palissades en planches, presque partout le gaz et l'électricité employés en plein jour, une foule de machines au cœur des cités, l'incurie des gens de couleur, Chinois ou nègres, n'est-ce pas la menace du fléau partout et à toute heure?... Sans

parler de l'insécurité latente qui trouble plus ou moins l'optimisme du citoyen de ces villes à l'éclosion trop précipitée et lui fait craindre pour elles une disparition non moins brusque dans quelque catastrophe comme celle dont les annales de Chicago gardent le souvenir. Aussi comprend-on l'enthousiasme et les *cheers* qui accueillent les pompiers de Washington, lors de leur revue annuelle, quand ils défilent derrière la brigade de police, avec leurs chars étranges et tout irradiés de reflets métalliques, sous les yeux du Président des États-Unis debout sur son estrade, devant la Maison-Blanche.

La verte parure de ses rues est un autre orgueil de la capitale. Sous le soleil brûlant de l'été, ce velum universel permet au passant de fermer impunément son ombrelle et de s'en servir pour étudier devant ses pas la résistance probable de l'asphalte amolli ou lézardé par la chaleur; 75000 arbres représentent la forêt municipale géométriquement distribuée en doubles rangées d'érables ou de platanes autour des cases de l'échiquier urbain : un crédit de 80000 francs est consacré à leur entretien, ainsi qu'à celui des parcs environnans.

Nous sortirions des limites de cette étude, forcément incomplète, en poursuivant notre analyse à travers tous les autres services municipaux. Partout nous retrouverions les mêmes méthodes, la même ampleur, et ce chauvinisme local sur lequel est venue se greffer l'ardeur du Congrès lui-même, ce *citizenship* ambitieux si bien défini par M. Paul Bourget dans ces courtes lignes :

« Shakspeare parle quelque part d'un de ces hommes dont chaque pouce est un homme; l'Amérique est une patrie dont chaque ville est une patrie, une république dont chaque ville est une république, un immense corps dont chaque ville est un corps. »

Une différence est à noter, toutefois : c'est que le citoyen de Washington n'a, dans son district, qu'un *citizenship* tout académique. Il ne vote pour rien, ni pour personne, et quoi qu'en dise tel ambitieux sans patron ou tel politicien sans clientèle, il ne désire pas voter. Mais il regarde et il s'informe. Sans doute, une machine municipale d'un tel pouvoir et d'un pareil volume ne laisse pas d'entraîner de grands frais : guère plus cependant qu'une campagne électorale dont il évite les mille ennuis. Il juge à ses résultats l'excellence d'un système que mainte ville de l'Union lui

envie et qui maintient à Washington son haut rang de capitale. Il n'est pas de ceux qui disent : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Son jardin, ce n'est pas lui qui le cultive, bien qu'il donne au jardinier de judicieux conseils et parfois un coup de main ; mais c'est pour lui que poussent les fleurs et que mûrissent les fruits. Il ne ferait pas mieux lui-même, il est content.

III. — LA VIE

En dehors de sa constitution toute particulière et de son caractère de métropole fédérale, Washington se distingue encore des autres villes américaines par un trait qu'on ne retrouverait pas ailleurs. *A city of leisure and pleasure*, une cité de loisir et de plaisir, c'est en ces termes que, le sourire aux lèvres, tout bon Washingtonien définira sa capitale, et cette définition se trouve consacrée par le consentement à peu près unanime du reste des citoyens de l'Union. Loisir et plaisir, voilà, en effet, si l'on met à part le bourdonnement de la Ruche Capitoline et l'activité des grands services nationaux, voilà ce qui donne à Washington un cachet dont le visiteur ne peut manquer d'être frappé dès les premiers pas, surtout s'il a passé, au préalable, par les formidables emporiums de New-York, de Chicago, de Philadelphie. Plaisir, il est vrai, qui ne répond pas toujours aux nôtres, et où l'esthétique, telle que nous la concevons, n'a pas encore toute sa part ; mais, plaisir enfin, en ce sens que le souci de dépenser libéralement son argent y succède au souci de le gagner. Ni ville de viande, ni ville de blé, ni ville d'huile, ni ville de charbon, ni centre manufacturier, ni grand marché d'affaires, Washington n'est rien de tout cela. Non. Mais, autour des Pouvoirs publics et de leurs légions de fonctionnaires, plus largement rétribués, en général, que leurs collègues du Vieux Monde, des quartiers se fondent, s'embellissent et s'étendent sans autre objet apparent que de goûter, dans une atmosphère plus sereine, une vie dégagée des âpres combats que l'on se livre ailleurs et sans autre mouvement que les transactions considérables, à vrai dire, qui se rapportent aux besoins d'une aussi vaste agglomération d'hommes ayant plus ou moins les moyens de se montrer exigeans. Nombreux sont les *businessmen* qui, leur fortune faite dans la houille ou dans les laines, se retirent du champ de bataille et cherchent quelque résidence, loin du *Stock Exchange* et dans un milieu plus

relevé, mieux étoffé en valeurs à l'abri des caprices de la Bourse, où ils pourront, sans sortir de la communauté américaine, trouver la détente et l'apaisement de leurs nerfs. Avec un climat charmant pendant huit mois de l'année, c'est là ce qui leur est offert à Washington. La réunion des hommes politiques des 45 États de l'Union, les correspondans des grands journaux des deux mondes, le va-et-vient de toutes les notabilités du pays, le passage des touristes princiers, le séjour d'un corps diplomatique nombreux, y répandent, en effet, on ne sait quel arome de cosmopolitisme dont l'équivalent ne se retrouverait dans aucune autre ville du nouveau continent.

Plus d'un de ces millionnaires, rêvant de briller, à son tour, dans la phalange de la haute société new-yorkaise, vient à Washington accomplir une sorte de stage nécessaire pour faire oublier un passé dénué de prestige. Quelques années d'une hospitalité somptueuse, avec la fréquentation des personnages en vue, l'accès des Ambassades, une ou deux saisons dans le *Summerresort* à la mode, et les voilà mûrs pour le ballottage dont dépend leur entrée dans l'Olympe de la cinquième avenue. Du haut en bas de l'échelle des rentes, ce mouvement est suivi par une foule plus ou moins animée du même esprit, et c'est ainsi que se constitue, dans la métropole, une population permanente, pourvue de la plus large aisance, et dont la stabilité donne tort aujourd'hui à l'ancien aphorisme, d'après lequel la société de la capitale changeait, tous les quatre ans, sous le coup de vent de la nouvelle Présidence.

Notons encore, en passant, un trait particulier à cette société, du moins dans certaines de ses sphères, et qui dérive précisément de la paix dont elle veut jouir : c'est l'abondance relative des jeunes filles et la rareté singulière des jeunes gens (1).

Trop souvent, du côté européen de l'Atlantique, s'il n'est pas incurablement oisif, au sein de sa fortune, en proie plus ou moins aux aigrefins du demi-monde, le fils de famille vit, sous une étiquette professionnelle quelconque, au râtelier paternel. Il ne s'agit pas, bien entendu, dans notre critique, de celui qui, par tradition ou par vocation, a su se choisir sa carrière pour la suivre jusqu'au bout; mais du jeune homme qui, trop mou pour les efforts de la lutte quotidienne, confie son simulacre d'ambi-

(1) *Scarcity of boys.*

tion au paisible engrenage de quelque mandarinat dont il n'accepte les débuts infimes que pour se dédommager ailleurs. Sous-officier à trente sous par jour, surnuméraire à 1 500 francs par an, toujours à la portée des siens, il dépasse, sobrement ou non, sa solde minuscule et sa pension à peine moins modeste, tandis que, sous des mains industrieuses, se tisse la trame de son avenir de mari. Ce qu'il attend, c'est la dot compensatoire, ce sont les « espérances » qui mûrissent dans l'ombre, vieux oncles s'éteignant dans l'impénitence de leurs galanteries sexagénaires, vieilles tantes demeurées filles par maladresse ou par dévouement. Pour lui, la vraie carrière, c'est le mariage ou l'héritage; le reste n'est guère là que pour lui donner l'air de faire quelque chose. Le jeune Washingtonien, lui, fidèle au génie de sa race, est, à cinq cents, à mille lieues du *home*, dans les affaires, en pleine lutte. Sportsman dans les moelles, habile à l'aviron, familier du *polo* et du *base ball*, épris du *yachting* et des grandes chasses à l'élan, à l'ours gris, il se conforme pourtant d'instinct à la loi qui veut que la fortune ait pour unique rançon le travail. Dans les mines, parmi les troupeaux de son *ranch*, au Stock Exchange, ou à son usine, il gagne largement, mais laborieusement, une vie dans l'ampleur de laquelle s'épanouiraient deux ou trois de nos « viveurs. » Il est avant tout sa propre « espérance; » s'il en a d'autres, tant mieux; mais ce n'est qu'en surcroît. Il ne doit rien à personne et il épouse qui lui plaît. Il revient, pour quelques jours, du Dakotah, du Kansas, ou de la Californie, avec la belle humeur du succès qui se dessine, puis il retourne à ses moutons.

C'est pour cela qu'à Washington, les maîtresses des maisons où l'on danse deviennent rêveuses en songeant à l'équilibre de leurs quadrilles.

Veut-on, pourtant, quelques chiffres pour serrer de plus près l'accumulation croissante des richesses dans cette ville, qui, nous le savons, n'est pas un centre producteur de richesse? Depuis 1888, il s'est bâti, par an, une moyenne de 2000 maisons dans les diverses zones du District. Soixante architectes, dix-huit dessinateurs *draftsmen* ont sans cesse le compas ou le pinceau à la main. Les ondulations boisées qui entouraient Washington disparaissent sous la pioche du niveleur qui fait bientôt place au maçon. Il n'y a guère moins de 400 agences pour lesquelles l'allotissement et la mise en vente de ces terrains est une source de

profits. Toutes ces opérations demandent des capitaux et nécessitent des déplacemens de fonds considérables. Les dépôts des banques étaient, à la fin de l'an dernier, de 21 millions de dollars; l'ensemble de leur avoir dépassait 32 millions de dollars; le chiffre des affaires traitées par elles s'élevait à 125 millions de dollars.

Mille voitures de tramways, se suivant à deux ou trois minutes d'intervalle sur une quinzaine de lignes et mues, presque toutes, par l'électricité, accélèrent la circulation en tous sens jusqu'aux allures d'un express (1). Deux mille téléphones permettent de devancer les *cars*, 2000, chiffre respectable en lui-même, étant donné que l'abonnement annuel est de 500 francs, mais presque insignifiant pour une ville américaine (2) et qui ne s'expliquerait pas, si l'on ne songeait que Washington est, sans ironie, une ville de loisir: tout est relatif. Le plaisir l'est aussi. Le goût, la recherche des distractions que la vie washingtonienne peut donner, même aux classes au-dessous de la moyenne, se dénote dans les milliers de chevaux qu'on peut appeler de luxe et qui, sans parler des équipages plus qualifiés ni des multiples véhicules du commerce, n'ont guère d'autre emploi que de promener tel commis de magasin, tel clerc de bureau, lorsqu'il éprouve le besoin de courir les bois avec sa femme ou son *sweetheart*, dans le *buggy* traditionnel.

Beaucoup de ces personnages ont un cheval de rechange, parfois même un trotteur assez brillant pour disputer le prix sur la piste de Brightwood (3).

Ceux qui n'ont pas d'attelage ont, du moins, pour se consoler, le plus beau vélodrome du globe: toute la capitale, avec son tapis d'asphalte et les immenses perspectives de ses avenues toujours planes. Cinquante mille bicyclistes y évoluent à l'aise. Employés de toutes couleurs, clergymen, gens d'affaires, hommes politiques, bureaucrates des deux sexes, c'est par escadrons véritables que tout ce monde court à son *business* ou revient à son *home*. Les portes, les voûtes des ministères sont obstruées de pneus de tous calibres; les cryptes du Capitole en sont combles : *Centauri in foribus stabulant...*

(1) Le capital représenté par ces lignes est de 14690000 dollars. Quatre mille employés travaillent sur les divers réseaux.

(2) La France entière, d'après certains calculs, n'aurait pas plus de 20000 appareils téléphoniques.

(3) A deux milles de la ville.

Les théâtres mêmes ont, à côté du vestiaire, un dépôt spécial et gratuit à l'usage des spectateurs venus sur leurs pédales. Il va sans dire que ces dépôts sont trop étroits, quand Sarah Bernhardt ou la Duse viennent incarner quelque haute figure de leur répertoire. Seules peut-être, les quelques soirées de gala données, en passant, par l'Opéra de New-York, et où l'on peut entendre parfois, dans la même œuvre, les Reszké, Plançon, M[me] Melba ou M[me] Eames, ont le don de communiquer au public un goût de correction qui, devant l'habit noir, fait écarter la bécane. Mais de telles visites sont rares; et, comme il n'existe à Washington aucune troupe permanente, ce sont des compagnies en tournée, le plus souvent sans mérite transcendant, qui se succèdent, chacune pour une semaine, sur les quatre grandes scènes de la ville, dont aucune n'a de genre attitré, le drame alternant avec l'opérette, la satire politique avec de simples défilés de *clowns*.

Il était naturel que les facilités d'existence qui sont l'attrait principal de la vie, à Washington, développassent le besoin de se réunir, de se grouper qui est si particulier à la race anglo-saxonne. Les associations contre l'ennui sont là aussi variées, aussi nombreuses qu'ailleurs les associations d'affaires. Cercles sans programme défini, cénacles littéraires ou artistiques, sociétés sportives, leur liste est, pour ainsi dire, sans fin. Le *Metropolitan Club* qui tient le record de l'élégance, le Cercle de l'armée et de la marine sont à la tête des premiers; le *Cosmos* est en vedette, parmi les seconds; le *Columbia Athletic Club*, avec un gymnase magnifique, domine la dernière série. C'est dans ce *hall* de vingt mètres de haut et pourvu, pour la course, d'une vaste galerie circulaire, que l'étudiant, le commis, l'employé désireux de faire jouer ses membres et d'oublier la paperasse, le sucre ou les étoffes, trouve 300 appareils plus ingénieux l'un que l'autre grâce auxquels il peut passer tour à tour des travaux des champs à ceux de la guerre et de la rentrée des foins à la charge du canon. Inutile d'ajouter que ce gymnase a pour annexes une piscine, des bains de tout ordre, une bibliothèque, des salles de lecture et de repos, et le *bar* indispensable, oublié par M. Puvis de Chavannes dans son *Ludus pro patria*.

Cinquante autres sociétés de toutes dénominations gravitent autour de ces modèles. Les femmes ont, comme de juste, leurs chapelles : le *Washington Club*, les Filles de la Révolution, cercle tout patriarcal malgré son titre flamboyant, et dont les habi-

tuées ne rappellent en rien nos tricoteuses; le *Wimodaughsis*, dont il faut chercher l'étymologie dans les quatre mots anglais: *wives*, *mothers*, *daughters*, *sisters;* l'Association des femmes de la Presse, etc., sans parler de dix académies musicales, et la série est loin d'être close.

La multiplicité des journaux est un autre indice de cette vitalité d'esprit. Il ne s'édite pas à Washington moins de 73 feuilles quotidiennes (1) ou hebdomadaires, revues, *magazines* illustrés, etc., dont l'objet est de satisfaire une curiosité incessante qui se subdivise elle-même en sous-curiosités pour lesquelles se créent aussitôt des publications spéciales.

Chaque jour voit un nouveau progrès dans le sens de l'affinement des goûts, comme aussi des recherches épicuriennes : les deux mouvemens vont de pair. Il y a dix ans, Washington comptait un fleuriste. Aujourd'hui, 16 maisons, dont quelques-unes feraient honneur à nos boulevards, sont toutes en pleine prospérité, bien que les fleurs soient peut-être, en Amérique, l'un des luxes les plus coûteux (2). Même phénomène de multiplication pour les restaurateurs; même progression dans le style et l'envergure de leurs établissemens, contigus, d'ordinaire, aux oasis de palmiers, aux gerbes de lilas, aux orchidées d'un fleuriste, système qui permet à chacun des deux alliés de doubler, par ce voisinage, la vertu suggestive de ses produits.

Mais, devant l'exposé de ces ressources et de ces goûts dispendieux, de ces jouissances relevées, si fort en avance sur la moyenne des plaisirs accessibles dans la plupart des autres villes importantes des deux hémisphères, nous ne serrerions pas la vérité d'assez près si nous laissions supposer que tout cet ensemble, énergies productives et pouvoir de jouir, se répartit, par tête d'habitant, entre la généralité des Washingtoniens. La population, ne l'oublions pas, est blanche pour les deux tiers, noire pour le reste. Ce dernier tiers ne peut évidemment compter que pour peu de chose dans la répartition que nous avons en vue. Sur les 22 millions de dollars déposés dans les banques de la capitale, 3 millions seulement figurent au crédit des gens de couleur. Certes, c'est beaucoup pour des nègres : ce n'est rien en regard du chiffre total des affaires. Dès lors, c'est à la fraction blanche

(1) Plusieurs, comme le *Washington Post*, l'*Evening Star*, sont de premier ordre et rivalisent pour l'ampleur et l'autorité avec les grands journaux de New-York.

(2) Certaines roses se vendent 1 dollar la pièce, en hiver.

aux 190000 citoyens de souche européenne, hommes politiques, fonctionnaires, commerçans et rentiers, que revient, presque en totalité, le droit au partage de tout ce qui concourt, dans la revue que nous venons de passer, à la richesse, à l'éclat et aux séductions de la métropole.

Il s'en faut bien, au surplus, que le noir soit, à Washington, ce qu'on le voit ailleurs. Sans doute, l'anthropologie n'a pas encore découvert que son cerveau ait regagné les 150 grammes inscrits, dans la balance, au profit du cerveau caucasique; et l'infériorité spécifique de la race n'a perdu, jusqu'ici, presque aucune de ses marques essentielles. Néanmoins, le niveau atteint, en moyenne, par les hommes de couleur, dans l'échelle des notions supérieures et des conditions sociales, est sensiblement plus élevé à Washington que chez n'importe quel autre groupe de leurs congénères. Cette différence s'explique par un fait qui est à signaler, en dehors du traitement réservé aux noirs, dès l'origine, autour du Capitole et qui, ainsi que nous l'avons vu, a toujours été empreint d'une douceur particulière. Après la guerre de Sécession, le parti républicain, qui venait de remporter la victoire, offrit aux nègres un certain nombre de places dans les services fédéraux. Cet appel attira vers la métropole toute une catégorie de gens de couleur relativement intelligens et instruits, dont beaucoup, les républicains se perpétuant aux affaires, furent maintenus dans leurs situations assez longtemps pour y acquérir de l'expérience et quelque autorité. Les Démocrates, en revenant au pouvoir, ne se montrèrent pas moins libéraux, si bien que, grâce à la durée de ce régime tutélaire, un groupe notable de la population noire a pu dépasser, dans presque tous les domaines, le rang très modeste que la nature semblait lui avoir assigné. On trouve, en effet, à Washington, un grand nombre de médecins, d'avocats, de commerçans, de clergymen, d'agens d'affaires, et même un membre du Congrès (1) appartenant à cette race et faisant leur profit du taux élevé qui est la règle pour les rémunérations de tout ordre, dans la capitale.

C'est ainsi que la Case de l'Oncle Tom est devenue un *cottage* où de petites mains africaines tapotent sur le clavier des mélodies toutes surprises de chanter sous des doigts qui paraissaient mieux faits pour tambouriner la bamboula sur une peau d'onagre.

(1) Par une fantaisie du hasard, ce représentant se nomme M. White. Le traitement des membres du Congrès est de 5000 dollars par an.

Quant au reste des gens de couleur, la plupart des métiers étant entre les mains des syndicats de race blanche, ils ne trouvent guère d'emploi, en dehors des gros travaux de terrassement, que dans les diverses catégories de la domesticité.

Partout ailleurs, qu'il soit valet d'hôtel, garçon de bureau, domestique ou barbier, le nègre apporte cet optimisme béat que lui inspirent les perspectives ouvertes à sa qualité officielle de citoyen, quoique son bulletin de vote reste le plus souvent au fond des urnes; partout sa joie de vivre se manifeste de la même façon, dans ce verbiage puéril d'un être qui a reçu la parole depuis peu et qui est tout heureux de s'entendre; dans ce rire, cette *cachinnation* étrange que le moindre globule de sang noir inocule avec lui. Mais, à Washington, il se transfigure à ses propres yeux : c'est là qu'il se sent le plus près du blanc, car ils ne votent ni l'un ni l'autre, du blanc, c'est-à-dire du *gentleman*, son idéal et son modèle dont il promène avec satisfaction l'innocente caricature.

Plus heureux que son frère des autres États, il n'a pas, après les batailles électorales, à jeter l'anathème sur le parti dont son aide, qu'on sait utiliser quand il convient, a plus ou moins assuré la victoire, et qui ne laisse à ses associés de la veille qu'une part infime dans les *spoils*, c'est-à-dire, à la curée des places. Retiré dans un fromage où ne pénètrent ni les tentations ni les déboires de la politique, il s'abandonne à ses goûts sociables; il s'occupe de ses 80 églises, de ses 73 loges maçonniques, toutes baptisées des noms les plus illustres dans les chroniques des Ordres de la Chevalerie; il cultive les lettres, fonde des journaux, voire même une Académie : « Notre but, dit modestement le Richelieu noir auquel revient le mérite de cette institution, est de réagir contre la généralisation désordonnée des penchans littéraires parmi les gens de couleur, de canaliser cette nappe débordante et de lui tracer, pour le plus grand bien de la race, un cours régulier et fécond. » Au *Cid* maintenant d'apparaître.

Ces derniers traits achèvent le tableau que nous nous étions proposé de faire en entreprenant cette étude : Une ville dont le système politique va nettement à l'encontre des principes généralement admis comme indispensables à la prospérité et à la dignité des communautés modernes, et qui, malgré cette opposition, est arrivée en moins de vingt ans, non seulement à un rare degré de richesse diffuse, mais encore à un rang élevé parmi les plus grandes capitales du globe, constitue moins une expérience

faite pour attirer les regards de l'observateur qu'une démonstration capable déjà de peser avec autorité dans la balance où se décident la valeur des doctrines et le destin des écoles. Peut-être le président de la Chambre de commerce enflait-il un peu la voix, lorsqu'il concluait en ces termes son rapport de l'an dernier : « La nation entière est de plus en plus fière de sa métropole, devant laquelle s'ouvre un avenir presque indéfini... S'il est glorieux d'être un citoyen des États-Unis, combien plus glorieux encore d'être un citoyen de Washington, le cœur de l'Union américaine... »

Mais, il ne prévoyait pas qu'à brève échéance un point de vue inattendu allait recommander, à un nouveau titre, le système dont il célébrait les mérites.

Ce n'est pas sans anxiété, en effet, que le monde voit aujourd'hui un grand peuple changer brusquement son axe et s'orienter vers d'autres horizons. A ce tournant aventureux de la destinée nationale, n'avoir, grâce aux sages dispositions du législateur, aucune part aux agitations du Forum, être à l'écart des responsabilités qui s'assument, à l'abri des jugemens qui peut-être se préparent, pour un citoyen, c'est un avantage, et c'est un privilège pour une cité. Mais, pour une de ces capitales où l'esprit synthétique des foules cherche volontiers l'image réelle et comme l'incarnation des Républiques ou des Empires, c'est un bienfait souverain, de n'avoir, quant à elle, à répondre de rien devant l'Histoire et de pouvoir borner son rôle à réserver un piédestal dans ses jardins aux héros pleurés par la patrie, quels qu'aient été la fortune de leurs armes et le but de leurs combats.

Paul Lefaivre.

ENCORE LE BACCALAURÉAT

I

« Pour un savant contemporain, les langues anciennes sont, pour ainsi dire, un objet de luxe. Qui oserait soutenir que ce ne soit pas un luxe inutile, et que nos médecins contemporains, au milieu des progrès incessans qui sollicitent leur attention et absorbent leurs loisirs, *aient le temps* de savourer une Ode d'Horace ou une Idylle de Théocrite?... » Ainsi s'exprime un sénateur, l'honorable M. Pozzi, dans un *Rapport* qu'il vient de faire « au nom de la Commission chargée d'examiner la proposition de loi de M. Combes sur la réforme des sanctions de l'Enseignement secondaire; » — et, tout de suite, une question s'élève, qui est de savoir où et quand M. Pozzi, chirurgien contemporain et illustre, « au milieu des progrès incessans qui sollicitaient son attention et absorbaient ses loisirs, » *a eu le temps* d'étudier le problème des sanctions de l'enseignement secondaire? Car cela est un peu plus long que de « savourer une Ode d'Horace ou une Idylle de Théocrite. » Mais il y a des grâces d'état! Plus puissant que n'était autrefois l'onction sainte, le suffrage populaire investit ses élus d'une compétence illimitée. Ou plutôt, que parlons-nous ici de compétence? et qui donc demande à nos sénateurs ou à nos députés de connaître les questions qu'ils traitent? A vrai dire, nous n'exigeons d'eux que de satisfaire au pouvoir leurs passions de parti ou les passions de leur parti; et pourquoi nos chirurgiens n'y réussiraient-ils pas aussi bien que des avocats?

Il est donc tout naturel que le *Rapport* de M. Pozzi sur la réforme du baccalauréat, — car, ai-je dit que la « réforme des sanctions de l'Enseignement secondaire » se réduisait tout sim-

plement à la réforme du baccalauréat? — ne soit qu'une espèce de réquisitoire, et de réquisitoire assez partial. C'est ce que suffiront à montrer deux ou trois citations. « Peut-on nier qu'il ne soit possible, s'écrie M. Pozzi, de devenir bachelier par la simple étude de *Manuels*, par un séjour de quelques mois dans des *boîtes à bachot?* » et, dans un autre endroit : « Le candidat est jugé en quelques minutes, sur un petit nombre de réponses, par des examinateurs pressés. » Mais, sans compter que, si MM. les examinateurs sont pressés, ils n'ont donc qu'à prendre leur temps, M. Pozzi a-t-il oublié que le baccalauréat ne consistait pas uniquement ni même principalement dans l'examen oral? et, s'il ne l'a pas oublié, je lui serais obligé de vouloir bien me dire dans quels *Manuels* on apprend l'art de disserter par écrit, sans savoir un peu de français, sur une tragédie de Racine ou sur une *Maxime* de La Rochefoucauld, comme aussi dans quelles « boîtes à bachot » on se rend capable, sans un peu de latin, de traduire vingt-cinq vers de Virgile ou une lettre de Cicéron. M. Pozzi, dans un autre endroit de son *Rapport*, répond à ceux qui craignent, ou qui affectent de craindre que, si le baccalauréat était remplacé par un certificat d'études, les professeurs de l'Université ne fussent tentés d'user de quelque indulgence ou de quelque complaisance envers leurs propres élèves; et il dit: « Il faut poser en principe que nos professeurs de l'Université sont gens de conscience et de savoir, même dans les petits établissemens. » Et, nous, ce qu'il pose en principe, nous ne le posons pas seulement en principe, mais en fait. Oui, nos professeurs de l'Université sont « gens de conscience; » et, chargés de juger leurs élèves, M. Pozzi a raison de le dire, je craindrais plutôt qu'ils n'y missent — « par conscience » — quelque excès de sévérité. Mais, un peu plus loin, quand M. Pozzi en arrive à parler de l'enseignement libre, il n'hésite pas à écrire que, s'il ne s'agit que de commettre quelque fraude « pour attirer à eux les élèves, » les établissemens libres y sont dès à présent tout prêts. « Et ainsi, ajoute-t-il, on aura fourni des armes *pour la lutte parfois déloyale* qui est faite à l'Université, et qui a déjà amené une inquiétante diminution dans le recrutement de ses lycées et de ses collèges. » M. Pozzi connaît-il de ces « fraudes? » a-t-il des preuves de la « déloyauté » qu'il reproche à nos concurrens? Car ce sont là de bien gros mots! Et d'insinuer ainsi sans prouver, ni même essayer de prouver, pense-t-il que ce soit de l'impartialité?

Eh bien! il le penserait que je n'en serais pas étonné! M. Pozzi n'a peut-être pas calculé la portée de ses mots; et, en tout cas, sa phrase trahit un « état d'âme » qui est, malheureusement, dans ces questions d'enseignement, celui de la plupart de nos politiciens. Les intérêts de l'enseignement se confondent pour eux avec les intérêts de l'Université de France, et d'ailleurs, ils ne se soucient, en prenant les intérêts de l'Université, que de fortifier ou d'étendre, en matière d'enseignement, le droit de l'État. Ce qui les « inquiète » au fond, ce n'est pas de savoir quelles sont les vertus éducatrices du latin ou du grec, de l'histoire naturelle ou de la géométrie, c'est « la diminution du recrutement des lycées et collèges de l'État. » Ils voient, non des concurrens, mais des adversaires dans les partisans de l'enseignement libre, pour ne pas dire des ennemis. Les questions d'enseignement ne sont pas du tout à leurs yeux des questions pédagogiques, mais d'abord des questions politiques. Ils ne parlent que de « former des hommes; » et notons en passant qu'ils ne nous expliquent jamais ce qu'ils entendent par cette expression, — car en quoi la chimie, par exemple, ou la biologie sont-elles plus propres à former des hommes que le latin, ou même le sanscrit? — mais ils ne songent, en réalité, qu'à se conserver ou à se préparer des « électeurs. » Et le vrai problème, enfin, n'est pas du tout pour eux de réformer ou de perfectionner l'enseignement, dont ils n'ont cure, mais d'organiser l'école primaire, l'enseignement secondaire, — et, s'ils le pouvaient, l'enseignement supérieur, — de façon à s'en faire un « instrument de règne. »

Nous ne leur reprocherons que de ne pas le déclarer plus franchement. Si l'on veut, en effet, que l'État soit et demeure le maître de l'enseignement public à tous ses degrés, nous ne le voudrions point pour notre part, et nous nous formons une autre idée de l'enseignement, moins jacobine, plus moderne, très voisine de celle que l'on s'en forme en Angleterre, ou plutôt encore en Amérique, aux États-Unis, mais c'est une thèse, nous en convenons, qui peut se soutenir. Condorcet y inclinait, dans ces fameux *Mémoires* sur l'instruction publique, lesquels sont encore, — et non pas du tout « le décret impérial de 1808, » — la vraie base de notre système général d'enseignement. Il y inclinait, et il en donnait de plausibles raisons. Ces raisons ont touché jadis, et même convaincu, les Guizot, les Villemain, les Cousin. On peut, si l'on le veut, les reprendre, les développer, les

fortifier; — et, pour notre part, nous les combattrons. Nous les combattrons au nom des droits de l'homme et du citoyen! Nous n'admettrons pas que « le droit d'enseigner » fasse en quelque manière partie de la définition du droit de l'État, ni surtout qu'il soit une attribution essentielle du pouvoir ou de la souveraineté. Le droit de l'État, à notre avis, ne va pas ici plus loin que son devoir, qui est, partout, et surtout en démocratie, « de fixer l'objet de l'instruction, et de s'assurer qu'il est bien rempli. » La formule est de Condorcet, qui ajoutait, quoique Jacobin : « La puissance publique ne peut pas établir un corps de doctrine qui doive être enseigné exclusivement. » Mais, quelque opinion très nette et très arrêtée que nous professions sur tous ces points, nous reconnaissons qu'on en peut avoir une contraire; que, pour soutenir cette opinion contraire, les argumens ne feraient point défaut; que les meilleurs d'entre eux ne manqueraient ni de force en soi, ni d'à-propos ou d'opportunité. Tout ce que nous demandons, c'est que ceux qui sont de cette opinion le disent; c'est qu'ils la soutiennent à découvert et de face, *pectore adverso*, comme disaient les anciens; c'est enfin qu'ils ne masquent point des desseins politiques sous une vaine apparence de prendre aux questions d'enseignement un intérêt qu'ils n'y prennent point. Cet effort de franchise sera-t-il donc toujours au-dessus du pouvoir de nos hommes politiques?

Un autre effort qu'on voudrait leur voir faire, non moins utile et non moins urgent, ce serait alors de distinguer et de séparer, dans leur esprit, comme dans leurs *Rapports* et leurs propositions de lois, les intérêts de l'enseignement d'avec ceux de l'Université. « Créez des corps enseignans, disait encore Condorcet, et vous serez sûrs d'avoir créé ou des tyrans ou des instrumens de la tyrannie. » Sans doute, il voulait dire que les intérêts propres et particuliers des grands corps ne se rencontrent pas toujours, ne coïncident pas toujours parfaitement avec les justes exigences des services dont ils sont chargés. Mais combien cela n'est-il pas plus vrai d'un corps qui, comme l'Université de France, n'a pas en fait le monopole du service qu'il rend; qui a des concurrences, partant des luttes à soutenir; et dont la crainte, — je passe la parole à M. Pozzi, — « est de voir s'accroître la prospérité des établissemens rivaux des siens? » Le même M. Pozzi dit encore assez naïvement : « L'Université a le droit et le devoir de penser d'abord à elle, avant de songer à ses concurrens. » Ne dirait-on

pas aussi bien le contraire? ou même mieux, avec un sentiment plus juste, à notre avis, des « devoirs » et des « droits » de l'Université? En vérité, le devoir de l'Université, c'est de « penser d'abord » non à elle, ni à ses concurrens, — qu'elle n'a le « droit » en aucun cas, de considérer ou de traiter comme des adversaires, — mais aux intérêts généraux de l'enseignement. Que nous importe, en effet, à nous autres simples citoyens, par qui l'enseignement soit donné, pourvu qu'on nous le donne, et qu'on nous le donne tel que nous le croyons utile aux intérêts de l'esprit français? Mais ce qui nous importe beaucoup, c'est que, de l'un des plus grands objets qui puissent attirer la sollicitude des pouvoirs publics, on ne fasse pas une affaire de corps, — un plus irrévérencieux dirait peut-être de *boutique;* — et que l'on prenne résolument son parti de considérer les questions d'enseignement, y compris la question particulière du baccalauréat, non plus comme des questions politiques, ni pédagogiques, mais comme des questions sociales.

II

Le premier grief de M. Pozzi contre le baccalauréat, c'est, dit-il, « que l'attribution des fonctions d'examinateurs aux professeurs de Facultés constitue pour eux un fardeau écrasant, *qui dénature leurs fonctions*, et qui porte un préjudice considérable à leurs recherches et à leurs travaux. » Voilà un étrange argument! Car, comment l'obligation de faire passer les examens du baccalauréat pourrait-elle « dénaturer les fonctions » de nos professeurs, puisqu'ils sont nommés, — et en partie appointés, — précisément pour remplir cette obligation? Ils le savent bien, quand ils briguent une chaire! et, puisqu'ils ont eux-mêmes sollicité l'honneur de porter le fardeau que l'on trouve pour eux « écrasant, » seraient-ils bien venus à demander qu'on les en décharge? J'en connais plus d'un, en province, qui serait très fâché qu'on le lui enlevât, ce fardeau! Et si le baccalauréat était ce qu'il devrait être, — je veux dire un examen régulateur du niveau moyen de l'enseignement secondaire, — à qui pensera-t-on qu'il appartînt de le faire passer? Ce ne saurait être à ceux dont il aurait en partie pour objet de contrôler l'enseignement. Que nos professeurs de Facultés s'y résignent donc une bonne fois. Nous ne sommes pas au monde pour nous y amuser, ni même pour nous

y livrer paisiblement aux occupations de notre choix; ce n'est pas du tout pour cela qu'on nous donne des chaires; et ceux-là sont déjà trop heureux dont les obligations professionnelles et les corvées de métier ne sont pas absolument étrangères à l'objet favori de leurs « recherches » et de leurs « travaux. »

« Un des défauts les plus incontestables du baccalauréat, nous dit en second lieu M. Pozzi, c'est d'être un examen où le hasard et la chance ont une part énorme. » Et, assurément, il a raison : la chance et le hasard ont leur part dans l'examen du baccalauréat. Ne l'ont-ils pas aussi, sans parler des concours, dans les examens qu'on passe à l'École de droit, ou à l'École de médecine? Que cela soit d'ailleurs une « cause funeste de démoralisation pour les jeunes esprits, » je l'accorde sans peine à M. Pozzi. Mais a-t-il bien fait attention qu'il s'attaquait, dans sa critique, au système des concours ou des examens en général? et comment donc ou par quoi prétend-il le remplacer? Par le choix ou par la faveur? C'est ce qu'il aurait bien dû nous dire. Oui, nous passons trop d'examens en France, et dans tous ces examens, il est vrai, « le hasard et la chance ont une part énorme. » Mais le moyen de les éliminer? et, quand dix, quinze, vingt concurrens se disputent une place ou un diplôme, quel autre moyen que le concours ou l'examen nous proposera-t-on pour décider entre eux? Et, remarquez, tout au contraire de ce qui a lieu dans beaucoup d'autres examens, que rien ne s'oppose, absolument rien, à ce que l'on fasse autant de bacheliers, s'ils en sont dignes, qu'il y a de candidats au diplôme.

Autre grief : « A partir de la troisième ou de la seconde, l'écolier est hypnotisé par la perspective de l'examen final et de l'énorme effort de mémoire qu'il va solliciter. Il ne s'occupe plus de *s'instruire réellement*, mais seulement d'emmagasiner *les élémens d'un programme démesuré*. » Dirai-je ici que je serais curieux de savoir combien, hélas! il y a aujourd'hui de jeunes gens qui s'occupent de « s'instruire réellement, » même parmi ceux qui se préparent dans nos Facultés aux examens des licences ou des agrégations? A plus forte raison, dans nos classes de « mathématiques spéciales, » ou de « mathématiques élémentaires, » parmi ceux qui se préparent aux Écoles : Polytechnique ou Centrale, Militaire ou Navale. Que voulez-vous? C'est la vie, la vie moderne; c'est la vie telle que la science et le progrès nous l'ont faite! Nos jeunes gens veulent un savoir qui « se monnoye, »

comme disaient nos pères; ils ne travaillent à s'assimiler que les connaissances, à se rendre maître que des métiers qui payent, ainsi que disent les Américains; et, répétons-le donc, il n'y a rien de plus fâcheux, mais, pour les en détourner, sommes-nous d'hu meur, nous, à leur faire des rentes? Quant aux « programmes démesurés » dont on parle, et à « l'énorme effort de mémoire qu'ils sollicitent, » je me suis souvent demandé si l'on ne voulait pas plaisanter. Une version latine, c'est-à-dire un exercice dont nos élèves ont depuis cinq ou six ans l'habitude hebdomadaire; une composition française, de la force moyenne de la classe de rhétorique, ou souvent de seconde; voilà pour l'examen écrit, et, voici pour l'oral : un peu de grec, très peu de grec, un peu de latin, un peu de français, un peu d'histoire et de géographie, un peu de géométrie; — en vérité, de qui nous moquons-nous, et que voit-on là de « démesuré, » d' « énorme, » d' « encyclopédique? » J'en dis autant du second examen, celui qu'on passe au sortir de la classe de philosophie. Si seulement les examinateurs ne posaient pas quelquefois des questions saugrenues, il n'y a rien dans tout cela qui passe la capacité d'une mémoire ou d'une intelligence moyenne de seize à dix-huit ans. Il faut renoncer à cette critique, ou du moins il en faut rabattre; et, en admettant qu'elle soit fondée en quelque mesure, nous indiquerons tout à l'heure un moyen bien simple de la mettre à néant.

Voici cependant, nous dit M. Pozzi, « le plus grand méfait du baccalauréat : » beaucoup de jeunes gens, — et beaucoup de familles aussi, — le considèrent comme « un premier degré dans le mandarinat social; » croient que l'État qui leur a décerné leur diplôme se doit et leur doit de faire honneur à l'espèce d' « engagement » qu'il a pris; et comme l'État ne l'entend pas ainsi, ces milliers de bacheliers deviennent autant de « déclassés, » de « mécontens, » ou de « révoltés. » Mais si le mal n'est que trop certain, et que trop profond, la faute en est-elle au baccalauréat? Il ne faut pas ainsi rejeter sur les institutions des « méfaits » qui ne sont point du tout leur œuvre, mais celle de notre imprudence ou de notre maladresse; et il ne faut pas surtout vouloir nous faire croire qu'en remplaçant le baccalauréat par un certificat d'études, on va modifier la structure de la société. Si les politiciens qui nous gouvernent depuis vingt ans ont éveillé plus d'ambitions et d'appétits qu'ils n'ont le moyen d'en satisfaire, la faute n'en est pas au baccalauréat, ni même au grec ou au latin, mais à

l'impéritie desdits politiciens. C'est au surplus un sujet trop vaste pour que je puisse aujourd'hui faire autre chose que de l'indiquer en passant. Mais, si j'avais besoin d'un exemple pour montrer que les questions pédagogiques sont bien des questions sociales, celui-ci suffirait. Le baccalauréat n'est de rien ou de presque rien dans ce que l'on a justement appelé le progrès du « prolétariat intellectuel, » mais c'est l'organisation tout entière de notre enseignement universitaire qui en est responsable; — et nous essaierons de le montrer quelque jour.

Est-ce à dire, après cela, que nous proposions de maintenir le baccalauréat tel qu'il est? Non, sans doute! Et il est vrai, — nous venons de dire pourquoi, — que les critiques de M. Pozzi et de M. Combes n'ont pas grande importance à nos yeux. Mais ce que nous reprochons au baccalauréat, c'est, pour ainsi parler, d'*être* à la fois et de *ne pas être*. On ne saurait le définir ou le caractériser. Le baccalauréat n'est, à proprement parler, ni un certificat d'études, ni un examen de capacité, ni un examen d'État, et, quoique n'étant rien de tout cela. il est à la fois tout cela. On le passe sans gloire; et il ne confère, à vrai dire, aucun droit, mais il n'en est pas moins une espèce de titre. Un bachelier n'est rien, et son diplôme est pourtant quelque chose; il a une sorte de valeur sociale. Il ne mène lui-même à rien, mais il ouvre beaucoup de carrières. Et personne enfin n'en fait moins d'estime que ceux qui le décernent; qui n'ont rien épargné pour le discréditer; mais ils tiennent pourtant à le décerner; et ceux à qui on le décerne considèrent qu'en le leur décernant la puissance publique les élève elle-même d'un degré dans l'échelle sociale au-dessus de tous ceux qui ne l'ont pas obtenu.

III

Si l'on se place à ce point de vue pour étudier la proposition de M. Combes, on s'apercevra promptement que l'adoption n'en changera rien au fond des choses. « Il est institué, dit le premier article de la *Proposition* comme épreuve terminale des études secondaires, un certificat d'études »... et, ajoute le second article: « Ce certificat ne peut être obtenu qu'après deux examens passés avec succès, l'un à la fin de l'avant-dernière année scolaire, l'autre à la fin de la dernière année. » Le seul avantage de cette disposition, si c'en est un, serait de ruiner en apparence, — mais

seulement en apparence, — l'industrie des *boîtes à bachot*. Mais le moyen de l'appliquer sans toucher à ce qu'il y a de plus essentiel dans la liberté de l'enseignement, je veux dire le droit, qu'on ne saurait me disputer, d'élever moi-même mon fils ou de le faire élever chez moi? Et aussi, après avoir posé, dans l'article 3, que les « élèves des établissemens de l'État subiraient l'examen dans les établissemens auxquels ils appartiennent, devant un jury propre à ces établissemens, » l'article 4 est-il obligé de dire : « Pour les élèves de l'enseignement secondaire libre, *pour ceux qui auront fait leur éducation secondaire dans la famille*... il sera institué un jury d'État dont les pouvoirs s'étendront à toute l'Académie. » En d'autres termes, le seul avantage qui pût résulter d'une application très sévère des dispositions de l'article 2, l'article 4 l'annule. Pour obtenir à bon compte leur « certificat d'études, » les candidats pressés afflueront devant le jury d'État; il s'instituera, pour y pourvoir, des établissemens « de famille; » et, s'il est une fois prouvé que, dans la course à la vie, leur empressement donne la moindre avance aux « irréguliers, » on aura donc porté le dernier coup à cette régularité des études qu'on voulait assurer.

Je reconnais maintenant qu'en instituant, comme le demande l'article 3, pour cet examen de fin d'études, un jury propre à chaque établissement de l'État, « sous la présidence d'un professeur de Faculté, nommé par le ministre de l'Instruction publique, et investi d'un droit de *veto*, » on aura déchargé nos professeurs de Facultés d'une partie de leur fardeau. Ce leur sera donc une occasion de voir du pays, et, au lieu que les élèves viennent à eux, c'est eux qui iront au-devant des élèves. Ils se transporteront de ville en ville, de collège en collège, et d'hôtel en hôtel. On leur allouera des frais de déplacement. Ce sera leur tour, après l'inspecteur général, d'être reçu par le principal de la Ferté-sous-Jouarre. Et, comme on dit un peu familièrement, « ils ne s'ennuieront pas; » mais ce que les études gagneront à ces tournées, c'est ce que l'on voit moins. On ne voit pas non plus, ou du moins le projet de loi a omis de le dire, on ne voit pas quel sera l'effet de ce droit de *veto* qu'on leur attribue. La commission du Sénat aurait-elle par hasard voulu qu'il n'y en eût point d'appel? et quiconque, « à la fin de la dernière année scolaire, » n'aura pas obtenu son certificat d'études, ne l'obtiendra-t-il jamais, ou devra-t-il recommencer cette « dernière année scolaire » tout entière?

Mais de toutes les dispositions du projet, la moins importante n'est pas celle de l'article 7, — ce chiffre est fatidique, — et, à vrai dire, je soupçonne toute la loi de n'avoir été faite que pour cet article. Le voici : « Seuls, les élèves munis d'un des deux certificats d'études secondaires, enseignement classique et enseignement moderne, seront admis à prendre des inscriptions dans les établissemens d'enseignement supérieur. Toutefois, en ce qui concerne l'enseignement moderne, le droit de prendre des inscriptions pour le Droit et la Médecine sera réservé aux élèves qui auront obtenu la note *Très bien* ou *Bien* à l'examen du certificat d'études. » Et, en effet, c'était bien là qu'il s'agissait d'en venir, à l'équivalence entière des « certificats d'études, » classique et moderne. Mais, à ce propos, n'est-ce pas une chose bizarre que l'on n'ait institué naguère « l'enseignement moderne » que pour dériver la jeunesse, on nous le disait du moins, des « carrières libérales » vers d'autres carrières, plus « utilitaires » ou moins encombrées, et, qu'à peine cet enseignement est-il constitué, sa principale ambition soit de préparer ses élèves aux mêmes carrières que l'enseignement classique? Contentons-nous pour le moment d'en avoir fait l'observation.

IV

Il y a cependant plusieurs moyens de « réformer les sanctions de l'enseignement secondaire; » et, pour les développer, il ne serait peut-être pas inutile de rechercher avant tout ce que doit être « l'enseignement secondaire. » Cette recherche nous mènerait un peu loin! L'enseignement secondaire ne doit-il différer de l'enseignement primaire supérieur qu'en degré seulement, ou pensons-nous qu'il en doive différer surtout en nature? Devons-nous le considérer comme formant à lui seul ce qu'on appelle un « cycle, » et un « cycle » complet, ou comme n'étant qu'une préparation lointaine à l'enseignement supérieur? L'une et l'autre question sont plus faciles, et plus courtes surtout à poser qu'à résoudre. Mais, sans les aborder, et en nous en tenant au seul problème de la réforme du baccalauréat, il n'est pas impossible d'en indiquer des solutions qui satisfassent à presque tous les cas.

Supposons donc que l'enseignement secondaire soit avant tout une préparation à l'enseignement supérieur; et, à cette occasion,

je dois dire qu'à mes yeux, ni l'enseignement du Droit, ni celui de la Médecine, ne sont de l'enseignement supérieur, mais du haut enseignement professionnel, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. En ce cas, la culture classique demeurant le fond de l'enseignement secondaire, il suffit d'alléger le programme du baccalauréat, et on n'a pour y réussir qu'à le supprimer comme programme. Le programme du baccalauréat, première partie, n'est autre que le programme de la classe de rhétorique, et, pour la seconde partie, que le programme de la classe de philosophie. Disons-le donc, sans plus! et ne rédigeons pas de programme particulier du baccalauréat. Mais, en revanche, assurons-nous que nos classes de rhétorique et de philosophie sont bien faites, je veux dire comme elles devraient l'être; que, dans le cours de son année, le professeur d'histoire, par exemple, a rempli la totalité de son programme; et soumettons nos élèves à de fréquentes interrogations. C'est en effet ce que les victimes de l'examen vont chercher dans les *boîtes à bachot:* des interrogations fréquentes, qui fortifient la mémoire en la soulageant; et c'est ce qu'ils étudient avec rage dans leurs *Manuels:* les parties du cours que le professeur n'a pas eu le temps de traiter. Un jeune professeur fait étalage de son érudition; il s'attarde complaisamment aux parties du programme qui l'intéressent lui-même; la fin de l'année scolaire arrive; et, partant pour les eaux, pour la montagne ou pour la mer, il laisse à ses élèves le soin de se débrouiller de leur examen comme ils voudront! On pourra d'ailleurs encore, pour le grec, pour le latin, pour le français, — pour ce que les candidats appellent « les auteurs, » — leur demander, en produisant leurs pièces, d'indiquer ceux de ces auteurs que le professeur a expliqués au courant de l'année scolaire. Ce seront les seuls sur lesquels on les interrogera. Et, avec cela, si l'on ne s'amuse pas à leur proposer des versions hérissées de difficultés, de même qu'en français, si nous ne leur donnons point à traiter des sujets d'« histoire littéraire, » — les seuls qui s'apprennent un peu dans les *Manuels,* — mais un texte à expliquer, vingt-cinq lignes de Pascal ou de La Bruyère; une maxime de La Rochefoucauld, une pensée de Vauvenargues, un paradoxe de Chamfort ou de Rivarol à discuter; une lettre, un *Discours,* un lieu commun de critique ou de morale à « développer, » l'examen leur sera rendu infiniment plus facile; la préparation en deviendra forcément intéressante autant que pro-

fitable; l'énormité prétendue du programme ne les « hypnotisera » plus; et on aura éliminé du baccalauréat presque tout ce qu'on en peut éliminer de hasard ou de chance.

C'est un premier moyen de « réformer les sanctions de l'enseignement secondaire, » tout en les conservant: en voici un second, qui permettrait d'apporter au programme des modifications plus profondes. Ce que les adversaires du baccalauréat en critiquent presque le plus vivement, ce sont, comme on l'a vu, les conditions dans lesquelles nos candidats subissent leur examen oral. M. Pozzi y insiste: « L'élève y est jugé en quelques minutes, sur un petit nombre de réponses, par des examinateurs pressés; » et plus loin: « l'élève peut se troubler, il peut être indisposé; » et encore: « si tous les examinateurs sont consciencieux, il en est de sévères et d'indulgens. C'est ce qu'en langage d'écoliers on appelle « les bonnes et mauvaises séries. » Nous connaissons aussi des examinateurs pédans, et nous en connaissons de facétieux. De vieux professeurs, qui n'ont de toute l'année que cette occasion de « faire de l'esprit, » en abusent, aux dépens d'un enfant et pour la joie de la galerie; et de jeunes professeurs, tout pleins encore de leurs thèses, interrogent gravement un élève sur « la quantification du prédicat » ou sur la question de savoir « si la conscience est un épiphénomène. » S'il est temps assurément d'en finir avec ces manières d'interroger, le moyen en est aussi simple que radical, et c'est de ne plus « interroger. » Supprimons tout cet appareil, qui n'a de raison d'être que dans le principe mal entendu de « la publicité de l'examen; » et réduisons l'examen à l'écrit. S'il y a dans « l'effort de mémoire » qu'on demande à nos candidats quelque chose d'excessif ou d'artificiel, on l'aura supprimé du même coup; et, s'ils se trompent d'une date en histoire ou d'un « affluent » en géographie, leurs compositions diront si c'est ignorance réelle ou simple défaillance de mémoire. Au reste, et supposé que les examinateurs soient absolument curieux de connaître les personnes des candidats, — ce qui est indispensable, quand il s'agit, comme aux agrégations, de donner à quelqu'un licence d'enseigner, mais ce qui est tout à fait inutile, si je puis ainsi dire, en première instance; — quelques questions y suffiront, très discrètes, posées sur le ton de la causerie familière, et limitées en principe au sujet qui a fourni la matière des compositions. Au baccalauréat, l'examen oral n'a vraiment pas de raison d'être; on n'y voit que des inconvéniens; il faut donc le

réduire; et, si l'on le supprimait tout à fait, ce n'est pas seulement les examinateurs qui se trouveraient allégés de la moitié de leur tâche, mais les élèves aussi qu'on aurait délivrés de l'épreuve qui leur rend l'examen pénible. C'est une véritable torture pour un amour-propre de seize ou dix-huit ans qu'un interrogatoire plus ou moins solennel, entre l'attente moqueuse des « camarades » et le sourire ennuyé des maîtres.

Mais on peut faire un dernier pas, et, puisqu'on veut qu'il soit un si grand « malfaiteur, » pourquoi ne supprimerait-on pas le baccalauréat? c'est-à-dire pourquoi, à l'entrée de toutes les carrières auxquelles il donne plus ou moins accès, ne lui substituerait-on pas un « examen de carrière? » Le certificat d'études serait alors un simple certificat : établissemens libres ou établissemens de l'État, le directeur « certifierait » que l'élève y a passé tant d'années, en telles et telles conditions, qui seraient elles-mêmes « authentiquées » par les inscriptions de son livret scolaire; et ce serait aux professeurs de l'École de Droit ou de l'École de Médecine, par exemple, qu'il appartiendrait, après examen, de décider si le candidat leur semble apte à suivre utilement les cours de l'École de Médecine ou de l'École de Droit.

Il est vrai qu'à leur tour, MM. de l'École de Médecine ou de Droit se plaindront « qu'on leur impose « un fardeau écrasant, » qui « dénature leurs fonctions, » et qui « porte un préjudice considérable à leurs recherches et à leurs travaux. » On n'aura qu'à les laisser dire, et l'objection nous touche peu. L'éminent vice-recteur de l'Académie de Paris. M. Gréard, en a soulevé d'autres, que M. Pozzi, dans son *Rapport*, trouve « très fortes. » Elles ne sont pas non plus insurmontables. « Qu'il s'agisse d'une grande administration ou d'une école spéciale, disait M. Gréard, de quels élémens composer le jury chargé de s'assurer que le candidat possède le fond de culture générale qu'il apporte du lycée ou du collège? » Mais, répondrons-nous, tout simplement, des « élémens » que l'on voudra. Nous ne doutons pas qu'il y ait, au ministère des Affaires étrangères, par exemple, de nombreux fonctionnaires qui connaissent aussi bien que pas un agrégé d'histoire, — quoique non pas de la même manière, — l'histoire de l'Europe moderne. On ne voit pas du tout pourquoi les fonctionnaires de l'administration des Postes et Télégraphes seraient incapables d'apprécier à sa juste valeur une composition française. Et, si l'on décidait de maintenir du latin à l'entrée

de l'École de Droit ou de l'École de Médecine, se pourrait-il que le professeur de droit romain ou le titulaire de la chaire d'histoire de la médecine fussent incapables de « s'assurer » du latin d'un candidat? On leur adjoindrait donc en ce cas un professeur de la Faculté des lettres.

M. Gréard disait encore : « A supposer que ce que l'on a appelé *l'examen de carrière* pût être la sanction des études secondaires , voit-on les lycées et collèges induits , pour satisfaire les familles, à préparer des candidats à l'épreuve particulière à laquelle ils seraient appelés ? » Nous le voyons très bien, pour notre part; et, au fait, pourquoi ne les y prépareraient-ils pas, si les circonstances l'exigeaient? Lycées et collèges, est-ce qu'ils ne préparent pas aux Écoles? Il s'agit donc uniquement de savoir comment les « grandes administrations » ou les « Écoles spéciales, » — celles auxquelles on prépare, et celles auxquelles on ne prépare pas, — détermineraient le programme de leurs examens d'entrée? Ou bien encore les lycées et collèges ne « prépareraient » à rien du tout, pas même au baccalauréat, et c'est vraiment alors, c'est alors seulement qu'on pourrait parler d'une « sanction des études secondaires. » Mais il faut décidément choisir; et c'est ce qu'opérerait la substitution des « examens de carrière » à la prétendue « sanction » du baccalauréat. L'Université de France en aura-t-elle enfin le courage, et, du même coup, celui de ne considérer, dans l'établissement de ses programmes, que les seuls intérêts de l'enseignement?

V

Cette substitution de l' « examen de carrière » au « certificat d'études » et au « baccalauréat » aurait en effet d'autres avantages, dont le premier serait de mettre un terme à la controverse qui s'est engagée depuis quelques années sur « l'équivalence des diplômes de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement moderne. » M. Pozzi, dans son *Rapport*, déclame assez agréablement sur ce thème de l'enseignement moderne : « L'éducation jésuite et janséniste du siècle dernier, nous dit-il, avait pour objet de former soit de jeunes seigneurs, soit de futurs prébendaires et bénéficiaires, — lisez « prébendiers » et « bénéficiers, » — et, en un mot, des hommes de luxe ; l'enseignement universitaire de la première moitié de ce siècle s'adressait surtout

au bourgeois libéral, ouvert aux souvenirs du passé plus qu'aux espérances de l'avenir. Ce cadre suranné a été brisé chez nos voisins bien avant de l'être chez nous. Partout on a compris qu'à côté d'une élite cérébrale, indispensable à tout grand peuple et plus encore à toute démocratie, dont elle doit constituer la véritable noblesse, il fallait s'attacher à produire des hommes prêts à appliquer aux besoins de la vie de chaque jour d'un peuple libre les préceptes et les idées qu'ils auront acquis à l'école. »

Nous le voulons bien ; et quoique d'ailleurs dans aucune école, si ce n'est dans les écoles professionnelles, on n'ait jamais rien appris d'aisément « applicable aux besoins de la vie de chaque jour d'un peuple libre ! » Nous sommes de ceux qui croient que la vie ne s'apprend qu'en vivant. Mais le malheur, nous l'avons dit, est qu'à peine avait-on constitué l'enseignement moderne, au lieu de « produire » des hommes utiles, il a prétendu nous en donner « de luxe, » des « prébendaires, » de « jeunes seigneurs. » Expressément fondé et organisé pour détourner du droit ou de la médecine une jeunesse impatiente, et pour la diriger vers le commerce ou l'industrie, il s'est piqué de préparer, aussi lui, comme l'enseignement « classique, » des médecins et des avocats. C'est la question de l' « équivalence des diplômes, » qui se serait déjà terminée, sans l'heureuse concurrence de l'enseignement libre, par la ruine de l'enseignement classique. La suppression du baccalauréat, ou la substitution des « examens de carrière » au baccalauréat, supprimera le conflit. Car on ne disputera pas aux Écoles de Médecine ou de Droit la liberté de mettre, à l'entrée de leurs cours, les conditions, ou même les barrières qu'elles croiront bon d'y mettre. Et, quelle que soit la provenance des élèves, ils deviendront avocats ou médecins à leur gré, sans que personne s'inquiète de « ce qu'ils ont appris, » mais uniquement de ce « qu'ils savent. »

« On s'accorde à trouver désirable aujourd'hui, dit encore le *Rapport*, de laisser un peu plus de souplesse aux programmes d'études et de liberté aux professeurs. On voudrait donner une certaine autonomie aux divers établissemens, leur permettre même de faire de prudens essais pédagogiques dans des limites déterminées, et, grâce à cette initiative, d'acquérir une vitalité nouvelle. » Pourquoi « désirable? » et « désiré » par qui? puisque enfin la prospérité du collège Chaptal, par exemple, n'a pas autour de lui multiplié les établissemens du même genre? et qu'en re-

vanche l'école Monge, à bout d'essais pédagogiques, est devenue le lycée Carnot? Mais, « désirable » ou non, ce qu'il y a de certain, c'est que cette diversité de types scolaires est étroitement liée à la suppression du baccalauréat, et même du « certificat d'études » tel que nous le définit le *Rapport* de M. Pozzi. La préparation des « examens de carrière, » que redoute M. Gréard, engendrera d'elle-même cette variété dont on attend merveilles. « La fonction créera l'organe, » selon l'expression de M. Pozzi, et comme aussi bien nous l'avons déjà vu se produire à Paris pour Louis-le-Grand, pour Saint-Louis, pour Charlemagne. « Un père de famille sera vraiment libre d'élever son fils à sa guise. » Et qui s'en plaindra? Ce ne sera même pas la « concurrence, » — qui n'a jamais contesté sérieusement à l'État le droit de conférer les grades ou de rédiger les programmes; — qui ne s'irrite que de le voir s'immiscer, d'une manière, à la vérité, plus taquine que tyrannique, dans ce qu'elle estime qui ne le regarde pas; — et dont le rôle sera peut-être un jour ou l'autre de sauver, je ne dis pas l'enseignement classique, mais la « culture générale, » de la décadence où l'entraîne le poids mort du baccalauréat.

Je ne veux point ici toucher à la question de la liberté de l'enseignement, et même je n'en aurais seulement dit mot si M. Pozzi, dans son *Rapport*, ne m'en avait donné l'exemple. M. Pozzi n'est point ennemi de la liberté de l'enseignement, et il consent « qu'elle fasse partie de notre droit public. » Il n'admet pas qu'on en revienne au « monopole universitaire, » et il a même le courage, à ceux qui en forment le vœu, d'en faire énergiquement le reproche. Pourquoi faut-il qu'il ajoute que, si d'ailleurs on supprimait jamais la liberté de l'enseignement, ce ne serait après tout qu'un « retour à la législation qui a régi l'Université depuis le décret impérial du 17 mars 1808 jusqu'à la loi du 15 mars 1850? » On croirait entendre Jules Ferry s'autorisant de l'exemple de Louis XV pour demander l'expulsion des Jésuites. Et, comme Ferry, M. Pozzi d'ajouter : « Il n'est pas inutile de rappeler ces souvenirs à ceux qui seraient encore tentés d'accuser d'oppression le régime républicain. » Oh! quel raisonnement! et si le régime républicain ne s'est établi que sur la ruine de ces « régimes d'oppression, » comment serait-il admis à se réclamer d'eux? ou comment leurs us et coutumes lui pourraient-ils jamais servir d'excuse, puisque sa raison d'être n'est que de les avoir abolis? Les trois quarts des Français ne tien-

nent d'ailleurs pas plus au régime républicain qu'à un autre ; et tout ce qu'ils demandent, ou tout ce qu'ils désirent, c'est qu'après les avoir, depuis cent ans, trop amusés du mot, on leur donne enfin, sous quelque étiquette que ce soit, les « réalités » de la liberté.

La substitution des « examens de carrière » à celui du baccalauréat ou du « certificat d'études » aurait à nos yeux cet autre et sensible avantage que la liberté de l'enseignement s'en trouverait pleinement assurée. En un certain sens, le baccalauréat ne sert qu'à contrarier le développement de l'enseignement libre, en lui imposant des programmes d'État. « A l'heure actuelle, dit M. Pozzi, l'État ignore absolument ce qui se passe dans les établissemens libres. L'inspection s'y réduit, en réalité, à une inspection de police ; c'est la condition même de *leur* liberté. » Mais il faut dire quelque chose de plus : c'est la condition de *la* liberté. L'État ne sait pas non plus ce qui se passe dans mon usine, ou dans mes magasins ; et c'est précisément ce qu'on appelle être libre. Or, les plaintes que l'on fait du baccalauréat, et qu'on ferait également des « certificats d'études, » examens de capacité, et examens d'État, on ne les fera pas des « examens de carrière. » On trouvera tout naturel, encore une fois, que l'administration des Postes ou celle des Ponts et Chaussées exigent de ceux qui veulent en faire partie des connaissances déterminées par elles. Ce ne sera plus la « concurrence » qui imposera ses programmes à la « concurrence ; » et, sans doute, le problème, qui est complexe, ne sera pas résolu, mais on aura ôté une grande cause de division, d'hostilité même entre les parties ; — et ce sera cela de gagné.

Reviendrons-nous, à ce propos, sur ce que nous avons ici même tant de fois demandé ? Nous sommes convaincu que cette réforme si simple, et cependant si profonde, s'opérerait le plus promptement et le plus aisément du monde si nous avions un autre Conseil supérieur de l'Instruction publique. Les questions d'enseignement, à tous les degrés, sont devenues des questions sociales, et il n'est pas admissible qu'elles soient traitées par une assemblée dont la tendance irrésistible est de n'y voir que des questions pédagogiques. C'est ce que M. Combes, quoique « radical, » avait jadis parfaitement compris, et c'est ce qui semble avoir échappé à M. Rambaud, « progressiste, » mais universitaire. Et nous aussi, nous sommes universitaire ! Mais nous le sommes

d'une autre manière, que nous croyons plus large et surtout plus conforme aux intérêts de l'enseignement public. En particulier, et depuis que notre enseignement secondaire est soumis au régime du baccalauréat, nous croyons qu'il n'est pas un père de famille qui ne puisse avoir ses idées sur la réforme ou l'organisation du baccalauréat, pas un militaire, pas un marin, pas un industriel, pas un commerçant, pas un agriculteur. Nous croyons que, dans un Conseil de l'Instruction publique, leur expérience à tous a le droit d'être représentée. Ils ont leur mot dire dans toutes ces questions que depuis tantôt vingt ans nous avons pris l'habitude, commode, mais funeste, nous autres universitaires, de traiter entre nous. Nous croyons que nous nous nuisons à nous-mêmes, — et à nos intérêts professionnels, libéralement, largement entendus, — en délibérant à huis clos, loin des bruits du dehors, sur de grandes questions dont nous ne voyons, en général, qu'un seul aspect, et souvent le plus étroit. Un Conseil supérieur autrement composé, moins plein de lui-même, c'est le cas de le dire, dans tous les sens du mot, eût-il jamais admis qu'on se servît de la réduction du service militaire comme d'une prime au recrutement des Universités, et qu'un diplôme ne fût qu'un titre pour se soustraire à la première des obligations du citoyen? Et, puisque enfin le grand reproche que M. Pozzi lui-même et M. Combes fassent au baccalauréat, c'est de « renfermer tant de fermens de déceptions et de haines sociales, » nous croyons qu'il ne saurait être utilement et définitivement réformé que par une assemblée qui, pour traiter une question sociale, commencerait, et avant tout, par être elle-même une représentation de toutes les forces sociales. Vous ne me direz pas, je l'espère, qu'à défaut du Conseil supérieur de l'Instruction publique, le Parlement soit cette assemblée!

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LES PRINCIPES COLONIAUX

D'UN NATURALISTE AMÉRICAIN

Une voyageuse anglaise de grand mérite, Mlle Mary Kingsley, dont nous avons recommandé aux lecteurs de cette Revue les spirituelles et instructives études sur l'Afrique occidentale, estime que toute puissance européenne, qui, après avoir dompté et conquis des populations noires, se croit tenue de travailler à leur éducation, de les convertir aux idées et aux sentimens des peuples civilisés, y perdra ses peines et se condamne à un piteux et misérable échec. Elle reproche à certains administrateurs des colonies de la Couronne d'avoir trop de goût pour la politique d'assimilation. Elle raconte à ce propos qu'un éléphant au cœur sensible, ayant écrasé par mégarde une perdrix, dont le nid était plein de petits perdreaux qui n'avaient pas encore de plumes, résolut de leur tenir lieu de mère, et que, versant des larmes d'attendrissement, il s'assit sur la couvée : « Voilà précisément, dit-elle, ce que fait dans l'Afrique occidentale l'Angleterre du XIXe siècle. »

Un naturaliste américain, M. Harvey Brown, qui a passé huit ans dans les territoires de l'Afrique du Sud annexés par M. Cecil Rhodes à l'Empire britannique, et connus sous le nom de Rhodesia, est arrivé aux mêmes conclusions que Mlle Kingsley : il affirme comme elle que les noirs sont absolument réfractaires à la civilisation anglaise, que noirs ils entrent au bain, que noirs ils en sortent. Mais, tandis que Mlle Kingsley éprouve une chaude sympathie pour les races inférieures, qu'elle s'intéresse à leur sort, qu'elle leur reconnaît des vertus qui valent quelquefois les nôtres, M. Brown a pour tous les indigènes de la Rhodesia une insurmontable répugnance et un souverain mépris. Il

les peint comme « une race traîtresse de voleurs et de meurtriers, » comme des brutes artificieuses et sanguinaires, qui ne connaissent d'autres vertus cardinales que la saleté, le gaspillage, la fainéantise et le mensonge (1). Il en tire la conséquence que les blancs font vraiment beaucoup d'honneur à ces sauvages malfaisans et indécrottables en se chargeant de les gouverner, et que, loin de travailler à leur relèvement, ils doivent s'appliquer à ne pas se laisser dégrader eux-mêmes par le contact de ce vil bétail humain.

M. Harvey Brown considère la philanthropie comme un leurre funeste aux colonies et aux colons; elle serait un fléau, si elle n'était impuissante. « Heureusement, nous dit-il, plus on exhorte l'Européen à tenir les noirs pour ses égaux devant la loi, plus on fortifie en lui les préjugés du sang, et l'esprit de race se change en esprit de caste. C'est ainsi que, par une sage mesure de prévoyance, la nature elle-même pourvoit à la conservation des races supérieures et au maintien de leur suprématie. Si l'abîme qui sépare les barbares des civilisés venait à se combler, les civilisés ne tarderaient pas à déchoir, et les prétentions toujours croissantes des barbares les rendraient insupportables. » M. Brown a eu le plaisir de constater que les fonctionnaires anglais de la Rhodesia partageaient son sentiment et ses défiances, qu'ils ne s'occupaient guère d'améliorer la condition des indigènes; était-ce leur affaire? Les colonies de la Couronne pensent avoir des responsabilités morales; elles s'imaginent que le conquérant a charge d'âmes, que l'intérêt public ne justifie pas toujours les iniquités et les violences; elles ont à cœur aussi de ne point se brouiller avec les missionnaires, dont elles redoutent les dénonciations et les censures; elles savent que les missions sont une puissance avec laquelle le gouvernement anglais doit compter. M. Cecil Rhodes n'a jamais compté qu'avec lui-même. Le succès est pour lui la vertu suprême, qui tient lieu de toutes les autres. Ce grand homme d'affaires, si habile à profiter de ses avantages et à mener à bien les entreprises les plus audacieuses, ne se pique point d'être un philanthrope; il ne s'est jamais piqué que de réussir, et il a réussi au delà de toute espérance.

Un après-midi de l'automne de 1889, M. Brown, enfermé dans le laboratoire ostéologique du Musée national de Washington, préparait avec une attention recueillie le squelette d'un *stercorarius parasiticus*, quand le professeur Goode le fit appeler et l'informa que le gouvernement avait résolu d'envoyer une mission scientifique sur la côte occi-

(1) *On the south african Frontier, the adventures and observations of an American in Mashonaland and Matabeleland*, by William Harvey Brown. Londres, 1899.

dentale de l'Afrique pour observer une éclipse de soleil, qu'un naturaliste, le docteur Holland, de Pittsburg, prendrait part à l'expédition pour le compte du Musée, et qu'ayant besoin d'un aide, il l'emmènerait volontiers. M. Brown eut un mouvement d'hésitation, mais les Américains n'hésitent jamais longtemps. Au dernier moment, le docteur Holland ne put partir, et le naturaliste-adjoint devint naturaliste en chef. On lui avait certifié que son absence durerait six mois ; il était à mille lieues de se douter qu'il resterait huit ans en Afrique.

Après avoir séjourné à Saint-Paul de Loanda, parcouru les bords du Coanza, collectionné des mammifères, des oiseaux, des poissons, des reptiles, des insectes et des plantes, il se rendit au Cap. On n'y parlait que de champs d'or et de diamans récemment découverts, d'une contrée merveilleuse, qui était le véritable pays d'Ophir ; on s'y entretenait avec mystère et avec agitation des projets de M. Rhodes, d'une nouvelle compagnie à charte, des Matabélés, des Mashonas. M. Brown, à force de questionner, finit par éclaircir ses idées. Il apprit que dans le voisinage du Zambèze se trouvait un pays salubre, riche en dépôts minéraux, jadis habité par une race civilisée, d'origine inconnue, présentement gouverné par un potentat sauvage, nommé Lo Bengula, que ce pays était situé à l'est des possessions portugaises d'Angola et du territoire de Damara, acquis par l'Allemagne, au sud de l'État libre du Congo, au nord du Transvaal, qu'il égalait en étendue les territoires réunis de l'Empire allemand et de la France, que M. Cecil Rhodes s'était promis d'en prendre possession. En octobre 1888, le grand homme d'État de l'Afrique du Sud avait dépêché trois négociateurs à Lo Bengula et conclu avec lui un arrangement par lequel ce monarque, moyennant une pension mensuelle de cent livres sterling et le don de mille fusils Martini, de cent mille charges de cartouches et d'un bateau à vapeur sur le Zambèze, accordait aux concessionnaires le droit d'exploiter toutes les mines situées dans ses domaines et de prendre toutes les mesures nécessaires à cette exploitation.

Une société financière s'était fondée à Londres sous le nom de Compagnie britannique du Sud ; son capital montait à un million de livres sterling. Une charte royale lui fut octroyée, l'autorisant à mettre à effet toutes les conventions passées avec certains chefs indigènes, vassaux de Lo Bengula, « dans l'intérêt du commerce, de la civilisation et du bon gouvernement de leurs territoires. » Dès les premiers mois de l'année 1890, cette compagnie s'occupa de préparer une expédition destinée à pousser des reconnaissances dans la terre promise. M. Brown conçut aussitôt le plus vif désir de prendre part à cette campagne ; il

avait senti s'éveiller en lui l'humeur aventureuse; la tête, les bras, les pieds lui démangeaient. Un de ses amis, qui était né dans le pays des Zoulous, M. Lindley, fils d'un célèbre missionnaire américain, l'encouragea dans sa résolution : « Partez, coûte que coûte, lui dit-il. Vous trouverez là-bas d'admirables occasions de compléter vos collections, et vous aurez aussi le plaisir de faire le coup de feu contre les Matabélés. Si vous couchez sur le carreau une centaine de ces démons sanguinaires, vous rendrez à l'humanité un grand service. » M. Brown éprouvait quelque répugnance à verser le sang des Matabélés, qui ne lui avaient jamais rien fait; le discours du fils du missionnaire le mit à l'aise. On n'a pas souvent l'occasion de rendre service à la fois à l'histoire naturelle et à l'humanité.

M. Lindley le recommanda au major Frank Johnson, chargé d'organiser le corps des pionniers, qui devait former l'avant-garde et qu'on avait résolu de soumettre à la discipline militaire. Il sollicita comme une grâce l'honneur d'en faire partie, et, quelques jours plus tard, il signait un contrat d'enrôlement. « Vous avez tous entendu parler, nous dit-il, de l'homme qui avait trouvé sept raisons pour excuser son père de n'avoir pas comparu devant la cour; la première était que son père était mort; on la jugea suffisante. Si vous vous étonnez qu'un naturaliste américain se soit fait soldat, qu'il vous suffise de savoir qu'on ne me laissa pas le choix, que, si j'avais refusé de m'enrôler, on m'aurait prié de rester chez moi. D'ailleurs, il n'y avait rien là qui pût compromettre ma qualité de citoyen américain; on ne me demanda point de prêter à la Reine un serment d'allégeance. »

Le directeur de la mission de l'éclipse lui donna carte blanche; il employa deux mois à se perfectionner dans le tir à la cible, et, un soir d'avril, il se mettait en route pour Kimberley. Il était fier de ses compagnons d'armes. Tous vigoureux et bien taillés, le pied solide, la main leste, l'air déterminé, on devinait, à les voir, qu'ils feraient merveilles dans les hasards. Les intempéries, les privations, les excès, les fatigues, les Matabélés les ont décimés; aucun ne s'est jamais plaint de son sort : ils pensaient tous que le meilleur usage qu'on puisse faire de sa vie, c'est de la jouer.

En septembre 1890, le corps des pionniers touchait au terme de sa campagne. On se trouvait à 4600 pieds au-dessus du niveau de la mer, à 1700 milles de la ville du Cap, et on s'occupa de construire dans une prairie, près d'une petite rivière appelée le Makabusi, un fort destiné à devenir avant peu la capitale d'un nouvel État, et qu'on nomma le fort Salisbury. En assistant à la cérémonie d'inauguration,

M. Brown éprouva, nous dit-il, une fièvre d'émotion qu'il n'avait jamais ressentie. Il n'était plus un naturaliste, mettant sa gloire à tuer et à dépouiller des élans, des antilopes ou des zèbres pour en décorer les galeries du musée de Washington. Il avait travaillé à la création d'un empire; pour la première fois de sa vie, il avait fait de l'histoire, et il décida qu'il ne quitterait pas l'Afrique avant d'avoir vu jouer jusqu'au bout le premier acte de la glorieuse pièce où sa destinée lui avait assigné un rôle: « Qu'en moins de dix années, s'écrie-t-il, un désert au cœur de l'Afrique se soit transformé en un pays pourvu de toutes les commodités de la civilisation, c'est une des merveilles de notre âge de progrès. En 1890, les pionniers de la Compagnie britannique du Sud avaient parcouru sur des chariots traînés par des bœufs une distance d'un millier de milles au delà des frontières de la colonie du Cap, pour prendre possession d'une contrée habitée par des bêtes féroces et des sauvages farouches. Aujourd'hui, l'intrépide Anglo-Saxon a pris pied à jamais dans cette région, avec sa langue, ses lois, ses coutumes et tout le décor de la civilisation. Dans des villes importantes, formant le centre de grands districts agricoles et miniers, nous trouvons des églises, des écoles, des bibliothèques, des clubs, des journaux quotidiens et hebdomadaires, des tribunaux, des prisons et l'Armée du Salut. Les fils du télégraphe ont depuis longtemps mis les habitans de ce pays en communication rapide avec toutes les parties du monde civilisé, et des voies ferrées, remplaçant les porteurs indigènes et les attelages de bœufs, les transportent à leur gré sur les rivages de l'Atlantique ou de l'Océan indien. »

L'Américain aime à changer de métier, il se flatte de posséder l'outil universel. En 1894, M. Brown renonça à ses fonctions de collectionneur, il résolut d'exploiter lui-même la ferme qui lui avait été allouée à cinq milles de Salisbury. Il n'avait pas le gousset très garni, mais il inspirait confiance aux prêteurs. Il avait à cœur d'arrondir ses terres; ses ambitions croissant de jour en jour, il rêvait de posséder cent mille acres. Cependant, fût-on Américain, on ne fait pas tout ce qu'on veut : il dut rabattre de ses prétentions, se contenter d'un misérable domaine de douze mille acres. Une partie seulement de la Rhodesia est habitable pour l'Européen qui ménage sa santé. C'est un plateau s'élevant de trois à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer; les fièvres y sont moins communes et moins dangereuses qu'ailleurs, quelques districts en sont tout à fait exempts. Ce plateau se prête à merveille à l'industrie agricole; il s'y prêtera davantage encore, le jour où, les communications devenant de plus en plus faciles, il ne tiendra

qu'aux colons d'y importer des machines américaines, bien supérieures, selon M. Brown, aux machines anglaises.

Son nouveau métier le charmait : « C'est un plaisir, dit-il, qui tient de la fascination que de bâtir une maison dans le désert ; il faut l'avoir éprouvé soi-même pour l'apprécier. La joie que je ressentais à voir la rapide croissance de mes arbres et de mes plantations a fait des deux années que je passai dans ma ferme et dans l'air tonique du pays des Mashonas les plus savoureuses de ma vie. » En 1894 et en 1895, la nouvelle colonie eut la fortune prospère. Dans les champs mis en culture comme dans le district minier, le prix de la propriété haussait de mois en mois : c'était le temps où l'Angleterre affolée se jeta avec fureur dans les spéculations de l'Afrique du Sud, où, chaque jour, on voyait se créer des compagnies, qui n'avaient que la peine de se baisser pour ramasser des millions à la pelle. L'incursion malencontreuse de M. Jameson dans le Transvaal porta atteinte à la prospérité de la Rhodesia ; elle fut plus compromise encore par une redoutable épizootie, par la peste bovine, qui, de l'Ouganda, se propageant dans l'Afrique centrale, dévasta les troupeaux au sud du Zambèze. Elle éclata à Salisbury, au milieu du mois de mars 1896 ; quinze jours plus tard, les pâturages communaux offraient l'aspect de la désolation et de la mort ; presque tous les bestiaux atteints succombaient. Les colons ne s'étaient pas encore remis de la cruelle émotion que leur avaient causée leurs désastres, quand ils apprirent que les Matabélés étaient en révolte ouverte et massacraient les Européens.

Pourquoi les Matabélés s'insurgèrent-ils contre l'Angleterre ? Et par quelle raison le feu se communiqua-t-il aux Mashonas ? On a dit que les autorités anglaises, pour arrêter le funeste progrès de la peste bovine, avaient contraint les indigènes à abattre leur bétail. On a dit aussi qu'elles avaient exercé des vexations, des sévices. Un journal de Londres publia, en 1896, une dépêche de Johannesburg, qui attribuait l'insurrection aux libertés insolentes que prenaient les blancs avec les négresses. Les Anglais d'Angleterre s'émurent, s'indignèrent ; ils aiment à s'indigner, mais ils ne tiennent longtemps rigueur qu'aux criminels qui sont nés en France ou en Allemagne.

Il n'est guère de puissance européenne qui, dans ses entreprises coloniales, n'ait mêlé les violences aux actes d'autorité ; il n'en est point qui n'ait qualifié de forfait toute résistance des indigènes aux volontés ou aux caprices du conquérant. Ajoutons que, tout en les traitant de barbares, on ne laisse pas de s'approprier leur code criminel et leurs moyens de compression, leur justice expéditive et som-

maire. On ne se fait point scrupule d'emprunter aux mœurs locales le système de la responsabilité collective, en vertu duquel tout village où s'est commis un crime ou qu'on soupçonne d'avoir fait bon accueil et fourni des vivres à une bande de brigands est mis hors la loi. Il n'y a peut-être qu'un coupable, les innocens paieront pour lui. Et cependant, comme l'a remarqué M. de Lanessan, ces malheureux villageois sont les premiers à souffrir de la piraterie : « Placés entre l'enclume et le marteau, s'ils refusent aux pirates un asile, des renseignemens, ils sont massacrés sur les ruines de leurs habitations incendiées; s'ils leur cèdent, ils sont rendus responsables des malfaiteurs, frappés d'amende, décapités ou pendus ou ruinés par l'incendie de leurs maisons et la destruction des récoltes (1). » Ainsi en usèrent les pionniers, en s'installant dans le pays des Mashonas. Un Anglais ayant été assassiné dans la vallée du Mazoë, et le village où résidait l'assassin n'ayant pas osé le livrer, un corps de volontaires se rendit sur les lieux et, nous dit M. Brown, donna aux indigènes un avant-goût des vengeances que tire l'homme blanc quand on le met en colère.

La plupart des conquérans brutaux et colériques n'ont parlé de leurs mauvais coups qu'avec une extrême discrétion; quelques-uns en ont fait gloire. Certains agens coloniaux de l'empire allemand ont pris plaisir à initier l'univers à leurs petits secrets. Le fameux Peters s'est vanté d'avoir fait pendre sa concubine et son domestique, massacré les porteurs qui refusaient de le suivre, saccagé les maisons dont les propriétaires lui avaient fait grise mine, « célébré la naissance du Christ en éclairant la nuit de Noël par l'incendie d'un village. » M. Brown ne s'est signalé par aucun exploit de ce genre; je le tiens pour un très galant homme; mais ses théories sont dures. Il pose en principe que, dans leurs relations avec les races inférieures, les civilisés ont tous les droits et ne sont tenus à rien. Il ne distingue point les sévérités légitimes ou nécessaires d'avec les rigueurs inutiles et les abus de la force.

Les paradoxes ne lui font pas peur : contrairement aux témoignages les plus sérieux, il explique la révolte des Matabélés et des Mashonas, non par les griefs qu'ils pouvaient avoir contre les blancs, mais par l'impolitique douceur avec laquelle on les traitait. Dans les premiers temps, on avait frappé de grands coups, qui produisirent « sur ces intelligences ténébreuses » la plus salutaire impression. Plus tard, on se relâcha, on s'avisa follement de se faire aimer, on gâta les affaires

(1) *Principes de colonisation*, par J. L. de Lanessan, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, 1897. Félix Alcan, éditeur.

« par une clémence intempestive, par une fatale générosité. » Le noir ne respecte que la force, il méprise qui le ménage, il n'a de considération que pour les maîtres inexorables, à la main pesante; il regarde « comme un signe de lâcheté fieffée l'emploi de ces méthodes de persuasion morale que nous croyons justes et humaines. » Malheureusement, certaines exécutions sommaires, ordonnées par le capitaine Lendy, avaient scandalisé quelques cœurs sensibles, et il fut mandé à Londres pour y rendre des comptes. Selon toute apparence, il eût été acquitté, s'il n'était mort dans la traversée. Toutefois, on jugea prudent d'huiler un peu les ressorts, de détendre la corde, d'user provisoirement de procédés plus conformes aux superstitions humanitaires, et dès lors l'insolence des indigènes se permit tout; les attentats, les crimes se multiplièrent, tant la pitié est un sentiment trompeur, tant il est vrai que la philanthropie est une insigne duperie.

Le premier article du code colonial de M. Brown est qu'on ne fait pas une omelette sans casser des œufs, qu'on ne fonde une colonie qu'en cassant beaucoup de têtes, et qu'une tête couverte de cheveux crépus ne vaut pas un œuf. M. Brown est un Américain qui a marché dans l'ombre de M. Cecil Rhodes. Fervent partisan de l'impérialisme anglo-saxon, il déclare qu'il y a une race supérieure destinée à posséder la terre, que tout lui est dû sans qu'elle doive rien à personne, qu'elle connaît seule les secrets conseils de la Providence, dont elle est l'instrument, que, partant, ses intérêts sont de droit divin, que les verges dont elle frappe les peuples sont sacrées. Ce n'est pas une opinion, c'est un dogme. On assure que la rébellion des Matabélés fut réprimée par des moyens qu'interdit la guerre moderne, tels que l'emploi de la dynamite dans des mines savamment préparées ; on assure aussi que les chefs militaires et civils donnèrent l'ordre de détruire les céréales, qu'ils décrétèrent la famine. Informée de ces incidens, l'Angleterre s'émut, s'indigna de nouveau; mais cette fois encore, elle s'indigna en pure perte, et ses anathèmes demeurèrent sans effet.

M. Brown est fermement convaincu que tous les moyens sont bons pour réprimer les rébellions; mais, n'étant pas sanguinaire de son naturel, il convient que, dans beaucoup d'occasions, il vaut mieux les prévenir, qu'à cette fin il faut tenir l'indigène de très court, sans jamais s'apprivoiser avec lui. Son intérêt même exige qu'on le gouverne le bâton haut, « car c'est une loi de l'inexorable progrès que les races inférieures sont faites pour se mettre au service des races supérieures, et que, si elles refusent de les servir, elles sont condamnées fatalement à disparaître. »

Il y a dans l'Afrique du Sud des régions malsaines, où le travail manuel a bientôt épuisé les forces du blanc, où rien ne peut se faire sans l'assistance du noir. Malheureusement, le noir est fainéant avec délices. Un très petit nombre de Matabélés et de Mashonas ont consenti librement à travailler pour leurs nouveaux maîtres ; encore ne s'engageaient-ils que pour un ou deux mois. Mécontent de ses ouvriers, qui le révoltaient par leur lâche indolence, M. Brown en fit venir d'autres du bassin du Zambèze. Ceux-ci valaient un peu mieux ; mais, par une incurable idiosyncrasie de la race, ils ne contractaient, eux aussi, que des engagemens temporaires. Dès qu'ils avaient amassé un petit pécule et s'étaient mis en état d'acheter une ou deux femmes, « ils employaient le reste de leurs jours à prendre comme des lézards des bains de soleil, pendant que leurs épouses pourvoyaient à leur subsistance en cultivant leurs champs. »

La Compagnie à charte avait recouru d'abord aux moyens détournés pour contraindre les noirs à travailler. Elle leur imposait des taxes et les obligeait ainsi à se secouer un peu pour échapper aux saisies ; elle passait aussi des accords avec les chefs de villages, qu'elle chargeait de fournir des hommes de corvée aux colons ; soit mauvais vouloir, soit impuissance, ils en fournissaient très peu. M. Brown déclare que dans une grande partie de la Rhodesia, l'Européen ne se tirera d'affaire qu'en condamnant l'indigène au travail forcé, et que ce sera un grand bien pour tout le monde.

Il invoque à ce sujet le témoignage de quelques missionnaires, qui estiment qu'on n'améliore les mœurs du noir, qu'on ne le guérit de ses vices, qu'on ne l'arrache à la servitude du péché qu'en le contraignant à travailler. Le révérend Isaac Shimmin, surintendant des missions wesleyennes de la Rhodesia, s'est plaint des philanthropes mal informés, trop ombrageux, qui accusent la Compagnie à charte d'avoir revêtu de belles couleurs quelque chose qui ressemble au rétablissement de l'esclavage. « C'est une pure calomnie, » dit-il, et il argumente avec subtilité sur la grande différence qu'il faut faire entre un esclave et un homme soumis au régime du travail forcé. — « Nous sommes entourés dans ce pays, ajoute-t-il, de milliers de sauvages, croupissant dans la paresse et que leur oisiveté induit sans cesse en tentation, et nous qui savons que la discipline serait le souverain remède à leurs infirmités, nous ne pouvons prendre aucune mesure à cet effet sans nous attirer le reproche de patronner l'esclavage. » — « Les noirs sont des enfans, dit un autre missionnaire, et les enfans ne travaillent pas par persuasion, il faut user de rigueur. » On a la

chose, on évite le mot; mais M. Brown est un brave, qui méprise toutes les hypocrisies, et le mot ne l'effarouche point. L'esclavage ne lui inspire aucune antipathie; quand on en sait tirer parti, c'est une institution bienfaisante, qui a fait ses preuves aux États-Unis. Personne n'a plus travaillé à l'éducation et au relèvement du noir que les planteurs des États du Sud : « Ils ont initié leurs esclaves à toutes les industries de la plus progressive des races, et, façonné par eux, le noir a atteint à un degré de perfectionnement que ses congénères n'atteindront pas en mille ans. »

Quant aux districts relativement salubres, où l'Européen peut vivre, subsister, prospérer sans le secours de l'indigène et se suffire à lui-même, il faut se garder d'y introduire l'esclavage déguisé. M. Brown a vu dans la Rhodesia méridionale des prospecteurs américains et australiens, qui, pour s'épargner le mortel ennui de surveiller de stupides ouvriers cafres, creusaient leurs mines de leurs propres mains. M. Brown, qui, avant de devenir fermier, avait été pris un instant de la fièvre de l'or, affirme avoir manié lui-même durant plusieurs semaines le pic et la pelle sans en avoir éprouvé aucune indisposition. Autre principe : partout où le blanc trouve son avantage à se passer du noir, il ne lui imposera pas le régime du travail forcé, mais, quand le noir est inutile, il devient facilement gênant, et « la loi inexorable du progrès » nous autorise à nous débarrasser de lui.

La vallée du Zambèze renferme de grandes étendues de terres fiévreuses, où l'Européen ne peut songer à établir son domicile. Il ne tient qu'à lui d'y déporter les noirs qui le gênent. Il n'est, selon M. Brown, aucune loi divine ou humaine qui lui interdise de se réserver les territoires à sa convenance et d'en déloger les intrus qui les ont occupés avant lui. On alléguera peut-être que ce sont là des procédés que réprouvent les consciences délicates. M. Brown les met à l'aise, en prétendant que le nègre n'a qu'une notion très vague de la propriété, qu'on peut le déposséder de son bien sans compromettre sérieusement son bonheur, sans déranger l'idée qu'il se fait de la justice. A vrai dire, Mlle Kingsley en juge tout autrement. Elle affirme que l'Africain croit fermement à la propriété, qu'il en connaît deux sortes, la propriété de famille qui se possède en commun, la propriété privée qu'un individu acquiert par son savoir-faire, par son industrie, que, personnelle ou commune, sa propriété lui est sacrée, très sacrée, que comme nous, quand on lui prend son bien, il crie au voleur. Il y a cent à parier contre un que dans cette affaire, c'est Mlle Kingsley qui dit vrai, et je serais très surpris si, quelque ténébreuse que soit leur intelligence, les

Matabélés qu'on chasse de leurs maisons pour les exiler au pays des fièvres ne se plaignaient pas à leurs fétiches que l'homme blanc en use cavalièrement avec eux.

Mais qu'importe, après tout? répondra M. Brown. En pareille matière, les questions de justice n'offrent qu'un médiocre intérêt. La destinée a décidé que les indigènes auraient tort, même quand ils ont raison, que la terre doit appartenir à qui sait en tirer parti. Si endurans que soient les noirs, quelque force de résistance qu'ils possèdent, et quoiqu'ils pullulent, qu'ils multiplient dans des climats qui tuent l'Européen, M. Brown, qui est dans le secret, prédit avec assurance leur disparition finale. Ils auront le sort des Peaux-Rouges et des Bushmans de l'Australie, ils se réduiront à rien, ils fondront au contact de la race dont le privilège est de représenter dans le monde la civilisation la plus avancée : « Quoi que puissent tenter en leur faveur la philanthropie ou la piété des missionnaires, une autre puissance, le génie des entreprises commerciales, qui semble s'être incarnée dans la personne de M. Cecil Rhodes, se répandant du sud de l'Afrique jusqu'au centre du continent noir, balaiera devant elle ces populations mal nées, inertes, aux mains gourdes et à l'esprit obtus... Il serait aussi aisé d'arrêter le cours du Zambèze que de changer celui des événemens. L'Afrique du Sud et du Centre est destinée à devenir un grand pays parlant l'anglais : le développement de ce nouvel empire témoignera une fois de plus que la Providence a choisi les Anglo-Saxons pour débrouiller et régler les affaires du monde. »

J'ai dit que la philosophie coloniale de M. Brown était un peu dure, et je ne m'en dédis pas ; je ne la recommande à personne ; mais, si les Anglo-Saxons, à qui il promet l'empire du monde, se soucient médiocrement de faire le bonheur des peuples conquis, il faut reconnaître que trop souvent nous avons, nous autres, la manie de les rendre heureux à notre façon, qui n'est pas la leur, que nous pensons avoir acquitté notre dette envers l'humanité en transportant dans nos établissemens coloniaux nos lois, nos règlemens, tout notre appareil administratif et judiciaire. Nous faisons gloire de répandre partout nos dogmes politiques ; nous oublions qu'un peuple qui fonde une colonie doit mettre avant tout son honneur à la faire prospérer, et c'est ainsi qu'en ont usé les fondateurs de la Rhodesia, dont le premier soin fut de la pourvoir de routes, de voies ferrées, de ces travaux publics qui justifient la conquête, de cet outillage économique, sans lequel il n'est pas d'avenir pour les colons. Les missionnaires anglais, tout en prêchant l'Évangile, se mettent eux-mêmes au service de la mère patrie,

et, gens pratiques, ils ne perdent jamais de vue ses intérêts temporels. M. de Lanessan a raconté qu'en 1863, se rendant au Gabon, il relâcha au cap des Palmes, où des pasteurs de l'église anglicane avaient fondé une importante mission. Il constata avec surprise qu'au lieu de circuler à demi nues ou vêtues simplement de la longue chemise flottante, traditionnelle dans le pays, toutes les négresses portaient des robes à corsages, à jupes taillées sur des patrons européens. Elles étaient grotesques, elles étaient affreuses, mais elles faisaient gagner de l'argent aux marchands anglais et aux fabriques de cotonnades de la Grande-Bretagne, et c'est à quoi avaient pieusement songé les missionnaires qui les endoctrinaient.

L'utilitarisme anglo-saxon ne s'adaptera jamais tout à fait à notre tempérament, à notre tour d'esprit; mais une certaine idéologie creuse, trop en faveur dans notre parlement, est le fléau, la mort des colonies. Une compagnie à charte qui s'empare d'un pays s'occupe tout d'abord d'y construire un chemin de fer; en arrivant au Tonkin, le premier acte de M. Paul Bert, dit-on, fut de faire afficher à Hanoï les Droits de l'homme. On a remarqué depuis longtemps que notre humeur sociable, la souplesse de notre caractère font de nous un peuple essentiellement colonisateur, que nous avons plus de facilité que personne à frayer, à entretenir commerce, à nous mélanger, à nous fondre avec les indigènes. Mais ne nous piquons pas de les convertir à nos dogmes: nous avons de meilleurs services à leur rendre. Nos principes sont plus humains que ceux de M. Harvey Brown; mais rappelons-nous que, quand on en vient à l'application, il faut se défier de tous les principes, qu'ils sont souvent de la graine de niais. Laissons à l'Anglo-Saxon son arrogance et sa morgue, tâchons d'avoir comme lui le sens pratique et ce que Napoléon Ier appelait l'esprit de la chose. En matière de colonisation, l'esprit de la chose consiste à créer des colonies qui attirent les colons et les capitaux.

G. VALBERT.

REVUE SCIENTIFIQUE

L'APPENDICITE

F. Legueu, *L'appendicite*, Masson et Cie, 1897, Paris. Ch. Monod et J. Vanverts, *L'appendicite*, Masson et Cie, Gauthier-Villars et fils, 1898, Paris.

La médecine est sujette de la mode. Il y a des remèdes en vogue; il y a des nouveautés, en fait de traitement et d'opérations; il y a des maladies en faveur. L'appendicite en est une. C'est une affection nouvelle; on entend bien que nous voulons dire : nouvellement définie et nommée. Il y a dix ans, personne n'en savait l'existence, ni médecins, ni malades. Aujourd'hui, elle est connue de tous. Chacun voit autour de soi des gens qui en ont été atteints; les uns ont été guéris par la bonne nature; mais d'autres ont été sauvés par une opération opportune qui les a séparés de leur appendice. A côté de ceux-là, malades caractérisés, il y a le grand nombre des malades méconnus, de ceux qui ont été légèrement atteints, et dont l'affection atténuée et bénigne n'a pas été diagnostiquée. Au total, c'est donc une affection répandue, très répandue même, et, pour employer l'expression de deux de ses historiens, MM. Ch. Monod et J. Vanverts, « follement fréquente. » C'est pour cela sans doute que le public, si exposé à cet accident, souvent bénin, mais quelquefois grave, s'est intéressé à le connaître. La question de l'appendicite, qui depuis ces dernières années a si souvent défrayé les séances des sociétés compétentes, la *Société de Chirurgie*, la *Société médicale des Hôpitaux* et l'Académie de Médecine, n'est pas restée confinée dans ces milieux spéciaux. Elle a été portée devant l'Académie des Sciences, et de temps à autre, par la presse scientifique, devant la masse des lecteurs.

Le public veut savoir non pas tout ce qu'ont enseigné au monde médical tant de savantes discussions, mais ce qui lui importe particulièrement. Et d'abord les risques que court chacun d'être atteint, et les circonstances qui l'y exposent. Il plaît aux vieillards d'apprendre qu'ils en sont à peu près indemnes. C'est une maladie de l'âge mûr, mais surtout de la jeunesse. C'est entre dix et vingt ans qu'elle est le plus fréquente. Le régime alimentaire y prédispose lorsqu'il est trop abondant, trop épicé et indigeste ; et, comme ces excès de régime sont plus communs en Angleterre, en Amérique, et en Allemagne, c'est aussi dans ces pays qu'on observe le plus grand nombre des cas d'appendicite, comme aussi on y trouve en général le plus d'exemples d'irritation intestinale.

L'appendice iléo-cæcal est, en effet, une dépendance du tube digestif. Bichat en faisait un « petit intestin accessoire. » Il est situé au point d'union de l'intestin grêle et du gros intestin. On sait, sans être très riche de connaissances anatomiques, qu'il existe en ce point une disposition qui n'est pas des plus heureuses; il s'en faut que l'on y puisse admirer l'ingéniosité de la nature. Le gros intestin, au lieu de continuer bout à bout l'intestin grêle, s'y branche à angle droit à quelque distance de son extrémité. Il y a là un changement de direction qui est bien propre à créer des embarras dans la circulation des matières. Cet inconvénient est aggravé par l'existence de l'espèce de cul-de-sac, ou cæcum, qui subsiste au-dessous du point d'abouchement des deux conduits. Pour comble d'imprévoyance, au fond de cette impasse vient s'implanter une sorte d'étroit canal qui la prolonge; c'est l'appendice iléo-cæcal ou vermiforme. L'Anatomie et surtout la Pathologie distinguent bien ces deux organes, dont le second ne semble que la continuation du premier. La Physiologie établit entre eux une différence assez profonde : le cæcum est un réservoir pour les matières qui parcourent l'intestin : l'appendice leur est fermé ; elles n'y doivent point pénétrer. C'est dans cette région de choix que se trouvent réunies toutes les conditions les plus favorables à l'obstruction des voies digestives et à la stagnation des matières. De là des causes permanentes d'irritation, d'inflammation, et de lésions graves qui peuvent s'étendre au péritoine.

I

Le péril vient-il de l'inflammation de l'appendice ou de celle du cæcum, de l'appendicite ou de la typhlite? C'est la première question à

débattre. La médecine a mis plus d'un siècle à la résoudre. Elle en a entrevu d'abord une bonne solution ; puis elle a adopté la mauvaise ; et enfin, depuis dix ans environ, elle est revenue à la vérité première. C'est ce retour au passé qui est le fond de la découverte dont se fait honneur la médecine contemporaine.

L'appendicite n'était donc pas entièrement inédite avant ces dernières années. De bons observateurs, tels que Mestivier au milieu du siècle dernier, Jadelot au commencement de celui-ci, mais surtout Mélier en 1827, avaient entrevu d'abord, puis nettement reconnu l'existence d'un état inflammatoire localisé à l'appendice à l'exclusion du cæcum, et pouvant aboutir à l'ulcération, puis à la perforation de ce diverticule, c'est-à-dire à une issue de matières dans la cavité de l'abdomen et, en fin de compte, aux diverses formes de la péritonite. Quelques médecins distingués, Grisolle, Forget, Leudet, confirmèrent cette vue, d'après laquelle le point de départ de ces accidens intestinaux plus ou moins redoutables serait dans l'appendice.

C'est l'autre alternative qui fut adoptée et devint classique. La partie incriminée fut le cæcum, non l'appendice. On admit que l'arrêt des matières ou d'autres circonstances, mal connues, étaient capables d'en provoquer l'inflammation (typhlite) ; celle-ci pouvait être suivie de perforation, soit en avant, dans la cavité abdominale (péritonite), soit en arrière (abcès de la fosse iliaque).

L'erreur a été redressée depuis quelques années. Des chirurgiens américains, à la suite de Reginald Fitz en 1886, intervenant au début des accidens de la prétendue typhlite, furent surpris de trouver un cæcum indemne et un appendice lésé. Les anatomistes vinrent à la rescousse en montrant que les principes et les faits s'opposaient à ce que l'inflammation du cæcum pût se communiquer directement au tissu cellulaire de la fosse iliaque. Ces résultats s'accordaient avec ceux des autopsies, révélant aux praticiens que les lésions les plus constantes et les plus profondes siégeaient du côté de l'appendice, et non point du cæcum. On avait donc indûment attribué à l'un des organes ce qui appartenait à l'autre. Les choses ont été remises au point ; et finalement l'appendicite a détrôné la typhlite ; elle l'a remplacée dans le cadre nosologique.

Les erreurs classiques ont la vie dure. Il est plus facile d'établir une vérité nouvelle que de détruire une erreur ancienne. La lutte de l'appendice contre le cæcum a donc exigé beaucoup d'efforts et de pénétration ; elle a fait couler beaucoup d'encre ; après beaucoup de dissections et d'opérations, elle a donné lieu à beaucoup de joutes ora-

toires. Le mérite du succès revient à plusieurs champions : à Reginald Fitz et à ses confrères américains; aux Allemands Matterstock, Kümmel et Sonnenburg; à M. With, de Copenhague; à M. Roux, de Lausanne; à M. Talamon, de Paris.

Il ne faut pas trouver l'effort disproportionné au résultat. On aurait tort de considérer avec dédain cette querelle séculaire relative à la localisation des accidens intestinaux dans l'un ou l'autre de ces organes contigus, le cæcum, l'appendice. Deux raisons, l'une générale, l'autre particulière, doivent nous en empêcher. Les procès scientifiques dont l'objet est le plus limité, comme celui-ci, ou le plus humble en apparence, se relèvent et se haussent au niveau des plus importans, parce que la procédure pour la distinction de la vérité et de l'erreur y est la même, et parce que la démonstration y est aussi la même des efforts qu'il faut à l'observation directe pour triompher des préventions établies. En second lieu, cette question de théorie offre un intérêt pratique qui n'est pas à dédaigner. Le cæcum est intangible, inopérable; s'il est la cause du mal, le chirurgien ne peut songer à supprimer ce mal. Au contraire, l'appendice vermiforme est parfaitement accessible; son ablation est possible. On sait, depuis Morgagni et Portal, qu'elle peut être faite sans dommage chez les animaux. Elle le sera avec profit chez l'homme, et elle amènera la guérison des accidens, si véritablement ils ont leur principe dans cet organe.

II

Il ne suffit pas de savoir que l'appendice est le véritable point de départ des accidens intestinaux. Ce n'est là qu'un préambule. Il faut chercher comment et pourquoi il s'enflamme. Il faut résoudre toutes les questions relatives à la marche de la maladie, à ses symptômes, à ses complications, à son pronostic et à son traitement. C'est à quoi ont été employés, depuis quelques années, les efforts des médecins et des chirurgiens de tous les pays. Cette histoire, trop spéciale, n'a pas sa place ici, naturellement : nous n'en devons signaler que quelques points.

Les anatomistes, depuis Vidius en 1561 et Bauhin en 1605, ont donné une certaine attention à ces organes, le cæcum et l'appendice; ils en ont fourni des descriptions exactes. La physiologie les a négligés ; elle ne leur voyait pas de rôle. De fait, il semble bien qu'ils n'aient d'intérêt que par leur nuisance pathologique. Leur présence semble être le résultat d'une opération incomplète de la nature, qui,

au cours de l'évolution de l'espèce, a insuffisamment réduit et atrophié le cul-de-sac cæcal qui s'étendait, chez les animaux herbivores, assez loin au-dessous du point d'union des deux intestins. L'atrophie a été plus marquée vers l'extrémité; celle-ci a été ainsi réduite à un tube étroit, du diamètre d'une plume d'oie: c'est l'appendice. La partie supérieure, moins modifiée, forme le cæcum.

Chez les divers animaux, ces organes sont très inégalement développés. Il n'y a aucune partie qui soit aussi sujette à varier. Les oiseaux possèdent deux cæcums, l'un à droite, l'autre à gauche. Chez les mammifères, à l'exception d'un petit nombre d'Édentés, tels que le Dasype, il n'y en a ordinairement qu'un seul; l'organe est impair. Il atteint quelquefois des proportions considérables; et cette circonstance paraît en rapport avec le régime. Chez les herbivores, il constitue ainsi, à l'extrémité du petit intestin, une sorte de panse supplémentaire où le contenu intestinal séjourne et macère de manière à compléter peut-être sa lente digestion. Le cæcum du lapin, à lui seul, possède une plus grande capacité que le gros intestin tout entier: il se termine par un appendice cæcal qui a le volume du petit doigt et qui n'est autre chose qu'une énorme glande de Peyer. Les grands carnassiers, beaucoup d'insectivores, les Cheiroptères n'ont ni cæcum ni appendice. Certains rongeurs, les loirs par exemple, en sont également dépourvus; chez d'autres au contraire, le cæcum l'emporte par ses dimensions sur l'estomac lui-même. Chez les anthropoïdes, seuls singes où il existe, il est ordinairement plus développé que chez l'homme.

En ce qui concerne l'appendice, les anciens anatomistes avaient déjà remarqué la richesse de son revêtement en glandes muqueuses et en follicules clos. Chez le lapin, il n'est pas autre chose qu'une énorme glande lymphatique. C'est un organe sécréteur et non pas absorbant. En règle générale, le contenu de l'intestin n'y pénètre point; mais, au contraire, c'est lui qui déverse un liquide muqueux. Ce liquide est plus ou moins actif, grâce aux microbes qui s'y cultivent. On peut penser, avec M. Clado, que cette sécrétion est capable de contribuer à la fermentation digestive des matières végétales accumulées dans le cæcum. S'il en est réellement ainsi, si l'appendice a effectivement un rôle dans la digestion de la cellulose végétale, il n'a plus guère d'office à remplir chez l'homme, omnivore. Il subsiste comme un témoin atavique du régime végétarien de ses ancêtres primitifs. Son rôle est fini. Il ne peut être qu'inutile ou nuisible à l'homme actuel. En le supprimant, le chirurgien corrige judicieusement la nature.

III

Sous quelles influences se produit l'inflammation de l'appendice? C'est une question sur laquelle il y aurait le plus grand intérêt à être fixé. Elle a donné lieu à de nombreuses discussions, et à des théories ingénieuses. Elle n'est pas entièrement élucidée.

Il y a, comme nous l'avons dit, des sujets prédisposés par l'âge, et les habitudes alimentaires; il y en a aussi par l'hérédité. Les appendicites sont fréquentes dans certaines familles. M. Roux (de Lausanne) a noté l'hérédité dans près de la moitié des cas. M. Dieulafoy fait de cette affection une manifestation de la même diathèse qui se traduit par la goutte, le rhumatisme, la gravelle. Beaucoup de chirurgiens la considèrent comme un patrimoine familial.

Mais il ne s'agit là que d'une prédisposition aux accidens intestinaux. Pour en provoquer l'explosion, il faut une cause déterminante. Cette cause, M. Talamon estime que c'est la pénétration d'un corps étranger dans la cavité du diverticule.

L'examen d'un grand nombre d'appendices malades avait montré dans leur intérieur l'existence d'un corps étranger. On y trouvait, obstruant plus ou moins le conduit, une masse solide, une sorte de dépôt formé autour d'un pépin, d'un noyau de cerise, de graines de groseilles ou de fraises; d'autres fois, c'était un fragment d'os, une arête de poisson, une épingle, un corps dur. L'opinion vulgaire a incriminé les écailles d'huîtres et, plus récemment, les débris d'émail arrachés aux ustensiles de cuisine : quelques médecins ont donné créance à cette supposition. Les ustensiles de tôle émaillée, plats et casseroles, tendent à devenir d'un usage de plus en plus commun et qui s'explique par la modicité de leur prix et la facilité qu'il y a à les tenir propres. Lorsqu'ils sont soumis à des alternatives de chauffe et de refroidissement, l'inégale dilatation du métal et de sa couverte d'émail suffit à craqueler celle-ci et à en détacher des éclats qui peuvent être mêlés aux alimens et absorbés avec eux. Ces parcelles d'une matière formée de silicates alcalino-terreux et métalliques, c'est-à-dire absolument réfractaire aux agens digestifs, puisqu'elle l'est aux actions chimiques les plus énergiques, peuvent évidemment s'arrêter dans le cæcum à l'orifice du conduit appendiculaire, comme les graines et les noyaux de fruit.

Pour s'y engager, il ne leur faut plus qu'une circonstance favorable, une occasion. Elle est facile à imaginer. Une pression forte, un coup,

une chute sur le flanc, des jeux violens, des exercices de gymnastique, une marche forcée, la danse, le saut; et voilà le corps introduit. De fait, les médecins ont souvent observé, chez les enfans, des attaques d'appendicite survenant après les exercices physiques.

Tout cela est très logiquement déduit; et il n'en a pas fallu davantage pour convaincre une partie du public médical.

En réalité, la doctrine est par trop simpliste. M. Talamon lui avait donné une forme plus savante. A ces corps étrangers qui stationnent dans le cæcum, attendant une occasion, c'est une contraction ou une pression qui la fournit. Que la pression puisse avoir cet effet, c'est possible et même vraisemblable; il suffit d'un faible effort pour repousser la membrane valvulaire de Gerlach, qui sépare le cæcum de l'appendice. Mais il ne semble pas qu'il en soit de même de la contraction; on doit admettre que l'appendice se contracte synergiquement avec le cæcum et l'intestin et se vide du même coup.

D'ailleurs, ces corps étrangers que l'on a trouvés dans l'appendice ne viennent pas tous du dehors : ce ne sont pas toujours des objets ou des parcelles qui ont été avalés par mégarde et véhiculés le long de l'intestin et qu'une attention soigneuse aurait pu écarter. Une fois sur deux (cent six fois sur cent soixante et onze, d'après les relevés), ce sont des concrétions formées dans l'intestin lui-même, des scybales ou des calculs. M. Talamon croit que ce sont des amas de matière intestinale moulés et façonnés dans le cæcum. De son côté, M. Dieulafoy veut que ce soient de véritables calculs appendiculaires, qui n'ont pas eu la peine de s'introduire dans l'appendice, puisqu'ils y seraient nés sur place, et y auraient grandi par apposition de couches successives, comme les calculs qui se constituent dans le foie ou dans le rein. Il peut se former, en effet, dans toute partie de l'intestin des concrétions de ce genre, sous des conditions qu'un physiologiste allemand bien connu, L. Hermann, a autrefois précisées et réalisées expérimentalement.

En résumé, il peut exister dans l'appendice une enclave, corps étranger, scybale ou calcul, venu du dehors ou formé sur place. Mais ce n'est pas encore suffisant pour créer l'état inflammatoire.

IV

L'inflammation de l'appendice est une infection microbienne. Dans les conditions normales, l'appendice, comme d'ailleurs le reste du tube digestif, contient une flore microbienne très riche. On y trouve, à

l'état atténué et inactif, la plupart des micro-organismes pathogènes. Pour que l'état infectieux soit créé, il faut que ces organismes soient exaltés dans leur virulence, et qu'ils deviennent capables de pénétrer par effraction dans l'épaisseur de la paroi. L'explication de l'appendicite réside dans la détermination des circonstances qui exaltent cette activité toxique et permettent cette pénétration.

On avait pensé que la présence de corps étrangers dans la cavité appendiculaire réalisait cette circonstance favorable. C'est ce que M. Talamon a essayé de montrer dès assez longtemps, en 1882. La théorie mise en avant par ce médecin distingué consiste à supposer que le corps étranger, oblitérant l'orifice supérieur du canal appendiculaire, en amène la distension par l'effet de la sécrétion qui s'amasse en amont de l'obstacle. C'est à cette distension que l'on attribue la douleur sourde ou violente, suivant les cas, qui se produit dans le flanc droit et qui est à peu près le seul signe local de la maladie. D'autre part, la distension gêne la circulation du sang dans les parois. Une gêne analogue résulte encore de la compression exercée par le corps étranger lui-même, pressant comme un bouchon le goulot de l'appendice. La diminution de circulation entraîne la diminution de vitalité, et celle-ci rend les élémens anatomiques impuissans contre l'agression des microbes.

Une autre théorie, qui ne diffère d'ailleurs de celle-ci que par des détails secondaires, a été mise en avant par M. Dieulafoy et soutenue par le brillant professeur avec une éloquence et une ardeur remarquables. C'est *la théorie de la cavité close*. Comme tout à l'heure, on fait intervenir le corps étranger, le calcul appendiculaire ; il bouche le canal et produit l'accumulation de la sécrétion muqueuse en amont. Les microbes emprisonnés dans ce vase clos deviennent nocifs, d'indifférens qu'ils étaient tout à l'heure : ils deviennent capables de traverser le barrage formé par le revêtement muqueux, de se répandre dans les tissus sous-jacens, et jusqu'à la séreuse péritonéale et d'y diffuser l'infection. Les expériences directes justifient cette assertion. MM. Roger, Josué, Gervais de Rouville, en introduisant des cultures microbiennes dans des cavités appendiculaires fermées par une ligature, ont réalisé de véritables appendicites infectieuses chez les animaux. Qu'on exprime ce résultat en disant que la virulence du microbe s'exalte, comme M. Dieulafoy, ou en disant, comme M. Talamon, que la résistance des tissus s'abaisse, la différence n'est pas très sensible. La seule divergence notable porte sur l'origine de ces corps étrangers, calculs autochtones, selon le professeur de la Faculté,

simples concrétions intestinales venues du cæcum, selon le fondateur de la doctrine.

Le facteur essentiel de l'infection, c'est donc le microbe, dont on renforce la virulence ou auquel on oppose des adversaires plus affaiblis. On connaît cet agent; c'est le coli-bacille. La médecine, qui le désigne ici comme l'artisan secret de la péritonite, a bien d'autres occasions de le rencontrer dans les nombreuses infections d'origine intestinale. Mais il n'est pas seul en cause. Bien d'autres microbes, qui végètent inoffensifs et atténués dans leur virulence, et comme désarmés, à la surface de l'intestin, voient se réveiller leur activité pathogène en même temps que le coli-bacille. Tels les streptocoques, les staphylocoques, le pneumocoque. Ils prospèrent et pullulent comme lui et mêlent leur malfaisance particulière à la sienne. L'infection se complique : les manifestations générales prennent un aspect plus complexe. La fièvre, la haute température du corps, la petitesse et la fréquence du pouls, la sécheresse de la langue, les vomissemens alimentaires, puis bilieux, l'abattement, le facies grippé, forment comme toujours le fond du tableau symptomatique. Mais sur ce thème invariable des variations s'ajoutent comme une lugubre broderie sur le canevas commun, signalant l'entrée en scène du reste de la bande.

Si l'abattement est plus rapide et plus profond, si le pus qui baigne l'organe est plus fétide, s'il y a tendance de la paroi à la gangrène, c'est, comme l'ont montré MM. Veillon et Zuber, la marque des microbes anaérobies. Et de même, il peut arriver que les agens pathogènes d'autres affections qui ont assailli l'organisme, tel que le bacille de la tuberculose, se joignent à la troupe des agresseurs ou, souvent, qu'ils la précèdent et lui ouvrent la porte.

Ainsi s'expliquent les appendicites qui surviennent au cours de la fièvre typhoïde, de la dysenterie, ou même, comme l'ont vu MM. Reclus et Beaussenat, à la suite d'une inflammation accidentelle du gros intestin. Mais, le plus souvent, dans les cas ordinaires, le coli-bacille domine les manifestations de ses co-associés. Il n'est pas rare qu'il les étouffe eux-mêmes et qu'on le retrouve subsistant seul ou à peu près seul dans les humeurs et les tissus malades.

V

C'est la variété de ces agens secondaires d'infection, dominés par l'agent principal, qui donne à l'appendicite sa diversité d'aspects sous un type commun. Quels sont ces aspects? Par quels symptômes se

manifeste l'appendicite? Ce sont précisément les signes généraux de ces infections que nous avons mentionnés tout à l'heure. A ceux-ci s'ajoute un trait en quelque sorte signalétique qui précise le point de départ de l'infection; c'est la douleur limitée au flanc droit. Après un ou deux jours de malaise, cette douleur apparaît dans la fosse iliaque droite; elle naît dans un point très précis, le point de Mac Burney, qui répond à la place de l'organe atteint, l'appendice; de là, elle s'irradie bientôt au flanc tout entier, aux organes voisins, à la jambe, quelquefois engourdie et gênée dans ses mouvemens.

Si la forme doit rester légère, les symptômes généraux se réduisent au minimum : la langue est sèche, le pouls fréquent, la température un peu fébrile, il y a des vomissemens. C'est le tableau d'une grippe légère. La confusion a souvent été faite. Mais s'il y a perforation, on voit éclater brusquement les symptômes foudroyans de la péritonite d'emblée, ou les troubles grandissans de la péritonite progressive.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici ne se rapporte qu'à une forme de la maladie, à l'appendicite par corps étranger ou appendicite calculeuse. Ce n'est pas la seule, c'est à peine la plus fréquente. Dans près de la moitié des cas, dans un tiers au moins, il n'existe point de corps étrangers dans la cavité de l'appendice. Ce n'est plus le vase clos qui opère. La raison de l'exaltation de virulence du coli-bacille, de sa pénétration à travers les parois, de sa diffusion vers le péritoine, n'est plus la simple exaspération résultant de son internement, comme le veut M. Dieulafoy. C'est quelque autre cause — et il n'en manque pas qui soient capables d'agir, — depuis la simple indigestion, jusqu'aux dyspepsies et aux affections gastro-intestinales si fréquentes à notre époque.

VI

La question qui a le plus divisé les médecins et les chirurgiens, dans ces mémorables et interminables discussions, est celle du traitement. Faut-il ou ne faut-il pas opérer? C'est celle aussi que le malade se pose avec le plus d'angoisse : faut-il se résigner à l'opération?

Ce grave problème ne comporte pas de solution unique. Il faut distinguer les cas. Il y a des points sur lesquels les médecins, qui représentent les tendances pacifiques, et les chirurgiens, qui se plaisent aux interventions armées, sont pourtant tombés d'accord. Il y en a d'autres à propos desquels le désaccord subsiste.

En fait d'appendicites, les chirurgiens, comme le disent fort bien

MM. Monod et Vanverts, n'observent guère que celles qui peuvent exiger le secours de leur ministère, c'est-à-dire les plus inquiétantes, et ils ont une propension à considérer l'affection comme grave. Les médecins qui sont consultés nombre de fois pour des crises atténuées avortant ou guérissant spontanément la regardent comme plus bénigne.

L'examen des statistiques ne permet pas de décider. Celles qui portent sur la totalité des cas ne peuvent inspirer qu'une médiocre confiance. Elles visent les crises de la maladie, plutôt que la maladie elle-même. Un malade, par exemple, a quatre attaques légères et meurt à la cinquième : dans un relevé fidèle il témoignera quatre fois de la bénignité et une fois seulement de la gravité d'une affection qui l'a mis au tombeau. Les enquêtes faites par la Société de Médecine interne de Berlin et la Société clinique de Londres, en 1891, donnent, au total, une moyenne de 10 morts sur 100 cas. En Suisse, M. Sahli arrive au chiffre approchant, de 9,8 p. 100. En France, M. Dieulafoy, qui, par principe, fait opérer dès que la maladie est diagnostiquée, indique 7 décès sur 61 cas, soit une mortalité de 11,4 p. 100. La statistique de l'armée, d'après M. Chauvel, a fourni, jusqu'à une date récente, 181 cas d'appendicite. 98 ont été opérés et la mortalité s'est élevée à 31,8 p. 100; 83 ne l'ont pas été et la mortalité a été de 30 p. 100. Ces chiffres s'équilibrent : ils n'apportent pas de clarté nouvelle.

Il est plus instructif d'envisager les différentes formes que revêt la maladie. Ces formes ne sont en quelque sorte que les stades divers où s'arrête une évolution toujours la même. La crise simple s'arrête à un premier degré : elle correspond au cas où l'inflammation ne dépasse point la paroi de l'organe. Si elle vient à atteindre le péritoine de la région, tout au moins n'y détermine-t-elle pas de formation de pus; elle reste plastique, adhésive, fibrineuse. — Ce qui veut dire que les leucocytes phagocytaires suffisent à nettoyer la région de tous les microbes envahisseurs, sans subir eux-mêmes de pertes appréciables. La guérison est alors de règle et se produit rapidement. — Un pas de plus, et la suppuration se produit; mais elle se circonscrit; des adhérences s'établissent, qui limitent la collection purulente, et la transforment en un abcès. La règle est ici nettement tracée. Il faut opérer. Néanmoins la guérison spontanée est encore possible quoique chanceuse : l'abcès peut s'ouvrir de lui-même à la peau ou dans l'intestin; il peut à la rigueur se résorber ou s'enkyster.

Le troisième cas est celui où l'inflammation ne se limite pas; elle s'étend brusquement ou successivement à une grande étendue de péri-

toine. Si la généralisation se fait d'emblée, rien ne peut sauver le malade, pas même l'opération. Si la propagation se fait progressivement et d'une manière plus lente, c'est le cas de choix pour l'intervention chirurgicale. Celle-ci peut sauver le malade qui, sans cela, serait fatalement voué à la mort.

Toute la difficulté est de savoir si l'accès que l'on observe va se limiter à tel ou tel autre de ces stades. On répète à juste raison ici ce que les médecins ont coutume de dire à propos de la pleurésie : « On sait comment elle commence : on ne sait jamais comment elle finit. » Il y a des accès qui se réduisent à une simple crise douloureuse ; il y en a d'autres qui aboutissent très rapidement à la perforation et à la péritonite suraiguë. Ces formes foudroyantes sont fréquentes surtout chez les enfans. Elles ne laissent pas au médecin le loisir de temporiser et de voir venir.

La plupart des chirurgiens anglais, et beaucoup de chirurgiens français avec eux, préconisent au début un traitement médical, consistant en repos au lit sous une vessie de glace, diète absolue et emploi de l'opium à hautes doses. Ce traitement favorise la localisation de la maladie ; il aide la nature qui tend au même but. Il échoue naturellement dans le cas d'une infection péritonéale généralisée d'emblée ; mais alors tout échoue et l'opération chirurgicale elle-même est sans espoir.

Le cas le plus embarrassant, et aussi le plus discuté, est celui de la conduite à tenir après la guérison spontanée d'une première crise. Le rétablissement n'est pas toujours absolu ; il est rarement suivi d'une restitution complète, *ut ante ;* c'est plutôt un assoupissement qu'une extinction définitive du foyer. L'incendie peut renaître. C'est alors que les chirurgiens sont unanimes à conseiller une *opération à froid*, en pleine paix, pour ainsi dire. Et c'est à cette prudente mesure, à cette intervention préventive que les médecins hésitent à acquiescer et les malades à se soumettre.

Le cours des choses amènera évidemment la solution de ces questions litigieuses. Les problèmes sont posés. L'expérience de nos successeurs les éclairera ; et cette expérience ne manquera pas de matériaux, s'il est vrai, comme le prétendent quelques médecins à la suite de Bogoluboff, que l'appendicite devient de plus en plus fréquente et qu'elle semble même prendre quelquefois un caractère épidémique.

A. Dastre.

REVUE MUSICALE

Théatre de l'Opéra-Comique : *Cendrillon*, conte de fées, d'après Perrault; poème de M. H. Cain, musique de M. Massenet.

L'Opéra-Comique a donné *Cendrillon*, sans doute la dernière du nom dans la musique du siècle qui s'achève. J'aurais souhaité, rêvé plutôt, car la chose n'irait pas toute seule, qu'il en représentât deux autres : celle de Nicolo (1810) et celle de Rossini (1817). Au point de vue de l'esthétique et de l'histoire, un tel concours eût offert quelque intérêt. Mais il aurait fallu, pour l'instituer, qu'un théâtre fût ce qu'il devrait être : un peu une école et plus encore un musée. Or nos théâtres de musique ne sont rien de tout cela.

Le succès de la *Cendrillon* de Nicolo fut énorme ; l'œuvre même est des plus minces. Elle offre en réduction et comme en miniature les qualités de l'ancien opéra-comique. Inférieure à *Joconde*, le chef-d'œuvre de son auteur, elle est encore plus au-dessous des ouvrages de Grétry et surtout de Méhul. C'est une dernière goutte de vendange, un reste de vin de France, mais d'un petit vin, très dépouillé aujourd'hui. Étienne, l'auteur du livret, accommoda le conte de Perrault au goût du jour et même de la veille. Il réduisit la part de l'imagination et de la féerie pour augmenter celle de la sensibilité et de la morale. Il transforma la marraine, qui était fée, en un magicien bienfaisant et raisonneur, Alidor, dont le prince Charmant n'est plus que le vertueux élève, et qui, pour éprouver le bon cœur de Cendrillon, se montre d'abord à elle sous les traits d'un mendiant. La pièce est émaillée d'honnêtes sentences et de conseils édifians. Vieillotte, elle aussi, menue et chevrotante, la musique a cependant passé moins que le « poème. » Plus d'une page est restée vraiment agréable : un air du prince, délicieux de mélancolie et d'amoureux désir ; la fameuse complainte de Cendrillon : *Je suis modeste et soumise*, et surtout le refrain,

devenu plus populaire encore : *Il était un p'tit homme, qui s'appelait Guilleri.* Henri Heine écrivait dans *Lutèce*, à propos du *Déserteur*: « Voilà de la vraie musique française! La grâce la plus sereine, une douceur ingénue, une fraîcheur semblable au parfum des fleurs des bois, un naturel vrai, vérité et nature, et même de la poésie. Oui, cette dernière n'est pas absente, mais c'est une poésie sans le frisson de l'infini, sans charme mystérieux, sans amertume, sans ironie, sans *morbidezza*, je dirais presque une poésie jouissant d'une bonne santé. » Sans être aussi vrai que du *Déserteur*, très supérieur à *Cendrillon*, cela ne laisse pas d'être un peu vrai de *Cendrillon*. Dès les premières scènes, dans la chanson de *Compère Guilleri*, qui court à travers le caquet des deux sœurs se parant pour le bal, on reconnaît le caractère ou l'idéal français défini par l'écrivain allemand. J'entends certain idéal, car alors déjà nous en avions plus d'un, et, trois années avant *Cendrillon*, *Joseph*, dont nous parlerons bientôt, en révélait un autre. Mais, par la grâce et l'ingénuité, par la fraîcheur et le naturel, par la vivacité, l'esprit, la précision un peu sèche et l'élégance un peu frêle, la chanson de Cendrillon était bien française.

Six ou sept ans après, et des cendres du même foyer, une autre allait s'élever. Oui, tout autre, et pour marquer la différence, le contraste même de deux races et de deux génies, ce peu de notes pourrait suffire. La situation, le moment et le lieu, tout est identique. Les deux péronnelles sont encore à leur toilette et, comme la Cendrillon de Nicolo, la Cenerentola de Rossini se tient assise « dans un petit coin du feu. » Mais la pensée, mais le style, tout est changé. Aujourd'hui plus que jamais, la vérité d'au delà des Alpes est traitée d'erreur en deçà. Dans *la Cenerentola*, presque tout nous semble faux, et même fou ; non seulement à côté, mais au rebours du sujet. De notre Cendrillon, celle de notre pays, de notre enfance et de nos rêves, nous ne retrouvons plus rien ici. « *Cenerentola*, contralto. » — Quelle antithèse, pour ne pas dire quelle contradiction, entre ce petit nom et cette grosse voix! *Una volta c'era un re*, « Il y avait une fois un roi. » Je me souviens d'avoir entendu, peu d'années avant sa mort, l'Alboni chanter cette ballade, qui, dans l'opéra bouffe italien, occupe la même place que *Compère Guilleri* dans l'opéra-comique français. Elle chantait assise, et depuis longtemps il n'était plus de cheminée dont le manteau pût l'abriter tout entière. La voix, quelques notes au moins de cette voix, avaient gardé leur puissance avec leur chaleur. Tout était colossal, la chanteuse, le son et même la chanson. Sans doute la *canzone* italienne est beaucoup moins que le refrain de Nicolo selon l'esprit et le senti-

ment du personnage : elle le dépasse et le déborde, ou plutôt elle l'écrase du premier coup. Mais, du premier coup aussi, elle s'élève au-dessus de la convenance particulière, qu'elle méprise. Elle atteint à la beauté générale, absolue, qui ne dépend en quelque sorte ni de la parole, ni du sujet, qui n'a d'autre cause et d'autre fin que soi. C'est en soi, rien qu'en soi, qu'une telle mélodie est admirable. Et pourtant elle nous emporte plus loin, plus haut qu'elle-même, plus haut surtout que la pauvre petite mélodie française. Elle possède justement l'espèce de poésie dont son humble sœur est dépourvue : elle a le charme mystérieux et le frisson de l'infini.

Par la profondeur et pour ainsi dire le lointain, cette page est unique dans *la Cenerentola*. Le reste n'est qu'éblouissant. Les incessantes vocalises rendraient sans doute un peu difficile l'audition de *la Cenerentola;* peut-être même en rendent-elles l'exécution impossible : cette musique-là ne saurait se passer d'être chantée, et très bien. Mais, nonobstant les vocalises, que dis-je, quelquefois des vocalises mêmes l'esprit et la joie sortent comme un torrent. Oui, comme un torrent, et non plus, ainsi que de la *Cendrillon* française, comme un filet. *La Cenerentola* n'offre pas trace de sentiment ou de féerie : tout y est tourné au comique et très souvent à la charge. Parti pris sans doute, mais pris et soutenu avec une verve intarissable, avec une insouciance, un naturel, un génie enfin, dont le signe ou plutôt la nature même est l'abondance, et non la pureté.

Il y a dans la *Cenerentola* des choses misérables ; il y en a d'exquises et qui rappellent Mozart ; il y en a de puissantes et grandioses à force d'être bouffonnes : l'air fameux de Don Magnifico ou certaines confidences faites au prince par Cendrillon, touchant le remariage de son père, sa marâtre, ses demi-sœurs et le désordre de la famille, tout cela court, tout cela chante, tout cela parle et rit, tout cela est vivant. Et le principal élément de cette vie est la rapidité. L'esprit, en musique, consiste le plus souvent dans la vitesse. La musique italienne est peut-être la plus spirituelle, parce qu'elle est la plus prompte ; polyphonique à sa manière, elle aime beaucoup de notes de suite ; la musique allemande préfère beaucoup de notes à la fois.

Et pourtant, c'est à propos de *la Cenerentola* que Stendhal écrivait : « La musique est incapable de parler vite. » Il est vrai qu'un peu plus loin il définit un des morceaux du même ouvrage « une des choses les plus entraînantes que Rossini ait écrites dans le style vif et rapide où il est supérieur à tous les grands maîtres, et qui forme le trait saillant de son génie. » Mais Stendhal n'aima jamais, hormis deux ou trois

pages, la musique de *la Cenerentola*. Je ne sais par quelle exception, ou quelle contradiction, le plus rossinien des critiques put se montrer sévère pour une œuvre aussi purement rossinienne. Il lui fait des reproches étranges. « La musique de *la Cenerentola*, dit-il, me paraît manquer de beau idéal... Elle fixe constamment mon imagination sur des malheurs ou des jouissances de vanité, sur le bonheur d'aller au bal avec de beaux habits ou d'être nommé maître d'hôtel d'un prince... Il n'y a peut-être pas dans *la Cenerentola* dix mesures de suite qui ne rappellent l'arrière-boutique de la rue Saint-Denis, ou le gros financier, ivre d'or et d'idées prosaïques, qui, dans le monde, me fait déserter un salon lorsqu'il y entre. » Comme dit le bonhomme Poirier, je ne saisis pas le rapport. Et je le saisis encore moins quand Stendhal prétend expliquer la bassesse ou la vulgarité de cette musique en rappelant « que cet opéra fut écrit pour les Italiens de Rome, des habitudes desquels trois siècles de la politique des Alexandre VI ont banni toute noblesse et toute élévation. »

Ce n'est sûrement pas de vulgarité que les plus renchéris pourraient accuser la *Cendrillon* de M. Massenet. L'esprit de finesse anime l'œuvre et la garde de l'excès. Comique ou sentimentale, elle n'est rien exagérément. Une fois, une seule, près de quitter la maison qui fut cruelle à sa jeunesse, Cendrillon a paru tomber dans la sensiblerie. Le très joli duo qui précède, — avec le père, — suffisait pour édifier et attendrir. Le monologue est par trop vertueux. Il y a là des adieux et des baisers à des tourterelles, un rameau bénit caché dans le corsage, des souvenirs d'autrefois avec des appels enfantins : « Maman! maman! » où triomphe trop aisément un des nombreux musiciens que sait être M. Massenet, celui qu'on pourrait appeler le Massenet des familles. Il est tout autre que le Massenet de *Sapho*, de *Thaïs* et d'*Esclarmonde*. Celui-ci du moins, le musicien de *Cendrillon* a résolu de ne pas l'être. Il y a merveilleusement réussi. J'admire comme il a modéré ses ardeurs coutumières et voilé pour ainsi dire les éclats de la passion sous le mystère de la féerie et le vague du rêve. Les phrases d'amour dans *Cendrillon* sont à cet égard très caractéristiques : celles du prince, rêvant d'abord à la jeune fille, puis la voyant paraître ; mais surtout celle de Cendrillon elle-même, souvent rappelée au cours de l'ouvrage par l'orchestre ou par la voix : *Vous êtes mon prince Charmant*. Certes j'apprécie, lorsque je l'entends pour la première fois, le développement de la cantilène, et ses détours ou ses retours ingénieux; je suis plus sensible encore à la qualité ou plutôt à la nature de la mélodie elle-même, et je l'aime pour sa réserve, sa modestie et sa pureté.

Partout ou presque partout ainsi, la musique de *Cendrillon* convient au sujet et aux personnages. Si le début du duo d'amour sous le chêne des fées est une adorable chose; si la petite — oh! toute petite — aubade printanière du dernier acte est une chose excusable, c'est, encore une fois, parce que tout cela convient, et que la convenance est une des grandes lois de l'art.

Il se pourrait bien que le premier acte de *Cendrillon* fût un chef-d'œuvre. Il me paraît l'être non seulement par la qualité, mais par la quantité. La musique y coule de source, et d'une source qui depuis longtemps, depuis *Manon* et *Werther*, ne jaillissait plus aussi copieuse. Voici que de nouveau, dans une partition de M. Massenet, la musique, et toute musique, abonde; mélodies, rythmes, harmonies, timbres, en un mot tous les élémens ou toutes les formes sonores sont doués, en ce premier acte, de charme, de vie et de beauté. J'observais, en écoutant *Cendrillon* après avoir relu *la Cenerentola*, que décidément le progrès ou l'évolution musicale du siècle s'est opéré dans le sens du nombre et, pour ainsi dire, de la division et de l'émiettement. Voyez comment, dans un même sujet, l'idéal va de ce qui est un à ce qui est multiple. Déformant le vieux conte de fées selon son propre génie, le maître italien n'y trouvait que l'occasion ou le prétexte d'un long éclat de rire. Plus délicat, plus attentif aux aspects divers, le maître français n'en sacrifie aucun, et sa musique, en faisant la part de la joie, réserve celle du sentiment et du rêve. Ainsi la conception de l'œuvre est moins uniforme. Et l'exécution, à son tour, comporte plus de variété. Dans la musique de Rossini, des causes simples produisent partout des effets puissans, mais sommaires. Il n'y a que deux agens d'expression et de beauté: le rythme et la mélodie; les autres: l'harmonie et l'orchestre, ne sauraient user de leur pouvoir, qu'ils ignorent. De plus, chacune de ces deux forces, mélodie et rythme, s'exerce toujours dans le même sens et d'un seul coup. Un air, un duo, un finale, ne fût-ce qu'une phrase de *la Cenerentola*, tout cela n'est jamais que d'une seule pièce. Dans *Cendrillon*, tout cela se partage et se brise en menus éclats. L'art ancien résumait, le nôtre analyse. Et cette opération n'a rien de voulu, de réfléchi, ni d'artificiel. Elle n'est que le procédé naturel et forcé d'une musique plus souple, qui se prête et se plie mieux à la pensée, au sentiment, à la parole, et qui remplace de plus en plus par les détails infinis les vastes généralisations d'autrefois.

Détails infinis, mais qui peuvent être infiniment précieux. Sans compter qu'ici les détails sont ajustés ou plutôt fondus avec tant de grâce et d'aisance, qu'ils donnent à l'ensemble la variété sans lui retirer

l'harmonie. Quelle heureuse fortune lorsqu'en M. Massenet le virtuose et l'artiste se rencontrent ! D'un bout à l'autre de ce premier acte, ils demeurent inséparables. Esprit ou gaieté, sentiment, féerie, l'équilibre est parfait entre ces trois élémens ou ces trois notes fondamentales du sujet. Le musicien arrive au comique par des moyens très divers : quelquefois par l'ampleur et d'autres fois par la vivacité. Qui voudrait étudier l'esprit dans la musique, en trouverait ici des exemples nombreux et différens. Ce serait la première injonction de Mme de la Haltière à ses filles : *Faites-vous très belles ce soir !* où la force et vraiment la grandeur burlesque tient à la chute lente de notes intenses et graves. Dans le genre contraire, ce serait une réplique goguenarde de Pandolfe, le mari : quatre ou cinq notes encore, mais vives, légères, bouclées par une cadence tournante comme une pirouette : *On va l'enfermer, elle est folle!* Hélas ! le diable soit de la musique, insaisissable langage dont on ne cite rien, ne pouvant citer que les mots ! « Clair de lune empaillé, » disait Henri Heine, parlant de poésie traduite. Je me fais l'effet, quand je veux commenter cette musique lumineuse, d'empailler des rayons de soleil.

Presque tout l'acte en est criblé. Les personnages se meuvent dans la joie. Père, mère, filles, valets et servantes, fournisseurs même, coiffeurs et modistes, la musique anime tout le monde et fait vivante toute la maison. L'esprit et la gaieté ne jaillissent pas en traits épars. Un acte comme celui-là ne renferme pas de jolies choses : il est une chose exquise. Un mouvement continu l'entraîne, une atmosphère l'enveloppe, et le délicieux trio de voix féminines qui circule entre les divers épisodes et les relie ne s'interrompt que pour reparaître sous des formes incessamment renouvelées.

Après la note comique, la note sensible (excusez l'équivoque ou le jeu de mots). Jamais le musicien de *Manon*, de *Werther*, ne la donna plus juste et plus fine que dans la chanson de Cendrillon devant l'âtre. Est-ce bien « chanson » qu'il faut dire ? Mais ce n'est pas non plus complainte, encore moins romance. Les Italiens ont un mot précieux : *cantabile*, quelque chose qu'on chante ou qui chante. Tour à tour, en ce monologue de *Cendrillon*, la musique chante et parle, soupire, songe et sourit tristement. Voilà encore un exemple de ce qu'on pourrait appeler dans l'art moderne la division du travail. Au lieu de la mélodie rossinienne, très franche, très ample, un peu massive, écoutez cette mélodie qui s'éparpille et se ramifie. Mélodie continue ou infinie, telle que Wagner nous l'a faite. Notre génie français peut bien l'atténuer, mais toute musique moderne la subit et ne l'éliminera pas de sitôt. Étant de

notre race, M. Massenet applique le principe avec discrétion; il l'applique pourtant. En cette scène charmante, où la vérité n'a d'égale que la variété, la voix, l'orchestre suit librement l'ondoyante pensée de la jeune fille. Qu'elle rêve au bal où sont allées ses sœurs; que, pour oublier et se distraire, elle vaque à d'humbles travaux; qu'enfin ses paupières appesanties se ferment et qu'elle s'endorme; pour chacun de ces menus faits, intérieurs, invisibles, la musique trouvera quelque nuance nouvelle, elle saura varier l'allure du rythme, le dessin de la mélodie, et le timbre, cette couleur du son.

Il déplaît, dit-on, à M. Massenet qu'on vante son adresse et ce qu'on nomme, d'assez vilains noms, son métier ou sa facture. Encore une fois ce n'est pas de cela seulement qu'il convient de louer l'auteur de *Cendrillon;* mais c'est de cela aussi. Comme il est écrit, tout ce premier acte! Comme les élémens, innombrables aujourd'hui, de la musique, sont au service du musicien, bien loin qu'il soit au leur! Comme il dispose d'eux et les domine! Alors que tant d'autres se débattent, comme il se débrouille! Harmonie, tonalité, modulations; alliance ou succession des notes, des phrases, des accords et des sonorités; souplesse et liberté du discours, développement discrètement symphonique, je ne sache pas une partie et comme un coin d'un art infiniment complexe, où la dextérité de cette main, je ne dirai pas ne s'applique, mais ne se joue. Une ou deux fois même, au cours de ce premier acte, M. Massenet s'est servi du *leitmotiv*. Oh! si peu! Mais si bien! Un des nombreux et charmans trios entre la mère et ses deux filles commence par le thème, pris seulement plus vite et sans ironie, de la recommandation maternelle: *Faites-vous très belles ce soir!* Les quelques mesures exquises du sommeil de Cendrillon reposent — oui, reposent véritablement — sur les deux premiers motifs, transposés en majeur, et ralentis, du monologue précédent. Ainsi M. Massenet fait tout ce qu'il veut; il wagnérise au besoin, mais sans insister, en passant, afin que, si par hasard on s'en aperçoit, on sache bien que ce n'était que pour mémoire et vraiment pour se divertir.

Au point de vue même de la féerie, — je ne parle que de la féerie musicale, — le premier acte de *Cendrillon* est au-dessus des autres. Depuis que Mozart a semé de quelques notes suraiguës et de roulades un air de la Reine de la Nuit, il est de règle, presque de foi, que les fées et généralement les êtres surnaturels ne s'expriment pas autrement que par vocalises, trilles, traits et fioritures, le tout exécuté à des hauteurs qui donnent le vertige et l'impression du danger beaucoup plus que du mystère. Trop souvent, et même au premier acte,

M. Massenet s'est soumis à cette convention déplorable. Mais, au premier acte du moins, il a permis à la fée de prendre et de garder un moment, entre deux tours de force ou d'agilité vocale, une gracieuse et simple attitude. Je songe à la très expressive, très touchante cantilène : *Je veux que cette enfant charmante*, où la virtuosité laisse quelque place à la nature et à la vérité. Quant au finale, depuis la remise de la pantoufle jusqu'au départ de Cendrillon, c'est ici que la féerie des sons égale vraiment celle du sujet. Sans vocalises, hormis deux gammes légères et d'un style très pur, par l'éclat des idées, la transparence des harmonies (voir la délicieuse dégradation chromatique, lorsque Cendrillon chausse la pantoufle), par la verve et l'allure des rythmes, par les tintemens d'un orchestre d'argent et de cristal, cette musique éblouit et tourne la tête. Je ne sais rien de pimpant et d'alerte comme la mise en carrosse, au milieu des rires et des cris joyeux, de la mignonne princesse. Tout est compris, exprimé, jusqu'à cette bouffée d'ivresse légère qui monte au cœur d'une enfant partant pour son premier bal ; tout, jusqu'à l'équipage pittoresque et minuscule, dont on entend sonner les grelots et claquer le fouet. Avec cela, rien de vague ni de lâche : toute la précision possible unie à toute la fantaisie imaginable. Après un tel début, on pouvait tout espérer et, comme on dit familièrement, se croire « parti pour » un chef-d'œuvre. On n'y est peut-être pas arrivé, et c'est dommage, mais le départ du moins a été quelque chose de délicieux.

L'exécution musicale de *Cendrillon* est excellente ; la représentation visible (mise en scène, décors, éclairage surtout) en est merveilleuse. Mlle Guiraudon (Cendrillon) est touchante à souhait. M. Fugère, tour à tour attendrissant et spirituel, continue d'être seul, parmi nos chanteurs, à connaître le secret de

Cette douce ivresse
Où la bouche sourit et les yeux vont pleurer.

Mme Deschamps-Jehin, au contraire, ignore ce mélange ou cette conciliation. Elle a plus que jamais dans la voix et dans le talent quelque chose d'entier ou d'absolu. Mme Bréjean-Gravière, la fée, « incarne » le personnage avec opulence et le chante avec infaillibilité.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

Il y a quinze jours, le ministère Dupuy ayant été renversé sans avoir encore été remplacé, il nous paraissait impossible de prévoir quel serait celui du lendemain. Comme nous avions raison! Il faudrait avoir toute la richesse d'épithètes avec laquelle Mme de Sévigné exprimait la plus profonde surprise, pour faire comprendre par quelle série d'étonnemens nous sommes passés depuis l'ouverture de la crise, et par quel étonnement final elle s'est close pour nous. Qui trompe-t-on ici? disait tel personnage du *Mariage de Figaro*. Ce qu'il y a de piquant, c'est qu'on ne trompe personne, excepté peut-être un petit nombre de gens que l'on trompe toujours, et qui se trompent eux-mêmes lorsque personne ne consent à prendre la peine de les tromper. Les acteurs principaux de la comédie à laquelle nous assistons savent parfaitement bien qu'ils jouent un rôle dans lequel il n'y a rien de sérieux, sinon les résultats qu'ils poursuivent, mais qu'assurément ils n'atteindront pas tous à la fois. A la fin de cette aventure, il y aura des dupes : toute la question est de savoir de quel côté elles seront.

A voir l'ardeur inopinée avec laquelle les radicaux et les socialistes soutiennent le cabinet, on peut conclure qu'ils espèrent bien être les dupeurs; et ils ont malheureusement quelques bonnes raisons de le croire. On leur a fait faire un pas considérable, énorme, dans la voie qui peut, un jour ou l'autre, les amener à être maîtres du gouvernement, et tout cela pour rien, car le péril dont on a tant parlé est imaginaire. Mais, sous prétexte qu'il existait, on a fait servir la concentration républicaine à introduire les socialistes au gouvernement, de

même qu'on l'avait fait servir autrefois à y introduire les radicaux. Avons-nous besoin de dire que cela est très grave? En tout cas, personne ne se serait attendu à ce que l'initiateur responsable de ce mouvement fût M. Waldeck-Rousseau, c'est-à-dire l'homme qui, dans les rangs de l'opposition, avait protesté avec le plus de vigueur, le plus d'éloquence, le plus de dédain, le plus de mépris même, contre les ministères de concentration. Nous vivons dans un temps où il faut sans doute s'attendre à bien des choses : cependant on ne s'était pas attendu à celle-là. Autrefois, les hommes politiques tenaient à honneur de donner et de conserver une signification précise à leur nom; ils représentaient des idées, des principes, un programme, des procédés, et même un personnel de gouvernement particuliers. Quand on les appelait au pouvoir et qu'ils en acceptaient la charge, on savait d'avance, à peu de chose près, ce qu'ils feraient, et encore plus sûrement ce qu'ils ne feraient à aucun prix. Les malentendus étaient rares, les surprises aussi. La lutte, alors, était franche et loyale entre les partis, parce qu'elle était claire. Le pays pouvait la comprendre et, d'après elle, se former une opinion. Tout cela est bien loin! C'était au temps où M. Thiers, après avoir fixé son idéal politique, terminait un de ses plus éloquens discours en s'écriant : « On nous dit souvent que cela viendra, mais que cela viendra tard. Eh bien, soit! Je me rappelle en ce moment le noble langage d'un écrivain allemand qui, faisant allusion aux opinions destinées à triompher tard, a dit ces belles paroles que je vous demande la permission de citer : — Je placerai mon vaisseau sur le promontoire le plus élevé du rivage, et j'attendrai que la mer soit assez haute pour le faire flotter. » — Le nautonier d'aujourd'hui descend modestement de son promontoire élevé jusqu'au niveau de la marée basse, et il se contente de radouber pour un nouveau trajet la barque qu'il trouve misérablement échouée sur la plage. C'est une autre conception et une autre pratique gouvernementales : elles méritent une moindre admiration.

Telles sont les observations générales que nous suggèrent la crise d'hier et la manière dont elle a été dénouée. Si nous entrons dans le détail, il s'en faut de beaucoup que notre surprise soit diminuée : elle ne perd rien de son intensité, ni de son amertume. Toutefois il serait difficile de garder jusqu'au bout un langage grave et sérieux, en présence d'une pièce qui n'est pas une tragédie, ni un drame, ni même un mélodrame, mais un simple vaudeville. Les quiproquo, les malentendus, les reconnaissances imprévues, les entrées et les sorties des personnages, tout cela est le fait du pur hasard et suit la marche la

plus extravagante et la plus désordonnée. Le dénouement arrive parce qu'il en faut un, mais le spectateur s'en va avec la conviction que tout sera bientôt à recommencer.

Le premier homme politique que M. le Président de la République a fait appeler est M. Poincaré. Tout le monde a applaudi et s'est montré rassuré. M. Poincaré a depuis quelque temps affecté de se tenir en dehors de la scène politique, et de se consacrer d'une manière presque exclusive à sa profession d'avocat. C'est un jeu dangereux et qu'il ne faudrait pas conseiller à tout le monde, mais qui, quelquefois, réussit aux forts. Il avait réussi à M. Poincaré. Sa situation personnelle, loin de diminuer, avait plutôt grandi à la suite de cette éclipse volontaire. On savait d'ailleurs qu'il n'avait pas perdu son temps au Palais de Justice, et qu'il s'y était fait rapidement une place importante comme au Palais-Bourbon. Le succès est toujours bien vu, et, quand il se produit sur un théâtre, il sert ensuite sur un autre. La rentrée de M. Poincaré était donc escomptée avec faveur. On appréciait son talent, on estimait son caractère. Enfin, parmi les hommes de sa génération et, si on nous permet le mot, de sa promotion politique, on s'accordait à reconnaître qu'il avait occupé le premier rang, et à dire qu'il le reprendrait quand il voudrait. N'a-t-il pas voulu le reprendre encore? Comment le savoir? Ayant accepté la tâche de faire un ministère, il faut bien croire qu'il s'y est appliqué de son mieux; mais, en fait, il lui aurait été difficile de s'y prendre autrement s'il n'avait pas voulu réussir. Ceux qui, du dehors, assistaient à ses opérations, passaient d'un étonnement à un autre avec une rapidité telle qu'ils avaient de la peine à respirer. Mais ces premiers exercices ont eu pour avantage de les préparer à ce qu'ils devaient voir par la suite. De plus fort en plus fort, suivant le vieux dicton! Les radicaux ont paru d'abord accueillir avec sympathie la combinaison de M. Poincaré, et on se l'explique sans peine. M. Poincaré se proposait de la faire reposer, comme on dit dans le vocabulaire du jour, sur la base d'une très large union républicaine. Ne s'attendant pas à cela, ils en ont été fort satisfaits; mais, comme l'appétit vient même avant d'avoir mangé et se développe en proportion du dîner qu'on voit déjà servi et offert, les exigences radicales se sont en vingt-quatre heures prodigieusement accrues.

M. Poincaré a un ami personnel et un ami politique, qui est d'ailleurs un homme fort distingué, M. Barthou : il a déclaré dès le premier moment qu'il ne ferait pas de ministère sans lui. Il lui fallait M. Barthou à tout prix; malheureusement, les radicaux n'en voulaient à aucun prix. Les deux prétentions étaient difficiles à concilier.

M. Poincaré a pourtant essayé de le faire à force de concessions. Que voulez-vous, a-t-il dit aux radicaux, en échange de M. Barthou? Demandez et vous recevrez. Les radicaux ont volontiers consenti à tout demander et à tout recevoir, après quoi ils ont conclu quand même qu'ils ne voulaient pas de M. Barthou. Ils avaient gagné à ces négociations de pouvoir se montrer de plus en plus difficiles, et d'amener leurs prétentions au point d'où il faudrait partir ensuite pour traiter de nouveau avec eux. C'était tout bénéfice. Pour faire accepter M. Barthou, M. Poincaré a eu l'idée de s'adresser à M. Léon Bourgeois, le chef nominal du parti radical, qui, comme l'Europe le sait, était occupé à représenter la France à la conférence de la Haye. Il a télégraphié à M. Bourgeois pour lui demander son concours, et pour mettre à sa disposition le portefeuille qui lui conviendrait le mieux. Il lui laissait la liberté absolue de choisir, ce qui était se mettre à sa discrétion, et même un peu sous sa protection. M. Brisson, appelé à la rescousse, a bien voulu insister auprès de M. Bourgeois pour le déterminer à accepter. Rien n'y a fait : M. Bourgeois a répondu, avec une modestie charmante, qu'il avait conscience d'être plus utile à son pays en restant où il était. Il s'abuse peut-être en croyant faire de grandes choses à la Haye, mais il a certainement raison d'estimer qu'il n'en ferait que de petites à Paris. Il aime mieux contribuer à la pacification du monde entier qu'à la satisfaction de son parti, et il s'est refusé, avec une bonne grâce déjà toute diplomatique, aux sollicitations dont il était l'objet. Dès lors, la combinaison projetée n'était plus viable. M. Poincaré a bien demandé à M. Brisson d'y remplacer M. Bourgeois; mais M. Brisson est malade, et les ménagemens qu'exige sa santé ne lui permettent pas de déployer en ce moment une activité ministérielle. Privé de M. Brisson et ne pouvant pas compter sur M. Bourgeois, M. Poincaré est resté seul avec M. Barthou. Il est allé dire à M. le Président de la République qu'il avait échoué dans sa mission, et n'a pas eu besoin de lui expliquer pourquoi : les faits parlaient tout seuls.

Il faut toujours se donner le spectacle de la bonne foi des partis: c'est une leçon qui, à la vérité, ne sert pas à grand'chose, mais qui, si elle n'est pas instructive, est au moins intéressante. Pourquoi M. Poincaré n'a-t-il pas abouti? Parce qu'il s'est mis, dès le premier jour, entre les mains des radicaux, et que ceux-ci, se voyant maîtres de sa combinaison, ont jugé spirituel et avantageux de la faire avorter. Dès le lendemain, ils ont publié partout que le grand tort de M. Poincaré était d'avoir voulu faire un ministère uniquement avec ses amis. Il aurait dit, d'après eux, qu'il réservait à son parti l'honneur de dénouer

une situation délicate et difficile. C'est pour cela, sans doute, qu'il avait demandé le concours de M. Brisson, de M. Bourgeois, de M. Sarrien et de quelques autres! Nous reprochons, au contraire, à M. Poincaré de n'avoir pas fait et de n'avoir pas voulu faire ce dont on l'accuse si injustement. S'il avait voulu le faire, il aurait réussi sans beaucoup de peine à former un ministère. Tout le monde s'y attendait, et il y avait à la Chambre une majorité toute prête à l'appuyer. Le moment semblait venu pour lui d'accepter une grande responsabilité, et de montrer des épaules propres à la soutenir. Mais il a couru après les radicaux! Ceux-ci l'ont conduit très loin et l'ont planté là : après quoi ils l'ont accusé d'avoir voulu faire exclusivement un ministère de parti.

M. le Président de la République a fait appeler M. Waldeck-Rousseau. Il y aurait quelque exagération à dire que celui-ci s'est mis aussitôt en mouvement; il s'est d'abord remué infiniment peu; il avait l'air d'attendre quelque chose. Les bruits les plus divers couraient sur la combinaison qu'il projetait, et quelques-uns paraissaient si extraordinaires qu'on ne voulait pas y croire. On racontait, par exemple, qu'il ferait entrer M. Millerand dans son ministère. M. Waldeck-Rousseau et M. Millerand dans un même cabinet! Cela semblait paradoxal, et non sans motifs. M. Millerand était le chef attitré, officiel, du parti socialiste. Quant à M. Waldeck-Rousseau, après avoir déserté la politique pendant plusieurs années, il y avait fait une rentrée assez retentissante, il y a environ cinq ans. Nommé alors sénateur de la Loire, ce n'est pas tant au Sénat qu'il a déployé son activité et son éloquence, que dans un grand nombre de banquets et de réunions, soit à Paris, soit en province, où il s'appliquait à compléter et à fixer l'idée qu'on se faisait déjà de lui. Il avait laissé le souvenir d'un ministre qui avait eu au moins les intentions d'un homme de gouvernement, et nul depuis n'avait défini avec plus de talent, ni de vigueur, les conditions dans lesquelles un gouvernement pouvait s'exercer. A l'entendre, il fallait rompre résolument avec les radicaux, lesquels n'avaient plus d'autre moyen de vivre que de s'appuyer sur les socialistes : or, paraphrasant un mot célèbre, M. Waldeck-Rousseau aurait dit volontiers que le socialisme, c'était l'ennemi, et il le prouvait avec une abondance d'argumens, une puissance de logique, enfin une énergie de diction, bien faites pour entraîner la conviction de ses auditeurs. Personne ne se serait permis de douter de la sienne. Il était devenu l'adversaire personnel du radicalisme et du socialisme. Il avait fondé à Paris un grand cercle républicain pour entretenir contre eux un éternel combat. Il traitait avec une sévérité impitoyable les gouvernemens composés de

pièces et de morceaux, qui se condamnaient à l'impuissance, mais où, les plus violens l'emportant toujours sur les plus modérés, les partis révolutionnaires trouvaient en fin de compte des instrumens plus ou moins dociles. Sa parole nette, précise et mordante, inventait pour dire tout cela des formules brèves et condensées qui avaient le poids spécifique et le relief d'une médaille. L'esprit était pleinement satisfait en l'entendant, et, si les cœurs n'étaient pas également échauffés, c'est que, par sa nature même et par sa facture, l'éloquence de M. Waldeck-Rousseau s'adresse à la seule raison; mais elle en devient vraiment maîtresse, et peu d'orateurs, à notre époque, ont exercé sur elle une prise plus forte. Sa pensée était presque intransigeante; la forme en était impérieuse. Grâce à ces rares qualités, et malgré l'éloignement dédaigneux qu'il a toujours professé pour le profane vulgaire, M. Waldeck-Rousseau était devenu l'espoir des progressistes et des libéraux. On ne savait pas s'il occuperait de sitôt le pouvoir, mais tout le monde était certain que, s'il l'occupait jamais, ce serait pour pratiquer une politique que ses ennemis qualifiaient déjà de réactionnaire, et que ses amis annonçaient devoir être un peu autoritaire sans doute, mais ferme, résolue et réparatrice. Aussi n'a-t-on pas été peu étonné d'apprendre que l'accord n'avait pas pu s'établir entre lui et les membres modérés de l'ancien ministère qu'il avait d'abord exprimé le désir de garder dans le sien. La combinaison de M. Poincaré échouant par la faute des radicaux, celle de M. Waldeck-Rousseau échouant par la faute des progressistes, qui l'aurait cru? On ne le croit pas encore. Ce n'est donc pas pour le motif qu'on en a donné que la première combinaison de M. Waldeck-Rousseau n'a pas réussi, mais bien parce qu'il rêvait déjà la seconde et qu'il l'avait arrêtée dans son esprit. Toutefois, avant de la produire, il a jugé à propos de la faire précéder d'un intermède de tout repos. Il est allé annoncer à M. le Président de la République qu'il avait tristement échoué dans sa mission, et il lui a donné le conseil de faire appeler M. Léon Bourgeois.

Celui-ci ne songeait qu'à se faire oublier. On le soupçonnait déjà, s'il a les idées qui conviennent au chef du parti radical, de n'en avoir pas le tempérament, et ses amis commençaient à le lui reprocher avec un peu d'aigreur. Les responsabilités se sont quelquefois offertes ou imposées à lui sans qu'il les ait beaucoup recherchées : pour le moment, il ne s'applique qu'à les fuir. Est-ce en son parti qu'il n'a pas confiance? Est-ce en lui-même? Assurément, c'est en l'un ou en l'autre. Il semble éprouver quelque dégoût pour les intrigues de la politique intérieure où il a dépensé autrefois tant d'activité, peut-être en pure perte, et s'être

épris, au contraire, d'un chaud intérêt pour la diplomatie, bien qu'à dire la vérité, elle ait été souvent, elle aussi, fertile pour nous en déceptions. Quoi qu'il en soit, M. Bourgeois, depuis quelque temps, a l'air de se trouver d'autant plus à son aise qu'il est plus éloigné du Palais-Bourbon. Il est allé faire un premier voyage à Constantinople et le long du Danube; on l'a reçu partout comme un Français distingué, qui a joué un rôle important dans son pays, et qui peut être appelé par la suite à y en jouer un plus considérable encore. Ce début l'a charmé, et, lorsque la Conférence de la Haye a été sur le point de se former, il a accepté avec empressement d'y représenter la France, si même il n'a pas demandé à y être envoyé. Pourquoi ne lui aurait-on pas donné cette satisfaction? Il a l'esprit fin, souple, délié, la pratique des assemblées, enfin une véritable ingéniosité à trouver des solutions moyennes et des formules conciliantes et lénifiantes, toutes qualités qui pouvaient trouver leur emploi dans une réunion diplomatique. Mais, quand les radicaux ont appris qu'il les quittait une fois de plus, ils en ont montré un redoublement de mauvaise humeur. Le ministère Dupuy, ayant duré quelques mois déjà, paraissait quelque peu usé, et on n'avait pas besoin d'être prophète pour prévoir que sa chute était prochaine : était-ce le moment pour un chef de parti de passer la frontière et d'aller s'enfouir dans les labeurs poudreux d'une conférence? Au moment où sa présence pouvait leur devenir le plus utile, M. Bourgeois glissait sans bruit entre leurs doigts. On s'est demandé où il était, il avait déjà disparu. La crise a éclaté, comme il fallait s'y attendre : alors, ce ne sont pas seulement les amis de M. Bourgeois qui ont protesté contre sa disparition, mais aussi les autres. Ils ont trouvé que cela n'était pas de jeu, et qu'après tout, lorsque tout le monde s'épuisait dans des efforts plus ou moins infructueux, un homme politique aussi en vue que M. Bourgeois devait prendre sa part de l'usure commune. On lui a envoyé d'abord des télégrammes pour lui proposer des portefeuilles, et nous avons dit avec quel admirable détachement il avait répondu. On a insisté, mais en vain. Il a été, nous ne dirons pas inflexible, — le mot ne conviendrait pas à son allure, — mais doucement obstiné à se trouver bien où il était. De tous les actes de la comédie gouvernementale qu'on vient de nous donner, celui ou ceux qui ont été consacrés à M. Bourgeois ont été de beaucoup les plus piquans. Non pas qu'ils aient fait grand bruit, ni que les incidens s'y soient produits avec éclat; tout, au contraire, a été mis en demi-teinte, s'est passé en chuchotemens que personne n'a entendus, a été empreint d'une réserve quasi ecclésiastique, et

nous croirions volontiers que M. Bourgeois a appris ces manières nouvelles parmi les diplomates qu'il fréquente, si, tout juste au même moment, ces diplomates ne s'étaient pas mis eux-mêmes à parler tout haut, presque avec intempérance, et à prendre les journalistes pour confidens quotidiens de leurs travaux.

Bref, *volens, nolens*, bon gré, mal gré, M. Bourgeois a dû revenir à Paris : M. le Président de la République l'y appelait formellement. Il s'y est donc rendu, mais personne ne l'y a vu, et jamais encore homme chargé de former un cabinet n'avait soulevé si peu de poussière. On a dit qu'il avait déjeuné avec quatre ou cinq de ses amis, à qui il avait conseillé d'accepter tous d'entrer dans le ministère si on le leur offrait, et de le soutenir énergiquement quand il serait formé. Lui seul, avait le droit de se refuser; les autres ne sauvaient pas la paix du monde à la Haye. M. Bourgeois prêchait d'ailleurs des convertis, et, si on l'a fait venir de si loin uniquement pour conseiller aux radicaux d'accepter des portefeuilles, ce n'était vraiment pas la peine de lui imposer la fatigue du voyage. Après avoir décliné la mission dont la confiance de M. le Président de la République avait voulu l'investir, qu'a fait M. Bourgeois? Un grand silence l'a enveloppé. Il serait peut-être difficile de préciser la date de son départ pour la Haye ; on sait seulement qu'il y est revenu. Tout cela a été doux, estompé, ouaté. En somme, l'incident a fait perdre quarante-huit heures; mais, grâce à lui, le principe a été sauvé, que, dans toute crise ministérielle, il faut d'abord proposer le pouvoir aux radicaux, et que c'est seulement si ces messieurs n'en veulent pas que les modérés peuvent décemment y toucher. M. Bourgeois n'en a pas voulu. Quelques radicaux plus farouches que les autres ont poussé contre lui de sourds rugissemens. Mais peu lui importait : il s'était déjà dilué dans l'air ambiant. Ariel ne s'évaporait pas plus subtilement.

Alors, M. Waldeck-Rousseau a paru de nouveau et a découvert son jeu. Les bruits qui avaient couru sur ses intentions avaient déjà préparé à de l'imprévu, mais non pas assez pour que l'ébahissement n'ait pas été prodigieux. On nous permettra de négliger, au moins aujourd'hui, les autres collaborateurs de M. Waldeck-Rousseau : son ministère se caractérise par la juxtaposition de M. Millerand et du général de Galliffet. C'est assurément le dernier mot de la concentration républicaine. Tout arrive en France, le tout est de vivre, a dit autrefois le prince de Talleyrand. Il avait vu dans son temps des choses bien étonnantes; nous ne sommes pas sûrs qu'aucune l'ait été à ce degré.

Ce qui nous étonne, est-il besoin de le dire? n'est pas de voir le

général de Galliffet au ministère de la Guerre. Il y a longtemps qu'il aurait dû y être. Le général de Galliffet ne représente pas seulement, comme on l'a dit, notre vieille armée avec les héroïques qualités guerrières qui l'ont rendue ou maintenue si grande, même dans ses malheurs; mais encore l'armée intelligente et laborieuse qui a su reconnaître ses défauts et se corriger elle-même, l'armée moderne, l'armée actuelle, à laquelle, surtout dans l'arme de la cavalerie, il a plus que personne contribué à donner l'impulsion réformatrice, la forte cohésion, l'entrain, l'élan qu'on aime lui reconnaître aujourd'hui. Si on songe aux ministres de la Guerre que nous avons vus défiler depuis une quinzaine d'années, et qui tous, certes, n'ont pas apporté dans leurs fonctions une compétence ni une autorité incontestables, on se demande pourquoi tant d'hommes politiques qui ont été chargés de former des ministères n'ont pas songé au général de Galliffet. Mais, soyez-en sûrs, ils y ont songé; seulement ils n'ont songé à lui que pour l'écarter; et pourquoi? Parce qu'il déplaisait aux radicaux, et encore plus aux socialistes. Ce n'est pas assez de dire qu'il leur déplaisait : il était pour quelques-uns d'entre eux un objet d'épouvante et de haine. Autour de son nom ils avaient construit une légende, en faisant retomber sur lui, et bientôt même sur lui tout seul, la responsabilité de ce que, d'après l'histoire telle qu'ils l'ont faite, il y avait eu d'odieux dans la répression de la Commune en 1871. On se rappelle ces jours terribles, Paris en feu, les otages massacrés, et l'armée de Versailles frémissante d'horreur, obligée de se défendre contre des Français après avoir échappé aux balles et aux obus allemands! Mais nous ne voulons pas insister sur ce crime de la Commune, le plus grand peut-être de notre histoire. Aussi bien M. Brisson, et cela l'honore, a-t-il rappelé que ces faits avaient été couverts par une amnistie, et que cette amnistie devait faire l'oubli sur tous, sans exception. L'oubli, oui, nous le voulons bien; mais, s'il s'agit de pardon, tout le monde n'en a pas besoin, et moins que personne n'en ont besoin les officiers qui commandaient l'armée de Versailles, c'est-à-dire l'armée de la France: ils ont dû, avant tout, protéger la vie de leurs soldats. S'il y a eu alors des choses pénibles, comme il y en a dans toutes les guerres, mais surtout dans les guerres civiles, et plus encore dans les combats étranglés entre les murs d'une rue, à qui la faute? Tous nos généraux, tous nos officiers ont fait leur devoir; ils l'ont fait avec tristesse, mais avec résolution, le général de Galliffet comme les autres. Bien loin de s'en excuser, il a mis plus que de l'indifférence à laisser les rancunes et les colères des factieux de cette époque ou de leurs

héritiers s'acharner presque exclusivement sur lui. Il ne lui déplaisait pas de servir de paratonnerre à ses camarades, et la réputation de terreur dont on l'entourait n'avait à ses yeux d'autre conséquence que de le désigner parmi tous comme le soldat de l'ordre et de la loi. Ceux qui se réclament de la Révolution française, même dans ses momens les plus implacables, devraient se rappeler comment les hommes qu'ils admirent imposaient l'obéissance à Lyon ou à Toulon insurgés. Mais laissons le passé à l'histoire. Le général de Galliffet est-il, oui ou non, un de nos officiers les plus distingués, les plus intelligens, les plus instruits, les plus propres à occuper utilement pour l'armée, surtout dans les circonstances actuelles, le ministère qui lui a été confié? Nul ne le conteste. Dès lors, M. Waldeck-Rousseau a eu raison de l'y nommer; et nous dirions qu'il a fait là un acte de courage civique, s'il n'avait pas cru devoir en donner immédiatement la rançon aux radicaux et aux socialistes en nommant M. Millerand ministre du Commerce. M. Poincaré, pour faire accepter M. Barthou, acceptait lui-même M. Bourgeois ou M. Brisson : M. Waldeck-Rousseau, pour faire accepter le général de Galliffet, ce qui était encore plus difficile, a accepté M. Millerand. Eh bien! c'est trop cher, et, s'il ne se sentait pas la force d'imposer le général de Galliffet au nom des services qu'il a déjà rendus au pays et qu'il peut lui rendre encore, M. Waldeck-Rousseau aurait mieux fait de résilier son mandat.

Il est très vrai, comme il l'a dit, que le général de Galliffet, par l'ascendant qu'il a déjà sur son esprit, peut, avec le minimum d'effort, obtenir de l'armée tout ce qu'il importe en ce moment d'obtenir d'elle, — et nous sommes convaincus d'ailleurs qu'elle est prête à le donner, pourvu qu'on la protège contre d'indignes outrages. — Mais, si le général de Galliffet peut faire beaucoup de bien, M. Millerand, rien que par sa nomination, fait un mal irrémédiable, en donnant en quelque sorte aux socialistes droit de cité dans le gouvernement. On ne formera plus désormais un ministère tant soit peu avancé sans se croire obligé d'y comprendre un ou plusieurs socialistes, et c'est un pas de géant qui a été fait en quelques minutes dans un sens où il n'y a, selon nous, que dommage pour la République et ruine pour le pays. M. Bourgeois lui-même, lorsqu'il a formé son funeste cabinet, n'était pas allé si loin. Il ne s'était pas contenté de ne pas y introduire de socialistes; il avait dit, quelques jours auparavant, que les socialistes ne devaient pas entrer en ligne de compte dans une majorité gouvernementale. Qui aurait cru que M. Waldeck-Rousseau ferait ce que M. Bourgeois n'avait pas voulu faire, et que, la porte que celui-ci n'avait pas voulu

ouvrir aux socialistes dans la majorité, l'autre la leur ouvrirait dans le gouvernement ? On parle beaucoup de l'éducation politique du pays, et certes elle n'est pas faite ; mais on la retarde de dix ans, sinon de plus, lorsque, par un caprice inexcusable, on donne à ce pays encore inexpérimenté des leçons à rebours, aussi troublantes pour sa conscience, aussi obscures pour son esprit. Ce n'est pas ainsi non plus qu'on forme un parti ; c'est plutôt ainsi qu'on les détruit tous. Nous n'en voulons pour preuve que la division produite par le nouveau ministère dans tous les groupes, socialistes contre socialistes, radicaux contre radicaux, modérés contre modérés. Dans la majorité de 25 voix qu'il a eue, tous ces groupes sont représentés par une fraction de leurs membres ; mais ils le sont pareillement dans la minorité. Majorité de coalition, minorité de coalition, désordre partout. Seule, la droite a pu rester unie et compacte, s'amusant de ce qui se passe et y prenant un plaisir ironique. Seule, en effet, avec les socialistes, elle peut en tirer avantage. Ceux de ces derniers qui ont voté pour le ministère ont, croyons-nous, bien fait. Ils ont eu un sens très juste de leur intérêt. Tous leurs chefs, d'ailleurs, les y ont invités avec insistance, et M. Brisson a fait tout ce qui dépendait de lui pour les y décider au nom de leurs amis radicaux. Sans l'horreur tout animale que quelques-uns d'entre eux éprouvent pour le général de Galliffet, ils auraient voté pour le ministère comme un seul homme. Qu'il le veuille ou non, M. Waldeck-Rousseau est leur protégé.

Mais il ne s'en défend pas. Il a cherché délibérément l'appui du parti républicain tout entier. Il l'a convié à une œuvre commune, qui est la défense de la République. Il a abusé pour cela de l'ordre du jour par lequel la Chambre avait renversé M. Dupuy, et qui semblait effectivement vouloir dire que la République avait besoin d'être défendue, tandis qu'il signifiait beaucoup plus simplement qu'on en avait assez de M. Dupuy. Les ordres du jour parlementaires sont souvent des formules insignifiantes par elles-mêmes : leur importance n'est pas dans ce qu'elles paraissent dire, mais dans le but immédiat où elles tendent. Le 12 juin, la Chambre a voulu renverser un ministère, voilà tout. M. Waldeck-Rousseau prétend s'être inspiré de son vote : la vérité est que la Chambre aurait été saisie de stupeur, comme elle l'a été du reste après coup, si on lui avait annoncé à ce moment que, en vertu de l'interprétation qu'on donnerait à son scrutin, elle aurait, quinze jours plus tard, un ministère où figurerait M. Millerand. Pas un seul député, s'il est sincère, n'oserait dire qu'il s'attendait à ce dénouement, aussi imprévu pour les socialistes que pour les modérés. Quant à la Répu-

blique, qui la menace ? Elle n'a pas besoin pour se défendre de réunir en faisceau toutes ses forces, même les plus indisciplinables, même celles qui confinent à la révolution et à l'anarchie. Gambetta, après la victoire définitive du 16 mai, a prononcé un mot qui dénotait chez lui, avec une pénétrante intelligence politique, une claire vision de l'avenir. « L'ère des périls, a-t-il dit, est finie ; nous entrons dans l'ère des difficultés. » Il aurait sans doute été bien surpris et quelque peu indigné si on lui avait prédit qu'après vingt ans de République incontestée, des hommes politiques, formés pourtant à son école, déclareraient que l'ère des périls était rouverte, uniquement parce qu'ils se sentiraient embarrassés pour résoudre quelques difficultés. On donne le change à l'opinion en lui parlant de dangers qui n'existent pas : et, s'ils existaient réellement, ce serait une raison de plus pour mettre avant tout un peu d'ordre dans la République, en lui rendant l'apparence d'un gouvernement régulier, au lieu de lui prêter celle d'une coalition épouvantée, organisée pour la défensive, appelant à son secours même les barbares, sans songer qu'il est quelquefois très difficile ensuite de se débarrasser d'eux. Mais, encore un coup, nous ne croyons ni à l'existence du péril qu'on dénonce, ni à la sincérité des alarmes qu'on manifeste, et ce qui nous choque le plus dans ce ministère, c'est qu'il est parfaitement inutile, que nous n'avions pas besoin de lui, qu'il n'est pas le résultat des circonstances, qu'il n'est ni expliqué, ni justifié par la situation, enfin qu'il est le simple produit d'une fantaisie jouant avec le paradoxe, sans ménager assez le sens critique, ni même le sens moral du pays.

Il semble pourtant qu'il ait produit une assez bonne impression au dehors, ce dont nous ne pouvons être que fort aises. C'est qu'au dehors, on connaît peu M. Millerand, tandis qu'on y connaît beaucoup le général de Galliffet et qu'on y a souvent entendu parler de M. Waldeck-Rousseau. Celui-ci reste encore pour l'Europe, malgré l'alliance bizarre qu'il vient de conclure, un homme d'autorité et de gouvernement. On lui croit la main ferme, la décision rapide, la volonté énergique. Quant au général de Galliffet, son nom seul inspire confiance. On sait bien que, s'il a accepté d'être ministre de la Guerre, c'est pour servir l'armée et la protéger, soit contre les entreprises ou les exigences du dehors, soit contre ses propres entraînemens, si elle était tentée d'y céder, ce qu'elle n'a pas fait jusqu'ici. Nous sommes les premiers à reconnaître que ce sont là des garanties sérieuses et précieuses, peut-être même les plus précieuses de toutes. Ce que nous avons plus de peine à comprendre, c'est comment des hommes aussi divers que

le général de Galliffet, M. Waldeck-Rousseau, M. Millerand, M. Pierre Baudin, M. de Lanessan pourront gouverner ensemble, et comment pourra se maintenir, pour leur prêter son appui, une majorité qui va de M. Aynard à M. Viviani. On nous dit que cette seconde difficulté sera supprimée par le prochain départ des Chambres ; soit, et c'est tant mieux ; mais il reste la première. Si un pareil gouvernement, même en l'absence des Chambres, peut se maintenir trois mois, nous nous demanderons pourquoi M. Naquet a introduit le divorce seulement dans nos mœurs privées, alors qu'il serait si utile dans nos mœurs publiques. Faudra-t-il croire que tous les embarras des ministres viennent des Chambres? Cette constatation serait sans doute peu flatteuse pour les Chambres, mais elle le serait encore moins pour les ministres. Il y a dans le ministère deux élémens trop opposés pour que l'un n'élimine pas l'autre. C'est une question de temps, et sans doute de peu de temps.

Quelques augures disent, il est vrai, que le ministère ne désire pas lui-même se perpétuer au pouvoir et que, dans sa pensée, ses jours sont mesurés à la durée de l'affaire qui va être soumise au Conseil de guerre de Rennes. Nous ne voulons pas le croire, car ce serait la première fois qu'un ministère aurait été constitué uniquement en vue de l'affaire Dreyfus, et, malgré toute l'importance que celle-ci a prise, il y aurait quelque chose de pénible à penser qu'elle a pesé d'un pareil poids sur notre gouvernement. Nous rendons d'ailleurs au ministère la justice qu'en ce qui concerne cette affaire, qu'il ne pouvait pas avoir l'air d'ignorer, sa déclaration a été parfaitement correcte, et de nature à satisfaire les susceptibilités les plus ombrageuses. « Il ne dépendra pas de lui, a-t-il dit, que la justice n'accomplisse son œuvre dans la plénitude de son indépendance. Il est résolu à faire respecter tous les arrêts. Il ne sait pas distinguer entre ceux qui ont la redoutable mission de juger les hommes, et, si le vœu du pays est avant tout écouté, c'est dans le silence et dans le respect que se prépareront ses décisions. » Il n'y a pas, en effet, de distinction à faire entre des juridictions également constituées par la loi : qu'elles soient militaires ou civiles, elles méritent le même respect, et les arrêts de l'une sont sacrés comme ceux de l'autre. Prise dans son ensemble, la déclaration du gouvernement est très incolore ; elle ne donne pas du tout le sentiment que nous sommes dans des circonstances extraordinaires ; c'est une déclaration banale, que nous avons déjà entendue vingt fois, et le tumulte de la séance n'a malheureusement pas permis à M. le Président du Conseil de la compléter par les explications qu'on attendait de lui.

Sur un point, toutefois, elle ne laisse rien à désirer et nous en prenons acte : c'est sur celui que nous venons d'indiquer. Le Conseil de guerre de Rennes jugera dans sa pleine indépendance, son arrêt sera respecté. C'est ce que tout le monde doit demander, mais aussi ce qui doit satisfaire tout le monde. Au reste, il n'y avait aucune raison préalable de douter des intentions du gouvernement à ce sujet, et nous enregistrons sa promesse, celle-là du moins, avec confiance. Mais, pour la faire, M. Waldeck-Rousseau avait-il besoin d'y ajouter la consécration de M. Millerand? Non, certes : il pouvait s'en passer. La garantie ne nous semblerait pas moins bonne quand même elle manquerait de ce supplément d'autorité.

Qui nous aurait dit, il y a quelques jours seulement, que nous ferions un accueil si froid à un cabinet formé par M. Waldeck-Rousseau, et qui comprendrait le général de Galliffet? Mais qui nous aurait dit qu'il comprendrait également M. Millerand? Cela déroute, et on est bien obligé de laisser le soin d'approuver et de soutenir ce ministère à M. Brisson et à M. Viviani. Ils s'en sont d'ailleurs acquittés fort bien jusqu'ici.

Francis Charmes.

Le Directeur-Gérant,

F. Brunetière.

Gr
Lo
ra
my
El
vie
ne
l'h
fil
La
po
no
se

eu
to
qu
de
sa

LA GRANDE MADEMOISELLE

I

L'ENFANCE

Il existe au château de Versailles un portrait en pied de la Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans et nièce de Louis XIII. La princesse est déjà grisonnante; elle avait quarante-cinq ans. Le peintre l'a représentée en Minerve de ballet mythologique, armée d'un trident et coiffée d'un casque à plumes. Elle a le geste impérieux, la physionomie guerrière, un air de vieille héroïne qui va bien avec les mœurs du temps de sa jeunesse et avec ses exploits d'amazone pendant la Fronde. Il y a de l'harmonie entre cette mine relevée et les aventures de l'illustre fille que l'air du temps, le théâtre de Corneille, et les romans de La Calprenède ou de Scudéry avaient imbue de sentimens trop pompeux. L'artiste avait vu la Grande Mademoiselle telle que nous la voyons nous-mêmes à travers ses Mémoires et ceux de ses contemporains.

La nature l'avait faite pour jouer les déesses en exil, et elle eut la bonne fortune de trouver l'emploi de facultés qui sont plutôt un embarras dans la vie ordinaire. Mademoiselle n'avait eu qu'à se laisser porter par les événemens pour devenir la Minerve de Versailles, très sérieuse sous ses oripeaux, naïvement fière de sa divinité d'emprunt, et elle demeura dans son rôle jusqu'à la

mort, sans daigner s'apercevoir qu'il était démodé, qu'on en souriait, et qu'elle-même lui avait donné un démenti dans une occasion célèbre : son roman avec Lauzun avait été bien bourgeois pour une Olympienne. Elle n'en conserva pas moins ses anciennes allures et devint la vivante évocation du passé pour les survivantes du monde où elle avait grandi. Ils retrouvaient chez cette vieille princesse, devenue légèrement ridicule, l'empreinte des idées et des sentimens dont s'était composée l'âme de la France sous Richelieu et Mazarin. Les mêmes influences qui avaient fait de la Grande Mademoiselle une romantique avant la lettre avaient agi sur la société française tout entière. L'histoire de l'une est l'histoire de l'autre, et c'est ce qui rend digne de beaucoup d'attention une figure qui n'a jamais été au premier rang. Mademoiselle éclaire son milieu.

I

Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, était fille de Gaston de France, duc d'Orléans, frère puîné du roi Louis XIII, et d'une cousine éloignée de la famille royale, Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier. Il est impossible de différer plus complètement de ses parens que ne le fit la Grande Mademoiselle, ainsi surnommée à cause de sa haute taille. Sa mère était une belle personne blonde, avec une physionomie de mouton et une humeur assortie, très douce et très sage. Son père ressemblait à nos décadens. C'était un homme qui avait les nerfs malades, la volonté abolie, et qui rêvait d'accomplir des actions rares et singulières. Il se berçait de l'idée d'être un de ces princes du sang de jadis qui dressaient autel contre autel et obligeaient le roi à compter avec eux. Ses efforts répétés pour se hausser à un rôle sous lequel il était immédiatement écrasé sont en même temps burlesques et tragiques. Il a été en chair et en os, au XVII[e] siècle, le prince que les écrivains d'aujourd'hui ont cru inventer et qu'ils se plaisent à porter à la scène ou à mettre dans leurs romans, l'anachronisme vivant qui a hérité des traditions de ses rudes aïeux et qui ne peut mettre à leur service qu'un caractère énervé et déséquilibré.

Sa première infamie, l'une des plus grandes, avait servi de prologue à la naissance de la Grande Mademoiselle. En 1626, Louis XIII n'avait pas encore d'enfant. Son frère Gaston se trou-

vait ainsi l'héritier présomptif de la couronne, et il n'était pas marié. On le poussait de divers côtés à ne pas se lier par un mariage inférieur de cadet, à réserver l'avenir, qui pouvait lui apporter de grands changemens avec un roi maladif. Monsieur était entré dans cette pensée, et il essaya de se dérober quand Marie de Médicis lui proposa d'épouser Mlle de Montpensier, la plus riche héritière du royaume. Il intrigua, il encouragea la conspiration Chalais, qui devait favoriser sa fuite de la cour, il laissa ses amis et ses serviteurs se compromettre, et puis il les vendit tous sans l'ombre d'une hésitation, le jour où il flaira du danger pour lui-même. Le complot avait été éventé; Gaston se hâta de tirer son épingle du jeu en racontant tout à Richelieu, au roi et à la reine mère.

Il n'avait pas perdu la tête, comme on l'a dit pour l'excuser. Les procès-verbaux de ses aveux sont conservés aux Affaires étrangères; on y voit un homme qui sait très bien ce qu'il fait et qui travaille avec beaucoup de sang-froid à se faire payer le plus cher possible ce qu'il ne peut plus refuser. Le 12 juillet 1626, Monsieur dénonça une trentaine de ses amis ou serviteurs, dont le grand nombre n'étaient coupables que de lui avoir témoigné du dévouement. Marie de Médicis lui ayant reproché d'avoir failli à certain engagement écrit « de ne penser jamais à chose quelconque qui tendît à le séparer d'avec le roi, » Monsieur répliqua avec tranquillité « qu'il l'avait signé, mais qu'il ne l'avait promis de bouche. » On lui rappela « que plusieurs fois depuis il avait juré solennellement. » Le jeune prince repartit avec la même sérénité qu'il réservait « toujours quelque chose en jurant. » Le 18, « Monsieur étant en bonne humeur, après avoir fait force protestations à la reine sa mère qui était en son lit, » reprit devant Richelieu le fil de ses dénonciations, sans même attendre qu'on l'en priât. Le 23, il se rendit chez le cardinal et le chargea « d'assurer qu'il se marierait quand on voudrait, pourvu qu'on lui donne son apanage en même temps. Sur quoi il dit que feu M. d'Alençon avait eu trois apanages... » et il tâta le terrain pour lui-même, « s'enquérant soigneusement » des intentions du roi et prévenant le cardinal « qu'il lui enverrait le président Le Coigneux pour lui parler de son mariage et de son apanage. » Les marchandages et les dénonciations alternèrent jusqu'au 2 août. Finalement, Gaston obtint les duchés d'Orléans et de Chartres, le comté de Blois, et des avantages en argent qui portèrent ses

revenus à un million de livres. Sa vanité ne s'était pas laissé oublier au contrat, mais on la pardonne à ses dix-huit ans : « Monsieur eut quatre-vingts gardes françaises portant casaques et bandoulières de velours de ses livrées, leurs casaques chargées devant et derrière de ses chiffres en broderie rehaussée d'or... Il eut aussi vingt-quatre suisses qui marchaient devant lui les dimanches et autres jours de fêtes, tambour battant, encore que le roi fût à Paris (1). »

La vie des amis de Monsieur ne pesa pas une plume contre plusieurs provinces et un « tambour battant. » Le maréchal d'Ornano, son gouverneur, était en prison à Vincennes. Le comte de Chalais avait été arrêté à Nantes, où se trouvait la cour, et l'on instruisait rapidement son procès. Gaston d'Orléans ne s'en maria pas d'un visage moins souriant, le 5 août 1626. Son consentement obtenu, on avait brusqué la cérémonie. Celle-ci s'en ressentit et se fit n'importe comment. Il n'y eut pas de musique. L'habit du marié n'était pas neuf. Deux duchesses se prirent de querelle pendant le défilé du cortège pour une question de préséance, « des paroles, elles en vinrent aux poussades et aux égratignures, » et il y eut un mouvement de scandale dans le public. La splendeur des fêtes qui suivirent les noces fit oublier ces contrariétés. Monsieur y montra une gaieté qui fut remarquée avec étonnement : on savait qu'il avait demandé inutilement la grâce de celui qui allait « mourir son martyr (2). » Il jugea cependant à propos de s'absenter le 19. Ce jour-là, le jeune Chalais, pour s'être employé à le servir, fut décapité à Nantes par un bourreau d'occasion, qui lui hacha la nuque avec une mauvaise épée et un outil de tonnelier. Au vingtième coup, le malheureux gémissait encore; il en fallut trente-quatre pour l'achever; la foule poussait des cris d'horreur. Quinze jours plus tard, le maréchal d'Ornano mourait fort à propos dans sa prison. D'autres conjurés s'étaient enfuis ou avaient été exilés.

On eût dit que rien de tout cela ne regardait le duc d'Orléans. Il pensait uniquement à s'amuser. La morale du temps, si souvent et si extraordinairement tolérante, pour ne pas dire plus, ne barguignait pourtant pas sur la fidélité personnelle entre maître et serviteur. Elle exigeait que le soldat fût absolument dévoué à

(1) *Mémoires* de Gaston, duc d'Orléans. Ces mémoires ne sont pas de lui. On ne sait pas avec certitude le nom de leur auteur.

(2) *Mémoires d'un favori du duc d'Orléans*. Cimber et Danjou, 2e série, vol. III.

son chef, le client à son patron, le gentilhomme à son seigneur, et que jamais le supérieur, par un juste retour, n'abandonnât ses créatures ou ses domestiques, eussent-ils cent fois tort. Gaston le savait; il savait qu'il se déshonorait aux yeux de la France en livrant ceux qui s'étaient compromis pour lui, mais il s'en moquait, comme ceux de nos fils qui ont le malheur de lui ressembler se moquent de l'idée plus haute et plus large de patrie, substituée de nos jours à celle de la fidélité personnelle, comme ils se moquent de toutes les autres idées qui exigeraient de leur part un effort ou un sacrifice. Il ne faudrait pas se représenter Monsieur en poltron accablé sous la honte et désespéré de sa faiblesse. C'était un prince très gai, très brillant, et parfaitement résigné à être lâche selon les jugemens du monde.

Sa vivacité était extraordinaire; on ne s'y accoutumait point. Il n'était plus jeune qu'il fallait encore lui boutonner ses vêtemens à la course. Il voltigeait et pirouettait sans interruption, la main dans sa poche, le chapeau sur l'oreille, et toujours sifflotant : « A son inquiétude habituelle et à ses grimaces, écrivait l'indulgente Mme de Motteville, il est aisé de voir en sa personne sa naissance et sa grandeur. » D'autres goûtaient moins ses manières. Un gentilhomme qui avait été à lui, alors que Monsieur était encore tout jeune, le revoyant sous Mazarin et le retrouvant le même, s'en fuit en criant : « Le voilà tout aussi fichu que du temps du cardinal de Richelieu. Je ne le saluerai pas. »

Les portraits de Monsieur ne sont pas pour contredire l'impression des contemporains. Il est joli. La figure, un peu longue, a beaucoup de finesse. Les yeux sont spirituels, la physionomie est pleine d'agrément, malgré une pointe de suffisance et, dans l'une des toiles, de gouaillerie. Il y a néanmoins dans cet aimable ensemble un je ne sais quoi qui donne envie de se sauver sans saluer, comme le vieux gentilhomme. La vilaine âme transparaît à travers le charmant visage, comme elle transparaissait jadis, pour ceux qui le fréquentaient, à travers les dons les plus heureux de l'intelligence. Retz déclare que M. le duc d'Orléans avait « un esprit beau et éclairé. » De l'avis général, « il parlait admirablement bien (1). » C'était un artiste, grand amateur de tableaux et de bibelots, bon graveur sur médailles, et un dilettante de lettres, aimant à lire, s'intéressant aux idées et sachant « beaucoup de

(1) *Mémoires* de la duchesse de Nemours.

sciences curieuses (1). » Il était enjoué et d'accès facile. Son humeur le portait à la raillerie, toutefois c'était sans méchanceté; il était bon : tous le disent de cet homme qui a été le Judas de tant d'autres. Il aurait fait un prince Charmant s'il avait eu un grain de sens moral, et sans la faiblesse et la poltronnerie, presque incroyables à ce degré, qui « salirent tout le cours de sa vie, » dit encore Retz, et en firent le plus méprisable des êtres. Monsieur entra dans toutes les intrigues faute d'avoir la force de refuser, et il n'eut pas davantage la force, pas une fois, d'aller honnêtement au bout de ses engagemens. La peur le saisissait, et rien alors, rien ne pouvait l'arrêter. Il était lâche avec impudeur et une sorte d'éclat; il l'était, ce qui est pire, avec habileté, comme dans l'affaire Chalais, et n'en éprouvait ni honte ni remords, aussi insensible à l'amitié qu'à l'honneur. Ses associés trahis et perdus, Monsieur sifflotait un air, faisait une gambade, et n'y pensait plus.

II

Le duc et la duchesse d'Orléans revinrent à Paris dans la seconde quinzaine d'octobre. La cour habitait alors le Louvre. Le jeune couple y eut son appartement, dont le courtisan ne fut pas long à apprendre le chemin. A peine arrivée, Madame avait déclaré sa grossesse. C'était un grand événement, en l'absence d'héritier direct de la couronne. La foule se précipita chez l'heureuse princesse qui allait mettre au monde un futur roi de France. Elle-même en avait la tête tournée, toute sage et modeste qu'elle fût. Elle faisait parade de ses espérances, « croyant déjà d'avoir un fils lequel dût tenir la place d'un dauphin. Chacun lui portait ses vœux et ses acclamations, et tout le monde allait à Monsieur comme au soleil levant (2). » Monsieur ne demandait qu'à se laisser faire et respirait cet encens avec « félicité. » Le mari et la femme jouissaient à l'envi de leur importance et promenaient des visages triomphans dans ce palais peuplé de soucis et de rongemens d'esprit.

Le Louvre était en soi-même, politique à part, un séjour peu agréable. Au dehors, l'aspect en était rude et sombre du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, où subsistaient encore des restes de

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville. — (2) *Mémoires* de Gaston.

la vieille forteresse de Philippe-Auguste et de Charles V, élégant et riant en face des Tuileries et du quai, où les Valois et Henri IV avaient commencé le nouveau Louvre, celui que nous connaissons. A l'intérieur, les mœurs du temps, mélange disparate d'extrême raffinement et d'extrême grossièreté, en faisaient l'un des lieux du monde les plus bruyans et les plus malpropres. On entrait chez le roi de France comme dans un moulin; une cohue tapageuse emplissait son palais du matin au soir, et l'usage était de ne pas se gêner dans les lieux publics. Le flot montant et descendant des courtisans, des gens d'affaires, des soldats, des provinciaux, des fournisseurs et des domestiques considérait les escaliers, les balcons, les corridors, le derrière des portes, comme des endroits propices au soulagement de la nature. C'était une servitude immémoriale, qui existait aussi bien à Vincennes et à Fontainebleau, et qu'on n'abolit point sans peine : il est encore parlé, dans un document postérieur à 1670, des « mille ordures » et des « mille puanteurs insupportables » qui faisaient du Louvre un foyer d'infection, très dangereux en temps d'épidémie. Les grands de la terre acceptaient ces choses comme des fatalités, et se contentaient de faire donner un coup de balai.

Ni Gaston ni la princesse sa femme n'en étaient à cela près; ils avaient l'habitude des châteaux royaux et devaient trouver cette année-là, dans leur ivresse, que le Louvre sentait bon. Il ne leur convenait pas non plus de remarquer qu'on y était encore plus triste que d'ordinaire. Anne d'Autriche avait eu un crève-cœur de la grossesse de sa belle-sœur. Elle n'osait plus espérer d'enfant, après douze ans de mariage, et sentait qu'elle s'enfonçait dans le néant. Ses ennemis commençaient à insinuer qu'elle n'avait plus de raison d'être, et elle ne l'ignorait pas. La reine de France vivait dans un effacement si profond, que le monde ne connaissait d'elle que sa beauté blanche et rose. On la savait malheureuse et on la plaignait; on ne la jugea que beaucoup plus tard, quand elle fut régente. De son côté Louis XIII était amèrement jaloux de la future maternité de Madame. Les mauvais sentimens lui étaient naturels, et il était trop malheureux pour qu'on ne l'excuse pas un peu. Depuis l'arrivée de Richelieu au pouvoir, il succombait sous les exigences du devoir monarchique. Sa personne trahissait sa détresse intérieure; elle exhalait la contrainte et l'ennui. Toute joie expirait au seul aspect de ce visage blême et démesurément long, si morne, si expressif de la misère morale

de ce prince qui se savait haï et « ne s'aimait pas lui-même (1), » s'étant jugé.

Il était bègue, timide, et avait comme son frère les nerfs malades; le journal d'Hérouard, son médecin dans sa première jeunesse, le montre somnambule, dormant les yeux ouverts, et alors se levant et parlant tout haut. Ses médecins l'achevaient; en un an, Bouvard le fit saigner quarante-sept fois, lui fit prendre deux cent douze médecines et deux cent quinze lavemens; et encore on reprochait à ce pauvre homme de ne pas être assez docile avec la Faculté. Il avait très peu « étudié, » ne s'intéressait à aucune des choses de l'esprit et n'avait guère que des passe-temps manuels. Il aimait à chasser, à jardiner, à cuisiner, à fabriquer des filets, des lacets, des arquebuses, des confitures, à larder de la viande et à faire la barbe. Il avait comme son frère un côté d'artiste, adorait la musique et en composait. C'était le seul sourire d'un naturel ingrat. Louis XIII était sec et dur. Il détestait sa femme, n'aimait au monde que ses jeunes favoris, cessait un beau jour de les aimer, et ne s'inquiétait plus alors de leur vie ou de leur mort. Il allait voir mourir en partie de plaisir, pour jouir des « grimaces » des agonisans. Sa dévotion, très sincère, était étroite et stérile. Il était jaloux et soupçonneux, oublieux et léger, incapable de s'appliquer avec suite aux grandes affaires. Il n'avait qu'une vertu, mais suffisante pour sauver sa mémoire, au degré héroïque où il la porta, la même vertu qui a soulevé les Hohenzollern au faîte de la puissance et de la gloire. Cette âme sombre était pénétrée du sentiment impérieux de son devoir de souverain, son devoir professionnel d'homme désigné par la Providence pour être responsable devant elle de millions d'autres hommes. Il ne séparait pas son propre bonheur de celui de la France, pas plus que sa propre gloire; il ne se séparait jamais, en rien, de son royaume. Il avait marié son frère de force, tout en sachant bien que la naissance d'un neveu l'ulcérerait. Il gardait Richelieu avec désespoir et résolution, dans la pensée que le pays serait perdu sans son ministre. Il avait l'essentiel d'un roi, la qualité qui supplée à beaucoup d'autres et sans laquelle les autres, les plus belles, demeurent inutiles.

Autour de ces protagonistes bourdonnait une mêlée d'ambitions rivales et d'intrigues confuses, qui avaient cela de commun

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville.

d'être toutes et toujours dirigées contre Richelieu. Le roi venant à manquer, le cardinal savait qu'il « n'avait pas deux jours à vivre, » et le roi paraissait à chaque instant à deux doigts de la mort. Michelet a écrit une page saisissante sur « la souffrance du grand homme d'affaires, » gaspillant son temps et usant ses forces à se débattre contre « je ne sais combien de pointes d'invisibles insectes dont il était piqué. » La seule Marie de Médicis tenait avec le roi pour Richelieu dans cet hiver critique de 1626-1627. Le cardinal était sa créature. Il y avait bien des souvenirs entre eux, et de plus d'un genre. Quelques années auparavant, Richelieu s'était donné la peine d'être amoureux de cette régente quadragénaire et avait eu tous les courages pour réussir à toucher son cœur; la cour de France l'avait vu prendre des leçons de luth parce que la reine mère avait eu la fantaisie, à son âge et avec sa tournure, de se remettre à jouer du luth comme une petite fille. Marie de Médicis ne s'était pas montrée insensible, et elle n'avait rien oublié, mais elle allait oublier; le moment approchait où Richelieu aurait endossé inutilement le ridicule de soupirer en musique aux pieds de cette grosse femme.

En apparence, pour un étranger, la cour de France n'avait jamais été plus gaie. Les fêtes s'y succédaient. Il y eut dans l'hiver deux grands ballets au Louvre, dansés par la fleur de la noblesse, le roi en tête. Louis XIII adorait ces exhibitions, qui déroutent nos idées démocratiques sur la majesté royale. L'hiver précédent, il avait invité les bourgeois de Paris à venir à l'Hôtel de Ville contempler leur monarque, avec sa face de croque-mort, dansant son grand pas sous un costume de carnaval. « Je veux, avait-il dit, honorer la Ville de cette action. » Les bourgeois de Paris s'étaient rendus à l'invitation; ils avaient attendu avec leurs femmes depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures du matin que les entrechats royaux fissent leur apparition. La fête ne s'était terminée qu'à près de midi.

Monsieur prenait sa large part des plaisirs officiels, et il avait aussi les siens dans son particulier, tantôt très enfantins, tantôt très intelligens et en avance sur les idées du temps, qui obligeaient les gens du monde à abandonner les spéculations sérieuses aux beaux-esprits de profession. Une ou deux fois la semaine, Gaston conviait un cénacle choisi de grands seigneurs et de gentilshommes à discuter des points de morale ou des questions de politique désignés à l'avance. Lui-même payait de sa

personne, faisant admirer les ressources de son esprit et la sûreté de son jugement. Il devint dans le même temps noctambule, par impossibilité de « demeurer longtemps en place (1). » Il se déguisait, et menait pendant la nuit la même vie de bohême que ce miséreux de Gérard de Nerval. Il rôdait comme lui à pied dans les rues de Paris, qui étaient alors très obscures, très fangeuses, et très mal fréquentées après le coucher du soleil. Il racontait qu'il s'amusait à entrer dans les maisons et à s'inviter aux bals ou assemblées. On ne savait pas le reste; mais les gentilshommes qui le suivaient pour le protéger laissaient assez entendre que ce reste n'était rien de bon. Gaston d'Orléans avait tous les traits de ce qu'on appelle aujourd'hui les dégénérés, à commencer par le débraillé moral. Un jour que Louis XIII reprochait à la reine, en présence de Richelieu, d'avoir voulu empêcher Monsieur de se marier, pour se le réserver si elle devenait veuve, Anne d'Autriche s'écria qu'elle « n'aurait pas assez gagné au change (2). » La France non plus n'aurait pas gagné au change, et il est fort heureux qu'elle ait gardé son triste souverain.

L'enfant tant désiré par les uns, tant jalousé par les autres, fit son entrée dans le monde le 29 mai 1627. Au lieu d'un dauphin, on eut une fille, la Grande Mademoiselle. Le septième jour, la mère mourut. Louis XIII lui commanda des obsèques royales et vint lui jeter de l'eau bénite en cérémonie, tout soulagé de ne pas avoir de neveu. Anne d'Autriche assista incognito à la pompe funèbre, action qui fut interprétée diversement; les gens sans malice y virent une preuve de la compassion que lui inspirait cette mort en plein bonheur, les autres un signe qu'elle songeait vraiment à épouser son beau-frère, si elle devenait veuve. La reine mère fut sincèrement affligée; elle avait une préférence avouée pour son second fils, et l'essor du duc d'Orléans avait chatouillé agréablement son cœur. Richelieu eut des paroles de regret pour une princesse qui ne s'était jamais mêlée de politique, et Monsieur fut tel qu'on pouvait s'y attendre; il pleura beaucoup, se consola vite, et s'enfonça dans la débauche.

La cour exécuta les volte-face exigées par les circonstances. Quelles que fussent les réflexions de chacun sur le parti à tirer de la catastrophe ou sur les regrets à en avoir, on tombait d'accord que la petite duchesse de Montpensier était fort chanceuse

(1) *Mémoires* de Gaston. — (2) Motteville.

de rester seule héritière des biens de Madame sa mère. Celle-ci avait apporté en dot « la souveraineté de Dombes, la principauté de la Roche-sur-Yon, les duchés de Montpensier, de Châtellerault et de Saint-Fargeau, avec plusieurs autres belles terres portant titres de marquisats, comtés, vicomtés et baronnies, et quelques rentes constituées sur le roi et sur plusieurs particuliers, le tout faisant 330 000 livres de rente (1). » L'enfant à qui revenait cette immense succession se trouvait la plus riche héritière de l'Europe, comme l'avait été sa mère avant elle. Mademoiselle fut élevée en conséquence, dans le faste qui convenait à son rang et à sa fortune.

III

On l'avait emportée du Louvre aux Tuileries par la galerie du bord de l'eau (2). Elle y fut logée au « Dôme, » — que les vieux Parisiens ont connu sous le nom de pavillon de l'Horloge, — et dans les deux corps de logis adjacens. Les Tuileries n'avaient pas encore pris leur air ennuyeux de grande caserne; elles avaient de l'élégance et un brin de fantaisie avant que d'avoir été remaniées et mises à l'alignement. Le Dôme portait aux quatre coins quatre mignonnes tourelles et avait pour entrée, du côté du jardin, un portique en saillie, surmonté d'une terrasse à balustres d'où Mademoiselle et ses dames écoutèrent mainte sérénade et regardèrent passer mainte émeute. Le reste de la façade, jusqu'au pavillon de Flore, formait une succession d'angles sortans et rentrans amusante pour les yeux. L'aile opposée et le pavillon de Marsan n'étaient pas encore construits.

C'était presque la campagne. Le palais donnait par derrière sur un parterre, au delà duquel commençait le chaos dont le Carrousel n'a été entièrement débarrassé que sous le second Empire. Le fameux hôtel de Rambouillet se trouvait là, contigu à celui de M[me] de Chevreuse, la confidente d'Anne d'Autriche et l'ennemie personnelle de Richelieu. D'autres hôtels particuliers s'y enchevêtraient avec des églises, un hôpital, un cimetière, une « cour des miracles, » des jardins, des terrains vagues, des écuries et des échoppes. Au fond, le Louvre, fermant la perspective. En avant des Tuileries, du côté des Champs-Élysées,

(1) *Mémoires* de Gaston. — (2) *Mémoires* de M[lle] de Montpensier.

était le jardin, séparé du palais par une muraille et une large rue, et divisé comme de nos jours en parterres et en quinconces. On venait beaucoup s'y promener. La cour et la ville s'y coudoyaient autour de la Volière et de l' « Étang aux cygnes, » dans le *Dédalus* et devant l' « écho, » et s'y servaient de spectacle l'une à l'autre. La place de la Concorde n'était encore qu'un « grand désert en friche qu'on appelait la Garenne aux lapins, et où avait été bâti le chenil du roi (1). » L'enceinte de Paris séparait les Champs-Élysées de cette friche et venait se relier à la Seine, au lieu où se trouve le pont de la Concorde, par la porte « de la Conférence » (2), qui assurait à la cour de France une sortie sur la campagne.

Le célèbre jardin de Regnard, où se passèrent plusieurs scènes historiques, fut associé aux plus anciens souvenirs de Mademoiselle. Il avait été pris sur la partie de la Garenne située entre la porte de la Conférence et le jardin des Tuileries. Regnard était un ancien valet de chambre de grande maison, qui « avait de l'esprit, était souple, obligeant, » de « manières commodes (3), » bref, un précurseur des Scapin et des Mascarille de Molière. Mazarin trouvait plaisir et profit à causer avec lui. Son jardin était un lieu de délices, « le rendez-vous ordinaire des seigneurs de la cour et de tout ce qu'il y avait de galant en ce temps-là. » Les belles dames y venaient, les reines y venaient; on y nouait des intrigues amoureuses et l'on y complotait la chute du ministère. Les hommes s'y donnaient des dîners fins où ils roulaient sous la table au dessert. Les femmes s'y offraient « la collation. » On y trouvait le bal, la comédie, des concerts sur l'eau, des sérénades dans les massifs, on s'y rencontrait, on y apprenait les nouvelles du jour : on ne pouvait plus vivre sans Regnard.

Le Cours-la-Reine, création de Marie de Médicis, se trouvait en dehors de Paris. C'était une promenade de « quinze cent quarante pas communs (4) » de longueur, avec un rond-point au milieu. Le beau monde, le bon et le mauvais, y montrait ses toilettes et ses équipages. Mlle de Scudéry nous en a laissé la des-

(1) Sauval (1620-1670), *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris.*

(2) La porte de la Conférence fut bâtie lors des grands travaux commencés en 1633 « par les grands desseins et conseils du cardinal de Richelieu. » (Gomboust.)

(3) Piganiol de la Force (1673-1753), *Description de la ville de Paris*, etc.

(4) Gomboust, *Paris en 1652.*

cription à l'heure de la foule. Deux de ses personnages (1) se rendent à Paris par le village de Chaillot : « En arrivant du côté par où Hermogène mena Bélésis, on trouve le long de ce beau fleuve quatre grandes allées si larges, si droites, et si sombres par la hauteur des arbres qui les forment que l'on ne peut pas voir une promenade plus agréable que celle-là. Aussi est-ce le lieu où toutes les dames vont le soir dans de petits chariots découverts, et où tous les hommes les suivent à cheval ; de sorte qu'ayant la liberté d'aller tantôt à l'une et tantôt à l'autre, cette promenade est tout ensemble et promenade et conversation, et est sans doute fort divertissante. » Hermogène et Bélésis, ayant pénétré dans le Cours, « virent ces grandes allées toutes remplies de ces petits chariots peints et dorés, dans lesquels les plus belles dames de Suze (*Paris*) étaient, et auprès de qui un nombre infini d'hommes de qualité, admirablement bien montés et magnifiquement vêtus, allaient et venaient en les saluant. » L'été, on s'attardait au Cours la-Reine et l'on venait finir la soirée chez Regnard ; Marie de Médicis et Anne d'Autriche y manquaient rarement.

Tout à côté, les Champs-Élysées offraient aux regards une forêt sauvage, par laquelle on allait courre le loup au Bois de Boulogne. Le village de Chaillot s'apercevait dans le lointain, perché sur une hauteur parmi les champs et les vignes. Des jardins maraîchers couvraient les quartiers de la Ville-l'Évêque et de la Chaussée-d'Antin.

Mademoiselle eut aux Tuileries une installation royale. « On fit ma maison, rapporte-t-elle dans ses *Mémoires*, et l'on me donna un équipage bien plus grand que n'en a jamais eu aucune fille de France. » Elle était encore tout heureuse, trente ans après, de la nombreuse domesticité, haute et basse, dont une parenté prévoyante avait entouré son berceau, établissant ainsi aux yeux de l'Europe, par des signes irrécusables, l'importance de sa petite personne. On était obligé d'attacher du prix à ces sortes de détails. Le monde s'était accoutumé, du temps à peine déclinant où la force brutale était tout, à juger de la grandeur des princes par leur train. C'est parce que la Grande Mademoiselle eut dès le maillot une armée d'écuyers et d'huissiers, de valets et de marmitons, qu'elle put aspirer plus tard sans outrecuidance à la

(1) Dans le *Grand Cyrus*.

main des plus grands souverains. « Les fils de France, dit un document de 1649, ont les mêmes officiers que le roi, mais non pas en si grand nombre... Les autres princes en ont selon leurs revenus et le rang qu'ils tiennent dans le royaume (1). » Le même document nous fournit le détail de la maison d'Anne d'Autriche. En réduisant les chiffres de moitié pour « l'équipage » de Mademoiselle, on reste certainement au-dessous de la vérité. Une cour devait en effet se suffire à elle-même, comme une armée en campagne. La haute domesticité de la reine comprenait plus de cent personnes : maîtres d'hôtel, échansons, tranchans, secrétaires, médecins, chirurgiens, oculistes, musiciens, écuyers, sept aumôniers, neuf chapelains, « son confesseur » et un « confesseur du commun, » quantité d'autres emplois qu'il serait trop long d'énumérer. Au-dessous de ces personnages, qui avaient chacun leurs propres serviteurs, un nombre au moins égal de valets et de filles de chambre assurait le service des appartemens. Les cuisines occupaient « cent cinquante-neuf maistres-queux, *hasteurs de rôts*, *potagers*, *serts-d'eau*, » et autres « officiers de bouche. » Venaient ensuite le personnel des écuries, cinquante « marchands, » et un nombre indéterminé d'artisans, de tous les corps de métier. En tout, de six à sept cents personnes, sans compter les valets des valets et les grandes « charges » telles que le chancelier de la reine, son chevalier d'honneur, ses dames et ses « demoiselles. »

On était souvent mal servi avec ces hordes de domestiques. Nous savons par Mme de Motteville comment étaient nourries les dames d'Anne d'Autriche en 1644, année paisible, où les coffres de la cour étaient encore pleins. La reine soupait seule, conformément à l'étiquette : « Son souper fini, nous en mangions les restes sans ordre ni mesure, nous servant pour tout appareil de sa serviette à laver et du reste de son pain ; et quoique ce repas fût mal ordonné, il n'était point désagréable, par l'avantage de ce qui s'appelle privauté, pour la qualité et le mérite des personnes qui s'y rencontraient quelquefois. » Au reste la plupart des cours gardaient encore des vestiges du moyen âge. Louis XIII avait, ou avait eu, quatre nains, à « trois cents livres tournois par an pour chacun d'eux, » et il payait un homme pour « leur soin et conduite (2). » Marie de Médicis conserva jusqu'à sa mort,

(1) *Estat de la France* (Cimber et Danjou).
(2) *Extraits des comptes et dépenses du roi* pour l'année 1616 (*Ibid.*).

malgré l'exil et la misère, un certain Jean Gassan qui figure dans son testament comme « gardant le perroquet. » Louis XIV enfant eut « deux baladins. » Mademoiselle avait une naine, qui ne prit sa retraite qu'en 1645. Les registres du Parlement pour cette année-là contiennent à la date du 10 mai des lettres patentes et vérifiées par lesquelles « le roi accordait à Ursule Matton, naine de Mademoiselle, fille unique du duc d'Orléans, la faculté et permission d'établir un petit marché dans une cour derrière la boucherie neuve de Saint-Honoré (1). »

Marie de Médicis avait complété la maison de sa petite-fille en lui donnant pour gouvernante « une personne de beaucoup de vertu, d'esprit et de mérite, » Mme de Saint-Georges, qui « connaissait parfaitement bien la cour. » Mademoiselle avoue qu'elle fut néanmoins très mal élevée, grâce à la tourbe de flatteurs à gages qui remplissait les Tuileries, et qu'il n'a pas tenu à son entourage qu'elle ne devînt insupportable : « Il est très ordinaire, dit-elle, de voir les enfans que l'on respecte et à qui l'on ne parle que de leur grande naissance et de leurs grands biens, prendre les sentimens d'une mauvaise gloire. J'avais si souvent à mes oreilles des gens qui ne me parlaient que de l'un et de l'autre, que je n'eus pas de peine à me le persuader, et je demeurai dans un esprit de vanité fort incommode, jusqu'à ce que la raison m'eût fait connaître qu'il est de la grandeur d'une princesse bien née de pas s'arrêter à celle dont l'on m'avait si souvent et si longtemps flattée. » Elle en était venue, toute petite encore, à ce degré de sottise, de ne pas aimer qu'on lui parlât de sa grand'mère maternelle, Mme de Guise : « Je disais : — Elle est ma grand'maman de loin, elle n'est pas reine. »

On ne voit pas que Mme de Saint-Georges, cette personne de tant de mérite, ait rien fait pour neutraliser les mauvaises influences. Pendant tout le XVIIe siècle, les idées sur l'éducation des filles ont été très hésitantes, à cause du peu d'importance que l'on y attachait. Fénelon pouvait encore écrire en 1687, après les progrès réalisés sous la double influence de Port-Royal et de Mme de Maintenon : « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles; la coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout; on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction; l'éducation des garçons passe pour une des principales affaires

(1) *Mémoires* de Mathieu Molé, t. III, p. 132, note.

par rapport au bien public, et, quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumière pour y réussir. » On s'en remettait généralement au monde du soin de former les femmes et de leur polir l'esprit. C'est l'origine des grandes inégalités qu'on remarque entre elles, dans les mêmes classes, selon qu'elles s'étaient trouvées plus ou moins bien placées pour s'instruire au spectacle de la vie et dans la conversation des honnêtes gens. Les privilégiées étaient celles qui avaient grandi, comme Mademoiselle et ses familières, dans les cercles où se parlait et se faisait l'histoire de leur temps. Leurs meilleurs maîtres avaient été les hommes de leur entourage, qui intriguaient, conspiraient, se battaient et mouraient sous leurs yeux, et très souvent pour leur complaire. Les existences tourmentées et périlleuses de ces hommes, leurs chimères et leur romantisme en action furent d'admirables leçons pour les futures héroïnes de la Fronde.

On ne comprendrait pas les élèves si l'on ne considérait d'abord les maîtres. Comment s'étaient formés ces professeurs d'énergie? Dans quel moule s'était coulée cette race de cavaliers entreprenans et agités qui fit surgir, modelée à son image, une génération d'amazones? C'est tout le système d'éducation de la France d'alors qui est ici en cause. Il vaut la peine d'être examiné de près et en détail.

IV

Les garçons étaient préparés dès l'enfance à la vie ardente et pressée de leur temps. On les élevait d'après une idée arrêtée, commune au riche et au pauvre, au noble et au roturier. L'objet de l'éducation masculine était de faire des hommes de très bonne heure. Il n'y avait divergence entre le gentilhomme et le bourgeois que sur la meilleure manière de s'y prendre : le premier estimait que rien ne vaut l'action pour façonner à l'action ; le second tenait les humanités pour le seul fondement d'une éducation virile et pratique. Quelle que fût la méthode adoptée, un jeune homme devait entrer dans la vie active à l'âge où nos fils commencent à peine l'interminable série de leurs examens. A dix-huit ans, à seize, quelquefois à quinze, un Gassion, un La Rochefoucauld, un Pontis, un Omer Talon, un Arnauld d'Andilly, étaient officiers, avocats, fonctionnaires ; et les affaires en pre-

naient une autre physionomie qu'à notre époque, où les générations arrivent à l'action déjà vieillies et déjà fatiguées. Il n'est pas indifférent pour un peuple que sa jeunesse entre dans les carrières à un âge ou à un autre. On n'a plus la même façon de penser et de sentir à trente ans qu'on avait à vingt. On fait la guerre autrement, la politique encore plus; on a d'autres ambitions et d'autres aventures. Les momens de l'histoire où la partie agissante de la nation contient une forte proportion de très jeunes gens en reçoivent une coloration particulière; la vie publique a un je ne sais quoi de plus fringant et de plus hardi. Il y eut sous Louis XIII des existences à faire mourir d'envie nos malheureux écoliers, — qui deviennent parfois chauves avant de parvenir à quitter les bancs.

Jean de Gassion, maréchal de France à trente-quatre ans et tué à trente-huit (1647), était le quatrième garçon, et non le dernier, d'un président au Parlement de Navarre, qui l'avait « élevé aux lettres » avec soin. L'enfant « profita tellement aux humanités et en la philosophie, qu'il s'y trouva consommé avant l'âge de seize ans (1). » Il savait aussi plusieurs langues vivantes, « l'allemande, la flamande, l'italienne et l'espagnole. » Ainsi préparé, il partit de Pau sur le vieux bidet de son père, les poches vides et le cœur en liesse, résolu à « faire fortune » et ne doutant pas d'y réussir. Le vieux bidet ne put aller plus loin que quatre ou cinq lieues. Jean de Gassion continua sa route à pied, gagna la Savoie, où l'on guerroyait, s'y engagea comme simple soldat, et se battit si bien qu'il fut nommé cornette. La paix l'ayant ramené en France, il résolut d'offrir son épée au roi de Suède, Gustave-Adolphe, qu'on disait quelque part en Allemagne à combattre les Impériaux, et de lui conduire ses troupes, à lui Jean de Gassion, car il n'entendait pas se présenter seul, en pauvre hère, devant le monarque. Il entraîna quinze ou vingt cavaliers de son régiment, s'embarqua avec eux pour la Baltique et aborda par hasard, — ceci est de l'histoire, — sur un rivage où Gustave-Adolphe était justement à se promener; ces choses-là n'arrivent plus passé vingt ans. Jean le salua, et lui exposa en latin son grand désir de le servir. Le roi, amusé, consentit à mettre ce docte gamin à l'essai, et c'est ainsi que Gassion devint colonel à vingt-deux ans. Sans le latin, il aurait peut-être manqué sa carrière; sa

(1) *Vie et mort du maréchal de Gassion*, par Théophraste Renaudot (Cimber et Danjou).

harangue cicéronienne, débitée à l'improviste dans les circonstances pittoresques qu'on a vues, avait prévenu en sa faveur un prince qui était lui-même très lettré. Après la mort du roi de Suède, Gassion rentra en France, gagna avec Condé la bataille de Rocroy et mourut au siège de Lens d'une balle dans la tête, laissant la réputation d'un brillant soldat et d'un homme de bien, d'autant de vertu que de courage. Il n'avait jamais voulu se marier. Quand on lui en parlait, il répondait « qu'il ne faisait pas assez de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. » C'est le mot d'un pessimiste, et ce n'est guère de son temps.

La Rochefoucauld, qu'on n'accusera pas d'avoir été naturellement romanesque, offre un autre exemple des miracles qu'opère la jeunesse; il ne lui serait pas arrivé d'agir, une fois dans sa vie, en vrai paladin, s'il ne s'était lancé dans la politique avant que d'avoir barbe au menton. Il avait fait sa première campagne à quinze ans avec le grade de « mestre de camp. » L'année suivante il était à la cour, mêlé aux partis et occupé à faire de l'opposition à Richelieu, sans pouvoir s'empêcher de n'être qu'un adolescent, encore très éloigné de la prudence désabusée des *Maximes*. La saveur toute spéciale que cette saison de la vie donne aux âmes s'était communiquée à la sienne à l'heure marquée par la nature, l'imprégnant d'un petit parfum d'héroïsme et de poésie; il n'oublia jamais avec quel bonheur il avait été fou pendant une semaine ou deux. Il avait alors vingt-trois ans. La reine Anne d'Autriche était au plus fort de sa disgrâce, maltraitée et persécutée par son époux et par Richelieu. « Dans cette extrémité, dit La Rochefoucauld en ses *Mémoires*, abandonnée de tout le monde, manquant de toutes sortes de secours, et n'osant se confier qu'à Mlle d'Hautefort et à moi, elle me proposa de les enlever toutes deux et de les emmener à Bruxelles. Quelque difficulté et quelque péril qui me parussent dans un tel projet, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je n'en avais eu de ma vie. J'étais dans un âge où l'on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes, et je ne trouvais pas que rien le fût davantage que d'enlever en même temps la reine au roi son mari et au cardinal de Richelieu qui en était jaloux, et d'ôter Mlle d'Hautefort au roi qui en était amoureux. » L'entreprise n'était point banale en effet. La Rochefoucauld s'en chargea avec enthousiasme, et n'y renonça que parce que la reine changea de dessein. Il avait eu comme tout le monde son coup de jeunesse, il avait manqué faire

sa folie. Il disait en songeant à ce projet extravagant : « La jeunesse est une ivresse continuelle ; c'est la fièvre de la raison. »

Louis de Pontis, l'un des familiers de Louis XIII, était un cadet de Provence dont plus d'une aventure a défrayé nos romans de cape et d'épée. Il était né en 1583 : « Étant âgé de quatorze ans, disent ses *Mémoires*, et ayant perdu mon père et ma mère, je sentis une inclination extraordinaire pour la guerre, et je résolus de commencer à en apprendre le métier. » Après deux années de régiment, se sentant mûr pour les grandes actions, Pontis arrive à Paris, pauvre comme D'Artagnan à ses débuts, monté comme lui sur une rosse, et s'en va trouver Crillon, qu'il intéresse à son sort. Le voilà au régiment des Gardes devant que d'avoir fini de grandir, et rangé à l'instant parmi ceux qu'on était sûr de trouver là où il y avait une frasque à commettre ou un danger à courir. Chevaleresque et intrépide, plein d'invention et d'audace, il vécut flamberge au vent, semant les actions héroïques, marchant dans tous les guêpiers, aujourd'hui l'admiration de l'armée, demain à deux doigts d'être fusillé ou pendu. L'un de ses plus beaux exploits fut de défendre un château fortifié avec trois hommes, pour le compte du futur maréchal de Créqui, qui avait une petite guerre privée avec sa sœur, Mme de Monravel. Ils se disputaient une terre proche Juvisy, et avaient trouvé plus simple de régler leur affaire par les armes que de recourir à la chicane. Mme de Monravel était en possession du château, qu'elle faisait garder par des gens à elle. Pontis mit les gardes dehors, moitié par ruse, moitié par force, et s'installa en leur lieu et place. Mme de Monravel le fit assiéger par un prévôt accompagné de ses archers et de « tous les paysans de quatre ou cinq villages voisins. » Il intimida les assaillans par des trucs de féerie : — « Toutes les nuits, nous faisions paraître plus de cinquante mèches allumées sur des perches qui en portaient dix ou douze, chacune espacée ainsi que des mousquetaires. De plus, on en mettait à tous les coins de la maison, et on les remuait de temps en temps, pour faire croire qu'on relevait les sentinelles. » L'ennemi crut à une vraie garnison, demanda du renfort, du canon et se prépara à un assaut dans les règles. Quand Pontis vit que le jeu devenait sérieux, il profita de la nuit pour se laisser glisser du haut des murs le long d'une corde. Ses hommes en firent autant. Ils coururent tous ensemble aux assiégeans avec le plus de tapage possible, en criant : Tue ! Tue ! et profitèrent de leur

épouvante pour filer au travers et disparaître. Pontis avait alors vingt-deux ans. Sa carrière militaire fut un tissu d'aventures du même genre. Devenu vieux, il se retira à Port-Royal-des-Champs, où les autres « Messieurs » prenaient plaisir à lui faire conter son histoire. Nicole s'est porté garant de sa véracité.

Arnauld d'Andilly n'a pas une biographie aussi romanesque. L'histoire de sa jeunesse, telle qu'il la raconte dans ses *Mémoires*, est néanmoins d'un vif intérêt, à cause des détails qu'elle nous donne sur l'éducation des fils de la haute bourgeoisie, aux environs de l'an 1600. Arnauld d'Andilly avait commencé le grec et le latin à la maison, sous la surveillance d'un père instruit. Vers la dixième année, les siens jugèrent le moment venu de mêler dans sa petite tête les réalités aux spéculations. Il était destiné aux « emplois civils. » Les journées furent coupées en deux, moitié pour l'étude désintéressée, moitié pour la pratique, et il fit son apprentissage de fonctionnaire sans que le thème ou la version y perdissent rien. La matinée resta consacrée aux leçons et aux devoirs; elle était longue; on se levait à quatre heures chez ses parens. L'écolier devint bon latiniste, et même bon helléniste. Il écrivait très proprement le français et avait de la lecture. Les dix ou douze gros volumes de ses œuvres sont là pour attester qu'il en savait beaucoup plus long que nos bacheliers, tout en ne sachant pas, ou guère, les mêmes choses. A onze heures il fermait ses dictionnaires, disait adieu à son précepteur et à la pédagogie, enfourchait un cheval et s'en allait à travers Paris chez l'un de ses oncles, nommé Claude, qui s'était chargé de lui apprendre ce qui ne se trouve pas dans les livres. Nos pères veillaient avec soin sur ces premiers contacts avec la réalité. Ils tâchaient de ne pas abandonner au hasard cette initiation, qui laisse presque toujours des traces ineffaçables. L'oncle Claude de la Mothe-Arnauld, « trésorier général de France, » installait son neveu dans son cabinet et lui donnait des dossiers à étudier. Il fallait que ce petit bonhomme de dix ans débrouillât une affaire et en rendît compte de vive voix. A quinze ans, ses classes étant terminées, un autre oncle, intendant des finances, lui fit mettre la main à la pâte dans ses bureaux. A seize, le petit Arnauld était M. Arnauld d'Andilly, chargé d'un service public, reçu à la cour, admis bientôt à assister derrière la chaise du roi au conseil des finances, pour entendre « opiner » et se former aux grandes affaires.

Une telle éducation n'était pas une exception. Les fils de la

bonne bourgeoisie étaient tous élevés à peu près de même, avec plus ou moins de succès, suivant leurs dons naturels. Omer Talon, avocat général au Parlement de Paris et l'un des grands orateurs parlementaires du siècle, avait aussi fait de fortes études classiques; les citations grecques et latines se pressaient sur ses lèvres en improvisant. Il avait de « vastes connaissances » dans la science du droit, beaucoup plus compliquée au XVIIe siècle qu'à présent. Cependant, lui non plus n'avait pas traîné sur les bancs. A dix-huit ans, il était reçu avocat, commençait à plaider et devenait célèbre immédiatement. Au même âge, Perrot d'Ablancourt, le traducteur des Anciens, était avocat au Parlement, après d'excellentes humanités et plusieurs années de philosophie, de droit et autres « études supérieures. » Antoine Le Maître, le premier solitaire de Port-Royal, qui avait commencé par être à vingt et un ans le plus grand avocat de Paris, avait trop bien profité de ses humanités rapides; du temps qu'il plaidait, on lui reprochait de mettre du grec et du latin partout.

La noblesse sacrifiait presque toujours l'instruction, qu'elle méprisait, à l'impatience de voir ses fils dans la vie active. Elle mettait ceux-ci dans les pages dès l'âge de treize ou quatorze ans, ou à « l'académie, pour apprendre à se servir d'un cheval, à tirer des armes, à voltiger et à danser (1). » Les livres et les écritoires passaient aux yeux des gens de qualité pour des ustensiles roturiers, bons pour les plumitifs et les « beaux-esprits. » — « Aussi, écrit M. d'Avenel en parlant du règne de Louis XIII (2), les gentilshommes sont-ils parfaitement ignorans, les plus illustres comme les plus modestes; il y a entre eux, sous ce rapport, à quelques exceptions près, égalité absolue. Le connétable de Montmorency était « en réputation d'homme de grand sens, bien qu'il n'eût aucune instruction, et à peine sut-il écrire son nom. » Maint grand seigneur n'en savait pas plus long, et cette ignorance n'était pas « honteuse, au contraire; elle était voulue, affectée, glorieuse, » imitée avec empressement par la petite noblesse. « Je ne taille ma plume qu'avec mon épée, disait fièrement un gentilhomme. — Je ne m'étonne donc pas, riposta un bel esprit, que vous écriviez si mal. »

Les exceptions dépendaient du caprice des pères, et se rencontraient parfois où on les aurait le moins attendues. Le fameux

(1) Lettre de Pontis. — (2) *Richelieu et la monarchie absolue.*

Bassompierre, arbitre de la mode et fleur des courtisans, qui brûla en une fois plus de six mille lettres de femmes, qui portait des habits de 14000 écus et pouvait encore les décrire vingt-cinq ans après, avait fait des études très complètes, et sur un plan qu'on ne se figurait peut-être pas aussi ancien. Il avait suivi le collège jusqu'à seize ans et était allé se perfectionner à l'étranger, en Allemagne d'abord, où il avait travaillé la rhétorique, la logique, la physique, le droit, Hippocrate, Aristote et « les cas de conscience ; » en Italie ensuite, où il avait fréquenté les meilleurs manèges, les meilleures salles d'armes, une école de fortifications et plusieurs cours princières. A dix-neuf ans, il était brillant cavalier, bon musicien, il avait de la culture et du monde, et il revenait débuter avec éclat à la cour de France.

Le grand Condé, général en chef à vingt-deux ans, avait fait ses classes au collège de Bourges et ses « exercices » à une « académie » de Paris, traité partout, sur l'ordre de son père, comme le premier écolier venu. Il parlait latin à sept ans, était en rhétorique à onze, avait travaillé la philosophie, le droit, les mathématiques et l'italien, tournait joliment les vers et excellait aux exercices du corps. Louis XIII applaudisssait à ces fortes études, à cette éducation démocratique, peut-être par un retour sur lui-même, et « disait à tout le monde qu'il voulait... faire instruire et élever monsieur le Dauphin de la même manière (1). » A mesure que le siècle avançait, on se convertissait à l'idée qu'un noble pouvait « étudier » sans déroger. Pontis, l'aventureux Pontis qui n'avait jamais moisi nulle part, voulait qu'on prît le temps d'instruire la jeunesse. Il écrivait (2) à quelqu'un qui lui avait demandé conseil pour l'éducation de deux jeunes seigneurs de la cour : « Je commencerai par vous avouer que je ne suis pas du sentiment de ceux qui veulent que leurs enfans n'aient de science qu'autant qu'il en faut, disent-ils, pour un gentilhomme, car puisque la science... apprend à raisonner et à bien parler en public, n'est-elle pas nécessaire à ceux qui par la grandeur de leur naissance, de leurs emplois et de leurs charges, peuvent en avoir besoin en tant de rencontres? Je sais que plusieurs croient aussi que la fréquentation des femmes vertueuses et habiles ouvre et polit davantage l'esprit d'un jeune cavalier que l'entretien d'un homme de lettres ; mais je ne suis pas non plus de cet avis... »

(1) *Mémoires* de Lenet.
(2) Peu d'années avant sa mort, survenue en 1670.

Pontis voulait pourtant qu'on mît grande différence entre l'enfant destiné à la robe et celui qui est voué à la profession des armes. « Le premier ne doit jamais discontinuer ses études; et il suffit que l'autre étudie jusqu'à quinze ou seize ans... Après cela on le doit mettre à l'Académie... »

Pontis ne faisait que suivre le courant. Au moment où naquit la Grande Mademoiselle, l'homme de qualité n'avait plus le droit d'être ce qu'on appelait « un brutal. » Des mœurs nouvelles exigeaient qu'il eût du goût, à défaut de science, et qu'il se fût formé dans « l'entretien d'un homme de lettres » à juger des « ouvrages de l'esprit. » Le maréchal de Montmorency (1), fils du connétable qui savait à peine signer, « avait toujours des gens d'esprit à ses gages, qui faisaient des vers pour lui, qui l'entretenaient d'un million de choses, et lui disaient quel jugement il fallait faire des choses qui couraient en ce temps-là (2). » Il était de bon ton dans les grandes maisons de s'attacher au moins un « autheur; » en l'absence de journaux et de revues, il remplaçait nos chroniques littéraires et nos articles de critique, il parlait le feuilleton dramatique ou le compte rendu du dernier roman.

On fut très longtemps à faire un pas de plus et à permettre au noble d'être son propre « autheur » et de composer lui-même ses « ouvrages de l'esprit. » Celui qui succombait à la démangeaison d'écrire devait à sa naissance de s'en cacher ou de s'en excuser. Mlle de Scudéry fait dire à Sapho, c'est-à-direà elle-même, dans *le Grand Cyrus* (3) : « Il n'y a rien de plus incommode que d'être bel esprit, ou d'être traité comme l'étant, quand on a le cœur noble et quelque naissance. Car enfin, je pose pour indubitable que, dès qu'on se tire de la multitude par les lumières de son esprit et qu'on acquiert la réputation d'en avoir plus qu'un autre, et d'écrire assez bien en vers ou en prose pour pouvoir faire des livres, on perd la moitié de sa noblesse, si on en a, et l'on n'est point ce qu'est un autre de la même maison et du même sang, qui ne se mêlera point d'écrire... On vous traite tout autrement... » Vers la même époque, Tallemant des Réaux écrivait de M. de Montausier, l'époux de la belle Julie d'Angennes et l'un des satellites de l'hôtel de Rambouillet : — « Il fait trop le métier de bel esprit pour un homme de qualité, ou du moins il le fait trop sérieusement... Il a fait des traductions... » La nuance est marquée

(1) Décapité en 1632, à trente-sept ans. — (2) Tallemant.
(3) Le 1er vol. du *Grand Cyrus* parut en 1649, le dernier en 1653.

d'un trait juste ; l'homme de qualité qui écrivait devait se garder d'attacher de l'importance à ses œuvres. On s'était repris de goût pour la politesse de l'esprit, qui avait presque disparu dans le fracas des guerres civiles, mais on conservait toutefois dans la bonne société l'horreur des générations précédentes pour les pédans et le pédantisme.

Ignorans ou instruits, ces éducations hâtives les jetaient tous dans les différentes carrières à peine adolescens et dans la fleur de l'étourderie, mais aussi de l'enthousiasme et de la générosité. La France s'en trouva bien ; les temps auraient été trop durs sans le correctif de leurs illusions et de leur belle humeur. Les traditions des siècles où la force était tout pesaient encore sur les âmes. L'une de ces traditions voulait que l'homme fût « dressé au sang » dès son enfance ; on citait un seigneur qui faisait tuer ses prisonniers par son petit garçon, âgé de dix ans. Une autre dispensait d'avoir pitié des humbles ; la souffrance roturière n'existait pas pour un gentilhomme. Il y avait ainsi tout un héritage d'idées inhumaines par lesquelles étaient protégés et entretenus les restes de barbarie qui traînaient dans les mœurs et qui ont failli rendre odieux ces beaux cavaliers. Ceux-ci ont été sauvés par le rayon de poésie qui s'est posé sur eux. Ils étaient bien querelleurs, mais si braves, bien sauvages quelquefois, mais si dévoués, et si gais, et si amoureux. Ils étaient extraordinairement vivans, parce qu'ils étaient, ou qu'ils avaient été, extraordinairement jeunes, comme on ne sait plus et comme on ne peut plus l'être à présent.

Ils avaient donné aux femmes de leur crânerie. Les deux sexes vivaient beaucoup de la même vie, dans les hautes classes. Ils fréquentaient les mêmes lieux et y partageaient les mêmes plaisirs. On se rencontrait dans les ruelles, à la comédie, au bal, à la promenade, à la chasse, dans les voyages à cheval et même dans les camps. Une femme de qualité avait des occasions continuelles de se pénétrer de l'esprit de son temps. Il en résulta que les ambitieuses et les imaginatives voulurent avoir leur part de la vie publique, et elles se la taillèrent si belle que Richelieu se plaignait de l'importance des Françaises dans l'État. On les vit se mêler de politique, intriguer et conspirer comme les hommes, qu'elles poussèrent aux plus folles équipées. Quelques-unes avaient des garde-robes de déguisemens et couraient les rues et les grands chemins en moines ou en gentilshommes. Plusieurs

manièrent l'épée, en duel et à la guerre; toutes cavalcadaient. Elles étaient belles personnes, courageuses, et elles trouvaient le moyen de ne pas perdre leur grâce à ces jeux virils; jamais femmes, au contraire, ne furent plus femmes. Les hommes les adoraient. Ils tremblaient qu'on ne les leur gâtât, et ce fut le motif de leur résistance opiniâtre aux idées qui commençaient à se faire jour dans la société féminine sur l'éducation des filles. Je ne peux pas trouver que les hommes eussent raison, mais je les comprends; la belle dame du temps de Louis XIII était une jolie œuvre d'art.

Il se trouva que la Grande Mademoiselle vint en âge d'apprendre au moment même où la question de l'instruction des filles se posait dans les cercles polis. Sa gouvernante, à qui revenait le soin de diriger son éducation, se trouva pressée entre les défenseurs de l'ancienne ignorance et les premiers partisans des « clartés de tout. » Mme de Saint-Georges n'eut pas d'hésitation. Elle s'en tint aux vieux usages, et la plus grande princesse de France sut tout juste lire et écrire. Quelques explications sont nécessaires pour justifier, dans la mesure où elle peut l'être, une mesure aussi radicale.

V

Les Femmes savantes auraient pu être écrites sous Richelieu. Philaminte n'avait pas attendu Molière pour protester contre l'ignorance où les mœurs et les préjugés maintenaient son sexe. A l'apparition de la pièce, en 1672, il y avait plus d'un demi-siècle que l'on disputait en vain dans les ruelles à la mode sur ce qu'une femme doit ou ne doit pas savoir. Il aurait fallu s'entendre d'abord sur ce qu'elle doit être au foyer domestique et dans les relations sociales, et l'on commençait justement à ne plus s'entendre là-dessus. Les hommes étaient presque unanimes à ne pas vouloir de changemens. Les nobles avaient des maîtresses exquises et d'incomparables alliées politiques; les bourgeois avaient d'excellentes ménagères; et il leur semblait à tous que l'instruction serait inutile aux unes comme aux autres. La majorité des femmes se rangeait à cet avis. La minorité entrevoyait des vies ou plus sérieuses, ou plus intelligentes, pour lesquelles l'ignorance absolue était un obstacle; mais elle trouvait les hommes butés contre l'idée de faire faire des études à leurs

filles. Ils n'admettaient pas qu'il y eût une distinction entre une personne cultivée et une « savante, » le mot d'alors pour bas-bleu. On est obligé d'avouer qu'ils n'avaient pas toujours tort. Pour une raison qui m'échappe, le savoir a eu de la peine, chez la femme, à faire bon ménage avec le naturel et la simplicité. Il a fallu s'y mettre. Aujourd'hui encore, il n'est pas mauvais de se surveiller un peu. Dans le temps qui nous occupe, les « fausses précieuses » avaient fait un tort considérable, par leurs prétentions et leurs grimaces, à la cause de l'instruction des filles. Celles qui s'intitulaient les vraies précieuses, et qui travaillaient, sous l'impulsion de l'hôtel de Rambouillet, à épurer le langage et les mœurs, n'ignoraient pas combien les autres les compromettaient. Mlle de Scudéry, qui savait « presque tout ce qu'on pouvait savoir » et se piquait de n'en être pas moins modeste, ne pouvait prendre son parti d'être confondue par le public avec les Trissotin femelles dont elle sentait si vivement les ridicules. Elle s'est défendue de leur ressembler dans plusieurs passages du *Grand Cyrus* où sont discutées avec infiniment de bon sens les questions que l'on nomme aujourd'hui féministes.

Damophile affecte d'imiter *Sapho*, et n'est que sa caricature. Sapho « ne fait point la savante, » sa conversation est « naturelle, galante et commode. » Damophile « avait toujours cinq ou six maîtres, dont le moins savant lui enseignait, je crois, l'astrologie; elle écrivait continuellement à des hommes qui faisaient profession de science; elle ne pouvait se résoudre à parler à des gens qui ne sussent rien. On voyait toujours sur sa table quinze ou vingt livres, dont elle tenait toujours quelqu'un quand on arrivait dans sa chambre et qu'elle y était seule, et je suis assuré qu'on pouvait dire sans mensonge qu'on voyait plus de livres dans son cabinet qu'elle n'en avait lu, et qu'on en voyait moins chez Sapho qu'elle n'en lisait. De plus, Damophile ne disait que de grands mots, qu'elle prononçait d'un ton grave et impérieux, quoiqu'elle ne dît que de petites choses; et Sapho, au contraire, ne se servait que de paroles ordinaires pour en dire d'admirables. Au reste, Damophile, ne croyant pas que le savoir pût compatir avec les affaires de sa famille, ne se mêlait d'aucuns soins domestiques : mais pour Sapho, elle se donnait la peine de s'informer de tout ce qui était nécessaire pour savoir commander à propos jusques aux moindres choses. Damophile non seulement parle en style de livre, mais elle parle même toujours de livres, et ne

fait non plus de difficulté de citer les auteurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignait publiquement dans quelque académie célèbre... Elle cherche... avec un soin étrange à faire connaître tout ce qu'elle sait, ou tout ce qu'elle croit savoir, dès la première fois qu'on la voit ; et il y a enfin tant de choses fâcheuses, incommodes et désagréables en Damophile, qu'on peut assurer que, comme il n'y a rien de plus aimable ni de plus charmant qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connaissances, quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule et de si ennuyeux qu'une femme sottement savante. »

Mlle de Scudéry enrageait quand des maladroits, la prenant pour une Damophile et cherchant à lui dire quelque chose d'agréable, la consultaient « sur la grammaire » ou « touchant un vers d'Hésiode. » Son dépit retombait sur les « savantes, » à qui elle reprochait de donner raison aux préjugés et d'être cause, par leur insupportable pédanterie, que tant de jeunes filles, dans les meilleures familles, n'apprenaient même pas leur langue et pouvaient à peine se faire comprendre la plume à la main. « La plupart des dames, dit son *Nicanor*, semblent écrire pour n'être pas entendues, tant il y a peu de liaison en leurs paroles et tant leur orthographe est bizarre. » — « Il est certain, réplique Sapho, qu'il y a des femmes qui parlent bien, qui écrivent mal, et qui écrivent mal purement par leur faute... Cela vient sans doute de ce que la plupart des femmes n'aiment point à lire, ou de ce qu'elles lisent sans aucune application et sans faire même nulle réflexion sur ce qu'elles ont lu ; ainsi, quoiqu'elles aient lu mille et mille fois les mêmes paroles qu'elles écrivent, elles les écrivent pourtant tout de travers, et en mettant les lettres les unes pour les autres, elles font une confusion qu'on ne saurait débrouiller, à moins que d'y être fort accoutumé. — Ce que vous dites est tellement vrai, reprend *Erinne*, que je fis hier une visite à une de mes amies qui est revenue de la campagne, à qui j'ai reporté toutes les lettres qu'elle m'a écrites pendant qu'elle y était, afin qu'elle me les lût. »

Mlle de Scudéry n'exagérait pas. Nos arrière-grand'mères ne voyaient pas l'utilité de mettre l'orthographe. Chacune s'en tirait à la grâce de Dieu. La marquise de Sablé, « sérieuse et même savante, » au témoignage de Sapho, « le type de la parfaite précieuse, » d'après Cousin, écrivait j'*husse*, notre *broulerie*, votre

houbly. Une autre précieuse, Mme de Bregy, qui a été imprimée en prose et en vers, écrivait à Mme de Sablé, dans leur vieillesse à toutes deux : « ... Je vous diré que je viens d'aprendre que samedi, Monsieur, Madame et les poupons reviene à Paris, et que pour aujourd'huy la Rayne et Mme de Toscane vont à Saint-Clou don la naturelle bauté sera reausé de toute les musique possible et d'un repas manifique don je quiterois tous les gous pour une écuelle non pas de nantille, mes pour une de vostre potage; rien n'étan si délisieus que d'an manger an vous écoutan parler (19 septembre 1672). » Il est juste d'ajouter que beaucoup d'hommes étaient femmes sur ce point. La lettre que voici, du duc de Gesvres, « premier gentilhomme » de Louis XIV, n'a rien à envier à la précédente : « (Paris, ce 20 septembre 1677.) Monsieur me trouvant oblige de randre unne bonne party de l'argan que mais enfant ont pris de peuis quil sont en campane monsieur cela m'oblije a vous suplier très humblemant monsieur de me faire la grasse de commander monsieur quant il vous plera que lon me pay la capitenery de Mousaux monsieur vous asseurant que vous moblijeres fort sansiblement monsieur comme ausy de me croire avec toute sorte de respec monsieur vostre très humble et très obéissant serviteur. »

Trop est trop! sans avoir la superstition de l'orthographe, on ne peut que louer Mlle de Scudéry d'avoir rompu des lances en sa faveur. Elle aurait voulu aussi qu'à ces premiers élémens vînt s'ajouter un certain fonds de connaissances solides, qu'on mît aux jeunes filles autre chose en tête que les chiffons et la « galanterie (1). » — « Sérieusement, disait-elle, y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres (2), de ne s'habiller point d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie

(1) *Galanterie* signifie ici l'agrément des manières et toutes les choses du goût.
(2) *Propre* se prenait dans le sens d'élégant, de bien mis.

dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusques à sa mort et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite; et vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises... J'en sais une qui dort plus de douze heures tous les jours, qui en emploie trois ou quatre à s'habiller, ou pour mieux dire à ne s'habiller point, car plus de la moitié de ce temps-là se passe à ne rien faire ou à défaire ce qui avait déjà été fait. Ensuite elle en emploie encore bien deux ou trois à faire divers repas, et tout le reste à recevoir des gens à qui elle ne sait que dire, ou à aller chez d'autres qui ne savent de quoi l'entretenir. »

Mlle de Scudéry n'approuvait pas non plus qu'une femme tournât au pot-au-feu et ne fût que la première servante de son mari. Toutefois, lorsqu'on la pressait de tracer un programme d'éducation et de « dire précisément ce qu'une femme doit savoir, » le problème était encore si neuf qu'elle-même se trouvait embarrassée pour répondre. Elle se dérobait et se rejetait dans les généralités : « Il serait sans doute assez difficile, répondait-elle à un interlocuteur imaginaire, de donner une règle générale, car il y a une si grande diversité dans les esprits qu'il ne peut y avoir de loi universelle qui ne soit injuste. Mais ce que je pose pour fondement est qu'encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes. Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste, et qu'elle sait le monde; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : c'est une savante... Ce n'est point que celle qu'on n'appellera point savante ne puisse savoir autant et plus de choses que celle à qui on donnera ce terrible nom, mais c'est qu'elle se sait mieux servir de son esprit, et qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos. » Et quelqu'un demandant à Sapho de quoi sert aux femmes une science qu'elles n'oseraient montrer : « Elle leur sert, répliqua-t-elle

à entendre ce que de plus savans qu'elles disent, et à en parler même à propos, sans en parler pourtant comme les livres en parlent, mais seulement comme si le simple sens naturel leur faisait comprendre les choses dont il s'agit. Joint qu'il y a mille agréables connaissances dont il n'est pas nécessaire de faire un si grand secret. En effet, on peut savoir quelques langues étrangères, on peut avouer qu'on a lu Homère, Hésiode et les excellens ouvrages de l'illustre *Aristée* (1), sans faire trop la savante; on peut même en dire son avis d'une manière si modeste et si peu affirmative que, sans choquer la bienséance de son sexe, on ne laisse pas de faire voir qu'on a de l'esprit, de la connaissance et du jugement. »

Elle avait sous les yeux la femme qu'elle aurait voulu donner en modèle à toutes les autres, celle qui savait le latin, qui faisait ses délices de saint Augustin, et que personne n'aurait jamais eu l'idée d'appeler une « savante. » M[lle] de Scudéry était infiniment reconnaissante à la charmante Sévigné de plaider d'exemple en faveur de ses idées. Elle l'a peinte avec une complaisance visible sous le nom de *Clarinte* (2) : « Sa conversation est aisée, divertissante et naturelle ; elle parle juste, elle parle bien, elle a même quelquefois certaines expressions naïves et spirituelles qui plaisent infiniment... Clarinte aime fort à lire, et ce qu'il y a de mieux c'est que, sans faire le bel-esprit, elle entend admirablement toutes les belles choses. Elle a même appris la langue africaine avec une facilité merveilleuse... Elle a tant de jugement, qu'elle a trouvé le moyen, sans être ni sévère, ni sauvage, ni solitaire, de conserver la plus belle réputation du monde... Ce qu'il y a encore de merveilleux en cette personne, c'est qu'en l'âge où elle est, elle songe aux affaires de sa maison aussi prudemment que si elle avait toute l'expérience que le temps peut donner à un esprit fort éclairé; et ce que j'admire encore plus, c'est que, quand il le faut, elle se passe du monde et de la cour et se divertit à la campagne avec autant de tranquillité que si elle était née dans les bois... J'oubliais à vous dire qu'elle écrit comme elle parle, c'est-à-dire le plus agréablement et le plus galamment qu'il est possible. »

On ne découvrira pas de programme d'études qui fabrique des Sévigné. Il faut à toute force que la nature y ait mis du sien; le rôle de l'éducation se borne à la faire rentrer dans ses avances.

(1) Chapelain.
(2) Dans le roman de *Clélie*.

Mlle de Chantal avait été admirablement dirigée par son oncle, l'abbé de Coulanges; je ne crois pas que l'on trouve jamais mieux pour former une femme distinguée, en dehors des préoccupations de carrière qui dominent de nos jours l'éducation des filles. Ménage et Chapelain lui avaient fait faire sa rhétorique ; elle lut et relut toute sa vie Tacite et Virgile dans l'original. Elle savait l'italien et l'espagnol, possédait sur le bout du doigt les historiens anciens et modernes, les moralistes, les écrivains religieux, et ce fond sérieux et solide, qu'elle entretint et renouvela jusqu'à son dernier jour, ne l'empêchait pas d'adorer les vers, le théâtre, les romans, l'esprit sous toutes ses formes. Elle avait bon air en dansant et chantait bien, « d'une manière passionnée, » disent les contemporains. L'abbé de Coulanges l'avait aussi dressée à avoir de l'ordre et à payer ses dettes, contrairement aux usages reçus. C'était une femme complète; elle faisait même quelques fautes d'orthographe, juste ce qu'il en fallait pour avoir le droit d'être un écrivain de génie sans déroger au bel air et à la naissance.

D'autres encore, à la cour ou à la ville, donnaient raison à la thèse de Mlle de Scudéry. Un plus grand nombre lui donnaient tort par leur ressemblance avec sa Damophile, à commencer par la bonne Gournay, la « fille d'alliance » de Montaigne, qui prononçait doctoralement, du haut de son grec et de son latin, sur les sujets les plus scabreux, les plus déplaisans dans une bouche féminine, sous prétexte qu'il s'agissait de l'antiquité, et que tout en est vénérable. Un autre bas-bleu, la vicomtesse d'Auchy, avait fondé chez elle des conférences où le beau monde s'étouffait pour entendre prouver « la Trinité par raison naturelle, » ou les idées innées par raison démonstrative, en interrogeant des petits enfans sur la philosophie et la théologie. La dame du logis avait imprimé sous son nom et avec son portrait des homélies sur les épîtres de saint Paul, qu'elle avait achetées en manuscrit à un docteur en théologie et qui firent la fortune du libraire : « La nouveauté de voir une dame de la cour commenter le plus obscur des apôtres faisait que tout le monde achetait ce livre (1). » L'archevêque de Paris finit par lui intimer l'ordre de « laisser la théologie à la Sorbonne. »

Mlle Des Jardins déclamait ses vers dans les salons avec de

(1) Tallemant.

grandes « contorsions » et des yeux « mourans, » et trouvait fort mauvais qu'on lui préférât Corneille. Mlle Diodée faisait fuir les gens à force de belles pensées sur Zoroastre ou Hermès Trismégiste. Une autre ne parlait que d'éclipses et de comètes. Leur pédantesque séquelle transportait d'horreur « l'honnête homme. » Plus il était de haute naissance, plus il estimait un affreux malheur d'être marié à une « savante. » Par contre-coup, les jeunes filles les plus nobles étaient aussi les plus ignorantes. Mlle de Maillé-Brezé, nièce du cardinal de Richelieu, était complètement illettrée lors de son mariage avec le grand Condé, en 1641. On trouva que c'était aller trop loin, et l'on profita de la première campagne de son époux pour la dégrossir : « L'année d'après son mariage, nous dit Mademoiselle, elle fut envoyée au couvent des Carmélites de Saint-Denis, pour lui faire apprendre à lire et à écrire durant l'absence de monsieur son mari. »

Les *Contes de Perrault*, miroir fidèle des mœurs de leur siècle, nous apprennent ce que devait être une princesse « accomplie. » La Belle-au-Bois-dormant a pour marraines toutes les fées qu'on peut trouver dans le pays, « afin que chacune d'elles lui faisant un don... la princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables... La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instrumens dans la perfection. » Perrault avait calqué sa princesse sur celles de la vie réelle. La Grande Mademoiselle fut élevée exactement comme la Belle-au-Bois-dormant. Sa gouvernante avait trop d'expérience pour la charger d'une science qui l'aurait rendue redoutable aux hommes, et s'en remit aux fées du soin de lui donner « toutes les perfections imaginables. » Il en manqua malheureusement plusieurs au baptême ; les fées n'avaient donné à Mademoiselle ni une voix de rossignol, ni une grâce admirable. Sa ressemblance avec les héroïnes de Perrault n'en est pas moins frappante. Il y a parenté évidente d'esprit et de sentimens. Les princesses des *Contes* n'ont jamais en tête que d'épouser le fils du roi. La Grande Mademoiselle fut convaincue par tout ce qu'elle voyait et entendait que la Providence n'y va pas à l'aveuglette en créant une personne « de sa qualité, » et

qu'il était écrit dans le ciel, de toute éternité, qu'elle épouserait un grand prince. Sa vie se consuma en vains efforts pour accomplir l'oracle, et ses mariages manqués feront toute son histoire.

VI

Le début de ses *Mémoires* nous montre la cour de Louis XIII et les affaires du temps vues par une petite fille. C'est un aspect auquel les historiens ne nous avaient pas accoutumés. Il rétrécit naturellement les horizons. La petite princesse ne savait même pas qu'il se passait quelque chose en Allemagne. Elle ne pouvait pas ignorer la lutte de Richelieu contre les grands, qui causait autour d'elle tant de changemens de visages, mais elle la rapetissait dans son esprit aux proportions d'une querelle entre son père et le cardinal. Ses jugemens sur les hauts personnages qu'elle fréquente lui sont dictés par des raisons purement sentimentales. Les uns y gagnent, les autres y perdent.

Louis XIII est l'un des gagnans. Il était bon oncle, très affectueux avec sa nièce, à laquelle il savait un gré infini de n'être qu'une fille, après la peur qu'il avait eue de se voir naître un héritier chez son frère. Il se faisait amener Mademoiselle au Louvre par la galerie du bord de l'eau, et se laissait égayer par sa turbulence et par ses indiscrétions d'enfant gâté. Anne d'Autriche lui témoignait une vive tendresse; mais les enfans ne s'y trompent guère : « Je pense, dit Mademoiselle, que les amitiés qu'elle me faisait n'étaient que des effets de celle qu'elle avait pour Monsieur. » Un peu plus loin, elle déclare formellement que la reine, se croyant destinée à un prochain veuvage, avait formé le « dessein... d'épouser Monsieur. » Quoi qu'il en fût de ce projet, il est certain que la reine caressait la fille pour l'amour du père. Anne d'Autriche ne pardonna jamais à Mademoiselle l'hiver de 1626-1627. Elle lui en voulut toujours de son propre effacement pendant les mois de grossesse où la duchesse d'Orléans promettait orgueilleusement un dauphin à la France.

Monsieur, avec sa grâce et son inconscience de chat, avait tout à gagner à être vu par des yeux d'enfant. C'était un charmant camarade de jeu, gai, complaisant, et aimant sa fille, du moins pour l'instant; on ne pouvait jamais répondre du lendemain avec lui. Le cardinal de Richelieu avait tout à perdre; il fut pour la petite princesse des Tuileries le Croquemitaine de la cour. Quand on

songe que c'est ainsi, avec cette physionomie d'ogre et d'éternel trouble-fête, qu'il apparaissait aux millions de Français incapables de comprendre sa politique, la silhouette qu'en trace Mademoiselle devient dramatique, dans sa profonde niaiserie.

Marie de Médicis avait pu disparaître du Luxembourg et de Paris, à la suite de la *Journée des Dupes* (11 novembre 1630), sans que sa petite-fille le remarquât : « J'étais encore si jeune alors, que je ne me souviens pas seulement de l'avoir vue. » Il n'en avait pas été de même du départ de Monsieur, qui venait continuellement aux Tuileries. L'enfant s'en était aperçue. Elle avait compris que son père était puni; et on ne lui avait pas laissé ignorer quel était l'insolent qui mettait en pénitence « même les personnes royales, » au mépris de toutes les lois divines et humaines. Mademoiselle, qui n'avait pas quatre ans, fut outrée contre Richelieu. Elle lui fit de l'opposition à sa manière, et devint chère à dater de ce jour au peuple de Paris, qui a aimé de tout temps à taquiner le gouvernement : « J'eus en cette occasion-là, écrit-elle avec une certaine fierté, une conduite qui ne répondait point à mon âge; je ne voulais me divertir à quoi que ce fût, et l'on ne pouvait même me faire aller aux assemblées du Louvre. » Sa mauvaise humeur retombait, faute de mieux, sur le roi; elle le grognait et lui réclamait son « papa. » Il a toujours été au-dessus des forces de Mademoiselle, à tous les âges, de bouder longtemps la cour, hors de laquelle, dans sa profonde conviction, « c'était aux grands être en pleine solitude, malgré le nombre de leurs domestiques et la compagnie de ceux qui les visitent. » Elle se raccommoda bientôt avec les assemblées et les collations du Louvre et ne put s'empêcher d'être « dans la joie de son cœur » quand « leurs Majestés » la faisaient venir à Fontainebleau; mais elle ne désarma jamais vis-à-vis de Richelieu. Elle savait par cœur toutes les chansons contre lui.

Monsieur ne prenait pourtant pas le chemin de se rendre intéressant, depuis qu'il était sorti de France. Il avait commencé par une débauche de plaisir, à s'en rendre malade, et payée avec de l'argent espagnol. En 1632, il était rentré dans son pays à la tête d'une armée étrangère et avait causé la mort du duc de Montmorency, condamné et exécuté pour rébellion. On avait appris ensuite que Monsieur s'était remarié clandestinement avec une sœur du duc de Lorraine. Il couronna ses exploits en signant un traité avec l'Espagne (12 mai 1634), dont la France devait

payer les frais avec des lambeaux de son territoire. Il n'en restait pas moins pour sa fille la victime d'une persécution impie. Mademoiselle écrit, en parlant de ces années regorgeantes d'événemens qui la touchaient de si près : « Il se passa beaucoup de choses pendant ce temps-là : je n'étais qu'un enfant pour lors, je n'avais part à rien et ne pouvais rien remarquer. Tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir vu la cérémonie des chevaliers de l'Ordre qui furent faits à Fontainebleau (15 mai 1633), dans laquelle aussi on dégrada de l'ordre M. le duc d'Elbœuf et le marquis de la Vieuville. Je vis ôter et rompre les tableaux de leurs armes qui étaient au rang des autres ; j'en demandai la raison : l'on me dit que l'on leur faisait cette injure parce qu'ils avaient suivi Monsieur. Je me mis aussitôt à pleurer, et je me sentis si touchée de ce traitement, que je voulus me retirer, et je dis que je ne pouvais voir cette action avec bienséance. »

Le lendemain de la cérémonie, un incident qui fut très commenté ajouta au chagrin de Mademoiselle. Son ennemi le cardinal faisait partie de la promotion des cordons bleus. Louis XIII voulut, à cette occasion, mettre son ministre hors de pair en le distinguant, et lui seul, par un présent. Son choix tomba sur l'objet du monde le plus propre à frapper une imagination enfantine. Les chevaliers du Saint-Esprit s'étaient réunis en un festin. Au dessert, on apporta à Richelieu de la part du roi un immense « rocher de confitures, d'où sourdait une fontaine d'eau parfumée. » C'était un cadeau singulier, dans une circonstance solennelle et à un prince de l'Église. Il fut remarqué ; sa familiarité venait à l'appui des bruits d'après lesquels il se préparait une alliance entre la maison de France et celle du tout-puissant ministre. On disait dans le public que le mariage de Gaston avec une Lorraine ne serait jamais reconnu et que le jeune prince achetait son pardon en épousant une nièce du cardinal. Mademoiselle voyait déjà son père déshonoré : « Je n'étais pas tellement occupée de mon jeu, que, lorsqu'on parlait de l'accommodement de Monsieur, je ne fusse bien attentive. Le cardinal de Richelieu, qui était le premier ministre et le maître des affaires, le voulait être absolument de celle-là ; et c'était avec des propositions si honteuses pour Monsieur, que je ne les pouvais seulement entendre sans être au désespoir. Il faisait dire que, pour faire la paix de Monsieur avec le roi, il fallait rompre son mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine, et lui faire épouser Mlle de

Combalet, nièce du cardinal, qui est aujourd'hui M[me] d'Aiguillon. Je ne pouvais m'empêcher de pleurer dès qu'on m'en parlait et, dans ma colère, je chantais, pour me venger, toutes les chansons que je savais contre le cardinal et sa nièce... Monsieur ne laissa pas de s'accommoder et de revenir en France sans cette ridicule condition. Je ne dirai rien de la manière dont cela se fit, pour n'en avoir eu aucune connaissance. »

Mademoiselle n'était vraiment pas curieuse, s'il est vrai qu'elle n'ait jamais su le détail des querelles de la maison de France pendant sa première jeunesse. Il n'aurait tenu qu'à elle de s'en instruire. Les correspondances et les papiers d'affaires où s'étalaient ces misères étaient dans toutes les mains, par les soins, par les ordres du cardinal de Richelieu, qui avait deviné la puissance de la presse sur l'opinion publique bien avant qu'il existât une presse en France. Il n'y avait pas alors de journaux pour défendre le gouvernement. Le *Mercure français* (1) n'était pas un journal; il paraissait une fois l'an et ne contenait qu'une narration succincte des « choses les plus remarquables advenues » dans les « quatre parties du monde. » La *Gazette* (2) de Renaudot était à peine un journal, quoiqu'elle parût tous les huit jours et qu'elle comptât parmi ses collaborateurs Louis XIII pour les nouvelles militaires, Richelieu et le Père Joseph pour la partie politique. Ni Renaudot ni ses protecteurs n'avaient aucune idée de ce que nous appelons un premier Paris ou un article de fond; ils n'en avaient jamais vu et ils ne surent pas les inventer. La *Gazette* ne fut qu'une feuille d'informations officielles, ne contenant pas la matière d'une page des *Débats*. Il fallait pourtant parler à la France. Il fallait mettre la royauté moderne en communication avec le pays, expliquer aux foules la politique du premier ministre, le pourquoi des guerres, ou des alliances, ou des échafauds. Il fallait se défendre contre les reproches de Marie de Médicis et les attaques de ce lâche Gaston. Des placards et des brochures rendirent les services qu'on demande maintenant aux journaux. Le roi s'adressa directement à son peuple et le prit à témoin de ses difficultés et de ses bonnes intentions. Il lui confia par des lettres publiques ses chagrins de famille et les motifs de sa conduite envers les puissances étrangères. Sa correspondance avec sa mère et son frère s'imprimait à mesure; ses apologies étaient appuyées d'un

(1) Le premier fascicule est de 1605.
(2) Le premier numéro parut le 30 mai 1631.

choix de documens, et les brochures réunies de temps à autre en volumes : ce sont les ancêtres de nos livres jaunes.

J'en ai un sous les yeux, daté de 1639, et sans nom de libraire ni d'éditeur. Il a pour titre *Recueil de diverses pièces pour servir à l'histoire* (1) et est consacré pour les trois quarts aux démêlés du roi avec ses proches. Mademoiselle y aurait appris beaucoup de choses dont elle n'a pas l'air de se douter. Peut-être trouvait-elle plus commode de les ignorer. Aucun des siens n'y paraît à son avantage. Louis XIII est invariablement sec et guindé. Il n'y a pas trace d'émotion dans la lettre du 23 février 1631 où il informe les « Parlemens et Gouverneurs des provinces » qu'ayant été mis en demeure de choisir entre sa mère et son ministre, il n'avait pas seulement hésité : « — Et parce qu'on avait aigri la Reine notre très-honorée Dame et Mère, contre notre très cher et bien aimé Cousin le Cardinal de Richelieu, il n'y a instance que nous n'ayons faite, prière ni supplication que nous n'ayons employée, ni considération publique et particulière que nous n'ayons mise en avant pour adoucir son esprit; notre dit Cousin reconnaissant ce qu'il lui doit par toutes sortes de considérations, a fait tout ce qu'il a pu pour sa satisfaction... la révérence qu'il a pour elle l'a même porté jusqu'à ce point de nous supplier et presser diverses fois de trouver bon qu'il se retirât du maniement de nos affaires. Ce que l'utilité de ses services passés, et l'intérêt de notre autorité, ne nous a pas seulement permis de penser à lui accorder... Et reconnaissant qu'aucuns des auteurs de ces divisions continuaient à les entretenir, Nous n'avons pu éviter d'en éloigner quelques uns de notre Cour, ni même, quoiqu'avec une indicible peine, de nous séparer pour quelque temps de la Reine, notre très honorée Dame et Mère : pendant lequel puisse son esprit s'adoucir... »

Une autre lettre du roi, à sa mère, est révoltante de dureté. Marie de Médicis lui avait adressé après sa sortie de France des pages très aigres où elle accusait Richelieu d'en avoir voulu à sa vie, et où elle se représentait fuyant devant les soldats de son fils : « Je vous laisse à penser quelle... affliction j'ai reçue... de me voir poursuivie de la cavalerie, dont on me donna avis, pour me presser davantage de sortir votre royaume, et me contraignirent à faire la valeur de trente lieues sans boire ni manger, pour

(1) In-4 de 908 pages.

me sauver de leurs mains. (Avesnes, 28 juillet 1631.) » Au lieu d'avoir pitié de ces gémissemens de vieille femme qui se sent vaincue, Louis XIII lui répliqua : « Madame, je suis d'autant plus fâché de la résolution que vous avez prise de vous retirer de mon État, que vous n'en aviez point de véritable sujet. La prison imaginaire, les persécutions supposées, dont vous vous plaignez, et les appréhensions que vous témoignez avoir eues à Compiègne de votre vie, n'ont pas plus de fondement que la poursuite que vous mettez en avant vous avoir été faite en votre retraite. » Il lui fait ensuite un éloge pompeux du cardinal et termine en ces termes : « Vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire, Madame, que l'action que vous venez de faire, et ce qui s'est passé depuis quelque temps, fait que je ne puis ignorer quelles ont été ci-devant vos intentions, et ce que j'en dois attendre à l'avenir. Le respect que je vous porte m'empêche de vous en dire davantage. » Il est certain que Marie de Médicis n'avait eu que ce qu'elle méritait, mais ce n'était peut-être pas à son fils à le lui dire avec cette brutalité.

Les lettres de Gaston sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Elles font le plus grand honneur au sens psychologique de ce névrosé si intelligent. Monsieur connaissait le fort et le faible de son frère. Il le savait jaloux, ulcéré de sa propre insignifiance en face du grand homme qui travaillait à faire « d'une France languissante une France triomphante (1), » et il trouvait avec un art merveilleux les mots les plus propres à irriter ces plaies secrètes. Sa correspondance débute par des insinuations sur l'intérêt qu'avait Richelieu à les brouiller, afin de tenir plus sûrement le roi en sa dépendance : « Je supplie... Votre Majesté... de vouloir faire réflexion sur ce qui se passe, et d'examiner les desseins de ceux qui en sont auteurs : vous trouverez, je m'assure, si vous y prenez garde, que leurs intérêts ne sont pas les vôtres, mais qu'ils sont d'autre nature, et vont plus avant que vous n'avez pensé, jusques ici (23 mars 1631). » Dans la lettre suivante, Monsieur s'adresse à la fois aux mauvais sentimens de Louis XIII et à sa conscience de souverain. Il feint de s'attendrir sur la « condition déplorable » de son frère, réduit, malgré ses « très grandes lumières d'esprit, » à n'être qu'une ombre de roi, sans autorité, sans volonté, compté pour rien dans son propre royaume, privé

(1) *Recueil etc., Discours sur plusieurs points importans de l'état présent des affaires de France.*

même de l'éclat extérieur qui s'attache d'ordinaire à son rang. Le cardinal de Richelieu ne lui a laissé que « le nom et la figure de roi, » et « pour un temps ; il veut... après s'être défait de vous et de moi, finalement demeurer le maître. » Monsieur montre le nouveau « Maire du palais » régnant en fait sur la France opprimée et accablée, qu'il suce et ruine sans pitié ni vergogne : « Il a consommé en son particulier plus de deux cents millions depuis qu'il gouverne vos affaires, et il dépense par jour dix fois plus en sa maison que vous ne faites en la vôtre... Je vous dirai ce que j'ai vu. C'est qu'il n'y a pas un tiers de vos sujets dans la campagne qui mange du pain d'ordinaire, l'autre tiers ne vit que de pain d'avoine, et l'autre tiers n'est pas seulement réduit à mendicité, mais languit dans une nécessité si lamentable, qu'une partie meurt effectivement de faim, l'autre ne se substante que de gland, d'herbes, et choses semblables, comme les bêtes. Et les moins à plaindre de ceux-ci ne mangent que du son et du sang, qu'ils ramassent dans les ruisseaux des boucheries. J'ai vu ces misères de mes yeux en divers endroits depuis mon partement de Paris... » Il disait la vérité. Le paysan en était là. Mais ce n'était pas en provoquant la guerre civile qu'on pouvait diminuer ses souffrances; et Richelieu n'a pas manqué de le faire ressortir dans la partie polémique du *Recueil*, écrite sous sa direction, quand ce n'était pas de sa main.

Il s'y défend avec bec et ongles, lui, sa politique, ses millions, ses cumuls de places. Telle lettre de Monsieur a été annotée par le cardinal, d'un bout à l'autre, et copieusement. De longs factums à la gloire du premier ministre ont été inspirés par lui-même, sans fausse honte. On y rencontre des passages bien inhumains, lorsqu'il est dit, par exemple, pour justifier le roi des mauvais traitemens infligés à sa mère, « que la peine des neuf mois qu'elle l'a porté lui eût été bien chèrement vendue, s'il eût fallu qu'en cette considération il laissât mettre le feu dans son royaume (1). » D'autres endroits sont bien hautains. On blâme les richesses du premier ministre ? Et quand le roi lui en aurait donné plus, le roi est libre: « N'est-ce pas chose qu'il peut, sans qu'on l'en puisse blâmer (2) ? » D'autres encore sont cyniques

(1) *Recueil, etc., Avertissement aux provinces sur les nouveaux mouvemens du royaume*, par le sieur de Cléonville (1631).

(2) *Ibid., La défense du roi et de ses ministres, contre le manifeste que sous le nom de Monsieur on fait courre parmi le peuple*, par le sieur des Montagnes.

d'orgueil : « La production de ces grands génies, fait dire Richelieu de lui-même, n'est pas l'ouvrage ordinaire d'un bissexte. Il faut parfois la révolution entière de quatre siècles à la nature, pour en former un pareil à cettuy-cy, en qui se rencontrent ensemble toutes les excellentes et rares qualités qui seules à part peuvent mettre bien au-dessus du commun ceux qui en sont pourvus. Je ne parle point seulement de celles qui sont en quelque façon de l'essence de la profession qu'il fait : comme la piété, la sagesse, la prudence, la modération, l'éloquence, l'érudition, et leurs pareilles ; je dis des autres mêmes, qui semblent en être entièrement éloignées : comme celles qui composent la perfection d'un chef de guerre, etc. »

Parmi les pièces officielles du volume, il s'en trouve dont la publication aurait fait rentrer sous terre, pour le reste de ses jours, tout autre que Gaston. On y voit son traité de paix de 1632, signé à Béziers (29 septembre) après la bataille de Castelnaudary, où le duc de Montmorency avait été battu et pris sous ses yeux. Monsieur s'y engage à abandonner ses amis, à « ne prendre aucun intérêt en celui de ceux qui se sont liés à lui en ces occasions... et ne prétendre pas avoir sujet de se plaindre, quand le roi leur fera subir ce qu'ils méritent. » Il promet « d'aimer particulièrement son cousin le cardinal de Richelieu. » En récompense de ce que dessus, le roi rétablit son frère « en tous ses biens. » On sait que le traité de Béziers ne termina rien. Gaston avait repassé la frontière en voyant couper la tête à ses partisans. Il ne rentra définitivement qu'au mois d'octobre 1634, sur la foi d'une *déclaration du roi* qui clôt le *Recueil*, et par laquelle Monsieur était rétabli à nouveau « en la jouissance de tous ses biens, apanages, pensions et appointemens. » C'était pour lui l'article important.

Richelieu tenait à ce que le pays n'oubliât point ces monumens de l'égoïsme et de la sécheresse de cœur de ses princes, puisqu'il prenait la peine de les faire réimprimer. Il atteignit son but. Le public eut son opinion faite, avec cette conséquence qu'il ne s'intéressa plus à personne dans la famille royale, sauf toujours Anne d'Autriche, reléguée dans la pénombre. Marie de Médicis pouvait désormais crier ses fureurs, Gaston se poser en victime et Louis XIII sécher de mélancolie, sans que la France s'en émût le moins du monde. Richelieu avait peut-être cru que leur impopularité lui profiterait. Ce fut tout le contraire ; il la partagea,

décuplée par la terreur grandissante qu'il inspirait. Il était devenu pour chacun l'ogre des souvenirs d'enfance de Mademoiselle. Un ogre de génie, et comme on en souhaiterait à son pays aux heures de crise, mais portant l'épouvante avec lui. Ses premières entrevues avec Gaston, au retour du jeune prince en France, sont effroyables, l'un tellement sans défense, l'autre tellement sans pitié.

Mademoiselle était allée au-devant de son père et s'était réjouie, dans son innocence, de le retrouver le même. Richelieu eut aussi l'impression que Monsieur n'avait pas changé. Il tint d'autant plus à l'avoir dès le lendemain à son château de Rueil, sous prétexte d'une fête ; et Monsieur ne repartit qu'après lui avoir « ouvert son cœur, » comme dans l'affaire Chalais. Tourné et retourné par ce terrible homme, le malheureux dénonça mère et amis, absens et présens, ceux qui avaient comploté la chute du premier ministre et ceux qui avaient essayé, d'après Gaston, de le faire assassiner tel jour, en tel lieu. « Non pas, rapporte Richelieu en ses *Mémoires*, que Monsieur contât ces choses de lui-même, mais le cardinal lui demandait s'il n'était pas vrai qu'on lui disait telles et telles choses, et il l'avouait ingénuement. » La fête de Rueil eut des suites funestes pour ses amis.

Monsieur s'était retiré à Blois, d'où il venait souvent à Paris. A chaque voyage, il ne manquait jamais de remplir à sa façon ses devoirs de père en venant jouer et bavarder avec Mademoiselle. Il s'amusait à lui faire chanter les chansons sur Richelieu. Il organisa pour elle un ballet d'enfans auquel la cour de France assista. Il se montra à sa fille dans toute sa gloire à l'occasion d'un autre ballet, dansé au Louvre le 18 février 1635 par le roi, la reine, et les principaux de leur suite. Cette dernière solennité laissa toutefois à Mademoiselle des souvenirs mélangés. L'un des plus fidèles compagnons d'exil de son père, le duc de Puylaurens, devait être du « ballet du roi. » Richelieu le fit arrêter au Louvre pendant une répétition. « Il fut conduit au bois de Vincennes, où il mourut prisonnier assez subitement (1). » On donna son rôle à un autre, et Gaston n'en parut pas autrement préoccupé. La *Gazette* apprit au public que la fête avait admirablement réussi, « chacun remportant de ce lieu plein de merveilles la même idée que celle de Jacob, lequel n'ayant vu toute la nuit que des anges,

(1) *Mémoires* de Mademoiselle.

crut que c'était le lieu où le ciel joignait la terre. » Il y eut cependant une personne au moins pour qui la disparition brutale de Puylaurens avait tout gâté. Mademoiselle lui « voulait du bien ; » il avait gagné son cœur en lui apportant des bonbons, et elle sentait que c'était une vilaine histoire pour son père : « Je laisse, dit-elle, à des gens mieux instruits et plus éclairés que moi dans les affaires à parler de ce que Monsieur fit ensuite de la prison de Puylaurens. »

L'année suivante, elle eut un affront à dévorer pour son propre compte. Les lignes suivantes, parues dans une *Gazette* du mois de juillet 1636, durent être insupportables à une enfant atteinte de la folie de l'orgueil : « Le 17e, Mademoiselle, âgée de neuf ans et trois mois, fut baptisée au Louvre, dans la chambre de la reine, par l'évêque d'Auxerre, premier aumônier du roi : ayant pour marraine et parrain la reine et le cardinal-duc (*Richelieu*), et fut nommée Anne-Marie. » Il est fait allusion à ce petit événement dans les *Mémoires* de Retz : « M. le cardinal de Richelieu devait tenir sur les fonts Mademoiselle, qui, comme vous pouvez juger, était baptisée il y avait longtemps ; mais les cérémonies du baptême avaient été différées. » Ce parrain qui n'était même pas prince était bien humiliant. Pour comble de chagrin, il crut devoir s'occuper de sa filleule. Avec l'intention d'être aimable, il la mettait hors d'elle, parce qu'il la traitait en petite fille, à neuf ans ! « Il me disait toutes les fois qu'il me voyait que cette alliance spirituelle l'obligeait à prendre soin de moi, et qu'il me marierait (discours qu'il me tenait ainsi qu'aux enfans, à qui on redit incessamment la même chose). »

Un voyage qu'elle fit en France (1637) mit du baume sur ces blessures d'amour-propre. On lui chanta des *Te Deum*, des « corps » vinrent la saluer, une ville illumina, la noblesse lui offrit des fêtes. Mademoiselle nageait dans la joie ; c'était ainsi qu'elle se représentait la vie d'une personne « de sa qualité ». Elle finit sa tournée par Blois, où Monsieur, toujours bon père, voulut l'initier lui-même à la morale des princes, qui n'avait aucun rapport, en ces temps aristocratiques, avec la morale bourgeoise. Il avait pour l'instant une maîtresse sans conséquence, une jeune fille de Tours, quelconque et appelée Louison. Monsieur fit faire le voyage de Tours à sa fille pour lui présenter sa maîtresse. Mademoiselle se déclara satisfaite du choix de son père. Elle trouva Louison « fort agréable de visage, et de beau-

coup d'esprit pour une fille de cette qualité, qui n'avait pas été à la cour. » Cependant Mme de Saint-Georges voyait ces relations d'un œil inquiet. Elle soumit ses scrupules à Monsieur : « Mme de Saint-Georges... lui demanda si cette fille était sage, parce qu'autrement, quoiqu'elle eût l'honneur de ses bonnes grâces, elle serait bien aise qu'elle ne vînt pas chez moi. Monsieur lui en donna toute l'assurance, et lui dit qu'il ne le voudrait pas lui-même sans cette condition-là. J'avais dès ce temps-là tant d'horreur pour le vice, que je dis à Mme de Saint-Georges : « — Maman (je l'appelais ainsi), si Louison n'est pas sage, quoique mon papa l'aime, je ne la veux point voir ; ou s'il veut que je la voie, je ne lui ferai pas bon accueil. » Elle me répondit qu'elle l'était tout à fait, dont je fus très aise. « Elle me plaisait fort... ainsi je la vis souvent. » Mademoiselle ne s'est pas doutée du comique de ce passage : elle ne l'aurait pas écrit, n'étant point de ceux qui admettent qu'il soit quelquefois permis de sourire des grands.

Au retour de ce voyage, elle reprit son train accoutumé : « Je passai l'hiver à Paris de la même sorte que j'avais fait les autres. J'allais aux assemblées que Mme la comtesse de Soissons faisait faire à l'hôtel de Brissac deux fois la semaine ; leurs divertissemens ordinaires étaient les comédies ; j'aimais fort à danser ; l'on y dansa souvent pour l'amour de moi... » Il y avait aussi des « assemblées » avec comédies chez la reine, chez Richelieu, chez nombre de personnages, et Mademoiselle recevait elle-même aux Tuileries : « La nuit du 23 au 24 janvier (1636), rapporte la *Gazette*, Mademoiselle donna en son logement des Tuileries le bal et la comédie à la Reine, où la bonne grâce de cette princesse, en son orient, montra ce qu'il en faut espérer en son midi. » — « Le 24 février, Monsieur donna la comédie et la collation à S. A. de Parme chez Mademoiselle, sa fille, en son appartement des Tuileries. » Mademoiselle passait les jours et les nuits dans les fêtes. Les études n'en souffraient pas, puisqu'elle n'apprit jamais rien, hormis lire et écrire, danser, faire la révérence et observer les règles d'une étiquette minutieuse. Le peu qu'elle sut, elle le dut probablement à une retraite forcée de plusieurs mois dans un couvent, vers neuf ans. Elle s'était rendue si intolérable à tout le monde, — c'est elle qui le dit, — par ses « grimaces » et ses « moqueries, » qu'on essaya d'un cloître pour la discipliner et la corriger. Le moyen réussit : « L'on m'en avait vu revenir... plus sage que je n'avais été. »

Plus sage, et un peu moins ignorante, mais pas beaucoup. Le billet suivant, qui date de sa maturité, montrera mieux que tous les discours du monde de quoi se contentait le XVIIe siècle en fait d'instruction et pour une princesse. Mademoiselle écrivait à Colbert : « A Choisy, ce 5 août 1665. — Monsieur, le sieur Segrais qui est de la cademie et qui a bocoup travalie pour la gloire du Roy et pour le public aiant este oublie lannee pasée dans les gratifications que le Roy a faicts aux baus esprit ma prie de vous faire souvenir de luy set un aussi homme de mérite et qui est à moy il y a long tams jespere que sela ne nuira pas a vous obliger a avoir de la considération pour luy set se que je vous demande et de me croire monsieur Colbert, etc. » Cette orthographe n'empêcha point Mademoiselle de figurer, sous le nom de princesse Cassandane, dans *le Grand Dictionnaire des Précieuses*. Elle y avait tous les droits, d'après la distinction établie par Scudéry entre la « vraie précieuse » et la « savante, » et comme mainte de ses contemporaines qui serait aussi la honte de la plus humble de nos écoles primaires. La « vraie précieuse, » celle qui laissait aux « savantes » le grec et les comètes, s'appliquait à percer les mystères du cœur. C'était sa science, qui en valait bien une autre. La Grande Mademoiselle s'y était adonnée dans des limites qu'elle-même s'était tracées ; elle s'était fait une spécialité du cœur des princesses et des sentimens qui leur conviennent. Elle prétendait avoir établi de façon définitive comment les « personnes de sa qualité » se doivent à elles-mêmes de comprendre l'amour et la gloire. Les sources où elle avait puisé ses idées ne lui étaient point particulières ; c'étaient celles où tous les « honnêtes gens » des deux sexes venaient compléter l'éducation sentimentale commencée par la vie.

ARVÈDE BARINE.

L'HISTOIRE DE L'ART

DANS

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Depuis dix-sept ans que j'ai l'honneur de siéger dans les conseils dont les décisions règlent toute la marche de notre enseignement public, parmi tous les programmes à la rédaction desquels je me suis associé, souvent par devoir plus qu'avec conviction, s'il en est un que je me sois appliqué à soutenir et à améliorer, c'est celui qui, soumis au Conseil supérieur dans sa session extraordinaire de juin 1891, a été comme la charte de fondation du nouveau système d'enseignement qui fut alors établi sous le nom d'*Enseignement secondaire moderne*. Pour parler franc, ce qui, là, m'intéressait tout particulièrement, c'était la disposition du plan d'études par laquelle, dans la classe de la division littéraire que l'on appelait la *Première moderne*, trois heures par semaine étaient partagées entre l'*Histoire de la Civilisation* et l'*Histoire de l'Art;* c'était, dans les soixante pages des programmes annexés à ce plan (1), les quatre pages spécialement consacrées à cette dernière histoire (2).

Pour la première fois, les élèves de nos lycées allaient s'entendre dire que l'art d'un peuple est, au même titre que sa littérature, la libre et sincère traduction de ses sentimens les plus profonds et de ses plus hautes pensées. Leur attention serait appelée sur les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture qui remplissent nos musées, sur ces édifices, monumens du génie de

(1) *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique*, t. XLIX, p. 606-666.

(2) *Ibid.*, p. 636-640.

leurs pères, au pied desquels, dans les villes qu'ils habitaient, ils pouvaient passer pendant des années, sans que personne les conviât à y entrer et à les regarder, à se demander ce que l'âme des générations disparues a mis d'elle-même dans le rythme de toutes ces pierres et dans les images qui les décorent. Les jeunes gens allaient être arrachés à cette indifférence, à cette honteuse ignorance ; et, peut-être, là où le maître aurait vraiment rempli sa tâche, quelques-uns d'entre eux commenceraient-ils dès lors à être assez touchés par la beauté des formes et des couleurs pour être assurés désormais de trouver dans l'étude et la contemplation des ouvrages de l'art la consolation des heures moroses, la source intarissable de fines et vives jouissances.

Pour le moment, les *modernes*, comme on disait dans l'argot du jour, devaient être seuls appelés à profiter du bénéfice de cet enseignement ; il semblait que celui-ci leur fût offert à titre de compensation, pour les dédommager de ce qu'ils perdaient en cessant d'avoir accès aux lettres grecques et latines. L'innovation n'était qu'un expédient ; mais le premier pas, un pas décisif, n'en était pas moins fait. C'était par la petite porte que l'art était entré dans nos lycées ; mais, maintenant que, de manière ou d'autre, il y avait acquis droit de cité, il ne pouvait manquer d'y faire sentir son attrait et d'y élargir son champ d'action. L'enseignement classique avait toute chance de garder comme cliens, au moins pendant un assez long temps, les jeunes gens qui pourraient consacrer le plus d'années à leurs études et qui se destineraient aux carrières dites libérales. Était-il admissible que ces jeunes gens fussent condamnés à une infériorité manifeste ; que, seuls de leur génération scolaire, ils demeurassent étrangers à tout un ordre de sentimens et d'idées auquel on aurait initié leurs camarades plus favorisés ?

Contre toute attente, ceux qui croient fermement à la nécessité de cette initiation n'ont pas vu se réaliser les espérances qu'ils avaient alors conçues. S'il est fait, dans les programmes du baccalauréat de l'enseignement classique, quelques mentions de l'art et de ses plus glorieuses créations, ce n'est que pour la seule partie de l'histoire sur laquelle les candidats soient interrogés, pour l'histoire moderne à partir de 1610. Ces candidats peuvent, en toute sûreté de conscience, ne pas même soupçonner que l'Égypte et la Chaldée ont eu un art très original et très puissant, n'avoir aucune idée ni du temple grec ni des constructions

colossales des Romains, ni de nos cathédrales, ni de la Renaissance italienne et française.

Si les rédacteurs des programmes officiels ont daigné reconnaître ainsi que la France des trois derniers siècles a eu des architectes, des peintres et des sculpteurs qui ne l'ont pas moins illustrée que ses hommes d'État et ses capitaines, quel avantage en retirent nos écoliers? Leurs maîtres ne touchent pour ainsi dire pas à ces questions; alors même qu'ils seraient préparés à les traiter, ils ne sont pas outillés pour faire connaître à leurs auditeurs les œuvres dont ils auraient à leur parler. Je demandais récemment à un professeur d'histoire d'un lycée de Paris quelle était sa pratique, pour cette partie du programme. « J'indique aux élèves, me répondit-il, les noms des principaux artistes avec les dates de leur naissance et de leur mort; quant aux tableaux et aux statues, je leur conseille d'aller les voir au Louvre. » C'est fort bien; mais si, à Paris ou à Bordeaux, à Lyon et à Lille, le maître peut ainsi montrer du doigt à l'écolier le chemin du musée, il n'a point cette ressource à Gap ou à Pontivy. D'ailleurs, là même où de riches galeries s'ouvrent tout près du lycée, y aura-t-il beaucoup de jeunes gens qui, les jours de sortie, aillent y passer une heure ou deux? Entre élèves, on se dit que les professeurs de la Faculté n'interrogent pas souvent sur ces matières. Que si pourtant la fantaisie leur en prend quelquefois, on espère s'en tirer en citant quelques noms d'artistes; mais aucun de ces noms ne rappelle à l'esprit une toile ou une figure dont la couleur ou le mouvement seraient présens à la mémoire. Aussi, quand sonne l'heure de l'examen, tous ces noms se brouillent-ils dans la tête du candidat. J'en vois encore un auquel j'avais demandé quels étaient les peintres les plus célèbres du XVIIe siècle. Le malheureux avait, je ne pus savoir ni où ni comment, entendu prononcer le nom de Goya et ce nom s'était incrusté dans sa cervelle: il commença donc par l'accoler à celui du Poussin. Comme je laissais paraître quelque surprise: « Je me trompe, s'écria-t-il, Goya, c'est un élève de David; c'est lui qui a peint les *Pestiférés de Jaffa*. »

Des réponses de ce genre, il serait facile d'en composer un recueil qui serait des plus divertissans; aussi les examinateurs renoncent-ils, d'ordinaire, quoique les énoncés des programmes les y invitent, à conduire les candidats sur ce terrain. Ces juges si redoutés sont trop justes pour s'exposer à punir un élève de ne

point savoir ce qui ne lui a jamais été enseigné, à aucun moment de sa carrière d'écolier. Cet enseignement qui n'existe pas, le programme de l'examen l'implique et le suppose donné par le maître. N'y a-t-il pas là une inconséquence et une incohérence choquante? Pour la faire cesser, peut-être convient-il d'adresser un nouvel appel à l'opinion. L'heure paraît venue de lui soumettre des argumens qui achèvent de la convaincre, qui la décident à exiger que l'histoire de l'art soit introduite dans l'enseignement classique, au même titre qu'elle l'a été, en 1891, dans l'enseignement moderne, mais sous la condition expresse que, cette fois, les moyens lui seront fournis de s'adresser directement aux yeux, pour justifier ses assertions et pour doter l'esprit d'un nouveau sens, le sens esthétique.

I

La langue parlée et écrite, la langue dont les signes sont des mots, n'est pas la seule dont l'homme dispose pour traduire ses idées; il a aussi la langue des formes, qui ne rend pas avec moins de force et de clarté les conceptions de l'intelligence et les sentimens du cœur. Si nous étudions l'œuvre littéraire des peuples d'autrefois et leur histoire, c'est pour arriver à mieux nous connaître nous-mêmes, et ce résultat, nous l'atteignons en reprenant conscience, grâce à ces documens, des différens *états d'âme*, comme on dit aujourd'hui, par où nos ancêtres ont passé, états successifs qui tous, même les plus élémentaires et les plus lointains, sont représentés, sans que nous le sachions, dans les plus secrètes profondeurs de notre être, par des croyances et des habitudes que n'expliquent pas le régime et le train de la civilisation actuelle. Or, sans même remonter jusqu'à l'époque quaternaire et à l'homme des cavernes, il est maints de ces états qui se déroberaient toujours aux curiosités de l'historien, s'il ne devait tenir compte que des témoignages écrits. Nous ne prendrons qu'un exemple, entre tant que nous pourrions choisir.

On a souvent entendu parler de ces découvertes de Schliemann qui ont exhumé Troie, Mycènes et Tirynthe, arraché à l'oubli une Grèce primitive dont les Grecs eux-mêmes n'avaient conservé qu'un faible souvenir, et refait ainsi à l'époque homérique un arrière-plan de plusieurs siècles. Or, cette Grèce contemporaine des Toutmès et des Ramsès, cette Grèce antérieure à l'his-

toire et même à la légende ne savait pas écrire; mais elle savait travailler et appareiller la pierre, équarrir le bois et en faire des charpentes, modeler et cuire l'argile, fondre et battre le plomb et le bronze, l'or et l'argent, ciseler l'ivoire. Toute portion de matière qui a été façonnée par l'outil de ces artisans a la valeur d'un document authentique. Comment ces sociétés étaient constituées et quelle vie elles menaient, comment elles se figuraient le lendemain de la mort, c'est ce que révèlent toutes les empreintes que la main de l'homme a laissées sur les choses qu'elle a touchées, les murailles colossales de Tirynthe et les majestueuses coupoles funéraires de Mycènes, la disposition des demeures royales dont le plan se lit encore sur le sol, et celle des sépultures qui étaient cachées en terre, aussi bien que les armes, les instrumens, les vases et les bijoux qui ont été recueillis épars dans les décombres des édifices ou ensevelis dans la tombe. Grâce à tous ces monumens, nous commençons à distinguer, dans une ombre qui, d'année en année, s'illumine de lueurs plus vives, les traits qui caractérisent ce monde des héros achéens dont l'image, transformée par la tradition orale et singulièrement agrandie par sa puissance d'invention, se reflète dans l'Iliade et dans l'Odyssée, comme celle de Charlemagne et de ses preux dans nos *Chansons de geste*.

De ces âges obscurs et reculés, transportons-nous dans la Grèce de Pisistrate, de Périclès et d'Alexandre. Les maîtres de la jeunesse lui disent quelles pertes nous avons faites, quelle faible part de l'œuvre littéraire du génie grec se trouve avoir échappé au grand naufrage de l'antiquité ; ne conviendrait-il pas qu'ils lui indiquassent tout au moins où chercher un supplément précieux d'informations, qui vienne combler les lacunes de la tradition écrite? Il y a bien des variantes de mythes importans qui, à peine rappelées par un mot qu'un abréviateur de basse époque a jeté en passant, ont fourni aux artistes et particulièrement aux peintres céramistes le sujet de nombreux tableaux et nous font ainsi connaître des épisodes et des personnages dont il n'y a presque pas trace chez les auteurs. D'ailleurs, nous aurions les poètes cycliques qui ont tous péri, nous aurions les lyriques dont un seul, Pindare, a survécu, avec ce Bacchylide dont les fragmens font aujourd'hui la joie des hellénistes, nous aurions toute la tragédie dont nous ne possédons que des débris, nous aurions toute la comédie qui n'est plus représentée que par

le seul Aristophane, la comédie ancienne, la moyenne et la nouvelle avec ce Ménandre qui, depuis la Renaissance, est l'éternel regret des délicats, que toute cette poésie ne suffirait pas à épuiser la fécondité multiple, la prodigieuse richesse de l'imagination qui l'a créée. Si la malchance avait voulu que tous les ouvrages de la plastique grecque disparussent, nous serions condamnés à toujours ignorer certains aspects, certains modes de l'âme grecque. Est-il rien, dans la littérature, qui vaille les figurines de terre cuite, — les *Tanagre*, comme on dit, — pour faire comprendre combien la Grèce a senti et goûté la beauté féminine, non pas seulement dans ses types les plus sérieux et les plus nobles, chez une Pallas ou une Aphrodite, mais aussi chez la courtisane, chez la bourgeoise ou l'ouvrière d'une petite ville, observées et saisies dans la grâce abandonnée du tous les jours, dans la liberté des attitudes les plus familières? Si nous jugions la religion de la Grèce seulement par les épithètes dont les poètes se servent pour définir les dieux et par les actions qu'ils leur prêtent, nous risquerions de la mal juger. C'est en contemplant les effigies de ses dieux que nous nous rendons le mieux compte des idées qu'ils ont attachées à chaque type divin. Nous ne possédons plus, hélas! ces chefs-d'œuvre de Phidias qui, nous disent les anciens, avaient rendu les hommes plus religieux : l'*Athéné Parthénos* de l'Acropole et le *Zeus* d'Olympie; mais, même dans les réductions qui en sont arrivées jusqu'à nous, on devine comment le maître avait exprimé, ici, l'idée de l'intelligence lumineuse et calme, de la sagesse suprême, et, là, celle de la force souveraine au repos, de la toute-puissance tempérée par la bonté, telle qu'on la conçoit dans le souverain du monde, dans le père des hommes et des dieux.

Nous avons pu regretter que nos élèves ne fréquentent pas davantage le musée du Louvre; il en est pourtant, je le sais pour y avoir aperçu plus d'un lycéen, qu'y conduisent parfois soit les conseils de leurs maîtres, soit le désœuvrement des dimanches inoccupés; mais, d'ordinaire, ces visiteurs, impatiens de gagner les salles de la peinture, au premier étage, traversent avec quelque hâte les galeries du rez-de-chaussée, celles qui renferment les ouvrages de la sculpture antique. En les voyant courir ainsi, à pas pressés et le regard distrait, combien j'aurais voulu les prier de ralentir leur marche et de prêter l'oreille! Si on leur avait appris à écouter, ils auraient entendu parler ces statues rangées contre

les murs, l'*Arès* où l'on croit retrouver la marque de Polyclète, l'*Artémis chasseresse*, la *Victoire de Samothrace*, la divine *Aphrodite* de Mélos, et voici ce qu'elles leur auraient dit : « Jeune homme qui étudies la Grèce dans Homère et dans Platon, dans Sophocle et dans Hérodote, ne passe pas si vite ; nous aussi, nous sommes cette Grèce que tu entrevois et que tu cherches dans leurs écrits, dont tu déchiffres, non sans peine, la prose et les vers. Pour nous comprendre et pour nous aimer, pour lire dans nos traits la pensée dont nous sommes l'expression, pour saisir dans le modelé de nos chairs et dans le pur contour de nos membres le secret du génie qui nous créa, tu n'as pas besoin de grammaire ni de dictionnaire ; applique-toi seulement à faire l'éducation de tes yeux. Dans cet exercice même et cet apprentissage, tu trouveras un plaisir qui sera de plus en plus vif à mesure que tu te sentiras plus capable de percevoir rapidement les nuances les plus fines. Ne crains pas d'ailleurs, si tu aspires à être plus tard un interprète autorisé du génie grec, que ce soit là du temps perdu. Le jour où, par un long et affectueux commerce, tu seras assez entré dans notre intimité pour pouvoir, à toute heure, évoquer dans ton esprit, aussi nette que si nous étions là debout devant toi, la vision de ces formes qui te seront devenues chères, les images qui s'éveilleront en ta mémoire, quand tu liras les poètes, seront, à peu de chose près, celles que les mêmes récits et les mêmes épithètes auraient aussitôt suggérées aux Grecs qui nous ont vus naître. Ceux-ci, tu t'en rapprocheras par le seul effet de ces impressions toutes pareilles ; tu seras plus voisin d'eux, plus près de penser et de sentir à leur façon, au moins par momens, que le grammairien le plus subtil, que l'helléniste le plus savant qui ne nous aurait jamais regardées. »

Dans la galerie voisine, où règnent et trônent les empereurs romains, les statues et les bustes ne tiendraient pas un langage moins clair. Est-il une leçon, fût-elle du professeur le plus savant, qui puisse, comme le font ces effigies, ressusciter devant nous toute la vie de la Rome des Césars? Dans cette longue suite de portraits, qui résume trois siècles d'histoire, les différences des temps et celles des hommes se révèlent, dès l'abord, plus vives et plus tranchées que dans les récits des auteurs anciens et dans les dissertations des érudits modernes. Auguste ou Tibère et Constantin ou Théodose portaient le même titre d'*imperator ;* ils étaient, les uns et les autres, appelés consuls, Césars, Augustes,

pères de la patrie, etc. Pourtant, du Ier au IVe siècle de notre ère, le caractère du pouvoir impérial s'était profondément modifié. On a écrit des volumes pour expliquer ce changement; mais est-il rien qui nous le rende aussi sensible que la comparaison des images de ces princes? Auguste, dans la plus belle peut-être de ses statues, celle dite de *Prima Porta*, a la tête, les bras, les jambes et les pieds nus; par-dessus le vêtement court du soldat, il porte la cuirasse sur laquelle est jeté le manteau militaire. Là l'empereur est le chef de guerre, qui harangue ses soldats. Ailleurs, il est, comme un simple citoyen, drapé dans la toge et il tient à la main le rouleau sur lequel est écrit le discours qu'il va lire au Sénat. C'est encore les mœurs de la Rome républicaine; c'en est tout au moins le costume et le décor. On saisit là, sur le vif, l'esprit et le mensonge du principat, de ce régime mal défini qui, tout en investissant un seul homme d'un pouvoir à peu près sans contrôle, affecta, pendant deux siècles, de conserver les formes de l'antique liberté. Regardez, au contraire, l'image de quelqu'un des successeurs de Dioclétien, de l'un des empereurs qui ont résidé de préférence dans la nouvelle capitale de l'Empire, à Constantinople. Ne la cherchez pas dans les statues d'apparat, où, par routine, le sculpteur reste encore quelquefois fidèle à la donnée classique ; demandez-la plutôt à des monumens d'un autre genre, où l'artiste se tient plus près de la réalité, aux peintures des manuscrits, aux mosaïques et aux diptyques d'ivoire. Là, ce que vous verrez, ce sera une figure qui n'a plus rien du type simple et noble que Rome avait emprunté à la Grèce, une figure qui, par certains traits, rappelle le vieil art de l'Asie et, par d'autres, annonce déjà celui du moyen âge. La tête est ceinte du diadème ; le corps et les membres sont entièrement cachés sous des draperies collantes qui sont à la fois très longues et très étriquées ; les étoffes qui forment cette sorte de gaine sont, de haut en bas, décorées de riches broderies, qui dessinent des motifs très variés, rosaces et fleurs, animaux et personnages. Il n'y a pas à s'y tromper ; nous ne sommes plus à Rome ; les fictions si longtemps entretenues ont achevé de s'évanouir ; l'empire a tourné à la monarchie orientale.

Entre les deux termes extrêmes de la série, que de nuances encore on observe qui, signalées à l'élève par le maître, fourniraient à celui-ci le meilleur commentaire de l'histoire! Les têtes des premiers Césars, même celle de Claude, cet érudit égaré sur

un trône, et celle de Caligula, ce fou spirituel et méchant, ont toutes quelque chose d'aristocratique, une noblesse et une fierté où l'on sent la race ; on y reconnaît les descendans de ces grandes familles patriciennes qui parurent d'abord seules en droit de donner des maîtres aux Romains. Avec Vespasien, issu d'une famille de petite bourgeoisie qui se pousse dans les fonctions publiques de second ordre, on devine l'avènement de ce que l'on appellerait aujourd'hui les nouvelles couches. Vespasien a le visage rond et glabre, il a le double menton d'un chef de bureau. Trajan a la physionomie d'un soldat, on serait presque tenté de dire d'un soldat qui a porté le sac et passé par les grades inférieurs. Adrien, avec sa tête qui se penche comme pour mieux entendre, avec ses yeux dont la vivacité perce jusque dans le marbre, avec sa bouche qui s'entr'ouvre pour continuer la conversation commencée, offre tous les traits d'un lettré intelligent et curieux. On prendrait Marc-Aurèle, tout hérissé de cheveux et de barbe, pour un philosophe grec. Chez Caracalla, il y a de l'égarement ; son regard trahit ce délire fantasque et meurtrier qui s'empara de plus d'un empereur, de ceux surtout qui se trouvèrent exposés, dès leur jeunesse, aux tentations du pouvoir absolu.

Ce n'est pas seulement aux personnages de l'histoire que les monumens figurés rendent la vie ; ce même caractère de réalité sensible, ils le prêtent aussi au cadre et au décor du tableau, à tout le théâtre sur lequel ces acteurs ont joué leur rôle. C'est ce que, du temps où j'étais collégien, aucun de nos maîtres ne paraissait soupçonner ; il n'y avait pas une image dans les secs et froids précis qui nous étaient mis entre les mains ; aussi en suis-je à me demander si, quand j'apprenais l'histoire grecque et romaine, j'étais vraiment convaincu que Sparte et Athènes, Rome et Carthage eussent jamais existé. Tout au moins ne savais-je ni où ni comment les situer dans l'espace, quelle idée me faire de leur assiette, de la silhouette que projetaient sur l'horizon les faîtes de leurs murailles, de leurs maisons et de leurs temples. Toutes ces illustres cités, c'était pour moi des ombres vagues qui flottaient entre ciel et terre ; aucune d'elles ne correspondait à une forme distincte et définie.

S'il en est ainsi pour l'antiquité classique, malgré la couleur et l'éclat des récits de ses écrivains, combien il est plus difficile encore de connaître et de comprendre le moyen âge, lorsque l'on se condamne à ne l'étudier que dans son œuvre littéraire ! Celle-ci est mi-partie latine et mi-partie française. Or, le français n'est pas

alors la langue de ceux qui pensent; ce n'est pas chez les trouvères et dans les fabliaux que l'on trouvera la pensée profonde du moyen âge; c'est aux savans et aux philosophes, aux théologiens et aux hagiographes qu'il faut la demander; mais, pour la suivre dans la subtilité de ses analyses et dans la complication de ce symbolisme à outrance où elle se complaît, il faut un effort d'esprit que rend encore plus pénible le caractère artificiel de la langue, de ce latin d'église qui ne se renouvelle plus à la source vive du parler populaire. Nous ne voyons pas comment de tels ouvrages, quelle qu'en soit la valeur pour l'érudit, pourraient être appelés à jouer un rôle dans l'éducation de nos élèves. C'est donc aux histoires et aux poèmes écrits en langue vulgaire que, tout récemment, par une innovation judicieuse, on a voulu faire une place discrète; on a inscrit sur les programmes *la Chanson de Roland*, les noms de Villehardouin et de Joinville; mais l'étudiant ne peut lire ces auteurs que dans des traductions ou, tout au plus, dans ces arrangemens qui rajeunissent la langue en ne lui laissant qu'une légère saveur archaïque. Il ne s'établit ainsi qu'un contact très imparfait entre l'œuvre et l'esprit du lecteur. A supposer même celui-ci capable de remonter aux textes originaux, la prose amorphe et coulante de nos vieux chroniqueurs ou la *laisse* monorime qui déroule négligemment ses assonances lui donneront-elles jamais des émotions qui aient la vivacité de celles que procure, à qui sait un peu de latin, une page de Tacite ou un chant de Virgile? Auront-elles au même degré que telle forte et concise sentence de l'historien ou que tel vers lumineux et sonore du poète romain la vertu d'ébranler l'imagination?

C'est par exception seulement et comme par éclairs que les œuvres écrites du moyen âge donnent l'impression de la vraie beauté. La conception y a souvent de la grandeur; mais l'expression y reste presque toujours faible et traînante. Au contraire, une église romane et une église gothique ne sont pas moins belles, à leur manière, qu'un temple grec; elles le sont autrement, et il est bien des âmes qu'elles touchent davantage. En tout cas, elles ne manifestent pas moins clairement la puissance de la foi religieuse qui les a construites et, par leur majesté, par la hauteur de leurs voûtes, par le demi-jour qui y règne, par les milliers de figures qui en peuplent et qui en animent toutes les surfaces, elles définissent, avec une singulière netteté, le caractère de cette foi. Là, comme en Grèce, le sculpteur s'est fait le docile et intelligent

collaborateur de l'architecte, et il n'a pas tiré un parti moins heureux des champs que celui-ci lui livrait. De même que, dans les frontons et les frises des temples doriques, Phidias et Alcamène avaient représenté les grands dieux de la Grèce et les mythes locaux d'Athènes et d'Olympie, les maîtres anonymes qui furent appelés à décorer nos cathédrales ont dressé leurs statues sur les côtés et dans les voussures des portes, dans les galeries ajourées qui courent au flanc des façades, sur la cime des pinacles dont se hérisse le bâtiment, partout enfin où ils trouvaient une place libre; ils ont mis là, distribuées dans un ordre que réglaient la doctrine et la tradition, les images du Sauveur et de la Vierge, celles des anges et des saints, des prophètes et des apôtres, de maints autres personnages qui sont mêlés soit aux récits de l'Évangile soit à ceux de diverses légendes, et, parmi ces images, il en est beaucoup, à Bourges, à Chartres, à Reims, à Amiens et à Notre-Dame de Paris, qui sont des merveilles de sévère élégance, de grâce pudique et fière, de haute noblesse morale. C'est tout récemment que l'on a fait cette découverte; mais on aurait peine à trouver un connaisseur qui se refusât à comparer aux plus vantées des statues antiques l'admirable *Christ enseignant* du portail occidental d'Amiens, celui auquel s'est rattaché le surnom populaire de *beau Dieu d'Amiens*.

La sculpture française du XIIIe siècle ne s'est pas appliquée, comme la sculpture grecque, à l'étude et à la reproduction du nu; pour des raisons faciles à saisir, elle s'est privée de cet attrait. Toutes ses figures sont vêtues; mais, sous l'étoffe, drapée par masses et à larges plis, le contour et le mouvement de la forme sont indiqués avec précision. Ce qui pourtant fait l'intérêt principal de cette sculpture et sa rare originalité, c'est qu'elle est plus expressive peut-être qu'aucune autre ne l'a été; elle l'est par l'ensemble de la pose, par la disposition de la draperie, et surtout par le caractère que l'artiste a su donner aux traits du visage, Ainsi, ce que le moyen âge n'a pas su dire par la parole ou ce qu'il n'a dit que d'une voix sourde et qui ne porte point, — les mystères augustes du dogme chrétien, la poésie de l'Ancien et du Nouveau Testament, les morts triomphantes des martyrs, les miracles des Saints et leur charité infinie, — tout cela, il l'a sculpté, d'un ferme et large ciseau qui, sans chercher la difficulté, ne s'en effraye point et, quelle que soit la matière employée, est sûr de sa forme. Pour comprendre combien, là, l'œuvre plastique est su-

périeure à l'œuvre littéraire, et pour mesurer la différence, il suffit de comparer la statue d'Amiens aux portraits que les auteurs de Mystères essaient de tracer du Fils de Dieu. « Quoi de plus plat que ces pauvres vers, qui sont pourtant du xv[e] siècle? La bonne volonté et le sentiment de ce qu'il faudrait faire ne manquent pas aux auteurs; mais ils sont trahis par la langue. Le sculpteur du xiii[e] siècle, au contraire, qui possédait pleinement la grammaire de son art, a pu exprimer tout ce qu'il sentait, et il nous a laissé une des plus divines images de Jésus-Christ qu'il y ait au monde (1). »

L'Italie de la Renaissance est vraiment inintelligible pour qui n'a pas mesuré la place que l'art y tient dans les préoccupations, non seulement des artistes qui le pratiquent, mais aussi des hommes de toute condition, des princes, des nobles, des bourgeois et des gens même de la plus humble condition. Il n'est personne, dans tout ce peuple, qui n'éprouve pour la beauté plastique un amour passionné. Cet amour, l'Italie en vit et elle en meurt. Elle en meurt, parce que toute sa sève s'épuise à satisfaire cette passion, qui la rend indifférente à son morcellement, au dur joug de ses tyrans, à la perte de ses libertés politiques et de son indépendance; mais c'est aussi ce qui fait l'intensité de sa vie, de sa vie qui se dépense et se renouvelle dans l'ardeur qu'elle apporte à poursuivre son idéal et à tenter de le réaliser sous tous ses aspects. Pour qui souhaite se rendre un compte exact de cet état d'esprit, il n'est sans doute rien de tel que de séjourner à Mantoue ou à Parme, à Sienne ou à Florence, ou même dans mainte cité moins connue qui a eu pourtant son école locale, ses architectes, ses sculpteurs et ses peintres, dont quelques-uns, bien qu'ils n'aient travaillé que pour leur ville natale, ont été bien près d'avoir du génie. En attendant, il n'est pas impossible de préparer l'esprit de l'étudiant à profiter plus tard de ce voyage. Racontez-lui à grands traits l'histoire de l'art toscan, depuis Nicolas de Pise, Arnolfo del Cambio, Giotto et Brunelleschi jusqu'à Ghirlandajo, André del Sarto et Michel-Ange; lisez-lui quelques pages de Vasari et de Benvenuto Cellini. Si vous avez su l'intéresser à cette étude, il entreverra tout au moins la principale des différences qui distinguent cette société de la nôtre, où l'art n'est guère que la distraction momentanée des oisifs, et, pour ceux qui

(1) E. Mâle, *Revue universitaire*, 3[e] année, t. I, p. 15.

s'y vouent, une profession comme une autre, que souvent on embrasse pour les chances de gain que l'on croit y trouver.

On sait quelle part la tradition fait, dans notre système d'éducation classique, à l'histoire et aux écrivains du XVII[e] siècle français. Or, ni cette histoire, si on la réduit au récit des batailles et des négociations, ni cette littérature, pour riche et variée qu'elle soit, ne rendent raison, à elles seules, de la situation que Louis XIV occupait alors en Europe, admiré, imité ou plutôt singé par ceux mêmes qui le haïssaient le plus, conçu comme le type par excellence du roi moderne. N'avons-nous pas vu, après deux siècles, ce prestige s'imposer encore à l'esprit malade du roi Louis II de Bavière? Celui-ci, dans son désir de copier le modèle qu'il s'était choisi, se ruina surtout à construire des palais. Dans sa folie, il y avait du sens. Si Louis XIV mourant s'accusait d'avoir trop aimé à bâtir, ses édifices, avec leur majestueuse ampleur et l'opulence de leur décor, firent à cette vie royale un cadre qui fut pour beaucoup dans cette sorte d'éblouissement que l'Europe éprouva en face du Roi-Soleil. Veut-on retrouver et ressentir, ne fût-ce qu'un moment, quelque chose de cette impression qui fut celle de tous les contemporains, il faut aller à Versailles, parcourir les appartemens du château, les terrasses et les allées du parc. Sans doute, tous les lycées de France ne sont pas, comme Condorcet, à deux pas de la gare de l'Ouest; mais partout il serait possible au maître de décrire Versailles et d'en montrer, dans une suite d'images, les aspects principaux; il aura ainsi projeté sur cette figure historique un jour bien autrement vif que s'il se contente de faire apprendre par cœur à l'écolier toutes les campagnes de Turenne et de Condé, toutes les clauses des traités de Nimègue et de Ryswick.

Il en est de même pour notre XVIII[e] siècle; on n'en aura qu'une idée très incomplète, si l'on ne sait rien de son art. Ce siècle, auquel Voltaire donne le ton, paraît n'avoir pas eu le sens de la poésie; tout ce qu'il appelle de ce nom n'est guère, jusqu'à André Chénier, que de la prose rimée. L'imagination n'a pourtant pas perdu ses droits; mais, comme une eau qui change de lit, elle semble s'être retirée des lettres, et réservée pour les arts du dessin. C'est là qu'elle fait preuve d'invention, d'une grâce libre et légère. Les architectes adoptent des plans d'une heureuse disposition; ils affectent des formes d'une rare élégance soit aux élémens mêmes de la construction, soit aux ornemens qui les décorent. Des

sculpteurs tels que Caffieri et Houdon donnent au portrait une merveilleuse intensité de vie, tandis que les terres cuites de Clodion, avec ce qu'il y met de fantaisie et de charme voluptueux, rappellent les antiques modeleurs d'argile. Des peintres comme Greuze et Lancret, Nattier et Boucher donnent aux yeux de vraies fêtes, tandis que Watteau et Fragonard évoquent le rêve des Cythères idéales, de ces paradis chimériques où règnent l'éternelle jeunesse et l'éternel désir. La politique de nos rois et de nos ministres, à cette époque, n'est guère qu'une succession de fautes ou de défaillances. Les desseins qui paraissent les mieux concertés n'aboutissent point; les victoires les plus brillantes n'ont pas de résultats utiles. Si la France garde encore, malgré tant d'échecs, sa primauté en Europe, c'est à ses écrivains et aussi à ses artistes qu'elle en est redevable.

II

Nous en sommes presque à nous demander si nous n'avons pas mis trop d'insistance à plaider la cause de l'art; cette cause, nous dira-t-on peut-être, est déjà gagnée dans tous les bons esprits. On pourrait, en effet, relever plus d'un indice qui donne à penser que la curiosité commence à se tourner plus franchement vers ces études qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ces derniers temps. C'est ce dont témoigne surtout la place qui leur a été attribuée, dans notre enseignement supérieur, par des créations de chaires, toutes plus ou moins récentes. Cette place est encore bien restreinte et, dans la plupart de nos Universités, ces études ne sont pas représentées ou ne le sont que bien incomplètement; là, cependant, le principe est posé, et avec le temps, il sortira ses conséquences; mais, dans l'enseignement secondaire, depuis le timide essai tenté en 1891, il n'a pas été fait un pas en avant. Il n'y a toujours qu'un petit nombre de nos écoliers qui soient censés recueillir le fruit de cette réforme; or, tant que le bienfait n'en aura pas été étendu à tous les élèves de nos lycées, on ne pourra pas dire que l'art et son histoire aient conquis, dans l'œuvre collective de l'éducation nationale, leur part légitime d'influence et d'action.

En France, où l'on ne va guère à l'Université que pour s'y préparer à une profession, les seules disciplines qui fournissent leur apport à la culture générale de l'esprit, les seules qui pénè-

trent la substance même de cet esprit, c'est celles qui se sont imposées à lui, dès le collège, avec une autorité incontestée. Il a été parfois question de retirer des lycées l'enseignement de la philosophie pour le reporter à l'Université. Serait-ce un bien, serait-ce un mal? Je ne discute pas ici la question; mais ce qui est certain, c'est que, du jour où ce changement aurait été décrété, la philosophie, comme aujourd'hui la langue et la littérature sanscrite, ne serait plus étudiée que par de rares curieux. S'il est démontré qu'un esprit étranger à toute notion des choses de l'art n'est pas un esprit vraiment cultivé, l'enseignement qui peut seul combler cette lacune doit être établi, au lycée, aussi bien dans la division classique que dans la division moderne. Sans prétendre exiger une aussi forte part du temps des élèves que celui de l'histoire générale, il a droit à être mis sur le même pied et protégé par les mêmes sanctions; il réclame des heures qui lui appartiennent en propre; il veut être donné par des maîtres qui soient qualifiés pour leur tâche et qui disposent d'un matériel sans lequel ils ne sauraient servir à leur auditoire autre chose qu'une stérile nomenclature de noms et de dates. Quand il aura été ainsi doté et organisé, les juges des examens et des concours où la mention de l'art ne figure aujourd'hui que pour la forme pourront exiger que l'on sache ce que l'on aura eu les moyens d'apprendre.

Lorsque l'heure paraîtra venue de réaliser ce progrès, il faudra se garder de croire que, pour assurer le succès de la réforme, il suffise de décider que le programme de 1891 s'étendra désormais à une autre série de maîtres et d'élèves, sans que rien soit changé d'ailleurs aux conditions dans lesquelles ce programme a été appliqué depuis sa mise en vigueur. Ces conditions laissent fort à désirer. Les maîtres qui ont été, à l'improviste, chargés de cet enseignement nouveau n'avaient pas été préparés à le donner, et il ne semble pas qu'ils aient été très encouragés à faire effort pour acquérir la compétence qui leur manquait. Insuffisant dès le début, le temps affecté à ces leçons a encore été réduit, dans un remaniement tout récent du plan d'études; il n'est plus que d'une heure par semaine, mesure qui n'était pas faite pour intéresser les proviseurs et les principaux au succès de la tentative ainsi engagée. L'expérience n'avait pourtant quelque chance de réussir que si les administrateurs s'étaient partout ingéniés pour fournir aux professeurs qui inauguraient ces cours les élémens de l'appareil documentaire dont ils ne pouvaient se passer. Il est aussi

impossible d'enseigner l'histoire de l'art sans montrer les monumens ou, à leur défaut, les images qui les reproduisent, que la géographie sans promener l'œil sur les cartes où sont dessinés les continens avec leur relief, avec les fleuves qui les sillonnent et les mers qui les enveloppent. Une forme ne se définit que par les lignes qui la limitent, par un contour; or, l'esprit ne perçoit les lignes que par l'intermédiaire du toucher et de la vue, ou plutôt, dans la pratique, par les seules sensations visuelles. Les mots ont la vertu de rappeler une forme à qui la connaît déjà; ils en évoquent la vision momentanée; mais, si cette forme n'a pas été perçue antérieurement, ils sont impuissans à la représenter, avec quelque talent qu'ils aient été choisis et groupés.

C'est ce que personne n'a paru soupçonner. On s'est contenté de décider qu'à partir de la rentrée d'octobre les maîtres de la division moderne enseigneraient l'histoire de l'art. Comment le feraient-ils? A l'aide de quels documens graphiques? On ne s'est pas posé cette question. Aussi, qu'est-il arrivé? Dans certains lycées, sur la demande instante du professeur, le ministère a donné une faible subvention qui a servi à acheter quelques douzaines de photographies. Ailleurs un proviseur, en fouillant ses tiroirs, a su y trouver quelques minces reliquats qu'il a pris le parti d'affecter à cet usage. Je sais même un lycée, celui de Reims, où une grande galerie, qui sert de vestibule, a été garnie tout entière de gravures, de photographies et de moulages. C'est un petit musée, où sont représentées toutes les époques de l'art et où figurent notamment quelques-uns des morceaux les plus intéressans de la sculpture du XIIIe siècle; les exemples ont été empruntés à la cathédrale voisine. Il y a là des matériaux que le professeur peut utiliser; mais je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans aucun autre lycée. Il se trouve qu'ici le chef de la maison est un archéologue. Il avait employé les loisirs de sa jeunesse à décrire les édifices antiques et les musées de la Gaule romaine (1). Condamné désormais à s'abstenir de toute recherche personnelle, il s'est proposé d'éveiller chez les jeunes gens confiés à sa garde le goût de ces études dont il savait le charme et le prix.

Cette aide pécuniaire et ces conditions favorables ne sont échues en partage qu'à bien peu de maîtres. La plupart n'ont

(1) H. Bazin, *Vienne et Lyon gallo-romains*. Dessins d'A. Barqui. in-8°, 1891, Hachette. *Nîmes gallo-romain, Guide du Touriste archéologue*. Dessins de Max Raphel, in-8°, 1891, Hachette.

reçu ni direction ni concours d'aucune sorte. Il y en eut qui ne se résignèrent pas à faire le métier ingrat auquel ils étaient conviés. Sans attendre la maigre manne des subsides officiels, ils acquirent de leurs propres deniers ce qui leur parut le plus indispensable. Ce sacrifice, il convient d'en savoir grand gré à ceux qui se le sont volontairement imposé ; mais vraiment, on ne pouvait, en toute justice, ni l'espérer, ni l'exiger de tout le corps enseignant.

En général, on n'eut pas tant de zèle ; on ne se piqua pas d'être plus royaliste que le roi. Le ministre paraissait disposé à se contenter de peu ; on le prit au mot. Les grandes villes offraient quelques ressources ; on y consulta les ouvrages qui traitaient de l'histoire des Beaux-Arts. Charles Blanc surtout fut mis à contribution. Beaucoup de bibliothèques municipales possédaient l'*Histoire des Peintres*, cette compilation très inégale où il y a des parties d'une réelle valeur ; mais ce qui se trouvait même dans la plus petite sous-préfecture, c'était la *Grammaire des arts du dessin*. Directeur des Beaux-Arts après 1870, Charles Blanc distribua son livre avec une royale prodigalité : il le concéda à toutes les bibliothèques de France et de Navarre, voire même aux simples particuliers qui, par la nature de leurs travaux, semblaient avoir quelque titre à cette faveur ; je me souviens d'en avoir reçu, pour ma part, deux exemplaires.

On avait donc partout cet ouvrage sous la main, et, bien qu'il s'intitule modestement *Grammaire*, il était mal fait pour initier à ces études ceux qui les abordaient pour la première fois. Si le critique n'est point sans avoir des vues personnelles et souvent intéressantes sur la matière qu'il traite, son style est ambitieux et laborieux. La prétendue *Grammaire* ne présente d'ailleurs que des considérations générales sur les conditions de développement et le caractère des différens arts ; elle n'offre point un résumé, même très sommaire, de leur histoire. Ce résumé, on le demanda surtout à la série des manuels, dont se compose la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, qui se publiait sous la direction de M. Jules Comte. En 1891, bon nombre de ces manuels avaient déjà paru ; les autres ont suivi depuis lors ; la collection comprend aujourd'hui cinquante-cinq volumes in-8°. Tous ces traités n'ont pas la même valeur. Quelques-uns sont excellens de tout point et les plus savans trouvent à y apprendre. Beaucoup sont très dignes d'estime ; un petit nombre ont prêté

à de sérieuses critiques; mais il n'en est point auquel on ne puisse emprunter des notions exactes. Tous sont illustrés de figures exécutées avec soin. Mais le malheur, c'était toujours que les élèves, pendant que le maître parlait, n'avaient pas les figures sous les yeux, ces figures qui d'ailleurs, en raison du format adopté, étaient réduites à une faible échelle. Voyez-vous le maître obligé, pour confirmer ses dires, de s'interrompre et de faire passer de main en main, dans la classe, le livre duquel il a tiré les élémens de sa leçon?

En dépit de toutes ces difficultés et de toutes ces insuffisances, le nouvel enseignement reçut partout bon accueil, tant il se trouvait répondre à un secret désir des esprits cultivés. Là où en furent chargés des maîtres d'esprit curieux, il eut même un succès très marqué; dans plus d'un lycée de Paris et de province, on vit les élèves de la division classique, rhétoriciens et philosophes, demander à suivre ce cours qui ne leur était pas destiné; ils s'y montrèrent assidus, pendant toute l'année, jusqu'à l'approche des examens. Ce fut sans concert préalable que ce mouvement se produisit; mais il n'y en avait pas moins là comme une sorte de protestation indirecte contre la décision par laquelle ces jeunes gens se sentaient placés, au regard de leurs camarades, dans un état d'infériorité manifeste. C'est à cette infériorité qu'il s'agit de mettre fin; elle n'a déjà que trop duré. Il est temps d'aviser à placer cet enseignement, là où il existe déjà, dans des conditions meilleures et mieux définies, comme à le créer dans ces mêmes conditions, là où l'on a, jusqu'à présent, négligé de l'introduire. S'il est démontré que ce devoir s'impose, il ne reste plus qu'à discuter la question des voies et moyens, sans tomber dans la mégalomanie, mais aussi sans s'effrayer, outre mesure, des dépenses nécessaires.

III

La première affaire à régler, c'est le choix des maîtres; c'est la détermination des mesures à prendre pour que ces maîtres ne restent pas au-dessous de leur tâche. Faudra-t-il, pour obtenir ce résultat, recourir au procédé traditionnel, créer, au titre d'*histoire de l'Art*, une agrégation spéciale ou, tout au moins, ce que, dans le patois administratif, on appelle un *certificat* ou un *brevet?* Rien ne serait plus facile; aussitôt l'affiche posée, on verrait ac-

courir les candidats ; mais n'avons-nous pas, dans l'enseignement secondaire et dans le primaire, assez de concours déjà et de diplômes? C'est au point que l'on a quelque peine à trouver des présidens et des juges pour former tous ces jurys, et que, dans le mois où ils siègent ensemble, on ne laisse pas d'être embarrassé pour les loger tous. D'ailleurs, à supposer que nous ayons gain de cause, la place qui sera faite à l'art dans le plan d'études lui restera, longtemps encore, étroitement mesurée. Dans ces conditions, a-t-on le droit d'imposer l'effort d'un concours à ceux que ne suffiraient point à occuper les quelques heures de service qui leur seraient demandées? Enfin, en réservant aux seuls possesseurs de ce parchemin le privilège de parler d'art à la jeunesse, ne s'exposerait-on pas à se priver de précieux concours? Je proposerais donc que, pour le moment, on se contentât de tirer parti des élémens que l'on a sous la main. Ce serait aux professeurs d'histoire que, dans la plupart des cas, il conviendrait de s'adresser. Toutes sommaires qu'elles sont, les indications des programmes actuels ont pu déjà contribuer à appeler leur attention sur les ouvrages de la plastique. Ils sont d'ailleurs inclinés, par la nature même de leur fonction, sinon à lire plus que leurs collègues, du moins à lire des livres plus variés; ils sauront plus vite s'orienter vers une nouvelle étude. Parmi ceux qui sont maintenant en fonction, beaucoup sont et resteront, jusqu'au jour de leur retraite, assez novices en matière d'art; mais il faudra prendre patience et compter, pour développer cet enseignement, sur le temps et sur le renouvellement du personnel.

Déjà, dans ces dernières années, les présidens de l'agrégation dite *d'histoire et de géographie*, justement préoccupés d'élargir le champ des études historiques, ont entrepris de réserver une place à l'art dans les épreuves de ce concours. En 1896, comme sujet d'une des quatre compositions écrites, on avait donné : *Les grandes Époques de l'Art gothique en France au moyen âge* (1). Presque chaque année, parmi les sujets des leçons dont se compose la partie orale de l'examen, il y en a qui portent sur ces mêmes matières. Voici ceux que nous relevons sur une liste qui

(1) Dans le rapport qu'il a présenté au ministre sur le concours de 1896, M. Lavisse, président du jury, insiste en ces termes sur la raison qui l'a décidé à proposer cette question : « Le sujet de la composition historique a été donné pour rappeler aux candidats que l'histoire politique n'est pas toute l'histoire. Il était difficile et peut-être imprévu. La composition a été pourtant satisfaisante. Il est probable qu'elle aurait été mauvaise il y a quelques années. »

nous a passé sous les yeux : *Les Monumens de l'Égypte pharaonique* (1892) ; *La Grèce primitive d'après les plus récentes découvertes ; La Civilisation étrusque ; Les grands Monumens de Rome sous l'Empire* (1893) ; *La Civilisation et l'Art de la Perse ancienne ; Les Monumens de l'Acropole d'Athènes* (1894). Nous aurions mauvaise grâce à chercher querelle au jury, car la pensée à laquelle il a obéi est aussi la nôtre ; nous devons pourtant faire observer que, les années suivantes, on n'a plus vu reparaître de questions du genre de celles que nous venons de citer. Ces questions gardent donc un caractère exceptionnel. Les candidats sont certains d'avoir à prouver qu'ils savent à fond l'histoire politique, militaire et diplomatique ; mais ils peuvent toujours espérer ne point être interrogés sur l'histoire de l'art. Sollicités comme ils le sont par tant de connaissances à acquérir, ils aimeront mieux courir la chance d'une épreuve insuffisante que d'entreprendre une étude à laquelle rien jusqu'alors ne les avait acheminés et préparés.

Sous le régime actuel, l'histoire de l'art ne joue donc qu'un rôle très secondaire dans le concours qui est le régulateur des études historiques ; ce n'est pas ainsi, par la seule menace d'un accident d'examen, que l'on persuadera aux futurs professeurs d'histoire qu'ils doivent faire entrer en ligne de compte les créations de l'art, pour définir et apprécier l'œuvre des grands peuples et des grands siècles du passé. Si l'on est enfin convaincu de cette vérité, il faut se résoudre à prendre des mesures dont l'effet soit plus général et plus assuré. Il conviendrait d'abord d'introduire une épreuve qui portât sur l'histoire de l'art dans tous les examens : licence, diplôme d'études supérieures, agrégation, qui donnent accès aux chaires d'histoire. Il importerait que, devant les Facultés comme devant le jury d'État, cette épreuve eût son juge propre, qui, par son autorité, en maintînt l'importance et en assurât la sincérité.

Quand s'ouvrirait cette campagne, ce serait donc les professeurs d'histoire qui formeraient le gros de l'armée ; mais, à ce corps permanent et régulier, on adjoindrait avec profit des troupes auxiliaires ; on enrôlerait les volontaires qui se présenteraient avec de brillans états de services, qui se recommanderaient non par un examen subi, mais par des ouvrages publiés et souvent par toute une vie consacrée à l'étude de l'art. Sans doute on peut être un fin connaisseur et n'avoir pas le don d'enseigner. Ce serait aux chefs d'établissement à découvrir et à es-

sayer ces collaborateurs occasionnels, à n'engager que ceux qui, de manière ou d'autre, auraient prouvé qu'ils sont aptes à transmettre ce qu'ils savent, à le communiquer par la parole.

Ce que je souhaiterais par-dessus tout, c'est qu'il fût bien entendu que cet enseignement comporterait, avec une extrême variété, une très grande liberté. Il ne serait pas partout confié à la même catégorie de maîtres. Là où, comme dans tel lycée de Paris, le professeur de rhétorique se trouverait être l'auteur de l'un des plus beaux livres que l'on ait jamais écrits sur l'histoire de l'art chrétien, c'est lui qui devrait être désigné pour apprendre aux jeunes gens à épeler la langue de l'art (1). Ailleurs, on pourrait faire appel à quelque ancien membre des écoles d'Athènes et de Rome, ou à un critique qui aurait de la méthode et de l'agrément. Ailleurs encore, tel artiste instruit (il y en a) se chargerait volontiers d'exposer la théorie et l'histoire de son art. Tous les arts du dessin se tiennent par des liens assez étroits pour qu'il soit facile à celui qui a pratiqué l'un d'entre eux de parler des autres avec quelque compétence.

Je voudrais aussi — c'est beaucoup demander, avec notre passion pour l'uniformité — que l'on ne se crût pas obligé de donner partout, dans tous les lycées et collèges de la République, le même développement à toutes les parties du programme. Il me paraîtrait tout naturel que, dans nos villes du Midi, à Nîmes par exemple, on insistât de préférence sur l'art antique, tandis qu'à Chartres, à Amiens et à Reims, on s'attacherait surtout à expliquer la cathédrale. J'irais même plus loin; je n'exigerais pas que le cours eût partout la même durée. Certaines heures lui seraient réservées dans les deux plus hautes classes du lycée, en rhétorique et en philosophie; mais le professeur ne serait pas astreint à faire emploi de toutes ces heures. Il en userait à son gré, suivant ce qu'il aurait à dire d'utile et de neuf. Vingt leçons de tel maître hors ligne vaudront mieux, pour ouvrir l'esprit au sens de l'art, que quarante ou cinquante du pauvre hère qui se bornerait à répéter des phrases empruntées à un livre de seconde main.

Sous peine d'avorter et de n'être jamais qu'un trompe-l'œil, cet enseignement devrait donc naître très souple et très divers, toujours prêt à s'assurer, sans formalisme pédantesque, tous les

(1) Émile Mâle, *L'Art religieux du XIII[e] siècle en France, Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, in-8°, 1898, Ernest Leroux.

concours dont il pourrait attendre quelque effet utile, et à se plier, sans raideur, aux conditions variables des milieux où il se développerait. La question est de savoir dans quelle mesure nos règlemens et les habitudes prises se prêteraient au jeu de ces arrangemens multiples et de cette perpétuelle improvisation. Pour que notre rêve se réalisât, il faudrait que les chefs de nos lycées fussent moins asservis qu'ils ne le sont aujourd'hui au pouvoir central, qu'ils eussent part au choix de leur personnel, qu'ils fussent libres de modifier, suivant les circonstances, le régime intérieur de la maison et l'ordre des études qui s'y font.

Il y a, de ce côté, des embarras à prévoir. Toutes ces entraves administratives seront une gêne pour les chefs qui seraient le plus disposés à faire réussir un enseignement où tout serait à créer en même temps : le personnel et le matériel. Le personnel, on le trouvera, pourvu que l'on porte dans cette recherche quelque largeur d'esprit et quelque suite. Il existe, dans les rangs du corps enseignant et en dehors de lui, comme à l'état latent; le tout est de le dégager, de le rassembler, et de le mettre en action. Quant au matériel, malgré les quelques essais qui ont été tentés avec des ressources insuffisantes, autant dire qu'il est à former de toutes pièces. Il semble donc qu'il y ait là une grosse difficulté; mais ce n'est qu'une de ces difficultés d'argent que suffit à résoudre le vote d'un crédit. Avec quelques centaines de mille francs, on pourrait constituer partout un premier fonds; ensuite, une faible dotation annuelle, attribuée à chaque établissement, permettrait de tenir la collection au courant, de l'accroître par degrés. Avec quelques soins, les frais d'entretien seraient à peu près nuls, et ces soins seraient d'autant plus attentifs que le maître aurait disposé avec plus d'indépendance de l'allocation afférente au cours dont il serait chargé. Là, comme ailleurs, laissez faire la liberté; s'il y a des lacunes dans les collections qu'elle aura ainsi ordonnées, elles se combleront avec le temps, par le seul effet des changemens de maître.

Notre pensée n'est pourtant pas que l'État doive se désintéresser de l'emploi des crédits qu'il aura affectés à cet usage; mais il ne devra intervenir que de façon très discrète. Son rôle sera de fournir à qui les réclamera des indications qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer dans une petite ville de province; ce sera aussi d'encourager les éditeurs, éditeurs de livres et éditeurs d'estampes, de les provoquer à prendre leurs dispositions pour

répondre aux besoins et aux demandes des maîtres. Les livres manquent, qui serviraient à ces maîtres de guides et de memento. Tout au plus en citerait-on deux ou trois desquels on pourrait attendre ce service, et le seul d'entre eux qui ait été écrit par un homme vraiment familier avec les choses de l'art est tellement sommaire, en raison de l'étroitesse du cadre où l'auteur a dû s'enfermer, que l'on y chercherait en vain beaucoup des renseignemens pour lesquels on a recours d'ordinaire à des ouvrages de ce genre (1). Nous n'avons rien en France qui ressemble à cette *Histoire des Arts plastiques* dont Carl Schnaase a tracé le plan et à laquelle il a donné son nom (2). Nous n'avons même pas l'équivalent, pour la richesse de l'information et pour l'abondance de l'illustration, des manuels de Kugler, de Lübke, et de Ludwig von Sybel (3).

Sauf le précis de Lübke, ces ouvrages ne sont accessibles qu'aux personnes qui lisent l'allemand. Conviendrait-il d'en procurer une traduction française? C'est ce que l'on peut se demander, non sans quelque hésitation. Il est commode, sans doute, d'avoir à portée de sa main un de ces livres où l'on est sûr de trouver la date et le nom que l'on cherche, le catalogue des principales œuvres d'un artiste, les renvois aux monographies; mais, d'autre part, dans le mérite même du livre et dans la confiance qu'on lui voue, il y a une tentation et un danger, la tentation d'y prendre des jugemens tout faits, le danger de s'habituer à le consulter plutôt que les monumens. Pour aller voir un musée, une ruine, une église, il faut se déplacer, tandis que, pour tourner les feuillets d'un volume, il suffit de lever le doigt. Or, s'il est un enseignement qui ne puisse s'accommoder des redites banales et des

(1) Bayet, *Précis de l'Histoire de l'Art*, in-8°, 1886, 350 pages et 112 figures (*Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*).

(2) Carl Schnaase, *Geschichte der bildenden Kunst*, 2e édition, corrigée et augmentée, avec des gravures sur bois dans le texte, 8 vol. in-8°, 1865-1873.

(3) Franz Kugler, *Handbuch der Kunstgeschichte*. La 4e édition, revue et corrigée par Wilhelm Lübke, est de 1861 et forme 2 volumes in-8°. Lübke, tout en s'occupant de mettre au courant l'ouvrage de Kugler, qui datait de 1841, a voulu fournir aux étudians et aux artistes un livre plus élémentaire; il a donné, en 1860, un volume in-8° de 720 pages, intitulé *Grundriss der Kunstgeschichte;* l'antiquité n'y prend guère plus du quart de la place. C'est, au contraire, à l'antiquité seule qu'est consacré un ouvrage plus récent, que mettent fort au-dessus des précédens la précision d'une science très bien informée et le soin avec lequel les figures ont été exécutées; nous voulons parler de celui de Ludwig von Sybel, la *Weltgeschichte der Kunst bis zur Erbauung der Sophienkirche*, in-8°, 1888, 479 pages, une planche en couleur et 380 figures dans le texte.

récitations automatiques, de ce que l'on appelle le *psittacisme*, c'est bien celui de l'histoire de l'art. La plus profonde érudition, si elle est purement livresque, n'y vaudra jamais l'expérience qui aura été acquise en vivant dans le commerce et comme dans l'intimité des monumens, cette expérience toute personnelle qui donnera seule à la parole du maître l'accent où vibre l'écho de l'émotion ressentie devant un noble édifice, une fière statue ou une belle peinture.

L'historien le plus curieux de s'instruire n'aura d'ailleurs jamais étudié sur l'original qu'un nombre de monumens plus ou moins restreint, et il ne peut être question d'annexer à chaque lycée une galerie qui contiendrait des antiques et des œuvres de sculpteurs et de peintres modernes. Tout ce que nous demandons, c'est que l'on mette le maître en demeure et en état de présenter aux élèves les images de ces originaux dont il les entretient. Ces images, on peut aujourd'hui, grâce à la photographie, les avoir fidèles, et cela sans grands frais. Il y a diverses manières d'utiliser la photographie. La plus simple, c'est de réunir des épreuves que l'on classe dans un carton et que l'on en tire pour les montrer aux auditeurs du cours. Mais, pour peu que ceux-ci soient nombreux, ils voient mal l'image piquée sur le tableau et, si l'on veut la faire passer de main en main, c'est du temps perdu, c'est le risque couru par toutes ces feuilles exposées au contact de bien des doigts d'écolier.

Il sera toujours avantageux au maître d'avoir ainsi, dans son cabinet, une collection de cette sorte, dont les élémens lui révèlent ou lui remémorent le caractère des formes ; mais il y a une autre façon, plus pratique, de mettre à profit le concours de la photographie. Ce moyen, c'est l'emploi de l'instrument qui est connu sous le nom vulgaire de *lanterne magique*. Cette lanterne n'était jadis qu'un jouet pour amuser les enfans ; mais, pour y tirer parti des clichés photographiques, on l'a beaucoup perfectionnée, et elle est devenue ainsi un des plus puissans auxiliaires de la parole magistrale. Agrandie autant qu'il le faut pour que tous les traits en soient visibles, l'image est projetée en pleine lumière, au milieu des ténèbres qui remplissent la salle, sur la surface lisse de l'écran; elle y est maintenue, sous les regards tournés vers elle, aussi longtemps que l'exigent les besoins de la démonstration, tandis que le professeur, du bout de sa baguette, appelle l'attention sur les détails qui lui paraissent la mériter. Peut-on ima-

giner un mode d'enseignement qui soit mieux fait pour frapper l'esprit en parlant aux yeux, qui ait chance de laisser dans la mémoire des impressions plus nettes ?

Il n'est pas d'établissement où il ne soit aisé d'installer une salle qui se prête au jeu de cet appareil. Le tout est de pouvoir y faire la nuit à volonté, soit pendant la journée, en fermant un volet, soit le soir, en baissant à la fois tous les becs de gaz. Quant au prix de la lanterne et à celui des *positifs de projection*, tout montés, il est très modique, et un garçon de laboratoire apprendra, en quelques heures, à manier l'instrument. Ce qui manquerait peut-être maintenant, ce serait des suites de clichés où toutes les époques de l'art, où tous les grands styles nationaux fussent représentés ; mais, une fois que l'usage de ces séances serait devenu général dans l'enseignement de l'art, il se trouvera des éditeurs pour constituer ces séries. S'ils s'y refusaient, on s'adresserait à l'Allemagne ; plusieurs maisons y sont déjà en mesure de livrer des séries de figures qui sont fort bien composées.

C'est encore à l'Allemagne qu'il faudrait aller demander, jusqu'à nouvel ordre, un secours d'un autre genre, celui de planches d'assez grande dimension, qui rendraient là le service dont s'acquittent, dans les cours de géographie, les cartes murales. On peut dire de la photographie ce que l'on a dit de l'esprit : elle sert à tout, mais ne suffit à rien. De la peinture, elle supprime la couleur. Elle déforme la statue, qui n'est pas tout entière dans le même plan, qui offre des parties très saillantes. Quant aux édifices, c'est toujours en perspective qu'elle les montre ; elle ne saurait donc en donner les dimensions vraies, la longueur, la largeur et la hauteur ; elle ne les donne ni séparément, dans leur valeur numérique, ni collectivement, dans leur relation de mutuelle dépendance.

Pour percevoir ces rapports, c'est du plan qu'il faut partir, du plan auquel viennent se superposer les élévations et les coupes. On aura beau avoir sous les yeux une vue des ruines du Parthénon ; sans un plan qui indique la place jadis occupée par les colonnes et par les murs qui ont été renversés, on n'aura qu'une bien vague idée des dispositions d'un temple dorique périptère à trois nefs et à *cella* partagée en deux salles de grandeur inégale. La vue ne se comprendra que si l'on a commencé par regarder le plan, puis une coupe longitudinale ou transversale de l'intérieur restauré. On en peut dire autant d'une église romane ou gothique. Par ces

exemples, on se rend compte de ce que devra être la collection de planches qu'il importera d'adjoindre au matériel d'un cours d'histoire de l'art. Nous voudrions y trouver, pour ce qui est de l'antiquité, les plans d'un temple égyptien, d'un palais assyrien et d'un palais perse, ceux de quelques-uns des grands temples de la Grèce, ceux d'un théâtre grec et d'un théâtre romain, d'un amphithéâtre tel que le Colisée, de thermes tels que ceux de Caracalla, d'une maison de Pompéi, etc., plans qui seraient accompagnés d'essais de restauration dessinés à grands traits. Le même mode de présentation serait adopté pour des ensembles, tels que Louqsor ou Karnak, la terrasse de Persépolis, l'Acropole d'Athènes, l'Altis d'Olympie, l'enceinte sacrée de Delphes, le Forum romain, les édifices du Palatin.

Lorsque, en 1876, je fus appelé à l'honneur de fonder, dans la faculté des lettres de Paris, l'enseignement de l'archéologie classique, je trouvai, dans une collection éditée en Allemagne, quelques-unes des planches que je viens d'énumérer; celles qui m'auraient manqué me furent fournies, sous forme de grands dessins au lavis, par un auditeur de mes premières leçons, M. Charles Chipiez, le savant architecte qui devait devenir plus tard mon collaborateur. Malgré le programme de 1891, il n'a encore rien été tenté, en ce genre, par un éditeur français, qui ait quelque valeur. Rien pourtant ne serait plus facile aujourd'hui que de réunir les élémens de ces collections. Un bon nombre des figures seraient données par les planches de l'*Histoire de l'art*, que des procédés mécaniques permettraient d'agrandir à volonté; quant aux autres, on les demanderait à divers ouvrages que connaissent les archéologues et à ces restaurations des pensionnaires de l'Académie de France à Rome dont quelques-unes seulement ont été publiées, mais qui sont toutes conservées à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts. Le jour où l'histoire de l'art serait partout enseignée, peut-être verrait-on enfin quelques éditeurs français se décider à entreprendre l'exécution d'une suite de planches qui ne pourrait manquer d'être acquise par tous les maîtres. Si, alors même, par timidité, ces éditeurs hésitaient à courir ce risque, encore resterait-il la ressource de faire ses commandes à l'étranger.

Quant aux statues, c'est en face des plâtres qui les reproduisent qu'il conviendrait d'en parler; mais nous ne saurions prétendre doter chaque lycée de cette galerie de moulages, rangés par ordre chronologique, que n'a point et que n'aura peut-être pas de sitôt

l'Université de Paris. Il y aura pourtant, avec quelque bonne volonté, moyen de s'arranger. Partout, la salle de dessin possède quelques plâtres, plus ou moins nombreux. Ce sera au maître de faire des emprunts à son collègue : telle ou telle tête de travail attique ou florentin pourra être apportée sur la table du cours. S'agit-il, au contraire, du Thésée ou de l'Apollon du Belvédère, de quelque lourde figure qui ne se prête pas au déplacement, on fera comme ce prophète qui, ne pouvant décider la montagne à venir à lui, allait à la montagne : élèves et maîtres se transporteraient dans le cabinet où se gardent les modèles.

Que si ce cabinet se trouvait être trop pauvre, pourquoi toute la bande d'écoliers, professeur en tête, n'irait-elle pas frapper à la porte du musée de la ville? Celui-ci possède, d'ordinaire, une certaine quantité de moulages. Ces moulages n'ont pas toujours été choisis avec beaucoup de discernement; mais il est rare que l'on ne rencontre pas parmi eux les statues et les bas-reliefs accrédités comme les représentans officiels des principaux modes de l'art. Il n'en faudra pas davantage au maître pour faire saisir des différences de facture qu'il serait moins aisé de percevoir sur l'image que la lanterne envoie à l'écran; dans cette image, par l'effet de l'agrandissement qu'elle subit, le modelé est toujours un peu flou, comme on dit en style d'atelier.

Au musée, après les plâtres, on regardera aussi les tableaux; on y apprendra ce qu'est la couleur, combien elle varie d'une école à l'autre, en quoi celle d'un peintre vénitien diffère de celle d'un peintre florentin ou d'un peintre flamand. Il y a bien peu de musées où l'on ne puisse trouver quelques toiles qui se prêtent à ces explications. Ce sera là, devant les œuvres d'art, que le maître donnera ses meilleures leçons. Ces visites rendues aux monumens ne devraient point avoir un caractère exceptionnel et accidentel; l'autorité ministérielle les recommanderait et en marquerait la place dans le plan d'études. Chaque mois, une ou deux après-midi seraient réservées à ces promenades. Prenons, par exemple, les élèves des lycées de Paris. Ceux qui suivraient le cours d'histoire de l'art iraient, avec leur maître, plusieurs fois au Louvre; ils verraient les musées du Luxembourg et du Trocadéro, le cabinet des estampes et le cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, l'école des Beaux-Arts, ses collections et cette charmante *Cour du mûrier* qui leur donnerait un avant-goût de l'Italie; ils verraient aussi des édifices tels que Notre-Dame et

la Sainte-Chapelle, la basilique de Saint-Denis et le château de Versailles. Peut-être pourrait-on parfois, pour les plus curieux et les plus zélés, pousser l'excursion jusqu'à Chantilly et à Fontainebleau. On n'aurait donc, à Paris, pour ces leçons de choses, que l'embarras du choix. Il n'en serait pas tout à fait de même en province; mais les grandes villes possèdent des musées qui renferment des œuvres de premier ordre, et il est peu de villes, même de second et de troisième rang, qui n'aient pas, soit dans leurs murs, soit dans leur voisinage immédiat, des édifices de l'antiquité, du moyen âge ou de la Renaissance qui donnent ample matière au maître pour expliquer et justifier les idées qu'il aurait exposées du haut de sa chaire.

Pour montrer aux jeunes gens ces musées et ces édifices, il faudra que le maître commence par aller les étudier sur place; il aura donc à ne point ménager ses pas, à prendre sur ses heures de loisir; mais cet effort et ce sacrifice, il en sera amplement payé, d'abord par ce qu'il aura ainsi ajouté à ses propres connaissances, puis par le vif plaisir que ses élèves prendront à l'écouter et par le bénéfice qu'il les verra retirer de ces courses et de ces entretiens.

Ce maître de l'avenir, nous aurions quelque chose encore à lui demander : ce serait de savoir un peu dessiner, de manière à pouvoir, tout en parlant, tracer à main levée, avec la craie, sur le tableau noir, l'esquisse d'un plan, la coupe d'une nef de temple ou d'église, le profil d'une moulure. Rien ne réveille et ne soutient l'attention de l'auditeur comme ces croquis exécutés sous ses yeux; ils interrompent le cours, toujours un peu monotone, de la leçon débitée du haut de la chaire. C'est un plaisir pour l'élève de suivre du regard ce contour qui se développe sous le doigt qui le crée; ainsi perçue à l'état naissant, la forme se grave dans son esprit, qui sera dès lors en mesure de se la représenter, au premier appel, avec les particularités qui la caractérisent.

IV

Nous avons dit quelles études et quelles garanties nous croirions utile de demander aux maîtres qui auraient à enseigner l'histoire de l'art et, d'autre part, quel outillage il conviendrait de leur fournir, pour que cet enseignement eût prise sur les intelligences et y laissât une marque durable. Il reste à trouver, dans

le plan d'études, déjà si chargé, la place de ces leçons. Elles viendront s'ajouter à toutes celles que reçoivent déjà nos écoliers, dans ces journées où il importe de réserver quelques heures à la réflexion, au travail d'invention et de composition. Il y aurait danger à restreindre encore la part de cet effort, à réduire de plus en plus l'élève au rôle d'un auditeur passif, appliqué uniquement à bien écouter et à prendre beaucoup de notes. L'embarras est grand; comment peut-on espérer en sortir?

Ce n'est pas notre affaire, pourrions-nous dire, de résoudre ce problème. Il y a une lacune dans notre enseignement secondaire; n'est-ce pas à ceux qui sont les maîtres des programmes de les retoucher, à l'effet de combler cette lacune? N'est-ce pas à eux qu'il convient de chercher quels seront les sacrifices à consentir, les substitutions à opérer?

Nous ne voudrions pourtant pas que l'on pût nous reprocher d'avoir soulevé cette question sans nous préoccuper des conditions qui rendraient cette réforme possible. On nous permettra donc d'apporter ici quelques indications qui, sans prétendre tout prévoir et tout régler, serviront du moins à montrer que les difficultés ne sont peut-être pas aussi grandes qu'elles le paraissent au premier abord.

Cet enseignement ne devrait pas se donner tout entier dans la classe, entre les quatre murs du lycée. Une large place y serait réservée à des visites de monumens et de musées. Ces visites, on les ferait d'ordinaire dans l'après-midi du jeudi et, quand il s'agirait d'une excursion un peu lointaine, on pourrait y consacrer tout un dimanche. Le temps attribué à ces leçons de choses ne serait pas pris sur celui des heures de classe.

Cependant, l'étude d'une galerie ou celle d'un édifice ne pourra jamais être que le complément de la théorie exposée du haut de la chaire. Cette exposition doctrinale devra comporter une leçon d'une heure et demie par semaine et être réservée aux élèves des classes supérieures de nos lycées. Offerte à de plus jeunes enfans, elle les amuserait peut-être; mais leur esprit ne serait pas assez mûr pour en tout comprendre et pour en beaucoup retenir. D'autre part, les *rhétoriciens* et les *philosophes*, comme on dit, sont ceux sur lesquels pèse le plus durement l'obsession de l'examen final. Il en est plus d'un chez qui, à partir de Pâques, cette terreur éteint toute curiosité. Peut-être donc conviendrait-il de ne point prolonger au delà du premier semestre le cours

d'histoire de l'art; le maître serait ainsi plus sûr de pouvoir compter jusqu'au bout sur l'assiduité de ses auditeurs. Pour que ceux-ci n'oubliassent point, pendant l'été, ce qu'ils auraient appris l'hiver, on pourrait garder, pour ce moment, quelques-unes des promenades promises. C'est alors surtout qu'elles seraient une distraction et un repos. Elles détendraient des esprits que harasse la préoccupation du diplôme; elles dégourdiraient des membres qui s'énervent de ces longues stations que la discipline du lycée, quelque tempérament que l'on y apporte, continuera toujours d'imposer à ces corps d'adolescens, tout frémissans de vie, auxquels répugne l'immobilité.

Par cette réduction de la durée du cours, la difficulté serait atténuée; elle ne serait pas supprimée. Comment s'y prendrait-on, pendant les six premiers mois de l'année, pour ajouter encore quelque chose aux matières sur lesquelles porte déjà l'enseignement? Voici ce que nous entrevoyons, ce qui, nous semble-t-il, deviendrait possible à partir du moment où l'accord se serait fait sur le principe. Il y aurait, dès lors, dans l'administration et chez tous les membres du corps enseignant, une bonne volonté, un désir d'aboutir qui faciliteraient singulièrement les choses. C'est, avons-nous dit, aux professeurs d'histoire que serait confié, le plus souvent, le soin d'introduire nos élèves dans ce monde de l'art qui leur a été fermé jusqu'à présent. Or, ces professeurs ne pourraient-ils s'arranger pour glisser plus rapidement, dans leur enseignement principal, sur les faits d'importance secondaire, qui ne se laissent retenir que par un effort de mémoire? Ce n'est pas sans chagrin que je songe, après tant d'années, à toute la peine que j'ai prise jadis, dans ma vie d'écolier docile et laborieux, pour me mettre dans la tête, avec leurs fréquentes variations, les limites des domaines que les fils de Clovis se sont taillés, après la mort de ce prince, dans la vaste étendue du royaume paternel. Je ne regrette pas moins tout le temps que j'ai passé sur les seigneuries et les évêchés de l'Allemagne du grand Interrègne et celui que m'ont coûté les campagnes de Frédéric II et de Napoléon, avec les dates et les noms de combats que j'ai appris par cœur. J'en suis à me demander si ce n'a pas été là du temps perdu. N'aurait-on pas pu, sans nous retenir sur toutes ces minuties, nous expliquer quelle idée les chefs mérovingiens se faisaient des droits du souverain, nous montrer jusqu'où le morcellement avait été poussé dans le Saint-Empire germanique, et

enfin nous définir les méthodes originales de stratégie par lesquelles se sont distingués les uns des autres les grands capitaines de l'âge moderne?

Depuis lors, je le sais, les programmes du cours d'histoire ont été remaniés; plus d'un ministre a recommandé de n'appeler l'attention que sur les personnages de premier rang et sur les grandes scènes qui frappent l'imagination, enfin de plus insister sur la suite et sur les résultats que sur le détail des événemens; mais ces conseils ont-ils été toujours et partout suivis? Il paraît douteux qu'une circulaire ministérielle ait eu la vertu de corriger, du jour au lendemain, des habitudes invétérées, et nous inclinons à penser qu'il serait encore possible à ces maîtres d'abréger le récit des luttes politiques, des négociations et des batailles. En resserrant la trame de leur exposition, peut-être trouveraient-ils moyen d'y ménager des éclaircies où s'inséreraient les leçons consacrées à l'art, soit qu'elles dussent former une série spéciale, soit qu'elles vinssent s'encadrer, à leur place, dans l'ensemble de ce tableau du passé qu'ils sont chargés de présenter.

S'il est permis d'espérer que l'histoire proprement dite, en se tassant, puisse donner plus d'air et de jeu à l'histoire de l'art, peut-être, au nom de celle-ci, serait-on fondé à réclamer de la philosophie des concessions du même genre, qui se justifieraient encore mieux. Je n'ai point qualité pour entreprendre la critique de l'enseignement qui se donne dans la plus haute classe de nos lycées; mais, cette critique, je l'ai entendu faire par des hommes qui ne pouvaient être soupçonnés ni de ne point connaître, ni de ne point aimer la philosophie. Ils regrettaient la place qu'avaient prise, dans certains de ces cours, aux dépens de la psychologie, de la logique et de la morale, des questions qu'ils regardaient comme insolubles. Plus d'un maître, disaient-ils, avait le tort d'induire ainsi les jeunes gens à employer couramment des termes dont le sens ne leur avait pas été nettement défini, ne l'avait pas été parce qu'il ne pouvait pas l'être, parce que ces termes ne représentaient pas des idées claires. A cette école, l'esprit prend de mauvaises habitudes ; il s'accoutume à croire comprendre alors qu'il ne comprend pas, au vrai sens du mot, alors qu'il ne fait qu'entrevoir, comme dans la pénombre, de vagues apparences. Il se grise ainsi d'abstractions ; il joue avec des formules qu'il prend pour des solutions, formules creuses qui ne laisseront derrière elles que l'incertitude et le vide, le jour où l'intelligence, mûrie

par la vie et par la réflexion, sera devenue plus exigeante en matière de preuve. Rien ne mène plus sûrement à un scepticisme qui peut être dangereux pour la moralité que les affirmations naïves d'un dogmatisme précoce et téméraire. Ce péril, Taine en était très frappé. Il avait eu entre les mains les cahiers d'un élève de philosophie, auquel il portait un vif intérêt; il les avait étudiés en homme rompu à tous les exercices de la pensée et, — je l'ai entendu plusieurs fois revenir sur ce sujet, — il y trouvait bien des théories, bien des discussions qui lui paraissaient au-dessus de la portée d'une raison de dix-sept à dix-huit ans. Celle-ci, loin de gagner en vigueur à l'effort qui lui était imposé, s'y fatigue et s'y fausse. C'est le règne de l'à-peu-près, des démonstrations qui n'en sont pas, des idées spécieuses ou obscures.

Nous accorderions volontiers qu'il puisse y avoir là quelque exagération ou que, du moins, tous nos professeurs de philosophie ne méritent pas également ce reproche. Plus d'un maître qui, par goût, pencherait de ce côté est retenu sur cette pente par la modestie des ambitions de ses élèves qui bornent leurs désirs à la conquête du diplôme. Là où sont le plus sensibles les effets de la tendance que nous avons signalée, c'est dans les classes où se pressent, à Paris, les candidats à l'École normale et à la licence ès lettres; le maître s'y voit entraîné dans le domaine de la spéculation métaphysique par l'ardeur même de la curiosité que témoignent des jeunes gens d'un esprit très ouvert, lorsque, pour la première fois, viennent se poser devant eux les grands problèmes qui tourmenteront éternellement l'humanité. Entre les subtiles analyses d'une dialectique savante et la sécheresse d'un cours qui n'est qu'une préparation à l'examen, il y a bien des degrés intermédiaires; mais toujours est-il que, presque partout, l'enseignement de la philosophie gagnerait à se simplifier, pour mieux s'approprier aux facultés et aux besoins de la jeunesse qui le reçoit. En acceptant ces réductions, il pourrait, lui aussi, rendre disponibles, dans la distribution du temps, quelques heures qui seraient passées au compte de l'art.

V

Pour fonder cet enseignement de l'art et pour le mettre dans ses meubles, il faut le concours cordial du corps enseignant, qui devra changer ses habitudes et s'imposer un surcroît d'études et

d'efforts; il faut aussi celui des pouvoirs publics, auxquels devront être demandés des sacrifices pécuniaires. Nos maîtres, dans leur sincère désir du progrès, se sont déjà prêtés à de plus graves changemens, et, le jour où la conviction se sera faite dans leur esprit, ils ne reculeront pas devant une tâche nouvelle. Leur dévouement sera récompensé par le plaisir qu'ils auront de contribuer au rajeunissement de tout notre enseignement secondaire, au réveil de l'attention languissante, à un vif renouveau de curiosité. Quant au ministre qui se chargera de solliciter auprès du parlement la dotation nécessaire, les bonnes raisons ne lui manqueront pas pour démontrer que ce ne sera point là de l'argent mal employé. Les leçons qu'il s'agit d'instituer ne peuvent manquer d'exercer une influence durable sur le développement de l'intelligence des jeunes gens qui seront appelés un jour à composer l'élite de la nation; elles auront des effets sociaux que le législateur doit prendre en très sérieuse considération.

La France, par suite d'événemens qui ne sont que trop présens à toutes les mémoires, n'a plus, ni dans la vieille Europe, ni dans le monde plus large de la planète déjà presque tout entière conquise à la civilisation, la prépondérance politique et militaire dont elle a pu s'enorgueillir dans d'autres temps. Ce qui fait encore son prestige et sa gloire, c'est surtout la vigueur et l'originalité de sa pensée, avec le privilège qu'elle possède de savoir, grâce à la clarté de sa langue et à la rigueur de ses méthodes d'exposition, communiquer cette pensée; c'est le génie de ses savans, de ses écrivains, — et de ses artistes.

S'il est, en effet, un terrain sur lequel, de l'aveu même des étrangers, la France garde encore sa prééminence, c'est celui de l'art, et nous avons tout lieu d'espérer que les comparaisons qui s'apprêtent ne paraîtront pas nous avoir fait déchoir de ce haut rang; mais, depuis quelque temps, en Angleterre et en Allemagne, on a dépensé presque sans compter pour créer ou pour développer l'enseignement de l'art industriel. Des écoles ont été fondées en grand nombre où les méthodes sont à la fois plus pratiques et plus savantes que celles qui sont appliquées dans le peu que nous avons d'établissemens similaires. Les élèves de ces écoles trouvent leurs modèles dans des collections plus riches et mieux classées que celles dont disposent nos ouvriers d'art; aussi le goût s'est-il singulièrement affiné chez nos voisins. Le sentiment et l'amour des belles formes tendent à s'y répandre de plus en plus

dans ces milieux populaires où se prépare et desquels se dégage, à son heure, le génie des grands artistes originaux. Tout autour de nous, le niveau s'élève ainsi, d'année en année. Des cris d'alarme ont déjà été poussés par ceux qui ont été étudier sur place ces institutions, au delà de la Manche et du Rhin. Ce n'est pas sans éprouver de patriotiques inquiétudes qu'ils en ont admiré l'organisation et les fruits. Nous nous défendons encore, grâce à nos dons naturels et aux bienfaits d'une longue culture, d'une tradition plusieurs fois séculaire; mais nous avons conscience d'être serrés de près, comme dans une course où le cheval qui tient la tête sent à ses flancs l'haleine du rival qui court auprès de lui et qui bande tous ses muscles pour le dépasser.

Ce qu'il faut tout d'abord, pour que nous ne soyons pas vaincus dans cette lutte, c'est que, dans toutes nos écoles, et particulièrement dans les écoles spéciales, le dessin soit enseigné par les meilleures méthodes; mais n'importe-t-il pas aussi de faire l'éducation des yeux et du goût des fils de notre bourgeoisie? C'est de leurs rangs que sortiront les chefs d'industrie qui dirigeront les travaux de nos ateliers, les critiques qui apprécieront les ouvrages présentés au public et les riches amateurs qui, par leurs achats, conduiront en quelque sorte la main des artistes, leur montreront les voies où ils devront s'engager pour arriver au succès et à la fortune. A divers titres, tous ces hommes, grands et petits industriels, journalistes, connaisseurs ou se disant tels, simples curieux qui fréquentent les salons de peinture, auront leur part d'influence sur la marche de l'art français; or, n'est-on pas fondé à penser que cette influence sera plus éclairée et plus efficace, si tous ceux qui l'exercent ont eu de bonne heure l'esprit tourné vers les choses de l'art, s'ils possèdent tout au moins les élémens de l'histoire des arts du dessin? Ne seront-ils point, par là même, plus en mesure de se faire une juste idée des rapports que ces différens arts soutiennent entre eux, des conditions qui sont les plus favorables à l'éclosion de l'œuvre plastique et des caractères qu'elle doit réunir pour avoir chance de durer? Informés ainsi du passé, admirateurs intelligens de ces grands ensembles que l'art a créés chez les peuples et dans les siècles qui ont su le mieux traduire leur pensée par des formes d'une beauté souveraine, ils risqueront moins de se laisser prendre et égarer par toutes les affectations, par les pastiches adroits qui masquent mal une pauvreté native, par les trompeuses habiletés

d'une exécution brillante qui tourne à la routine, par les excentricités prétentieuses des faiseurs d'embarras qui visent surtout à étonner le passant.

Nos artistes sont pleins de talent. Beaucoup d'entre eux possèdent des qualités merveilleuses d'imagination et de facture; mais on ne peut dire que, malgré leurs efforts, ils aient encore réussi à inventer des dispositions et des types qui répondent aux besoins, aux sentimens et aux idées de la société contemporaine. Sous l'aiguillon de ce désir qui les tourmente, ils s'agitent; ils changent de direction tous les quinze ou vingt ans; ils s'exposent à paraître avoir plus d'ambition que de puissance créatrice, à se dépenser et à s'éparpiller en pointes aventureuses poussées dans tous les sens. Pour ramasser et discipliner toutes ces forces, dont une partie se consume en de vains caprices, que ne peut-on attendre d'une opinion mieux avertie et plus instruite? Par ses sévérités ou tout au moins par son indifférence, elle déconseillerait le charlatanisme, tandis que, par ses sympathies hautement déclarées, dont elle saurait rendre raison, elle encouragerait toutes les tentatives loyales; elle guiderait et elle soutiendrait tous ceux en qui elle reconnaîtrait les fidèles continuateurs de ces maîtres français qui, depuis nos *imagiers* du XIIIe siècle, se sont pieusement inspirés de la nature qu'ils étudiaient avec une sincérité passionnée et n'ont jamais conçu la beauté sans l'expression, n'ont modelé la forme que pour la rendre apte à traduire un sentiment ou une idée, à donner une vive représentation d'un mode singulier de la vie ou de l'originalité d'un caractère.

Les pouvoirs publics comprendront-ils l'importance et l'urgence des mesures dont j'ai exposé l'économie? Se résoudront-ils à tenter de réaliser ce programme et consentiront-ils aux dépenses qu'il implique? ou bien n'en obtiendra-t-on, pour le moment, que de bonnes paroles, des promesses sans échéance fixe, des excuses dilatoires? je l'ignore; mais j'ai cru, en leur adressant cet appel, remplir un devoir de reconnaissance envers des études qui ont fait le charme de ma vie, et je ne pense d'ailleurs pas me tromper en affirmant que les destinées de notre art national et l'honneur de la France sont intéressés au succès de la réforme dont j'ai plaidé la cause.

GEORGES PERROT.

LA MAISON DU SOMMEIL

PREMIÈRE PARTIE

I

A l'état des naissances, — année 1844, — les registres de la mairie de Crozon portaient : Ernot-Laurent-Constant Le Coz. Dans le pays, on ne disait que Constant Coz. L'abréviation définissait suffisamment le personnage. Coz, en langue celtique, signifie vieux. Constant Coz, — Constant vieux, — c'était celui à qui, depuis son rapatriement sur le sol finistérien, on n'attribuait plus d'âge précis.

Il était petit, mais musclé, avec un déhanchement très accentué du côté gauche, la peau cuite par le vent et par l'embrun. Des rides profondes ravinaient la face glabre. Le nez long, busqué, rappelait par sa courbure le bec des oiseaux de mer. Une mèche de crins grisonnans tombait du béret, au milieu du front, pour descendre à droite, vers la pointe de l'arcade sourcilière. Un kyste sur la tempe gauche. La bouche, affaissée aux commissures, avait comme un pli de malveillance sénile. Seuls, dans ce visage, les yeux, — des yeux pers, presque sans cils, — laissaient, en leur mobilité continue, une dernière illusion de jeunesse. Pour vêtement, un sarrau et un pantalon rapiécés, décolorés d'usure; aux pieds, des espadrilles huileuses que crevait l'ongle de l'orteil; entre les dents, un tronçon de pipe souvent éteint, mais où il feignait d'aspirer dans la conversation, pour mieux mesurer ses ré-

ponses; le béret en arrière, afin de faire valoir la mèche du front, — tel était Constant Coz. Qu'on allât de Morgat au Fret, à Landevennec ou à Camaret, on manquait rarement à le rencontrer quelque part sur la route. Ni mendiant, ni vagabond pourtant. On le prétendait, au contraire, un des plus riches de la contrée. Sa maison d'habitation et les dépendances, vastes comme un corps d'usine, occupaient la moitié du bourg pêcheur de Morgat, qu'elles égayaient de leurs ardoises neuves. Quelque industriel original peut-être?... Non, simplement un mareyeur.

Jean-Marie Le Coz, son père, était un pauvre Crozonnais qui se loua aux caboteurs. Il avait épousé sur le tard, — en cours de voyage, au Havre, — une Cauchoise. Il revint avec elle finir ses jours à Morgat, sur le territoire de Crozon, tout à l'extrémité du Finistère. De cette union Constant naquit, être bizarre et tourmenté, âme complexe où l'ascendance normande prévalait sans doute. Orphelin de bonne heure, il reprit la carrière paternelle. Son service achevé, il navigua quinze ans, sur le trois-mâts l'*Affronteuse*, entre Brest et Nantes. Sobre, parcimonieux jusqu'à l'avarice, mais de nature industrieuse et commerçante, il savait mettre à profit les moindres incidens de sa nomade existence. A bord, il s'improvisait barbier, excellait dans le tatouage d'un bras, et, pour quelques sous, disait les sorts avec des cartes espagnoles. Sitôt débarqué, un ballot sur l'épaule, en mercanti, il visitait les bourgades populeuses du littoral, offrait aux ménagères aisées de faux mouchoirs de l'Inde ou des imitations de soieries japonaises.

En mars 1882, la vieille *Affronteuse*, dont la coque pourrie craquait aux fortes vagues, transportant de Saint-Nazaire à Douarnenez une cargaison de fers-blancs pour les sardineries, fut prise de nuit par un cyclone, au large de Penmarc'h. La mer démontée balayait le pont, noyait les soutes. L'*Affronteuse*, brusquement, cessa de gouverner, sa barre étant cassée, et toucha sur une basse roche qui fit de larges voies d'eau dans son tribord. Elle coula par douze pieds de fond, à un quart de mille du rocher célèbre nommé la Torche. Les neuf hommes d'équipage grimpèrent dans la misaine, se cramponnèrent aux vergues que secouait furieusement l'ouragan. De là, ils jetaient à la terre des appels désespérés. Le gardien du phare avertit le patron du canot, de sauvetage, à Saint-Guénolé. Après deux heures de lutte, le canot, roulé, culbuté par les houles, mais se redressant toujours, grâce à son

jeu de clapets, parvint à joindre les naufragés. Déjà l'artimon de l'*Affronteuse* avait disparu, emporté par une trombe de lames. Ce fut un sauvetage émouvant. On en parle encore là-bas. Le canot s'était engagé sur le pont du navire coulé, au ras de la misaine. Les naufragés, sitôt qu'ils le voyaient au-dessous d'eux, se laissaient choir successivement de leur vergue. Mais chaque déferlage de vagues chassait l'embarcation, qui dut revenir neuf fois pour les neuf hommes. Le neuvième et dernier était Constant Coz. Soit qu'il eût mal calculé son élan, soit qu'un bastingage l'eût embarrassé dans sa chute, il se reçut à faux et, sur le bordage du canot, se brisa trois côtes.

On le transporta au plus proche, chez un honnête aubergiste de Saint-Guénolé, Pierre Prigent, qui consentit à en prendre charge. Plougastelois d'origine, émigré dans le sud parce qu'il y espérait, en raison du nombre des touristes, un gain meilleur, ce Pierre Prigent était un homme obligeant et doux. Il avait deux filles, toutes deux de type brun, méridional, presque andalou (on retrouve beaucoup de sang espagnol dans le Finistère). L'aînée, Alexandrine, s'institua charitablement la garde du blessé. Constant Coz séjourna six semaines à l'auberge.

Alexandrine, à cette époque, approchait de vingt et un ans. Sa physionomie, quoique sans beauté, retenait par l'étrangeté de l'expression. Sous des sourcils droits, épais, très noirs, qui barraient le front, de grands yeux durs s'encavaient, dont n'apparaissait jamais le blanc. La chevelure avait des reflets bleutés, ondulait naturellement vers les tempes; elle encadrait un teint chaud, criblé de taches de rousseur. Bien que nées en pays de Bigourdenns, sa sœur et elle, se refusant à l'accoutrement des femmes de Pont-l'Abbé, avaient adopté la coiffure et le costume de Plougastel-Daoulas. Avec cela, une gorge bien plantée, une tournure accorte, un souci visible de coquetterie dans la façon de poser la coiffe ou dans le troussis du tablier. La voix d'Alexandrine était rude comme son regard. Sur la lèvre, volontaire et charnue, on devinait une force d'orgueil, des passions violemment contenues. L'instinct et la réflexion rapprochèrent ces deux êtres si dissemblables d'apparence. Pierre Prigent avait du bien. Il donnerait mille écus de dot à chacune de ses filles. En outre, son frère puîné, Hervé Prigent, le parrain d'Alexandrine, venait de fonder à Londres un petit commerce d'entrepôt pour les expéditions maraîchères de Plougastel. L'oncle Hervé, célibataire, léguerait

quelque chose à sa filleule. Tout cela faisait d'Alexandrine, dans le pays de Pont-l'Abbé, un parti convoité. Et pourtant les prétendans les mieux pourvus s'étaient vus tour à tour évincés.

— A quelques centaines de pistoles près, disait-elle, ils se valent tous, ces gars de Pont-l'Abbé... Fainéans et sots... J'en veux un que je sache capable de centupler ma dot.

Sur ces entrefaites, le naufrage de l'*Affronteuse* amena Constant dans l'auberge. Il y eut de longs entretiens, le soir, au chevet de l'estropié : il y eut aussi des confidences. De la bouche même du marin, Alexandrine apprit certaines choses surprenantes. Cet illettré, à bord de son cabotier, s'était instruit tout seul. Avec ses modiques salaires, en moins de quinze ans, à force d'ingéniosité et de privations, ce déshérité avait amassé un pécule d'environ quatre mille francs. La somme était en dépôt à Crozon, chez Me Frochen, notaire : Constant en portait le reçu au fond de sa bourse en cuir. Jusqu'ici, il avait, dans sa pensée, destiné cet or à l'armement d'un bateau, avec lequel il pêcherait la sardine comme les camarades. Mais la baisse croissante des prix du poisson, et surtout la presque impotence dont il était menacé maintenant, modifieraient peut-être l'ancien projet.

— Certes, pensait Alexandrine, cette épargne n'est pas le fait d'un caractère banal. Ils sont rares, dans le pays breton, les gars sérieux de la trempe de ce Le Coz.

Constant manquait d'attraits. Déjà il touchait à la quarantaine. Ses dents cariées, ses paupières nues, le kyste qui déparait une de ses tempes, n'étaient point des élémens de séduction. De plus, il garderait de ses trois côtes brisées quelque déhanchement disgracieux. Mais il avait le gris des prunelles si lumineux, la parole si chantante et si persuasive !... La fille de l'aubergiste se laissa convaincre par l'hôte. Ils convinrent ensemble d'un plan de négoce qui leur assurerait la fortune à bref délai. Pierre Prigent et la pieuse Thumette, sa femme, après longues hésitations, accédèrent au désir, impérieusement manifesté, de leur fille. Les noces se firent en mai, sans tapage ni dépense. Au contrat, il était stipulé : régime de la communauté réduite aux acquêts...

Les pêcheurs de l'anse de Morgat, — en baie de Douarnenez, — perdaient annuellement la moitié de leurs prises, par insuffisance de débouchés. L'été, la vente allait encore à peu près, grâce aux baigneurs, aux touristes qu'attirent la sécurité de la

plage ou les sites incomparables des alentours. Mais, à la mauvaise saison, quand il fallait, par gros temps, souquer sur treize ou quatorze milles en mer pour s'aboucher avec les acheteurs de Douarnenez et de Camaret, la plupart s'abstenaient par indolence, ou laissaient le poisson se gâter dans les barques. La chaumière familiale des Le Coz, sur le quai de Morgat, n'était plus, depuis la mort du père, qu'une ruine abandonnée. Avec quelques réparations, du flair, de l'ordre et un peu d'argent, on pouvait centraliser là tout un commerce d'expédition, servir d'intermédiaire avec les marchés de Brest, de Rennes et de Paris, et réaliser sans risques des gains considérables.

Il est, en effet, aussi lucratif que peu aléatoire, le métier de mareyeur. Il exige des facultés spéciales d'âpreté et de cynisme. Le mareyeur ne s'apitoyera jamais sur le sort de ceux qu'il exploite. Et pourquoi, d'ailleurs?... Sans lui, le poisson ne pourrirait-il pas devant les portes?... C'est encore tout avantage pour le pêcheur d'échanger contre une menue monnaie son panier plein. L'expéditeur, dès son installation dans le pays, enrégimente les gens de la côte. Désormais, hiver comme été, ils ne vendront qu'à lui seul. Quiconque faillirait à la convention serait rayé à jamais de ses livres de commerce. Toute marchandise doit rapporter au mareyeur un bénéfice minimum de deux cents pour cent. Mais cela ne suffit pas à sa rapacité d'usurier. Un jour sur trois, il arguera d'une avarie survenue en cours de route pour l'imputer à la faute du marin; il se fera même adresser des télégrammes conventionnels de reproche par un expéditionnaire peu scrupuleux et abaissera pour les pêches ultérieures ses tarifs d'achat. Le mareyeur tiendra généralement, comme accessoire à sa maison de « marée, » un débit de boissons. On y fera crédit à l'homme; on l'y incitera à la consommation la plus dispendieuse, qui sera déduite, en temps voulu, du prix de son poisson. Le mareyeur aura même en sus un magasin d'épicerie où les femmes de pêcheurs devront s'approvisionner, sous peine de défaveur. Il vendra les capots, les tricots de laine, l'hiver, les filets, la rogue de morue pour boëtter la sardine, tous articles de placement courant, sur lesquels il n'y a ni déchet ni perte. Les maladies ou les deuils dans chaque famille lui vaudront un nouvel accroissement de profits. Il avancera l'argent pour les médicamens ou pour les obsèques, certain de le faire rentrer à un taux rémunérateur. Nulle part l'exploitation de l'homme par l'homme ne pré-

sente un caractère plus despotique et plus arbitraire. Les côtiers subissent patiemment ces exigences. Ils savent que, même en se révoltant, ils seront toujours « à la dupe. »

— On nous écorche comme des roussettes, disait Michel Jaouen, le chalutier de Morgat.

Mais ils ne tenteront pas de secouer le joug, de se syndiquer, de traiter directement avec les expéditionnaires des grandes villes. La négligence et la résignation sont le fond de l'âme bretonne. Le mareyeur règne en maître absolu sur ces populations asservies.

Constant et Alexandrine étaient créés évidemment pour un tel genre de négoce. L'homme y apportait son mercantilisme sans pudeur, sa roublardise convaincante; la femme, ses instincts de domination, sa science innée du livre comptable. On passa marché avec d'importantes maisons de Paris et de Rennes. Six mois après leur installation dans la vieille masure, provisoirement recrépie, tout le poisson du littoral avoisinant affluait chez eux.

La presqu'île de Crozon, que rattachent au continent, entre la baie de Douarnenez et la rade de Brest, les territoires de Telgruc et d'Argol, figure une sorte d'éperon tricéphale, enfoncé au flanc de l'Atlantique. La branche septentrionale, — ou pointe espagnole, — monte vers Brest, dont elle ferme la rade au sud. La branche de l'est ou de Camaret, terminée par les roches du Toulinguet et les Tas de Pois, regarde directement la grande mer. Le travail millénaire des vagues ébréchant, déchiquetant, excavant la falaise, a produit là des merveilles d'architecture naturelle qui déconcertent le voyageur, enthousiasment le poète. La branche méridionale, la plus massive et la plus longue, descend jusqu'au cap de la Chèvre. On penserait quelque digue monstrueuse, jetée entre la baie de Douarnenez et l'Océan. C'est à la base interne de cet énorme promontoire que, faisant face au Ménez-Hom, au fond d'une anse de sable fin abritée des vents du large, s'élèvent les élégantes villas balnéaires et le bourg pêcheur de Morgat.

Sur l'arête montueuse qui va de Morgat à la Chèvre, les hameaux se succèdent avec des noms typiques : Kermel, Treflès, Rundaoulin, Montourgar, Kerglintin, Saint-Ernot, la Paluc, Rostudel. Point de végétation, peu de cultures. Les vents du large rasent tout. A peine quelques maigres champs de seigle, d'avoine ou d'orge. Dans un enclos de pierre, un pâtis sauvage où deux vaches et trois moutons cherchent l'herbe naine parmi les ajoncs

rabougris. Des centaines d'énergies croupissaient là parmi le purin des étables, — l'étable et l'habitation de l'homme étant le plus souvent confondues. Dès que ces gens-là apprirent la venue d'un mareyeur à Morgat, ils descendirent vers la côte. Le tempérament celtique est fait de beaucoup de paresse en même temps que d'un certain goût d'aventures. Au labeur de la glèbe, à cette demi-oisiveté sédentaire qui ne leur laisse pas même l'initiative d'essarter une lande, les Bas-Bretons préféreront, avec un gain réduit, l'aléa de la pêche, l'imprévu de la saute de vent et de l'écueil, suivis des interminables rêveries quand la brise a molli dans les toiles, et il leur semble ainsi qu'ils ont moins de mal tout en profitant mieux de l'existence.

Dans les gouffres à fonds rocheux de Dinant et de la Chèvre, on immerge les casiers pour la langouste, le homard ou le congre. Sur les fonds de sable qui entourent l'île l'Aber, le bar, le turbot, le mulet, la raie, pullulent en toutes saisons. La baie de Douarnenez est le plus grand réservoir de sardines du monde entier. Il y eut soixante bateaux de pêche à Morgat.

Constant Coz acheta d'abord les crustacés et le gros poisson, puis il s'avisa de prendre aussi la sardine. Il s'établit « presseur » et « saleur en vert. » La sardine se corrompt vite dans les barques. Son prix variant suivant sa fraîcheur, ceux de Douarnenez et de Camaret, qui venaient jeter leur rogue devant Morgat, trouvaient profit en vendant à proximité du lieu de pêche. Sur un terrain sans valeur, acheté dans cette intention, Constant Coz fit construire des baraquemens en bois goudronné pour la sardinerie. Là, du matin au soir, douze femmes jetaient le gros sel sur le poisson frais, qu'elles entassaient ensuite, par cent, dans des bourriches d'osier. C'est ce qu'on appelle saler en vert.

Bientôt, entre l'ancienne bicoque et les ateliers de salaison, s'érigea une vaste bâtisse à deux étages, dont le toit d'ardoises, le badigeon de chaux et les contrevens rouges tiraient l'œil sous le soleil. Ensuite, ce furent des annexes spacieuses qui contenaient salles d'expédition, glacières, hangars pour le camionnage. Près de la plage, quatre viviers cimentés, communiquant avec la mer haute par un système d'écluses, devaient recevoir et garder le poisson vivant, quand les cours de Paris seraient en baisse. Un débit de boissons, à l'enseigne « Le Bon Coin » et un magasin de denrées alimentaires complétèrent cette organisation bien conçue. Six voitures solidement attelées, traversant la presqu'île

de Crozon, assuraient une communication ininterrompue avec le petit port de Fret, d'où le vapeur quotidien transportait les bourriches à Brest pour le train de marée. Alexandrine n'avait pas fait un vain calcul. Si, depuis douze ans, sa dot n'était pas encore centuplée, on pouvait, sans grande chance d'erreur, déterminer d'avance la date où le vœu se réaliserait pleinement et au delà. Pierre Prigent avait trépassé deux ans après leur mariage, laissant au ménage Le Coz une dizaine de mille francs qui vinrent à point pour aider à l'extension des affaires. La vieille Thumette, sa veuve, s'était réfugiée à Morgat. On l'utilisait pour la surveillance des ateliers de salaison. De son côté, l'oncle Hervé, à Londres, après quelques déboires, avait dû s'associer avec un de ses anciens concurrens, M. Thiermann; mais cette association lui valait maintenant un commencement de fortune. L'avenir s'annonçait doré d'espérances.

— N'estimez-vous point que les Le Coz ont mis au soleil, en ces quinze dernières années, près de cent cinquante mille francs d'économies? disait à M. le percepteur Le Ster l'abbé Guiffant, recteur de Crozon.

Et le percepteur, appréciateur bien documenté, répondait :

— Allez à cent quatre-vingts, monsieur le recteur; vous vous rapprocherez davantage du vrai.

On leur connaissait une ferme à Crozon, une autre à Tal-ar-Groas, cent hectares de pins d'un seul tenant près de Landevennec, sur la rade de Brest. L'intellect paysan n'attribue de valeur sérieuse qu'à la propriété foncière. Pour Constant et pour Alexandrine, mariés sous le régime des acquêts, la terre seule et ce qui la couvre représentaient un capital solide et de sûre garantie.

— Il nous faut espérer jusqu'aux six cent mille, répétait volontiers Alexandrine, les soirs de veillée, à son mari. Alors nous chercherons acheteur pour l'établissement de Morgat, nous nous retirerons à Brest; nous y ferons construire. Avec ce qui nous viendra de l'oncle Hervé, nous tiendrons rang de bourgeois honnêtes.

Le mareyeur hochait la tête approbativement, sans rien répondre, après une aspiration molle dans sa pipe sans fumée. Pour lui, tant que la vie durait, le lucre était une fonction nécessaire, inévitable, à laquelle l'individu ne pouvait se soustraire sans déchoir. Mais déjà Alexandrine, en prévision du jour où elle devien-

drait bourgeoise bien rentée, avait délaissé la coiffe et le costume national. Avec ses opulens cheveux noirs, roulés en torsades au-dessus du front, son œil audacieux, sa bouche sensuelle, et le corsage de jersey bleu tendu sur la gorge mûre, elle prenait, à la trentaine, une physionomie nouvelle qui troublait et décontenançait davantage. Malgré ses taches de rousseur et ses sourcils droits, certains l'eussent trouvée tentante. M. Yvonnou, maire de Crozon, Me Frochen, notaire et conseiller d'arrondissement, avaient inutilement rôdé autour d'elle. Cela suffisait néanmoins à éveiller les médisances. Mais aux médisans le recteur Guiffant objectait onctueusement chaque fois :

— Si Mme Le Coz, à mon gré, manque un peu de dévotion, Dieu lui a octroyé pour mère une sainte, la vieille Thumette ; c'est un bienfait dont on se ressent toujours... Et puis, Mme Le Coz n'a cœur qu'à son négoce.

II

Or, ce matin-là, — vers la fin d'octobre, — Constant Coz contrôlait le travail des maçons qui surélevaient le mur de défense autour de ses viviers. Assis sur une des écluses, fatigué de suivre les tapes cadencées de la truelle, il dénombrait, en une contemplation béate, les crustacés engourdis sous l'eau limpide. Ici, les homards... Trois mille environ... Leurs carapaces bleu sombre, amoncelées dans les coins demi-obscurs, semblaient un tas de saphirs éteints. Plus loin, les langoustes, — les « écrevisses, » comme on dit en Finistère. Elles étaient douze cents, tachant d'ocre et de vermillon les parois de béton sur lesquelles oscillaient lentement leurs antennes dorées. Ailleurs, les bars, les mulets, les lieus, pris au chalut ou à la senne, et qui tournaient par troupes, quelques-uns presque au ras de l'eau. Le mareyeur se leva. Il alla vers le quatrième vivier, le plus spacieux, et qui semblait inhabité. Sur le sable terne, rien ne remuait. Il prit une gaffe armée d'un croc, en laissa glisser la pointe dans le bassin. Alors ce fut toute une révolution. D'énormes disques grisâtres filèrent horizontalement dans vingt directions, se croisant, se chassant les uns les autres. Puis, les lourdes masses plates retombèrent sur le fond décoloré, et, en quatre battemens de nageoires, se recouvrirent d'un manteau de sable et de gravier. C'étaient les turbots. On en avait compté jusqu'à sept cents, si pressés dans le

vivier qu'il suffisait d'en toucher un pour mettre en branle toute la tribu. Constant Coz, avec un œil frisottant de contentement, supputa la valeur monnayable qui sommeillait sous cette couche mouvante. Combien d'ares de prés ou de futaies représentait la proie captive?... Il appela un de ses hommes, fit vider dans le bassin, pour le repas des turbots voraces, deux bailles entières de tacons, de lançons et de pironos hachés.

Il revint s'asseoir sur l'écluse, mais, cette fois, tournant le dos aux viviers et regardant la mer. La brise et le soleil composaient une atmosphère vivifiante, où passaient d'âpres senteurs; il les huma à pleines narines. Jamais ses poumons n'avaient mieux aspiré la volupté de vivre. Au-dessous de lui, la mer montante frappait de son clapotis doux le bois de l'écluse. Et Constant Coz calculait encore qu'en ce moment plus de cent barques avaient toutes voiles à bloc pour mettre le cap sur la jetée de Morgat, et, dans le heurt assourdi des vaguelettes molles, son oreille cherchait le chiffre qui correspondrait au gain de la journée.

Soudain un appel retentit :

— Hé!... Coz!... Hé!... Coz!...

C'était la voix d'Alexandrine.

La silhouette de la femme se détachait en pleine lumière sur le badigeon cru de la bâtisse neuve. Il vit qu'Alexandrine agitait un papier bleuté : à la teinte, aussitôt, il reconnut un télégramme. Il eut, tout d'abord, un pressentiment désagréable. Pourquoi?... Sur quelle crainte?... Il ne sut jamais le définir plus tard. Ses expéditionnaires de Paris ou de Rennes ne télégraphiaient que dans certains cas prévus, toujours les mêmes. Alexandrine, d'ailleurs, multipliait les signaux avec une précipitation de bon augure. Les mains aux poches, sa pipe sans tabac renversée au coin de la bouche, Constant Coz s'achemina vers la maison.

Alexandrine lui apparut, les joues enflammées, une étincelle de joie méchante sur chaque prunelle. Dans la première crise d'émotion, les doigts nerveux avaient défait l'arrangement de la chevelure et les ondes soyeuses des tempes s'emmêlant audessus des sourcils drus donnaient à tout le visage un air d'indéfinissable sauvagerie.

— Lis vite!... C'est... c'est...

La phrase s'arrêta dans le gosier. Elle tendit à son mari le chiffon de papier bleu. Constant Coz ramena en avant le bord de

son béret pour préserver ses yeux du soleil. La dépêche, adressée personnellement à Mme Le Coz, était datée de Londres.

« Hervé Prigent décédé subitement... Vous institue légataire universelle... Votre présence ici obligatoire pour formalités successorales... Lettre suit... J.-C.-L. Thiermann. »

Ce « J.-C.-L. Thiermann » était, là-bas, l'associé d'Hervé Prigent. Un petit frémissement secoua le menton du mareyeur; les paupières sans cils clignotèrent; la bouche se contracta avec violence comme si le nerf maxillaire eût essayé de contenir l'épanouissement qui, en cet instant, dilatait l'âme. La vieille Thumette, survenue au bruit des voix, demandait :

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— L'oncle Hervé s'en est allé à trépas.

La vieille leva les mains au ciel, puis, s'étant signée lentement, les joignit dans une attitude de désolation sincère.

— Un homme si courageux, si vert encore!... C'est-il, ma Doué, possible?...

Constant Coz et sa femme s'isolèrent dans la pièce basse qui servait aux repas. Ils s'assirent sur des escabeaux de chêne. Accoudés face à face, ils s'interrogeaient du regard par-dessus la table luisante de cire fraîche. Un même calcul de cupidité occupait leur pensée. La femme enfin rompit le silence :

— Ça pourrait peut-être bien faire cent mille francs...

L'homme rebourra sa pipe, l'alluma, mâchonna le tuyau enfumé, tandis que sa main distraitement promenait de droite à gauche sur le front la mèche grisonnante.

— Évidemment, ça peut faire cent mille... Oui, ma douce, dix mille pistoles! répétait-il (c'était la première fois qu'elle entendait de lui ce mot d'affection : ma douce). Mais il faut espérer la lettre de ce Thiermann... Cent mille francs!... dix mille pistoles!... La chose vaut le déplacement. S'il n'y a pas moyen de régler l'affaire autrement, tu partiras... Tu me feras défaut ici pour la correspondance et pour les comptes... Ta mère, au besoin, te remplacerait à la buvette, quoiqu'elle manque beaucoup de tête et de savoir.

La lettre de J.-C.-L. Thiermann leur parvint trois jours plus tard. L'associé y racontait la fin brusque de l'oncle, provoquée par la rupture d'un anévrisme. Il insistait sur la nécessité d'un voyage. En l'absence de l'intéressée, certaines lenteurs de procédure différeraient indéfiniment l'entrée en possession; quant aux

sommes à recueillir, au total, et après liquidation de la maison de commerce, l'associé les évaluait à six mille cinq cents livres sterling, soit environ cent soixante mille francs. En deux mois, Mme Le Coz aurait bien raison de toutes les formalités de la loi anglaise.

Ce chiffre de cent soixante mille francs, qui dépassait leurs prévisions les plus optimistes, acheva de décider les époux.

Alexandrine prépara sa malle. Constant attela lui-même la tapissière qui devait la conduire au Fret, d'où il l'accompagnerait par vapeur jusqu'à Brest. La vieille Thumette eut des larmes en se séparant de sa fille. A cette âme superstitieuse et casanière, le long éloignement en terre maudite, en terre anglaise, suggérait toutes sortes de vagues épouvantes.

— Pense plutôt, mère, répondait la fille, au sac d'or que je rapporterai de là-bas.

A Brest, Alexandrine s'acheta une capote à coiffe de jais, une collerette en crêpe ruché. Le deuil seyait à sa maturité de brune.

Sur le quai de la gare, ses dernières recommandations au mareyeur furent des paroles d'exploiteuse.

— N'oublie pas que Le Monze doit encore dix-sept francs trente de boisson. J'ai payé pour la femme Le Gad, avant-hier, quatre francs soixante-quinze chez le pharmacien, — c'est inscrit au livre, — mais tu en compteras cinq à Le Gad. Les frères Jaouen, sur leur dernier envoi de huit raies, en ont eu deux d'avariées... Retiens-leur les huit avec les frais d'expédition.

— Sois tranquille, ma douce ! Tu sais que je ne laisse guère la monnaie dériver.

Là-dessus, ces deux êtres, pour qui le mariage, depuis tant d'années, n'était plus qu'une association mercantile, se quittèrent avec une étreinte presque fraternelle.

— Adieu, vat ! fit l'ancien caboteur, en agitant son béret, tandis que l'express s'enfuyait vers l'est.

III

La plage de Morgat, l'une des plus captivantes à coup sûr de toutes les plages armoricaines, s'incurve, sur un développement de près d'un kilomètre, entre les roches ardues de Rullianec et la majestueuse trouée de falaises appelée Porte de Cador. Au delà de ce double massif granitique, la roche se creuse en grottes spacieuses,

quelques-unes mesurant jusqu'à cent mètres de profondeur. Par leur coloration féerique et par leur structure, de l'aveu des Écossais eux-mêmes, elles peuvent rivaliser avec les grottes légendaires de Fingal. L'été, les touristes étrangers se donnent rendez-vous à Morgat, du Fret ou de Douarnenez, par breaks et par vapeurs bondés, pour visiter la Cheminée du Diable ou l'Autel. Quant aux Français, ils ont le bon goût et le snobisme, pour la plupart, d'ignorer les vraies beautés de leur littoral.

La plage elle-même peut être divisée en deux fractions très distinctes. Celle du nord est la plus riante. Riche en sources et en ruisseaux, abritée des vents nuisibles par les hauteurs de Crozon et le promontoire de Rullianec, elle apparaît comme une vaste oasis où, parmi les ormes verts, les sapins, les platanes, les eucalyptus, se pressent et s'échelonnent les hôtels confortables, les coquettes villas. Le secteur sud, c'est le bourg pêcheur, au centre duquel l'établissement de mareyage met les taches blanches de ses façades fraîchement crépies. Huit cents mètres de falaises basses le séparent de la petite cité balnéaire. En arrière du bourg, après quelques étagemens successifs de prairies grasses et de champs dorés, les tons peu à peu s'engrisent, la végétation se stérilise ou disparaît, jusqu'à l'arête de landes pierreuses que terminera le cap de la Chèvre.

Devant la grève de sable fin,étincelante de micas, et si plane, si lisse, qu'elle donne sous le pas l'illusion d'un pavé de marbre, la baie déroule sa nappe de saphir et ses horizons embués de vapeurs lumineuses. Au lointain, on aperçoit la triple cime tondue du Menez-Hom, puis, par-dessus Douarnenez, la flèche aiguë du clocher de Ploaré.

Amarrés à la jetée de Morgat, les bateaux sèchent leurs filets teintés de bleu, qu'une drisse a halés, sur des bâtonnets improvisés en vergues, à la tête de la misaine. Et là-bas, dans l'eau moirée par les risées molles, d'autres barques, avec leur voilure couleur de tannin ou de safran, glissent, sous le vol des mouettes criardes qu'attire le poisson entrevu dans les soutes.

Toute cette plage, la moitié de cette baie constituaient comme le domaine de Coz. En quelque sens qu'on parcourût la péninsule de Crozon, du midi au septentrion, de l'est à l'ouest, les deux tiers des maisons payaient tribut au mareyeur. Crozon est le chef-lieu d'un canton important. Sa commune, l'une des plus étendues de toute la Bretagne, compte dix mille habitans,

presque tous pêcheurs, répartis en une multitude de misérables hameaux. Par les suffrages de cette population passive, aisément disciplinable, Constant Coz s'était d'abord fait élire au conseil municipal. Plus tard, à force d'astuce ou d'intimidation, il obtint de ses collègues le titre de premier adjoint. On le craignait; on le servait. Mais mille hostilités latentes fermentaient sous l'apparente servilité.

Déjà son père avait laissé mauvaise réputation. Les gens d'alors lui prêtaient, sur quelques puérils racontars, des pratiques de sorcellerie. Constant Coz, dès ses premières années d'installation dans le pays, ricana publiquement devant les hautes coiffes, en forme de hennin, des petites communiantes crozonnaises qui, escortant les reliques, traversaient Morgat, en août, le jour du pardon de Saint-Ernot. Pour le pardon de Saint-Laurent en Tal-ar-Groas, on l'avait entendu, sur la grande place de Crozon, au départ de la procession, contrefaire en nasillant la voix des chantres. Il refusait l'aumône aux paralytiques et aux idiots. Un matin d'été, il chassa de son seuil par les épaules, brutalement, un « innocent » cher à Sainte-Anne de la Palud. Le mendiant à jupon de futaine, qu'une petite fille menait par la main, s'en alla chavirer dans le fossé et là, les poings tendus, la bave aux lèvres, tout le globe des yeux retourné, il lança vers le ciel d'inintelligibles bégaiemens. Le lendemain, trois cents homards furent trouvés morts dans le vivier de Coz. Le mareyeur prétendit qu'un tas d'écailles de sardines, déposé sans doute trop près de l'écluse à marée basse, avait pénétré dans le bassin avec le flot et empoisonné les crustacés; un fait analogue s'était produit la même année à Concarneau. Coz appela les gendarmes, exigea une enquête; mais on savait bien, à Morgat, que l'écaille de la sardine ne fait pas crever le homard. Seule, Sainte-Anne de la Palud avait voulu ce châtiment à l'affront subi par son protégé.

Malgré son nom celtique et la langue qu'il parlait avec eux, pour tous ces pêcheurs crozonnais, Constant Coz était d'une race étrangère. Le Gad, un sardinier, disait : — « Pour sûr, ce Coz, le jour où on l'enterrera, ça ne coûtera pas de gros cierges aux bonnes femmes d'ici, allez! » Et Michel Jaouen, le chalutier, annonçait souvent : — « Le jour où Coz trépassera, il fera telle tempête dehors que, pour une batelée d'or, je n'accepterais pas d'aller bourlinguer au large. »

On comprenait mieux la vieille Thumette, celle que, par son

nom de veuve, on appelait plus habituellement la Prigente. On la respectait, celle-là, et on l'aimait. Elle était secourable aux pauvres, connaissait des onguens pour les plaies, des oraisons pour les défunts. Tandis que Mme Le Coz, sa fille, n'allait à l'église qu'une fois le dimanche, « gréée » de soie et de fanfreluches, la mère était de tous les offices, messe, vêpres et bénédiction ; elle avait gardé la coiffe et le costume de son pays de Plougastel. L'estime inspirée par toute sa personne atténuait un peu les haines qui grandissaient contre les deux autres.

Quand on apprit que Mme Le Coz (les Crozonnais disaient Constant Coz — ou Coz tout court, — mais toujours Mme Le Coz) avait passé la Manche pour recueillir le bien d'un oncle décédé, mille méfiances nouvelles s'éveillèrent dans ces âmes ignorantes. Ils avaient donc, ces Coz, des parentés avec l'Anglais! Cela expliquait leur avarice, leur vie païenne, leur dureté pour le pauvre pêcheur breton.

Corentin Kerizit, le repriseur de voiles, dont l'échoppe attenait aux ateliers de salaison, racontait que chaque soir, à l'approche de minuit, un oiseau de mauvais augure, un « begoued » ou un « fou », — sorte de pétrel à bec de canard, — passait au-dessus de l'habitation des Coz en poussant deux cris effrayans, pareils à l'appel de l'homme qui se noie. Or, depuis la « partance » de Mme Le Coz, l'oiseau criait trois fois. Quelques marins, ayant veillé pour entendre le « fou, » confirmèrent le dire du voilier. On expliqua diversement le présage. La plupart conclurent qu'une modification notable s'apprêtait dans la maison Coz.

— C'est peut-être, ajoutait cette méchante langue de Kérizit, que sa bourgeoise lui ramènera un moussaillon de là-bas...

Le Monze, le homardier, répliquait aussitôt :

— Un petit de ces chiens de mer! Je ne voudrais pas de sa peau pour boëtter mes casiers...

L'absence de Mme Le Coz se prolongeait au delà du terme prévu. Chaque lettre de Londres donnait les détails d'un incident nouveau qui retardait la mise en possession définitive. De délais en délais, on touchait à la fin d'avril, ce qui portait à sept mois déjà le temps d'absence. Quoique les lettres se fissent plus espacées et plus laconiques, le mareyeur se croyait assez sûr de sa femme pour ne point mettre en doute la véracité des motifs dont elle arguait. Il connaissait maintenant le chiffre exact de la suc-

cession, tous frais déduits : cent cinquante-six mille cinq cents francs!...Avec cela on pourrait acheter les plus beaux domaines de Crozon, de Telgruc ou d'Argol!

Cependant, Constant Coz « se languissait » de sa moitié. Il ne manquait pas à le lui témoigner dans ses lettres. Toute sa correspondance avec elle était une perpétuelle doléance sur l'état de désordre où se trouvaient maintenant ses affaires commerciales. Dans un petit mot, daté de décembre, il disait : « Je n'ai pas pu « me débrouiller dans le compte de l'expéditionnaire de Rennes. « Je suis certain qu'il m'aura refait pour ce trimestre-ci d'au « moins trente écus. C'est une désolation... » En mars, il se plaignait de sa belle-mère : « La vieille n'entend rien aux affaires « et n'y entendra jamais rien. A la buvette, elle me fait tous les « jours des coups de sa façon. Crois-tu qu'hier elle a offert la « chope à plus de trente hommes, sous prétexte qu'ils avaient « eu froid en mer, et qu'elle m'a ensuite reproché de ne leur « avoir pas payé le poisson assez cher!... Mais voici beaucoup plus « grave... Tu te souviens que tu avais débité Le Monze de dix-« sept francs et six sous pour la boisson, Raguenés de dix-neuf « francs quarante, Pierre Barbu de seize vingt-cinq. L'autre « matin, comme j'étais monté à Crozon, chez M. Frochen, pour « la nouvelle procuration que tu me demandais, mes trois hommes « reviennent, les poches pleines, de Douarnenez où ils avaient « touché leur trimestre de retraite à la marine. Ils se présentent « au comptoir pour régler leur dette. La vieille accepte l'argent. « Quand j'ai appris ça, j'ai cru, sur le moment, que je l'étran-« glerais. — « Bourrique! lui ai-je dit, tu ne comprends donc pas « que si ces gens-là ne me doivent plus une petite somme au ca-« baret, ils auront doubles exigences pour leur vente de poisson! » « C'est à se cogner la tête sur un mur! Penser qu'on se donne « tant de mal afin de gagner quelques écus et qu'on est ainsi « contrarié dans sa propre maison!... »

Dix jours plus tard, il écrivait encore : « J'ai tellement grondé « contre la vieille à cause de tous ses scandales que la voilà « qui met le cap sur Penmarc'h! Elle y passera quatre jours à « brûler des bâtons de suif devant Sainte Thumette. Elle est per-« suadée que sa patronne a le pouvoir de te ramener chez nous « dans la huitaine... »

En effet, le pèlerinage de la veuve aux reliques de Sainte Thumette précéda de peu le retour d'Alexandrine. La lettre —

timbrée de Douvres — par laquelle Mme Le Coz s'annonçait enfin contenait des instructions bizarres :

« Surtout, n'ébruite pas ma venue... Inutile de te rendre jusqu'à Brest où tu risquerais de ne pas me rencontrer. J'y arriverai mercredi. Conduis la tapissière au Fret jeudi pour le bateau du soir... Au cas où une personne étrangère m'accompagnerait jusqu'à Morgat, ma mère céderait sa chambre à cette personne et elle irait coucher dans le lit clos de la salle basse... »

IV

Au jour fixé, Constant Coz se rendit au Fret. Il attacha le licol de sa jument à un anneau scellé dans le mur, contre la remise des voituriers. Sifflotant et guilleret, il reprit dans son sarrau la vieille pipe tronquée et la bourra. Des termes ambigus de la dernière lettre ou du personnage énigmatique dont elle laissait sous-entendre la visite, son imagination ne s'émouvait guère. Toutes ses visions intérieures s'attachaient à l'or et aux papiers de banque épinglés en liasses qu'Alexandrine ferait miroiter pour lui ce soir, à Morgat, sur la table cirée de la salle basse.

Il gagna l'extrémité de la jetée. Une brume froide et serrée, — ce que les côtiers dénomment vulgairement le « crachin », — courait dans le vent de « noroit. » Les brouillards, là-bas, voilaient la tête de l'île Longue, encapuchonnaient la pointe de Lanveoc, étendaient, au nord, devant Brest, un impénétrable rideau de grisailles. De cette nuée opaque, uniforme, que seules les lames moutonnantes interrompaient çà et là de leurs striures neigeuses, roulait vers les grèves une mer jaunâtre, salie de varechs et de limon, presque inquiétante avec son clapotis court et ses brusques bouillonnemens sur la roche.

Le vapeur de Brest avait du retard, à cause de la brume. Le mareyeur arpenta la jetée, dans son balancement lent de déhanché. Le « noroit » cinglait dru. Pour réchauffer ses mains gelées, Constant Coz les portait l'une après l'autre au fourneau de sa pipe qu'il empaumait fortement. De longues traînées d'embruns cueillies par le vent sur la crête des vagues couraient dans la brume, fouettaient le môle. Par momens des flocons spumeux tourbillonnaient à hauteur d'homme, — tels de gros papillons d'orage, — et Constant Coz attrapait à la volée cette mousse fugitive, l'écra-

sait entre ses doigts, avec la vivacité brutale qu'il eût mise à agripper une pièce d'or au passage.

Enfin, un beuglement de sirène vint du large et, précédée d'une double moustache d'écume, une masse sombre, d'abord indécise, troua le mur nuageux.

Quand les contours se précisèrent, on distingua la coque d'un bateau, le mât, la cheminée dont la fumée mettait une traînée noire sur l'écran de brouillard.

C'était le *Diligent*, de la Société des Vapeurs brestois, qui fait deux fois par jour le trajet de Brest au Fret. A l'avant, parmi les coiffes crozonnaises et les *togou* des hommes, à boucle de nickel et à ruban de velours, Coz reconnut la capote de jais et le jabot ruché d'Alexandrine. Elle envoya de loin un simple salut de la main.

Le vapeur accosta, s'amarra. Ce fut sur l'escalier du môle une poussée précipitée de gens, de sacs et de paniers. Alexandrine enjamba le bord parmi les dernières.

— Ma Doué! ça t'a profité, l'air d'Angleterre! fit le mareyeur après une brève accolade, en considérant la mine épanouie de sa femme.

Alexandrine en effet paraissait transformée. Le teint s'était éclairci, comme assaini, et les expressions de la physionomie en perdaient un peu de leur ancienne dureté. Dans les prunelles charbonneuses s'allumaient des feux nouveaux. L'allure était plus dégagée, plus assouplie. De toute la personne se dégageait un je ne sais quoi d'imprécisable qui laissait présumer des modifications plus intimes. Constant Coz avisa une sacoche de maroquin neuve que la voyageuse abritait sous sa mantille. Il s'en empara brusquement, la soupesa avec un air de contentement féroce. Comme il se préparait à débarrasser Alexandrine des autres menus bagages qui l'incommodaient, il aperçut derrière elle un individu de haute stature, immobile et qui semblait la suivre. Quelque touriste peut-être... Un énorme macfarlane bleu-noir, à double pèlerine, accusait la largeur athlétique de son torse. Le collet levé, rejoignant à hauteur du nez la visière d'un cap de velours gris, dissimulait presque complètement le visage. D'une main, l'arrivant tenait une valise à soufflets, de l'autre des plaids rouges et verts roulés dans une quadruple courroie.

M[me] Le Coz, au même instant, se détourna, et, présentant l'étranger :

— Voici M. Hercules Thiermann, de Londres, fit-elle. Son oncle était l'associé du mien. M. Hercules a lu dans les guides ou entendu de moi tant de choses surprenantes sur notre pays de Morgat qu'il vient contrôler par lui-même la véracité de ces récits.

Cela avait été dit sans trouble et du ton le plus naturel. Elle ajouta quelques mots en anglais pour son compagnon de voyage. M. Hercules, aussitôt, déposa sur la dalle luisante d'embruns la valise et les plaids, puis, soulevant son cap de velours, après un premier mouvement d'hésitation ou de mécompte, il tendit sa main gantée à l'homme en sarrau. Le visage alors apparut, encore imberbe, encadré de cheveux blond cendré, soigneusement cosmétiqués. Les traits étaient réguliers, inexpressifs, la peau blanche et veloutée, les yeux très bleus, à fleur de tête. M. Hercules Thiermann pouvait avoir au plus vingt-deux ans.

Constant Coz, de son côté, à cette présentation imprévue, esquissa d'abord une moue de contrariété. Vraiment, si sa femme prétendait lui imposer un tel hôte à Morgat, l'idée était pour le moins malencontreuse. Sûrement, avec ses dents de loup, ce garçon-là ne se contenterait pas de soupe aux pironos ni de cervelas. Alexandrine devait avoir assez dépensé déjà dans le voyage. Puis, réfléchissant que sa femme calculait toujours les moindres actes, que celui-ci dissimulait quelque nouvelle combinaison de lucre, encore obscure, mais dont elle l'entretiendrait à coup sûr avant peu, Coz agita rapidement ses paupières en signe de bienveillance et accepta le shake-hand de l'étranger. Il voulut porter lui-même leurs colis jusqu'à la tapissière dont Alexandrine aussitôt joignit tous les rideaux.

— C'est pour nous abriter de la pluie, disait-elle.

Tandis que le véhicule gravissait les longues côtes qui mènent à Crozon, la nuit était tombée. Sans se démunir du sac de cuir dont il avait passé la poignée dans son bras gauche, Constant Coz alluma une des lanternes de la voiture. Précisément deux gendarmes en tournée passaient à cheval.

— Bonsoir, monsieur l'adjoint! fit le brigadier d'une voix respectueuse.

Cette appellation honorifique (on dirait peut-être bientôt: Monsieur le maire) flattait chaque fois l'ancien marin de cabotage. Mais aujourd'hui il en concevait comme une satisfaction de vanité plus aiguë. Sans doute mesurait-il d'avance par la pensée le surcroît

de considération que lui vaudrait dans tout le pays, par des achats de terres, l'emploi des fonds apportés de Londres. Et, en sifflant une vieille chanson de quart, il enveloppa sa jument de coups de fouet sonores. Derrière lui, au travers des rideaux clos de la tapissière, les longs chuchotemens alternaient avec des rires étouffés. L'âge de l'hôte que ramenait Alexandrine, cette familiarité si visible entre eux, leur arrêt pendant vingt-quatre heures à Brest, éveillèrent un instant chez le mari une sorte d'inquiétude, vite réprimée. M. Hercules ne séjournerait pas grand temps en Finistère. D'ailleurs, dans un ménage uni si bien et depuis tant d'années par l'intérêt, la jalousie eût été un sentiment aussi injustifié que ridicule.

V

La demie après huit heures venait de sonner à la haute horloge bretonne juchée sur son étui de noyer ciré. Au milieu de la table encore chargée de plats et de bouteilles, une chandelle achevait de brûler dans le flambeau de cuivre. Constant Coz, assis sous la lumière, étirait d'une main au-dessus du sourcil sa mèche de cheveux gris; de l'autre il palpait, lissait, étalait contre la nappe mise pour l'hôte un papier glacé que bigarraient des vignettes vertes, jaunes et rougeâtres. C'était un chèque de cent cinquante mille francs, payable sur la Société Générale à Brest : il représentait la presque totalité de l'héritage. Et le mareyeur, en une sorte de béatitude rêveuse, contemplait le chèque. Les tons pâles de la gravure s'avivaient peu à peu devant ses yeux : il y voyait le vert ardent des riches pâturages, l'or des fromens mûrs, le vermillon des toits de tuiles ensoleillés. Oh! la merveilleuse fascination de ce papier!

La vieille Prigente, dépossédée de sa chambre par la venue de l'étranger, s'occupait silencieusement à mettre des draps dans le lit clos qui tenait l'encoignure de la salle basse, à gauche de la cheminée. En haut, on entendait au travers du plancher le piétinement sec d'Alexandrine qui achevait l'installation de son hôte. Coz se plaignit rudement que sa belle-mère faisait trop de tapage. La vieille « décapela » ses souliers à clous, sans protester.

On cogna deux coups à la porte d'entrée. Le mareyeur enfouit vivement le chèque dans la poche intérieure de son sarrau. Dehors, une voix enrouée chantonnait :

J'ai pris mon embarquement
A bord de la Cornaline,
Pour un voyag' d'agrément
D'puis Bordeaux jusqu'à la Chine...

Par prudence, avant d'ouvrir, bien qu'il eût reconnu la voix, il demanda :

— Qui est là?

— C'est nous, les Jaouen! Et une belle pêche que nous vous envoyons!...

Le mareyeur tira le triple verrou qui fermait la porte à l'intérieur, et quatre hommes entrèrent, traînant d'énormes mannes de poisson, tandis que de leurs « cirages » caoutchoutés l'eau dégouttait sur le carreau du vestibule.

— Il y en a là dedans plus de cent cinquante-cinq kilos! fit Michel, l'aîné des quatre frères Jaouen. Un rude coup de chalut!...

Des raies, des soles, des turbots, étaient entassés pêle-mêle dans les paniers. Les pêcheurs remuaient de leurs mains calleuses ces amas de chair plates et souples pour produire à la lumière le flanc argenté d'un bar ou l'écaille mordorée d'un rouget. Constant Coz, le visage indifférent, promenait sa chandelle sur les deux mannes.

— Vous me cédez le lot? demanda-t-il.

— Sans doute, monsieur Constant Coz, et pour vous on fera un prix d'amitié. Nous vous larguons le tout pour six pistoles et la chope.

Le mareyeur eut un éclat de rire terrible.

— Six pistoles?... Es-tu fol, mon fils?... Je n'en voudrais pas pour pistole et demie.

Un petit murmure de révolte s'éleva du groupe. Mais Coz n'aimait pas ces façons-là... D'un coup de pied, il culbuta sur le sol carrelé le plus lourd des deux paniers. Les ventres laiteux, les dos aux reflets métalliques croulèrent sur le pavé de brique. Tout au fond de la manne restait un de ces hideux squales noirs, en forme de disque, appelés « anges de mer. »

— Un ange ici?... là, trois aiguilles?... Appelez-vous ça de la marchandise?... Et les congres?... C'est tout juste bon pour faire de la boëtte à homards.

Il renversa le second panier, y compta six chiens de mer ou roussettes.

— N'essayez pas de finer avec moi, mes gars... quand je disais

pistole et demie, je disais trop... Je donne douze francs pour le tout, sans la chope.

Michel, qui était l'orateur de la famille, objecta que si l'ange, les roussettes, voire les congres avaient peu de valeur marchande, le lot comprenait encore quatorze raies, onze turbots, autant de soles bien viandeuses, et des rougets, des bars, dont un seul pesait vingt livres... une pièce de choix qui, à Paris, se paierait facilement dix écus.

— J'ai offert douze francs, répéta le mareyeur.

— Songez, monsieur Coz, que nous sommes quatre, partis depuis le petit jour, à la marée, hier matin. Nous avons dû, pour mouiller notre chalut, chercher un fond par le tribord de Sein. On a eu une nuit pénible au large, avec de mauvais grains. Soyez raisonnable... Nous ferons une concession... Quatre pistoles en place de six.

— J'ai dit douze francs... pas un réal de mieux.

— Vous ne l'auriez pas d'un douarneniste ou d'un camaretois pour cent francs, ce coup de chalutage, et vous gagneriez encore autant dessus... Nous étions debout au vent depuis la Chèvre... On a souqué trois heures sur les avirons, dans le crachin, avant de doubler Cador.

Le mareyeur tira deux ou trois bouffées de sa pipe, puis avec une intonation subitement adoucie :

— Vous calculez toujours, mes enfans, comme si je n'avais point de frais... Et mes expéditions?... et la glace de conserve que je fais venir de Norvège?... est-ce rien?... et le déchet, à l'arrivée, qui est en temps normal des trois cinquièmes?... A douze francs, je risque sur vous le bénéfice d'un écu, mais j'ai tellement grandes chances de perte!... Si les pêcheurs montrent trop d'exigences, le métier de mareyeur ne sera plus tenable bientôt...

La Prigente, demeurée dans l'obscurité de la grande salle, s'était rapprochée doucement du vestibule, et là, adossée au chambranle d'une porte, le visage angoissé de compassion, elle écoutait l'âpre colloque.

Le plus jeune des frères, Gilles Jaouen, un gars de vingt ans qui n'avait pas encore ouvert la bouche, balbutiait d'une voix suppliante :

— Monsieur Coz, à nous quatre, nous avons vingt-deux enfans à nourrir...

— Et quatre rudes gosiers à régaler!... interrompit le ma-

reyeur dans une crise d'enjouement brutal. On n'embarque pas comme légitime à son bord une veuve déjà lestée, — c'est à toi que je parle, Gilles, — et on dépense moins pour la liqueur. A la façon dont vous chantiez dehors tout à l'heure, je fais gageure que vous aviez déjà liché autre part avant d'entrer.

— Pour ça, c'est vrai! avoua Michel. On se sentait l'estomac gelé. Alors, comme Kerizit nous disait que M[me] Le Coz s'en était retournée de sa partance, et qu'on ne voyait pas de fanal allumé à votre guinguette, on a eu quasiment scrupule de vous déranger. Allons, monsieur Coz! vous avez reçu une pleine voiturée d'or de votre héritage... Laissez mollir votre cœur pour les pauvres marins. On misère dur dans notre métier.

Coz pivota sur ses espadrilles trouées et tourna le dos. Il se trouva face à face avec sa belle-mère. Elle avait les yeux pleins de larmes. Le mareyeur devina que la présence de cette femme et son attitude influaient sur la résistance des Jaouen.

— Qu'est-ce qu'elle espionne encore ici, l'ancienne?...

Il chassa la Prigente par l'épaule dans la salle noire, donna un tour de clef sur elle.

Les chalutiers ramassaient le poisson, l'entassaient à nouveau dans les mannes.

— Trois pistoles, rien que trois, Monsieur Coz!... sans quoi nous préférerons porter le lot à Douarnenez ou à Tréboul.

— A votre plaisance, garnemens... Seulement, si vous faites ça, il faudra commencer par me payer demain chacun sa dette de boisson. Ensuite, vous n'essaierez plus de vendre chez moi ne fût-ce qu'une poignée de lançons... Allez! oust!... boutez-moi vite cette boëtte-là au large et virez de bord promptement!

Les Jaouen, agenouillés autour des paniers, la tête basse, continuaient sans répondre le triage de leur marée. Coz aspirait longuement dans sa pipe, les regardant faire, implacable. Quand ils eurent achevé :

— Douze francs!... répéta-t-il... Mais triple chope en sus!... Est-ce accepté?...

A l'annonce de la triple chope, les chalutiers s'entre-regardèrent.

— Douze francs! soupirait Michel, c'est pitié tout de même pour une pêche pareille!...

Puis, vaincus, impuissans, comme si leur volonté à tous s'était, sur un seul mot, subitement effondrée, ils escortèrent le tentateur dans la buvette.

Constant Coz disposa une rangée de grands verres sans pied sur la table de zinc étamé. Il les emplit jusqu'au bord d'un liquide doré, chargé en couleur.

— C'est pour fêter le retour de ma bourgeoise, dit-il.

Et les Jaouen lampèrent les verres pleins, et deux fois encore le mareyeur y versa l'alcool, et deux fois, d'un trait, ils les vidèrent. Lui-même contre l'habitude, par satisfaction soit du chèque successoral, soit du marché fait, s'en était servi quelques gorgées pour qu'on trinquât ensemble. Les gens maintenant étaient gais, communicatifs, presque affectueux. Ils péroraient, chantaient. La faveur inaccoutumée que leur faisait le mareyeur de choquer la « tasse » avec eux les comblait d'aise.

— Ça ! fit l'aîné, qui savourait béatement le corrosif, ça, c'est de la santé !... ça vous accélère l'estomac !...

Coz aligna devant Michel douze pièces d'argent sur le comptoir, puis il congédia les chalutiers.

— Nous sommes un peu « bus » ! hoquetait Gilles en chancelant au pas de la porte. Mais c'est signe de bonheur pour votre maison, monsieur Coz !...

Et, trébuchant l'un contre l'autre, battant la chaussée de leurs sabots, les mouvemens rendus plus raides par le capot de toile cirée qui les engonçait, tous quatre, dans leur tangage inégal d'enivrés, s'en allèrent sous la pluie cinglante.

Le mareyeur reverrouilla les portes, tâta dans son sarrau si le chèque était toujours bien en place. Lui aussi, il se sentait les idées lourdes : il n'avait guère l'habitude de la boisson. A son souvenir, il ne s'était vu « accéléré » qu'une fois, un jour de grande gratification sur l'*Affronteuse*. Quel étrange besoin avait-il eu de trinquer ce soir avec ceux-ci ?... Sur le carreau du vestibule, la semelle de ses espadrilles glissa dans l'eau gluante qui filtrait des mannes et il manqua de chavirer.

Alexandrine descendait du premier étage, levant au-dessus de sa tête une lampe à essence sans verre.

— Eh bien ? interrogea-t-elle... Le marché s'est conclu ?... D'en haut j'entendais tout.

— Douze francs ! annonça le mari avec un rire cynique, et il désignait l'amas de poissons.

— Tu en tireras soixante écus, au bas compte.

Constant Coz eut pour l'évaluation de sa compagne un geste d'acquiescement trop accentué qui fit choir la chandelle de son flambeau.

— Serais-tu « bu », toi aussi?... En voilà une hardiesse quand on porte tant de valeur sur soi!

Il y avait, dans le reproche, comme un ton de curiosité intéressée. Le mareyeur ralluma sa chandelle au lumignon d'Alexandrine. A ce dédoublement de clarté, une étincelle plus vive irradia des prunelles noires de la femme, et, dans la chevelure défaite pour la nuit, miroitèrent des lueurs bleutées. Par une ouverture de la camisole, Coz avait aperçu un haut de chemise en batiste, bordée de dentelles fines.

— Ouais! fit-il, l'esprit trop appesanti pour un soupçon, du linge de duchesse!... Où as-tu trouvé ça?...

Elle répondit sans se décontenancer:

— Dans la succession de l'oncle Hervé.

Il essaya de la prendre à la taille. Elle se défendit par une tape brusque appliquée sur la main de l'homme, qui, une troisième fois, perdit l'équilibre.

— Tais-toi. Tu vas réveiller M. Hercules...

— Il dort déjà?...

— Bien sûr... Après un tel voyage...

— Tu ne m'as pas encore expliqué clairement qui c'était, ce M. Hercules, ni ce qu'il voulait de nous.

— Les explications seront pour demain. J'ai trop de fatigue, et toi, tu n'es pas en état de causer. Monte à ta chambre.

Elle le reconduisit jusqu'à la mansarde qu'il occupait seul, tout en haut, sous le toit, s'assura, l'oreille contre la serrure, que Constant se couchait. Au rez-de-chaussée, la mère continuait de tourner à pas furtifs. Cela, un moment, contraria Alexandrine. Elle souffla sa lampe, et s'accroupit sur une marche, au milieu de l'escalier, jusqu'à ce que tout mouvement eût cessé dans la maison.

. . . .

. . . .

Cependant, bien qu'ils fussent attendus au logis pour neuf heures, les quatre Jaouen, n'osant point se présenter ainsi devant leurs femmes, étaient descendus, par le môle, cuver l'alcool dans leur canot.

Michel rouvrit les yeux le premier. L'atmosphère semblait un peu dégagée. Le crachin avait cessé. De timides étoiles mettaient çà et là un point blafard dans le ciel incolore. Deux barques homardières venaient d'accoster non loin du canot. Le grince-

ment des poulies, les heurts du décapelage, contribuaient sans doute au réveil du chalutier. Dans le bourg, une seule fenêtre gardait encore de la lumière : celle de Corentin Kerizit, le voilier. Michel secoua ses frères. Ils s'étaient échoués à l'avant tous trois, côte à côte, parmi les drisses et les toiles amenées de la misaine. Ils étirèrent leurs membres engourdis, puis, tant bien que mal, se hissèrent au sommet du môle par les crampons de fer échelonnés dans le béton.

Devant l'échoppe du couseur de voiles, une demi-douzaine de marins discutaient dans l'obscurité, — ceux-là précisément dont le débarquement avait réveillé Michel. C'étaient Le Monze et Thomas, les homardiers, avec leurs hommes. Ils revenaient de visiter les casiers dans l'anse de Dinant, sur l'Océan.

Eux aussi ils avaient « trimé » contre le vent, tout un quart durant, depuis le cap. Mais la pêche était bonne, et, si Constant Coz demain se montrait accommodant, on n'aurait rien à regretter.

Michel intervint dans la conversation.

— Ah oui ! parlons-en de Constant Coz !... Un coup de chalut de cent cinquante kilos... Ça valait cent francs sur la main... Nous avons dû le lui larguer pour quatre écus... Est-ce pas trop peinant !...

Dans son verbiage prolixe d'alcoolisé, il détaillait toutes les pièces du lot, supputant leur prix réel sur le marché des villes, et, à chaque fin de phrase, revenait comme une ritournelle cette exclamation désespérée :

— Est-ce pas trop peinant !... Est-ce pas trop peinant !

Gilles, dont un dernier roulis d'ivresse balançait le torse sous le capot rigide, ajouta :

— Et encore il a grogné contre moi parce que j'ai déjà, avant même d'être col-bleu, cinq enfans à ma charge. Quel pain mangeraient les orphelins de la côte, si les jeunes pêcheurs n'épousaient pas les veuves des anciens ?...

De petits coups secs, précipités, résonnèrent derrière eux aux vitres éclairées du voilier, et, de la tête, Kerizit fit signe aux marins d'entrer dans son échoppe.

Ce Corentin Kerizit, — Papa Corentin, comme on le surnommait familièrement, — était l'homme le plus populaire du pays. Ancien gabier, ayant eu les deux jambes brisées par la chute d'un mât, et devenu presque cul-de-jatte, il s'était installé à Morgat couseur et rapiéceur de voiles. Nul ne savait comme lui contre-

pointer des ralingues, sertir solidement l'œillet d'un ris ou rabouțir un lé neuf dans les toiles éventrées. Sa réputation s'étendait très loin. On venait du cap Sizun et d'Audierne lui apporter du travail. Après trente ans de ce métier, il pouvait dire qu'un tiers des voiles qui flottaient dans la baie avaient passé sous ses ciseaux. Son échoppe ne chômait jamais. Le jour, trois apprentis l'aidaient. Jusqu'à des heures avancées de la nuit, on le voyait, seul, accroupi au bord d'une table, contre la fenêtre, pousser vaillamment sa grosse aiguille sous la paumelle de cuir. D'énormes lunettes rondes, à armature de cuivre rouge, posées tout au bout d'un nez camus, donnaient un relief plaisant à sa physionomie malicieuse. Avec cela, bavard comme une vieille femme, sans cesse prêt à accueillir un potin et mieux encore à le transmettre. Pour le moindre événement on allait aux informations autour de son établi. Féru de politique, il traduisait le journal aux illettrés. Lorsque Constant Coz entreprit le commerce de mareyage, Papa Corentin l'appuya de toute son influence près des pêcheurs. Plus tard, pour les élections municipales, le voilier fut un agent très éloquent et très utile. Mais, depuis quelques années, cette ancienne ardeur s'était visiblement refroidie. La critique et la médisance, au sujet des Coz, trouvaient même dans l'échoppe du cul-de-jatte un commentateur parfois ingénieux.

Les dix hommes pénétrèrent au fond de l'étroit réduit de planches d'où s'exhalait une forte odeur de chanvre écru. Les uns s'assirent sur des rouleaux de toile, les autres sur les ronds de filin. Kerizit laissa son aiguille piquée dans le foc qu'il rapiéçait, et, derrière les lunettes convexes, quelque pensée folâtre brida ses petits yeux gris, pailletés de vert.

— Le grand Jacques, un des camionneurs de Coz, sort d'ici. Il me contait une chose bien étonnante. La femme de Coz, vous le savez, est rentrée ce soir par le Fret; mais il paraît qu'elle était accompagnée. Un monsieur se cachait avec elle au fond de la tapissière: un beau gaillard, semble-t-il, et gréé d'un magnifique paletot de laine. Ils ont passé de la voiture dans la maison en courant, comme des voleurs. Le grand Jacques put entrevoir un quart de minute l'homme dans la salle basse, mais il fut chassé vivement par l'Alexandrine qui cherchait à cacher son compagnon. Ils n'ont laissé personne approcher d'eux pendant le souper. Bien sûr, le gaillard séjournera, car il avait des bagages: c'est Coz qui les a déchargés lui-même, refusant toute aide. Enfin le grand

Jacques m'affirmait avoir entendu Alexandrine et le voyageur inconnu s'entretenir en anglais.

Le Monze, après un silence, opina :

— C'est sans doute un espion.

Thomas ajouta, pour corroborer cette appréciation :

— On en a pris deux l'autre jour qui tiraient des vues, derrière le fort des Capucins.

Le voilier, un index levé, la tête en arrière, dans l'attitude que prennent les dialecticiens pour une démonstration décisive, ajouta, de sa voix de fausset :

— Il y a là-dessous quelque chose de louche, évidemment. On ne s'entoure point de telles précautions quand on a la conscience nette. Coz, qui refuse une croûte de pain aux mendians de Crozon, n'hébergerait pas un étranger par simple caprice de générosité.

— On les tiendra à l'œil et de près, grogna dans un coin Gilles Jaouen.

La phrase s'achevait à peine qu'un cri sauvage, terrorisant, un cri qui ressemblait à quelque râle d'assassiné, descendit du ciel ou de la falaise.

Les dix hommes se levèrent ensemble.

— Le bégoued !

Un second cri suivit, puis un troisième, toujours plus longs. plus rapprochés, et si lugubres qu'un des mousses en tressaillit.

— Oui, dit Kerizit... le bégoued ! le fou !... Il crie chaque nuit. C'est son heure... Vous avez entendu qu'il passait sur la maison Coz.

Le Monze, qui s'était avancé hors du seuil, montra aux autres l'énorme oiseau, visible encore au ciel dans la direction de Rullianec. Papa Corentin reprit :

— Marie Gaud, la servante de M. le recteur, me l'expliquait ce dernier dimanche. Quand le fou, dans ses passages de nuit, s'obstine à crier toujours au-dessus d'un même toit, c'est avertissement que le sang coulera dans la maison avant la Saint-Sylvestre.

— Celui qui tuerait Constant Coz, aurait acquittement devant le jury, fit tranquillement le second des Jaouen. Les jurés de Quimper en ont innocenté bien d'autres, des assassins d'usuriers.

Cependant Le Monze appelait ses camarades sur la chaussée. Au premier étage de la grande bâtisse neuve, dans la chambre qu'occupait d'habitude la vieille Thumette, des rais de lumière

filtraient entre les lamelles des persiennes. Les pêcheurs vinrent s'assurer du fait, le rapportèrent à Kerizit. Celui-ci répondit:

— Jamais la Prigente n'a veillé si tard. Peut-être se sera-t-elle méfiée de quelque chose au sujet du voyageur.

Les hommes se turent, puis, un à un, quittèrent le réduit du voilier. Mais longtemps encore on vit des ombres isolées rôder autour de la maison Coz.

VI

Par les lacets grimpans que décrit la route du Fret à Crozon, Constant Croz s'en revenait à pied, encore plus joyeux que la veille. En moins d'une heure dans la matinée, il avait réglé toutes ses affaires à Brest. Les cent cinquante mille francs du chèque, touchés à la Société Générale, étaient en dépôt maintenant chez son banquier habituel jusqu'au jour où ils serviraient à quelque acquisition foncière. N'ayant point la patience d'attendre le vapeur du soir, et l'occasion s'offrant, sur le coup de midi, de traverser la rade avec un bateau de pêche, il s'était fait débarquer par des congriers, à proximité du Fret. Huit kilomètres de marche ne l'effrayaient point, malgré sa boiterie. Il calculait devoir être rendu au bourg avant trois heures pour négocier lui-même les derniers achats de marée.

Le ciel était purifié. Une brise presque tiède soufflait du « suet » ou sud-est. Des grands arbres chargés de bourgeons qui dominent la route, tombait une bonne odeur de bois mouillé. Les violettes embaumaient à la crête des talus. Cette région de collines était la plus plantureuse de la presqu'île crozonnaise. Tout le long du chemin, entre une sapinière et une haie défeuillée, des pâtis déjà verts se succédaient, sur la pente desquels, paresseusement, une vache paissait. Ailleurs, autour des jumens en liberté gambadaient les jeunes poulains. Il fit halte devant une chênaie dans laquelle montait une grande allée couverte. L'allée avait les dimensions et l'aspect d'une entrée de parc seigneurial. Elle aboutissait au vieux manoir de Lescoët. Cette châtellenie, devenue simple habitation de fermiers, constituait encore le meilleur domaine du canton. Et Coz songea :

— On me céderait amiablement le domaine à cent vingt mille francs. Être propriétaire de Lescoët, moi, Constant Coz, le marchand de marée!... Les comtes de Lescoët commandaient jadis

à la contrée. Je serais après cela maire de Crozon, et peut-être mieux.

Il poursuivit sa route, gravit une dernière côte qui le conduisit dans Crozon. Comme il traversait la place de l'église, plantée d'ormes centenaires, à peu près vide à cette heure du jour, des voix connues frappèrent son oreille. On discutait bruyamment dans un estaminet voisin, et de choses intéressantes sans doute. Un monosyllabe sonore — Coz — vibrait à chaque fin de phrase.

Il s'arrêta contre le trottoir pour écouter les péroreurs.

Le percepteur Le Ster, pris d'absinthe quotidiennement de midi jusqu'au soir, tapait du plat de la main sur une table de marbre.

— Parce qu'il a hérité de cent cinquante mille francs, vous voudriez le voir remplacer Yvonnou à la mairie de Crozon, votre Constant Coz ! Ce serait grand'honte. Le père Yvonnou est encore solide au poste, plus solide que ne serait votre Coz !

Me Frochen, le notaire, qui scandait posément toutes ses syllabes à la façon des gens de loi, se contentait de répondre au percepteur :

— Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Comment?... je ne sais pas ce que je dis?... ripostait l'autre. Et cet Anglais qui vient habiter avec eux?... Est-ce naturel, cela? Tout Morgat depuis hier soir est au courant de l'affaire... Un espion peut-être. Pour cent sous il vendrait son pays, votre Coz... Allez donc vous faire conter par Kerizit l'histoire de la fenêtre éclairée. Si le gars n'est pas là pour l'espionnage, il faut demander à la femme de Coz quelles sortes d'intérêt l'ont amené à Morgat !...

Là-dessus, M. Le Ster eut une explosion de jovialité féroce, et le notaire Frochen qui, dans un temps, avait essayé de circonvenir l'épouse du mareyeur, répétait placidement, en homme que satisfait l'excellence de ses raisons secrètes :

— Mon cher percepteur, vous ne savez pas du tout ce que vous dites.

M. Le Ster frappa le marbre plus furieusement. Mais déjà Coz n'écoutait plus; il reprenait sa route, sans avoir été vu par les deux consommateurs. Mille idées confuses se pressaient dans son cerveau. Il accéléra le pas, descendit par le raidillon de raccourci qui conduit aux premières villas de Morgat.

Maire de Crozon!... Ainsi, ses partisans, dès maintenant, posaient ouvertement sa candidature et les élections municipales étaient proches. D'autre part, que signifiaient les accusations ambiguës du percepteur relativement à l'Anglais?...

Alexandrine lui avait, le matin même, fourni des explications qui semblaient à premier examen très suffisantes. M. Hercules, neveu de J. C. L. Thiermann, se préparait à la carrière de solicitor. Il possédait par conséquent des connaissances juridiques assez étendues, grâce auxquelles, dans tout le labyrinthe de la procédure successorale, il avait pu guider utilement la légataire. Les nécessités de la situation les faisaient se rencontrer presque chaque jour, à Londres, dans le magasin d'entrepôt. Si M. Hercules, qui n'avait point réclamé d'honoraires, manifestait le désir de visiter Morgat, le Toulinguet et Camaret, n'était-il point naturel que Mme Le Coz l'invitât chez elle?... En outre, on devait bien une politesse au neveu de J. C. L. Thiermann dont l'intervention commerciale sauva jadis l'oncle Prigent d'un désastre. Certes, ce n'était pas un agrément d'avoir à domicile ce grand mangeur qui ne prononçait pas un mot de français. Mais le séjour d'un touriste dans des pays aussi abandonnés l'hiver n'excède jamais un certain temps, facile à prévoir. Cependant, à la réflexion, certains détails, négligés d'abord, revenaient à l'esprit du mareyeur. Pourquoi Alexandrine, accompagnée par M. Hercules dans des conditions en apparence très légitimes, avait-elle exigé pour l'arrivée ces précautions, qui ressemblaient presque à l'aveu d'une faute? Pourquoi, débarqués à Brest dès l'avant-veille, y avaient-ils couché une nuit, avant de gagner Morgat?... Alexandrine objectait logiquement : « Il fallait bien que je montrasse l'arsenal et le port à M. Hercules. » Mais ne prêtait-elle point matière ainsi à quelques-unes de ces interprétations malveillantes, rendues plus âpres chez la population côtière par l'exaspération héréditaire contre l'Anglais et dont lui-même, dans Crozon, venait de percevoir un écho? Lorsque, grâce aux accroissemens progressifs de son chiffre d'affaires et de son capital, tant d'élémens divers concouraient à solidifier, à améliorer sa situation électorale et sociale, n'était-il point regrettable que de tels commentaires risquassent d'émouvoir les méfiances publiques?

Aux branches argentées des saules, dans la descente de Porzic, les feuilles ternies par le dernier gel pendaient tristement.

Il passa devant l'atelier de salaison. L'atelier était ouvert,

quoiqu'on ne pêchât plus la sardine depuis novembre. La vieille Thumette tricotait au milieu des femmes affairées. Sans doute quelqu'un de ces bancs de sprat, qui descendent l'hiver dans la baie, avait été capturé d'un coup de senne. L'idée ne lui vint pas cependant d'interroger les saleuses sur le nombre et la qualité du poisson.

Au premier étage de la maison neuve, toutes les persiennes étaient closes. Derrière les vitres du rez-de-chaussée, une main précautionneuse avait tiré les rideaux de percaline rose, pour arrêter les regards indiscrets du dehors. Il entre-bâilla la porte de la salle basse. Là, personne. Dans l'âtre, quelques tisons achevaient de se consumer sur les cendres. Il aperçut près de la cheminée ses vieilles espadrilles et les chaussa aussitôt en place des souliers cloutés. Il fit un détour à gauche par la buanderie et le cellier, pour accéder au fond de la buvette, et, avant d'y entrer, par les fentes de la cloison, il inspecta la taverne. Point de cliens. Seule, une petite paysanne en coiffe ronde, accoudée au comptoir, somnolait sur le feuilleton d'un journal brestois. C'était Jeanne-Yvonne, la cadette des filles Le Monze. Mme Le Coz lui confiait souvent la garde du débit, lorsqu'un surcroît d'occupations l'obligeait elle-même à vaquer ailleurs. Le mareyeur s'introduisit sans bruit derrière la jeune fille, lui toucha mollement l'épaule. Elle eut un sursaut de frayeur et manqua de crier.

Coz, d'une voix volontairement contrefaite ou voilée par l'émotion, demanda :

— Où est la patronne?...

Jeanne-Yvonne répondit avec ingénuité que Mme Le Coz, fatiguée du voyage, s'était sentie prise de migraine après déjeuner... Présentement, elle se reposait dans sa chambre... Et, sur une nouvelle interrogation du mareyeur, Jeanne-Yvonne ajouta :

— Mme Le Coz a bien recommandé qu'on fît le moins de tapage possible dans la maison et qu'on ne la dérangeât point jusqu'au retour de M. Constant. On n'attendait guère M. Constant avant six heures.

Le pas du mareyeur s'amortissait complètement sur le sol de terre battue. Il gravit doucement l'escalier de bois dont pas une marche ne craqueta sous ses espadrilles. Plus doucement encore, arrivé devant la chambre d'Alexandrine, il tourna le bouton de la serrure. Elle avait été graissée de frais. Le pène glissa, sans un grincement, hors de la gâche. La chambre était vide.

Alors il alla vers la chambre de l'Anglais. Elle faisait face à l'autre. Le palier était un peu obscur. Coz frotta sur sa manche une allumette. Il constata qu'on avait donné, en dedans, un double tour à la clef. L'effrayante révélation causa en lui une commotion si forte, qu'un moment tout son corps, dans un vertige, vacilla. L'afflux subit du sang au cerveau paralysait sa pensée. Cependant, à la lueur de l'allumette, dans l'encoignure du palier, il put apercevoir une grosse tige de fer. Elle servait précédemment de barre d'appui à la fenêtre d'Alexandrine. L'humidité de l'hiver ayant désagrégé, sur un des côtés, les plâtras qui l'assujettissaient, le mareyeur lui-même, en prévision d'une chute à craindre, avait achevé de la desceller, l'avant-veille, pour la remiser là jusqu'à la venue des maçons. Il la leva à deux mains comme un pic, asséna un coup furieux sur le plancher.

— Alexandrine!

L'appel était rauque, terrifiant, un rugissement de bête féroce. Dans l'ancien marin renaissait la brute barbare, prête au meurtre. Il y eut derrière la porte un hoquet d'effroi. La barre maintenant faisait bélier contre le battant.

— Sors! hurlait-il... Sors!... ou je le tue!...

Le panneau, déjà fendu dans son milieu, allait céder; il tourna brusquement sur ses gonds, et, avant que le mareyeur eût pu brandir à nouveau la barre de fer, un poing fermé, s'abattant sur sa bouche, l'envoyait culbuter à l'autre extrémité du carré. Si rapide, si violent avait été le choc que pas un cri ne fut poussé. Coz gisait inerte, la mâchoire fracassée, la tête sur la marche palière. Un instant, ils le crurent morts. Hercules, d'un œil hébété, regardait les filets de sang qui suintaient aux lèvres du blessé. Alexandrine, les cheveux défaits, se penchait vers son mari.

— Qu'as-tu fait? dit-elle au jeune homme, en anglais.

M. Hercules Thiermann répondit par un mouvement d'épaules qui signifiait :

— Quelle autre chose voulais-tu que je fisse?

Coz rouvrit les yeux presque aussitôt. Son regard avait une acuité sauvage. Il se souleva, cracha une salive sanglante, quelques débris de dents cassées.

Cependant la petite sardinière qui gardait le cabaret, émue par tout ce vacarme, accourait au bas de l'escalier. Alexandrine ne lui laissa pas le temps de franchir l'étage.

— Ce n'est rien... M. Coz vient simplement de faire un faux pas et s'est foulé le pied.

Et Jeanne-Yvonne, sans pouvoir s'enquérir davantage, dut regagner son comptoir.

Constant Coz, comme s'il eût médité quelque nouvelle offensive, recherchait la tige de fer échappée. M. Hercules devina l'intention. Il prit les deux poignets du mareyeur, les étreignit avec une force musculaire telle que celui-ci comprit aussitôt l'inutilité de la résistance.

— Suis-moi, commanda Alexandrine à son mari. Il faut que nous causions. Et, surtout, pas de scandale!

Elle lui désignait sa chambre pour qu'il l'y accompagnât. Il se remit debout, du mieux qu'il put, dans une atroce compression de rage, sous l'étau de cette main d'athlète qui ne lâchait plus un de ses poignets. Il suivit sa femme.

— M. Thiermann, fit-elle, peut assister sans inconvénient à cet entretien. Il n'entend pas un mot de notre langue.

Elle s'assit derrière une table d'acajou qui lui servait pour sa machine à coudre. Les doigts, posés à plat le long des joues, étiraient les deux côtés de la face, et ainsi le noir des yeux semblait agrandi encore, tandis qu'un froncement dur rendait plus impérieuse la ligne horizontale des sourcils. L'Anglais avait enfin consenti à laisser libre le poignet du mareyeur.

— Il est inutile que je nie, reprit Alexandrine. Tu sais à présent tout ce qui est. Je serai donc franche, cruellement franche. Je n'ai jamais eu pour toi de véritable amour. Or, sans amour, nous autres femmes, comment pourrions-nous vivre? Je me suis contenue longtemps ici. Il m'a fallu de la vertu, je t'assure. Mais le souci de notre situation me prémunissait contre toute faiblesse. Là-bas, à Londres, ce souci n'existait plus. J'ai vu bien des gens, entendu bien des choses, M. Hercules s'est présenté. Il était jeune, robuste et beau. Il m'a plu. J'ai appris promptement la langue qu'il parlait. Nous nous aimons. Il paraît qu'à mon âge les femmes ont des passions tenaces. Je te dirai la vérité jusqu'au bout, mon pauvre Constant. Cette villégiature de quinze jours seulement qu'il devait faire ici, ce n'était qu'un prétexte pour nous à gagner du temps... Nous ne voulons pas nous séparer. A aucun prix, nous ne nous séparerons l'un de l'autre. Décide après cela selon ton gré.

La bouche du mareyeur saignait toujours. Sur le menton

mal rasé, de petits caillots rouges, çà et là, se figeaient. Le visage tourmenté, avec les paupières sans cils, le nez en bec de mouette, une des tempes bosselée d'un kyste, et tout ce barbouillage de sang, offrait une expression d'horreur vraiment tragique. M. Hercules, flegmatiquement, devinant aux intonations le sens des paroles, en suivait l'effet sur la physionomie du mari.

Constant Coz avait écouté sans interrompre. L'inflexible résolution qu'affirmait sa femme, le trouvait également résolu pour sa part. Seulement, après l'excès d'aveuglante colère, le fils de Normande peu à peu se reprenait sous le Breton. Il calculait le dommage ou le profit des moindres phrases. Déjà, en retrouvant ses sens tout à l'heure, il s'était abstenu de crier : « A l'assassin! »

Alexandrine, scandant les mots, répéta :

— Décide de notre sort à tous trois.

Le regard de Coz restait inquiet et vague. Évidemment, la solution cherchée tardait à se formuler dans son esprit. Pour répondre quelque chose, il balbutia :

— Je réclamerai le divorce.

— Soit, mais je doute qu'on te l'accorde. Ton seul témoignage ne suffira pas.

— J'en aurai d'autres, et ils ne manqueront point si tu persévères. Jeanne-Yvonne déjà pourrait être citée. D'ailleurs, on jase dans le bourg. Les médisances vont vite en Bretagne.

— Il ne tient qu'à toi de les arrêter.

— Et le moyen?... objecta-t-il avec une inflexion de voix navrante.

Il y eut un silence : Constant Coz dévisageait sa femme, et un rictus haineux soulevait ses lèvres tuméfiées par la contusion.

— Divorcer, reprit Alexandrine, c'est pour toi, tout d'abord, me restituer l'héritage de l'oncle Hervé. Ensuite, et après que chacun de nous aura repris son apport dotal, il faudra encore partager les bénéfices réalisés par la communauté depuis le jour du contrat. Pour cela tu devras mettre tous tes biens en vente : ainsi le veut le régime sous lequel nous sommes mariés. Tu connais la loi.

La loi! oui, certes, il la connaissait! Avant que sa femme lui en remémorât la teneur, il avait mesuré par la pensée l'étendue éventuelle du désastre. Mais, à entendre annoncer en ces termes précis la redoutable échéance, les choses, dans son imagination bouleversée, prenaient tout à coup forme sensible.

La ferme de Crozon, avec ses toits de tuile neuve, celle de Tal ar Groas, avec ses grands pâturages enclos de frênes, les milliers de pins qui composaient le domaine de Landevenec, tout cela, devant ses yeux, s'écroulait pêle-mêle, comme entraîné par une avalanche. Arbres, prés, blés en herbe, fuyaient avec la rapidité d'un cours d'eau. L'hallucination persistant, sur ce fleuve de verdure des masses énormes se mouvaient qui semblaient être des turbots ou des bars de dimensions fabuleuses, tout le poisson de ses viviers emporté dans l'irréparable débâcle. Des papiers de banque aussi tourbillonnaient au vent, au-dessus du torrent, pour s'y abattre ensuite et s'y engloutir. C'était la ruine, après tant d'années de lutte opiniâtre, la ruine imminente avec toutes les visions de folie qu'elle peut présenter à l'esprit d'un homme tel que Coz. Une sueur glacée perlait à ses tempes. Une épouvante lui tenaillait la face et le cœur. Quel mot résumerait tant d'angoisses et de malédictions?... La voix s'étranglait dans son gosier.

— Oh! la gueuse!... la gueuse!...

Deux grosses larmes jaillirent des paupières clignotantes.

M. Hercules s'était adossé à l'armoire et, tranquillement, choisissait un cigare dans un étui de peau de caïman.

Alexandrine vit bien que le coup avait porté, que la peur du divorce, l'excessif amour de l'or, laisseraient finalement cet homme à sa merci. Elle adoucit sa voix.

— C'est un malheur, j'en conviens, mon pauvre Constant. Mais, puisqu'il est consommé, les injures ou les violences désormais n'y pourront plus rien. Cependant nous pouvons encore nous tirer de là avec intelligence et à notre honneur. Remettons à ce soir la fin de l'entretien. Peut-être des idées te viendront.

VII

Coz redescendit l'escalier d'un pied mal assuré. Ses jambes fléchissaient à chaque marche. Il n'avait plus la perception lucide des choses. Il gagna le quai, sans but, ôta son béret pour rafraîchir le front congestionné. En passant devant l'échoppe de Kerizit, il fut hélé d'un : « Ohé! Monsieur Coz! » dont il frissonna dans tous ses membres. Il voulut d'abord affecter de ne pas entendre. Mais l'homme renouvela son appel avec une insistance qui ne laissait plus loisir de feindre. Kerizit l'invitait sans doute à quelqu'un de ces longs dialogues auxquels le mareyeur parais-

sait se complaire jadis. A ce moment, en vérité, Constant Coz ne se sentait guère d'humeur à discuter sur la politique municipale ou sur les cours du sprat à Douarnenez et à Tréboul. Cependant il fallait faire contenance devant ce terrible voilier dont les propos désobligeans avaient eu déjà, depuis la veille, un écho jusque dans Crozon. Coz s'approcha de la fenêtre ouverte derrière laquelle le cul-de-jatte sertissait l'œillet d'une voile de misaine.

— Te voilà bien tôt rentré de Brest aujourd'hui? interrogea familièrement le petit vieillard sans que ses yeux quittassent l'aiguille qu'il poussait sous sa paumelle.

Constant crut deviner à l'intonation une malice ou un soupçon. Dans sa hâte à donner le change, il répondit avec prolixité, multipliant les détails et les explications, de peur que ce retour anticipé ne fût interprété comme un stratagème de mari jaloux.

Papa Corentin le laissa dire.

— Ouais! répliqua-t-il de la même voix de crécelle, après que le mareyeur eut terminé, le notaire Frochen a grand'raison quand il prétend que tu es orateur à l'occasion. Tu ferais un fameux maire pour la commune de Crozon, monsieur Coz!

Cette évocation nouvelle de ses plus chères ambitions, à une telle heure, après toutes les secousses de l'après-midi, mettait au cœur de Constant Coz une contraction subite. Pour achever son trouble, le voilier qui venait de lever enfin la tête eut cette exclamation cruelle.

— Ma Doué! qui t'a arrangé de la sorte?... T'es-tu cogné avec quelqu'un sur la route?... Ou craches-tu le sang comme un poitrinaire?

Coz s'essuya le menton avec la manche de son sarrau. Il bégaya :

— Ça n'est rien. Ça n'est rien. Une mauvaise dent qui a sauté tout à l'heure, comme je croquais des noisettes.

Il était blême d'épouvante. Il s'enfuit précipitamment tel qu'un fou ou un criminel qui se sent trahi. Papa Corentin, au grand étonnement de ses deux apprentis, partit tout seul alors d'un éclat de rire, si violent que les lunettes rondes, d'un coup, sautèrent par-dessus le nez camard.

Des pêcheurs, sous le môle, goudronnaient un bateau à sec. Constant Coz craignit leurs regards ou leurs réflexions. Il se rangea contre la falaise, puis, machinalement, escalada le sentier abrupt qui serpente sur la muraille argileuse. Arrivé au som-

met de l'escarpement, il suivit le chemin de douane. Le sol y était pierreux, à peine revêtu çà et là d'une herbe courte, brûlée par l'embrun. En bas, la mer, au plain, un peu houleuse, rythmait ses bris de vagues contre le pied de la falaise. Les premières vapeurs du soir envahissaient l'horizon, masquant la côte, au nord-est, au delà de l'île l'Aber.

Dans l'anse de Morgat, sous l'eau moutonneuse, apparaissaient çà et là de larges taches couleur lie de vin, au-dessus desquelles, par centaines, voletaient, piaillaient, plongeaient les mouettes. Ces taches marquaient la présence des bancs de sprats qui, en cette saison, visitent la baie à intervalles presque réguliers. Dans toute autre circonstance, la vue des bancs eût impressionné le mareyeur, car ce poisson est d'un bénéfice promptement réalisable.

Les enclosures de fils de fer, armés de piquans, qui entourent la batterie de Cador, le contraignirent à un circuit. Il passa sur l'autre face du monticule. Il avait perdu la sente douanière. Ses espadrilles glissaient au milieu des lamelles de roche effritée. Il s'arrêta sur le bord d'une ouverture en forme d'entonnoir du fond de laquelle montaient d'assourdissans fracas. Cet orifice aux parois de granit, appelé par les Crozonnais la Cheminée du Diable, donne jour à un dédale de grottes creusées sous la falaise. Les touristes qui les visitent par mer en barque ne voient pas sans stupeur un rond de ciel bleu apparaître au-dessus de leur tête, au bout d'une longue galerie verticale. La vague, en s'engouffrant, faisait dans les cavités inférieures un vacarme de tonnerre. Coz s'assit sur un bloc de pierre. Ce tumulte souterrain correspondait bien à celui des pensées qui bouillonnaient en lui. Du point où il se trouvait, on n'apercevait plus Morgat, ni la batterie, ni la trouée de Cador. On se serait cru à mille lieues de toute habitation. Seule, la grosse voix de la mer grondait parmi les récifs. Les cormorans, qu'effarouchait la présence insolite d'un être humain dans ces parages, quittaient d'un coup d'aile alourdi leurs corniches d'abri. Des éboulemens argileux, à la suite des pluies de la veille, avaient donné à l'eau, devant l'entrée des grottes, une coloration laiteuse qui tournait à l'émeraude à quelques mètres de la falaise, pour prendre plus loin, sur les roches à goémons, le bleu profond du saphir.

Un rayon de soleil transperçant les nuages faisait miroiter devant Coz la grande nappe mouvante. Les bruits intermittens du

gouffre bourdonnaient sans discontinuer dans son tympan. Enfin ses idées purent reprendre un cours normal et il mesura l'étendue de son malheur avec la précision de jugement qu'il eût apportée dans l'estimation d'une affaire commerciale.

Le divorce?... Se déposséder, sans espoir de retour, d'une moitié de la communauté si chèrement acquise?... Jamais il n'aurait cœur à s'y résoudre. Ce moyen, le plus rationnel pourtant, le plus compatible avec sa dignité de mari outragé, entraînait une série de conséquences contre lesquelles tous ses instincts rapaces s'insurgeaient.

Chasser la femme adultère avec son complice, les éloigner de Morgat, assurer au besoin à Alexandrine une rente suffisante, c'était évidemment, à défaut du premier moyen trop radical, ce qui pouvait paraître le mieux indiqué. Mais Alexandrine?... Consentirait-elle à afficher ainsi publiquement son déshonneur?... N'opposerait-elle pas, d'autre part, sur la question d'argent, des exigences inacceptables?... Elle avait aussi bien que lui l'amour de la réputation, du gain et de la propriété foncière. Abandonnerait-elle à son mari sans contrôle possible l'entière gestion du bien commun, la libre disponibilité des bénéfices futurs?... Et puis, dans la région même, le scandale évidemment serait retentissant. Coz savait quelle défaveur s'attache aux ménages désunis, chez les populations honnêtes et catholiques de la côte. Par un vice de ces conceptions simplistes, le mari dupé participe dans l'esprit public au discrédit de la femme coupable. Dans un pays tel que Crozon, où l'on n'ose baptiser les enfans illégitimes qu'à la nuit, l'adultère notoire est pour toute famille une tare indélébile. Le mareyeur se vit non seulement ridiculisé, mais honni de chacun; il vit sa situation édilitaire compromise par le sarcasme universel. Avant cinq semaines, — le premier dimanche de juin, — on procéderait au renouvellement municipal. L'ancien conseil s'était depuis peu scindé en deux clans nettement hostiles, dirigés l'un par le maire Yvonnou, l'autre par l'adjoint Coz et le notaire Frochen. Selon les dernières prévisions, la liste Coz devait l'emporter à une centaine de voix de majorité. C'était l'écharpe de maire assurée pour Constant. Mais dans ce scrutin où, pour la plupart des votans, les considérations de personnes prévaudraient sur les opinions politiques, le moindre incident suffisait à intervertir les résultats. Il sentit que tous les marins qui faisaient sa force électorale allaient se retourner contre lui. Et alors?... quel

parti prendre?... En face de l'implacable volonté d'Alexandrine, comment sauver à la fois l'argent, la considération et l'ambition?

Il se prit le front dans ses deux poings. Par un retour soudain de cette religion depuis si longtemps délaissée par lui et que l'illogisme des races primitives invoque souvent pour les actes les plus immoraux de la vie privée, il appela la Vierge Marie à son secours, la supplia de lui prêter assistance. Il écouta un moment si, dans le vacarme du gouffre, quelque voix surnaturelle n'enverrait pas le conseil attendu. La mer continuait dans les grottes son fracas de tonnerre. Constant Coz referma violemment les paupières; il se boucha les oreilles pour que nulle perception extérieure ne vînt distraire sa pensée. Oh! l'affreux dilemme! Il ne pouvait cependant point garder cet homme sous son toit, jusqu'au jour où l'un des deux complices se lasserait de l'autre; quelques-uns interprétaient déjà la venue de cet Anglais chez lui dans le sens de la trop cruelle réalité. Qu'arriverait-il si le compromis se prolongeait?... Avec un peu d'astuce ou d'audace, il pourrait bien, lui, Constant Coz, qu'une mort d'homme n'effrayait point, supprimer le gêneur à l'occasion, et de façon telle que tout le monde crût à un accident. Mais Alexandrine se laisserait-elle prendre à une machination de ce genre?... Et, dans la rage du désespoir, de quelles représailles userait-elle envers lui?... Et alors?... alors?... ensuite?...

La nuit achevait de tomber. Au sud, les cimes pointues de l'île Vierge, toute voisine, s'estompaient d'ombre peu à peu. Le vent avait sauté subitement au sud-ouest; de gros nuages accouraient de l'occident. Constant Coz se leva, reprit le chemin de Morgat. Il contourna à nouveau l'enceinte du fortin, quitta la sente douanière, fit un circuit par le village afin de ne point passer devant l'échoppe de Corentin. La stérilité de ses réflexions l'irritait jusqu'au frémissement.

L'atelier n'était pas encore fermé. Les femmes, penchées sous les lumignons fumeux, terminaient leur besogne, pressaient le sprat dans les barils, et la vieille Thumette toujours tricotait au milieu d'elles.

Il ne fallait point que les sardinières colportassent dans le bourg que le mareyeur, aujourd'hui, avait eu des préoccupations assez graves pour se désintéresser de ses salaisons. Constant Coz eut cette force de dissimulation de venir parmi les presseuses, d'interroger sur le travail effectué dans l'après-midi. On avait

pressé près de trente-deux mille sprats, pris en trois coups de senne devant l'île l'Aber. Il reçut la nouvelle sans un hochement de tête, sans même ce léger tic des paupières qui lui était familier chaque fois qu'on lui annonçait une pêche heureuse.

— Vraiment, le patron a l'air viré du mauvais bord ce tantôt, observèrent entre elles les petites sardinières.

Il regagna la maison neuve. A chaque pas qui l'en rapprochait, son cœur se serrait plus violemment, sa nervosité s'accroissait, les idées si péniblement coordonnées s'embrouillaient, s'enfuyaient une à une. En franchissant son seuil, il eut à nouveau la tentation de la brutalité et du meurtre. Il entendit un bruit de voix du côté de la buvette. Les pêcheurs vidaient leur tasse avant souper. Alexandrine rallumait le feu dans la cheminée de la salle basse, et déjà à la rôtissoire un énorme quartier de bœuf était embroché. On traitait l'hôte copieusement.

Alexandrine leva la tête. Elle vit le mareyeur qui s'avançait, menaçant, les yeux injectés de sang, la lèvre et le menton tuméfiés du coup reçu. Instinctivement, pour se défendre, elle saisit un couperet, appendu au mur à portée de sa main. Coz, campé à trois pas devant elle, croisait les bras :

— Eh bien? demanda-t-elle sèchement.

Il répondit, avec un tremblement des maxillaires :

— Pare ta malle!... dérive d'ici!...

— Tu t'es décidé pour le divorce?...

— Croche tes hardes... Va-t'en!... Je te chasse.

— Tu as résolu que nous divorcerions?... répéta-t-elle, les sourcils froncés.

— Nous divorcerons quand il me plaira.

— S'il en est ainsi, rends-moi d'abord ce qui m'appartient.

— Comme chef de la communauté, j'ai, seul, droit d'en disposer.

— J'obéirai. Dès demain, M. Thiermann et moi, nous serons hors de Morgat. Mais entends bien une chose, Constant... Sitôt chassée, je ferai tel scandale que, si je n'ai pas motifs de divorce, tu seras contraint, toi, d'en invoquer. Les juges me condamneront peut-être; en tout cas, ils me restitueront mon dû.

Évidemment, Alexandrine, autant que lui, se refusait au divorce. Sinon, se fût-elle démunie bénévolement la veille du chèque successoral?... Quelle arrière-pensée dissimulait-elle?... Les gains annuels de la communauté étaient trop beaux, l'avenir offrait trop de garanties, pour que, malgré la fortune acquise, la

femme de lucre cédât aux impérieuses sollicitations de la femme adultère.

Encore une fois, elle avait touché juste. L'homme capitulerait. Chez lui, comme chez elle, tous les sentimens se ramenaient à un invariable calcul de vanité et d'avarice. Cette frayeur qu'elle lui suggérait du prochain scandale entravait ses énergies de mari jaloux. Les conséquences auparavant entrevues apparaissaient plus nettes maintenant à l'esprit du mareyeur, et la présence même d'Alexandrine ajoutait à l'acuité de la vision.

Son poing s'abattit sur la table où le front, à son tour, vint cogner. Des sanglots, — vrais sanglots de démence, — secouaient tout le corps.

Alexandrine eut pitié de cette prostration. Elle s'approcha de lui. Il l'écarta aussitôt avec un geste encoléré.

— Les gens des villes, fit-elle d'une voix très lente, ont souvent plus de bon sens que nous.

—Qu'entends-tu par là? demanda-t-il, tout à coup, se redressant.

— A Londres, on m'a conté certaines histoires qui ont des analogies avec la nôtre. Quand deux époux cessent de s'aimer, et que leur intérêt n'est pas de désagréger la fortune, ils se rendent la liberté mutuelle, tout en continuant en apparence la vie commune. De la sorte, ils sauvent leur situation devant l'opinion. La tolérance du mari déconcerte les médisans, qui finissent par croire eux-mêmes au mal-fondé du premier soupçon. A quoi servent récriminations, injures et violences? Il est si aisé de s'entendre avec des concessions de part et d'autre!...

Le mareyeur se taisait, absorbé par d'obscures pensées. Elle continua, du même ton traînant qui pesait sur les syllabes afin que tous les mots portassent :

— M. Hercules pourrait séjourner ici ouvertement. Il possède quelque revenu : il payerait pension. Nous avons bien le droit de loger un pensionnaire.

— Jamais ça !... jamais !... répondit vivement le mareyeur. Les Crozonnais parlent déjà trop de lui. Et puis, il est Anglais : on m'accuserait de complicité d'espionnage.

Alexandrine parut comprendre la valeur du dernier argument, car, après un silence, elle acquiesça de la tête. Elle tisonnait le feu, distraitement, tournant le dos à son mari.

— On pourrait, ajouta-t-elle en baissant la voix davantage, laisser croire aux gens qu'il est parti.

L'intelligence du fils de la Normande s'illumina d'une clarté subite. D'avance, dans son impuissance à trouver une combinaison meilleure, il avait consenti mentalement au marché d'infamie. — « On pourrait laisser croire aux gens qu'il est parti!... » — L'épouse criminelle venait, par cette simple phrase, d'évoquer devant lui la solution cherchée. Nul ne pénétrait au premier étage de la maison, hormis Coz, Alexandrine et la Prigente. De celle-ci on tromperait facilement la crédulité. Le vieux bandit se redressa, toisa la femme.

— Soit! fit-il. Que ton Thiermann vive ici ou ailleurs, peu m'importe, si ça l'amuse! Mais arrangez-vous pour que je ne l'entende ni le voie. Tu sauras contraindre ta mère au silence. Si, par quoi que ce soit, il révèle sa présence à quelqu'un du pays, je lui règle son compte, d'une seule bordée! Deux chevillots de plomb dans l'avant, à bout portant! ...

En même temps, le doigt du mareyeur désignait le fusil de chasse couché sur un râtelier, près de la cheminée.

— M'as-tu compris, coquine?

Alexandrine ne répondit pas, assujettit la rôtissoire entre les landiers.

Coz alors décrocha le fusil, volta sur ses espadrilles et quitta la salle, la physionomie presque rassérénée, comme s'il eût tenu non seulement le salut, mais la vengeance. Dans le cabaret, les pêcheurs devisaient bruyamment.

Il alla préalablement mettre l'arme en sûreté dans sa mansarde, puis, sans même songer à dissimuler sa lèvre contuse, ses gencives sanglantes, il descendit rejoindre les senneurs de sprat et, sur le comptoir de zinc étamé, offrit la bolée de cidre à chacun d'eux.

REMY SAINT-MAURICE.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE PRINCE DE BISMARCK

II[1]

LA PÉRIODE TRIOMPHANTE

I

Par la guerre, l'Allemagne a pris forme; le métal, quelques années chauffé à blanc, se refroidit et se durcit pour des siècles: tout à l'heure, tandis que le bras cyclopéen le battait, on ne songeait, aveuglé par la fumée et assourdi par le bruit du marteau, qu'à en deviner la courbe encore molle et flexible; mais, à présent qu'elle est fixée en sa rigidité définitive, on pense au « tour de main, » au secret, à l'art du forgeron. C'est de lui, surtout, de ce forgeron politique, qu'il est vrai de dire qu'il s'est fait en forgeant; — et voici quelques-unes des difficultés et des habiletés de son métier.

M. de Bismarck ne s'est mis à la besogne qu'après une préparation longue et lointaine, une étude directe et indirecte des situations et des personnages, toutes sortes de reconnaissances et de sondages. Il est allé chercher à Francfort et dans les duchés de l'Elbe la clé de sa politique allemande, à Saint-Pétersbourg et à Paris la clé de sa politique autrichienne, à Londres, à Vienne et à Rome la clé de sa politique française; il a ébauché, dès 1848, sa politique intérieure de 1862; en 1859, sa politique extérieure

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

de 1864 ; en 1864, celle de 1866 ; en 1866, celle de 1870 ; tout est, par lui, tiré de loin dans le temps et dans l'espace. Homme de décision plus que rapide, immédiate, instantanée, s'il montre de l'obstination, c'est seulement quant au but poursuivi : comme il ne s'agit que de réussir, et comme *il faut* qu'il réussisse, il ne craint pas de changer vingt fois de moyens : quand un outil ne rend pas ce qu'il en espérait, ou ne rend plus ce qu'il en obtenait d'abord, il le jette pour en prendre un autre.

De là, le « décousu » apparent de sa politique. Ceux qui ne sont pas à même, — et c'est presque tout le monde, — de l'embrasser dans son ensemble, ceux qui ne la voient et ne la connaissent qu'à mesure qu'elle se déroule, ceux qui ne la comprennent que fragmentairement, en ses parties déjà réalisées, n'y voient, n'y connaissent et n'y comprennent rien. Ils ont beau le regarder qui taille des lames, martèle des plaques et redresse des tiges : tout cela, à leurs yeux, est un tel bric-à-brac que, ces pièces et morceaux, ces lots de ferraille, il leur est impossible de se figurer comment il les assemblera, eux qui ne les assembleraient pas. Ils disent : « Cette politique n'est que fantaisie et incohérence, et elle va contre son objet, si tant est qu'elle ait un objet. Elle va, en tout cas, contre les aspirations nationales : elle n'est point patriotique. Il ne veut donc pas faire l'Allemagne ? Car, s'il voulait la faire, ce n'est pas ainsi qu'il procéderait ; et s'il voulait l'empêcher d'être, il ne s'y prendrait pas autrement. Il travaille donc pour l'Autriche, puisqu'il l'installe avec la Prusse dans les duchés, au lieu de les remettre tout de suite à son roi ? » Et les diplomates prussiens, ses subordonnés, le morigènent : il est contraint de réprimander d'un ton sévère son ambassadeur à Paris, M. de Goltz, qui étale des plans opposés aux siens (1) ; longtemps on le suspecte ; et, lorsqu'on a, par une porte haute ou basse, ses grandes ou petites entrées à la cour, on le dénonce.

M. de Bethmann-Hollweg signale à Guillaume Ier la conduite de Bismarck comme celle « d'un homme qui court les aventures, bouleverse tout au hasard du butin qu'il pourra faire, ou comme l'attitude d'un joueur qui ponte plus haut à mesure qu'il perd davantage, et enfin lance son *va banque*. » En trois pages perfides et fielleuses, il l'accuse successivement de manquer « de réflexion et d'esprit de suite dans les idées et dans les actes, » d'être, par

(1) Lettre du comte Robert von der Goltz, du 24 décembre 1863. *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 2 et suiv.

légèreté, en perpétuelle contradiction avec lui-même, et, par vanité, en contradiction plus ou moins déclarée avec le Roi, qu'il compromet : c'en est fait, si Guillaume I[er] le garde, du respect et de la confiance que le peuple et les nations avaient mis en lui; son renom de justice et de chevalerie succombera à « cette politique pleine d'astuces (1). » Dans ce même moment, pourtant, M. de Bismarck n'avait qu'une seule idée et n'accomplissait qu'un seul acte: il commençait à faire l'Allemagne et, pour la faire, en chassait l'Autriche, qu'on lui reprochait de servir secrètement. Les dates ont ici leur éloquence: la lettre accusatrice est du 15 juin 1866; le Roi ne la décacheta qu'en juillet, à Nikolsbourg: « Ce n'est qu'à Nikolsbourg que j'ai ouvert votre lettre, et la réponse serait suffisante. » La réponse, en effet, est suffisante : c'est la victoire, c'est Sadowa.

Pour qui ne vit pas tout près de Bismarck, il y a de la tempête dans la soudaineté de ses résolutions; et les pauvres aiguilles des boussoles ordinaires de la politique prussienne s'affolent, car sa politique, à lui, semble n'être que coups de vent et bourrasques. On ne sent pas le courant régulier et constant qui la porte; mais, de même, c'est à peine si l'on perçoit la respiration du forgeron au repos, on n'entend que le soufflet qui ronfle et la poitrine qui halette, quand il forge: cependant, pour que de temps en temps il forge, il faut bien que, tout le temps, il ait respiré. Ainsi, de la politique de Bismarck: elle n'éclate que de temps en temps, mais tout le temps il l'a poursuivie, et son effort le plus sourd n'est ni le moins laborieux, ni le moins productif. Pour changer la Prusse, Bismarck doit tout d'abord changer Guillaume I[er] et, pour créer l'Allemagne impériale, créer d'abord l'Empereur allemand. Or, Guillaume I[er] est vieux, et, sauf d'anciennes rancunes qui dorment en son cœur, mais qui peu à peu s'y sont presque noyées sous le flot de sensibilité qu'y verse la reine Augusta, il est pacifique. Comment réagir, lui inspirer l'amour de la gloire, l'animer aux conquêtes? En pressant le res-

(1) Lettre de M. de Bethmann-Hollweg au roi Guillaume I[er], du 15 juin 1866. *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 15 et suiv. — Cf. *Die deutsche Krisis des Jahres 1866*, von Wilhelm Hopf; in-8°, Melsungen, 1899; W. Hopf. — *Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland, 1859 bis 1866*, von Heinrich Friedjung; 2 vol. in-8°. Stuttgart, 1898; Cotta; et chez le même éditeur, outre l'ouvrage déjà cité : *Berlin und Wien*, le livre qui a pour titre : *London, Gastein und Sadowa, 1864-1866, Denkwürdigkeiten* von C. F. Graf Vitzthum von Eckstädt. — Voyez aussi, de M. G. Rothan, *la Politique française en 1866*, 1 vol.; *la France et sa politique extérieure en 1867*, 2 vol. in-16; Calmann Lévy.

sort de l'honneur. Un jour, en plein conseil, Bismarck joue au Roi la scène des aïeux : Frédéric-Guillaume IV lui-même a acquis Hohenzollern ; Frédéric-Guillaume III, la province rhénane ; Frédéric-Guillaume II, la Pologne ; Frédéric II, la Silésie ; Frédéric-Guillaume I[er], la Vieille-Poméranie antérieure ; le Grand Électeur, la Poméranie postérieure avec Magdebourg et Minden. Et lui, Guillaume I[er] ? car Bismarck va jusqu'au bout de la tirade, jusqu'à l'apostrophe :

Ce dernier, digne fils d'une race si haute !...

Les ministres présens en sont frappés de stupeur ; et le secrétaire se garde bien de faire, au procès-verbal, mention d'une sortie aussi audacieuse ; le Roi pense, et le laisse voir, que M. de Bismarck a un peu trop bu : « Sa Majesté semblait croire que j'avais parlé après un déjeuner trop copieux, sous l'effet des fumées du vin, et que je serais heureux qu'il ne fût plus question de ce que j'avais dit. Mais j'insistai pour que ces paroles fussent ajoutées, ce qui d'ailleurs fut fait. Le Prince royal avait levé les mains au ciel tandis que je parlais, comme s'il eût douté de mon bon sens ; mes collègues gardèrent le silence (1). » C'était le pendant de la scène du chemin de fer, en 1863, au moment de la lutte contre le Landtag, quand ils revenaient, le Roi et Bismarck, de Jüterbogk à Berlin : « Je prévois parfaitement, avait gémi Guillaume I[er], comment tout cela finira. Là-bas, place de l'Opéra, sous mes fenêtres, on nous coupera la tête, à vous le premier, et puis à moi. — Et après, Sire ? — Eh bien, après, nous serons morts ! — Oui, Sire, après, nous serons morts ; mais tôt ou tard il nous faut bien mourir, et pouvons-nous faire une plus digne fin ? » Tout le reste du voyage, la magie de l'honneur et du devoir a opéré, et, en arrivant, le Roi était fermement décidé à suivre son ministre partout où il eût voulu le conduire (2).

Si donc Bismarck paraît manquer de bon sens, il gagne à paraître en manquer ; mais le fait est qu'il étonne et inquiète : « Quelques journaux avancés exprimaient nettement l'espoir de me voir enfermé dans une maison de correction (3) ; » et le moins qu'on lui réservât, c'était une maison de santé. Ces quatre années, de 1862 à 1866, sont pour lui un millier de jours extrêmement

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 10 et 11.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 358 et suiv.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 361.

agités, où il ne sait pas, un seul soir, ce qui adviendra de lui le lendemain. Il s'est mis à dos le Parlement, une partie de la presse, l'administration, la diplomatie, la cour, les princes, la Reine, et il fait, dans le fond, peur au Roi, qui ne le soutient que pour ne pas avoir l'air d'avoir peur. Feuilletons ensemble les caricatures du temps. Le voici, en 1862, qui se coupe le doigt avec son couteau. *Fer et sang!* dit la légende, mais c'est sa propre chair que le fer entame, et c'est son propre sang qui coule à gros bouillons. En 1863, le voici en vagabond d'aspect minable, coiffé d'un chapeau en accordéon, vêtu d'une guenille qui fut un habit, pieds nus, et traînant le bâton du chemineau; expulsé de la ville, il s'en va la tête basse, sa pipe éteinte, les épaules chargées d'un paquetage informe, d'où pendent, avec sa cruche de sang et sa boîte de fer, — toujours *Eisen und Blut!* — la paire de bottes fortes qu'il avait rêvé de chausser, qui devaient écraser les peuples, et qui s'éculent aux talons. Le voici, en tenue soignée, le chef couvert d'une couronne bizarre, au bras d'une femme qui symbolise la Grèce à la recherche d'un roi : elle l'emmène et, derrière eux, la Prusse se réjouit : il n'est pleuré que de la *Gazette de la Croix*. Et le voici en ballerine, en Mignon qui virevolte autour d'une demi-douzaine d'œufs, sur lesquels on lit : Droit, loi, réforme, constitution, suffrage. Enfin le voici, serveur mal appris, effronté *kellner* à l'*Hôtel de l'Union allemande;* il bouscule les souverains attablés, leur renverse un plat sur la tête, en criant avec impudence : « Gare la sauce, Messieurs (1)! »

Ainsi, c'est l'avis général qu'un dément ou un aventurier conduit, si l'on peut dire en ce cas qu'il la conduit, la politique prussienne. Ainsi, par lui, à cause de lui, la Prusse est divisée contre elle-même, ce qui aggrave singulièrement les divisions allemandes; et pourtant il faut, en vue de l'action à long terme et à longue distance qui s'engage, tâcher de ne laisser percer à l'étranger que « des sentimens d'union nationale; » il faut que rien ne vienne diminuer, que tout, au contraire, accroisse l'impression qu'on a en Europe de la puissance prussienne. Si l'union fait la force, l'apparence de l'union est une apparence de force, et cette apparence, comme tant d'autres, est, en politique, une très grande réalité. Il faut donner à l'Europe cette impression, et la lui donner dans une juste mesure, afin de n'être, au regard d'elle, ni

(1) Voyez *Bismarck en caricatures*, par John Grand-Carteret.

trop à plaindre, ni trop à craindre, ni à négliger, ni à surveiller; car c'est par le dehors qu'il commence l'Allemagne : c'est du dehors que se construiront l'unité allemande et l'hégémonie prussienne; là est le nœud de cette question nationale, au prix de laquelle les questions constitutionnelles ne sont que verbiage et divertissement d'oisifs. Le gouvernement sera-t-il libéral ou réactionnaire? La première chose, c'est que l'Allemagne soit et que la Prusse en reçoive une augmentation d'existence; le plus pressé est de bâtir la maison : après, on réglera l'horloge (1). M. de Bismarck le voit à merveille, mais l'opposition ne le voit pas, personne ne le voit, et c'est pourquoi, envers et contre tous, sûr d'avoir raison, s'il passe pour n'avoir pas le sens commun, il s'entête.

Il s'accroche au pouvoir, malgré ses dégoûts et ses amertumes, et les blessures quotidiennes dont il est criblé, parce que, sans *le pouvoir*, on ne *peut* rien, rien dans l'ordre de l'action, sur le terrain des réalités positives; parce que, comme il le dira plus tard à M. Thiers : « Il faut avoir des idées, mais il faut les servir par le pouvoir (2). » *Il lui faut* donc le pouvoir, mais il ne sent pas moins vivement qu'*il lui faut* faire produire au pouvoir des résultats qui l'absolvent et le justifient de la manière insolite dont il en use, comme de l'espèce d'usurpation par laquelle il continue à le détenir. Pour son absolution, pour sa justification, *il lui faut* Sadowa. Et c'est ce qui explique l'extrême tension de ses nerfs en cet après-midi terrible, et comment il suit le sort incertain de la bataille, la main sur la crosse de son pistolet d'arçon (3). Il sait que, dans une heure peut-être, de la mêlée confuse qui se tord à ses pieds, et où *il ne peut* plus rien, dont Moltke lui-même est le maître beaucoup moins que le hasard, il va sortir à tout jamais un homme de génie ou un fou. Le succès, qui le lui devait bien, le consacre : alors, nouvelles difficultés. *Il a fallu* frapper l'Autriche, mais il faut, à présent, que le coup ne laisse point une trace ineffaçable : d'où de perpétuelles chicanes avec l'état-major, avec le Roi lui-même, qui, dans la guerre avec l'Autriche, ne voient que la guerre, et veulent la pousser à bout, épuiser leur triomphe, le signifier au monde par des annexions, punir cruellement l'ennemi d'avoir été le plus faible. Mais lui, Bismarck, qui, dans la

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 63, 66.
(2) J. Klaczko, *Deux Chanceliers*, p. 160.
(3) *Pensées et Souvenirs*, t. II.

guerre avec l'Autriche, voit autre chose, pour qui elle n'est déjà que du passé, et pour qui le passé n'est qu'un élément ou un facteur d'avenir, il veut les arrêter à temps; il ne veut pas qu'ils mettent entre l'Autriche et lui l'irréparable. Il les en prie, il le leur crie, et, désespérant de les persuader, il se roule sur son lit, dans les larmes (1). De même, il veut faire servir cette paix triomphante avec l'Autriche à faire sa paix avec le Parlement; l'absolution militaire de Sadowa, il veut la régulariser en forme constitutionnelle, sous les espèces d'un bill d'indemnité. Sur ce point encore, le Roi se défendait : il lui répugnait de paraître demander pardon à la Chambre et avouer qu'il aurait eu tort. — *In verbis simus faciles!* lui répétait Bismarck : et à contre-cœur, comme à Nikolsbourg, Guillaume I[er] céda. Il finissait toujours par céder à ce ministre qu'il ne comprenait pas toujours, mais en qui il sentait une force, dont son instinct royal lui disait que c'était *sa* force.

Après 1866, la position de M. de Bismarck est meilleure, et les travaux d'approche vers la France lui sont moins pénibles. Rien n'aide à réussir comme d'avoir déjà réussi : il a dorénavant foi dans le succès, et la Prusse et l'Allemagne ont foi dans son succès. Les minutes d'éternité, le pont tremblant sur l'abîme, le supplice d'âme de savoir si, tout à l'heure, la Fortune qui va passer apportera la vie ou la mort, ouvrira la porte du temple ou celle du cabanon, il ne les connaît et ne les connaîtra plus : il ne pense et ne pensera plus ni à se brûler la cervelle, ni à se jeter d'un troisième étage (2). Il a réussi : c'est un cordial pour le chemin qui reste à faire, et où il s'avance non moins prudemment, mais plus sûrement. Il a pu nouer le premier nœud allemand : la Confédération de l'Allemagne du Nord. Il a pu former et lier la trinité prussienne, Bismarck, Moltke, Roon ; il a, de la sorte, l'agent de conception et de direction : lui-même ; l'agent de préparation :

(1) Ce fut le Prince royal, le futur empereur Frédéric, qui se chargea d'enlever le consentement de Guillaume I[er]. « Il se rendit alors chez le Roi, revint au bout d'une petite demi-heure du même air calme et aimable, en me disant : « Cela a été dur, mais mon père a consenti. » Ce consentement se trouvait écrit au crayon dans l'annotation marginale d'une de mes dernières requêtes. Il était formulé à peu près de la manière suivante : « Puisque mon président du conseil m'abandonne devant l'ennemi et que je suis ici hors d'état de le remplacer, j'ai discuté la question avec mon fils. Il s'est joint à l'opinion du président du conseil, et je me vois forcé, à ma grande douleur, après de si brillantes victoires remportées par l'armée, d'avaler cette amère pilule et d'accepter une paix honteuse. » — *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 55-56.

(2) *Ibid.*, p. 56.

Roon ; l'agent d'exécution : Moltke. Dès le soir de Sadowa, et sans doute avant, Sedan est prévu et voulu. Il ne tarde encore quatre années que parce que Bismarck tient à avoir, pour le suprême assaut, les effectifs allemands au complet, suffisamment dressés à la prussienne. Si résolu que fût le premier ministre, il ne se dissimulait pas que ce serait une grosse partie: « Je me souvenais de ce qu'on avait vu en 1814, en 1792 et au commencement du dernier siècle, lors de la guerre de la succession d'Espagne. L'invasion des armées étrangères a toujours produit en France le même effet qu'un coup de bâton dans une fourmilière. Je n'ai jamais trouvé aisée une guerre contre la France, même sans parler des alliés qu'elle pouvait rencontrer dans l'Autriche désireuse de revanche, ou dans la Russie inquiète de maintenir l'équilibre européen (1). »

Et, l'Allemagne militaire une fois levée, il guette l'occasion qui lui fournira « le prétexte plausible, » car il a besoin que ce duel gigantesque avec la France ne soit qu'un duel, qu'elle y soit seule, que pas une autre nation ne l'assiste ; il a besoin de créer autour d'elle une atmosphère de méfiance et autour de l'Allemagne une atmosphère de sympathie. Il a besoin de nous charger devant l'Europe de l'apparence de tous les torts et de se prévaloir devant elle de l'apparence du bon droit ; il a besoin, ayant mis de son côté toutes les forces de la matière et du nombre qui peuvent être pesées et mesurées, d'y mettre par surcroît l'incommensurable force de ce qu'il a lui-même appelé « les impondérables. » Pour attaquer avec toutes ses chances, il a besoin de faire publiquement figure de se défendre, et pour mener à bien une agression patiemment combinée, de pouvoir jurer qu'on l'a provoqué. Cette guerre, froidement et longuement voulue, et comme mûrie à loisir, dont l'accomplissement de son œuvre ne peut se passer, qui est un article de son programme et une étape de sa carrière, il a besoin de se la faire déclarer et de sembler ne l'accepter qu'afin de repousser une injure qu'il ne saurait souffrir.

L'élection au trône d'Espagne du prince Léopold de Hohenzollern et le *veto* absolu de la France, voilà que lui tombe du ciel, — il se garde bien d'oublier l'intervention divine en ceci, — la bonne aubaine de l'occasion, du « prétexte plausible. » Un

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 61 et 62.

moment même, il se flatta qu'elle serait meilleure encore; que si, dans le conflit armé qui s'annonçait, la France se trouvait seule, comme il convenait, et, comme il convenait, en une mauvaise posture, l'Allemagne, au contraire, serait aidée par l'Espagne ou même n'aurait qu'à la soutenir; et qu'elle pourrait pousser sa grande chevauchée d'intérêt sous la bannière du désintéressement. Il voyait déjà la fierté castillane bondissant sous l'atteinte portée à l'indépendance, à la souveraineté nationale, courant aux Pyrénées, et les escaladant; et, pendant quelques jours, il crut que, vers Burgos, allait se lever, grandissante, l'ombre du « noble Cid. » Il le voyait si clairement et il le crut si fermement que, malgré ses dénégations, on a peine à s'imaginer qu'il soit resté tout à fait étranger aux origines de l'affaire, que, ni directement, ni indirectement, selon la formule usitée, il n'y ait trempé par aucun conseil, aucune suggestion, aucun émissaire, ni aucun manège. Il le déclare très haut; il dit très haut, — mais peut-être trop haut, — que c'est là une affaire de la famille Hohenzollern, que *le ministère*, en tant que ministère, n'y est pour rien, n'y peut rien : dernière habileté qui réveille et fouette à la fois chez le Roi le sentiment dynastique, et dans le peuple le sentiment loyaliste, qui transforme une question politique en une question d'honneur, et qui, donnant à une exigence maladroite le caractère d'une insulte personnelle, rend l'une inacceptable, et l'autre impardonnable.

Que si, par impossible, on incline pourtant à une solution amiable, il suffira de couper quelques lignes dans une dépêche et de la livrer toute vive aux journaux, sans y ajouter, sans y changer un mot, pour que la paix s'évanouisse et que la guerre ne puisse pas être évitée. Tout ce que Bismarck fait, il le fait sans doute par le Roi et pour le Roi, mais pas toujours de concert avec le Roi, et parfois en dehors du Roi : il évite de mettre trop en évidence le but où tend sa politique, de le découvrir trop, et non seulement à l'étranger, mais au Roi (1). Ils ne sont vraiment que trois qui savent, trois complices, trois compères : Bismarck, Moltke et Roon. Certes il serait abominable de vouloir tourner à la farce un des drames les plus affreux qui, depuis qu'il y a une histoire, aient désolé l'humanité, mais comment ne pas noter que ce drame s'ouvre par une farce lugubre à trois personnages?

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 68.

Injure personnelle, grondent-ils, et à la plus auguste des personnes allemandes! Ne vient-on pas d'entendre comme le bruit d'un soufflet? Une joue royale rougit ; le cœur de tout un peuple s'émeut et s'indigne; et cependant il n'y a pas eu plus de soufflet qu'au cirque ; c'est M. de Bismarck qui a frappé dans ses mains; et les deux autres, le fidèle Roon, et Moltke le taciturne, de rire.

Bismarck arrive de Varzin : il est furieux; si les choses allaient s'arranger, si l'occasion allait être manquée! Il invite à dîner Moltke et Roon qui sont, eux aussi, mécontens. Il parle de se retirer : ils lui reprochent sa désertion; personne ne mange ni ne boit. Là-dessus on apporte, déchiffrée, la dépêche du conseiller intime Abeken, la dépêche d'Ems. Bismarck la lit aux généraux; ils en demeurent atterrés. Alors, lui, il les interroge : « Gagnerait-on, à gagner du temps? — On y perdrait plutôt. — C'est bien. » Il prend le papier, un crayon, et il barre cinq ou six lignes. Puis il relit. Le visage de ses deux auditeurs s'éclaire : « Voilà qui sonne tout autrement maintenant, dit Moltke; auparavant, c'était la chamade; à présent, c'est comme une fanfare. » Bismarck se complaît en son travail : « Ainsi abrégé, et ainsi répandu, ce texte va produire, là-bas, sur le taureau gaulois, l'effet du drapeau rouge. » L'appétit reparaît. Roon est biblique : « Le Dieu des anciens jours vit encore : il ne nous laissera pas succomber honteusement. » Moltke est macabre : il bourre de petits coups sa poitrine : « S'il m'est donné de vivre assez pour conduire nos armées dans une pareille guerre, que le diable emporte aussitôt après cette vieille carcasse! » C'est ce que M. de Bismarck nomme d'un mot très juste et très expressif: *la joie belliqueuse* de Moltke. Il ne faut pas moins que la guerre certaine et prochaine pour arracher ce silencieux à sa mélancolie. Le seul calembour, peut-être, qu'il ait fait dans sa vie, il l'a fait en un de ces accès de joie belliqueuse, et de ces accès, on ne lui en a connu que deux : celui-ci, le plus fort; et celui de 1866. Bismarck l'avait prié d'avancer de vingt-quatre heures la mobilisation de l'armée prussienne, et il sortait, tout guilleret, pour donner ses ordres. A la porte, il se retourna, et demanda d'un ton grave : « Savez-vous que les Saxons ont noyé le pont de Dresde? » Surprise et regrets de Bismarck. « Oh! sous un arrosage, à cause de la poussière (1)! » En temps de paix, jamais M. de Moltke n'a eu envie de plaisanter. Oui, c'est chez

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 110.

lui, une « joie belliqueuse ; » mais prétendre qu'elle naisse d'un génie farouche et voué au mal, d'un instinct sanguinaire, d'une sorte de volupté secrète à voir les hommes se ruer sur les hommes, et, malgré ses appels au diable, en faire quelque chose de diabolique serait d'une psychologie trop courte, fausse par sa brièveté et, en vérité, puérile : ce n'est que la joie de pouvoir développer enfin de très hautes facultés de commandement, dont, jusqu'à la vieillesse, il avait pu croire qu'il ne trouverait jamais l'emploi.

Au mois de juillet 1870, l'Allemagne était prête, la France ne l'était pas : toutes les raisons de la guerre franco-allemande se réduisent à celle-là. Le coup de crayon, donné sur la dépêche d'Ems, ne le fut que parce que c'était l'heure. Ce n'était plus « essayer de deviner le jeu de la Providence, » mais le lire et le tenir; ce n'était plus « devancer l'évolution historique, » mais l'aider à venir à son terme. Quoi qu'on pense du procédé et quelque condamnable qu'il soit en morale stricte, dans l'esprit de Bismarck, la guerre de 1870 est juste, de cette espèce de justice politique des guerres qui sont sûrement nécessaires. *Il la faut* pour achever l'Allemagne, pour en unir les deux parties, pour souder ensemble le Nord et le Sud. *Il ne faut pas* qu'il manque son Allemagne : c'est pourquoi il veut cette guerre, pourquoi il la prépare, pourquoi il l'amène, pourquoi il ne permet pas qu'on l'évite, pourquoi il la pousse, pourquoi il la presse, pourquoi il l'épuise; c'est pourquoi il la veut subite, rapide, impitoyable : peut-on même dire qu'il la veut, si sa volonté, en la faisant, n'est, à ses propres yeux, que la servante de la nécessité? La nécessité veut qu'on la fasse, qu'on la fasse vite, qu'elle finisse, et qu'elle finisse définitivement. Envers l'Autriche, l'Allemagne pouvait et devait être indulgente; envers la France, toute indulgence serait la pire des fautes, elle serait le germe des futures revanches (1). Pour la France, la maxime machiavélique s'amplifie, la dureté s'en exaspère : Non seulement, puisque tu es le plus fort, frappe donc, mais tue, pendant que tu es le plus fort. Cette fois, tu as devant toi l'*Erbfeind*, l'ennemi héréditaire; derrière toi, et devant toi encore, si tu n'en coupes la série par le glaive, des querelles séculaires. Il faut, — la nécessité le veut, et c'est la justice, par conséquent, — que tu hâtes « un dénouement capital pour l'histoire du monde (1). » Plus de place ici pour ces grands mots, toujours voltigeans sur

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 121.

des lèvres de femme, d' « humanité » et de « civilisation; » importations allemandes en Prusse, et même importations anglaises en Allemagne, où se marque le *cant* britannique, et que l'Angleterre, au surplus, sait bien se dispenser d'appliquer à ses propres adversaires (1). A la « seule flamme de l'enthousiasme » fugitif d'une guerre nécessaire et politiquement juste jusque dans ses excès, « à cette flamme seule, une unité nationale durable peut se forger (2). »

Et l'infatigable forgeron tire le soufflet pour forger, tandis qu'il est à sa tâche, la couronne, le globe, le sceptre et l'épée. Il forge l'Allemagne, il forge l'Empire. Les lames, les plaques et les tiges, qui ne devaient jamais s'assembler, s'assemblent. Cependant les curieux, voyant l'ouvrage achevé, dissertent en cercle, autour de l'enclume. Dira-t-on : Empire allemand ou Empire d'Allemagne? Guillaume Ier voudrait « d'Allemagne. » Lui, il ne tient pas au mot, tenant la chose. Quand il s'arrête, l'Empire est fait, l'Allemagne est faite, et la royauté prussienne dans l'un, la Prusse dans l'autre, ont le rang, la part, le volume et la densité que Bismarck, depuis 1862, a décidé qu'elles y auraient.

II

Mais, la forme extérieure de l'Empire trouvée et réalisée, il reste à en reprendre et à en resserrer la structure intérieure, à en joindre et en boulonner la charpente, de telle façon qu'il offre aux coups du sort et de la politique le maximum de résistance. Ce n'est pas assez d'en avoir fait géographiquement une seule et grande patrie allemande : il faut en faire, dans tous les ordres de l'activité, une seule et grande nation allemande. L'œuvre de la guerre à peine finie, se posent donc les problèmes de la paix.

Le premier est de savoir quelles institutions conviennent au nouvel Empire : comment lui donner à la fois une solidité et une élasticité suffisantes; comment y introduire l'unité nécessaire, sans prétendre à l'uniformité impossible; comment lui assurer la prééminence de vie, tout en ne lui en réservant point le monopole. On adapte d'abord à l'Empire de 1871 la constitution de 1867 ; la confédération d'États se ramasse, se concentre en un État fédératif. Le pouvoir exécutif s'affirme en se personnifiant.

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 131.
(2) *Ibid.*, p. 135.

Là où il n'y avait qu'un substantif neutre : *Das Præsidium*, il y a désormais un substantif masculin, et de tous les substantifs masculins celui qui exprime le plus de puissance, *der Kaiser*, César. Au lieu d'une Allemagne diffuse et impalpable, c'est à présent une Allemagne tangible et vertébrée. Il est poussé une tête à l'aigle allemande, à l'aigle aux ailes déchiquetées, et cette tête porte une couronne impériale, que toute la science officielle des Universités d'outre-Rhin s'emploie à faire prendre au monde pour la couronne de Charlemagne. On veut que ce jeune Empire soit très ancien, que cet Empire allemand soit l'héritier et le continuateur, le prolongement et comme la seconde période du Saint Empire romain des nations germaniques, auquel il ne ressemble pourtant qu'assez peu et d'assez loin ; — heureusement pour lui, car il est bien plus fort. — Et même, beaucoup plus qu'il ne ressemble au Saint Empire, l'Empire allemand en diffère : et par son aire territoriale ou ses bases ethnographiques ; et par le principe même de son établissement, étant héréditaire, et non pas électif (à quelque simulacre qu'ait été peu à peu réduite l'élection dans l'Empire romain) ; et par l'objet, par la mission qu'il s'assigne, puisque le vieil Empire, sans armée, sans finances, presque sans moyens de contrainte, était tout de paix et de justice, et, pour ainsi dire, plutôt idéal que réel : sorte de haut aréopage ou de suprême tribunal international entre les nations appelées germaniques ; tandis que l'Empire d'aujourd'hui est l'Empire prussien de la nation allemande ; État parfaitement physique et matériel, militaire et utilitaire, tendu tout entier à l'action.

Au-dessous de l'Empereur, comme autrefois, il y a le chancelier, mais ce n'est plus quelque dignitaire d'Église au titre vain et vide ; ce n'est plus un maître des cérémonies, ni un clerc habile dans l'art d'attacher à des diplômes des sceaux d'or, de plomb ou de cire. A dire vrai, la constitution, qui lui fait une place dans le gouvernement de l'Empire, ne délimite guère, ne détermine guère cette place. Le texte mentionne deux ou trois fois le chancelier ; pas davantage ; mais, par tous ses trous et toutes ses lacunes, il passe, et par tous les trous et toutes les lacunes de la constitution, ce qui passe ainsi, c'est, en 1871, et pour vingt ans, — les vingt années où s'accomplit la cristallisation de l'Allemagne autour de ce dur noyau, — c'est la grande personnalité de Bismarck. La première institution de l'Empire, après l'Empereur, avec l'Empereur, ou avant l'Empereur, — cela dé-

pend de l'Empereur et du chancelier, — c'est justement le chancelier; et pendant ces vingt ans, de 1871 à 1890, à côté de Guillaume Ier, c'est Bismarck.

Pendant vingt ans, une bonne part, la meilleure peut-être, de l'Allemagne et de l'Empire est en lui; et l'on dirait qu'il les absorbe, mais lui, professe que leur durée et sa durée ne sont qu'une durée, que sa continuité fait leur perpétuité. Tout près du souverain, on n'est pas sans en prendre ombrage; on l'accuse d'ambitions ridicules qu'il n'a point, une seule ambition suffisant à remplir une âme comme la sienne, parce que l'ambition est toujours à la mesure de l'âme et que celle-ci, quoiqu'elle ait en un coin secret ses petitesses et comme ses rétrécissemens, dépasse infiniment la commune mesure. Il est sincère jusqu'au fond, quand, en s'aimant lui-même, il croit aimer l'Allemagne, et quand, en aimant le pouvoir, il déclare n'aimer que l'Empereur. S'il ne veut pas que, de son vivant, il y ait un « après lui, » c'est réellement qu'il est plein d'inquiétude, pour l'Allemagne et pour l'Empire, sur ce qu'il pourra bien y avoir après lui.

De tout temps il a cette crainte; l'Empire allemand n'existe pas encore, il est encore premier ministre du roi de Prusse, que déjà, avec une pointe de paradoxe, il l'exprime. C'est en 1866; il est à table auprès de la princesse Victoria, femme du futur empereur Frédéric, qui est loin d'être prévenue en sa faveur. Une conversation aigre-douce s'engage: « Madame la Princesse me dit, d'un ton moitié sérieux, moitié badin, que j'avais l'ambition de devenir roi ou pour le moins président d'une république. Je lui répondis, sur le même ton moitié badin, moitié sérieux, que personnellement je n'avais pas l'étoffe d'un républicain, que j'avais été élevé dans les traditions royalistes de ma famille et que j'avais besoin pour mon bonheur sur terre d'une organisation monarchique; j'ajoutai que je rendais grâce à Dieu, qui m'avait appelé, non à vivre comme un roi qu'on exhibe sur un plateau, mais à rester jusqu'à la fin de mes jours un fidèle serviteur de Sa Majesté. Je ne pouvais, dis-je en outre, garantir que ces sentimens fussent conservés intacts et tout aussi répandus dans la génération suivante; non pas tant faute de royalistes, mais faute de rois. « Pour faire un civet, il faut un lièvre, et pour une monarchie, il faut un roi. » Je dis ensuite que je ne pouvais pas garantir non plus que, faute d'un roi, la génération prochaine ne devînt républicaine. En parlant de la sorte, je

n'étais pas exempt de tout souci, à la pensée que l'avènement au trône d'un nouveau prince pourrait se produire sans que les traditions monarchiques se transmissent au successeur (1). » Et vraiment la Princesse royale eût eu tort de mettre en doute, — si personnellement et directement ironique qu'elle fût, — la parole de M. de Bismarck : il ne demandait aux rois de Prusse que de le tenir, tant qu'il vivrait, pour la plus indispensable de leurs « traditions ; » à ce prix, « son bonheur sur terre » était assuré. Mais il le demandait surtout aux Empereurs allemands, parce que là, dans cet Empire tout neuf, dont son histoire était toute l'histoire, il était la seule tradition vivante, et qu'après l'avoir fait, chaque jour et longtemps encore il devait finir de le faire.

Ce n'était pas tout d'avoir assemblé ces pièces et morceaux d'Allemagne : il s'agissait de les presser l'un contre l'autre jusqu'à les faire entrer l'un dans l'autre ; ce n'était pas tout de les avoir collés : il fallait veiller à ce qu'ils prissent. Outre le chancelier, qui était comme l'anneau de sûreté, comme le cercle par lequel ils étaient maintenus, la constitution comportait deux autres organes d'Empire : un pour les princes, le *Bundesrath*, un pour les peuples, le *Reichstag*. Pour les peuples, ou mieux pour le peuple ; car on voulait que, disséminé au Nord et au Sud, en Bavière, en Wurtemberg et en Saxe comme en Prusse, il y eût un peuple allemand ; l'unification de l'Allemagne avait commencé par son unification civique : un indigénat allemand, un suffrage universel allemand, un Parlement allemand.

Bismarck avait d'abord estimé les peuples plus allemands que les princes, et, si l'on peut le dire, plus impériaux ou plus impérialistes. *A priori*, il était porté à croire que les difficultés lui viendraient plutôt du *Bundesrath*, qui lui rappelait toujours un peu la Diète de Francfort : « En établissant la constitution de l'Empire, j'avais craint que notre unité nationale ne fût menacée en première ligne par *des tendances dynastiques particularistes*, et je m'étais imposé la tâche de gagner la confiance des dynasties en sauvegardant avec loyauté et bienveillance leurs droits constitutionnels dans l'Empire ; j'ai eu le bonheur de voir les plus grandes maisons souveraines trouver dans les dispositions prises la satisfaction de leur esprit national et de leurs droits. » En revanche, il avait trop espéré du concours du *Reichstag* : « D'un autre côté,

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. I, p. 196.

j'avais toujours compté trouver des moyens d'union assez forts pour résister aux velléités centrifuges de quelques gouvernemens confédérés : ces moyens, je voulais les chercher dans nos institutions publiques communes, notamment dans le Reichstag... » La conviction qu'il s'était trompé, qu'il n'avait pas eu « une assez haute idée du sentiment national des dynasties, » qu'il en avait eu « une trop haute du sentiment national des électeurs allemands ou pour le moins du Reichstag, » cette conviction, il serait lent et rétif à l'acquérir. Mais, à la fin, il devrait bien se rendre : la crainte du particularisme des princes l'avait empêché de voir le particularisme des partis : « Aujourd'hui, écrit-il aux dernières pages de ses Mémoires, — et c'est en quelque sorte son jugement sur lui-même, — aujourd'hui, je dois faire amende honorable aux dynasties; quant aux chefs de partis, la postérité décidera un jour s'ils ne me doivent pas un *Pater, peccavi.* Je ne puis rendre témoignage que de l'impression que j'éprouve à l'égard des groupes et de leurs membres tantôt paresseux, tantôt ambitieux, et je déclare que, selon moi, le préjudice qu'ils ont porté à notre avenir est plus grave et leur faute plus lourde qu'ils ne pensent. *Get you home, you fragments*, dit Coriolan (1). »

Quoi qu'il en soit, c'est avec ces auxiliaires ou ces gêneurs qu'il a, dans la paix, à terminer et à consolider l'Empire allemand, né de ses trois guerres. Et cette seconde partie de l'œuvre de M. de Bismarck n'est ni la moins intéressante, ni peut-être la moins admirable, mais on s'y attache moins, parce que l'autre, la première, l'œuvre de fer et de sang, a été plus éclatante. Dans le chancelier victorieux, en Bismarck triomphant, le vieil homme s'est retrouvé à point, le propriétaire de la Marche, le forestier du Sachsenwald, entendu aux coupes de bois ; il administre l'Allemagne comme son bien, comme une de ses terres, Külz, Kniephof ou Jarchelin; il en prend la gestion bourgeoise au profit de la génération qui s'élève ; il rétablit les affaires, il les développe; il est le grand « économe » national, le « père de famille » allemand. Ainsi que jadis à Schœnhausen, il se fait nommer, il se nomme lui-même « intendant des digues ; » il entoure l'Empire d'une digue, soigneusement entretenue, de tarifs douaniers.

Cela, sans aucune préférence ni préoccupation théorique : car il n'a pas de doctrine économique; mais il n'a pas non plus de

(1) *Pensées et Souvenirs*, t. II, p. 365 et 366.

doctrine politique; et il est pourtant le politique le plus puissant, peut-être de son siècle, mais, en tous cas et certainement, de son quart de siècle. D'autres s'obstinent et s'égarent dans la recherche de l'absolu, à la poursuite des lois naturelles : pour lui, il n'écoute et n'entend que la leçon des contingences. Il n'oublie pas qu'il n'est point chargé de faire la fortune de l'éternelle et universelle humanité, mais de procurer le plus de bien-être possible à quelques années et à quelques provinces d'humanité. S'il n'y avait pas de frontières, et si l'humanité ne formait qu'une seule nation, l'antique débat entre le libre-échange et la protection serait supprimé, faute de raison d'être. Mais il y a des nations, il y a des frontières, et notre continent européen, tout petit, n'est que frontières et nations. Et c'est dans ce fait, sans qu'il soit besoin de tant de traités ou de manuels, que M. de Bismarck a puisé ses motifs de devenir protectionniste (1). Il a été protectionniste moins pour avoir lu Frédéric List que parce qu'il était un Allemand et un Prussien de 1871. Il a été protectionniste, parce qu'il ne vendait plus son bois : « Il y a longtemps que je ne vends plus mes troncs de charpente; tout au plus mes poutrelles pour le revêtement des puits de mine (2). » Il a été protectionniste, parce que, à Friedrichsruhe, « il mangeait du pain russe. »

De doctrine ou de théorie, pas l'ombre. Il a étendu à l'économie politique la haine dédaigneuse qu'il avait vouée à ce qu'il nommait « la politique des professeurs; » et l'on sait avec quelle moue de colère et de pitié tout ensemble il parlait, par exemple, du « professeur » Gladstone, car, pour Bismarck, on devenait facilement un « professeur : » il suffisait de s'attacher quelquefois à quelque chose qui ne fût pas de pur empirisme. Sa politique, à lui, économique ou autre, est taillée à même la réalité, et il n'est pas de réalité si vulgaire ou si plate qu'il éprouve le besoin de la relever par une philosophie; la réalité est ceci: donc ceci est la matière, et la seule matière, de la politique. Tous les « professeurs » de la terre et tous leurs systèmes ne feront point qu'il vende ses troncs de charpente, quand il ne les vend pas, ou qu'il ne mange pas du pain russe, quand il en mange. Voilà le fait so-

(1) C'est ce que M. Canovas del Castillo, dont la physionomie avait plus d'un trait commun avec celle de M. de Bismarck, — mais qui, lui, faisait volontiers de la théorie ou de la doctrine, — a expliqué, pour son compte, dans un article ou un discours intitulé : *De como he venido yo a ser proteccionista.* — Voyez *Problemas contemporaneos*, t. III.

(2) Cité par M. Andler, *Le Prince de Bismarck*, p. 223.

lide, ferme comme roc; et l'on ne pose et l'on ne fonde une politique que sur des faits. Si pourtant, derrière ces motifs très particuliers du protectionnisme de M. de Bismarck, on veut à tout prix découvrir une pensée plus générale, il y en a peut-être une: et c'est que l'indépendance politique de l'Allemagne ne sera totale et tout à fait garantie que lorsqu'elle aura conquis sa pleine indépendance économique ; que son hégémonie militaire se complétera et se conservera par son hégémonie industrielle.

Ainsi ses tarifs protecteurs font, au début, fonction d'éducateurs, en obligeant l'Allemagne à apprendre à se passer d'autrui; après quoi, ils seront véritablement protecteurs, et, par un jeu habile, lui permettant d'atteindre d'abord l'indépendance, puis l'hégémonie industrielle, confirmeront et doubleront, — puisque aussi bien la force va à la force, — son indépendance et son hégémonie politiques. Ainsi l'outillage militaire de l'Empire sera lui-même comme une partie, — ou comme le support tout au moins, — de son outillage industriel. Ainsi la politique douanière de Bismarck sera comme le dernier chapitre de sa politique extérieure; ainsi se rejoindront, se relieront et se fondront en grandeur nationale les deux grandeurs de l'Allemagne par la guerre et dans la paix; et ainsi se terminera cette journée de création.

Le même sens de la réalité, qui dicte à M. de Bismarck sa politique économique, lui dicte aussi sa politique sociale. C'est le sens de la réalité qui lui fait vite apercevoir le lien par lequel se rejoignent deux faits en apparence d'ordre différent. Dans l'action, et tandis qu'il ne songeait qu'à cette action même, il a donné à l'Allemagne le suffrage universel; il a, pour se servir de la force qu'elle contenait, légalisé la révolution. Mais le suffrage universel n'a pas exprimé et épuisé toute la force révolutionnaire : la concentration du capital, celle de la main-d'œuvre mécanique et humaine, les progrès mêmes de l'industrie ont engendré le socialisme, et, à mesure que se développe l'Allemagne industrielle, il se développe avec elle et en elle. Une seconde fois, sur un autre terrain, Bismarck se trouve donc en face de la révolution. Tout de suite il voit ce que le socialisme a, d'une part, de chimérique et de subversif; d'autre part, ce qu'il a de juste, de réalisable, et, à un certain degré, d'inévitable. Comment, en effet, empêcher que mis, imprudemment peut-être, mais définitivement ou indéfiniment, en possession du suffrage universel, ce nouveau souverain ou demi-souverain, mécontent de son sort et qui se croit maître de le

changer, n'emploie sa souveraineté, sa demi-souveraineté politique à alléger sa servitude, sa demi-servitude économique? Comment, s'il en est ainsi, échapper toujours à une expérience, à un essai de socialisme d'État? Mais, si l'on doit y passer tôt ou tard, pourquoi attendre l'heure de l'adversaire? pourquoi ne pas choisir la sienne? Pourquoi l'État ne dériverait-il pas le socialisme, avant que le socialisme se soit emparé de l'État? Et tout de suite le chancelier prend son parti. Ainsi que, naguère, il a canalisé et légalisé la révolution politique dans le suffrage universel, il veut maintenant canaliser et légaliser dans la législation sociale la révolution sociale. Il n'hésite pas : il concédera tout le possible, afin de mieux résister à l'impossible, et tout le raisonnable, afin de mieux repousser le déraisonnable.

Indifférent, là comme ailleurs, aux doctrines et aux théories, il a pu constater l'impuissance des prétendus dogmes de la science orthodoxe, et rien ne le retient d'emprunter à l'enseignement des socialistes de la chaire, et jusqu'aux propositions nettement anti-économiques de Lassalle ou de ses disciples, ce qui lui paraît le meilleur. Le sens profond qu'il a de la réalité s'accorde en cela, d'abord avec le sens qu'il a de l'*État chrétien :* ne se vante-t-il pas, en préparant ce qu'il nomme sa *trilogie sociale*, les trois lois par lesquelles il fonde l'assurance nationale contre la vieillesse, contre la maladie, contre les accidens du travail, de faire « du christianisme pratique? » — ensuite avec le sens qu'il a de l'*État prussien :* — le code civil prussien ne pose-t-il pas en principe qu'il est d'obligation publique de subvenir à l'entretien des citoyens incapables d'y pourvoir par eux-mêmes, de leur procurer de l'ouvrage, et de les sauver de la misère? — enfin avec le sens qu'il a de l'Empire allemand : — ne s'est-il pas proposé d'arriver à ce qu'il n'y ait plus un sujet de l'Empereur, si humble et si abandonné soit-il, qui ne se sente soutenu et au besoin relevé, au dedans et au dehors, par la sollicitude et comme par la présence visible de l'Empire, bienveillant, tutélaire, paternel à tout Allemand de tout pays d'Allemagne? — Cette dernière considération, surtout, le domine et le dirige : il faut attacher à l'Empire toutes les classes sociales, et en particulier la masse laborieuse qui, étant le nombre, est un des élémens de sa force : c'est pourquoi il faut faire de la protection de l'ouvrier un devoir d'Empire; conception presque exclusivement politique, et de la politique la plus réaliste, à laquelle ne se mêle aucune sen-

timentalité, qui n'est subordonnée à aucune conception spéciale de la nature ou de l'objet de l'État, et qui est, entre toutes, celle qui sûrement l'a déterminé.

Qu'on y rapporte ses actes : les contradictions apparentes s'expliquent et cessent d'être vraiment des contradictions : les lois de protection se concilient avec les lois d'exception, ou tout au moins les unes n'empêchent pas de comprendre les autres : Bismarck couvre le socialisme légalisé et, pour ainsi dire, le subventionne, tant qu'il en peut tirer de la force pour l'Empire; il combat implacablement le socialisme révolutionnaire, dès que celui-ci se redresse, menaçant, contre l'Empire. L'Empire : consolider et renforcer l'Empire; après l'avoir fait, le faire vivre, le faire survivre; après l'avoir planté dans le sol, l'enraciner dans les lois, les mœurs, les habitudes allemandes. C'est pour consolider et renforcer l'Empire qu'il entreprend et sa réforme financière et sa réforme administrative; pour le consolider et pour le renforcer qu'il institue le septennat militaire. C'est parce qu'il craint de le distraire, de le disperser et de l'affaiblir, qu'il ne s'engage qu'avec réserve, et comme malgré lui, en des acquisitions coloniales : il a peur que l'Empire ne puisse, sans dommage ou sans risque, mener de front une politique coloniale et la politique continentale qu'il lui convient de suivre; il sait que l'Afrique fait diversion à l'Europe : aussi nous y pousse-t-il à fond, en ayant soin de n'y poser qu'un pied. C'est pour consolider et renforcer l'Empire qu'il nous lance vers tous les points cardinaux qui ne sont pas l'Est. Et c'est encore pour le consolider et pour le renforcer qu'il commet ses erreurs ou ses fautes les moins contestables : le Culturkampf (1), sa lutte ardente et violente contre les nationalités réfractaires. Evêques et catholiques, Polonais, Danois, Guelfes et Alsaciens-Lorrains, il ne leur livre une bataille si acharnée que parce que, ceux-là à tort, et quelques-uns de ceux-ci à raison, il les tient tous pour hostiles à l'Empire. C'est pour le consolider et le renforcer, enfin, qu'il négocie la Triple-Alliance, laquelle n'est, à bien l'examiner, qu'une assurance contre les accidens de la politique, au profit de l'Empire allemand.

Au surplus, de tout cela, ou de plusieurs de ces questions prises en elles-mêmes, réforme financière, réforme adminis-

(1) Voyez, avec les études de M. le comte Lefebvre de Béhaine, l'intéressante biographie : *Ludwig Windthorst, ein Lebensbild*, von J. Knopff, dans la collection des *Männer der Zeit*, 1 vol. pet. in-8; Dresde et Leipzig, 1898; Carl Reissner.

trative, il se soucie peu, et nous avons là-dessus une indication, à savoir que, dans ses *Souvenirs*, il s'y arrête à peine : elles ne l'intéressent que dans la mesure où il ne peut s'en désintéresser pour la conservation et l'affermissement de son œuvre. A cette œuvre, l'Empire, il ramène toute chose. Il s'identifie avec elle, c'est-à-dire avec lui. Ses ennemis sont les ennemis, ses amis les amis de l'Empire. Il est d'Empire, sa famille est d'Empire, ses maisons sont d'Empire; ses dogues eux-mêmes sont des « chiens d'Empire. » Ainsi qu'il voulait le faire entendre à la princesse Victoria, il est auprès de Guillaume Ier, il reste auprès de Frédéric III, il veut rester auprès de Guillaume II comme la tradition monarchique incarnée, et il se rassure sur ce que verront ses enfans, si le grand-père le lègue au fils, puis au petit-fils, en leur léguant l'Empire. Mais ce n'est de l'ambition, de l'amour-propre ou de l'égoïsme qu'en tant que son *Moi* est passé dans son œuvre, qu'il se défend et qu'il s'aime en elle. Quiconque ose le toucher attente à l'Empire; quiconque « intrigue » contre lui conspire contre l'Empire; il lui semble qu'en durant sous trois Empereurs, il rend l'Empire indestructible. Fonder l'Empire par la guerre, et par la paix le rendre indestructible, pendant les huit années de la période militante et pendant les vingt ans de la période triomphante, c'est la grande pensée, c'est la seule pensée de son règne, car on peut dire que, pendant vingt-huit ans, sous trois Empereurs et Rois, — sous deux au moins, — il a régné.

III

Le troisième entendit régner sans tuteur, et, le samedi 20 mars 1890, vers le soir, à l'heure où la ville entrait dans le repos, des crieurs coururent par les rues de Berlin, vendant un supplément, une *Extra-Ausgabe* des journaux, qui annonçait la démission du chancelier. Ce supplément contenait trois rescrits impériaux et un rescrit royal, par lesquels le prince de Bismarck était nommé duc de Lauenbourg, général de cavalerie avec rang de feld-maréchal, relevé de ses fonctions de chancelier de l'Empire, de président du ministère d'État et de ministre des Affaires étrangères de Prusse, et remplacé par le général de Caprivi, commandant le Xe corps d'armée. Les passans, d'abord incrédules, achetaient ce supplément, le parcouraient à la lueur d'un réverbère, le repliaient, et s'en allaient d'un pas égal, sans dire mot. Il ne

se formait pas de groupes, on n'échangeait pas de commentaires; on ne se réjouissait ni ne se lamentait : s'il y avait un sentiment flottant dans l'air, c'était, en ce crépuscule trouble d'hiver finissant, comme la stupéfaction muette de voir finir quelque chose qu'on s'était accoutumé à croire perpétuel.

Mais, de tous les Allemands, le plus étonné, — *étonné*, touché par la foudre, — était au palais de la Chancellerie, car, lui aussi, lui surtout, il s'était accoutumé à se croire perpétuel. Dans un de ces mouvemens d'humeur qui n'étaient pas toujours irréfléchis, il avait, paraît-il, parlé de se retirer, si... Puis il était parti, et, au sortir du palais, avant la dernière porte, au seuil du cabinet impérial, il n'y pensait déjà plus : tant de fois, en vingt-huit ans, il en avait parlé, et tant de fois ni l'un ni l'autre n'y avaient plus pensé ; ou même tant de fois l'autre n'y avait pensé que pour le désarmer, le caresser et le supplier de rester! Mais cette fois, l'autre y pensa, — et pour ne pas le supplier; — le lendemain, on lui fit dire qu'il se souvînt, que la lettre qu'il voulait écrire tardait, et qu'elle était attendue. Alors, blessé à mort, il écrivit :

« Attaché comme je le suis au service de la maison royale et de Votre Majesté, *habitué depuis si longtemps à des occupations que je croyais permanentes*, il m'est bien pénible de cesser mes relations avec Votre Majesté et de renoncer à m'occuper de la politique générale de l'Empire et de la Prusse... Il y a déjà un an (1) que j'aurais demandé à Votre Majesté d'être relevé de mes fonctions, si je n'avais cru que Votre Majesté désirait profiter encore de l'expérience et de la capacité d'un fidèle serviteur de ses prédécesseurs. Mais, aujourd'hui, je suis sûr que Votre Majesté n'a pas besoin de moi, et je puis me retirer de la vie politique, sans craindre que l'opinion publique ne juge ma décision trop hâtive (2). »

La requête, si « respectueusement » présentée, fut accueillie « très gracieusement, » — c'est le protocole des rescrits impériaux : — *allergnädigst*. La cause ou le prétexte de la rupture? Officiellement, un désaccord sur la position qui doit être faite au président du conseil des ministres prussien ; mais, dans la semaine qui suivit, toutes sortes d'histoires circulèrent. On raconta que

(1) Presque aussitôt après l'avènement de Guillaume II, 15 juin 1888.

(2) Lettre de démission, en date du 18 mars 1890, publiée par M. Maurice Busch dans les *Mémoires de Bismarck*, t. II, p. 330, 331.

M. de Bismarck s'en allait parce qu'il n'approuvait pas la réunion de la Conférence ouvrière à Berlin; que son intraitable nationalisme allemand et prussien avait été choqué de voir l'Empereur s'engager dans les voies de l'internationalisme, ne fût-ce qu'en provoquant une entente entre gouvernemens; qu'Allemand comme il l'était, Prussien comme il l'était, peu lui importait la question ouvrière, la question sociale, autre part qu'en Allemagne; que, d'ailleurs, bien que lui-même, et lui le premier, eût sacrifié au socialisme d'État, il ne pouvait admettre que l'on versât ainsi dans il ne savait trop quelle espèce d'empire démocratique ou de césarisme humanitaire. Et, comme partout, il y avait des gens mieux informés, qui dramatisaient. L'Empereur, vous glissaient-ils en confidence, allait poser pour son portrait chez un de ses peintres ordinaires, et, par hasard, dans l'atelier de ce peintre, il avait trouvé un modèle, ancien mineur des mines de Westphalie. Il l'avait fait causer, et l'homme l'avait, en lui narrant les peines de ses compagnons de travail, navré à ce point, qu'au retour il avait mandé Bismarck, lui avait tout répété, et, d'une voix frémissante, avait conclu : « Je ne veux pas que de pareilles choses puissent se passer en Allemagne! » Sur quoi, le chancelier, avec un sourire narquois et une sorte de commisération sceptique pour cet élan de jeunesse, aurait dit : « Alors, Sire, je vais vous envoyer ma démission, et Votre Majesté n'aura qu'à *associer le vieux mineur à l'Empire!* » Et, la démission n'arrivant pas, l'Empereur l'aurait exigée, non point pour associer le vieux mineur à l'Empire, mais pour n'y plus « associer » personne qui s'arrogeât le droit de lui faire aussi hardiment la leçon.

Cependant la Conférence ouvrière s'ouvrit, et Bismarck reçut les délégués, calme, empressé, et même câlin, avec une coquetterie, peut-être un peu trop marquée, de sereine équanimité, comme s'il eût voulu les convaincre que ce n'était pas à cause d'eux qu'ils se brouillaient, l'Empereur et lui. Et ce n'était que la vérité; la vérité était qu'ils se séparaient, parce qu'ils ne pouvaient vivre ensemble. « *Ich aber kann nicht mit Proskynesis dienen!* Je ne puis pas servir avec adoration, » déclarait hautement Bismarck. De son côté, Guillaume II, ardent et fier, plein de la juste conscience de sa propre valeur et de son propre droit, comme du juste orgueil de sa race et de la dignité impériale et royale, Guillaume II, Empereur et Roi, ne voulait plus de serviteur qui servît en

maître. Guillaume Ier, accablé par l'âge et lié par cette longue habitude dont se réclamait Bismarck, Frédéric III, étouffé par le mal auquel lentement il succombait, s'étaient tus, s'étaient résignés. Mais, du jour où l'inflexible et indomptable personnalité du chancelier devait rencontrer une autre personnalité non moins inflexible, non moins indomptable; du jour où, dans l'Empire, le Moi impérial de Bismarck allait se heurter à un autre Moi impérial, — impérial de fait autant que de titre, — il fallait que l'un des deux fût brisé, et, quoi que Bismarck en pensât (mais y avait-il jamais pensé avant les derniers mois?), il était évident que celui qui serait brisé, c'est celui qui n'avait point pour lui cette immortalité de la puissance humaine, l'hérédité.

Tout à coup, les deux *Moi* impériaux de l'Empereur et du chancelier se choquèrent, et l'Empire croula sur la tête, l'Allemagne s'abîma sous les pieds de Bismarck. Ouvertement, il se donna l'amère consolation de croire sa retraite un événement si considérable qu'elle ne serait pas moins qu'une révolution de l'Empire et de l'Allemagne. Au dehors, du reste, dans la ville et dans les provinces, l'esprit public lui revenait. Chez nous, toute émotion nationale est une flambée; là-bas, c'est un feu sous la cendre. Dans le premier moment, on ne s'était rien dit, ou l'on s'était dit seulement qu'il disparaissait une grande ombre; maintenant on commençait à se dire qu'il était disparu une grande force. Et, peu à peu, les cœurs allemands se ressouvenaient. Le peuple, à présent, défilait devant les fenêtres fermées de cette maison de la Wilhelmstrasse que le chancelier emplissait de son activité prodigieuse, et qui, lorsqu'il l'aurait quittée, semblerait à jamais vide et morte. On lui chantait, quand on l'entrevoyait, des chants patriotiques, et il y avait, quand il passait, des femmes qui jetaient des fleurs en pleurant. Un peuple encore, et des fleurs, et des pleurs, à son départ pour Friedrichsruhe. La gare fut envahie; du quai vers le wagon, des milliers de mains se tendaient. Lui, colossal dans l'encadrement de la portière, il promenait sur cette foule en rumeur un regard triste, qui disait adieu. Soudain il s'abattit, vaincu, et nerveusement, fiévreusement, il tira les rideaux.

Le voici donc revenu au Sachsenwald : le voici redevenu gentilhomme campagnard, comme en 1837. Mais, dans l'intervalle, un demi-siècle s'est écoulé, et il est devenu, dans l'intervalle, comte, prince, et duc s'il l'eût voulu ; et plus encore : de

M. de Bismarck-Schœnhausen, il est devenu Bismarck. Tout meurtri d'une chute qui retentit en lui comme un craquement du monde, il a fui cette cour et ces palais d'ingratitude, il s'est exilé en pleine forêt. Il y a apporté des colères de dieu tombé, toutes ses haines (1) : sa haine contre l'impératrice Augusta, contre l'impératrice Victoria, contre les femmes, patientes et sournoises tricoteuses « d'intrigues » politiques; sa haine contre les ministres, ses créatures pour la plupart, qui n'ont paru éprouver, dans son infortune, que le soulagement d'être délivrés de lui ; sa haine contre un parlement bavard et brouillon, mené par des chefs de groupes qui ne sont que des *condottieri* d'espèce inférieure; sa haine contre tous ceux qui se sont trouvés sur sa route, et qui ne se sont pas humiliés, ou qu'il n'a pas pu réduire à merci; contre ceux mêmes qu'il a broyés et auxquels, à la mémoire même desquels il ne pardonne pas (2) : « J'oublie quelquefois, jamais je ne pardonne. » Et toutes ces haines s'exacerbent, s'enveniment d'une haine inexpiable, qu'il est obligé de comprimer, et dont il cuit et recuit le fiel.

Autour de lui, un culte domestique, une idolâtrie qui l'exalte. Il a ses familiers auprès de qui il s'épanche. Et il s'épanche auprès des reporters qui sonnent à la grille, auprès des délégations d'étudians et des députations de vétérans qui viennent déposer un bouquet. Il s'épanche en trois gros volumes de notes et en de nombreux articles de journaux. Il blâme tout ce qui se fait, et qu'il ne fait pas. Qu'est-ce que ce successeur qu'on lui a donné? Comment l'Empire tient-il encore? Mais tient-il vraiment, et pour combien de temps, sans lui? En partant, on assure qu'il a dit un mot, terrible dans sa bouche : « *Le Roi* me reverra. » — Le Roi, plus d'Empereur. Pour se venger de ne plus agir, il parle et il parle, il écrit et il écrit. Il ne sait pas avoir la majesté du silence; il ne sait pas descendre, les lèvres closes, dans la tombe, creusée quelques années trop tôt, de l'histoire. Parmi les arbres, il ne sait pas se changer en arbre ; il ne sait pas renoncer à y vivre une vie qu'il ne peut plus vivre : la solitude de sa forêt est pour lui le septième cercle de l'Enfer.

Or, au septième cercle de l'Enfer, Dante cassa un rameau sur

(1) Contre Gortchakof, par exemple, à la politique de qui il ne voit qu'un seul mobile, la jalousie du chancelier russe envers lui, Bismarck. — Voy. *Pensées et Souvenirs*, t. II, *passim*.

(2) Ainsi contre Harry d'Arnim. — Voyez *Pensées et Souvenirs*, t. II, *passim*.

un tronc, d'où il sortit aussitôt « du sang et des paroles, » et qui lui cria : « Pourquoi me déchires-tu ? Je fus un homme. Je suis Celui qui tint les deux clefs du cœur de l'empereur Frédéric... (1). » — Et lui aussi, comme le chancelier Pierre des Vignes, le chancelier Otto de Bismarck jette vers la terre des hommes, désespérément, du sang et des paroles : « Je suis Celui qui a tenu les deux clefs du cœur de l'empereur Guillaume Ier. » Il traîna ainsi huit années de douleur qui n'apaisèrent pas son regret et qui ôtèrent à sa gloire. Il voulut trop que l'Empire et l'Allemagne et l'Europe s'enfermassent avec lui à Friedrichsruhe. Il s'y fit trop voir, de trop près, et dans une lumière trop crue. Machiavéliste dans la lutte, il ne le fut pas dans l'épreuve ; gâté par le succès, la disgrâce le diminua ; il ne sut pas envelopper sa fin de secret et de mystère ; il ne garda point jusqu'au bout les apparences des hautes vertus d'État ; il manqua le dernier rendez-vous de la Fortune, et, comblé de grandeurs par elle, il la maudit ou ne la reconnut pas et la chassa, lorsqu'elle lui offrit la suprême grandeur : la consécration de l'adversité après la consécration du triomphe. — Tant il est vrai que le plus fort a sa faiblesse, et qu'il y a toujours un défaut à la triple cuirasse du Prince !

CHARLES BENOIST.

(1) Dante, *Inferno, Canto* XIII ; v. 58-59 :

Io son colui che tenni ambo le chiavi
Del cuor di Federigo...

VILLES D'EXTRÊME-ORIENT

Singapour, 30 octobre 1897.

J'ai failli manquer l'arrivée à Singapour. C'est la faute d'une jeune Hollandaise que nous avions à bord, d'une mariée par procuration. Peintre à ses heures, musicienne, journaliste, romancière, cette grande fille rose et blonde, dont la tête semblait toujours avoir crevé plusieurs nuages de dentelles pour émerger à la lumière, venait rejoindre un ancien camarade d'enfance qu'elle n'avait pas revu depuis six ou sept ans et qui depuis un mois se trouvait être son mari. Le charme romanesque de notre voyageuse nous avait divertis des longueurs de la traversée. Elle affectait un esprit positif et fort dégagé des anciennes chimères; mais les nouvelles l'obsédaient au point qu'elles l'eussent gâtée, si seulement ses yeux avaient été moins limpides et le sourire moins frais sur sa lèvre au sang vif. Quand, du haut de ses théories féministes, elle nous parlait du mariage en demi-connaissance de cause, nous craignions qu'elle ne désirât venger sur son mari futur toutes les femmes outragées depuis des siècles par l'égoïsme de l'homme. Elle entrait dans l'hyménée la balance des droits à la main et la menace du divorce à la bouche. A mesure que les jours s'éteignaient sur la mer, l'image de ce mari qu'elle venait d'épouser et que sa mémoire ne distinguait plus très nettement inquiétait ses mâles hardiesses. Mais elle se promettait bien de ne point imiter ces folles ingénues que la confiance jette au cou de l'ennemi. Et voici que nous longions la verte Sumatra. Le soleil se levait, et l'archipel où le navire s'engage au sortir du détroit de Malacca éclatait d'une ivresse printanière sur les chaudes et lourdes vagues de la mer des Indes. Ce ne fut que plus tard qu'il me souvint des bois sombres dont les cimes bleuissaient à l'horizon; des villages étincelant sous les hautes herbes; des ca-

banes à pilotis qui se miraient, parmi les chevelures des arbres, sur l'eau bleue des baies en fleurs; des villas où l'aurore, de toutes les fenêtres, souriait dans l'éventail des larges palmes. Je n'avais d'yeux que pour l'étrange fille qui se penchait à l'avant du navire, et dont les dentelles éparses faisaient comme un nid de colombes prêt à s'envoler. Autour de nous glissaient des jonques ventrues, des sampans où grimaçaient d'affreux masques humains, des pirogues et des flottilles de Chinois et de Malais camards. Tout à coup, je la vis agiter ses bras nus et roses de soleil. Sur le quai, devant un grouillement de gestes sombres et d'éclatantes guenilles, un homme en blanc l'avait, lui aussi, reconnue et, la tête découverte, le casque de liège entre les doigts, s'avançait jusqu'au bord même des flots. Ils n'apercevaient encore que leurs silhouettes qui se détachaient avec précision dans le feu clair et subtil du matin. Mais elle devançait de toute son âme la marche ralentie du vaisseau, et ses théories, ses raisonnemens, sa prudence, ses craintes, ses principes catégoriques s'évanouissaient en baisers qu'elle envoyait à pleines mains par-dessus le bastingage. « C'est lui ! Oh, cher, cher ! » Et, songeant qu'il était là, nu-tête, oublieux par amour d'elle du soleil tropical, elle lui cria, avant même qu'il pût entendre sa voix, et d'un ton où se retrouvait toute sa volonté de femme et d'égale : « Couvre-toi, mais couvre-toi donc ! » Et ces baisers, ce rire aux yeux humides, cette allégresse passionnée, ce navire entrant au port avec l'amour à sa proue, et la ville lumineuse couronnée d'une végétation moins grandiose qu'à Ceylan, mais plus hospitalière, où la fraîcheur des teintes matinales donne aux bois sauvages une innocence de vergers mystérieux, et la mer sillonnée de voiles rouges et de bateaux fantasques, c'est là, en vérité, tout ce que j'ai retenu de l'arrivée à Singapour et la plus douce impression que j'en remporte ce soir aux premières étoiles.

J'étais encore trop plein des merveilles de Colombo pour m'étonner du nouveau pays où je pénétrais. Le souvenir de ce que j'avais quitté me saisit sur la route même qui conduit à la ville, une route empourprée, verdoyante, marécageuse, bordée de hameaux pareils aux villages cynghalais. Le quartier européen n'a d'extraordinaire que la grandeur massive de ses banques. La toute-puissance de l'argent s'affirme en ces palais sculptés et brûlans dont le seuil est hanté de tous les peuples de l'univers. Des temples protestans, dont la maigre et sèche architecture se dresse,

avec mauvaise grâce sous un ciel de cobalt, des hôtels entourés de jardins, de grandes villas derrière des grilles et dans l'ombre dorée des massifs, partout des lawn-tennis : vous avez là, comme à Colombo, l'image de la vie anglaise avec sa religion rigoriste, ses sports et ses larges appétits de bien-être. Ajoutez un musée, où les bêtes empaillées, serpens, tigres, panthères, éléphans nains, produisent un effet lamentable au milieu des salles ensoleillées, à deux pas de leurs anciennes forêts natales, et un Jardin Botanique qui domine la ville et vaudrait peut-être les Peradenya de Kandy, si les arbres y répandaient de l'ombre. J'en garde un souvenir d'ardente solitude, de pelouses splendidement tristes, de vastes allées tournantes et de minces palmiers aux fûts rouges. Nous y avons visité une serre d'orchidées. Les fleurs, dont le soleil exaspérait les peintures, s'animaient d'une vie méchante et dardaient un éclat que je ne leur connaissais pas. Plus loin, une odeur de ménagerie me fit un instant espérer que je verrais dans leurs cages, mais tout chauds encore de leurs repaires, les narines béant aux effluves de leur patrie, ces animaux dont nos jardins zoologiques et nos baraques foraines ne nous exhibent que les frères abâtardis. Quelques singes pelés, un aigle, des échassiers et deux pythons monstrueux endormis sur de la vase, et que le bout de nos cannes à travers leurs barreaux ne parvint pas à réveiller, représentaient toute la faune de ces îles vénéneuses et rugissantes.

Mais l'intérêt de Singapour n'est ni dans ses jardins, ni dans ses édifices, ni même dans son port où se croisent les nefs les plus étranges du monde. Cette petite île, que le sultan de Djohore a vendue aux Anglais et dont ils ont fait le Gibraltar de l'Extrême-Orient, offre le spectacle imprévu d'une colonie chinoise. Le quartier des banques et des hôtels, les églises, le Palais de Justice, le Club de tempérance, tout ce qui porte la marque européenne est cerné de rues aux toits découpés en forme de carènes et de maisons bleues où se balancent des inscriptions d'or. Non seulement la Chine déborde sur les routes et dans les carrefours, mais ses morts assiègent les villas isolées; les cimetières ont envahi les sous-bois et les vertes éminences. Des tombes qui ressemblent de loin à des bornes-fontaines et qui luisent comme des faïences, de jolies tombes aux cippes bas et arrondis s'étagent parmi l'herbe des talus, ou, frappées du soleil, scintillent dans les champs incultes. Que les divers peuples de l'Asie se rencontrent

à Singapour et y forment une plèbe aussi bariolée que les foules grouillant dans la pénombre réaliste des Mille et une Nuits, leurs flots épars se mêlent sans se confondre, et le Chinois n'en est point submergé. Les Malais aux mâchoires saillantes, somnolens et vindicatifs, bons cochers, mais qui, chassés par leur maître, reviennent la nuit couper le jarret des chevaux ; les Hindous de Pondichéry établis d'ordinaire en qualité de blanchisseurs ; les Siamois, faces de squelettes plaquées de peau jaunâtre ; les Bengalais ceints de robes multicolores ; les Arabes toujours graves comme s'ils se sentaient personnellement responsables de la beauté de leur race ; les Javanais, les nègres et les juifs, tous semblent à la merci du Chinois qu'ils paient ou qui les paie, qu'ils dirigent ou qui les commande. On vit par lui et pour lui. Il charge la houille à bord des navires et s'y embarque en caravanes ; il traîne les djinrikishas et s'étale sur le coussin des landaus ; il est l'esclave indispensable et le maître irrésistible, l'exploiteur et l'exploité. Il ne permet pas qu'on touche à ses traditions ni à sa crasse héréditaire : ses coolies ont failli se mettre en grève parce qu'on voulait les obliger à des soins d'hygiène et de propreté. Il pullule au point de fatiguer la mort.

Les Anglais s'effacent, lui cèdent le devant de la scène, jouent à la balle dans l'arrière-décor, et même, aux jeux hippiques, se font battre par lui. On me disait que récemment, sur dix courses, les Chinois en avaient gagné sept. L'Allemand flatte ces marchands admirables qui vendent avec sérénité tout ce qu'invente la pire contrefaçon. Ils tiennent d'ignobles boutiques et de riches bazars et ne harcèlent pas le voyageur. Ils l'attendent sans impatience, l'accueillent sans empressement, le dépouillent sans hâte, sûrs de l'avenir et ménagers de leurs efforts. D'ailleurs l'étranger leur répugne. A son contact, leur face de lune morne ou béate sue le mépris. On le sent jusque dans leur politesse : ils s'y ménagent toujours quelque moyen détourné, puéril et raffiné, de nous humilier à leurs yeux, et, sans que leur intérêt en souffre, de satisfaire mystérieusement leur vanité. Je ne connais que le peuple anglais qui nous frappe dès l'abord d'une telle impression d'orgueil et de confiance en soi. Les étoffes dont ils s'affublent, leurs pantoufles aux épaisses semelles, leur longue tresse flottante, exagèrent encore l'importance de leur personne. Des femmes de basse classe, les seules que l'on rencontre dans les rues, vêtues d'un pantalon et d'une blouse noire, si lustrés que le soleil leur

donne un humide éclat, se promènent les mains sur les hanches, le ventre en avant, avec une omnipotence de matrones. De gros marchands en robe de soie circulent d'un pas rapide, l'éventail entre les doigts, la tête haute, le front soucieux, les narines ouvertes comme des chiens à l'affût. Et que de types divers, depuis la laideur bestiale des mufles écrasés jusqu'au pâle ovale des dédaigneux adolescens! Toutes les femmes que j'ai vues étaient laides ou hideuses ; mais les hommes, surtout les jeunes hommes, ont souvent une grâce indolente et sur leurs lèvres, plus mobiles que leurs yeux, l'expression d'un scepticisme hautain. Ils cheminent, la tête légèrement inclinée, les bras perdus dans leurs manches de pierrots. Ce qui se passe autour d'eux ne leur tire pas un regard. Je pense qu'ils méprisent les autres Asiatiques presque autant qu'ils font des Européens.

Les rues et les boutiques regorgent d'une foule affairée : peu de mendians, très peu de misère apparente, et une faible rumeur. Par les fenêtres des maisons chinoises, dont l'étage supérieur avance et repose sur des piliers de bois peint, on découvre des intérieurs somptueux, des ameublemens massifs et dorés. Le long des routes défilent des charrettes traînées par de grands zébus, chargées de bois couleur de sang; des *malabars*, ces espèces de carrioles à persiennes attelées de petits chevaux; des djinrikishas à deux places où un pauvre hère, coiffé d'un chapeau pointu, voiture de son trot résigné un couple de Chinois taciturnes.

Le soleil couchant nous surprit assez loin du port, dans un quartier plus tranquille. Des groupes de Malais se dirigeaient du côté de leurs mosquées. Nous franchîmes le seuil d'une cour où grimaçait un temple hindou. On y jouait aux cartes devant des têtes monstrueuses de Siva, des têtes écarlates, aux prunelles de charbon, et dont les crocs blancs se recourbaient comme des cornes de bélier. Sous un hangar, les hippogriffes de deux chars carnavalesques déployaient leurs grandes ailes peintes. Le portail d'entrée, surmonté de plusieurs étages d'ornementations, était tendu d'une toile rouge où je lus en lettres noires : *Dieu sauve l'Impératrice des Indes!*

Je comprendrais que cette inscription fût sincère, et je comprendrais aussi que les Chinois fissent brûler des baguettes d'encens devant la tablette de la reine Victoria. Cette île de Singapour n'a pas été conquise dans le sang : c'est une colonie privilégiée. Les Anglais l'ont payée en livres sterling. Ils en ont

desséché les marécages et défriché les forêts, et ceux qui acceptent de vivre sous leurs lois jouissent en hommes libres de la sécurité du lendemain. Les émigrans de l'Inde y trouvent un magistrat chargé de leurs intérêts; les Malais, des maîtres plus équitables que leur sultan; les Chinois, des mandarins indulgens qui les laissent s'enrichir. Il se pourrait que ces peuples expatriés, naturellement paresseux et picoreurs, y apprissent la nécessité du travail et l'utilité de la bonne foi; mais, à en croire les gens qui les connaissent, je ne pense pas qu'on leur enseigne jamais l'honnêteté des mœurs. Si la colonie européenne de Singapour, composée d'Anglais, d'Allemands, de Suisses, de Hollandais et de soixante-dix Français, presque tous invisibles, sauf le soir quand ils promènent leurs équipages devant le grand hôtel de l'Europe, si cette colonie se comporte en général avec décence et correction, les paquebots des mers orientales entretiennent chez nos frères jaunes le désir de plaire aux vices du monde entier; et les petites Japonaises descendent jusqu'ici pour saluer à leur manière les voyageurs qui vont entrer dans l'Empire du Soleil Levant.

Hong-Kong, novembre-décembre 1897.

Hong-Kong, l'œuvre la plus extraordinaire de la conquête européenne dans l'Extrême-Orient. Voici trois semaines que j'y ai débarqué et mon étonnement grandit chaque jour en admiration. Les Anglais ont pris, à quelques brasses de la terre chinoise, une petite île escarpée, rocheuse, âpre, nue, et, en moins d'un demi-siècle, ils en ont fait surgir un impérissable enchantement. C'est une forteresse braquée sur l'avenir et une cité des contes arabes, le premier port de l'univers après New-York, et, pour emprunter une image aux Anglais eux-mêmes, le fermoir éclatant et mystérieux de la chaîne d'or qui enserre le monde. Devant la presqu'île de Kowlong, dont les déchiquetures et les contreforts semblent enclore la rade, séparés de la mer par une barrière populeuse de clubs, de banques, d'officines, de consulats, et par une longue rue où s'écoulent toutes les races humaines, ses édifices surmontés de palais, ses palais hérissés de jardins tropicaux, ses jardins dont le sombre épanouissement supporte des villas et des vasques de fleurs, frappent les yeux de l'étonnant miracle d'une ville en espalier sur un rempart de schiste.

Cottages, hôtels, hôpitaux ou casernes, les promontoires sont crénelés de résidences aériennes et les flots de sa baie propagent

des grondemens d'usine. La Chine loqueteuse foisonne le long des quais avec ses rameurs de sampans, ses traîneurs de voitures, ses porteurs de palanquins, ses crocheteurs, le bambou sur l'épaule, ses coolies à la tresse tordue en chignon ou ramenée en couronne, et ses lazzaroni dormant, comme des chats, aux saillies des fenêtres ou au rebord des terrasses. La grande rue parallèle à la mer voit passer sous ses arcades l'Europe, l'Amérique et l'Asie : des Japonais étriqués dans leur redingote ; de hauts cipayes hindous dont le turban rouge ou noir ombrage de son ample architecture la fierté musulmane et la beauté nocturne ; des Philippins qu'un dieu fantasque de la Malaisie a pétris dans de la glaise chinoise ; des métis portugais aux figures de cabotins ; des Parsis en longue veste noire, coiffés d'un shako sans visière, sémites de toute l'énergie de leur visage, marchands de soie, marchands de perle, contrebandiers à l'occasion, mais réputés probes, et qui, privés à leur mort des grands vautours de Bombay, se font enterrer sur la crête d'une colline, la face tournée vers les portes du jour. Cette foule hétéroclite, renforcée de Slaves, de Germains, d'Anglo-Saxons, alimentée par tous ses confluens chinois, roule entre les digues somptueuses de la *Queen's Road* ses violens contrastes et ses rumeurs de Babel. Et, au-dessus des têtes colorées, des turbans et des chapeaux pointus, des loques pouilleuses et des tuniques d'arc-en-ciel, les blondes Anglaises, l'éventail d'une main, le parasol de l'autre, doucement balancées dans leur chaise de bambou, défilent, au pas large et rythmé des porteurs chinois en livrée de flanelle blanche, comme les icones royales et les poupées divines de ces cortèges de peuples.

Point de conflit entre ces hommes venus des quatre points cardinaux et qui n'ont ni la même foi ni la même langue. Ils se haïssent, se craignent, se méprisent ou s'ignorent, mais l'intérêt, plus fort que les préjugés et les rancunes, les maintient en équilibre sur la pente de leurs instincts. Ils se sentent dominés par une loi d'ordre et d'harmonie, supérieure à leurs caprices individuels et qui les protège contre eux-mêmes. Les corporations chinoises se meuvent à l'aise sous le pavillon britannique. Au pied de cet amphithéâtre d'où l'Anglais surveille l'ombre des nuages européens sur la face de l'Asie, le commerce chinois trouve ce dont il a besoin pour prospérer, des juges équitables et des canons. Je n'ai jamais aspiré une plus âpre odeur de liberté sociale que dans ce port franc, à la gueule invisible des mitrailleuses.

Et quels spectacles! Quelle activité! Voici l'Europe et ses grands magasins : les librairies, à côté de romans français, étalent des ouvrages anglais et allemands sur le bouddhisme, le confucianisme, le passé, le présent et l'avenir du monde oriental. La fantaisie chinoise irradie dans l'or et la porcelaine des boutiques de curiosités; les bazars qui ont achevé leur toilette de *Christmas* répandent sur les trottoirs la senteur de copeaux des bergeries de Nuremberg mêlée au parfum des boîtes exotiques. Le sous-sol des Halles, où s'agite une plèbe confuse, aux lueurs des lampes vacillantes, ronfle comme une œuvre souterraine. Et voilà maintenant la Chine, une Chine relativement propre, toute en maisons à galeries, pleine de tintemens argentins et de visions d'or. Les changeurs, le nez chaussé d'énormes lunettes, qui donnent à leur face replète et ronde des yeux de chats-huans, penchés au bout d'un comptoir où s'empilent des chapelets de sapèques, font sonner et se culbuter d'un doigt prestigieux les piastres, les jolies piastres. Les caractères fantastiques se poursuivent sur les enseignes comme des diables fous. Les intérieurs de boutiques ressemblent à des décors d'opéra, avec leurs escaliers de bronze, leurs frises et leurs portans découpés, ajourés, dorés et sculptés de feuillages et d'oiseaux. Les pharmacies sont des rêves d'alchimistes qui dans un sommeil enivré reverraient flamboyer leur laboratoire. Et porte à porte, le chaudronnier bat la tôle, le vannier tresse le bambou, le rôtisseur vide ses poulets, le marchand de cierges empaquette ses bâtons d'encens, l'imprimeur grave ses planches, les cardeurs de coton tirent des sons rauques et sourds de la harpe monocorde sur laquelle ils cardent. Les rues, pavoisées d'inscriptions et de bannières, de lanternes et de poissons secs, où s'ouvrent çà et là des bars américains et des pensions de matelots chinois, charrient d'un flux rapide la vie et la mort. Ce sont des enterremens invraisemblables, au bruit des fifres et des cymbales : le cercueil, en forme de tronc d'arbre, déposé le long du trottoir; des enfans vêtus de blanc agenouillés ou prosternés tout autour; un concert de pleureuses, des porteurs de lanternes, de châsses et de victuailles funèbres ; une cérémonie qui commence au milieu du va-et-vient de la populace; et, brusquement, croque-morts, châsses, lanternes, pleureuses, et le cercueil, et les porcs rôtis, tout cela s'enfuit au galop et disparaît en un clin d'œil. Et ce sont des mariages pareils à des enterremens, et des processions, mi-bouffonnes, mi-religieuses, où l'on promène des filles peintes et

des enfans hiératiques. Les Chinois eux-mêmes n'en savent plus l'origine, mais ils les aiment parce qu'elles excitent leurs nerfs.

A mesure que vous gravissez les pentes de la montagne, le fracas s'apaise. Vous entrez dans la zone des écoles et des temples, des demeures tranquilles et des terrasses en fleurs. Quartier de Los Remedios, où vivent les Portugais et les proscrits de Manille, jardins de palmiers et de cactus qui semblent jaillir de la pierre, et dont la richesse revêt le silence d'alentour d'une beauté chaude et sombre, escaliers de villas dans les pins et les figuiers, remparts de forteresse, c'est au lever du soleil et au déclin du jour qu'il faut les voir et contempler la sérénité de ce magnifique labeur. Montez encore : une route conduit au sommet de la montagne, la route de l'aqueduc qui suit l'ondulation des crêtes, et se prolonge pendant près de deux lieues jusqu'au grand réservoir. Vous avez, à votre gauche et sous vos pieds, la ville, la baie où les vaisseaux sont comme des mouches prises au piège, les noirs entrepôts de Kowlong, et, derrière, la blanche mosquée des troupes musulmanes; à votre droite, des paysages solitaires, des pentes douces, des vallons rougis par l'automne, des carrières de granit où les Chinois travaillent, et des havres de pêcheurs. Autour de vous, le bruit des sources captées et des eaux bouillonnantes. Partout, l'image d'un ordre souverain qui ne néglige aucun détail et fait d'un chemin de montagne une route hospitalière; partout, la marque d'une grandeur consciente et respectueuse d'elle-même, mesurée dans ses efforts et fondant sur l'avenir. Entouré de cimes vertes et pierreuses, au-dessus d'une vallée qui s'écroule en ravin, le gigantesque réservoir découvre ses profondeurs d'émeraude et sa splendeur romaine. Devant cette face d'orgueil et de sécurité, dont les nuages du ciel ne troublent pas la transparence, je ne sais quelle mélancolie m'a serré le cœur.

La ville escaladera bientôt les hauteurs et viendra boire elle-même à la coupe éblouissante. Elle a déjà conquis le rivage et presque atteint, par des chemins ombragés, le vallon qu'elle avait choisi pour le repos de ses morts. On leur a fait un cimetière joyeux, plus beau qu'un jardin public. Bosquets, corbeilles de fleurs, pelouses, rocailles et jets d'eau, tout a été mis en œuvre afin d'embellir leur suprême villégiature; et, si le goût des sports vit encore dans les tombes anglaises, les défunts peuvent entendre de leurs boulingrins funèbres les galops du champ de course.

A la tombée du jour, les Anglais des officines regagnent leurs hauts quartiers, portés par des coolies chinois dont les enjambées régulières impriment des flexions cadencées aux palanquins. On les voit défiler sur les rampes de pierre, laissant pendre leurs pieds hors des brancards, et, la tête renversée, fumant à petites bouffées leur pipe de bruyère. Les Chinois, toujours prudens, allument devant leur porte des baguettes d'encens pour conjurer les esprits malins. Les marchands ambulans établissent au coin des rues leurs étalages d'oranges pelées et leurs fourneaux à friture. Les fleuristes tapissent les dalles des raidillons luisans de couronnes et de guirlandes parfumées. Dans les boutiques chinoises, on mange le riz du soir, employés et patrons, autour d'une même table, tandis que des sons de flûtes et de guitares s'éveillent çà et là derrière les volets de maisons équivoques. Si la débauche ne s'affiche nulle part, sauf à certaines vérandas illuminées où des Européennes, au centre de la ville, trônent en robes légères sous un cordon de lanternes, on la sent un peu partout. On la sent dans les ruelles désertes que traversent parfois des Chinoises ou des Japonaises plus maquillées que des idoles. Elle dépêche sous les arcades de timides pourvoyeurs, des enfans chinois qui baragouinent quelques mots d'anglais. Moins audacieuse qu'ailleurs, elle est plus hypocrite, partant plus redoutable.

Mais Hong-Kong a des nuits merveilleuses. Que de fois n'ai-je point erré à travers ses jardins suspendus, rigides dans la paix de l'ombre! Il me semblait qu'un incomparable magicien dressait et déroulait sous mes pas des allées irréelles, et que leurs massifs, d'une immobilité marmoréenne, dont la nuit embaumait les cimes comme d'un parfum tombé des étoiles, s'évanouiraient avec les formes de palais et de remparts, dès que l'aube éveillerait la pâle écume des mers. Et je descendais la pente de ces prestiges, jusqu'au moment où les cris rauques de Chinois surgissant et me barrant la route me tiraient de mon charme. C'étaient des porteurs de chaises qui m'offraient leurs services et qui, sur mon refus, retournaient s'accroupir entre leurs brancards.

Telle est cette ville. Je ne crois pas que l'énergie d'une race, tendue par une volonté supérieure, dirigée par une intelligence pratique, se soit jamais plus profondément imprimée que sur les rocs de Hong-Kong. Les serres tenaces ont pris racine dans leur proie. Cependant, si chaque jour vous conquiert davantage à cette œuvre étonnante, vous ne tardez pas à soupçonner, chez le peuple

dont elle marque l'apogée, je ne dis pas quelques symptômes avant-coureurs du déclin, mais la crainte que son triomphe ne soit menacé. Il ne me paraît pas que la concurrence chinoise établie sur la côte d'en face le préoccupe beaucoup. Toute son inquiétude, qui n'est pas seulement une inquiétude commerciale, lui vient de ces Allemands à tête carrée, économes, patiens, infatigables, habiles à exploiter les colonies des autres et que, depuis vingt ans, il rencontre à chaque pas dans son trop petit univers. Hong-Kong les a remis en présence. Le même spectacle que m'offrirent les côtes salitraires de l'Amérique du Sud, je l'ai retrouvé sur le théâtre de l'Extrême-Orient. Plus de la moitié du commerce de Hong-Kong est aux mains de la colonie allemande. Elle amasse, thésaurise, s'élargit, refoule l'Anglais, sans heurt, insensiblement. Le voyageur ne s'en rend compte que par l'animosité que le nom seul de l'Allemagne inspire aux colons d'Angleterre; mais l'antagonisme des deux peuples éclate dans leur vie quotidienne. L'Anglais hautain, jouisseur flegmatique, guindé même après boire, comme si son ivresse, sa fréquente ivresse, obéissait encore à une consigne impérative, organisateur admirable et travailleur médiocre, — chez qui la paresse a revêtu la forme élégante des sports, — l'Anglais de Hong-Kong boit ferme, joue au polo, entretient généralement une maîtresse chinoise ou une métisse, fréquente assez souvent chez les « Américaines, » dépense beaucoup et dirige les affaires de haut. J'ai été surpris de voir comme il se donnait peu de mal et de quel vide ses journées étaient remplies. La société se morcelle en coteries provinciales. Les fonctionnaires méprisent les marchands; les industriels ne fraient pas avec les fonctionnaires. Et ces banales mesquineries ne vaudraient pas la peine d'être notées, si la morgue insupportable, qui en rehausse la petitesse, ne les faisait paraître encore plus mesquines dans ce décor grandiose et resserré de la puissance britannique. Au contraire, la colonie allemande, d'ailleurs moins hétérogène, se soutient, forme une famille compacte, travaille assidûment, jouit peu. L'Allemand possède la faculté qui manque à l'Anglais, comme au Français, hélas! d'adapter ses productions aux besoins de chaque pays. C'est à l'industrie allemande que le Chinois s'adresse de préférence; c'est le génie allemand qui accapare de jour en jour les grands marchés du monde. « Avant cinquante ans, me disait un jeune commerçant de Hambourg, dont la jeunesse se flattait peut-être, Hong-Kong sera de fait une co-

lonie allemande. Nous aurons l'argent et la terre. » — « Et l'eau? » lui demandai-je. Il me répondit par un verset de la Bible et par le mot de Shakspeare. Dans cette ville de Hong-Kong, si riche en contrastes, celui des deux clubs ne m'a pas le moins intéressé : l'un, le club anglais, s'élève en face de la mer, d'un seul jet, indépendant, superbe, embrasé dès l'aurore, plein de figures arrogantes ; l'autre, le club allemand, à l'intérieur de la ville, dans une rue montante, trapu, massif, appuie sur le roc ses arcades plus lourdes que les arches d'un pont. Les gens qui en sortent ont l'air très simple, mais solides et réfléchis, et j'en ai vu qui faisaient de grandes politesses aux Chinois.

Il y a bien une demi-douzaine de commerçans français à Hong-Kong. Ne nous plaignons pas : sans parler de notre consul qui est fort aimable, nous y sommes représentés par des hommes dont l'influence durera peut-être plus longtemps que ces palais de granit. Les Missions Étrangères y ont établi leur procure, leur imprimerie et leur hôpital. La procure est en ville ; l'hôpital et l'imprimerie, sur l'autre penchant de la montagne.

Un matin, j'ai pris le funiculaire du *Peach*. Il monte à une altitude de sept cents mètres dans les pins et les bambous, et vous transporte, le temps d'un vertige, au milieu d'hôtels somptueux dont les péristyles commandent l'immensité. L'humide aurore étendait, devant le perron des villas, sur les pelouses rectangulaires des lawn-tennis, un miroir vaporeux de petits lacs aériens. Des Chinois, leurs paniers en balance, cheminaient le long des sentiers abrupts, entre des haies d'arbrisseaux verdoyans ; et la route du Sanatorium coupait le versant solitaire d'une tranchée grise et rose. C'était la première fois, depuis mon départ de France, que je pouvais marcher librement au soleil, affranchi des chaleurs équatoriales, le visage caressé d'un vent frais. Tout avait pour mes yeux un charme familier : les buissons qui bordaient la route, et l'écume gazouillante d'un ruisseau qui dévalait des hauteurs. Je franchis un pont, je longeai un réservoir limpide, au delà duquel les chaumes d'un village chinois se pressaient comme un troupeau minable, et j'aperçus deux grandes maisons blanches surmontées de clochetons et de croix.

Quand on m'introduisit dans la bibliothèque où se trouvaient les Pères, je me vis entouré d'un cercle d'apôtres barbus, blanchis au service de Dieu, et qui, sortant de déjeuner, fumaient paisiblement leur pipe. Ils me firent visiter leur imprimerie dont ils

sont à la fois les protes et les fournisseurs et dont ils fondent eux-mêmes les caractères chinois, annamites et thibétains. C'est de là que partent sur la rose des vents les mots d'amour et les douces paraboles de l'Évangile. Certes, à les entendre rire et plaisanter, on n'eût point dit que ces hommes avaient mené l'existence la plus dure, consommé de merveilleux sacrifices, risqué la torture et la mort. Et cependant ils venaient de tous les coins de l'Asie où il plut à Dieu d'éprouver ses serviteurs. L'un avait piétiné trente ans sur la route illusoire de Lhassa; l'autre avait vécu des éternités de solitude au centre de la Chine; celui-ci, tanné par le soleil de l'Inde, avait traversé des routes rouges de feu; celui-là descendait de la Mandchourie glacée; d'autres avaient parcouru le Cambodge et le Tonkin. Leurs soutanes usées blanchissaient aux coutures. Ils avaient marché de l'aube jusqu'à la nuit, foulé les plus anciennes ruines du genre humain, reconnu sous ses masques divers l'immuable détresse du vieil Adam, pesé la poussière de ces idoles où des millions d'âmes sans amour adorent leur épouvante, et ils se retrouvaient, au déclin de la vie, gais et simples, frais encore, toujours vaillans avec sérénité. Ils me dirent en riant: « Allons voir notre cimetière. » C'est ainsi qu'ils appellent leur Sanatorium. Mgr Ozouf, actuellement archevêque de Tokio, du temps qu'il était procureur à Hong-Kong, y fit sculpter une chapelle d'après des modèles gothiques de la Sainte-Chapelle. Ceux que la fièvre, la dysenterie, les maladies de foie, la mort prochaine arrachent à leur mission, peuvent, au seuil même de la tombe, prier dans un oratoire, où des Chinois païens et fumeurs d'opium ont réalisé des copies exquises du plus pur joyau de leur foi natale. Ils peuvent aussi, tous les quinze jours, apercevoir, à travers les jardins touffus qui plongent sur la grève, le pavillon français des Messageries Maritimes.

Nous nous entretînmes des Chinois et des misères de l'apostolat, non point de ses misères matérielles qui sont peu de chose, ni de ses périls qui ne sont rien, mais de l'énergie quotidienne qu'il réclame, des perpétuels et menus sacrifices qu'il impose, des déceptions qu'il engendre, de l'habitude souvent douloureuse, où il contraint les âmes, de n'attendre que d'elles seules des encouragemens et des conseils. Et comme je leur demandais si l'enthousiasme conquérant des jeunes missionnaires ne leur ménageait pas de cruelles désillusions, l'un d'eux me répondit : « L'enthousiasme? On en a besoin pour partir. Une fois arrivé,

on en a encore besoin pendant les premiers mois. Puis il tombe, et ce n'est plus qu'une affaire de volonté. »

Je n'ai pas voulu quitter Hong-Kong sans visiter l'orphelinat de la Sainte-Enfance. J'ai passé bien souvent devant des orphelinats; il ne me vint jamais à l'esprit que leur organisation pût m'intéresser : je n'étais pas en Chine. Je me rappelle aussi qu'on s'égayait jadis du rachat des petits Chinois menacés par d'affreux groins. A dire vrai, je crois que les petits Chinois mangent de l'ogre plus souvent qu'ils n'en sont mangés. Mais cette œuvre me semble aujourd'hui la plus douce, la plus humaine et la plus belle des œuvres, puisqu'elle m'a permis de respirer, sur ce coin de terre britannique, au milieu d'un extraordinaire concours de peuples, l'âme pitoyable et maternelle du pays de France. Dans ces rochers splendides où l'Anglais braque ses canons, où l'Allemand cale ses coffres-forts, où l'Asie apprend chaque jour le pouvoir du chèque et de la force brutale, il ne me déplaît pas que la France étende le manteau de saint Vincent de Paule. Et puis cette maison, à demi bâtie sur un terrain que la mer a dû lâcher, est baignée de quiétude et de lumière. J'étais guidé dans ma visite par une sœur d'Alsace, une charmante femme : un séjour de dix ans à Hong-Kong avait fané ses couleurs et amaigri son visage; mais ses yeux rayonnaient d'une imperturbable jeunesse, et sa grâce s'alliait le mieux du monde avec ses allures viriles, presque militaires, qui la relevaient tout simplement de franchise et de loyauté.

L'orphelinat se compose d'un « tour » où les parens chinois apportent leurs enfans quand il les croient perdus, d'un ouvroir où travaillent ceux qu'on a pu sauver, d'un asile de vieilles femmes et d'un pensionnat que fréquentent des Portugaises, des métisses et même des filles de Chinois enrichis. Nous avons parcouru d'abord l'infirmerie. De minuscules créatures agonisaient dans leurs couchettes blanches. Je n'avais point idée qu'il pût se produire de pareilles larves humaines. Leur tête trop grosse pour leur corps, leur tête de pavot où le nez formait un creux et dont la ligne des yeux se dessinait à peine, penchait le long d'une tige décharnée. « Tenez, me dit la sœur, en voici un qui va mourir. C'est un garçon. Tous les garçons qu'on nous remet sont condamnés. Les Chinois n'hésitent guère à se débarrasser de leurs filles, mais donner leur garçon, c'est pour eux une sorte de renoncement à la vie future. Celui-là sera mort avant la nuit. On l'a

baptisé. Il est heureux. » — « Les parens viendront-ils chercher son cadavre? » — « Ils viendront le voir. Nous le leur montrons toujours, car vous savez quelles vilaines légendes nous représentaient aux yeux des Chinois comme des goules et des vampires. Ces pauvres Chinois ont une crédulité d'enfans. Mais ils ont bien fini par reconnaître que nous n'étions pas si terribles. »

Nous avions traversé une cour plantée de verts arbustes où séchaient au soleil des milliers de linges blancs pareils à des banderoles de navire, et je pénétrai dans une grande salle tapissée de nattes. Tous les bébés sauvés de la mort y grouillaient sur de la lumière blonde. Ils rampaient, trébuchaient, roulaient, se tassaient avec les ondulations d'une petite foule humaine et le silence d'un banc de crabes. J'admirai la propreté des hardes, des mains et des figures. Mais quelles figures! Vous auriez dit que tous les magots de porcelaine, les poussahs branlans, et les dieux hydrocéphales et les fétiches de pierre se mouvaient dans leurs limbes. La sœur relevait les uns, mouchait les autres, caressait ces petites caricatures de l'humanité. « Ils sont à nous, me disait-elle : ce sont nos enfans. Nous leur avons donné la vie, et voici ce que nous en faisons. »

L'ouvroir où elle m'introduisait était un clair atelier de brodeuses. Des Chinoises, de douze à quatorze ans, quelques-unes plus âgées, assises à leurs métiers, tricotaient de la dentelle et de fines guipures. Leur surveillante, une jeune religieuse d'Auvergne, fraîche rose de montagne, toute droite au milieu d'elles, abaissait sur leur ouvrage ses longs cils de madone. Les pauvres filles avaient des faces plates et cabossées, camardes et grimaçantes, où l'on sentait la race mal dégrossie, le type du bas peuple. Mais elles produisaient une étrange impression d'âmes impénétrables et de douceur murée. Une seule leva la tête et fixa sur nous ses yeux vifs. « Vous la voyez, me dit la sœur; elle est muette; et, des bruits du monde, elle n'entend que celui de la grosse caisse et des cuivres, quand passe la musique militaire. Eh bien, rien ne se fait ici qu'elle n'en soit la première informée; rien ne se dit qu'elle ne le sache; et soyez sûr qu'elle nous comprend à merveille, n'est-ce pas, ma fille? » La Chinoise se prit à rire et ses prunelles pétillèrent.

La pièce voisine était réservée aux aveugles. La plus jeune n'a pas sept ans, la plus vieille n'en a pas seize; leur rangée s'élève graduellement, devant la table de couture, ainsi que les

cordes d'une harpe. Je ne regardais pas leurs misérables visages, mais je suivais l'aiguille. Maladroite dans la main de la plus petite, glissant sur le chiffon et lui piquant les doigts, elle se redresse chez sa voisine pour zigzaguer encore, puis s'assouplit, devient plus intelligente en montant de l'une à l'autre, commence à soupçonner la logique de la ligne droite, la découvre, s'y lance au galop du faufilage, s'égare, revient sur sa route, resserre ses points, les précise, les multiplie, et arrive enfin à la pleine conscience où elle n'est plus libre de mal faire. Le miracle s'accomplissait dans un profond silence; ces petites filles de la nuit éternelle semblaient pétries de gravité sacerdotale.

Tout près de là, une dame de Canton, aux pieds de chèvre, catholique fervente et dévouée, enseignait les caractères chinois, à d'autres orphelines. Je demandai à la sœur si on ne leur apprenait point aussi le français ou l'anglais. « A Dieu ne plaise! répondit-elle : ce serait leur perdition. Nous refusons de les confier même aux meilleures personnes de la ville. Dès qu'elles sont en âge d'être mariées, nos Pères leur trouvent des maris dans l'intérieur de la Chine, loin des côtes; et je vous assure qu'ils n'y ont aucune peine, car nos filles sont très recherchées des épouseurs... Maintenant il me reste à vous montrer les vieilles femmes. Les premières d'entre elles sont venues frapper à notre porte, pendant la peste d'il y a cinq ans. Nous les avons recueillies : notre asile était fondé. »

Je montai deux étages et j'entrai dans une chambre où la décrépitude humaine avait groupé ses plus sinistres épouvantails. J'avais ainsi parcouru toutes les étapes de la laideur chinoise depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. Ces momies animées encore d'on ne sait quel souffle posthume tressaient lentement des cordes de chanvre. Un adolescent chinois rôdait en souriant autour d'elles: « Voilà, me dit la sœur, le seul garçon que nous ayons pu élever: il est idiot; mais nous sommes accoutumées d'utiliser les moindres parcelles de vie que Dieu nous donne ou commet à notre garde, et c'est lui qui conduit les vieilles aveugles à la messe. Il en est plus fier qu'un Suisse. »

Comme nous descendions, deux enfans se jetèrent dans les bras de la sœur et se suspendirent à sa robe, une fillette et un petit garçon à peu près du même âge, tous deux européens, gentils, bien peignés, coquettement vêtus, de grands yeux clairs et de belles joues roses. « N'est-ce pas qu'ils sont jolis, ces

mioches? » me dit-elle en les couvrant de caresses. Et quand ils se furent éloignés : « Deux abandonnés qui nous sont restés pour compte, deux enfans de l'amour, comme on les nomme, paraît-il! J'ai connu leurs mères; j'ai même vu le père du garçon, un Hollandais. Nous les avons élevés : ils sont notre joie et le sourire de la maison... Viens ici, mignonne, tu perds ton ruban. » L'enfant s'approcha. La sœur lui rattacha le nœud de sa chevelure, et, la poussant vers moi : « Embrassez-la, me dit-elle, c'est une petite Française. »

J'ignore combien de temps dura ma visite. Cette aimable femme ne se lassait point de m'instruire. Elle me parla des Chinois, me vanta la solidité de leur attachement, leur esprit de justice et leur probité : « Oui, me disait-elle, nous aimons les Chinois et nous avons de bonnes raisons de croire qu'ils ne nous détestent plus. La veille des fêtes, les marchands nous envoient des volailles et des quartiers de bœufs. Quelques-uns des plus riches nous confient leurs enfans. Mais le peuple lui-même, qui jadis nous insultait dans les rues, commence à comprendre que nous lui voulons du bien, et sa misère jette un œil d'envie sur nos protégées. J'en eus un frappant exemple l'année dernière. Une de nos orphelines s'était échappée. Nous n'avons jamais su pourquoi. Heureusement, on nous avertit qu'elle allait s'embarquer pour Canton, et quand elle arriva au ponton du départ, je l'y attendais. Elle rechignait à me suivre, et nous fûmes bientôt enveloppés de coolies qui, me voyant mettre la main sur une Chinoise, se hérissaient déjà et allongeaient vers moi leurs faces de carême. Dieu m'aidant, je me tournai vers eux et je leur dis : « Voilà une fille que ses parens nous ont apportée mourante, il y a près de quinze ans. Elle a grandi chez nous, elle y mange son comptant matin et soir et tous les jours de l'année. Et elle se sauve aujourd'hui, sans même un remerciement. Est-ce que vous l'approuvez? » Alors leurs yeux me quittèrent pour se porter sur la fille. Elle avait bonne mine, l'air robuste, des joues pleines et le front luisant. Ils hochèrent la tête, et, pris soudain d'une belle indignation, ils lui crièrent : « Ingrate! tu es grasse et tu t'en vas! »

Macao, 10 novembre.

Imaginez, entre deux collines qui s'avancent dans la mer et forment une baie charmante, une ville du midi, une ancienne ville à demi espagnole, dont les toits panachés de verdure s'étagent

sur la pente des terrasses, et dont les maisons de couleur chauffent paisiblement leur décrépitude et leurs teintes fanées à la lumière du mois de juin. Le sommeil l'a gagnée ; son port s'enlize, ses murs s'écaillent, ses grilles se rouillent, ses pavés verdissent, ses pignons penchent, comme des têtes chenues fatiguées d'entendre une trop vieille histoire. Une nuit, les Chinois s'en emparent : la formidable et silencieuse fourmilière jaune est descendue en longues théories, et le lendemain la ville se réveille chinoise. Oui, représentez-vous telle cité qui vous plaira, Narbonne ou Nice, Carcassonne ou Tarascon, subitement occupée par les fils du Céleste Empire, et vous aurez l'image de Macao. Je dis subitement, car leur invasion semble dater de la nuit. Ils n'ont point démoli pour reconstruire; ils n'ont ni débaptisé les rues, ni bouleversé les places. L'habitant dormait : ils l'ont porté dehors et se sont couchés dans son lit tout chaud. On ne saurait rêver de plus pacifique conquête. Je n'ignore point que la terre leur appartenait, mais c'est la manière dont ils l'ont reprise qui tient de la fantasmagorie. Depuis l'an 1557, les braves Portugais édifiaient des églises, des couvens, des forts et des casernes, ouvraient des rues, bâtissaient des demeures seigneuriales, et voici qu'aujourd'hui, sans qu'eux-mêmes ils s'expliquent trop bien comment la chose arriva, le Chinois se met aux fenêtres de leurs palais pour voir passer leurs derniers survivans.

D'ailleurs, si l'envahisseur est innombrable, les envahis se comptent. Je crois que Macao, possession portugaise, s'honore de posséder douze Portugais du Portugal, y compris le gouverneur. Les six cents hommes de troupe viennent de Mozambique et de Goa; et ses quinze cents citoyens, dont la moitié sont avocats, composent l'espèce de métis la plus bizarre du monde. Le nègre, le Chinois et le Brésilien se battent en eux à qui l'emportera, mais, comme le Macaïste n'aime point la bataille, il trouve moyen de concilier la vantardise brésilienne et le fatalisme chinois dans la paresse du nègre. Sa figure se ressent de ces diverses influences : elle est épaisse et d'une couleur qui hésite entre le jaune et le noir. Dès le matin, vous le rencontrez le long des rues, tiré à quatre épingles, luisant et parfumé, cravate éblouissante et bottines vernies. Il porte sur lui toute sa fortune et toute sa garde-robe occidentale. Le même homme, rentré dans sa demeure nue, avale son riz à la chinoise, et, le bol près des lèvres, s'escrime goulûment avec les bâtonnets. Il vendra, pour ne pas mourir de

faim, ses vieux bijoux de famille, ses meubles, sa maison. Les Chinois ont dressé l'autel de leurs ancêtres là où ses pères allumaient des veilleuses à la Vierge, patronne de la ville et des hardis voyages. Mais il a un Sénat, le *Leal Senado*, dont les plus gros Chinois sont les grands électeurs, un archevêque et un gouverneur qui tour à tour se brouillent et s'embrassent, et trois gazettes qui dénoncent les abus et vengent suffisamment la morale publique. Il a des tribunaux où le moindre procès fait vivre des lignées de Macaïstes sur les sapèques de plusieurs générations de Chinois. S'il ne trafique plus des coolies, s'il ne vend plus ouvertement de chair humaine dans les caves de ses *Barracouns*, du moins la loterie et le jeu encouragent sa fainéantise d'une infatigable espérance.

L'étrange spectacle! Dans les pays d'immigrations, il reste parfois des exemplaires vivans de la race autochtone, dernières lueurs de vie voltigeant sur des marécages funèbres. Ils conservent leurs usages, peignent leur agonie des couleurs du passé ; ce sont les Veddhas à Ceylan, les Negritos aux Philippines, les Aïnos au Japon. Les Macaïstes ressemblent à ces familles mourantes. Leur type qui s'éloigne du nôtre sans se fondre dans le type chinois, leurs mœurs qui ne sont ni absolument européennes ni entièrement asiatiques, leurs vagues superstitions du moyen âge, leur dégénérescence et leurs ridicules font de ces « fils du pays » de pauvres êtres obscurs, et comme les personnages d'une comédie burlesque où l'auteur, convaincu du péril jaune, nous eût caricaturés dans l'Occident conquis du XXXe siècle.

Sur le quai, devant le *Leal Senado*, en plein centre, le Chinois s'évente aux balustres vermoulus des vieux hôtels lusitaniens. De petites femmes bigarrées se penchent du premier étage et suivent des yeux la pacotille allemande d'un colporteur à longue tresse. Les maisons étincellent de bibelots, fourmillent de faces jaunes et de robes bleu ciel; et ce ne sont pas toujours des visages que les fenêtres encadrent, car le Chinois n'a point horreur du vide et plane souvent d'une manière peu décente sur la tête des passans. Rues antiques, ruelles sanctifiées par de beaux noms, Traverses de la Miséricorde et du Bon Jésus, dalles usées sous les pas des fiers écumeurs, débris d'une cité fabuleuse où les caravelles dégorgeaient leurs sacs d'or et d'où François-Xavier cingla vers le Japon, toutes ces pierres ne sont plus qu'un lit desséché qu'envahit peu à peu le flot intarissable des arlequins éclatans et

des haillons noirs. D'abjects villages prolongent la ville, excroissances de misère. L'effrayante pauvreté chinoise, aussi terrible qu'une armée de rats maigres, se colle à tout ce qui s'érige ou chancelle, au berceau des villes comme à leur tombe.

J'ai gravi les escaliers de pierre des ruines de San Paulo. Seule, la façade de la cathédrale se dresse encore. Elle domine la ville, la mer, les archipels et la solitude infinie. Au-dessus du grand portail le temps n'a point encore effacé les mots de *Mater Dei* et la Madone foule le globe du monde. Ses huit colonnes, ses chapiteaux, ses clochetons, ses sculptures brisées, ses niches vides et béantes comme des fenêtres incendiées, la lumière du ciel qui la traverse de part en part, quelle mélancolie pour l'étranger d'Europe, et faut-il donc qu'il retrouve si loin le fantôme dégradé de son incontestable grandeur? La Chine qui campe au pied de la sainte terrasse a monté jusqu'aux décombres. Elle y épaule d'informes paillottes; sa marmaille en a pris possession; des porcs fouillent de leurs groins la terre jaune qui ensevelit ces restes épars. Je fus obligé de les chasser à coups de pied pour lire sur une pierre angulaire la date de 1602.

Mais dans les quartiers retirés, dans ce qui reste encore aux Macaïstes de leur Macao, la vie provinciale se poursuit avec sa régularité et sa monotonie d'autrefois. L'image d'une ville de rentiers et de bourgeois dévots, de béguines et de marguilliers se lève devant vos pas. Ce sont des rues désertes aux volets clos, de vieilles bornes aux manchons de mousse, des couvens aux cloches fêlées, des croix de pierre sous des arcades de verdure, des niches de saints à l'angle des murailles, des bruits de ferraille dans des serrures récalcitrantes, une clarté printanière sur un joli feuillage, et l'éternel dimanche d'un carême ensoleillé. Les vieilles demoiselles encapuchonnées de mantilles noires, le rosaire à la main, grimpent le long des ruelles, et rasent les murs et disparaissent par de petites portes qui grincent. Des pharmaciens, au seuil de leur boutique, le pouce dans le gousset, arrêtent le client, histoire de causer. Les gens sont bavards et curieux. Un prêtre m'aborda pour me demander d'où je venais, qui j'étais, si je ne voulais pas acheter une maison de campagne à Macao, et finit par me vanter le clergé de la ville et m'exalter sa puissance. Comme je considérais sur le quai une haute maison à trois étages, un bonhomme sortit de chez lui, s'avança vers moi, et, après s'être enquis de ma nationalité et de ma profession, m'expliqua que

cette maison appartenait à un Chinois, un vieux pirate millionnaire qui avait trois femmes, une par étage. Et les exploits de ce Chinois eussent été une gloire nationale qu'il ne m'en eût pas informé d'un air plus important et plus satisfait. Ils aiment le rococo et les inscriptions emphatiques. Les frontons de leurs monumens et de leurs églises, badigeonnés en rose ou en vert, sont ornementés de blancs reliefs qui les font ressembler à des architectures de confiseurs. La lyre qui décore la façade du théâtre ne déparerait pas une pièce montée dans un dîner de campagne. Si vous entrez au Sénat, vous y lirez en grosses lettres : « Cité du nom de Dieu, il n'en est point de plus loyale ; » et si, côtoyant le rivage et tournant la colline, par une route semblable à la Corniche de Marseille, vous vous rendez jusqu'à l'antique porte de la ville, la *Porta Cerco*, petit arc de triomphe dressé sur l'étroite bande de terre qui relie la presqu'île au continent chinois, vous y déchiffrerez cette auguste phrase : « La Patrie vous honore et vous contemple. » O Patrie! Ils sont en train d'élever une statue à un ancien pirate qui leur acheta un titre de comte. Les Chinois donnant dans le mamamouchisme et la statuomanie, cet intermède manquait à l'histoire de Macao.

Je me suis réfugié, tout en haut de la ville, sous l'ombre pleine d'oiseaux chanteurs d'un jardin rocailleux et charmant, près de la grotte où, dit-on, le Camoens se consolait de son exil et se reposait de ses imprécations en invoquant Jupiter et Vénus. Son petit buste de bronze découvre la baie, l'estuaire de la Rivière des Perles et l'immensité de ces flots dont il connut les tempêtes. Mais ils sont calmes aujourd'hui ; ils portent de pauvres barques au museau pointu et des jonques d'opium. La teinte purpurine qu'ils revêtent le long du rivage se dégrade insensiblement et se perd dans un lointain violet. Les forts scintillent, tourelles blanches et remparts de carton pailletés d'argent ; et Macao décrépite, fardée, tout enguirlandée de rameaux verts, se couche au flanc de la colline avec la coquetterie surannée d'une vieille Occidentale. Le soir elle redevient un peu sorcière ; les souvenirs tintans de sa jeunesse se réveillent aux sons des tripots. Elle tient brelans ouverts et se contente de dévaliser ceux dont jadis elle vendait les corps vivans aux négriers américains. Il faudrait inventer des mots pour exprimer la passion du jeu qui dévore le Chinois. J'ai lu que l'abrutissement de l'opium sauverait les Européens alcoolisés du croquemitaine jaune. L'ivresse du tapis vert le para-

lyse plus sûrement que celle du narcotique. Si jamais la Chine nous envahit, eh bien, nous nous ferons croupiers et nous vivrons le plus heureusement du monde aux frais de nos envahisseurs. Nous rattraperons ainsi le salaire de nos domestiques et les bénéfices de nos maîtres; et nous n'aurons pas même leurs cadavres sur la conscience. Le jeu ne « suicide » ni les gentilshommes, ni les bourgeois de la Chine, ni ses prolétaires. Ruinés, ils regagnent aujourd'hui de quoi se ruiner demain. Le *Fantan*, ce Monte-Carlo de l'Extrême-Orient, ne prête pas son ombre au balancement des pendus.

C'est une assez misérable demeure de la *Rua dos Jogos*. Les djinrikishas s'alignent dans une cour en boyau. On monte un escalier de bois, jamais balayé, et le salon des jeux éclairé de quinquets et de lanternes rouges n'est pas plus grand qu'une salle d'auberge. Pour tapis vert, une natte graisseuse étendue sur une table; des croupiers chinois trônent devant un carré dont les angles sont marqués des numéros 1, 2, 3, 4; et derrière un grillage, le banquier fume une longue pipe et crache. Au-dessus de nos têtes une galerie à demi obscure, où l'on grimpe par une échelle, fait le tour de la pièce et forme comme un plafond percé d'un trou qui serait de la grandeur de la table. Un panier plein d'enjeux en descend et y remonte, accompagné chaque fois d'une psalmodie traînante. Le jeu est d'une admirable simplicité. Le croupier prend une poignée de sapèques et la recouvre d'un bol renversé, pendant que les pontes misent sur un des quatre premiers nombres : Quand rien ne va plus, il soulève le bol, et de ses bâtonnets, dont il se sert comme une cigogne de son bec, il compte les pièces de monnaie quatre par quatre; les dernières représentent le nombre gagnant. Le soir où j'y fus, les joueurs affluaient, alléchés par l'exemple d'un coolie de Canton qui l'avant-veille avait gagné vingt-deux mille piastres.

D'amples marchands chinois se carrent devant la table, y déposent leur portefeuille et leur tasse de thé. De maigres hères, dont la tresse est plus mince qu'une queue de rat et la figure plus sèche qu'une feuille morte, entrent sans bruit, jettent leur piastre, la perdent et disparaissent. Les pires coups du sort n'émeuvent pas la placidité de leur face lunaire. Seulement, pendant l'éternité d'angoisse où le croupier dénombre la monnaie fatale, leurs prunelles luisent, et, à mesure que le tas diminue, les plis silencieux de leurs lèvres murmurent le chiffre qu'ils conjurent ou qu'ils

désirent. Les Macaïstes jouent aussi, mais avec la névrose européenne. Ils s'agitent, ils tremblent, ils invoquent les saints et le diable, ils sont dans la main du croupier et sous son bol. J'en vis un, tout jeune, figure bistrée, les cheveux plats perlés de sueur, des yeux de bête à la randonnée. Ses mains sous la table fouillaient fébrilement dans une liasse de billets de banque. Chaque fois qu'il poussait sa mise à la lumière, il marmottait une prière et il ébauchait un signe de croix. Quand il fut sur ses fins et forcé, il tira ses mains de l'ombre et les étendit devant lui, comme des choses molles et palpitantes, et il restait là, désemparé, anéanti, au milieu des Chinois impassibles, dans ce bouge dont le fermier, accrédité par le *Leal Senado*, ancien forban de la côte, en fit tant et tant que, s'il retournait à Canton, la police chinoise le mettrait à la cangue.

Canton, 13 novembre 1897.

Nous habitons depuis trois jours un îlot paisible dans une rivière tumultueuse, à quelques pas du plus effrayant cloaque où l'homme ait jamais logé sa misère. L'îlot, que deux ponts relient à la cité chinoise, ombragé de grands arbres, décoré de jardins et de pelouses, et traversé dans sa longueur par des avenues dont les villas et les hôtels déploient des galeries à colonnades et déroulent de larges perrons, ressemble aux quartiers silencieux et riches de nos villes d'Occident. C'est comme une villégiature suburbaine d'industriels et de manufacturiers. La concession anglaise, où résident moins d'Anglais que d'Allemands, en occupe la plus belle partie. La nôtre est habitée d'une petite colonie de Lyonnais commissionnaires en soieries, aimables, hospitaliers et qui savent unir à la correction britannique la belle humeur de la terre de France. Cette solitaire île de Shamin, au centre même du monde chinois, produit tour à tour l'effet d'une oasis et d'une prison. L'Européen vit dans ses bureaux, au club ou sous sa véranda. Je n'y ai rencontré que de rares Célestes qui se hâtaient vers un rendez-vous d'affaires, des boys qui promenaient le chien de leur maître, quelque vieille servante poussant une voiture de bébé, des Parsis taciturnes qui, du banc de bois où ils goûtaient la fraîcheur du soir, fixaient sur la ville chinoise le feu sombre de leurs prunelles juives. Parfois, derrière la grille d'un jardin, dans le cadre d'une fenêtre, une Européenne apparaît, blonde et pâle, anémiée par le climat, tout l'ennui de l'exil sur les paupières.

Il semble que l'on voie s'allonger derrière elle le sillage d'un navire qui, des pays ensoleillés, se perdrait dans la nuit des âges.

Autour de l'île dormante, deux cent mille faces jaunes végètent, se démènent, crient, chantent, dorment, triment, meurent et renaissent, depuis des siècles, à la proue, à la poupe, sous les bâches et dans les cales des jonques pansues et des sampans difformes. Toutes ces embarcations sales, noirâtres, couleur de chaume pourri, avec leurs rideaux en loques, leurs voiles, leurs pavillons et leurs lanternes, font de la rivière et de ses canaux une espèce de chantier mouvant où se seraient organisées les démolitions d'une ville entière. Elles forment des ponts flottans et des lignes de bataille. Leur population d'amphibies a ses mœurs, comme elle a sa langue et sa police. Chaque famille possède son flot. Et parmi les jonques immobiles glissent des boutiques de fruitiers, des échoppes de barbiers, des chapelles de bonzes, des barques de joie et des barques de mort. D'où vient cette populace sans terre que la ville a rejetée sur le fleuve? De quels parias ou de quels anciens vaincus s'est peu à peu composée cette écume humaine? Je ne pense pas que le soleil ait jamais éclairé sur un seul point du monde plus de promiscuités répugnantes ni que l'homme civilisé soit jamais descendu plus bas dans l'animalité prolifique. Les enfans dont les haillons sautillent à travers ce fouillis de bois mort sont aussi nombreux que les planches qui les portent. Leurs mères debout, les pieds nus, les jambes écartées, la gaffe à la main, rudes et desséchées, se distinguent à peine des mâles. Le cuir de leurs joues et de leurs bras, les âpres regards qu'elles poussent droit devant elles et leurs cris rauques et leurs attitudes de lutteur qui se fend, et leurs bonds d'une barque à l'autre, les rapprochent de ces mégères barbares qui devaient suivre les hordes envahissantes des premiers siècles de notre ère. Lorsque nous parcourons les contrées lointaines, la nouveauté de leurs spectacles n'est souvent faite que d'une résurrection de notre propre passé. Les vieilles annales se redressent sous nos pas, car l'homme n'a point deux faces ni deux âmes. D'un bout à l'autre de l'univers, le même esprit l'agite et le même dieu le dirige. Mais il est inégal dans sa marche, et, sortant des mêmes ténèbres, ses caravanes prolongent diversement leurs étapes et campent à différentes heures de la journée sans fin. Voyageur d'Europe, c'est toi que tu retrouves en quelque lieu que le hasard te mène; c'est ton histoire que tu relis sous les fronts

les plus farouches. Nos ancêtres ont vu s'écraser le long des routes des troupeaux pareils à cette multitude aquatique et sauvage. Le matin, quand je m'éveille, j'entends la rumeur du camp des Huns, et c'est une « sorcière de Scythie » qui du croc de sa perche immobilise la barque où je descends.

Le soir, l'immense bivouac s'empourpre de rougeurs d'incendie qui se multiplient sur la sombre moire des eaux. On allume à la proue des jonques des feux de bois sec pour cuire le riz. Des jambes enflammées obéissant à leurs corps d'ombre circulent autour de ces brasiers. Le bruit des voix humaines est rayé çà et là du sifflement d'un tison qui éclabousse la rivière de ses rouges étincelles. Puis les flambées s'éteignent; et, aux lueurs des lanternes que balance l'instabilité du flot, des cercles de bouches goulues engloutissent leurs potées de riz avec la même précipitation que si la trompe de guerre attendait leur dernière gorgée pour sonner le meurtre et le pillage. Et cependant tout est calme. La ville, que dominent les larges tours féodales de ses Monts-de-Piété, étend sur l'insalubre plaine son silence et ses mille tentacules de pieuvre endormie, et le fleuve ne résonnera bientôt que d'une musique éparse de tamtam et d'amour.

On franchit un petit pont gardé par la police chinoise et l'on entre dans la ville. Je dis mal: on s'y engouffre. Je l'ai traversée du nord au sud, de l'est à l'ouest, au pas rapide de mes porteurs; j'en suis sorti, j'y suis revenu; j'en ai visité les temples, les palais, les pagodes, le tribunal, la prison, les jardins, les places et les boutiques célèbres; et chaque fois que j'y ai pénétré le même dégoût m'a soulevé le cœur, et chaque fois que je m'en suis évadé, mes yeux en ont gardé la fatigue d'une éblouissante hallucination. C'est un enfer de splendeur et d'abjection, d'or et de crasse. Elle pue le Moyen Age. Connaissez-vous les vieilles rues de Nice ou de Gênes? Ses rues sont plus étroites encore. Deux palanquins ne peuvent s'y croiser, et quand ils s'y rencontrent, l'un d'eux est obligé de se garer dans une autre ruelle ou sous l'auvent d'une boutique. Parfois, des nattes tendues d'un toit à l'autre ombragent leurs dalles grasses et leurs rigoles d'où monte une odeur de latrines. Elles enchevêtrent leurs sinuosités, se cassent en tournans brusques, filent en ligne droite éperdument. Qui planerait de haut sur leur foule bigarrée apercevrait comme un formidable nid de reptiles frétillant dans de la vase, du soleil et des pierres. Il y en a qui sont aussi désertes que des mâchicoulis de

châteaux forts abandonnés ou des venelles de couvens. Leurs deux murs, que l'on peut toucher en même temps des deux mains étendues, vous menacent et vous oppressent de leur caducité brûlante. On ne respire pas plus dans cette ville que dans les passages d'une mine et les boyaux d'un égout. Mais notre Moyen Age n'a point connu la profusion de dorures qui transforme ces canaux d'immondices en galeries somptueuses et fait luire derrière de sales devantures des profondeurs de cavernes magiques. Il a ignoré la fête éternelle des enseignes déployées, de ces étendards triomphans qui tombent des toits et laissent pendre leurs inscriptions d'or sur des monceaux d'infects détritus. Il ne s'est pas grisé de la folie des lanternes, des grosses lanternes multicolores, qui affectent toutes les formes que peuvent prendre des lanternes en ce monde sublunaire.

C'est ici le terrestre royaume de la Lune. Elle s'épanouit sur les visages et se balance au-dessus des portes. Les gens qui passent et dont les monômes de robes chatoyantes serpentent indéfiniment semblent avoir été frappés de ses rayons chimériques; tout ce peuple s'agite comme en proie à sa bizarre et maligne influence. Sa lumière baigne les masques humains et scintille au fond des prunelles; et les âmes qu'elle a réchauffées doivent être raffinées, barbares, mélancoliques et falotes, comme il convient aux âmes d'un globe mystérieux qui nous montre tour à tour un orbe sanglant et une face de clown. Canton est bien la ville de la Lune. Elle y trouve des milliers de carrefours où accomplir ses rites, une multitude qui frémit à son lever comme la mer, des poètes qui la chantent depuis deux mille ans, des guerriers tartares qui se feraient écharper plutôt que de ne point boire en son honneur, des autels parfumés, des repaires de sortilèges et d'incantation, et, — au milieu de ces ruelles ignobles et grimaçantes, que le vieil Occident eût baptisées coupe-gorge, ou traverses de la *Truie qui file*, mais qu'on nomme ici la rue de l'*Amour éternel* ou du *Dragon volant*, — elle peut coucher sa rêverie sous le portique des temples, la promener sur des cours immenses et de vastes débris, la suspendre aux clochetons des pagodes ou l'égarer dans le silence des jardins et des fourrés vierges. C'est à sa clarté de magicienne que m'ont fait songer le Palais de la Littérature, ses pavillons déserts réunis par des ponts de bois, entourés de chrysanthèmes et de bambous, leurs toits dont les angles se retroussent dans le feuillage des saules, leurs balustrades qui

plongent sur des bassins en rocailles, leurs bibliothèques et leurs vérandas de laque et de porcelaine. C'est l'Hécate ou la Phœbé des anciens, car je ne saurais l'appeler par son nom chinois, c'est elle que j'évoquais en foulant les dalles des enceintes sacrées et l'herbe des bosquets sauvages où s'écroulent des yamens et d'où s'élancent des pagodes à neuf étages. Seule la Lune peut rendre à ces solitudes et à ces ruines leur prestige et leur grâce. La cité chinoise a besoin d'elle pour sortir de ses ordures et renaître en beauté. Il lui faut l'ondoiement et l'incertitude d'une lumière amie de l'ombre. J'aurais voulu voir la sorcière des nuits sourire aux pâles lotus du jardin des Lettrés.

Le soleil est impitoyable : il accuse les hideurs de Canton ; il découvre ses plaies purulentes et les échauffe. La plupart des rues commerçantes sont habitées, chacune, d'un corps de métier. On traverse des couloirs gluans et embrasés où la foule se presse entre deux haies de viandes et de poissons saignans. Il n'est point de saleté qui ne flamboie. Des vidangeurs circulent en plein midi portant leurs seaux en balance. Les porcs rôdent à l'ombre des auvens et sur le parvis des temples. Ils sont gras ; ils se sentent des personnages. L'activité du peuple donne le vertige, non qu'elle soit peut-être extraordinaire, mais parce qu'elle s'exerce dans des passages étranglés. Point de perspective. Des milliers d'êtres précipitent leurs pas et confondent leurs haleines le long de corridors fétides. L'énorme ville n'est qu'un multiple cul-de-sac. Comment ces gens-là vivent-ils? Ils coudoient à chaque pas des ulcères et des lèpres ; ils aspirent la fièvre ; ils boivent le choléra ; cependant ils vivent et ils travaillent. Les ciseleurs de jade sculptent leurs pierres au coin des rues ; mosaïstes, fabricans de lanternes, potiers, ferblantiers, ébénistes, peintres sur porcelaine, ivoiriers, orfèvres, toutes les industries s'évertuent sous les yeux du badaud, et les baguettes d'encens qui fument devant l'autel des ancêtres ou du Génie domestique mêlent la pensée des morts à l'œuvre des vivans. Et cette œuvre est singulièrement patiente et délicate. Le Chinois a des doigts de femme et des fantaisies de gnome. Il met une conscience d'artiste minutieux à fignoler des bijoux puérils et d'absurdes bibelots. Mais il laisse ses monumens tomber en plâtras et les pourritures s'amonceler au seuil des temples. Et pourquoi les dieux seraient-ils plus propres que les hommes?

On grimpe dans les pagodes par des échelles de meunier, et

les Bouddhas barbus, fagotés d'oripeaux et rongés de vermine trônent au milieu de sordides greniers. Les temples spacieux, leurs portiques sculptés, leurs enfilades de cours, où campent des ramassis de mendians, leurs sanctuaires dédorés et les merveilles de détail qui étincellent sous la souillure, tout dénonce chez les Célestes une invraisemblable incurie et un tel amour de la crasse qu'ils en enveloppent leurs idoles. Ils les aiment poudreuses comme nous faisons de nos bouteilles de vieux vin. Ces dieux n'inspirent point de terreur. Ce sont des épouvantails horriblement enluminés, des Va-t-en-guerre, matamores et tranche-montagnes, des sages au crâne distendu, des satyres bedonnans, des diables cornus, des philosophes qui baissent les paupières sur la longueur démesurée de leur barbe, au demeurant les meilleurs dieux du monde. Même le fameux temple des Horreurs, ses loges infernales où des démons grandeur nature scient les coupables entre deux planches, les écartèlent, les empalent, et les plongent dans l'eau bouillante ne provoque aucun sentiment d'effroi religieux. Les buvetiers, les marchands de cierges, les changeurs et les charlatans se sont installés au milieu de ce musée Grévin et débitent leurs bonimens à une foule grouillante. Confucius, dont les trois dents supérieures s'emboîtent exactement avec ses trois dents inférieures, Lao-tseu, l'enfant vieillard assis sur la croupe d'un buffle, le dieu de la guerre qui a l'air d'un écolier poupard mis en pénitence, les cinq cents Génies, glabres ou moustachus, et dont plusieurs nous montrent du doigt un petit Bouddha mélancolique dans leurs intestins béans, et d'autres Génies encore, et les dieux célestes et les dieux terrestres, tous sortent de la friperie ou du théâtre extravagant des Karagheuz et des Guignols. Et autour d'eux, sur eux, vivant comme eux et participant de leur divinité, des chimères allongent leurs griffes, des dragons tordent leurs écailles, des tigres hérissent leur crinière de flamme, des crapauds se rengorgent, des porcs en bois tendent leur groin sacré, et des pies dressent vers le ciel l'heureux augure de leur bec entr'ouvert. Tous ces animaux, réels ou monstrueux, s'ébattent le long des murs, assiègent les sanctuaires d'or vermeil et de laque noire.

Mais parfois le temple est illuminé et les bonzes officient au bruit des gongs. Le dieu disparaît derrière un nuage d'encens. Les offrandes des fidèles, fruits, pâtés, gâteaux, rôtis, salades de fleurs et tasses de thé, s'alignent et s'empilent sur les tables de

marbre. La cérémonie évolue autour de l'autel avec une pompe orientale et presque catholique. Les chapes et les dalmatiques resplendissent, et des voix rauques psalmodient un hymne hindou. Les femmes, vêtues de soie brillante, couvertes de jade et d'or, le visage poudré et les yeux d'une douceur infinie, chancelant sur leurs moignons, s'approchent d'un prêtre, lui achètent des cierges parfumés et des prières, ou, de leurs jolies mains pâles, agitent près de l'autel les baguettes de la bonne aventure. J'ai vu au temple de Kouanyin, déesse de la Miséricorde, une petite Chinoise de six à sept ans, qu'une vieille femme portait suspendue à ses épaules. L'enfant qu'on n'avait pas fini d'estropier ne pouvait marcher encore. Elle était vêtue d'une robe bleue brochée d'or et d'argent ; ses cheveux plantés d'épingles et de fleurs se relevaient en éventail. Sa figure allongée, la charmante indécision de ses traits, sa bouche près d'éclore, ses yeux si câlinement obliques faisaient d'elle comme un rêve à peine ébauché de séduction féminine. Elle contemplait la déesse qui tient dans ses bras un enfant dont les pieds ne furent point mutilés, et lui demandait sans doute de hâter la fin de son supplice. Elle me considéra un instant, presque effarouchée, puis elle se détourna dans un demi-sourire. Et je lui fus reconnaissant de ne point m'insulter ni de ne pas cracher par terre en signe de mépris.

C'est un des rares visages qui m'aient frappé dans ma course à travers ce pandémonium chinois. Mais je revois encore les yeux d'assassins qui se ruèrent sur nous, quand nous eûmes franchi le seuil de la prison et que les gardes-chiourme nous eurent introduits en face des détenus qui croupissaient au fond d'une cour nauséabonde. Ils surgirent avec un fracas de chaînes. L'Européen leur produisait le même effet que derrière leurs barreaux la présence de l'homme aux bêtes sauvages. Ils étaient exténués de misère et atroces. Au dehors la foule nous attendait, provocante, cette même foule qui le jour des exécutions se dispute le cœur des suppliciés pour y manger du courage. Des rôdeurs aux prunelles sinistres nous jetaient des enfans dans les jambes, prêts à tomber sur nous si ce jeu nous exaspérait. Notre guide nous fit battre en retraite ; et nous nous perdîmes de nouveau dans les sentines dédaléennes. De temps en temps, des cris éclataient, refoulant la multitude jusqu'au milieu des échoppes ; et des hommes, les uns en bleu, les autres en rouge, le parasol ouvert, précédaient et suivaient au pas accéléré la litière pompeuse d'un

de ces vieux mandarins cuirassés de broderies rutilantes et bottés de soie, dont le facies hypocrite et dur a comme un faux air de Louis XI. Et nous apercevions, au fond des riches boutiques, assis sur leurs fauteuils de bois verni, les gros marchands immobiles, la pipe à la main, absorbés par leurs calculs ou abîmés dans un rêve érotique. Ces bourgeois dignes songent assez souvent aux petits pieds des femmes.

Je les ai retrouvés, un soir, sur les bateaux de fleurs. La rivière était sombre; les fanaux des rameurs faisaient saillir sous leurs blêmes éclairs les monstres peints à la proue des jonques, et des voiles fuyaient autour de nous, chauves-souris du fleuve. Nous abordâmes à des espèces de pontons amarrés les uns aux autres et dont les flots entre-choquaient doucement les lourdes ténèbres. Leurs maisons ne sont pas toutes ouvertes. Quelques-unes restent hermétiquement closes, bien qu'on sente leur noirceur habitée. Des formes humaines accroupies en gardent le grillage des portes. Les coolies et les mendians encombrent les passerelles avec un murmure de voix traînantes et des claquemens de sébiles. Et, soudain, on sort de l'ombre en pleine féerie.

L'intérieur des restaurans de joie saisit d'autant plus que leur façade est laide et malpropre. Des arabesques d'or descendent des plafonds, courent le long des lambris, se jouent dans l'air, se découpent sur la dentelle des cloisons. Escabeaux, fauteuils et divans tendus de rouge, tables massives, l'étincellement des lustres, l'amoureux éclat des robes de soie, un indéfinissable parfum d'Orient, des fumées orgiaques, et le bercement du plancher sous vos pas, tout vous apparaît comme une illusion merveilleuse, un jeu de lumière et d'or dans les mains de la nuit. Ils sont là, les graves Chinois, jeunes ou vieux, figures émaciées, visages ovales ou faces rondes, épuisés ou vigoureux. La flamme noire de leurs prunelles, leur carnation d'ambre plus chaude sous la pourpre et les lustres, imprime parfois à leur physionomie une étrange beauté. Ils s'étendent sur des chaises longues, trempent de temps en temps leurs lèvres dans une tasse de thé, ou cueillent à une soucoupe un pépin de melon grillé qu'ils font craquer entre leurs dents. Mais surtout ils fument, et, à travers le nuage qui les entoure, ils suivent d'un œil mi-clos les formes vaporeuses des chanteuses et des petites courtisanes.

A leurs pieds des musiciennes raclent l'archet sur un violon monocorde, et d'autres frappent du même coup de leurs deux ba-

guettes un gong métallique et une planchette sonore. Devant eux, des jeunes filles dont la plus âgée n'a pas encore seize ans, dans leurs robes de safran ou d'azur, ramagées et brodées d'or, se tiennent debout sur leurs pieds mutilés, ainsi que nos danseuses sur leurs pointes. Le talon surélevé de leurs mules en touche presque le bout effilé. Leur petite main émerge d'une large manche comme une fleur de lys d'un grand vase. On a rasé leurs sourcils afin de leur en peindre qui fussent plus beaux. Leurs bandeaux luisans sont collés à leur front, et souvent elles portent sur l'oreille leur chignon plat couronné de fleurs blanches. La poudre de riz, le noir et le vermillon ont remodelé leur visage, et n'en laissent subsister que les traits essentiels, si bien qu'en se dépouillant des singularités de leur nature elles se rapprochent de l'idéal. Elles ressemblent aux rêves des Primitifs dont le pinceau mal assuré essayait de fixer en quelques touches l'homme éternel. Et ce sont des fantômes délicieux et des êtres factices, des visions opiacées d'amans cruels et d'artistes pervers. Les Chinois, du fond de leur béatitude, voient leurs chimères à demi incarnées et, couchés sur la pourpre, en savourent longtemps le délice solitaire. Les ponts sont coupés derrière eux. Canton a barricadé ses portes et ses ruelles. Ils ont loué le bateau pour la nuit, et ces petites créatures qui peuvent à peine marcher, nées sur l'eau, ne connaissant rien de la ville, prisonnières à tout jamais de leur ignorance et de leur fragilité, presque irréelles, sont dans leurs mains comme des oiseaux couleur de songe mystérieusement apprivoisés. Mais, intellectuels raffinés, ils ne se hâtent point de les étreindre. Ils les laissent sautiller autour de leur désir, et l'on soupçonne en eux je ne sais quel besoin de prolonger par avance une volupté qui sera plus fugitive que les flots dont ils sentent l'écoulement sous leurs pieds.

André Bellessort.

LES ROMAINS ET LEUR POÈTE

CESARE PASCARELLA

I

Parmi les curiosités de Rome qui échappent au voyageur pressé et dont les guides ne se soucient pas, on doit mettre au premier rang le peuple même de la ville. Bon nombre d'étrangers habitent Rome depuis des mois et l'habiteraient jusqu'à la fin de leur vie sans se douter qu'il existe. C'est que le peuple de Rome n'est pas très facile à découvrir. Non seulement il disparaît dans la masse cosmopolite qui se répand aux environs du Corso, sur les quartiers que les étrangers fréquentent de préférence, mais là même où l'on s'imagine le voir s'étaler dans tout son naturel et dans toute sa franchise, aux places choisies, aux endroits visités des artistes, il n'y a guère de lui qu'une apparence. Tous les matins, la piazza Montanara, au pied du Capitole, fourmille de costumes et de types originaux, que le passant s'attarde quelquefois à considérer. Au trot de petits chevaux maigres, des cavaliers arrivent, vêtus de vastes manteaux doublés d'un vert éclatant; ils tiennent à la main, comme une lance, un grand bâton ferré pour chasser les chiens. Les voitures se succèdent, de longues charrettes peintes, équilibrées sur deux roues, attelées de mulets, chargées de petits tonneaux ou de légumes, où le conducteur, une face de brigand sous un chapeau pointu, est assis à gauche, dans une niche multicolore recouverte d'une capote bleue posée de travers. Des femmes dont la peau semble refléter le soleil qui l'a brunie,

les mains sur les hanches, vont d'une marche alourdie, mais gracieuse encore, ondulante et calme, avec d'énormes tas de légumes dans de grands paniers plats sur la tête; elles portent le corselet rouge, bleu, vert ou jaune; les plus vieilles gardent sur la poitrine une broderie d'or ou d'argent; de larges anneaux pendent aux oreilles... Ce sont là, si l'on veut, des Romains et des Romaines, mais des Romains et des Romaines de la campagne et non de la ville. Ce sont des paysans; ce ne sont pas des Romains de Rome. Et de même au Campo de Fiori, une petite place proche du Palais Farnèse, où se tient chaque mercredi, autour de la statue de Giordano Bruno, un marché de légumes, de volailles, de drap et d'antiquités plus ou moins authentiques. De même encore sur les marches de l'escalier qui conduit à l'église Santa Trinità de' Monti, tout près de la villa Médicis : c'est là qu'attendent au clair soleil, dans les parfums de fleurs qui montent de la place d'Espagne, les modèles pour peintres et pour sculpteurs. Ils sont déguenillés et coquets. Les enfans, en vestes de velours, s'agacent et crient. Les hommes, en culottes courtes, les jambes entourées de bandelettes, somnolent. Les jeunes filles, la tête couverte du châle plié, ont de grands yeux noirs, doux et tristes même quand elles rient. L'impression est souvent charmante, et l'on est ravi. Mais on n'en est pas mieux renseigné. S'il y a bien parmi ces modèles quelques Romains et quelques Romaines, il y a aussi et surtout des gens des Abruzzes et de la Calabre.

Pour s'instruire mieux ou plus sûrement, il faut avoir plus de patience, se concilier des amitiés compétentes, et se faire conduire au Trastevere. Car, des Romains, il y en a dans tout Rome; mais ils s'y mêlent au reste de la population, qui est pour la plupart d'origine provinciale, en particulier dans les quartiers les plus pauvres, celui de San Lorenzo et celui des Prati di Castello, qui ont recueilli une foule d'ouvriers, maçons, charpentiers, menuisiers, attirés naguère par la grandeur naissante de la nouvelle capitale, bientôt déçus, et réduits aujourd'hui à la plus horrible, à la plus indescriptible des misères. Au Trastevere, au contraire, entre la rive droite du Tibre et le Janicule, il n'y a que des Romains de vieille, de très vieille date, et qui se sentent chez eux. Là est le refuge des mœurs et des traditions romaines. La situation du quartier, son isolement au delà du fleuve, le défend mieux de la contagion des habitudes banalement européennes; et, d'autre part, les Trastévérins sont trop fiers de l'être pour abdiquer vo-

lontairement leur originalité. C'est donc parmi eux qu'on a quelque chance de trouver encore des traces éclatantes du pittoresque purement romain, le dimanche, par exemple, au sortir de la messe à Santa Maria in Trastevere, quand les femmes ont revêtu leur costume traditionnel, le jupon droit et un peu court, le fichu aux couleurs voyantes qui dégage le cou et laisse voir le corset rigide et large. Mais ce qu'il y faut chercher surtout, c'est quelque chose de moins immédiatement sensible et de plus durable, de plus réel : — c'est l'originalité du langage, des sentimens, des idées, c'est ce pittoresque de l'âme que Stendhal y goûtait tant.

Les visites aux cabarets, aux *osterie* où les hommes se réunissent le soir pour jouer, pour boire, pour rire et pour se conter les uns aux autres des histoires, ne seraient pas toujours sûres pour un étranger seul : s'il y a des osterie d'honnêtes gens, il y en a aussi de moins bien fréquentées. Pour ne courir aucun risque et se trouver à l'aise, il importe d'être mis au fait des usages locaux, des « bonnes manières » du quartier, et aussi des idées propres à chaque milieu. Telle osteria, par exemple, est une osteria de républicains et d'anticléricaux. Tout le monde fait cercle autour d'un vieillard vénérable qui radote péniblement toujours le même récit de bataille : c'est, paraît-il, un héros de la prise de Rome. On vous le présente sous le nom de « l'Histoire Vivante. » Il faut admirer l'Histoire Vivante, et respectueusement provoquer ses saillies patriotiques. En quelque osteria qu'on soit, il convient d'observer les coutumes et de se conformer à l'étiquette. Ne versez pas le vin à vos invités de la main gauche : c'est une injure réservée aux traîtres et au bourreau. Si un buveur vous offre son verre après y avoir trempé ses lèvres, acceptez avec reconnaissance : c'est marque d'honneur et d'amitié. L'hommage, pour flatteur qu'il soit, peut gêner. Aussi procède-t-on d'ordinaire d'une autre façon : celui qui offre à boire verse d'abord une goutte dans son verre; et cette goutte, qui passe de son verre dans celui du voisin et ainsi de suite jusqu'au dernier, remplace, comme symbole, le cérémonial complet, qui, lorsque sept ou huit buveurs voudraient se prouver leur estime réciproque en échangeant leurs verres, deviendrait singulièrement embarrassant. Pour moi, lorsque à plusieurs reprises je parcourus les osterie du Trastevere, je n'avais pas à redouter de difficultés d'aucune sorte, accompagné que j'étais de deux notables Trastévérins, tous deux gens de bonne souche et de politesse avisée, — l'un employé de

chemin de fer et poète tragique, l'autre palefrenier des écuries du Roi et candidat cicerone au musée du Vatican.

Une fois qu'on s'est mis au niveau et qu'on a pris le ton, on ne s'ennuie pas dans les osterie. Car, d'abord, le Romain est doué d'une aptitude remarquable à échanger des idées. Les siennes sont souvent saugrenues. Néanmoins ce sont des idées. Vous êtes sûr, avec le Romain, cabaretier, marchand ambulant, domestique, cireur de bottes, de pouvoir engager et soutenir une conversation « intellectuelle » et quelquefois intelligente. Il est d'ailleurs causeur étonnant. Fier, grave, taciturne dans le train ordinaire de la vie, il s'anime dès qu'il boit et qu'il a consenti à ouvrir la bouche. A la vérité, ces pauvres et braves gens ne boivent guère, quoiqu'ils aiment à boire. Ils ne rêvent que vin « *de Ggenzano, d'Orvieti e Vvignanello,* » voire, aux jours de richesse, le fameux Est-Est-Est, « un vrai paradis, » qu'on vend maintenant à l'osteria della Palombella, auprès du Panthéon, et qui est odorant et léger comme le parfum des fleurs. Mais ils se mettent à six pour vider un litre de vin blanc des Castelli Romani ou de vin noir d'Albano, et jamais à Rome on ne rencontre d'ivrognes. Leur grand plaisir est de parler lorsqu'ils se sentent entre amis ; et alors, dans leur dialecte énergique, très âpre ou très gai selon les cas, terrible ou bouffon avec ses consonnes redoublées et le feu roulant de ses *r* qui vibrent, ils révèlent un caractère et un esprit extrêmement complexes et attachans, et — je le dirai en donnant au mot son sens le plus net — vraiment fort distingués. Ce qui en apparaît d'abord, c'est la tendance à la moquerie, avec cette brusquerie de trait, de repartie, de malignité ingénieuse, qui a donné naissance aux épigrammes de Pasquino. Puis c'est, surtout lorsqu'il s'agit de vues un peu générales sur l'existence, dont ils ne sont pas avares, un fond de philosophie fataliste et résignée. Et c'est, malgré tout cela, au milieu de tout cela, une grande naïveté, une grande vivacité, et même une grande violence d'impressions : ils sont prompts à la sympathie et à l'émotion, et leur émotion se traduit, virilement, par de grands coups de poing sur les grosses tables. Ce mélange de naïveté et d'incrédulité, cette facilité continue à passer de l'attendrissement à la plaisanterie donne à leur conversation une apparence d'ironie, un ton d'humour qui en fait quelque chose de très touchant à la fois et de très piquant.

En somme, leur « psychologie » est distincte, franche, et pour-

tant, au premier abord du moins, un peu déconcertante. Elle déconcerte dans leur vie comme dans leurs propos. Quand on jette un regard sur les journaux de Rome, et particulièrement sur le bon *Messagero*, qui est le Moniteur général des faits-divers, on croirait que les Romains passent leur vie à jouer du couteau. Quand on lit de plus près et qu'on s'informe, on reconnaît qu'ils ne se poignardent guère que pour des raisons désintéressées, et selon les lois de l'honneur. On leur fait une réputation d'assassins; leurs amis déclarent que ce sont de « grands enfans; » si l'on y regarde bien, on voit qu'ils ne sont pas si simples. Ce sont des hommes d'une race antique sous une civilisation très jeune. A cause de cela, sans doute, ils sont pleins de contradictions. Ils affectent volontiers le scepticisme, et néanmoins les plus nobles des émotions humaines, la pitié, la charité, le frisson patriotique et religieux, leur sont connues, et quasi habituelles. Ils se dédoublent sans cesse; une partie de leur âme observe l'autre, la discute, lui fait équilibre. Si je cherche une explication, ou plutôt une formule de leur caractère, je ne trouve que celle-ci, qui est vieille, et que je sens aussi incomplète : sur bien des points, ils sont, comme beaucoup de gens, mais eux par nature et « par droit de naissance », sceptiques d'intelligence et croyans de sentiment, défians et impressionnables. Leur cœur n'a pas reçu des siècles la même éducation que leur esprit. Il n'a pas atteint au même degré de culture, ou, si l'on préfère, car c'est tout un, de corruption; il n'a pas suivi le même progrès ou subi la même décadence. Et c'est pourquoi ils ont été bien compris et aimés par des hommes qui leur ressemblaient en cela, entre tous par Stendhal.

Celui-ci raconte quelque part une anecdote qui peut leur être appliquée. Une de ses connaissances, un Italien d'âge mûr, sait Voltaire par cœur, est athée avec délices, et sur des raisonnemens invincibles. Il va à Naples, et dans la cathédrale il attend le miracle de saint Janvier. A peine est-il près de la balustrade qui sépare le public du miracle, qu'il pleure, se précipite à genoux et enfin se fait appliquer sur le front et sur la bouche le reliquaire qui contient le précieux sang du saint; et, la cérémonie terminée, il court au confessionnal. Le lendemain, ses amis le raillent. Il leur répond : « C'est plus fort que moi. » Tel est le Romain, dans son existence comme dans sa conversation, lorsqu'il conte une histoire ou lorsqu'il en entend une : sceptique et crédule, moqueur et tout à coup enthousiaste. Je me rappelle qu'à une cérémonie

de Saint-Pierre j'avais auprès de moi un Romain, quelque chose comme un boucher. Il haussa les épaules presque continuellement. Le pape, entouré de sa cour, précédé des gardes-nobles, parut dans la sedia, entre les porte-glaives. Mon voisin grommelait et haussait les épaules, tandis que la foule applaudissait d'une grande clameur sous les bénédictions. Il fut peu recueilli, mécontent, impatient durant la messe. Après la messe, le pape remonta sur la sedia, qui s'arrêta devant l'autel de la Confession, face à la foule. Alors, on apporta le livre où était inscrite la longue formule de la bénédiction solennelle. Deux cardinaux le tenaient au-dessus de leur tête, et le vieillard, se raidissant de ses poignets sur les bras du fauteuil, à demi soulevé, la tête dressée d'un effort suprême sous le poids de la tiare, chanta la bénédiction. Sous la voûte immense, au-dessus des soixante mille fidèles silencieux, la voix montait. Mon voisin faiblit; des larmes lui vinrent aux yeux, et se tournant vers moi il me dit, d'une voix qui tremblait : *Come canta bene, il poveretto !* Le pauvre, comme il chante bien !

II

Il est à craindre que notre civilisation uniforme, l'application de nos principes et de nos méthodes politiques, et de nos programmes d'instruction, ne laisse subsister que bien peu de chose de cette âme populaire tout ensemble si fruste et si exquise. Heureusement les traits en ont été fixés par des chefs-d'œuvre poétiques écrits dans le langage même du peuple, en dialecte trastévérin. Non pas que ce peuple soit poète : quelques refrains satiriques, quelques ritournelles enfantines forment, avec les épigrammes anonymes qu'on a réunies ou qu'on peut réunir sous le nom de pasquinades, tout le trésor de son folk-lore. Il n'a pas même de ces chansons naïves qui ont prolongé jusqu'à nous l'âme simple de nos laboureurs et de nos soldats, de nos amoureux et de nos amoureuses. Mais il a inspiré un grand poète, — pour mieux dire (car notre siècle a renouvelé le sens du mot poésie), un grand peintre en vers : Giuseppe-Gioacchino Belli, né à Rome en 1791, mort à Rome en 1863, a copié en deux mille cent quarante-deux sonnets tous les propos, tous les gestes, toutes les démarches du peuple de Rome. Si l'on veut avoir l'impression directe, détaillée, minutieusement exacte de la vie multiple de ce petit monde, on la trouve là. On en est enveloppé, pénétré, ob-

sédé. Les marchands crient, les commères jacassent et disputent, les badauds bavardent et médisent : l'esprit du lecteur s'emplit de tout le bruit de la rue et de tous les murmures du foyer. Rien ne lui échappe de ce qui se passe dans le secret des cœurs : ruses de l'intérêt, violences de la passion, pensées sur la religion et la politique, considérations de la philosophie vulgaire, Belli dévoile tout. Il révèle l'âme de tous les personnages qu'il fait parler, avec un art tel que leur attitude psychologique se dessine immédiatement et pour toujours dans l'imagination, accompagnée pour ainsi dire de l'attitude physique qui lui correspond.

Belli a découvert le peuple de Rome et l'a exploré peut-être mieux que personne. Il a inventé la poésie dialectale romaine et l'a illustrée plus magnifiquement sans doute qu'on ne le fera jamais. Mais le lecteur étranger risque un peu cependant de se perdre dans son œuvre si vaste, de n'en point apprécier tout le charme. Il n'y trouve pas le Romain dressé en pied, l'âme romaine résumée dans toute la force d'une expression synthétique. Le parfum de terroir est abondamment répandu dans tous ces sonnets, il n'y est pas concentré. Belli est réaliste, fidèle à la nature. Il l'observe et la reproduit pieusement; mais il la suit, il ne la domine pas. Il évoque beaucoup de types romains, — que dis-je? tous les types romains, et ceux qu'on rencontre encore aujourd'hui, et ceux dont la disparition de l'État pontifical a entraîné la perte. Mais il n'impose pas, du premier coup, le type du Romain. Pour avoir la révélation en quelque sorte sculpturale, la représentation à la fois ramassée et copieuse de l'âme romaine, ce n'est pas à Belli qu'on doit s'adresser, c'est à un poète de notre temps, M. Cesare Pascarella.

Sans Belli, Cesare Pascarella ne serait pas le grand poète qu'il est : il m'en voudrait de ne le point dire tout de suite. Car sans Belli, il n'y aurait pas de littérature *romanesca*. Elle naquit de son œuvre, qui en reste le monument le plus considérable. Lorsqu'en 1870, après une édition fort mutilée donnée par le fils de Belli en 1865-1866, M. Morandi eut publié deux cents sonnets conformes aux manuscrits, la renommée du poète commença de se répandre et les imitateurs se mirent à la besogne. Depuis la belle édition définitive de M. Morandi en 1887-1889, leur nombre s'est accru avec celui des lecteurs et des admirateurs de Belli. La plupart des poètes *romaneschi* marchent exactement sur les traces de leur maître. Ils fixent comme lui en sonnets détachés les conversations

populaires; ou bien ils groupent autour d'un sujet unique une suite de sonnets, suivant encore en cela l'exemple de Belli lui-même, à qui il est arrivé çà et là de conduire un récit en deux ou trois sonnets, parfois davantage (il en a cinq sur une histoire de revenans), et qui a composé un véritable poème de trente-quatre sonnets, pleins de verve et d'esprit naturel, sur les réflexions que suggère à une troupe de bons compagnons d'osteria le *Còllera Mòribbus*. De ces poètes ce qu'on peut dire de plus net, c'est qu'ils cherchent à « faire du Belli, » et ce qu'on peut dire de mieux, c'est qu'ils ne restent pas trop loin, quelquefois, de leur modèle: tel Luigi Ferretti, qui a conté un peu trop longuement, avec une intention d'anticléricalisme trop visible, mais avec une malice parfois amusante, en une suite de cent sonnets, les discussions d'un curé avec un gamin de Rome sur les matières du catéchisme (*La Duttrinella*); tels Augusto Marini, — Augusto Sindici, qui a voulu étendre le champ de la poésie dialectale romaine en y faisant pénétrer le langage des alentours de Rome, — Giggi Zanazzo, collaborateur du journal populaire *Rugantino e Casandrino*, le plus connu, parmi le peuple de Rome, des imitateurs de Belli, — Nino Ilari, — Adolfo Giacquinto, cuisinier et poète satirique. Chacun de ces talens, qui ne sont point négligeables, a bien sa nuance propre, sa teinte légère d'originalité. Mais ils continuent l'œuvre de Belli; ils ne poussent pas leur effort dans une direction nouvelle. Seul Cesare Pascarella a trouvé le moyen de faire, après Belli, et, si l'on veut même, d'après lui, autre chose que lui.

M. Cesare Pascarella, qui est né à Rome en 1858, est, personnellement, un homme fort original, Romain de Rome, adorateur de sa ville comme un Parisien l'est de Paris, ami des longs voyages à pied et du travail solitaire, ennemi de la pose et de la réclame. Il se révéla d'abord au public en qualité de gorille, dans une arche de Noé organisée par je ne sais quel cercle artistique au profit de je ne sais quelles victimes. Ce fut son premier triomphe. On l'entraîna au journal le *Fracassa* où Pietro Cossa, l'un des plus illustres auteurs dramatiques de l'Italie en ce siècle, réussit, non sans peine, à lui faire réciter ses premiers vers; et Cossa dit, en secouant la tête: « Ce garçon-là continuera l'œuvre de Belli. » La littérature n'était cependant pour Pascarella, en ce moment de sa vie, qu'une distraction. Il était peintre d'ânes. Non qu'il eût pour cet animal une affection particulière; mais c'était un modèle facile à trouver et qui ne coûtait pas un sou. — « S'il se faisait

payer, disait-il, ce ne serait plus un âne, ce serait un homme. » On reconnaissait alors Pascarella à trois signes extérieurs : un chapeau en forme de cône tronqué, une pipe toujours allumée, et un châle inusable qui s'enroulait autour de lui de mille façons diverses, et qui lui servait à tout, tantôt manteau, tantôt parapluie, ou tente, ou coussin. Au reste, il s'est décrit lui-même un jour, sur l'album d'une marquise romaine. Bientôt, dit-il, on me mettra en cage comme un singe et l'on me montrera par le monde. « Et alors, celui qui fera l'explication dira : N'ayez pas peur, mesdames et messieurs, venez voir ! Dans cette cage on montre le grand avorton de la nature, avec tous ses membres en proportion, haut de deux palmes et demie, qui peint les vers en peinture, comme aussi le portrait des personnes. D'abord, il vous récitera un sonnet, puis il fumera la pipe et il fera voir comme il s'entortille dans son châle, et enfin, — dira l'explicateur, — il peindra un âne droit sur ses pieds ; car, pour les ânes, c'est un grand peintre. »

Pascarella vivait donc surtout hors de chez lui, avec ses modèles, et il ne rentrait guère dans son atelier que pour se reposer et pour lire. C'était un indescriptible capharnaüm : des étoffes, des ferrailles, des branches jaunies, des dessins, des peaux de serpens, des amas de livres sur des tables, des papiers, des cartes, des coquillages... Dans un coin un grabat où le maître du lieu fumait, lisait, pensait et dormait, et partout, sur les murs, des inscriptions. Les plus étranges étaient celles qu'on lisait avant d'entrer, sur la porte, tracées au crayon, à la craie, au charbon ou en couleurs ; car les amis de Pascarella inscrivaient là ce qu'ils avaient à lui faire savoir lorsqu'ils ne le trouvaient pas chez lui, et lui-même, avant de sortir, y inscrivait aussi ce qui pouvait les intéresser : « Je t'attends à deux heures. » — « Ce soir, au Ghetto, n'y manque pas. » On lut un jour : « Attendez, je vais un instant dans l'Inde ; je reviens tout de suite. » Ses amis crurent à une plaisanterie. Mais en vérité il y était parti, et il en revint. C'est un voyageur parfait, marcheur formidable, qui ne souffre ni du chaud, ni du froid, ni de la fatigue, et qui raconte merveilleusement ses voyages.

Aujourd'hui M. Cesare Pascarella, moins bohème, mais toujours un peu sauvage, occupe, via Laurina, à un quatrième étage, un appartement entouré et envahi d'un jardin suspendu peuplé de toutes les variétés de roses. Sur les murs, des ferrures du xve siècle, des madones comme celles de Donatello, encadrées de

pampres et de lierre ; çà et là, en caractères gothiques, des inscriptions qui rappellent celles de son atelier d'autrefois, mais plus graves. La place d'honneur est à la sentence d'Épictète : « Heureux l'homme qui se contente d'un peu moins que ce qu'il a. » Comment pourrait-on ne pas estimer une existence qui, poursuivie toujours en pleine liberté, aboutit à cette philosophie d'une sérénité si stoïcienne ?

Mais l'œuvre qu'elle a produite en fait l'éloge mieux que les paroles et mieux que les inscriptions. Elle n'est pas bien volumineuse: Cesare Pascarella est un de ces écrivains sévères pour eux-mêmes qui ne consentent à rien livrer au public dont ils ne soient entièrement satisfaits. Ses cartons sont gonflés de récits de voyage et de dessins ; et pourtant, sauf quelques articles parus dans la *Nuova Antologia* et quelques sonnets dispersés, son œuvre tient toute en un mince volume. Cette sobriété, cette défiance de soi, rare en tout pays, est plus rare et plus méritoire en Italie que partout ailleurs. Il a commencé par noter, comme Belli, en sonnets isolés, de courtes scènes populaires. Le genre est bon et inépuisable, et Pascarella en tire un excellent parti. Il arrive à graver en un sonnet un trait de caractère avec plus de force même que son maître. Je ne citerai qu'un exemple : Le couteau (*Er Cortello*). C'est un jeune Romain qui parle :

Sur le mien, sur la lame qui est tordue,
Il y a une lettre gravée avec une fleur.
Je l'ai eu de Ninetta, qui est morte,
Quand nous avons commencé à nous aimer.

Et quand je lui ai donné mon premier baiser,
Elle m'a dit : Si tu dois me faire la douleur
De me dire que tu ne te soucies pas de moi,
Avant de le dire, plonge-le-moi dans le cœur.

Et depuis le jour que la petite veilleuse
Brûle devant sa croix au cimetière,
Je le porte avec moi comme un scapulaire.

Et si, le dimanche, je m'en vais faire bamboche,
Quoique j'aie bien des amis autour de moi,
Mon meilleur ami je l'ai là, dans ma poche.

Une traduction dissipe la grâce rude de ce sonnet. Elle permet toutefois encore de sentir ce qu'il y a de beauté pittoresque dans ce brusque passage du souvenir triste que le Romain garde de sa

Ninetta, à l'idée de l'utilité du couteau. On remarquera aussi que cette opposition se trouve exprimée dans les trois derniers vers et surtout affirmée dans le dernier, dont le ton de résolution farouche la fait saillir de toute sa vigueur. Belli ne s'astreignait pas à ces procédés rigoureux. Ses vers étaient d'une fluidité plus libre, d'un naturel moins incisif. L'art de Pascarella est plus affiné; il parvient à une manifestation je ne dis ni plus vive ni plus franche, mais plus plastiquement belle de la réalité.

Comme cette perfection ne s'obtient pas sans peine, l'art de Pascarella lui prend toute sa vie. Il passe ses journées dans les rues de Rome, appliqué à un travail intense d'observation, prenant des notes pour ses vers et des croquis pour ses admirables dessins qui, s'ils étaient publiés, en seraient la digne illustration. Il mûrit ses idées, il les corrige, il les force, par une méditation amoureuse, à prendre forme de poésie, et de poésie populaire; et il attend l'heure où, condensées, enrichies, et purifiées, vivifiées au contact du peuple, elles sortiront de sa tête tout armées de leur originalité intime. « Le poète, — déclare-t-il, — doit penser toujours à ce qu'il veut dire ; mais pour qu'ensuite tout ce qu'il a profondément pensé et accumulé dans son cerveau par une longue et patiente fatigue devienne poésie, il faut qu'il attende le bon moment, le moment où les vers sautent d'eux-mêmes de la plume. » Belli avait dit : « Le nombre poétique et la rime doivent sortir comme par accident de l'assemblage, en apparence involontaire, des phrases libres, des paroles courantes... de manière que les vers... semblent en quelque sorte, non pas susciter des impressions nouvelles, mais réveiller des réminiscences. » On reconnaît chez Pascarella la même discipline sous une autre forme, renouvelée par un sens plus ferme de la création esthétique, et proclamée avec un ton de conviction moins dogmatique, mais peut-être encore plus tenace. Pascarella imite son maître non pas en le copiant, mais en s'inspirant des mêmes principes que lui : en cela réside d'abord une des raisons de sa supériorité.

Elle tient encore à une autre cause. J'ai dit que les disciples de Belli cherchaient à assembler leurs sonnets en petits poèmes. Aucun d'eux n'y réussit mieux que Pascarella, parce que sans doute un progrès naturel et lent, non pas une imitation servile, l'a amené à donner à ses sonnets, outre leur unité intérieure si parfaite, l'unité extérieure qui les joint en un tout indissoluble. Dès ses premiers essais, il marque une tendance à accoupler ou à

opposer les sonnets : côte à côte, en deux sonnets parallèles, la marchande de couronnes mortuaires en fer-blanc et la marchande de couronnes en fleurs naturelles exposent les avantages de leur marchandise ; le vainqueur des courses de voitures célèbre son triomphe, et à côté de lui le vaincu pleure sa défaite. — Puis la manière de Pascarella s'élargit et se précise : il conçoit que les sonnets auront plus d'intérêt s'ils s'enchaînent dans un récit dont chacun d'eux constituera un épisode ou une péripétie : et c'est ainsi qu'en 1882 il publie les cinq sonnets du Mort de la campagne romaine (*Er Morto de Campagna*). L'histoire est fort simple. Un Romain, membre d'une de ces Confréries de la Mort qui vont recueillir les cadavres abandonnés, raconte la longue course, les tours et les détours qu'il a faits, avec ses confrères, pour trouver le mort qu'on leur avait indiqué. Ils s'égarent, on les égare, ils reviennent sur leurs pas, ils s'informent, on les remet dans le bon chemin. « — Combien faut-il de temps ? — Oh ! si vous allez d'un bon pas, il ne vous faudra que deux petites heures... — Et nous voilà à tourner toute la nuit, tant qu'à la fin il a fait jour. » Enfin, trempés de pluie, près d'un fossé ils trouvent le cadavre, et le récit s'achève sur la description précise qui en est faite.

La sérénade (*La Serenata*) se compose aussi de cinq sonnets. Un jeune homme va donner une sérénade à la jeune fille qu'il aime, et il emmène des amis. C'est l'un de ceux-ci qui raconte. Voici les trois derniers sonnets :

Là, juste où il y a la petite Sainte-Vierge à qui on allume la veilleuse la nuit, moi, Peppe Cianca, Schizzo et Sciabighella, nous nous mîmes sous une porte.

Lui, il envoya un baiser vers une fenêtre, et il commença à chanter : « Fleur d'épine, tu es plus brillante qu'une étoile, tu es plus blanche qu'un jasmin... »

Il n'avait pas fini le refrain, quand nous entendîmes un coup de sifflet au fond de la ruelle... Sang de Dieu ! Il va y avoir un malheur !

Nous avançons et nous nous mettons auprès de lui ; mais Ninetto nous fait : « Il n'y a pas de danger... Ne bougez pas, garçons !... Allons, qu'est-ce que vous faites ? A votre place ! »

***

Pendant ce temps-là, dans le brouillard, tout seul, tout seul, s'avançait un homme encapuchonné. Nino se plante sous la lumière, et, en riant, lui fait : « Sois le bienvenu. »

L'autre, pas un mot. Il enlève son manteau, l'enroule et le jette sur le pavé; puis, rampant le long du mur, il s'élance sur Nino et l'attrape, là, au côté.

Quand on vit luire le couteau, il cria : « Sainte Vierge ! Maman ! Ninetta ! »

— Ah ! taisez-vous ! il me semble que je le vois encore !

Il fit deux pas, s'accrocha au barreau d'une grille sous un escalier, et tomba mort dans la boue.

***

Ah ! si tu avais vu Schizzo !... Il jette son accordéon, il saute par-dessus le mort, son couteau à la main, il se sauve dans la ruelle, et nous ne le voyons plus.

Nous allons auprès de lui, le pauvre. Nous le relevons, déjà pesant, de la flaque de sang qui lui sortait là, de la poitrine. Il respirait encore. Lentement, lentement,

Il ouvrit les yeux, et, la bouche tordue, nous fait : « Frappez un coup à la porte; je veux la revoir encore une fois. »

Et tandis qu'il râlait, nous entendîmes Schizzo crier, là-bas, du coin de la rue : « Sauvez-vous, garçons, je l'ai tué ! »

N'y a-t-il pas, dans ce récit bref, et plein de passion contenue, quelque chose d'analogue à l'énergie que le Turiddù de *Cavalleria Rusticana* met dans sa chanson sicilienne? Chez Pascarella, la belle forme du sonnet acquiert ainsi, par le choix et le développement serré du sujet, une nouvelle valeur, une valeur dramatique, là comique, ici tragique. Et la poésie dialectale en devient plus romaine encore, romaine non plus seulement par le langage et par le style, mais par l'invention même du thème dramatique, choisi de façon à mettre en relief ce qu'il y a, au fond des âmes romaines, de plus essentiellement, de plus curieusement, de plus activement romain.

Quant aux vingt-cinq sonnets de *Villa Gloria*, publiés ensuite, il faudrait être Italien pour les goûter pleinement. C'est le récit d'une lutte soutenue par les patriotes, aux portes de Rome, contre les soldats du pape, en 1867. Un ami de Pascarella, qui avait entendu raconter cet exploit par un vieillard qui y avait pris part, conduisit le poète dans l'osteria où l'on rencontrait ce frère d'armes des Cairoli. Sa fougue, l'ardeur de ses souvenirs, la beauté de ses expressions frappèrent tellement Pascarella, qu'il ne put dormir. Le lendemain il retourna chez le narrateur et l'emmena, pour ranimer sa mémoire, sur les hauteurs de la villa Glori, théâtre du combat. C'est là que le poète sentit dans toute sa grandeur et arrêta dans tous ses détails cette épopée populaire,

et c'est là qu'il entendit la phrase shakspearienne qu'il a reproduite dans son quatorzième sonnet : « — Les soldats du pape étaient-ils loin? demandait-il à son interlocuteur. — Ils étaient si près que nous pouvions presque leur cracher à la face (1). »

La *Villa Gloria* parut, accompagnée d'une préface brève, mais lapidaire, de Carducci : « ... Jamais la poésie de dialecte italien n'avait monté à cette hauteur. Graver l'héroïsme sublime des Italiens qui meurent pour la patrie avec l'émotion d'un grand cœur du peuple, avec la sincérité d'un homme d'action, personne n'avait pensé que ce fût possible en poésie de dialecte. Je suis heureux que l'essai ait réussi, en ces jours qui semblent des jours d'abaissement, et que ce soit un Romain qui l'ait fait. » La renommée littéraire de Pascarella était dès lors consacrée, et son audace, ou son effort, s'accrut avec le succès.

III

L'homme du peuple à Rome éprouve un désir ardent de savoir, une curiosité insatiable, et en même temps une certaine répugnance à avouer son ignorance, un besoin invincible de tout expliquer par les raisons telles quelles dont il dispose, avec une ingéniosité et une fatuité enfantines. Il faut voir, chez Belli, le Romain aux prises avec les difficultés théologiques, comme il brode sur les mystères! Il faut voir son aptitude au quiproquo et à l'anachronisme! Saint Thomas, à cause de son incrédulité, est traité de « jacobin. » La Bible et l'Évangile sont complétés et réformés selon la jugeotte ou l'imagination du narrateur. D'après lui, le premier péché d'Adam, c'est l'orgueil : il le poussait au point de ne saluer personne; avant lui, les bêtes parlaient et étaient heureuses; mais il leur ôta la parole pour avoir raison toujours. Voici le début d'un sonnet qui raconte l'Annonciation :

Au moment où la Vierge Marie
Mangeait un petit plat de soupe,
L'ange Gabriel, vite, vite
Arriva, comme la pierre d'une fronde...

Tout l'art des Primitifs est dans cette disposition de l'esprit à adapter l'histoire ou la philosophie aux exigences du sens com-

(1) Voy., dans *la Tribuna illustrata*, l'étude de M. Luigi Arnaldo Vassallo, à qui j'ai fait plusieurs emprunts.

mun. C'est sur ces traits de psychologie romaine, déjà notés par Belli au hasard de l'observation, mais qui prêtaient à une étude plus approfondie et à un développement plus ample, que se porta l'effort de pénétration et de création de Pascarella. Il eut l'idée que les expressions du langage populaire auraient plus de saveur, que les traits du caractère et de l'esprit romain apparaîtraient mieux, s'il mettait dans la bouche du conteur non plus une histoire personnelle, mais une histoire vraiment « historique, » connue de tous, et d'un intérêt général. Car ainsi il donnerait aux réflexions naïves plus d'occasions de se produire, il ferait mieux sentir, et plus agréablement, les déformations que l'imagination populaire inflige à la mesquine vérité, et dans l'âme du lecteur il éveillerait un mélange de sympathie et d'ironie très indulgente.

Il imagina donc de faire raconter par un homme du peuple l'histoire de Christophe Colomb; et pour que le récit fût complètement naturel, il supposa son historien improvisé assis au cabaret, à l'osteria, dans un cercle de Romains et de Romaines qui l'interrompent de leurs exclamations et de leurs questions. Telle est la suite de cinquante sonnets qui a pour titre *La Scoperta de l'America*, la Découverte de l'Amérique (1894).

Pour commencer, le Romain établit un lien inattendu entre l'anecdote de l'œuf de Christophe Colomb, et la découverte : « Et comme les gens en riaient, lui, sais-tu ce qu'il a fait, un jour? Il a pris un œuf, et là, en présence de tous ceux qui ne voulaient pas y croire, il leur a fait : Je vais vous le prouver tout de suite. Et là, devant tout le monde, sans dire un mot, il a pris l'œuf, et, sans plus de manières, paf! il le fait tenir droit. Et en voyant cet œuf-là droit sur ses pieds, même les plus contraires et les plus malcontens, eh! par Saint-Marc, il a bien fallu qu'ils commencent à croire! » Mais il y a des obstacles que les meilleures preuves ne font pas tomber. « Comme c'est l'habitude en ce chien de pays, quand il voulut trouver de l'appui pour les dépenses de la découverte, il fut obligé d'aller ailleurs. Et comme, à ce temps-là, régnait un roi d'Espagne portugais, il alla en Portugal, et là il lui demanda la permission de lui parler un petit quart d'heure. Il lui fit un discours un peu général, et puis il lui dit : J'aurais l'intention, si vous m'aidez, de découvrir l'Amérique. » — Je cite le dernier tercet pour montrer, sur un court exemple, ce qu'il y a d'art simple et discret dans la suspension de la phrase aux

arêtes vives du sonnet, et de curieuse habileté dans le choix des mots et des rimes, et dans les coupes du vers :

Je fece 'na parlata un po' generica,
E poi je disse : — Io avrebbe l'intenzione,
Si lei m'ajuta, di scoprì l'America.

« — Mais, demande le roi, êtes-vous sûr qu'il y en ait une ? » Colomb, blessé, s'irrite : « — Ah ! qu'il fait, je m'étonne qu'un homme comme vous puisse en douter ! Alors, vous voulez dire que vous me prenez pour un homme qui vient ici pour vous embrouiller?... » Bref, le roi est vite convaincu. « — Vous comprenez mon raisonnement? » demande Colomb. « — Sûr, dit le roi, et ça me plaît. Et, tenez, je vous avouerai que je ne l'avais jamais entendu. Mais, continue-t-il, pour ce qui regarde l'exécution du projet, comme tout de même... pour les cas où... »

Ici le conteur est interrompu : « — Mais, pardon, arrêtez-vous un moment... Mais toutes ces fariboles-là, comment est-ce que tu les sais? — Eh ! je les sais parce que j'ai bonne mémoire. — Allons donc ! reprend l'autre avec ironie, tu y étais? — Qu'est-ce que tu veux dire? Je les sais parce que je les ai lues dans l'histoire. » Et aussitôt perce l'orgueil du Romain, tout enflé du seul nom de la Ville Éternelle : « — Dans l'histoire romaine? — Bien entendu : dans l'histoire la plus grande et la plus magnifique, qui serait comme le grand livre universel. »

Ne la storia romana? — È naturale!
Ne la storia più granne e più magnifica
Che sarebbe er gran libro universale.

Et comme le Romain, sur le chemin des idées générales, ne s'arrête pas de sitôt, il entonne l'éloge de l'histoire : « Les autres livres — ce n'est pas pour en dire du mal — je ne dis pas non, il peut y avoir des choses bonnes, mais en fin de compte, c'est toujours la même chose : tu lis, tu lis, et qu'est-ce que tu lis? des inventions. Mais au contraire, avec l'histoire universelle, il n'y a pas à faire de comparaison ; car là tu trouves écrites au naturel les actions de toutes les personnes. Tu vois, nous : nous sommes maintenant à nous amuser ; on n'y pense pas, nous sommes à l'osteria. Pas du tout : nous sommes tous dans l'histoire. Et c'est justement ce qui m'a toujours satisfait : n'importe quelle histoire que tu prennes, ce n'est pas une histoire, que tu lis : tu lis un fait. » Le

ton des causeries sérieuses d'osterie est saisi sur le vif dans cette petite dissertation égayée d'une bonhomie si sincère : l'intelligence de l'homme du peuple est attirée par l'idée qu'il entrevoit; il s'efforce d'en approcher, de la dégager des difficultés d'expression dont elle s'embarrasse dans son esprit; il s'arrête, il se reprend; il cherche un exemple pour éprouver la clarté de sa conclusion, et i aboutit enfin à la formule naïve et lumineuse : dans l'histoire, ce n'est pas une histoire, que tu lis, — tu lis un fait. Ce couplet renferme tout un petit drame de psychologie.

Cependant, le pauvre Colomb est renvoyé par le roi aux ministres, qui se le renvoient l'un à l'autre : « Les ministres — déclare le Romain, fort sceptique en politique — sont toujours les mêmes. » Mais cette explication banale des hésitations et des atermoiemens gouvernementaux ne lui suffit pas : il en trouve une qui le satisfait mieux : « Mais là, d'après moi, dans les secrets de ce complot-là — mais vous n'avez pas besoin de le répéter — il y avait, en dessous, la main des prêtres... Et les prêtres, voyez-vous... » Le voilà parti, et vous pensez bien que l'Inquisition et Giordano Bruno, le Giordano Bruno du Campo de' Fiori, sont rappelés, avec de terribles froncemens de sourcils, de sombres grossissemens de voix, un mépris soupçonneux et effrayé dans l'articulation des syllabes, toute une mimique de physionomie et de parole, qu'on devine à la forme même de la phrase et des mots.

Par bonheur, Colomb a l'idée d'aller trouver la reine, il obtient d'elle tout de suite trois navires, et il prend la mer. Mais la mer est immense, les tempêtes sont nombreuses, et l'Amérique n'apparaît pas. Les matelots se plaignent; Colomb les rabroue et le Romain l'approuve : « Ah ! il le leur a bien dit, et avec raison. Parce que, quand un homme, vois-tu, se vante d'être un homme d'honneur, quand il a donné sa parole, elle doit être sacro-sainte. Et que la route soit longue, laide ou belle, quand même, par le Christ! on devrait mourir assassiné, eh bien! on doit n'avoir qu'une parole! »

Enfin, on aperçoit la terre. Les matelots rient, pleurent, sautent, s'embrassent : ils sont arrivés. Là-dessus, l'auditoire reprend haleine : « Allons, maintenant que grâce à Dieu nous sommes arrivés, eh! Bracioletta, apportez-nous à boire ! Dites un peu combien d'apporté, déjà? — Sept et trois. — Ça fait dix. Allons, Nino, bois. Buvez, sora (1) Pia, c'est du Frascati... Donc, où est-

(1) *Signora*, dans le langage du peuple.

ce que nous en étions restés ? » Le conteur se fait prier. « Allons donc, ne dis donc pas que tu ne veux pas commencer! Tu as la langue assez bien pendue! Si tu faisais l'avocat, tu en aurais envoyé, des gens, aux galères! Allons, vite, sors-nous la fin. » Et le récit reprend.

Colomb est à peine à terre que parmi ses hommes un parti se forme contre lui. « Ils lui disaient : Oui, vous avez raison; il n'y a pas à dire, vous avez de l'instruction... C'est l'Amérique. Mais, tout de même, si c'était un autre pays? — Allez le demander aux gens d'ici, » leur répond Colomb. Les voilà en marche à travers les forêts vierges, dont il est donné une description détaillée et épouvantable. Après bien des peurs, ils rencontrent « un drôle d'être, la tête peinte comme un jouet, à moitié nu, avec une couronne de plumes d'oiseau. Ils s'arrêtent, ils prennent courage. — Eh! l'homme! qu'ils lui font, qui êtes-vous? — Eh! fit-il, qui est-ce que je puis être? Je suis un sauvage. »

« Et celui-là, alors, leur fit la politesse de les conduire chez le roi qui était un sultan tout vêtu d'or, avec un casque de plumes qu'on aurait dit un musulman. Et eux, alors, avec de bonnes manières, disent : — Vous savez, nous venons de loin; et c'est pourquoi — disent-ils — nous voudrions savoir si vous êtes ou si vous n'êtes pas Américain... — Qu'est-ce que vous dites? fit-il. D'où nous sommes? Nous sommes d'ici. Mais comment on appelle ce pays-ci — fit-il — ma foi, nous ne le savons pas. — Mais voyez un peu leurs façons! Ainsi, ils étaient nés en Amérique, et ils ne le savaient pas! »

Les matelots crient : « Vive la liberté! » et : « Nous sommes tous frères », et se mettent à voler les sauvages. Le Romain explique que chez eux tout est en or, et qu'ils n'usent pas de monnaie. Et il observe : « Nous, qui sommes une famille d'une race de gens plus civilisés, nous en avons, nous, des écus, — et le gouvernement les prend. » Avec le même bon sens il juge les mœurs des sauvages. Ce qui le frappe surtout, c'est qu'ils se marient tous. Pourquoi? C'est que, là-bas, c'est simple... Ici, au contraire, les papiers, les écritures, la mairie, le maire, le curé... tout cela effraye. Et puis le notaire, la dot et le reste... Sans ces embarras, les choses iraient bien mieux. « Ah! si le mariage n'existait pas, il y en a des gens qui se marieraient! »

Revenons à Colomb. Il retourne en Europe. Il débarque avec des sauvages enchaînés, des perroquets, des singes d'Afrique,

des lions, des éléphans, de l'or plein des chariots, des diamans plein des mouchoirs. On l'admire, on l'honore, on le fête; puis on le ruine, et on veut se débarrasser de lui. Alors le conteur ne retient plus son émotion et sa colère : « Et lui, lui qui avait apporté des sacs d'or plein des vaisseaux, il fut réduit à aller de couvent en couvent, son fils sur les bras, comme un affamé. Et le roi, à qui il avait rendu tant de services, le roi, après lui avoir mis les chaînes, voulait le faire enfermer à l'hospice des fous!... Mais comment! (s'écrie le Romain, qui se met brusquement à la place de Colomb). Mais comment! Après tant et tant de bien que je t'ai fait, tu devrais baiser le chemin où je marche, et tu me fais mettre les chaînes! Tu me traites comme si j'étais un assassin Mais tu es un brigand, tu es Gasperone, tu es Spadolino! Et qu'est-ce que tu as, bon Dieu, dans les veines? Du sang de tigre, du sang d'hyène? Et qu'est-ce que tu as dans le cœur? Un bloc de marbre? Mais comment! Après tout ce que j'ai fait, que je t'ai découvert un monde et que je te l'ai donné, maintenant tu veux me faire passer pour fou! Mais le fou, c'est toi, sale imposteur, gredin, canaille, scélérat! Sors un peu, que je te mange le cœur! »

Ma come?! Dopo tutto quer ch'ho fatto,
Che t'ho scoperto un monno e te l'ho dato,
Mò me vôi fa' passà' puro pe' matto?!

Ma sarai matto tu, brutt' impostore,
Vassallo, porco, vile, scellerato...
Viè' de fora, chè me te magno er core!

On calme le brave homme en lui faisant vider son verre, et la question d'un auditeur change heureusement le cours de ses idées : « — Mais, dis-moi un peu, est-ce que tu le sais, ce Colomb, d'où il était au juste? » Alors l'autre s'épanouit, tout son candide orgueil patriotique lui monte au visage, et s'élargit dans ses phrases : « Eh! quand il vivait malheureux, personne ne voulait de lui! Et maintenant qu'il est mort, tout le monde le réclame. Mais l'histoire du monde entier est là! Eh! l'histoire, par le Christ! c'est l'histoire. Christophe Colomb était Italien :

Cristofero Colombo era italiano.

« Et l'Italien a toujours été le même, et quand un étranger vient de loin, quand il aurait vu le monde entier, s'il arrive ici, il faut qu'il ôte son chapeau : ici le Tasse, Métastase, Raphaël, la

fontaine de Trevi, le Pincio, Saint-Jean-de-Latran, le Panthéon, Saint-Pierre du Vatican, Michel-Ange, Dante, Machiavel... Et quels hommes! Au-dessus de nature! Le monde nous les envie et les admire! Et l'Italien, lui, a ce caractère qu'il exerce son talent, et qu'il sait en tirer parti. Tiens, une supposition : il voit un homme qui fait monter une lampe; il réfléchit, et il te dit : Tu sais, la terre tourne. Il y repense, et il te découvre la lunette d'approche. Et un autre : il te voit une grenouille qui était morte; il la touche avec un bout de fer et il remarque qu'elle remue les jambes. Qu'est-ce qu'il fait? Il t'arrange un mécanisme... Un autre, ça ne lui aurait pas produit d'effet. Eh bien, l'Italien, lui, il t'invente l'électricité!

« Ainsi Colomb... Avec quoi a-t-il réussi? Avec sa tête. Voilà, nous en sommes toujours là. Voyons, fais-moi le plaisir de me répondre : pourquoi est-ce qu'il l'a découverte? Parce que c'était lui. Si ç'avait été un étranger, qu'est-ce qu'il découvrait? Un bouton de guêtre! Celui-là, au contraire, il te trouve l'incroyable... Et s'il avait eu des appuis! Mais il aurait fait l'impossible! S'il avait eu les engins de marine qu'on a au jour d'aujourd'hui, mais, cet homme-là, il t'en découvrait une vingtaine! »

Ces cinquante sonnets sont remplis d'un comique excellent, du plus propre à « faire rire les honnêtes gens, » d'un comique qui ne chatouille pas seulement la rate, mais qui, si l'on peut ainsi parler sans emphase, enrichit l'esprit et parle à l'âme. Certes il y en a aussi chez Belli, et particulièrement dans ses trente-quatre sonnets du *Còllera Mòribbus*, — mais plus dispersé et plus enveloppé, moins parfaitement sensible. Sur ce point et à cause de cela quelques Romains jugent Pascarella moins naturel que Belli, et ils ont raison; mais ils ont tort, s'ils lui en font un reproche. Pascarella ne suit point pas à pas la nature : il la résume, il en extrait l'essence. Il ne se borne pas à la reproduire, il crée selon ses lois. Ce qu'il écrit est vrai « d'une vérité supérieure : » de ce qu'il observe il dégage le type et le genre, — le type du Romain, le genre de l'humour romain. Son réalisme est celui des classiques, qui, par le choix patient, l'union harmonieuse des traits, élèvent la réalité à son extrême puissance. C'est pour cela qu'il est un grand artiste. Les Romains se reconnaissent peut-être mieux chez Belli; et en effet ils y sont décrits tout au long et en détail. Mais c'est chez Pascarella que les étrangers apprendront le mieux à les connaître, d'un seul coup, d'une vue

totale. Avec des délicatesses d'art intraduisibles, Pascarella exprime le génie même du peuple romain.

Comme il diffère de Belli, il le complète. Belli représentait surtout les défauts et les vices du peuple, son bavardage médisant, sa passivité fataliste (et en ce sens Carducci n'avait point tort de dire que cette poésie « nie, raille et détruit ») ; Pascarella en représente plutôt les révoltes généreuses, ou tout au moins les passions actives. Est-ce que le modèle a changé, ou seulement le peintre? Je ne sais. L'un et l'autre, peut-être. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas douteux que Pascarella ne poursuive une fin plus complexe que Belli, et que son œuvre, plus grêle en apparence, ne soit cependant le fruit d'une inspiration plus riche. On devine le patriotisme de Pascarella. Il est subtil et comme insaisissable, mais il est profond et efficace. Le poète veut élever le peuple qu'il fait parler; il sourit de son orgueil italien, mais il en jouit aussi : il y voit et il y encourage la promesse et le germe de quelque chose de grand. M'entretenant d'une *Histoire de Rome* qu'il prépare, et qui sera encore racontée par un homme du peuple, il me disait qu'il y travaille depuis quatre ans, qu'une soixantaine de sonnets sont achevés, d'autres ébauchés et que beaucoup restent à faire, mais qu'il a bon courage, parce qu'il croit — ce sont ses propres paroles — « faire une bonne œuvre d'art *utile à son pays.* » De la part d'un artiste, l'alliance de ces mots est surprenante, mais elle est noble. Nous n'y sommes pas accoutumés, et c'est une raison de plus pour que nous la méditions. Une telle devise à la vie d'un écrivain n'est pas pour la rapetisser. Sans doute un pur esthète dirait qu'elle n'ajoute rien à la valeur de l'œuvre, si elle ne la diminue pas. Mais où sont les purs esthètes? Je pense, pour moi, que les belles paroles de Pascarella honorent singulièrement la petite littérature *romanesca*, qu'elles élargissent la portée de ces poèmes consacrés à la gloire du *popolino* de Rome, et, si l'on peut ainsi dire, à sa robuste santé, et qu'aux yeux de tous ceux qui ne jugent point que l'art se compromette en allant au peuple pour se nourrir de sa vie et le révéler à lui-même et aux autres, elles les marquent d'un sceau d'élection.

E. Haguenin.

REVUE LITTÉRAIRE

GEORGE SAND AVANT 1840

Après tout ce qu'on a écrit sur la vie de George Sand et tout ce qu'elle-même en a écrit, après tant de confidences où se sont épanchés les faiseurs de *Souvenirs*, et tant de renseignemens que nous avons gagnés au jeu des petits papiers, après tant d'indiscrétions, tant de révélations, tant de divulgations, qui croirait que la biographie de l'illustre romancière fût encore à écrire? Mais c'est d'abord George Sand elle-même qui, par son propre témoignage, a contribué à fausser les teintes de l'histoire de sa vie. Prenant la plume à quarante-trois ans pour nous conter son enfance, sa jeunesse, son mariage, ses débuts dans la carrière des lettres, elle a revu avec des yeux d'aujourd'hui toutes ces choses d'autrefois. Elle a été dupe de cette même illusion à laquelle tant d'autres ont cédé, encadrant dans leur plus lointain passé une image d'eux-mêmes qu'a formée peu à peu et par retouches successives, la lente expérience : ils introduisent ainsi dans l'interprétation de leurs idées et de leurs sentimens de jadis un perpétuel anachronisme. Puis l'écrivain cette fois est de ceux qui ont mêlé leur littérature à leur vie et leur vie à leur littérature si intimement qu'il devient difficile de distinguer l'une de l'autre. George Sand a mis beaucoup d'elle dans plusieurs des types de ses romans, c'est pourquoi on l'aperçoit à travers ces types et on lui prête les traits mêmes qu'y a ajoutés son imagination. Et enfin la femme qu'était George Sand, a déchaîné tout un monde de passions : elle a soulevé d'ardentes amitiés et aussi des colères violentes et d'âpres rancunes. Aujourd'hui toute cette agitation s'est calmée; et les acteurs du drame ayant disparu, nous avons vu s'apaiser ces tempêtes qui ne grondent qu'autour des

vivans. Certes l'écrivain continuera d'avoir ses détracteurs et ses dévots; les critiques les plus désintéressés parleront d'elle avec une nuance de sympathie ou d'éloignement, comme on fait aussi bien pour tous ceux qui ont vécu avec intensité et réellement agi. L'impartialité de l'histoire ne saurait être l'indifférence, et l'absolue neutralité n'est qu'une forme du dédain qui s'attache aux êtres neutres. Mais sans doute après un quart de siècle George Sand peut entrer dans l'histoire. Plusieurs épisodes de son existence tourmentée ont été élucidés en ces derniers temps; beaucoup de lettres sont sorties des archives et des collections particulières; il en reste d'autres, je le sais, mais qui, pour la plupart sont connues de quelques privilégiés. Tous les élémens sont prêts pour une biographie impartiale. Il se trouve que l'auteur qui vient d'en entreprendre le travail, et qui se couvre discrètement du pseudonyme de Wladimir Karénine, est une femme, que cette femme est une grande dame, que cette grande dame est une Russe. Cela se trouve très bien. En feuilletant les deux premiers volumes de cette biographie copieuse (1), où abondent les citations, les digressions, les réflexions personnelles et les exclamations enthousiastes, on a d'abord le plaisir d'assister à cette série de romans dont se compose la vie de George Sand, romans dont chacun forme un tout et contraste avec les autres; ensuite on peut mesurer toute l'importance qu'a eue dans l'évolution de la pensée moderne cet accident: l'apparition d'une femme de génie.

Peu d'existences sont mieux faites que celle de George Sand pour tenter le biographe; tous les êtres qui y ont été mêlés, ceux même qui n'étaient pas des privilégiés de l'esprit ou du cœur, prennent, grâce à ce voisinage exceptionnel, une physionomie nettement accusée et dont le temps fait de plus en plus saillir le relief. Ils nous apparaissent aujourd'hui plus vrais que les héros des livres de l'écrivain; c'est l'inverse de ce qui se passe d'habitude, les créations imaginaires de l'art rejetant le plus souvent dans l'ombre les épisodes et les êtres de la vie réelle. Aux personnages des romans de George Sand, il manque presque toujours certaines touches brutales sans lesquelles une figure ne parvient pas à s'individualiser; cela fait que plusieurs s'estompent et que leurs traits s'effacent dans une sorte de brouillard. Ces romans sont d'une composition assez lâche et se dénouent comme ils peuvent. Il y a dans toute cette littérature quelque chose de flottant. Dans la vie de George Sand c'est le contraire qui a lieu; tout y est net, serré, heurté, tranché.

(1) *George Sand. Sa vie et ses œuvres*, par Wladimir Karénine, 2 vol. in-8°. (Ollendorff.)

C'est que chacun de nous est l'artisan de sa propre vie; l'œuvre vaut ce que vaut l'ouvrier. Nous nous plaignons qu'elle soit, cette vie qu'il nous a été donné de vivre, médiocre, monotone, incomplète; c'est nous-mêmes qui sommes médiocres et qui n'avons pas su en dégager la signification. La banalité des événemens n'est faite que de la banalité des acteurs. Une âme comme celle de George Sand a en elle une énergie qui appelle, suscite et révèle partout les énergies cachées. Elle pousse à bout tous les commencemens, amène à la perfection les ébauches, épuise les situations, tire des caractères tout ce qu'ils contenaient. Elle est le grand artiste qui modèle la réalité en chef-d'œuvre et sculpte dans la matière vivante l'impérissable effigie des types.

Voici d'abord les deux figures de femmes qui se sont penchées sur l'enfance d'Aurore Dupin : la grand'mère et la mère qui, pendant douze années, se disputèrent le cœur de l'enfant. Le contraste, qui plus tard se reflétera dans certains aspects contradictoires de l'esprit de George Sand, est aussi complet qu'on peut le souhaiter. L'aïeule, Marie Aurore formée aux usages de la société disparue, a grand air en ses élégances d'ancien régime. Elle n'est pas du tout la vieille aristocrate guindée dans sa morgue et dans ses préjugés, ce qui, de la part de la fille de Maurice de Saxe et de Mlle de Verrières eût surpris et pourrait passer pour une faute de goût. C'est l'élégante de la fin du XVIIIe siècle, imbue des idées des Encyclopédistes, d'esprit libre, hardi, ennemi des superstitions, curieux de toutes les nouveautés. Très intelligente et passionnée de littérature, elle lit des livres sérieux, fait des extraits, philosophe à ses heures. Elle est excellente musicienne, aime les arts, la conversation, tout ce qui concourt à l'artifice d'une vie ornée. Elle s'enferme chez elle, comme on s'enfermait jadis dans son salon, au fond de la bergère autour de laquelle les courtisans et les gens d'esprit faisaient le cercle. Elle a cette discrétion de manières et cette politesse que l'usage du monde impose à une maîtresse de maison, obligée d'être toujours en pleine possession d'elle-même, indulgente aux autres, attentive et affable. Cette réserve éloigne d'abord l'enfant qu'on a eu soin de munir de préventions contre sa grand'mère. Peu à peu de cet ensemble harmonieux et délicat un charme se dégage qui opère lentement, et s'insinue à mesure que la fillette devient une grande fille, plus capable de réfléchir, de comprendre et de juger.

A ce type de fine culture, s'oppose le type rude, brutal, vulgaire, populacier de la mère d'Aurore. Ancienne modiste devenue galante au travers d'aventures louches dont elle ne garde qu'une confuse mémoire,

Sophie-Antoinette Delaborde est la vraie fille des rues de Paris. Emportée, violente, bruyante, dénuée de tact et de toute espèce d'éducation, à la moindre contrariété son sang peuple ne fait qu'un tour et lui monte à la tête. Alors ce sont des cris, c'est une tempête, c'est un débordement d'outrages et de calomnies fangeuses. Au surplus elle n'y met pas de malice et n'en veut pas à ceux qu'elle vient d'injurier. Incapable de mettre deux jours de suite le même chapeau ou de dîner au même restaurant, elle porte dans ses sentimens la même mobilité, passe d'un extrême à l'autre, de la tendresse passionnée à la haine folle, des pleurs de joie aux pleurs de rage. Bonne ménagère d'ailleurs, industrieuse, habile à tirer parti d'un chiffon, entendue aux menus soins de la vie pratique, occupée à surveiller son intérieur en petite bourgeoise économe. Déjà mère avant d'avoir connu Dupin, elle retourne, après la mort de celui-ci, à ses habitudes d'inconduite, moins par libertinage que par laisser aller, abandon, et goût inné de l'intrigue. Tout à fait inapte à élever sa fille, ce qu'elle n'essaie d'ailleurs pas, elle ne l'aime qu'à intervalles, par accès, et moins par affection pour l'enfant que par haine contre sa belle-mère. Uniquement occupée à contrecarrer les enseignemens de celle-ci, elle tourne en ridicule les idées, les manières du monde des « comtesses » avec cette verve comique, cette gouaillerie grossière, ce don pour les « imitations » qui sont les formes basses de l'esprit parisien. Lors de l'ouverture du testament de Mme Dupin qui lui retirait la tutelle d'Aurore, elle entre en fureur, fait à tous les assistans une scène épouvantable, accable de reproches Deschartres, maudit Aurore dont elle ne s'était pas occupée depuis plusieurs années, vilipende la défunte et déclare enfin qu'elle ne cédera pas ses droits, qu'elle prendra sa fille chez elle. Aurore comprit ce jour-là quel abîme la séparait de cette mère pour qui elle avait éprouvé jadis une tendresse exaltée. Elle voulut vivre pourtant avec elle. Quelle différence avec la vie de Nohant mêlée de libres lectures et de courses dans la campagne silencieuse ! Crédule, comme les gens de sa classe, Sophie-Antoinette ajoute foi à tout ce que les commères de la Châtre ont inventé de plus odieux contre Aurore. Elle l'écrase sous le scandale de son immoralité prétendue, jette ses livres au feu, s'emporte jusqu'à la battre. Quand il s'agit du mariage avec Casimir Dudevant, elle hésite, dit un jour oui, un jour non, taquine Casimir, débite sur son compte toutes sortes d'inventions, entre autres qu'il avait servi autrefois comme garçon de café. Ce qui finit par la décider c'est que la baronne Dudevant, belle-mère de Casimir, vint la première lui faire visite et eut pour elle des attentions qui la flattèrent. Il se

trouve alors qu'elle rend service à sa fille, en exigeant qu'elle soit mariée sous le régime dotal. Plus tard, quand George Sand publie des romans, Sophie-Antoinette lit dans les journaux les critiques malveillantes, les insinuations perfides, croit à tout ce qu'elle a vu imprimé, arrive chez sa fille avec ce ramassis dont elle lui fait honte; après quoi elle lit le roman, le déclare sublime et traite d'infâmes tous ceux qui ne seraient pas de son avis. Chaque fois, la même scène recommence. Elle est incorrigible, comme tous ceux qui présentent un type complet et qui remplissent leur définition.

Entre ces deux femmes, on devine quelle fut la situation de l'enfant obligée de dédoubler son cœur, de partager ses sympathies, entendant railler ici ce qu'elle entendait approuver ailleurs, et quel retentissement ces luttes pouvaient avoir dans une âme point encore formée. D'avoir vu certaines personnes entourées d'une vénération unanime, certaines idées acceptées de tous et placées au-dessus de la discussion, cela prédispose à subir, alors même que nous en souffrons, les nécessités sociales. Moins que toute autre, Aurore avait pu avoir la sensation de quelque chose qui se continue à travers la famille, et qui est supérieur aux fantaisies individuelles. Ajoutez qu'elle appartient à une famille d'un caractère tout à fait particulier et justement remarquable pour la profusion de ses unions et de ses naissances illégitimes. Dans la descendance d'Auguste II et de la belle Aurore de Kœnigsmark, il y a une véritable cascade de bâtardise : les pères et les mères ont chacun de son côté des enfans de provenance irrégulière ou inconnue, les frères et les sœurs naturels vivent sous le même toit que les enfans légitimes, les maris et les femmes adoptent les enfans les uns des autres : Aurore a un demi-frère Hippolyte, une demi-sœur Rosalie, qui n'ont d'ailleurs entre eux aucun lien de parenté. Tout cela explique bien des choses dans la vie de George Sand et dans l'attitude qu'elle prendra vis-à-vis des questions relatives au mariage.

Laissons de côté le séjour au couvent et la crise de mysticisme, le retour à Nohant et les mois d'indépendance, de lectures faites au hasard, de furieuses galopades à travers champs et à travers bois. Arrivons au mariage de la baronne Dudevant. Il n'a, ce mariage, rien qui ne soit fort ordinaire. Il ressemble à tous les mariages faits un peu vite, sur la foi de convenances apparentes et dont les débuts furent heureux. Lui non plus, Casimir Dudevant, n'a rien d'une nature exceptionnelle, et n'est guère tourné en personnage de roman. Marié moins brillamment, il eût été un mari pareil à tant d'autres, un peu incapable, un peu viveur, un peu coureur, qu'il était bon de sur-

veiller de près et de toutes manières ; et rien n'aurait signalé à l'attention ce ménage de hobereaux. Mais le ménage de la baronne Dudevant va devenir un type d'union mal assortie, et le mari un type de pauvre homme. D'abord, il s'appelle Casimir; ce n'est pas sa faute, mais c'est tout de même un tort. Il n'est pas propre aux affaires de gestion rurale, ni d'ailleurs à aucune sorte d'affaires. Il est homme à aventurer vingt-cinq mille francs sur la garantie d'un navire, « dont on lui a montré l'image. » Il est intéressé; et plus tard, lors du procès, il inscrira au nombre de ses réclamations douze pots de confiture et un poêle valant un franc cinquante centimes; devenu, contre sa vocation, une manière de maître de ferme, il prend d'abord les défauts de l'emploi : Hippolyte Chatiron lui fait contracter le goût de la boisson; il s'avise, à lui tout seul, d'avoir le goût des servantes. Il est brutal, processif, quoi encore ? Il ne manque plus que la note comique. Mais Casimir ne traite-t-il pas sa femme d'« idiote » et ne l'accable-t-il pas de sa supériorité? Le voilà au complet.

La série des amours de George Sand avait commencé dès le mariage par la liaison platonique avec Aurélien de Sèze; et sans doute il convenait qu'il en fût ainsi pour qu'aucune variété ne manquât à la collection. Nous voyons ici se profiler une silhouette de jeune magistrat de province honnête, sérieux, réservé, un peu gourmé, très disposé à se prêter au rôle de confident et de directeur de conscience, mais aussi très décidé à éviter tout ce qui pourrait le compromettre, et le jeter dans l'inconnu des voies coupables, semées d'écueils. La liaison avec Sandeau est une escapade d'étudiant fraîchement débarqué de sa province et qui se hâte de jouir de sa liberté toute neuve : on est jeune, on se plaît, on se prend, on se quitte. Avec Mérimée ce fut une erreur dont l'excuse est de n'avoir duré que huit jours; l'un ne pouvait se faire à cette exaltation qui lui paraissait souverainement ridicule; l'autre ne pouvait se faire à cette ironie qui lui paraissait misérable. Avec Musset ce fut une application si complète d'un idéal littéraire que lorsqu'on veut donner une idée de ce que pouvait être l'amour romantique dans son expression la plus folle, on évoque aussitôt le souvenir des « amours de Venise. » Jusque-là les hommes que George Sand avait rencontrés n'étaient guère que de grands enfants, pour qui elle avait éprouvé une tendresse semi-maternelle et qui ne pouvaient guère contenter le désir naturel qu'elle avait d'être dominée. Elle crut avoir trouvé le maître attendu, dans l'avocat Michel de Bourges. Ce rhéteur lui plaît justement par son affectation de vertu romaine et d'intransigeance révolutionnaire. Il prêche le nivellement

universel, nie la liberté individuelle, annonce la disparition de l'art, suspect d'être inutile, heurte par conséquent toutes les croyances qui ont été jusqu'alors celles de George Sand. Celle-ci regimbe d'abord, puis peu à peu se soumet. Seulement le maître a tôt fait de tourner au despote : grossier, rude, entêté, tout à la fois jaloux et infidèle, le farouche Éverard est un bon spécimen de ce qu'il peut y avoir de vanité chez un démocrate, d'étroitesse d'esprit chez un égalitaire et d'égoïsme chez un ami de l'humanité. Un intermède sans importance, l'intimité avec le jeune Mallefille, nous mènerait jusqu'à la liaison avec Chopin et au lamentable séjour à Majorque. Comme d'ailleurs toutes les âmes excessives s'appellent et s'unissent par une mystérieuse attraction, un Liszt, un Lamennais prennent place parmi les maîtres de l'esprit de George Sand. Le roman de ses amitiés féminines n'est pas moins frappant. Celles que nous lui voyons pour amies, c'est cette frénétique Mme Dorval, c'est la comtesse d'Agoult, grande dame ennuyée, qui, dupe à son tour d'un idéal de convention, et pour jouer les rôles de victime de la passion, d'Égérie et de Béatrix, vient de se sauver avec le pianiste à la mode.

J'aurais évité cette énumération des premières liaisons de George Sand, si l'intérêt littéraire ne rejoignait ici l'intérêt biographique. Car la période de l'œuvre de George Sand à laquelle se limite jusqu'ici l'étude de Wladimir Karénine est celle des romans individualistes, depuis *Indiana* jusqu'aux *Lettres à Marcie*. La baronne Dudevant y exhale ses rancunes de femme malheureuse en ménage. Et guidée par son expérience personnelle, appliquant à son cas les théories du romantisme, elle en tire, au point de vue de la condition de la femme, des conclusions dont aucun des chefs de l'école ne faisait mine de s'aviser. Le romantisme, en effet, était jusqu'alors resté entre les mains des hommes, qui n'avaient pas manqué de s'en servir comme d'un nouvel instrument pour leur propre glorification. Les René, les Didier, les Hernani, sont des héros d'une fatuité toute masculine et naïvement persuadés que le rôle de la femme doit consister à se sacrifier pour eux. Mais il arrive que sur son chemin le romantisme trouve accueil dans une âme féminine. Et peu de femmes ont été femmes plus que George Sand. Elle est femme par tout ce qui est de l'esprit, la mobilité, la facilité à se contredire, l'intrépidité dans la déduction logique, le don de perpétuelle exagération, femme par le romanesque de l'imagination, par l'abondance verbeuse de l'expression, et femme surtout par ce qui vient du cœur : la bonté foncière, la sensibilité toujours prête, les élans enthousiastes ; car sans doute les

idées lui viennent d'autrui, mais c'est bien elle qui leur donne cet accent de généreuse émotion. De cette rencontre vont sortir les premières et les plus ardentes « revendications » féminines.

Le romantisme prêche la libération de l'individu. Affranchi de toutes les contraintes qui ont pendant si longtemps gêné son expansion, l'individu développera en leur entier ces énergies qu'on lui enseignait jadis à réprimer afin de les subordonner à l'intérêt général. Il se pose lui seul en face de la communauté. Il oppose aux lois que celle-ci a édictées les révoltes de son instinct. Par un autre aspect du mouvement, le romantisme est un appel furieux à la jouissance immédiate. Un Rousseau, un Chateaubriand, un Byron sont des âmes tourmentées de désirs. Leurs tristesses, leurs langueurs, leurs déclamations contre la destinée ne viennent que de leur sensibilité exaspérée, incapable de se satisfaire et condamnée à rester inassouvie. Elle aussi, la femme, est un individu et comme tel réclame sa mise en liberté. Elle aussi, comme toute créature humaine, elle pousse le même appel désespéré vers le bonheur. Et puisque la société a été organisée par les hommes en vue de leur plus grand bien, c'est donc que la libération pour la femme consiste à se comporter en toute occasion comme un homme.

George Sand aurait pu se contenter de prêcher la théorie et de mettre, ainsi que faisait Victor Hugo, tout son romantisme dans son œuvre. Elle est femme, elle va prêcher d'exemple. Elle s'habille en homme; c'était le plus facile. Elle fume la pipe; de fumer la pipe ce n'est en soi rien de très remarquable, c'était dans l'espèce tout un programme. Elle parle le langage des ateliers, mène la vie d'artiste et jure comme un charretier, l'artiste et le charretier étant chacun à sa manière éminemment hommes. Elle gagne sa vie, comme un homme, en travaillant; et son indépendance lui est d'autant plus chère qu'elle lui est garantie par son labeur personnel. Enfin c'est par rapport à l'amour qu'éclate le plus violemment l'injustice des idées que nous avons, nous autres hommes, accréditées. Nous faisons de la fidélité un devoir strict pour la femme, et pour l'homme rien qu'une duperie. Nous maudissons la perfidie de la femme infidèle et nous jetons l'anathème au sexe malade et impur; nous pourtant, avec la sérénité qu'on apporte dans l'exercice d'un droit, nous multiplions nos expériences amoureuses. Nous avons le droit de chercher, le droit de savoir; hélas! de savoir quoi? Cette prérogative, comme les autres prérogatives masculines, George Sand nous l'envie et nous l'emprunte. Justement le romantisme vient de mettre Don Juan au nombre de ses héros, et il l'a au préalable dûment métamorphosé en je ne sais quel sombre cher-

cheur d'idéal. Pourquoi le don juanisme ne serait-il pas pareillement applicable aux deux sexes? Il explique et il guide la vie amoureuse de George Sand; et nous la savons occupée aux mêmes expériences que le Don Juan de Musset et que Musset lui-même.

Est-il besoin de remarquer qu'elles aboutissent pour elle aux mêmes désillusions? Elle n'avait pas eu à se féliciter de l'union régulière; l'union libre lui apparut à peine supérieure le jour où elle trouva Sandeau dans les bras de quelque blanchisseuse. Elle ne se décourage pas, et après chaque épreuve suivie d'un prompt désenchantement, elle recommence. Pénétrée du paradoxe romantique que tout est grand venant d'une grande âme, elle s'attache de préférence à ceux qui la séduisent par l'éclat de leur esprit. Elle reconnaît bien vite que les grands hommes perdent beaucoup à être vus de près, et qu'il vaut mieux ne pas les aimer. « J'ai des grands hommes plein le dos, passez-moi l'expression. Je voudrais les voir tous dans Plutarque; là ils ne me font pas souffrir du côté humain. Qu'on les taille en marbre, qu'on les coule en bronze, et qu'on n'en parle plus! Tant qu'ils vivent ils sont méchans, persécutans, fantasques, amers, soupçonneux... » Pour ce qui est du bonheur tant désiré, il refuse décidément de venir. C'est que l'erreur du donjuanisme est toujours la même; elle consiste à demander aux jouissances sensuelles autre chose que la satisfaction des sens, et à prendre pour le tourment de l'idéal ce qui n'est que l'exigence du tempérament. Aussi rien n'est-il plus bizarre que de voir des personnes, réputées sérieuses, discuter sur la question de savoir qui, de George Sand ou de tel de ses amans, a eu les premiers torts. Qu'importe? puisque tôt ou tard et de l'un ou de l'autre la lassitude devait venir. D'ailleurs, si on écarte le prestige des grands mots et du décor artistique, quelles basses réalités! Bel exemple à méditer pour les femmes qui seraient tentées d'imiter George Sand, sans être assurées d'avoir son génie!

Ce qui intéresse l'histoire des lettres c'est qu'à propos de sa situation particulière et de ses expériences personnelles, George Sand fait pénétrer dans le roman des idées qu'on n'y avait pas encore rencontrées. Le point de vue auquel se plaçait l'auteur de *Delphine* et de *Corinne* était singulièrement plus étroit puisqu'elle se bornait à envisager la destinée de la femme de génie. De plus, Mme de Staël, qui est ambassadrice et liée à toute la société aristocratique, a des scrupules qui ne sauraient arrêter la fille de Sophie Delaborde. C'est avec celle-ci que la fiction romanesque devient un moyen de développer une thèse, et cette thèse est celle du droit de la femme au bonheur. Si un

mariage mal assorti compromet le bonheur, qu'on brise ce lien factice par lequel on prétendait enchaîner une liberté vivante. Si l'institution elle-même du mariage est en contradiction avec la nature de notre cœur changeant et de nos volontés débiles, c'est donc qu'il faut réformer l'institution dans un sens plus libéral : « Je ne doute pas, s'écrie le héros de *Jacques* que le mariage ne soit aboli si l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justice et la raison ; un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là et saura assurer l'existence des enfans qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner jamais la liberté de l'un et de l'autre. Jacques ne définit pas ce lien plus humain, plus sacré qui doit remplacer le mariage tout en assurant l'existence des enfans. Et c'est dommage, personne après lui n'ayant réussi à trouver cette définition que lui-même n'apercevait pas clairement. C'est par la révolte sentimentale, c'est dans l'ordre de la passion et dans la question spéciale du mariage que l'auteur d'*Indiana*, de *Valentine* et de *Jacques* commence sa prédication. Ce n'est qu'un commencement. Les *Lettres à Marcie* indiquent déjà qu'un long chemin a été parcouru. Et dans les romans qui suivront, quand George Sand, gagnée à la politique, rédigera les bulletins du Gouvernement provisoire, c'est l'égalité complète des sexes qu'elle réclamera. Ainsi d'une part George Sand donne le signal du mouvement en mettant la littérature d'imagination au service d'une cause nouvelle ; d'autre part elle pousse elle-même assez loin ses idées pour qu'on y retrouve, dans ce qu'elles ont d'essentiel, les revendications des féministes d'aujourd'hui.

On peut mesurer par là l'influence de ces premiers livres de George Sand et la puissance qu'a eue l'écrivain pour propager certaines doctrines. Inférieure à Balzac pour créer des types durables, elle a été plus habile que lui dans l'expression des idées Ces idées de Lélia semblent aujourd'hui tout à fait banales ; c'est donc qu'elles sont entrées dans le courant des discussions et qu'elles font partie du patrimoine commun ; cela prouve, je ne dis pas leur justesse, mais leur faculté de pénétration. La forme déclamatoire dans laquelle George Sand les a traduites nous est devenue à peu près insupportable ; mais c'est que le jargon romantique a fait place à un autre, plus pédantesque, non moins prétentieux, et qui aura aussi tôt fait de se démoder. Mais l'ébranlement donné aux imaginations est incontestable ; les témoignages en abondent, et celui que nous apporte le nouveau biographe de George Sand n'est pas le moins précieux.

Ce qu'il y a de plus remarquable en effet dans le travail de Wladimir Karénine, ce qui lui donne sa valeur et sa signification, c'est que

l'auteur l'ait entrepris pour attester l'influence considérable exercée par George Sand en Russie et non pour acquitter, mais pour reconnaître la dette contractée par la littérature russe envers notre compatriote. « C'est en envisageant George Sand comme force russe, comme l'une des souches primordiales de la conscience sociale russe de notre temps que nous avons considéré comme de notre devoir d'écrivain russe de lui consacrer une étude sérieuse. » Elle rappelle l'enthousiasme des hommes des « années quarante » pour l'œuvre de la romancière; les enfants ont grandi en partie sous l'influence d'hommes élevés dans George Sand; la génération actuelle est composée de ses petits-fils spirituels. Et elle suit chez les maîtres de la littérature russe les progrès de cette influence. « Les *Mémoires d'un chasseur* de Tourgueniew, qui ont joué un rôle si important dans notre histoire et ont été un des leviers les plus puissans de l'émancipation des serfs, ont dû leur origine à l'influence exercée par George Sand... « Croyez-moi, écrit lui-même Tourgueniew, George Sand est une de nos saintes. » Se référant à ses propres souvenirs, Dostoïewsky explique l'émotion que causèrent ces œuvres jetant au milieu du silence universel qui pesait alors sur la Russie des appels qu'on n'avait pas songé à étouffer, faute d'en avoir prévu le retentissement. A cette époque éloignée les romans étaient presque les seuls ouvrages qui fussent autorisés en Russie pendant que tout le reste, comme presque toute pensée, surtout celles venant de France, était sévèrement interdit... Tout ce qui pénétra alors en Russie sous la forme du roman rendait non seulement les mêmes services à la cause, mais peut-être de la façon la plus dangereuse, car il est très probable que les gens désireux de lire Louis Reybaud n'ont pas été très nombreux, tandis que les lecteurs de George Sand se comptaient par milliers. » Tolstoï lui est aussi bien redevable; et pour ce qui est notamment de la peinture des paysans, notre auteur remarque avec finesse qu'on les avait jusqu'alors représentés comme des barbares, comme des monstres sans rapports avec nous, placés en dehors de notre humanité; en lisant les scènes populaires de Tourgueniew, de Tolstoï ou de George Sand, nous sentons en leurs personnages nos semblables, nos proches, nous y retrouvons les traits typiques que, vivant à la campagne, on peut observer partout, cette campagne se trouvât-elle d'ailleurs en plein Berry ou dans les gouvernemens de Riazan ou de Novgorod. Les rapprochemens qu'elle institue entre George Sand et les plus fameux des écrivains russes sont fréquens et probans; et il est piquant de voir telles pensées de notre romancière illustrées par les gloses des commentateurs russes,

encadrées dans des vers de Pouchkine, de Lermontow et de Griboiedow. Les théories d'émancipation, un christianisme dépouillé du dogme, la sympathie pour les humbles, pour les paysans et pour le peuple, l'indulgence pour toute espèce de fautes, la pitié pour la souffrance, la vague religion de l'humanité, la croyance à un avenir meilleur, voilà les tendances plus ou moins obscures que George Sand représentait et qui ont séduit l'imagination russe. Elles ont servi à constituer cet évangélisme qu'on s'est mis, voilà quelque quinze ans, à nous prêcher et qui nous a plu par son air exotique. Certes on a justement fait en nous mettant à même d'apprécier les maîtres d'une littérature étrangère et nouvelle. On nous a rendu service en nous donnant ainsi un moyen de secouer le joug de notre pesant et épais naturalisme. Mais il n'est pas sans intérêt de constater que les idées qui nous revenaient de là-bas, légèrement transformées, étaient des idées françaises et que l'engouement pour Dostoïewsky et pour Léon Tolstoï était un retour de mode et un renouveau de faveur pour George Sand, l'oubliée.

... Pourtant le calme s'était fait dans l'âme orageuse de Lélia. Le socialisme l'avait arrachée à ses préoccupations individuelles, et le spectacle du mal social l'avait délivrée de la hantise de ses propres souffrances. Elle retrouvait dans le cadre de la vie de Nohant des émotions lointaines et délicieuses ; et délivrée des influences extérieures et toutes proches, elle laissait affleurer les impressions les plus anciennes, les plus profondes, celles où il y avait le plus d'elle-même. De nouveau elle s'enchantait de son rêve optimiste et en imprégnait de beaux contes, comme au temps de sa petite enfance, alors qu'entre ses quatre chaises, elle composait en imagination pour elle seule des romans où il y avait déjà des longueurs. Mais ses idées d'antan continuaient leur chemin par le monde et apportaient à d'autres les atteintes du mal dont elle-même s'était guérie. Ainsi s'exerce l'action de ces âmes exceptionnelles. Elles ressentent avec une intensité extraordinaire les mêmes maux que d'autres moins délicates ou plus patientes avaient trouvés supportables et elles crient leur souffrance. La secousse une fois donnée se propage. Leur tourment sera le nôtre ; il entre comme une partie intégrante dans la conscience universelle ; et notre vie morale, compliquée d'autant, en devient plus inquiète et plus douloureuse.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

DOCUMENS NOUVEAUX SUR FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche, *Briefwechsel;* R. Fr. v. Seydlitz, *Friedrich Nietzsche;* M. von Meysembug, *Der Lebensabend einer Idealistin;* etc.

Il y avait à Bâle, vers 1875, deux professeurs de l'Université qui passaient pour les deux hommes les plus savans de la ville. Tous deux étaient célibataires; et, malgré leur grande différence d'âge, une étroite amitié s'était formée entre eux. On se racontait même avec respect, dans Bâle, qu'à de certains soirs, quand ils se réunissaient l'un chez l'autre devant une bouteille de vieux vin du Rhin, ils avaient l'habitude de pencher d'abord leur verre et d'en laisser tomber quelques gouttes, en manière de libation aux démons de l'amitié.

Le plus âgé des deux amis était professeur d'histoire. C'était le célèbre Jacques Burckhardt, un des hommes qui, dans notre siècle, ont le mieux connu la vie et l'art de la Renaissance. Son *Histoire de la Civilisation en Italie durant la Renaissance* reste aujourd'hui encore, comme l'on sait, l'œuvre la plus sûre et la plus complète qu'on ait écrite sur ce vaste sujet : et l'on sait aussi quelle source incomparable de renseignemens historiques et critiques est son *Cicerone*, ou *Guide destiné à faciliter aux voyageurs la jouissance de l'art italien.* Ce que l'on sait moins, peut-être, c'est que les sages et pénétrantes recherches de Burckhardt ne se sont point bornées à l'Italie de la Renaissance. Une grande étude sur *Rubens*, qu'on a publiée après sa mort, il y a deux ans, et une série de leçons sur l'art grec, qui viennent de paraître, en même temps qu'elles nous montrent combien était active et variée la

curiosité de ce noble esprit, nous révèlent chez lui une ardeur d'enthousiasme, un sentiment d'exaltation poétique au contact de la beauté, que ses œuvres précédentes, plus froides et d'une tenue plus sobre, pouvaient à peine nous faire soupçonner.

Qu'on imagine, avec cela, le type parfait du vieux bourgeois de Bâle, bourru, cassant, un peu maniaque (encore que ceci soit peut-être le fait du vieux célibataire au moins autant que du vieux Bâlois), mais, en fin de compte, plein de cœur, le meilleur des hommes. Ses élèves l'adoraient, et quand on le voyait marcher dans les rues de Bâle, grand et solide, le visage découpé en arêtes saillantes, chacun se faisait fête de le saluer au passage, avec un mélange de respect et d'orgueil national.

Son ami, de vingt-cinq ans plus jeune, était professeur de philologie. Celui-là n'était pas Bâlois, ni même Suisse, mais Allemand : ce qui n'empêchait pas les Bâlois d'être fiers de lui aussi, car on n'ignorait pas qu'il avait été nommé professeur d'université à vingt-quatre ans, âge où la plupart des philologues sont encore étudians. Il formait d'ailleurs avec son ami Burckhardt le contraste le plus absolu. Toujours vêtu avec une élégance recherchée, les mains soigneusement gantées, coiffé dès le matin d'un chapeau haut de forme, c'était, sinon un dandy, du moins un parfait homme du monde : et il n'y avait pas jusqu'à sa politesse méticuleuse qui ne parût plus raffinée, en comparaison des manières simples et rudes de son collègue le professeur d'histoire. Il n'avait rien, non plus, d'un bon géant, dans toute sa personne, mais plutôt quelque chose de féminin, malgré son épaisse moustache tombante et ses cheveux en brosse. Ses yeux, surtout, dégageaient un charme infini : on y sentait beaucoup de douceur, une bonté profonde, et aussi une sorte de recueillement ou de rêve, comme si l'âme qui habitait derrière ces grands yeux de myope eût été absolument étrangère aux objets qu'ils voyaient. La voix, plus douce encore que le regard, était fine, chantante, pleine à la fois de réserve et de précision. Et l'on retrouvait dans la démarche, dans les gestes, dans toute la manière d'être du jeune savant le même caractère d'élégance et de timidité féminines : sans compter qu'à première vue on devinait chez lui une nature éminemment impressionnable et nerveuse, tandis que Burckhardt avait un tempérament de fer, et se vantait lui-même de n'avoir jamais connu la nervosité.

Ce jeune savant était Frédéric Nietzsche, le poète-philosophe qui, vingt ans plus tard, devait devenir l'idole de la jeunesse allemande. Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de parler de lui, à cette même

place (1), et de signaler l'influence croissante de ses paradoxes ; mais rien de ce que j'ai dit ne saurait donner une juste idée des progrès de cette influence, ni de l'extraordinaire diversité de ses manifestations. Poèmes, romans, drames, toute la littérature allemande d'aujourd'hui porte le reflet des bizarres « paroles » de *Zarathustra*. C'est à Nietzsche que les nouveaux compositeurs allemands demandent les sujets de leur poèmes symphoniques ; et j'ai sous les yeux deux ouvrages qui sont, l'un et l'autre, des recueils de leçons faites en chaire par des professeurs de théologie sur la doctrine du *super-homme* et ses rapports avec le christianisme (2).

Aussi n'aura-t-on pas de peine à comprendre l'émotion produite en Allemagne par l'annonce de la publication de la correspondance de Nietzsche avec Jacques Burckhardt. Ce que les deux amis se sont dit dans leurs longues causeries de Bâle, personne, malheureusement, n'était plus en état de le révéler : mais on savait qu'après le départ de Nietzsche ils s'étaient écrit, que Burckhardt avait gardé de son jeune collègue le meilleur souvenir, et que Nietzsche, de son côté, citait volontiers Burckhardt et Taine comme les seuls hommes qui l'eussent bien compris. De quelles précieuses confidences devaient être remplies les lettres que s'étaient écrites, après tant d'années de vie commune et d'incessant échange d'idées, l'auteur de la *Civilisation en Italie* et l'auteur du *Crépuscule des Faux Dieux !*

Hélas ! la publication de la correspondance de Nietzsche et de Burckhardt a été pour les *nietzschéens* une cruelle déception. Une dizaine de courts billets, c'est à cela qu'elle se réduit : et l'on ne saurait imaginer rien de plus monotone, chacun des billets de Nietzsche ayant pour objet d'annoncer à Burckhardt l'envoi d'un nouveau livre, tandis que Burckhardt, dans chacune de ses réponses, se borne à remercier son ami en quelques lignes aimables et insignifiantes. Ou plutôt les remerciemens de Burckhardt ne sont pas tous insignifians : ils constituent même, à beaucoup près, la partie la plus intéressante de la correspondance. Mais ils nous prouvent combien Nietzsche se trompait en se croyant compris de son ancien collègue. La vérité est que Burckhardt, tout en appréciant son savoir et la force de son style, n'essayait même pas de le suivre dans ses excursions « au delà des limites du bien et du mal. » Et cela se devine à toutes les lignes de ses lettres, sous la bonne et cordiale politesse de leur forme : et Nietzsche lui-même paraît en

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1896, et la *Revue* du 15 mai 1897.

(2) Une excellente traduction française des écrits de Nietzsche, dirigée par M. Henri Albert, est en cours de publication à la librairie du *Mercure de France*.

avoir eu, par instans, le pressentiment, car il écrit, par exemple à Burckhardt, en lui envoyant sa *Gaie Science* : « Voici un livre dont vous ne pourrez que rire ; il est en effet tout personnel, et tout ce qui est *personnel* est, par là même, *comique*. »

Burckhardt, cependant, ne riait pas en lisant ses livres ; mais il ne les prenait pas non plus tout à fait au sérieux ; et toujours, au moment de les juger, il trouvait quelque nouvelle formule pour se récuser. « D'une façon générale, — écrivait-il le 13 septembre 1882, en réponse à l'envoi de la *Gaie Science*, — il y a dans ce que vous écrivez bien des choses (et, je le crains, les meilleures) qui passent loin au-dessus de ma vieille tête : mais, partout où je puis vous suivre, j'éprouve un sentiment rafraîchissant d'admiration pour cette richesse d'idées, à la fois si énorme et si condensée ; et je songe au bonheur que ce serait pour nous, historiens, de pouvoir considérer les choses avec votre regard. Hélas ! je dois, à mon âge, me tenir pour trop heureux d'amasser de nouveaux matériaux sans oublier les anciens, et de conduire ma voiture, en vieux cocher, le long des routes dont j'ai l'habitude. » Un an plus tard, le 10 septembre 1883, Burckhardt vient de lire la première partie de *Zarathustra*. « Pour ma part, écrit-il, je ressens un plaisir tout particulier à voir quelqu'un s'élever si haut au-dessus de mon horizon, et à l'entendre me décrire, de là, les terres nouvelles que découvrent ses yeux. J'achève alors de comprendre combien j'ai été superficiel, ma vie durant, et combien, hélas ! je le resterai toujours, car ce n'est pas à mon âge qu'on peut se changer. » A l'envoi de *Par delà le bien et le mal*, en 1886, le vieillard répond, plus nettement encore : « Je crains que vous ne vous fassiez illusion sur mes aptitudes. Des problèmes comme ceux que vous traitez, jamais je n'ai été en état de les approfondir, jamais je n'ai même pu en comprendre les prémisses. J'ai toujours été la tête la moins philosophique du monde : il n'y a pas jusqu'au passé de la philosophie qui ne me soit à peu près étranger. Lorsque, dans mon étude de l'histoire, j'ai rencontré sur ma route des idées générales, je ne m'en suis toujours approché qu'avec une extrême prudence, et je n'en ai pris que le strict nécessaire... Votre livre passe donc bien loin au-dessus de ma vieille tête ; et j'éprouve un véritable vertige quand je vois de quelle étonnante façon vous arrivez à dominer tout le mouvement de la pensée contemporaine, et à en définir chaque détail avec une variété de nuances infinie. »

Peut-être, après cela, Nietzsche était-il plus fier encore de « donner le vertige » à Jacques Burckhardt qu'il l'eût été d'être compris de

lui. Mais à ses deux envois suivants le vieux professeur bâlois ne répondit même plus, malgré les flatteuses paroles qui les accompagnaient. Et nous le regrettons d'autant plus que nous aurions été particulièrement curieux de connaître l'opinion de Burckhardt sur le *Cas Wagner :* car il avait toujours détesté la musique de Wagner, de toute la force de son enthousiasme pour Mozart et pour Haydn : mais il avait assisté, d'autre part, à la fièvre de wagnérisme de son jeune collègue, et savait quel affectueux accueil il avait longtemps reçu dans la maison de Wagner. Voici, en tout cas, comment Nietzsche s'excusait devant lui de son violent pamphlet contre l'ami de jadis :

Sils-Maria, Automne de 1888.

Très vénéré professeur,

Je prends la liberté de vous envoyer, ci-joint, un petit essai esthétique qui, bien que je l'aie écrit pour me distraire de tâches plus sérieuses, n'en doit pas moins être pris au sérieux. Vous ne vous laisserez pas un instant tromper à la légèreté et à l'ironie du ton. Et vous jugerez sans doute que j'ai le droit de parler enfin nettement de ce « cas Wagner : » le droit et même le devoir. Le mouvement wagnérien est en effet devenu un triomphe. Les trois quarts des musiciens sont entièrement gagnés ; de Saint-Pétersbourg à Paris, de Bologne à Montevideo, les théâtres ne vivent plus que de cet art-là ; tout récemment encore, le jeune empereur d'Allemagne a donné à l'affaire la signification d'une chose nationale entre toutes, et s'en est lui-même constitué le chef : voilà assez de motifs pour que j'aie le droit d'entrer dans la lice. Je reconnais, d'ailleurs, que mon petit livre, en raison du caractère européen-international du problème, aurait dû être écrit en français plutôt qu'en allemand. Mais d'ailleurs, jusqu'à un certain point, il est écrit *en français* : ou en tout cas on aurait moins de peine à le traduire en français qu'en allemand.

Mais ni l'intérêt de cette lettre, ni le charme de quelques-unes des réponses de Burckhardt ne suffisent pour donner à cette correspondance des deux amis bâlois la valeur qu'on était en droit de lui supposer. Et j'imagine que les nietzschéens ont dû éprouver une déception égale, ou peut-être plus vive encore, en lisant les lettres écrites par Nietzsche à un autre de ses amis, le baron de Seydlitz, et publiées par celui-ci dans une des dernières livraisons de la *Neue Deutsche Rundschau*. Romancier et critique de talent, M. de Seydlitz est loin d'occuper, dans le monde littéraire allemand, une situation comparable à celle de Burckhardt : mais lui aussi était depuis longtemps connu comme l'un des plus intimes confidens de l'auteur de *Zarathustra* ; et certains passages des lettres qu'il avait reçues de lui, cités par la sœur de Nietzsche

et par d'autres biographes, faisaient très vivement désirer une publication plus complète de leur correspondance.

A cette publication, M. de Seydlitz a joint encore toute la série de ses souvenirs, s'étendant sur une période de plus de dix ans. Mais ni les souvenirs, ni les lettres, ne nous apprennent presque rien qui vaille la peine d'être su. Tout au plus pouvons-nous citer, parmi les lettres, celle où Nietzsche annonce à son ami l'envoi de son *Cas Wagner*. Elle est d'autant plus curieuse que, dix ans avant de l'écrire, Nietzsche avait dit à M. de Seydlitz, tout en lui avouant qu'il avait cessé d'être wagnérien : « Que le ciel nous garde de céder jamais à la tentation d'écrire des *pasquilles* sur nos amis ! Nous avons, pour les écrire, plus de matière que les ennemis : mais par cela même nous devons prendre garde à n'en point user. » Nietzsche avait, incontestablement, plus de « matière » qu'aucun ennemi de Wagner pour écrire un « pasquille » sur son ancien ami. Il finit par céder, comme l'on sait, à la « tentation ; » et voici en quels termes, — bien loin, cette fois, de s'en excuser, — il s'en glorifiait devant M. de Seydlitz : « J'ai produit, ces temps derniers, quelques *joyeusetés*. L'une d'elles, que je prends la liberté de t'envoyer ci-jointe, s'appelle *le Cas Wagner, un problème musical.* (Les méchantes langues diront : *La Chute de Wagner*.) (1) On dit que Bülow, lui aussi, est en train de s'exercer sur le même sujet. Et le fait est que, tous deux, nous avons quelque peu vécu derrière les coulisses ! »

Dans une autre lettre, écrite en mai 1888, Nietzsche annonce à M. de Seydlitz qu'il vient de « découvrir » Turin : sur quoi il commence une longue et enthousiaste description de la capitale piémontaise, célébrant sa situation, son « zéphyr », la fraîcheur de ses nuits, son théâtre (où l'on joue *Carmen*), ses cafés, sa bibliothèque et ses librairies. « Siège de l'état-major général, » ajoute-t-il, dans son énumération des avantages de Turin, qui du reste, je dois bien l'avouer, est rédigée presque tout entière en style de Guide-Joanne.

Quant aux souvenirs de M. de Seydlitz, le seul qui ait de quoi nous intéresser est le récit d'une conversation où le futur auteur de l'*Antéchrist* nous apparaît défendant le catholicisme contre « les calomnies, non seulement stupides et ignobles, mais nuisibles, mises en circulation dans les pays protestans. » Tout le reste n'est que détails oiseux, descriptions de rencontres, de séjours en commun, de séparations, sans

(1) Il y a ici un de ces jeux de mots que Nietzsche aimait, et où d'ailleurs il excellait. *Der Fall Wagner* signifie *le Cas Wagner ; Der Fall Wagners* voudrait dire *la Chute de Wagner*.

un seul trait qui nous aide à comprendre le caractère de Nietzsche, ni même à nous représenter sa physionomie.

Encore ces souvenirs de M. de Seydlitz sont-ils une mine de renseignemens précieux en comparaison de ceux que nous offre, dans un ouvrage récent, Mlle Malvida de Meysembug, une dame qui a été, des années durant, la confidente de Nietzsche, en même temps que l'amie de Richard Wagner. Cette dame nous raconte tout au long un séjour qu'elle a fait, en compagnie de Wagner et de Nietzsche, à Sorrente, durant l'hiver de 1876 : mais elle n'a guère pris note que de ce qu'elle leur a dit, et rien n'est plus singulier que ces récits où un mot de Nietzsche, sur Gœthe, sur Cervantès, sur *Sakountala*, est aussitôt suivi d'une longue réfutation de Mlle de Meysembug. La seule conclusion à tirer de ces *Souvenirs* est que les nietzschéens se trompent en contestant l'influence exercée sur Nietzsche par un positiviste allemand, le docteur Paul Rée, auteur d'un livre sur *l'Origine des sentimens moraux*. La vérité est que cette influence a été énorme, décisive, et que durant plusieurs mois Mlle de Meysembug a vu son ami, sous l'effet des idées du médecin positiviste, se détacher successivement de toutes les croyances que, naguère, Schopenhauer et Wagner avaient fait naître en lui.

*
* *

Ainsi ces lettres, ces souvenirs, et vingt autres documens du même genre publiés dans ces derniers temps, ont pour caractère commun d'être à peu près inutiles. Ou même, s'ils ne nous apprennent rien qui puisse ajouter à la gloire de Nietzsche, quelques-uns d'entre eux risquent, par contre, de la diminuer, en nous fournissant la preuve d'un fait dont nous n'avions, jusqu'ici, que la présomption. Ils nous prouvent, en effet, qu'au moment où Nietzsche a écrit les plus fameux de ses livres, au moment où il a proclamé la « morale des maîtres, » invoqué l'avènement du « super-homme, » et renouvelé la vieille doctrine pythagoricienne de la « Grande Année, » le malheureux était déjà fou, mais positivement, matériellement fou : ce qui achève de nous mettre en méfiance contre le sérieux de ses théories. Il présentait à un degré extraordinaire les signes les plus typiques de la manie des grandeurs et de la manie des persécutions ; et bien avant la crise suprême, où sa raison a définitivement sombré, un bouleversement complet s'était produit en lui, qui avait eu pour résultat de déplacer, si je puis dire, le point de vue de sa pensée, pour concentrer celle-ci, tout entière, sur lui-même.

« Venez me voir à Sorrente, écrivait-il à M. de Seydlitz en 1877 : vous trouverez un homme très simple, et qui n'a pas une bien haute opinion de lui. » Quelques années plus tard, le même homme engageait son ami à aller en pèlerinage à Rapallo, « ce lieu sacré où est né le livre des livres, *Zarathustra*. » Il écrivait à M. de Seydlitz : « Entre nous soit dit, il n'est pas impossible que je sois le premier philosophe de ce temps, ou plutôt quelque chose de plus, et que je constitue le lien décisif et mystérieux qui relie l'un à l'autre deux milliers d'années. » Passant par Florence, dans l'automne de 1885, il racontait qu'il avait vu un astronome italien qui savait par cœur son *Humain, Trop humain*. Une autre fois il se demandait « quelle Sibérie assez terrible l'Europe allait pouvoir inventer » pour l'y exiler. Et il avouait que son « ressentiment » contre l'esprit allemand lui venait du peu de succès de ses livres en Allemagne : « L'atmosphère morale de ce pays souffle contre moi, cela n'est pas douteux. »

Mais voici qui est encore plus caractéristique : ce sont des réflexions de Nietzsche sur Heine, Byron et Shakspeare, citées par Mme Fœrster-Nietzsche dans une très intéressante étude sur les diverses influences qu'a subies son frère (1).

La plus haute image du poète lyrique — écrit Nietzsche, — c'est Henri Heine qui me l'a donnée... Et comme il possédait sa langue allemande! Heine et moi, nous sommes à beaucoup près les premiers artistes de la langue allemande : un jour viendra où tout le monde le dira.

Du Manfred de Byron je suis proche parent. Je sens dans mon âme les mêmes abîmes... Les Allemands sont incapables de toute conception de la grandeur : preuve, Schumann. J'ai, par mauvaise humeur contre ce doucereux Saxon, composé une *Contre-ouverture pour Manfred*, dont Hans de Bulow m'a dit que jamais rien de pareil n'avait été fait en musique.

Quand je cherche ma plus haute formule pour définir Shakspeare, je trouve toujours celle-ci : qu'il a pu concevoir le type de César. Un tel type, on ne le devine pas : on l'est ou on ne l'est pas. Le grand poète ne crée que de sa propre réalité, jusqu'au point où il ne parvient plus à se tenir en dehors de son œuvre... Quand j'ai jeté un coup d'œil dans mon *Zarathustra*, je marche, une demi-heure, de long en large, dans ma chambre, incapable de maîtriser les sanglots qui m'étranglent... Je ne connais pas de lecture plus déchirante que celle de Shakspeare : combien un homme doit avoir souffert pour devoir se divertir de cette façon!.. Pour concevoir Hamlet, il faut être philosophe... Et je suis instinctivement sûr que lord Bacon est l'auteur de cette littérature extraordinaire... Après tout, que savons-nous de lord Bacon? Et puis au diable, messieurs les critiques! Supposons que j'aie baptisé mon *Zarathustra* d'un nom étranger, que je l'aie, par exemple, signé Richard

(1) L'étude de Mme Fœrster-Nietzsche sert de préface à une traduction allemande de l'ouvrage de M. Henri Lichtenberger sur *la Philosophie de Nietzsche*.

Wagner : toute la pénétration de deux milliers d'années n'aurait pas suffi à faire deviner que l'auteur d'*Humain, Trop humain* était aussi le visionnaire de *Zarathustra*.

Pas n'est besoin de voir de la folie partout pour en voir dans cette maladive hypertrophie de la personnalité. Et bien que les phrases qu'on vient de lire datent, pour la plupart, des trois dernières années de la carrière de Nietzsche (qui sont d'ailleurs celles où il a écrit la *Généalogie de la Morale*, *le Cas Wagner*, *le Crépuscule des Faux Dieux*, *l'Antechrist* et une partie de *Zarathustra*), on ne tarde pas à s'apercevoir, en y regardant de plus près, que cette folie existait déjà en germe, chez le poète-philosophe, dix ans auparavant. Qu'on se rappelle, seulement, les détails de sa liaison et de sa rupture avec Richard Wagner. « J'ai conclu une alliance avec Wagner, — écrivait-il à un ami en 1872 ; — tu ne peux te figurer combien, à présent, nous sommes voisins l'un de l'autre, et combien nos plans se touchent de près. » Il avait alors un peu plus de vingt-cinq ans, sortait de l'école, et n'avait encore rien écrit que son essai sur la *Naissance de la Tragédie* ; et déjà il se considérait comme l' « allié » de Richard Wagner ! Mais rien n'est plus instructif, à ce point de vue, que l'étude publiée par Mme Fœrster-Nietzsche en tête de la traduction allemande de l'ouvrage français de M. Lichtenberger. Nous y découvrons que, tout au long de sa vie, dès que Nietzsche s'attachait à un homme ou à une doctrine, son premier soin était de protester contre tous ceux qui, avant lui, s'y étaient attachés. Philologue, il ne cesse point d'affirmer que lui seul s'entend à la philologie. Admirateur de Schopenhauer, il n'admet pas que personne autre ait le droit de l'admirer. Et quand il devient wagnérien, il s'empresse de déclarer que les wagnériens sont des sots, dont « aucun n'est mûr pour comprendre *Opéra et Drame*. »

C'est en pleine folie que Nietzsche a prêché sa « morale des maîtres, » écrivant, par exemple : « Voici la nouvelle loi, ô mes frères, que je décrète pour vous : Devenez durs ! » Ou encore : « Qui atteindra quelque chose de grand, s'il ne se sent pas la force et le goût d'infliger de grandes souffrances ? » C'est en pleine folie qu'il s'est amusé à insulter Jésus-Christ et le Christianisme, leur prodiguant de lourdes et grossières railleries que j'avoue que je ne puis lire sans en être ému : car je me souviens que, au même moment, le pauvre Nietzsche s'enorgueillissait d'avoir « l'esprit parisien, » et déclarait que ses livres « étaient écrits en français. »

Et la part de folie, chez Nietzsche, est d'autant plus évidente, que

les récits de Mme Fœrster-Nietzsche nous montrent en lui, sous le « super-homme », sous l'ennemi acharné de la compassion et de la bonté, un brave homme dans toute l'étendue de ce mot, bon fils, bon frère, bon ami, excellent patriote, charitable au point de se dépouiller de tout, compatissant au point que la pensée de la souffrance d'autrui lui était plus douloureuse que ses propres souffrances. Jamais il n'y eut un fossé aussi profond entre le cœur et l'esprit d'un homme : mais c'est que le cœur était sain, et l'esprit malade, en proie déjà au mal qui devait, un jour, le détruire tout à fait.

Est-ce donc à dire que les œuvres de cet esprit malade n'aient d'autre valeur que celle d'un document pathologique? Je ne crois pas que personne puisse aller jamais jusqu'à le prétendre. Il y a dans ces œuvres, même dans les plus folles, une foule de pensées profondes ou charmantes; mais surtout il y a en elles une forme poétique vraiment merveilleuse, à la fois colorée et musicale, avec des élans lyriques comme je n'imagine pas qu'on en puisse trouver chez aucun autre poète. Le génie, chez Nietzsche, a coexisté quelque temps avec la folie. N'a-t-il pas coexisté de la même façon chez Jean-Jacques Rousseau? M. Lombroso cite souvent, trop souvent, le cas de certain pensionnaire d'une maison de santé qui, assassin et fou, aurait écrit quelques pages remarquables : il pourrait tout aussi bien, pour varier ses exemples, citer le cas de l'auteur de *Zarathustra*. Et cela ne prouve nullement que le génie soit le résultat de la folie, pas même chez les hommes de génie qui se trouvent être fous. Mais cela prouve que les œuvres de génie doivent être lues, parfois, avec précaution, et qu'on doit se garder d'y admirer également ce qui vient du génie et ce qui vient d'ailleurs. Qui sait si le plus sage parti à prendre, en face des œuvres de Nietzsche, n'est pas celui qu'avait pris en face d'elles le vieux Jacques Burckhardt, quand, après en avoir goûté l'agrément poétique, il se résignait à ne pas essayer d'en comprendre le fond, jugeant que l'auteur, décidément, « passait trop loin au-dessus de sa tête. »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

Le gouvernement parlementaire, partout où il existe sur le continent européen, traverse une crise plus ou moins grave suivant les endroits, mais généralement inquiétante. Après l'Autriche-Hongrie et l'Italie, le mal atteignait hier la Belgique, et il s'y manifestait par un des accès les plus violens que l'on ait encore constatés. Nous n'y avons pas tout à fait échappé, et il s'en faut de beaucoup que la situation ait chez nous un caractère normal et sain; mais peut-être pouvons-nous dire de nous ce qu'un psychologue disait de lui-même en faisant son examen de conscience : « Je suis très sévère quand je me juge, et plus indulgent quand je me compare. » Cette indulgence toute relative est d'ailleurs la seule à laquelle nous ayons droit. Notre parlement vient, en effet, de se séparer, après une année de session qui, au point de vue du rendement législatif et politique, doit être tout juste estimée à zéro. Jamais encore on n'avait vu aussi radicale impuissance. La Chambre de 1898 n'a même pas inventé un budget, et c'est pourtant en matière budgétaire qu'elle avait fait espérer et même promis les plus merveilleuses innovations. Nous l'aurions excusée si, nouvelle venue, elle avait expédié à la hâte le budget de 1899, afin de prendre tout le temps d'étudier celui de 1900; mais, loin de là! elle est restée onze mois appesantie sur le budget de 1899; elle ne l'a voté qu'avec cinq douzièmes provisoires; elle y a longuement travaillé; elle s'y est péniblement épuisée; le tout en pure perte, car ce budget ressemble absolument à ceux qui l'ont précédé, — et il n'en sera pas autrement de celui de 1900. Nous connaissons déjà celui-ci. La Chambre, en votant les quatre contributions à la vieille mode, s'est interdit la possibilité d'y introduire la plus

petite réforme. Les réformes sont toujours pour l'année prochaine. La Chambre ne change donc rien, si ce n'est les ministères; mais elle en fait une si abondante consommation qu'en une seule année elle en a déjà vu quatre. D'abord celui de M. Méline, qui était là au moment des élections, et que le parti progressiste a laissé si maladroitement s'en aller. Puis celui de M. Brisson, qui a été le triomphe des radicaux. En troisième lieu celui de M. Charles Dupuy, qui a occupé la place vaille que vaille, sans programme et sans politique, et dont on n'a su que dire jusqu'au jour où il est tombé : alors, tout le monde en a dit du mal. Enfin celui de M. Waldeck-Rousseau. Que de changemens en douze mois! Mais tant de changemens dans les personnes n'en ont produit aucun dans les choses. Sur les questions fondamentales qui sont posées depuis plusieurs années, tous les gouvernemens qui se sont succédé ont imité de Conrart le silence prudent. La Chambre n'a pas été moins silencieuse en ce qui touche ces questions : en revanche, elle est devenue, en toute autre matière, si bruyante et si tumultueuse, qu'on ne s'y entend plus et qu'il est presque impossible d'y parler. La machine grince, crie, crache, et d'ailleurs ne produit rien. Tous les partis en souffrent, mais, de tous, celui qui a perdu davantage est certainement le parti modéré ou progressiste, qui, n'ayant pas su reconnaître ses chefs ou s'en étant dégoûté, est devenu pour les radicaux et pour les socialistes une proie facile. Il y a là un très grand danger. M. Méline, dans un banquet qui lui a été offert par le haut commerce parisien, l'a dénoncé avec prévoyance et tristesse, en disant que nous nous acheminions vers le point où est aujourd'hui la Belgique. Et quel mal sévit actuellement sur un pays aussi bien doué du côté de l'intelligence et du caractère? Il n'est autre que la disparition du parti libéral et modéré. Depuis lors, la Belgique n'a plus que deux partis, le parti catholique qui s'est installé au pouvoir il y a une quinzaine d'années, et le parti socialiste dont les forces augmentent tous les jours. Il n'y a plus en face l'un de l'autre que deux groupes extrêmes, sans tampon intermédiaire pour modérer les chocs trop violens, sans refuge où le pays pourrait trouver un jour quelque sécurité ou quelque repos. La disparition du parti libéral a été un immense malheur pour nos voisins, comme il le serait pour nous. Voyons un peu ce qui se passe chez eux.

Les scandales de la Chambre belge, scandales sans précédens, ont fait tant de bruit que, pendant quelques jours, ils ont accaparé toute l'attention. Ceux qui n'étaient pas au fait de ce qui se préparait depuis

longtemps déjà ont pu croire à une explosion spontanée. En réalité, rien n'a été moins spontané que le tumulte belge, et nous n'en voulons d'autre preuve que la rapidité et la facilité avec lesquelles il a pris fin, ou du moins a été suspendu, aussitôt que le mot d'ordre en a été donné. En France, une tempête aussi violente, si on avait l'imprudence de la soulever, ne se calmerait certainement pas aussi vite. L'émeute a sillonné les rues de Bruxelles, le sang a même coulé assez abondamment, et le lendemain il n'y paraissait plus, sauf à la devanture de quelques magasins qui était brisée. Il n'a fallu, pour déchaîner tant de colères, qu'un projet de loi électorale mal venu; mais il a suffi de retirer ou de laisser tomber le projet pour apaiser les colères, raviver l'espérance, et rétablir un calme auquel il ne faudrait pourtant pas trop se fier.

La dernière réforme électorale en Belgique date de 1893 : on est passé alors d'un régime censitaire fort restreint à un autre où l'on a essayé de tempérer le suffrage universel au moyen du vote plural accordé à certains électeurs. Dès cette époque, et même avant, le système de la représentation proportionnelle avait des partisans convaincus, quelques-uns très distingués, à la tête desquels il faut mettre M. Beernaert, ancien président du Conseil, aujourd'hui président de la Chambre, homme de grand bon sens et de haute expérience, qui malheureusement se montre fatigué de la lutte, ne l'ayant d'ailleurs jamais aimée, et tourne de plus en plus au philosophe politique. Non pas qu'il s'abstienne de tout effort pour faire prévaloir ses idées : l'année dernière, il a fondé avec des hommes venus de tous les points de l'horizon, catholiques, libéraux et même socialistes, une Ligue de propagande en faveur de la représentation proportionnelle, ou, comme on dit par abréviation en Belgique, de la R. P. D'autres, comme M. Wœste, sont partisans du vote uninominal, c'est-à-dire de ce que nous appelons le scrutin d'arrondissement. La Belgique pratique le scrutin de liste. M. Wœste, on le sait, est un des hommes les plus écoutés, mais aussi les plus ardens et les plus passionnés du parti catholique, et, bien qu'elle soit très combattue, son autorité reste grande parmi ses amis. Il n'est pourtant parvenu à faire accepter le scrutin uninominal qu'à un assez petit nombre d'entre eux. Quant aux libéraux et aux socialistes, ils ont été jusqu'à ces derniers temps partagés : toutefois, la plupart inclinent vers la représentation proportionnelle; mais ils voudraient l'appliquer au suffrage universel pur et simple. La vie politique est très intense chez nos voisins. Il s'y est formé une grande quantité d'Associations et de Ligues combattant

chacune pour tel ou tel système électoral. Sur un seul point tout le monde est d'accord, à savoir sur le régime actuel qui, de l'aveu général, n'est plus viable et doit être modifié.

Les catholiques eux-mêmes sont de cet avis, et ce n'est pas, on peut le croire, par défaut de reconnaissance envers un mode électoral qui leur a donné jusqu'à ce moment de si grandes victoires, mais par une crainte de plus en plus éveillée de voir ces victoires prendre fin. La durée excessive, la quasi-perpétuité des catholiques au pouvoir a exaspéré les autres partis, surtout les libéraux et les radicaux. Ils n'acceptent pas leur défaite, en quoi on ne peut que les approuver : le parti catholique lui-même, s'il était sage et prévoyant, comprendrait combien est utile, et même nécessaire, la reconstitution d'un parti libéral, modéré ou progressiste. Il n'a malheureusement rien fait jusqu'à ces derniers temps pour la faciliter, et, dans sa conduite quotidienne, il a paru s'appliquer plutôt à poursuivre l'écrasement des vaincus. Qu'en est-il résulté? Les libéraux, réduits à servir d'appoint dans une coalition politique, ont hésité d'abord entre les catholiques et les socialistes; ils se sont divisés en deux groupes, dont le premier inclinait dans un sens et le second dans l'autre; mais peu à peu ils se sont presque tous rapprochés des socialistes, par une de ces alliances qu'assurément nous n'approuvons pas, et qui consistent à dire qu'on garde ses principes, ses idées, son programme, tout en travaillant provisoirement avec l'ennemi d'hier et de demain contre l'ennemi du jour. Un d'eux est allé jusqu'à déclarer qu'il s'allierait avec le diable contre le gouvernement actuel. Le renverser ne paraissait pas chose impossible. Sur le terrain parlementaire, sans doute il est très fort, car il dispose d'une majorité de 112 voix contre 40; — ces 40 voix se décomposent en 28 socialistes et 12 radicaux; — mais, sur le terrain électoral, la situation est tout autre. Ce qui condamne le système électoral de la Belgique, et ce qui en rend la réforme absolument indispensable, c'est que cette énorme supériorité parlementaire des catholiques sur leurs adversaires ne correspond en rien à la force réelle et proportionnelle des partis. Aux dernières élections, les catholiques ont eu 993 857 voix, et les non-catholiques 936 237. La différence n'est guère que de 57 500 : elle n'est pas assez considérable pour qu'on ne puisse pas la déplacer. Quoi qu'il en soit, étant donné ces chiffres, quelle devrait être aujourd'hui la statistique parlementaire, si les partis étaient représentés à la Chambre dans la proportion où ils existent dans le pays? Il y aurait environ 78 catholiques et 74 non-catholiques. On est tellement loin de compte, et il y a une

si évidente iniquité dans la répartition actuelle, que la réforme s'impose. Les catholiques intelligens la désirent eux-mêmes, craignant de voir un jour ou l'autre, et sans doute un jour prochain, la roue de la fortune électorale les faire tomber dans le quasi-néant parlementaire où sont aujourd'hui leurs ennemis. Il ne faudrait pas grand'-chose pour cela, surtout avec le scrutin de liste. A Bruxelles, par exemple, il peut faire entrer d'un seul coup 18 socialistes ou radicaux à la Chambre, et à cet exemple il serait facile d'en joindre d'autres pour faire sentir combien est instable et fragile la situation d'un parti en apparence si puissant.

C'est pourquoi la réforme électorale est depuis quelque temps déjà à l'ordre du jour. On a vu se produire, tout au début de l'année courante, une crise ministérielle, premier incident d'une campagne qui commençait, et qui devait être fertile en surprises : de toutes ces surprises, celle de janvier, si elle n'a pas été la plus grave, a été du moins une des plus singulières. Deux ministres très importans, M. de Smet de Naeyer, ministre des Finances et président du Conseil, et M. Nyssens, ministre de l'Industrie et du Travail, ont donné leur démission. Pourquoi? Le ciel paraissait serein; rien n'annonçait l'orage. La brusque décision de MM. de Smet de Naeyer et Nyssens a été pour tout le monde un choc imprévu. Que se passait-il donc? Il s'agissait d'un dissentiment relatif à la réforme électorale. Le Roi, — on peut le dire sans manquer à aucune convenance, car le fait a été aussitôt de notoriété universelle, — le roi Léopold s'était déclaré partisan du scrutin uninominal, et voulait en faire le principe de la réforme future. Il a fait appeler au Palais MM. Helleputte et de Broqueville, partisans connus du scrutin uninominal, et tout le monde a été convaincu qu'ils en sortiraient avec un portefeuille. Mais il n'en a rien été, et l'étonnement a commencé lorsqu'on a appris que le successeur de M. de Smet de Naeyer aux Finances était M. Liebaert, et celui de M. Nyssens au Travail et à l'Industrie, M. Cooreman. L'un et l'autre sont partisans du scrutin de liste aussi bien que leurs prédécesseurs. Le nouveau président du Conseil, M. Vandenpeereboom, choisi dans l'ancien cabinet dont il faisait déjà partie, est également favorable au scrutin de liste. Alors, que signifiait cette petite révolution de Palais? En somme, le Roi avait eu une velléité, puis il avait hésité au moment de l'exécution, et reculé devant le pas à franchir. C'est qu'aussitôt une vive opposition contre le scrutin uninominal s'était manifestée dans presque tous les partis. L'*Association libérale* (radicale), la *Ligue libérale* (modérée), le *Parti*

ouvrier (socialiste), enfin les hommes les plus marquans de la majorité catholique, à l'exception de M. Wœste, étaient ouvertement hostiles et se montraient prêts à ouvrir le feu. Il était évident qu'à tort ou à raison le scrutin uninominal ne serait pas accepté, et qu'il provoquerait contre lui, dans les partis les plus divers, une coalition de tous les intérêts lésés, fait peut-être regrettable, mais trop général pour qu'on n'en tînt pas compte. Nous sommes habitués en France au scrutin uninominal, et, sans donner notre système électoral pour modèle, il est permis de dire qu'au point de vue de la représentation de toutes les opinions, il est préférable au système belge d'aujourd'hui. Sans doute, dans chaque arrondissement, la majorité seule est représentée, mais l'opinion qui est en minorité dans l'un conserve la chance d'être en majorité dans l'autre, et cette chance se multiplie par le très grand nombre des circonscriptions indépendantes les unes des autres : en Belgique, au contraire, du moins dans les circonscriptions où le scrutin de liste est appliqué, car il ne l'est pas dans toutes, on opère en bloc sur de plus grands espaces et de plus grandes masses, et une même majorité écrase les minorités sur tous les points à la fois. Au surplus, l'empirisme politique tient une très grande place dans notre système, et nous comprenons que les Belges en cherchent un meilleur.

Seulement, ils ne l'ont pas encore trouvé, et le ministère paraît s'y être ingénié en pure perte. Depuis longtemps on n'avait pas vu un aussi impétueux mouvement d'opinion que celui qui s'est déchaîné contre son projet, et il n'y a pas exagération à dire qu'à un moment la crainte d'une révolution a pu se présenter aux esprits. Peut-être cette crainte a-t-elle été le commencement de la sagesse. De même que le Roi avait reculé, mais adroitement et sans bruit, au mois de janvier dernier, le ministère a reculé à son tour, mais avec moins d'adresse, et au milieu d'un tel tapage qu'on n'avait pas encore entendu le pareil. Les fautes les plus courtes étant les meilleures, il faut féliciter le gouvernement d'avoir cédé : probablement il ne s'est pas sauvé lui-même, au moins pour bien longtemps, mais il a sauvé la monarchie. Nous ne raconterons pas les scènes qui se sont déroulées, soit au parlement, soit dans la rue ; les journaux en ont été remplis. Radicaux et socialistes ont jugé que tous les moyens étaient bons pour étouffer un projet dont ils ne voulaient même pas permettre la discussion. Le Roi a été l'objet en pleine Chambre des plus indignes outrages, sans que son irresponsabilité constitutionnelle ni même sa dignité d'homme et de souverain aient été défendues et protégées. Quant au tapage, l'insuffisance des

gosiers l'a fait renforcer par l'intervention du cor de chasse. On a fini par en venir aux mains. Ce sont là les aménités actuelles du parlementarisme. Plût au ciel que le mal se fût cantonné dans l'enceinte de la Chambre! Malheureusement, il s'est répandu au dehors; il y a eu quelques morts et beaucoup de blessés. Et ce n'était qu'un commencement : on annonçait la grève générale afin de mettre les ouvriers, bientôt affamés, au service de l'émeute. C'était la révolte déclarée de la minorité contre la majorité et la pression de la rue sur le parlement, c'est-à-dire le recours aux procédés les plus révolutionnaires. Quelque peu d'estime que nous fassions de la Chambre qui siège au Palais-Bourbon, elle nous a du moins épargné ce spectacle, et nous aimons à croire que, chez nous, l'esprit public ne le tolérerait pas; il a eu jusqu'ici d'autres moyens de s'exprimer.

Mais quel était le projet ministériel, et quel but poursuivait le ministère en le présentant? Le projet était simple : il introduisait la représentation proportionnelle dans les circonscriptions électorales qui nomment plus de six députés et de trois sénateurs. Le but était, ou du moins il semble avoir été de donner quelques satisfactions aux libéraux, dans l'espoir de dénouer leur coalition avec les socialistes et de les ramener dans d'autres voies. Le projet s'est trouvé insuffisant, et le but a été complètement manqué.

Le projet ne reposait sur aucun principe, et n'était autre chose qu'un expédient. Il y a des expédiens heureux; celui-ci n'a pas été du nombre. Sur 41 circonscriptions dont se compose l'échiquier électoral de la Belgique, le projet du gouvernement n'introduisait la représentation proportionnelle que dans 7, à savoir Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Louvain, Mons et Charleroi. Pourquoi seulement dans ceux-là et non pas dans les autres? Il semble que, si la représentation proportionnelle est bonne quelque part, elle doive l'être partout, partout au moins où les élections se font au scrutin de liste, car rien n'est plus varié que la géographie politique de la Belgique, et il y a des circonscriptions qui ne nomment qu'un député, tandis que d'autres en nomment jusqu'à 18. C'est un mélange singulier du scrutin uninominal et du scrutin de liste. Dans les petits arrondissemens ruraux, où l'influence du clergé est prépondérante, la majorité est catholique. Aussi le projet ministériel n'y touchait pas; et, à vrai dire, il n'introduisait l'innovation de la représentation proportionnelle que dans celles qu'il craignait de perdre. Il espérait y conserver par ce moyen un certain nombre de représentans de ses idées, et, pour ce qui est des autres, en assurer la plus large part aux libéraux. Rien

n'est plus décevant que les calculs et les pointages électoraux : nous avons vu dans notre propre histoire, notamment sous la Restauration, des lois, faites pour produire un certain effet, en produire un tout opposé. L'expérience seule aurait pu montrer en Belgique dans quelle mesure les prévisions gouvernementales étaient destinées à se réaliser, et l'expérience ne sera pas faite. Mais enfin, en prenant les chiffres des dernières élections, voici à quels résultats on arriverait par l'application opposée du projet de loi : les libéraux gagneraient 11 voix; les socialistes perdraient sur un point, se rattraperaient sur un autre, et finalement conserveraient leur contingent d'aujourd'hui. Il semble donc que les catholiques se dépouillaient eux-mêmes de 11 sièges pour les abandonner aux libéraux, ce qui doublait presque leur lot actuel.

N'était-ce pas tout profit pour eux? C'est là-dessus que comptaient les catholiques pour les détacher des socialistes et les reconstituer à l'état de parti autonome, intention qui peut-être était bonne, mais qui n'a pas été comprise. Les libéraux étaient déjà engagés trop à fond avec les socialistes pour rompre une alliance dont ils comptaient, au surplus, retirer des avantages supérieurs à ceux qu'on leur offrait. Le mécontentement avait été trop vif chez eux, et les vexations endurées avaient été trop ardemment ressenties, pour qu'un simple rameau d'olivier, un peu mesquin et équivoque, suffît à apaiser leurs esprits courroucés. Au reste, et toujours en raisonnant sur les dernières statistiques électorales, l'application du projet du gouvernement consolidait, tout en la diminuant un peu, la majorité catholique; or, libéraux et socialistes nourrissent l'espoir de la renverser. Ils se trompent peut-être; mais, au moment où le projet ministériel est venu les surprendre, ils étaient décidés à jouer sur cette carte leur fortune politique, et ils avaient mis déjà trop d'emportement dans leur campagne pour en modifier tout d'un coup ou même en modérer la direction. Ils veulent sans doute une réforme électorale, mais une autre que celle de M. Vandenpeereboom. Ils demandent l'application de la représentation proportionnelle, non pas à sept circonscriptions, mais à toutes, et les radicaux la réclament avec eux. Quant aux catholiques, ils sont divisés. On a reproché à M. Vandenpeereboom de n'avoir consulté sérieusement personne avant d'arrêter son projet. Il a fait venir chez lui ses amis par groupes, ou, comme on a dit, par petits paquets; mais il leur a fait part de ses résolutions beaucoup plus qu'il ne leur a demandé ce qu'ils en pensaient. Aujourd'hui, même dans le parti catholique, les partisans du projet ne sont pas en majo-

rité. Quant à ses adversaires, les uns, comme M. Wœste, réclament le scrutin uninominal, et les autres, comme M. Théodor, député de Bruxelles, se rapprochant des radicaux et des socialistes, proposent d'étendre la représentation proportionnelle à l'ensemble du pays. Il faut joindre à ces derniers les catholiques démocrates de l'abbé Daens. C'est M. Théodor, on s'en souvient, qui a détendu la situation en disant que le projet gouvernemental n'était pas intangible, et qu'il avait pour son compte l'intention d'y proposer un amendement qui ne déplairait pas aux gauches. M. Vandenpeereboom n'a fait aucune opposition, aucune objection; bien au contraire, il a accepté avec empressement le moyen de salut, ou de sauvetage, qui s'offrait à lui. Il a été convenu qu'on nommerait une commission de 15 membres, composée de 10 députés de la droite et de 5 de la gauche, et que cette commission étudierait sans exception tous les projets de réforme qui avaient déjà été présentés, ou qui pourraient l'être. Celui du gouvernement ne semble devoir figurer dans cette nomenclature que pour mémoire. M. Vandervelde, chef parlementaire des socialistes, parlant cette fois, et avec une certaine solennité, au nom de toutes les gauches, ou, comme il a dit, de la gauche, s'est rallié à cette manière de procéder. Il a annoncé en même temps qu'il proposerait à la commission une espèce d'appel au peuple ou de *referendum*. — Soit, a répondu M. Vandenpeereboom; je me contente de faire mes réserves sur le fond. — Tous les projets possibles et imaginables pourront donc se produire devant la commission des Quinze, et elle s'est trouvée saisie de plusieurs avant d'exister. Aboutira-t-elle? C'est la question qui se pose, et que nous ne nous chargeons pas de trancher.

Toutefois, à cette bonne nouvelle, l'ordre s'est rétabli comme par miracle dans les rues de Bruxelles; la satisfaction a reparu sur les visages; la Maison du Peuple, qui est quelque chose comme notre Bourse du Travail infiniment développée et agrandie, a pris un aspect de fête; dans tous les meetings, radicaux et socialistes ont célébré leur victoire avec des sentimens où la bonne humeur et la confiance semblaient dominer. Le ministère avait cédé, tout était à la joie. Cela ressemblait un peu au baiser Lamourette qui a mis un si beau jour dans notre histoire : espérons que la ressemblance ne s'étendra pas au lendemain.

En Italie, où s'est produite également une manœuvre d'obstruction, les choses ne se sont pas passées de même. Le ministère n'a pas cédé; il a prorogé la Chambre, et l'a envoyée en congé. Cette mesure qui,

dans d'autres circonstances, aurait pu causer une très vive émotion, ne parait pas en avoir produit beaucoup. Non pas que le procédé du gouvernement italien soit recommandable; s'il est légal, c'est bien tout juste, et, à parler franchement, il ressemble à un tour de passe-passe; mais il faut avouer que l'attitude de l'opposition était devenue intolérable, et qu'elle avait mis le gouvernement et la majorité dans le cas de légitime défense. Car enfin la question est celle-ci : — Dans un gouvernement parlementaire, c'est-à-dire dans un gouvernement où la majorité fait la loi, la minorité a-t-elle le droit de se substituer à la majorité par l'obstruction, c'est-à-dire, par la violence, et de faire la loi à sa place, ou de l'empêcher de la faire ? — L'obstruction systématique, surtout lorsqu'elle emploie certains procédés brutaux et dépasse certaines limites, est la négation même du gouvernement parlementaire. Elle le rend impraticable. En Angleterre, on a résolu la difficulté par une réforme du règlement; mais encore faut-il que le nouveau règlement soit respecté. Le jour où il ne l'est pas, et où l'obstruction ne s'arrête plus devant rien, que faire ? Nous sommes partisans du régime parlementaire, à la condition pourtant qu'on lui permette de fonctionner; sinon, il aboutit à l'absence même de gouvernement, c'est-à-dire à l'anarchie. Il a été inventé autrefois dans une société aristocratique, où des hommes qui aimaient assez la discussion pour se soumettre à ses lois, et d'ailleurs bien élevés, pouvaient discuter entre eux les intérêts de l'État sans se prendre de querelle, s'interdire mutuellement la parole et en venir aux voies de fait. Mais, si, dans une Chambre, on ne peut plus parler, soit parce qu'on vous y coupe systématiquement la parole, soit parce qu'il y a quelqu'un qui veut la garder toujours ; si, à la moindre contradiction, on se livre à des grossièretés; si, après les grossièretés de langage, on passe aux coups; si plusieurs malheureux se retirent de la bagarre pantelans et sanglans ; enfin, si l'on rend les votes, c'est-à-dire les résolutions finales, impossibles; c'en est fait du régime parlementaire. Il faut chercher autre chose. Tout pays, en effet, a le droit de vivre, et si, tel qu'on le pratique, le gouvernement parlementaire menace de devenir pour lui une cause de mort, on comprend qu'il aime mieux supprimer le gouvernement parlementaire. Le général Pelloux s'est borné à tricher avec lui un peu. Au point de vue moral, cela ne vaut pas mieux : mais il y a eu des circonstances atténuantes.

Nous n'avons pas à discuter la politique du général Pelloux ; autrement, nous aurions le regret de ne pas la trouver très habile. Les projets de loi qu'il a présentés, et qui ont pour but de garantir la sûreté

générale au détriment de quelques libertés, sont-ils vraiment nécessaires? Cela est douteux. On aurait compris qu'ils fussent votés au lendemain des graves événemens qui se sont produits l'année dernière dans plusieurs villes d'Italie, et surtout à Milan. Aujourd'hui, il est bien tard; l'ordre est rétabli; et, si l'on a pu se passer de ces lois de salut public jusqu'au moment présent, on ne voit pas très bien pourquoi on ne pourrait pas s'en passer plus longtemps. L'Italie est redevenue calme. S'il y a encore de l'agitation dans certains esprits, peut-être le gouvernement aurait-il pu l'apaiser par une amnistie sérieuse et sincère, et ce n'est pas une heureuse mesure que celle qui a refusé à cinq ou six personnes la restitution de leurs droits politiques. Une politique plus généreuse aurait été aussi plus prudente; elle aurait empêché les scènes déplorables qui se sont passées à Montecitorio. La prorogation des Chambres ne peut d'ailleurs pas être indéfiniment maintenue; il faudra bien qu'un jour ou l'autre, ministère et parlement se retrouvent en présence, et le tête-à-tête qu'on leur aura ménagé ne semble pas devoir être plus cordial que celui à propos duquel la séparation a eu lieu. Ceci dit, nous répétons que l'entêtement obstructionniste de l'opposition atténue la responsabilité du ministère. Que ses lois fussent bonnes ou non, il avait le droit de les présenter, de les faire discuter, de les faire voter. La majorité n'était pas douteuse : dans le cas contraire, la minorité ne se serait pas opposée au scrutin. Au surplus, au mois de mars dernier, le général Pelloux avait demandé à la Chambre d'approuver le principe de ces lois, et la Chambre l'avait fait par un vote qui n'a pas perdu sa portée morale. L'obstruction de la minorité est donc incorrecte au premier chef, inconstitutionnelle et révolutionnaire. Mais que dire du moyen employé par le général Pelloux pour s'en débarrasser? L'usage s'est établi pour le gouvernement, en l'absence des Chambres et en cas de nécessité urgente, de procéder par décrets sur des matières qui, légalement, devraient être soumises au pouvoir parlementaire : aussitôt que le parlement est réuni, ces décrets lui sont présentés afin qu'il les adopte, ou qu'il les rejette. Il va sans dire qu'ils continuent d'être appliqués en attendant. Qu'a fait le général Pelloux? Il a mis la Chambre en congé pour huit jours, et a fait signer par le Roi un décret décidant que les lois de sûreté publique seraient appliquées à partir du 20 juillet. La Chambre a ensuite repris sa session et le général Pelloux n'a pas manqué de lui soumettre son décret afin qu'elle l'approuvât. Si la Chambre pouvait se prononcer, elle ratifierait certainement le décret ; ce serait pour elle une manière de voter les lois;

mais l'opposition, qui l'a d'abord empêchée de les voter directement, a pris le parti de l'en empêcher aussi par le vote indirect du décret, et c'est alors qu'elle s'est livrée à des scènes de violence matérielle qu'on ne connaissait pas encore à Montecitorio : plusieurs députés en sont sortis dans un triste état. Le gouvernement a prorogé la Chambre une seconde fois, et sans doute pour longtemps. Le décret reste ce qu'il est : mieux aurait valu ne pas le soumettre à la ratification parlementaire, puisque, par un cas de force majeure, si l'on veut, cette ratification ne devait pas se produire. En décidant que les lois n'entreraient en vigueur que le 20 juillet, le gouvernement entendait à coup sûr que la ratification du décret aurait lieu avant cette époque ; dès lors, on ne serait sorti de la voie légale, à supposer qu'on en fût sorti, que pour y rentrer immédiatement. Mais cet espoir a été déçu. Il serait difficile de dire quel est le vainqueur et quel est le vaincu dans cette affaire : la vérité est que tout le monde se trouve dans une situation fausse, et le seul désir qu'on puisse exprimer est que le général Pelloux n'ait pas besoin d'appliquer les lois qu'il a décrétées. C'est sans doute le parti qu'il prendra, à la réflexion.

Mais le mal que, par ces procédés, on fait au gouvernement parlementaire, ou qu'il se fait à lui-même, est incommensurable. Nous ne sommes pas bien sûrs que ce gouvernement existe à Berlin : aussi n'y va-t-il pas trop mal. Partout ailleurs, sauf peut-être de l'autre côté de la Manche, il est malade. On avait à peine constaté le terrible accès de fièvre qu'il a subi à Vienne, — où il a fallu lui appliquer l'article 14, c'est-à-dire le régime des décrets, — que la contagion s'est communiquée à Pesth. Il y a eu rémittence, mais, là encore, grâce à l'autorité personnelle de l'Empereur. Un peu plus tard, les oreilles ont été assourdies du bruit qui se faisait à Rome, et les yeux se sont tournés de ce côté ; mais, presque aussitôt, un vacarme encore plus grand s'est élevé à Bruxelles, et l'attention s'est partagée. Tout cela est peu encourageant : et il n'est pas non plus très flatteur de penser que notre parlement est un des plus favorisés de l'Europe continentale, parce qu'il n'est frappé que de stérilité.

FRANCIS CHARMES

VICTOR CHERBULIEZ [1]

Messieurs,

Quoique cela ne se fasse guère, et qu'une espèce de pudeur, ou de discrétion, nous empêche ordinairement de mêler, à l'expression d'un deuil public, celle de nos sentimens personnels, je ne saurais aujourd'hui me retenir de dire, tout haut, et avant tout, de quel coup m'a frappé la mort inattendue de Victor Cherbuliez. C'est qu'en effet, à l'âge où l'on cherche sa voie, nul ne m'avait jadis donné, plus simplement, de plus sages, de plus sûrs, ni de plus affectueux conseils. C'est que depuis vingt-cinq ans son ingénieuse amitié, non seulement ne s'était pas une fois démentie, mais elle m'avait, en plus d'une circonstance difficile, soutenu, encouragé, guidé. C'est enfin que, si je n'avais pu lui en témoigner ma reconnaissance qu'en prenant ma part de tous ses succès et de tous ses chagrins, il n'avait rien épargné, lui, pour me faire croire que je m'étais acquitté de ma dette. Mais je ne m'étais point laissé persuader! Je m'étais seulement fait de ma gratitude un plaisir autant qu'un devoir, et s'en était-il aperçu? je l'espère; mais, si j'avais pu douter de la nature de mes sentimens, je l'aurais reconnue, Messieurs, moins encore à la tristesse qu'à l'étonnement et à la stupeur où m'a jeté la nouvelle de sa brusque disparition.

Je voulais le dire, je tenais à le dire, avant de parler de l'écrivain et du collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*.

Car pourquoi, dans les discours que nous prononçons sur une tombe, pourquoi nous ferions-nous scrupule de mettre quelque chose

(1) Discours prononcé aux obsèques de M. Victor Cherbuliez, le 4 juillet 1899.

de nous? pourquoi, de laisser voir naïvement notre émotion? pourquoi surtout de dire et d'assurer tous ceux qui l'ont aimé que, nous aussi, d'un Victor Cherbuliez, — romancier brillant et fécond, philosophe aimable et profond, publiciste dont les opinions et le nom faisaient autorité dans les chancelleries et dans les ambassades, — ce que nous regrettons le plus, c'est lui, c'est lui-même, c'est l'homme qu'il fut, et c'est, Messieurs, la « valeur morale » qui disparaît avec lui?

Ses débuts furent éclatans. « Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez, — écrivait Amiel, dans son *Journal*, à la date du 9 janvier 1861, — abasourdi d'admiration. Si c'est une lecture, c'est exquis; si c'est une récitation, c'est admirable; si c'est une improvisation, c'est étourdissant. » Et déjà Genève entière partageait l'admiration d'Amiel; et les *Causeries athéniennes* répandaient à travers l'Europe le nom de Victor Cherbuliez; et *le Comte Kostia, Paule Méré, l'Aventure de Ladislas Bolski* l'égalaient à ceux des Feuillet et des Flaubert; et pendant trente-six ans, vous le savez, Messieurs, le romancier soutenait l'éclat de ces débuts. Ai-je besoin de vous rappeler *Meta Holdenis, Miss Rovel, Samuel Brohl?* tant de romans, où la poésie de la nature, et la vérité de l'observation des mœurs cosmopolites se mêlent si curieusement aux fantaisies de l'imagination tour à tour la plus gracieuse ou la plus hardie, et à la satire des vices ou des ridicules éternels de l'humanité?

Victor Cherbuliez, à cette époque, habitait encore Genève, et, de là, comme d'un observatoire unique alors en son genre, tous ces Polonais et tous ces Russes, tous ces Allemands et tous ces Anglais, tous ces aventuriers et toutes ces grandes dames, toutes ces institutrices et tous ces conspirateurs, il les avait vus défiler devant lui; il en avait rencontré, connu, fréquenté quelques-uns; et la critique ne lui adressait qu'un reproche, qui était de leur avoir quelquefois trop généreusement prêté la séduction de son esprit et les grâces de sa conversation.

Et, en effet, c'était sa marque; et il lui était aussi impossible de manquer d'agrément et de charme qu'il le lui fut jusqu'à son dernier jour de prendre ses pinceaux pour faire le portrait des gens qui ressemblent à tout le monde. On le vit bien, vous vous le rappelez, quand après 1871, fils de Français exilés par la révocation de l'Édit de Nantes, il réclama le bénéfice d'une loi réparatrice, et qu'il se fut installé parmi nous pour ne nous plus quitter. *L'Idée de Jean Têterol; Noirs et Rouges; la Ferme du Choquard; Ollivier Maugant*, combien d'autres

encore! si ce n'étaient plus là des romans cosmopolites, mais français ou même parisiens, ils témoignaient tous du même souci de l'observation, mais de cette observation qui choisit, et qui ne déguise pas les raisons de son choix. Si la fable en est parfois moins romanesque, c'est qu'aux bords du Léman les romans qui passaient en poste ne se souciaient pas de se cacher, mais, au contraire, ils aimaient à se faire voir : à Paris, ou dans nos provinces, ils cherchent plutôt à se dissimuler. Et puis, si peut-être l'imagination du romancier avait un peu perdu de sa première fraîcheur, combien en revanche, Messieurs, son ironie n'a-t-elle pas gagné en souplesse; sa satire n'a-t-elle pas gagné en pénétration! son information en étendue! sa manière en ampleur! Je n'en voudrais pour preuve au besoin que ses plus récens romans : *Après fortune faite*, et *Jacquine Vanesse*, le dernier, mais non pas le moins original, ni le moins attrayant qui sera sorti de cette plume infatigable.

Infatigable, c'est bien le mot, puisqu'il n'y a pas huit jours il signait encore de son pseudonyme de Valbert son dernier article; et l'œuvre de Valbert, à elle seule, n'est pas moins considérable en volume que celle de Cherbuliez. Elle ne l'est pas non plus en intérêt ou en valeur; et la malignité publique n'a pas manqué d'en prendre quelquefois occasion d'opposer Cherbuliez à Valbert... Mais il n'est interdit qu'à nous de comparer leurs mérites; et, si nous osions préférer Cherbuliez à Valbert ou Valbert à Cherbuliez, on nous accuserait, et à bon droit, de vouloir partager notre reconnaissance! Nous nous faisons honneur de la garder entière, une et indivisible.

Certes, l'épreuve était redoutable; et tant de lecteurs, qui ne connaissaient que le romancier, pouvaient craindre pour lui que le souvenir même de l'auteur du *Comte Kostia* ne nuisît à l'autorité du publiciste. Mais ceux qui le connaissaient mieux; ceux qui connaissaient l'homme; ceux qui savaient quelle diversité d'instruction, quelle solidité de méthode, quelle aptitude universelle il avait comme hérité d'une famille où l'on se délassait des recherches de l'économie politique en relisant Thucydide et Platon; ceux qui avaient lu les travaux de Victor Cherbuliez sur *l'Espagne politique* et sur *la Prusse et l'Allemagne;* ceux enfin qui l'avaient approché, ceux qui l'avaient entendu parler de politique, ou même de finances, avec autant de compétence que de la *Jérusalem* du Tasse ou de la *Dramaturgie* de Lessing, ceux-là n'avaient pas d'inquiétude, et ce qu'ils attendaient de lui, Victor Cherbuliez, pendant un quart de siècle, ne l'a pas seulement réalisé, il l'a passé. Nous serions bien ingrats si nous ne lui rendions ici ce témoignage. Peu d'hommes,

en notre temps, ont mieux connu les intérêts les plus généraux de la politique européenne, en ont traité avec plus de clarté, de précision, et d'esprit.

Aucune question ne lui était étrangère ; et qu'il fallût parler des *Progrès de la Russie dans l'Asie centrale* ou de *la Réconciliation de M. de Bismarck et du Saint-Siège,* il s'y trouvait toujours également préparé. Le romancier, je veux dire ici le moraliste et le psychologue, reparaissaient dans la connaissance qu'il avait des caractères, dans les analyses qu'il faisait des vrais mobiles des actions des hommes, — des Gladstone et des Disraëli, des Bismarck et des Cavour, des Alexandre et des Guillaume, des Gordon et des Garibaldi.

Il aimait encore à suivre, dans leurs explorations à travers l'Afrique inconnue, les pionniers hardis ou persévérans qui ouvraient alors le continent noir à la pénétration européenne ; et je dirais, Messieurs, que c'était en lui le goût persistant des aventures héroïques, si ce n'avait été plutôt encore pressentiment de l'avenir, et constante préoccupation de l'influence, de la grandeur, de la prospérité de la France. Car cette patrie, qu'on lui avait rendue, ou qu'il avait reconquise, il l'aimait profondément, et c'était bien à elle que se rapportaient tous ses travaux. Il l'avait « préférée, » à l'heure de la défaite ; et il aimait à développer les raisons de sa préférence, toujours prêt à nous rassurer quand, avec cette manie de dénigrement, qui est chez nous la contre-partie d'une vanité nationale quelquefois excessive, nous prenions plaisir à nous effrayer de la « supériorité des Anglo-Saxons » ou de l'accroissement de l'influence allemande dans le monde. « Ah ! qu'on en veut par momens à M. Cherbuliez, — s'est écrié quelque part un de ses plus anciens et de ses plus fidèles amis, Edmond Scherer, — et que n'eût-il été, si la volonté ou la destinée, *fata aspera,* lui eussent permis de devenir tout ce qu'il était ! » Il songeait surtout à Valbert ! et nous, Messieurs, quel plus bel éloge en pourrions-nous faire que de rappeler, qu'en étant tout ce qu'il était et tout ce que je viens d'essayer de dire, quelques-uns ont cependant pu croire qu'il avait manqué sa destinée ?

Mais non ! et jetés eux-mêmes par les circonstances dans la politique active, ils ignoraient, quand ils parlaient ainsi, ce qu'il y avait de désintéressement dans l'âme de Victor Cherbuliez. On ne lui a jamais entendu, que je sache, exprimer d'autre ambition que celle d'être et de demeurer jusqu'à son dernier jour ce qu'on appelle un « homme de lettres ; » et il n'a jamais pensé qu'il y eût un rôle plus enviable au monde que celui d'éclairer, d'avertir, et de guider l'opi-

nion. A chacun son métier! Victor Cherbuliez n'a pas cru que le sien fût de se mêler aux agitations de la place publique. Non pas du tout qu'il affectât de les mépriser, ou qu'il fît peu d'estime de ceux qui les affrontent! Il était trop intelligent! Il aimait trop son pays! Il savait trop que la politique finit toujours, comme on l'a dit, par s'occuper de ceux qui ne s'occupent pas d'elle! Mais il pensait que, dans l'ardente confusion des partis opposés, il appartient à l'homme de lettres, à l'observateur philosophe, de jouer un rôle de modérateur; il croyait que la première condition de ce rôle est d'avoir renoncé pour soi-même à toute ambition; il avait appris, aux clartés de l'histoire, que l'autorité de l'écrivain, la confiance qu'on lui accorde, le crédit qu'on lui prête, ne sont faits de rien tant que de son absolu désintéressement. Et, parce qu'il le savait, il a de bonne heure conformé sa vie à ce haut idéal; et, j'oserai le dire, ceux qui l'ont regretté pour lui n'ont en vérité compris ni l'élévation de sa pensée, ni la grandeur de son renoncement.

Ils ont également ignoré ce qu'il y avait en lui de sensibilité profonde, comme aussi bien, Messieurs, en tant d'ironistes, qui ne se servent guère de leur ironie que comme d'une défense ou d'une sauvegarde contre la curiosité banale et l'indiscrétion hostile. C'est ce que l'on voit bien, même dans ses romans, où, sous l'ironie de la forme, on sent circuler et courir, pour ainsi parler, tant de pitié, tant d'indulgence, et tant de réelle bonté. C'est ce que l'on vit mieux encore quand le malheur l'atteignit! Il se sentit comme désemparé, quand, après avoir fait tout ce qu'il était possible humainement de faire pour la disputer à la mort, il perdit la femme de cœur, l'épouse attentive et vigilante qui lui avait pendant tant d'années assuré la tranquillité de son prodigieux labeur. Et à cette perte irréparable quand vint s'ajouter, il y a quelques mois, quelques jours à peine, la perte d'un fils qui était son orgueil et sa joie, son cœur acheva de se briser; et c'est alors qu'on put bien dire qu'il crut sa « destinée manquée. » Pardonnez-moi, Messieurs, d'insister sur ces tristes détails. Ils achèvent de peindre l'homme et de vous le montrer tel qu'il fut, sensible et bon, généreux et tendre. Ils me ramènent au début de ce discours. Ils feront entendre à ceux qui n'ont pas connu Victor Cherbuliez ce que nous regrettons de lui : l'alliance en lui du plus rare talent et de la plus complète humanité. Ils expliqueront et ils excuseront ce que j'ai cru pouvoir mettre de personnel et d'intime dans ces quelques paroles d'amical adieu.

Car le nom de Victor Cherbuliez est sans doute assuré de survivre,

et sa place est déjà marquée dans l'histoire de la littérature française. Aucun écrivain n'écrira l'histoire de notre temps sans en demander la chronique à Valbert, et ce ne sont pas seulement des idées qu'il lui empruntera, ce sera souvent aussi la forme qu'il leur a donnée. Ses romans, contemporains de ceux de Feuillet, marqueront, avec eux, mais autrement qu'eux, par d'autres qualités et d'autres nouveautés, une époque de l'art. Quelques-uns d'entre eux s'inscriront au nombre des chefs-d'œuvre de notre prose. On dira, en les relisant, que personne avant Cherbuliez n'a fait entrer dans le cadre des fictions romanesques plus d'esprit, ni autant d'idées. Mais tout ce que l'on a dit, et tout ce que l'on pourrait dire, et tout ce que diront le critique ou l'historien de l'avenir, j'ai pensé qu'on me pardonnerait de l'avoir indiqué seulement, ou même de ne l'avoir pas dit, si j'avais réussi, dans ces quelques mots, à faire passer avant l'hommage de mon admiration celui de ma reconnaissance et de mon affection pour Victor Cherbuliez. C'est ce que nous devons d'abord à ceux que nous avons connus. La postérité donne des rangs et juge les œuvres : les contemporains seuls sont capables de dire quel homme, — de quelle valeur, morale ou sociale, et digne de quels regrets ou de quels souvenirs, — il y avait dans un auteur.

F. B.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.



UN HOMME D'ÉTAT ESPAGNOL

EMILIO CASTELAR

I

LES ANNÉES DE JEUNESSE

« Messieurs, à cette tribune, j'ai représenté maintes fois la conscience de la nation. » Castelar disait vrai, le jour où, approchant de la fin de sa carrière, il se rendait ce fier témoignage, à cette tribune des Cortès où sa parole avait retenti si souvent comme la voix de l'Espagne des temps nouveaux. Oui, maintes fois, durant le demi-siècle où il n'a cessé de prêcher, de lutter pour l'idéal de sa vie entière : la liberté, il a été vraiment la voix et la conscience de l'Espagne nouvelle ; — conscience inquiète, éperdûment vibrante aux souffles orageux venus d'au-delà des monts! Espagnol, — et qui donc l'a été jamais davantage? — Espagnol par le sang qui courait dans ses veines, par l'amour passionné qu'il avait voué à son noble pays, par la magie de cette éloquence castillane dont l'enchantement, sur ses lèvres et sous sa plume, fut incomparable, il était en même temps par les idées un fils de la France, j'entends de la France sortie de la Révolution. Elle a été l'éducatrice, l'initiatrice de sa pensée.

Il le savait, se plaisait à le dire : il aimait ce pays de France comme une seconde patrie.

Dans l'œuvre des hommes d'exception que le philosophe Emerson appelait si justement les *hommes représentatifs*, et Castelar en était un, il y a toujours deux parts, deux aspects, deux versans. Par un côté, ils symbolisent, ils personnifient une nation ou une race ; mais, par l'autre, ils appartiennent à l'humanité, dont ils servent les fins mystérieuses. Ce dualisme, vous le retrouvez dans tous les écrits, dans tous les discours d'Emilio Castelar. Ce grand Espagnol s'est toujours souvenu qu'il devait (c'étaient ses paroles mêmes) sa part de labeur à l'humanité. Et c'est pourquoi son nom sonore et prestigieux était célèbre, non seulement partout où l'on parle la langue de Cervantès, mais chez tous les peuples qui aspirent à un idéal supérieur de liberté, de bonté, de justice.

En Espagne, il était devenu, — le mot n'est pas trop fort, — une gloire nationale. Ses compatriotes de tous les partis, ceux-là même qui, dans la politique, étaient ses adversaires, et ceux-là même qui affectaient de sourire de son lyrisme, étaient, au fond, très fiers de lui, très fiers de cette renommée immense et universelle. Pour tout dire, on l'aimait! On savait combien il était respectable par sa droiture, son désintéressement, la pureté de sa vie, la générosité infinie de son cœur. Voilà comment sa mort, il y a deux mois, a été, d'un bout à l'autre de l'Espagne, un grand deuil public. Celui dont tout un peuple suivait le cercueil, le 29 mai, à travers Madrid, ce n'était pas l'ancien tribun, ce n'était pas le Président de l'éphémère République de 1873, ce n'était pas le journaliste qui avait tant écrit, l'orateur qui avait tant discouru, ou plutôt, si j'ose le dire, c'était tout cela, c'était l'homme unique dont la vie entière s'était confondue avec la vie nationale. C'est cette noble existence que je voudrais retracer. J'ai connu Castelar; j'ai suivi ses travaux durant vingt-cinq années. Il m'avait fait le grand honneur de me conter, de m'expliquer lui-même dans leurs détails les événemens de sa présidence. Je les avais notés presque sous sa dictée; et aujourd'hui j'éprouve une triste douceur en relisant ces notes où il semble revivre; je crois revoir son geste, son sourire, son loyal regard; je crois entendre encore l'accent cordial de sa voix.

I

Emilio Castelar était né à Cadix le 8 septembre 1832. Sa famille était d'Alicante, où son père, D. Manuel, avait exercé la profession de courtier de commerce; sa mère, D[a] Maria-Antonia Ripoll, était fille d'un légiste de la même ville. Il descendait ainsi d'une lignée bourgeoise ; par la filiation, par l'éducation, il appartenait à ce qu'on nomme la classe moyenne, et il l'était par les origines; par la race, il resta toujours un de ces Espagnols du Midi brillans, allègres, primesautiers, improvisateurs étincelans et intarissables, en tout si différens du grave et taciturne *hidalgo* des Castilles! D. Manuel venait de se marier lorsqu'éclata la grande insurrection de 1820. Il s'y jeta avec passion, défenseur exalté des libertés publiques, et bientôt, quand les absolutistes eurent repris le pouvoir, il encourut leurs atroces vengeances. Condamné à la peine de *la horca*, il dut s'enfuir en Angleterre. Il y vécut neuf ans, loin des siens, trop pauvre pour leur faire partager son exil. Rentré en Espagne, il alla s'établir à Cadix avec sa femme et sa fille, D[a] Concha, cette sœur aînée de Castelar, qui lui fut comme une seconde mère, associée à sa vie, gardienne de son foyer. D. Manuel avait, nous dit son fils, un esprit cultivé, curieux d'économie politique et de philosophie (1). Fort estimé, et bien dans ses affaires, il destinait à une carrière libérale l'enfant qui lui était né après son retour de l'exil; mais, en 1839, il mourut soudain, laissant sa veuve dans une condition très précaire. Heureusement M[me] Castelar trouva un asile auprès d'une sœur, à Elda, pittoresque village de la province d'Alicante, tout près des bords de la Méditerranée, non loin de Elche et de ses palmiers africains, sous un ciel qui a l'ardeur et la splendeur du ciel de l'Orient. Il faut noter ces premières influences; elles ont agi profondément sur l'âme et sur le talent même de l'homme que nous étudions. Il a connu là, au début de l'existence, ces deux bonheurs suprêmes de l'enfant : la tendresse infinie d'une mère et l'ineffable joie de la vie champêtre. Bien des années après, Emilio Castelar s'est plu à retracer dans ses écrits, dans ses leçons de l'Athénée, et jusqu'à la tribune des Cortès, les beaux et innocens spectacles qui avaient ému jadis son cœur si forte-

(1) J'emprunte ces détails, et d'autres qui figurent dans la suite de cette étude, à une autobiographie inédite de Castelar, dont j'ai le texte écrit de sa main.

ment : les courses libres sur les plages de cette mer bleue, à la frange d'argent, qu'il a célébrée avec un sentiment de poésie si intense, les visites pieuses à l'église du village, et les fêtes de la sainte Vierge, aux jours radieux du printemps. Il avait pris là cet amour passionné de la nature que l'âge ni les affaires n'ont pu, dans la suite, jamais effacer.

Une autre influence eut dans l'éducation de Castelar une grande part; ce fut la religion catholique. Elle a régné d'un étonnant empire sur son enfance et même sur sa jeunesse. Une piété fervente se mêlait à sa vie. « Non, mon ami, écrivait-il longtemps après, de Madrid, à un compagnon de ses premières années, non, je n'ai pas perdu ici notre foi; je la conserve comme un parfum de l'âme. Je me souviens de ces jours heureux où, le cœur plein d'allégresse et de chères illusions, nous entrions dans le sanctuaire que les laboureurs décoraient des trésors de la campagne. Après avoir prié, nous sentions couler plus doucement notre vie, cette vie pure comme le ciel qui étincelait sur nos têtes, aussi souriante que la mer aplanie qui venait mourir à nos pieds. Je me souviens encore que nos âmes n'étaient point en nous; elles volaient comme les papillons sur les fleurs, ou, d'un coup d'aile, montaient aux cieux. Quand nous revenions de nos jeux innocens, la cloche qui saluait la fin du jour nous réunissait tous en une mystique oraison, et, dans l'étoile du soir qui brillait seule au firmament, il nous semblait voir apparaître la sainte image de Marie, telle que l'offraient nos songes. Cette tendre image, que nos mères invoquaient, fermait nos yeux et recueillait avec amour nos prières. Oui, notre vie était purement religieuse. Nous adorions la religion dans nos demeures, dans nos fêtes; nous la lisions gravée au cœur de tous les êtres que nous aimions; nous la voyions pratiquée par les ouvriers des champs, qui, après le travail de la journée, ayant serré les outils du labour et rentré les troupeaux, s'agenouillaient au seuil des cabanes (1)... »

Je rencontre ainsi, à chaque pas, dans ses livres, des peintures exquises de cette humble vallée où son enfance passa comme un beau songe parmi des êtres simples et bons; cher nid d'oiseau, doux et tiède, Arcadie bienheureuse où il avait vécu si près de la nature et de Dieu! A trente années de là, visitant le tombeau de

(1) *La Formula del Progreso;* Madrid, 1870.

François d'Assise, comme il contemplait du haut de la colline sainte le mélancolique décor qui entoure le couvent de la Portioncule, il revoyait par la pensée le coin de terre béni où était, disait-il, « la poésie de son cœur; » et ces souvenirs lointains lui inspiraient les premières pages si touchantes de l'étude qu'il a consacrée au grand mystique italien : « Dans mon enfance, lorsque nous approchions du deux août, que la moisson et le battage dans l'aire étaient achevés, et que les raisins commençaient à se peindre, les noirs prenant une claire teinte violette, les blancs la transparence de l'ambre; dans ces soirées ardentes et sereines, toutes vibrantes du concert des grillons et des cigales, on célébrait une cérémonie religieuse, un mystique pèlerinage, une sorte de jubilé que je n'oublierai jamais (1)... » Ce culte espagnol, si pittoresque dans un cadre rustique, et si frappant, si effrayant même par les pompes tout ensemble réalistes et symboliques qu'il déroule aux regards des fidèles, s'était emparé de son imagination avec une puissance incroyable : « J'accourais tout enfant, dit-il ailleurs, aux offices de la semaine sainte, dans l'église où je fus élevé. La désolation du temple, au Vendredi saint, me remplissait de terreur. Les lampes éteintes, les autels dépouillés, le sanctuaire ouvert et abandonné, le voile noir étendu sur nos têtes, comme les ténèbres sur le Calvaire, les stances de Jérémie frappant les airs de pleurs et de lamentations, me faisaient trembler (2)... » Déjà pourtant sa raison s'éveillant interrogeait le dogme : « Expliquez-moi le mystère de la Trinité, demandait l'enfant au curé; comment trois personnes n'en peuvent-elles faire qu'une? » Mais l'imagination était plus forte. Et puis, c'était la religion de sa mère, « l'être au monde qu'il a le plus aimé. » Tant que sa mère vécut, il voulut concilier ses opinions nouvelles et ses anciennes croyances. Un jour vint où il dut opter, et s'éloigner à jamais du sanctuaire. Mais il garda l'empreinte et comme l'arome de la foi perdue. Dans tout ce qu'il a dit ou écrit, Castelar est un spiritualiste. Son libre examen ne met en doute ni la providence de Dieu ni l'immortalité de l'âme. Sa pensée tient par les racines au fond chrétien.

Le fait est que l'influence souveraine, ce fut sa mère qui l'exerça. Mme Castelar était, au témoignage des personnes qui

(1) *Recuerdos de Italia*, Segunda parte; 1876.

(2) *La Civilizacion en los cinco primeros siglos del Cristianismo;* t. IV. *Cartas à un obispo;* Madrid, 1865.

l'ont connue, une femme d'un grand cœur et d'un rare esprit, une de ces mères que l'on rencontre au berceau des hommes supérieurs. Il reçut d'elle une sensibilité presque féminine et ces nobles ardeurs qui éclatent dans son éloquence avec une si haute singularité. Il l'a dit lui-même : « La raison, les livres, les écoles, le père nous donnent les idées ; les sentimens, ce sont les mères qui nous les donnent... » Et n'est-ce pas à sa mère qu'il pensait en écrivant cette page bien longtemps après, aux heures sombres de l'exil? « Un être peut adoucir nos douleurs ; c'est notre mère. Dieu nous l'a donnée pour que ses purs baisers mettent un peu de miel dans l'amertume de notre vie. Dieu l'a envoyée près de notre berceau pour que, devant nos yeux qui s'ouvrent, les ailes de son amour dissimulent l'obscur horizon où il nous faudra tendre, en luttant, vers la mort. Dieu a voulu que ses mains joignent nos mains aux premières prières, et que son sourire soit à nos espérances comme une aurore de l'infini. Elle est la vertu, la charité, la partie tendre du cœur, la note mélancolique de l'âme, l'immortel fond d'innocence qui subsiste dans les replis même du naturel le plus mauvais. Quand vous sentez en vous un bon mouvement, le désir de sécher une larme, de secourir une infortune, de partager votre pain avec un malheureux, de vous précipiter à la mort pour sauver votre prochain, retournez-vous, et vous trouverez à votre côté, comme l'ange gardien qui vous inspire la pensée du bien, l'ombre chérie de votre mère... (1) » Mme Castelar n'a pu voir que les débuts de ce fils en qui elle revivait. Elle avait été la compagne des années difficiles, et, comme tant de pauvres mères, elle est morte au seuil de la terre promise. Mais, avant de descendre prématurément dans la tombe, cette noble femme avait accompli sa mission sacrée. Déjà elle entendait les acclamations qui saluèrent la gloire naissante du plus grand orateur de l'Espagne. En vérité, il est son œuvre ; il est sorti formé et façonné de ses mains pieuses.

Elle fut pour lui le premier maître, infiniment doux, dont plus tard nous revoyons le sourire à travers nos larmes. Elle avait pressenti la destinée de son fils. Une gitane n'avait-elle pas prédit *qu'il ferait grand bruit dans le monde?* Mme Castelar avait conservé à l'enfant la bibliothèque paternelle ; il lui lisait à haute voix, durant des heures, les écrivains nationaux. Accou-

(1) *Vida de lord Byron ;* La Havane, 1873.

tumée au dialecte de Valence, elle s'exerçait à l'idiome des Castilles pour qu'il en eût le parfait accent, et ce fut grâce à elle qu'il parla l'espagnol aussi purement que s'il était né à Madrid. Lui, cependant, dévorait les livres, et apprenait le français, l'allemand, les langues anciennes, comme en se jouant. Enfant prodige, dès l'âge de dix ans, il composait des thèses politiques et brochait des nouvelles, une, entre autres, que le naïf écolier, qui avait ouï parler des *Mystères de Paris*, intitulait avec candeur *les Mystères d'Elda*, le village natal! Et il allait, poussant par tout chemin son agile esprit, — hors les mathématiques, où, malgré ses efforts, il échoua toujours.

Dès l'âge de quinze ans, il fut envoyé à l'Université de Madrid. Il y devait suivre les cours de droit. Mais le droit ne le retint guère. Cette science à teinte grise convenait mal à un enthousiaste. En revanche, les belles-lettres, avec la rhétorique qui les met en œuvre, l'enchantaient. Le gouvernement venait de créer une école normale, imitée de la nôtre; Castelar s'y fit recevoir au concours. Son admission lui assurait une pension de quatre mille réaux et une chaire à la sortie. Dans cette école, il travailla éperdûment : humanités, langues orientales, l'histoire, qui lui devait être l'arsenal où l'orateur puisait à mains pleines, la philosophie, et spécialement la philosophie allemande, fort goûtée en Espagne, l'occupaient tout ensemble. Avec un condisciple, Francisco de Paula Canalejas, il passait des journées à étudier Kant et Hegel. Les deux amis essayaient même d'écrire en commun. De cette collaboration sortit une nouvelle historique, *Alphonse le Savant*, le seul ouvrage que Castelar ait produit dans des conditions si contraires au libre développement de sa pensée. On remarquera que ses premiers livres furent des romans. C'étaient d'ailleurs des œuvres très faibles, et personne ne les a jugées avec plus de rigueur qu'il ne faisait lui-même. On ne lit plus et peut-être n'a-t-on jamais lu *Alphonse le Savant*. Pareillement on ne connaît guère que le titre d'une autre fiction, *Ernesto*, qu'il composait vers l'âge de dix-huit ans. *La Hermana de la Caridad* (*la Sœur de Charité*), qui parut plus tard, ne valait pas mieux (1). J'en dois pourtant dire quelques mots; car ce roman est caractéristique. Des sentimens fort intimes y sont exprimés avec une

(1) Ce roman a eu néanmoins plusieurs éditions. Celle que j'ai sous les yeux est de l'année 1873.

ingénuité extraordinaire; ils nous révèlent la jeunesse d'un cœur et un état d'âme singulier.

Castelar avait vingt-cinq ans lorsqu'il publia les deux volumes de *La Hermana de la Caridad.* Fort connu déjà, il était à la veille d'inaugurer ses mémorables leçons de l'Athénée. Mais l'érudition précoce du jeune maître n'avait d'égale que l'inexpérience presqu'absolue du romancier. A lire cette production naïve, vous croiriez qu'elle était l'œuvre d'un écolier demeuré très sage sous la discipline de bons prêtres. Il y a sans doute des parties brillantes, et un style où perce malgré tout la maîtrise de l'écrivain. Mais il y a aussi, d'un bout à l'autre de ce bizarre roman, un sublime continu, une poésie creuse, un débordement de métaphores outrées qui fatigue. Le sujet, d'ailleurs, trahit une extrême faiblesse d'invention.

Le principal personnage est une pauvre jeune fille, — pauvre par sa condition, mais riche de tous les dons de la foi, — qui aime d'un platonique amour un homme de haut rang. Dédaignée et blessée au cœur, elle s'attache à ses pas, mais pour être son bon ange et convertir au bien sa pauvre âme pécheresse. Pour elle, morte au monde et à ses vaines joies, elle devient sœur de charité (d'où le titre du livre), et désormais consacre à Dieu les extases de son amour mystique... Le cadre où cette fiction séraphique se déroule est la baie de Naples, — une réminiscence de Lamartine, — à quelle époque? On ne l'aperçoit guère; et en effet nulle couleur locale, nulle description un peu précise. Les personnages sont des fantômes de rêve; ils glissent impalpables dans un vague décor de féérie. Vous rappelez-vous avoir lu, dans *le Vicaire de Wakefield,* l'amusante anecdote de ce peintre de village qui, faisant les portraits des divers membres d'une famille, imagina de les représenter tous avec une orange dans la main? C'est un peu le cas des personnages de *La Hermana.* Tous ont le même son de voix; tous lèvent vers le ciel des yeux remplis de larmes; tous épanchent leur douleur plaintive en un lyrisme élégiaque et sans fin. La vérité est que Castelar parlait tour à tour par la bouche de chacun d'eux; et, à cet égard, je ne connais pas de roman plus *subjectif*; c'est, à le bien regarder, la confession d'une âme. Lorsque le livre parut, les plaisans ne manquèrent pas d'appeler l'écrivain du nom de son héroïne; et les plaisans n'avaient pas tort! Cette plaintive sœur de charité, cette rose mystique, en son abnégation de sainte, reflétait l'idéal de vertu agissante dont

l'imagination extatique et chaste du jeune auteur était possédée. Castelar entrait dans la vie avec une ardeur de mysticisme et de prosélytisme tout ensemble, par où il était bien de cette terre d'Espagne, patrie de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix! L'état de son âme apparaissait alors dans tous ses écrits, dans tous ses discours. Il exaltait « le pur amour » avec une étonnante ingénuité; il prêchait « la vertu » avec une fièvre de conquête; il catéchisait les lecteurs de son roman comme des ouailles, usant de formules, — celle-ci, par exemple, — que les journalistes et les politiciens sont peu sujets à prodiguer : « Je ne me lasserai point d'inculquer à mes lecteurs des maximes que je crois de salut... » — Nous retrouverons ces ferveurs d'apôtre, ce langage de *piétiste* ou de *salutiste*, dans les leçons de l'Athénée. — En vérité, il devait être un jeune homme étrange et unique, ce poète impatient de se jeter dans la mêlée humaine, ce rêveur qui se préparait à régénérer le monde, ce catholique épris de la Révolution! « Les idées philosophiques, dit un de ses biographes (1), n'avaient pas encore frappé à la porte de son entendement. Sa pensée souriante ne voyait que la poésie des pratiques religieuses : la messe aux premières heures du matin, où vont les jeunes filles, radieuses comme le printemps; la communion de Pâques, où les petits enfans s'acheminent vêtus de blanc, semblables aux anges; les hymnes, l'encens, l'harmonie de l'orgue, tout cela l'enchantait... De cette religion il ne prenait que les fleurs, les parfums, les tourterelles blanches, et l'idée de liberté... » Oui, l'idée de liberté; par où il était fort éloigné du parti qui allait dominer en Espagne, les *néo-catholiques*, et de leur illustre chef de file, Donoso Cortès ! Il ne pouvait s'engager à leur suite. Il voyait trop bien où on le mènerait : à la conservation indéfinie des privilèges de classe et, pour tout dire, à un absolutisme clérical. Pour en venir là, il était trop chrétien. Car c'est le christianisme qui l'a fait démocrate. Et ne dites pas qu'il fut inconséquent! Lui seul était logique; il allait, lui, jusqu'au bout de sa foi. Cette devise sublime et décevante de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, qu'était-elle autre chose que la parole du Christ? Il ne comprenait rien à ces dévots qui font du monde la négation des divins préceptes. Il mesurait l'abîme qui séparait le catholicisme de la liberté; et il croyait, dans sa candeur, que de l'Évangile

(1) M. Andrès Sanchez del Real, *Emilio Castelar, su vida*, etc.; 1 vol. Barcelone, 1873.

à la démocratie il n'y a qu'un pas. Ces sentimens germaient en lui dès le premier âge; ils éclatèrent au mois de mars 1848.

Emilio Castelar avait alors quinze ans. Écolier, pour quelques mois encore, au collège d'Alicante, il prêtait l'oreille aux échos lointains de France, d'Allemagne, d'Italie. La vieille Europe croulante, les trônes secoués par la tempête, les peuples rompant leurs digues au nom de l'éternelle justice, tout ce que les chancelleries d'ancien régime avaient foulé aux pieds depuis trente ans; à Paris, la démocratie souveraine s'essayant à refaire une société : les magnifiques programmes, les scènes de l'Hôtel de Ville, et cette image d'un peuple gouverné par l'éloquence, tout ce mouvement d'idées et de passions le transportait. Lamartine était son héros. On a souvent dit que Castelar était « un Lamartine espagnol. » La vérité est qu'il lui ressemble, moins sans doute qu'on ne s'est plu à le répéter; mais il en a la haute improvisation et le lyrisme. Il procède, en un mot, de notre grand poète par une influence ou plutôt une affinité très directe.

Il paraît que, se promenant un jour au bord de la mer avec ses camarades, l'écolier d'Alicante leur lisait le *memorandum* que Lamartine, ministre des Affaires étrangères de la république nouvelle, venait d'adresser aux puissances. Soudain il s'interrompt dans sa lecture et, se tournant vers ses auditeurs, il s'écrie : « Vous me tiendrez pour fou; mais je sens que c'est à moi qu'il appartiendra de même d'annoncer l'avènement de la république en Espagne! » Et, en effet, ajoute le narrateur, vingt-cinq années après, Castelar devenait, lui aussi, le ministre des Affaires étrangères de la République espagnole et la notifiait, lui aussi, au monde. — Quoi qu'il en soit de cette prophétie, un fait est certain, l'action décisive que la Révolution française de 1848 a exercée sur son esprit. « La République de 1848, disait-il plus tard, a été la mère de mes idées (1). » Il y a ainsi, pour la plupart des hommes, un régime qui leur laisse à jamais son empreinte; et, plus ils avancent, plus l'empreinte initiale ressort avec relief. Castelar s'est, en somme, assez peu renouvelé. En littérature et en politique, il est demeuré ce que l'ont fait ses maîtres, les hommes de 1848; il les a continués et, à bien des égards, représentés jusqu'à la fin parmi nous. Vous retrouvez en lui leur accent et leur geste, et leur emphase de théoriciens, et leurs illusions de

(1) *Discursos politicos y literarios;* 1 vol. Madrid, 1861.

croyans. Par là aussi il se rattache à cette autre génération de rénovateurs, les constituans de 1789. Il est, comme eux, un grand optimiste ; il a une foi inébranlable dans la toute-puissance des idées. « Le monde est gouverné par les idées, » dit-il. *Él mundo se rige por ideas...* Cette parole explique sa vie.

Tel il était, durant ces années incertaines, années de croissance morale, de formation et d'initiation, où l'adolescent, au seuil de la carrière, bat des ailes avant de prendre son vol dans cet espace qui lui semble infini. Il terminait son noviciat à l'école normale ; mais sa pensée, audacieuse et inquiète, s'élançait par delà cet horizon borné : impatiente de percer le nuage à travers lequel il semble que les jeunes gens pauvres, isolés et supérieurs aux petites habiletés, abordent ce monde, dont la surface se laisse malaisément entamer par eux. Il errait à l'entour, cherchant sa voie, et, à vingt-deux ans, ne l'avait pas trouvée, lorsque soudain elle s'ouvrit toute grande, à la lueur d'une révolution.

II

Le parti « modéré » gouvernait depuis onze ans. Représenté par un groupe d'hommes illustres, ce torysme castillan avait dirigé les affaires non sans éclat, manié, sans les fausser par trop, les ressorts parlementaires, et donné à l'Espagne quelques années d'une paix profonde. Son chef militaire, le dur Narvaëz, avait accompli ce prodige de faire traverser au pays sans révolution, presque sans une émeute, l'année terrible pour les rois, l'année 1848. Mais le parti s'était usé dans un si long exercice du pouvoir. Il allait s'émiettant et tombant en ruines. A bout d'expédiens, il ne lui restait plus que des fautes à commettre. Ces libéraux repentis inclinaient vers l'absolutisme ! Le coup d'État du Deux Décembre les avait enchantés ; et ils rêvaient pour leur patrie un régime semblable. Si l'on ajoute les scandales des spéculations auxquelles les concessions de chemins de fer donnèrent lieu, les prétextes que la cour ne cessait de fournir à la malignité publique, l'ennui d'assister indéfiniment à la répétition des mêmes intrigues, de plus en plus mal jouées par les mêmes acteurs, on comprendra comment, en cette année 1854, le pays, — si toutefois il est permis de parler du pays dans les choses d'Espagne, — le pays était mécontent et las. Il demandait ou il attendait un changement. Ce changement fut procuré, selon l'usage, par une révolte militaire.

Dans la matinée du 28 juin, la cavalerie qui tenait garnison à Madrid se soulevait, entraînée par le général O'Donnell. Ce n'était d'abord qu'un *pronunciamiento*. Le peuple de Madrid en fit une révolution; — révolution manquée, mais non pas stérile, si l'on considère qu'elle a donné naissance à deux partis nouveaux : l'*Union libérale* qui allait gouverner l'Espagne pendant plus de dix ans, et le parti démocratique qui entrait en scène, portant déjà sous son manteau un engin formidable, l'idée ou le mot de république.

Emilio Castelar saluait ces nouveautés avec la confiance d'une âme de vingt ans. Durant les journées orageuses où tout Madrid était sur pied, s'agitant, pérorant, le jeune normalien se mêlait à la foule et entrait dans les *clubs*, avide de parler. Mais sa délicatesse répugnait aux excès du langage qui charme le populaire, et chaque fois il s'en allait sans avoir pu se décider à prendre la parole. Cependant les *clubs* ne tardèrent pas à être fermés; à leur place vinrent les réunions électorales, qui n'étaient pas encore ce qu'elles sont devenues dans la suite. Il s'y révéla le 22 septembre 1854, — date mémorable dans l'histoire du parti républicain-en Espagne.

Ce jour-là, une réunion se tenait au théâtre *de Oriente*. Les démocrates l'avaient organisée pour répondre à un manifeste de l'*Union libérale*, le grand parti créé par O'Donnell. Mais ils étaient privés de leurs chefs. Orense avait dû s'enfuir à la suite de la révolte des *Basilios*. Rivero avait accepté le poste de gouverneur de Valladolid. Les orateurs manquaient; la séance traînait; déjà la foule gagnait les portes, lorsqu'un jeune homme, presque un enfant, paraît à la tribune. Sa taille est petite, sa voix grêle; quel est ce nouveau venu? Pourtant sa voix peu à peu domine le bruit; cet inconnu s'impose; on se rassied, on écoute; bientôt les applaudissemens éclatent de toutes parts. L'orateur, transporté par cet enthousiasme, verse dans son discours le flot d'idées, d'images, de sentimens qui bouillonnent en lui, et, à chacune des amples périodes qu'il déroule, les acclamations l'interrompent. Il veut s'arrêter; la foule l'adjure de parler encore. Enfin, lorsqu'il descend de la tribune, c'est une immense ovation dont la nouvelle se répand dans la ville. Castelar, en entrant au théâtre *de Oriente*, n'était qu'un étudiant obscur; il en sortait célèbre. Il avait conquis la renommée en une heure.

Le lendemain, les journaux publiaient son discours, et dès lors commençait le concert de louanges qui n'a cessé depuis de

retentir autour de son nom. Les Espagnols ne louent pas médiocrement; leur admiration va loin, comme leur haine, et ne ménage guère les hyperboles. On immolait à cette réputation naissante les renommées les mieux établies. On affirmait que « Galiano pouvait bien être par excellence l'orateur littéraire, Olózaga l'orateur politique, López le tribun, Donoso Cortès le penseur; *mais que Castelar était tout cela!* » Et un journal conservateur, *La España*, déclarait que « cet adolescent de vingt-deux ans l'emportait sur tous les anciens orateurs de l'Espagne. » Pour nous, qui feuilletons ces pages jaunies, étrangers à des querelles aussi oubliées que ceux-là mêmes qui s'y passionnèrent, nous y voyons surtout une improvisation d'écolier, intéressante comme sont les débuts de ce qui est devenu grand dans la suite, mais creuse, déclamatoire, toute pleine des illusions qui sont le charme et le péril de l'extrême jeunesse. En rendant compte de ce succès, la grave *Epoca* relevait, non sans ironie, la contradiction que présentait le langage d'un rénovateur qui exaltait tout ensemble la religion et la Révolution. C'était bien le même jeune homme qui allait écrire *La Hermana de la Caridad*: âme chantante et ailée, rêveur épris de ses songes, à qui, selon la parole de Bacon, l'expérience n'avait pas mis encore ses sandales de plomb...

Les jeunes gens avancent vite dans les partis révolutionnaires; on portait déjà à la députation cet étudiant à qui il manquait bien trois ans pour être éligible. Les feuilles démocratiques mirent en avant sa candidature. Ce qui valait mieux, elles lui ouvrirent leurs colonnes; Castelar devint d'emblée rédacteur en chef du *Tribuno*. Il s'élançait dans la carrière de lutte et de propagande qu'il n'a cessé depuis de courir, formulant les doctrines de son parti et les répandant par ses leçons, par ses livres, par ses discours, surtout par la presse. Il allait être un des grands journalistes de ce temps. La moitié de son œuvre, sinon plus, est là. Dès l'abord, il fit apparaître cet étrange dualisme que nous retrouverons désormais dans sa vie. Adorateur des idées abstraites et mêlé à l'action, poète et combattant, par tout un ordre de qualités ou de défauts, il semblait peu propre à son nouveau rôle; par une série d'autres, il y convenait à merveille. S'il n'avait pas la concision qu'il faut au journaliste, en revanche, il possédait, comme pas un, cette vertu première du métier, une plume toujours prête. On sent que Castelar écrit, comme il parle, d'abondance. Devant

sa table, comme à la tribune, il improvise. Il harangue les lecteurs comme un auditoire ; toujours orateur, l'éloquence est pour lui le ton naturel. C'est pourquoi ses articles ne diffèrent pas très sensiblement de ses discours. Ils en ont le large courant et la période cicéronienne (1). Orateur, improvisateur, retenons ces deux traits; ils caractérisent l'écrivain.

Dès cette époque, il s'était déclaré républicain ; il l'a été de tout temps ; mais il ne fut jamais un jacobin. Il a toujours répudié la tyrannie, qu'elle vînt du prince ou qu'elle vînt du peuple. Les chimères des socialistes n'ont pu séduire un moment sa raison. Nous l'avons connu respectueux des principes éternels qui sont la base des sociétés. La vérité est qu'il les avait respectés à toutes les époques. Seulement, en ses débuts, il avait eu l'exaltation et l'intransigeance des esprits généreux et jeunes ; et, ce qui lui prêtait un charme singulier, il rattachait ses dogmes politiques à ses croyances religieuses. C'était au nom du Christ qu'il prêchait la démocratie.

Quelle était donc cette démocratie idéale qu'il voyait poindre comme une aurore ? Et d'abord quel était ce parti démocratique, chose nouvelle en Espagne ?

Dans un écrit de propagande qu'il publiait pour l'instruction des foules, Castelar s'efforçait de prouver que la démocratie en Espagne était ancienne, et qu'elle plongeait par ses racines au cœur de la nation (2). Il avait raison s'il voulait dire que l'Espagne fut, au moyen âge, un des pays où il y eut le plus de liberté. Quelle étonnante parole, en ces temps de servitude, que la hautaine allocution dont les Aragonais saluaient leur roi à son avènement : « Nous qui valons chacun autant que vous, et réunis pouvons plus que vous, nous vous jurons fidélité si vous respectez nos franchises, sinon, non ! » Quelle intensité de vie dans les Cortès de Castille, et dans ces *comuneros* qui, le jour où la monarchie grandissante menaça leur autonomie, succombèrent, avec Juan de Padilla, dans les plaines de Villalar ! Contraste étrange ! Cette nation que l'on vit, plus tard, ployante et inerte comme un cadavre aux mains de l'Inquisition et du Roi, elle avait été de toutes les nations peut-être la plus libre avant d'être la plus asservie !

(1) Il a recueilli un certain nombre de ses articles politiques dans les trois volumes intitulés *Cuestiones politicas y sociales*.

(2) *Breve historia de la democracia española*. Tome III des *Cuestiones politicas y sociales*.

Mais il y a loin de cet ensemble très hétérogène d'immunités féodales à ce qu'on nomme démocratie. Les prérogatives des Cortès de Castille, les franchises des *comuneros*, les *fueros* d'Aragon, les privilèges des corporations telles que la Sainte Hermandad offraient ce trait commun d'être précaires, locales ou provinciales, et de diviser les élémens sociaux, au lieu de les fondre en un tout unique. On retrouve d'ailleurs presque partout, au moyen âge, ces institutions propres à des catégories de personnes et qui limitaient partiellement l'autorité des souverains ou des suzerains. Nous-mêmes, n'avions-nous pas nos États-Généraux, nos chartes municipales, les droits si étendus de nos Parlemens, les privilèges conférés à des établissemens séculaires, tels que les Universités? En étions-nous plus près de la démocratie ? Non; ce mot très nouveau, ou très ancien, désigne un système politique qui ne pouvait trouver place dans les compartimens multiples et inégaux du monde féodal. La démocratie, les Grecs et Rome la connurent, mais avec les esclaves, et renfermée dans les murailles étroites de la cité ; à la différence de cette autre démocratie, capable d'embrasser des nations entières et, au sein de ces nations, tous les hommes qui y vivent. Cette démocratie-là est de notre temps. Les États-Unis, il y a cent ans, en ont réalisé le prototype. La Révolution française est ensuite venue, qui en a semé les germes à travers l'Europe. L'Espagne les a reçus de nous. C'étaient nos idées, nos exemples qui animaient les réformateurs des Cortès de 1812 et de 1820, les Galiano, les Argüelles, les Martinez de la Rosa. Mais ces illustres libéraux, qui furent les pères de l'Espagne d'hier et d'aujourd'hui, étaient-ils bien des démocrates ? Leur idéal n'allait point au delà de cette royauté parlementaire qu'ils contemplaient en Angleterre et dans notre pays. Il y avait bien, à côté d'eux, un parti plus avancé, les *exaltados*, révolutionnaires de tempérament; mais quel était le programme de ces exaltés? Et en avaient-ils seulement un?

Le premier qui arbora le drapeau et y inscrivit la formule initiale de la nouvelle démocratie espagnole fut Orense, marquis d'Albaïda, vétéran de la révolution et patriarche de la République au delà des Pyrénées, mélange de La Fayette et de Raspail castillan. Dès 1844, seul novateur dans des Cortès de réaction, Orense proclama pour la première fois son manifeste. « Les bases d'une constitution-vérité, disait-il, sont : respect inviolable du foyer domestique ; respect de toute propriété ; droit d'association sans

restrictions; liberté complète de la presse sans cautionnement ni éditeur responsable; suffrage universel... »

Ce qui me frappe, dans ce programme, c'est, à le bien considérer, l'esprit de modération, disons davantage, l'esprit d'honnêteté qui y règne. Assurément, la plupart de ces formules étaient terriblement vagues; or, rien de plus séduisant, mais aussi de plus dangereux! Quant aux réformes en elles-mêmes, plusieurs étaient prématurées, sinon irréalisables en tout temps. Et, par exemple, la liberté illimitée de la presse, le droit d'association sans rien pour le régler, sinon pour le restreindre, étaient, dans la pratique, des revendications insensées. Mais, à côté, le programme contenait des *desiderata* très justes. D'une façon générale, on peut dire que la doctrine reposait sur une conception saine des rapports de l'État et de l'individu. A la vérité, on n'y voit pas percer encore le noble souci de légiférer en faveur des humbles. Mais aussi nulle idée d'exclusion ni de spoliation; nul appel à la haine des classes et à la violence. Tout tendait à la liberté. On respectait la propriété individuelle; on ne songeait pas à refaire le monde; on n'annonçait pas la venue d'une république idéale où le prolétaire écraserait le bourgeois sous son talon. Ces folies criminelles n'ont pénétré en Espagne que plus tard. M. Pi y Margall, pour sa part, s'est employé de son mieux à inoculer à ses concitoyens le virus qu'il avait patiemment extrait des écrits de Proudhon. Mais la terre d'Espagne était réfractaire à ce qu'on est convenu d'entendre par le mot socialisme. Si l'on excepte quelques grands centres, cet euphorbe exotique n'y pouvait croître sans beaucoup de peine. Sous un ciel clément, dans un pays de petite industrie, où la population clairsemée avait peu de besoins, partant moins de misère, la question sociale ne se posait pas avec l'intensité qui la rend si effrayante et si poignante dans d'autres pays. C'étaient surtout rêveries de sectaires et drapeaux de rébellion. C'était, en tout cas, une importation de l'étranger. Au fait, il en a été de même de la démocratie, de la république, et de la royauté parlementaire, de toutes les formes nouvelles de la politique en Espagne où il n'y eut longtemps que deux institutions vraiment nationales, l'Église et la monarchie absolue. Chez ce peuple ignorant, plus capable d'attachement que de raisonnement, ces deux cultes avaient jeté des racines presque indestructibles. De là vient que les institutions parlementaires y ont eu fort longtemps une existence artifi-

cielle et superficielle : plantes de serre chaude, que les politiciens s'évertuaient à cultiver pour leur plus grand profit. La vérité est que les Espagnols ont reçu nos idées toutes faites, et les ont tour à tour ou presque en même temps essayées. L'idée démocratique a été du nombre. Ils ne prirent pas le temps d'ajuster à leur taille cet habit d'emprunt. La démocratie espagnole est une leçon apprise dans les livres français.

On le voit, le parti nouveau existait dès avant 1848. Entre le groupe des *progressistes* dont il semblait une fraction détachée et la bande des exaltés vulgaires, il formait un petit bataillon qui s'accrut assez vite. Mais ce ne fut guère qu'après Vicalvaro (1), au cours de la révolution de 1854, que le parti commença de faire figure, et se distingua des autres en adoptant l'idée républicaine. A la vérité, ce mot de république sonnait alors étrangement aux oreilles espagnoles. Les plus ardens, parmi les combattans des rues, n'y songeaient guère. Le *torero* Pucheta, qui, durant ces journées, fut une sorte de puissance, n'entendait point cette nouveauté française, non plus que le peuple de Madrid, qui ornait les barricades des portraits de la Reine. Un homme ayant crié sur une place : Vive la République ! la milice nationale le tuait à coups de fusil. C'était une tâche assez redoutable de vouloir convertir cette nation à un principe que la populace même des grandes villes, — à l'exception de Barcelone, — n'admettait pas encore. Castelar l'entreprit.

Il trouvait la doctrine déjà fixée dans ses grandes lignes. Il s'agissait de la propager. Ce fut proprement sa mission. Esprit moins inventeur que vulgarisateur, son œuvre fut avant tout une œuvre de propagande. Dès le premier jour, il s'empare du faisceau d'idées et ne cesse d'avancer, prêchant et luttant, sans fléchir. De 1856 à 1866 il est, selon le mot d'un de ses biographes, « la langue et le cœur de la démocratie, » d'une démocratie à la fois très républicaine et très nettement antisocialiste. Il a reçu le programme du vieil Orense comme un dogme ; il n'y changera rien d'essentiel. Mais il va le commenter et le développer de cent manières, l'animer de sa foi d'apôtre, l'embellir de son enthousiasme de poète, l'illuminer de tous les feux de son prestigieux talent.

(1) Vicalvaro est le nom de la localité où la cavalerie entraînée par O'Donnell et les troupes qui étaient demeurées dans l'obéissance se livrèrent bataille quelques jours après le *pronunciamiento* du 28 juin 1854. O'Donnell et ses partisans en furent appelés *Vicalvaristes*, et le surnom leur est resté.

Il l'a fait en détail, et au jour le jour, dans des milliers d'articles. Il enseignait aussi la doctrine dans sa synthèse. Il l'exposa pour la première fois en une brochure (un *folleto*, comme on dit là-bas), qu'il écrivit en 1859. Le but était « d'éveiller dans le peuple la conscience de son droit. » Le livre portait un titre significatif: *La Formule du Progrès*.

Castelar, dans son optimisme, croyait au progrès social. Il ne pouvait admettre une humanité éternellement stationnaire, tournant dans le même cercle d'erreurs et de souffrances. La croyance à la perfectibilité de notre raison, qui fut peut-être l'immense utopie du XVIIIe siècle, vous la retrouvez dans ce petit livre ; c'est la pensée inspiratrice qui frémit sous ces pages et les agite comme un souffle sacré. A chaque époque, disait-il, sa tâche et son idéal politique. Cet idéal s'incarne dans un parti ; et ce parti, durant un temps, a sa raison d'être ; il est la formule du progrès. L'absolutisme de la monarchie fut un progrès au sortir de l'anarchie féodale ; la royauté parlementaire, appuyée sur les classes moyennes, fut un progrès par rapport à la monarchie de droit divin. Mais, quand chaque système a produit ses effets utiles, c'est le tour d'un autre, qui le doit remplacer. — Est-ce à dire que Castelar contestât aux anciens partis le droit d'exister et de résister? Il proclamait tout au contraire leur légitimité, leur nécessité. C'est une loi de notre esprit, ajoutait-il ; la diversité des opinions naît fatalement de la liberté. Résignons-nous à rencontrer perpétuellement des contradicteurs. Il y aura toujours des partis. Vous n'empêcherez pas qu'il y ait ceux qui veulent conserver le présent, ceux qui veulent faire revivre le passé, et ceux qui attendent tout de l'avenir. — Par là encore son idéal, fait de liberté, se séparait de l'exclusivisme jacobin.

Il se séparait en même temps des gouvernans d'alors, qui voulaient bien reconnaître certains partis, et déniaient à certains autres le droit de vivre. Ces gouvernans se rattachaient par des liens plus ou moins directs à un groupe d'hommes que Castelar flagelle, dans ce pamphlet, avec une verve sanglante ; je veux parler des néo-catholiques. Il les détestait. Il ne pouvait leur pardonner de l'avoir détourné de la religion. Les néo-catholiques, sous la reine Isabelle, ont tenu le pouvoir presque constamment. Ils furent les doctrinaires de ce régime. Disciples des nôtres, ils

(1) *La Formula del Progreso.*

se complurent dans un système parlementaire à base étroite, étayé sur l'aristocratie de l'argent et qui, en somme, ressemblait fort à celui que Guizot, en France, avait si longtemps personnifié. Et en vérité, à lire les critiques passionnées de Castelar, on croit entendre comme un écho des imprécations qui, à la veille du 24 février, montaient autour du trône du roi Louis-Philippe.

Il y apportait les ressentimens implacables de l'homme de parti et le dogmatisme tranchant des écrivains très jeunes, qui échappent si rarement à la passion sectaire. Au fond, avait-il tort? Il faut se rappeler à quel degré de corruption était descendu le personnel politique; les scandales financiers où se compromettaient les plus graves personnages, dénoncés et flétris en pleines Cortès; le scandale démoralisant des « influences » qui régnaient au Palais, et traitaient les affaires comme un jeu de caprice. Imaginez l'impression qu'il dut recevoir de ce spectacle, au sortir du milieu honnête où il avait grandi! Il voyait le parti modéré, — et cette Union libérale de O'Donnell, qui se séparait un jour des modérés pour mieux continuer leurs erremens, — il voyait ces sceptiques à l'œuvre, mesurant les droits du citoyen à sa cote de contribution; et sa raison, accoutumée à se reposer dans la certitude des principes, au-dessus de la réalité incohérente, se détournait avec mépris d'une politique d'expédiens, que pas un sentiment généreux n'animait. S'il était venu dix ans plus tôt, je ne doute pas qu'il se fût engagé sous la bannière des *progressistes*, à la suite de Olózaga; je doute fort qu'il y fut resté. Ceux-là, il est vrai, n'étaient point ennemis de l'émancipation populaire. Ils étaient toujours ramenés au pouvoir par les révolutions. Ils avaient fait la constitution de 1812. Leur politique était ou se disait fondée sur le principe de la souveraineté nationale. Mais ce principe, qui, en théorie, substituait à la volonté absolue d'un monarque la volonté non moins absolue du peuple, n'était accepté par la nouvelle école démocratique, et par Castelar, que sous la réserve et, en quelque sorte, avec le correctif des « droits individuels », *derechos individuales*, un dogme qui a fait, chez nos voisins, beaucoup de bruit et encore plus de mal; qui a suscité des controverses infinies et joué de méchans tours aux républicains, qu'il a menés plus loin qu'ils ne pensaient aller. Castelar, à cette époque, dans le programme de ses rêves, réservait naturellement une place d'honneur à ce dogme sacro-saint. La théorie des droits

de l'individu, juxtaposés ou opposés à la souveraineté du nombre, formait l'un des traits originaux du programme démocratique espagnol. Et voici comment, dans un petit catéchisme civique, Castelar l'expliquait au peuple :

— Ainsi vous admettez le dogme de la souveraineté nationale?

— Assurément, car j'estime que les peuples doivent se gouverner eux-mêmes.

— Mais alors, la nation pourra faire ce qu'elle voudra?

— Oui, tout, hormis détruire ou restreindre les droits individuels; tout, *hormis attaquer l'autonomie de chacun* (1)... »

L'autonomie de chacun! Parole pernicieuse à jeter dans la foule! Oh! le danger des mots! Théoriquement, à le regarder en soi, comme une entité scolastique, le principe pouvait sembler juste; n'était-ce pas une garantie contre les entraînemens de tout un peuple? On avait vu où conduisait cette tyrannie du nombre exaltée par Rousseau : au césarisme ou à la Terreur. Mais, en réalité, opposer au droit des majorités les droits imprescriptibles de l'individu, c'était courir sur un autre écueil, car c'était reconnaître implicitement le droit immanent à l'insurrection; c'était justifier par avance le premier venu qui, à la moindre loi restrictive, descendrait dans la rue, sous prétexte de défendre son autonomie! On l'a bien vu en 1873!

Tel était ce programme, assemblage confus de raison et d'utopie, où dominaient les vérités d'école, lesquelles, dans la pratique, sont si près d'être des erreurs! Il ne suffit pas qu'une réforme soit théoriquement excellente; encore faut-il qu'elle soit possible; à cela Castelar ne prenait pas garde. Ignorant des affaires et de la vie même, animé d'une confiance sans bornes dans la magique vertu des idées pures, nourri d'abstractions, de symboles et d'argumens *a priori*, il avançait sans regarder à ses pieds, les yeux fixés sur de lointains mirages, transporté et comme soulevé de terre par les élans de sa foi mystique. Aussi bien le nouveau parti était-il dans la période infiniment aisée où les révolutionnaires ne songent qu'à saper ce qui existe, sans se préoccuper du lendemain qui suivra leur victoire. Le malheur est que ce lendemain-là vient plus vite qu'ils n'avaient prévu. Le jour arrive où il leur faut réaliser leurs trompeuses promesses. Alors éclate leur impuissance à faire régner l'âge d'or qu'ils ont annoncé!

(1) *Defensa de la Formula*, p. 149. Madrid, 1870.

III

Un changement décisif s'était produit dans la politique espagnole. Au mois de juillet 1856, Espartero avait quitté le pouvoir, vaincu dans la lutte qu'il soutenait depuis deux ans contre son rival O'Donnell. Sa retraite fut suivie de la dissolution des Cortès constituantes. La période révolutionnaire, dite du *biennio*, était close. Les conservateurs l'emportaient et peu à peu allaient reprendre ce que les événemens de 1854 leur avaient enlevé. Les démocrates étaient frappés du même coup; les journaux avancés durent mettre la sourdine : il n'y avait rien à tenter dans la presse. Castelar le comprit; il se tourna vers le haut enseignement, et porta de ce côté l'effort de sa propagande.

La chaire d'histoire nationale était vacante à l'Université de Madrid; il se présenta au concours. Par les prodiges de sa mémoire, par son éblouissante rhétorique, il éclipsa ses concurrens. Ce candidat forçait les portes; il fut nommé en plein ministère Narvaëz. Le nouveau professeur ouvrit son cours le 1er janvier 1857. Il le continuera durant plus de huit années, et avec quel succès! Le public, chose rare, y disputait la place aux étudians. C'étaient de perpétuelles ovations. Les étudians, parmi tout cela, trouvaient-ils un enseignement très solide? Mais, pour ce grand agitateur d'idées, il s'agissait bien moins d'instruire les générations qui entraient dans la vie que de les conquérir à la liberté. Enseigner, pour lui, c'était encore, c'était avant tout prêcher et combattre. Il n'a rien publié de cette longue suite de leçons; mais nous en avons d'autres qu'il prononçait ailleurs, dans le même temps. Je veux parler du cours fameux, inoubliable, de l'Athénée, où une foule enthousiaste s'écrasait pour l'entendre. Les plus célèbres orateurs ont passé tour à tour par cet Athénée de Madrid : Martinez de la Rosa, Donoso Cortès, Pacheco, López, Olózaga, Cánovas del Castillo. Castelar avait à peine vingt-six ans lorsqu'il fut appelé à y professer. De cette chaire il fit une tribune. Ce maître, en vérité, ne ressemblait à nul autre. Suivons-le dans cette étroite salle où son accent d'apôtre fit tant de fois frissonner l'auditoire, où tant de jeunes âmes reçurent comme un rayon d'en haut.

La Civilisation dans les cinq premiers siècles du Christianisme

fut le sujet et le titre de ces leçons (1). Vaste sujet, qui, par les amples horizons d'Orient, de Grèce, de Rome, convenait en perfection à son éloquence pompeuse et splendide. Décrire ce monde romain qui, des colonnes d'Hercule aux déserts arabiques, embrassa dans son unité les grandeurs, les misères, tous les raffinemens de la civilisation païenne; et, en face de cette société, deux puissances surgissant des sables de la Judée et des forêts germaines : les chrétiens et les barbares, qui envahissent Rome par la double conquête des croyances et des armes; dérouler ces tableaux, quelle séduction! oui, mais quelle entreprise! Castelar s'y jetait audacieusement; il s'engageait dans l'effrayant dédale, ne sachant trop ce qu'il trouverait au bout. C'est un trait de son caractère de ne point redouter les obstacles. Où d'autres reculeraient, il s'élance; où les timorés, curieux du détail, détestant l'à peu près, ayant peur des surprises, navigueraient lentement, jetant avec anxiété la sonde, il vogue à pleines voiles. Aller de l'avant, se fier à son astre, ne point s'arrêter aux délicats scrupules du pur lettré ou de l'artiste uniquement touché de son idéal, défaut capital, mais défaut nécessaire à un homme de propagande! Approfondir avant de parler? Mais, à ce compte, on ne parlerait guère, et Castelar, par son rôle autant que par sa nature, devait parler beaucoup! Voilà comment il abordait de plain-pied les problèmes les plus ardus. Avait-il exploré les bases de sa doctrine? Avait-il même une doctrine et un plan? Mais qu'importe? Il avait son incomparable faculté d'assimilation, son inépuisable trésor de généralités grandioses; il avait enfin cette magie de l'éloquence, qui, du haut d'une chaire, ou du haut d'une tribune, est la souveraine des hommes assemblés. On le vit bien dès la première leçon. Il s'était emparé de l'auditoire. Durant quatre années, il l'a tenu sous le charme.

En ses leçons, comme en ses articles, l'éloquence règne souverainement. Et cette éloquence est la même qui éclatera plus tard dans les Cortès. La voilà déjà tout entière, avec les procédés que nous retrouverons, non seulement dans ses harangues, mais dans tous ses écrits et jusque dans ses notes de voyage, dans les *Souvenirs d'Italie*, par exemple. Je voudrais dégager la formule de ces procédés, très caractéristiques sous leur apparence quelque peu banale.

(1) *La Civilizacion en los cinco primeros siglos del Cristianismo;* 4 vol. in-8°. Madrid, 1863.

Et d'abord il excelle à développer ce que les vieux rhéteurs appelaient les lieux communs, prenant le terme en bonne part. La liberté, la religion, la patrie, l'Italie, la Grèce, un de ces mots, un de ces noms qui évoquent tant de souvenirs vient-il à frapper son imagination, aussitôt jaillissent les aperçus, les sentimens, les innombrables réminiscences, et le torrent se précipite. Tous les discours et tous les écrits de Castelar sont émaillés de tirades brillantes, qui ont le tort de n'être, au fond, que des amplifications oratoires, coulées dans un moule, toujours le même, et dont le relief, à force d'avoir servi, semble un peu usé. Et, en effet, rarement la pensée se détache précise, à angles vifs. Le trait est émoussé et comme enveloppé des molles périodes redondantes. C'est l'ensemble qui vaut, par le mouvement général, par l'intention, par l'effort de l'orateur, par ses dons séduisans, sa personnalité qui s'y prodigue, et la vie intense qui y déborde ; l'originalité, — et certes elle existe, — ne la cherchez pas dans les nuances ni dans le détail ; elle est en quelque sorte une résultante. C'est pourquoi il est difficile d'apprécier le talent de Castelar par de courts extraits. Comme il ne condense jamais sa pensée, pour lui rendre pleine justice, il le faut suivre dans le cours de ses amples improvisations. Et l'on finit alors par ressentir les mêmes émotions qui transportaient les auditeurs, j'allais dire les spectateurs de ces leçons, quand ils voyaient le prodigieux virtuose, pareil au chanteur consommé dans l'art de diriger et de prolonger les modulations de sa voix, se lancer dans une de ces triomphantes périodes qui, dans son livre, remplissent parfois une suite de pages. Et quelles formidables énumérations ces périodes supportent sans fléchir ! L'orateur a, pour les recevoir, des cadres tout préparés : un parallèle, ou un tableau d'ensemble, ou un portrait historique (1).

Mais son procédé favori est la démonstration par de vastes synthèses historiques, où, embrassant du regard une longue série d'événemens, il suit, à grands coups d'ailes, la marche des

(1) Par exemple, le portrait d'Alexandre-le-Grand, en tête de la leçon sur la philosophie alexandrine. — Les quatre volumes de *la Civilizacion* n'ont pas été traduits en français. Il en est de même des autres publications de Castelar, à l'exception de quelques discours isolés, et des *Souvenirs d'Italie* dont une traduction a paru, en 1873, sous ce titre l'*Art, la Religion et la Nature en Italie;* Paris, 2 vol. Cette traduction est exacte, mais trop littérale ; elle ne rend pas l'impression d'élégance et d'harmonie. Je n'ai pas cru devoir en faire usage pour les extraits que je donne de ces *Souvenirs*.

idées à travers les âges. Il tire de là d'admirables effets. En son avant-dernière leçon, sur le point de toucher au terme de cet enseignement de quatre années, il retraçait le progrès de la liberté, depuis le Christ; et, passant la revue des siècles écoulés, les marquant tour à tour du caractère qui distingue chacun d'eux, les montrant tous, artisans éphémères d'une œuvre qui est immortelle, il résumait la colossale énumération dans cette page, où sa jeune éloquence s'élevait à des hauteurs qu'elle n'a, depuis, jamais dépassées.

... Voilà, messieurs, comment se sont unis ces deux pôles de l'histoire : le Christianisme et la Révolution, le premier siècle de notre ère, et le dix-neuvième. Il n'y a qu'un Dieu, a dit le Christ; il n'y a qu'une humanité, a dit la Révolution. Tous les hommes sont égaux devant Dieu, a dit le Christ; tous les hommes sont égaux devant la loi, a dit la Révolution. Tous les hommes sont libres, a dit le Christ, et il brisa le joug de la fatalité; tous les hommes sont libres, a dit la Révolution, et elle brisa le sceptre des rois absolus. Vous êtes tous frères, disait le Christ; vous êtes tous frères, dit la Révolution. Devant Dieu, il n'y a ni nobles, ni esclaves, dit le Christ; devant moi, dit la Révolution, point de servitude! La conscience est libre, criaient les premiers chrétiens sur le gibet et dans les tortures; la liberté de conscience est inviolable, a dit la Révolution. Et voilà où se rencontrent le Christianisme et la liberté. Voilà comment, si le premier siècle a écrit l'évangile religieux, le nôtre a écrit l'évangile social. Vous êtes fils de Dieu, disait le Christ; vous êtes hommes, dit la Révolution; et voilà l'unité du premier et du dernier siècle de l'histoire. Messieurs, dans cette revue des siècles, nous constatons l'existence réelle de cet être supérieur que nous appelons l'humanité, et dont la vie s'appelle l'histoire. L'individu doute; l'humanité affirme; l'individu a ses défaillances; l'humanité est sans tache; l'individu s'égare; l'humanité atteint toujours au but; l'individu chancelle et tombe; l'humanité se maintient ferme et droite; l'individu recule; l'humanité progresse; l'individu souvent est irréligieux; l'humanité n'a pas cessé un seul instant, sous une forme ou sous une autre, de communiquer avec Dieu; enfin l'individu meurt; mais l'humanité, elle, est immortelle! C'est pourquoi, de chacun des siècles qu'elle a traversés, il s'élève un hymne infini, qui, pareil aux harmonies de l'orgue sous les voûtes gothiques des cathédrales, pénètre nos âmes d'un sentiment divin. Et, comme, dans la grande chimie de la nature, notre corps est composé de toutes les substances de la terre, ainsi, dans la grande chimie de l'histoire, notre esprit est formé des idées de tous les siècles...

Quel contraste entre ces chevauchées épiques à travers les temps, ces anathèmes et ces bénédictions, ces éclats de voix du prophète, du *nabi* oriental, cette improvisation éperdue, torrentielle, où les pensées, les images, les phrases même jail-

lissent du cratère, à peine ébauchées, — et les austères leçons, si méthodiques et didactiques, de nos maîtres français! Pour trouver chez nous des exemples d'un enseignement semblable, si toutefois c'est un enseignement, il faut évoquer le souvenir des cours orageux que Michelet et Edgar Quinet firent jadis au Collège de France. En Espagne même, c'était chose inusitée. A cet égard, je pourrais citer les leçons, si différentes, que Donoso Cortès avait prononcées, quinze années avant, dans ce même Athénée de Madrid (1). C'était, il est vrai, le droit public, matière aride, que Donoso Cortès y étudiait; et il convient d'ajouter que ce grave personnage procédait de nos doctrinaires. Il en a dans ses livres l'allure dogmatique, un peu hautaine, la spécieuse rigueur, je ne sais quoi de voulu, d'inflexible, pour tout dire, l'accent doctoral, que Castelar, avec son lyrisme ingénu, sentimental et débordant, ne saurait avoir. De même la phrase, chez Donoso Cortès, est bien autrement nette et précise; presque toujours adéquate à la pensée philosophique qu'elle énonce. Mais il manque à sa dialectique le mélange séduisant d'ardeur et de grâce, l'élan et le rayon, et cette vie intense de l'âme qui, au contraire, circule à flots dans le moindre des écrits de Castelar.

Là, en effet, était le charme, là était le triomphe de ces leçons. Quant au fond même, elles sont peu solides. De plan, on n'en voit guère. Le maître semble aller à l'aventure; à maintes reprises, il revient sur ses pas. Ce sont de belles conférences, où les thèmes poétiques et les majestueuses amplifications se déroulent à perte de vue. Dans ce vaste cadre aux contours indéterminés, la société païenne et les barbares, les arts de la Grèce à leur déclin et le Christianisme à son aurore, les Empereurs, les apôtres, tout ce monde gréco-romain brille et s'agite un peu confusément; ce n'est point un cours régulier. Mais, en vérité, ce qu'on venait chercher dans cette étroite salle où la foule enthousiaste des auditeurs s'entassait longtemps à l'avance, étaient-ce des dissertations substantielles faites dans les règles par un sage érudit? On venait écouter cette éloquence au rythme enchanteur; on venait se livrer au courant de l'entraînante parole; on venait recevoir le reflet brûlant de cette flamme si haute! Il excitait les âmes, il les catéchisait. Et nous voyons reparaître ici, comme en son roman de jeunesse, *La Hermana de la Caridad*, cet étrange

(1) *Lecciones de derecho politico en el Ateneo de Madrid*, t. Ier des œuvres de Donoso Cortès; Madrid, 1848.

penchant de piétiste à prêcher et à convertir. Ces leçons de l'Athénée furent pour la plupart des prédications.

Il l'avait déclaré dès le premier jour : « Nos leçons ne serviraient à rien, si nous n'y cherchions que des résultats scientifiques ; *nous devons aussi tendre vers un but moral...* (1). » Il disait encore : « Le talent, la valeur, la popularité ne sont rien, *s'il ne s'y ajoute ce qu'il y a de plus beau sur cette terre, la vertu.* » (2) Quatre ans après, dans la leçon d'adieu, il se rendait à lui-même ce témoignage : « Quel que soit le sort qui m'attend, dans ce reflux changeant des idées et des choses, que je me taise pour toujours, ou que, dans d'autres enceintes, et du haut de tribunes plus élevées, je défende les croyances auxquelles j'ai consacré un cœur sans haine et un esprit sans détours, n'oubliez jamais que, dans toutes mes leçons, je me suis efforcé de vous inspirer le culte de la liberté, sans laquelle la vie humaine n'est rien ; le culte de la vertu, sans laquelle il n'y a pas de liberté féconde, et le culte de Dieu, sans qui ni la vertu ni la liberté n'ont d'éclat... (3) » Il s'efforçait de soustraire la jeunesse des écoles à la corruption qui régnait dans le Parlement, dans le gouvernement, à la Cour, et s'étendait de proche en proche comme une lèpre. Il s'efforçait de la préserver, cette bonne et saine jeunesse, du scepticisme officiel. Il nourrissait, dans l'ingénuité de son cœur, l'immortelle chimère des utopistes et des très jeunes gens, qui s'imaginent, les uns et les autres, qu'il suffit de renverser le régime établi, pour ramener du même coup l'âge d'or. Castelar a mis beaucoup de temps à s'apercevoir de l'irrémédiable impuissance des novateurs à refaire la société, vu qu'il faudrait d'abord refaire la nature humaine. Tout lui semblait possible avec la foi démocratique. Il en attendait des miracles ; ce seraient les trompettes de Josué faisant tomber les murs de Jéricho ! Un jour, ayant décrit l'intervention souveraine des premiers chefs de l'Église, qui arrêtaient d'un geste les barbares victorieux, il en tirait soudain cette conclusion : « J'ai terminé, Messieurs. Mais,

(1) *La Civilizacion*, t. Ier, *Leccion primera*, p. 35.

(2) En Espagne, où les modes françaises arrivaient de Paris avec quelque retard, on pouvait encore, vers 1860, parler de « la vertu » et se proclamer « vertueux, » comme on parlait il y a cent ans, de sa « sensibilité ». Cette phraséologie rattache bien Castelar à notre génération de 1848. A comparer les tirades politiques et humanitaires de Mme Sand, qui écrivait de même (*Souvenirs de 1848*) : « Nous, mon ami, nous sommes vertueux ! » etc.

(3) *La Civilizacion*, t. IV.

en présence de ces farouches barbares, domptés par de pauvres solitaires, ne trouvons-nous pas là un grand enseignement? Qu'avaient-ils donc en eux pour obtenir ces prodigieux effets? Ah! ils avaient la foi dans une idée, et qui a la foi dans une idée triomphe toujours! Le doute et le plaisir auront toujours leurs ministres; mais le doute et le plaisir n'auront jamais de martyrs. Messieurs, pour atteindre à un but, *pour traverser la mer orageuse de la vie, il est nécessaire de s'embarquer sur le navire de la foi;* là vous n'avez à craindre ni les écueils ni les tempêtes. C'est ce navire que montait Colomb, et, au bout de son voyage, il rencontra un nouveau monde. Et quand ce nouveau monde n'eût point existé, *Dieu l'aurait fait surgir des solitudes de l'Atlantique, pour récompenser la foi et la constance de cet homme!* (1) »

Ce n'est qu'une traduction; et d'ailleurs le texte lui-même de ces leçons, qui furent si vivantes, qu'est-il autre chose, pour nous qui les lisons aujourd'hui, à plus de trente-cinq ans d'intervalle, qu'un torrent de lave refroidie? Mais essayez, par l'imagination, de les replacer dans leur cadre; transportez-vous en idée au milieu de cet auditoire frémissant; animez-la, cette éloquence, par le regard de l'orateur, par son geste passionné, par son accent de tribun et d'apôtre, par tout ce qui compose l'attrait mystérieux que la vive parole exerce sur les âmes, et vous pourrez comprendre ce que furent ces nobles fêtes de l'esprit qui ont marqué leur date dans l'histoire de l'Espagne nouvelle.

Époque fortunée dans la vie de Castelar! Il avait traversé des jours difficiles; il en était sorti par le labeur sans trêve de son facile génie. A vingt-six ans, il était célèbre, et il jouissait délicieusement de ces premiers sourires de la renommée, lorsqu'un malheur, le plus cruel sans doute qui pût l'accabler, le frappa soudain; il perdit sa mère dans l'été de 1859. Le coup fut terrible; il tomba malade et demeura pendant de longs mois abîmé dans son désespoir. A la fin, sa forte nature réagit; il reprit la plume. « La douleur, écrivait-il, que j'ignorais auparavant, possède tout mon être et n'y laisse point de place à la pensée. La vie de ma mère, qui était ma vie, s'est éteinte, et plus rien ne me rit en ce monde dépouillé, à mes yeux, de félicité et d'espérance. Mes lèvres ne savent plus que murmurer des prières; mon cœur souffre, mon esprit songe à l'éternité et à la mort. Les flots

(1) *La Civilizacion*, t. IV, *Leccion primera.*

de larmes en ont effacé les souillures terrestres, et dessillé mes yeux jusque-là trop attachés à ce qui passe et change. J'ai compris que le mal est comme une ombre vaine, mais que le bien et la vertu, voilà l'éternelle lumière, voilà ce qui de nous survit ici-bas. Cette croyance chaque jour plus profonde me fait renouer la chaîne interrompue. Je veux vivre encore et répandre, dans la journée de travail qui m'échut en partage, quelque semence de bien. Après quoi, j'attendrai tranquille, assis sur les pierres du triste chemin, l'heure où finit la mort et où commence vraiment la vie (1). »

Ce fut durant ces jours de deuil, dans l'exaltation de la douleur, qu'il écrivit un livre apocalyptique, *La Redencion del Esclavo*. « La Rédemption de l'Esclave » est une sorte d'épopée en prose. Le poète y chante les souffrances, les transformations par où l'homme a passé, depuis son apparition sur la terre, dans sa marche vers la liberté. Il suit l'esclave dans tous les temps en ses étapes douloureuses : paria dans l'Inde, ilote à Sparte, gladiateur à Rome, serf au moyen âge, nègre dans le Nouveau-Monde, prolétaire sacrifié de nos industries, jouet des tyrans, rois ou Césars, et déroule à travers l'histoire les tragédies de la servitude. Usant de l'allégorie, il suppose que le travailleur fut un ange exterminé du ciel pour avoir regretté de ne s'être point créé lui-même : la justice divine l'a jeté sur la terre afin qu'il éprouvât ce que coûte le labeur de la création. Je ne puis donner mieux l'idée de cette fiction grandiose et confuse qu'en la rapprochant de certains ouvrages d'Edgar Quinet, et singulièrement de l'*Ahasvérus*, « un des livres, a dit Castelar, qui ont eu le plus d'influence sur ma pensée et inspiré à mon enfance le plus de songes, de poésie (2). » Une affinité naturelle l'attirait vers ce spéculatif sublime et nuageux. Notez que Castelar s'est placé depuis à cent lieues de Quinet par le sens du réel, l'intuition du possible, tout un côté très fin, très andalou, de sa nature. Mais ce côté positiviste n'est sorti de l'ombre qu'assez tard. A l'époque où nous sommes, le jeune auteur ressemblait étonnamment au philosophe français, et, en imitant ce dangereux modèle, il ne faisait que suivre sa pente ; il abondait dans le sens de ses propres défauts. Même ardent mysticisme ; même foi révolutionnaire, même idéologie. On s'en aperçoit bien à lire *La Redencion*. Son lyrisme

(1) *Defensa de la Formula del Progreso*, pp. 9 et 11.
(2) *Vida de lord Byron*, p. 29.

oriental, asiatique, y déborde. L'œuvre entière est écrite dans un genre sinon faux, à tout le moins périlleux, et fertile en naufrages; on y échoue parfois avec quelque grandeur, mais on y échoue; ce genre s'appelle la prose poétique.

Enfin, l'année suivante, il reparut à l'Athénée. L'ombre de ce deuil, en attristant son éloquence, l'avait tempérée. Il avait aussi beaucoup étudié et médité durant cette période de retraite. Le fait est que sa pensée venait de traverser, comme son âme, une crise. De là le contraste que présentent les dernières leçons avec les premières. « Ce travail, disait-il, se ressent des circonstances où je l'ai entrepris et de celles où je le termine. Commencé dans les jours d'enthousiasme, il s'achève dans des jours de réflexion. C'est pourquoi le début et la fin, sans se contredire absolument, *n'offrent cependant pas une harmonie parfaite, surtout dans les questions les plus hautes...* » Il avait commencé ce cours en proclamant « l'origine divine de la religion chrétienne ; » il le terminait en prêchant la séparation de l'Église et de l'État! Les catholiques étaient devenus ses adversaires, et il ne voyait plus dans cette Église qui naguère régnait sur sa conscience qu'un péril social, ou du moins un menaçant problème, qu'il fallait résoudre par la liberté. C'est ce principe de séparation des deux puissances qu'il soutenait dans les *Cartas a un Obispo* (lettres à l'évêque de Tarragone) (1).

Ces *Lettres* avaient paru dans *la Democracia*, un journal que venait de fonder Castelar; car il était redevenu journaliste, à supposer qu'il eût jamais cessé de l'être ; il avait dit adieu aux paisibles études, et s'était jeté de nouveau dans la mêlée, cette fois à corps perdu! Nous abordons un épisode capital de sa carrière. Nous allons le voir en pleine bataille, chargeant à l'arme blanche, dans un assaut furieux, l'ennemi qu'il déteste de toutes les puissances de son âme exaltée; lutte sans merci où il sera vaincu; mais il aura laissé dans la blessure le trait mortel! Ce lettré, cet idéaliste, cet honnête homme de haute et fine culture en viendra à remuer les pavés de l'émeute, et sera condamné à mort, comme un assassin! — Il le fut à la vérité en bonne compagnie, en même temps que son ami Cristino Martos, qui était, il y a quelques années, un des premiers personnages de l'État, et que M. Sagasta, qui devait être un des principaux minis-

(1) Les *Cartas a un Obispo* se trouvent dans le tome IV de *La Civilizacion*.

tres de la monarchie restaurée. Castelar le rappelait un jour, dans les Cortès, avec ce fin sourire où il mettait tant de bonhomie et d'ironie : « M. le président du Conseil et moi, disait-il à M. Sagasta, nous nous connaissons depuis longtemps : j'ai fait ma barricade tout à côté de la sienne. »

IV

L'heure était favorable. Plus tôt, cette entreprise risquait fort d'être prématurée; plus tard, elle eût été sans nul doute impossible avec le système de compression à outrance que Narvaëz et Gonzalez Bravo firent peser, vers la fin, comme un joug. Mais, en 1863, on était dans une de ces époques de demi-mesures et de demi-liberté, admirablement propres aux tentatives révolutionnaires. Des ministères formés de la poussière des anciens partis se succédaient, vaines ombres, et tournaient indéfiniment dans le même cercle d'intrigues. L'opinion était lasse d'une politique indécise, tout à la fois réactionnaire et impuissante, qui n'était franchement ni constitutionnelle ni absolutiste. Quand sortirait-on de cette impasse? Castelar sentait avec son extraordinaire vivacité d'impressions ce qu'il y avait de stérile et de faux dans ce régime louche, jouet d'une main capricieuse. Il désespérait de toute réforme tant que la Reine serait là; les Bourbons étaient, à ses yeux, l'obstacle qu'il fallait d'abord renverser, et à tout prix! Sa conviction faite, il dressa ses batteries et ouvrit le feu. Le 1er janvier 1864, paraissait un nouveau journal, *la Democracia*. Quel en était le programme? Une révolution.

Nous pouvons suivre en son détail, et presque jour par jour, cette guerre de deux années : il a recueilli ses articles, au moins les principaux, dans les trois volumes intitulés *Cuestiones politicas y sociales*. On y saisit au vif le grand journaliste révolutionnaire que Castelar fut alors. Ici il ne s'inspire d'aucun modèle. Il est *lui*, et lui seul, avec sa foi mystique dans les idées, ses belles ardeurs de poète militant, — archange et apôtre, — et les contrastes, les antinomies si frappantes de son étrange nature où tant de bon sens se trouvait mêlé aux doctrines les plus chimériques! Et c'était bien aussi un révolutionnaire à part, lequel avait du tribun l'exaltation, non les rudesses; poussant à l'extrême la franchise de l'hostilité; avec cela, gardant son exquise noblesse d'âme, et sachant observer, quand il fallait, tous les égards, toute

la délicate réserve d'un très galant homme. Et en effet, c'est à la Reine, c'est à son ingérence personnelle dans le fonctionnement de la machine parlementaire dont elle entrave, dont elle fausse les ressorts, c'est à elle, bien plus encore qu'à ses ministres d'un jour, qu'il s'attaque. Cependant parcourez cette longue suite d'articles : vous n'y trouverez pas un seul trait hasardé, qui pût blesser la femme en visant la souveraine. Il y a certes, dans ces polémiques, de furieux accens de colère ; mais la malignité, mais l'aigreur, mais la raillerie sèche et haineuse en sont absentes. Cet esprit généreux regarde de haut et de loin, contempteur de tout ce qui est petit et vulgaire. Comme il sent fortement, il s'indigne de même, et cette indignation jaillit alors avec une effrayante audace ! J'en pourrais citer comme exemple les philippiques que Castelar lançait contre le maréchal Narvaëz. Je sais bien que nous sommes en Espagne, où les mots pèsent encore moins qu'ailleurs ; je ne crois pas cependant que l'imprécation politique y fût allée jamais aussi loin que dans tel article, tranchant comme un glaive, dont il saluait le retour aux affaires de ce ministre détesté : «... Comme la boue salit, comme le poison tue, ainsi Narvaëz déporte et fusille. Pour l'instant, les hommes qui l'entourent s'emploient à le laver de tout le sang des libéraux dont il est couvert des pieds à la tête ; mais la Providence peut plus que la volonté des hommes, et Narvaëz ira à la dictature et aux vengeances comme la pierre va vers le sol... Narvaëz est incorrigible ; sa politique ne peut pas s'amender. Mais, nous aussi, nous sommes incorrigibles dans notre haine contre lui. Général ! les hommes que vous destinez aux Philippines jurent de vous exécrer toujours et, ce qui pour vous est pire, de ne vous craindre jamais ! »

Le scandale était grand. Le ministère redoublait de rigueurs ; les amendes pleuvaient sur *la Democracia*. Mais son directeur était homme à tout souffrir comme à tout oser. Le ministère, alors, essaya d'atteindre le journaliste dans le professeur. Une circulaire adressée aux recteurs des Universités du royaume déclarait, et certes avec raison, incompatibles l'exercice du professorat public et la direction d'un journal d'opposition (il eût suffi de dire : d'un journal politique). La mesure était dirigée contre Castelar. Il répliqua que, « journaliste en vertu de la constitution, qui consacrait la liberté de la presse, professeur en vertu de cette même constitution, qui garantissait l'admissibilité de tout Espa-

gnol aux emplois, il attendait, dans sa chaire, que l'on vînt lui arracher sa toge... » L'attitude était belle ; mais l'argument laissait à désirer. Néanmoins, le ministère n'osa pas pousser jusqu'au bout les choses. Castelar avait obtenu cette chaire au concours ; Narvaëz se contint, attendant sans doute une occasion, laquelle ne tarda pas à s'offrir.

Le gouvernement luttait contre ces embarras financiers qui sont un des maux chroniques de l'Espagne. On avait fatigué le crédit étranger, épuisé les ressources ordinaires, et le ministre des Finances en était réduit à proposer une anticipation d'impôts, lorsque soudain l'on apprend que la Reine, touchée de la détresse du Trésor, abandonne spontanément son patrimoine à la nation. Il y eut une explosion d'enthousiasme. On se récriait sur tant d'abnégation ; Madrid illuminait ; les provinces envoyaient des adresses. Au Congrès, dans la salle des Pas-Perdus, députés et journalistes entouraient Castelar : « Pour le coup, disait-on, vous voilà désarmé ! — Nous verrons bien, répondait-il. » Et, le lendemain, *la Democracia* publiait un article sous ce titre : *A qui est le patrimoine royal?* Dans cet article, il s'attachait à prouver, textes en main, que les souverains constitutionnels ne devaient posséder que leur liste civile, et que le patrimoine de la Reine était en réalité le bien de la nation. Nul n'y avait pris garde, non plus qu'aux stipulations qui accompagnaient la donation et à leurs conséquences onéreuses pour le Trésor. Ce qu'étaient ces clauses, Castelar le montrait dans un second article, dont le titre même est demeuré célèbre : *El Rasgo* (le Trait) (1). Qu'était-ce donc que ce *trait* d'abnégation tant admiré ? « Une vaste tromperie ! »

El Rasgo obtint un succès prodigieux ; ce fut comme une averse sur un feu de joie. On s'empressa de destituer le professeur. Bientôt, il est vrai, Narvaëz dut céder la place à O'Donnell. Mais O'Donnell ou Narvaëz, pour Castelar, n'était-ce pas tout un ? Les hommes étaient changés, non le régime détesté, cause de tout mal ! C'est pourquoi O'Donnell avait beau le rétablir dans sa chaire, le journaliste poursuivait son attaque implacable ; et déjà, entraîné sur la pente rapide, il touchait au point fatal où les révolutionnaires passent des paroles à l'action ; où la lutte sans merci, commencée dans la presse, s'achève dans la rue au milieu du sang...

(1) *Cuestiones*, t. Ier.

On crut l'heure arrivée, le 3 janvier 1866, quand le général Prim essaya de *se prononcer* dans les plaines d'Aranjuez. Mais la tentative échoua, et Prim dut tourner bride vers la frontière du Portugal. Malgré ce piteux échec, le gouvernement n'était point rassuré ; les esprits étaient inquiets ; une agitation sourde présageait l'émeute ; durant plusieurs semaines, on la sentit dans l'air ; c'était comme un orage qui planait sur Madrid. Il éclata le 22 juin.

On rapporte que cette matinée fut sinistre. De sombres nuages passaient dans un ciel affreux. Dès l'aube, la capitale s'éveillait au bruit formidable des canons : les artilleurs de la caserne de San Gil s'étaient révoltés ; le reste de la garnison secrètement gagnée allait les suivre. En même temps, les barricades s'élevaient de tous côtés. Le gouvernement de la Reine paraissait perdu ; le sangfroid de O'Donnell, l'énergie de Serrano et de Manuel Concha le sauvèrent. Ces généraux ressaisirent les régimens qui leur échappaient et, les tournant contre l'insurrection, l'isolèrent. Ce fut en vain que les malheureux artilleurs se battirent avec un courage désespéré ; en vain que les chefs du parti démocratique coururent les barricades, excitant l'émeute : avant la fin du jour elle était écrasée. Castelar avait payé de sa personne, rédigeant une proclamation et haranguant les insurgés, se mêlant même, dit-on, aux combattans. Il dut se cacher pour se soustraire à la répression, qui fut atroce. Dans ces journées lugubres où les prisonniers tombaient sous les feux de peloton, ses amis le conduisaient de maison en maison, trompant les recherches de la police. Il trouva un asile à la légation des États-Unis, et ce fut là que deux de ses adversaires politiques, MM. Navarro Rodrigo et López de Ayala, vinrent le chercher, pour le mener jusqu'à la frontière. Castelar put gagner Paris. Là, il apprit que le cautionnement de son journal était confisqué, que le ministère poursuivait contre lui les procès de presse commencés naguère, puis suspendus, enfin qu'il était condamné à mort, à la peine dite du *garrote vil*.

VARAGNAC.

NOS PEINTRES DU SIÈCLE

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV

Les artistes se désintéressent volontiers de la spéculation de la science, de l'intrigue politique et de la philosophie abstraite. La plupart n'argumentent guère. Ils voient, ils éprouvent, ils créent. Cependant, il est nécessaire qu'une émotion ait le temps de germer : ce n'est pas immédiatement que les semailles lèvent; encore faut-il ne pas bouleverser le champ, et c'est pourquoi nous avons vu les artistes de la Révolution, faute de recul et de repos, impuissans à traduire directement les tragédies de cette époque héroïque et sanglante.

Cependant, comme les grandes secousses des âmes ne sont jamais stériles, nous avons vu celles-ci se transmettre et se perpétuer, produire leurs effets naturels, et l'art se transformer et s'inspirer, d'abord, de la gloire militaire dont les épopées lointaines permettaient aux artistes plus de recueillement que l'agitation des rues. Nous avons vu ensuite les hommes, rassasiés et lassés de tant de bruit, d'orgueil et de gloire, ressentir le besoin d'affections tranquilles, humbles et profondes et nous avons assisté, sous la Restauration, à l'éclosion d'un art nouveau remontant aux sources éternelles par l'amour de la Nature.

Toutefois les germes d'égalité semés par la Révolution n'étaient

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

pas détruits et ne tardaient pas à renaître tempérés sous l'influence de mœurs plus douces.

Le romantisme, réveillé par la Révolution de 1830, commence bientôt à décliner, et, tandis que l'influence grecque se continue parmi les élèves d'Ingres, voici qu'à la suite des paysagistes, l'École française se tourne vers les scènes de la vie rustique et populaire. A l'amour de la Nature pour elle-même, pour ses sourires, pour ses tendresses, pour ses orages, pour sa beauté, on associera désormais plus intimement les êtres. A l'admiration de la terre se mêleront la piété de la glèbe, la gratitude pour le sillon nourricier, la pitié du pauvre.

De 1830 à 1848, ce fut comme le pressentiment d'une ère fraternelle. L'attrait du pittoresque ne suffit plus, on veut une expression plus attendrie où les yeux soient moins indépendans du cœur; et aussi quelque chose de grand et de biblique. On perçoit, dans la création plus auguste et plus familière à la fois, comme la présence occulte du Créateur. Et l'on comprend que l'homme, dans son association plus étroite avec la terre, gagne en noblesse et en fierté. Les paysages seront simplifiés, mais on les revêtira du prestige infini des effets les plus variés; on les animera par les travaux, les poèmes et les tragédies de la vie. Les décors ne seront plus ces ruines surannées qui ont tant charmé nos grands-pères, théâtre obligé de leurs pastorales. Car autre fois, sous la Régence et plus tard aussi, on avait aimé les pasto rales, mais par antithèse à la corruption régnante, comme ragoût de travestissement et raffinement voluptueux; façon de recouvrir d'une apparence naïve les grâces mièvres et l'afféterie obscène de courtisans blasés, qui trouvaient piquant de déguiser leurs marquises en bergères enrubannées. 1848 aima les pastorales dans leur simplicité et leur verdeur. On était loin de Parny et de Saint-Lambert : Pierre Dupont chanta *les Bœufs* et le brouillard qui sort de leur naseaux, mêlé à la buée matinale. On aima la terre pour sa fécondité; on l'aima pour tout de bon, avec ses gens, ses bêtes et son fumier. 1848 eut de vrais élans de cœur vers le peuple, vers les peuples; élans désintéressés, et non, ainsi que trop souvent aujourd'hui, calculés pour exploiter les masses ou se servir des étrangers comme auxiliaires même dans les luttes entre artistes : ce fut un mouvement général de vraie fraternité.

Mais l'étude plus approfondie de la beauté des humbles choses devait mener à la compréhension de la beauté des humbles gens.

Jusque-là, ils n'avaient guère été observés, par les Hollandais et les Flamands, que sous le rapport purement pittoresque et le plus souvent grotesque. Le vieux Breughel, après s'en être souvent moqué, paraît, seul, les avoir pris au sérieux dans le poignant tableau des *Aveugles*. En France, chez Watteau, ils ne sont que des petits-maîtres travestis, et plus tard, chez Boilly, ils n'offrent aucun autre intérêt que celui d'un renseignement.

Léopold Robert, si décrié par les rapins, est peut être le premier qui les aima véritablement et qui, impuissant à la rendre, n'en vit pas moins leur beauté, le côté noble de leurs attitudes et de leurs mœurs. Il les mit sous le ciel, leur décor naturel. Il en fit tomber sur eux les premiers effluves d'azur qui eussent frissonné dans la flamme du couchant. Il le fit maigrement, emphatiquement, je le sais; mais je ne lui en suis pas moins reconnaissant pour la délicieuse impression que j'en éprouvai, la première fois qu'au sortir de mon enfance, je vis les *Moissonneurs* au Luxembourg! Ce tableau vient d'être enlevé du Louvre. Quand ce ne serait que pour son intérêt historique, on aurait dû l'y conserver. Il réalise le goût public d'une époque. N'oublions pas que Lamartine, Alfred de Musset, Henri Heine et autres grands écrivains l'ont hautement admiré. C'est quelque chose que d'avoir entrevu une nouvelle route vers des horizons inconnus.

On regarda aussi plus sérieusement le peuple des villes. Daumier, H. Monnier en accentuèrent certains types inoubliables, et Gavarni, d'un crayon singulièrement expressif, en a tracé une sorte d'épopée héroï-comique du plus haut intérêt. Adolphe Leleux donna, dans ses tableaux de paysans basques et bretons, une note plus intime que celle de Léopold Robert, mais il ne fit qu'effleurer un genre qui demande de profondes études. François Millet nous en donnera, plus loin, l'exemple. En 1848, il en était encore à ses premières recherches dans un caractère bâtard: un compromis entre l'afféterie du style Louis XV et une enflure maçonnée et molle à la fois, qui cherchait Michel-Ange. Tel son *Œdipe* exposé dans la galerie de bois qui longeait, alors, la grande galerie du Louvre. Le public ne s'en préoccupa guère. Il y avait pourtant je ne sais quoi de troublant dans la confusion lourde de cette toile dont une force secrète cherchait à se dégager.

Dès mon arrivée à Paris, en 1847, je me passionnai pour le mouvement naissant qui entraînait une partie de la jeune école vers les scènes populaires. Cependant, en attendant que je fusse

à même d'y mêler mes recherches personnelles, je m'intéressai à tout ce qui se faisait alors.

Il y avait, à côté des artistes dont je me suis occupé déjà, plusieurs peintres d'histoire et de genre aux tendances diverses, les uns inclinant vers le romantisme, les autres restés fidèles à la tradition classique, et dont le talent très réel demande une étude particulière que nous allons essayer. D'autres, de moindre importance, d'un caractère plus vague, plus fantaisiste, s'entremêlaient au-dessous des maîtres reconnus, comme ces parterres de fleurettes mélangées qui, dans les jardins, entourent de plus hauts massifs. Je dois dire que ces fleurettes n'étaient pas toutes de la plus grande fraîcheur, et que les tons rances y dominaient; mais il y en avait de charmantes.

Vous connaissez tous les principaux artistes de ce temps : Robert Fleury, Ary Scheffer, Paul Delaroche, Hippolyte Flandrin, Léon Cogniet, Couder, Drolling, Brascassat, Larivière, Lehmann, Gigoux, Em. Signol, Aligny; puis de nouveaux arrivés : Muller, Tassaert, Verdier, Th. Couture, Gleyre, Antigna, H. Baron, Duveau, Paul Flandrin, Glaize, Gendron, Roqueplan, et quelques jeunes qui avaient de vifs succès : Meissonier, les néo-grecs Gleyre, Hamon, et Gérôme, les animaliers Troyon et Rosa Bonheur, les paysagistes Daubigny, Marilhat. Mais le plus illustre des artistes d'alors, l'enfant gâté du grand public, celui dont le nom, propagé par les soldats rentrés dans leurs foyers, pénétrait jusque dans les villages, car il avait longtemps retenti dans le clapotement des plis des drapeaux d'Afrique, c'était Horace Vernet.

Par autorisation royale, ce peintre si choyé suivait les armées en costume de général; double gloire ! plus qu'il n'en faut pour être l'idole de la foule. Puis, il peignait des victoires et il leur donnait ce côté *trompe-l'œil* et cette exactitude de mouvement et de détail qui charmait le public ignorant encore des reproductions photographiques d'aujourd'hui. Il avait l'esprit autoritaire et l'aspect brusque et bon enfant, le verbe familier qui plaisent au peuple et qu'il avait contracté dans la fréquentation des camps. S'il était petit, sa taille bien prise, son pas alerte, son torse droit relevant la tête un peu de côté, lui donnaient une assurance toute militaire. Il portait des pantalons larges aux cuisses, serrées à la cheville et ses redingotes affectaient la forme des tuniques. Son nez effilé, sa bouche perdue entre une énorme impériale et de très longues moustaches roussâtres, relevées en pointes, son

front large et fuyant, ses yeux gris et vifs sous les arcades sourcilières proéminentes, le faisaient ressembler à un chasseur d'Afrique. Il pouvait travailler au milieu du tumulte. Il s'est représenté entre de bruyans amis, dans son atelier où l'on faisait de la musique et même de l'escrime sans paraître le déranger.

On racontait des prodiges de son habileté. Des caricatures le montraient à cheval, le pinceau à la main, brossant une immense toile au galop. On le disait ami intime de l'empereur de Russie et du roi Louis-Philippe qui, par une porte secrète, entrait parfois sans bruit dans la vaste salle qui, à Versailles, lui servait d'atelier. Un jour que l'auguste Majesté s'absorbait dans une distraction, Horace, non averti de sa présence, tout au feu de l'improvisation, l'avait, dans un malencontreux élan de recul, culbuté sur son royal revers! On racontait cela et bien d'autres niaiseries qui font grand effet sur les badauds, puis des faits plus sérieux: « Il avait refusé de faire le portrait d'un riche financier et il donnait, à des soldats, des pages arrachées de son album. » Le sergent Cordier, natif de Courrières, et qui figure dans la *Bataille d'Isly*, m'a montré son portrait dessiné par le grand peintre et qu'il tenait de lui. On fit aussi grand bruit du portrait du *Frère Philippe, de la Doctrine chrétienne*, peint gratis, où l'on admira surtout une branche de buis accrochée au mur, près d'une fente qui par son illusion fit ébahir tous les bourgeois de Paris.

Jamais artiste ne fut plus populaire. On l'aimait donc en même temps qu'on l'admirait, surtout depuis ce deuil qui était venu assombrir tout ce bonheur, la mort de sa fille, dont on vantait partout l'intelligence et la beauté, et que l'on se montrait avec attendrissement, dans cette *Judith* maintenant au Louvre, Mme Paul Delaroche. Je m'étais laissé prendre à l'enthousiasme général. Je me souviens, bien que j'aimasse Thoré, combien je protestais en lisant, dans son Salon de *la Démocratie pacifique*, cette phrase irrévérencieuse à propos de la *Prise de la Smalah* qui tenait tout un côté du salon carré du Louvre : « Les *Noces de Cana* de Paul Veronèse doivent étouffer sous ce pâle linceul. »

J'étais alors en Belgique. Lorsque dans ce pays on parlait des peintres français, c'était toujours Horace Vernet que l'on plaçait au premier rang. Et quand je fus à l'école des Beaux-Arts, et que je vis, pour la première fois, arriver dans la cour l'illustre professeur, je ressentis une impression de reconnaissance de ce qu'il daignât descendre d'une si haute gloire pour s'intéresser à

de jeunes rapins. Je tremblais de respect lorsqu'il arriva à moi pour corriger mon dessin et j'étais si troublé que je ne compris pas la moitié de ce qu'il me dit; il parlait, il est vrai, avec une volubilité extrême, au point de bredouiller. Le modèle était assis sur une caisse en planches, que j'avais négligée, me contentant de tracer un simple carré. Il me le reprocha et il me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas fini cette caisse? est-elle moins intéressante que cette cuisse qui se pose dessus? Il faut savoir tout faire. » Je ne réfléchis pas alors combien cette impartialité pour le rendu de l'imitation expliquait la vulgarité du peintre; car ce qui me ravissait en lui, moi naïf, c'était justement cette sorte d'illusion qu'il apportait à tout objet : à la robe lustrée d'un cheval, à la sueur qui écume sous son harnais; au raccourci d'un fusil qui vise le spectateur; à la charge de cavalerie qui semble fondre sur lui. Ce sont là des qualités plus ou moins ingénieuses et amusantes, mais de bas étage en art et d'autant mieux à la portée des passans d'alors, mais qui aujourd'hui n'étonnent plus personne, depuis que tout le monde connaît l'extraordinaire exactitude de la photographie instantanée.

Cependant Horace Vernet connut bien le pioupiou; il le vit du même œil que le public; il l'aima, et la France lui en sera toujours reconnaissante. Il en fut l'historien *d'ordonnance* vif et spirituel. Mais il est démodé pour les artistes, tandis que Raffet ne vieillit pas, car il a donné aux soldats plus que l'apparence; il a rendu leur caractère, leurs emportemens héroïques, leurs souffrances et leur bonne humeur. De même pour Charlet, dont la *Retraite de Russie* a pris, de nos jours, plus d'importance, dans sa petite dimension, par sa poignante allure épique, que les kilomètres de toile d'Horace Vernet.

Je n'en revois pas moins toujours avec plaisir son *Assaut de Constantine*. C'est son meilleur tableau.

Quant aux sujets bibliques ou d'histoire anecdotique auxquels il s'est complu, il faut avouer que c'est banal de forme et de couleur. C'est avec regret que j'ai été forcé d'abjurer, parmi beaucoup d'autres illusions plus chères, l'admiration de ma première jeunesse pour Horace Vernet. J'ai longtemps espéré en retrouver une partie, à mes visites à Versailles. C'eût été pour moi une douceur. Mais le prisme était brisé. Il en est de même pour sa dynastie, dont une inopportune exposition réunissait tout récemment les œuvres au quai Voltaire. Il eût mieux valu s'en abstenir,

puisqu'on ne pouvait la faire que très incomplète. Ce fut une déception : quelques toiles assez justes de Joseph; presque rien de Carle et fort peu de chose d'Horace. On y revit le portrait du *Frère Philippe*, que je viens de mentionner, et on eut peine à s'expliquer le grand retentissement d'autrefois. Tout le monde fait mieux aujourd'hui. Et cette branche de buis, et cette fente au mur, tant admirées par les badauds, jadis, on ne les regardait plus... Comme les préoccupations sont, à présent, plus élevées, même dans le public!

Le gendre d'Horace Vernet, Paul Delaroche, partagea sa gloire dans un ordre d'art tout différent. Il fut le peintre des morts tragiques et s'inspira surtout de l'histoire d'Angleterre. Très habilement mis en scène, ses drames, malgré leur froideur d'exécution, impressionnaient vivement : ses *Enfans d'Edouard* sur leur lit gothique, serrés ensemble dans une terreur glacée, tandis qu'au bas de la porte, d'où émerge une lueur suspecte, le petit chien flaire l'arrivée des assassins; sa *Jane Grey*, à genoux sur l'échafaud, les yeux bandés, et qui, les bras nus guidés par un prêtre respectueux et attristé, allonge ses mains fluettes, cherchant le billot où poser son cou frêle; ce bourreau hésitant à saisir sa hache et qui, d'un œil attendri, contemple la pâle victime dont il va faire sauter la tête; ces femmes qui se lamentent; son *Charles Ier* insulté par des soldats qui souillent de la fumée de leurs pipes sa face résignée; son *lord Strafford* qui tend ses bras désespérés entre les barreaux de sa prison; tous ces tableaux étaient bien faits pour toucher les âmes sensibles d'une profonde pitié.

L'*Assassinat du duc de Guise* passe encore pour un chef-d'œuvre, tant sa composition est ingénieuse. Il ne faut donc pas s'étonner du grand engouement qui accueillait Paul Delaroche à chaque salon. On lui savait gré de la mesure de bon goût qu'il apportait à exciter la pitié sans trop d'horreur, sans répandre le sang, à soigner son dessin trop réfléchi, un peu figé, et son exécution serrée, sa couleur sobre, manquant de vibrations. Très équilibré, d'un esprit distingué, de mœurs austères, il n'avait ni les qualités, ni les défauts des tempéramens fougueux; il péchait plutôt par excès de sagesse. Son principal mérite était une clarté bien française. On l'a justement comparé à Casimir Delavigne, avec qui il entretenait d'ailleurs des rapports d'amitié.

Je ne connaissais ses tableaux que par les gravures du *Magasin pittoresque* encore en son enfance, lorsque Paul Delaroche

exposa à Gand, où j'étais élève de Félix Devigne, une petite toile représentant Hérodiade accompagnée d'une suivante et qui, la main appuyée sur le socle où repose la tête blême de saint-Jean Baptiste, jette au spectateur un long regard très mystérieux, très loin de la haine, mais implacable. Et ses yeux étaient si troublans que je ne pouvais en détacher les miens. Pendant plusieurs jours ce fut une hantise. Vingt fois je dessinai de souvenir cette femme étrange. Elle me revint à l'esprit, lorsque, longtemps plus tard, je lus cette nouvelle de Flaubert qui insinue que sa férocité cachait une rage d'amour. J'ai revu cette toile qui continuait à passionner ma mémoire; elle est au musée de Cologne. Je fus étonné de la trouver si froide.

L'œuvre capitale de P. Delaroche me semble être l'*Hémicycle de l'école des Beaux-Arts*. Les défauts du maître, ici, se rachètent par une belle ampleur, une austérité qui sauvera son nom de l'oubli.

Digne comme son art, Delaroche dominait son entourage. Toujours correcte et mesurée dans sa logique d'attitude, sa réserve cachait un cœur dévoué aux siens et à ses élèves, qui l'adoraient et qui, témoins Gérôme et Hébert, ont conservé pour sa mémoire une pieuse vénération. Sa belle tête régulière, un peu hautaine, le front aux larges plans, séparé au milieu par une mèche de cheveux tombante, sa bouche fine et accentuée, son profil aquilin, rappelaient Napoléon Ier. Il professait d'ailleurs une très vive admiration pour ce héros auquel il consacra plusieurs compositions, entre autres celle des *Adieux de Fontainebleau*. Le peintre s'inspirait du grand homme, mais l'homme chez Delaroche restait profondément libéral. Hébert m'a conté un fait qui le prouve.

Dans les premiers temps du second Empire, Napoléon III, ayant appris l'admiration de Paul Delaroche pour son oncle, lui envoya M. de Persigny chargé de lui offrir une importante commande : celle de décorer les salles à l'intérieur de l'Arc de Triomphe, par l'apothéose du grand Empereur. Le ministre, très aimable, se présenta au peintre avec des marques de grand respect, escomptant, de sa part, un chaud empressement à accepter sa proposition. Delaroche répondit simplement : « J'y réfléchirai et je vous écrirai. » M. de Persigny, très étonné, se retira en accentuant ses protestations de déférence et en disant : « Je ne doute pas qu'après réflexion, vous acceptiez de faire ce plaisir à l'Empereur. » Voici la réponse du maître, que les supplications du jeune

Hébert, à qui il l'a communiquée, ne purent faire atténuer : « Je remercie Sa Majesté du grand honneur qu'elle me fait en m'offrant une magnifique commande ; mais j'ai juré de ne jamais rien faire pour un gouvernement que je combats. »

Il savait aussi résister à ses préférences de cœur, par un sentiment de justice. Depuis très peu de temps à l'atelier de Delaroche, venu très jeune à Paris pour y faire son droit, et récemment inscrit comme avocat, Hébert connaissait à peine le maître. Celui-ci avait alors deux élèves préférés : Thomas Couture, aux brillantes promesses ; et Prosper Roux, qu'il regardait presque comme son fils et qui, faveur exceptionnelle, travaillait à ses côtés, sous ses yeux. Hébert fut reçu en loge avec le numéro 10, c'est-à-dire le dernier. Couture et Roux prirent aussi part au concours de Rome. A leur sortie de loge, lorsque les tableaux furent exposés, P. Delaroche fit appeler ses trois élèves à la salle de l'hémicycle de l'École des beaux-arts dont il terminait la décoration. Les jeunes gens arrivèrent pâles d'émotion. Le professeur, l'air grave, s'adressant d'abord à Couture, puis à Roux, leur donna son avis motivé, les louant, les blâmant selon leurs mérites et leurs défauts, sans leur laisser espoir de succès. Le jeune Hébert tremblait d'anxiété, car il n'avait pas encore été encouragé d'un regard, et il s'attendait à quelque critique sévère, lorsque le maître se tourna vers lui et lui dit simplement : « Quant à vous, vous aurez le prix ! »

Nous éprouvions, nous les jeunes de 1848, pour Delaroche, une admiration mêlée de respect ; mais nous nous sentions, pour la plupart, plus passionnément entraînés vers Robert Fleury. Moins méthodique, plus inégal, celui-ci nous parlait davantage à l'âme, et je le considère encore maintenant comme un grand artiste, bien que son œuvre sente parfois trop la peine d'un travail opiniâtre.

Sa tête, très remarquable aussi, au lieu de ressembler à l'aigle, inclinait vers les oiseaux de nuit : une vaste arcade sourcilière avec, au fond de l'orbite, un petit œil d'un noir roux étincelant dans l'ombre ; et, au milieu de l'irradiation d'une barbe en collier que j'ai vu passer successivement de l'ébène à la neige, un nez recourbé, aigu, une bouche fine sur le menton en saillie. Ce menton volontaire corrigeait l'indécision de son sourcil un peu tombant vers les tempes et de son regard ébloui au grand jour.

Il était modeste, timide, inquiet et, par contradiction, très ar-

dent, très résolu au fond. Il aimait les retraites cachées. En plein Paris, il vivait en reclus. Sans habileté de surface, maladroit même extérieurement, il sondait le dessous des choses, les mystères profonds, et avec quel acharnement sincère!

Il y mettait l'entêtement et la passion des alchimistes en quête de l'or. Il était de ces fureteurs de vérités, insoucieux de l'orthodoxie, dont autrefois le Saint-Office flairait les laboratoires secrets. De là, peut-être, sa haine de l'Inquisition, haine à laquelle il a consacré les meilleurs de ses pinceaux. Qui ne se souvient de son *Auto-da-fé*, au moins par la belle lithographie qu'en a faite Mouilleron : à travers les rousses fumées, sous les langues de feu qui les mordent, des patiens, dépouillés du *san bénito*, se tordent et hurlent. A côté, se débattant sous la griffe d'un moine au museau féroce que le lourd capuchon de bure coupe en sautoir, une femme, jeune encore, se roidit, effarée devant la mort, dans une suprême convulsion de terreur. Le peintre, ici, inspire l'horreur tragique, non par le délire d'Eugène Delacroix, non par l'habile mise en scène de Delaroche, mais en fouillant le fond de son sujet avec la patiente énergie d'un puritain. Ne semble-t-il pas qu'il se venge, là, d'un grief de famille, presque personnel, sur les bourreaux de ses frères du XVIe siècle? Maintenant, regardez, dans un coin tranquille du Luxembourg, son chef-d'œuvre, le *Colloque de Poissy*.

Nul tapage! n'est-ce pas? Recueillez-vous devant cette œuvre si peu prétentieuse d'apparence, si intense pourtant; insensiblement l'émotion va vous envahir... Tout fermente sous ce calme apparent, précurseur d'un des plus tragiques orages de l'histoire. Dans cette scène si peu mouvementée, le fanatisme, on le devine, est chauffé à blanc. Des têtes stoïques; d'autres que la haine crispe sous le masque froid de la diplomatie; et l'astucieuse cruauté du jeune loup qui s'appelait Charles IX; et l'impénétrabilité de la reine; et l'errante rêverie distraite sur le visage de la jeune princesse immobile. Quelle intelligence de grand artiste a su, l'une à l'autre, opposer tant de passions mortelles et contenues!

Je me souviens qu'en 1857, à l'âge de soixante ans, Robert Fleury obtint un nouveau succès avec un *Charles-Quint au couvent de Yust*. Il apparut là plus clair, plus riche de couleur, plus libre d'exécution; infatigable chercheur de qualités nouvelles. Il est en ce moment trop négligé; il y a cependant dans ses toiles quelque chose d'éternel qui éclatera lorsqu'il aura pris sa

place définitive au musée du Louvre, au milieu des maîtres dont il avait la dévotion. Il ne fut pourtant pas un virtuose du pinceau, bien qu'il eût par instant des mouvemens d'entrain superbes. Sa touche lui ressemble, parfois timide et farouche, mais revêtant toujours un sentiment et une pensée.

Comme homme, Robert Fleury fut serviable et bon. Dans ses œuvres, il a exalté l'héroïsme bienfaisant; il a pris parti pour le génie en lutte contre la superstition et l'ignorance persécutrice. Il s'est peut-être trop préoccupé de faire de sa peinture un enseignement moral. La générosité du but ne soutient pas toujours suffisamment l'imagination. Son trop grand respect des maîtres l'a poussé souvent aussi à imiter la patine du temps et à tomber dans le jaune. J'ai parlé de ses habitudes renfermées. On aurait tort d'y voir une défiance égoïste, rien ne serait plus loin de la vérité. Il appréciait la valeur du temps; il se dérobait aux importuns, mais non aux services à rendre. Il avait la confiance désintéressée des braves gens. La première fois que je fus chez lui, il me dévoila, lui le grand inquiet, le secret de la porte de son atelier qu'il n'aurait pas livré aux puissans du jour; et il fit cela avec une ingénuité touchante, car je ne lui étais même pas recommandé. Il m'a compris, et je lui en ai gardé une gratitude qui me fera toujours vénérer sa mémoire.

J'ai rencontré la même confiance chez Ary Scheffer. J'ai dit ailleurs comment j'osai me présenter chez lui et avec quelle bonté j'ai été reçu. Son atelier m'intéressa. Le talent du maître y apparaissait tout entier avec ses scrupules de bonne foi; ses anciens enthousiasmes dont il se défiait; sa soif de la perfection qui le refroidissait dans une sorte de vénération mystique où sombrait sa passion première pour les verdeurs romantiques. Il y avait là une reproduction par lui-même de son *Larmoyeur* d'un sentiment émouvant, tout rissolé de sauce bitumineuse; un portrait de Béranger, de même style, très fouillé, très verni, d'une bonhomie finement madrée, d'un contentement de soi-même qui semblait escompter une immortalité aujourd'hui plus que douteuse; puis le théâtral *Jésus sur la Montagne*, très noble, mais glacé, et, en ce moment, encore refroidi par des corrections à la craie; à côté, sa petite *Mignon* aspirait au ciel. On voyait aussi, de son époque de transition, un portrait de Lamennais, chef-d'œuvre de physionomie amèrement refrognée; un autre de Liszt jeune, maigre et long profil qui, sous les mèches tombantes de

ses longs cheveux blonds, avec son nez à corbin, sa bouche finement sceptique, son menton proéminent et son cou émacié, à la glotte saillante, prenait je ne sais quelle ironie d'ange rebelle. Le peintre travaillait à son *Christ consolateur*. Tout Ary Scheffer était là, cœur, esprit, audace et faiblesse.

Scheffer avait une belle tête, honnête et lumineuse, dont les ruisselans cheveux blonds commençaient à blanchir ; vraie tête de peintre, et, comme ressemblance, tenant le milieu entre Philippe de Champaigne et Van Dyck. Il m'apparut modeste et bon, presque timide, tant il avait le respect des autres, même pour le rapin que j'étais alors. Il conseillait de faire beaucoup de croquis d'après les moulages de Phidias. Et comme, parmi mes dessins, je lui montrais une esquisse de ma façon, scène échevelée, contemporaine et, pour l'expression, renouvelée des fureurs d'Oreste, il me donna cet avis que je n'ai jamais oublié : « Ne faites jamais une chose dont vous n'avez pas vu l'équivalent dans la nature. »

Thomas Couture, dont j'ai déjà dit un mot, commençait en ce temps-là à exciter vivement la curiosité. Il s'était révélé en 1844 par un tableau ayant pour titre : *l'Amour de l'Or*, que j'ai eu occasion de voir depuis. Il n'y avait pas là de tentative nouvelle ; c'était plutôt un retour vers le style lâché du XVIIIe siècle avec ses caprices de forme et ses carnations fardées. Il exposa ensuite un jeune *Fauconnier*, sorte de Page très frais, tout de noir habillé, ayant pour fond une treille chargée de pampre sous un ciel clair d'azur semé de nuages d'argent. Toujours dans le même caractère léger, très supérieure à l'autre, d'une agréable désinvolture, cette toile faisait encore songer aux trumeaux de Boucher et de Vanloo, mais avec plus de fermeté et d'éclat. On y sentait courir un joyeux rayon de Rubens. Après ce succès très vif, Couture se laissa désirer, ne montrant plus que quelques portraits. On savait qu'il préparait un grand coup. Des chuchotemens mystérieux, des indiscrétions habilement répandues dans le monde, promettaient une immense sensation. Le public, ainsi tenu en haleine, attendait l'événement promis et les ateliers s'en préoccupaient fort. On savait que cette très vaste composition représentait une scène de la décadence romaine.

Enfin elle apparut au Salon de 1847, le premier qu'il m'a été donné de voir. Elle recouvrait les *Noces de Cana* de Paul Véronèse, un peu plus avantageusement que ne l'avait fait *la Smalah* d'Horace Vernet en 1845. Le succès réalisa-t-il tout le

bien qu'on s'en promettait? Y eut-il déception? Il me serait difficile de le dire. Toutefois, le bruit et la discussion qui entourèrent l'*Orgie romaine* firent déjà grand honneur au peintre. Depuis longtemps on n'avait vu une tentative de cette importance. Qu'éprouvai-je lorsque j'accourus au milieu d'une foule pressée, au-dessus de laquelle je n'aperçus d'abord que la partie supérieure du tableau? J'ai gardé le souvenir d'une impression un peu trouble, comme si je me trouvais devant une grande tapisserie déteinte; quelque chose de poudreux et vert-de-grisé, un immense éventail Pompadour qu'on aurait laissé traîner un demi-siècle dans un grenier. Je dois dire que j'étais nouvellement arrivé à Paris, venu d'Anvers où j'avais copié des Rubens, et habitué mes yeux aux ardeurs flamboyantes de la nouvelle école flamande.

Lorsque je revois cette œuvre importante au Louvre, où elle est fort délaissée par les fervens de l'art, je retrouve encore son apparent brio bien froid, plein de belles résolutions manquant de persévérance, de grands élans qui n'atteignent pas le but. Des parties principales ont été manquées, puis grattées au couteau et laissées en cet état de hasard qui singe l'adresse et la facilité et qui, au fond, pourrait bien n'être que l'escamotage de l'impuissance. Peu de formes, peu de tons vraiment *voulus*. Partout le même procédé d'aventure et d'effacement harmonise des couleurs trop crues d'abord, leur laissant un aspect fripé sans grande finesse. Son dessin prétendu inspiré de l'antique est très frivole. Ses Romaines sont des lorettes. Et pourtant il serait injuste de ne pas reconnaître dans ce tableau un grand talent dévoyé. Comme le charmant *Fauconnier* convenait mieux au tempérament de Couture !

Mais, bon et jovial garçon, ne doutant de rien, il se croyait le premier peintre des temps modernes. Il l'assurait lui-même avec une éloquence triviale et persuasive qui associait son entourage à cette très haute opinion de sa personne. C'est là le secret de beaucoup de grands succès qui tombent avec ceux qui en ont été l'objet. Celui qui doute de soi fait aussi passer le doute chez les autres. Il eut un atelier très couru, surtout par les amateurs de *trucs*. Ils y apprirent à ébaucher les chairs très blanches et à les fouetter habilement de garance.

Si l'*Orgie romaine* n'eut qu'une exécution incomplète, diverses œuvres du maître s'arrêtèrent à la première ébauche. Elles n'en

firent pas moins grand bruit, bien que personne jamais ne les connût. Les mêmes chuchotemens curieux les annoncèrent. Il s'agissait de *Pompiers courant à un incendie*, d'un mouvement à tout renverser, mais qui n'arrivèrent pas au lieu du sinistre, et s'arrêtèrent, je crois, après le brillant départ des premiers coups de crayon. Toujours est-il qu'on ne les trouva pas à l'exposition pour laquelle ils étaient depuis longtemps annoncés et où ils devaient faire merveille à côté de *la Dernière Charrette des condamnés de la Terreur*, par Ch.-L. Muller. Comme ce dernier demandait à Couture s'il serait prêt pour le Salon, il répondit : « Non, je n'aurai pas fini; cette année, je te prête la France, tu me la rendras l'année prochaine! »

Parmi les peintres les plus célèbres d'alors, il faut citer Hippolyte Flandrin, l'élève chéri d'Ingres, dont il continua la manière avec moins de défauts et moins d'accent. A vrai dire, cet artiste consciencieux et respectueux est digne de vénération. Mais j'ai toujours vu en lui plutôt un grand saint qu'un grand peintre. Il avait toutes les vertus; il lui manquait un petit vice pour les émoustiller. A cela près, il mérite tous les succès qui ont marqué sa carrière et même ce privilège, d'habitude réservé aux évêques seuls, d'avoir son monument funéraire dans une église, celle de Saint-Germain-des-Prés, qu'il a ornée de peintures murales très appréciées. Il exposa pourtant un portrait qui passionna le *tout Paris* d'alors et qui est resté célèbre sous la désignation de : *la Femme à l'œillet*.

Quelques peintres d'histoire, à ce moment, travaillaient surtout pour le musée de Versailles : Alex. Couder faisait ses intéressantes toiles de la Révolution, *le Serment du Jeu de Paume*, *la Fête de la Fédération*, *l'Assemblée Nationale*, qui plaisent encore par une sorte de vérité assez curieuse chez un peintre d'une éducation toute classique. Alaux, Larivière, deux habiles pinceaux, Philippoteaux, Léon Cogniet et Émile Signol, dont le *Siège de Jérusalem* et surtout le *Passage du Bosphore* se distinguent par des qualités de sentiment. Dans ce dernier tableau, il y a une tentative nouvelle au moment où il a été peint et qui, selon moi, n'a pas été assez remarquée : c'est un rayon du soir, qui baigne poétiquement les figures et moire la mer que frappent d'élégans rameurs, sous un ciel limpide. Et jamais sourire céleste ne fut mieux en situation, car il illumine d'une calme allégresse et comme d'un nimbe de foi ces groupes de l'héroïque

croisade que le bercement des flots apaisés repose des plus durs travaux. C'est là une conception de poète. Ces deux toiles sont parmi les meilleures de la galerie des Croisades et méritent une place à part dans le grand musée historique si plein de pacotille. J'aime à rendre cette justice à un artiste qu'une modestie profonde a tenu trop à l'écart; travaillant à de pieux sujets avec une dignité tranquille, loin des expositions, à l'abri d'un intérieur où le foyer et l'atelier mêlaient leurs touchantes vertus; car j'ai aimé cet artiste qui, jusque dans l'extrême vieillesse, a gardé une bonté et une candeur de cœur des plus rares.

Parmi les peintres de genre, nous admirions beaucoup Tassaert. Il y avait chez lui une pitié qui le poussait vers les humbles et les pauvres. Tout le monde connaît, au musée du Luxembourg, ce tableau si plein d'âme, où une mère et sa fille, dans une chambre misérable et nue, près d'un réchaud, pleurent, en proie aux premières torpeurs de l'asphyxie. Ce n'est pas une vulgaire sensiblerie qui a inspiré cette œuvre toute d'émotion profonde, et qui devrait être au Louvre, puisque son auteur est mort depuis 1874. Il y a là, outre le drame, une exécution très simple, une couleur fine et bien en situation. La tête de la vieille, type vrai du peuple, touche profondément par sa naturelle dignité.

Tassaert, très varié dans son œuvre, gagnerait à être revu dans son ensemble. On y remarquerait, outre diverses compositions dans le genre de celle que nous venons d'indiquer, des visions fantastiques : telle cette délicieuse bacchanale qui représente la *Tentation de saint Antoine*. Jamais le chaste anachorète ne s'est vu à une plus dangereuse épreuve. A genoux dans une vaste grotte, il reste immobile, stupide, aveuglé par l'éblouissante apparition. Parmi les effluves célestes que traverse la blanche lueur de la lune, dont le disque d'argent éclate à travers des remous d'ineffable azur, une longue théorie de femmes nues, aux chairs nacrées, venant des profondeurs du ciel, les dernières à peine visibles, a fait irruption par le porche rocheux et se déroule en spirale dans les mouvemens du plus voluptueux et mol abandon. La tête du cortège est arrivée près du saint stupéfait, et la plus belle des tentatrices lui offre un verre de vin. Oh! ce verre de vin! De quelle chère garance en feu Tassaert l'a enluminé! Ce n'est pas une vulgaire nature morte que l'ensorceleuse présente au pauvre ermite. On y sent une inspiration passionnée. Hélas! ce malheureux Tassaert aimait trop le vin... Le vin l'a tué, et

c'était dans les cantines des barrières que ce grand bohême, ce délicat artiste, vraiment corrégien, allumait son beau délire...

A la même époque, nous regardions avec intérêt, aux vitrines des marchands, des toiles d'un artiste qui me semble fort oublié, Adrien Guignet. Il aimait à peindre les bandits dans des paysages à la Salvator Rosa. Il rappelait aussi Descamps par une émotion âpre et fière. Il est mort tout jeune. Son œuvre principale est au château du duc de Luynes, à Dampierre. Guignet était si pauvre qu'il peignit parfois plusieurs tableaux superposés sur la même toile. Mort aussi avant d'avoir donné la mesure de son talent, ce courageux Tabar qui lutta si vaillamment, miné par la phtisie et dont les premiers essais annonçaient un peintre. Sa tête énergique et ravagée rappelait le masque de Géricault. Plein d'ardeur, aimant la gloire, il se débattait entre la misère et la maladie sans se plaindre... Le sort est parfois cruel.

Dans la période qui nous occupe, il y eut comme une stagnation d'attente. On semblait se recueillir et les grands artistes ne se montraient guère. Ingres, P. Delaroche, Robert Fleury, Flandrin, Th. Rousseau se tenaient à l'écart. Français s'attardait en Italie; J. Dupré cachait ses toiles dans sa solitude de l'Isle-Adam; Decamps ne présentait que des aquarelles et des fusains; Meissonier, dont les minuscules tableaux d'un fini extraordinaire, d'une acuité merveilleuse de vision, d'une ingénieuse justesse d'attitudes avaient vivement intéressé le public de 1840, ne prenait plus guère part aux expositions; Ary Scheffer se recueillait, hésitant en ses scrupules de conscience, abandonnant le romantisme de ses premiers succès, recommençant son éducation d'artiste sous l'influence des stylistes allemands; Eugène Delacroix, toujours sur la brèche, se compliquait, s'alourdissait en des compositions, multipliant de petites figures sur des paysages toujours dramatiques, mais où ses admirables qualités de coloriste et sa vigueur de touche commençaient à se dissoudre à la poursuite de recherches inquiètes. Ce n'était plus la vaillance de ses magnifiques débuts. Quant à Corot, toujours en progrès, il se prodiguait à chaque salon en œuvres exquises.

Le public suivait curieusement les débuts de la petite école néo-grecque qu'inauguraient d'anciens élèves de P .Delaroche. Ce maître vénéré ayant fermé son atelier, ils avaient suivi celui d'un peintre suisse de naissance, qui fuyait les expositions, s'absorbant dans l'étude de l'antiquité. Je parle de Gleyre, dont *la Fuite des*

Illusions, ce tableau du Louvre mille fois copié, est devenu populaire, sans propager son nom parmi le public.

Ses adeptes consultèrent surtout l'école de Pompéi et les vases grecs peints, cherchant le côté intime et anecdotique des mœurs et des costumes anciens. Après la raideur et l'insignifiance des élèves de David, ce fut comme une floraison de grâce familière et charmante.

Cependant, d'autre part, on voyait poindre quelques aspirations nouvelles ; une plus grande préoccupation de scènes populaires chez de jeunes artistes comme Bonvin, Antigna, Luminais, les Leleux; Millet n'avait encore donné que cet *Œdipe* dont j'ai parlé. Rien ne faisait deviner son évolution féconde vers la nature rustique. Il s'y préparait dans la retraite, à Barbizon, à côté des paysagistes dont la renommée s'affirmait.

Le salon de 1848 ne mit au jour aucun nom nouveau. Il est resté célèbre par l'apparition première de ce gâchis grotesque qui va bientôt s'appeler *l'art indépendant*. Car il n'y eut pas de jury d'admission, et les portes furent ouvertes à tous. Je me souviens d'un *Amour au milieu des Roses*, de chevaux préhistoriques, de chèvres fantastiques de l'effet le plus délirant. Rien de plus comique. On avait alors le droit d'éclater de rire sans passer pour un béotien qui ne comprend rien aux déliquescences géniales. C'était un avant-goût des expositions impressionnistes que nous verrons plus tard. J'y fis connaissance d'un nom qui reviendra réjouir les jurys futurs, fidèle habitué de leurs refusés, avec ses apocalyptiques étalons, le peintre-vétérinaire Brivet. Pas de scènes révolutionnaires de la rue. Comme en 1893, on est trop près des événemens. D'ailleurs l'attention publique se tournait vers la politique, les problèmes sociaux, les sophismes de Proudhon. On vibrait sans repos aux superbes discours de Lamartine et de Ledru-Rollin, au lyrisme entraînant de Victor Hugo vers les aspirations humanitaires; au délire des clubs qui, de toute part, s'ouvraient à Paris. Je me souviens de celui qui se tenait dans le palais des thermes de Julien, éclairé par quelques gras lampions. Au fond de cette ruine romaine, sous les voûtes sonores, parmi les rousses brumes de l'huile et les lueurs clignotantes, certaines têtes de *démocs-socs*, comme on disait alors, s'accentuaient en silhouettes féroces et fantastiques.

Les artistes eurent aussi leur club à la salle *Valentino*. Ne croyez pas qu'il n'y eût là que des rapins. Ingres et Delacroix y

assistèrent. Ils furent tous les deux également acclamés. Je les vois encore entraînés dans des remous d'enthousiasme, ballottés, et, malgré leur résistance, poussés à la fois sur l'estrade où deux fauteuils les attendaient. Ils ne se regardèrent pas; ils s'assirent en se détournant un peu de côté, à la façon des chevaux de trait des attelages russes. J'avais souvent entendu parler de leur antipathie mutuelle; j'en ai eu la preuve ce soir là.

Un autre jour, les artistes se réunirent à l'École des Beaux-Arts, pour des modifications à apporter au règlement. Il y eut aussi, à l'ordre du jour, la grave question d'un couvre-chef digne d'abriter le génie. On discuta le chapeau de Rubens, la toque de Michel-Ange, le béret de Rembrandt, et même la casquette de Buridan. On ne parvint pas à s'entendre. C'est alors qu'Hamon fit cette motion : « Je propose les bonnets à poil! » Ils venaient d'être interdits pour les grenadiers des gardes nationaux, comme insignes de privilège. Imperturbable, le jeune néo-grec laissa passer une bordée de fous rires, puis il ajouta : « Les bonnets à poil, mais..... sans poil! »

Cependant, à cette heure, il y avait dans l'air des questions moins mesquines, il y circulait un vent généreux, un ardent patriotisme qui n'excluait pas les causes des autres peuples. C'est avec un grand désintéressement qu'on s'échauffait à défendre ceux qu'on croyait opprimés, les Polonais, les Hongrois. Je sais tout ce qu'il y eut d'illusoire dans ces grands élans d'amour universel qui auraient voulu affranchir le monde malgré lui. Cela ne ressemblait point à cet internationalisme égoïste qui n'aura jamais rien de commun avec les manifestations des arts. Un idéal irréfléchi brûlait les âmes; un naïf donquichottisme poussait des colonnes de volontaires, au départ desquels nous applaudissions, et qui croyaient tout vaincre par le seul prestige de leur conviction, rien qu'en chantant :

> Toute l'Europe est sous les armes,
> C'est le dernier râle des rois...

et qui, d'ailleurs, à la frontière, étaient aussi vite dispersées qu'une troupe de moineaux, comme en Belgique à *Risquons tout!*

Je ne me crois pas hors de mon sujet en racontant ces choses : à chaque époque tout sentiment qui domine influence les arts. Pierre Dupont est bien le poète du moment. Il associe son goût du pittoresque à un très vif attendrissement pour les êtres humbles

et les choses familières. Son chant de *l'Ouvrier* est un chef-d'œuvre, parce qu'il résume un sentiment puissant, épars sur tous. Sa *République des Paysans* émut l'âme de la France agreste avec une adorable bonhomie :

Mais les quarante-cinq centimes
Et Juin, plus tard, a tout gâté !

Juin a été terrible, mais il n'a pas empêché l'avènement de la Démocratie au pouvoir et aussi à la dignité de l'art. Oh ! qu'elle reste dans la vérité, dans la justice et le sens commun ! Son existence en dépend, celle de son art aussi ; et il faut avouer que, depuis son avènement, cette démocratie ne s'élève guère vers les grands principes ; je tremble lorsque je considère combien elle est, avant tout, préoccupée de satisfaire de grossiers besoins matériels.

Retournons au moment où commence le mouvement populaire en peinture. Il est la continuation des paysagistes que nous venons d'étudier. Il consiste à faire entrer les êtres dans le milieu naturel qu'ils ont préparé.

Nous allons donc voir l'art prendre une part plus directe aux joies et aux douleurs humaines, sans distinction de castes. Il va même de préférence s'occuper des pauvres, que les anciens n'avaient regardés que par leurs côtés pittoresques ou comiques, et qui vont intéresser autant que les princes de P. Delaroche et plus que les héros de David. Ils auront même cet avantage, qu'étant plus près des sources de la vie, ils revêtiront les beautés primitives. Nul besoin de velours et de brocart : ils s'envelopperont dans la pourpre et l'or de la lumière éternelle. De plus, leurs passions et leurs gestes seront davantage exempts des conventions factices du monde. S'il y a eu un mouvement nouveau dans l'art, c'est là qu'il faut le chercher.

Mais, comme toujours, les vrais initiateurs ne seront pas ceux qui en afficheront la prétention et qui, je ne sais pourquoi, pour désigner la recherche de sensations nouvelles, de charmes inconnus dans des mystères plutôt fluides, vont s'affubler du mot brutal *réalisme*. Ils ont la prétention de révolutionner, ayant sur leur bannière ce mot qui évoque des talens comme ceux de Valentin et du Guerchin, sans intérêt de nos jours.

En quoi, je le demande, le réalisme, vieux comme la platitude, pouvait-il être une nouveauté?

Le premier cri de ces révolutionnaires qui semblaient n'avoir

rien à révolutionner sortit d'une brasserie obscure de la rue Hautefeuille. En vérité, celui qui le poussa n'en comprit guère la signification; il lui fut soufflé par les philosophes et les littérateurs qui l'entouraient : Proudhon, Jean Journet l'apôtre, Champfleury le romancier, et le critique Castagnary. Le mot réalisme convenait parfaitement aux romans de Champfleury; mais Berlioz ne protesta pas lorsqu'on s'en servit pour désigner le caractère de ses chefs-d'œuvre dantesques. Oui! Berlioz était du cénacle! Que ne font pas les incompris pour sortir d'une injuste obscurité! Son tragique et fulgurant génie se laissa infliger cette enseigne!

Le mot réalisme convenait-il mieux à celui qui s'en déclara lui-même le messie? Était-il un réaliste dans toute la rigueur du terme? Non! Il ne soupçonna jamais l'ampleur poignante du musicien; vulgaire, trivial, ignorant, il fut tout cela trop souvent; mais ce qui restera de lui contient une expression et une saveur particulières et n'est pas d'une machinale imitation. Son œuvre a un côté personnel. Eh bien! voyez la pénétration du critique d'art qui l'a le plus vanté; ce sont ses morceaux les plus personnels que Castagnary va proposer aux subjectivistes qu'il combat, pour leur démontrer qu'ils devraient être impersonnels, c'est-à-dire objectivistes.

On trouvera d'ailleurs étrange que le peintre qui se proclama l'initiateur de l'art nouveau n'eût encore étudié jusque-là, que dans les musées. Courbet, il faut enfin l'appeler par son nom, n'était pas d'ailleurs un homme ordinaire; loin de là. Il avait d'admirables dons de nature, ce bourgeois-campagnard madré et naïf à la fois, plus naïf qu'il ne le croyait lui-même, lorsqu'il souriait dans sa barbe luxuriante; car il fut toujours le jouet de son entourage. A ce vainqueur, à ce vert hableur, on fit faire toutes les folies. Mais sa malice lui fit parfois tirer parti même des sottises. Son immense vanité fut son génie. Elle s'imposa et le jeta dans des aventures où, à côté des chutes grotesques, il eut de magnifiques réussites. Ce n'est pas sans raison qu'il dit un jour de Castagnary : « Ce garçon-là a raison de faire mon éloge, ça le fait connaître! »

Physiquement, pour ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse, la bonne fée qui dut être sa marraine l'avait favorisé d'un charme singulier. Robuste et de haute taille, le cou fort, le poil brillant et souple, le front bas et simple de plans, les yeux de belle agate, des yeux de taureau admirablement enchassés, le nez droit, le

bout légèrement infléchi avec une grâce voluptueuse; la bouche fine aux coins retroussés, délicieusement ombragée sous la barbe élégamment plantée et lustrée, le teint bruni à point par un riche soleil, Courbet, la première fois qu'il m'apparut, évoqua en moi l'image d'un antique pâtre chaldéen. Il s'est lui-même, à plusieurs reprises, portraituré avec une grande séduction, notamment dans *l'Homme à la Pipe*, rien que la tête et un bout de main, toile délicieuse comme un pur Corrège; car son pinceau, si brutal à barder lourdement les copieuses rondeurs de ses baigneuses, avait des grâces spéciales pour son usage particulier.

Si Courbet ne fut pas un novateur, il mérita bien une partie de ses succès. *L'Après-dînée à Ornans* du musée de Lille, qui le mit d'abord en lumière, — très bon tableau, grassement, solidement peint, très discret, — exhale un sentiment de paix heureuse qui n'est pas sans beauté. C'est, noyé dans une brumeuse atmosphère, une sorte de fournil de village, où quelques amis, sans doute après un solide et frugal repas qui a réparé la fatigue d'une chasse ou d'une marche, se reposent et respirent le bien-être d'une digestion paisible. Ils fument, et l'un d'eux fait de la musique; les ondes du violon semblent frémir visiblement dans les ondes mystérieuses et sombres d'un demi-jour favorable aux rêves épicuriens. Un gros chien couché sous la table, et que n'énervent nullement les sons de l'instrument, respire, dans un demi-sommeil, l'heureux calme ambiant. Toile charmante, d'une expression neuve, bien qu'elle n'apporte aucune trouvaille d'effet. C'est du Courbet mystérieux, regardant la nature à travers un rêve à la Rembrandt. C'est une œuvre incontestée et réputée la meilleure du peintre. Cependant, malgré ses qualités transcendantes, si elle fut remarquée, si des artistes l'admirèrent, elle ne fit pas grand bruit. Et si, au contraire, l'*Enterrement à Ornans*, qui vint l'année suivante, a été l'objet d'un si fort tapage, ce n'est pas qu'il fît preuve de qualités plus inédites, c'est à cause du côté caricatural de certains de ses personnages.

Les chefs-d'œuvre s'insinuent lentement dans la publicité. Courbet venait d'expérimenter cette vérité, et, lorsqu'il accompagne ses qualités de tant de grossièreté, croyez-vous qu'un homme aussi avide de gloriole retentissante ne l'ait pas fait à dessein? Il eût pu, certes, à côté de ses gris si fins, éviter cette absence d'air et tout ce cirage qui enduit des personnages dont plusieurs sont d'une vraie puissance et imprégnés du sentiment

du sujet; et combien le recueillement d'ensemble qui plane sur les épisodes de douleur navrante, d'horreur égoïste et d'indifférence devant la mort les eût enveloppés d'une gravité plus solennelle, si l'œil du spectateur n'était involontairement attiré par l'indécence sceptique des trognes envermillonnées des chantres! Oui! c'est complaisamment qu'il a étalé ces outrances, qui n'avaient pourtant rien de nouveau après Daumier. Elles se sont d'ailleurs calmées, et l'*Enterrement à Ornans*, moins fantasque qu'un Goya, moins limpide qu'un Velasquez, dort au Louvre dans cette paix des vieux tableaux où se devinent à peine tant de controverses et de passions éteintes, mais où il porte toujours la tare bien inutile de ses trivialités.

Plus tard, le peintre d'Ornans suivra le mouvement qui entraîne la jeune école vers la peinture du plein air, c'est-à-dire vers celle qui a pour but d'exprimer les objets tels qu'ils se présentent sous une large surface de ciel, enveloppés, par grands plans, de demi-teintes et de lumière errante et diffuse. Les ombres véritables ne s'y rencontrent que dans les trous. Encore faut-il tenir compte du voile plus ou moins transparent de la couche d'éther. Cet effet donne des modelés simples et laisse aux *valeurs relatives* des teintes leur intégralité que contrarie la vive lumière du soleil. Ses colorations varient à l'infini, sous l'influence des changeans nuages et des irisations crépusculaires. Si Courbet eut, dans ses études en plein air, des hasards heureux, il ne posséda jamais la science de cet effet magique, et les erreurs de cette ignorance abondent dans ses tableaux.

Son paysage des *Biches*, au Louvre, est d'un beau ton trouvé par taches fortuites, au petit bonheur du couteau à palette, à force de laisser-aller. Les valeurs relatives n'y sont pas observées, et de loin bêtes et rochers se confondent. Je ne lui en fais par un reproche, en cette occasion, parce qu'il s'est livré à une belle envolée de tempérament, et qu'il y a des rencontres instinctives qui valent mieux qu'une froide sagesse. Mais cette ignorance, cette négligence qui lui réussissent çà et là, l'ont souvent entraîné dans les gâchis les plus insignifians. Hélas! notre beau jeune homme, que je comparais à un pâtre chaldéen, ne tarda pas à s'alourdir, et sa suffisance et sa vanité s'épaissirent aussi. Il finit par confondre, dans un même orgueil, sa vaillance de maître du pinceau et celle de beau buveur de chopes. A force de triompher au milieu de sa cour, dans les cliquetis et la fumée des tabagies, il fut

pris de l'aveuglement des rois. Il accepta sans sourciller les plus excessives flatteries. Au fond de lui-même, il dut se croire le premier peintre de son temps, que dis-je? de tous les temps!

Il prenait des airs de protection lorsqu'il parlait du Titien, de Raphaël, — qu'il prononçait *Raphayël*, — et des autres grands maîtres. J'entrai un jour dans son atelier au moment où il terminait un torse nu de jeune femme, inondé d'une opulente chevelure rousse, assez mal dessiné, mais d'un savoureux ragoût de tons. Derrière lui, Tabar s'émerveillait et soulageait son enthousiasme par mille extravagans éloges écoutés en silence, lorsqu'il eut l'impertinence d'ajouter comme dernier mot : « Ça se tiendrait à côté du Titien! » Alors seulement maître Courbet se retourna vers Tabar et dit tout doucement : « Eh ben! c'est ça qui l'aurait embêté, vot' Titien! » *Vot' Titien!* l'entendez-vous, ce nom, traîné dans l'accent franc-comtois le plus comiquement dédaigneux? Autre mot, que m'a raconté Jean Gigoux et qui fut dit en sa présence. Il s'agit du tout jeune Péron, mort à vingt ans, après un début si brillant qu'il avait provoqué l'admiration même chez le grand réaliste qui n'avait pu retenir ce cri : « Décidément, c'est l'p'tit Péron et moi que *je peins le mieux de tout Paris.* » Que dites-vous de cette phrase par où il commence à s'associer un rival pour le répudier du même coup?

Tout le monde sait ce qui se passa dans une brasserie de Bruxelles où un farceur eut l'idée de boire à l'élévation de la statue de Courbet sur la colonne Vendôme à la place de celle de Napoléon. Le maître d'Ornans répondit modestement : « Si je n'y suis pas dans cinquante ans, il y aura toujours là un homme qui sera dans mes idées! » Les amis insistaient : « Si! si! ce sera toi! » Alors, élargissant ses épaules, il s'écria : « Garçon, remplissez les chopes! » Est-ce de dépit de ne pouvoir y monter que, plus tard, sous la Commune, il fit abattre, « déboulonner ce grand mirliton, » comme il disait?

Un jour, il répondit à Français, qui lui apportait une invitation à déjeuner de la part du surintendant, le comte de Nieuwerkerke : « Tu ne vois donc pas que, ce mâtin là, *y veut m'corrompre!* » Français n'insista pas; aussi fut-il étonné de le voir arriver à ce déjeuner, et en habit noir encore! C'est d'une façon aussi étrange qu'il refusa la croix après l'avoir fait demander par son député. Il est vrai que sa lettre de refus, très tapageuse, lui fut dictée par les philosophes de son entourage, nul-

lement menacés d'une pareille faveur. A ce propos, il me dit ceci : « Vous pouvez être décoré, vous, mais pas moi : je suis une protestation ! »

Je ne parlerai pas du triste rôle qu'il a joué pendant la Commune. C'est toujours cette même vanité qui l'y a entraîné. Ses succès d'artiste ne lui suffisaient plus. Ils étaient d'ailleurs singulièrement en baisse depuis son fameux *Piqueur achevant un Cerf* et ses *Curés revenant de la Conférence*, toiles grotesques et nulles comme peinture.

Tel est l'homme qui a gâché les plus beaux dons par je ne sais quelle suffisance de parvenu, préférant les satisfactions vaniteuses immédiates à la vraie gloire que peut seule donner un travail opiniâtre et suivi, quelque aptitude qu'on puisse avoir. C'est pourquoi, malgré les très beaux morceaux qui consacrent sa mémoire, il n'excitera jamais qu'une admiration relative.

Autant Couture et Courbet avaient de jactance, autant Daubigny, qui, lui, débuta par une note moderne dans un paysage sans prétention, était discret et modeste. Ce Parisien, fils de Parisien, et, chose curieuse, doué d'un sentiment très agreste, fut toute sa vie animé d'un très tendre et vif amour de la nature simple. Il était resté naïf comme un enfant. Illettré, les mots lui manquaient pour exprimer l'enthousiasme de son âme, et il s'épanchait en exclamations courtes. Mais son éloquent pinceau disait bien toute la puissance et la saveur de son inspiration. Son premier succès en peinture, et qui a dû le surprendre, tant il y apportait peu de prétention, lui est venu à propos d'un paysage de moisson. Il s'était auparavant annoncé, dans un cercle restreint, par quelques eaux-fortes délicieuses qui illustrent des chants populaires : *Ma tendre Musette*, le *Point du Jour* et autres pastorales. Ces gravures ont été, vers 1840, l'un des plus chers régals de mes yeux. Elles charmèrent ma seconde enfance. Le croirait-on ? elles ont dans leur pure ingénuité comme un sentiment du XVIIIe siècle, le maniérisme de l'innocence, très sincère ici, mais qui les allie admirablement aux vers et à la musique qu'elles accompagnent. *O ma tendre Musette :* comme cette humble et touchante merveille de Monsigny, faite de rien, a dû attendrir l'âme candide du jeune graveur qui en a si justement exprimé le charme doux comme la mélancolie jalouse d'un ange rustique. C'était toujours cette élégante naïveté que l'on retrouvait dans sa moisson.

Peu de temps après, son *Étang d'Optevoz* mit Daubigny tout à fait en vue. On y remarquait la même délicatesse avec plus de force. Un étang calme où tremblent des joncs, au delà, sur la berge, un cheval blanc et une charrette à l'abri d'une colline, des gazons d'un vert délicieux, des eaux soyeuses, un soleil argenté composent une symphonie qui ne ressemble pas à Corot, ni à Rousseau, ni à Français, et qui nous ravit tous.

Depuis, Daubigny a élargi sa manière, a varié ses effets et ses *motifs* et a su garder jusqu'à sa mort son charme pénétrant. Il s'est complu aux berges de l'Oise, aux vergers embaumés de fleurs ou chargés de fruits, à l'herbe grasse qui doit être succulente pour les bestiaux, aux chemins creux où pénétrent dans l'ombre les dernières clartés du crépuscule, aux nuits de lune où des nuages pommelés moutonnent, troupeau céleste, sur des parcs à moutons. J'ai eu l'occasion de bien connaître Daubigny, à Marlotte, en 1857. Je m'attendris lorsque je songe à ces jours de jeunesse où nous mêlâmes nos cris d'ivresse devant les splendeurs naturelles... Un généreux soleil nous souriait à tous deux; il avait fécondé notre récolte. La première exposition des Champs-Élysées venait de fermer ses portes ; nous y avions eu, lui, de superbes paysages de Normandie, et moi, la *Bénédiction des Blés*. Où est ce palais qui abrita nos chères espérances? où es-tu, toi, mon cher Daubigny? Te souviens-tu, ami, aux hautes régions où tu planes, de ces études que nous fîmes ensemble à Montigny-sur-le-Loing? Comme les prairies exhalaient la tendresse! Dans quel doux rayonnement le soleil s'inclinait, derrière l'église et les masures dégringolant la pente qui tombe dans la rivière! Te souviens-tu de ces oiseaux qui poussaient, dans l'epaisseur des joncs et des roseaux, leur note fraîche et passionnée comme celle de ta peinture?

Mais je m'aperçois que Daubigny m'a entraîné trop loin, ce qui m'arrivera encore avec d'autres personnalités, car il est impossible de suivre, tout le temps et pas à pas, une route absolument régulière. Je reviens aux premiers temps de la seconde République.

Les expositions n'avaient plus lieu au Louvre; on s'était aperçu qu'il y avait abus et danger à recouvrir pendant trois mois les chefs-d'œuvre anciens par des toiles modernes moins consacrées. Elles se firent aux Tuileries d'abord, puis au Palais-Royal et au Garde-Meuble, faubourg Poissonnière. C'est à l'une de ces

expositions que Millet apparaît pour la première fois, avec un paysan qui ne ressemble pas à son *Œdipe* que nous avons vu en 1848. Mais était-ce bien un paysan que cet emphatique *Semeur*, dont le geste, selon l'expression de Victor Hugo, voudrait s'étendre « jusqu'aux étoiles » ? La mise au point du poème permet tout, et ce qui fait bien dans une ode peut être déplacé dans un tableau. Dans la vérité, le semeur qui arpente son champ est plus modeste en son allure tranquille et monotone. Son geste, très simple, est loin de vouloir atteindre aux astres; sa main revient sans cesse au sac attaché à sa ceinture, y puise le grain qu'il jette, en le dispersant, sans efforts, sur les sillons très voisins de ses pieds. Si l'action de semer est « auguste, » elle est peu plastique. Néanmoins, le tableau de Millet, par sa tenue d'ensemble et la largeur de son effet, annonçait la venue d'un maître puissant. Nous le reprendrons au moment de sa vraie révélation, de même que Troyon, dont le succès commençait à se dessiner, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa grasse matière rustique. Il exposait des moutons extraordinairement empâtés, presque des bas-reliefs.

Parmi tous ces tableaux plus ou moins bien éclairés dans les salles des Tuileries, la foule distingua surtout la *Macbeth* de Muller. L'*Attelage nivernais*, de Rosa Bonheur, obtint aussi un très vif succès par sa grande vérité. Je remarquai des paysages minuscules de la Charente, habilement peints et d'un accent particulier; ils étaient signés d'un nom absolument inconnu jusqu'alors, Eugène Fromentin. Les scènes populaires ne faisaient que commencer : Adolphe Leleux avait envoyé *le Mot d'Ordre,* petite scène de la rue pendant l'insurrection. Un jeune artiste, dont je n'ai rien revu depuis, Gérard Séguin, s'était inspiré d'une scène observée aux Tuileries le jour de leur envahissement par les révolutionnaires, le 24 février 1848. Ils se préparaient à fusiller un voleur. Nous ne tardâmes pas à assister à un très intéressant succès. Fromentin eut au Salon de 1850 cinq ou six toiles que je n'ai pas revues depuis. Je n'ai donc pu les comparer aux œuvres de sa maturité qui, certes, durent être plus habiles et plus savantes. Je ne veux pas être affirmatif sur leur valeur respective; mais je puis dire que ce sont ses premiers tableaux du Sahara qui m'ont le plus ravi. A distance, ils ressemblaient bien un peu à des plaques de marbre où dominaient des tons gris mystérieux en opposition avec des violets et des orangés d'une harmonie très troublante. Dès qu'on s'approchait de ces masses d'abord confuses,

on en voyait ressortir et se préciser les groupes très imprévus et très grouillans : cavaliers et femmes arabes, fellahs chargés d'outres, caravanes revenant de la rivière, files de chameaux arrivant vers les campemens bariolés des oasis. Il y avait, parmi tout ce monde, une diffusion mouvante qui allait se perdre mystérieusement dans le rêve charmant des fonds infinis. Ce sont ces toiles imprévues que la lecture de *l'Été dans le Sahara*, cet admirable livre du peintre, réveilla dans ma mémoire, et je les crois les plus suggestives et les plus vraies. Serait-ce parce qu'il les a exécutées sous l'impression directe du merveilleux ravissement dont l'enivra ce pays vierge encore; sous cette extase si bien exprimée d'après nature dans son livre, à la vue de ces contrées « de la soif, avec leur ciel sans nuage sur le sol sans ombre? »

L'étrangeté farouche des débuts, il la remplaça, plus tard, par des qualités exquises d'élégance subtile et de finesse alerte, très appréciées des artistes et des amateurs, mais qui ne m'empêchent pas de regretter l'âpreté première. Il ne faisait guère d'études peintes d'après nature ; il se contentait de croquis et de dessins très beaux, mais qui, lorsque ses souvenirs commençaient à s'affaiblir, ne réveillèrent plus toute la vivacité de l'inspiration fraîche. Il est regrettable que quelques franches pochades revues aux murs de l'atelier n'aient pas alors recoloré sa mémoire. Malgré le grand succès qui accueillit son *Passage du Gué* par une caravane si curieusement ciselée dans ses figures microscopiques et variées que semble éclairer un ciel du nord, je lui préfère de beaucoup certains paysages pris sur le fait, par exemple cet étang d'un bleu de saphir si intense en sa mâle vigueur, au milieu de terrains calcinés, sous l'azur splendide. Où est allée cette petite merveille de je ne sais quel Salon, la plus belle fête de lumière que le peintre ait jamais réalisée? J'aime aussi sa *Rue d'El Aghouat*, moins belle toutefois que la description qu'en donne *l'Été dans le Sahara*, et ce ravissant réveil du jour, où une femme toute bleue étrille un cheval blanc, près d'un foyer éteint qui fume encore dans la brume d'une aube nacrée, et d'autres pénétrantes impressions dont, après son pinceau, sa plume rend si bien la poétique torpeur et l'ivresse.

Fromentin n'était pas un artiste résumateur. Comme homme, il était aussi très spontané. Il suffisait pour s'en convaincre de le voir, au moindre choc, piaffer comme ses chevaux arabes; et, malgré cette nervosité de tempérament, il ne sortait jamais de sa

correcte distinction. Quelle nature sympathique! Quelle mesure dans ses jugemens, bien que passionnés! Comme il se connaissait lui-même! Quelle modestie dans son juste orgueil! Fromentin est une figure originale dont l'école française peut être fière; ceux qui l'ont connu savent qu'il était l'homme de sa peinture, subtil et inquiet, alerte et précis, se cabrant sous l'obstacle. Il fut aussi l'homme de ses livres, gentleman fier et sans reproche, éloquent, adroit à tous les tours d'esprit et, avant tout, avide de vérité.

Une piqûre de mouche charbonneuse l'a tué au moment de ses plus beaux succès, alors que l'Académie allait s'ouvrir pour lui. Je l'avais quitté quelques semaines auparavant en pleine santé. Je venais de recevoir une de ses lettres où il mettait tout son cœur, à propos de mon premier livre dont je lui avais dédié une page inspirée par la baie de Douarnenez. Je me trouvais justement sur une des plages de cette baie que Fromentin aurait tant aimée, avec ses bords couverts de bruyères et dont les monts lointains revêtent cette couleur « fleur de pêcher » qu'il adorait, lorsqu'un ami m'apporta un journal en me disant avec émotion : « Fromentin est mort! » Ils étaient à jamais fermés au monde, ces yeux si beaux et si avides du beau. Il était allé mourir à la Rochelle, près de son berceau, victime d'un accident bien rare, celui qui avait si courageusement bravé les soifs, les soleils et les scorpions du Sahara.

Il laisse une double gloire. L'écrivain y a peut-être la plus grande part, si méritant que soit le peintre. Il y a bien longtemps que Théophile Gautier m'a dit : « *L'Eté dans le Sahara* est un chef-d'œuvre. » *Une année dans le Sahel* est, presque au même titre, un admirable livre. Quelles merveilleuses pages aussi dans *les Maîtres d'Autrefois*, surtout celles sur Rubens!

Fromentin vécut assez longtemps pour connaître le succès de ces ouvrages. Mais les critiques ne lui pardonnèrent pas *Dominique*. Il en fut très attristé, et me dit un jour : « C'est pourtant ce que j'ai écrit de mieux! » Hélas! il n'a pas connu les acclamations qui le vengent aujourd'hui.

Bien différent de Fromentin, Troyon, dont je voudrais donner ici un rapide portrait, était un artiste d'une nature inculte et tout instinctive. Grand de taille, large d'épaules, légèrement obèse, le cou fort, le front se creusant un peu vers le milieu, sur des arcades sourcilières proéminentes, le nez gros et long donnant à son profil une sorte de courbe qui le faisait un peu ressembler à

ses béliers, l'expression ouverte et presque rude, l'accent faubourien et, par-dessus tout, un aspect bon et sympathique qui tempérait ce que son air eût pu avoir de commun ; tel je me rappelle Troyon. Les coins de sa bouche se perdaient sous les joues molles, semblables à des rudimens de fanons, trait qui complétait le rapport de sa physionomie avec celle de ses ruminans. J'ai connu en Belgique un autre peintre d'animaux, Xavier de Kock, qui a peint de très belles vaches qui lui ressemblaient. Rien de plus fréquent que cette sorte d'analogie entre les artistes et les êtres qu'ils peignent.

J'ai parlé des empâtemens exagérés de Troyon ; il ne tarda pas à s'en corriger et, en 1853, il obtint un éclatant succès. Ce fut une surprise. Une de ses toiles, la meilleure, représentait une prairie de la vallée de la Touque en Normandie. Des vaches rousses et blondes, près d'un cours d'eau que traverse un pont rustique, font leur sieste, voluptueusement vautrées dans les herbes grasses ; au fond, de pétulans poulains se livrent à des élans de gaieté. Tout cela nous parut d'une saveur et d'une puissance surprenante. Les artistes et le public désignaient le peintre pour la médaille d'honneur, qui devait être décernée pour la première fois. Il la disputa au vote du jury, mais elle fut attribuée à Henriquel Dupont pour sa gravure d'après l'hémicycle de Paul Delaroche. Les qualités de Troyon ne sont pas celles d'un raffiné. Elles procèdent de son tempérament de faune amoureux de tous les effluves agrestes, humant la volupté dans les senteurs de la terre, même celle de la brume des fumiers. Voyez son grand tableau matinal du Louvre. Peu de style, un dessin plutôt mou, loin de la précision de celui de Rosa Bonheur qui exprime l'âme des bêtes, à force de les aimer ; mais une touche large et forte, une entente de l'effet ; une odeur de bouse et d'herbe mouillée, quelque chose d'attendrissant et de poignant, même, que comprendront tous ceux qui, à cette heure de verdeur amère et évocatrice, ont mêlé à la rosée leurs rêves solitaires.

Vers la fin de sa vie, le caractère de Troyon s'aigrit. Comme deux ans plus tard Th. Rousseau, il eut la faiblesse de tenir aux décorations. A la suite de ses succès, il ne fut pas nommé officier. Il en fut affecté, ainsi que des attaques de certains journaux, aussi injustes que malveillantes. Il fut pris d'accès de tristesse qu'exaspéraient de cruelles douleurs néphrétiques. Je l'ai vu dans des momens où ses plaintes étaient accompagnées de révolte, de

colère même, contre des injustices dont il se croyait victime. Les motifs qu'il en donnait n'étaient pas complètement illusoires, mais il les exagérait. Sa gravelle devait y contribuer. Finalement il fut pris de la folie de la persécution. Il perdit complètement le sens de son art. Ses amis furent forcés de cacher ses tableaux et ses études, qu'il recouvrait de mauvais repeints. Il mourut à l'âge de cinquante ans.

Je voudrais dire un mot de ce pauvre Hamon. C'est vers ce temps qu'il exposa son *Égalité au Sérail* qui le fit remarquer. J'ai dit : ce pauvre Hamon, parce que, par une insouciance de bohême, il ne sut pas tirer tout le parti d'une délicieuse organisation, et qu'il est mort avant la maturité de son talent. Jean-Louis Hamon, — le nom a un caractère grec, — était un épicurien dont le relâchement avait laissé intact le poème ingénu de son âme enfantine. Il était à la fois naïf et spirituel, excellent, avec, par instans, des colères comiques, toujours à demi plongé dans le rêve, ou plutôt rêve lui-même, car les traits de sa face d'apôtre semblaient véritablement enveloppés d'une brume éternelle. Son originalité était faite de fantaisie exquise et d'humour. Son intempérance, accompagnée de fantasque sensibilité, gardait je ne sais quoi d'attique. Ses amis (il n'en reste plus guère), et le dernier qui nous a quittés est Emmanuel Benner, ses amis : Eugène Lambert, Gérôme, Jean Benner, Harpignies et Jean Aubert, son intime, ne peuvent raconter ses coq-à-l'âne distraits sans une larme dans leur sourire, car nous l'avons aimé. Son grand succès a été *Ma Sœur n'y est pas*, que tout le monde connaît au moins par la belle gravure de Jean Aubert. Cette petite toile, digne d'illustrer une anthologie grecque, est d'un art juvénile frêle et d'une ravissante pureté. De même son *Aurore buvant la Rosée*. Pourquoi a-t-on enlevé du Louvre sa *Comédie humaine?* Ce tableau n'a pas toutes les qualités des précédens, mais, par son interprétation familière et originale de l'antiquité vue avec des yeux très modernes, il méritait de rester dans une des salles de l'école française, où il aurait sauvé son joli nom de l'oubli. Pauvre Hamon! je te quitte à regret! Si je ne craignais de trop multiplier ici les anecdotes, que de charmantes choses j'ajouterais sur toi! Mais j'en ai conté une partie ailleurs.

Au Salon de 1853, Millet exposait, pour la première fois, de vrais paysans, non pareils à son emphatique *Semeur*. Il avait représenté des moissonneurs au repos, au bord d'un chemin, tandis

qu'une fillette leur apporte la soupe. C'étaient bien des paysans, mais de quel sauvage pays! Encore un tableau que je n'ai pas revu à l'exposition générale du maître. Il me semble que le peintre n'a rien fait de plus farouche que ces hommes couleur de terre cuite, la face trouée d'yeux aveugles, le crâne déprimé par l'empreinte du feutre, les poils laineux et collés, les oreilles écartées, les bouches lippues; rien de si raide que leurs jambes serrées dans la gaine du pantalon dont les genoux ont distendu la bure en une boursouflure irréductible; rien de plus étouffant que cette atmosphère jaune comme si elle était l'effluve de tout ce froment que chauffe un morne soleil. Je ne crois pas que le maître ait jamais fait preuve de plus âpre éloquence et de plus étrange caractère. La fatalité qui condamne ces êtres à cet implacable labeur semble bien une punition d'un Dieu irrité. Cette peinture, pour ainsi dire cuite au furieux soleil, cette toile austère et terne avec sa terre d'amadou, exhalait mystérieusement la stupéfiante chaleur qui brûle les sillons sous la canicule : embrasement morne où l'homme souffle, étouffe et sue.

Cette œuvre impressionna diversement l'opinion. Théophile Gautier en loua le côté farouche et fatal; Paul de Saint-Victor s'en indigna, avec une cruelle éloquence, comme d'un hommage rendu à la stupidité. Dans tous les cas, un homme venait de se révéler, un âpre amoureux des champs; nous aurons occasion de le retrouver. J'en gardai une émotion profonde, bien que je me sentisse entraîné vers la nature par un tout autre sentiment, par son attrait abondant et voluptueux. A ce même salon, en même temps que Millet, j'avais essayé mon premier tableau rustique, un *Retour de Moissonneurs* au soleil couchant.

Mon ami Gustave Brion y avait deux tableaux d'un bon sentiment de nature : *Une Récolte de pommes de terre pendant l'Inondation* et des *Schlitteurs de la Forêt Noire*. Ce début promettait beaucoup. Il fut suivi de succès relatifs, sans toutefois réaliser les espérances des admirateurs du peintre. Son talent ingénieux et se pliant a tout se laissa parfois influencer par la banalité de certains amateurs. Il eut le tort aussi de ne plus quitter son atelier. Il aurait dû se retremper à l'air de son pays, dans le vigoureux arome des sapins.

La préoccupation des scènes rustiques était dans l'air. Beaucoup de peintres y arrivaient ensemble sans se connaître et ne pouvant s'influencer mutuellement. Courbet continuait à occuper

vivement le public par les *Baigneuses*, les *Demoiselles de Village* et les *Casseurs de pierres*. Comme c'était prévu, l'art se démocratisait, il descendait vers les simples, mais il se rapprochait de l'âme de la création. Il poussait aussi à l'individualisme. On appelait cela le *naturalisme*. Nous verrons plus loin que l'isolement devant la nature entraîne les uns vers l'impasse du matérialisme, et les autres, ceux à qui la recherche des causes fait entrevoir la puissance créatrice, vers l'infini du rêve.

Les Salons vont offrir une plus grande variété. Beaucoup de jeunes, de nouveaux venus : Bida, Cabanel, Barrias, Benouville, Comte, Laugée, Bodmer, Auguste Bonheur, Mme Henriette Brown, Berchère, Hédouin, Toulmouche, Bellel, Yvon, Pils, Protais, Feyen-Perrin, L. Belly, et autres. Tous les peintres dont je viens de parler prirent part à l'Exposition universelle de 1855. Nous y arrivâmes timidement avec une toile qui nous valut notre première récompense : des *Glaneuses*, sujet que je croyais vieux comme le monde et auquel l'on voulut bien prêter quelque nouveauté. Elles venaient deux ans avant celles de Millet, qui datent de 1857.

Oh! cette Exposition universelle de 1855! cette première grande victoire de l'École française! Quel attendrissement que d'y penser! Ils étaient là, tous les maîtres que nous venons d'admirer; plusieurs représentés par de vrais chefs-d'œuvre. Comme c'est loin de nous! Comme la France était fière! Quelle acclamation unanime de la part des étrangers! Et quelles ovations attendaient ceux d'entre eux qui reportèrent des couronnes dans leur pays! Je revois encore mon ami M. Leys rentrant dans sa bonne ville d'Anvers, reçu par le Roi qui le nommait baron; et, lorsque je le félicitai, c'est en pleurant de joie qu'il m'embrassa en me disant : « Vive votre noble France! »

JULES BRETON.

LA MAISON DU SOMMEIL

DERNIÈRE PARTIE (1)

VIII

Celui que Kérizit appelait « le grand Jacques, » un des camionneurs de Coz, son engagement prenant fin le surlendemain, devait s'embarquer à Brest sur un bateau marchand qui le transporterait à La Rochelle, où une promise l'attendait.

C'était un gaillard jeune, très blond, bien musclé, de la même taille à peu près que M. Hercules, et d'une intelligence supérieure à celle des gens de sa condition. Il avait à l'occasion la langue déliée, tout en appartenant à cette catégorie de bavards qui savent se taire sitôt que leur intérêt l'exige. Coz le connaissait comme tel.

Or, le jour où « le grand Jacques » dut se séparer de ses anciens patrons pour gagner Brest, Coz et sa femme s'enfermèrent avec lui dans le cellier, et là ils eurent tous trois un long colloque à voix basse. Finalement, Mme Le Coz remit au grand Jacques trois pistoles en sus des gages déjà réglés.

— Tu en recevras trois autres par bon de poste, si j'apprends que tu as quitté Brest sans divulguer la chose.

Sur cette assurance, le grand Jacques dit adieu à ses cama-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

rades, aux pêcheurs, à Kerizit, vida des verres avec l'un ou avec l'autre, puis, ostensiblement, ses hardes sous le bras, il prit la route du Fret.

Mais, un peu après le coup de minuit, quand tout le monde dans Morgat fut endormi, un homme, se glissant le long des haies ou frôlant les murs pour n'être point vu, contourna le village et pénétra dans la maison neuve par une porte de derrière qu'une main mystérieuse ouvrit pour lui dans les ténèbres.

Le lendemain matin, les domestiques en s'éveillant trouvèrent la tapissière attelée devant la maison. La tapissière avait tous ses rideaux baissés. Le mareyeur hissa lui-même la valise de son hôte sur la galerie. Le jour se levait à peine; un brouillard opaque enveloppait la côte. Cependant quelques marins et Kérizit lui-même guettaient aux fenêtres ou sur le quai, pour surveiller le départ de l'énigmatique touriste. Coz, les guides en main, attendait sur le siège, prêt à lancer au trot sa jument.

Un homme sortit de la maison en courant, franchit d'un saut le marchepied de la voiture, et, avant même qu'il eût claqué derrière lui la portière, la jument démarrait à vive allure. Cet individu était de haute taille, de tournure un peu gauche, vêtu d'un large mac-farlane qui lui tombait aux chevilles et dont le col levé dissimulait tout le visage : il répondait apparemment au signalement sommaire que Jacques le camionneur avait donné de l'Anglais, l'avant-veille.

La tapissière traversa Crozon, où son passage fut aussitôt constaté et commenté. Sitôt dans la campagne, les routes étant à peu près désertes à cette heure matinale et tout danger d'indiscrétion paraissant écarté, Coz ralentit l'allure de sa bête et, par une fente des rideaux de toile cirée, engagea la conversation en breton avec le voyageur de l'intérieur. Il calcula l'arrivée au Fret pour le moment exact où le vapeur appareillerait. Il n'eut que le temps de confier la voiture à un aubergiste, suivit son compagnon sur le bateau. Le jeune homme au mac-farlane se réfugia dans une cabine de première classe pour éviter les regards gênans. Tous deux débarquèrent à Brest.

Une heure et demie plus tard, « le grand Jacques », en blouse et en béret, avec son ballot de hardes sur l'épaule, descendait vers le premier bassin du port de commerce, escorté de son ancien patron. Celui-ci le mit à bord de la *Rarahu*, brick nantais en partance le jour même pour La Rochelle.

Constant Coz, dans la soirée, regagna Morgat. Il rapportait de Brest des emplettes nombreuses. Nul ne remarqua, parmi les paniers et les caisses qu'il déchargeait, un volumineux paquet enveloppé dans une toile d'emballage. C'étaient la valise, le cap, et le manteau de l'Anglais qui faisaient retour ainsi à leur point de départ.

A la veillée, on épilogua longuement chez Kérizit sur l'événement du jour.

— Oui, affirmait le voilier, l'homme a pris le large, j'en suis certain. Je l'ai vu ce matin, si on peut appeler cela voir, car il filait toutes voiles dehors. Durant les trente-six heures qu'il a empanné ici, il n'a pas seulement montré dehors la pointe de son soulier. Il faut avoir la conscience bien mal arrimée pour arriver et partir de cette manière-là.

— N'importe! ajouta Le Monze, à la longue on saura peut-être bien qui il était et on tirera l'affaire au net.

Michel Jaouen, qui entrait à ce moment dans l'échoppe avec ses trois frères, fit à Papa Corentin un récit surprenant. Ils revenaient de l'Océan où ils avaient donné de nouveau un bon coup de chalut; mais cette fois ils ne rapportaient guère plus de cent livres de poisson, dont beaucoup de pièces médiocres.

— Constant Coz a pris le lot pour deux pistoles sans disputer, alors que du précédent, qui valait triple, il nous donna, avant-hier, tout juste quatre écus.

Le voilier observa perfidement :

— On est toujours en carême et le prix du poisson ne varie pas dans les villes. Si Coz élève de la sorte ses prix d'achat, c'est qu'il a dans l'instant un sujet de crainte.

Le Monze et Thomas appuyèrent cette opinion de hochemens de tête approbatifs.

Kérizit raconta ensuite comment le mareyeur, la veille, avait passé précipitamment devant l'échoppe, le visage bouleversé, la bouche en sang, pareil à un homme qui fuirait des horions. Quelques-uns prolongèrent la veillée en écoutant les récits du cul-de-jatte. Ils étaient curieux de savoir si, cette nuit, le begoued crierait encore. Et en effet, un peu avant le coup de onze heures, haut dans le ciel, un grand oiseau de mer passa, dont on put percevoir trois fois distinctement le cri.

IX

Le mois de mai touchait à sa fin. Autour de la maison neuve la haie de fuchsias sauvages s'était chargée de grappes roses. Au long de la façade grimpaient le jasmin de Virginie, la clématite mauve et la capucine. Tous les ans, à la belle saison, l'habitation du mareyeur prenait cet aspect fleuri de cottage bourgeois. La maison restait la même, et pourtant les gens du bourg avaient fait des remarques singulières. Une des fenêtres, au premier étage, gardait perpétuellement ses persiennes closes. C'était autrefois la chambre de la Prigente. Depuis un mois, la vieille couchait dans la salle basse. Ces persiennes toujours jointes piquaient la curiosité des femmes. La chambre était-elle hantée par les mauvais esprits pour qu'on l'eût de la sorte abandonnée?

La petite Jeanne-Yvonne Le Monze, la fille du homardier, à laquelle Mme Le Coz confiait plus fréquemment maintenant le soin de tenir la buvette, avait eu, un matin, l'idée de monter furtivement jusqu'au palier. La buvette, à cet instant-là, était sans cliens. Mme Le Coz et sa mère surveillaient le travail des saleuses. Le mareyeur guettait sur le môle l'arrivée des canots de pêche. La porte de la chambre était fermée à double tour et, en collant son oreille contre le panneau, la jeune fille crut percevoir un bruit pareil à celui d'une armoire qu'on ouvrirait lentement. Elle fut sans doute indiscrète, divulgua la chose dans le bourg, et quelque allusion dut en revenir à l'oreille de Mme Le Coz. Trois ou quatre jours plus tard en effet, la mareyeuse chercha violemment grief à Le Monze. Elle l'accusa d'avoir, contre les engagemens pris, vendu deux langoustes à un lieutenant d'infanterie du fort de Crozon. Le Monze protesta de son innocence avec énergie. Mme Le Coz saisit l'occasion pour congédier Jeanne-Yvonne. Elle la remplaça par une fille de Plonévez-Porzay qui était à peu près muette et ne savait pas écrire. Cela encore donna beaucoup à jaser. Pourquoi choisir une créature presque privée de la parole? Pourquoi aller la chercher de l'autre côté de la baie? N'existait-il pas, à Morgat même, des femmes de pêcheurs dans la misère pour qui cette maigre rétribution eût été un commencement de bien-être?

Constant Coz, en quelques semaines, paraissait avoir vieilli de dix années. On lui trouvait les rides plus accentuées, les che-

veux blanchis. Le teint devenait bilieux. Le dos se voûtait. La démarche, dans son déhanchement, semblait plus lourde, plus traînante. — « Il donne de la bande, » disait Le Monze. — A certaines heures, cet homme, si actif et si alerte jadis, avait comme des assoupissemens d'intelligence ; le loquace s'enténébrait, tournait au taciturne. Quand il traitait seul avec les pêcheurs, on eût dit souvent que son ancienne âpreté faisait trêve : il achetait le poisson à des prix plus élevés. On attribua cette générosité passagère au désir de préparer les élections municipales qui approchaient.

Quant à sa femme, elle conservait vis à vis des pêcheurs le même cynisme d'exploiteuse. L'un et l'autre d'ailleurs paraissaient se fuir. Lorsqu'ils s'entretenaient devant les gens, c'était sur un ton bref et comme hostile. On devinait une aversion entre eux.

— L'Anglais a dû leur larguer quelque chose sur le cœur, insinuait Kerizit avec sa voix de fausset.

Et, de fait, l'humeur de Mme Le Coz était aussi déconcertante que celle de son mari.

Elle prétextait souvent une migraine pour garder la chambre toute une après-midi, quelquefois même plusieurs journées consécutives, et, lorsqu'elle décidait de s'isoler ainsi, nulle force humaine ne l'eût contrainte à se montrer au rez-de-chaussée de l'habitation.

La Prigente aussi avait changé. On lui voyait chaque matin les paupières rouges ou boursouflées. Au lieu de vaquer à ses occupations de l'intérieur, elle se confinait dans l'atelier de salaison, où cependant le travail chômait jusqu'au retour de la sardine. Elle s'y attardait même jusqu'après la nuit tombée, comme si d'instinctives répulsions l'eussent éloignée de la maison neuve. Quand l'occasion la mettait en présence d'Alexandrine, elle affectait de détourner la tête. Sa dévotion, déjà si intense auparavant, se manifestait par une pratique constante des sacremens, des dons aux chapelles, un commerce plus assidu avec le vieux recteur qui, depuis douze ans, dirigeait sa conscience. Il n'était point rare qu'elle gravît trois fois la semaine la côte de Crozon pour aller l'entretenir longuement de choses confidentielles.

L'atmosphère de mystère qui entourait ce logis et ses habitans suggéra au percepteur Le Ster, un dimanche, entre deux absinthes, cette appellation typique : « La maison du sommeil. »

M. Yvonnou, le maire, répéta le mot à d'autres, qui le colportèrent dans le pays.

C'était bien la maison du sommeil, en effet, avec sa servante aphone, ses persiennes impénétrables, et cette sorte d'engourdissement progressif qui, s'appesantissant sur les individus, diminuait peu à peu autour d'eux la sensation de la vie normale.

Cependant, quelque vraisemblable hypothèse qu'on tentât de formuler pour l'explication de si étranges phénomènes, les élémens d'appréciation certaine manquaient à chacun. Le départ de l'hôte inconnu avait été contrôlé par vingt témoins. On ne pouvait plus attribuer à son intrusion dans le ménage les mésintelligences qui s'y manifestaient. La plupart, malgré tout, convenaient qu'il fallait en faire remonter l'origine à sa visite et que Mme Le Coz, de ce fait, avait dû déchoir quelque peu de son ancienne réputation. D'aucuns, connaissant l'égale âpreté des deux époux, cherchaient dans des désaccords financiers la cause de leur hostilité réciproque. Avec les cent cinquante mille francs de l'héritage, Coz avait acheté une petite ferme à Lanveoc et le domaine de Lescoët, entre le Fret et Crozon. Le notaire Frochen, négociateur amiable de cette dernière acquisition, disait à qui voulait l'entendre :

— Coz, malgré mes avis réitérés, a payé Lescoët dix mille francs au-dessus de sa valeur actuelle. Il ne voulait point patienter. C'est la première fois que je le vois se tromper si grossièrement. Il faut croire qu'une lubie l'a touché. Je conçois fort bien que la belle mareyeuse en ait du dépit, car en somme l'argent de cet achat est un propre de sa femme.

Une nuit, moins d'une heure avant l'aube, comme Gilles Jaouen, précédant ses trois aînés, longeait le quai pour descendre à son bateau, il vit une chose extraordinaire. La toiture ardoisée de la maison neuve avait, sous la pleine lune, des étincellemens d'argent. Il faisait un temps serein, sans brise. Or, le chalutier, dont les regards se portaient d'instinct sur la façade blanche, remarqua de façon certaine que les persiennes du premier étage, — les persiennes de la chambre abandonnée, — étaient disjointes. — « On eût passé, affirmait-il le lendemain, l'épaisseur d'une bonne misaine dans leur ouverture. » — A peine avait-il fait cette constatation que l'intervalle qui séparait les deux panneaux se réduisit peu à peu, après quoi les battans se rejoignirent complètement, sans un grincement de gonds, sans que le moindre indice eût per-

mis de dire qu'ils ne se mouvaient point par eux-mêmes. La vue de ce phénomène donna au jeune chalutier une telle sensation de surnaturel et de diabolique, qu'il en frissonna dans tout son corps et se signa à trois reprises. Il lui fallut plus de dix minutes avant de retrouver la parole pour conter la chose à ses frères. Ceux-ci raillèrent d'abord sa frayeur, voulurent lui persuader qu'il était le jouet d'une hallucination. Mais Gilles maintint son dire avec tant d'énergie, tant d'éloquence communicative, que les trois autres finirent par en admettre la véracité. Les mauvais esprits, nécessairement, firent les frais de leurs conjectures.

L'histoire fut, à leur retour, connue de tout Morgat. Durant plusieurs semaines, lorsque les chalutiers devaient embarquer de nuit, nul d'eux n'osa faire seul la traversée du quai, et, chaque fois qu'ils passaient sous la fenêtre fantastique, le plus jeune, au souvenir de l'ancienne vision, fermait les yeux superstitieusement.

X

C'est le propre de certaines âmes essentiellement maternelles de porter leurs inclinations secrètes, entre plusieurs fils ou filles, vers celui par lequel plus tard elles souffriront davantage. Il semble qu'en elles, après les douleurs aiguës de l'enfantement, l'abnégation de la maternité ne se sente pas encore entièrement satisfaite. Des tortures nouvelles les sollicitent. Le *parturies in lacrymis* exige son complément de larmes. L'angoisse morale suivra le mal physique.

Dès le jeune âge, Alexandrine et sa cadette Madeleine offraient un contraste absolu de caractères : l'une, à la fois sauvage et coquette, emportée et calculatrice, orgueilleuse à l'excès, exerçant contre les animaux inoffensifs ces caprices de cruauté savante qui, d'ordinaire, chez les petits, dénotent un fond de perversité; l'autre, douce sans indolence, pieuse comme sa mère, mais sans ostentation, méditative sans rêvasseries, toujours égale d'humeur, acceptant débonnairement les prédilections manifestes dont sa sœur était l'objet. Car les parens ne faisaient point mystère de leur préférence pour Alexandrine. L'oncle Hervé, lui-même, partageait cette inclination, et à en juger par ses dispositions testamentaires, elle n'avait point diminué avec le temps.

Madeleine, peu de temps après le mariage de sa sœur, épousa un honnête douanier du Guilvinnec dont elle eut, à intervalles

réguliers, sept enfans. C'était une mère de famille accomplie; le mari consacrait toute sa maigre solde et leurs petites rentes à l'éducation de cette nombreuse progéniture. Elle-même ajoutait aux ressources du ménage le produit de quelques travaux manuels. Cependant, lorsque Thumette Prigent fut veuve et qu'il lui fallut chercher un abri pour sa vieillesse, elle choisit non le Guilvinnec, mais Morgat. Pas un instant elle ne songea à l'appoint précieux que ses huit cents francs de rentes procureraient à la maisonnée de là-bas. Et ce ne fut pas la fortune mieux établie des Coz, ni la perspective d'un plus grand bien-être qui tenta la veuve; chez les Coz, l'avarice restreignait au strict minimum la vie matérielle. La mère alla à Morgat uniquement parce qu'Alexandrine l'y appelait par quelque irrésistible attraction.

L'aînée ne lui fit point une existence bien enviable. Rudoyée à toutes les heures, raillée dans ses pratiques de dévotion ou dans ses naïvetés de campagnarde, elle dut, pour payer sa place au foyer, non seulement fournir une pension annuelle, mais s'employer matin et soir comme la plus humble des salariées. Malgré ses soixante-dix ans, toute la grosse besogne semblait encore bonne pour elle. L'abbé Guiffant disait : « Elle économise aux Le Coz les gages de deux servantes. » C'était elle qui lavait la vaisselle, balayait la maison des combles au cellier, faisait lessives et repassages, surveillait les saleuses dans l'atelier, ou bien aidait les camionneurs pour le chargement des bourriches pleines. Elle obéissait à tout, supportait tout, avec une admirable résignation chrétienne.

Beaucoup de choses pourtant, autour d'elle, l'attristaient. L'extrême âpreté des mareyeurs, leur brutalité de despotes envers les marins, la révoltèrent dès le début. Quand elle avait assisté à des marchés trop léonins, si elle savait la famille du pêcheur dans l'indigence, elle chaussait aussitôt ses souliers cloutés, courait à la cure, remettait au recteur sur ses économies du mois une ou deux pièces blanches pour qu'il les fît parvenir, sous forme de don anonyme, au domicile de ceux que son gendre et sa fille venaient de léser. Bien que l'abbé Guiffant observât le mutisme rigoureux du confesseur et ne se prêtât jamais aux questions indiscrètes, la concordance régulière qui existait entre certains achats du mareyeur et ces mystérieuses aumônes fut cause qu'on les attribua vite à la « bonne Prigente. » Le soir où, sur d'odieuses menaces, les

Jaouen abandonnaient à Constant Coz pour douze francs deux mannes de poisson qui valaient, au bas mot, six pistoles, la vieille, derrière une porte, écoutait le marchandage. Le lendemain, chacune des femmes Jaouen reçut un écu par l'intermédiaire du recteur :

— J'aurais voulu pouvoir faire mieux, avait dit la Prigente à l'abbé Guiffant, mais j'ai laissé beaucoup d'argent à sainte Thumette de Penmarc'h pour qu'elle ramenât promptement ma fille d'Angleterre.

Ce retour d'Alexandrine, après les longs mois d'absence, ouvrit dans la vie de la Prigente une période plus tourmentée.

Le premier jour, l'apparition imprévue de l'Anglais n'éveilla chez elle qu'une vague surprise. Mais les précautions multiples dont s'entourait cet homme, ces allures insolites, ce silence que sa fille exigeait d'elle au dehors, émurent un peu son imagination. Elle pensa tout d'abord que c'était quelque coupable se dérobant à la justice. Jamais jusqu'alors elle n'avait mis en doute la fidélité conjugale d'Alexandrine. Le second soir, lorsque Coz se présenta pour le souper avec un visage bouleversé, des meurtrissures à la bouche, lorsqu'elle constata que l'hôte n'était point là et que les deux époux n'échangeaient ni un mot ni un regard, une inquiétude lui serra le cœur. Elle n'osa pas interroger devant Coz; elle attendit d'être seule avec sa fille. Alexandrine, la table à peine desservie, monta au premier étage et ne redescendit point. Toute la nuit, le cerveau de la vieille travailla. Tant de mystère échappait à sa compréhension. A plusieurs reprises il lui sembla percevoir au-dessus de sa tête, au travers du plancher, des pas sourds, des bruits de voix étouffés. Le troisième jour, encore la même expression de visage chez Coz, et le voyageur impitoyablement claustré dans la chambre haute!... Cela devenait inexplicable. Les jeunes filles de Morgat, en passant devant la Prigente, avaient des sourires étranges, à la fois compatissans et ironiques.

De même que pour Coz, ce fut un propos surpris fortuitement qui la mit sur la piste de la vérité. Alexandrine venait de lui confier une lettre écrite par l'Anglais en lui enjoignant de la jeter dans la boîte du bourg avant le passage du facteur. Elle entendit devant le débit de tabac le homardier Thomas qui disait à la débitante :

— C'est dommage tout de même que l'Alexandrine ait quitté la coiffe! On pourrait dire qu'avec la Mône de Tal-ar-Groas elles font une jolie paire de perdrix coiffées.

Cette Mône — ou Marie-Yvonne — était une aubergiste de Tal-ar-Groas réputée dans la contrée pour la facilité de ses mœurs. Le nom de « perdrix coiffée, » à Crozon, sert de qualificatif aux femmes légères.

La vieille, sur l'instant, ne saisit pas l'allusion. Il fallut qu'elle se répétât la phrase mentalement. C'était si peu attendu, cela, si contraire aux idées sur lesquelles, depuis des années, elle vivait, qu'elle voulait croire à une calomnie. On effectua sous ses yeux le simulacre du départ : une heure après, de ses oreilles, elle avait constaté que ce n'avait bien été qu'un simulacre. Dans la chambre haute, à intervalles réguliers, des pas faisaient craquer légèrement le plancher. L'Anglais était toujours là.

— Monsieur Hercules Thiermann, dit Alexandrine, a besoin de prolonger quelque temps son séjour. Cependant il importe, pour sa sécurité personnelle et pour la nôtre, que l'on continue d'ignorer sa présence à Morgat. Persuade-toi à toi-même qu'il n'est plus chez nous.

— Dans quelle idée me commandes-tu cela, ma fille? répliqua la vieille avec une intraduisible intonation.

— Ça ne te regarde pas.

La Prigente, après un silence, ajouta en pesant sur chaque mot :

— J'espère au moins que, pour agir ainsi, Constant ou toi n'êtes pas fautifs.

La mareyeuse eut un plissement de front courroucé. L'éclat de ses prunelles noires contraignit la veuve à baisser les yeux.

— Constant, répondit-elle, connaît aussi bien que moi la portée de ses actes.

Fidèle à la consigne reçue, la veuve, depuis lors, agit et parla comme si l'hôte avait réellement disparu.

Au dehors, on s'efforçait à circonvenir son ingénuité, à obtenir d'elle une délation ou une réticence. Vingt fois on lui posa les mêmes questions : — « Pourquoi avait-elle abandonné son ancienne chambre? pourquoi, depuis lors, en laissait-on les persiennes toujours closes?... »

La Prigente chercha d'abord quelque mensonge ingénieux, n'en trouva point et se tut.

Plus tard, on lui conta l'aventure de Gilles Jaouen, l'invraisemblable histoire de cette fenêtre qui s'était mue d'elle-même au clair de lune. Elle fit un geste évasif et se tut encore.

Gilles Jaouen avait épousé à dix-neuf ans la veuve d'un marin qui mettait cinq enfans à sa charge. L'aînée des fillettes devait faire sa première communion dans l'année. La Prigente voulut, de ses deniers, payer à la femme de Gilles la robe blanche et le hennin de dentelle pour la communiante.

Elle pressentait déjà la réputation du ménage atteinte par ces légendes; de tout son pouvoir, elle défendrait les siens contre l'opinion. Elle s'ouvrit de ses soupçons et de ses craintes à l'abbé Guiffant, son directeur. Le prêtre s'enquit près d'elle de tous les indices de nature à l'éclairer. Incapable d'en tirer une déduction certaine, il approuvait jusqu'à nouvel événement l'attitude de sa pénitente.

Un accident imprévu révéla enfin à la Prigente toute la terrible réalité.

Elle avait fait, l'après-midi, sous la pluie, le voyage de Crozon; avant de se coucher, elle disposa ses jupons sur un filin tendu devant l'âtre où de grosses bûches achevaient de flamber. Elle s'endormit sans crainte. Vers minuit, elle fut réveillée par une odeur de brûlé. Elle ouvrit les yeux. Une clarté intense emplissait la salle basse. Soit qu'une étincelle eût été projetée, soit qu'un courant d'air, provenant de quelque porte mal jointe, eût chassé vers le brasier les hardes séchées, celles-ci prenaient feu. Déjà la flamme s'était communiquée aux découpures de papier rose, imitant lambrequin, qui pendaient au manteau de la cheminée. La Prigente épouvantée courut au foyer. En moins de dix secondes, la vieille avait presque arrêté l'incendie, repoussant derrière les landiers les étoffes en combustion, déchirant à pleines mains les lambrequins de papier. Mais, dans sa précipitation, elle préserva mal son propre corps. Sa chemise, maintenant, brûlait par le bas. Vainement elle essaya d'étouffer le feu entre ses genoux, en tamponnant l'étoffe. Il gagna les manches de la camisole. Alors, éperdue, sentant monter tout autour d'elle la ceinture ardente, ne sachant où chercher secours, elle s'enfuit dans l'escalier.

— A moi!... A moi!... Je brûle!...

En arrivant au palier du premier étage, elle avait déjà réussi à se débarrasser de la camisole enflammée; mais la douleur des brûlures était si vive qu'elle ne trouvait plus la force d'arracher le reste. Ses mains, où qu'elles se portassent, ne rencontraient que du feu. La Prigente se roula sur le plancher. La porte de l'hôte s'ouvrit rapidement. Alexandrine sortit de la chambre la pre-

mière, lança derrière elle un appel de détresse. L'Anglais bondit à son tour sur le palier; il tenait déployé son mac-farlane. Il en enveloppa rapidement ce corps d'où continuaient de sortir des râles douloureux.

Bien que graves, les brûlures de la Prigente n'étaient point mortelles. Elle ne garda le lit que six jours. Durant ce temps, le recteur de Crozon la visita plusieurs fois. Au cours du dernier entretien, la Prigente, obéissant à quelque invincible angoisse de conscience, crut devoir révéler au prêtre dans quelles conditions et par qui elle avait été sauvée. Sa mémoire ne la trompait point. Tous les détails de cette nuit tragique y restaient notés avec une effrayante précision.

L'abbé Guiffant fronça le sourcil, médita quelques instans, puis émit cette injonction catégorique :

— Vous ne pouvez demeurer plus longtemps dans ce logis; votre présence y constitue comme une complicité tacite. Votre qualité de mère, l'estime qui vous environne à Morgat, leur sont une garantie, un encouragement à persévérer dans le péché. Je vous ordonne de partir.

La Prigente courba la tête. Le prêtre prit congé d'elle.

Où se réfugier?... Au Guilvinnec, chez Madeleine?... C'était bien loin. Elle ne se sentait pas préparée à un tel exil. S'il advenait malheur à sa fille de prédilection, si cette effroyable intrigue se résolvait par un drame, elle voulait être assez près pour donner à Alexandrine les soins et la consolation...

Le recteur lui avait fait entendre que le couvent des sœurs grises, à Crozon, serait sans doute un asile propice. Elle connaissait tout le personnel de la communauté : la supérieure lui témoignait des égards. Et puis là, on aurait toujours, pour fermer la bouche aux médisans, le prétexte d'une retraite à suivre, d'un vœu de pénitence ou de gratitude à accomplir.

La Prigente, sitôt valide, le lendemain, sans aviser sa fille, organisa son départ. Elle mit ses effets en tas dans un sac de toile.

— Que fais-tu là? demanda Alexandrine, qu'un bruit de placards ouverts avait attirée dans la salle basse.

— Je m'en vais.

La voix de la veuve, sur cette simple phrase, s'éteignit dans un sanglot.

— Perds-tu le sens? quelle mouche t'a piquée?

— Je m'en vais, répéta la Prigente.

La mareyeuse, devant cette détermination subite, devint blême, dut s'appuyer à la table pour ne pas chanceler.

— Et où vas-tu?...

— Chez les sœurs grises... Adieu!

— Pour quelles raisons?... Dis au moins tes raisons.

La mère ne répondit pas.

— Tu ne peux nous quitter ainsi sans motif...

La mère hocha la tête silencieusement.

A la consternation première succédait chez Alexandrine cette exaspération froide du coupable qui se sent démasqué, mais se croit encore le plus fort. Elle arracha le sac des mains de la veuve.

— Je te défends de t'en aller comme ça... Entends-tu?... Je te le défends!...

La Prigente rassembla toute son énergie, et, sans lever les yeux, comme si elle eût débité des paroles apprises :

— Cette maison est à présent une maison de honte. Si j'y restais, on pourrait dire que je couvre ton inconduite ou que je l'approuve. Mon devoir me commande de me retirer de vous. Il eût mieux valu être brûlée vive que voir ce que j'ai vu.

Alexandrine eut un éclat de voix féroce :

— Qu'as-tu donc vu?... C'est toujours ton abbé qui te trouble la tête...

La Prigente, tout à coup, fondit en larmes.

— Ma Doué! ma Doué! la malheureuse enfant! gémit-elle. Si mon défunt Pierre avait su la chose!...

A l'évocation du père presque oublié, la mareyeuse eut peut-être un dernier repentir de fille craintive. Peut-être aussi le spectacle de cette désolation sincère remuait-il en elle des tréfonds de conscience ignorés.

— Tu te trompes... je t'affirme que tu t'es trompée... Il y a là-dessous des choses que je voudrais t'expliquer. Mais, avec les idées que te donnent les prêtres, tu ne me comprendras pas, bien sûr.

A son tour, elle pleurait.

— Oh! quel mal tu me fais!... Si on m'accuse, sur je ne sais quelles vagues apparences, songe combien ton départ donnera de crédit aux accusateurs.

Elle prit le bras de la veuve, et, dans une étreinte suppliante, voulut la contraindre à se rasseoir.

— Reste, par pitié! Reste et écoute-moi!

La vieille était inébranlable.

— J'ai juré de partir, répondit-elle en toisant sa fille d'un regard que celle-ci ne lui connaissait point jusqu'alors.

— Patiente au moins, attends à demain. Il faut préparer les gens à ce départ. Sans cela, tu n'imagines pas ce qu'on débiterait de calomnies, dès ce soir.

— Soit, répondit l'autre, je veux faire encore pour toi ce sacrifice.

Elle déposa sur un escabeau son sac de hardes, sortit dans le bourg. C'était la première fois qu'elle s'y montrait depuis l'accident. On l'interrogea avec intérêt. Elle donna quelques explications légèrement falsifiées, informa les gens qu'ayant été sauvée du feu par miracle, grâce à l'intervention de sainte Anne, elle allait faire en reconnaissance une retraite chez les sœurs grises. Quelques-uns écoutaient ce récit avec un visage incrédule.

Le lendemain, au matin, alors que tout le monde était au pas des portes ou sur le quai, elle monta vers le couvent.

Quelques femmes, au passage, lui recommandèrent des âmes.

La septuagénaire marchait, les yeux secs, la tête droite, avec un mot de bienveillance pour chacun. La haute coiffe plougasteloise disparut derrière un bouquet de saules.

— Elle va prier, dit une ancienne, pour que la maison de son gendre soit déhantée.

XI

Bien qu'il eût reçu quelque culture et même entrepris des études pour se préparer aux fonctions de solicitor, M. Hercules Thiermann n'était pas ce que l'on appelle un cérébral.

Ainsi que la plupart des jeunes compatriotes de sa condition, il donna, jusqu'à la dix-huitième année, le meilleur de son temps aux gymnastiques sportives. Le rowing, le polo, le golf, le football et la boxe le préoccupaient plus qu'un problème d'algèbre ou de philosophie. Par ce continuel entraînement, il se fit un tempérament robuste, une musculature à toute épreuve. Ses parens ambitionnaient pour lui une carrière libérale qui le mît au-dessus des gens de négoce parmi lesquels il était né. Mais une fièvre typhoïde, survenue en pleine activité de croissance, exigea des ménagemens dans le travail intellectuel. Les facultés de l'enfant, à cette époque, semblaient vaguement atteintes. La mémoire, par

momens, défaillait. On avait surpris chez lui, dans la période qui suivit la maladie, certaines marques d'excentricité qui eussent pu être interprétées comme des prodromes d'aberration mentale. On le laissa donc régler son adolescence à sa guise. Les éducateurs d'outre-Manche n'admettent pas nos surmenages précoces. Ils estiment, avec plus ou moins de raison, que la vigueur physique, normalement acquise, favorise l'éclosion plus complète, quoique plus tardive, des facultés d'entendement. L'adulte, — ou le presque adulte, — de constitution saine et bien pondérée, fournira en moins de temps que l'adolescent une somme de travail supérieure et pourra ainsi réparer rapidement les lenteurs consenties du début. Tel fut le cas d'Hercules Thiermann.

Il était le troisième garçon d'une famille de sept enfans. Le père, descendant de Luxembourgeois émigrés en Angleterre au commencement du siècle, tenait à Sheffield un commerce important de coutellerie. Quand Hercules approcha de ses dix-huit ans, on l'envoya à Londres, où son oncle, J.-C.-L. Thiermann, associé d'Hervé Prigent, dirigeait une maison de commission pour les importations de primeurs de Plougastel et de Roscoff. On l'y reçut et on l'y traita comme un fils.

Il parfit assez promptement son instruction, prit quelques grades, menant une vie régulière et laborieuse. A peine participait-il aux plaisirs faciles dans lesquels les jeunes gens de son âge dépensent le trop plein de leurs forces. Il ne fréquentait guère les bars ou les music-halls. Ses facultés semblaient s'être pleinement rétablies. S'il quittait son écritoire et ses livres, c'était pour demander aux seuls sports, pratiqués depuis l'enfance, le dérivatif indispensable. Les séductions féminines le touchaient peu. A vingt-deux ans, nul sentiment, même éphémère, n'avait encore troublé la quiétude de son cœur.

Survint le décès subit d'Hervé Prigent. Les nécessités successorales appelèrent à Londres Mme Le Coz. Elle fut hébergée chez l'oncle d'Hercules. L'étrangeté de la physionomie d'Alexandrine, la chaleur de sa parole et de ses yeux, peut-être aussi quelqu'un de ces magnétismes inconnus qui attirent de préférence les jeunes gens vers la femme déjà mûre déterminèrent entre eux un rapide courant de sympathie. Le flegme de l'Anglais, peu à peu, se fondit aux regards ardens de la Bretonne.

Alexandrine cachait sous des apparences de rudesse un tempérament de passions violentes que, seule, une extraordinaire

puissance de respect humain et de volonté avait jusque-là réussi à contraindre. Délivrée du contrôle de tous ceux dont l'opinion importait à sa vanité, elle ne devait pas résister longtemps aux penchans de nature. Elle sut provoquer des déclarations, timides d'abord, puis de plus en plus exigeantes, et, dès lors, s'abandonna presque sans lutte. Ils vécurent dans les bras l'un de l'autre des délices insoupçonnées. Elle différait tant de toutes celles qui, jusque-là, avaient effleuré ses sens, elle l'imprégnait si bien de sa propre fièvre qu'aussitôt Hercules se sentit incapable d'une séparation.

Ils avaient, à Londres même, sous le toit de J.-C.-L. Thiermann, prolongé, tant que les convenances le permirent, une situation difficile à dissimuler. L'astuce de la Bretonne prévenait autour d'eux toutes les méfiances. Chez elle cependant la commerçante et la femme de lucre n'avait jamais abdiqué. Un jour, elle annonça au jeune homme qu'il n'était plus possible de temporiser davantage : d'inéluctables exigences commandaient son retour en France. — « Soit! répondit-il, je t'y suivrai. » — Avec l'entêtement réfléchi de sa race, il mènerait l'aventure à ses extrêmes conséquences. C'était bien cela qu'elle espérait de lui. Elle le connaissait docile à tous ses caprices, prêt, sur un ordre d'elle, aux plus périlleuses témérités. Dans le continuel vertige où la maintenait la frénésie de sa passion, Alexandrine avait su pourtant se résoudre au rapatriement, mais elle ne trouvait plus la netteté de jugement nécessaire pour prévoir et apprécier les complications au milieu desquelles ils ne manqueraient pas de se perdre l'un et l'autre. Elle n'escomptait que les subterfuges, les compromissions d'au jour le jour, jusqu'à l'événement fortuit, miraculeux, non conjecturable d'avance, qui assurerait à tous deux l'affranchissement et l'impunité.

Après que l'Anglais, hébergé à Morgat, eut, de son poignet d'athlète, mâté les fureurs de Coz, après qu'il eut vu l'ignominieuse capitulation du mareyeur devant sa femme, et appris, de la bouche même d'Alexandrine, les termes de l'étrange convention qui faisait de lui le prisonnier du ménage, il accepta délibérément son sort. Que lui importait une claustration volontaire ? Alexandrine ne restait-elle pas près de lui ? Tous les passionnés n'ont-ils pas rêvé cet emmurement à deux, loin des êtres et des choses ?

L'abjection du mari, dont il comprenait mal les causes, loin de lui inspirer de dangereuses réflexions, endormait les jalousies

qu'il aurait pu primitivement concevoir. Alexandrine, dans ce cadre nouveau, ne se dépoétisait point à ses yeux. Elle devenait une victime dont son amour allégeait un peu les souffrances. Elle s'efforçait de se présenter à lui telle qu'il l'avait connue en Angleterre, toujours cherchant dans sa mise quelque petit raffinement de coquetterie provinciale. Durant les courts instans où elle le quittait, elle évitait de s'attarder dans les salaisons ou de manipuler le poisson frais pour ne point rapporter avec elle une odeur désagréable de marée. Sur son ordre, on avait relégué dans les bâtimens annexes les barils de rogue dont les âcres exhalaisons eussent pu incommoder l'hôte chéri.

Seule, elle pénétrait dans la chambre dont elle gardait constamment la clef dans sa poche. Elle assistait à tous les repas du reclus, les préparait et les servait de ses mains, réglant le choix des mets selon les préférences qu'elle lui connaissait. Elle se prodiguait en câlineries sans fin, et si par hasard la violence native de son caractère reparaissait dans quelque passagère maussaderie, dans une repartie trop brusque, c'était aussitôt après, pour se faire pardonner, une recrudescence furieuse de caresses.

— Quand serons nous libres enfin? Quand reverrai-je la terre et le ciel? demandait mélancoliquement le prisonnier.

— M'aimerais-tu donc déjà moins, pour que notre vie présente ne te suffise plus?

Ils avaient, en guise de rideaux, suspendu devant la fenêtre, avec un jeu d'anneaux et de tringles, d'épaisses couvertures de laine, qu'ils tiraient et assujettissaient, le soir venu, pour que l'éclairage de la chambre ne fût point aperçu du dehors.

Quand la nuit était claire et le quai désert, ils se risquaient parfois, toutes lampes éteintes, à entr'ouvrir doucement les persiennes. Serrés l'un contre l'autre, ils regardaient la mer. Des phosphorescences çà et là glissaient sur l'eau moutonneuse. La retombée des lames au long des roches de Cador semblait quelque ruissellement d'argent en fusion. La masse noire des falaises, dominée par le clocher de Crozon, profilait dans le ciel étoilé ses dentelures bizarres. Devant la majesté silencieuse du paysage, ils trouvaient presque à ces heures-là l'illusion de l'indépendance. Ce fut à une de ces nocturnes contemplations qu'ils durent d'être presque surpris par Gilles Jaouen venu sans sabots sur le quai. Ils n'eurent que le temps de ramener doucement les persiennes.

M. Thiermann avait apporté de Londres quelques livres de travail ; il s'en fit envoyer d'autres, à l'adresse de Mme Le Coz. Il occupait ainsi les loisirs que lui laissaient, l'après-midi, les absences d'Alexandrine. Les lettres, fort rares d'ailleurs, qu'il recevait de sa famille, arrivaient sous double enveloppe, toujours au nom de la mareyeuse. — « C'est, avait-il écrit, une précaution contre la police française, qui, en ce moment, autour de Brest, voit des espions partout. » — Les parens avaient accepté cette explication. L'absence ne se prolongeait pas encore au delà des limites normales. Il est du reste dans les lois de l'éducation anglaise de laisser aux jeunes gens la plus grande somme de liberté.

Cependant cette claustration, la privation des sports auxquels il s'était adonné depuis l'enfance, peut-être aussi la perpétuelle excitation nerveuse dans laquelle l'excès de passion le faisait vivre, ne devaient pas tarder à provoquer des troubles graves dans sa santé. Au bout de huit jours, il se plaignait déjà de lourdeurs de tête et de migraines. Elles devinrent bientôt tellement intenses qu'elles l'empêchaient de poursuivre une lecture au delà de cinq ou six minutes. Des afflux de sang soudains lui congestionnaient le visage et il fallait alors des ablutions d'eau froide pour chasser des tempes l'intolérable cuisson. La nuit où il sauva des flammes la mère d'Alexandrine, la commotion qu'il ressentit, à la vue de cette septuagénaire brûlée vive, fut si forte que, durant toute la journée du lendemain, il ne cessa de débiter des histoires sans suite.

Mais les choses empirèrent encore. Un soir, après le départ de la Prigente, comme Coz était allé coucher à Camaret pour un achat de poissons, Alexandrine fut obligée de veiller dans l'atelier de salaison où les femmes travaillaient de nuit, à cause de l'abondance du sprat. Elle avait, par précaution, fermé à clef la porte principale du logis. Seul, le débit de boisson restait ouvert. Quelques homardiers, sous l'œil somnolent de la petite servante, vidaient des verres d'alcool ou de vulnéraire autour du comptoir. Tout à coup ils entendirent au-dessus d'eux des grincemens secs, rythmés, semblables au bruit d'une planche qu'on rabote. Ils savaient la maison vide à cette heure. Le plus hardi, Léon Le Gad, s'aventura jusqu'au bas de l'escalier. Les bruits, à n'en pas douter, venaient de la chambre mystérieuse. Le Gad n'eut pas le courage de pousser plus loin l'investigation. Il rejoignit ses camarades et tous, à son récit, pris d'un effroi superstitieux, quittèrent en hâte l'établissement.

Quand Alexandrine rentra, quelques minutes plus tard, elle trouva un attroupement d'hommes en face de la maison. Ils discouraient avec animation. A son approche, tout le monde se tut. Les grincemens persistaient, dans leur cadence régulière, très nettement perceptibles à dix pas de l'habitation. Elle escalada vivement l'étage.

Agenouillé, au milieu de la chambre, ses manches de chemise retroussées, tout le visage en coup de sang, l'Anglais, qui avait découvert un vieux rabot au fond d'un placard, raclait le plancher rugueux.

XII

C'était une après-midi de samedi, au commencement de juin, jour de marché à Crozon et veille d'élections municipales. Par toutes les routes qui sillonnent la presqu'île, — de Lanvéoc, de Châteaulin, de Rostudel, du Fret ou de Camaret, — les ruraux arrivaient en caravanes, chassant devant eux le verrat ventru ou la maigre brebis ouessantaise. Dans les rues avoisinant l'église, l'encombrement du bétail arrêtait à chaque instant le passage des carrioles. Ceux qui avaient vendu dès le matin, déjà pris de boisson, se pressaient par groupes au milieu de la chaussée, y formaient une barrière compacte, difficile à mouvoir, derrière laquelle devaient stopper longuement les breaks qui ramenaient de Morgat au Fret les premiers touristes de la saison. Les *togou* à ruban de velours, roussis de vétusté, les bérets graisseux, les coiffes chiffonnées ou poussiéreuses se mêlaient dans un continuel grouillement. Ici, des étalagistes forains exhibaient leurs calicots et leurs futaines; là, un quincaillier ambulant vendait des serpes pour la moisson. Plus loin, une somnambule, juchée sur l'escalier de sa roulotte, raccolait les jeunes paysannes avec de suggestifs bonimens.

La chaleur était accablante. Dans les cabarets, dans les estaminets, on ne trouvait plus où s'asseoir. Tout le monde discourait sur les élections du lendemain.

Une scission s'était produite dans l'ancien corps édilitaire. M. Yvonnou, le maire, avec quelques-uns des plus modérés parmi les conseillers sortans, s'était rapproché du parti clérical pour former une liste de conciliation. Constant Coz, le notaire Frochen, le pharmacien Le Flimou, le charcutier Belbeoch et

autres radicaux de marque, composaient le clan adverse. Au *Café du Commerce*, sur le coup de deux heures, des scènes de pugilat s'étaient produites entre M. Frochen et M. Le Ster, percepteur, celui-ci accusant celui-là d'être allé, la semaine précédente, à Quimper, solliciter du préfet sa révocation, comme inféodé aux réactionnaires.

A la suite de cet incident, M. Frochen avait porté plainte à la gendarmerie. Le percepteur, accoudé devant sa seconde absinthe et entouré de ses partisans, continuait d'invectiver l'adversaire absent.

— Au lieu de requérir les gendarmes contre moi, que ne les envoie-t-il à Morgat, dans la maison de son ami Coz? Ils en rapporteraient un procès-verbal curieux.

M. Le Ster disait encore :

— Quand on s'avoue l'allié d'un homme tel que Coz, on ne relève plus que de l'indignation publique.

Et il semblait que la majorité des consommateurs attablés en ce moment près de lui partageât cette opinion sévère.

A l'autre extrémité de l'estaminet, M. Yvonnou, avec plus de calme et de pondération, dissertait devant une demi-douzaine d'auditeurs bénévoles.

— Coz et les siens n'auront pas six cents voix, disait-il, et sans doute même Coz arrivera un des derniers de sa liste. Son influence dans le pays a bien baissé depuis quelque temps. Chez les gens de Morgat et de Rostudel, qui votaient en masse pour lui aux précédens renouvellemens, il y aura demain de très nombreuses abstentions. Kérizit, son meilleur agent, l'abandonne. L'enrichissement trop visible des Coz a fait réfléchir les pêcheurs. Je ne suis pas de ceux qui prêtent l'oreille à certains racontars burlesques. Mais nos compatriotes crozonnais ont l'esprit aisément accessible aux légendes. N'oubliez pas que jadis on accusait de sorcellerie le père de Constant. Le mystère qui plane sur la Maison du Sommeil, — mystère dont je ne veux pas préjuger l'explication, peut-être très légitime, — toutes ces sottes histoires de hantise que l'on colporte contre lui, depuis cinq semaines, ont nui davantage à sa cause que quinze années d'âpreté et de déprédation. Voyez, il traverse en ce moment le foirail. Il a pour seule escorte ses fermiers et ses domestiques.

Et, d'un geste, M. Yvonnou désignait à ses voisins le mareyeur qui circulait d'un pas appesanti entre les ormes de la grande place.

La mèche grise de son front n'avait plus la courbure victorieuse d'antan. Le béret s'aplatissait sans arrogance autour du front. La petite pipe éteinte pendait tristement au coin des lèvres. On sentait qu'un mal inconnu s'était abattu sur cet homme, le minait, le rongeait sans pitié. Il avait à ses côtés ses fermiers de Crozon, de Lanvéoc, de Landevennec, de Tal-ar-Groas, et le nouveau colon de Lescoët. Il surveillait leurs acquisitions de bétail, les dirigeait de préférence vers les vendeurs dont il espérait capter les suffrages pour le lendemain. A l'étonnement de chacun, il se montrait conciliant sur les achats. Les plus perspicaces en auguraient pour lui l'imminente défaite. N'était-il pas de ceux qu'on sert uniquement pour la crainte qu'ils inspirent et qui cessent de régner le jour où ils ont cessé d'opprimer?

Tandis que le mareyeur promenait ainsi à travers Crozon ses épaules affaissées par les déprimantes obsessions, des événemens extraordinaires révolutionnaient sa maison de Morgat.

Alexandrine avait profité du départ de son mari pour porter son repas dans la chambre haute. Le déjeuner achevé, Hercules se plaignit de la température étouffante. Il y avait dans l'air des symptômes d'orage. Malgré son exposition au nord-est et la protection des persiennes qu'on n'entrouvrait que de nuit pour aérer, il semblait que cette pièce emmagasinât et retînt, comme une étuve, toute la chaleur du plein midi. Somnolent et veule, l'Anglais s'était affalé sur la contrepointe du lit; il s'éventait les joues avec un journal.

— Comme la mer doit être bonne aujourd'hui! soupirait-il. J'envie ceux qui se baignent.

Alexandrine mit sur un plateau les assiettes et les bouteilles vides et les descendit à la buvette. Se proposant de remonter aussitôt, elle omit de donner à la serrure le tour de clef habituel. En bas, elle fut interpellée par des pêcheurs de Tréboul qui lui offraient de la sardine.

C'était la première apparition du poisson dans la baie. Sans doute la précocité de la saison chaude avait avancé le passage des bancs.

Les Tréboulistes, avertis la veille par un vol de guillous, avaient réussi à prendre douze mille sardines, entre l'île l'Aber et la Pierre-Profonde. Les vents contraires et l'état orageux de l'atmosphère ne leur permettant pas de ramener fraîche leur batelée jusqu'à Douarnenez, les pêcheurs venaient d'accoster à la jetée

de Morgat. A cette époque, la sardine nouvelle faisait prime chez les expéditionnaires. On ne demandait à la mareyeuse que vingt francs du mille. La femme de lucre se laissa tenter. En obtenant sur chaque mille un rabais de deux écus, elle escomptait d'alléchans bénéfices. Elle accompagna les Tréboulistes dans l'atelier de salaisons où déjà, autour des premiers paniers, une partie de la population du bourg s'était attroupée.

Cependant Hercules, là-haut, continuait de s'éventer et de s'éponger. Ne voyant pas revenir Alexandrine, il entr'ouvrit la croisée, glissa un regard entre les lamelles des persiennes. Il aperçut un coin de mer limpide, lumineux, presque sans vagues, un coin de ciel bleu à peine moiré de minces flocons blancs. Oh! l'air!... l'espace!... l'indépendance!...

Le pêne de la serrure jouait librement. Alors une folie de se mouvoir, ou quelque caprice morbide, brusque retour d'un mal ancien, l'aveugla. Il endossa un veston de flanelle blanche, coiffa son cap de voyage. Aussi placidement que s'il fût sorti du logis familial, il gagna le rez-de-chaussée, puis le petit préau planté de fuchsias qui précédait la maison. Sur le quai, pas un être humain. Tous les marins débarqués, toutes les femmes qui tricotent d'ordinaire au seuil des masures, s'étaient portés vers les ateliers pour assister au premier marchandage de la sardine. La petite servante rinçait distraitement ses verres derrière le comptoir de la buvette. Kérizit aunait la toile neuve reçue le matin de Châteaulin. Ceux qui, plus loin, remarquèrent le bizarre promeneur le prirent pour quelqu'un de ces étrangers, la plupart inconnus, qui commençaient à envahir les hôtels et les villas balnéaires dans la partie septentrionale de l'anse, là-bas, au-dessous de Crozon, près de Porzic et de Rullianec.

Le fou contourna la base du quai, laissa sur sa gauche l'écluse des viviers. La mer baissait depuis plusieurs heures, elle était maintenant presque étale. L'énorme crique, vidée par le reflux, déroulait jusqu'aux roches de Rullianec sa nappe de sable plan, sans un galet ni un varech, résistante comme la dalle d'un parvis et, où seules, par intervalles, des plaques miroitantes, sur lesquelles le pied marquait une empreinte plus profonde, trahissaient les lentes infiltrations d'eau douce. De jeunes misses jouaient au tennis vers le milieu de la plage. Elles le dévisagèrent au passage d'un air de curiosité. Il poursuivait sa marche, essuyant de temps à autre un filet de sueur à son front, avec de longs

coups d'œil à la dérobée vers la mer cristalline et tentatrice.

Souvent, la nuit, quand la lune permettait de distinguer au loin les contours et les sites, Alexandrine, accoudée près de lui derrière les persiennes entr'ouvertes, lui avait désigné les divers points de la grève. Ici, au bout de ce promenoir couvert, étaient les cabines de bain du Grand-Hôtel; là, dans la falaise, les petites grottes qu'on visite à sec aux marées basses; au delà encore, après la cale de Porzic, ces cavités fabuleuses dont il avait lu la description dans les guides, — l'Autel, le Foyer, — auxquelles on ne peut accéder qu'en barque.

Il se dirigea d'abord vers les petites grottes. Des arches de granit, hérissées d'aspérités, s'ouvraient sur des voûtes naturellement cintrées. Le sol était une pente de sable lisse terminée par des amas chaotiques de roches ou de galets. Le goémon, les mousses marines, des agglomérations de moules et de saxatiles variés revêtaient la base des piliers. Çà et là, aux parois luisantes, apparaissaient de larges colorations vertes, jaunes ou roses qui donnaient l'illusion de la malachite, de l'onyx et du porphyre. Ces retraits communiquaient entre eux par des séries d'arcades intérieures ajourant en tout sens le promontoire. L'ombre et l'humidité y mettaient une atmosphère exquise.

Il en aspira éperdument la fraîcheur, fit halte un instant, puis reprit sa marche à travers la petite cale sablonneuse de Porzic. Le chatoiement grouillant des micas qui pailletaient la plage sous le soleil l'éblouit, lui brûla les yeux. La libre dilatation de ses poumons après l'étouffante claustration achevait peu à peu le vertige cérébral. A l'extrémité de la grève, une muraille de falaise l'arrêta. Tout autour de lui, des pans abrupts fermaient la cale.

Il lui sembla qu'encore une fois il allait manquer d'air et suffoquer.

La journée vraiment était torride. Il se déchaussa, mit ses deux pieds nus dans l'eau du bord. Cette eau était tiède. Il retroussa son pantalon jusqu'au dessous du genou, avança de trois ou quatre pas vers les premières vaguelettes. La sensation devenait délicieuse. Oh! comme la mer était tranquille et pure, avec ses transparences attirantes! La mer, c'était l'espace sans limite. A gauche, les grandes grottes ouvraient au ras des flots leur porche de granit. Fasciné par les miroitemens de la grève et de l'eau, cédant à d'irrésistibles caprices, sans songer aux congestions possibles, il alla devant lui tout habillé. Il eut bientôt de l'eau

jusqu'à la ceinture. C'était un nageur habile et intrépide. A seize ans, il avait traversé le canal qui sépare l'île de Wight de la côte anglaise. Il se lança vers le large, à grandes brasses.

Dans l'atelier du saleur en vert, le marchandage s'était achevé. Mme Le Coz proposait quinze francs du mille et les Tréboulistes acceptaient.

Elle se souvint subitement d'être sortie sans fermer au double pène la porte de la chambre. Elle paya les pêcheurs sur place, courut vers la maison neuve. Tout près de l'atelier, au bord du quai, deux jeunes filles, qui venaient d'assister à l'achat de sardines, conversaient avec animation; elles observaient quelque chose dans la mer, du côté de Rullianec et de Porzic. La mareyeuse surprit au passage ce bout de dialogue, en langue bretonne.

— Regarde!... regarde!... Marie-Annik!... disait Jeanne-Yvonne Le Monze à l'aînée des petites Le Gad, ne vois-tu point là-bas un homme qui nage? Il fait des brasses hors de l'eau.

— Tu es folle, Jeanne-Yvonne! répondait tranquillement Marie-Annik.

Mais bientôt, après avoir mis les mains en abat-jour au-dessus de ses yeux, Marie-Annik se rétractait.

— Peut-être as-tu raison tout de même, Jeanne-Yvonne. Il nage même très vite. Ce n'est pas un naufragé puisqu'il s'éloigne de la grève. Il faut aimer l'eau froide, autant qu'une gode ou qu'une bernache, pour se baigner en cette saison.

Alexandrine eut un pressentiment. Elle fit les enjambées doubles. La chambre était vide; le cap anglais avait disparu de la patère où depuis cinq semaines il demeurait suspendu. La dernière exclamation d'Hercules : « Comme la mer doit être bonne! » lui revint en mémoire. Elle devina tout. Une fureur de passion, des craintes affolantes l'étreignirent. Elle ne prit pas le temps de la réflexion, redescendit vers le quai. La plupart des gens s'attardaient encore autour du baraquement goudronné à écouter des Tréboulistes le récit de leur pêche. Elle reconnut Gilles Jaouen qui somnolait à l'écart, étendu sur les dalles, le long du môle, le dos au soleil. Celui-là lui prêterait secours. Depuis la communion de sa belle-fille, il devait de la reconnaissance à la maison Coz.

— Gilles, il y a près du Porzic un homme qui va se noyer. L'aperçois-tu? Prends ton petit canot, pars vite avec moi.

Le chalutier leva vers elle d'abord un regard hébété où passait

comme un reflet de ses anciennes terreurs. Puis, ayant pensé sans doute que la mer est à l'abri des maléfices, et que d'ailleurs tout homme en perdition devient sacré, sans demander plus d'explication, leste comme un mousse, il sauta dans le canot amarré tout proche, et tendit la main à la mareyeuse.

L'embarcation, sous la longue poussée des avirons, filait avec la vélocité d'une mouette. Mme Le Coz s'était assise à l'arrière, faisant face au rameur. Ses yeux ne quittaient pas un petit point brun qui se mouvait sur l'eau très loin, au large de Porzic. Sa physionomie avait une expression de douloureuse angoisse; dans la contraction de tout le muscle facial, la barre droite des sourcils s'accentuait; les yeux, par instans, s'emplissaient de lueurs bizarres. Le chalutier, activant toujours son coup d'aviron, questionna timidement :

— Peut-être c'est quelqu'un des vôtres, madame Le Coz?

— Non, répondit-elle d'une voix râlante. C'est le fils d'un client qui nous visita ce matin. Je crains qu'il n'ait perdu la raison.

Elle ne put en prononcer davantage, le mensonge lui étranglait la voix. Elle se souleva à demi au milieu du canot, jeta vers Porzic un appel suppliant :

— Hercules!... Hercules!...

Gilles baissa les yeux. Le spectacle de ce désespoir émouvait son âme naïve et droite. Il calculait en même temps que c'était une bonne aubaine, somme toute, de rendre service à une personne telle que Mme Le Coz.

La mareyeuse, toujours observant le large, les prunelles immobiles, murmura :

— Le malheureux! Il va vers les grandes grottes. Le voici devant l'Autel. Il se fera broyer sur les récifs !

Gilles Jaouen voulut la rassurer; il fit remarquer que cet homme, pour tenir la mer si longtemps, devait être un nageur peu ordinaire, et par conséquent ne pas risquer beaucoup sur une eau si calme.

Le canot avançait rapidement. Déjà on doublait le massif de Rullianec. De minute en minute, Gilles se retournait pour vérifier la situation du nageur. Celui-ci entrait à présent dans la région de remous et de brisans qui précède l'orifice des grottes : par intervalles sa tête semblait s'enfoncer et disparaître.

Tout à coup, Alexandrine jeta un cri :

— Ah ! on ne le voit plus !... c'est fini !...

Elle se lacérait le poignet avec les ongles.

— Ne vous affligez pas tant, madame Le Coz ! fit Gilles dont l'œil, mieux exercé à la vue sur l'eau, avait reconnu à trois cents mètres en avant de l'embarcation la main du baigneur émergeant par une brasse entre deux lames.

— Je te dis qu'il est noyé maintenant... Quelle horreur !... ma Doué ! Quelle horreur ! répétait machinalement la femme de Coz.

— C'est l'ombre de la falaise qui vous embrouille la vue. Le voilà qui lofe vers l'Autel.

Le chalutier précipita ses coups d'aviron. La notion du danger possible se formulait plus nettement dans son esprit.

La température des eaux sous les grottes est si basse que des crampes subites surprennent le plus résistant. On citait l'exemple d'un Américain qui, en pleine canicule, avait fait le pari de pénétrer à la nage jusqu'au fond d'un de ces couloirs glacés. En moins de trente secondes ses membres se refroidirent, le jeu des muscles se paralysa ; l'imprudent s'engloutit de lui-même sans trouver la force de s'accrocher à la gaffe que, d'une barque en promenade, tendaient vers lui des mains secourables. A demi asphyxié déjà, on n'eut que le temps de le ramener à la surface avec un croc.

Gilles Jaouen connaissait cette histoire. Dans tout marin, il y a l'instinct d'un sauveteur. Il ne s'inquiétait pas de la cause, facile à conjecturer cependant, qui provoquait chez Mme Le Coz cette explosion d'excessive douleur. Elle-même n'était plus capable de dissimuler le véritable sentiment qui l'agitait. On approchait enfin du promontoire dans lequel sont creusées les grottes du Foyer et de l'Autel.

La réfraction des basaltes d'ocre rouge qui dominent la falaise mettait un reflet rosé sur la partie lumineuse des vagues, vertes dans leur courbure. La mer ressemblait ainsi, sous le clair soleil printanier, à quelque kaléidoscope liquide où l'émeraude, dans la perpétuelle mobilité du flot, alternait avec les teintes de sang dilué.

Alexandrine râla :

— Du sang !... du sang !... Tu vois bien qu'il s'est broyé contre les roches !

Gilles ramait toujours à pleins muscles. Il n'avait pas mis quinze minutes pour franchir le mille marin qui sépare Morgat de Porzic. Le canot rasait la falaise. L'ombre qu'elle projetait à l'entour chan-

geait subitement la coloration de la mer. Ce n'était plus qu'une nappe glauque où les « basses » goëmonneuses transparaissaient çà et là par taches violettes. L'eau peu à peu se vitrifiait, les lames mollissaient. A vingt pieds de profondeur, on discernait très nettement toute la végétation sous-marine. Parmi les mousses argentées ou les anémones visqueuses à cœur de grenat, de grandes algues balançaient doucement au dernier reflux leurs tentacules gaufrés. Alexandrine, les poings crispés sur le bord du canot, explorait désespérément du regard l'abîme limpide.

— Envoyons le canot d'abord vers l'Autel, avait dit brièvement Gilles Jaouen. C'est sur cette grotte que l'homme mettait le cap sûrement.

A l'orifice de la grotte, une réverbération de soleil plus forte faisait courir sur l'aspérité granitique des flammèches rouges pareilles à celles d'un feu de landes. L'excavation béante n'apparaissait que comme un vaste trou d'ombre. Gilles, tantôt chassant l'eau sous la palette de ses avirons, tantôt appuyant leur extrémité aux parois humides, introduisit le canot dans l'étroit pertuis, parmi les houles.

Bientôt, après qu'ils eurent quitté la zone qu'éclairaient les rayons du large, le trou s'emplit de lueurs diffuses. Peu à peu l'œil s'habituait à la demi-obscurité, les contours et les teintes se précisaient.

Les couleurs, d'abord indécises, devenaient d'une intensité presque aveuglante. C'est alors un décor magique, comme en rêvèrent les conteurs d'Orient. La sombre améthyste et la turquoise claire, le rubis, le porphyre, la malachite, l'émeraude, l'onyx, la topaze, le jaspe, s'enchâssent l'un dans l'autre, se superposent de la base au cintre, en dégradations de nuances d'un effet admirable. Le rouge ardent domine. Tels blocs arrondis évoquent l'image d'énormes croupes écorchées ; en certains retraits, on croirait voir des paquets de viscères et d'entrailles suspendus. Çà et là des veinures pourprées, descendant des coupoles, semblent un suintement de sang sur le bronze vert ou sur l'or. Les arceaux se succèdent, avec des courbures savantes, des ogives à la fois irrégulières et symétriques, tant la fantaisie d'un décorateur génial paraît avoir mis là son empreinte sur toutes choses. Par endroits, des touffes de fougère naine frangent de leur feuillage frêle l'arête d'une corniche, et derrière elles, sur le pan coupé de la voûte, le basalte anguleux présente des profils de bêtes fan-

tastiques. Émergeant de l'eau smaragdine, au milieu de la crypte, est une large pierre en forme d'autel, couleur d'améthyste à sa base et de rubis à son faîte. C'est d'elle que la grotte prit son nom. A gauche et à droite de l'Autel, la vague s'engouffre en des corridors ténébreux dont nul n'explora le fond. Rien ne saurait rendre la féerique majesté du lieu.

Le fracas de la mer battant les cavités mystérieuses, tout ce sang fraîchement versé dont la pierre semblait inondée, firent tressaillir Alexandrine. La petite barque contourna l'Autel.

Tout à coup, d'une des anfractuosités latérales, sortirent des cris de détresse. Au travers des remous, Gilles poussa son canot vers ce corridor. Une tête émergeait de l'eau : deux mains tentaient de se cramponner à la paroi glissante.

— C'est lui! c'est lui! cria la mareyeuse.

L'Anglais, à bout de souffle, pris de crampes et de frissons, allait se laisser couler. Au risque de chavirer l'embarcation, Gilles, saisissant le fou par le collet de son veston, le hissa, d'un effort violent, dans le canot. Le malheureux grelottait, la face livide, les yeux hagards. Il fallut le frictionner sur tout le corps. Un maillot de laine et un pantalon de « cirage » se trouvaient par hasard dans la soute de l'embarcation. On lui fit quitter sa flanelle ruisselante pour les revêtir. Il chaussa les sabots du jeune chatutier. Sitôt qu'il eut un peu repris ses sens, Mme Le Coz et lui échangèrent un colloque animé dans une langue que Gilles Jaouen ne comprit point.

Alexandrine, maintenant, songeait aux conséquences immédiates de cette évasion, aux nouveaux scandales qu'une indiscrétion du marin pourrait soulever.

Il fallait se ménager une rentrée secrète dans Morgat, mais s'assurer avant tout que Gilles se tairait.

— Tu vas rentrer seul au port, dit-elle, au rameur. Tu nous débarqueras sous Rullianec. Si on te demande pourquoi je suis sortie en mer avec toi, réponds que j'avais à voir quelqu'un dans une villa de Porzic et que tu m'as de plein gré offert ton canot. A personne ne raconte ce qui s'est passé. Tu viendras demain à la maison neuve. Je te remettrai deux pistoles au nom de ce monsieur. Si tu sais être discret, sa reconnaissance te suivra longtemps.

L'offre tentait Gilles. Cependant mille concordances inquiétantes, se précisant peu à peu dans son esprit, troublaient sa

conscience honnête de Breton. Tout d'abord il ne répondit pas.

La mareyeuse vit son hésitation.

— Au cas où sa famille qui habite tout près d'ici aurait vent de la chose, il en résulterait de graves ennuis. Il est riche, et n'oubliera jamais le service rendu. Après lui avoir sauvé la vie, tu ne voudrais pas qu'il perdît sa situation. On a si vite fait de prouver qu'un homme est fou.

Sur cet argument, Gilles acquiesça vaguement de la tête. Mais ses yeux erraient ailleurs dans le vide.

Il déposa la mareyeuse et son ami près de Rullianec, dans un coin caché de la crique, derrière un abri de roches...

Mme Le Coz, le front soucieux, regarda la petite embarcation qui s'éloignait du côté de Morgat, puis, prenant dans ses deux mains la tête d'Hercules, elle le baisa à pleines lèvres sur la bouche.

XIII

Par de longs circuits au travers des landes sauvages qui dominent la presqu'île, le couple rentra Morgat à la nuit tombante. Ils marchaient isolément pour écarter tout soupçon. Les chemins, d'ailleurs, étaient peu fréquentés. L'Anglais obéissait aux consignes reçues de la mareyeuse avec toute la lucidité d'un homme redevenu raisonnable. Alexandrine avait dans son trousseau la clef de la porte de derrière qui accédait à la maison par le revers du bourg. Un hasard providentiel permit que Constant s'attardât à Crozon, longtemps après dîner, pour la veillée d'armes électorale. L'activité de la marche avait un peu réchauffé Hercules. Pourtant, à peine rentré, il fut pris de nouveaux frissons et dut se mettre au lit. Que faire de lui?,.. Le mal dont il accusait tant d'indéniables symptômes ne s'aggraverait-il pas sensiblement avec les jours?... Et où ce mal s'arrêterait-il?... Garder Hercules ici, ne serait-ce point s'exposer, dans un proche avenir, à quelque plus désastreuse surprise? D'autre part, le renvoyer dans sa famille, c'était la définitive, l'irréparable séparation. A cela, Alexandrine... ne se résignerait jamais. Non, jamais!...

Coz rentra d'assez vilaine humeur. Évidemment, le scrutin du lendemain ne s'annonçait pas sous de bons auspices. Elle alla le joindre dans la buvette, où une vingtaine de pêcheurs étaient attablés. Le samedi, les marins prolongent volontiers leurs libations

préférées d'eau-de-vie ou de vulnéraire. Parmi ces hommes, elle reconnut les cinq sardiniers de Tréboul. Un réveil de mémoire aussitôt la fit pâlir. Dans la précipitation de l'alerte, l'après-midi, elle avait négligé de donner des ordres aux saleuses. Elle avait bien la tête à cela ! Tout le poisson présentement devait être gâté. Au même moment, les buveurs annoncèrent à Constant Coz son aubaine de l'après-midi : il était le premier acheteur de sardine dans la baie.

Coz prit une lanterne pour se rendre à la salaison, vérifier par lui-même le modèle et la qualité du poisson.

— Tu as la clef ! commanda-t-il sèchement à sa femme. Viens m'ouvrir l'atelier.

Alexandrine le suivit seule. Dans le trajet, pas une parole ne fut échangée. Elle s'efforçait de réprimer l'involontaire tremblement de ses membres. Elle chercha le plus naturellement qu'elle put la clef du baraquement dans son trousseau. Il était bien besoin d'une clef... La porte, depuis l'après-midi, restait entr'ouverte. Coz, à la constatation de cette négligence, eut un premier grognement de colère. Il promena la lumière autour de lui. Il vit les milliers de sardines entassées sans sel sur les tables. Le poisson était flasque, défraîchi, tout juste bon maintenant pour la fumure des champs. Par quelle monstrueuse incurie avait-on laissé toute cette batelée se corrompre ? Il posa la lanterne sur le sol, marcha vers sa femme les poings tendus, en vociférant des épithètes de bouge.

— Ne me touche pas, ou j'appelle au secours !

Il la bouscula jusqu'au fond de l'atelier. Elle n'appela point, mais brandit au-dessus d'elle le trousseau de clefs, prête à l'en frapper dans les yeux s'il devenait trop brutal.

— Ainsi, il ne te suffit pas de me déshonorer ? Tu veux ma ruine aussi, misérable gueuse !... Tu avais d'autres soucis tantôt que celui du poisson, n'est-ce pas ? Et tu espères que je vais délibérément continuer cette vie de damné ? Il n'y a donc pas de gendarmes ici pour que je leur dénonce ton crime ?

— Tu n'as pas oublié nos conventions ? Rends-moi mon argent, et je partirai !

— Ton argent ! ton argent ! répétait le mareyeur exaspéré... Et le mien, qu'en fais-tu ?

Et, la comprimant d'une main, il la frappa violemment au visage. Elle cria.

Brusquement il lâcha prise. De l'autre côté de la cloison, des voix s'élevaient. La dispute avait attiré les gens du bourg. Devant ceux-là, Constant Coz, une dernière fois, voulait sauver la dignité de sa vie privée; une dernière fois, le mari trompé, le commerçant desservi allait se sacrifier aux vaniteuses ambitions du paysan.

Alexandrine, les dents serrées, murmurait :

— Après-demain, tout sera terminé entre nous. Advienne que pourra! J'en ai assez. Après-demain, je serai partie.

Coz, sans l'écouter, releva sa lanterne et retourna d'un pas tranquille à la maison neuve.

Sous la lune qui baignait de ses ondes laiteuses le terre-plein du quai, des silhouettes d'hommes se dessinaient, parmi lesquelles, à l'aide de deux bâtonnets, courait à terre la forme ramassée d'un cul-de-jatte.

Coz déjà s'était éloigné. La mareyeuse alla vers le groupe.

— Le butor!... Vous l'avez entendu!... Voyez ce qu'il m'a fait... Je vous citerai tous comme témoins des sévices.

En même temps elle montrait ses poignets et son visage meurtris.

XIV

Gilles Jaouen, le lendemain, dès le matin, vint chez Mme Le Coz. Comme il ne semblait pas qu'il eût parlé, il reçut la récompense stipulée.

Or, ce même dimanche, à Crozon, au sortir de vêpres, la vieille Thumette, qui regagnait le couvent des sœurs grises, fut entourée par les défrayeuses de médisances.

Le scrutin municipal n'était pas encore clos. On pouvait cependant dès cette heure pronostiquer de façon certaine l'écrasement du parti Coz. Coz lui-même, plus déprimé que la veille, les yeux vagues, comme absorbé par des pensées étrangères, traînait ses pas distraits sous les ormes de la place.

Les méchantes langues, avec d'hypocrites réticences, se complaisaient à distiller leur venin sur le cœur de la Prigente.

— Ma pauvre Prigente, disait l'une, on sait bien à présent pourquoi tu quittas si soudainement la Maison du Sommeil...

— J'avais fait vœu à sainte Anne, répondit Thumette, en baissant les paupières sous sa coiffe à larges ailes.

— Ma bonne Prigente, poursuivait l'autre, nous sommes una-

nimes à te plaindre. Tu méritais une fille aussi dévote, aussi vertueuse que toi. Dieu honnit qui le méprise. Sa malédiction est tombée sur le ménage Coz; les mauvais esprits depuis lors hantèrent leur logis. Coz a frappé sa femme hier et avec violence.

La veuve, les doigts crispés sur le chapelet qu'elle égrenait encore, répliqua :

— Vous vous trompez, braves femmes. Mon gendre et ma fille furent toujours un couple uni, et leur maison reste pure de toute hantise.

Une troisième, plus hardie, ajouta:

— Prigente! l'inconduite de ta fille n'est plus niable. Elle a des galans: on dit même qu'elle en abrite en son logis. Tu n'aurais pu, — et chacun le comprend, — supporter longtemps la vue de tels méfaits. Tu as cherché refuge chez les sœurs grises. Nulle de nous n'ignore quelle fut la cause de ton vœu. Après ton départ, plus libre de ses actes, ta fille a fauté avec double audace. Ne s'est-elle pas avisée, hier, de débaucher Gilles Jaouen, qui n'a rien d'un faraud et n'est marié que de l'automne passé? Elle a laissé pourrir la sardine qu'elle venait d'acheter, pour s'enfuir avec lui en barque derrière Porzic.

La Prigente joignit ses mains desséchées dans un geste de protestation chrétienne. Sa tête se redressa comme pour défier les calomnies. Ainsi donc, malgré ses efforts, malgré tous ses pieux mensonges, on avait donné cette interprétation à sa retraite!... On disait Alexandrine fautive et l'absence volontaire de la mère était présentement un argument contre la fille!... Pour comble de honte, Coz avait osé porter la main sur Alexandrine!... Il ne fallait pas cela!... Elle ne tolérerait jamais cela!...

Elle oublia tout le passé, les injonctions du prêtre. Une sorte de démence héroïque, irrésistiblement, la poussait. Peu lui importaient en cet instant les affronts du lendemain, cette promiscuité honteuse avec l'adultère, le spectacle odieux de toutes les heures... On accusait sa fille, sa fille qu'elle seule pouvait défendre. Elle répondit aux accusatrices:

— Puisque vous pensez ainsi, sachez que je redescends ce soir à Morgat. Mon vœu est accompli. Je retourne chez mon gendre.

Elle alla chercher ses hardes, les remit en balle, puis, simplement, sans ostentation, comme elle était venue, au milieu des curiosités émues, elle prit sa route vers le bourg.

Kérizit, dont l'échoppe fermait le dimanche, avait l'habitude,

ce jour-là, de se traîner sur une planchette roulante jusqu'à l'attache du môle, où les oisifs, couchés sur le dos, « battaient la flemme » au soleil. Il vit la Prigente traverser le quai, calme et droite sous le balancement de sa grande coiffe plougasteloise.

— Voici la veuve qui revient, fit-il. C'est l'affaire de la nuit dernière qui la ramène... Attendons-nous à quelque chose de nouveau pour ce soir.

Alexandrine, qui avait ouvert les armoires du rez-de-chaussée, en sortait draps et serviettes, comme s'il se fût agi d'un triage ou d'un inventaire. Elle sursauta en apercevant sur le seuil la coiffe haute de Plougastel.

— C'est toi? demanda-t-elle d'une voix étranglée...

— Oui, c'est moi, répondit doucement la Prigente. Le bruit public ne me commandait-il pas de rentrer?

Elle déposa dans le lit clos son ballot de hardes, s'affaissa sur un escabeau.

Alexandrine continuait d'empiler le linge sur un coin de table. Après un long silence, la veuve reprit, suppliante :

— Au nom de Dieu, ma fille, au nom de ton père, cesse une telle vie! Si tu persistes dans ta faute, il arrivera malheur à cette maison.

La mareyeuse, sans tourner la tête, répondit :

— Cette maison, demain je l'aurai quittée. Tiens, vois, je prépare l'inventaire du linge. J'ai pu faire constater par vingt témoins, la nuit dernière, les injures et les sévices de Coz. C'est là matière à divorce. J'ai trop patienté jusqu'à ce jour.

— Le divorce n'est pas accepté par l'Église.

— J'ai bien cure de l'Église et des prêtres. Je n'aime pas mon mari. J'aime un autre homme. Nous voulons vivre ensemble heureux et libres, avec mon argent qu'on me restituera.

La veuve se laissa tomber à genoux derrière la table.

— Ma fille! ma fille! songe au scandale que tu vas causer!... Et puis, trouve-t-on bonheur ou liberté contre Dieu?

Alexandrine haussa les épaules et, comme les piles de linge maintenant étaient rangées dans les armoires, elle sortit en claquant la porte.

La Prigente alors enleva du lit clos un matelas et des couvertures. Il lui répugnait de coucher dans cette salle, au-dessous de la chambre maudite. Elle se fit un grabat à terre, dans le cellier, entre deux futailles de cidre vides.

Coz rentra sur le coup de huit heures. Le dépouillement du scrutin avait consacré sa défaite. La liste Yvonnou passait tout entière à une énorme majorité. Le mareyeur, les yeux injectés, voûtant le dos, boitant plus bas qu'autrefois, méditait d'obscures vengeances. Il fallait à son exaspération un dérivatif sanglant. Le désastre subi à Crozon exigeait quelque revanche domestique. Ses ambitions politiques venaient de s'effondrer d'un seul coup. Il devinait Alexandrine prête à invoquer contre lui, à son tour, ce divorce auquel il s'était jusque-là si ignominieusement refusé. Toutes les entraves de calcul ou de vanité étaient rompues. Il restait maître d'assouvir ses haines, au jour et au lieu qu'il lui conviendrait.

Il avala une assiettée de soupe, ferma lui-même la buvette, puis, montant à sa mansarde, décrocha le fusil de chasse. Il vérifia le jeu de la gâchette, introduisit dans la culasse deux cartouches à balle.

. . . .

Il y avait grande affluence chez Kérizit. Quiconque traversait le quai s'arrêtait ce soir-là devant son échoppe. Papa Corentin, accroupi au milieu de son établi, sans aiguille ni paumelle, emplissait autour de lui les bols d'alcool.

Le Monze, ivre déjà, leva le sien:

— Trinquons pour fêter la victoire des honnêtes gens sur les usuriers et sur les dupeurs!

— A bas l'Anglais! cria un mousse.

— A mort les espions! hoqueta un troisième qui titubait.

Kérizit, dont un petit rire nerveux secouait la face sous ses lunettes rondes, interrogea Gilles Jaouen, qui arrivait avec ses trois frères.

— Gilles, mon fils, nous conteras-tu ce que tu faisais hier dans ton canot avec la femme de Coz?... J'ai opinion que la perdrix noire voulait assurer par toi l'élection de Constant, puisque, comme on dit, ces choses-là portent chance aux maris.

Gilles se troubla un peu, rougit, répéta l'affirmation, déjà donnée vingt fois, que Mme Le Coz avait à traiter d'affaires dans une villa de Porzic.

— Il n'y a point d'Anglais pour elle aux villas de Porzic, répliqua Papa Corentin, en affermissant ses lunettes sur son nez camard.

Ses yeux, au travers du double verre convexe, se pailletaient de petites lueurs vertes si vives, que Gilles, sur le mot « Anglais, » dut baisser la tête.

— Il n'y a comme locataires à Porzic, continua le voilier, que deux honnêtes familles brestoises. L'Alexandrine en tout cas n'avait rien à voir là-bas de si urgent, qu'elle laissât dix mille sardines nouvelles pourrir sans salaison. Méfie-toi, Gilles, mon fils! Le logis des Coz est hanté. Les sorts sont maux de contagion comme la lèpre.

Le chalutier eut dans tout le corps d'involontaires tremblemens, mais il était Breton, marin, fils de marins; un dernier scrupule d'honneur le tint bouche close.

Au même instant, le begoued passa au-dessus de la maison Coz. L'oiseau poussa trois cris, plus aigus, plus effrayans que de coutume.

— Le begoued! fit Le Gad. Voilà semaine entière qu'il ne criait plus à cette heure!

Tous les hommes se turent en même temps.

Alors, dans le silence, on commença à entendre des clameurs confuses, toutes proches peut-être et pourtant lointaines, étouffées sans doute par l'épaisseur de plusieurs murailles. Puis, presque sans intervalle, deux détonations se succédèrent. Tous les marins, aussitôt, se précipitèrent sur le quai. D'autres sortaient des masures voisines. Il semblait bien que tout ce tapage était venu de la maison Coz. Chacun inspectait anxieusement ces persiennes jointes derrière lesquelles nulle part on n'apercevait un rais de lumière. La Maison du Sommeil redevenait muette, impénétrable.

Tous, où qu'ils se fussent trouvés au moment des coups de feu, émettaient cette conviction que la double détonation avait éclaté chez Constant Coz. Les uns opinaient pour l'étage mystérieux de la chambre close. D'autres, dont les chaumières se trouvaient presque contiguës à l'habitation du mareyeur, prétendaient que le vacarme s'était produit au rez-de-chaussée, sur le derrière du bâtiment, vraisemblablement dans la buanderie ou dans le cellier.

Les marins attendirent quelques minutes, l'œil au guet sur les persiennes. Finalement, Thomas le homardier et Michel Jaouen se hasardèrent à cogner contre la porte. Rien ne répondit. Ils ébranlèrent le panneau, essayèrent une pesée, appelèrent, cognèrent encore.

Les hommes s'impatientaient. Quelques-uns lancèrent des pierres dans les persiennes. Soudain, les verroux grincèrent, une

clef tourna, et Alexandrine, le visage décomposé, sa lampe en main, se montra sur le seuil. Les mots s'étranglaient dans son gosier.

— Qu'avez-vous à frapper ainsi? demanda-t-elle.

Michel Jaouen prit la parole :

— Nous avions peur qu'il ne vous fût survenu malheur, car on a tiré chez vous deux coups de fusil.

— En effet!... répondit-elle au hasard de l'inspiration. La Prigente s'est blessée en maniant une arme qu'elle ne croyait pas chargée. Mais il n'y a rien de grave ; et ça ne vaut même pas qu'on avise un médecin.

Elle referma vivement la porte sur les questionneurs importuns. Les trois verrous glissèrent à nouveau dans leurs ferrures.

La Prigente était blessée ! la bonne Prigente ! la seule qu'on aimât et qu'on respectât dans cette famille !... N'aurait-elle pas été plutôt victime de quelque diabolique attentat?... Une anxiété se fit dans les esprits.

Cependant des heurts sourds semblaient venir encore du fond de la maison, suivis de halètemens scandés. Il y eut même durant quelques secondes une sorte de hurlement sinistre, comme la plainte d'un fou ou d'un innocent.

Tout cela était bien gros de mystères, d'invraisemblances et de contradictions : Mme Le Coz n'avait sûrement pas dit toute la vérité. Les pêcheurs se concertèrent chez Kérizit. Sur l'avis du voilier, quatre hommes se postèrent pour la nuit au long du quai devant l'entrée principale de la maison Coz. Quatre autres surveillèrent l'issue de derrière, par laquelle on a accès à la falaise, tandis qu'une troisième équipe, choisie parmi les meilleurs parleurs, montait en hâte vers Crozon.

XV

Voici ce qui s'était passé.

Alexandrine, en rejoignant l'Anglais dans la chambre haute, lui dit :

— Nous partirons demain. Je ne veux plus rester. Peu importe ce que penseront les gens. Cet emprisonnement, à la longue, altérerait ta santé. Il faut notre tranquillité à tous deux. Coz m'a offensée presque publiquement. Je suis consentante au divorce.

Là-dessus, le pauvre exalté battit des mains et gesticula au

travers de la chambre avec des éclats de rire. L'annonce de cette liberté prochaine déterminait chez lui une nouvelle crise. Un nuage passa sur sa raison. Il répondit :

— Non! pas demain!... Tout de suite! ... Ce soir! ... De l'air!... De l'air!...

Alexandrine s'ingénia vainement à lui faire entendre que, dehors, ils ne trouveraient pas d'abri pour la nuit.

— Ce soir!... Tout de suite!... répétait obstinément l'infortuné.

Le mareyeur ne dormait pas encore; il pourrait contrarier leur fuite et faire un malheur.

— Demain, ajoutait Alexandrine, nous gagnerons le Fret ou Châteaulin en voiture, à son insu, avec les malles.

Hercules s'entêtait, élevait la voix. Il écarta les mains qu'elle lui posait devant la bouche pour le faire taire, la projeta elle-même violemment sur le plancher d'un tour de bras. Il ouvrit la porte, dévala par l'escalier en tâtonnant. Alexandrine le poursuivit dans l'obscurité.

Mais déjà Coz, appelé par le bruit, descendait de la mansarde, avec son fusil chargé. N'avait-il pas menacé jadis d'abattre l'Anglais à bout portant au premier scandale?...

Parvenu au rez-de-chaussée, Hercules, ne reconnaissant qu'imparfaitement la disposition des différentes issues, tourna vers le cellier. Alexandrine le rejoignit comme il y pénétrait. Elle se cramponna à l'un de ses poignets, lui barra la porte de sortie avec son corps. La Prigente, pensant qu'on voulait attenter à la vie de sa fille, accourait de son côté dans les ténèbres, saisissait l'autre bras de l'Anglais. Celui-ci se débattait comme un forcené.

La voix de Coz, aussitôt, domina tout.

Debout dans la baie d'entrée, le mareyeur mettait en joue. De cet endroit, sous la vague lumière qui tombait d'une imposte vitrée, le groupe apparaissait imprécis. Coz ignorait le retour de sa belle-mère à Morgat. Il pensa avoir devant lui seulement le couple scélérat. Il fit feu dans le tas, deux fois, au jugé.

— Pour le chien... et pour la chienne!

Il y eut une grande plainte. Deux masses confuses s'abattirent sur le sol.

— Bien visé! fit Coz, en abaissant le canon de son arme.

Il eut quelques secondes d'hésitation féroce, à écouter les râles autour de lui.

Cependant Alexandrine, un moment paralysée d'effroi, cou-

rait dans la buvette allumer une lampe. Quand la mareyeuse reparut, éclairant la scène sanglante, Coz recula de surprise et d'horreur. En place d'Alexandrine, c'était la Prigente qui gisait au milieu du cellier, dans sa chemise de toile écrue maculée de taches rouges. Étendue sur le ventre, les bras en croix, elle avait déjà cessé de râler. La face décolorée, sous les mèches éparses de cheveux gris, s'appuyait de la tempe au sol battu. La bouche ouverte et comme tordue gardait une expression de douleur terrifiante. La balle, pénétrant au-dessous de l'omoplate, avait dû s'enfoncer jusqu'à la région cardiaque. Quant à l'Anglais, l'épaule droite fracassée, il perdait du sang en abondance et paraissait souffrir beaucoup. Il s'était écroulé entre deux barriques vides, le corps ployé en deux. Il geignait doucement et, par instans, du poing gauche frappait sur les futailles sonores.

— Misérable ! tu les as tués ! cria Alexandrine en prenant le blessé dans ses bras.

C'est à ce moment que, sur le quai, des bruits de voix retentirent, et qu'une grêle de cailloux cribla les persiennes.

Une intuition sommaire de ses responsabilités possibles incita la femme à tergiverser et à donner le change. On aviserait plus tard aux explications définitives.

Cette précipitation devait la perdre. Elle alla, sa lampe en main, vers la porte toujours secouée...

Coz s'était affalé sur un billot de chêne brut qui servait au sciage du bois. Son fusil entre les genoux, incapable d'un mouvement ou d'une pensée, il semblait hypnotisé dans la nuit par ce cadavre dont la chemise blanche coupait d'une ligne indécise la demi-obscurité du sol.

Alexandrine revint, jeta une couverture sur la Prigente, pansa le blessé qui continuait de taper du poing contre la futaille, puis elle le soutint sur son épaule pour l'aider à gagner la chambre haute.

Vers minuit, elle redescendit. Hercules, l'hémorragie arrêtée, venait de s'assoupir.

Coz était toujours là sur son billot de chêne, terrassé, anéanti, l'œil atone, comme ayant perdu la notion du réel.

Elle vint s'asseoir sur la futaille en face de lui ; mesurant la portée du crime, ses conséquences immédiates pour chacun, ils tressautaient au moindre bruit qui semblait venir du quai.

Certes, cette intrusion des gens du bourg était malencon-

treuse. Mais, dans la maison même, le meurtre n'avait pas eu de témoin. La petite servante couchait avec les camionneurs en une annexe éloignée, près des écuries et des hangars. Alexandrine songeait : « Si le meurtre est divulgué, la malveillance publique me fera impliquer dans les premières poursuites. On découvrira infailliblement la présence d'Hercules. Ne l'accusera-t-on pas, lui aussi, malgré la blessure reçue? Constant pour se disculper est capable d'imaginer quelque version mensongère. » Depuis plus d'une heure, les bruits du dehors avaient cessé. Il semblait qu'à présent tout pût être couvert par le silence. Avec de l'entente mutuelle et de la logique, on parviendrait bien à conjurer les dangers à venir. Et alors, près du cadavre encore tiède qui n'émouvait en elle aucun remords filial, elle se prit à escompter ce qu'elle pouvait tirer de cette mort. Par ce nouveau et terrible secret, elle tenait Coz à sa discrétion. En échange de son mutisme ou même de complicités plus actives, ne pourrait-elle pas dicter à cet homme telles conditions qu'il lui plairait, obtenir non seulement des avantages d'argent, mais la liberté sans scandale?

Avec des loques imbibées, elle épongea le sol rougi, puis, soulevant le corps, elle alla l'étendre sur le grabat.

— Que vas-tu faire maintenant? demanda-t-elle à Coz. Comment expliquerons-nous cette mort?

Coz répondit :

— Je dirai que j'ai cru te tuer et que je me suis trompé...

— Oh! répliqua la mareyeuse avec un accent intraduisible, l'argument ne serait guère plausible; on objectera que tu as tardé bien longtemps.

Et, d'un geste, elle désignait la chambre haute.

A cette réfutation directe, écrasé par le poids des turpitudes depuis si longtemps accrues, Coz baissa la tête.

— Écoute-moi, Constant! reprit la femme. Je ne veux point te dénoncer. La vieille n'occupait pas grande place chez nous. Son absence, pendant quelques jours au moins, ne sera guère remarquée. Je vais quitter Morgat... On s'arrangera pour faire croire qu'elle m'a suivie. D'ici là, on peut toujours, à deux, se défaire d'un cadavre.

Coz ne répondit rien. Elle continua :

— Toi, tu me rendras tout ce qui m'appartient. Je veux mon héritage, mon apport dotal, la moitié de la communauté; c'est mon droit strict. Ensuite tu me laisseras libre de ma personne

et de mes actes, et je te promets de ne jamais reparaître sur ta route.

Coz se taisait toujours. Il semblait qu'un calcul rapide se fît dans son cerveau. Après un silence, Alexandrine dit encore :

— Tu ne peux espérer le salut que par moi. Penses-y bien, Constant; sinon, c'est la prison pour demain, la condamnation certaine devant le jury, car on ne t'aime guère dans le Finistère; et j'aurais ensuite belles armes en justice quand je revendiquerai mon avoir.

Coz se leva. Tacitement il acceptait la nouvelle complicité. Jusque dans le meurtre, ces deux êtres, qui maintenant se haïssaient si furieusement, demeuraient encore liés l'un à l'autre. Sans doute, l'homme était prêt dès ce soir à l'œuvre monstrueuse que lui suggérait sa compagne; il avait fait choix du gouffre inaccessible qui engloutirait à jamais le cadavre.

Il alla dans la salle basse et, par la fente des persiennes, explora le quai.

— Malédiction! grommela-t-il. On dirait que les pêcheurs font le quart devant mon logis.

Par la buanderie, après avoir rasé les murs de la petite cour, il se rendit à la porte de derrière. Il fit jouer froidement le guichet, glissa un regard vers la sente pierreuse qui contournait la maison. Quatre hommes y étaient assis, fumant leur pipe pour tromper la longueur du guet.

Cette double constatation, par tout ce qu'elle laissait présager des intentions populaires, acheva d'accabler le mareyeur.

Il regagna le cellier.

— On nous a cernés, fit-il.

Alors Alexandrine à son tour redevint très pâle. Elle pressentit qu'elle était perdue, comme lui. Coz maintenant invectivait, menaçait :

— Gueuse!... Gueuse!... Si le sort tourne contre moi, tu resteras quand même ma complice.

Au même instant, des chocs successifs résonnèrent sur le panneau d'entrée.

— Monsieur Coz, veuillez ouvrir! fit une voix que le mareyeur ne reconnut pas tout d'abord.

La secousse pour tous deux fut telle que ni l'un ni l'autre, sur le moment, n'eurent la force de répondre à l'injonction.

— Au nom de la loi, ouvrez! répéta la voix plus impérative.

C'était le juge de paix... A pareille heure, il ne pouvait venir que pour une descente judiciaire, sur quelque très grave dénonciation.

Coz l'introduisit sans trembler. Le magistrat était suivi de deux gendarmes. Ceux-ci laissèrent pénétrer avec eux quelques pêcheurs.

— Monsieur Coz, dit très poliment le juge de paix, excusez-moi de vous déranger ainsi nuitamment... Je constate d'ailleurs que vous ne dormiez pas. C'est en ma qualité d'officier de police judiciaire que je dois accomplir cette mission. Une délégation des citoyens ici présens a porté à ma connaissance des faits qui m'ont semblé de nature à motiver ma visite chez vous. Il se produit dans votre maison depuis quelques mois, dit-on, des choses mystérieuses et peu explicables. Faisons sa part à la légende. Mais il paraît que, ce soir, deux coups de fusil ont été tirés chez vous, précédés et suivis de cris, de râles, d'appels plaintifs. Ces citoyens sont venus d'abord vous interroger. Mme Le Coz leur a répondu que sa mère, la veuve Prigent, s'était très légèrement blessée en maniant une arme à feu qu'elle ne savait pas chargée. Je vois bien madame Le Coz... Où est la blessée?...

Le mareyeur répondit audacieusement :

— Monsieur le juge de paix, il est en effet arrivé chez moi ce soir un grand malheur. Je me proposais d'aller dès le matin faire ma déclaration à la gendarmerie. Ma belle-mère, qui avait suivi une retraite chez les sœurs grises, est rentrée à Morgat sans nous avertir, sans que ma femme et moi l'ayons vue. Elle fit contre l'habitude, son lit dans le cellier; la pauvre vieille avait — chacun le sait — la tête un peu malade. Ma femme, entendant du bruit de ce côté, prit frayeur, vint me prévenir tandis que je me couchais; elle pensait que c'étaient des voleurs. J'armai alors mon fusil, je descendis avec elle. Apercevant quelque chose qui remuait dans l'obscurité, je fis feu deux fois. Des cris retentirent. C'était ma pauvre belle-mère que j'avais touchée. La Prigente vient de rendre l'âme.

La physionomie du juge de paix s'assombrit.

— Conduisez-moi devant le cadavre, ordonna-t-il.

Coz le précéda dans le cellier, lui montra le corps de la Prigente étendu sous une couverture entre deux barriques. Il y eut une rumeur du côté des pêcheurs. Les hommes se penchaient par-dessus l'épaule des gendarmes pour contempler de plus près le

visage de la morte. Quelques-uns émirent des imprécations inarticulées. Un petit cul-de-jatte, qui rampait sur ses genouillères de cuir, demanda d'un ton aigre :

— Si les choses se sont passées ainsi que le prétend Coz, expliquera-t-il comment des cris, entendus nettement par tout le bourg, ont précédé, et de beaucoup, les détonations ?

Un murmure significatif appuya l'intervention de l'infirme.

— Taisez-vous, Kerizit ! répliqua le juge de paix. Il n'appartient qu'à moi de poser les questions.

Il examina le cadavre de près :

— La balle a dû déterminer une mort presque instantanée. D'ailleurs, les médecins établiront le fait. Mais pourquoi votre femme, laquelle n'ignorait rien, a-t-elle dit aux gens du dehors que la blessure était insignifiante ?

La mareyeuse protesta dans un sanglot :

— Je suis innocente ! je jure, monsieur, que je suis innocente ! C'est Coz tout seul qui a fait le coup !

Une voix, du groupe des Bretons, lança cette apostrophe :

— Ils se sont délestés d'elle à eux deux, les canailles, parce qu'elle gênait leurs manœuvres !

— Une si sainte femme ! ajouta Le Gad.

Et un troisième, Le Monze, dit encore :

— Il eût mieux fait de saborder l'Alexandrine !

A ce dernier mot, les regards des époux Coz se croisèrent.

Coz, avec un rictus haineux, balbutia.

— Puisqu'on m'y contraint, monsieur le juge de paix, je dirai que je pensais faire feu, — feu à balles, — non sur un voleur d'écus, mais sur un voleur de femmes ! Le mari qui se venge n'est pas un assassin.

— Bandit ! riposta la mareyeuse, qu'un des deux gendarmes dut contenir.

Le juge de paix se contenta de murmurer :

— Allons ! ceci est déjà une explication plus vraisemblable !

Dans le groupe des pêcheurs, la rumeur grossissait, coupée par la voix en fausset du petit cul-de-jatte.

— Silence ici tous ! fit le juge de paix qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit de la maison.

De l'étage supérieur venaient des lamentations sourdes, continues, comme des gémissemens de blessé.

— Y aurait-il d'autres victimes dans ce logis ? observa sévère-

ment le magistrat. Époux Le Coz, nous allons visiter avec vous le premier étage.

Constant Coz, cyniquement, indiqua l'escalier, tandis que sa femme, empoignée par les gendarmes, résistait de toutes ses forces. Il fallut user de violence pour qu'elle livrât la clef de la pièce d'où venaient les gémissemens.

Le maréchal des logis s'engagea le premier dans la chambre, tenant une bougie levée au-dessus de son képi.

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il, voici autre chose !

La foule des dénonciateurs, houleuse de curiosité, s'engouffrait dans la pièce à la suite du juge de paix. Quel mystère pouvait recéler cette chambre close ?...

Sur le lit un homme était allongé, les draps rejetés jusqu'aux pieds, un bras en écharpe. D'un coude, il tapait la cloison, avec des hurlemens plaintifs. A l'entrée de tout ce monde, il ne remua pas la tête, continua ses plaintes mêlées de phrases inintelligibles.

Le juge de paix demanda :

— Cet homme a du recevoir une balle dans l'épaule ? Quel est-il ? Comment se trouve-t-il ici ?

— Interrogez ma femme, répondit Coz. Elle vous le dira mieux que moi.

Kerizit intervint de nouveau :

— Je le reconnais. C'est l'Anglais qui arriva sur la fin d'avril. Il était gréé de cette casquette et de ce paletot, le matin où il feignit d'appareiller pour Brest.

Et le cul-de-jatte, avec une des poignées de bois qui lui servaient à se traîner, désigna le macfarlane et le cap suspendus à une patère.

— Moins d'une semaine plus tard, ajouta Le Monze, ma fille Jeanne-Yvonne, qui était de quart à la buvette, l'entendit arrimer des meubles dans cette chambre où sans doute on le tenait enfermé.

Coz demeurait silencieux, les poings serrés ; un tic nerveux agitait ses paupières sans cils. La mareyeuse hoquetait, cherchant vainement une parole.

Le juge de paix, s'approchant du lit, prit la main du blessé.

— Comment vous nommez-vous ?

Hercules alors tourna la tête, montrant une face congestionnée, des yeux d'égaré. Il bégaya, en langue anglaise, quelques syllabes incohérentes, tandis que son bras valide traçait dans le vide des gestes extravagans.

— Cet homme simulerait-il la folie?

Gilles Jaouen, qui l'avait ramené de l'Autel la veille, sortit du groupe. Quand on a une fois sauvé un homme, on lui doit assistance jusqu'au bout.

— Non, monsieur, il n'est pas coupable, celui-là, il est vraiment fou! fit avec animation le petit chalutier. J'avais promis le silence à M[me] Le Coz, mais à cette heure, je vois bien qu'il faut parler.

Et Gilles détailla l'épisode de l'Autel. Tout ce qu'il avait pu constater à ce moment-là établissait nettement la folie du blessé.

— C'est bien! fit le magistrat. Désormais la vérité ne se cachera plus longtemps. On internera cet individu demain. Le parquet appréciera si, dans son cas, il n'y a pas eu séquestration et pour quels motifs. Gendarmes, arrêtez les époux Le Coz!

Alexandrine sanglotait, murmurant sans cesse :

— Hercules! Hercules!

— Voici la vraie coupable, la grande gredine! répétait Coz, le poing tendu vers sa femme.

— Le juge d'instruction déterminera votre part de responsabilité individuelle dans la séquestration comme dans le meurtre. Préparez-vous à suivre le maréchal des logis, pendant que le gendarme veillera sur ce malade et sur cette maison.

La précaution n'était pas inutile. Les pêcheurs, au dehors, manifestaient bruyamment. La nouvelle de l'arrestation de Coz, apportée aussitôt par Le Monze, ameutait la foule. Sans la présence des autorités, malgré le respect dû à la morte, les Morgatiens eussent envahi et mis à sac la maison de l'exploiteur.

En traversant le quai, sous la protection du sous-officier de gendarmerie, au milieu des huées et des vociférations populaires, Constant Coz eut pour ses dénonciateurs ce mot de mépris féroce :

— Brutes! à qui vendrez-vous votre poisson désormais?... Je ne vous donne pas trois semaines pour réclamer mon retour!...

REMY SAINT-MAURICE.

LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

ET LE SAINT-SIÈGE

I

Le 30 août 1898, M. Tcharykoff, ministre résident de l'Empereur de toutes les Russies auprès du Saint-Siège apostolique, transmettait au cardinal Rampolla, secrétaire d'État de Léon XIII, la première circulaire de M. le comte Mouravieff. Elle avait été remise directement, par la chancellerie de Saint-Pétersbourg, aux ministres accrédités auprès du Tsar, afin qu'ils la fissent connaître à leurs gouvernemens respectifs. Comme il n'y a point de nonce sur les bords de la Néva, M. Tcharykoff était désigné pour être l'intermédiaire. La lettre personnelle qu'il joignit à la circulaire donnait à cette haute commission tout son poids et tout son prix. Il affirmait en propres termes, dans cette lettre, la « profonde vénération » du Tsar pour le Pape, pour la « sagesse » de Léon XIII, pour son « amour de la paix, maintes fois manifesté. » Ce n'était pas tout : l'intelligent interprète des volontés impériales, après avoir rendu témoignage au caractère du Pape, esquissait comme un geste d'hommage envers l'institution même de la Papauté : il remontait, à travers l'histoire, jusqu'aux pontifes du moyen âge, qu'il appelait « les promoteurs zélés de la paix universelle, » et il avait un souvenir pour la Trêve de Dieu. Le tsar Nicolas, en chargeant son ministre résident de faire parvenir au Vatican la circulaire du comte Mouravieff, lui avait évidemment donné l'ordre de montrer immédiatement, par son langage, que cette communication dépassait la banale portée d'une courtoisie diplo-

matique; et M. Tcharykoff, soutenu d'ailleurs et guidé par ses propres sentimens, avait su comprendre et exécuter le vouloir de son souverain. Ainsi, l'un des plus puissans monarques, chef reconnu d'une vaste église, semblait chercher à travers les siècles passés et dans l'histoire de l'Église romaine une ébauche des grandes initiatives que sa généreuse jeunesse l'entraînait à concevoir et que la force de son empire lui permettait d'oser. On apprécia, au Vatican, le caractère de cette démarche, et l'on en goûta l'accent. M. Tcharykoff, au terme de son message, demandait à Léon XIII, au nom de Nicolas II, d' « appuyer de toute la puissance de son autorité morale la grande œuvre de l'affermissement de la paix. »

Cette demande était comme la ratification de l'un des rêves les plus chers de Léon XIII, comme la réponse à l'un de ses plus anciens désirs. A l'heure où la Papauté, par la perte même de sa souveraineté temporelle, semblait éloignée pour longtemps des jeux de la politique, Léon XIII, jaloux d'une majestueuse revanche, a toujours aspiré et parfois réussi à maintenir dans ces jeux l'ordre et l'harmonie. Des malveillans insinuaient qu'en prétendant à ce rôle il ne cherchait qu'un adroit détour, une façon de porte dérobée, pour rentrer dans les affaires temporelles d'où les événemens l'avaient banni; le langage pontifical démentait un tel commentaire. Père de la grande famille humaine, c'est au nom de cette paternité même qu'il voulait limiter l'usage et l'abus de cette terrible monnaie avec laquelle se règlent, en dernière heure, les comptes des nations, et qui s'appelle le sang : il croyait ainsi remplir un devoir, non point inaugurer une tactique. Son rôle d'arbitre ou de médiateur ne lui apparaissait point comme un passe-temps de souverain déchu, mais comme la suite logique, indiscutable, de sa mission spirituelle. On a souvent admiré, et non sans raison, cette imagination forte et sûre, d'où Léon XIII prend incessamment son élan, et qui, sans jamais dépasser les limites du champ du possible, aspire à l'explorer tout entier; mais ce n'est point seulement son imagination, c'est sa conscience même qui pousse le Pape à être l'artisan suprême de l'union : sa lettre à tous les Princes et à tous les Peuples, écrite en 1894, renferme à cet égard sa pensée tout entière.

Après avoir exprimé le souhait qu' « un rapprochement s'opérât entre les nations pour prévenir les horreurs de la guerre, » il continuait en ces termes : « Nous avons devant les yeux la situation

de l'Europe. Depuis nombre d'années déjà, on vit dans une paix plus apparente que réelle. Obsédés de mutuelles suspicions, presque tous les peuples poussent à l'envi leurs préparatifs de guerre... De là d'énormes dépenses et l'épuisement du trésor public, de là encore une atteinte fatale portée à la richesse des nations, comme à la fortune privée, et on en est au point que l'on ne peut porter plus longtemps les charges de cette paix armée. Serait-ce donc là l'état naturel de la société? Or, impossible de sortir de cette crise et d'entrer dans une ère de paix véritable si ce n'est par l'intervention bienfaisante de Jésus-Christ. »

C'est à titre de vicaire du Christ qu'en 1885 il accordait à l'Espagne catholique et à l'Allemagne protestante le concours de son « intervention bienfaisante; » et, dans la suite de son long pontificat, l'histoire de l'arbitrage des îles Carolines est l'une des pages qu'il préfère relire. « Il ne peut avoir nullement échappé à votre perspicacité, écrivait-il au chancelier de Bismarck le 31 décembre 1885, de combien de moyens dispose le pouvoir dont nous sommes revêtu, pour le maintien de l'ordre politique et social, surtout si ce pouvoir jouit, sans entraves, de toute sa liberté d'action; » et M. de Bismarck déclarait, de son côté, avoir été « aussi guidé par cette pensée, que rien ne répond mieux à la nature et à l'esprit du pontificat romain que la pratique des œuvres de paix. » On vit, dans la suite, le Chili et l'Argentine, et tout dernièrement Haïti et Saint-Domingue, recourir aux bons offices du Saint-Siège pour trancher sans bagarre d'importans litiges; et l'opinion européenne eût volontiers accepté, l'année dernière, que la voix de Léon XIII, planant par-dessus l'Atlantique, réglât les difficultés entre la plus forte puissance du continent américain et l'une des nations les plus dignes de respect de l'Ancien Monde. Il n'est pas jusqu'à l'idée même d'une limitation des armemens qui n'ait, à plusieurs reprises, hanté la pensée du Pape: recevant en 1893, à l'occasion de son jubilé épiscopal, le prince Lobanoff, envoyé extraordinaire du Tsar, il se plaisait à lui indiquer « combien il serait urgent, et combien avantageux au bien des princes et des peuples, de reconstruire, sur les bases solides de la sagesse chrétienne, la société bouleversée, et de faire converger à cette fin, par un amical accord, les grandes forces morales et politiques qui sont l'axe du monde, afin que la paix fût ainsi assurée sans qu'il fût besoin de ruineux préparatifs de guerre. » Il put donc paraître à Léon XIII, l'au-

tomne dernier, qu'il poursuivait avec le gouvernement de Saint-Pétersbourg une conversation qu'il avait lui-même engagée.

II

A la date du 15 septembre, le cardinal Rampolla répondit à M. Tcharykoff. « La noble initiative de Sa Majesté, écrivait-il, correspond à l'un des vœux les plus ardens du Souverain Pontife ; » et tout de suite il en donnait une preuve, destinée à être comprise à Saint-Pétersbourg, en rappelant l'entretien du Pape avec le prince Lobanoff : certains précédens ne sont-ils pas des présages? La note se poursuivait, très longue et très pleine ; et le secrétaire d'État, à mesure qu'il pénétrait au fond même de la question, développait la pensée du Pape docteur ; cet écrit diplomatique atteignait l'ampleur et la portée d'un enseignement. « Le Pape retient, écrivait le cardinal, que la paix ne pourra point trouver son assiette si elle ne s'appuie sur le fondement du droit public chrétien, d'où résulte la concorde des princes entre eux et la concorde des peuples avec leurs princes. Pour que cessent les défiances et les motifs réciproques d'offensive et de défensive, qui ont amené les États, de nos jours, à développer leurs armemens, et pour qu'un esprit de paix, se répandant à travers les peuples de l'univers, les amène à se regarder entre eux comme des frères, il faut que la justice chrétienne ait pleine vigueur dans le monde, que les maximes de l'Évangile rentrent en honneur, et que l'art difficile de gouverner les peuples ait pour facteur principal cette crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse... On a voulu régler les rapports des nations par un droit nouveau, fondé sur l'intérêt utilitaire, sur la prédominance de la force, sur le succès des faits accomplis, sur d'autres théories qui sont la négation des principes éternels et immuables de justice : voilà l'erreur capitale qui a conduit l'Europe à un état désastreux. »

On devine quel effet durent produire ces lignes, survenant à Saint-Pétersbourg au milieu du flot des réponses politiques qu'envoyaient les divers gouvernemens. Il n'y avait là ni atermoiemens, ni précautions, ni revendications : c'était l'exposé d'un système et d'une doctrine. On ne parlait point là d'expédiens ou de palliatifs, mais d'une réforme du droit public international. On ne cherchait point là des combinaisons ; on ne s'évertuait point à faire le tour de la question ; l'on y entrait, et on la tranchait. Pour la

première fois depuis fort longtemps, le Saint-Siège avait le droit de se considérer comme interrogé sur la situation de l'Europe; et le Saint-Siège, à peu près banni des conseils européens depuis la paix de Westphalie, faisait la réponse qu'il eût faite plusieurs siècles avant cette paix. Il mettait même, si l'on peut ainsi dire, une sorte de coquetterie grandiose à expliquer qu'en parlant de la sorte il prétendait simplement se répéter.

« Contre un si néfaste système, continuait le cardinal Rampolla, le Saint-Siège n'a pas cessé d'élever la voix pour appeler l'attention des princes et des peuples. Déjà dans le moyen âge, à la faveur de l'heureuse unité de la chrétienté, la voix des pontifes romains trouvait partout un accès facile; elle réussissait, par la seule force de son autorité, à concilier les princes et les peuples, à éteindre les querelles par des paroles d'arbitrage, à défendre les faibles contre l'injuste oppression des forts, à empêcher la guerre, à sauver la civilisation chrétienne. Aujourd'hui encore, bien que les conditions du monde soient changées, le Pape ne cesse pas d'employer sa force morale, avec un constant souci, pour faire pénétrer dans les esprits des peuples l'idée chrétienne de justice et d'amour, pour éteindre les luttes de nationalité, pour rappeler les nations aux devoirs réciproques de fraternité, pour inculquer le respect des autorités établies par Dieu pour le bien des peuples et pour opposer au droit de la force la force du droit, conformément aux principes de l'Évangile. » Ainsi se déroulait, dans la lettre du cardinal Rampolla, à l'abri d'un raccourci d'histoire, une discrète démonstration d'immutabilité. Des voix s'étaient élevées, depuis trente ans surtout, pour professer que la force prime le droit; elles avaient une irréfutable hauteur, trait distinctif des parvenus du *struggle for life;* et il semblait que les peuples dussent courber sous ces doctrines nouvelles non seulement leur autonomie, mais leur raison même. Une haute souveraineté morale, impuissante, ou à peu près, pour la protection effective des autonomies menacées, pouvait du moins mettre en garde la raison humaine contre la tentation de rendre hommage à la force : le cardinal Rampolla rappelait que tel avait été, dans tous les temps, le rôle de la Papauté. Et l'antique thèse de la « concorde des deux puissances préposées par la Providence au gouvernement du monde, » et les mots toujours prestigieux de « Sacerdoce » et d' « Empire, » — ces deux mots qui sont pleins d'histoire et tout ensemble imprégnés de rêve, — s'acheminaient

à leur tour sous la plume cardinalice : le secrétaire d'État déclarait qu'au nom de cet accord entre les deux pouvoirs le Saint-Siège était « disposé à seconder, avec tout son zèle et toute sa sympathie, la difficile entreprise de Sa Majesté le Tsar. »

« Sacerdoce et Empire, » ces virtualités altières, à peine réalisées par l'histoire d'antan, vivent toujours, d'une vie indestructible, dans les cerveaux qu'a façonnés la théologie scolastique : cette théologie, sous ses apparences rigides, enseigne à voir grand ; elle est une étrange émancipatrice de l'imagination. Et le mysticisme slave, de son côté, — chez certains de ses représentans, tout au moins, — est à la fois assez conservateur et assez révolutionnaire pour envisager avec une curiosité complaisante la conception d'un monde dont le Pape et le Tsar guideraient les destinées : relisez plutôt, pour vous en convaincre, *la Russie et l'Église universelle*, de Wladimir Solovieff. Il serait intéressant de faire commenter la note du cardinal Rampolla par des exégètes de Saint-Pétersbourg... Peut-être perdraient-ils pied.

Mais le cardinal secrétaire d'État se hâtait d'arriver ensuite aux remarques pratiques de l'homme politique : il augurait que peut-être « des obstacles multiples » entraveraient « la généreuse pensée du Tsar, » et d'avance il se consolait en songeant que, quoi qu'il advînt, on devait toujours regarder comme un « grand bienfait » et comme « le germe d'un meilleur avenir » ce fait qu' « une voix aussi puissante, intervenant au milieu du bruit des armes, avait fait entendre au monde, courbé sous la prépondérance de la force matérielle, les noms sacro-saints d'équité et de droit. » Et le cardinal Rampolla concluait : « Ignorant quelles seront les lignes du programme que Sa Majesté l'Empereur entend proposer à la conférence, et quel est le moyen concret par lequel le Saint-Siège devrait, suivant les désirs du Tsar, concourir à cette œuvre, — coopération qu'il est prêt à accorder largement, — le Saint-Père, pour l'instant, se borne à donner, en principe, sa pleine adhésion. Confiant dans la droiture et dans la magnanimité des sentimens de Sa Majesté, il sait que, quelles que doivent être les solutions, la justice et le droit, qui ont à notre époque subi tant de blessures, resteront entièrement sauvegardés et intacts. »

Telle était, en substance, la note du Vatican. Le Saint-Siège y parlait le langage d'une autorité religieuse et morale : il se tenait dans la sphère des grandes idées, de ces principes souverains que les individus et même les peuples n'osent jamais contester

ouvertement, lors même qu'ils les violent. Il se définissait dans le passé, il se définissait dans le présent; les deux définitions se recouvraient; et, pour seconder l'initiative impériale, il n'avait qu'à les réaliser une fois de plus. D'examiner ou de discuter les détails de cette initiative elle-même, il s'en gardait soigneusement; une adhésion de principe lui paraissait tout à la fois plus généreuse et plus discrète. Il ne se précipitait ni ne se refusait. D'un bout à l'autre de ce document, on observait beaucoup de dignité et beaucoup de sérénité. Il va de soi que la question romaine était passée sous silence : Léon XIII, gravement recueilli en face de la communication du Tsar, songeait à l'humanité sans faire retour sur lui-même.

III

Quelques mois s'écoulaient, et, le 16 janvier 1899, M. Tcharykoff adressait au Saint-Siège un second message : c'était la circulaire du comte Mouravieff aux représentans diplomatiques accrédités près du Tsar, datée du 30 décembre 1898, et contenant le programme de la future conférence. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, derechef, faisait une exception en faveur du Pape, en lui transmettant un document uniquement destiné aux puissances représentées auprès du Tsar.

Le cardinal Rampolla répondait, à la date du 10 février. Dès le début de sa réponse, il tenait à relever, avec une insistance digne de remarque, « la louable intention, visible à la simple lecture de la circulaire, d'éliminer dans la mesure du possible les obstacles, nombreux et sérieux (*nè pochi nè lievi*), qui surgissent en une matière aussi délicate et complexe; » et, souhaitant que la conférence fût « féconde en résultats pratiques, » il augurait que « l'achèvement d'une aussi noble entreprise couronnerait d'une auréole de gloire le siècle finissant. » Ainsi, à Rome comme à Saint-Pétersbourg, on consentait qu'à la faveur de certains silences, certaines pierres d'achoppement, toujours redoutables, fussent préalablement écartées.

Les huit articles du programme élaboré par M. le comte Mouravieff sont encore présens à toutes les mémoires; les sept premiers concernaient des questions d'ordre plutôt technique : non-augmentation des effectifs, emploi des explosifs et des torpilleurs, police des guerres maritimes et des guerres continentales; le hui-

tième était ainsi conçu : « Acceptation, en principe, de l'usage des bons offices, de la médiation et de l'arbitrage facultatif, pour des cas qui s'y prêtent, dans le but de prévenir des conflits armés entre les nations; entente au sujet de leur mode d'application et établissement d'une pratique uniforme dans leur emploi. » Le cardinal secrétaire d'État constatait soigneusement la différence entre ce huitième article et les sept premiers. Sur ceux-ci, le Saint-Siège s'abstenait de « porter un jugement; » planant dans « la sphère des principes régulateurs de la morale et de la civilisation chrétienne, » il applaudissait en termes généraux aux propositions du gouvernement impérial, et se félicitait que le Tsar, en face des formidables progrès de l'art militaire, réclamât, « au nom de l'humanité, les tempéramens opportuns. » Quant au huitième article, le cardinal Rampolla le soumettait à une étude approfondie et formulait une opinion précise.

« Il manque, écrivait-il, dans le consortium international des États, un système de moyens légaux et moraux propres à déterminer et à faire prévaloir le droit de chacun; il ne reste, dès lors, qu'à recourir immédiatement à la force; de là l'émulation des États dans le développement de leur puissance militaire... A l'encontre d'un état de choses si funeste, l'institution de la médiation et de l'arbitrage apparaît comme le remède le plus opportun; elle répond, à tous égards, aux aspirations du Saint-Siège... Peut-être — et ceci sera mieux mis en relief dans les discussions de la conférence, — peut-être ne peut-on pas espérer que l'arbitrage, obligatoire par sa nature même, puisse devenir, dans toutes les circonstances, l'objet d'une acceptation et d'un assentiment unanimes. Une institution de médiation, investie d'une autorité, revêtue de tout le prestige moral nécessaire, munie des indispensables garanties de compétence et d'impartialité, n'enchaînant point la liberté des parties en litige, serait moins exposée à rencontrer des obstacles. » Cette indication, telle quelle, témoignait de l'intérêt spécial avec lequel le Vatican avait envisagé l'article huitième du programme. Le cardinal affirmait, en effet, que le Saint-Siège, « se souvenant de ses traditions, organe de conciliation et de paix entre les peuples, attachait la plus haute importance » à cette question... « En même temps, continuait-il, le Saint-Siège fait les vœux les plus ardens pour que, dans les conseils des puissances, le principe de la médiation et de l'arbitrage trouve un accueil favorable et soit appliqué le plus large-

ment possible. Il accompagne de ses plus vives sympathies une telle proposition ; il se déclare toujours disposé à coopérer de toute sa bonne volonté, pour qu'elle ait une issue favorable ; car il est convaincu que si un accord international avait effectivement lieu sur ce point, il en résulterait, pour la cause de la civilisation, un des plus heureux succès. »

Là s'arrêtait la réponse du Vatican : comme celle du mois de septembre, elle était, tout ensemble, volontairement discrète et sincèrement chaleureuse. A mesure que se définissait le programme de la conférence, à mesure que s'en éclairaient les grandes lignes, le Saint-Siège délimitait, de son côté, les questions à l'occasion desquelles il serait en mesure d'apporter un concours efficace, et s'occupait de discerner à l'avance les discussions dans lesquelles il pourrait, s'il s'y trouvait convié, dire une parole et jouer un rôle utiles au bien des peuples. Ce n'était point la première fois, d'ailleurs, que les questions théoriques se rattachant à l'idée d'arbitrage occupaient l'attention du Vatican. Elles s'étaient déjà présentées à l'esprit de Pie IX entre 1868 et 1870. En septembre 1868, un groupe de catholiques anglais avait réclamé « avec instance la création à Rome, sous la protection du trône apostolique, d'un collège dont la mission serait l'enseignement du droit des gens et qui serait en ces matières un foyer de science et un arbitre suprême. » L'*Appel d'un Protestant au Pape pour le Rétablissement du Droit public des Nations*, dédié à Pie IX, à la même époque, par un autre Anglais, David Urquhart, émettait des vœux analogues. Et le synode patriarcal des Arméniens, en 1870, avait demandé à Pie IX de proposer au Concile œcuménique l'institution d'un tribunal permanent d'arbitrage dans la Ville éternelle, « afin que les gouvernemens fussent ainsi délivrés de la terrible nécessité d'entretenir perpétuellement des armées considérables. »

L'Europe, à ce moment du siècle, n'avait point encore mesuré les charges et les périls de la paix armée ; elle n'en avait point encore pesé l'inquiète lourdeur ; et déjà, le 10 février 1870, quarante Pères du Concile du Vatican proposaient à Pie IX des mesures préventives pour garantir le maintien de la paix sans épithète. « La condition présente du monde, expliquaient ces quarante théologiens, est devenue intolérable, à cause du développement des armées et de la conscription. Seule l'Église peut apporter un remède à de telles calamités. Encore que toutes les

oreilles ne soient pas ouvertes à sa voix, elle commandera toujours à d'innombrables milliers d'hommes, et tôt ou tard réalisera ses desseins. Des hommes graves et experts en politique sont persuadés qu'il est absolument besoin d'une déclaration, où seraient promulguées, d'une façon authentique, les parties du droit canon qui concernent le droit des gens et la nature de la guerre (1). »

La suspension du Concile et les graves soucis créés par l'occupation de Rome avaient empêché Pie IX de mettre ces vœux à l'étude. Mais les archives du Saint-Siège ne sont point des oubliettes; et les propositions du Tsar en 1898, dont plusieurs chancelleries européennes ne laissèrent point d'être étonnées et comme troublées, ne prenaient point au dépourvu la curie romaine. Elle apprend beaucoup et travaille beaucoup, même lorsqu'elle se tait et lorsqu'elle attend : silence et patience sont peut-être, en définitive, le meilleur apprentissage pour la préparation de l'avenir.

Cet avenir, dont on osait à peine escompter l'échéance et dont le Pape et le prince Lobanoff s'étaient vraisemblablement entretenus comme d'une lointaine possibilité, survenait inopinément, par l'entreprenante initiative du Tsar : le Vatican était tout prêt à y faire face et bien outillé pour y pourvoir. On s'en rendait compte à Saint-Pétersbourg ; et M. le comte Mouravieff, à la date du 23 février, chargeait M. Tcharykoff d'exprimer au Vatican ses remerciements pour « la réponse pleine de sympathie du Pape » et pour ses « dispositions profondément et sincèrement favorables envers la grande œuvre de l'apaisement général. »

IV

Tandis que se poursuivait, entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et le Vatican, cet échange de marques de confiance qui étaient beaucoup plus que des courtoisies, une partie de la presse italienne commençait d'afficher des inquiétudes très vives. Elle demandait au gouvernement royal, elle demandait même à la Russie, si le Tsar continuerait, jusqu'au bout, de témoigner au souverain du Vatican des égards spéciaux; elle interprétait ces

(1) Nous empruntons beaucoup de ces détails à un excellent article de M. Chrétien, professeur à l'Université de Nancy, publié dans la *Revue générale de droit international public* de mai 1899.

égards comme une sorte d'offense envers l'Italie, et s'alarmait à l'avance de la présence éventuelle d'un représentant du Pape à la conférence, comme si cette présence eût été, pour l'édifice unitaire, le plus grave des périls. Supposer un seul moment que la solidité de cet édifice fût à la merci d'une telle éventualité, c'est ce que jamais on ne se serait permis à Saint-Pétersbourg, de crainte de paraître impertinent. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence, puisqu'un certain nombre d'organes du Quirinal multipliaient comme à plaisir cette supposition. Et la diplomatie accréditée près le Quirinal, non moins que celle accréditée près le Vatican, observait avec une curiosité stupéfaite ce déchaînement d'anxiétés. « Que ferait le Pape à la conférence? » La *Tribuna* et l'*Italia*, spécialement, s'évertuaient à soulever les voiles de ce redoutable avenir. On commençait par la raillerie, et l'on demandait si les gardes suisses et les gendarmes du Vatican seraient impliqués, eux aussi, dans les combinaisons tendant à la réduction des armemens, si le Pape s'engagerait à ne point faire construire de torpilleurs, et s'il serait en mesure d'arrêter les foudres du ciel pour appliquer la décision qui proscrirait le lancement de projectiles du haut des aérostats. Mais ces plaisanteries avaient un terme; on ne tardait point à évoquer le nom de Cavour, et ce souvenir devenait un prétexte d'effroi.

C'est dans un congrès, à Paris, en 1856, que Cavour avait préparé l'unité italienne: il avait obtenu, par des artifices de génie, que l'Italie embryonnaire trouvât sur le tapis vert des diplomates une place et un rang qu'elle n'avait point encore atteints sur la carte de l'Europe; et les regards décontenancés de M. de Buol, représentant de l'Autriche-Hongrie, avaient assisté, impuissans, aux savantes évolutions de Cavour. Nul doute qu'en 1899 Léon XIII voulût faire comme le grand homme d'État piémontais: son représentant à la conférence de la paix susciterait brusquement la question romaine, et, de même qu'une assemblée de diplomates, surprise par un ministre habile, avait commencé de faire l'Italie, de même une autre assemblée de diplomates, surprise par un prêtre, commencerait ou achèverait de la défaire. Il fallait bien prendre garde: *la Tribuna*, suppliante et menaçante, l'exigeait du Quirinal. Et c'est en vain que *la Perseveranza* et le *Popolo romano*, organes plus modérés et tout ensemble plus fiers, soustraits apparemment, l'un et l'autre, aux influences maçonniques, insistaient pour qu'on laissât entrer un délégué du Pape,

et pour qu'en même temps on donnât ordre au représentant de l'Italie de ne tolérer, de la part du prélat, aucune indiscrétion périlleuse : *la Tribuna* semblait défiante à l'égard de l'aréopage pacificateur où ces deux personnages se rencontreraient; elle préférait que l'Italie n'affrontât point, sous les regards du monde, un duel diplomatique, et que le gouvernement du Roi triomphât sans péril, par l'exclusion préalable du Pape. M. le comte Mouravieff, pourtant, avait eu soin de déclarer dans la circulaire du 30 décembre : « Il est bien entendu que toutes les questions concernant les rapports politiques des États et l'ordre de choses établi par les traités, comme en général toutes les questions qui ne rentreront pas directement dans le programme adopté par les cabinets, devront être absolument exclues des délibérations de la conférence. » Mais si délicate est la question romaine, et l'Italie est, à cet endroit, si difficile à rassurer, que ces affirmations préalables du comte Mouravieff paraissaient insuffisantes : il était vraiment plus prudent que le Pape fût absent de la conférence.

Ce n'est point seulement de l'âpreté de ces inquiétudes que la diplomatie européenne demeura frappée; ce fut aussi, et surtout, de l'impétueuse précipitation avec laquelle elles s'exprimèrent. « Nous pouvons affirmer de la façon la plus nette et sans craindre d'être démentis, écrivait à la date du 3 février *l'Osservatore romano*, que la diplomatie pontificale n'a pas fait un seul pas, qu'elle n'a point exprimé le plus lointain désir, qu'elle n'a tenté aucune démarche, directe ou indirecte, pour entrer à la conférence de la Paix. » L'article de *l'Osservatore* était évidemment inspiré par le Vatican. Et le cabinet de Saint-Pétersbourg, en effet, constatait une singulière différence d'attitude entre les deux pouvoirs installés à Rome : l'un d'eux, celui qui avait été l'objet d'un privilège de la part du gouvernement russe, s'abstenait de toute importune sollicitation; l'autre, au contraire, qui avait été traité par la chancellerie russe à l'égal de tous les autres États, n'attendait même pas que son voisin eût demandé d'entrer, pour supplier que ce voisin fût laissé dehors. Et pendant de longues semaines un monologue bizarre se prolongea. « Faites sortir le Vatican, » disait une voix tantôt impérieuse et tantôt éplorée, celle de la presse italienne. Mais le Vatican, se retranchant dans une fière réserve, ne répliqua pas une seule fois : « Faites-moi entrer. »

Le Vatican laissait faire l'Italie. Voilà plus d'un quart de siècle que M. Visconti-Venosta, ministre de Victor-Emmanuel,

avait, dans la circulaire du 18 octobre 1870, affirmé que l'occupation de Rome n'amoindrirait en aucune façon la situation du Saint-Siège. La loi des garanties avait à plusieurs reprises trouvé d'intelligens commentateurs, qui voulaient faire comprendre et qui semblaient prouver que le Saint-Siège, grâce à cette loi, était plutôt rehaussé. Le Vatican, sceptique, attendait la première épreuve solennelle ; et tous les amis de l'Italie royale auguraient avec confiance qu'elle se tirerait de cette première épreuve avec son élégance coutumière. Mais le hasard voulut que M. Visconti-Venosta ne rentrât aux affaires qu'au printemps de 1899 et qu'il eût comme prédécesseur M. l'amiral Canevaro. Or, M. l'amiral Canevaro avait fait une démarche sur laquelle le Quirinal ne pouvait revenir; et M. Visconti-Venosta dut, à son corps défendant, accepter l'onéreuse succession d'une politique qu'il regrettait.

Dans la première quinzaine de février, à peu près à la même heure où le cardinal Rampolla délimitait, avec un tact scrupuleux, les questions qui lui paraissaient relever de la compétence du Saint-Siège, et celles, plus techniques, que cette puissance morale s'abstiendrait d'aborder, M. l'amiral Canevaro, ministre des Affaires étrangères du royaume d'Italie, signifiait au gouvernement du Csar et au gouvernement de la reine Wilhelmine, qui avait accepté de donner l'hospitalité à la conférence, que le Saint-Siège devait être tenu à l'écart de toutes les questions. Les juristes propices à la Consulta se mirent immédiatement à l'œuvre; et tout d'un coup l'on vit surgir des commentaires nouveaux de la loi des garanties, commentaires absolument inverses de ceux qui étaient proposés à l'opinion européenne depuis trente ans.

Dans une grande revue, un professeur de Sienne expliquait que le Pape n'est point propriétaire des palais apostoliques eux-mêmes, et la preuve en était que la loi des garanties déclare ces palais inaliénables ; il expliquait que les hauts personnages envoyés auprès du Pape, par les souverains et par les républiques, avec le titre d'ambassadeurs, n'avaient point, à proprement parler, un caractère diplomatique et que leur mission était plutôt d'ordre administratif ; et la preuve en était que l'article II de la loi des garanties prévoit la présence auprès du Pape d' « envoyés des gouvernemens extérieurs, » mais qu'on y cherche en vain les mots « agens diplomatiques, États, puissances, souverains. » Tous les commentaires étaient à l'avenant; et l'on ne sera pas surpris

si cette exégèse fort autorisée de la loi des garanties est invoquée, tôt ou tard, par le Vatican, contre l'esprit même de cette loi. La conclusion de l'article était que le Pape n'est point un souverain, qu'il n'est point une personne juridique de droit international : en un mot, depuis la loi des garanties, sa situation était trop amoindrie pour qu'il eût le droit d'être représenté à La Haye. La circulaire du 18 octobre 1870, signée du nom respecté de M. Visconti-Venosta, recevait ainsi un démenti ; et le Vatican continuait d'observer, avec un intérêt croissant et une réserve impeccable.

On faisait remarquer, dans d'autres organes, que lors même que la loi des garanties, commentée d'une certaine façon, impliquerait la souveraineté du Saint-Siège, le Saint-Siège ne pouvait se prévaloir d'une telle souveraineté, tant qu'il ne reconnaîtrait pas la loi même des garanties. Que le Pape fît d'abord adhésion au Quirinal : on lui permettrait peut-être, ensuite, le voyage de La Haye. Il pourrait jouer au souverain s'il consentait tout d'abord à se comporter en sujet. A la faveur de ce raisonnement, ce n'était plus par la grâce de Dieu, mais par la grâce de Montecitorio, que le Pape demeurait ou redevenait souverain. Et la loi des garanties, ainsi interprétée, courait un autre péril : promulguée jadis en faveur de l'indépendance du Pape, elle semblait ratifier ou supposer sa dépendance. Il était temps de se taire sur cette loi. Dans la vieille monarchie française, plusieurs siècles avaient passé, avant que le cardinal de Retz ne constatât qu'il est prudent de tenir dans l'obscurité les lois fondamentales du royaume ; dans la jeune monarchie italienne, on faisait la même expérience, à bref délai, pour la loi, fondamentale d'après le Conseil d'État, dite des garanties pontificales.

Les journaux du Vatican ne se mêlaient point volontiers à ces polémiques : hostiles à la loi même, peu leur importait comment elle était expliquée ; et tout au plus concluaient-ils, à vue d'œil, qu'elle manquait évidemment de clarté. Ils n'admettaient point que la souveraineté du Pape fût une question de jurisprudence, et se refusaient à introduire, dans un tel débat, les arguties de la chicane. La Consulta, somme toute, — et c'est ce qu'ils se bornaient à constater, — prétendait apprécier, en arbitre suprême, le degré de courtoisie et d'égards que les divers États du monde chrétien avaient le droit de témoigner au Pape ; et, si le Pape voulait que les permissions de la Consulta fussent géné-

reuses, il devait préalablement mériter cette générosité. Mais la diplomatie du Vatican, tout au contraire, avait manqué d'empressement à l'égard du nouveau royaume : le grief était suffisant... « On a l'air de s'étonner, disait textuellement le journal *l'Italia*, si on n'aime pas de se trouver en compagnie de pareil monde. » Et parce que ce contact était désagréable, on insistait pour qu'un « pareil monde » fût consigné à la porte de la conférence de La Haye.

V

Le cabinet de Saint-Pétersbourg, en recourant aux bons offices du gouvernement de La Haye, n'ignorait point, à coup sûr, que, dans la capitale du royaume des Pays-Bas, un internonce représentait Sa Sainteté; ne pourrait-on pas affirmer, même, que le choix du tsar Nicolas fut dicté par cette considération? La diplomatie du Quirinal, en Hollande, était donc habituée à coudoyer la diplomatie du Vatican ; qu'à l'occasion de la conférence un tel contact se continuât, ce ne serait point un fait nouveau; l'imprévu serait, tout au contraire, que, parmi les gouvernemens représentés auprès de la reine Wilhelmine, le Saint-Siège, seul, ne fût point admis dans l'auguste assemblée. M. de Beaufort, ministre des Affaires étrangères du royaume des Pays-Bas, crut devoir accorder au Quirinal cette satisfaction inattendue; la circulaire d'invitation à la conférence, datée du 6 avril, ne fut point expédiée à la Curie. Il ne dissimula point qu'en agissant ainsi il tenait compte des intraitables volontés du Quirinal.

La Russie avait multiplié les efforts pour convaincre le cabinet de Rome que l'exclusion du Pape serait vue d'un mauvais œil par la chrétienté. La République française avait été, sans équivoque, avertie par un grand journal de Rome qu'on la soupçonnait de souhaiter la présence d'un représentant pontifical à la conférence de La Haye et que c'était l'heure, ou jamais, pour les amis de l'Italie, de montrer l'aloi de leur amitié. Le gouvernement de la reine Victoria avait laissé entendre, en termes assez clairs, que, si l'on saisissait l'occasion de la conférence de la Paix pour pousser sur les bords du Tibre le cri de *No popery*, les rives de la Tamise dédaigneraient d'y faire écho. Seul le cabinet de Berlin avait prêté un concours indirect aux soucis de l'Italie royale : il avait fait savoir que, si l'une des grandes puissances

s'abstenait de répondre à l'invitation de la reine Wilhelmine, lui-même s'effacerait à son tour; mais la démarche était assez voilée pour qu'il pût, d'autre part, faire affirmer officieusement, par un journal libéral de Munich, que l'empire d'Allemagne n'avait nullement travaillé à faire exclure le Pape de la conférence.

L'Italie seule était responsable, et c'est une responsabilité qu'elle acceptait avec allégresse. On ne se faisait point faute, dans les sphères où l'on s'occupe de droit international, de la juger avec défaveur. M. Stead, l'un des plus zélés artisans de l'œuvre de pacification qui honorera les dernières années de ce siècle, se plaisait à rendre publics ses rapports épistolaires avec le cardinal Rampolla, et demandait même, dans une de ses lettres, si l'on n'était point amené à conclure qu'une certaine forme de souveraineté temporelle est indispensable à la Papauté pour l'exercice de son autorité spirituelle (1). M. Pillet, directeur de la *Revue internationale de droit public*, consulté par M. Stead, écrivait ; « L'exclusion du Saint-Siège de toute réunion instituée dans un but pacifique, nous paraît renfermer un oubli singulier du passé et une méconnaissance singulière aussi du rôle bienfaisant et pacifique que remplit aujourd'hui encore la Papauté. » Et ni M. le sénateur Keesen, au Parlement belge, ni M. le député Schaepman, au Parlement hollandais, exprimant l'un et l'autre les doléances de leurs coreligionnaires catholiques, ne dépassaient en sévérité le calviniste *Journal de Genève*, qui traitait de maladroite et d'odieuse l'exigence de la Consulta.

Mais *la Tribuna* ripostait qu'un organe protestant n'insèrerait pas de pareils articles, « si le gouvernement italien s'était toujours comporté de façon à faire entendre bien clairement qu'il ne pouvait tolérer que le Pontife continuât à être un prétendant. » Une partie de la presse italienne poussait à de nouvelles mesures de rigueur le gouvernement du Roi ; et le mécontentement même que témoignait l'opinion publique internationale semblait être une raison nouvelle d'affirmer, une fois pour toutes, les droits de

(1) « L'absence d'une représentation du Saint-Siège à la conférence, écrivait M. Stead au cardinal Rampolla le 8 mai 1899, est un grand désappointement. Vous avez pourtant cette consolation, que le refus d'admettre le délégué papal a fait naître, dans l'opinion d'un protestant au moins, un argument solide en faveur de l'idée de conférer au Pape quelque souveraineté territoriale qui lui donnerait un titre à être représenté, de droit, dans une conférence internationale; mais je pense que la souveraineté territoriale, dans l'intérêt même de la Papauté, devrait être réduite à un irréductible minimum suffisant pour assurer au Pape le rang de souverain territorial. »

l'Italie, et de les affirmer en un langage volontairement rude. On commentait, par exemple, avec une affectation répétée, la victoire remportée sur le Saint-Siège; on allait même jusqu'à dire, — en quoi l'on avait raison, — que c'était là, par surcroît, une victoire sur d'autres puissances. Or on ne se lasse point de vaincre; l'habitude en est douce à prendre; et c'est pourquoi, plusieurs semaines durant, les lecteurs de certains journaux italiens purent avoir l'illusion que le Vatican prodiguait les plus humiliantes démarches pour obtenir, à la conférence de La Haye, une sorte de demi-représentation, comme qui dirait un strapontin prélatice, au lieu d'un bon fauteuil diplomatique. En fait, c'était le cabinet même de Saint-Pétersbourg qui, dans le courant de mai, proposait encore à la Consulta un moyen de venir à quelque résipiscence, et d'agir galamment à l'endroit du Saint-Siège et de l'Europe. La Consulta résista, comme pour continuer d'être victorieuse. Il est des cris de triomphe qui peuvent paraître détonner, à l'ouverture d'une conférence pour la paix.

Léon XIII, avec beaucoup de tact, voulait ignorer tout ce fracas : il se préoccupait, exclusivement, de seconder l'œuvre pacificatrice, dans la mesure où l'Italie lui en laissait la possibilité.

VI

Le 11 avril, le Pape recevait solennellement les cardinaux: il renouvelait, en termes fort élevés, l'expression de ses sympathies et de ses vœux pour l'initiative du Tsar, et c'est dans l'histoire même de l'Église, pacificatrice par son essence et pacificatrice dans le passé, que Léon XIII trouvait des points d'attache pour ses sentimens personnels. Ce discours, entendu d'abord par le Sacré Collège, fut immédiatement transmis à la presse de l'univers: d'un geste souverain, Léon XIII prenait sous sa protection la conférence pour la paix, et l'effet de ce geste était d'autant plus grand, qu'aucune protestation ne l'accompagnait. On s'étonnait, en lisant cette sorte de préface pontificale de la conférence, que Léon XIII ne fût pas admis dans cet universel cénacle des nations; et l'on admirait que lui-même n'affectât aucune surprise, qu'il n'épanchât aucune plainte. Entre son altière sérénité et l'inquiète perturbation qui semblait agiter l'autre pouvoir, le contraste allait croissant. « Rendre plus rare et moins sanglant le ter-

rible jeu de la guerre, déclarait Léon XIII, et préparer ainsi les voies pour une vie sociale plus calme, c'est une entreprise de nature à faire resplendir dans l'histoire de la civilisation celui qui a eu l'intelligence et le courage de s'en faire l'initiateur. Nous l'avons saluée, dès le principe, avec le zèle qui convient, en pareille circonstance, à celui qui détient la mission suprême de promouvoir et de répandre sur la terre les douces vertus de l'Évangile. Et nous ne cessons pas de faire des vœux, pour que l'effet réponde, abondant et général, à ses hautes intentions... La mission de l'Église est pacifique et pacificatrice par sa nature... Il suffit de rappeler combien de fois il est arrivé aux pasteurs romains de mettre un terme à des oppressions, d'empêcher des guerres, d'obtenir des trêves, des accords, des traités de paix... Malheur à la civilisation des peuples, si, à certaines heures critiques, l'autorité papale ne fût point accourue pour mettre un frein aux instincts inhumains de l'ambition et de la conquête, en revendiquant, de droit et de fait, la suprématie naturelle de la raison sur la force! J'en atteste les noms, indissolublement associés, d'Alexandre III et de Legnano, de saint Pie V et de Lépante. »

Bien loin que le Pape manifestât aucune rancœur, même aucune amertume, il semblait plutôt que cette évocation de la journée de Legnano, — journée demeurée chère aux âmes italiennes, — fût comme un sourire de Léon XIII à la péninsule : on l'eût accusé d'être un prétendant, s'il avait ajouté quelque commentaire à ce sourire. Il ne faisait allusion à l'Italie que pour rappeler l'époque où elle secondait et applaudissait les succès pacificateurs d'Alexandre III ; et, grâce à cette fibre guelfe qui toujours vibre au-delà des Alpes, on entrevit en Italie, comme dans le reste du monde, l'achèvement et la portée de la pensée de Léon XIII.

Un mois après, une réponse survint : elle était datée de Lipburg et signée de la reine Wilhelmine. La Reine mentionnait l'allocution papale du 11 avril ; et, rendant hommage à la « parole éloquente du Pape, » qui s'est « toujours prononcée avec tant d'autorité en faveur de la paix, » elle exprimait l'espoir qu'il verrait la conférence « d'un œil sympathique » et qu'il « voudrait bien donner à l'œuvre entreprise son précieux appui moral. » Le cabinet de La Haye, par une telle démarche, faisait ce qui lui semblait encore possible, politiquement, pour intéresser le Saint-

Siège aux travaux de la prochaine conférence et pour l'associer, ultérieurement, à l'exécution des mesures qui seraient décidées. C'est à peu près au même moment qu'un journal de Naples, le *Don Marzio*, annonçait que les représentans du royaume d'Italie sortiraient de la conférence de La Haye, si l'on proposait à la conférence de rendre hommage à la lointaine coopération du Souverain Pontife. La coïncidence entre la courtoisie sincère de la reine Wilhelmine et l'ombrageux acharnement de la Consulta fut très remarquée au Vatican. Ainsi, l'Italie royale multipliait précautions sur précautions, et chacune de ses exigences prenait un aspect d'ultimatum : après avoir menacé de ne point entrer, elle menaçait de sortir.

Décidément les assurances du comte Mouravieff, d'après lesquelles les résultats des traités ne seraient point discutés, ne suffisaient point à dissiper les inquiétudes du Quirinal. Il semblait qu'il se rendît compte que l'état de choses existant à Rome n'est point le résultat des traités, que la convention du 15 septembre 1864, échangée entre le roi galant-homme et l'empereur des Français, fut le dernier acte diplomatique relatif à la Ville Éternelle, et que l'assaut du 20 septembre 1870 ne fut pas explicitement ratifié par le protocole des nations. L'histoire n'aime pas les situations obscures et confuses ; il advient qu'elle les prolonge, mais en les prolongeant elle s'amuse à les embrouiller ; et ces situations, un jour, deviennent une cause de gêne, non seulement pour ceux qui en bénéficient, mais pour tous leurs voisins. La question romaine, cette année même, a contraint la conférence à se priver d'un concours qui eût été un élément de succès.

La conférence s'ouvrit, dans la seconde quinzaine de mai : *l'Osservatore romano*, à l'instigation du Vatican, la salua d'un article sympathique, qui ne contenait ni insinuations ni récriminations. Comment s'en déroulèrent les travaux et quel couronnement on en peut attendre, d'autres le diront ici même. On crut observer que, dans les discussions délicates relatives à l'arbitrage, la principale préoccupation des représentans de l'Italie fut d'écarter toute combinaison dans laquelle le Saint-Siège pourrait jouer un rôle prééminent ; il serait injuste de leur reprocher d'avoir été fidèles à leur consigne. On sentait, à la conférence, qu'en raison des instructions qu'ils avaient reçues, ils n'avaient pas la même indépendance d'esprit que les représentans des autres États ; et

comme on savait, par ailleurs, la générosité de leurs dispositions personnelles, on s'entendait pour respecter leur contrainte, tout en les en plaignant. Leur vigilance même, au demeurant, donnait l'illusion d'une invisible présence du Pape.

La lettre qu'écrivit Léon XIII à la reine des Pays-Bas, en date du 29 mai, sera sans doute publiée quelque jour : il remerciait la gracieuse souveraine pour « l'intention qu'elle avait eue de solliciter l'appui moral du Saint-Siège ; » il expliquait que le Saint-Siège, désigné, par sa « haute investiture, » pour être le « médiateur de la paix, » considérait comme son office, non seulement un concours moral, mais une coopération effective ; et la définition même du ministère apostolique, l'histoire du Souverain Pontificat, les souvenirs de son propre règne, étaient allégués par Léon XIII à l'appui de cette déclaration ; rendant hommage, enfin, au « but éminemment bienfaisant » de la conférence, il promettait que, malgré « l'anormale condition » du Saint-Siège, malgré « les obstacles qui paraissent surgir, » il continuerait « de remplir cette traditionnelle mission, sans aspirer à d'autre but que le bien public... » C'est avec ces sentimens éminemment pacifiques que Léon XIII demeurait absent de la conférence de La Haye ; et quant aux représentans de l'Italie, dont la vigilance était tournée vers un autre objet, Léon XIII essayait de désarmer leurs soupçons et de leur rendre quelque liberté de travail pour l'œuvre commune, en donnant l'ordre à son intelligent internonce, Mgr Tarnassi, de s'éloigner, quelques semaines durant, de la capitale des Pays-Bas.

M. l'amiral Canevaro, même tombé du pouvoir, put se sentir complètement vainqueur ; devant les représentans de son souverain, le terrain était déblayé. Le souvenir de cette victoire durera longtemps ; le prestige en a peu duré. A peine était-elle assurée, que beaucoup d'hommes politiques de la jeune Italie l'ont déplorée. Il y avait, au delà des Alpes, une sorte d'apologétique nationale, qui commençait à être classique. On étalait la grandeur du pontificat de Léon XIII, la splendeur réitérée des manifestations jubilaires, l'admiration dont l'entoure le monde chrétien, et l'on en concluait que jamais la Papauté ne fut plus haute et jamais plus libre. Or, c'est l'Italie seule qui, prétextant que le Pape a cessé d'être souverain, lui a fermé les portes de la conférence de La Haye.

Il se plaignait, précisément, que la perte de toute souveraineté temporelle l'empêchait d'exercer, dans toute sa plénitude, l'influence qui convenait au chef de la catholicité; l'Italie avait-elle intérêt à paraître justifier les plaintes du Pape? Lorsque, en 1887, M. le duc Léopold Torlonia, syndic de Rome, avait, à l'occasion du premier jubilé pontifical, porté ses complimens au cardinal-vicaire, délégué de Léon XIII pour la gérance de l'évêché de Rome, M. le duc Torlonia fut révoqué par un décret, signé de M. Crispi et de tous ses collègues; la preuve sembla faite, dès lors, que le Pape est le seul évêque d'Italie avec lequel le maire de la ville épiscopale doive s'abstenir de tous rapports. La presse modérée du royaume regretta cette maladresse; mais cela ne regardait que les Romains. Lorsque, en 1891, un pèlerinage d'ouvriers français se termina par des bagarres dont l'origine exacte est demeurée passablement confuse, le ministère italien prohiba pour un temps le retour de ces manifestations. L'on put juger qu'une pareille interception était peu compatible avec la liberté du Pape; mais cela ne regardait, après tout, qu'une élite de piétés ferventes. En 1899, l'atteinte a été singulièrement plus grave. Le Tsar avait nettement marqué qu'il désirait la collaboration de Léon XIII à la conférence de la paix. Ce vœu personnel était partagé par les spécialistes du droit international: moins de deux ans auparavant, le septième congrès universel de la paix, tenu à Budapest sous la présidence de M. le général Turr, avait remercié le Pape de ses nombreux actes pacificateurs et l'avait requis, « humblement, instamment, » de continuer à se faire le champion de la « grande croisade de la fraternité du genre humain » et de seconder les gouvernemens civils dans leurs projets de pacifique entente. Ni dans les congrès d'études, même sevrés de toute attache confessionnelle, ni dans les cabinets des souverains, même séparés de l'Église, on ne concevait qu'à une conférence internationale pour la paix le Saint-Siège pût faire défaut. Léon XIII, pourtant, a été tenu à l'écart. Et lorsque les fidèles dans les nations catholiques, lorsque les curieux dans les nations protestantes, ont interrogé leurs gouvernemens sur les raisons de cette exclusion, les gouvernemens ont répondu, avec des ambages qui trahissaient quelque contrariété : « C'est parce que la question romaine existe. »

Comme les gouvernemens eux-mêmes, nous ne sortirons point ici du rôle de témoin ni du domaine des constatations : à

l'occasion d'une œuvre de paix pour laquelle tous les bons vouloirs semblaient devoir être associés, l'Italie a jugé nécessaire de rappeler l'existence d'une question romaine. Ce n'est point ici notre dessein ni notre rôle d'entrer dans l'étude de cette question; elle est pour nous un spectacle que nous n'attendions pas, bien loin de le chercher, et que M. l'amiral Canevaro nous a volontairement offert. Mais, en même temps qu'il nous l'offrait, il en modifiait les perspectives et il en renouvelait l'aspect. La Consulta, naguère, invitait Pie IX et Léon XIII à concentrer leurs regards sur les grandes questions morales qui intéressent l'humanité, et l'on voyait parfois des publicistes comme R. Bonghi tracer à la souveraineté spirituelle du pape un superbe programme d'action universelle. En 1899, pour la première fois depuis l'occupation de Rome, l'humanité rassemblée s'est mise en face de l'une de ces grandes questions; elle a fait appel à la souveraineté spirituelle du Pape; l'un des articles du programme semblait en passe de se réaliser... Et, sur ces entrefaites, un *veto* est intervenu, celui de la Consulta elle-même : les représentans des rois et des peuples, réunis à La Haye, ont constaté qu'en dépit des communs désirs de Léon XIII et de la chrétienté, l'activité internationale du Saint-Siège était comme frappée de paralysie. Et, tandis que l'Italie enregistrait un succès, le Saint-Siège et les peuples enregistraient une expérience.

Georges Goyau.

LE MOUVEMENT INDUSTRIEL

SES

CONSÉQUENCES FINANCIÈRES ET ÉCONOMIQUES

Le xixe siècle s'achève dans une paix relative : le duel sino-japonais n'est plus qu'un souvenir; la Grèce et la Turquie se sont tendu la main; la guerre hispano-américaine se prolonge par la lutte opiniâtre que les Philippins soutiennent contre leurs prétendus libérateurs, mais les deux puissances qui avaient engagé les hostilités ont signé le traité de Paris, et leurs ambassadeurs ont repris leurs postes à Madrid et à Washington. La conférence de La Haye, convoquée sur l'initiative généreuse du tsar Nicolas II, achève ses utiles travaux dans la maison historique du Bois, sans être troublée par d'autres bruits belliqueux que ceux des préparatifs militaires dont l'Angleterre un moment menaça le Transvaal. C'est un combat pacifique qui se poursuit à cette heure en Europe, en Amérique et jusque dans cette Chine qui semble enfin arrachée à sa torpeur, et où les grandes nations européennes, sans compter les États-Unis, se disputent les concessions de chemins de fer, de mines et d'autres avantages.

L'un des traits saillans de cette activité, qui se fait sentir, à des degrés inégaux, dans la plupart des pays civilisés, est le développement extraordinaire de l'industrie. C'est elle qui occupe une partie de plus en plus nombreuse des populations; c'est elle qui absorbe des capitaux de plus en plus considérables; c'est elle dont les mouvemens marquent le mieux le progrès de la puissance économique de chaque nation. Le signal a été donné par

les industries minières, et tout d'abord par celle qui a pour objet l'exploitation des gîtes aurifères. Bien que nous ne partagions pas l'opinion de ceux qui attribuent une importance excessive à l'augmentation de la quantité des métaux précieux qui circulent dans le monde, nous reconnaissons que la mise au jour annuelle de centaines de millions, de milliards d'or, a une influence sur les marchés monétaires et par suite sur l'ensemble des phénomènes qui en dépendent. Les découvertes des champs miniers de l'Afrique australe, de l'Australie occidentale, l'impulsion nouvelle donnée aux exploitations plus anciennes des États-Unis et du Mexique, ont été au nombre des facteurs intéressans de la période contemporaine, mais beaucoup plus à cause du stimulant qu'elles ont donné à l'esprit de travail et d'entreprise que par l'effet matériel de quelques centaines de tonnes de métal jaune versées tous les ans dans la circulation.

On estime, pour 1898, la valeur de l'or produit à 1 500 millions, celle de l'argent à 500 millions, en le comptant à cent francs le kilogramme, c'est-à-dire à peu près son prix marchand à l'heure où nous écrivons. Les poids respectifs de cette production des deux métaux précieux sont d'environ 440 tonnes d'or et 5 000 tonnes d'argent, un atome par rapport à ceux du fer, de l'acier, de la houille qui sont, dans la même période, sorties des entrailles du globe ou des usines qui travaillent le minerai (1).

Les autres industries minières fournissent des masses qui laissent ces chiffres bien loin derrière elles : on estime, par exemple, que les États-Unis ont produit, en 1898, plus de 12 millions de tonnes de fer et d'acier. L'humanité réclame des quantités croissantes de fer, de cuivre, de plomb, et d'autres métaux, dont la production s'augmente chaque année : mais, comme la demande va plus vite encore que l'offre, les prix montent. La tonne de cuivre, qui valait environ 1 250 francs en 1898, vaut 1900 francs en juin 1899. Le warrant de fer, coté à Glasgow 55 francs l'an dernier, l'est à 80 aujourd'hui. La tonne de plomb coûte 560 francs; celle de zinc, 700 francs. La tonne de houille a partout augmenté, mais dans des proportions si variables, selon les pays et les qualités du charbon, qu'il serait difficile d'indiquer un prix moyen. Sauf pour le cuivre, dont les stocks subsistent et dont

(1) Il est vrai que si, au lieu du poids de l'or extrait, nous considérons celui du minerai, 1 500 millions d'or, à raison de 50 francs de métal en moyenne par tonne de minerai, ont exigé une extraction de 30 millions de tonnes.

certains indices, comme la diminution des livraisons en Europe et la fermeture d'usines de sulfate de cuivre, indiquent un refus des acheteurs de ratifier les cours actuels, cette hausse énorme des prix ne paraît pas avoir jusqu'ici ralenti la consommation. Les expéditions de charbon des trois grands districts houillers de l'Allemagne, Ruhr, Sarre, Silésie, ont été de 2 673 000 tonnes dans la première quinzaine de mai 1899, contre 2 517 000 en 1898. La plupart des manufactures sont pourvues de commandes pour de longs mois et rien ne fait prévoir le ralentissement du mouvement, au moins d'ici à l'Exposition universelle qui doit s'ouvrir à Paris en 1900.

Cette activité a eu son point de départ en Allemagne, dont l'essor économique date du lendemain de ses victoires de 1870 : la métallurgie, et à côté d'elles une foule d'autres industries, y ont prospéré (1). Elle travaille au maximum, c'est-à-dire qu'elle cherche à produire le plus qu'elle peut, et qu'elle trouverait à vendre davantage si elle pouvait forcer sa production, qui a dépassé 7 millions de tonnes de fonte pour l'année 1898. C'est surtout le coke qui lui manque, bien qu'elle en ait produit plus de 7 millions de tonnes en 1898 dans le seul district de Dortmund, et que plus de 500 fours à coke nouveaux soient en construction, qui d'ici à un an livreront 120 000 tonnes. Les charbonnages rhénans ne peuvent augmenter brusquement leur extraction ; ils manquent à cet effet d'ouvriers : ceux qu'ils pourraient faire venir de la Pologne, ne sachant généralement pas lire et écrire l'allemand, ne sont pas admis par l'administration : il faudrait aussi, en maints endroits, construire des habitations ouvrières. La hausse des salaires a pour effet de diminuer le travail des mineurs, qui, une fois une certaine somme gagnée, cessent l'abatage. En tout cas, pour augmenter la production, qui a été en 1898 de 44 millions de tonnes de charbon, il faut foncer de nouveaux puits, faire des traçages, des développemens, qui sont l'œuvre de mois et même d'années. Cette demande urgente de charbons est d'autant plus remarquable que les deux derniers hivers ont été très doux. Le syndicat allemand des cokes a fait des ventes à prix fermes jusqu'à la fin de 1900. Le syndicat de la fonte a dû réduire les ordres conditionnels qu'il avait acceptés pour le second semestre 1899, en fer puddlé et en fer aciéreux. De nouveaux

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 février 1898 notre étude sur *L'Industrie allemande*.

hauts fourneaux se construisent en Lorraine et dans le Luxembourg (qui fait partie du Zollverein, c'est-à-dire de l'union douanière allemande) ; des aciéries nouvelles consommeront les fontes luxembourgeoises. Mais les mines n'arrivent pas à livrer ce qu'on leur demande : celles du Siegerland, qui vendent la moitié de leur extraction à la Westphalie et au pays rhénan, sont très en retard. Les produits demi-fabriqués manquent; les tréfileries se plaignent de ne pas recevoir, dans certains cas, la moitié des billettes qui leur seraient nécessaires.

Les fabricans de fer ont fait des contrats jusqu'en juillet 1900, avec la clause de hausse, c'est-à-dire que, si le prix du minerai ou du coke se déplace, celui du fer sera augmenté en proportion. Les fers ont monté, selon les cas, de 30 à 50 pour 100; et, chose digne de remarque, le prix des fers marchands, qui ne sont pas syndiqués, a monté plus que ceux de la fonte, du charbon et du coke, réglés par des syndicats. Ces derniers semblent préoccupés d'empêcher une hausse trop rapide et de servir la clientèle à des prix qui ne la découragent pas et permettent de maintenir la consommation. Aussi l'opinion prévaut-elle que les syndicats pour le fer brut et les produits demi-fabriqués, qui expirent en 1900, seront renouvelés. Celui du charbon a encore six ans de durée, jusqu'en 1905.

Quant à l'avenir, les plus pessimistes sont rassurés pour cette année et même pour la suivante, surtout en ce qui concerne les charbons, qui ont monté plus lentement que les fers et offriront plus de résistance à la baisse. Du reste, l'effet de la hausse n'est pas encore aussi sensible qu'on pourrait le croire : maintes livraisons se font, en vertu d'anciens contrats, à des prix bien inférieurs à la cote du moment. Les prix de revient se sont singulièrement élevés : les fabricans payent leur minerai, leur coke et leur charbon beaucoup plus cher qu'auparavant, et encore se plaignent-ils d'en recevoir de qualité inférieure. Les salaires sont plus forts : ainsi la société Gelsenkirchen calcule que la dépense de ce chef, par tonne de charbon, a passé de 4 fr. 10 en 1894 à 4 fr. 85 en 1898. D'autre part, des progrès techniques ont été réalisés, qui abaissent le prix de revient. Les prix de vente vont s'élever dans le second semestre de l'année courante; à partir de 1900, la Lorraine et le Luxembourg paieront leur coke 17 fr. 10 et non plus 16 fr. 25, prix réduit consenti pour l'étranger. Cette bonification de sortie va en même temps disparaître. Ce serait

d'ailleurs une erreur que de croire que les prix des combustibles sont destinés à hausser indéfiniment. On a remarqué que, tous les onze ans à peu près, les charbons atteignent leur cours maximum : les mines augmentent alors leurs moyens de production, et jettent des quantités accrues sur le marché : la baisse se produit par étapes, jusqu'à ce qu'un nouveau relèvement ramène au point initial.

La France n'a suivi l'Allemagne que lentement. Nos industries métallurgiques sont prospères, grâce surtout aux commandes du gouvernement pour la guerre et la marine, à celles des chemins de fer qui, à la veille de l'Exposition, renouvellent et augmentent leur matériel, aux nombreuses constructions métalliques, à la transformation électrique de beaucoup de lignes de tramways. Certaines sociétés métallurgiques puissantes marchent dans la voie où les Américains se sont lancés si hardiment et s'occupent d'agrandir leurs installations de façon à obtenir une production maximum avec un minimum de frais généraux. Mais nous n'arrivons pas encore au sixième du chiffre des États-Unis. Un domaine où nous sommes entrés avec quelque hésitation d'abord, mais où nous semblons disposés à regagner le temps perdu, est celui de l'électricité ; là nous avons souvent été les pionniers, nos électriciens ont fait des découvertes qui ont été exploitées dans d'autres pays avant de l'être chez nous. Aujourd'hui l'éclairage et la traction électrique ont conquis droit de cité dans nos villes, parfois dans nos villages. De puissantes compagnies se sont formées ; des municipalités intelligentes ont tiré profit des forces naturelles qui sont à leur disposition pour doter de la lumière et des transports électriques des bourgades qui n'avaient encore connu ni gaz ni tramways à chevaux. Les amorces de nos grandes lignes de chemins de fer, qui vont pénétrer plus avant dans Paris, seront exploitées au moyen de trains électriques. Nos charbonnages profitent de l'activité générale : les demandes de combustible sont incessantes et les prix s'en élèvent, sans avoir toutefois encore atteint le niveau de ceux de 1889.

A côté de nous, un pays petit par sa surface, mais grand par l'activité de ses habitans, la Belgique, nous donne, depuis nombre d'années, le spectacle d'une merveilleuse activité industrielle et commerciale. Non seulement elle exploite avec une énergie soutenue les richesses minières de son sol, qui commencent même à s'épuiser dans certains cas, par exemple pour les charbons à

coke, non seulement elle est couverte d'usines de tous genres, forges, aciéries, verreries, fonderies, laminoirs; mais elle a, dans d'autres pays, en Europe, en Asie, en Afrique, fondé des entreprises qui constituent une sorte de Belgique coloniale des plus prospères et qui lui assurent tous les avantages des colonies proprement dites sans entraîner aucun de leurs inconvéniens ni de leurs charges. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire de ce Congo belge, qui, sous l'impulsion sagace et persévérante du roi Léopold II, est devenu ce que l'on sait : il nous suffit de rappeler quel débouché les entreprises de toute sorte y offrent à nos voisins. Ils prennent également une part considérable au développement de la Russie, où les sociétés minières et métallurgiques fondées par eux ne se comptent plus. Déjà, il y a trente ans, ils l'avaient couverte de tramways urbains, industrie dans laquelle ils avaient été les premiers à se lancer. Depuis lors ils ont porté leurs efforts, dans le même pays, vers une série d'affaires de tous genres. Les grandes sociétés belges, comme celle de Cockerill, ne pouvant y importer leurs produits à cause des droits de douane, se sont résolues à fonder elles-mêmes, sur territoire russe, des usines semblables aux leurs et ont réussi à s'assurer, par voie indirecte, le bénéfice de cet immense marché d'un pays de 130 millions d'habitans, dont l'outillage industriel n'est qu'à son début.

Quant à l'Angleterre, il est presque superflu de rappeler la part qu'elle prend au mouvement général. Elle qui approvisionne de houille une partie du monde; elle dont les industries cotonnière et métallurgique ont eu pendant longtemps le monopole de l'exportation; elle dont les navires transportent non seulement les marchandises qu'elle exporte et importe, mais une partie de celles des autres nations; elle qui a su établir à Londres et à Liverpool une sorte de banque centrale et de marché universel pour les principales matières premières, elle a été la première à ressentir les effets bienfaisans d'une période de prospérité. Le volume du commerce anglais en 1898 a dépassé celui de toute année antérieure. Les exportations se sont élevées à 5 845 millions et les importations à 11 765 millions de francs. Cet excédent, en apparence énorme, des importations tient à plusieurs causes : la valeur des objets exportés ne comprend ni le fret, ni l'assurance, ni les commissions de vente; il en est autrement de celle des objets importés : les frets, à eux seuls, représentent une somme colos-

sale encaissée par les armateurs anglais. En outre, le charbon, que les navires emportent pour leur consommation ou comme lest, ne figure pas au nombre des exportations. Les constructions maritimes ont dépassé 1 550 000 tonnes, réparties entre 744 vapeurs et 17 voiliers, contre 1 222 000 en 1897. On signale toutefois, au printemps de 1899, un ralentissement d'activité dans les chantiers de la Clyde, dû, selon certains avis, au renchérissement des matières premières.

La production anglaise métallique n'a pas suffi à la consommation du Royaume-Uni, qui a dû augmenter ses importations de fer espagnol, suédois et américain. Des compagnies de chemins de fer indiennes et anglaises ont commandé des locomotives en Amérique. Cependant les exportations britanniques de fer et d'acier ont encore été de 3 millions de tonnes en 1898. Les arrivages de coton, 4 393 000 balles d'un poids moyen de 507 livres, ont été plus considérables qu'en aucune autre année. Nous pourrions passer ainsi en revue un grand nombre d'industries : nous constaterions presque partout un progrès analogue.

L'Italie ne reste pas étrangère à l'animation dont l'Europe est le théâtre. Elle aussi a vu se fonder dans les dernières années de nombreuses affaires industrielles. Elle cherche à développer son industrie électrique, qui peut lui rendre plus de services qu'à tout autre pays, à cause de sa pénurie de houille : elle paie tous les ans à l'étranger un tribut de 200 millions de francs pour ses importations de charbon; il est aisé de comprendre quel intérêt elle a à tirer parti des centaines de milliers de chevaux de force que peuvent lui fournir les chutes d'eau des Alpes et des Apennins, pour substituer le courant électrique à la vapeur dans la traction des chemins de fer, et dans d'autres industries.

L'Espagne elle-même, au lendemain de la guerre qui l'a débarrassée de ses colonies, présente le spectacle d'un réveil sérieux. Depuis plusieurs années déjà, se poursuivaient les efforts de cette nation, demeurée quelque peu en arrière au point de vue commercial et industriel : l'agriculture s'était relevée; des industries s'étaient créées en différens points du territoire, qui avaient permis à l'Espagne de diminuer ses importations; ce mouvement continue avec une telle intensité que, dans plusieurs provinces, on signale une notable difficulté à recruter un nombre suffisant d'ouvriers. D'anciennes sociétés n'ont pas réussi à conserver tout le personnel dont elles ont besoin, tant les créations

nouvelles sollicitent de bras. Depuis longtemps le sol de la péninsule ibérique était connu comme un de ceux qui renferment la plus grande quantité de richesses métalliques : ses mines de fer, de cuivre, de mercure, de plomb argentifère sont exploitées avec un redoublement d'activité. Beaucoup de nos compatriotes sont à la tête de ces entreprises, que des constructions de chemins de fer encouragent, en leur permettant à la fois d'expédier leur minerai et de faire arriver aux mines le matériel et les ressources dont elles ont besoin.

La Russie est en voie de transformation; son essor industriel mériterait à lui seul une étude approfondie. Depuis une vingtaine d'années, elle a étonné le monde et s'est étonnée elle-même en apprenant à mettre en valeur ses richesses minières et en créant, sur différens points de son immense territoire, de puissans centres manufacturiers. Depuis 1877, la production de la fonte, du fer et de l'acier n'a cessé de s'accroître en Pologne, dans l'Oural, en dernier lieu dans le sud : elle a dépassé 2 millions de tonnes en 1898. Le pays importe encore plus de 2 millions de tonnes de charbon par an, malgré l'ouverture constante de nouveaux bassins houillers, malgré les ressources considérables que fournit le naphte de Bakou, combustible employé dans un rayon de plus en plus étendu, depuis la Caspienme jusqu'à Moscou, dans tout le bassin du Volga. Déjà la Russie produit plus d'acier que la France. Le développement de la région d'Ekaterinoslaw, où se trouvent réunies un certain nombre de grandes usines russes, a marché avec une rapidité qui confond l'imagination : « On croirait, dit notre consul, M. Verstraete, à la génération spontanée en matière industrielle. » L'entrain avec lequel les capitaux étrangers, notamment ceux de la Belgique, de la France, de l'Angleterre, se sont portés vers les affaires russes, a été pour beaucoup dans ce succès, qui est un des événemens économiques notables de notre époque.

Mais il ne faut pas borner notre revue à l'Europe ; il convient de porter nos regards, de l'autre côté de l'Atlantique, vers un pays qui marche à pas de géant, et qui, non content de suffire aujourd'hui à la plupart des besoins de ses 75 millions d'habitans, commence à entrer en lutte avec les nations de l'Ancien Monde sur les marchés asiatiques et même européens. Les exportations américaines, en avril 1899, ont atteint 450 millions de francs et dépassé les importations de 120 millions; la différence

est de 730 millions pour les quatre premiers mois de l'année : sauf en 1898, un pareil excédent n'avait pas été obtenu depuis vingt ans : treize fois au cours de ces 21 années, les importations avaient au contraire été supérieures aux exportations. Pour les onze premiers mois de l'année fiscale 1898-99 (1er juillet au 30 mai), l'excédent en faveur de l'Amérique est de 2 milliards et demi de francs. En 1898, pour la première fois, les exportations d'objets fabriqués ont dépassé les importations de même nature. Les Américains attribuent ce phénomème aux efforts que leurs industriels ont dû faire, au cours d'une longue période de dépression, pour abaisser leurs prix de revient. D'après le rapport de M. James M. Swank, fait au nom de l'association du fer et de l'acier, l'Amérique, qui, en 1898, a produit 12 millions de tonnes de fonte, est outillée pour produire un tiers en plus. Jamais pareil chiffre n'avait été atteint : en 1894, il dépassait à peine 6 millions. Un autre fait saillant est la réduction du stock invendu, qui, de 875 000 tonnes au 31 décembre 1897, était descendu à 415 000 tonnes le 31 décembre 1898. Si énorme qu'ait été la production, la consommation l'a dépassée. Les importations étrangères ont presque disparu et l'exportation américaine s'est élevée à 900 000 tonnes, dont une grande partie sous forme d'objets fabriqués, machines, etc., d'une valeur bien supérieure à celle du métal brut dont elles se composaient. Cette énorme consommation n'est pas due aux constructions de chemins de fer, qui n'ont porté que sur 4 900 kilomètres environ, alors que dans la seule année 1887 elles s'élevaient à 21 000. D'autre part, les prix n'ont pas monté tout d'abord, puisque la tonne de rails d'acier, prise aux usines de Pensylvanie, qui valait 156 francs en 1891, n'en coûtait que 92 l'année dernière. Ce n'est qu'en 1899 que les prix ont bondi.

La puissance économique de ce pays, dont les observateurs attentifs avaient depuis longtemps prédit le prodigieux essor, s'affirme aujourd'hui d'une façon éclatante : il y a vingt ans, la métallurgie américaine n'exportait rien, et les États-Unis importaient sept fois plus de fer et d'acier que l'Angleterre : c'est maintenant celle-ci qui en importe deux fois plus qu'eux. L'Amérique se suffit à peu près à elle-même et exporte en outre un million de tonnes par an. C'est Pittsburg et le lac Supérieur qui dictent leurs conditions à Glasgow. Récemment, les fabricans anglais ayant voulu élever à 113 francs la tonne le prix des rails d'acier, les Américains leur enlevèrent 300 000 tonnes de commandes.

L'exportation anglaise de fer et d'acier, qui, dans les années prospères, s'est élevée jusqu'à 4 millions de tonnes, ne paraît pas devoir dépasser, en 1899, les trois quarts de ce chiffre. En même temps, ses importations augmentent, et non pas seulement de minerai, mais de produits fabriqués : elle est donc moins forte à un double point de vue : elle dépend davantage des marchés étrangers pour ses propres approvisionnemens, et elle y rencontre une concurrence formidable pour ses exportations. Les États-Unis ont produit, en 1897, 179 millions de tonnes de charbon, alors que la Grande-Bretagne en a extrait 202 millions : il est probable que, d'ici à peu, c'est l'Amérique qui fournira le chiffre le plus élevé.

Cette force conquérante que les Américains sentent en eux se traduit parfois avec une exubérance dont il n'est pas sans intérêt de noter l'expression. Lors de la dernière réunion, qui a eu lieu à Philadelphie, en avril 1899, de l'Académie des sciences politiques et sociales, M. Robert T. Hill s'écriait : « La récente expansion de notre nation a été la résultante de forces puissantes agissant par l'intermédiaire des atomes individuels de la société, qui se mouvaient sans aucun plan politique préconçu. La plus grande partie de cette croissance, comme celle du papillon, s'est effectuée dans la chrysalide, et ce n'est que l'année dernière que nous en sommes sortis, pour apparaître aux yeux du monde dans une forme remarquable, qui attire l'attention de l'univers et nous étonne nous-mêmes, lorsque nous contemplons notre grandeur et notre puissance. Nul ne peut prédire ni savoir où ni comment ces forces nouvelles nous dirigeront. Les moteurs dynamiques de notre expansion ont été la qualité supérieure du citoyen créé par nos institutions ; son désir de s'élever et de gagner, qui s'est manifesté dans les découvertes mécaniques et dans le commerce ; enfin ses aptitudes inventives et administratives. L'esprit des États-Unis a été de développer chez chaque citoyen la capacité de grandir : la croissance de la nation n'est que le résultat naturel de la faculté des individus de s'élever et d'étendre leur action. La possession de ces forces nous donne le sentiment que nous pouvons entrer en lutte avec le monde et être à la hauteur de toute difficulté politique ou industrielle qui se produirait. »

Il faut reconnaître que l'énergie commerciale et l'esprit inventif des Américains justifie la confiance qu'ils ont dans leur

avenir industriel. Ils savent à la fois imaginer des machines perfectionnées pour fabriquer, avec un minimum de main-d'œuvre, des quantités croissantes d'objets, et combiner la réunion des mines, des usines, des moyens de transport, de façon à gouverner les marchés. Il y a longtemps que leur tendance à concentrer les industries est connue : mais ce qu'ils ont fait depuis quelques mois pour le fer et l'acier dépasse ce qu'ils avaient réalisé jusqu'ici de plus hardi. Douze compagnies se sont formées qui ont absorbé à elles seules 196 sociétés préexistantes. Voici leurs noms avec la date de leur création, leur capacité de production annuelle et leur capital en actions ordinaires et actions de préférence, d'après le tableau publié le 13 mai par *la Chronique financière et commerciale de New-York.*

	Nombre des anciennes sociétés absorbées.	Capacité annuelle de production en tonnes.	Date de la création.	Capital actions (millions de dollars). Ordinaire.	De préférence.
Compagnie fédérale de l'acier, billettes, rails, etc.	6	1 500 000	9 sept. 1898	46	53
Acier et fils américains.	20	2 500 000	13 janvier 1899	47	38
Compagnie américaine du fer-blanc	38	400 000	15 déc. 1898	28	18
Compagnie nationale de l'acier	7	1 800 000	27 février 1899	32	26
Compagnie américaine de cercles d'acier	9	700 000	14 avril 1899	19	14
Compagnie de la République du fer et de l'acier	36	900 000	3 mai 1899	27	20 1/2
Compagnie de l'Empire du fer et de l'acier	7	291 000	14 mars 1899	2 1/2	2 1/2
Compagnie de la Virginie	30	500 000	janvier 1899	7 1/2	
Compagnie de fonte des États-Unis	8	450 000	3 mars 1899	15	15
Compagnie nationale des tubes	16	1 130 000	1899	30	30
Compagnie de fonte émaillée	4	800 000	21 janvier 1899	20	10
Compagnie de l'acier Carnegie	15	2 500 000	4 mai 1899	125	125
	196	13 180 000		399	352

Cette dernière compagnie est en mesure de fournir à elle seule un tonnage supérieur à celui de la France en fer et en acier. Encore faut-il ajouter que le capital en sera peut-être double de celui qui est indiqué ci-dessus, si bien que le total dépasserait

alors un milliard de dollars, soit 5 milliards de francs. On signale déjà à l'horizon de nouvelles « amalgamations » pour un capital de plus de 60 millions de dollars. D'autre part, les sociétés énumérées ci-dessus ont émis des obligations pour environ 40 millions de dollars. On voit quels capitaux représentent ces diverses entreprises, ce qu'on s'explique du reste encore mieux en songeant que c'est bien plus de 196 compagnies qui ont été ainsi concentrées en 12 unités, puisque beaucoup d'entre elles étaient déjà la synthèse de nombreuses usines particulières. Dans la plupart des cas, le but est de tout concentrer dans les mêmes mains, depuis la mine qui fournit le minerai jusqu'au chemin de fer qui le transporte, depuis le charbon nécessaire aux divers travaux jusqu'aux fonderies et aux ateliers d'affinage. Voici par exemple la Compagnie fédérale de l'acier, qui possède des usines à Chicago, Joliet, Milwaukee, Lorain (Ohio), Johnstown (Pensylvanie), des mines de fer dans le Minnesota, une ligne de chemin de fer pour apporter le minerai aux docks de la compagnie sur le lac Supérieur, des bateaux à vapeur pour l'amener de là aux différentes usines, un réseau reliant les usines de Chicago et Joliet au lac et aux lignes qui pénètrent dans Chicago, des charbonnages en Pensylvanie. Les fabricans qui possèdent à la fois des charbonnages et des mines de fer veulent arriver à soustraire les manufactures aux inconvéniens qui résultent des fluctuations des prix des matières premières. La liste que nous avons donnée n'est déjà plus complète pour la métallurgie : voici que se forment les unions des fabricans de toitures métalliques, de chaînes, de fers à cheval, de charrues, etc.

Il est frappant de voir avec quelle rapidité ces grandes « consolidations, » pour employer l'expression américaine, se sont opérées. Elles tendent à abaisser le prix de revient au minimum, étant outillées de façon à réaliser le bénéfice le plus complet possible, puisqu'elles font tout par elles-mêmes, extraient le minerai de la terre, le transportent, le fondent et le transforment en produits fabriqués. Aussi le prix de revient du fer a-t-il baissé, depuis dix ans, dans les États du Sud de 33 pour 100, au nord du Potomac et à l'est des monts Alleghanys de 34 pour 100, dans le district de Pittsburg de près de moitié. Malgré cela, la qualité des produits s'est améliorée, et les ouvriers gagnent davantage; tout récemment encore, le trust Carnegie a pris l'initiative d'une élévation de salaires de près d'un dixième. Mais, si l'ouvrier

américain gagne plus que l'européen, la quantité de salaires à payer pour telle ou telle pièce à produire est inférieure en Amérique à ce qu'elle est en Europe, grâce surtout à l'emploi fréquent et judicieux de machines-outils. M. Charles R. Flint, dans un discours prononcé au mois de mai à l'*Union Club* de Boston, a déclaré que la capacité de production de ces dernières, en Amérique, égale celle de 400 millions d'ouvriers travaillant sans ces machines.

Les combinaisons de trusts ne se sont pas bornées à la métallurgie. Dans les trois premiers mois de 1889, il en a été formé pour un capital de plus de 8 milliards de francs, s'appliquant aux industries les plus variées : sucre de betterave, laiton, glace, tuyaux de conduite, soie, gaz, navigation électrique, distilleries du Kentucky, brasseries du Maryland, sel, balances automatiques, fourniture de matériel scolaire, ciment, tramways, blanchisserie, lait, autotrucks, pêcheries du Pacifique, caoutchouc, sardines, papiers, chaussures, vernis. L'une de celles qui ont le plus fait parler d'elles est la *Copper amalgamated company*, l'union des cuivres, fondée sous les auspices du célèbre roi du pétrole, Rockefeller, qui a commencé par acquérir un intérêt considérable dans la mine Anaconda, le premier producteur du monde, dont les fonderies ont livré en une année jusqu'à 60 000 tonnes de métal, c'est-à-dire le septième du total universel. Le capital de ces divers trusts est divisé en à peu près deux tiers d'actions de préférence, un tiers d'actions ordinaires, et une fraction insignifiante d'obligations. Ces dernières seront probablement émises en plus grande quantité dans l'avenir, lorsque les compagnies, dans les périodes de réaction, auront besoin de se procurer des capitaux. D'autre part, la plupart des actions de préférence étant cumulatives, c'est-à-dire ayant droit à un dividende fixe, prélevé sur les exercices suivans dans le cas où les bénéfices d'une ou de plusieurs années n'ont pas suffi à le payer en totalité ou en partie, il en résulte que le revenu des actions ordinaires est beaucoup plus aléatoire. Quoi qu'il en soit, et quels que doivent être un jour les mécomptes que certains de ces titres peuvent réserver à leurs souscripteurs, il était utile de donner à nos lecteurs l'idée des affaires qui se font de l'autre côté de l'Océan et de la forme que les Américains ont adoptée pour l'organisation de beaucoup de leurs industries.

La prospérité de celles-ci est accompagnée par une activité

financière considérable : les dépôts des institutions affiliées à la chambre de compensation de New-York approchaient, en février 1899, de 4 600 millions de francs, alors que, jusqu'en juillet 1897, ils n'avaient jamais été de plus de 3 milliards. Les dépôts aux banques d'épargne de l'État de New-York atteignent 4 800 millions. Les recettes des chemins de fer, en 1898, ont dépassé d'environ 450 millions de francs celles de l'année précédente. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour faire comprendre quel rôle un pays d'une semblable puissance économique est destiné à jouer. Nous ne sommes pas de ceux qui s'en effrayent : la population des États-Unis et ses besoins doivent croître en raison même de cette richesse : le territoire actuel de la Confédération pourrait aisément recevoir et nourrir cinq ou six fois autant d'habitans qu'elle en compte à cette heure. Sur bien des points nous pouvons lutter avec succès, et nous n'avons en tout cas qu'à nous inspirer de son exemple pour nous efforcer de l'égaler.

II

Cette expansion industrielle ne pouvait pas ne pas exercer une influence profonde sur les marchés financiers du monde. Des entreprises de la taille de celles qui sont nécessaires pour exploiter les mines, les charbonnages, les usines d'aujourd'hui exigent des capitaux de plus en plus considérables. Le marché de ceux-ci devait ressentir le contre-coup de cette transformation : il l'a éprouvée en effet. Pendant un intervalle assez long, nous avons assisté à une baisse du loyer des capitaux, ou, en d'autres termes, de l'intérêt de l'argent, qui avait fait croire à certains économistes que cette tendance était destinée à s'accentuer sans relâche ; elle n'était, au contraire, que l'effet d'une inaction industrielle, qui avait succédé elle-même à la période de création de chemins de fer et d'expansion, arrêtée vers 1873, lors des crises subies par les marchés allemands et américains. En vertu de la loi des oscillations, qui se vérifie dans le domaine économique comme dans celui des sciences naturelles, les constructions de lignes nouvelles et les autres entreprises subirent alors un temps d'arrêt ; aux environs de 1880, une fièvre d'activité s'était de nouveau emparée des grandes places commerçantes ; ce fut la France qui paya ensuite le plus large tribut à la réaction, conséquence inévitable des entraînemens de l'esprit de spé-

culation. Les capitalistes, découragés par les pertes qu'ils avaient subies dans les placemens en actions d'entreprises de toute sorte, compagnies d'assurances, banques, industries diverses, ne voulurent plus entendre parler que de valeurs à revenu fixe, rentes d'État, obligations de chemins de fer : de là une hausse excessive des fonds publics et l'abaissement, qui a persisté pendant plusieurs années, du revenu fourni par ceux-ci. Ce fut l'époque des conversions, qui mettaient les rentiers dans l'alternative de recevoir le remboursement de leur capital, ou de se contenter d'un rendement diminué. C'est la période où le 5 pour 100 français fut converti d'abord en 4 et demi, puis en 3 et demi pour 100; où le 3 pour 100 anglais devint un 2 trois quarts, destiné lui-même à se transformer automatiquement en 2 et demi pour 100 au commencement du XX[e] siècle. C'est celle où nos grandes compagnies de chemins de fer commencèrent à émettre des obligations 2 et demi, et où celles d'entre elles qui ne s'étaient pas expressément réservé la faculté de convertir leurs titres 3 pour 100 le regrettaient. L'État lui-même songeait à créer une rente 2 et demi, et, en attendant qu'il le fît pour un emprunt direct, donnait sa garantie à des emprunts de ce type contractés par Madagascar, par les protectorats de l'Annam et du Tonkin. La Russie, après avoir, grâce au concours des marchés français, réduit de 5 à 4 pour 100 le taux d'intérêt qu'elle paie à ses créanciers, émettait à Paris un 3 et demi, puis un 3 pour 100, avec le secret espoir de ramener au moins au premier de ces deux taux l'étalon de son crédit. Les taux d'escompte des grandes banques d'émission tombaient au niveau le plus bas, 2 pour 100 en France et en Angleterre, 3 pour 100 en Allemagne, 2 et demi en Belgique. L'année 1895 marque à cet égard le point extrême de la courbe. Mais, à partir de ce moment, le réveil des affaires se manifeste. Ici même (1), nous avons montré comment, d'année en année, l'Allemagne avait développé son commerce, son industrie, sa banque; nous avons rassemblé les chiffres susceptibles de donner une idée de cette progression : recettes des chemins de fer, volume du commerce, statistiques de la métallurgie. Nous avons exposé les résultats obtenus par ses fabricans de produits chimiques, qui ont dépassé tous leurs concurrens étrangers, par ses électriciens, qui ont réussi à créer de puissantes sociétés, groupant autour

(1) Voyez, dans la *Revue* des 15 novembre 1897 et 15 avril 1898, *les Marchés financiers de l'Allemagne, le Commerce allemand.*

d'elles une série d'entreprises de transports, de distribution de lumière et de force, non seulement dans leur pays, mais dans le reste du monde.

Ce mouvement a gagné d'abord la Belgique, qui, presque en même temps que l'Allemagne, s'est jetée avec fougue dans des créations industrielles multiples. Mais, comme, sur son petit territoire, le plus peuplé du monde par rapport à sa superficie totale, il restait peu de chose à faire, en dehors du développement des industries déjà créées, c'est à des entreprises étrangères et coloniales que les Belges ont appliqué, avec le succès que nous avons rappelé, leur intelligence et leurs capitaux. L'Angleterre n'a jamais cessé de mettre des ressources financières au service des entreprises les plus diverses, sur son propre territoire et dans toutes les parties du globe. La France, enfin, a suivi à son tour le mouvement dont les autres lui avaient donné l'exemple ; et elle applique son génie laborieux, son esprit d'ordre et de suite, à mettre en valeur les richesses de territoires qui sollicitent ses capitaux, ses ingénieurs, ses administrateurs.

Les entreprises nouvelles et la hausse des matières premières exigent des capitaux de plus en plus considérables. Si on réfléchit, par exemple, que la production annuelle du cuivre, qui dépasse 400 000 tonnes, représentait, en 1898, au cours d'environ 1 250 fr. la tonne, une somme de 500 millions de francs, et que la production de 1899, en la supposant de 500 000 tonnes, représente, au cours de 2000 francs, dont nous sommes voisins, un milliard ; si l'on essaie d'évaluer les milliards de différence que font pour le fer, la houille, les divers métaux, les écarts entre les prix à quelques mois d'intervalle ; que, d'autre part, on additionne les capitaux des sociétés qui se fondent, sans tenir compte de celles qui ne font qu'amalgamer des entreprises préexistantes, mais en se bornant à supputer l'argent nouveau demandé au public ; et l'on restera confondu de l'énormité des chiffres. Ces variations ne doivent d'ailleurs pas étonner nos lecteurs, à qui, dès le 15 septembre 1897, nous signalions (1) un des phénomènes les plus frappans des derniers temps : la hausse violente du blé déterminée par une seule mauvaise récolte. Nous démontrions alors que les lois qui gouvernent les mouvemens des prix sont presque entièrement indépendantes de la quantité des métaux précieux en

(1) *La hausse du blé et la baisse de l'argent.*

circulation dans le monde. Les événemens des deux années écoulées depuis lors ont justifié notre théorie avec une abondance de preuves qui ne laisse guère place à la contradiction ni même au doute.

L'étain, l'un des métaux dont les fluctuations sont les plus vives, à cause, en partie, de la faiblesse du chiffre de sa production et de sa consommation qui s'élèvent l'une et l'autre à 75 000 tonnes par an environ, valait 1 750 francs la tonne vers 1877, 2 550 en 1882, pour retomber à 2 000 en 1884, se relever à près de 3 000 en 1888, lors de la combinaison Secrétan, revenir à 1 500 francs en 1896, et reprendre aujourd'hui son niveau le plus élevé, 3 000 francs. Le plomb, dont la production et la consommation sont à peu près décuples de celles de l'étain, a valu 400 francs la tonne en 1880, 275 francs en 1885, 350 en 1888, 225 en 1894, et est remonté à 350 francs. Le cuivre, dont nous parlions il y a un instant, a valu 1 500 francs la tonne vers 1879, 1 000 francs en 1886, 2 700 francs en 1888, 875 francs l'année suivante, est resté ensuite dans les environs de 1 000 à 1 200 francs, jusqu'à ce que la hausse violente du printemps de 1899 l'ait relevé aux environs de 2 000 francs. La production, jusqu'à cette année, n'a cessé d'en croître : en ce moment même, sous l'influence d'un déplacement de cours aussi énorme, des mines de cuivre s'ouvrent de toutes parts. On voit combien ce renchérissement à peu près général des matières premières exige de capitaux nouveaux pour l'échange de quantités égales à celles qui se traitaient auparavant, à plus forte raison pour celui de quantités accrues.

Ce n'est pas l'augmentation de la production annuelle de l'or, atteignît-elle un milliard par rapport à la moyenne antérieure, qui peut combler de pareils écarts ; l'épargne qui, à des époques prospères comme celles que nous traversons, met de côté tous les ans des milliards, ne s'accumule pas non plus assez vite pour satisfaire aux besoins ainsi multipliés. De là le phénomène auquel nous assistons depuis plusieurs années et dont l'intensité frappe à cette heure tous les yeux : la baisse progressive des fonds d'État, en particulier de ceux qu'on appelle valeurs de premier ordre, par exemple les rentes française et allemande, et des autres titres à revenu fixe, comme les obligations de chemins de fer, dont l'intérêt est d'autant plus bas que le crédit du débiteur est meilleur et la sécurité du placement plus grande. Aux époques où l'industrie végète, où l'esprit d'entreprise sommeille, les capitaux

disponibles en quête d'emploi se portent de préférence sur ces rentes, sur ces obligations, dont les cours s'élèvent sous l'influence de ces demandes continues, atteignent, dépassent souvent le pair, et permettent alors les opérations de conversion, qui diminuent le revenu des rentes en allégeant le budget des États, des villes, des chemins de fer, et d'une façon générale, de toutes les compagnies qui empruntent par voie d'obligations. C'est par une de ces étapes, fréquentes dans l'histoire économique, que nous avons passé, lorsque le rendement de nos fonds d'État et de nos obligations de chemins de fer est tombé à moins de 3 pour 100. Mais le mouvement de hausse de ces titres, c'est-à-dire la diminution de l'intérêt qu'ils rapportent, est arrêté, et il s'en dessine un en sens inverse, peu accentué encore sur nos fonds publics, plus marqué sur les titres de chemins de fer, qui avaient fini d'ailleurs par être capitalisés à un taux plus bas que la rente sur l'État. La baisse est encore plus prononcée en Allemagne, où le 3 pour 100 allemand est descendu à plus de dix unités au-dessous du pair, où le 3 pour 100 saxon se cote à 87, et où les lettres de gage des crédits fonciers ne se placent plus guère qu'à 4 pour 100. Nous ne pouvons entrer ici dans l'analyse de tous les phénomènes indicateurs de cette évolution : taux de l'escompte, taux des avances sur titres, qu'il s'agisse de prêts ordinaires ou de ces avances temporaires qui sont connues sous le nom de reports et jouent un grand rôle sur les marchés financiers : il nous suffira de montrer par un exemple quel déplacement de capital entraînent les modifications de cours des fonds publics. La dette française (3 pour 100 perpétuel, 3 pour 100 amortissable, 3 et demi pour 100) représente environ 25 milliards ; chaque unité de baisse dans le cours correspond donc à 250 millions de francs.

C'est dans le recul de la cote des rentes, des obligations, qu'il faut chercher la contre-partie de la hausse des matières premières et de l'absorption incessante des capitaux par l'industrie. Certains rentiers se défont de leurs titres et en emploient le produit à des placemens à revenu variable, mais qui, grâce à l'expansion actuelle, leur paraissent promettre des résultats avantageux. L'épargne, restée fidèle aux titres à revenu fixe, trouve occasion de les acquérir à des conditions plus favorables; et, comme elle a besoin de sommes moindres pour s'assurer le même revenu qu'à des époques antérieures, elle a un surplus disponible pour d'autres placemens, et peut, à son tour, risquer quelques

capitaux dans l'industrie. La spéculation s'en mêle à un moment donné : l'exemple des hausses rapides survenues dans la cote de certaines actions enflamme les imaginations; on mesure les étapes qu'on croit encore atteindre d'après celles qui ont été déjà franchies ; on n'aperçoit plus de limite à la hausse des produits, au développement des marchés, à l'ascension des cours. Il arrive que les revenus des actions industrielles soient inférieurs à ceux des fonds d'État que l'on a vendus! Mais on ne calcule plus les dividendes passés, on escompte ceux que l'avenir promet ou plutôt ceux qu'on rêve le voir apporter. Et c'est alors que, par l'évolution naturelle d'un cycle dans lequel se meut le monde financier, les valeurs de placement dépréciées redeviennent tentantes pour l'épargne, qui y trouve un revenu stable, relativement élevé par rapport à ce qu'il était devenu au moment culminant de la hausse de ces valeurs, et qui y cherche un refuge après les émotions que lui ont causées les actions industrielles. En un mot, c'est toujours, sauf la fraction annuelle dont il s'accroît par l'épargne, le même argent qui sert aux transactions humaines et qui détermine la hausse de certaines catégories de valeurs ou de marchandises sur lesquelles il se porte, et la baisse de celles qu'il abandonne en même temps.

Il faut avoir toujours présens à l'esprit les risques inséparables des entreprises, auxquelles, à de certaines époques, le public est peu disposé à s'intéresser, et dans lesquelles, à d'autres momens, il se jette avec furie. N'y eût-il d'autre élément d'incertitude que le cours des matières premières et le prix de la main-d'œuvre, que la nécessité d'une grande prudence dans l'évaluation des résultats s'imposerait. Sait-on, par exemple, qu'en 1899, la hausse des charbons pourra augmenter de plus de 20 millions de francs les dépenses de chemins de fer français? Combien de données interviennent dans le coût d'un produit fabriqué, dans ce prix de revient qui est la résultante d'innombrables facteurs! Déjà aujourd'hui, les chefs de grandes entreprises recommandent la modération et rappellent qu'aux époques de prospérité comme celle que nous traversons, et que les Allemands nomment *Konjunktur* (conjonction des circonstances favorables), il convient de fortifier les réserves, d'améliorer la situation financière, de doter la trésorerie : il faut prévoir l'inévitable retour en arrière, et être prêt à supporter les dépenses énormes que les évolutions si rapides de l'industrie imposent aux établissemens jaloux de con-

server leur rang. Les spéculateurs qui recherchent encore les titres houillers et métallurgiques s'exposent aux déceptions que pourront leur causer les dividendes futurs, maintenus dans une sage limite par des administrations prudentes. Les optimistes répondent que rien ne fait prévoir un changement dans l'allure actuelle des marchés et persistent à escompter des progrès ininterrompus.

III

Nous avons essayé de donner à nos lecteurs une idée de la fièvre industrielle qui, au seuil d'un nouveau siècle, s'est emparée de l'Europe et de l'Amérique; leur activité ne se borne pas à leurs propres territoires, mais déborde en Afrique, en Océanie, en Asie; dans ce dernier continent, l'ouverture de la Chine aux chemins de fer, et bientôt à d'autres exploitations, promet aux ingénieurs et aux financiers de l'ancien et du nouveau monde des tâches multiples et intéressantes. Ce mouvement s'est développé grâce à la paix qui a régné entre les grandes puissances européennes depuis 1871, mais, en même temps, il a été alimenté par les commandes énormes de matériel de guerre et par les constructions navales de ces mêmes pays, qui, tout en protestant de leur amour de la paix, n'ont pas cessé d'augmenter leurs armemens.

A côté des fabrications de canons, de fusils, de cuirassés qui ont exigé des milliards, les œuvres pacifiques ont eu leur part, et parmi elles, au premier rang, les applications de l'électricité. Cette force prodigieuse, que l'on commence seulement à manier avec quelque sûreté, est en voie de transformer les industries. Il suffit de considérer le nombre des entreprises de tramways, de chemins de fer électriques, de transport de force qui s'organisent, pour comprendre l'ampleur de ce mouvement. Les villes modifient leurs systèmes de communications, dont elles remplacent les voies et le matériel. Dans les usines, les transmissions, le traitement des minerais, commencent à se faire par le courant électrique. Des contrées, qui n'étaient visitées que par les touristes amoureux de sites sauvages, sont fouillées par les ingénieurs, qui captent les chutes d'eau, construisent des usines et y amènent cette force naturelle dont le prix est bien inférieur à celui de la vapeur. Le voyageur qui arrive d'Italie en France voit, au sortir du tunnel

du Mont-Cenis, de gigantesques tuyaux descendre le long des montagnes : ils apportent la force hydraulique aux usines qui s'édifient dans les vallées, pour la fabrication du carbure de calcium, de l'aluminium, du papier. La pittoresque Maurienne est envahie par des industriels, qui paient au poids de l'or l'usage du moindre torrent capable d'actionner un dynamo.

Parmi les apparitions de substances nouvelles qui jouent un rôle hors de pair dans les industries modernes, il est difficile de passer sous silence celle du pétrole, cette houille liquide, qui n'a d'abord été employée qu'à l'éclairage, et qui fournit maintenant aussi un combustible précieux, dont la Russie seule consomme déjà 5 millions de tonnes par an. Les premiers gisemens ont été découverts et exploités en Amérique; ceux de la Caspienne forment le centre le plus important après celui des États-Unis; ceux des îles de la Sonde, exploités par les Hollandais, depuis un petit nombre d'années, paraissent appelés à un grand avenir: ils expédient en Chine, un de leurs principaux débouchés, des quantités croissantes. Il existe des terrains pétrolifères dans une foule de contrées: en Roumanie, en Galicie, en Alsace, en Italie. La hausse de prix qui s'est produite depuis deux ans a stimulé l'activité des prospecteurs; en Amérique, des sondages poursuivis avec énergie ont permis d'exploiter des couches nouvelles dans l'Ohio, l'Indiana, la Virginie occidentale. La célèbre *Standard Oil C°*, qui voudrait dominer le marché du monde, s'efforce de maintenir à un niveau suffisant la production américaine et d'encourager les travaux qui doivent lui permettre de continuer à dicter ses lois sur un marché que la Russie est encore seule à lui disputer sérieusement.

Ainsi, partout le même spectacle, partout un essor extraordinaire; partout on fouille le sol pour y découvrir de nouveaux gisemens; les mines déjà connues sont exploitées avec un redoublement d'énergie; les usines, les hauts fourneaux réclament plus de houille, plus de minerai; les wagons s'alignent devant les fonderies, les forges, les aciéries, emportent avec une rapidité vertigineuse les centaines, les milliers, les millions de tonnes extraites et produites; produits bruts, demi-fabriqués, produits finis sont demandés par une consommation active, que cette prospérité générale rend chaque jour plus dévorante encore. Les voies ferrées sillonnent les grandes et les petites villes pour recevoir les voitures mues par l'électricité : celles-ci se succèdent à des intervalles de plus en plus rapprochés et finissent par res-

sembler à ces plates-formes mouvantes, qui ne sont encore que des jouets d'exposition et qui deviendront peut-être un moyen régulier de transport dans les grandes agglomérations. Des chutes d'eau sont captées de toutes parts : on utilise toutes les richesses du sol, toutes les forces naturelles.

Que durera cet élan ? Il est vraisemblable que la loi des oscillations se vérifiera une fois de plus et qu'une réaction se produira. Ceux qui croient que nous en sommes encore éloignés peuvent alléguer la grandeur du champ qui s'est ouvert. De plus la production industrielle est aujourd'hui moins laissée au hasard des initiatives individuelles qu'autrefois. Il est bien certain que le succès de chaque entreprise n'est dû et ne sera jamais dû qu'à l'énergie, à l'activité, au travail de celui qui la dirige : mais l'apparition des puissantes associations qui se nomment *trusts* en Amérique, et syndicats en Europe, peut exercer sur le développement des industries une influence qui ne se mesure pas encore. Il serait injuste de condamner *a priori* ces organisations : elles n'ont pas de rapport avec les tentatives d'accaparement ou de hausse factice des prix qui se présentent tout d'abord à l'esprit lorsqu'il est question de les juger. Des exemples qui remontent déjà à un certain nombre d'années permettent de se rendre compte de l'œuvre de ces réunions de grands industriels qui se vantent, en bien des cas, d'avoir abaissé en d'énormes proportions le prix de revient d'une matière, d'en avoir réglementé la production, assuré la distribution dans les conditions les plus favorables. Il y a là un phénomène nouveau, qu'il est impossible de négliger lorsqu'on étudie les conditions futures de l'industrie. La formation de ces trusts est, de l'avis même des Américains, le fait saillant de leur état économique actuel : ils assurent d'ailleurs que ces combinaisons ne présentent pas d'inconvéniens pour les consommateurs, parce que, d'une part, la concurrence étrangère subsiste et que, d'autre part, l'intérêt de ces grandes associations étant de vendre le plus possible, elles cherchent tout d'abord à abaisser leur prix de revient par le perfectionnement des modes de fabrication, la diminution des frais généraux, et offrent ensuite leurs produits au prix le plus bas, en se réservant seulement un bénéfice raisonnable. La jurisprudence confirmée encore tout récemment par une décision de la cour suprême de New-York ne frappe pas de nullité toutes les ententes entre producteurs. Celles qui ont pour but d'obtenir un prix convenable pour

les produits manufacturés ne sont pas considérées comme illégales, bien qu'elles mènent à une restriction des échanges. Il serait puéril néanmoins de méconnaître la force redoutable que de pareilles organisations mettent aux mains d'un petit nombre d'hommes : la concurrence étrangère n'est efficace que si des tarifs douaniers ne l'empêchent pas : dans plusieurs États de la confédération, la législation s'est préoccupée de combattre les trusts ou d'en limiter la puissance. Avec un gouvernement d'opinion comme celui des États-Unis, ils seraient condamnés le jour où leur action s'exercerait dans un sens différent de celui que nous venons d'exposer.

Si, négligeant ces querelles et nous plaçant à un point de vue plus élevé, nous cherchons à jeter un regard sur l'avenir, nous pouvons supposer que ces combinaisons industrielles nous mèneront un jour à une organisation économique plus harmonieuse, où la production, mieux réglée, sera proportionnée aux besoins de la consommation. Il semble bizarre que ces trusts, dirigés par de grands capitalistes, puissent conduire à des résultats qui sont aujourd'hui, d'une façon plus ou moins vague, réclamés par les programmes socialistes : mais, bien souvent en ce monde, ceux qui mènent le mouvement ne se rendent pas clairement compte de toutes les conséquences de l'œuvre à laquelle ils travaillent. D'autres qu'eux peuvent, dans les ténèbres de demain, discerner une lueur qui annonce un état de choses nouveau. L'activité dont une partie du monde est aujourd'hui le théâtre a pour effet certain d'abaisser le prix des choses, de multiplier les transports de voyageurs et de marchandises et de mettre à la disposition des hommes des quantités de plus en plus considérables de produits. C'est au profit du plus grand nombre que s'accomplit cette évolution. Tant de travaux poursuivis à la fois dans les mines, dans les manufactures et sur les voies ferrées exigent un nombre croissant de bras ; il en résulte une demande ininterrompue de travail, et par suite une hausse notable des salaires. Beaucoup de ces entreprises ne réussiront pas, ne donneront que peu ou point de profit aux capitalistes qui s'y seront engagés : mais les ouvriers et tous ceux qui y auront été employés y auront gagné leur vie. Ceux qu'on appelle les travailleurs, par une erreur du langage qui a très improprement appliqué ce mot au seul travail manuel, profitent donc dans la plus large mesure de l'esprit d'initiative, du courage des employeurs, qui risquent

leur fortune, leur temps, parfois leur santé et leur vie dans la conception et l'exécution de ces grandes entreprises qui transforment la face du monde. Ce n'est pas un des côtés les moins intéressans du mouvement qui entraîne à cette heure une partie de l'humanité dans une fièvre de création. Les grosses fortunes qui s'édifient à notre époque ne sont qu'une goutte d'eau, comparées aux sommes que reçoivent en salaires et traitemens de toute sorte les employés et les ouvriers; elles sont, en général, la juste récompense d'un labeur intellectuel et d'une activité cérébrale auprès desquels le travail manuel le plus acharné n'est qu'un bien médiocre effort. C'est à rendre la vie du peuple plus large, plus aisée, que tendent les progrès industriels. Nous ne prétendons en aucune façon que les grands chefs d'industrie soient tous dirigés par ce mobile, ni même qu'ils se rendent toujours compte du grand œuvre auquel ils collaborent : mais il importe peu. Que ce soit volontairement ou non, ils sont utiles à l'humanité. C'est ce que proclamait avec une singulière netteté M. Flint, dans sa conférence de Boston que nous avons déjà citée plus haut : « La force humaine a fait place à celle de la machine, et l'homme, au lieu d'être une machine, travaille chaque jour davantage du cerveau et de plus en plus en homme. De là la prospérité croissante de nos masses, leurs loisirs accrus, leur liberté plus grande, la possibilité pour elles de mieux jouir de la vie. Comparez leur condition avec ce qu'elle était avant que fortune et intelligence se soient accumulées dans l'industrie, quand le peuple mangeait de la viande une fois par semaine, habitait des maisons sans cheminées ni fenêtres, quand il vivait dans la saleté et les haillons: ce qui est aujourd'hui la vie ordinaire de l'ouvrier constituait alors le luxe pour la noblesse. La véritable émancipation du travailleur a été faite par Watt et Arkwright, Stephenson et Fulton, Franklin, Morse, Bessemer et tous les grands inventeurs. » Une époque comme la nôtre ne doit pas être considérée avec tristesse par le penseur, qui se trouvera d'accord avec l'économiste pour ne pas redouter l'évolution au milieu de laquelle s'achève le XIXe siècle.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE (1)

LES COURSES. — CHEVAUX ET JOCKEYS.

Ce siècle, démocrate pour les hommes, est aristocrate pour les chevaux. A ceux-ci, le peuple souverain pardonne d'avoir des aïeux; même il les en estime davantage, et leur noblesse, la plus ancienne de toutes, sera bientôt la seule qui survive au naufrage des patriciats de race humaine. Pas de famille royale dans l'univers, dont les parentés les plus lointaines soient aussi bien enregistrées et en si bon ordre que celles de la haute caste chevaline. Pas de dictionnaire généalogique, de Père Anselme ou de Chérin, de Gotha ou de Peerage, qui puisse, sous le rapport de l'intégrité, se comparer aux Stud-Books des divers pays. Dans ces nobiliaires internationaux des grandes familles hippiques, dont la France seule remplit déjà onze volumes, nul ne saurait faire admettre d'autres animaux que ceux à qui leur naissance donne le droit d'y figurer. Ni l'argent, ni l'intrigue, n'auraient pouvoir d'y glisser les intrus qui de tout temps s'introduisent par ruse dans les almanachs princiers.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

I

La pureté d'extraction, bien que sévèrement maintenue, n'empêcherait pas toutefois la décadence où tombent rapidement les aristocraties fermées, s'il était permis aux descendans d'étalons illustres de s'endormir sur leurs parchemins. Mais, pour prétendre faire souche à leur tour, quel que soit le sang qui coule dans leurs veines, les fils et les filles des vainqueurs les plus fameux doivent faire preuve de mérite personnel. Ceux à qui des tares précoces, des infirmités ou des accidens ne permettraient pas d'affronter les hippodromes sont éliminés dès l'âge le plus tendre, avant même d'être admis à l'école supérieure des courses, je veux dire à l' « entraînement. » D'autres, incapables de suivre les « exercices, » ou n'ayant joué sur la piste qu'un rôle honteux, disparaissent aux yeux de la bonne compagnie et tombent, par une vente silencieuse, dans l'humilité et le néant d'un métier vulgaire. Ceux-là seuls qui, poulains ou pouliches, se sont montrés, par une carrière honorablement suivie de deux ans et demi à cinq ans environ, dignes des glorieuses maisons dont ils sont sortis; ceux surtout qui ont su se faire un nom par des triomphes sur les premières scènes, à Longchamps ou à Newmarket, voient leur alliance, à l'heure de la maturité, recherchée par les écuries les plus enviables. L'espérance de leur paternité, la faveur de leur accointance, se paient au poids de l'or et, dans le loisir confortable — *otium cum dignitate* — de cette espèce de harem mâle que l'on nomme le haras, ils se reposent des luttes passées en engendrant une suite d'héritiers qui perpétueront leur mémoire.

Ainsi cette noblesse quadrupède, fondée sur l'atavisme et corrigée par la sélection, profitant à la fois des avantages de la tradition et des enseignemens du progrès, ayant les « grandes actions » pour but et pour base, semble un modèle parfait offert à l'imitation des simples bipèdes que nous sommes. Le pur-sang de l'Europe est d'ailleurs, à bien des égards, un produit de l'intelligence moderne. Descendant de cette race précieuse dont les Arabes font remonter l'origine jusqu'aux coursiers de Salomon, de ces kochlani agiles et sobres que l'Asie gardait dans ses plaines brûlantes, du Tigre à la Mer Rouge et de la chaîne du Taurus au golfe d'Aden, le cheval de ces climats secs s'est graduellement modifié sous le ciel brumeux et dans les gras pâturages d'Albion.

Il a oublié le régime de son pays; mangeant à sa faim, buvant à sa soif, il a grandi et a pris de la carrure. En 1700, la taille moyenne de la bête de pur-sang était de 1^{m}, 41 ; celle du célèbre Curwen Bay Barb, dont l'empereur du Maroc fit présent à Louis XIV, était de 1^{m}, 31, et, en 1765, Marske, le père d'Eclipse, paraissait surtout remarquable pour sa taille de 1^{m}, 58. La moyenne est aujourd'hui de 1^{m}, 61 ; augmentation de 30 centimètres en deux siècles qui n'est pas, comme le disait judicieusement un membre de la Chambre des Communes, à la portée de tout le monde.

Mais la colonie importée en Angleterre, au commencement du XVIIIe siècle, n'aurait pas tardé à dégénérer si elle avait été abandonnée à elle-même. Ses ancêtres, à la vie nomade, se trouvaient triés spontanément par l'effort de la guerre, par les voyages pénibles et longs de leurs maîtres. Le monde civilisé a remplacé ces épreuves naturelles par les courses ; elles prirent à Epsom, dès 1730, le caractère de fixité qu'elles devaient avoir en France cent ans plus tard, et qu'elles ont maintenant sur presque tout le continent.

Averti par elles de la valeur intrinsèque des sujets d'élite, l'éleveur ne se préoccupe plus uniquement des héros du jour ni de leur *pedigree*, — état civil immédiat. — Il dispose de nomenclatures étendues et approfondies, qui constatent, discutent et mesurent les « courans de sang, » essaient de pénétrer les mystères de l'hérédité, discernent et classent les familles de gagnans et les familles de reproducteurs, et permettent enfin au propriétaire d'une écurie de choisir les étalons qui monteront ses jumens, avec beaucoup plus de renseignemens qu'il ne pourrait faire pour les jeunes gens qui partageront le lit nuptial de ses filles. Qu'il s'agisse en effet de l'ouvrage allemand d'Hermann Goos, dont la préface est datée avec émotion du « 1er avril 1897, 133e anniversaire de la naissance d'Eclipse, » du livre de notre compatriote le commandant Cousté, ou de celui de l'Anglais Bruce Low sur le « système des nombres, » tous ces tableaux des filiations méritoires de pur-sang embrassent au moins un siècle et demi, c'est-à-dire vingt et une ou vingt-deux générations hippiques : ils rattachent les individus qui occupent en 1899 les programmes de courses aux fondateurs des familles arabes d'Occident.

Ces premiers patriarches du turf ne forment qu'une toute petite troupe : d'une centaine de poulinières émigrées en Grande-

Bretagne, de 1650 à 1750, la moitié à peine possède actuellement des descendans; sur cette moitié, quelques-unes ne sont représentées que par 5 ou 6 successeurs. De sorte qu'en réalité l'ensemble des animaux de race pure, aujourd'hui notables, remontent dans la ligne utérine à une vingtaine d'aïeules seulement, dont une a été la tige d'où sont sortis 1 231 produits estimés, présentement vivans. Le nombre des étalons, auteurs de branches dignes d'être citées, est plus restreint encore : les vainqueurs de courses, durant les dernières années, se rattachent tous à Herod, Matchem ou Eclipse, et du sang de ce dernier sont issus, en France, 58 pour 100, en Allemagne et Autriche 46 pour 100, en Angleterre 88 pour 100, des types insignes qui ont remporté, de 1878 à 1897, les lauriers classiques.

Les théories, les statistiques et les méthodes qui tentent de dérober à la nature le secret des races montrent quels efforts fait l'élevage contemporain pour restreindre la part de l'inconnu. Ces recherches subtiles n'ont pas, comme un certain public serait porté à le croire, l'objectif final de fournir, à la cohue grouillante des badauds, l'occasion d'aventurer une pièce de cent sous. Il n'en est pas moins vrai que, si le pur-sang est la plus belle conquête du sportsman, le joueur est la plus évidente conquête du pur-sang. Ainsi appuyée sur l'agriculture d'un côté et sur le pari mutuel de l'autre, l'institution des courses, qui n'aurait pu parvenir à développer les muscles des chevaux si elle n'était parvenue à surexciter aussi les nerfs des hommes, a vu depuis soixante ans grandir sa vogue presque sans arrêt.

Elle a cette fortune rare d'être le divertissement le plus populaire à la fois et le plus élégant : aux temps lointains de la chevalerie, où la profession des armes, qui était le sport d'alors, avait tant de prestige qu'elle anoblissait par elle-même tous ceux indistinctement qui s'y adonnaient, la classe dirigeante se composait de guerriers, et de guerriers à cheval. Le cheval, en notre ère de paix et d'automobiles, où les gros personnages d'État ne sont plus équestres, conserve quelque peu du prestige de ceux qui naguère le montaient, et des prouesses auxquelles il fut associé. Il communique, à qui le fréquente et lui consacre sa vie, ce billon de noblesse de nos âges plébéiens qui s'appelle le « chic. » Au sein de la république, il a conservé des privilèges; sa dignité se retrouve partout acceptée par l'opinion; elle a maintenu parmi le militaire, entre le cavalier et le fantassin du

XIXᵉ siècle, la vieille démarcation qui séparait, au XVIᵉ siècle, le reître du lansquenet et, au XVIIᵉ, la cornette des « maîtres » de l'enseigne des « gens de pied. » Quoiqu'il existe d'autres animaux domestiques aussi nécessaires que lui, du cheval seul on dit qu'il est un « noble animal, » et les concours hippiques possèdent une distinction fashionable à laquelle les autres concours agricoles ne sauraient atteindre. Il n'est pas jusqu'au cirque, où l'écuyer ne se regarde comme supérieur au gymnaste.

Enfin, de tous les objets qui alimentent la conversation mondaine, les seuls dont il soit séant de discourir avec abondance, sans crainte de passer pour cuistre ou pour pédant, ce sont les choses d'écurie. Les gens d'esprit s'ennuient à la longue de « faire » ou d'entendre « faire de l'esprit ; » les hommes se lassent de parler « femmes, » les femmes de parler « chiffons, » et les spécialistes auraient mauvaise grâce à gloser sur les détails techniques de leur profession ; mais le « cheval » n'est jamais de trop entre gens bien élevés et sa matière est inépuisable. « Snobisme » si l'on veut ; la preuve que les « snobs » sont utiles et qu'il en faut, c'est que, sans cette « hippolâtrie » des sous-hommes de sport, le groupe des amateurs sincères, compétens et désintéressés qui entreprit en France, voici soixante-cinq ans, le relèvement de l'espèce chevaline n'aurait pu réussir à implanter le goût des courses dans notre pays, à une époque où l'on ne pouvait prévoir les superbes rendemens du « totalisateur » officiel.

Or, quoi qu'en disent leurs détracteurs, et par exemple telle brochure signée d'un « publiciste, lauréat de sociétés savantes, » lequel proposait, pour démontrer que les courses ne servaient à rien, « d'atteler pendant douze heures de suite à une pièce d'artillerie les gagnans des grands prix, afin de voir comment ils se comporteraient, » c'est, au contraire, à la mesure des forces par l'impétuosité du train que l'on doit, sur le sol français, la création et le développement d'une race supérieure où toutes les autres, par le croisement, vont puiser, avec les tendons, les os et les fibres, la résistance et le cœur. Le fait est tellement avéré qu'il n'existe pas de sélection possible sans le criterium de la piste, que l'administration des haras, lorsqu'elle élevait des étalons de pur-sang, devait, elle aussi, les envoyer courir pour savoir ce qu'ils valaient. Il est curieux que ces assauts de vélocité aient débuté chez nous à la même époque que les chemins de fer, et que l'on se

soit préoccupé d'améliorer une production dont le principal débouché allait précisément disparaître. L'effectif de l'espèce chevaline a pourtant beaucoup augmenté depuis le règne de Louis-Philippe et, quoique l'on s'en puisse étonner, il continue de croître. Il y a vingt ans, il s'élevait à 2800000 têtes ; il dépasse 3 millions aujourd'hui, dont 1 550000 jumens. Si l'on pouvait comparer ces chiffres avec ceux de l'ancien régime, on demeurerait, je crois, stupéfait de la différence; peut-être avons-nous actuellement *trois fois plus de chevaux que sous Louis XV*. Ils ont perdu d'anciens emplois et d'anciens maîtres, mais ils en ont trouvé de nouveaux et bien davantage.

Lorsque le cheval était l'unique moyen de transport, il en fallait, dans une maison de seigneur féodal, pour voiturer les gens, les bagages et les nouvelles. Quand « Monseigneur Gui de La Trémoille » part, en 1395, pour combattre les Turcs et qu'il fixe le budget dont sa femme aura la libre disposition, pendant son absence, il prévoit pour la nourriture des chevaux 500 litres d'avoine par jour. Une autre grande châtelaine, Yolande de Flandres, comtesse de Bar, avait, à la même époque, cinquante chevaux pour son usage et celui de ses enfans, dont « 2 palefrois pour le corps de Madame, montés par elle, 4 pour ses demoiselles, d'autres pour ses femmes de chambre, pour ses chars, ses chariots branlans, sa litière, pour ses chevaucheurs, ses valets, » etc. Espèces très diverses et pour lesquelles, au moyen âge, on avait des noms, indicatifs de leur emploi ; la langue s'est depuis lors singulièrement appauvrie : nous disons un cheval « de selle, » « d'attelage, » « de chasse, » « de charrette, » « de promenade, » lorsqu'on disait naguère un destrier, un roussin, un coursier, une haquenée, un sommier, un bidet, un courtaud, et chacun savait à quelle destination spéciale ces termes correspondaient.

Autre singularité : ce n'est pas dans les siècles qui ont immédiatement précédé le nôtre que les chevaux ont coûté le plus cher ; leurs prix, *exprimés en monnaie actuelle*, font ressortir les meilleur marché, de l'an 1200 à l'an 1600, à 200 et 250 francs pour des sommiers de boulangers, des limoniers de gros trait, des roussins de contrebandiers. Sous Louis XIV et Louis XV, on trouve, pour de moindres sommes, des animaux de bât, de labour et même de selle ; un bidet de commissaire des guerres ne revenait pas à plus de 150 francs. De même pour les bêtes de qualité moyenne : celles des carrosses de Gabrielle d'Estrées ou du duc

de Nemours, homme très magnifique, coûtaient 1 600 et 1 800 fr. Turenne payait 1 500 francs un « cheval de bague, fort beau, dit-il, et fort glorieux. » Les animaux, de catégorie identique, attelés aux tapissières qui constituaient les équipages d'une princesse ou d'un prélat du XIV[e] siècle, valaient davantage. Un « puissant cheval *boiart* » — porteur — pour la litière de la reine d'Espagne s'achetait, au XVI[e] siècle, 2 500 francs à Bruxelles; et si, pour la haquenée montée cent ans avant par Jeanne d'Arc, la ville de Vaucouleurs, qui lui en faisait cadeau, n'avait déboursé que 460 francs, celles qui traînaient Isabeau de Bavière s'étaient vendues 2 000 francs.

Le luxe du moyen âge se déployait surtout dans les chevaux de selle ; non qu'il ne se rencontre, aux temps modernes, des chiffres aussi élevés : tel genet d'Espagne de 9 000 francs, offert par le connétable de Montmorency à l'ambassadeur d'Angleterre, sous Henri IV ; telle monture de cérémonie — *di rispetto* — payée 25 000 francs par Concini, lorsqu'il était au faîte des honneurs. Mais ce sont là, dans les deux cents dernières années, des exceptions inouïes ; au lieu que, sous les premiers Valois, quantité de « grands coursiers maures, » « chevaux fins » ou « palefrois arabes, » arrivent à 4 et 5 000 francs. Ceux de la comtesse Mahaut d'Artois, en 1302, du duc de Bretagne ou du connétable de Saint-Pol atteignent 20 000 francs; celui de Charles le Bel monte à 30 000 francs.

II

Les possesseurs de fiefs souverains ne se bornaient pas à acquérir au loin des produits remarquables ; beaucoup avaient installé dans leur domaine des haras soigneusement entretenus. Plus tard, cette organisation périclita ; la race des « grands chevaux » de joute disparut pendant la guerre de Cent ans, et personne ne s'occupa plus de l'élevage. Nombre de « bêtes folles » naissaient et vivaient dans les forêts, au milieu du XVI[e] siècle, presque à l'état sauvage. Pour les prendre, on s'efforçait de les rabattre dans des enclos, des « parcs, » formés par des palissades ou par des accidens de terrain. Voulait-il « courir du haras, » le gentilhomme à qui appartenaient les bois s'y rendait, accompagné d'une trentaine d'hommes ; heureux s'il ramenait le soir, après des poursuites acharnées, quelques exemplaires de ce gibier

malaisé à saisir. Pareille chasse, en effet, était souvent infructueuse ; on citait des chevaux de ce genre, — compris dans une adjudication de « biens meubles, » à charge par l'intéressé de les appréhender s'il pouvait, — que « l'on faillit à prendre plus de cinquante fois en deux ans. »

C'était la *race hagarde*, solide et sobre plus que nulle autre, paraît-il, que les progrès de l'agriculture éliminèrent peu à peu en lui enlevant ses moyens d'existence. Les chevaux vagabonds qui, sous Louis XV, subsistaient encore, devaient être de pitoyables quadrupèdes, puisqu'en 1753, dans l'Orne, il en est vendu 5 pour 60 francs *de notre monnaie* et quelques mois plus tard un lot de 8 pour le même prix. Le paysan élevait des animaux de labour, du « genre vilain ; » en fort petit nombre d'ailleurs : à peine si un huitième des terres étaient cultivées avec des chevaux ; le fermier les estimait trop chers à nourrir, bien qu'il les nourrît fort mal, obligé de réserver souvent l'avoine pour le pain de sa famille.

L'estime que l'on faisait des bons chevaux au moyen âge nous est révélée par les soins dont ils étaient l'objet, les onguens, les emplâtres, confectionnés à leur intention avec des élémens coûteux : vin, miel, anis, mastic confit, etc. Et, quand ils tombent malades, on multiplie en leur faveur, pour suppléer à l'insuffisance du vétérinaire, les prières et les pèlerinages, voire les offrandes à saint Éloi en vue d'obtenir son intercession. Dans les temps modernes, malgré les efforts de Colbert et les étalons royaux, dont le régime varia du reste avec une perpétuelle incohérence, non seulement les chevaux manquaient, — il fallut en acheter à l'étranger pour plus de 300 millions de francs pendant les guerres de Louis XIV, — mais leur aspect était lamentable : corps petit, tête grosse, dit l'intendant de Pomereu, dans son rapport sur la généralité d'Alençon. Les jumens portaient trop jeunes, donnaient des produits « mols et lâches, » et les agronomes de 1700 ne trouvaient rien de mieux que de préconiser la méthode, réussissant, disaient-ils, en Perse et en Tartarie, qui consistait « à faire teter, par les poulains, une vache en même temps que leur mère. »

Quant aux chevaux de carrosse et « de figure, » la plupart venaient du dehors. Lors de la conclusion du traité des Pyrénées, le Roi, à son entrée solennelle dans la capitale, montait un coursier d'Espagne, Monsieur un barbe blanc ; la Reine était traînée par six danois gris-perle. La Grande-Bretagne nous procurait des

« guildins, » trottant « un certain amble avec lequel ils avançaient merveilleusement. » Elle nous était, dès le commencement du XVIIe siècle, très supérieure : un voyageur anglais vante les chevaux hongres et les « bidets très fins » de Henri IV, mais ajoute qu'ils ne peuvent se comparer pour la vitesse ni pour la beauté des formes aux chevaux de chasse de son roi.

Le goût et l'usage des courses étaient également en faveur de l'autre côté du détroit, longtemps avant que les Français en eussent nulle idée encore. Le premier match mentionné par M. le comte Gérard de Contades, dans sa *Bibliographie sportive*, eut lieu au village de Boulogne, en 1661. Le duc de Joyeuse et le prince d'Harcourt firent lutter deux chevaux, nourris depuis un mois, affirme le chroniqueur, à la mode d'Angleterre, « de pain fait avec anis et de féveroles au lieu d'avoine » et, durant les derniers jours avant l'épreuve, « d'œufs frais au nombre de 2 ou 300. » Le « gage » ou pari était de 1 000 écus, — une douzaine de mille francs de nos jours, — et le parcours à effectuer allait de la barrière de la Muette au château de Madrid. M. d'Harcourt montait en personne, « vêtu d'un habit fait exprès et très étroit, » ses cheveux enfermés dans un bonnet et « ayant trois livres de plomb en poche, pour peser autant que M. du Vernet, maître d'académie, » qui montait pour le duc de Joyeuse et gagna de cent pas.

Un prix de 1 000 pistoles — 30 000 francs actuels — fut remporté vingt ans plus tard, à Saint-Germain, par le duc de Monmouth, courant sur un cheval de l'honorable Thomas Warton. Le Roi était présent et proposa au propriétaire de lui acheter cette bête pour la somme qu'il lui plairait de fixer. L'Anglais refusa de la vendre, mais offrit d'en faire cadeau au monarque qui, de son côté, ne voulut pas en accepter le don gratuit.

Les *Mémoires* du marquis de Sourches relatent, vers la même époque (1684), un autre match au dénouement fort agité, entre deux chevaux appartenant à des personnes princières, MM. de Vendôme et d'Armagnac, grand écuyer de France, dont le champion arriva premier. Les parieurs du côté Vendôme, — il y avait déjà des parieurs et déjà il leur répugnait de perdre, — prétendirent que le palefrenier qui montait leur favori s'était laissé corrompre par les émissaires de l'autre côté. Sur quoi, le duc de Gramont ayant dit des sottises à « Monsieur le Grand, » celui-ci répliqua par un coup de poing et lui arracha sa perruque. Les

deux partis mirent aussitôt l'épée à la main et l'affaire prenait mauvaise tournure, lorsque Monsieur le Dauphin, qui était proche, envoya mettre le holà.

Ces rares essais n'eurent aucune suite, pas plus que l'engouement dont la haute société se prit, cent ans après, pour les courses, de 1776 à 1783, lorsque les casaques vert-pomme du comte d'Artois rivalisaient avec les casaques noires du duc d'Orléans, sous les yeux de Marie-Antoinette. Les pamphlets contemporains reprochaient acerbement à la Reine son goût pour cette récréation nouvelle et dangereuse, « qui occasionne l'altération des fortunes et fait déserter les ouvriers de leurs ateliers. » Le succès fut vif, mais passager, et le rédacteur de l'*Encyclopédie méthodique* pouvait, dès 1786, à la suite d'une définition, ainsi conçue, du mot Courses : « Défi de plusieurs hommes à cheval à qui arrivera le premier, » ajouter non sans dédain : « Il y a quelques années qu'on en faisait à Paris, mais cette mode est déjà passée. » Elle ne devait revenir, durable désormais et fondée sur des bases utiles, que vers la fin de la Restauration ; puisqu'on ne saurait donner le nom de courses à ces représentations des beaux jours de Thermidor, au Champ-de-Mars, sous le Directoire, où « le citoyen Franconi, montant le cheval limousin Azor, » était battu par « le citoyen Villate-Carbonnel, montant le cheval normand Le Veneur. »

Un Anglais nommé Thomas Bryon tenait, au début de la monarchie de Juillet, sur un vaste terrain allant de la rue de Clichy à la rue Blanche, un établissement de plaisir, doublé d'un tir « aux pigeons, aux cailles, aux lapins de garenne et aux pierrots, » nommé le jardin de Tivoli. Là se rencontraient, deux fois par semaine, des jeunes hommes qui ne demandaient à la vie, pour être heureux, qu'une bonne stalle aux Italiens, des cravates harmonieuses, des amies favorables et la chère délicate du café de Paris, au boulevard de Gand.

Tout souci de distinction et de mode inédite, n'ayant d'autre source que l'envie de se tirer du commun, est accompagné d'un effort naturel de réaction contre les mœurs générales et les allures dominantes. C'est ainsi que les « dix-sept seigneurs » ou les « Messieurs du Marais, » galans commensaux des Précieuses, voulurent exceller dans les ballets, parce que l'application à la danse contrastait avec la grossièreté des soudards brutaux de la guerre de Trente ans ; c'est ainsi que les Roués de la Régence bâfraient

et crapulaient, au sortir de la chapelle de Versailles où les avait longtemps cloués la dévotion du Grand Roi; ainsi encore que les muscadins et les incroyables affectaient la soie tendre des habits et la mollesse zézayante du parler, en horreur du langage vulgaire et de la tenue débraillée des sans-culottes. De même, pour protester contre l'embourgeoisement plat et débonnaire de la société qui les entourait, les *lions* ou *dandys* furent-ils piaffans et fringans au possible; parce que le type du « bourgeois » semblait essentiellement contraire à celui du « cavalier. »

« Ce jour 11 novembre 1833, à trois heures de l'après-midi, lit-on à la première page du registre des procès-verbaux de la *Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France*, les sept membres soussignés, s'étant rendus à la convocation faite par le secrétaire, considérant qu'une heure de plus s'est écoulée depuis celle fixée pour la réunion, qu'il y aurait de graves inconvéniens à s'ajourner de nouveau à une époque plus éloignée, » décident de se constituer immédiatement. Séance tenante ils discutent, rédigent et votent le règlement et les prix des premières courses fixées au mois de mai suivant.

Cette poignée de hardis sportsmen, d'origines, de fortunes et de conditions diverses, — ils étaient douze, y compris les absens, parmi lesquels un Anglais, lord Seymour, un Russe, Anatole Demidoff, un Italien, Maxime Caccia, un Portugais, le chevalier Machado, un Français de vieille extraction, le comte de Cambis, engagé volontaire à 14 ans, qui, de 1810 à 1815, avait pris part à toutes les campagnes, l'héritier d'un grand nom de l'Empire, le capitaine prince de La Moskowa, un marchand de bois, M. Rieussec, un banquier, Casimir Delamarre, un agriculteur, M. Fasquel, et trois adeptes passionnés de l'équitation, MM. Ernest Le Roy, Charles Laffite et Denormandie; — ces innovateurs, qui affirmaient leur volonté de doter le pays « d'un nouvel élément de richesse, » par le relèvement de races en décadence, et qui alignaient avec peine une somme de 11 500 francs pour les six prix de leur réunion de début, ne se doutaient pas sans doute qu'avant la fin du siècle il serait distribué annuellement, sur nos 311 hippodromes, plus de 12 millions et demi de francs en quatre mille courses de toute nature. Ils ne pouvaient deviner ni le prestige que la Société embryonnaire tirerait de son initiative, ni l'importance à venir du « turf », cet innocent *gazon*, devenu vraiment un « tapis vert, » et passionnant, comme tel, la foule d'aujourd'hui au

même titre que le cirque ou l'arène les foules antiques. Ils avaient pourtant, disaient-ils dès le 16 mars 1834, « l'espérance fondée que les courses se propageront en France d'une manière considérable » et, dans un rapport net et substantiel, ils traçaient à leurs futurs collègues la voie dans laquelle ceux-ci devaient marcher pour favoriser la production de sujets d'élite.

A côté des membres qui s'occupaient, les uns d'adjoindre à l'association naissante un cercle, devenu cette maison éminemment confortable et recherchée qu'est le « Jockey-club » actuel, les autres de décréter le port d'un uniforme, pour les jours de courses, consistant en un frac olive à boutons d'or, auquel le seul M. Mackenzie-Grieves demeura jusqu'à sa mort fidèle ; à côté de ceux qui s'attachaient ainsi à l'agrément ou au panache, il se forma très vite, dans le sein du comité, un noyau d'hommes d'expérience, ardens à l'œuvre entreprise, convaincus de son utilité. Dans la rédaction du Code des courses, dans celle des programmes annuels, ils prirent modèle tout d'abord sur l'Angleterre ; mais peu à peu, appliquant leurs propres idées, ils s'attachèrent, aux points de vue des distances à parcourir, des poids, de l'âge des chevaux admis sur la piste, et de la proportion des différentes épreuves suivant leur nature, à des méthodes assez différentes de celles pratiquées par nos voisins, et néanmoins si justes et si sages, que le Jockey-club britannique, reconnaissant aujourd'hui leur supériorité, a récemment décidé de modifier ses propres erremens, en adoptant en quelque manière ceux qu'a préconisés depuis un demi-siècle notre grande Société française.

Si la phalange de nos pur-sang, chaque jour plus nombreuse, et passée, de 40 chevaux seulement en 1834, à 200 en 1852, 460 en 1869, 900 en 1890 et près de 2 000 en 1898, est le principe originel du perfectionnement de l'espèce tout entière ; si les courses sont le moyen, universellement admis parce qu'il est le seul certain, d'opérer, parmi cette bande déjà sélectionnée par la naissance, une sélection nouvelle par la valeur ; la façon même dont les courses sont comprises et dirigées par leurs organisateurs exerce une influence vitale sur la qualité de la race pure. Les trois livres de plomb qu'avait en poche le prince d'Harcourt, en 1661, pour peser autant que son adversaire, étaient le fondement des systèmes appliqués de nos jours : tantôt les chevaux concurrens doivent porter des poids semblables, ou, suivant leurs âges, des poids plus ou moins forts, afin que, leurs chances étant

égales, ils ne doivent le prix qu'à leur seul mérite. Tantôt les gagnans des épreuves antérieures sont astreints à des surcharges, ou, s'il s'agit d'un « handicap, » les poids sont hiérarchisés de manière à annihiler les différences de valeur qui existent entre les rivaux.

Aux profanes, il semble assez extraordinaire qu'un ou deux kilos de plus ou de moins sur le dos suffisent à équilibrer, ou même à intervertir, les chances de deux chevaux et qu'il n'y ait pas, entre le meilleur sujet et le moins bon, plus de 12 à 15 kilos d'écart. Une pareille délicatesse chez des animaux aussi nerveux, aussi énergiques, passerait pour invraisemblable si elle n'était journellement confirmée par l'expérience : c'est qu'un fardeau est plus ou moins sensible suivant la façon dont on le porte. Le débardeur soutient avec peine, à bras tendu, la cinquantième partie de ce qu'il porte aisément sur ses épaules; par le galop de course, la masse du cheval est projetée sur ses membres antérieurs : à cette allure, le poids, au lieu d'être réparti, comme au pas ou au trot, sur tout le corps, se fait sentir presque exclusivement sur les jambes de devant, qui frappent d'autant plus fortement le sol. Il se multiplie, par le seul effort du coursier, selon le principe du levier qui centuple l'action du plateau dans une balance romaine.

C'est une tâche très épineuse que celle de régler, d'une manière souveraine, les charges respectives des chevaux engagés dans ce genre de courses. Le « handicapeur » de la Société d'encouragement, auquel incombe cette mission pour la France tout entière, est toujours un sportsman consommé. Le baron de Bizi, titulaire de ce poste jusqu'à ces derniers mois, avait débuté à seize ans sur le turf, en montant à l'insu de sa famille, pendant les vacances, un cheval acheté avec ses économies. Il avait couru, « en plat » ou « en steeple, » pendant vingt ans, puis élevé et fait courir des poulains qu'il entraînait lui-même. Sur son bureau s'alignaient, en de longues boîtes, des fiches au nom de chaque cheval, méticuleusement tenues à jour, indiquant, pour toutes les courses où l'animal prenait part, la place qu'il avait obtenue et la façon dont il s'était comporté. Observation indispensable; car, si l'on traduit en kilos l'écart de distance qui sépare deux chevaux à l'arrivée, si l'on peut estimer par exemple une « longueur » à 4 ou 5 livres, c'est à la condition que l'effort des deux bêtes ait été le même. Il faut distinguer les « longueurs faciles, »

le gagnant qui a galopé durant tout le parcours à son aise, — « par-dessus le lot, » — dont le jockey atteint le poteau « pendu » sur sa monture et peut être considéré comme ayant « 15 livres dans la main, » c'est-à-dire susceptible de porter 15 livres de plus pour être efficacement concurrencé par le second.

Le procédé ordinaire de classement du handicapeur consiste à choisir un animal qui lui sert de pivot, pour l'appréciation, en plus ou en moins, de tous les autres. Quand la liste comprend jusqu'à 140 noms, comme à l'*Omnium*, la besogne est assez compliquée : certains chevaux y figurent qui n'ont jamais lutté ensemble ; on les ramène à un tiers équivalent. D'autres se sont battus à tour de rôle ; il faut tenir compte de leur état au moment où ils se sont rencontrés. Tel, gros et soufflant comme un taureau, a fourni ce jour-là une piteuse carrière parce qu'il n'était pas « en condition ; » il peut être bon dans le fond, on doit prendre garde de « le lâcher dans les poids. » Quelques-uns n'ont jamais paru sur la piste ; on leur impose une bonne charge moyenne, pour ne pas encourager leurs maîtres à sortir brusquement des inconnus dans l'espérance de remporter le prix à la faveur d'un petit poids. Afin d'obtenir, dans quelque handicap, un poids favorable qui leur assurera la victoire, certains propriétaires font courir leur cheval mollement, « à la gomme » dit-on, dans une succession d'épreuves en vue de le « déclasser ; » système assez répandu en Angleterre, où l'on a plus de patience que chez nous pour attendre son jour de gain. Le handicapeur, qui s'attache toujours à suivre de l'œil pendant la course les derniers du peloton, pour savoir s'ils « courent droit, » s'ils sont « désintéressés » ou simplement mauvais, a soin, dans le premier cas, de les marquer sur ses fiches d'un signe spécial. Et si ceux-là semblent traités, dans la distribution des charges, beaucoup au-dessus de leur mérite apparent, si le propriétaire réclame contre cette injustice, il lui sera répondu, non sans ironie : « Mais vous vous trompez, cher monsieur, votre cheval est beaucoup meilleur que vous ne pensez, il court très bien quand il veut ; j'ai une bonne lorgnette, je vous la prêterai si vous voulez ; tenez... croyez-moi, mettez votre jockey à la porte. »

III

Pour les chevaux, comme pour les hommes, la médiocrité, c'est la majorité. Cette masse de produits ordinaires, issus souvent d'étalons célèbres, est un poids mort pour les écuries. S'ils ne parvenaient pas à gagner quelque chose, les propriétaires perdraient courage, et l'élevage, trop onéreux, se restreindrait. Les handicaps, récompense de consolation, ont ainsi leur raison d'être au même titre que les « prix à réclamer. » Ici, le programme stipule que le vainqueur sera à vendre pour une somme fixée d'avance, assez modique ; il écarte par là même les chevaux de haute qualité. Nul propriétaire ne risque, pour gagner un maigre prix, de se voir enlever, un quart d'heure après la course, un sujet de valeur.

Mais l'on ne saurait multiplier les handicaps et les « prix à réclamer, » sans exagérer les dédommagemens accordés aux bêtes médiocres. Ce fut ce qui arriva lorsque, le goût des courses s'étant assez répandu pour permettre de compter sur une bonne recette, il se trouva des entrepreneurs disposés à en faire l'objet d'une industrie. Les hippodromes fondés depuis 1880 aux environs de Paris, — les « suburbains » comme on les nomma, — étaient une opération de ce genre, assurément avantageuse pour les actionnaires, auxquels il fut distribué 100 pour 100 de dividende, mais beaucoup moins profitable aux chevaux, passés à l'état de simples comparses qu'on tâchait de rétribuer aussi peu que possible. Tandis qu'en effet les organisateurs de ces réunions empochaient un bénéfice de 650 000 francs, les prix distribués par eux, en courses plates, ne leur coûtaient pas plus de 30 000 francs nets, parce qu'ils trouvaient moyen de rentrer dans les sommes qu'en apparence ils déboursaient.

Les procédés employés, — profit sur la vente des chevaux réclamés, retenues sur le coût des engagemens, — étaient à coup sûr très légitimes, mais ils eussent abouti à enlever au sport hippique, en se généralisant, tout caractère d'utilité : sur 94 courses, organisées par ces sociétés, on comptait 64 prix à réclamer et 24 handicaps, contre 6 épreuves seulement réservées aux chevaux d'un mérite réel. Aux critiques et aux protestations, qu'un pareil système ne pouvait manquer de soulever de la part des hommes compétens, les promoteurs de Maisons-Laffitte, Saint-Ouen, la

Marche ou le Vésinet, répondirent qu'ils avaient fait des frais pour leurs terrains et leurs tribunes ; que le public ne se contentait plus des estrades de comice agricole, bâchées de toile, qui lui suffisaient en 1840, et que nul n'oserait plus offrir aux chevaux des pistes comme celles du Champ-de-Mars ou de Satory. La Société d'encouragement ne se paya pas de ces insidieux prétextes. Elle édicta que tout animal, ayant couru dans une réunion où le Code des courses n'est pas en vigueur, serait « disqualifié, » exclu de la totalité des hippodromes français qui ont adhéré à ce Code. Les sociétés, ainsi mises à l'index, n'auraient pas tardé à se voir délaissées par toutes les écuries sérieuses; elles se soumirent et acceptèrent les règles promulguées par leur aînée, dans l'intérêt de l'élevage national.

Il se pourrait qu'en scrutant avec quelque rigueur le budget des anciens « suburbains », aujourd'hui syndiqués en « Société sportive d'encouragement », on demeurât surpris de l'élévation de certains traitemens, alloués à des fonctions d'une utilité problématique, rappelant un peu celle d' « inspecteur du gaz dans une riche famille parisienne » dont une opérette d'autrefois faisait mention. Le taux de certaines locations semblerait excessif aussi à l'œil d'un appréciateur trop sévère. Mais le principe est sauf, et les administrations ainsi attaquées ne se feraient pas faute d'insinuer que leur gestion n'est pas seule critiquable et que telle société de premier ordre, comme celle des Steeple-chases de France, ne fut pas, au temps de la monarchie du prince de Sagan, à l'abri du reproche de prodigalité.

Les inspecteurs des finances trouvèrent, dans ce dernier budget, des chapitres qui les étonnèrent, eux, que la vérification des comptes de l'État a dès longtemps blasés sur les magnificences du coulage. Ils remarquèrent, par exemple, que les programmes, le bulletin officiel et le calendrier des courses, — toute compensation opérée entre le coût de leur impression et le produit de leur vente, — procuraient à Longchamps une recette de 58000 francs et de 5000 francs seulement à Auteuil, bien que l'affluence annuelle du public soit la même sur ces deux hippodromes. Quoi qu'il en soit de légères différences, résultant, à l'avantage de la Société d'encouragement, de ses règles d'une sévère économie, nos courses françaises ont toutes le caractère d'institutions désintéressées. Il n'en est pas du tout de même en Angleterre.

Chez nos voisins, sauf Newmarket, organisé par le Jockey-club, et Ascot, qui appartient à peu près à la Couronne, la plupart des réunions sont aux mains de spéculateurs et les actions sont souvent cotées très haut, témoin celles d'Epsom, de Sandon ou d'Alexandra-Park. Le total des prix décernés annuellement, *en plat*, dans la Grande-Bretagne, atteint 12 731 000 francs, contre 6 672 000 en France. Le chiffre des courses de cette catégorie y est de 1 921, tandis qu'il n'est chez nous que de 1 397. L'effectif des chevaux entraînés est du reste presque double : 3 571, l'an dernier, de l'autre côté du détroit, et 1 921 dans notre pays. Si toutefois, malgré les progrès énormes que nous avons réalisés depuis trente ans, — en 1869, le nombre des courses était de 1 996 en Angleterre et de 360 seulement en France, — nous n'occupons encore, avec notre Grand Prix de 200 000 francs, que le second rang, laissant fort loin en arrière les grands prix de Berlin, Bade ou Cologne qui ne dépassent pas 125 000 francs, mais devancés par les Anglais qui distribuent trois prix de 250 000 francs chacun, il est juste de reconnaître que cet argent est, sur notre sol, fourni aux éleveurs par le public, tandis qu'il sort, dans le Royaume-Uni, de la poche même des propriétaires. Ceux-ci doivent, sous forme d' « entrées » qui coûtent parfois jusqu'à 12 000 francs par cheval, en fournir le montant. Lorsque le total de ces engagemens n'atteint pas la valeur du prix, celui-ci risque de n'être pas couru, comme il est déjà arrivé pour l'Éclipse-stake de 10 000 souverains.

Est-ce à ce régime que l'on doit attribuer la différence de caractère des courses anglaises et françaises? En Angleterre, les handicaps et les prix à réclamer, autrement dit les épreuves destinées aux chevaux d'un mérite secondaire, représentent 50 pour 100 de la masse des sommes distribuées; en France, 28 pour 100 seulement. Les courses pour chevaux de deux ans, qui ne dépassent pas ici 12 pour 100 des prix, absorbent en Angleterre 29 pour 100 du total; quoique la meilleure race soit celle que l'on peut faire travailler de bonne heure, et que le cheval de sang soit en effet plus précoce qu'aucun autre, les sportsmen anglais reconnaissent aujourd'hui le danger d'exagérer ces courses, où prennent part des animaux trop jeunes dont les os sont incomplètement formés. Ils ont également senti l'inconvénient des courtes distances, dont l'abus a pour résultat de « briser le cœur » des bêtes, que l'on doit précipiter dans leur train. Or, sur les hippodromes bri-

tanniques, près de moitié des courses — 822 — sont inférieures à 1 200 mètres, et 85 pour 100 sont au-dessous *de 1 600 mètres*, tandis que 30 pour 100 seulement de nos épreuves françaises sont d'une longueur inférieure *à 2 000 mètres*.

IV

Pour être capable d'accomplir la besogne à laquelle on le destine, le *yearling* — poulain de 12 à 15 mois — est envoyé, en septembre, du haras au dressage qui dure jusqu'au milieu de décembre. Au printemps, commence l' « entraînement. » Cet art, qui consiste à amener le jeune cheval, par une pente insensible, de l'état naturel à la condition artificielle où il développera ses qualités latentes, semblait, il y a un demi-siècle, fait de pratiques mystérieuses et de médecines secrètes, si l'on consulte les traités parus, comme celui d'Eugène Gayot, en 1839. Il est aujourd'hui plus rationnel; les purgations, les suées, les galops sous de triples couvertures continuent à faire partie de la préparation du coursier; mais les entraîneurs s'accordent à dire qu'il n'existe pas de règle fixe et que chaque bête doit être traitée selon sa nature. Le cheval et l'homme qui le panse doivent se plaire; le bon *stud-groom* — chef d'écurie — ne néglige pas ce détail : telle jument délicate et peureuse refusait de se laisser approcher dans son box par aucun palefrenier. Count, qui l'avait en pension, se dit : « C'est une bête timide, je lui donnerai un homme *innocent.* » On en charge un petit gamin; elle sent un faible comme elle et se laisse faire.

La toilette est longue en effet; les soins dont le pur-sang est l'objet, depuis la crinière jusqu'aux sabots minutieusement grattés sur une serviette, rappellent ceux d'une petite maîtresse aux mains d'une adroite fille de chambre. Aussi le service de deux quadrupèdes suffit-il à occuper entièrement la journée d'un homme. Plus les chevaux se fatiguent, moins ils ont faim; au lieu de 18 litres d'avoine en hiver, saison du repos, ils n'en absorbent que 12 litres durant la période d'exercice; encore a-t-on soin, pour conserver leur appétit, de les tenir toujours un peu en dessous de ce qu'ils peuvent manger. Cette avoine, mélangée de carottes et de jeune trèfle, est d'ailleurs renouvelée fréquemment. Pour qu'ils aient toujours une assiette propre, on enlève le grain qu'ils laissent dans leur mangeoire et l'on donne ces restes à des

bêtes communes, comme on porte à l'office la desserte de la table des maîtres.

Chantilly est, depuis l'origine, le centre de l'entraînement : une population de plusieurs milliers de personnes n'y vit que pour et par les courses; 1600 chevaux, presque tous destinés « au plat » — les chevaux d'obstacles sont groupés à Maisons-Laffitte au nombre d'environ 700, — y étaient domiciliés, ce printemps, chez 51 entraîneurs et payaient l'abonnement exigé pour être admis à galoper, soit dans les allées du bois que l'Institut loue à la Société d'encouragement, soit sur le gazon des Aigles, où la piste droite de 1100 mètres, l'une des plus belles du monde, est coupée, roulée, entretenue comme un lawn-tennis, où les mottes de terre, soulevées par le passage de cette cavalerie unique, sont remises en place chaque jour.

La première promenade commence à 4 heures du matin durant les chaleurs; il faut terminer la seconde avant que le soleil n'ait éveillé les mouches, qui agaceraient le cheval. En longues files arrivent au pas des escouades d'animaux, portant des noms, les uns déjà illustres, les autres inconnus encore, mais qui seront clamés l'an prochain avec enthousiasme, ou murmurés à l'oreille par un donneur de « tuyaux, » ou discutés avec angoisse autour de 10000 foyers de parieurs, lesquels briseront une fois de plus, à leur sujet, le pot au lait de Perrette. Ici, en négligé du matin, dans l'air vif et parfumé de la forêt, montures et cavaliers paraissent tout à fait étrangers à ces préoccupations. Ces derniers — les « lads » — sont pour la plupart de jeunes enfans, recrutés en Angleterre par la voie des annonces; cédés par leur famille à l'entraîneur pour une durée de cinq ans. Nourris et logés, ils gagnent 20 francs par mois la première année et ne servent pas à grand'-chose; la seconde, ils commencent à galoper; leur ambition est de devenir jockeys. S'ils y arrivent, au bout de trois ans, ils rapportent largement aux patrons, à qui ils doivent verser, jusqu'à la fin des cinq années, la moitié de leurs honoraires.

L'entraîneur reçoit d'autre part, de la main du propriétaire, 10 pour 100 sur le montant des prix remportés par les chevaux qu'il prépare. C'est le plus clair de ses profits. Il gagne peu de chose sur les 7 à 8 francs qui lui sont payés, par tête et par jour, pour l'entretien de ses pensionnaires appartenant à divers maîtres. Les grandes écuries — une trentaine de chevaux au moins — ont chacune leur entraîneur particulier, gentleman aisé, par-

fois à la tête de 700000 ou 800000 francs de capital, qui garde néanmoins, comme un tenancier d'outre-Manche, le respect seigneurial de l'aristocratique Angleterre, et tient à honneur de faire servir à table son propriétaire par ses propres filles, d'élégantes demoiselles, lorsque celui-ci accepte par hasard à déjeuner. Longtemps les entraîneurs furent tous Anglais; ils formaient une colonie qu'unissaient les liens du sang, — les Carter, à Chantilly, sont une véritable tribu, — fidèle à son régime alimentaire, à sa langue et à sa foi. Un clergyman pour l'*église* officielle, un ministre pour la *chapelle* dissidente, satisfont les besoins religieux. Cependant la superstition de nos hommes de sport pour les méthodes hippiques de la Grande-Bretagne est battue en brèche. Un Français du meilleur monde dirige avec succès l'écurie Rothschild et plusieurs de nos compatriotes, M. Guinebert, entre autres, ont fait gagner, dans le steeple, des sommes considérables aux chevaux qu'on leur a confiés.

La « sortie » quotidienne consiste en un galop préparatoire — le « canter, » — suivi d'un « essai » de 2000 à 2500 mètres, que l'animal doit effectuer en donnant tous ses moyens. A cette répétition, où se glissent peu d'intrus, le propriétaire assiste le mardi et le samedi surtout; il se rend compte des engagemens qu'il convient de faire, des progrès de l'un, qui montre son ambition, sa « volonté, » par la façon seule dont il pose ses jambes, du déclin d'un autre, qui prend, en vieillissant, le dégoût de son métier ou devient méchant à mesure que son sexe parle. Lorsqu'on approche du jour attendu, que le cheval est mis au point, « affûté, » de peur de dépasser le but en le fatiguant, la durée du travail diminue.

Le nombre maximum de courses *sérieuses* que l'on peut demander à un cheval de plat est d'une quinzaine par an. La veille ou le matin de l'épreuve, l'animal est arrivé au pesage, où il attend, avec un quart de seau d'eau et 4 litres d'avoine dans l'estomac, son entrée en scène. Rien qu'à les voir paraître sur la piste, les uns l'œil vif, les autres la figure résignée, le professionnel devine ceux qui manquent de conviction et ne « s'emploieront » pas.

V

Mais ici intervient l'action personnelle des jockeys. Ils sont environ 115 investis du titre qui leur donne droit de monter dans les grands hippodromes, plus 70 « apprentis-jockeys, » n'ayant pas encore gagné les dix courses nécessaires pour être admis à la licence. Leur âge varie de 15 à 35 ans, bien qu'on en cite quelques-uns qui soient restés en exercice jusqu'à plus de 50 ans. Il faut une vocation spéciale. Ce n'est rien d'être bon écuyer; beaucoup de lads, excellens à la « promenade, » sont incapables de monter en course. Non qu'ils se laissent distraire ou intimider, comme il arrive à tous les acteurs les premières fois qu'ils affrontent les regards du public; l'habitude efface cette appréhension. Mais le difficile est d'acquérir le « sentiment du train, » de savoir si l'on va vite ou doucement. Rien ne semble plus simple; cependant beaucoup de jockeys ne peuvent jamais s'en bien rendre compte. Ils végètent avec le salaire des montes sans éclat, réglementairement tarifées à 60 francs, et à 120 francs en cas de gain. Quant à l'élite, à la douzaine de « fines cravaches » qui se font de 30000 à 40000 francs par an, voire 60000 francs en Angleterre, leur supériorité réside dans la tête plus que dans les mains, dans l'esprit d'à-propos qui leur fait mener une course. Ceux-là, si la force physique leur manque, savent y suppléer par l'adresse, comme ce fameux Tom Barker, que peu de rivaux ont approché. Adoré des parieurs, choyé des demi-mondaines parmi lesquelles il fit des passions, ce jockey romantique, poitrinaire déjà avancé, véritable Dame aux Camélias du turf, courut jusqu'au dernier souffle. On lui faisait respirer des sels à l'arrivée; on le descendait de cheval avec autant d'égards que l'on en devait mettre à sortir le maréchal de Saxe de sa légendaire petite voiture.

Ces grands jockeys, lorsqu'ils sont économes, — ce n'est pas souvent leur qualité maîtresse, — parviennent à la fortune. Le plus renommé peut-être de ceux qui montent aujourd'hui, Tom Lane, qui, dans une seule année, gagna 110 courses, et fut sept fois vainqueur dans le Grand Prix de Paris, débuta en 1875, à douze ans, dans un « nursery-handicap » réservé aux chevaux de deux ans. Il était si ému qu'en arrivant premier, d'une encolure, il ne s'aperçut même pas de son succès. Maintenant, dans

son cottage confortable, entre ses babys folâtrant sur des fauteuils de peluche, sa fille aînée jouant des valses au piano et sa jeune femme, à silhouette de keepsake, qui ne met presque jamais les pieds aux courses ; dans son bureau méthodique, garni de cartons soigneusement étiquetés, Lane ressemble plutôt à un rentier quelconque, touchant à la *local gentry*, qu'à une de ces faces dures et mortes de vieil enfant desséché, que coiffent sur la piste les toques de satin multicolores.

La figure indéfinissable, en parchemin rissolé, particulière aux jockeys, provient-elle des alternances du vent brutal, qui leur coupe le visage, avec les bains de vapeur qui le font bouillir ? Il est certain que le régime doit être pour quelque chose dans cet extérieur. L'obligation de ne pas excéder un poids donné interdit à peu près la profession aux individus de haute taille ; le plus grand de la corporation, W. Prat, avec 1^{m}, 65, est regardé comme exceptionnel.

Aux charges légères — 40 à 50 kilos — les lads sont presque seuls capables d'être employés. Celles que l'on appelle « lourdes » — 50 à 56 kilos — exigent déjà des hommes passablement minces. D'autant plus que la selle et les étriers — un kilo et demi environ — comptent dans le calcul ; ainsi que la martingale, dont le supplément est insignifiant du reste et que plusieurs jockeys considèrent, quand elle est bien réglée, comme d'une aide considérable, en leur donnant un point d'appui pour diriger le cheval sans déranger son allure ; chose capitale, parce qu'une fois l'animal « dans son action, » il ne doit être troublé par quoi que ce soit. La cravache, pour prévenir les fraudes, n'est pas admise dans la balance ; il serait trop tentant de se peser avec une cravache à pomme de plomb et d'en prendre une autre pour courir.

Comme vêtement, l'indispensable : une casaque de quelques grammes, des bas et une chemise de soie, une culotte de toile et des bottes très fines. Le « valet des jockeys, » chef de leur vestiaire, est présent, avec ses garçons, au pesage de tous les hippodromes ; il entretient et transporte pour ses cliens les costumes qui leur appartiennent, dont il les aide à se revêtir. De sorte que le jockey, allant aux courses sans savoir s'il montera, a toujours sous la main de quoi s'équiper.

Si toutefois il est suffisamment délesté pour remplir les conditions du programme : cette légèreté inexorable est la préoccu-

pation constante du métier. En été, une longue marche en plein soleil, avec deux « complets » de flanelle l'un sur l'autre, procure la transpiration nécessaire; dans les fraîches journées de printemps, il n'est d'efficace que le Hammam et la diète. Du jeudi au dimanche, tel homme doit perdre dix livres. Dans l'après-midi du samedi débarque, de la gare du Nord, une bande de jockeys qui ont trois ou quatre livres « à tirer » et vont tranquillement prendre leur bain turc. S'il le faut, ils ne mangeront pas jusqu'au lendemain après la course; et ne pas manger n'est rien, disent-ils, « l'ennuyeux est de ne pas boire. » Aussi, pour ne pas aiguiser la soif, s'abstiennent-ils encore de fumer.

Il est différentes manières de monter, comme il est diverses façons de jouer du piano, même parmi les virtuoses. L'Américain Sloane, très en faveur en Angleterre et qui courut l'an dernier, à Paris, dans le Prix du Conseil municipal, en a inauguré une nouvelle, dont il obtient, au dire de certains, des résultats surprenans. Plié en deux, les pieds en avant, horizontaux à l'encolure, il touche presque la tête de sa monture avec la sienne propre et, se tenant seulement par les rênes, exerce par les étriers une sorte de traction sur l'animal qui, moins gêné dans sa marche, fend l'air avec plus d'aisance.

Il n'est pas, au dire des gentlemen qui en ont tâté, de volupté plus grande que de monter en course, de balayer, de cingler en ouragan la brise, à une vitesse coupant la respiration de qui ne serait pas entraîné. Chacun, dans sa vie, suivant ses occupations et ses facultés, a connu des momens où il s'est senti élevé au-dessus de lui-même ; où, touché d'une étincelle, parcouru d'une secousse électrique, il lui semblait qu'il allait changer d'âme, que son moi s'élargissait, devenait capable de tentatives gigantesques ou d'intelligence surhumaine des choses. Ce sont momens de grandeur et de vision. Ils passent comme l'éclair; le rideau soulevé retombe, le ciel se recouvre, c'est fini; l'être se replonge dans l'ignoble vulgarité de la vie. Ce ressort mystérieux que la contemplation d'un tableau, l'audition d'une musique, l'orgie de la pensée solitaire fait jouer ainsi en certaines natures, d'autres en éprouvent l'effet par l'ivresse du mouvement physique, doublée de l'espérance, du formel *vouloir* de dépasser ses émules.

Cette poésie de l'hippodrome hante fort peu l'esprit du jockey expérimenté. Celui-là s'est d'abord efforcé de « composer sa course » la veille, en lisant son programme sous sa lampe, sui-

vant la capacité ou les défauts de son cheval, suivant ce qu'il sait de ses rivaux partans, et aussi suivant la qualité probable de la piste ou la longueur de la distance. Selon qu'il aura entre les jambes une bête de « fond » ou de « train, » il tâchera d'avoir une course lente ou rapide. Souvent il manque par avance de données positives, — les gens d'écurie sont entre eux assez méfians et fort peu bavards, — ou bien toute initiative lui est interdite : il devra « monter aux ordres, » d'après les instructions du propriétaire. Il se rabat alors, pour augmenter ses chances, sur les trucs usuels; il tâche de faire prendre, à un concurrent chaud comme braise, plusieurs faux départs qui l'esquintent avant la course; il lasse, à force d'indiscipline, le starter auquel il arrache un départ avantageux pour lui-même. Est-il en tête et menacé d'être battu? il laisse volontairement le long de la corde un petit espace où va s'engager le cheval qui le suit; puis, se rapprochant de façon à barrer le chemin, il oblige son rival à changer son action, ce qui suffit à le faire perdre. Sait-il, au contraire, que l'animal qui le devance d'une demi-longueur montre toujours à l'arrivée, en présence des cris et des chapeaux en branle, une seconde d'hésitation pendant laquelle il ralentit imperceptiblement son galop et semble attendre son camarade : c'est le moment à choisir pour donner un « coup de main » et voler la victoire devant le poteau.

Et toutes ces petites ruses ou combinaisons, qui exigent de la présence d'esprit, doivent se faire à une allure deux fois plus vite que celle des charges de cavalerie, effectuées à raison de 460 mètres par minute en France et de 540 mètres en Allemagne; pendant que les bêtes affolées, filant comme des express, se poussent et font voler des cailloux et de la terre aux yeux de leurs cavaliers.

Vte G. d'Avenel.

AU SEUIL DU DÉSERT

PREMIÈRE PARTIE

J'ai parcouru le triste Sahara, le désert abandonné des arbres et des fleurs. Je l'ai parcouru dans le resplendissement de l'été, qui fait aimer jusqu'à la souffrance ce pays de chaleur et de lumière. J'ai foulé le fauve squelette, et contemplé la tristesse ensoleillée des horizons vides, élargis sous la rondeur du ciel. Ma vie y a été une vie dure et délicieuse de songeur solitaire, dans l'intimité d'une nature morte et la familiarité des pierres jamais dérangées depuis l'origine du monde.

J'en reviens l'âme pleine de lumière. Je voudrais rendre ici *la grande monotonie du désert*, l'étincellement d'un ciel de flamme, la torpeur des journées silencieuses, la folie de l'eau au cœur, l'accablement des soirs, aux haltes sous les fraîches étoiles.

Ce ne sont que des sensations légères et fugitives, un rêve féerique aux fonds d'or, fait à demi sommeillant par un amoureux de la nature, un vagabond coureur d'idéal, dans l'assoupissement des marches lentes et le bercement des chameaux.

I

Laghouat, 18 septembre.

Nous sommes arrivés depuis une heure, brisés de fatigue par quatre jours de diligence. Mais comment se reposer quand on se sait *au bord du désert*, quand à quelques pas de soi on sent le

Sahara, la plaine infinie dont on rêve, élargissant sous le ciel ses perspectives vides? Je ne peux me retenir; une ardeur irraisonnée m'entraîne à travers cette oasis, que je ne connais point et où je risque de m'égarer. Je marche, je marche de plus en plus vite dans la nuit des hautes ramures, et c'est en courant que je gravis un monticule, d'où je sais que la vue domine au loin, par-dessus la mer de verdure. Je veux dès ce soir prendre possession du désert, qui m'a attiré de si loin, auquel je songe depuis tant de mois, et que déjà j'aime.

Jamais je n'oublierai le spectacle que j'ai contemplé ce soir, à la tombée de la nuit, sur une colline solitaire, cette révélation brusque du désert à l'heure où toutes choses sont plus imposantes. C'est bien le Sahara qui s'étend devant moi, à perte de vue vers l'horizon du Sud, ici tout blanc de lune naissante, là tout rosé de l'adieu du jour, uni, vide, circulaire, immobile, silencieux et profond, profond jusqu'à la fine ligne noire où, dans le ciel glauque, s'éteint peu à peu la lumière. Longtemps, je reste là, les yeux brûlés; mon cœur se serre; je m'en veux de ne pas pleurer.

Et quand, à la nuit toute noire, je redescends, je m'égare dans l'oasis, où j'erre longtemps, sous la colonnade des palmiers, songeur, aux lointains glapissemens des chacals.

19 Septembre.

Laghouat est une minuscule tache blanche, qui semble sourire dans le velours des verdures qui l'enserrent. Elle dort, la petite ville, à l'abri du rideau mouvant des palmes, inondée de claire lumière, étagée au flanc d'une colline rocheuse et regardant des étendues vides.

La merveille de Laghouat, c'est l'oasis, qui étend sur trois côtés de la ville l'ombre de ses trente mille dattiers. Un barrage très profond, qui arrête les eaux superficielles de l'hiver, et ramène à la surface les eaux souterraines de l'été, est le véritable créateur de cette oasis, protégée contre l'envahissement des sables par des plantations de tamaris. Depuis le barrage on voit courir l'eau dans des canaux gazonnés, parmi la végétation lacustre des joncs; ces courans, qui chantent sur les cailloux, portent ici la vie et la fécondité.

Cette eau si précieuse n'est pas laissée à la discrétion des populations, insouciantes et gâcheuses, qui auraient vite fait de la gaspiller. Elle est distribuée systématiquement, par une ingénieuse

combinaison de bondes, qui laissent, dans chaque jardin, l'eau s'écouler pendant un temps déterminé; à l'heure fixée, le surveillant bouche le canal avec un peu de boue, et c'est à d'autres d'avoir à leur tour le courant nourricier.

J'aime à parcourir à cheval les ruelles de l'oasis, qui sont innombrables, et où l'on se perd. Toutes les mêmes, ces ruelles : un chemin défoncé et boueux avec un ruisseau au milieu, entre deux petits murs de terre à demi effondrés. Une paix fraîche règne sur ces sentes, abritées par la voûte continue des palmes, et où l'on n'entend que le ruissellement de l'eau. Du haut du cheval, l'œil plonge, par-dessus les murs, à travers la colonnade des arbres et la profondeur des taillis verts. De temps à autre, on croise un Arabe, monté sur son âne, revenant du travail, l'arrosage terminé, et qui me fait en passant de solennels salamaleks.

J'ai visité un grand nombre de jardins. Ils ont, pour ainsi dire, trois étages de productions; en haut, les dattiers; au-dessous, les arbres fruitiers méditerranéens : orangers, citronniers, grenadiers, pistachiers, abricotiers, pruniers; en bas, vignes magnifiques, légumes de toutes sortes, souvent de très belles fleurs. C'est un délice que d'errer à l'ombre, au milieu des eaux courantes, parmi les plus beaux fruits qui se puissent voir, dans l'air parfumé de la senteur des feuilles humides, de la terre mouillée et des fleurs, autour desquelles volètent des abeilles qui semblent des mouches d'or.

21 Septembre.

Visite, à Aïn-Mahdi, de la mosquée qui sert de tombeau au fameux marabout Tedjini, patron de la secte des Tidjanîya.

Je revois cette large vallée de l'Oued Mzi, dans laquelle nous avons voyagé toute une journée d'été, cahotés sur un sol sans chemins. C'est un immense tapis d'herbages, de hautes herbes de *drinn*, que le vent soulève en houles majestueuses, en lentes ondulations de lumière.

De chaque côté de cette mer d'herbages, les monts des Oulad-Naÿl s'allongent en crêtes régulières, déchiquetées, noyées de lumière pâle.

Comme la mer, ces vallées sahariennes, qui dorment, immobiles et désertes, sous la torpeur des étés torrides, ont une monotonie changeante. Dans l'uniformité des horizons semblables, l'œil s'attache à de minimes détails, à quelques coins gracieux

dans l'imposante désolation. Des lézards traversent la piste; toute une vie de scarabées et de fourmis pullule sous la forêt des herbes; tout cela bruit avec le vent qui froisse les touffes de drinn; on entend vivre les choses; on croit sentir respirer la nature.

De l'ombre où nous sommes plongés, dans notre break aux toiles rabattues, le paysage paraît plus éblouissant, illuminé d'une lumière plus intense. Au premier plan se détache notre *chaouch*, avec sa veste de soie verte soutachée d'or et sa chéchia écarlate. Parfois il se retourne et, me montrant un point quelconque de l'espace, il me le désigne d'un rauque nom arabe. Car la minutie indigène a donné des noms à chaque accident de terrain, presque à chaque pierre de ce pays désert.

Et tout le jour c'est le même paysage, la même vallée abandonnée et verte, le tapis ininterrompu de l'alfa.

La mosquée minuscule, où repose le corps de Tedjini, est à peine visible dans l'entassement pressé des maisons et le resserrement des ruelles. Les Arabes n'ont pas comme nous le souci de dégager leurs monumens, de leur ménager de larges perspectives, de les baigner de cet air libre qui est peut-être le seul charme de nos bâtisses modernes. Semblables à nos aïeux du moyen âge, qui brodaient au long d'obscures ruelles les dentelles des cathédrales, les peuples du désert ont comme la crainte de l'espace; ils aiment le recueillement, l'intimité, et dédaignent de donner un riche écrin à leurs bijoux d'art.

Du dehors, la mosquée de Tedjini paraît une maison comme les autres, véritable église d'humilité, bâtie de boue, avec de larges surfaces crevassées, brûlées, craquelées et s'émiettant lentement d'une longue vétusté sous le soleil. Ah! l'implacable soleil de ces régions torrides, ennemi des êtres et des choses et qui ronge les monumens comme les hommes d'une fièvre mortelle! Tout disparaît vite sous ce climat et, après deux ou trois siècles, les constructions retournent à la poussière. Seuls, les anciens Égyptiens et les Romains ont bâti pour l'éternité, et leurs ruines, que la vieillesse a consolidées, restent debout, massives, pesantes, augustes d'antiquité reposée, dressées au milieu des lentes destructions d'alentour. Mais les Arabes sont insensibles à la durée des choses. Ils savent que tout doit périr et ils ne craignent la mort ni pour eux-mêmes ni pour leurs œuvres.

Nous entrons. Au dedans, c'est toujours, en ces pays d'éblouissante lumière, le même enchantement d'ombre fraîche, de paix somnolente, de silence étouffé, sous la pesée des voûtes basses, par l'épaisseur des tapis qui enfoncent sous les pieds et donnent la sensation d'un sol d'herbages, d'une terre grasse et spongieuse de prairie. Elle est toute petite, cette mosquée, très intime, très recueillie. De vieilles choses dorment là, jamais dérangées, sous le suaire de la chaux vive. Singuliers artistes que ces Arabes du désert, qui mêlent si étrangement la grandeur simple et imposante et les enfantillages de joliesse usée et de gaminerie baroque! On trouve là des caprices ridicules de peuples enfans, des ex-voto naïfs, des manières de jouets, des guenilles, des offrandes trop modernes sorties des bazars d'Alger. Mais il y a aussi des objets de grande valeur et de grand art : coffrets d'argent ciselé, lampes de cuivre ajouré, soies brochées de fleurs aux teintes passées, velours pâlis aux mourantes couleurs. Les murs sont jusqu'à mi-hauteur plaqués de carreaux de faïences rares, anciennes, pâlies elles aussi à l'ombre douce du sanctuaire. Ces faïences ont des teintes étranges et presque inexprimables, des bleus d'espaces célestes, des jaunes couleur de sables, des roses d'aurores, des violets de nuits étoilées; et les verts dominent, des verts d'eaux marines, qui réfléchissent, en l'adoucissant encore, la pâle lueur qui vient de la porte, et jettent partout des clartés indécises, des ombres verdâtres, l'obscurité lumineuse d'un aquarium.

Toutes ces merveilles sont entassées dans un édifice branlant et irrégulier, dont les voûtes, mal recouvertes de chaux vive, laissent çà et là transparaître, au milieu de la blancheur crue, les tons bruns de la terre séchée. Le toit, en troncs de palmiers mal équarris, rongés des vers, tombe en pourriture, s'émiette et verse sur le sol une légère et continuelle pluie de poudre grise. Les piliers sont consolidés par des poutres de bois, et piliers et murailles sont déjetés, tordus sous la lente poussée du temps. Combien exquises ces colonnes, dans leur art fruste et naïf! Les constructeurs n'ont pas trouvé ici, en plein désert, de ruines romaines ou byzantines; ils n'ont pas eu de modèles; ils n'ont su comment orner leurs chapiteaux, et alors, dans leur imagination délicieusement ignorante, ils ont, avec des contradictions et des maladresses, sculpté des fleurs étranges, inconnues, follement fantastiques, des fleurs de songe, comme on peut en rêver dans ce pays sans fleurs.

II

24 Septembre.

Au soleil couchant, nous quittons Laghouat par la diligence, dans un éblouissement de brume lumineuse, toute une féerie de couleurs chaudes et étrangement mouvantes, qui font devant l'œil des danses folles, qui brusquement éclatent et puis s'éclipsent, qui se succèdent, s'entremêlent, se confondent en une teinte unique, en une lumière toute d'or. Les claquemens répétés du fouet, le tintamarre des grelots, la sonore galopade sur le sol durci, les rauques adieux des Arabes, les offres étourdissantes des marchands de dattes, de grenades, de pastèques, les cris, les disputes, tout ce bruit et le grouillement de la foule bariolée, qui devant nous s'écarte par poussées brusques en un jeu chatoyant de lumières et d'ombres, assourdissent et aveuglent, confondent l'esprit et évoquent la rapide image d'un coin de vie étrangement active et ardente, dans la petite cité de boue, au lent adieu de la lumière. Et, tout à coup, sitôt franchie la porte de terre séchée, c'est le désert, le cercle infini et vide et silencieux, où déjà la nuit s'amasse en vapeurs violâtres, qui montent lentement vers la roseur pâlie du ciel.

Elle est singulièrement troublante, dans les *cités du désert*, cette sensation de l'isolement au milieu d'espaces immenses ! Elle vous étreint brusquement, quand on passe sans transition de l'animation bruyante de la ville à la tristesse morne des étendues d'alentour. Pas de *banlieue*, égayée par un semis de maisons éparses ou par la tache verte des bouquets d'arbres; plus de routes. Au sortir de l'oasis ombreuse et fourmillante de vie, c'est tout de suite le désert, la désolation des terres incultes et brûlées, déroulant jusqu'à l'horizon leurs perspectives mortes. On dirait que les hommes, perdus dans cette immensité, ont eu la peur instinctive de l'espace et qu'ils ont resserré craintivement leurs demeures pour se sentir moins isolés.

Sortis de Laghouat, nous roulons, cruellement cahotés, à travers la plate campagne. Au bout d'une heure à peine on est exténué, brisé, dans les ressauts continuels de la voiture sur les ornières, qui sont la seule route du désert et qui restent des pluies du dernier automne. Oh ! cette diligence de Ghardaïa ! quel souvenir nous en garderons longtemps dans nos membres endo-

loris ! C'est une boîte, jaune et noire, posée sans ressorts sur quatre roues, qui, hélas ! ne sont plus rondes, et coiffée d'une bâche gigantesque et baroque. Six chevaux traînent péniblement ce grotesque véhicule, qui tantôt saute bruyamment de-ci de-là sur les pierres et tantôt reste enlizé jusqu'aux moyeux dans les sables. On ne marche guère; il paraît même qu'après les pluies on ne marche plus du tout et qu'on reste en panne jusqu'à ce que le soleil ait séché la terre. Le maître d'équipage est le digne pendant de sa voiture. C'est un Arabe, un Laghouati, mais qui a cru de bon goût de se mettre, dans la mesure de son idéal, à la *mode française;* il a le turban, la large culotte appelée *seroual* et des babouches; mais, par-dessus son accoutrement national, il porte, avec un véritable respect de lui-même, une splendide et luisante blouse bleue de roulier, venant tout droit des magasins du célèbre Ben-Titi, le Boucicaut du Sahara, le propriétaire du *Bon Marché* de Ghardaïa-du-M'zab. Et tout ce qu'il sait de français, ce brave représentant de l'assimilation française en Algérie, c'est le vocabulaire des charretiers de Charenton ou d'Ivry, vocabulaire que les chevaux comprennent d'ailleurs parfaitement : ils sont *assimilés*, eux aussi.

L'intérieur de la diligence est occupé par trois marchands mozabites, qui retournent à Ghardaïa. Nous, nous sommes dans le coupé, retenu tout exprès. Pour la somme de quatre-vingt-treize francs, bagages non compris, nous jouirons pendant un jour et deux nuits d'une petite boîte carrée, entièrement en bois, sans le moindre coussin, écrasante de chaleur quand les vitres sont levées et, quand elles sont baissées, envahie par la poussière et parfumée des odeurs variées des chevaux. Et encore, à en croire les officiers de Laghouat, il paraît que la chance nous a favorisés : la voiture qui alterne avec la nôtre est bien pire. Elle, n'est qu'une grande carriole, une sorte de char à bancs de kermesse, où l'on est tous entassés, en plein soleil et en pleine poussière, gens, bêtes et caisses, à l'abri problématique de rideaux de toile cirée. C'est la *Frégate à voiles*, la fameuse Frégate à voiles, thème d'éternelles plaisanteries à Laghouat, où l'esprit ne se renouvelle pas souvent, et qui, tous les huit jours, s'en va cahin-caha, toutes voiles dehors, à travers le désert stupéfait !

La nuit descend peu à peu sur le plateau solitaire. Plus rien autour de nous que l'espace vide et sonore dans le recueillement muet du soir. Jusqu'à l'horizon, aussi net que celui de la mer, la

plaine s'étend, large et nue, formée d'un calcaire blanchâtre qui fait dans les lointains, sous la lune naissante, de singuliers effets de neige, toute jonchée de cailloux et parsemée de maigres touffes de *rmetz* combustible, que nous revêtons en passant d'un manteau de molle poussière. Au loin, très loin derrière nous, Laghouat et sa mer de verdure ont sombré dans l'imprécision des horizons violets, et nous roulons seuls, abandonnés, droit vers le Sud, dans le désert et dans la nuit.

En pleine nuit, arrêt de quelques instans au relai de l'Oued-Nili. Le silence et l'immobilité, succédant à la galopade pleine de heurts sur les cailloux du plateau, me réveillent, et je descends. La nuit est blanche de lune ; le ciel, noyé dans une vapeur de lait, où pâlissent les étoiles, verse silencieusement une douce lumière argentée sur la plaine endormie, dont pas une ombre ne tache le blanc manteau ; seule, la maison de poste étend sur la terre sa grande ombre, toute bleue. Là-bas, les vagues lointains sommeillent paisiblement, étrangement profonds, se fondant avec le ciel dans le mystère des horizons. Oh ! cette nuit du désert, si fraîche après l'accablante chaleur du jour, si douce aux yeux par ses teintes atténuées et ses lignes indécises, si reposante pour l'âme en sa placide sérénité !

25 Septembre.

Le matin, au réveil, c'est autour de nous un pays nouveau, la région des *dayas*. Les Arabes appellent ainsi de légères dépressions, où s'amassent les rares eaux du plateau. L'eau est la fée bienfaisante, la grande puissance occulte de ce pays de soleil ; ces quelques gouttes, invisibles et souterraines, qui humectent par en dessous le roc altéré, l'ont revêtu du tapis des douces verdures et y ont fait surgir la végétation, les herbes folles, les buissons épineux, les jujubiers sauvages et les *bétoums* ou pistachiers de l'Atlas. Tous les deux ou trois kilomètres, les dayas se succèdent : on en a toujours plusieurs en vue. Dans ces cuvettes déprimées, dont la rectitude du sol empêche de voir le fond, les arbres sont blottis, cachés ; au niveau de la plaine on aperçoit seulement le moutonnement de leur feuillage ; et c'est un spectacle exquis, dans la grande désolation du paysage, de voir semées çà et là ces fraîches taches vertes, qu'on suit de l'œil longtemps, amoureusement.

La plus vaste de ces dayas est celle de Tilremt, que nous atteignons dans la matinée, après quinze heures de secousses ininterrompues. Il y a là un caravansérail tenu par un Français; nous devons nous y arrêter pendant la chaleur torride; nous pourrons y déjeuner et délasser nos membres meurtris sur un lit immobile, si toutefois il y a des lits et pas de punaises. Hélas! il n'y a pas de lits. Enfin le maître de poste consent à céder le sien. La chambre est propre, fraîchement blanchie à la chaux. « Il n'y a pas de punaises en ce moment, » nous dit notre hôte ingénument.

Elle est superbe, cette daya de Tilremt, qui déploie sur une dizaine d'hectares l'ombre épaisse de deux mille bétoums au large dôme de feuillage. Sous les hautes ramures, dans la nuit verte, sur un sol imprégné de l'eau qui découle souterrainement des plateaux calcinés, le monde des plantes s'est épanoui, s'est emparé de ce coin de fraîcheur et d'obscurité douce; on enfonce dans la terre spongieuse, on y marche sur un tapis toujours vert; les fleurs, qui dans ces pays s'étiolent et meurent sous le soleil hostile, naissent ici à foison, dans ce fond humide, dans l'ombre molle qui tombe des arbres; bleuets, coquelicots, marguerites, boutons d'or, d'espèces inconnues dont j'ignore les noms, éclaboussent de taches claires le velours sombre des herbages, qui semblent un de ces tapis bariolés comme on les aime dans ces régions aux monotones horizons d'uniforme lumière. Et de partout, dans cette oasis du Grand Désert, les oiseaux se sont rassemblés, dont le gazouillis se mêle à la musique chantante des fontaines.

Elle est aussi, cette daya, le rendez-vous des troupeaux qui errent, durant des mois, dans les étendues vides. A cette heure brûlante où le soleil fait rage, là-haut, sur les plateaux, une scène de la vie patriarcale, toujours la même depuis l'origine des temps, se déroule à mes yeux. Autour de l'abreuvoir, des milliers de moutons, de chèvres et de chameaux sont là, serrés les uns contre les autres en larges taches mouvantes, grises ou brunes, pleurant, le cou tendu, humant l'eau prochaine, tandis que le grincement monotone de la poulie fait une basse sourde à tous les bruits de ce coin de nature vivante. Le sol est tout autour défoncé, couvert de flaques d'eau; avec une joie enfantine, on se mouille, on piétine dans la boue humide.

Il y a là aussi une admirable citerne, profond souterrain maçonné, où les pluies de l'automne passé sommeillent lourdement

à l'abri des rayons avides. On y descend par quelques marches. Au fond, sous les voûtes pesantes, c'est un charme d'ombre et de fraîcheur, une indicible sensation de bien-être au sortir des plaines ensoleillées. A peine une étroite coulée de lumière, qui filtre par un soupirail, raye le fond obscur des murs, le velours des ombres, et vient danser, en un cercle lumineux, sur les eaux plates, aux lourdeurs d'encre.

Maintenant nous roulons de nouveau sur le plateau désert. Les dayas se font de plus en plus rares; au crépuscule, la dernière tache verte fuit derrière nous, pâlit, s'efface dans la monotonie grise des lointains. Et il n'y a plus que la plaine unie, la plaine de cailloux, comme si, dans les temps géologiques, en ce lieu maudit, il avait plu des pierres.

La nuit est venue toute blanche et transparente. Sur l'absolue platitude du sol, rien n'arrête les rayons de la lune; pas une ombre. Terre et ciel, dont les limites se confondent, sont du même blanc laiteux. On marche dans une brume de lumière; et, appesantis par la fatigue, il nous semble que nous sommes en ballon, flottant parmi des choses molles, portés doucement à travers les espaces blancs, sous une lune d'hiver.

Vision fantastique de Berriân dans la nuit blanche. La diligence s'arrête, pour le relais, en dehors des murs. Les bruits de l'oasis ne parviennent point ici. Le lieu est exquis de silence, perdu dans la campagne déserte, à côté de la ville endormie. De l'autre côté du petit mur de terre séchée qui borde la route, un cimetière mozabite repose, un de ces mélancoliques cimetières sahariens, sans monumens et sans arbres. Les tombes, simples pierres jetées au hasard, sont couvertes de poteries brisées, suivant une antique coutume des Mozabites, dont l'origine est inconnue. Le triste cimetière, tout parsemé de débris! On dirait des ruines de tombes. Sous toutes ces pierres, des crapauds, très abondans dans ce lieu bas, chantent d'une voix plaintive; et cette musique de bêtes, dans ce champ de mort, ces pleurs bizarres des petits crapauds chanteurs ajoutent à notre mélancolie.

Ghardaïa, 29 Septembre.

A Ghardaïa, où, sur la recommandation du général Swiney, nous sommes gracieusement hébergés par le colonel Didier, com-

mandant supérieur du Cercle, le temps se passe à préparer notre expédition. Ce ne serait pas une petite tâche, si le colonel ne m'avait épargné de traiter directement avec les Arabes, toujours prêts à voler un voyageur inexpérimenté. Lui-même choisit le guide qui nous conduira à Ouargla, loue quelques chameaux et attache à notre personne un cavalier du bureau arabe en qualité d'interprète. Enfin il met le comble à ses bontés en nous faisant délivrer des vivres par l'administration et en nous prêtant ses propres cantines et sa tente, plus spacieuse que la nôtre.

Chaque jour, quand la fraîcheur crépusculaire descend sur la vallée, nous nous exerçons à monter à chameau. Ce n'est chose ni facile, ni agréable; rien de plus fatigant que le balancement saccadé de la grande bête qui en une heure vous rompt les os. Mais comment se passer de cette désagréable monture? Outre que les chevaux et les mulets s'épuisent dans les sables, où ils enfoncent et trébuchent continuellement, il leur faut chaque soir une ration d'eau que nous ne pourrions leur fournir, alors que les puits sont parfois distans de cinq ou six journées de marche.

Les Arabes distinguent deux sortes de chameaux : le *djemel* ou chameau de charge, le seul que l'on voie dans le Nord, et le *mehari* ou chameau de selle, d'origine targuie et fils du désert.

Le chameau de bât, le djemel, est sans contredit une des créatures les plus disgracieuses de ce bas monde. Avec ses côtes pelées, d'où pendent lamentablement quelques touffes de toison laineuse, sa répugnante saleté, son odeur fétide, son éternel dandinement d'oie, sa bosse de graisse qui oscille tantôt à droite, tantôt à gauche, son long cou sinueux dont il ne sait que faire, sa tête trop petite, ses yeux trop gros, il a la démarche solennelle d'un notaire et la stupéfiante suffisance d'un imbécile. Ajoutez qu'il est inconcevablement bête, entêté, désobéissant, peureux et glouton. Voulez-vous aller à gauche? il préfère la droite, sans raisons. Lui cédez-vous? il reviendra à gauche, incapable toujours de suivre le droit chemin. Avec cela grognon et pleurard, pleurant quand on le charge, pleurant quand on le décharge, pleurant quand on ne lui fait rien, et fantaisiste, d'une fantaisie baroque et horripilante, et capricieux, comme s'il se croyait une jolie bête. Avec de pareils êtres, il n'y a qu'un argument : la matraque; et son dos pelé et déchiré est comme un écriteau infamant qui proclame son entêtement et sa sottise.

Quelle différence avec leurs cousins, les nobles et fiers *meha-*

ras! Le mehari ou chameau de selle, qu'on ne voit qu'au désert, est vraiment une belle bête. Chez lui, les lourdes formes du *djemel* se sont amincies, assouplies. *Le mehari est au djemel ce que le noble est au serviteur,* dit un proverbe arabe. Il a la taille svelte, les jambes grêles, la bosse petite, la tête sèche, de beaux yeux noirs, les oreilles élégantes de la gazelle, le ventre évidé du sloughi, l'encolure souple de l'autruche. Son pelage surtout est admirable à voir, blanc de neige ou café au lait, avec un poil aussi fin que celui de la gerboise. Même blessé, il ne beugle pas, qualité précieuse chez un animal de combat; il ne risque pas, comme son congénère, de déceler par ses cris les embuscades.

La robustesse de ces animaux est singulière. Du lever au coucher du soleil, dans les chemins les plus impraticables, ils font plus de 100 kilomètres et soutiennent une pareille course pendant plusieurs jours. Comme nourriture, un peu de drinn, brouté dans les sables au hasard de la marche, leur suffit. Mais ce qui les rend surtout précieux au désert, c'est leur endurance à la soif. Ils peuvent, malgré l'atroce température, se passer d'eau pendant plus d'une semaine. Les nôtres sont restés six jours sans boire et n'en paraissaient pas incommodés.

Autant les meharis sont agréables à voir, autant ils sont désagréables à monter. Cette *équitation* est fort mal connue; très peu d'officiers se sont astreints sérieusement à l'essayer. Rien de plus incommode que la selle, d'origine targuie, que les Arabes appellent *rahla;* c'est une simple pièce de bois, creusée comme une assiette, avec un dossier en forme de triangle qui monte jusqu'au milieu du dos et, en place de pommeau, une petite croix de bois, qu'on ne peut même pas toucher tant elle est fragile. Installé sur ce siège très dur, le cavalier pose les pieds sur le cou de la bête, qu'il faut tenir relevé au moyen d'une corde passée dans la narine droite. Les pieds doivent être nus; le mehari ne supporterait pas la pression d'une bottine.

On dit communément que la marche du chameau, du *vaisseau de la terre* comme l'appellent les Arabes, donne le mal de mer. C'est une erreur : on n'éprouve de malaise qu'en *bassour*, c'est-à-dire dans le palanquin dont se servent les femmes. Le mehari a un mouvement naturel d'amble, qui ne produit, au pas, qu'un léger tangage; la plus grande fatigue vient du frottement sur la selle de bois et du manque de point d'appui pour les jambes sur le cou de l'animal qui se dérobe incessamment. Quand il trotte, au con-

traire, la jambe tendue et sans jamais plier le genou, la course est très fatigante. Au galop, c'est intolérable; les foulées de la bête atteignent jusqu'à vingt mètres.

Telles seront nos montures pour plusieurs semaines. A l'essai, nous n'en sommes guère enthousiastes et nous revenons chaque soir de nos exercices brisés et moulus, malgré la double ceinture qui nous soutient la taille et les aisselles et nous empêche de plier sous la fatigue. C'est qu'il faut prendre garde à ne pas s'oublier un instant; un saut de trois mètres sur les cailloux du désert est toujours dangereux et il ne manque pas d'exemples de cavaliers qui se sont tués, en se laissant choir, dans une marche de nuit, assoupis par l'épuisement et le pas balancé des chameaux.

Le marché de Ghardaïa. Sur la place entourée de colonnades et inondée de lumière, des caravanes, venues de tous les coins de l'horizon, déballent les richesses de tous les peuples de l'Afrique, étalées au hasard sur le sol, parmi les chameaux accroupis: tapis du M'zab avec leurs rayures géométriques, tapis du Djebel-Amour aux laines éclatantes, faïences vertes du Mohgreb, tellis de dattes d'Ouargla ou de Ghadamès, harnachemens touareg en cuir rouge et vert, haïks de soie de Tripoli, gommes, résines, poudre d'or et plumes d'autruche du lointain Soudan, forment des amoncellemens, des masses aux vives couleurs, cependant que circule tout autour une foule grouillante, qui fait sous le soleil des jeux variés de lumière et d'ombre. Nous passons des heures sur cette place, trouée éblouissante dans la sombre ville; nous interrogeons les marchands et les caravaniers, les esclaves noirs qui viennent de si loin qu'ils ne savent plus le nom de leur pays; et notre imagination rôde avec nos yeux de marchandises en marchandises, évoquant les mystérieuses régions d'où toutes ces richesses viennent et dont longuement nous rêvons.

III

Majoresque cadunt de montibus umbræ.

1er Octobre.

Au soir doré, nous quittons le bordj de Ghardaïa. Le colonel Didier, qui a eu l'amabilité de régler lui-même tous les détails de l'expédition, a décidé que la première étape serait très courte.

C'est toujours ainsi qu'on procède pour les départs de caravanes; jamais, le premier jour, les charges ne sont bien équilibrées; des hommes, qui ne sont pas prêts au dernier moment, restent en arrière; la première halte est ainsi un point de ralliement pour le départ définitif. Et puis, il faut nous habituer à nos étranges montures, à leur balancement saccadé, si fatigant. Nous planterons ce soir notre tente à deux lieues seulement de Ghardaïa, dans la vallée de l'Oued-M'zab, au barrage d'El-Ateuf, qui n'arrête en cette saison que la rivière des sables.

Notre troupe se compose de quatre Arabes : le guide, ses deux serviteurs nègres, qui font l'office de *sokhrars* ou conducteurs de chameaux, enfin Abdallah, cavalier du bureau arabe de Ghardaïa, qui nous servira tant bien que mal d'interprète. Le guide, des Chambâa Bou-Rouba d'Ouargla, est un grand Arabe sec et osseux, brûlé, tanné par le soleil et le vent, les yeux petits et chassieux, la barbe rare, une vraie figure de brigand, solennel et taciturne comme tous les Sahariens, mais si obligeant, d'une prévenance si pleine de dignité que je regrette d'avoir oublié le nom de ce compagnon de quelques jours. Nous avons deux meharas couleur de sable, une chamelle blanche pour le bassour et quatre chameaux de bât, au poil brun et laineux, entre lesquels tous nos bagages sont répartis : une tente, une malle d'effets et de linge, deux cantines, de la vaisselle de fer, une cage à poules, des tonnelets et des outres de peau de bouc, appelées *guerba*, gonflées et suintantes d'eau. Quant à Abdallah, il a voulu à toute force emmener avec lui son cheval, le vaillant Messaoud, qui part audacieux, la tête haute, avec sa selle de cuir rouge et ses étriers d'acier ciselé.

Allègrement nous descendons la vallée de l'Oued-M'zab sur le tapis feutré des sables. On marche vite dans l'entrain du départ. Et puis le sol ne porte pas une plante, pas une herbe, et les chameaux ne s'arrêtent pas à chaque instant, comme ils font d'ordinaire, pour brouter. Quelques noirs nous croisent, qui vont travailler à l'oasis dans la fraîcheur du soir et aussi quelques marchands mozabites, lourds et épais, montés sur leurs petits ânes, et qui nous envoient gravement leur *salam*.

A la porte de Beni-Isguen, le caïd vient nous saluer, puis la marche se poursuit dans la douceur lumineuse et la paix du jour finissant. Au tournant de la vallée, nous embrassons d'un dernier regard ce merveilleux pays du M'zab que nous quittons

pour un mois : Ghardaïa, avec ses minarets pointus, Beni-Isguen, étagée sur les pentes du plateau devant le rideau de palmiers de son oasis, Mellika dans l'enfoncement du vallon et, en haut, sur le plateau même, Bou-Noura, la brillante, le *père de la lumière*, dont les maisons badigeonnées de chaux vive étincellent encore aux derniers rayons du jour, tandis que sur la vallée s'allongent les ombres grandissantes des montagnes.

A un second tournant, les quatre villes disparaissent et en avant de nous s'estompe confusément dans la brume du soir El-Ateuf, la dernière des cités confédérées, un peu mélancolique dans ce coin solitaire de la vallée, qui se prolonge droite, interminable, sans fond, vers Ouargla et le pays des Grandes Dunes. La nuit est tout à fait tombée. Des voiles bleuâtres enveloppent la campagne, mettant aux choses le charme des lignes moelleuses et indécises. Elle n'est pas noire, l'admirable nuit d'Afrique, mais bleue, transparente, lumineuse comme le jour, sous le ciel laiteux où tremblent les étoiles. On dirait que des espaces tombe un jour bleu, un jour étrange d'avant la création du soleil.

Aux abords des villes du désert, c'est l'heure où la vie, assommée sous la chaleur du jour, se réveille et s'anime. Les esclaves noirs vont travailler à l'oasis, dont les palmes foncées se silhouettent sur le fond clair du firmament, derrière la cascade de cubes de pierre qui est la ville. Les femmes, drapées en statues antiques, sortent de leurs demeures et, sculpturales, une cruche sur la tête, se rendent vers les puits, tandis que les enfans jouent sur le sable fin et comme fluide de la vallée. De toutes parts les pâtres ramènent les troupeaux de chèvres à l'abreuvoir, en chantant de rauques chansons qui roulent dans les échos du soir; et les chèvres, en masses noires, en taches mobiles d'encre, se pressent autour du puits sur la poussière humide. De la ville des fumées montent dans le ciel, toutes droites. Moutons et chèvres bêlent; les chameaux grognent sourdement, les chiens hurlent aux étoiles, au loin glapissent les chacals, miaulent les hyènes. Et par-dessus ce paysage biblique roule comme un accompagnement le grincement des poulies des puits, un grincement lent et prolongé, continu, qui évoque l'idée de l'eau qui monte, qui coule sans relâche dans les petits canaux et dont la pensée seule rafraîchit délicieusement.

On ne s'arrête pas. Avec la hâte silencieuse des soirs d'étape, nous avançons à grands pas vers des amoncellemens de sables bleus de lune et qui sont le barrage où nous allons camper. Bientôt nous sommes dans ces dunes perfides, où le cheval enfonce à mi-jambe, où les chameaux perdent pied sur le sol qui se dérobe. Des nuages sombres ont envahi le ciel, faisant la nuit plus obscure; le vent du Nord s'élève, soufflant par rafales, glacé. Et voilà que nous ne voyons plus El-Ateuf, ni le barrage, et que nous marchons au hasard, glissant, trébuchant, en longue file échelonnée, jusqu'à ce que, de l'autre côté des dunes, nous retrouvions le terrain plat, nivelé par les eaux de l'année précédente et où nous campons.

Toute la nuit le vent *veille*, et sa grande plainte triste est un peu inquiétante au seuil de ces solitudes sans bornes où l'on se sent abandonné. Sous la petite maison de toile, si légère, si fragile et qui bat furieusement, on dort mal, avec la crainte obsédante de voir les rafales balayer la frêle demeure et de rester sans abri dans les souffles glacés, sous le regard froid des étoiles. Le sable tambourine sur la tente, les chameaux, sous la bourrasque, grognent, et de temps en temps des bouffées brusques de vent apportent les glapissemens lointains des chacals, suiveurs de caravanes, qui semblent des chiens pleurant à la mort. Et puis, pour nous qui ne sommes pas habitués encore aux gens de ces pays, il y a ces hommes à figures sinistres qui nous entourent et entre les mains de qui nous sommes...

2 Octobre.

Au matin, le vent est tombé et nous nous éveillons dans l'air limpide et ensoleillé. Le désert a repris ses aspects coutumiers, la splendeur rosée de ses sables, sa paix et son silence.

Nous commençons notre marche régulière. Le départ aura lieu chaque matin au lever du soleil et la marche se continuera, sauf une courte halte vers midi, sans interruption jusqu'à l'étape fixée, où nous arriverons plus ou moins tard dans la soirée, suivant la distance. Mauvais début aujourd'hui : l'étape sera longue et nous n'atteindrons, paraît-il, le puits de Zelfana que longtemps après le soleil couché.

Suivant l'habitude des Sahariens, pour qui le temps ne compte pas, on perd une heure avant de se mettre en marche. Tous les

matins, nous les aurons, ces retards irritans. D'abord l'escorte prend le café : un Arabe qui se respecte ne travaille pas auparavant. Puis, pour replier la tente, on se dispute : Abdallah refuse d'y aider sous prétexte qu'il est cavalier d'escorte et interprète, et je dois l'y forcer. Alors commence, dans une inexprimable confusion, le chargement des chameaux. Quelles bêtes irritantes et inintelligentes et criardes! Avec cela, les hommes ne sont pas moins irritans que les bêtes : insoucians, indifférens à la valeur du temps, ils procèdent, avec une activité brouillonne et bruyante, à des chargemens mal combinés; certaines bêtes sont écrasées sous le poids, d'autres n'ont rien à porter. Il faut tout recommencer. Et puis, les charges sont mal équilibrées : à la première fantaisie des chameaux (et on ne sait pas à quel point ces animaux d'aspect placide sont fantaisistes), à leur première fringale de galop, voilà les charges par terre.

Enfin nous sommes en route, sous le soleil déjà brûlant. Nous descendons la vallée de l'Oued-M'zab; les sables épais poudroient au loin, entre les collines rocheuses qui supportent le plateau de la Chebka. Elles sont exquises à regarder à cette heure matinale, ces collines toutes baignées de chaude lumière, avec leurs découpages d'ombres violettes, nues sous leur manteau de pierre, décharnées, déchiquetées, étalant au plein jour leur squelette d'or pur.

A un moment, nous quittons la vallée, qui fait un détour inutile vers le Nord; par un étroit vallon, en grimpant sur des éboulis de pierres et de sable, nous atteignons la surface du plateau.

Ici l'aspect change, et c'est une nouvelle révélation du désert dans l'infinie variété de sa monotonie. Le plateau étale jusqu'à l'horizon, singulièrement reculé dans la transparence de l'atmosphère sèche, la perspective horizontale de son immense platitude. La vallée a complètement disparu entre les deux rampes qui la limitent et dont les bords plats semblent se continuer au même niveau sans interruption; on n'en soupçonnerait pas l'existence si proche. Le sol, formé d'une fine poussière pailletée d'argent, étincelle. Cette poussière est le résultat de la décomposition des assises de grès sous le continuel balayage du vent; elle se soulève en petits nuages qu'on voit venir de loin, de très loin. A perte de vue, la chaude couleur de la terre jaune éclate, dure aux yeux, sous le ciel intensément bleu, plaquée çà et là de taches d'un

étrange vert bleu qui sont une plante du pays, une sorte de chardon sauvage, au rauque nom arabe, et vers lequel se tendent les grosses lèvres des chameaux. A part ces plantes minuscules, il n'y a rien. C'est le désert tel qu'on se le figure : un grand cercle tout plat, uni, immense, étonnamment profond, nettement circulaire, vide et sonore, et dont les lointains tremblent de chaleur et de mirage.

Vers le milieu du jour, à l'heure où la marche se ralentit sous la torpeur accablante de l'atmosphère et où les bêtes épuisées trébuchent dans les sables qui croulent, un arbre apparaît à nos yeux surpris. De loin on le voyait, on le guettait, on l'espérait, on l'appelait; nous nous sentions attirés par son ombre. Oh ! le pauvre arbre, le pauvre petit arbre, si chétif, si malingre, dans l'attente éternelle de l'eau qui ne vient pas et qu'il ne peut comme nous aller chercher! C'est une sorte de tamaris, à peine plus haut qu'un homme, et il faut se serrer pour se mettre tous à son ombre, trouée de coulées lumineuses. Tandis que nous déjeunons, les chameaux broutent les chardons et autour de nous fourmille et grouille l'infime vie animale attirée par cet arbre : fourmis rouge de feu, coléoptères de bronze, scarabées d'or, mouches bleues, lézards d'émeraude, tout ce monde animé, bruyant, plein d'étincellemens brusques et de rapides éclairs d'argent.

On repart plus alourdi sur la vaste plaine engourdie et silencieuse. Quelque temps un oiseau, mobile tache noire du ciel et des sables, nous suit en voletant avec de petits cris plaintifs; puis il pique droit vers le Sud et s'évanouit dans l'air vide.

Plus la journée s'avance, plus la marche se ralentit, plus la caravane s'allonge et s'égrène en long chapelet ondulant. En tête, le guide, juché sur son haut mehari, scrute l'horizon et détermine la route à suivre, en cherchant les traces rares et indécises qu'à force de siècles et peut-être de millénaires les caravanes ont laissées. Les chameaux suivent, en file zigzagante, s'écartant sans cesse pour cueillir les chardons qu'ils choisissent suivant de singulières raisons de bêtes, ou se rapprochant pour se gratter le museau sur la croupe rugueuse de leurs frères. On ne va pas vite à ce train-là : moins d'une lieue à l'heure, malgré les coups de matraque et les continuels *houch! houch!* des sokhrars qui, courant de côté et d'autre et trébuchant dans les sables, poussent les re-

tardataires et ramènent les égarés; parfois ils s'arrêtent, font agenouiller à grands coups dans les genoux une bête hurlante, pour sangler plus solidement une charge qui branle. La chamelle du bassour, plus encombrée, marche plus lentement, large et haute, portant avec un balancement majestueux le baroque édifice où le soleil met de vifs éclats rouges. Et je suis tout en arrière avec Abdallah, dont le cheval se traîne péniblement sur le sable qui enfonce. J'essaye d'obtenir quelques renseignemens sur le pays, mais en vain; ces Arabes sont indifférens à tout et passent devant la nature comme endormis dans le bercement monotone de la caravane.

De temps à autre, fatigué du mouvement saccadé de la dure elle de bois, je descends, laissant mon mehari aller à l'aventure comme une épave à la dérive et seul, livré à l'admiration concentrée et un peu assoupie de cette nature si belle en sa sauvage désolation, je suis de loin la caravane, cherchant des plantes, cherchant les petits animaux du désert.

Au loin deux hautes silhouettes d'hommes montés sur des chameaux apparaissent, gigantesques sur les infinies perspectives plates. On s'interpelle de loin, en arrêt, par prudence; puis, toute crainte dissipée, on s'aborde. Ce sont deux Châamba Bou-Rouba d'Ouargla qui se rendent à Ghardaïa. Et nous restons quelques instans avec eux, heureux de voir des hommes, échangeant ces salutations et ces souhaits qui, dans la langue imagée du désert, semblent des bénédictions.

Tout à coup, sans qu'on pût s'en douter dans l'horizontalité du plateau, nous voilà sur le bord d'une de ces vallées desséchées des fleuves quaternaires, qui dorment depuis quelque cent mille ans sous l'étouffant manteau des sables. Toutes les mêmes, ces vallées, dans leur splendeur de cadavres ensoleillés : des parois de roches disposées en assises régulières, comme des ruines de constructions très anciennes qui seraient demeurées là, conservées dans la chaude atmosphère et sous l'ouate des poussières. Ces murailles ont d'admirables teintes adoucies et indéfinissables, sous le soleil qui les frappe obliquement : gris de perle, jaunes orangés, roses passant au blanc, avec, derrière chaque cassure, de petites ombres colorées, bleues ou violettes, aux reflets irisés. Le vent a fait couler du plateau de longues traînées de sable, par où l'on descend. Et en bas c'est le fleuve des sables crus, ondulés, moutonnans comme des vagues d'or figées, sur lesquelles ruis-

selle la claire lumière et qui s'allongent lourdement en coulée blonde vers les lointains.

Comment s'appelle-t-il, cet oued mort qui roule vers des horizons indéterminés des flots stériles ? Abdallah ni le guide n'en savent rien. « On ne sait plus. Cela n'a pas de nom. C'est le Grand Désert. »

Dans un coin, où quelques tiges de drinn ont poussé, trois chameaux broutent et nous regardent longuement, longuement avec des yeux mélancoliquement joyeux. D'où viennent-ils ces chameaux ? Que font-ils ici dans l'étendue immense, sans gardiens ? Et ils passent, comme ces tableaux du désert, ces choses qui intriguent, qu'on ignorera toujours et qu'on ne reverra jamais.

Et puis l'immense plateau recommence morne et ensoleillé. Maintenant les sables disparaissent peu à peu, le sol rocheux transparaît, tout gris, des cailloux arrondis comme les galets des plages parsèment l'étendue entre les plantes d'un bleu vert. Sur ce sol plus ferme on se hâte vers l'étape et vers l'eau.

A l'horizon mouvant, la silhouette agrandie d'un Arabe se découpe au-dessus de la moutonnante surface d'un troupeau. L'impression est saisissante ; les rencontres sont si rares au désert. Mais quelle occasion de manger un peu de viande fraîche ! Aussi, tandis que la caravane continue de serpenter à l'infini de la plaine, nous nous dirigeons, Abdallah et moi, lui sur son cheval, moi sur mon mehari, vers les moutons aperçus. Une fois là, il faut descendre, s'asseoir au pied du mur vivant des bêtes, échanger des salamaleks sans nombre et prendre des détours infinis avant d'aborder le sujet qui nous occupe. L'homme demande deux piastres ou dix francs. Après une demi-heure de pourparlers, tantôt retors et doucereux, tantôt bruyans, on tombe enfin d'accord pour une piastre, un bel écu qui rougeoie au soleil déclinant. Et sur-le-champ le mouton est saisi, ficelé des quatre pattes, attaché à la croupe du chameau qu'Abdallah monte maintenant. C'est qu'il saura mieux que moi trotter sur la bête secouante, que nous nous sommes attardés et que nous pourrions nous perdre.

A cette heure lumineuse et limpide du soir, la caravane paraît loin, très loin, perdue dans l'étendue vague, désignée seulement à nos yeux par la tache rouge du bassour. C'est notre phare et

nous nous hâtons, crainte de le perdre de vue et de rester égarés dans ce pays sans routes. Mais nous avons beau trotter sur les cailloux sonores, nous n'approchons pas, tant l'horizon est reculé, tant les lointains se déroulent immenses.

Sur notre droite, à quelques centaines de mètres, deux gazelles s'ébattent, si légères qu'elles semblent voler. « Veux-tu chasser la gazelle? » me demande Abdallah, les yeux brillans, ses instincts endormis de sauvage subitement réveillés et faisant craquer son faux vernis de demi-civilisé. Oh! oui! je veux bien courir dans le vent à la suite des petites bêtes rapides. Et nous galopons; les gazelles à notre vue s'enfuient, bondissent avec des sauts immenses où elles restent longtemps en l'air, leurs mignonnes jambes faisant, quand elles se posent, jaillir des cailloux et des étincelles. Elles nous gagnent de vitesse; nous nous arrêtons; Abdallah épaule son fusil à pierre, fait feu et les manque. Au fond je suis ravi; elles sont si gracieuses, les gentilles bêtes, si heureuses dans les grands espaces libres! Et nous nous hâtons de nouveau vers la caravane qui s'embrume dans le soir.

Cette fois, il faut se presser. Le ballon rougi du soleil est descendu sous l'horizon circulaire. La nuit tombe ici en quelques minutes. Tout va être noir, et nous nous perdrons dans l'espace sans bornes, où il n'y a pas de chemins tracés. Aux côtés du mehari, qui fait des enjambées apocalyptiques, je trotte, je trotte, dans la crainte délicieuse de nous trouver égarés.

Encore un arrêt. C'est l'heure du Mohgreb. Abdallah descend de chameau, s'accroupit, moitié agenouillé, et chante, en traînante mélopée, la mélancolique prière musulmane *La Allah ilah Allah, la Allah ilah Allah...* Dans la paix silencieuse de la nature, sous les premières étoiles qui versent leur sérénité douce, le spectacle est imposant, de cet homme à genoux devant l'immensité, tandis que le chameau découpe, sur le ciel de braise, ses contours noirs, grandis, informes, monstrueux.

La nuit est tout à fait venue quand la marche reprend. La caravane est invisible, et nous piquons droit dans la direction où nous la voyions tout à l'heure. Un peu inquiets, nous poussons des cris, qui résonnent dans l'air sonore. Mais rien ne répond. Heureusement nous avons nos bêtes, à l'instinct si sûr de bêtes des déserts.

Nous galopons toujours. Le sol s'est abaissé insensiblement. Nous voici au fond d'un oued, parmi de petites dunes crou-

lantes, où la marche est atroce, dans l'obscurité qui nous noie.

Tout à coup un feu d'herbes fumeuses rougeoie, loin devant nous. Sans doute un signal. Je réponds, pour rassurer, par un coup de revolver.

Enfin, nous sommes arrivés, éreintés, moulus. Depuis onze heures nous sommes en selle et depuis une heure nous galopons dans d'indescriptibles chemins. L'équitation à l'arabe, avec une selle trop haute, trop étroite et où l'on est à peine assis, des étriers trop courts et attachés trop en arrière, et qui font douloureusement plier le genou, est une torture.

Nous trouvons de la société à Zelfana où il y a une petite maison, abri des caravanes errantes. Les puits sont toujours, dans les régions un peu fréquentées du désert, des lieux de réunion. Quelques bergers accroupis ont des têtes de bandits. Le vieux surtout, qui garde le caravansérail, est hideux ; sa peau, rôtie de soleil, se laisse voir à travers les déchirures de son manteau ; son visage est ridé, tanné, terreux, sa bouche gluante, ses yeux coulans et des essaims de mouches lui pendent aux cils et aux coins des lèvres. Il me prend pour un *thoubib*, c'est-à-dire un médecin, et me demande de lui guérir les yeux. Mais que faire avec des gens qui ne se lavent jamais, qui, pour leur prière, exagérant un précepte de Mahomet, se baignent le visage de poussière, et chez qui l'ophthalmie et la conjonctivite sont à l'état chronique? Pourtant quelques gouttes de sulfate de zinc le soulagent et il me bénit longuement avec des gestes solennels et des discours auxquels je ne comprends rien.

Cependant nos gens ont égorgé et dépouillé le mouton et le font cuire tout entier, un bâton passé au travers du corps, audessus du feu. C'est délicieux de tirer sur cette chair grillée, dans la fraîcheur du soir, devant cette auberge de brigands fantastiquement éclairée par notre foyer, en face des grands espaces où ondule à cette heure la mer des ombres.

Et l'on se couche, appesanti de fatigue, entre les murs où rôdent les araignées et où grouillent les mille-pattes et les tarentules.

3 Octobre.

Le grincement de la poulie du puits me réveille. Les Arabes tirent de l'eau pour abreuver les bêtes et remplir les tonnelets et les outres ; car à l'étape de ce soir nous n'aurons pas d'eau. On

dirait que les chameaux s'en doutent ; serrés autour de l'abreuvoir, bassin de galets non maçonné, d'où l'eau suinte et vient humecter le sable qui l'absorbe en un instant, ils boivent avidement goulûment, bruyamment.

Zelfana est dans le lit de l'Oued-M'zab qui coule souterrainement sous les dunes que nous avons traversées hier soir. Mais nous allons encore quitter cet oued, qui fait trop de détours, comme peu pressé d'arriver dans les grandes régions de sable où il se perd.

Nous remontons sur le plateau. Encore un spectacle nouveau. La plaine sablonneuse s'étend à perte de vue, vaste nappe blonde, que pique çà et là le vert frais du *drinn*, qui est une sorte d'alfa et qui ressemble aux joncs de nos marécages.

Elle est bien fatigante, la marche dans ce sable, qui est à la fois croulant et glissant, et où les chameaux très friands de drinn sont difficiles à diriger et s'écartent constamment pour en cueillir quelques tiges du bout de leurs grosses lèvres charnues. Elle est un peu dangereuse aussi, car ce sable est la demeure des *lefâa* ou vipères à cornes, dont la morsure ne se guérit point.

Justement nous en apercevons une, de ces vipères à cornes, qui dormait engourdie dans le sable chaud et que le pas d'un chameau a fait lever. Les yeux injectés de sang, elle dresse furieusement sa petite tête surmontée de deux cornes ; de sa gueule ouverte coule une bave visqueuse. Un des sokhrars l'abat d'un coup de matraque et nous pouvons admirer sans crainte la méchante bête, si belle en son manteau d'or parsemé de taches d'argent.

Vers midi, on fait halte dans le lit d'un oued desséché où quelques buissons de tamaris plongent leurs racines dans l'eau souterraine. Qu'il fait bon, dans la pesante chaleur et l'éblouissant rayonnement des sables, de s'étendre à l'ombre sur le moelleux tapis où l'on enfonce comme en des coussins !

Tout l'après-midi étouffant, nous cheminons à nouveau sur le plateau sans limites. Et cette fois sous le ciel assombri et presque noir, c'est un océan figé de galets noirâtres, dont les cassures ont de bleus reflets métalliques. Une ligne, qui court droite, interminable, jusqu'au ciel lointain, coupe la plaine, tronçon de la future grande route d'Ouargla ; le sol, sur une largeur uniforme, a été simplement aplani et débarrassé de ses pierres, qui

forment de chaque côté de petites murailles où chantent les lézards. Partout ailleurs, le cercle infini, monotone, désespérant, dont les lignes nettes, implacables, sont dures à l'œil dans l'absolue transparence de l'air, et dont l'éclat noir, étrangement triste, évoque à l'esprit quelque fantastique paysage des temps à venir où, dans la demi-nuit des mondes éteints, le soleil assombri ne jettera plus que des lueurs grises sur le cadavre de la terre morte, glacée et raidie. C'est la Hammada, l'immense *Hammada noire*, qui étale interminablement ses champs de pierres, loin, très loin, par delà les horizons, vers l'extrême Sud mystérieux. Tout cela rayonne et étincelle de sombres éclats, sous le ciel de plomb qui semble peser lourdement sur la terre, dans l'accablante chaleur qui durcit tout, qui crevasse le sol et fait éclater les pierres. Oh ! la pesante journée d'été tardif, la plus dure que nous ayons encore supportée, où l'on somnole, les yeux mi-clos, les jambes vacillantes, la gorge desséchée, les membres brûlés et endoloris, dans une lourde torpeur, à travers l'atmosphère immobile et irrespirable, au monotone balancement des chameaux !

Dans l'engourdissement où nous sommes tombés nous ne voyons plus rien qu'un grand étincellement vide, où tremblent, où dansent les lointains. Subitement un cri nous réveille et nous sursautons. C'est le cri magique : *El-Bahr!* l'eau ! De l'eau en effet, un étang morne allongé sur les platitudes, reflétant le ciel noir, noir lui aussi comme une coulée d'encre. Quelques palmiers, palpitant dans la chaleur, dessinent dans cette eau leur confuse et indécise image renversée. Et je pars en avant, ébloui, l'œil fixe, la soif plus cuisante, dans une fièvre impatiente d'atteindre le premier cette masse mouvante, fluide, vivante, si douce à voir dans la rigidité des choses desséchées qui nous entourent.

Abdallah me rappelle ; je ne me retourne même point et je continue. Mais l'eau semble s'éloigner à mesure que j'avance ; les contours de la mare, les lignes des arbres s'amollissent, se changent insensiblement en ombres vagues, en nuées du ciel pâle, et l'apparition, de plus en plus transparente et imprécise, s'évapore dans l'air, s'évanouit dans le néant du vide. J'ai compris : hélas! c'est le mirage, le mirage décevant, qui fait l'air plus brûlant et la soif plus dévorante.

C'est avec bonheur que nous regardons aujourd'hui le soleil

descendre pas à pas du haut du ciel vers l'horizon qui peu à peu rougeoie. Ce coucher du soleil est un des plus beaux que j'aie vus, dans la solennelle majesté des grandes étendues du ciel et de la terre, dans l'absolu silence des choses, dont on a la sensation précise en entendant les pas sourds des chameaux, et dans la féerie des chaudes couleurs étalées par larges placages sur le ciel immense, que rien ne dérobe à la vue. L'horizon est une ligne prodigieusement noire sur les fonds rouges vifs et se découpe avec la netteté d'un bord de brasier. Plus haut les rouges passent aux cuivres, aux orangés, aux jaunes d'or, aux verts mordorés, aux verts pâlis, si pâles et si profonds, où les étoiles s'essayent à briller toutes blanches ; et rapidement ces verts pâles envahissent, noient dans leur teinte phosphorescente tout l'horizon du Couchant ; les étoiles s'allument plus nombreuses et plus brillantes, tandis que la terre s'étend plus noire, endormie maintenant, et que la chaleur sort du sol et monte vers l'espace en bouffées étouffantes.

A un moment, le guide, qui scrute du regard l'obscurité transparente de la nuit, nous arrête. Il y a là une petite pyramide de galets, haute d'un demi-mètre. C'est El-Oucif, notre lieu d'étape pour ce soir. Cette pyramide a été élevée sur le cadavre d'un nègre, mort jadis ici de chaleur et de soif, par une journée comme celle d'aujourd'hui, dans ce désert de pierres, essayant peut-être d'atteindre le lac fantastique que je voyais tout à l'heure.

Et c'est là que nous campons, en ce lieu quelconque de l'étendue immense, à côté de ce mort dont l'âme sommeille sous ces cailloux surchauffés.

Nous absorbons des quantités énormes d'eau atrocement tiède, sentant la magnésie et qui ne désaltère point, et l'on s'étend dans les chaudes effluves de la terre.

4 Octobre.

Je m'habille en Arabe : haïk de soie transparente, burnous de laine d'une éblouissante blancheur, voiles flottans retenus autour de la tête par une corde en poils de chameaux, bottes de cuir rouge. Et, pour compléter ce tableau d'orientalisme, je monte Messaoud, avec sa haute selle et ses étriers de métal ajouré. On se sent conquérant, sur la fière et noble bête, à qui le sol dur a rendu toute sa force et toute sa fougue.

Ce costume arabe protège merveilleusement contre la chaleur du jour et le froid de la nuit ; il empêche surtout la brûlure de la

peau que les rayons cuisans du soleil mordent à travers la toile et le coutil de nos habits européens. Il est, il est vrai, bien lourd, bien gênant ; le cou plie sous le poids du burnous. Mais il est si beau, malgré les ridicules conserves noires préservatrices des ophthalmies, il est si beau dans sa couleur de neige, sous l'éclat du grand soleil !

Les chameaux de charge restent en arrière ; ils n'auront qu'à suivre la route jusqu'en un point que les sokhrars connaissent bien. Nous, nous partons en avant, avec le guide et Abdallah. L'étape sera très courte aujourd'hui ; et nous sommes impatiens de quitter le grand plateau noir, qui étincelle sombrement dans la chaleur du matin, et d'atteindre El-Houberat, où il y a un petit caravansérail.

Le voilà, ce petit édifice du désert, là-bas, très au-dessous de nous, au fond d'un cirque, au bord duquel nous nous arrêtons vers deux heures de l'après-midi, dans l'aveuglante lumière et la pesante chaleur. A l'abri de ces murs, nous attendrons nos bagages et nous passerons le restant du jour à nous reposer.

Le caravansérail est gardé par un vieillard, sa femme et son enfant, logés dans un gourbi, près d'un bosquet de palmiers et d'un puits dont l'eau est assez fraîche. Nous passons là quelques heures délicieuses. Pendant que nos hommes font leur interminable cuisine et prennent leur *khaoua*, étendus sur le tapis du bassour, nous nous intéressons à des choses infimes, qui prennent tant de valeur au cœur des solitudes. Le singulier jardin que nous visitons là, par un brûlant après-midi d'été, dans un cirque solitaire du plateau du M'zab ! La drôle de *visite de propriétaire* que nous fait faire le vieux aux vêtemens sordides, à la barbe inculte, aux yeux chassieux, et qui, d'une voix chantante, nous signale les beautés de son domaine dans une langue que nous ne comprenons pas ! Il est vraiment merveilleux, ce jardin, si vert, si animé par ses ruisselets chantans dans le pays mort. A l'ombre de quelques palmiers, des carrés de légumes découpent géométriquement le sol, séparés par des allées de galets rouges, soigneusement rapportés : des pois, des carottes, des haricots, des citrouilles, des courges, des concombres, des melons d'eau et, ô surprise si fraîche aux yeux et à l'âme ! dans une petite mare alimentée par l'eau du puits, du cresson, du cresson de fontaine, autour duquel tournoient des animalcules aquatiques.

Cependant je voudrais parcourir cet étrange cirque, régulier

comme une fosse et qui flambe sous le soleil. Je pars seul. Tout autour, les murailles perpendiculaires, régulièrement stratifiées, présentent toutes les teintes du rouge brique ; le fond est rouge aussi, sans micas étincelans, mat et brûlant. Sur cette terre d'oxydes métalliques, sur cette *terre de fer*, aucune plante, aucune herbe n'a poussé. Bientôt j'atteins les falaises du plateau environnant ; le petit édifice a presque disparu dans l'éblouissement de la lumière ; il est dans le lointain noyé de mirages ; des lignes de palmiers bordent là-bas une mare irréelle, et je ne distingue plus quels sont les palmiers du jardin du vieux et quels sont les jeux du mirage. Dans l'intense réverbération rouge, ma tête s'égare, mon esprit vacille et je me hâte de revenir pour ne point tomber.

Et le soir, au crépuscule, je m'amuse longtemps à voir abreuver les chameaux, au bruit de la poulie qui grince dans le silence de la nuit tombante.

5 Octobre.

Ce matin, cheminé de nouveau sur le plateau pierreux. Il est plus monotone que jamais ; pendant plusieurs heures, pas une aspérité, pas un oued, rien, rien que la platitude sans bornes, élargie sous le ciel, sombre, étincelante, environnée d'horizons tremblans. Le seul incident de la matinée est la rencontre d'un mulet mort, dont nos chameaux s'écartent d'instinct. Le climat sec du désert conserve merveilleusement ; il y a, paraît-il, un an que ce mulet est là et la peau est encore adhérente aux os, toute racornie et recroquevillée. C'est avec un serrement de cœur que je passe à côté de cette bête dévouée, qui est morte bravement dans son service et à qui on n'a pas rendu d'honneurs.

L'après-midi seulement, le paysage change. La masse puissante du plateau commence çà et là à se déchirer, préparant sa grande dislocation dans la région des hautes dunes. Alors on voit se creuser de solitaires vallons, de profonds lits de rivières qui vécurent jadis aux temps géologiques et qui maintenant sont mortes. Plus d'une fois je m'arrête, rêveur, au bord de ces oued desséchés, laissant devant moi filer la caravane. Je demeure longtemps, le cœur ému, les yeux gonflés, tout rempli de la tristesse de voir ce fleuve qui n'est plus rouler ses sables vers la mer des dunes qui les engloutira à jamais. Ah ! la lassitude

lourde de ces flots morts, entre les deux murailles aveuglantes de lumière où ils sont enfermés, superbes dans leur nudité farouche. Il me semble à des momens voir couler de l'eau; je l'aperçois moirée, tremblante, ridée au vent, diaprée d'ombres violettes, qui sont les ombres des petites vagues de sable, immobiles. L'éblouissement du jour, la réverbération, me donnent des hallucinations étranges. Mais bientôt je me reprends et je ne vois plus que les sables, dans leur immobilité, leur abandon et leur silence. Et je rejoins la caravane au galop, laissant là ce cadavre de rivière dans la majesté de son tombeau.

Le plateau se déchiquète de plus en plus; de larges perspectives s'ouvrent sur les bas-fonds de l'Oued-Myâ, où dort Ouargla dans sa dépression surchauffée. Le spectacle est merveilleux de ces amoncellemens de fauves poussières, de ces falaises irisées, de ces déchirures, de ces découpages d'ombres.

Une fois dans les dunes, la marche est épouvantable, surtout pour le cheval qui n'a pas les larges pieds des chameaux et qui enfonce à chaque pas. Et pourtant, au Sahara, les dunes sont moins désolées que les stériles plateaux; un peu d'eau dort sous les poussières et donne naissance à une rudimentaire végétation de *rtem* et de drinn, dont les touffes éparses sont broutées au passage par les chameaux.

Le soir, nous campons sur une vaste dune, très large et très aplatie. On l'appelle le Ghourd Mellala, et de là on domine d'immenses étendues de sables, tout rosés des derniers regards du soleil.

6 Octobre.

Nous n'avons plus qu'à descendre pendant quelques kilomètres pour être à Ouargla, où nous déjeunerons.

Debout avant le jour, nos hommes procèdent à leur toilette. Ces Arabes, si négligés et si sordides au désert, veulent faire une belle entrée dans la ville et ils sortent à l'envi des chechias écarlates, des cordes neuves en poils de chameau, des bottes de cuir, des haïks de soie et des burnous d'une blancheur de neige.

On lève le camp au soleil levant. Je conserverai de cette matinée merveilleuse, si lumineuse, si limpide, sous le clair soleil du matin, un éblouissant souvenir. C'est une rapide descente à

travers les dunes croulantes, avec de brusques échappées sur la plaine d'en bas.

Toujours des sables, des sables, des sables à perte de vue, immense désert d'or sous le ciel bleu. Messaoud, qui enfonce parfois à mi-jambe, se traîne péniblement et il me faut le laisser aller seul à notre suite et grimper sur le dos d'un chameau.

Ouargla! Là-bas, dans un bas-fond, entouré du chaos des dunes fauves, une plaine tout unie; de longues traînées de sel qui, comme de la neige, étincellent; une île de sombres palmiers moutonnans; un mur de terre séchée au-dessus de fossés d'eau fétide; un entassement de maisons, d'une laideur superbe sous la grande lumière et dominées par une haute tour. C'est là que nous descendons, nous enfonçant de plus en plus dans la fournaise qu'est ce bas-fond, où la chaleur qui tombe du ciel se double de la chaleur que renvoient les murailles de sable.

A l'entrée du lac desséché, que les Arabes appellent *chott*, un homme en manteau noir est assis, à côté de son cheval. C'est un cavalier du bureau arabe, que le lieutenant Boucherie envoie à notre rencontre pour nous saluer. Ensemble nous continuons notre route. La traversée du chott en plein midi est singulièrement pénible, sous le soleil brûlant, sur la terre brûlante, dans la réverbération des nappes de sel, au milieu des mirages. Nous allons vite, dans la hâte d'arriver. Puis ce sont les chemins de l'oasis, à l'ombre des dattiers, au bruit de l'eau courante; une porte monumentale, une inscription en l'honneur de Flatters, et enfin la place du bureau arabe, où le lieutenant Boucherie, qui nous attend, nous souhaite aimablement la bienvenue.

PAUL PRIVAT-DESCHANEL.

POÉSIE

AUBE MARINE

La barque est noire et la mer grise;

Et dans l'eau calme où dort la brise
Vénus, qui jette un vif éclair,
Semble une perle qui s'irise.

Quelle Cléopâtre de l'Air
A dans ta coupe, ô Mer profonde,
Laissé tomber ce joyau clair ?

Parfois un souffle agite l'onde
Et d'un léger balancement
Berce en son lit la gemme blonde...

Mais voici l'Aube ! — Lentement
Une lueur diffuse et pâle
Monte et blanchit le firmament ;

Tandis que sous le flot d'opale,
Au sein du gouffre, tout au fond,
S'éteint l'Étoile matinale,

Comme une perle qui se fond.

ANNONCIATIONS

I

Je possède un tableau d'un vieux maître inconnu
Qu'eût signé Martin Schœn ou le grand Albert Dure;
La couleur en est crue et la ligne un peu dure,
Mais c'est d'un art savant et pourtant ingénu.

Au milieu d'un jardin au feuillage ténu
On y voit, sur un fond de ciel et de verdure,
La Vierge agenouillée en une humble posture,
Pâle, et croisant les mains sous son col demi-nu.

Gabriel, nimbe au front, s'avance sur la mousse;
Il salue, et du bout de l'index et du pouce
Lui présente un beau lys au pistil éclatant;

Elle, les traits défaits, la prunelle hagarde,
Devant la blanche fleur que l'Archange lui tend
Frissonne d'épouvante et d'extase, et regarde...

II

Ainsi, quand l'Aube monte à l'horizon dormant,
Plus pâle que la Vierge, ô Terre, tu tressailles!
Premier baiser de l'Astre, ô claires fiançailles
De la glèbe féconde avec le firmament!

Mère auguste, déjà tu sens confusément
Sourdre le grain sacré qui germe en tes entrailles;
Et les feuilles des bois et l'herbe et les broussailles,
Tout palpite à la fois d'un long frémissement...

Le ciel s'ouvre. On dirait qu'un chœur lointain t'acclame,
Grave comme un cantique aux sons de l'orgue uni,
Tendre et voluptueux comme un épithalame;

Et tu vois resplendir vers l'Orient béni,
Telle une fleur céleste aux pétales de flamme,
L'Étoile du Matin, ce lys de l'Infini !

LE CROISSANT

Les pourpres du couchant étalaient leur magie ;
Un autre Phaéton, guidant le char du dieu,
Avait-il de nouveau mis l'horizon en feu,
Comme aux jours merveilleux de la Mythologie ?

Une tache de sang par la brume élargie
S'arrondissait, vermeille, et semblait le moyeu
De quelque roue énorme arrachée à l'essieu,
Et du sang des chevaux encor toute rougie.

Au-dessus de l'immense embrasement, plus haut
Que les débris épars du divin chariot,
Le Croissant dans l'azur courbait sa fine lame ;

Sans doute un des coursiers, dans l'abîme roulant,
Avait derrière lui de son sabot de flamme
Laissé tomber au ciel ce fer étincelant.

PAUL MUSURUS.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA LUTTE CONTRE L'ALCOOLISME

Une loi que l'on a pu qualifier de néfaste, de folle ou de « criminelle » a achevé, il y a vingt ans, de déchaîner sur notre pays le fléau de l'alcoolisme. Cette loi du 17 juillet 1880 a supprimé toute entrave à l'établissement des débits de boissons. Chacun est libre d'ouvrir, sur simple déclaration, café, cabaret, magasin de détail. Les résultats de cette liberté illimitée n'ont pas tardé à se faire sentir; les débits ont pullulé sur toute la surface du territoire. De 1850 à 1880, sous le régime de la réglementation, le nombre de ces établissemens avait peu varié. Il avait augmenté de 350 425 à 356 863, c'est-à-dire d'une manière insignifiante. A partir de 1880, l'essor devient prodigieux : en 1894, le nombre des débits atteint 451 000. Il est aujourd'hui bien près de 500 000. Dans certaines villes il a doublé. Il y avait, en France, antérieurement à la loi, un débit par 100 habitans. Il y en a maintenant un pour 84 environ ; et suivant les localités, cette proportion s'élève à 1 pour 66, ou davantage. Dans le département de l'Eure, qui est l'un des plus infestés, il y a un débit pour 11 habitans, c'est-à-dire un débit pour trois adultes mâles, pour trois électeurs. En d'autres termes, un électeur sur quatre passe sa vie à verser, d'un beau geste, de l'alcool aux trois autres.

L'alcoolisme a marché d'un mouvement parallèle. L'occasion

fait le larron : elle fait surtout le buveur. Le Français de 1850 consommait annuellement 1^{lit},46 d'eau-de-vie; en 1860, le taux s'élève à 2^{lit},27; en 1880 à 3^{lit},64; en 1895 à 4^{lit},07; en 1896 à 4^{lit},19.

Si l'on ajoute à l'alcool en nature, celui des boissons fermentées, plus ou moins naturelles, vins, cidres, bières, on arrive au total de 14 litres par tête. Le chiffre de M. Jacquet est 14^{lit},19; et, malgré les contestations, l'auteur le maintient comme exact. Il faudrait même le majorer pour tenir compte de la fraude. La consommation apparente taxée par l'administration ne représente qu'une partie de la consommation réelle. On peut évaluer à plus de deux millions d'hectolitres la quantité frauduleusement soustraite à l'impôt.

Si l'on veut se faire une idée de la quantité de poison qui coule ainsi annuellement dans les veines du buveur, il faut tenir compte des enfans, des femmes, des gens sobres dont la part vient grossir la sienne. Il faut noter aussi que 14 litres d'alcool représentent 35 litres d'eau-de-vie ou 140 litres de vin ou 200 litres de bière.

Quant à la nocivité de l'alcool elle est d'autant plus considérable que ce liquide est plus concentré : l'eau-de-vie est plus dangereuse que les boissons dites naturelles. Enfin, les alcools impurs ou mêlés d'essence, les liqueurs, les bitters, les absinthes possèdent une malfaisance spéciale qui vient s'ajouter à celle de l'alcool proprement dit.

Le fléau alcoolique s'est donc considérablement aggravé en France dans ces dernières années. Le Français boit maintenant plus d'alcool que les autres peuples. Nous tenons le record du monde dans ce match d'un nouveau genre. On disait jadis « boire comme un Suisse, » « boire comme un Polonais; » nous battons aujourd'hui le Suisse, nous battons le Polonais, et c'est à nous-mêmes que l'on peut maintenant appliquer le mot de l'Écriture : « Malheur à ceux qui sont des héros pour boire du vin! »

Il est une autre loi que les médecins et les hygiénistes ont pu déplorer, en se plaçant au seul point de vue de l'hygiène, et, peut-on dire, de la santé physique et morale de la race française. C'est la loi du 14 décembre 1875. Cette loi a complètement affranchi l'industrie des petits bouilleurs de cru, c'est-à-dire des propriétaires qui distillent les vins, marcs, cidres, prunes et cerises pro-

venant exclusivement de leur récolte. On admettait que ces propriétaires limiteraient leur production aux besoins de leur consommation personnelle, et se borneraient, selon la forte expression de M. Debove, à s'empoisonner d'alcool, eux et leur famille. Mais il n'en a rien été. Au lieu de distiller leurs seules récoltes, ils ont brûlé celles de leurs voisins; ils ont mis en œuvre toutes les matières qui pouvaient entrer dans leurs alambics; ils ont acheté des fruits, et quelquefois des graines et des racines. Ils ont, ainsi, jeté clandestinement, dans la circulation, affranchies de tous droits, et en concurrence déloyale aux eaux-de-vie de commerce, soumises à l'impôt, de grandes quantités d'alcools impurs, éminemment nuisibles à la santé publique. Et, par suite, les conséquences de cette législation de privilège se résument, outre une violation du principe démocratique d'égalité, dans l'extension de la fraude et dans le développement de l'alcoolisme. Le nombre de ces distillateurs occasionnels, de ces bouilleurs de cru affranchis, n'a pas tardé à s'élever de plus en plus. Ils étaient 150 000 au début : ils sont aujourd'hui 800 000.

C'est sous l'influence de ces mesures législatives néfastes que le fléau alcoolique s'est développé et a finalement atteint le degré intolérable que l'on constate aujourd'hui. Il n'est plus possible de s'en dissimuler l'étendue et la profondeur. Les médecins, les moralistes, les économistes eux-mêmes ont poussé un cri d'alarme qui doit être entendu. Il faut envisager le mal dans sa cruelle réalité. Il s'agit pour notre peuple de décider s'il accepte la déchéance et la dégradation qui le menace, ou s'il est capable de secouer enfin sa funeste torpeur, de briser les chaînes dont les intérêts mercantiles l'ont enlacé, et de se relever sain de corps et d'esprit, rajeuni et régénéré dans sa primitive vigueur.

Les méfaits de l'alcool sont bien connus. Le mot d'alcoolisme, qui les résume, a été créé en 1849 par le savant suédois Magnus Huss qui avait pu les observer dans son pays, alors qu'ils étaient presque inconnus dans le nôtre. Depuis ce temps la médecine les a patiemment étudiés dans toutes leurs manifestations, leurs conséquences proches et lointaines, leurs répercussions physiques et morales. Les philosophes, les moralistes, les criminalistes en ont étudié l'influence au point de vue social. D'autres en ont signalé les résultats économiques. Ainsi s'est constitué, en quelque sorte pièce à pièce, le *dossier de l'alcoolisme*. C'est ce dossier que

nous allons entr'ouvrir, et dont nous allons brièvement résumer quelques documens. Nous les emprunterons aux éminens médecins qui ont entrepris d'éclairer l'opinion, et de la soulever contre notre plus redoutable ennemi; à MM. les professeurs Debove et Joffroy, à M. Brunon (de Rouen), au docteur Jacquet, médecin des hôpitaux qui a essayé d'aller combattre le monstre sur son terrain même, au docteur Jacquet (de Bâle), qui a résumé dans une monographie magistrale les travaux des médecins et des physiologistes contemporains; enfin aux publications infiniment nombreuses qui témoignent d'un mouvement de révolte grandissant. La rumeur anti-alcoolique commence à gronder. On la saisit déjà dans ces études qui s'adressent pour la plupart à une élite savante et préparée, et par-dessus sa tête au grand public lui-même.

I

Le développement progressif de l'alcoolisme dans notre pays tient à des causes diverses, dont la principale paraît être, comme nous l'avons dit, l'énorme accroissement des cabarets, la pullulation des débits de boisson, sous le régime de la loi du 17 juillet 1880. Les deux phénomènes sont dans une liaison étroite. Ce qui s'est passé chez nous est l'exacte contre-partie de ce qui s'est produit en Suède; mais l'enseignement qui en découle reste le même.

Les conditions naturelles de la Suède en faisaient un pays à céréales, qui produisait particulièrement l'orge et le seigle. La rareté des voies de communications s'opposant au transport de ces encombrantes récoltes, les agriculteurs étaient obligés de les convertir en alcool, produit plus maniable. Dès la découverte de la production des eaux-de-vie de grains au commencement du XVIIe siècle, les Suédois utilisèrent cette ressource. Il n'y eut pas d'exploitation agricole qui n'eût sa distillerie. La production et la consommation de l'alcool s'étendirent dans des proportions inouïes. L'eau-de-vie coula à flots : elle fut considérée comme un objet de première nécessité.

L'alcoolisme et ses conséquences habituelles s'installèrent dans le pays. En 1829, la consommation par tête était montée à 23 litres; le crime et la folie se multipliaient, le tiers des conscrits étaient impropres au service.

Une réaction se produisit enfin : elle aboutit, après vingt-cinq ans, à des lois restrictives à la fois du nombre des distilleries et du nombre des débits. En 1855, sur 2400 paroisses, dans la campagne, plus de 2000 n'avaient plus de cabaret. Dans les villes, on maintint un débit pour 228 habitans et la licence en fut concédée à des compagnies d'octroi ou *bolags* qui s'engageaient à les exploiter dans l'intérêt de la classe ouvrière. C'est le système de Gothembourg. Le résultat de ces mesures restrictives fut net. Du coup, la consommation générale tomba de 23 litres à 5^{lit},5 par tête. En même temps, comme l'a constaté M. Rivière, à qui nous empruntons ces renseignemens, la natalité remontait, les crimes diminuaient ainsi que les cas de folie et de suicide : la race s'était régénérée.

C'est un mouvement inverse qui s'est produit chez nous. Lorsqu'en 1852 l'Académie française décernait au célèbre savant suédois Magnus Huss un prix Montyon pour ses utiles travaux, le rapporteur disait avec vérité : « La France compte beaucoup d'ivrognes : on n'y rencontre heureusement pas d'alcooliques. » Cette situation est aujourd'hui retournée.

Comment ce mouvement désastreux s'est-il produit? C'est ce que des enquêtes locales, pratiquées dans nos diverses provinces, pourraient nous apprendre. Un honorable médecin de Rouen, M. Brunon, s'est livré à une enquête de ce genre. Il en résulte que cette partie de la Normandie et peut-être la province tout entière n'est autre chose qu'un vaste foyer d'alcoolisme. L'alcoolâtrie y est poussée à un degré inouï. La contagion s'est étendue sur les hommes comme sur les femmes. Les ouvriers des divers métiers sont alcoolisés. « C'est le métier qui veut ça, » disent les ouvriers du feu, forgerons, mécaniciens, chauffeurs. Ceux-là sont incapables de faire cinquante mètre dans la rue, sans entrer chez un débitant d'eau-de-vie. Mais chez les autres aussi, c'est « le métier qui veut ça ; » il le veut chez les ouvriers du bâtiment qui absorbent par jour trois ou quatre bistouilles, mélanges d'un peu de café avec beaucoup d'eau-de-vie ; chez les terrassiers qui, au premier matin, ingurgitent trois ou quatre verres pour commencer leur journée ; chez les matelots qui avant de partir pour l'Islande ou Terre-Neuve laissent à leur famille des provisions d'alcool qu'on leur a concédées à 40 centimes le litre : chez les ouvriers des quais, enfin, qui sont, sans exception, tous des ivrognes.

Les femmes ne sont pas restées à l'abri. Les ouvrières des

filatures prennent le matin, dans des débits quelconques, du café et du cognac : à onze heures, encore du café et du cognac, avec une vague nourriture composée de harengs, de cervelas et d'attignoles; elles consacrent moitié moins d'argent à la nourriture solide qu'à leur boisson. Les femmes qui ne travaillent pas au dehors boivent encore plus que les hommes. Elles ne vont pas chez un fournisseur, épicier, charbonnier, fruitier, sans prendre un petit verre. Les femmes de matelots, de journaliers, ont des habitudes analogues. Quelques-unes portent dans leur poche des fioles d'eau-de-vie, et elles y recourent à toute occasion. Les fermières sont dans le même cas. Le mal est universel.

Les mécaniciens et les chauffeurs des chemins de fer dont jusqu'ici l'on n'avait pas suspecté la sobriété, ont eux-mêmes cédé au courant. Bien payés, ils se nourrissent copieusement; ils emportent des provisions de route qu'ils arrosent d'un litre ou d'un demi-litre d'eau-de-vie. Arrivés à leur terminus, ils se réunissent au café et continuent à boire.

Ce n'est pas seulement dans cette région normande, si profondément contaminée, que le fléau alcoolique a commencé de sévir dans les rangs des mécaniciens de chemins de fer. Déjà, sur les autres lignes, des symptômes pareils se manifestent. A Grenoble, le 4 septembre 1898, M. R. Picard, chef de l'exploitation de la compagnie P.-L.-M., disait aux médecins réunis autour de lui : « L'alcoolisme commence à faire quelque progrès dans nos rangs... L'alcoolique subit de bien dangereuses altérations des sens; il ne voit plus distinctement les signaux; il perd la mémoire, il est sujet à des hallucinations, à des crises nerveuses qui peuvent amener de terribles accidens. Il est nécessaire d'aviser. »

On voit l'étendue du mal. Il faut maintenant en examiner l'agent et le mécanisme d'action.

II

Mais qu'entend-on par alcoolisme? C'est l'abus (et le simple usage continué est déjà un abus) de l'alcool. Les anciens connaissaient l'ivresse bachique qui se développe sous l'influence du vin pris en excès. Ils connaissaient l'ivrognerie qui est la répétition de cet enivrement. L'alcoolisme est autre chose. Il est l'effet, non du vin, mais de l'alcool. Et celui-ci date de l'alambic, qui est l'instrument par lequel on l'obtient. Les Arabes l'avaient couvert

dès le XIe siècle. Arnaud de Villeneuve le retrouva cent ans plus tard en distillant le vin et le nomma esprit ou eau de vin : c'est l'alcool naturel. L'Allemand Libavius, vers la fin du XVIe siècle, réussit à le retirer des fruits ou des grains fermentés traités dans l'alambic : c'est l'alcool industriel.

Cette liqueur subtile, à laquelle on accordait des propriétés plus ou moins mystérieuses, resta un produit d'officine et une curiosité jusqu'au XVIIe siècle, où elle commença d'apparaître comme boisson. A partir de ce moment, l'usage s'en répandit rapidement et déjà Labruyère le reprochait aux jeunes gens de la cour de Louis XIV. Il n'a pas cessé de se populariser depuis cette époque jusqu'à nos jours. La consommation de l'eau-de-vie est en marche ascensionnelle en France et en Belgique ; dans la plupart des autres pays au contraire, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Amérique, au Canada, elle est entrée en décroissance à la suite des mesures de répression dont elle a été l'objet dans ces dernières années.

L'ancienne médecine et l'hygiène naissante ne se montraient pas sévères pour l'ivresse accidentelle. L'école de Salerne permettait l'excès mensuel : *semel in mense ebriari*. C'était une concession à la faiblesse humaine qu'il ne faudrait pas prendre pour un précepte impératif. D'ailleurs, il s'agissait de la boisson naturelle, du vin, et non de l'eau-de-vie que l'on ne connaissait pas encore.

L'alcoolisme résulte de l'usage continu de l'alcool ou des liqueurs dont il forme la base. Point n'est nécessaire que cet usage quotidien, répété, soit poussé jusqu'à l'apparition des phénomènes bruyans et caractéristiques de l'ivresse. On s'alcoolise sans s'enivrer. Les alcooliques ne sont pas fatalement des ivrognes. Ceux-ci sont des buveurs excessifs, incorrigibles, sacrifiés, mais en définitive peu nombreux en comparaison de l'immense multitude des alcoolisés tranquilles. Des hommes qui ne sont jamais ivres s'empoisonnent pourtant. Il suffit, pour constituer un alcoolisme moyen, de consommer journellement, comme le font beaucoup d'ouvriers et d'employés, un ou deux litres de vin, deux petits verres et deux apéritifs. Lorsque la loi Roussel s'est proposée de combattre l'ivresse, elle n'a donc rien fait pour remédier aux ravages de l'alcoolisme.

Sans doute, de l'eau-de-vie au vin ou au cidre qui l'a fournie il n'y a pas d'autre différence (si l'on néglige l'action des matières

fixes qui ne peuvent suivre l'alcool à la distillation) que le degré de dilution. Le vin est de l'alcool dilué, l'eau-de-vie est de l'alcool concentré. C'est toute la distinction qu'il est permis d'établir entre la liqueur dangereuse, toxique, et la boisson soi-disant *hygiénique* et *naturelle* d'où elle provient. A la vérité, cette démarcation entre les deux espèces de liquides n'est pas très profonde. Ce n'est pas une raison pour la méconnaître. Autre chose est pour notre estomac et pour nos autres organes de se trouver en contact avec de l'alcool pur ou avec de l'alcool étendu de dix fois son volume d'eau. Les physiologistes savent bien que, toutes les fois qu'il s'agit des effets d'une substance sur l'organisme, la question de concentration prend une importance capitale. Il y a dans la plupart de nos alimens, dans le thé ou le café que nous buvons sans dommage, dans les viandes dont nous nous nourrissons avec profit, des poisons véritables qui restent sans effet parce qu'ils sont très dilués, mais qui pourraient être très nuisibles s'ils étaient introduits à l'état pur et concentré.

Les hygiénistes et les médecins contemporains s'élèvent donc très vivement contre le préjugé qui fait de l'alcool un poison et du vin ou du cidre une boisson éminemment hygiénique. « Le bon vin, le vin naturel ne fait jamais mal dit le populaire. Il n'y a que les vins frelatés qui soient nuisibles. » Erreur fatale. Sans doute, les sophistications peuvent ajouter quelque chose à la malfaisance de l'alcool lui-même; elles ne la créent pas. Il ne semble pas que, naturel ou non, l'alcool puisse être jamais hygiénique. Il est seulement permis de dire que les mauvais effets ne s'en font sentir que si la quantité et le degré de concentration dépassent une certaine limite. Pris avec modération, en dilution plus ou moins étendue, il peut être inoffensif en même temps qu'agréable au goût, et produire, en définitive, une excitation qui n'a rien de malfaisant.

Il y a chez les ennemis de l'alcoolisme une tendance à étendre à toute boisson alcoolique le jugement qu'ils prononcent contre l'alcool. C'est une exagération fâcheuse parce qu'elle risque de discréditer leurs efforts méritoires. La nuisance physiologique ne commence réellement qu'au delà d'une certaine limite de dose et de dilution. Cette limite est difficile sans doute à fixer parce qu'elle dépend de chaque sujet et de sa susceptibilité propre. Mais il serait excessif et imprudent d'englober dans la même condamnation, toutes les boissons fermentées sans tenir compte des pré-

cautions et de la modération qui peuvent en annihiler les inconvéniens. En résumé, les boissons dont on n'abuse pas peuvent être hygiéniques.

III

Une question qui a beaucoup préoccupé les médecins est de savoir si la malfaisance des eaux-de-vie (lorsqu'on en use en trop grande abondance ou en trop forte concentration) était due à l'alcool même ou aux impuretés qui l'accompagnent.

L'opinion s'était établie qu'il fallait incriminer les seules impuretés, et prononcer un non-lieu, quant à l'alcool vinique exempt de souillure. On sait qu'il se forme pendant la fermentation des jus sucrés du raisin ou de la pomme, outre l'alcool ordinaire ou éthylique, de l'aldéhyde, des acides de la série grasse, des huiles, des éthers variés et odorans. Ces produits passent à la distillation et aromatisent diversement l'alcool. Ils constituent des bouquets agréables si la fermentation du raisin s'est faite purement.

Les fermentations impures donnent, au contraire, des produits accessoires plus ou moins repoussans. Il en est de même lorsque l'on brûle dans les alambics des vins plus ou moins altérés et malades. La même chose se produit, et à un degré plus marqué avec les cidres; elle atteint son plus haut point avec les jus sucrés de la betterave, de la pomme de terre et des grains. Ces eaux-de-vie sont souillées par un certain nombre de substances, par des alcools différens de l'alcool vinique, alcools méthylique, amylique, par des acides volatils, à odeur plus ou moins désagréable ou infecte. L'industrie les rectifie dans des appareils spéciaux d'un maniement délicat. Une distillation fractionnée permet d'en retirer l'alcool pur (alcool de cœur) débarrassé des produits plus volatils (alcools de tête) et moins volatils (alcools de queue) qui le souillaient.

D'autre part, on a recueilli isolément ces substances diverses, alcools, aldéhydes, furfurol, essences. On a constaté que chacune d'elles était plus toxique que l'alcool ordinaire. Elles provoquent des accidens, des désordres nerveux, des crises épileptiformes, à des doses où l'alcool vinique n'entraînerait aucun trouble. En d'autres termes, ces impuretés, ces substances accessoires sont, à poids égal, plus dangereuses que l'alcool lui-même. MM. Joffroy

et Serveaux, dans une série d'expériences très bien conduites, ont fixé leur échelle de toxicité. Ils ont constaté que l'acétone est deux fois plus toxique que l'alcool pur (alcool éthylique); l'alcool propylique trois fois plus (exactement 3,5); l'alcool butylique huit fois plus; l'aldéhyde éthylique dix fois plus; l'alcool amylique, — surtout abondant dans les eaux-de-vie de pommes de terre, — vingt fois plus; le furfurol, 83 fois plus. Seul, parmi ces impuretés, l'alcool méthylique est moins toxique (exactement moitié moins).

On s'est empressé de défigurer ces faits et de leur donner une interprétation abusive. On a déclaré que c'était à la présence de ces produits accessoires qu'était due toute la toxicité des eaux-de-vie. M. Daremberg n'a pas craint de soutenir ce paradoxe que ce qu'il y a de moins dangereux dans les boissons alcooliques c'est l'alcool lui-même, et que, de celui-ci, l'on peut impunément consommer des quantités considérables. Cette opinion flattait trop le préjugé universel pour n'être pas accueillie avec faveur. On a donc admis, dans ces dernières années, que, bien rectifiées, bien débarrassées, par une distillation fractionnée, de leurs alcools de tête, de l'acétone et du furfurol, les eaux-de-vie et les rhums étaient des liqueurs bénignes et innocentes. Rien n'autorise cette conclusion.

La vérité est que la plupart de ces impuretés entrent en si faibles proportions dans la composition des eaux-de-vie qu'on ne saurait les incriminer. Les désordres qui résultent de l'usage de ces boissons sont bien imputables en réalité à l'alcool. On veut, à tort, l'innocenter. Sans doute le furfurol, par exemple, est très toxique; mais comme l'a fait observer M. Duclaux, il est, en revanche, si peu abondant dans les eaux-de-vie ou les rhums qu'il faudrait absorber cinq cents litres de ces liqueurs pour y trouver dose mortelle de cette substance. Un désespéré ne réussirait donc pas, quelque effort qu'il fît, à s'empoisonner par le furfurol en buvant de l'eau-de-vie. Un buveur confiant y serait exposé moins encore. La même chose est vraie, au degré près, de l'alcool amylique et des autres produits parasites. De telle sorte, qu'en fin de compte, cette terreur des produits accessoires, si dilués dans les eaux-de-vie de consommation, et, par contre, cette confiance dans l'alcool ordinaire qui en forme la masse sont, comme on l'a dit, deux sentimens tout aussi peu justifiés l'un que l'autre.

Ainsi donc l'alcool rectifié, l'alcool amené au maximum de pureté industrielle, sur l'innocence de qui l'on avait fondé tant d'espérances, les a trompées. C'est bien lui qui est responsable des désordres de l'alcoolisme. On a gagné quelque chose peut-être, mais certainement bien peu de chose, à sa savante purification. En revanche, on y a beaucoup perdu; on y a laissé le bouquet, l'arôme, le parfum qui font rechercher les eaux-de-vie, le kirsch, le quetsch, et en général toutes les liqueurs provenant de la distillation des jus de fruit. Cet alcool parfait est sans saveur, il est à la fois brûlant et plat. Le consommateur le rejette. En le débarrassant de produits très toxiques en eux-mêmes, mais presque indifférens à cause de leur faible proportion, on a fait disparaître du même coup les substances qui sont les plus aromatiques, qui flattent le mieux le palais, qui agissent le plus activement sur le goût et l'odorat.

Ces impuretés toxiques, ce furfurol, ces essences assez abondantes pour aromatiser, ne le sont pas assez pour nuire beaucoup. Elles nuisent donc peu, très peu. Ainsi les vins riches, les grands crus, les vieilles eaux-de-vie authentiques, les fameux cognacs d'origine, les fines champagnes réputées, ne sont pas meilleurs pour la santé que les eaux-de-vie communes, que les cognacs d'estaminet. Elles sont un peu plus mauvaises. On le verrait en les faisant agir sur un réactif plus sensible que l'homme, et par une voie d'introduction qui multiplie l'effet. M. Daremberg l'a spirituellement montré. Il a empoisonné plus sûrement un animal avec une dose d'un vin authentique, d'un vieux bordeaux injecté dans les veines, qu'avec une dose plus forte d'un vin commun acheté au litre. Plus riche est le bouquet et la symphonie des saveurs et des arrière-goûts, plus impure est la liqueur au point de vue chimique, et plus suspecte au point de vue hygiénique. Il faut renoncer à la chimère de l'innocuité des liqueurs d'origine naturelle. On ne peut satisfaire la sensualité sans nuire à la santé. Riches ou pauvres sont, à cet égard, logés à la même enseigne.

IV

L'opinion des hygiénistes, des médecins et des moralistes sur l'alcoolisme se résume dans le jugement formulé par Gladstone : « L'alcool est un fléau plus dévastateur que les fléaux historiques,

la peste, la guerre et la famine ; plus que ceux-ci il décime l'humanité; il fait plus que de tuer, il dégrade. »

Depuis le moment où Magnus Huss a appelé l'attention sur les désordres physiques provoqués par l'alcoolisme, les médecins n'ont pas cessé de faire de nouvelles découvertes dans cet ordre d'idées. Les ravages se sont révélés sans cesse plus étendus, à mesure que l'observation devenait plus attentive. Ils se résument à dire que l'alcoolisme amène la déchéance physique de l'individu et, par delà, celle de la race.

L'alcoolisé a sa pathologie spéciale. Il y a un alcoolisme aigu et un alcoolisme chronique. La médecine a établi le type clinique de l'alcoolisme chronique. Magnus Huss, et plus tard M. Lancereaux, ont bien décrit le travail de désagrégation opéré par l'alcool dans tous les organes et les troubles par lesquels il se révèle, depuis les perturbations légères des fonctions digestives, la dyspepsie et la pituite des buveurs, jusqu'aux altérations les plus graves du système nerveux, la paralysie et la démence. Les études récentes y ont apporté peu de modifications. On a constaté que la paralysie symétrique des membres, la névrite multiple en sont des accidens assez fréquens. Les médecins allemands ont montré que, chez les buveurs de bière, c'est le cœur qui est malade : leur affection caractéristique est l'hypertrophie cardiaque ; et celle-ci est poussée quelquefois jusqu'à la mort par asystolie. En revanche, le *delirium tremens* est rare dans cette catégorie de buveurs.

La lésion classique de l'alcoolisme est la cirrhose du foie. M. Lancereaux l'attribuait plus spécialement à l'usage du vin, particulièrement du vin sophistiqué, plâtré. Mais les auteurs allemands l'ont trouvée fréquente dans les pays à eau-de-vie où le vin fait défaut : elle manque d'ailleurs dans les régions à bière. On peut donc bien regarder cette affection comme une manifestation propre de l'alcoolisme.

L'artério-sclérose, c'est-à-dire l'induration des artères qui est le témoin et la conséquence de l'usure et de la vieillesse de l'organisme, à moins qu'elle n'en soit la cause, avait été considérée autrefois comme un effet de l'alcoolisme. On sait maintenant qu'elle n'a pas de rapport nécessaire avec lui.

Outre ces affections propres, l'alcoolique est plus exposé qu'un autre aux affections communes. Elles revêtent chez lui les formes les plus graves et particulièrement la forme nerveuse,

se traduisant tantôt par l'excitation, tantôt par la dépression et le collapsus. Ainsi en est-il pour les maladies aiguës, la pneumonie, la fièvre typhoïde, l'érysipèle, les grands accidens. Alcooliques, tous ceux que la congestion cérébrale emporte, au cours de ces affections. Alcooliques encore, selon M. Jacquet, tous ceux dont les faits divers racontent qu'en un accès de fièvre chaude ils ont enjambé leur fenêtre. La morbidité et la mortalité dans toutes les directions sont accrues chez les alcooliques. Et c'est pour cela que la plupart des maladies prennent une gravité spéciale chez les alcoolisés de profession, et particulièrement chez les cuisiniers, les cochers, les garçons marchands de vins.

Il y a plus; outre cette aggravation des affections aiguës, l'alcoolisme prépare certainement le terrain pour les maladies chroniques et particulièrement pour la tuberculose. M. Barbier constate que 88 p. 100 des tuberculeux qui se présentent à la consultation de l'hôpital Bichat ont été d'abord des alcooliques. M. Rendu, à propos des phtisiques qu'envoient à Paris les départemens des Côtes-du-Nord, du Morbihan et du Finistère, rattache la fréquence de cette affection pour une part à l'alcoolisme. M. Jacquet, d'accord avec l'Anglais Tatham, signale la prédominance considérable de la phtisie dans toutes les professions qui gravitent autour de l'alcool.

La part de l'alcoolisme dans la genèse des maladies mentales est considérable. La remarquable enquête de M. Claude (des Vosges) a établi que sur 80593 aliénés mâles internés dans les asiles publics entre les années 1861 et 1885, 16932, c'est-à-dire 21 p. 100, devaient leur aliénation à l'alcoolisme. D'après les relevés de M. Magnan la proportion atteindrait, à l'asile Sainte-Anne, 30 p. 100 chez les hommes et 9,05 p. 100 chez les femmes. Les statistiques anglaises donnent 15 à 20 p. 100; en Prusse, on a compté 11 aliénés sur 100 atteints de délire alcoolique et 23 pour 100 qui étaient redevables de leur affection mentale à l'abus de l'alcool. On peut estimer, d'après cela, qu'il y a un cas d'aliénation sur cinq qui est d'origine alcoolique.

Voilà pour l'individu.

Mais les ravages exercés par l'alcoolisme sur les buveurs ne sont rien en comparaison de son influence désastreuse sur la race. Une fatalité terrible pèse sur la progéniture des buveurs. On a suivi pendant deux et trois générations, des familles d'al-

cooliques caractérisés et noté leur histoire. MM. Martin, Grenier, Demme et Legrain ont fourni à cet égard des documens significatifs. Ils mettent en pleine lumière la déchéance profonde qui frappe la postérité des alcooliques. La mortalité infantile s'accroît dans des proportions considérables. L'intoxication alcoolique qui a pu troubler le germe au moment de l'imprégnation se fait sentir surtout dans le cours du développement. Elle marque le rejeton de stigmates de dégénérescence ; elle provoque des malformations organiques, des monstruosités. 215 familles d'alcooliques suivies par M. Legrain ont donné, à la première génération, 508 enfans affectés de tares héréditaires, malformation du crâne, asymétrie de la face, strabisme, surdité, surdi-mutité, cécité congénitale, anomalies dentaires, déviations vertébrales. D'autre part, 196 de ces enfans étaient atteints de dégénérescence psychique. On note 106 cas d'aliénation, 52 fois l'épilepsie, 16 fois l'hystéro-épilepsie, 3 fois la danse de Saint-Guy, 39 fois les convulsions, 63 fois la déséquilibration simple, le nervosisme, l'émotivité, la névropathie ; 32 fois la folie morale, 13 fois les impulsions dangereuses, 33 fois la débilité mentale. Chez ceux même qui étaient indemnes, on trouvait souvent un goût prononcé pour les liqueurs fortes qui, en se satisfaisant, ne devait pas tarder à créer un alcoolisme héréditaire.

VI

Jusqu'ici l'on s'est contenté, en France, tout au moins, « d'instruire le procès de l'alcoolisme. » C'est ce qui a été fait depuis vingt ans avec un soin extrême. Le mal a livré ses secrets ; nous le connaissons dans toute son étendue ; nous en avons suivi le continuel progrès. On l'a condamné et on l'a maudit, six congrès internationaux ont été consacrés à cet objet depuis 1878, et cette année même, le septième s'est ouvert à Paris au mois d'avril. On y a dit de l'alcoolisme tout ce qu'il est possible d'en dire. On a gémi ; on s'est lamenté. On a réfuté les fausses doctrines et les préjugés sur lesquels il s'appuie. On nous a appris les efforts heureux accomplis dans divers États pour mettre obstacle à sa propagation : on nous a montré des exemples convaincans. Pour nous aussi, il est grand temps de passer à l'action. Le pouvons-nous ?

En Suède, où le mal était peut-être plus profond, on l'a com-

battu et on en a triomphé par le concours de l'opinion et du gouvernement. On a réduit le nombre des débits. Tel est le grand remède.

Ce n'est point, en effet, par des discours ou par des prédications seulement que l'on réussit à endiguer les passions humaines, mais selon la formule employée par M. Manini, c'est en accumulant devant elles les obstacles matériels. Ainsi ont procédé les Suédois. Ils supprimèrent la liberté de vente au détail; ils limitèrent le nombre des débits. Tout d'abord, ceux-ci étaient mis en adjudication, et concédés au plus offrant. En 1865, à Gothembourg ce furent des citoyens dévoués, des membres des ligues anti-alcooliques qui se portèrent adjudicataires. Ils s'imposèrent l'obligation de ne débiter que des boissons hygiéniques. Ce système s'étendit rapidement à un grand nombre d'autres localités de la Suède.

En 1871, il s'introduisit en Norvège, et y reçut de nouvelles améliorations. La vente au détail est un monopole. Ce monopole est concédé dans les villes à des sociétés approuvées et encouragées par le gouvernement et les municipalités qui d'ailleurs fixent le nombre des débits et leur emplacement. Les bénéfices réalisés sont exclusivement employés à des œuvres de bienfaisance et d'utilité générale. Les résultats de cette organisation ont été merveilleux. La consommation d'alcool qui, d'après les documens, était, en 1877, de $3^{lit},34$ par tête, est tombée en 1885 à $1^{lit},15$. Le mal était enrayé. Les moyens avaient été énergiques. Les municipalités rurales avaient été investies du droit d'interdire, au besoin, la vente des eaux-de-vie; et beaucoup en avaient usé. Des pénalités sévères avaient été établies dans les cas d'infraction.

Grâce à ces mesures appliquées avec suite, les pays scandinaves ont arrêté le fléau. Le péril n'était pas moindre chez eux que chez nous. Il y était peut-être plus grand à certains égards. Les pays du Nord sont les plus exposés aux ravages de l'alcoolisme. On s'imagine bien à tort que les excès alcooliques sont plus meurtriers sous les latitudes tempérées ou dans les pays modérément chauds que dans les pays froids. C'est là une erreur. De même que c'est en hiver que la mortalité par ivresse s'élève le plus haut, de même c'est dans les pays du Nord que les accidens mortels de l'alcoolisme sont les plus fréquens. L'exemple de la Russie est tout à fait démonstratif à cet égard : les documens de M. Sikorsky (de Kiew) l'ont bien établi.

En Angleterre, la lutte contre l'alcoolisme emploie d'autres armes. Les sociétés de tempérance s'y sont prodigieusement développées et on aurait tort de se montrer sceptique sur l'efficacité de leur action. Elle est incontestable. Mais là encore les mesures les plus efficaces ont consisté à accumuler les obstacles matériels devant la passion alcoolique. L'impôt sur l'alcool a été élevé au chiffre colossal de 477 francs par hectolitre. La licence des débitans varie de 112 à 1500 francs pour des loyers qui s'échelonnent de 250 francs à 17500 francs. Enfin, et surtout, les magistrats ont le droit de prohiber le trafic des spiritueux; et ils ne craignent pas d'en user. Plus de 2000 paroisses sont privées de débits. Il y a même, dans de grandes villes, comme Liverpool, des quartiers qui sont dans le même cas. Tel le Soxteth-Park Estate qui ne comprend pas moins de 60000 habitans sans un seul débit. Cette limitation même n'a pas encore paru suffisante. Le gouvernement libéral avait soumis au Parlement un bill, dit du *veto local*, qui autorisait la majorité des habitans d'une paroisse à y interdire le trafic des spiritueux, totalement ou partiellement, selon le chiffre des majorités. Ce projet, présenté par sir William Harcourt, a été combattu par les conservateurs et finalement repoussé. Mais le fait seul de sa proposition indique bien les tendances de l'opinion anglaise.

C'est à des mesures de ce genre qu'il importe de préparer l'opinion. Ce sera l'œuvre capitale des associations et des ligues qui se sont formées en France. Il faut que, s'adressant au bon sens universel, elles créent un mouvement d'opinion qui triomphe des résistances intéressées et prépare l'abrogation des lois de 1875 et 1880, seules mesures réellement efficaces.

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

Pendant ces derniers mois, l'attention publique s'est attachée, non sans anxiété, aux affaires du Transvaal. Il s'en est fallu de peu que la guerre n'éclatât entre l'Angleterre et la République Sud-Africaine, et cela grâce à M. Chamberlain, qui n'en est pas à son coup d'essai et qui a déjà donné au monde plusieurs de ces alertes. Cette fois, comme les précédentes, tout pourrait encore se bien terminer. Il faut le souhaiter au nom des intérêts très divers qui s'agitent au sud de l'Afrique et auxquels quelques-unes au moins des puissances européennes ne sauraient rester indifférentes. Ni l'Allemagne, ni la France ne peuvent assister tout à fait impassibles à une extension nouvelle de l'Empire britannique dans ces régions, et l'empereur Guillaume l'a suffisamment prouvé, en ce qui le concerne, par le télégramme retentissant qu'il adressait, il y a quelques années, au président Krüger, à la suite du raid de Jameson. L'Allemagne est voisine des possessions africaines de l'Angleterre au nord-est et à l'ouest, et, si ces possessions se développent encore par l'absorption du Transvaal aujourd'hui, de l'État libre d'Orange demain, des territoires portugais après-demain, comment oublier nous mêmes que Madagascar n'en est séparée que par le canal de Mozambique? Lorsque les petits peuples disparaissent, c'est toujours pour grossir les grands, et, lorsque les grands le sont déjà à l'excès, l'inconvénient est encore plus sensible.

Convenons d'ailleurs que le Transvaal, dans ces derniers temps, a très mal secondé l'intérêt que nous lui portions; et c'est pourquoi, au cours de la crise qu'il vient de traverser, il n'a pas retrouvé en Europe, même auprès des puissances qui font pour lui les vœux les plus sincères, la chaleur et la spontanéité des sentimens d'autrefois. Parmi les griefs que l'Angleterre soutenait contre lui, quelques-uns étaient fondés. Il est certain que, par la faute des Boers, la situation des uitlanders était devenue intolérable. Des entraves de toutes sortes étaient mises à l'exercice de leur industrie; les impôts les plus lourds pesaient sur eux; les monopoles les plus écrasans les obligeaient à payer un

prix excessif des matières indispensables; des tarifs exorbitans ralentissaient toutes leurs transactions; le génie de la fiscalité semblait s'être attaché à eux pour leur faire subir des vexations et des pertes de toutes sortes. Ils protestaient, et ils avaient raison. On le savait chez nous presque aussi bien qu'en Angleterre : l'argent français a afflué en quantité si considérable dans les affaires du Transvaal, qu'on n'estime pas à moins d'un milliard et demi les capitaux que nous y avons engagés. Est-ce à la maladresse qu'il faut attribuer la politique des Boers à l'égard des uitlanders? Est-ce à la cupidité? Aux deux, sans doute. Chez ces montagnards pauvres, honnêtes, laborieux, qui avaient longtemps, mené, sur leurs plateaux disgraciés de la nature, une vie qu'on a appelée patriarcale, et qui rappelle effectivement les temps bibliques, la vue de l'or a produit son effet habituel, avec une intensité d'autant plus grande que le phénomène, pour eux, était plus nouveau. Il s'est fait. On sait avec quelle habileté mêlée de ruse le paysan, dans tous les pays du monde, s'entend à vivre aux dépens de son voisin, et avec quelle rapidité l'esprit des affaires se développe chez lui, au moins par ses petits côtés. Il en a été, sous ce rapport, au Transvaal comme ailleurs. Quand le Boer a vu les capitaux européens affluer chez lui et qu'il en a bien compris l'usage, sa première pensée a été de s'en attribuer la plus grande quantité possible, et pour cela tous les moyens lui ont paru bons. Ce sentiment était trop naturel pour qu'on eût le droit de s'en offenser, mais il a été poussé bien loin, et ses effets devaient amener une réaction non moins naturelle de la part de ceux qui en étaient victimes. De là est née la situation qui, hier encore, menaçait de se dénouer par un conflit sanglant.

Toutefois, il serait injuste d'attribuer exclusivement à de mauvais sentimens la conduite des Boers à l'égard des uitlanders. Beaucoup d'entre eux ont obéi à des mobiles d'un ordre plus élevé, et, parmi eux, ou plutôt à leur tête, il faut placer le président Krüger. Son désintéressement personnel n'a jamais été mis en doute. Il est avant tout un patriote. Si les mœurs des Boers se sont modifiées, c'est-à-dire altérées et quelquefois dépravées autour de lui, il a été le premier à en souffrir, et c'est à ses yeux un motif de plus de se mettre en garde contre les étrangers qui semblent avoir entrepris l'invasion morale aussi bien que l'invasion matérielle du pays. Le président Krüger ne voit pas seulement ce qui se passe au Transvaal, il entend ce qu'on dit au dehors, il a l'oreille et l'esprit ouverts, et il ne saurait se méprendre sur les projets que des voisins audacieux affichent avec une bruyante hardiesse, comme s'ils étaient sûrs que rien ne pourra

en empêcher la réalisation. M. Krüger n'ignore pas les desseins de M. Cecil Rhodes, qui ne tendent à rien moins qu'à la disparition et à l'absorption du Transvaal dans l'ample sein de l'Empire britannique. Le docteur Jameson a été l'enfant perdu et l'avant-coureur de cette politique : son équipée l'a un moment compromise, mais elle subsiste; et M. Rhodes, assisté de loin par M. Chamberlain, en poursuit la réalisation avec cette fermeté de vues, cette continuité d'efforts, et cette absence absolue de scrupules que les Anglais savent apporter dans leurs entreprises. M. Krüger cherche à se défendre, et c'est pour cela qu'il a non seulement toléré, mais encouragé et pratiqué pour son propre compte la politique dont nous avons sommairement indiqué les traits principaux. Il a cru qu'une législation oppressive aurait pour conséquence de diminuer le nombre des nouveaux arrivans, et peut-être même de décourager quelques-uns de leurs prédécesseurs. Nous ne discutons pas son but, il était à quelques égards légitime; mais les procédés ont été maladroits à force d'être vexatoires et ils ont finalement amené un résultat contraire à celui que M. Krüger s'était proposé. On est assez rapidement arrivé à la situation la plus fausse et la plus dangereuse, d'autant plus inextricable que, dans une certaine mesure, tout le monde avait raison, les uitlanders contre les Boers, et les Boers contre les uitlanders. Les uns se sentaient menacés dans leur existence politique et même nationale; les autres se vantaient avec raison d'avoir mis le pays en valeur, d'en avoir fait la richesse, d'y avoir construit Johannesburg, une ville peuplée aujourd'hui de 100000 habitans, d'y payer les huit dixièmes des impôts, enfin d'en être de beaucoup l'élément le plus actif, le plus industrieux, et à leur avis le plus intéressant. Malgré cela, ils n'y avaient aucun droit politique, aucun droit municipal, ou peu s'en faut, et, dans cette ville même de Johannesburg qui ne vit que par eux, toute l'administration, administration d'autant plus tracassière qu'elle l'était systématiquement, était entre les mains d'hommes d'une autre race qu'eux, ayant un esprit différent et des intérêts le plus souvent opposés, de sorte que la vie commune tournait à l'oppression de la majorité par la minorité. En laissant même de côté les questions d'intérêt, si importantes qu'elles fussent, il y avait quelque chose d'insupportable pour l'orgueil des Anglo-Saxons, habitués partout à se gouverner eux-mêmes et ayant la prétention justifiée de représenter une civilisation supérieure, à se voir faire la loi par une poignée de paysans dont le seul titre était d'avoir occupé le pays avant eux. Pendant des siècles, des pâtres aussi indolens que leurs troupeaux avaient couché

sur un trésor sans même en soupçonner l'existence, et sans savoir en tirer parti.

C'est ainsi que les imaginations s'exaltaient, que les cœurs s'échauffaient les uns contre les autres, et cela par la faute des Boers. Loin de créer des difficultés et des entraves aux uitlanders, ils auraient dû favoriser leur industrie dont, après tout, le pays était appelé à bénéficier tout le premier. Ils auraient dû abandonner Johannesburg aux uitlanders, les y laisser chez eux, les y cantonner, leur y accorder tous les droits municipaux qu'ils auraient voulu, et dans le reste du Rand, c'est-à-dire du pays minier, tout en prélevant sur eux des impôts supportables, se bien garder de contrarier leurs intérêts. En agissant ainsi, on leur aurait très probablement enlevé tout désir de demander davantage, ou autre chose. La plupart d'entre eux ne viennent habiter le Transvaal que pour un certain nombre d'années et ils se retirent après fortune faite. Leur nombre, qui est déjà très considérable, ne peut pas augmenter indéfiniment, et, dans quelques années, il diminuera progressivement. On dit que la ville de Johannesburg a déjà atteint tout le développement dont elle est susceptible. D'ailleurs, les richesses minières du pays, bien qu'elles soient très considérables, ne sont pas inépuisables : les calculs les plus favorables les évaluent à 20 milliards, et, comme on en extraira bientôt 500 millions annuellement, cet immense travail sera terminé dans une trentaine d'années, après lesquelles le pays retombera dans sa pauvreté première. L'étranger s'en ira avec son or, dont il aura laissé une partie entre les mains des Boers et ceux-ci se retrouveront avec leurs pâturages, leur solitude et leur indépendance, s'ils ont eu la sagesse de ne pas la compromettre auparavant. En procédant comme ils l'ont fait, et en opposant aux uitlanders une digue inévitablement insuffisante, ils les obligeaient à déployer, pour la renverser, un effort dont la violence ne s'arrêterait probablement pas là. Ils les obligeaient aussi à chercher un appui au dehors, et de tous les dangers c'était le pire, car, au dehors, il y avait des gens dont les projets étaient tout prêts.

Ces projets ont un double caractère; ils tiennent à la fois à un grand plan politique et à de simples intérêts financiers, et c'est ainsi que M. Chamberlain, d'un côté, et M. Cecil Rhodes, de l'autre, travaillent conjointement à leur succès. Pour ne parler que du dernier, il s'en faut de beaucoup que les affaires qu'il brasse dans l'Afrique du Sud soient prospères, et que leur avenir soit assuré. On ne peut pas dire que la Rhodesia soit heureuse. M. Cecil Rhodes est un aventurier de grand style, si l'on veut, mais enfin un aventurier, et sa prodigieuse

activité, doublée d'une imagination plus grande encore, ne s'est pas seulement exercée dans le domaine politique : il y a aussi son œuvre financière. Celle-ci, après être restée quelque temps stationnaire, est sérieusement menacée de péricliter, si quelque circonstance favorable ne vient pas la relever et lui donner un élan nouveau.

Les promesses dont étaient remplis les prospectus d'autrefois sont loin d'être réalisées, et quelques esprits chagrins commencent même à craindre que tant d'espérances grandioses n'aboutissent à un de ces désastres dont l'histoire de la spéculation est remplie. Que faudrait-il pour donner un aliment substantiel à une entreprise en passe de dépérir? M. Cecil Rhodes est un esprit inventif, et il a imaginé entre autres choses le gigantesque chemin de fer qui doit relier un jour le Cap à Alexandrie; par malheur, ce jour ne paraît pas encore très prochain et le péril est urgent. L'idée de mettre la main sur les mines du Transvaal devait naturellement se présenter à lui comme une de ces idées simples qui plaisent à une intelligence pratique. Mais le Transvaal est un pays indépendant. Si une convention, qui date de quelques années, a mis dans une certaine mesure sa politique extérieure sous le protectorat britannique, il est libre à l'intérieur, et l'on ne peut pas, sans commettre un attentat à la Jameson, porter atteinte à sa liberté, non plus qu'à sa propriété. Il faut du moins pour cela chercher une cause, trouver un prétexte. Il faut de plus intéresser l'Angleterre elle-même au succès de l'entreprise et provoquer à Johannesburg un mouvement d'opinion qui ait aussitôt un retentissement à Londres. Il faut enfin qu'un homme, un ministre, se rencontre, prêt à prendre en main la direction de ces affaires complexes et mêlées. C'est précisément parce qu'il fallait tout cela qu'il était souverainement imprudent de la part des Boers de donner à M. Cecil Rhodes le prétexte qu'il cherchait. Quant à l'homme qui devait, à Londres, s'attacher à ses vues et employer toute la puissance impériale à les faire triompher, il était tout indiqué, il s'offrait lui-même, il brûlait du désir de s'entremettre. La psychologie de M. Chamberlain est aujourd'hui trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'exposer. On sait qu'il cherche une occasion : tout paraissait se réunir au Transvaal pour la lui fournir. Il avait dans l'Afrique du Sud non seulement M. Cecil Rhodes, homme à tout entreprendre, à tout oser, à tout faire, mais sir Alfred Milner, qu'il avait placé à la tête de la colonie du Cap, homme intelligent, souple, dévoué, à la fois docile et résolu. Quant à l'opinion anglaise, elle était divisée, mais la poussée d'impérialisme qu'elle subit en ce moment n'en donnait pas moins une force considérable à M. Chamberlain.

Sir Alfred Milner a été récemment appelé à Londres. Il a pris les instructions de son chef, et, aussitôt de retour au Cap, il lui a écrit une dépêche d'un style particulièrement soigné en vue d'une publication ultérieure, qui n'était autre chose qu'une dénonciation du gouvernement transvaalien. Ce que disait sir Alfred dans cette dépêche, on peut le deviner d'après ce que nous avons dit nous-même des griefs des uitlanders contre le gouvernement de Prétoria. Tous ces griefs étaient énumérés avec force, et, comme on peut le croire, plutôt exagérés qu'affaiblis. En même temps une grande agitation était provoquée dans le Rand, et on y faisait circuler une pétition, qui se couvrait de signatures. En quelques jours, elle en réunissait plus de 20 000, ce qu'on a fait valoir comme un chiffre considérable, et ce qui nous paraît plutôt un chiffre modeste si l'on songe que les uitlanders sont au nombre de 200 000 au Transvaal et qu'on en compte environ 50 000 à Johannesburg seulement. Au surplus, cela importait peu, et la pétition n'était qu'un incident de la campagne entreprise. Quant au caractère même de celle-ci et aux intentions de ceux qui l'avaient entamée, M. Krüger ne s'y est pas mépris. Tout de suite il a compris le danger et il a parlé, un peu trop tard par malheur, de faire des réformes. Mais il les a d'abord présentées en termes très vagues, et, à Londres, M. Chamberlain a déclaré sur le ton le plus malveillant qu'elles n'étaient ni sérieuses, ni sincères. Elles peuvent se diviser en deux catégories : les unes étaient de l'ordre administratif et se rattachaient soit à des monopoles à supprimer, celui de la dynamite par exemple, soit à une réforme de la législation des transports, de la législation douanière, de la législation criminelle et correctionnelle, de la législation sur la presse et le droit de réunion, etc., etc.; les autres étaient de l'ordre purement politique. Ces dernières se sont bientôt résumées à une seule, à savoir les conditions dans lesquelles la franchise électorale serait accordée aux uitlanders. Les uitlanders n'auraient sans doute pas songé à réclamer des droits politiques au Transvaal si leurs intérêts matériels y avaient été suffisamment ménagés; mais, comme ils ne l'étaient pas, bien au contraire ! ils n'ont pas tardé, avec cette habitude des Anglo-Saxons de placer la sauvegarde des droits individuels dans les droits politiques, à réclamer ces derniers. Puisqu'ils payaient la plus grande partie des impôts, il leur paraissait juste d'être appelés à les discuter, à les voter et à en surveiller l'emploi. Ils demandaient, en conséquence, à être représentés au Volksraad dans une proportion supérieure, et à ne pas être traités comme des hôtes de passage dans un pays où ils étaient en majorité, dont ils faisaient la richesse, enfin,

suivant notre vieille formule révolutionnaire, où ils n'étaient rien, où ils devraient être tout, et où ils voulaient être quelque chose. Il fallait quatorze ans à un uitlander pour acquérir des droits de vote au Transvaal! Ils sont environ 200 000 contre 30 000 Boers, ils n'avaient que deux représentans au Volksraad! Ces proportions ne pouvaient plus être admises. Dès que la question politique a été posée, elle a relégué les autres au second plan. Les uitlanders ont compris que, le jour où ils auraient des droits politiques, leur supériorité numérique ne tarderait pas à leur donner tout le reste. Ce raisonnement a pris tout d'un coup dans leur esprit une précision et une force irrésistibles; on n'a pas tardé à s'en apercevoir à l'entrevue de Bloemfontein. Quant à M. Chamberlain et à M. Cecil Rhodes, que voulaient-ils? S'emparer du Transvaal, et sans doute ils sauraient préféré le faire par les armes, procédé plus expéditif et plus complet; mais, pour le cas où ils seraient empêchés de l'employer, ils se préoccupaient d'arriver au but par une voie un peu détournée, et de substituer à la conquête militaire la conquête électorale et politique.

Nous avons parlé de l'entrevue de Bloemfontein : elle a eu lieu le 31 mai, et a été provoquée par M. Steijn, président de l'État libre d'Orange. L'État libre d'Orange, plus petit que le Transvaal et contigu comme lui aux colonies anglaises, habité aussi par une population d'origine en majorité hollandaise, s'intéresse d'autant plus à ce qui se passe chez son voisin qu'il peut dire sans crainte de se tromper beaucoup : *tua res agitur dum proximus ardet*. Bien que ses relations actuelles soient bonnes avec le gouvernement du Cap, le jour où l'indépendance transvaalienne serait détruite, la sienne serait bien malade, et un îlot aussi minime aurait de la peine à rester intact au milieu du débordement de la puissance britannique. M. Steijn a donc pris l'initiative de proposer à M. Krüger et à sir Alfred Milner de se réunir dans sa capitale et d'essayer d'arriver entre eux à un accord direct sur tous les points en litige. M. Krüger a accepté la proposition. Sir Alfred Milner a pris les ordres de son gouvernement, qui l'a autorisé à s'y rendre également, nous savons avec quelles instructions, car M. Chamberlain les a publiées depuis. Il ne devait pas s'attarder aux questions accessoires, telles que la suppression du monopole de la dynamite : la franchise électorale devait passer avant tout, et, s'il n'obtenait pas satisfaction à ce sujet, on avait soin de lui dire qu'il était tout à fait inutile d'insister sur le reste. Sir Alfred Milner a demandé que le droit de vote fût acquis au bout de cinq ans de résidence au Transvaal, avec effet rétroactif, et que la naturalisation, à quelque moment qu'elle fût accor-

dée, entraînât immédiatement la plénitude des droits politiques. M. Krüger a proposé que le droit de vote fût accordé dans deux ans aux uitlanders qui habitaient le Transvaal avant 1890, c'est-à-dire depuis neuf années accomplies, ce qui portait leur stage préalable à onze ans. Pour les autres, ils devaient d'abord se faire naturaliser après deux ans de résidence, et ils n'obtiendraient le droit de vote que cinq ans après, ce qui portait en tout leur stage à sept ans. On pouvait se demander, et on n'a pas manqué de le faire, quelle serait la situation de ces nouveaux burghers qui, naturalisés après deux ans de résidence, auraient perdu leur nationalité primitive sans acquérir les droits que devait comporter la nouvelle. Il faut convenir que cette disposition était un peu sévère, mais nous ne discutons pas, nous nous contentons d'exposer les propositions de M. Krüger. Il exigeait en outre des conditions de moralité et de fortune dont les dernières étaient quelquefois assez difficiles à remplir et devaient beaucoup réduire le nombre des électeurs. Enfin il exigeait une indemnité pour le tort causé à son pays par l'agression de Jameson. Il lui a été répondu sur ce point que le principe de l'indemnité était accepté et que, quant au chiffre, le gouvernement anglais proposait qu'il fût fixé par un arbitrage. Bien loin de repousser cette dernière suggestion, M. Krüger s'empressa de demander que tous les différends ultérieurs qui pourraient s'élever entre l'Angleterre et le Transvaal fussent réglés par voie d'arbitrage, et il alla même jusqu'à surbordonner toutes ses autres propositions à l'acceptation de celle-ci. On était loin de compte. Sir Alfred Milner avait des instructions formelles et ne pouvait pas s'en départir; M. Krüger n'était pas disposé, au moins alors, à modifier son programme. On se quitta sans s'être entendu, et le seul résultat de la conférence fut de montrer qu'on était séparé par un fossé profond.

Cette constatation servait admirablement les vues de M. Chamberlain. Sous son influence, une très active campagne de presse s'est poursuivie pendant plus d'un mois, échauffant les esprits, les exaltant, les poussant aux violences, et M. Chamberlain s'y est mêlé lui-même, moins encore par les discours amers, hargneux, mais mesurés, qu'il prononçait à la Chambre des Communes que par le langage plus libre, plus abondant, plus agressif, qu'il a tenu à ses électeurs de Birmingham. Bien plus, et par un précédent qui à coup sûr n'est pas à encourager, M. le ministre des Colonies publiait un Livre bleu où il livrait à la curiosité publique toutes les pièces d'une négociation qui avait sans doute abouti à un premier échec, mais qui pouvait et devait être reprise. Il semblait se fermer la retraite à lui-même en faisant

connaître les exigences qu'il avait officiellement produites et auxquelles il lui devenait dès lors difficile de renoncer. Ces manifestations, habilement entretenues et échelonnées, ne laissaient pas d'agir vivement sur l'opinion publique. Celle-ci pourtant était divisée : elle était bien loin de présenter la parfaite unanimité qu'on avait constatée dans d'autres circonstances, dont quelques-unes sont trop récentes pour être oubliées. Sir Henry Campbell Bannerman, le leader du parti libéral, multipliait les questions à la Chambre des Communes. On tenait des meetings pacifiques. Les meetings impérialistes et belliqueux étaient assez rares, souvent troublés, et quelquefois même ne pouvaient pas se tenir. On sentait confusément, mais assez fortement ce qu'il y avait de peu moral dans l'entreprise fomentée contre un petit peuple qui, après tout, défendait son existence, et cela pour un intérêt qui n'était pas seulement celui de la grandeur et surtout de la gloire de l'Angleterre. On aimait à mettre le ministre des Colonies en opposition avec ses collègues, et notamment avec lord Salisbury; mais celui-ci se taisait et laissait faire, se réservant peut-être d'intervenir au dernier moment, et s'abandonnant à une indolence qui pourrait bien, un jour ou l'autre, le mettre aux prises avec des événemens dont la direction lui aurait définitivement échappé. Il y a eu des jours d'inquiétude et presque d'angoisse, où on a pu se demander qui l'emporterait, de l'impérialisme fougueux et débridé de M. Chamberlain, ou de la sagesse devenue un peu inerte de l'ancien parti conservateur.

Alors s'est produit un événement nouveau, bien fait pour servir d'avertissement à ceux qui consentent encore à observer et à réfléchir : l'intervention des Afrikanders du Cap. Les Afrikanders, les anciens habitans du Cap et de Natal, Hollandais d'origine comme les Boers du Transvaal et de l'État libre d'Orange, sont restés avec eux en communion d'esprit et de race. Ils sont animés à l'égard de l'Angleterre d'un loyalisme qui ne s'est jamais démenti et que nul ne met en doute, mais qui n'a pas supprimé chez eux d'autres et de plus vieux sentimens. Mêlés à la population anglo-saxonne du Cap, et jouissant avec elle des mêmes droits politiques, ils sont tantôt en majorité, tantôt en minorité au parlement. Pour le moment, ils y sont en majorité. Les dernières élections générales la leur ont donnée, et une élection partielle, qui est d'hier, a montré que la confiance du pays ne les a pas abandonnés depuis. Dans la circonscription de Tenbuland, que le gouvernement de la colonie considérait comme une espèce de bourg pourri à sa dévotion, l'ancien premier ministre, sir James Gordon

Sprigg, se présentait contre M. Salomon, candidat afrikander, et était battu par lui. Ce mouvement d'opinion montre que la colonie du Cap est un peu lasse de servir de base aux opérations de M. Cecil Rhodes, et de voir ses intérêts permanens subordonnés aux entreprises d'une poignée de spéculateurs. M. Cecil Rhodes parle sans cesse d'union entre toutes les races de l'Afrique australe, et par ce mot d'union morale il entend en réalité l'unité politique : ce qui se passe montre avec évidence combien sa manière d'agir est loin de produire les résultats qu'il poursuit. M. Rhodes fait l'union sans doute, mais contre lui. Quelle en a été la conséquence? Les Afrikanders du Cap, et avec eux M. Hofmeyr qui est leur chef, ont provoqué une nouvelle réunion à Bloemfontein, réunion tout officieuse cette fois, où M. Krüger ne pouvait pas se rendre, mais où se sont rendus quelques-uns de ses amis les plus fidèles, et où l'État libre d'Orange était aussi représenté par M. Fischer. Une telle réunion devait avoir une grande autorité. Elle a arrêté un nouveau projet de transaction qu'elle a fait accepter sans peine par M. Krüger et dont voici les points principaux : toute personne actuellement naturalisée au Transvaal obtiendra immédiatement la plénitude des droits électoraux, et il en sera de même des étrangers domiciliés dans le pays avant le 1er janvier 1891. Pour les autres, ils obtiendront le même traitement au bout de sept années de résidence, ou au bout de cinq ans s'ils ont été préalablement naturalisés. Lorsque cette tentative de conciliation a été connue à Londres, elle a mis le parti impérialiste dans un grand embarras. Il était impossible de ne pas reconnaître que M. Krüger faisait d'importantes concessions, et ces concessions étaient revêtues d'avance de la haute consécration que leur donnait le fait d'avoir été élaborées avec le concours et sous l'inspiration directe des Afrikanders du Cap. M. Schreiner, premier ministre de la colonie, n'hésitait pas à les déclarer équitables. Nous n'avons pas besoin de dire que cette intervention des Afrikanders, qui se substituaient à sir Alfred Milner et remplissaient son office avec plus de succès qu'il ne l'avait fait lui-même, causait aux Anglais beaucoup plus d'irritation que de satisfaction; mais comment ne pas en tenir compte? L'action officieuse du parti indigène avait remplacé l'action officielle du gouvernement et s'était montrée plus efficace. Cela était vexant, il faut en convenir. On avait la ressource de dire que les armemens de M. Chamberlain et les terribles menaces qu'il dardait quotidiennement sur le petit Transvaal n'avaient pas peu contribué au dénouement, ce qui est vrai. Pourtant, dans la forme, l'amour-propre britannique avait quelque peine à s'accommoder d'un résultat obtenu

par de pareils moyens, et il y avait à Londres de l'hésitation et de la mauvaise humeur. M. Krüger a eu alors la très grande sagesse de modifier cette forme dans ce qu'elle pouvait avoir de désagréable, tout en maintenant au fond les propositions arrêtées dans la seconde conférence de Blœmfontein. Se rappelant qu'à la première, sir Alfred Milner avait demandé que le chiffre de cinq ans de résidence entraînât *de plano* la franchise électorale, il a proposé celui de sept ans pour tout le monde, naturalisé ou non. En même temps il a élevé, dans une proportion que nous ne connaissons pas encore très bien, le nombre de sièges accordés aux représentans parlementaires de la région minière : M. Chamberlain a parlé de sept sièges, mais sans rien affirmer. Ce serait beaucoup, car chacune des deux Chambres du Volksraad se compose seulement d'une trentaine de membres. Quoi qu'il en soit, lorsque ces nouvelles sont arrivées à Londres, les armes sont tombées de toutes les mains; du matin au soir le ton de la presse a changé; on a dû avouer qu'il y avait là matière à une transaction raisonnable.

Sans doute rien n'est terminé ; il y a encore un très grand nombre de points de détail à régler et l'esprit de parti cherchera à prendre sur eux sa revanche; mais il n'y a plus de prétexte plausible de guerre, et c'est un fait capital. Seuls les uitlanders du Rand, ou du moins ceux d'entre eux qui font du bruit pour tous les autres, persistent à se montrer mécontens, et réclament les cinq ans demandés par sir Alfred Milner. Ils ont fait leur Évangile du Livre bleu si imprudemment publié par M. Chamberlain; mais on les laisse crier, et ce n'est pas pour deux ans de plus ou de moins que l'Angleterre voudra faire une guerre qui pèserait à sa conscience. S'il y a là une petite déception, elle sera effacée dans deux ans d'ici, et la paix vaut bien qu'on lui fasse ce sacrifice. En somme, dans quelques années, à peu près tous les uitlanders seront électeurs, et il est difficile de croire que la situation intérieure du Transvaal restera alors ce qu'elle est aujourd'hui. Il faudra bien compter avec eux dans le Volksraad, et il y aurait de la part des Boers une souveraine imprudence à abuser, pour s'en dispenser, de la majorité qui leur est laissée. Ils ont fait fausse route dans la manière dont ils ont défendu jusqu'à ce jour leurs intérêts aux dépens de ceux des uitlanders : la crise qui en est résultée doit leur servir de leçon. Personne n'en est sorti complètement victorieux. M. Cecil Rhodes, qui vient de rentrer au Cap en triomphateur romain, et qui a fait de nouveaux discours pour annoncer l'unité prochaine de tout le monde sud-africain, voit son rêve s'éloigner, sinon se dissiper. M. Chamberlain n'a pas la guerre qu'il désirait; l'adversaire qu'il avait traqué lui a échappé

de nouveau; il est obligé de se contenter d'une transaction qui lui accorde moins qu'il n'avait demandé. Quant aux Boers, ils ont cruellement expié les fautes par eux commises, et les concessions qu'ils ont dû faire ont introduit, ou introduiront bientôt dans la place, faut-il dire l'ennemi? Cela dépendra de leur attitude future à l'égard des nouveaux citoyens. Il est probable que M. Cecil Rhodes, dont les entreprises restent aléatoires, n'abandonnera rien de ses projets. On aurait tort de compter sur l'apaisement et sur l'humeur désormais conciliante de M. Chamberlain. Il y a même des difficultés au Transvaal, et le bruit de la démission de M. Krüger a couru. La crise est arrivée heureusement à la fin d'une de ses étapes, et c'est tout ce qu'on peut dire. Raison de plus pour que les Boers ne fournissent pas de prétextes à des gens tout disposés à en user contre eux, et que, pour sauver leur pays, ils n'emploient pas une fois encore les moyens les plus propres à le perdre

FRANCIS CHARMES.

UN PEU PLUS DE LUMIÈRE

Depuis tantôt un an que nous nous sommes imposé la loi de ne pas reparler de « l'affaire Dreyfus, » — avant qu'un jugement définitif eût éliminé de sa propre affaire le capitaine Dreyfus lui-même, en le déclarant innocent ou coupable, — nous avons fidèlement tenu notre engagement. Si nous le rompons aujourd'hui, à l'occasion de la mesure qui vient d'atteindre le général de Négrier, nous n'essaierons pas de nous persuader, ni de persuader à nos lecteurs que nous ne le rompons point, et encore bien moins que cette mesure n'a rien de commun avec l'affaire Dreyfus. Le général de Négrier, quoique ne s'étant trouvé mêlé, ni de près, ni de loin, à l'affaire, n'en est pas moins une victime de l'affaire, comme aussi bien tant d'autres officiers ou fonctionnaires que le gouvernement ne se montre pas moins prompt à frapper, quand on le lui demande, qu'impuissant à défendre, quand on les attaque. Et nous ne prenons parti ni pour ni contre le général de Négrier, ne sachant pas si le gouvernement l'a frappé à tort ou à raison ; mais c'est précisément de quoi nous nous plaignons, et c'est ce qu'il est monstrueux que l'opinion supporte.

Voilà tantôt deux ans que, dans cette malheureuse affaire, les gou-

vernemens qui se succèdent traitent l'opinion publique avec plus de dédain qu'on ne l'a jamais fait, ne nous expliquant rien, ne nous rendant compte de rien, et ne répondant à rien quand on les interroge. Nous ne savons ni pourquoi le général de Négrier a été relevé de ses fonctions de membre du conseil supérieur de la guerre, ni pourquoi le général Zurlinden de celles de gouverneur de Paris. On n'a daigné nous dire ni pourquoi M. Bertrand avait été révoqué de ses fonctions de Procureur général, ni pourquoi M. Feuilloley de celles de Procureur de la République. A-t-on fait seulement attention que l'enquête de la Cour de cassation, après trois mois écoulés, n'avait pas encore d'existence officielle ou d'authenticité légale, et ne nous était connue que par la publication irrégulière du *Figaro*? C'est le régime du mystère, en attendant celui de la petite Terreur. Pendant trois mois maintenant, et en attendant une sanction qui ne consistera pour eux que dans la perte de leur portefeuille, et leur retour à leurs dossiers ou leurs roses,

— Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise! —

nos ministres vont continuer de faire exactement tout ce qu'ils voudront, sans que personne s'y puisse opposer, sans nous donner aucune des raisons qu'ils ont de le faire, et sans que nous ayons aucun moyen de les leur arracher. Est-ce là ce que l'on appelle défendre la cause de la « justice et de la vérité? » Est-ce là ce que l'on appelle le « régime parlementaire? » Est-ce là gouverner? Ou plutôt n'est-ce pas être au pouvoir les instrumens d'une conspiration de parti contre l'opinion, la lumière, et la liberté?

En tout cas, et pour ce qui regarde le général de Négrier, le gouvernement n'a aucun prétexte de ne pas dire lui-même, et clairement, pour quels motifs il a « brisé la carrière » de l'un des meilleurs officiers de l'armée; il n'en a pas le droit; et nous, s'il ne nous dit pas ses motifs, nous aurons le droit de penser qu'en dépit de l'assurance qu'il affecte, il n'est pas fier des besognes qu'il se croit forcé d'accomplir. Pourquoi forcé? et forcé par qui? — F. B.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.



POUR NOÉMI

PREMIÈRE PARTIE

I

Enfin la forêt apparut, mystérieuse, insondable, tel un océan de verdure frémissante.

L'air fraîchit. Mille susurremens imperceptibles se mêlèrent à la saine odeur des fougères et des mousses.

Un loriot jeta ses trois notes, et le sentier s'élargit; la voûte s'exhaussa en arche majestueuse, tandis que de toutes parts les fûts s'élançaient semblables aux piliers d'une cathédrale.

Alors, sous ces arceaux géans, dans cette immense clairière dont le terrain irrégulier dévalait capricieusement, l'homme qui marchait aperçut, lancées éperdûment, en haut, en bas, de tous les points à la fois, des nuées d'escarpolettes auxquelles étaient suspendues des grappes bariolées de paysans et de paysannes. En sorte qu'on eût dit d'une gigantesque volière de verdure où des centaines d'oiseaux merveilleux, revêtus de plumages multicolores, s'ébattaient, prenaient leur vol, se posaient un moment palpitans, pour repartir bientôt à tire-d'aile.

Certes, André ne s'attendait guère à trouver à l'orée du bois cette gracieuse fête populaire, et son œil de peintre et d'artiste suivait avec enchantement ce pêle-mêle envolé d'oiseaux fantastiques, ce chatoiement lumineux de couleurs qui se fondaient, s'irisaient sous les taches d'or du soleil.

Exténué par la marche, il s'étendit au pied d'un arbre.

Était-ce bien lui, qui, après cinq années de pérégrinations à l'étranger, rentrait ainsi pédestrement dans sa patrie, sans crier gare, et pareil à un voleur? Et c'est étrange comme les choses et les gens, si familiers autrefois, prenaient à ses yeux un aspect nouveau, imprévu! C'était, semblait-il, toute une connaissance à refaire. Sentiment complexe, qui l'humiliait un peu! Désapprend-on si vite le visage de sa mère? Avec quelle facilité il s'était assimilé les mœurs occidentales! Et il avait fallu la lettre si autoritaire d'Ambroise Ostoya, son père, lui rappelant qu'il était goutteux, âgé, et souhaitant, avant sa mort, remettre entre ses mains les rênes de la propriété, pour l'obliger à réintégrer la patrie.

Il était donc revenu, quittant, le cœur un peu serré, Paris, ses camarades, et le cher atelier situé, là-bas, tout en haut du Luxembourg, et dont la vaste baie vitrée touchait de si près la cime des arbres que, par un carreau entr'ouvert, on voisinait avec les oiseaux du jardin.

Alors, dès Cracovie, l'idée de regagner en touriste ses vieilles Karpathes lui était venue. N'était-ce pas le meilleur moyen de s'imprégner lentement de leur charme silencieux, en retrouvant une à une ses douces sensations de jeunesse?

Un point toutefois le troublait. Il se demandait comment lui, l'artiste, l'indépendant, s'accommoderait maintenant de la vie en tête-à-tête avec l'homme d'humeur violente et fantasque qui était son père. Ses nerfs, plus tendus, plus affinés encore qu'autrefois, s'accommoderaient-ils des heurts, railleries et sarcasmes qui l'avaient tant blessé jadis? Cependant une phrase glissée tout au bas de la lettre : « Je serai heureux de juger de ton talent, » lui rendait l'espérance, et, avec cette facilité qu'ont les êtres d'imagination de croire ce qu'ils désirent, son cœur se gonfla soudain de bouffées joyeuses. Peu à peu, une alanguissante torpeur l'envahit, ses paupières alourdies par la fatigue se fermèrent; d'un geste lassé, il s'enveloppa le visage d'un foulard, pour se garantir des moustiques, et, laissant retomber la tête sur son bissac, il s'endormit bientôt parmi les digitales et les myrtils sauvages.

Tandis qu'il dormait, la route s'était peu à peu encombrée de passans : pèlerins, curieux ou mendians, qui tous se dirigeaient, en ce jour de Pentecôte, vers le couvent des Camaldules, ouvert seulement une fois l'an.

Lentement, le soleil descendait, dorant l'émeraude transparente des feuilles. Soudain un groupe de femmes d'allure aristocratique apparut sur la hauteur. Elles étaient accompagnées de quelques élégans, la boutonnière fleurie, qui les plaisantaient sur cette fugue capricieuse. Jeunes, belles pour la plupart, elles semblaient des reines. Leurs grands chapeaux ombragés de gaze et de plumes blanches se balançaient sur leurs têtes gracieuses, voilant d'une ombre leurs yeux rieurs. Leurs pieds délicats effleuraient à peine la bruyère du chemin ; elles faisaient songer, sur ce fond de verdure, à quelques figures exquises de Reynolds échappées de leur cadre, et la forêt étonnée écoutait le frou-frou de leurs traînes, et le rire perlé de leurs lèvres.

Parmi ces femmes, une, plus jeune, plus svelte, plus pétulante surtout, les avait brusquement devancées; rejointe tout aussitôt par l'escorte des jeunes gens. Et elle courait folâtre, une chanson aux lèvres, poussant des cris de joie à la vue des Cracoviens endimanchés, des balançoires et de leur envolement fantastique. Tout à coup, au détour d'un buisson, elle aperçut André qui dormait dans ses vêtemens maculés de poussière. — Oh! dit-elle, un pauvre!... Et, prompte comme l'éclair, elle lança une poignée de gros sous dans le chapeau du prétendu mendiant, à la grande hilarité de ses compagnons qui s'étaient aperçus de son erreur.

Réveillé en sursaut par ces éclats de rire, André s'était redressé furieux, croyant à une insulte. Mais tout de suite, en face de la vision exquise qui s'offrait à lui, les paroles de colère étaient mortes sur ses lèvres. Délicieusement éclairée par les rayons obliques du soleil, une jeune fille, mince, très blanche, aux cheveux d'or, aux yeux doux et allongés qui s'azuraient, sous la paille sombre du chapeau, pareils à deux tendres fleurs de bluet, le regardait avec une expression à la fois malicieuse et confuse.

— Pardon, monsieur, balbutiait-elle toute rouge, en français,... je ne savais pas... je croyais...

De nouveaux quolibets l'interrompirent.

Cependant André avait rassemblé la monnaie de cuivre éparse autour de son chapeau.

— Permettez du moins au faux mendiant de vous restituer ce qui ne lui était pas dû, mademoiselle.

Il s'était exprimé, lui aussi, en un français très pur qui dut impressionner l'aristocratique jeune fille, car elle le toisa d'un

petit air surpris et allait lui répondre, quand la troupe impatiente des jeunes gens l'entraîna au milieu de nouveaux rires et de plaisanteries.

— Au diable soient les importuns! pensa l'artiste ; et, s'apercevant qu'il avait encore au cou le foulard préservatif des moustiques, il l'arracha avec dépit, refit le nœud de sa cravate et secoua la poussière de ses habits : — Joli début dans la société de mon pays ! — Puis il réfléchit que cette petite folle était sans doute la fille de quelque propriétaire des environs, et un grand désir lui vint d'apprendre qui elle était, de la revoir, surtout !... Eh bien! il irait à sa poursuite, dut-il battre, pour cela, la forêt tout entière. Quelle avance pouvait-elle avoir sur lui? Dix minutes à peine... Un paysan cracovien passa ; il s'enquit aussitôt de la route qu'avait pu suivre l'élégante compagnie.

— Oh! fit l'homme d'un air malin, ça ne peut-être que celle du couvent des Camaldules, car c'est aujourd'hui le seul jour de l'année où les femmes ont le droit de le visiter, et, comme elles sont curieuses, elles ne s'en font pas faute, aussi bien celles des châteaux que les babas de nos masures.

André s'était remis en route.

Les Camaldules! songeait-il... Et il revoyait, dressée sur le ravin, leur retraite escarpée, tumulus vivant où tant de souffrances, tant de désespoirs sombres, tant de tragiques amours s'étaient ensevelis. Il se souvenait de ce prieur qui avait si vivement ému son enfance : un Italien aux yeux de flamme, si beau, et qui, dans un terrible drame de passion, avait, disait-on, tué jadis un homme en duel.

Les arbres s'étaient brusquement éclaircis, on approchait de la lisière de la forêt, et la fête populaire battait son plein. De tous côtés, c'était un débordement de buvettes de verdure, d'échoppes où pendillaient des grappes muticolores de chapelets grossiers, de médailles et d'images primitives. Une foule compacte de pèlerins montait péniblement la route escarpée qui conduisait au monastère, heurtée à chaque instant par toute la suite des hideurs humaines, les plus repoussantes infirmités échelonnées sous ses pas.

Un aveugle à barbe de neige, aux yeux blancs, tournés vers l'au-delà, chantait, en s'accompagnant du théorbe, un air des siècles passés, qui donnait le frisson. André lui jeta une pièce blanche, bouscula sans pitié quelques mendians trop obséquieux.

Devant lui, par la grande porte du cloître, largement ouverte, l'église des Camaldules érigeait sur le ciel sa façade Renaissance.

Il entra, porté par le flot, sur une vaste terrasse que bordait à droite une balustrade circulaire d'où se découvrait tout un horizon de rêves ! Et c'étaient des lieues d'espace, serpentées par le ruban d'argent de la Vistule, et que cernait au loin le profil vague des gigantesques Karpathes. D'un coup d'œil rapide, André explora la cour bondée de pèlerins où les robes blanches du panetier et du sommelier mettaient une note discrète.

Non; c'était à l'église que devait être son inconnue, mais la foule compacte qui se pressait sous le porche le fit reculer. Jouant alors violemment des coudes, il pénétra de force dans le sanctuaire.

C'était un temple de moyenne grandeur, surchargé de détails fastueux. L'œil se perdait parmi les ors criards des chapelles, les débandades d'anges de la voûte et tout ce style baroque qui semble la négation de l'art.

Mais, pénétré de son idée fixe, André ne prêtait nulle attention à ces étonnantes fioritures qui l'eussent fait grincer des dents en temps ordinaire; et son œil fouillait les coins et les recoins de l'édifice, scrutait les physionomies, dévisageait toutes les figures qu'il rencontrait... En vain cependant. L'élégante silhouette qui l'avait tant charmé ne se voyait nulle part. Maintenant, il était parvenu derrière l'autel. Là, dans une chapelle mystérieusement éclairée, les pères, vêtus de blanc, prosternés dans leurs stalles, faisaient la garde autour du Saint-Sacrement. Et, cette fois, il s'arrêta, saisi. C'est qu'ils avaient grande figure, ces austères Camaldules, avec leur barbe embroussaillée, leur crâne rasé, leurs yeux étincelans où se lisait une si dédaigneuse pitié pour cette houle de têtes féminines qui se ruait indiscrète vers eux.

Et André comprenait qu'entre lui, qui fougueusement courait en ce moment à quelque folle aventure, où il ne trouverait sans doute que misère et amertume, et ces hommes de paix, dont la vie était limitée au culte de Dieu et de la science, il y avait un monde !

Qui sait !... un jour, peut-être, écœuré, désillusionné de tout, lui aussi viendrait-il frapper à leur porte hospitalière ! Mais une attraction magnétique l'avait forcé à relever la tête, et il vit, penchée à une galerie du premier étage, son inconnue. L'avait-elle

aperçu ? Oui, sans doute, car il avait cru lire, au fond de ses yeux, un appel et un reproche...

Avec la fougue qui le caractérisait, il se fraya un passage dans la foule, atteignit péniblement le petit escalier en colimaçon menant à la galerie, mais, quand il fut enfin parvenu sur le balcon où se pressaient également un grand nombre de pèlerins, toute trace de la gracieuse apparition avait disparu.

Cruellement déçu, il courut aux officines, visita une à une les maisonnettes des pères, leurs étroites cellules dont la couchette ressemblait si fort à un cercueil, explora les jardins suspendus sur l'abîme, les terrasses, et jusqu'aux noires catacombes, mais vainement, hélas! Le soleil couchant incendiait la vallée, les eaux de la Vistule charriaient des paillettes de feu, André, plus dépité qu'il n'en voulait convenir, se hâta de gagner une auberge quelconque où il pût louer des chevaux pour continuer son voyage et se réconforter un peu. Mais, tandis que l'hôtesse, en son jargon prolixe, lui énumérait les maigres ressources qu'elle avait à sa disposition, elle vit qu'il ne l'écoutait pas. Les yeux fixés sur les mystérieux sentiers de la forêt, d'où montaient les parfums du soir, il revoyait le doux visage de l'enfant inconnue, dont l'aumône et le rire moqueur avaient salué les premiers son retour au pays.

II

Le domaine des *Étangs noirs*, situé au pied des Karpathes, sur le versant polonais, était un *dwor* mélancolique, entouré de nombreux lacs au fond desquels venaient se mirer de sombres collines, couvertes de pins gigantesques. Et, tandis que, d'un côté, se dressaient les montagnes majestueuses des Tâtry, avec leur couronne de neiges éternelles, de l'autre, s'étendaient à l'infini, dans la vallée, les prairies et les terres labourables.

A mesure que le chariot à bâche blanche qui amenait André se rapprochait du fief paternel, le cœur du jeune homme se serrait. Son père, opposé si fortement jadis à le voir suivre une carrière artistique, commençait-il réellement à s'humaniser? Et l'amer souvenir des luttes incessantes qui avaient provoqué son départ, sa fuite presque, lui revenait involontairement. Mais quand, au brusque détour de la route, il aperçut, baignée de soleil, la vieille maison avec son toit moussu, ses grands balcons

de chêne escaladés de vigne-vierge, et, debout sur le seuil, la grande silhouette de son père, des larmes de joie lui montèrent aux yeux; il sauta du véhicule, et courut se jeter dans les bras du vieillard.

— Enfin!... te voilà!... Il était temps. Encore un peu, et c'est au cimetière que tu aurais pu aller me trouver! Au moins, rapportes-tu de tes grands voyages la sagesse : cette sagesse qui consiste à apprécier le sol natal, et à trouver son vrai bonheur parmi ses champs, ses bois, ses vergers et ses parterres?... — Allons, vous autres, cria le vieux gentilhomme à un groupe de serviteurs en costumes montagnards qui s'étaient massés au bas du perron, venez souhaiter la bienvenue à votre jeune maître, et promettez de le soigner si bien qu'il n'ait plus envie de nous quitter!

En un instant, André fut entouré, acclamé, et on lui baisait les mains, les bras, les épaules. Deux lévriers vinrent, en caracolant se mettre de la partie. La joie se lisait dans tous les yeux.

— Et maintenant, à table! commanda le propriétaire.

Dans le grand hall, les portraits des ancêtres, tête rasée, la moustache énorme, revêtus du *mondour* aux manches éclatantes et de la ceinture tissée de soie et d'or, s'alignaient fièrement à la muraille. Sur les dressoirs, les vieilles argenteries étincelaient, et, jetés sur des divans, les antiques *makats* (1) rapportés d'Asie, peut-être au temps du roi Sigismond, donnaient à la grande salle familiale un air de sévère grandeur. Quelques hôtes intimes, qui s'étaient écartés discrètement, s'avancèrent alors au-devant du jeune homme,

— Voici notre curé de l'église de Nowy, dit le vieillard, sa sœur Panna Sofia, Hubaÿ, mon voisin, et puis Kerl, notre économe, dont tu te souviens.

On se mit à table.

— Alors, reprit le vieillard en entamant son potage, te voilà devenu grand peintre, mon fils; on parle de toi dans les journaux! J'ai essayé de les lire, tes feuilles parisiennes! Comment les nommes-tu? *l'Art libre... l'Impressionniste*, *l'Esthétique moderne;* mais j'avoue n'y avoir rien compris. Ce que je veux, moi, c'est voir tes œuvres. Du reste, toutes tes caisses sont arri-

(1) Tapisseries.

vées, on les a posées dans le grand salon, et tu nous en feras les honneurs tantôt.

Comme on prenait le café sur la terrasse, des visites arrivèrent, et c'étaient Zermat, le président du club alpin; Radowicz, propriétaire des environs; M. Teznar, sub-juge, ou plutôt adjoint au tribunal de Nowy, avec Mme Vincente, son épouse.

— Eh! mais, dit M. Ambroise, voilà le prince Drohicz, *starost* de notre district, un grand amateur de musique!... Enchanté, Madame, Messieurs, de vous présenter mon fils, qui arrive à l'instant. Oui, mon fils André, artiste peintre, d'après la rumeur publique, mais, dans un an d'ici, j'espère, le meilleur agronome du pays.

— Oh! s'écria en minaudant Mme Teznar, une blonde mûre, en prétentieuse toilette de mousseline bleu clair, et qui avait été autrefois gouvernante et dame de compagnie d'une grande dame, je suis passionnée d'art... et notre cher prince également, ajouta-t-elle en tournant languissamment les yeux vers le starost... Et, dites-moi, monsieur André, êtes-vous de l'école de Munich? Exposez-vous aux Champs-Élysées? Avez-vous été médaillé?

André dévisagea cette petite femme remuante, qui lui était déjà souverainement antipathique, et, très sèchement :

— Je ne procède d'aucune école, dit-il, et je n'ai jamais cherché à exposer dans ces grands caravansérails de peinture où chaque tableau semble placé pour écraser son voisin.

— Comment ! insista Mme Teznar, vous n'allez peindre dans aucun atelier en renom de Paris?

— J'ai toujours travaillé seul, en face de la nature : c'est l'unique moyen de garder une note indépendante.

— Comment, ricana-t-elle, blessée par le petit ton impertinent de l'artiste, plus de maîtres, plus d'écoles ni de concours?... l'anarchie, alors !...

M. Ostoya les interrompit :

— On vient de dévisser là-bas les caisses; si tu voulais nous précéder, mon cher enfant?

André fronça le sourcil. Rien ne pouvait lui être plus désagréable. Cependant, il n'osa refuser.

— Je vous préviens d'avance que cela ne vous plaira pas!...

Quelques instans plus tard, la compagnie était invitée à passer dans le grand salon du *dwor*, où s'étalaient une douzaine de toiles

simplement encadrées de vernis blanc : couchers de soleil flamboyans, sous-bois échevelés, et, dans le centre, comme œuvre maîtresse, une chaude étude de femme nue dans une prairie ensoleillée.

A la vue de ces œuvres aux tons heurtés, violens, très vigoureuses de dessin, mais d'une hardiesse de coloris qui déconcertait les idées classiques de ces honnêtes gentilshommes, une inquiétude mêlée d'ahurissement se peignit sur tous les visages.

—... C'est... très bien... très bien, balbutiait-on du bout des lèvres. Mais chacun se tournait avec curiosité vers le vieil Ostoya, qui, appuyé sur sa canne, avançait lentement, solennel comme un juge, son gros lorgnon d'écaille à la main. Il commença par promener gravement son regard à droite et à gauche, puis, brusquement, ses traits se contractèrent, et, frappant violemment sa canne sur le plancher :

— Ah! ça, cria-t-il, est-ce une mystification? qu'est-ce que c'est que tout ce fatras?... Ce sont tes tableaux que je veux voir!...

— Mes tableaux, les voilà, dit froidement le jeune homme; tout ce que je fais est du même genre; mais je vous avais prévenu que vous ne comprendriez pas. Du reste, je n'ai pas la prétention de peindre pour la foule, je me contente d'être apprécié de quelques artistes, dans le silence de l'atelier.

— Alors, tu me prends pour un ignorant, et tu crois que j'ai attendu d'avoir mes soixante ans sonnés pour que tu viennes m'enseigner à comprendre une peinture!... Mais, sang de chien! quand je suis allé à Vienne, j'en ai vu, des tableaux de Rubens, de Van Dyck, de Raphaël, du Corrège!... A la bonne heure!... Ces gens-là connaissaient leur métier, et je n'avais pas besoin de cicerone pour prendre plaisir à les regarder. Toute ma vie, je verrai le portrait du prince Ruprecht!... Il me semblait qu'il allait sortir de son cadre... et les saintes, les madones... j'avais envie de m'agenouiller. A Lemberg, à Cracovie, c'est Matejko qui m'a empoigné avec son *Union*, sa *Diète polonaise*, sa fameuse *Bataille de Grünwald!...* et puis Kosak, quand il nous montre *Sobieski sous les murs de Vienne*, ou bien ses lanciers polonais si crânement campés à cheval! Le cœur se dilate en revoyant tous ces chers souvenirs, et à quoi sert la peinture, je vous prie, si ce n'est à exalter ou à réveiller dans nos cœurs ce qu'il y a de plus noble : le sentiment patriotique et religieux?... Des pay-

sages... j'en ai vu maintes fois aussi. Ils étaient rians, et parlaient de nos travaux champêtres. Ici, je n'aperçois que des taches incohérentes, et je crois avoir l'œil dans un de ces kaléidoscopes que l'on donne aux petits enfans.

Il se pencha alors vers la plus grande étude.

— Quant à cette Vénus, et dans un pré encore!... un endroit où on est habitué à voir tout une autre catégorie d'êtres vivans... je ne la comprends pas!... Qu'est-ce que cette chair violacée!... ces plaques jaunes, qui doivent être du soleil, sans doute?... Tout cela me fait l'effet d'une plaisanterie.

— Cher monsieur, dit précieusement le *starost*, vous oubliez qu'à côté des Bach, des Beethoven, des Wagner, il y a eu place pour les Moniuszko, les Brahms et les Borodine!... C'est dans son atelier, du reste, qu'il faut juger un artiste; ici, le jour est faux.

— Ta ta ta! Une chose réellement bonne se voit bien partout, et je déclare que c'est péché d'avoir perdu cinq années de son existence pour aboutir à si piètre résultat.

Le sub-juge s'était rapproché et, timidement, d'un ton conciliant :

— Vous verrez, honoré Monsieur, qu'encadrés, ces tableaux gagneront cent pour cent; c'est incroyable, l'importance du cadre dans la peinture; j'ai chez moi une petite chromo-litho...

Mais sa femme l'interrompit d'un coup de coude.

— Vous allez dire une sottise!

Pâle comme un marbre, André assistait sans desserrer les lèvres à l'impitoyable exécution, et c'était comme un déchirement du plus profond de son être.

— Ces choses se vendent-elles bien à Paris? demanda encore une voix joviale. Et comme le jeune homme, sèchement, annonçait n'en avoir jamais fait le trafic, le vieil Ostoya partit d'un formidable éclat de rire.

— Allons! cela me rassure, du moins, sur le goût des Parisiens... Je commençais à en douter, et te voilà jugé, mon garçon. Quand un pâtissier ne parvient pas à placer sa marchandise, c'est qu'il ne connaît pas son affaire, et le mieux est d'abandonner la partie... Il n'y a aucun déshonneur à cela, et tu verras que l'agriculture est supérieure à tout le reste. C'est là que tu vas pouvoir étudier la nature sur le vif!

La bonne humeur du vieillard était revenue.

Cependant, une gêne pesait sur la compagnie.

— Vous devez avoir hâte, l'un et l'autre, d'être en tête-à-tête, après une si longue séparation, cher monsieur Ambroise! dit la sœur du curé.

Ce fut le signal du départ. Galamment, le *starost* avait offert de ramener dans sa voiture le juge et sa femme.

— Cher prince! Vous nous gâtez toujours! avait répondu Mme Teznar, en tassant les milliers de petits volans de sa robe bleu de ciel.

Et, comme le vieux propriétaire refermait sur eux la portière d'un air goguenard, tout en lançant un coup d'œil moqueur à l'adresse du mari, hissé piteusement à côté du cocher, elle se rejeta en arrière avec une mine pudibonde.

— Mais non! non! cher monsieur Ostoya!... Vous vous méprenez, je vous assure, il n'y a rien du tout, du tout! Comme vous êtes méchant!

— Au diable la sotte pécore! s'écria le gentilhomme, en remontant le perron au bras de son fils... Et c'est qu'elle meurt d'envie, ma parole d'honneur, que je ne la croie pas!...

A ce moment, une femme de charge, grande, les yeux perçans, la face terreuse, frôla le maître.

— Monsieur avait bien besoin de descendre pour reconduire cette *gouvernantka!* murmura-t-elle d'une voix méprisante.

— Paix! dit rudement le propriétaire en la rembarrant, retourne à ton ménage? Je ne serai donc plus maître chez moi?

Et il atteignit le fumoir où l'attendaient les joueurs de whist.

C'est le soir seulement que le père et le fils purent enfin s'épancher librement, et, comme ils se séparaient, l'âme singulièrement oppressée, en face de l'abîme que ces cinq années de séparation avaient creusé entre eux :

— Ah! fit mélancoliquement le vieux gentilhomme, combien notre grand poète Jan Kohanowski avait raison quand il s'emportait contre cette rage qu'a toujours eue notre noblesse d'imiter les étrangers. Ce défaut sera notre perte, ne se lassait-il pas de dire!... Bah! on ne l'écoutait pas!

Et, prenant un petit volume sur une tablette :

— As-tu lu les œuvres de Nicolas Rey, cet aimable philosophe du XVe siècle? Je parie que tu les connais à peine! Eh bien! médite le *Miroir de la Noblesse :* c'est un chef-d'œuvre de grâce, de bon sens et de simplicité. Tu y apprendras que le bonheur d'un gentilhomme polonais consiste dans la vie agricole et do-

mestique! Et, maintenant, va dormir, mon fils; demain Kerl te fera visiter le domaine. Il est bien entendu que tu auras toujours le droit de barbouiller dans tes momens perdus!

Et il ajouta d'un ton qu'il voulait rendre rude :

— J'ai fait élargir là-haut une fenêtre... au nord, dans la plus grande pièce... tu y verras bien...

III

Il y avait plus d'un mois déjà qu'André, sous les ordres du vieux Kerl, s'initiait docilement à l'administration du domaine. Néanmoins, la contrainte, née dès l'abord entre lui et son père, ne disparaissait point. Il en résultait dans son caractère une teinte de mélancolie que certes ne pouvaient dissiper les visites bruyantes et quotidiennes des propriétaires avoisinans.

Un échec dans une petite exposition partielle de Cracovie, où il avait résolument envoyé quelques esquisses, ajoutait encore à son désenchantement. Là aussi, on avait mal interprété ses hardiesses de novateur, et le public dérouté s'était plaint qu'on se moquât de lui. Les journaux avaient renchéri, prononçant le mot de *fumisterie parisienne*.

Le vieil Ostoya triomphait.

— Eh bien! disait-il à son fils, en riant sournoisement dans sa barbe, conviendras-tu enfin que ton bonhomme de père a encore du bon sens? La peinture, vois-tu, c'est de la rêverie, et qui dit rêveur dit paresseux.

Oh! ma main droite
Avec du travail, c'est le gain le plus sûr!

chante un refrain du temps passé... Voyons, as-tu décide quelles terres tu mettras en jachère cette année, et quelles sont celles qui auront besoin d'engrais?

Gravement, André répondit aux questions paternelles, mais son âme, loin de s'épanouir, se refermait chaque jour davantage, et les seules joies qu'il éprouvât étaient les heures de solitude qu'il passait enfermé dans son atelier, ou bien quand, sa hachette à la main, il faisait, en compagnie de quelques hardis montagnards, de périlleuses ascensions. Parfois, dans ses courses vagabondes, il se demandait si le hasard ne lui ferait jamais retrouver la jolie créature rencontrée un instant dans la forêt

des Camaldules, mais, en ce moment, sans doute, elle promenait sa grâce nonchalante dans quelque ville d'eau exotique.

Un jour, le hasard le fit entrer dans l'église de la petite ville de Nowy, juste au moment de la messe.

Les fidèles, dévotement prosternés pendant l'élévation, se relevaient un à un, quand brusquement il tressaillit.

C'était elle!... là, debout, devant lui... les mains jointes, son fin profil tourné comme en extase vers la voûte. Une anxiété le dévorait. Oh! la minute troublante, exquise! Et quand leurs regards se croisèrent enfin, il eut à la fois une déception et un ravissement : c'était elle, et ce n'était pas elle ! Mais, certainement, la ressemblance tenait du prodige. Les yeux, les sourcils, les cheveux étaient peut-être plus sombres; une expression moins coquette que tendre se jouait sur les fins contours de la bouche. Comme l'autre, elle était vêtue d'une robe claire ; un large chapeau de paille ombrageait son front ; mais de toute sa personne se dégageait un parfum de candeur et de simplicité, et, si c'était la même sveltesse de taille, sa démarche n'avait point la grâce mièvre et ensorcelante de l'inconnue.

Qui est-elle? se demandait-il avec angoisse. Et, comme il interrogeait les gens, il apprit que c'était Malva Teznar, la fille d'un premier mariage de ce même juge au tribunal de Nowy, rencontré le jour même de son arrivée aux *Étangs*.

Et, en dépit de toutes ses préventions, une heure plus tard, il se présentait dans la maison au toit moussu de l'humble fonctionnaire.

— Que c'est aimable à vous!... s'était exclamé Mme Teznar, ravie d'une visite inespérée, et qu'elle prenait pour elle... Le prince vient de nous quitter!

Le salon où elle avait introduit André avait un aspect à la fois criard et besogneux. Mais, à la grande déception du peintre, seuls, quelques indifférens y causaient en fumant une cigarette. Cependant, comme Mme Teznar réclamait impérieusement le café à la crème, une timide jeune fille, en tablier rose à bavette, apparut, un plateau entre les mains.

Dès lors, André n'avait plus vu qu'elle!...

Comment, oubliant l'heure et faisant taire ses préventions, s'était-il laissé aller à ouvrir presque son cœur dans ce cercle d'inconnus, et à conter à la fois ses voyages et ses aspirations? C'est que, là-bas, dans l'ombre, il sentait peser sur lui le regard sérieux

et doux de cette jolie fille dont il ne savait rien, et qui lui avait causé une si tendre émotion.

— Vous reviendrez souvent? avait insinué Mme Teznar, tandis que le juge se confondait en paroles reconnaissantes.

Et il avait dit oui, sans arrière-pensée. Cette aventure avait mis dans sa vie si terne un intérêt subit. Mais, lorsqu'il avait essayé de fixer sur le carton les traits de sa vive inconnue du bois des Camaldules, tant se mêlaient et se confondaient désormais dans son esprit ces deux têtes charmantes, c'est toujours le profil grave de la fille du juge qui revenait sous son crayon. Alors, irrité de ne pouvoir saisir l'impalpable nuance, il le rejetait avec dépit, craignant, à force de s'inspirer de l'une, d'oublier l'autre.

IV

— Ah! certes, je me repens de vous avoir épousé! s'était rageusement écriée Mme Teznar, tout en faufilant les plis d'un mignon corsage de soie rose, — et Noémi a joliment raison de dire que j'aurais mieux fait de prendre mon vieux chambellan. Il était du monde, au moins, celui-là!...

M. Teznar fronça le sourcil.

— Noémi est une insolente! s'écria-t-il, et puis, vous oubliez que le chambellan s'est retiré au dernier moment, aussi avez-vous été bien aise de vous rabattre sur un fonctionnaire du gouvernement.

— Oh! joli, le fonctionnaire, qui nous fait végéter sans avancement depuis des années dans ce misérable trou! — Rappelez-vous donc comme il a fallu me violenter pour consentir à épouser un veuf chargé de deux orphelins!...

— Violenter! Vous aviez vingt-neuf ans.

— Fi! que vous êtes déplaisant, quand vous ricanez de la sorte!

— Oh! je n'ai pas été élevé comme vous dans l'antichambre d'une grande dame! Mes parens étaient des paysans...

Elle se boucha les oreilles.

— Taisez-vous! vous me faites horreur. Allez le crier par la ville, vous serez sûr de marier Noémi!

Il avait pris son chapeau d'un air ennuyé.

— Toute cette scène a pour but de me demander de l'argent!... Eh bien! je n'en ai pas.

Cette fois elle bondit :

— Et vos appointemens touchés ce matin?

— La semaine du ménage est à sa place, dans le tiroir : c'est tout ce que je puis vous donner.

— Alors, vous prétendez esquiver encore une fois le souper que nous devons au juge, votre supérieur... et à sa femme? Ne voyez-vous donc pas avec quelle arrogance ces gens nous traitent, et n'êtes-vous pas honteux, avec vos cheveux gris, de devoir le respect à ce blond insolent, votre cadet de douze années!...

Le front de Mathias Teznar s'était rembruni. Oh ! cette femme, avec quelle perfidie elle excellait à réveiller les plaies cachées!

D'une promotion plus ancienne que son chef, il était entré dans les bureaux alors qu'on n'exigeait pas encore d'examens : de là son infériorité.

— Au moins, continua-t-elle, si vous acceptiez, de la part des plaideurs, les cadeaux et les mille revenans-bon qui vous sont dus!

Le sub-juge était devenu cramoisi.

— Quelle singulière idée vous faites-vous donc de l'honneur? Vous rougissez de me savoir fils de paysan, et vous voudriez me pousser à des malpropretés!...

— Eh bien, nous continuerons à vivre comme des pauvres honteux! Mais, si c'est bon pour vos propres enfans, il n'en est pas de même de Noémi, votre fille et la mienne, une créature exquise, adorable, venue au monde pour être grande dame!... Il faudra bien vous décider à lui envoyer de l'argent; son séjour, avec la maréchale, dans de si aristocratiques maisons, l'oblige à des toilettes...

— Quant à cela, tant pis! s'écria le fonctionnaire d'une voix bourrue. Est-ce moi qui ai envoyé la petite, au sortir du couvent, à la remorque de cette vieille folle qui ne cherche qu'à lui donner des goûts au-dessus de sa condition?...

M[me] Teznar leva les bras au ciel.

— Mais, malheureux, tout l'avenir de Noémi repose justement sur la protection de sa marraine!... Ah! quel malheur pour moi d'être liée à un être au cerveau obtus comme le vôtre!

Le juge avait pris sa canne et sa serviette. Ces scènes, qui se renouvelaient sans cesse, l'énervaient beaucoup.

— Allons, dit-il avec un soupir, je vous laisserai encore cinq florins...

Mais, dédaigneuse, elle continua, la voix étranglée par les sanglots :

— Et non seulement vous êtes stupide et maladroit, mais vous y joignez la plus noire ingratitude, car vous ne vous apercevez pas que tout ce que je fais est en vue également de l'avenir de votre Malva!... Ces quelques rares soirées musicales si reprochées, où je cherche à attirer les notabilités du pays, n'ont d'autre but que de marier votre fille. L'autre jour, quand vous m'en avez tant voulu de louer des chevaux pour aller aux Étangs, j'avais mon idée : tâter le terrain, surprendre au débarqué cet artiste un peu fantasque dont m'avait parlé le prince, et les mettre en présence, lui et Malva... Ne voyez-vous donc pas que, quand il vient, il ne la quitte pas des yeux, ne cause qu'avec elle?... Pourquoi ne l'épouserait-il pas?... les artistes ont de ces toquades... Mais, pour arriver à cela, il faut avoir du tact et savoir faire certains sacrifices... Toutes choses dont vous êtes absolument incapable, au dire du starost, qui m'approuve entièrement!...

Debout devant elle, Mathias Teznar l'écoutait.

Un ébahissement profond se peignait dans ses petits yeux gris pâle. Que de choses extraordinaires se passaient toujours à son insu autour de lui... et cela avait été constamment ainsi depuis son second mariage! Mais cette révélation inattendue de sa femme l'attendrissait. Ainsi, sans qu'il s'en doutât, elle s'occupait de l'avenir de l'aînée, de sa Malva à lui, pauvre fille si négligée, si peu heureuse, rudoyée souvent par lui-même!... Une bouffée de joie avait gonflé son cœur. Ah! certes, il n'eût jamais osé rêver un tel parti pour elle, mais du moment que Vincente y pensait, le voulait, s'attelait à cette idée, c'est que c'était possible. Au fond, il la sentait supérieure à lui, et surtout plus fine, plus adroite. Et ne disait-elle pas que le « prince » approuvait?... Or, le *starost* était un homme du monde, et si diplomate, lui aussi!

Grisé doucement par la légère fumée d'orgueil qui lui était montée au cerveau, il traversa la chambre, alla d'un pas décidé vers le secrétaire et, sans tâtonner, prit d'abord dans un petit tiroir un billet de dix florins. Ce billet-là était réservé pour son fils, le soldat. Bah! le pauvre garçon attendrait encore : il attendait depuis si longtemps! Il mit ensuite la main sur une liasse de billets d'un florin chacun, si minces, si délabrés, qu'ils ressemblaient bien plutôt à de misérables dentelles souillées qu'à de bon argent du gouvernement.

Ceux-là étaient préparés pour certaines dépenses imprévues, et aussi pour éteindre quelques petites dettes criardes. Sans hé-

siter, il en compta encore dix, et, les déposant devant sa femme, il lui mit affectueusement la main sur l'épaule :

— C'est bon à vous, Vintcia, de penser à ma pauvre Malva, je vous en remercie bien... oui, bien sincèrement... Tout à l'heure j'ai été peut-être un peu vif, il faut me pardonner, je suis, comme vous dites, d'une nature rude, mais le cœur est bon, vous le savez, et puis j'ai toujours eu une tendance à m'exagérer les choses, mais je veux avoir désormais confiance en vous, pour le sort de mes deux chères filles. — Il souriait maintenant, le front rasséréné, attendant une bonne parole.

Cependant Vincente, si loquace tout à l'heure, était devenue muette. Un éclair de triomphe fugitif passa sur son front tandis qu'elle faisait glisser les billets dans sa corbeille.

— Enfin! pensa-t-elle. Ça n'a pas été sans peine!

Et, très calme, elle avait repris sa couture. Puis, voyant qu'il restait toujours en face d'elle :

— Ah! ça, vous n'entendez donc pas l'heure sonner au clocher? Vous allez être en retard!

Et, pleine de condescendance, elle lui tendit la main.

Tendrement, il y mit les lèvres, et sortit aussitôt, l'air radieux, le visage épanoui.

V

Comme le juge traversait l'étroit couloir conduisant à la basse-cour, il se heurta à une ombre blottie dans un coin obscur.

— Malva! s'écria-t-il, en apercevant une grande jeune fille toute pâle qui cherchait à s'échapper; puis, plus bas :

— Tu nous as entendus? demanda-t-il.

— Oui, murmura-t-elle, tête basse et rougissante : la porte était entr'ouverte!...

— Ah! la friponne! la friponne! Eh bien! diras-tu encore que Vincente ne se soucie pas de toi? Tu vois qu'elle songe, au contraire, à ton avenir!

Une nouvelle rougeur empourpra le front de la jeune fille.

— Et ça te ferait plaisir, petite, de t'appeler Mme Ostoya!...

Mais cette idée lui parut si extraordinaire qu'il éclata d'un rire bruyant, il embrassa sa fille à l'étouffer, et s'enfuit, la laissant tout étourdie de cette intempestive sortie paternelle.

« Madame Ostoya! » Ce nom avait sonné étrangement à son

oreille, doux et poignant à la fois, et l'écho s'en répercutait jusqu'au plus profond de son être, y laissant comme une meurtrissure. Oh ! c'était mal, de la tenter ainsi, de faire naître dans son cœur des espérances irréalisables ! Ostoya ! Cet artiste, cet être à part, dont la vie, le passé, lui semblaient entourés d'une auréole de mystère, s'imaginer qu'il voudrait pour compagne d'une créature simple comme elle !... — Pourrait-elle seulement causer avec lui de cet art qu'il aimait tant, elle qui n'avait jamais rien vu, en dehors des grossières images de sa vieille église ?

Et pourtant, quand elle l'écoutait parler, une clarté se faisait en son esprit, et, par une intuition divine sans doute, son âme semblait s'entr'ouvrir, elle s'initiait à sa pensée, buvait les paroles qui découlaient de ses lèvres. Et elle sentait alors naître en elle des facultés inconnues, secouait la torpeur dans laquelle elle avait vécu jusqu'ici, aspirait à apprendre, à savoir... Mais, le lendemain, les occupations prosaïques de l'existence la ressaisissaient, elle reprenait sa vie active de ménagère, rougissait de sa folie, et il ne lui restait plus au cœur qu'un long regret inquiet.

Tout en songeant, elle allait et venait dans la basse-cour. — Bon ! la grosse poule noire qui demandait à couver !

Eh ! Basia, prépare le nid, tu apporteras les œufs de cane mis en réserve... Comment ! l'épervier avait encore une fois enlevé un petit poulet ! Oh ! c'était trop d'audace ! — Et elle visitait les paniers, comptait les poussins, apostrophant, par-ci, par-là, les plus rebelles.

La première fois qu'elle l'avait vu, cet Ostoya, c'était un dimanche, à l'église. De quel étrange regard il l'avait enveloppée !... elle en avait rougi, et ses yeux s'étaient vite abaissés. Au sortir de l'église, les bavardages de la foule lui avaient appris qui il était.

— Le voilà donc revenu, l'artiste ! disait-on. Ce n'est pas malheureux, après cinq ans d'absence !... Le vieux a donc fini par l'emporter ! Oh ! pas sans peine : on dit qu'ils se chamaillent ferme, aux *Étangs*. C'est qu'il est têtu lui aussi, le jeune, et emporté !... Dur peut-être ?... Car on sait que les Ostoya ne sont pas tendres !

« Dur ! » songeait Malva ! Ah ! non, par exemple : ces gens se trompaient. N'avaient-ils pas vu tout à l'heure, près du bénitier, avec quel bon sourire il avait parlé à ces petits enfans ? Certes, il était d'apparence un peu farouche, mais c'est ce qui lui plaisait justement, à elle ! Et quand, un peu plus tard, il s'était présenté

chez ses parens, son cœur s'était mis à battre comme à l'approche d'un événement extraordinaire.

Oh! le doux après-midi, quand, blottie dans un coin écarté du salon, les yeux levés timidement vers lui, elle l'avait écouté conter de sa voix chaude ses excursions en terre lointaine, dans ces pays de l'Ouest où s'élançaient sur le ciel bleu pâle les flèches de dentelle des cathédrales... depuis, il était revenu souvent... Rêveuse, elle traversa le potager, entra dans la prairie, et maintenant, se haussant sur les pointes, elle cueillait de belles cerises transparentes dont elle emplissait sa corbeille. La chaleur était grande, mais, en ce pays de montagne, l'air circulait délicieusement, et les fleurettes des talus, avides de soleil, se dressaient, tout étourdies par le bourdonnement des abeilles insatiables qui les lutinaient. Quelqu'un passa sur la route, de l'autre côté de la haie.

— Je vous salue, mademoiselle Malva!

— Tiens, c'est vous, monsieur Henerik!

D'un geste machinal, elle avait relevé le large bord de son chapeau, et son visage régulier, chaudement hâlé, éclairé de prunelles bleu foncé, où brûlait une flamme douce, apparut nimbé de soleil, aux regards éblouis du passant.

C'était un clerc au tribunal de Nowy, grand garçon mince, dégingandé, d'aspect un peu gauche, mais dont l'expression était pleine de droiture.

— Un joli temps pour faucher le regain...

Elle dit oui, distraitement.

— M[lle] Sophie se plaint qu'on ne vous voie plus le dimanche au presbytère. Et il ajouta, suppliant : — N'y viendrez-vous pas après-demain?

Elle avait rougi, sensible à ce reproche, mais le dimanche était le jour choisi par André pour ses visites: — Je suis toujours si tenue à la maison! avait-elle répondu d'une voix évasive.

Alors, tristement, il s'était éloigné, sans qu'elle se fût même aperçue du regard d'adoration dont il l'enveloppait.

Elle s'était remise à la cueillette de ses fruits, quand, brusquement, un superbe chien de chasse franchit la barrière avec des aboiemens, en même temps qu'un visage, qui la fit tressaillir, émergeait parmi les branches d'aubépine.

— Oh! la bonne surprise, s'était joyeusement exclamé le peintre. Et, sans façon, il avait sauté par-dessus la haie. — Je

viens de faire dix kilomètres, je suis mort de fatigue et de soif, voulez vous bien me permettre de me reposer, mademoiselle Malva, et me faire la charité de quelques-unes de ces belles cerises. Tenez, dit-il en l'entraînant vers la margelle d'un vieux puits moussu, nous serons parfaitement là pour faire la dînette!...

Elle rit, étonnée de le trouver si simple.

— Enfin, dit-il, vous riez!... Je ne vous fais plus peur!... Oh!... ne bougez pas!... restez ainsi... Vous n'imaginez pas comme vous ressemblez à... quelqu'un.

Vivement il avait pris son carnet et esquissé d'elle une rapide silhouette.

— Quelqu'un que vous aimez bien? avait-elle demandé, en s'enhardissant.

— Quelqu'un que j'ai... perdu, dit-il évasivement... perdu à travers un des innombrables chemins de la vie...

Ils s'étaient assis côte à côte et croquaient maintenant les cerises à même le panier.

— Si vous saviez, dit-il, comme l'accueil hospitalier que je reçois de vos parens, de vous, me fait du bien !... Un artiste est un grand enfant, il a besoin d'être choyé, écouté, entouré, j'ai trouvé tout cela auprès... de vous...

Elle était devenue cramoisie. Il continua, avec une teinte de mélancolie :

— Mon père et moi, voyez-vous, nous avons des âmes si dissemblables! Il semble que rien de ce qui me touche le plus profondément ne l'intéresse.

Doucement, elle l'écoutait, dardant sur lui ses prunelles humides. Alors, dans un grand élan de franchise, il lui dit ses luttes d'autrefois, son départ précipité, puis l'amère déception des premiers jours et les froissemens continuels... les sarcasmes!...

— Mais, assez parlé de moi. Causons de vous plutôt. Êtes-vous heureuse au moins? Il y avait tant de bonté dans le regard dont il accompagna ses paroles qu'elle hésita un instant : lui diraitelle les rancœurs amassées depuis si longtemps dans son âme?

Un sentiment de fierté l'arrêta. Elle ne voulait point se poser en victime, étaler à ses yeux les tares, les mesquineries, les orages de la maison paternelle. En dépit de son inexpérience, un instinct secret lui disait que, si le cœur de la femme, plus tendre, s'ouvre à l'amour par le chemin de la pitié, l'homme, au contraire, a besoin, lui, d'être conquis, subjugué.

— Je serais tout à fait heureuse, dit-elle, si ma jeune sœur revenait vivre avec nous... Mais sa marraine, une grande dame, prétend la garder.

Alors, avec une ardeur juvénile, un enthousiasme dont André ne la soupçonnait pas capable, elle se mit à lui parler de la mignonne créature plus jeune qu'elle de cinq années, et que, toute petite, elle avait bercée et choyée comme une poupée, se faisant sa gardienne, sa *niania*. Et elle contait en riant les drôleries de la petite. C'est que, tout enfant, c'était déjà une vraie princesse souveraine, connaissant toute la puissance de son empire! Et il fallait voir avec quel petit air de majesté elle disait, à la fin de son repas: « *A plésent*, Mika l'est fatiguée, fais-lui le signe de la croix, *sesœur!...* » Et quand on lui donnait des jouets, au lieu de se jeter dessus, comme les autres enfans, elle se contentait de les regarder de ses grands yeux curieux, se renversait dans sa petite chaise, croisait ses petits bras, puis, sans se déranger : « Joue, *sesœur*, disait-elle, et, sérieusement, elle suivait les évolutions de la balle ou du polichinelle... »

— Mais c'est une petite despote que vous me décrivez là! s'était écrié le peintre en riant. Et vous l'aimez beaucoup, ce petit tyran?

— Si je l'aime! Il me semble que, plutôt que de la perdre... je donnerais ma vie!

— Vous la rend-elle au moins, cette affection passionnée?

— Mais... oui! s'exclama Malva en le regardant, étonnée.

— Je crois, moi, fit le peintre, que vous êtes destinée à donner dans la vie bien plus que vous ne recevrez, mademoiselle Malva!

Et, comme il se levait :

— Prenez garde! fit-elle.

Alors, il s'aperçut qu'il allait mettre le pied sur une procession noire de fourmis qui s'échappaient du vieux puits.

— Il y a donc place, même pour les plus chétifs, dans votre cœur? demanda-t-il tendrement.

Ils s'étaient mis à marcher sous les cerisiers. Des merles sifflaient dans les branches et, çà et là, sur le gazon, les fruits tombés faisaient des taches cramoisies.

— Si vous vouliez me donner seulement, dans votre cœur, la même place que vous accordez à ces pauvres bestioles!

Elle lui jeta un regard incrédule, puis, éclatant de rire :

— Oh, je veux bien!... si toutefois vous ne redoutez pas la mauvaise compagnie! C'est que, outre les fourmis, il y a encore tout un monde... petits vagabonds de la grand'route... tous les déshérités, tous les maltraités de la vie..., parmi les bêtes et les gens...

— C'est entendu, dit-il en souriant, vous aurez un protégé de plus!...

Sur la route, devant le seuil d'une masure, une jeune montagnarde et son fiancé se tenaient enlacés. Ni les aboiemens des chiens, ni la vue d'André et de Malva ne les avaient tirés de leur extase. Leurs âmes semblaient extériorisées et comme figées en un rêve très lointain.

— Voilà, s'écria l'artiste avec admiration, la véritable béatitude céleste, la pétrification de l'amour immuable! Ces êtres primitifs éprouvent évidemment des joies paradisiaques, inconnues à nous autres, les agités, les cérébraux. Quand je suis passé par ici tout à l'heure, ils étaient dans la même attitude, et me faisaient songer à ces béates figures de granit que l'on voit sur les cathédrales séculaires.

Un sentier riant dévalait, tout étoilé de chicorées bleues et de véroniques sauvages.

— A bientôt, dit André, en serrant avec effusion la main de Malva.

Longtemps, elle le suivit des yeux. Tout à coup, il se retourna. Alors son cœur eut un soubresaut, mais, tout de suite, elle haussa les épaules :

— Bah! pensa-t-elle, c'est sans doute pour siffler son chien!

Et, comme elle s'en revenait pensive, ses yeux, encore une fois, rencontrèrent les amoureux toujours impassibles, Yanek et Hania, deux enfans... Elle avait grandi avec eux, et elle se prit à les envier, car leurs âmes, du moins, étaient pétries de même essence, et leur étroit horizon avait les mêmes bornes!

VI

Quelques jours plus tard, Vincente, accoudée à sa table de toilette, une houppe à la main, songeait : comme son mari s'était vite emballé l'autre jour, à cette idée d'un mariage pour sa fille, *à lui!...* Projet en l'air, après tout, et qu'elle lui avait lancé un peu comme on donne un jouet à un enfant pour l'amadouer.

S'imaginait-il vraiment que Malva aurait la chance d'être épousée par ce garçon présomptueux?... Et pourtant, qui sait? les artistes sont si originaux!... Mais, certes, elle y pousserait de toutes ses forces, à ce mariage, et ne ménagerait ni les prétextes de réunion, ni les tête-à-tête!... C'est que la pensée de voir Malva hors du logis, en dépit des services que lui rendait journellement la jeune fille, la comblait de joie; jamais elle ne l'avait aimée!... Pouvait-elle oublier le regard douloureux et surpris qu'elle avait lu dans les grands yeux de l'enfant, le jour de son entrée dans la maison du veuf?

A ce moment, par la fenêtre entr'ouverte, un jeune israélite de quinze ans, très mince dans sa longue souquenille, sa face blême encadrée, sous la calotte noire, de deux grosses boucles de cheveux blonds, lui tendit un papier gras plié en quatre.

C'était une assignation pour payer, dans les trois jours, à certain *factor* du district une cinquantaine de florins. Une sueur froide glaça le front de Vincente.

— C'est bon, dit-elle, en faisant disparaître le billet dans sa poche.

Au même instant, une ombre apparut dans l'embrasure de la croisée.

— Je vous y prends, belle dame, à recevoir des billets doux le matin!

Un cavalier de haute taille, très brun, un peu épais, la moustache trop noire, le front dégarni, et qui tenait un rouleau de musique sous le bras, était devant elle.

— Oh! cher prince! vous m'avez fait peur, dit-elle, en rougissant comme une jeune fille. Mais entrez donc au salon; vous connaissez le chemin, je vous rejoins!

Et, troublée, bien que radieuse, elle courut à sa toilette, éteignit d'un œil de poudre la couperose de ses joues, mit un peu de rouge aux lèvres, un peu de noir aux yeux, fit bouffer ses cheveux et ses jupes, et, quand elle fut pomponnée à souhait :

— C'est égal, soupira-t-elle, les contrariétés pécuniaires n'embellissent pas une femme!

Puis, comme elle constatait avec un vaniteux sourire la présence de l'équipage de son hôte arrêté devant sa porte, elle eut l'ineffable satisfaction d'apercevoir la tête rousse et ébouriffée de Mme Landa, la femme du juge, penchée à la fenêtre d'en face, et qui se retirait à la hâte.

Antoine Drohicz, *starost* du district, et que Mme Teznar appelait si emphatiquement « prince, » appartenait en effet à l'une de ces familles de petits princes ruthènes, authentiques et ruinés, comme il en existe encore en Galicie et en Ukraine. C'était un homme habile, bien posé dans la haute société. Une ou deux fois par mois, ses fonctions administratives l'obligeaient à faire des tournées à Nowy et dans les environs, et, comme la maison du sub-juge lui offrait, outre la plus large hospitalité, des ressources musicales uniques et inappréciables, il y descendait périodiquement, en bon prince. Mélomane enragé, ténor infatigable, qui, mieux que Mme Teznar, dans ce pays perdu, remplirait pour lui, avec plus de zèle et de fanatique admiration, le rôle d'accompagnatrice? En outre, elle connaissait ses goûts culinaires et les flattait. Pour répondre à tant de politesses, il rendait, par-ci, par-là, quelques petits services qui ne lui coûtaient rien, soit en prêtant sa voiture pour des tournées de visite, soit en remplissant le rôle de conseiller intime. Tout cela, avec une bonne grâce un peu hautaine et protectrice qui ravissait à la fois le mari et la femme.

Sur le piano ouvert, il avait déposé sa musique.

— Ah, dit Vincente, du Wagner, et encore du Wagner!...

— Oui; je ne m'en lasse pas, c'est le seul moderne que j'admire sans restriction. Quant à son école... elle est écrasée d'avance, et je ris de voir ces pauvres pygmées s'escrimer piteusement à plagier ce colosse. Mais, à propos, j'ai vu Noémi!

Mme Teznar eut une exclamation de joie.

— Oui, j'étais allé chez la comtesse Wanda, et je l'y ai trouvée naturellement installée avec la maréchale. C'est une véritable fée, elle révolutionne le château par son entrain: tous les jeunes gens sont à ses pieds, et elle les traite avec une désinvolture qui transporte d'aise sa marraine : aussi parle-t-elle de l'emmener à Nice cet hiver...

Vincente avait les yeux mouillés.

— Cette Mika! répétait-elle seulement. Oh! elle fera un mariage extraordinaire!...

— Oui, si elle mène bien sa barque et ne vise pas trop haut!... Mais j'oublie la commission dont elle m'a chargé: elle vous fait dire qu'on la néglige... qu'elle n'a plus une robe à mettre.

Un flot de sang empourpra le front de Vincente...

— Comment! mais je lui ai envoyé vingt florins, il y a dix

jours!... elle croit donc que je n'ai qu'à puiser, la folle enfant!...

Le starost avait avancé le tabouret de piano.

— Qui veut la fin veut les moyens, chère Madame, dit-il d'un ton sec, il faut savoir faire de petits sacrifices...

Elle se mordit les lèvres : il en parlait à son aise!...

— Pourquoi n'allez-vous pas trouver Zilberstein, le marchand de bestiaux? demanda le prince, avec un peu d'impatience, en plaçant la partition sur le pupitre. Je l'ai vu tout à l'heure, il voudrait vous parler... en particulier. Qui sait? il a peut-être un service à vous demander? Il faut toujours savoir ce que les gens veulent... Je lui dirai de se trouver au bout de l'enclos, demain, dès huit heures.

Il essaya une roulade.

— C'est entendu, n'est-ce pas?

Elle courba la tête d'un air soumis. — Et maintenant, — continua-t-il avec autorité, — assez bavardé, attaquez-moi ce prélude de Tristan!

Mme Teznar posa ses doigts minces sur le clavier.

— *Do fa — mi sol*!... chantait le prince. Là!... Lentement!... Languissamment!... Entendez-vous la plainte des violoncelles et des hautbois qui monte en une chromatique désespérée?... Et puis, à présent, cette phrase si poignante, si passionnée! Tous les sentimens amoureux sont notés dans cet admirable passage. Jamais Wagner n'a été plus tendre, plus dramatique, plus humain, et on devine que c'est un coin de son propre cœur déchiré, torturé lui aussi par la passion, qu'il nous livre ici palpitant!... Les premières notes de l'air du « philtre » chantaient maintenant sous les doigts de Mme Teznar.

— « Oh! désirer, désirer toujours jusqu'à la mort et ne pouvoir mourir de ce désir, » soupirait le starost, en roulant des yeux blancs.

Soudain le piano s'arrêta net.

— Savez-vous à quoi j'ai pensé? dit Vincente, — et son visage exprimait un trouble profond. — C'est que je préférerais voir Zilberstein hors de chez moi. Un jour de marché, par exemple, chez Zacher... Tout abasourdi par cette interruption brusque au moment le plus pathétique, le prince avait froncé le sourcil.

— Soit! dit-il d'un air pincé, je lui ferai votre commission.

— Vous comprenez... balbutiait-elle... c'est à cause de mon mari... des voisins... mais... je vous demande pardon, et nous

allons reprendre si vous voulez bien... ici! « Oh désirer, désirer toujours!... »

Mais, d'un coup sec, le starost avait refermé la partition.

— Non, non, ma chère amie... vous êtes vraiment trop préoccupée, ce matin. Pour faire de bonne musique, il faut plus de liberté d'esprit... nous remettrons la séance à un autre jour!...

Il avait saisi son chapeau.

Elle, toute pâle, le regardait faire sans comprendre.

— Comment! bégaya-t-elle... Vous partez!... mais, on va bientôt servir le dîner!

— Merci, dit-il, très raide. Il y a longtemps que j'avais promis au juge, votre voisin, d'entrer chez lui. C'est justement, paraît-il, la fête de sa femme, je saisis l'occasion.

Elle balbutia humblement : — J'avais fait frire dans la pâte de petits poulets comme vous les aimez.

Mais, sans daigner répondre, le prince mit sa musique sous le bras.

— Si cela m'est possible, dit-il, attendez-moi jeudi prochain... pour dîner; cependant je n'affirme rien!... D'ici là, j'espère que vous aurez recouvré le calme indispensable à ceux qui veulent s'occuper du grand art!

Il lui fit un salut cérémonieux. — Cette petite exécution portera ses fruits, pensa-t-il. — Et, d'un pas allègre, il traversa la rue, tandis que Vincente, l'âme bouleversée de jalousie, regardait la voiture faire le demi-tour et aller se poster devant la maison de sa rivale.

VII

En ce matin de fin d'août, André, un crayon à la main, s'attardait en face de son chevalet : était-il enfin parvenu à fixer sur le carton la hantise de ses rêves? Et il laissait piaffer dans la cour sa jument impatiente, faisant également la sourde oreille aux pressantes injonctions de son père, dont la voix tonnante et les énergiques coups de canne frappés à tort et à travers sur le parquet montaient irrités à l'étage.

— Il oublie donc que le marché n'attend pas! Les plus belles têtes de bétail seront vendues, et il ne restera plus que des vaches étiques et des chevaux fourbus! clamait le vieux gentilhomme, tandis qu'il déambulait au bras de son domestique, traînant sa jambe de goutteux à travers le grand hall.

Cependant André ne bougeait pas.

— Monsieur n'entend donc pas le sabbat que fait le vieux maître ?

Le jeune homme se retourna et vit Tekla, plantée derrière lui, qui examinait son dessin de ses petits yeux inquisiteurs.

— A l'étranger, on frappe avant d'entrer, dit-il sèchement.

La femme plissa les lèvres.

— L'étranger !... je le hais ! Depuis que Monsieur y est allé, il est tout changé. Rien ne lui plaît plus chez nous ! Au lieu de fréquenter la noblesse, pour y trouver une charmante femme qui égayerait la maison, il ne va que chez des paysans ou de petits bourgeois !... Et, d'un geste dédaigneux, elle indiquait l'esquisse, rappelant la fille du sub-juge.

André devint cramoisi :

— Insolente !

Mais déjà Tekla avait disparu en faisant entendre un petit gloussement moqueur. Comme il descendait l'escalier, il se heurta à son père.

— Enfin, te voilà ! s'écria M. Ambroise, subitement calmé, — et sa terrible canne resta suspendue comme par enchantement, — Kerl est parti, mais tu le rejoindras vite à cheval !... Écoute bien ses avis, il s'y entend... Ah !... et si par hasard tu rencontres les Teznar, ne leur dis rien d'aimable de ma part !... Qu'est-ce qui leur a pris à ces gens, de venir encore me visiter cette semaine ?... ils deviennent envahissans !... Et tu vas au bal du *Club Alpin*, ce soir : tant mieux ! tâche donc d'y découvrir l'héritière qui sera ma bru !

— Je ne suis pas un coureur de dot, dit laconiquement André ; et il s'élança sur son cheval.

— Tant pis ! cria une voix aigre, qui sortait on ne sait d'où...

Enfin !... il était sur la route, il respirait librement l'air pur de la montagne. Dans quel cercle étroit il se mouvait !... Bon Dieu !... Ses plus simples actions étaient discutées, commentées... Certes, la présence ensoleillée d'une femme aimée pourrait seule désensorceler cette morne demeure, mais où la découvrir ?... Et il se reprenait à songer à l'inconnue de la forêt des Camaldules. La route qu'il suivait était merveilleuse. D'un côté, un ravin béant, où, çà et là, dans la verdure, des troupeaux de vaches blanches bondissaient en agitant de gaies clochettes. De l'autre, c'était, à perte de vue, une suite fantastique de roches rougeâtres et violacées que baignait l'étincelante lumière matinale.

Une rivière lui barra le chemin, et, comme il entrait dans l'eau, une bande fougueuse de jeunes garçons, nus, montés sur de petits chevaux de la montagne, arriva en caracolant. Leurs corps blancs d'éphèbes, éclaboussés d'écume et ruisselant de gouttes d'eau, prenaient au soleil des teintes nacrées d'opale. On eût dit, vraiment, d'une troupe de jeunes centaures s'ébattant librement sous la vaste coupole du ciel. Neuf heures sonnaient au clocher de l'église quand il arriva sur la place.

A cette heure matinale, le marché de Nowy offrait un aspect merveilleux. Sous le ciel très bleu, encerclé à l'horizon des hautes cimes des Tâtry, se mouvait, dans un papillotement extraordinaire, une foule pittoresque. Il y avait là des Slovaques avec leur veste brodée en couleur, des Podlasiens portant fièrement la jaquette de drap blanc rejetée sur l'épaule, des Magyars en culotte soutachée de rouge et de vert, serrée par une haute ceinture de cuir à multiples agrafes de métal. Les femmes aussi étincelaient de couleurs voyantes, avec leur corselet cramoisi, ou semé de fleurettes, et leur mignonne coiffure pailletée d'argent d'où s'échappait un voile brodé dont elles s'enveloppaient toute la tête.

Ces gens, très hâlés, et dont la physionomie énergique respirait une candeur enfantine, parlaient, pour la plupart, le slovaque, dialecte slave qui affecte un zézaiement très doux à l'oreille.

Sur un des côtés de la vaste place, de fringans montagnards, tenant par le mors de petits chevaux frisés, les faisaient courir devant un groupe de propriétaires et de juifs attentifs.

Plus loin, au milieu de formidables mugissemens, les cris des bouviers se mêlaient aux sonnailles des bêtes à cornes. Partout un va-et-vient, une animation extraordinaire. Et les cloches sonnaient allègrement comme en un jour de fête, tandis que des senteurs de baie mûre et de foin coupé montaient, parfumées, dans l'air. A mesure que la matinée s'avançait, des chariots à bâche blanche, véhicules caractéristiques de la montagne, déversaient une foule curieuse de touristes, qui tous, dames ou gentilshommes, portaient le *serdak* des montagnards, sorte de veste sans manches, en peau de mouton, fourrure en dedans, et dont le cuir d'une éblouissante blancheur est chamaré de mille broderies de couleur.

Tout à coup, dans cette foule si diverse, une grande clameur s'était élevée, en même temps qu'une poussée se faisait vers l'angle de la place. Il y avait eu, disait-on, quelques heures auparavant,

une descente de justice à l'*Hôtel de l'Aigle noir*, et, maintenant, sans doute, on emmenait les prévenus.

En effet, au-dessus de la houle mouvante de toutes ces têtes, on apercevait l'envolement des panaches verts des gendarmes.

—On dit qu'une partie des administrateurs de l'agence a été arrêtée! criait-on. C'étaient des gredins, qui, sous le fallacieux prétexte d'envoyer les montagnards fonder des colonies en Amérique, commençaient par les dépouiller de tout, et les envoyaient ensuite mourir, Dieu sait où, dans le nouveau monde!... Et, plus bas, on ajoutait que beaucoup de gens du pays étaient compromis dans cette affaire.

A cette même minute, une femme très pâle s'était furtivement glissée dans un magasin de la place, tout encombré de cliens, et portant pour enseigne *Denrées et Galanteries* (1), où s'étalaient épiceries, harnais, dentelles et jusqu'à des violons et des cercueils.

— M. Zilberstein? demanda-t-elle, tremblante. —Et Zacher, le patron, blême, lui aussi, la fit pénétrer tout de suite dans une arrière-boutique obscure, où, sous le reflet cuivré d'un chandelier à sept branches, la barbe de bouc et les yeux pétillans du marchand de bestiaux lui étaient apparus. Et tout de suite, à travers la porte refermée, l'oreille aux aguets de Zacher avait entendu un échange confus d'exclamations violentes et de phrases indignées.

— Donnant, donnant!... Vous reconnaissez ces traites?... Apportez-moi le papier du tribunal et je vous les donnerai en échange!...

— Mais c'est une infamie!... Un vol!... Mon mari...

— Ta, ta, ta! de vilains mots... Aimez... luxe... grands seigneurs... Voulez marier fille... grand monde... tout se paie!... Soyez raisonnable!... Démarche si facile!... Aucun danger... Pas me forcer à faire le méchant!... Allons... suis bon... ajouterai 500 florins...

Zacher écoutait toujours: c'étaient des sanglots maintenant qu'on entendait. — Allons, se dit-il en se frottant les mains... elle y vient tout doucement... Nous sommes sauvés!

Et il regarda avec moins de terreur la foule grossissante, que dominaient les plumes vertes des hommes de police. Soudain, au milieu de huées et de coups de sifflets, on vit apparaître les coupables, tête basse, les mains liées, entre deux gendarmes. André,

(1) Menus objets de toilette.

qui rôdait sur la place, s'était approché, et, révolté par la mine cauteleuse de ces gredins :

— Comment, diable ! vous êtes-vous laissé entortiller par des scélérats pareils ? demanda-t-il à un groupe de montagnards.

— Que voulez-vous, honoré Monsieur, ils étaient si bien habillés, avec de beaux collets rouges et des galons d'or, comme de vrais fonctionnaires du gouvernement !... Et... quand on venait se présenter... tout de suite ils faisaient jouer le télégraphe pour vous faire causer directement avec l'empereur d'Amérique !... L'empereur promettait trois dollars par jour, et des bénéfices... Alors, on se dépêchait de signer un papier par lequel on vendait pour rien sa maison, et son champ... pour payer son équipement !...

Tout à coup un vieillard, dont le fils avait péri misérablement, s'élança, le poing levé :

— A mort les assassins !

— Tuez-les, vociféra la foule, en se ruant sur les misérables, malgré les efforts des gendarmes.

A ce moment, André vit émerger de cette populace en délire la jolie tête de Malva encadrée d'un large chapeau de paille.

La pauvre enfant, affolée de terreur, se trouvait justement prise au plus fort de la bagarre. Mais, avant que l'artiste eût pu fendre la foule, un grand garçon, maigre et déhanché, qui se trouvait avec les magistrats, s'était précipité, et, de quelques coups de coude énergiques, avait fait le vide autour d'elle. Il allait l'entraîner, quand André parut à son tour. A sa vue, Malva rougit prodigieusement, et, se rendant à peine compte de ce qu'elle faisait, tendit vers lui ses deux mains, d'un geste de détresse. André les saisit avidement, entoura de son bras la taille mince de la jeune fille, et la déposa en lieu sûr.

Devant ce coup de théâtre, exécuté si audacieusement à son nez et à sa barbe, le jeune greffier du tribunal pâlit, et Malva lut dans ses yeux un long regard de reproche.

Maintenant, André et Malva s'en revenaient le long de la rivière, par le chemin des écoliers. Au loin, l'avoine ondulait sous le vent. Une sérénité profonde régnait dans la campagne.

— Votre belle-mère me disait l'autre jour que vous lisiez beaucoup, depuis... quelque temps... Vous voulez donc devenir savante ?...

Elle avait froncé le sourcil, confuse :

— Je lis des vers... quelquefois... le dimanche, murmura-t-elle.

Il lui serra le bras tendrement.

— Des vers... de qui?...

Elle avait relevé ses beaux yeux vers le ciel limpide.

— De Mickiewicz, murmura-t-elle, et, simplement, les mains jointes, avec une ferveur religieuse, elle lui dit les premiers vers de l'admirable poème du maître :

> Lithuanie ! ô ma patrie, tu es comme la vie !
> Seul, l'homme qui t'a perdue est capable de t'apprécier.
> Aujourd'hui, ton charme me pénètre,
> Et je la comprends, ta beauté !
> Je la comprends, hélas ! car je languis loin de toi (1)...

— Malva ! comme vous les dites, ces vers. On croirait que vous aussi avez connu les souffrances de l'exil !

— C'est que ces vers me parlent de ce que j'aime le plus au monde, après Dieu : ma patrie !... Tout n'est-il pas renfermé dans ce mot-là ? Toutes les vertus, tous les courages, tous les enthousiasmes...

Un sourire sceptique erra sur les lèvres de l'artiste : — Patrie ! murmura-t-il, mensonge sublime, avec lequel les poètes nous bercent !... La grande famille universelle ne connaît ni frontières, ni races ennemies...

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

— Un mensonge, la patrie !... Un mensonge, le pays !... Oh ! dit-elle avec reproche. Avons-nous le droit, nous autres, de parler ainsi ?

Après un silence, il reprit :

— Mme Teznar m'a dit également que vous assisteriez au bal du *Club Alpin*.

— Oh ! bien malgré moi, fit-elle vivement.

— Soit, mais je vous prie néanmoins de me réserver un grand nombre de tours de promenade, car, en ma qualité d'homme sérieux, je ne danse pas.

Il était loin déjà, qu'elle regardait encore la route par laquelle il avait disparu. Et des larmes coulaient le long de ses joues.

— Oh ! Malva ! que de chagrins vous vous préparez pour l'avenir !...

(1) *Monsieur Thadee.*

Elle se retourna, et vit, parmi les rosiers rouges du petit jardinet, Henerik, le visage blême, qui la considérait.

Alors elle lui jeta un regard inquiet, et, pour lui dérober ses pleurs, enfouit son visage dans les roses, qui burent cette rosée amère...

VIII

A l'aube, tandis que les cimes du Gievont et de la Lomnitza se dégageaient peu à peu des vapeurs de la nuit, le bal de Nowy était clôturé par une magistrale *mazourc blanche*, dansée à la lumière crue du jour, qui s'étalait impitoyablement sur les toilettes défraîchies et les visages plus on moins blêmes ou enfarinés des danseurs. Maintenant Mme Teznar et Malva, rentrées chez elles, se sont jetées, épuisées, sur un lit; quant au juge, marchant sur la pointe des pieds, il échange à la hâte son frac démodé contre sa vieille redingote de bureau, calculant qu'il a juste le temps de déjeuner pour n'être pas en retard. Et vite, sur un coin de table, encore encombré de la vaisselle de la veille, il prend son café à la crème. En face de lui, pieds nus, les cheveux embroussaillés, Basia cire ses bottes, tandis que, de temps en temps, elle envoie de grands coups de pied à un maigre chat affamé que l'odeur du laitage attire.

Ça et là, traînent divers objets de bal, fleurs, éventails, petits souliers, et ce désordre réjouit le cœur de M. Teznar, car il lui rappelle le succès étourdissant de sa fille, hier.

— Panna Malva était la reine du bal, cette nuit, dit-il, en se rengorgeant, à la jeune montagnarde qui l'écoute, bouche bée...

Mais il vient à temps de se rappeler que Vincente condamme ces familiarités avec les domestiques. Alors, pour se dédommager, il pousse la tête par l'entre-bâillement de la porte du salon où Malva repose étendue sur le vieux canapé qui lui sert de lit.

— Tu dors, petite?

Rien ne lui répond.

Il se contente alors, en dépit des jupes et des châles accrochés devant les vitres pour produire une obscurité factice, d'admirer avec attendrissement la tête charmante de sa fille, posée sur l'oreiller.

Cette Malva! songe-t-il. C'est qu'elle est vraiment jolie. Jamais il ne s'en était douté, jusqu'à présent! Et il avait fallu l'enthou-

siaste ovation de toute une salle de bal pour l'en convaincre. Mais les hommes sont ainsi faits, qu'ils ne commencent à apprécier leur bien que lorsqu'on le leur envie.

Cependant à peine Malva entend-elle la porte se refermer qu'elle entr'ouvre ses paupières, et, doucement bercée par le rythme entraînant de l'orchestre qui chante encore à ses oreilles ravies, elle rêve!...

Et d'abord c'est la salle toute brillante et enguirlandée de branches de sapin qu'elle revoit. Autour d'elle s'agite une foule compacte, dans laquelle, pareilles à des fleurs exotiques, se détachent d'exquises jeunes femmes venues des stations balnéaires voisines, et dont les hardiesses de toilette, les raffinemens d'élégance, rendent rêveuses les dames de la ville toutes revêtues de robes bizarres et criardes, taillées par le juif de l'endroit, et qui grincent entre elles, en une horrible cacophonie de couleurs. Soudain, André a surgi d'un groupe, il s'est approché d'une adorable jeune femme, tragédienne célèbre de Varsovie, et tous les deux causent avec animation.

Oh! comme le cœur de Malva se serre! Combién elle envie cette belle créature, intelligente et artiste, qui sait, elle, trouver les choses qu'il faut dire à un homme tel que lui!

Un cavalier l'a engagée pour la polonaise, et elle marche gravement, la main dans la sienne, à la file du cortège de danseurs, qui font alterner les chassés-croisés avec de nobles révérences. André l'apercevra-t-il seulement? Se souviendra-t-il de sa promesse? Mais voilà qu'au milieu de cette cohue qui l'étourdit si fort, un regard a pesé sur elle, il l'enveloppe, il la fascine, et semble ne pouvoir se détacher d'elle.

Tremblante, elle détourne la tête, répond avec incohérence aux phrases banales de son partenaire. Mais toujours le regard pénétrant est là qui la poursuit, ce regard énigmatique qu'elle a rencontré une fois déjà à l'église, deux mois auparavant.

La promenade est terminée. Comment se fait-il que sa main est dans celle d'André? Il l'entraîne loin de la foule, il lui parle tout bas, de cette voix qui lui donne le frisson.

— Comme le blanc vous sied, Malva! Vous êtes bien jolie ce soir!... Que diriez-vous si je vous assurais que je vous ai déjà vue telle que vous êtes là, vêtue de cette même robe blanche; seulement, au lieu d'une salle de bal, le décor était une admirable forêt.

Elle sourit, incrédule.

— Savez-vous bien, continue-t-il, que si j'ajoutais foi aux choses surnaturelles, je croirais que vous avez le don d'ubiquité, de dédoublement!

Ubiquité, dédoublement?... Ces mots la troublent, et elle rougit, honteuse de son ignorance. Mais lui ne semble point s'apercevoir de son embarras, et poursuit avec chaleur : — Croyez-vous aux songes, Malva?

— Je ne suis pas superstitieuse, dit-elle, mais, et c'est étrange ce que je vais vous dire, chaque fois qu'un grand chagrin doit m'arriver, je vois ma mère en rêve. Il y a quelques jours, elle m'est apparue, très pâle et si triste que j'en ai été tout impressionnée.

Involontairement des larmes lui sont montées aux yeux.

— Ah! par exemple, je vous fais pleurer à présent!

— Quelle idée! C'est moi qui suis folle de vous raconter une chose que je n'avais jamais dite à personne.

— Eh bien! dansons, dit-il gaîment en lui prenant le bras. Cela chassera vos idées noires.

— Je croyais que vous ne dansiez pas?

— C'est vrai, je n'ai jamais aimé cette exhibition ridicule, si chère à notre race slave; mais cette musique endiablée, l'imprévu de ce bal de montagne, le désir de danser avec vous, me décident...

— Vous êtes donc changeant? demande-t-elle, et son sourire est à la fois triste et malicieux.

— Peut-être... Je n'en sais rien! Je suis artiste, voyez-vous, et j'obéis à l'impulsion du moment; elle m'éloigne, ou me séduit. L'homme n'est pas fait tout d'une pièce. Ce qui le ravit aujourd'hui peut lui déplaire demain. Tenez, moi, qui jusqu'à présent n'ai guère manifesté de goût pour la vie agricole, il suffirait peut-être, pour me la faire adorer, de quelque douce apparition inattendue dans notre foyer désert... Voyons, n'êtes-vous pas comme moi?

— Je crois que non... Il me semble que je n'ai jamais cessé d'aimer les mêmes choses...

Elle parle d'une voix lointaine et qui tremble quelque peu. Pourquoi tout ce qu'il lui dit la remue-t-il si fort?

— Dansons, répéte-t-il avec fougue, en l'entraînant.

Légers comme des oiseaux, ils passent et repassent dans la vaste salle, et l'on fait cercle pour les voir.

Après cette danse, une seconde. Bientôt les hommages si publics de l'artiste l'ont signalée à l'attention des danseurs, on se la dispute! Les fleurs pleuvent autour d'elle, et à la dernière mazoure, elle est proclamée reine. — Reine! Et quel est donc le chevalier qui boira à la gloire de son éphémère majesté?...

Encore une fois, André est sorti des rangs. Il la fait asseoir sur un trône, tressé de branches de sapin, s'agenouille à ses pieds, enlève adroitement son petit soulier, pose en équilibre sur la pointe une coupe de tokay, et, sans y toucher autrement que des lèvres et des dents, il saisit le verre et le vide d'un trait, aux applaudissemens de la galerie.

De loin, Henerik observe cette scène. Seul, il n'a pas invité Malva, et pourtant il demeure jusqu'à la dernière minute, comme s'il voulait se rassasier de son image.

On est rentré à pied, par la route poudreuse qu'inonde le soleil matinal. Au moment de quitter la jeune fille, André se penche mystérieusement sur elle :

— Je viendrai dans quelques jours vous demander une chose... une chose d'un très grand prix pour moi... me la refuserez-vous?

Et elle ne sait plus quelle réponse elle a balbutiée... Mais maintenant seule, la tête blottie sur l'oreiller, confuse et grisée à la fois par cette extraordinaire soirée, elle comprime à deux mains son cœur qui bat follement d'espérance et de joie.

IX

Aujourd'hui, à table, chez les Teznar, un incident inattendu s'est produit. D'abord, le père était tout drôle; il avait cet air solennel qu'il prend quand il est au tribunal. Par momens, il pérorait, tandis que dans d'autres il s'attendrissait, au point que pour redemander du veau il avait des larmes dans la voix. Quant à Vincente, sa bouche ne distillait que du miel. Après le plat sucré, et quand Basia s'est retirée dans sa cuisine, M. Teznar tousse un peu, regarde sa femme, puis Malva.

— Mon enfant, la journée d'hier a été décisive dans ton existence,... et il faudrait être aveugle pour ne pas deviner les intentions de M. Ostoya, à ton égard!... Du reste, pendant cette longue soirée, ce jeune homme n'a pas été certainement sans te laisser deviner les sentimens qu'il nourrit pour toi...

A cette attaque imprévue, Malva, de rouge qu'elle était, est devenue blême.

— Voyons, je n'exige pas, mon enfant, que tu me répètes les mots propres, le sens suffira bien... Vincente, je vous en prie, insistez auprès d'elle. C'est plutôt l'affaire d'une femme, ces choses-là!...

— Oui, dit Vincente, voyons. Qu'est-ce que tu attends?... Il t'a fait des complimens, t'a dit que tu étais jolie... que tu dansais à ravir!... On commence toujours par là, mais toutes ces bagatelles, tu sais... ça ne compte pas. Que t'a-t-il chuchoté à l'oreille en te quittant, car il t'a parlé bas, je l'ai vu.

Malva tressaille. Cette inquisition lui paraît odieuse.

— Il ne m'a rien dit, fait-elle d'une voix à peine distincte.

— Tu mens. Il t'a parlé, j'étais à deux pas, j'ai bien vu ton air embarrassé.

— Malva, ma petite, réponds, pour faire plaisir à ton père, dit le juge.

L'âme de la jeune fille est torturée; comment, pour obéir à l'injonction paternelle, faire sortir ces mots qui étranglent son gosier?

Alors, d'une voix saccadée, elle murmure...

— Il m'a simplement dit qu'il viendrait un de ces jours me demander... quelque chose...

— Ah!... vois-tu... petite niaise!... Au lieu de le dire tout de suite!... Mais c'est ta main, sotte, qu'il va te demander! cela est clair comme de l'eau de roche! Oh! ma chérie, ma chérie, viens que je t'embrasse! Je suis le plus heureux des hommes!...

A ce moment, le visage souriant du prince apparaît à la fenêtre entr'ouverte, et cette fois, c'est la femme du juge qui rougit.

— Je vous dérange? faut-il que j'aille à l'auberge.

— Quelle idée!... vite un couvert, Basia!... le potage!...

— Je ne pouvais passer sans venir saluer la reine du bal, dit-il galamment à Malva... Savez-vous qu'on parle beaucoup de vous en ville, Mademoiselle!

— Et on en parlera encore, s'écrie le juge en se regorgeant avec un coup d'œil expressif.

— Eh bien!... mon cher Teznar, mes félicitations!...

— Oh! tout l'honneur en est à Vincente, elle a bien manœuvré... visites... invitations et finalement ce bal!... A quand la noce, maintenant?...

Malva, la face décomposée, est à la torture.

— Je vous en supplie, balbutie-t-elle...

Trois coups ont sonné à la pendule.

Le juge a sauté sur son chapeau, et il s'en va comme un triomphateur sans même voir les pauvres diables de plaideurs échelonnés de chaque côté de sa porte qui attendent depuis le matin une parole d'encouragement.

Lui parti, Vincente congédie sèchement la jeune fille.

— Remporte ce plat à la cuisine!

Et tandis qu'elle entasse, sur l'assiette du prince, force beignets sucrés :

— Je ne vous attendais plus, murmure-t-elle... dimanche, jeudi, nous avions compté sur vous...

C'est qu'il n'est pas revenu depuis la brouille de l'autre jour.

— Et vous avez vu Zilberstein? demande-t-il, indifférent.

Cette fois elle refoule héroïquement l'angoisse que ces paroles ont réveillée dans son cœur, et s'efforçant de sourire :

— Oui, oui, tout... tout est arrangé!... mais avez-vous apporté au moins de la musique?... fait-elle timidement, car elle ignore si elle est complètement rentrée en grâce.

Et lui, sans chercher à approfondir ce qui s'est passé entre elle et le marchand de bestiaux :

— De la musique, s'écrie-t-il gaîment ; en effet, j'en ai là une brassée dans ma voiture!... Eh!... Eh!... Janosik!...

Tout en fredonnant, il a ouvert le piano. Puis d'une voix pateline, qui déguise un peu son féroce égoïsme :

— Vous plairait-il, ma charmante, de m'accompagner cet air d'*Onéguine*, c'est du meilleur Tschaykowski!... tendre, passionné! Vous verrez!...

Dehors, Malva s'est glissée tout au fond du verger. Et, sur la margelle du vieux puits elle s'est affaissée.

Comme son cœur est meurtri! Il semble que l'on ait piétiné sur son bonheur!... Et, une à une, elle regarde tomber ses larmes au fond de cette eau bleue qui reflète le ciel.

MARGUERITE PORADOWSKA.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

UN HOMME D'ÉTAT ESPAGNOL

EMILIO CASTELAR

II[1]

LA RÉPUBLIQUE DE 1873

I

Castelar était à Genève dans les derniers jours de septembre 1868. Il apprit là les graves événemens qui mettaient fin à son exil : la flotte soulevée à Cadix par l'amiral Topete ; la victoire de Serrano au pont d'Alcolea ; l'installation d'une junte insurrectionnelle à Madrid ; l'arrivée en France de la reine Isabelle. Il n'y avait plus de monarchie ; Castelar pouvait rentrer en Espagne. Il n'était point de ceux qui venaient de faire la révolution ; mais il était au premier rang de ceux qui en avaient préparé le triomphe. Il ne fut pas oublié, quoique absent : les vainqueurs lui réservaient le portefeuille du *fomento* (ce portefeuille composite qui réunit tant bien que mal trois administrations si différentes : l'instruction publique, les travaux publics et le commerce. Il s'empressa de refuser. Sa joie se montrait prudente ; il redoutait de s'engager à distance et au pied levé. D'ailleurs, comment entrer, surtout comment rester dans un gouvernement où, selon toute

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

apparence, il eût été le seul républicain? La satisfaction que lui donnaient les événemens ne pouvait l'abuser sur leur sens véritable. Les seuls noms des auteurs de la révolution déclaraient que ni Serrano, ni Topete, ni Prim n'avaient entendu vaincre pour la république. Quant aux principaux démocrates, Rivero, Martos et les autres, Castelar, j'imagine, les connaissait trop bien pour avoir beaucoup d'illusions touchant leur conduite prochaine; et, à supposer qu'il en pût avoir, on se chargea bien vite de le détromper. Comme il touchait à la frontière d'Espagne, il recevait de ses amis les démocrates un télégramme où on l'adjurait de ne prononcer, sur son parcours, aucune parole ayant trait à la forme du gouvernement. Il y consentit, n'ayant pas une exacte connaissance de la situation, et, arrivé à Madrid, constata, ce qui était à prévoir, que la fraction la plus notable de son parti s'était rapprochée des trois chefs militaires, pour constituer, avec les monarchistes de couleurs très diverses, une association disparate, mais toute-puissante, prête à relever le trône au profit d'un roi. De quel roi? On ne savait encore; mais on avait le ferme espoir d'en trouver un.

Dans ces conditions, Castelar était assez gênant ; on sentait bien qu'il ne faiblirait pas, et ne jouerait point sa part dans le jeu qui allait s'ouvrir. Il fallait écarter ce fâcheux doctrinaire, l'envoyer, couronné de fleurs, en pays très lointain, mettre l'Océan entre Madrid et lui. On avait inventé une mission superbe, digne de séduire cette imagination de poète : on devait, à son usage, créer une sorte d'ambassade générale auprès de toutes les républiques américaines. Il irait là-bas, où son nom était populaire, représenter la révolution espagnole. Castelar vit le piège, et n'en fut que plus décidé à suivre sa propre voie. Allant droit au triumvirat militaire, il le supplia de renoncer à la chimère d'un établissement monarchique. — Tenons-nous en à ce qui existe, en l'organisant, disait-il. N'est-ce pas de fait une république? Et l'ordre en souffre-t-il? Il ajoutait: Réduisez le droit de suffrage, et limitez la liberté de la presse ; j'accepte, s'il le faut, des restrictions rigoureuses, pourvu que, en échange, vous nous donniez la république. Qu'elle soit aux mains des conservateurs, s'il le faut, mais qu'elle soit! — Il se contentait d'avoir l'étiquette, bien assuré que la forme, en fin de compte, déterminerait le fond (1).

(1) Castelar a fait lui-même allusion à ces démarches, et rappelé le langage

Mais il se heurtait et devait se heurter à d'inébranlables partis pris. Le fait est que les hommes de la révolution de septembre aspiraient à la monarchie. Les préventions des uns, les craintes des autres, les espérances des royalistes de la veille et les engagemens de certains royalistes du lendemain, enfin l'ambition de tous, ou de presque tous, formaient un faisceau de volontés très diverses, mais qui s'entendaient à merveille sur un point : l'aversion de la république.

Castelar y demeurait invinciblement attaché. Toutes ses croyances et en quelque sorte toutes les pentes de son esprit y concouraient. Il me disait un jour : « Je suis venu au monde avec un impérieux besoin d'indépendance dans l'exercice de ma raison. L'idée que je pourrais rencontrer des entraves à publier ce que je croyais être la vérité, cette idée-là m'était insupportable. J'étouffais dans l'atmosphère renfermée de notre monarchie. Et qui sait? Si, au lieu de se dresser de toutes parts comme un obstacle au libre essor de la pensée, cette royauté m'eût offert dès l'abord les libertés indispensables, peut-être n'aurais-je pas déserté mes paisibles études pour me lancer dans les orages de la politique... » Quoi qu'il en soit, sa résolution était prise, et depuis longtemps! On se rappelle l'influence exercée sur sa jeune âme enthousiaste par les républicains français de 1848. En vérité, sa foi, disons davantage, sa vocation datait de là. Et, ce qui est le signe des vocations, l'âge n'avait fait que la rendre plus impérieuse. Il en était venu à tenir pour irréconciliables ces deux principes que notre siècle s'est efforcé d'unir : démocratie et monarchie; vaine entreprise, selon lui, née d'une conception fausse qui tend à combiner des élémens toujours réfractaires. Il estimait que la démocratie ne peut produire ses effets utiles avec une royauté, si près du peuple que cette royauté ait été naguère à son origine : l'esprit des cours, hostile aux nouveautés, perce toujours par quelque endroit.

Voilà comment, à peine rentré dans sa patrie, il s'empressait de rompre avec ses amis dissidens. Il reprenait sans eux, sinon contre eux, la propagande d'avant l'exil. Dès le 15 octobre, il publiait un manifeste où il affirmait que la solution nécessaire, c'était la république. Le branle était donné ; il relevait le drapeau, ralliait les partisans, exaltait les courages et, se jetant dans

qu'il tint alors aux généraux, dans son discours du 7 mars 1869 contre le projet de constitution et dans sa réplique fameuse du 2 janvier 1874.

l'aventure de tout son élan, redevenait ce qu'il avait été avant 1866, l'agitateur infatigable.

Le but était le même : les moyens seuls furent différens. Ce n'est plus dans la chaire ni dans la presse qu'il va lutter, mais dans le Parlement aux Cortès.

Son programme était toujours celui qu'il avait reçu des premiers démocrates espagnols, surtout de nos républicains de 1848 ; le même qu'il avait exposé dans *la Formula del Progreso;* le même enfin qui avait inspiré ses leçons de l'Athénée et ses articles de *la Discusion*, puis de *la Democracia*. J'en ai fait connaître les revendications raisonnables et les parties chimériques. Il offrait ce contraste d'être audacieusement révolutionnaire sur le terrain politique et très conservateur en tout ce qui touche aux bases de la société. Castelar le rapportait presque intact de l'exil. C'étaient les mêmes théories, coulées dans leurs mêmes formules vagues, commodes, infiniment dangereuses. L'exil, à cet égard, ne lui avait rien appris. La vérité est qu'il gardera jusqu'en 1873 ses illusions d'idéologue. Il lui faudra l'épreuve du pouvoir et des terribles désordres où l'Espagne a failli sombrer. Alors seulement ses yeux furent dessillés; alors seulement ils contemplèrent la réalité face à face ! Et pour la première fois, il cessa de voir passer des ombres dans la caverne de Platon.

Son rôle, en ces premières semaines, fut, à vrai dire, d'un tribun. Madrid était alors dans l'état de fièvre qui suit les journées de révolution; état, il est vrai, inoffensif, car la révolution de septembre fut une des plus bénignes. Mais, au lendemain de ces grandes tempêtes, les eaux soulevées ne rentrent que lentement dans leur lit. Les ouvriers vivaient dans la rue; c'étaient sans cesse des manifestations nouvelles. Castelar, ayant commencé une campagne d'agitation, ne craignait pas de prendre part à ces démonstrations populaires. On le vit un jour, avec le patriarche Orense et les autres chefs républicains, conduire la foule, aux sons de l'hymne de Riego et de *la Marseillaise*, vers le monument patriotique du Deux Mai et là, montant sur une table, fulminer une harangue contre la monarchie. Ces manifestations en plein vent s'expliquaient par l'exaltation qui régnait, et aussi par l'intérêt très pressant qu'il y avait pour les républicains à occuper les esprits de leur idée, à créer dans ce sens un courant d'opinion. En effet les temps étaient proches. L'Espagne allait élire des Cortès constituantes. Porté un peu partout, Castelar fut élu dans

deux collèges. Le 12 février 1869, il entrait aux Cortès; il abordait, à trente-cinq ans, le Parlement et la tribune.

II

Il y apportait des trésors d'illusions et une ignorance absolue des affaires. L'éducation de son esprit avait été purement théorique. Il s'était habitué à regarder le monde à travers le voile de ses rêves. Et qu'était-ce que la politique où il s'exerçait depuis quinze ans, sinon une politique de poète agitateur d'idées? Sur toutes les questions que soulève le gouvernement d'un État, il était prêt à discourir : aussitôt jaillissait de sa facile mémoire le flot surabondant des généralités. D'ailleurs, nulle science pratique : les applications positives et les détails précis lui échappaient. Mais il avait au cœur l'étincelle sacrée; il avait la foi, une foi d'enfant ou de prophète, dans les nouveautés dont il s'était constitué l'apôtre. Enfin il avait ce don du ciel, l'éloquence! Don Emilio arrivait aux Cortès précédé de son immense renommée oratoire.

Ces libres Cortès de la révolution, au fond, ne valaient guère plus que leurs devancières. Jamais peut-être le contraste n'éclata davantage entre la grandeur des problèmes et la petitesse des hommes chargés de les résoudre. Il s'agissait de faire une Espagne nouvelle. Il s'agissait d'organiser en hâte des libertés à peu près inconnues. Une de ces libertés, précieuse entre toutes, était l'indépendance à l'égard du pouvoir religieux. La veille encore, l'Église régnait sur l'Espagne. Elle dominait dans les conseils du gouvernement et à la Cour; elle exerçait une sorte de censure des idées; Église d'État, elle jouissait d'un privilège souverain; la loi du royaume réservait aux catholiques seuls le droit d'obtenir les emplois publics. Tout cela sans doute venait de disparaître avec la monarchie. Mais on ne refait pas l'âme d'un peuple en un jour, et, malgré tout, l'Église retenait beaucoup de sa puissance. La présence même de plusieurs prélats sur les bancs des nouvelles Cortès l'indiquait de reste. L'un d'eux, le chanoine Manterola, eut le malencontreux courage de porter à la tribune le programme des revendications ecclésiastiques. Dans un discours tout pénétré de la doctrine ultramontaine, il osa soutenir la prédominance de l'Église sur le pouvoir civil, l'extermination des hérésies par le bras séculier, l'intolérance érigée en maxime

d'État. Touché au vif, Castelar bondit et, aussitôt, dans une improvisation foudroyante, il confondit, il écrasa l'infortuné chanoine! Reprenant une à une les raisons de son adversaire, il les réfutait, les anéantissait avec une admirable dialectique, puisant dans l'histoire, selon sa coutume et avec son art merveilleux, les argumens, les exemples, les leçons saisissantes, et aux durs sophismes du prêtre opposant la divine charité de l'Évangile. Ce fut une scène inoubliable. Un Français, habitué à nos débats parlementaires et peu naïf, me disait avoir vu, ce jour-là, quelque chose d'unique : rien ne pouvait rendre l'effet de cette parole magnifique et vengeresse qui passait sur les têtes comme un ouragan de feu. Lorsque Castelar eut fini, l'assemblée entière était debout, acclamant l'orateur. Aujourd'hui même, après trente années, la *rectificacion à Manterola* est célèbre, et la péroraison en est citée comme un des morceaux classiques de l'éloquence espagnole. Voici cette page ou plutôt, hélas! le peu qui en reste, lorsqu'elle est détachée du reste de la harangue qui la prépare, et qu'elle a perdu, par la traduction, l'incomparable orchestration de la langue castillane : « ... M. Manterola croit-il donc au dogme terrible qui rend les fils responsables des fautes de leurs pères? croit-il donc que les juifs d'aujourd'hui sont les mêmes qui ont mis à mort le Christ? Je suis, moi, plus chrétien; j'ai foi dans la justice d'en haut et dans la miséricorde divine. Grand est le Dieu du Sinaï; le tonnerre le précède, la foudre l'accompagne, la lumière l'environne, la terre tremble et les monts chancellent. Mais il est un Dieu plus grand, oui, plus grand encore que ne l'est dans toute sa majesté ce Dieu du Sinaï; c'est l'humble Dieu du calvaire, cloué sur sa croix, frappé, meurtri, couronné d'épines, les lèvres imbibées de fiel, et qui cependant s'écrie : « Mon père! pardonnez-leur; pardonnez aux bourreaux qui me torturent, car ils ne savent ce qu'ils font. » Grande est la religion de la puissance; plus grande est la religion de l'amour; grande est la religion de la justice implacable : plus grande est la religion du pardon miséricordieux; et c'est pourquoi, au nom de cette religion, au nom de l'Évangile, je viens vous demander d'inscrire sur le fronton de la Constitution que vous allez faire, la liberté religieuse, c'est-à-dire la liberté, la fraternité, l'égalité entre tous les hommes. »

Cette éloquence au vol sublime ne planait pas toujours si haut. Souvent aussi elle descendait du ciel et touchait terre. « L'éloquence continue ennuie, » dit Pascal, et, en alléguant

cet exemple de notre humaine infirmité, Pascal énonce en même temps une règle supérieure du goût. Cette règle fondamentale, Castelar plus d'une fois l'a méconnue; mais il était bien trop artiste pour ne pas profiter souvent des effets qui naissent du contraste des tons dans le discours. Sa nature même l'y engageait. On sait comment, sur le tard, Renan avait découvert qu'il existait en lui, sous le Breton sévère qu'il fut d'abord, un Gascon heureux de vivre. Je ne crois pas me tromper en affirmant que le tempérament moral de Castelar a toujours présenté un dualisme assez semblable. Il y avait en lui un théoricien mystique et convaincu, épris de son idéal, volant vers les hautes cimes, — c'était le côté grave, le côté castillan; — et, d'autre part, il y avait l'Espagnol du midi, gai, bon enfant, amoureux de fanfare et tout en dehors, avec cela très délié et très diplomate. Cet Espagnol-là se laissait déjà soupçonner, de loin en loin, dans les leçons de l'Athénée; il apparut, dans les Cortès, en maintes circonstances. Et l'on avait alors un Castelar très différent, qui semblait avoir dépouillé ses grandes ailes et se réduisait à parler, comme les autres hommes, le langage tout uni de la simple raison. Il y mêlait un certain enjouement, sorte d'*humour* très fin et très particulier, où l'épigramme perçait dans un sourire, dans un mot, parfois dans une anecdote qu'il contait, en passant, avec la grâce et l'ironie légère, ailée, presque impalpable de Cervantès. On pourrait ainsi de ses douze ou quinze volumes de *Discours* extraire un *Esprit de Castelar* qui le ferait paraître ce qu'il était quand il voulait : un maître consommé dans l'art de manier l'ironie.

La politique qui se faisait alors lui en offrait sans cesse l'occasion. Il se jouait à Madrid, dans les conseils du gouvernement et dans les couloirs de l'assemblée constituante, une étrange comédie d'intrigue, que l'on eût pu intituler : *Les politiciens à la recherche d'un roi;* car c'était là, en vérité, toute la pièce. On demandait un roi; on le demandait aux échos d'alentour, on allait de porte en porte sans le trouver nulle part; or, on en voulait un, quel qu'il fût. Cet acharnement s'expliquait par mainte raison, et d'abord par ce fait tout simple que les auteurs de la révolution de septembre n'étaient en aucune manière des républicains. Les grands coups avaient été frappés, comme toujours, par des militaires, lesquels étaient foncièrement monarchistes. Celui-là même qui, de son navire, avait donné le signal du branle-bas, l'honnête amiral Topete, disait depuis à qui voulait l'entendre que, en ar-

borant l'étendard de la révolution, il n'avait pas cru renverser la dynastie : il s'imaginait faire, comme O'Donnell en 1854, un *pronunciamiento* qui n'eût amené qu'un changement d'orientation dans la conduite des affaires. — Mais, dira-t-on, le parti républicain n'avait-il pas joué son rôle dans les événemens de septembre? — Sans doute, mais ce rôle avait été secondaire. Et pareillement les républicains n'étaient qu'une minorité (quatre-vingts voix) dans les Cortès qui se réunirent le 12 février 1869. La majorité y était formée d'une coalition d'ailleurs assez bigarrée de monarchistes, parmi lesquels un parti tout nouveau entrait en scène, les « radicaux, » habiles gens, aussi peu sectaires que possible, intrigans toujours occupés à tirer leur épingle du jeu, représentés surtout par deux hommes de talens divers, Rivero et Martos. Ce parti-là était un produit de la révolution de septembre, et c'est lui, au fait, qui a marqué de son cachet les deux années de l'interrègne. Assurément il ne voulait rien qui ressemblât, même de loin, à une restauration; il voulait seulement un roi, qui fût son roi. Il entendait rebâtir la maison sur des plans tout neufs qu'il aurait fournis, et pour son plus commode usage.

Quant aux autres fractions de cette majorité, l'une des plus hétérogènes que l'on ait vues, c'était proprement la confusion des langues. Chaque député prônait son candidat. Mais aucun de ces prétendans n'avait la moindre chance de rallier autour de son nom la majorité. On dut, en conséquence, chercher au dehors un étranger qui se sentît quelque vocation à devenir roi d'Espagne. Un moment, on crut l'avoir découvert sans sortir de la Péninsule: c'était le prince Ferdinand de Portugal. En homme avisé, ami de son repos, il refusa. Alors on fit demi-tour, de gauche à droite, du côté de l'Italie; il y avait là deux jeunes gens disponibles, le duc d'Aoste et le duc de Gênes. Mais Victor-Emmanuel n'accueillit pas les ouvertures. Un an et demi fut ainsi gaspillé en propositions vaines. La situation devenait critique; il fallait aboutir. De désespoir, on se jeta sur la candidature Hohenzollern. Une de ces mouches du coche qui bourdonnent autour des ministres, M. Salazar y Mazarredo, en fut le déplorable inventeur. Il en parla à Prim; et Prim, ne voyant là qu'une aventure de plus, s'y lança en aveugle : il ne réussit qu'à faire éclater la guerre entre la France et l'Allemagne. La fatale candidature tombait en morceaux; tout fut à recommencer.

Il faut reconnaître que le gouvernement faisait la partie très belle aux républicains. Ils avaient le droit de bafouer cette politique sans nom qui, se jouant à plaisir de l'honneur national, ridiculisait le peuple espagnol aux yeux du monde entier, et humiliait la fierté castillane comme elle ne le fut jamais davantage. Le fait est que l'opinion s'énervait dans l'attente de ce roi inconnu, du roi X, comme on l'appelait, annoncé toujours et toujours vainement! Et, quand bien même il viendrait à la fin, que durerait-il, ce souverain de pacotille? Question redoutable, que Castelar ne cessait d'agiter, et que ne voyaient pas, que ne voulaient pas voir tous ces politiciens plongés dans leurs misérables intrigues. J'ai sous les yeux la collection des discours qu'il a prononcés aux Cortès constituantes dans les deux années de l'interrègne (1). Ces discours sont nombreux et traitent, en apparence, de sujets variés : en réalité, la brûlante, l'effrayante question d'une dynastie étrangère en est le sujet unique! La même idée, obsédante, reparaît à chaque pas, d'un bout à l'autre des trois volumes, l'idée que cette monarchie implantée ne vivra pas, ne pourra pas vivre, sur la terre d'Espagne. « Eh quoi! répétait-il, un roi peut-il donc être le produit accidentel de l'occasion, du hasard, du caprice? Si vous teniez si fort, vous autres monarchistes, à avoir un souverain; s'il vous fallait cela pour vivre; si vous considériez cette nation comme incapable de se gouverner par elle-même, alors il fallait tomber à genoux devant l'ancienne dynastie! Car, voyez-vous, les rois sont dans la société comme les métaux dans la nature : l'œuvre des siècles. » Et, exaltant ce mystérieux pouvoir, cette magie indéfinissable, cette sorte de grâce envoyée d'en haut, qui, dans les vieilles monarchies, est le prestige du monarque, ce prestige qui élève entre sa personne auguste et le reste des humains comme un rempart infranchissable, Castelar disait à ses anciens amis : « Pour faire une royauté, il ne suffit pas qu'un *quorum* de députés vote dans une salle et choisisse un roi... Vous pouvez bien voter des lois, mais vous ne pouvez pas édicter des croyances. » Il y faut le grand mystère du passé, ses légendes lointaines, son merveilleux, sa poésie, ses gloires; il faut qu'un nuage d'or flotte autour du berceau d'une dynastie. — Il allait ainsi, dans le mémorable discours auquel j'emprunte ces citations, chef-d'œuvre d'analyse et de psychologie

(1) *Discursos parlamentarios en la Asamblea constituyente*, 3 volumes, Madrid, 1871.

politique, où il semblait prophétiser et jetait les vérités à mains pleines, avec une verve désespérée, il allait retraçant tour à tour et opposant l'un à l'autre l'état d'âme des foules monarchiques et celui des foules révolutionnaires : « Deux années de critique incessante, implacable, ont aboli la foi monarchique dans les cœurs; or, sachez-le, les peuples qui ont perdu cette foi, cette manière d'enchantement, sont pareils aux adolescens qui, en passant de l'enfance à la puberté, perdent l'innocence; ils ne la retrouvent jamais... » S'adressant à tous ces sceptiques, à tous ces manœuvriers qui vivaient de la révolution : « Vous n'êtes pas, vous, habitués à respecter les monarchies. Vos âmes sont nourries de sentimens de colère contre les rois. Vous êtes tout pleins d'idées démocratiques. Le dédain de la tradition est la règle de votre conduite ; conspirer est devenu une nécessité de votre nature. La critique amère, desséchante, est l'essence même de votre pensée; vous excellez à renverser les trônes ; incapables de les relever... » Puis il retraçait « l'odyssée » de Prim à travers l'Europe, de Prim qui « demandait un candidat à chaque dynastie, » et la course de cet aventurier lancé à la poursuite d'un fantôme; et, lui rappelant les suites épouvantables de la candidature Hohenzollern, il lui criait : « N'avez-vous pas assez de catastrophes? »

C'était le 3 novembre 1870 qu'il faisait entendre ces prophétiques paroles. L'instant était suprême. Les Cortès avaient à se prononcer sur la candidature du prince italien qui fut l'honnête, inoffensif et éphémère roi Amédée. Dans cette séance, ce fut la voix de l'avenir, d'un avenir très prochain, que Castelar fit entendre. Mais jamais le mot profond d'Oxenstiern : « Va voir, mon fils, par quels petits hommes le monde est gouverné, » jamais ce mot si vrai ne le fut davantage! Castelar eut beau démontrer la vanité de l'entreprise, et l'impuissance fatale de cette monarchie sans lendemain; la majorité demeura sourde. En pareil cas, les plus beaux discours ne déplacent pas une voix! Au fait, n'avait-on pas ce qu'on cherchait depuis deux ans? Un jeune homme de bonne volonté était prêt à accepter la couronne, dûment rapetissée à sa mesure, de Charles-Quint et de Philippe II. Cette fois, Victor-Emmanuel avait dit oui. Il permettait à un de ses fils d'aller là-bas pour être le soliveau de ces grenouilles qui demandaient un roi! Déjà les alchimistes radicaux voyaient avec ravissement l'*homunculus* de leurs formules naître et sauter dans l'alambic... On vota donc, les yeux fermés, et Amédée de Savoie

fut élu roi d'Espagne. C'en était fait, pour Castelar, des espérances prochaines. Entre son idéal et lui le mur se relevait.

III

Le mur se relevait, oui! Mais pour combien de temps? Quelle apparence que cette royauté italienne jetât des racines dans un sol qui repousse l'étranger? Castelar, sur ce point, n'avait aucun doute; il connaissait trop bien le génie de sa race! Et, sans perdre courage, il résolut de continuer la lutte. Il la continuera sur le même théâtre, je veux dire aux Cortès. Dans les deux années que durera le règne d'Amédée, autant et plus encore que dans les deux années de l'interrègne, son rôle est, avant tout, un rôle parlementaire. Chose très nouvelle, il s'y maintient dans la stricte légalité. De l'insurrection il ne veut rien attendre. Lorsque la royauté fut rétablie, des émeutes éclatèrent dans plusieurs grandes villes, et notamment à Saragosse, où les insurgés, qui se rappelaient, dit-on, quelques paroles imprudentes qu'ils avaient prises pour des engagemens, espérèrent l'arrivée de Castelar; mais en vain : Castelar n'alla pas les rejoindre. Déjà son évolution, — la grande évolution qui apparaîtra soudain en 1873, lorsqu'il acceptera la dictature, — s'élaborait et commençait à poindre. Il va donner les premières marques de cet esprit très politique, par où il s'éloignera de plus en plus des autres chefs républicains, et auquel longtemps on a refusé de croire, tant cet esprit de prudence et d'adresse semblait inconciliable avec ses envolées de poète et ses abstractions de théoricien. Voilà le trait qui caractérise son opposition sous le règne d'Amédée. Cette opposition est sans doute acharnée; mais, j'y insiste, elle est légale. J'ajoute qu'elle se montre avisée. Elle ne craint pas de recourir à des moyens inférieurs, mais dont l'utilité est positive. On le voit s'initier à la tactique parlementaire et s'exercer dans l'art des compromis.

Il en eut bientôt l'occasion. Les républicains avaient réussi, non sans quelque peine, à pénétrer dans les Cortès de la nouvelle monarchie. Ils étaient près d'une centaine, arrivés là en dépit des efforts du ministre de l'Intérieur, le très habile Sagasta, qui avait fait les élections; mais, une fois dans la place, ils n'étaient pas plus avancés; ils ne pouvaient rien dans leur isolement, réduits à tourner dans le cercle indéfini des beaux discours et des

protestations platoniques. Cette impuissance irritait Castelar. Nos affaires ne marchent pas, disait-il; nous battons de l'aile dans le vide. Tenus en échec par un ministère de réaction, quel est notre intérêt? Bien évidemment, qu'un autre cabinet, plus libéral, le remplace. Mais un premier obstacle s'y oppose : le parti radical, qui seul nous donnerait ce ministère, n'est, par lui-même, dans les Cortès, qu'une minorité. Si nous laissions entendre aux radicaux qu'ils peuvent compter sur notre appui, ou du moins sur notre neutralité « bienveillante, » un ministère radical serait possible, et le serait par nous. Seulement il faudrait faire cette déclaration à la tribune.

Le projet faisait peur aux chefs du groupe républicain. Comment venir publier qu'on était prêt à soutenir ou seulement à ne point combattre un ministère royaliste? C'était, comme dans la fable, à qui n'attacherait pas le grelot. Le subtil Figueras lui-même, le stratégiste du parti, reculait; Castelar s'en chargea. Le 22 juin 1871, dans la discussion de l'adresse en réponse au message de la couronne, il commençait un très long discours, qu'il n'acheva que le lendemain, et qui est demeuré célèbre sous la dénomination de « Discours de la bienveillance. » Je m'y arrête, pour deux raisons : d'abord il eut à cette époque l'importance d'un événement, et cet événement allait dominer les deux années du règne. Il instituait une politique nouvelle, fondée sur l'alliance des radicaux amédéistes avec les républicains, alliance absurde comme un contresens et monstrueuse comme une trahison. Le fait est que, dans la séance du 23 juin 1871, Castelar sonnait le glas de la dynastie de Savoie. Ce jour-là, fut scellé le pacte d'où la République, à moins de deux ans de là, allait naître. — Mais ce discours, aujourd'hui, nous intéresse à un autre point de vue. Il nous apparaît comme le prototype de ceux que Don Emilio a prononcés quinze années plus tard et de la politique qu'il a suivie à l'égard de la Régence : le manifeste du mois d'avril 1894 en dérive logiquement comme les conclusions sortent des prémisses. Ce manifeste qui a si fort surpris, il y a cinq ans, en réalité, n'avait rien de nouveau. Il existait virtuellement et en germe dans le discours du 23 juin 1871.

Après avoir analysé minutieusement la situation intérieure, mettant en lumière les côtés faibles, les divisions, les disparates de cette majorité incohérente, l'orateur républicain, dans la seconde séance, et au moment de terminer, abordait enfin, après

mille détours, le point délicat : «... Mais je vais tout dire. J'ai entendu quelques amis soutenir cette opinion qu'un ministère radical pourrait venir à bout des obstacles et que cela dépendrait de notre attitude. En vérité, de notre attitude rien ne dépend. Pouvons-nous offrir un appui sans réserve à un ministère monarchiste? Ne sommes-nous pas des républicains fédéraux? Nos idées, bonnes ou mauvaises, elles sont fixées, expliquées, formulées, et nous ne transigeons avec rien, qui ne soit cet idéal... *Mais*, messieurs les députés, *je puis diminuer mon opposition à mesure que le gouvernement se rapproche de moi*. Je ne puis sans absurdité ne point admettre des degrés dans l'opposition. Même alors, je revendiquerai toujours pour moi, pour cette minorité, pour le parti républicain, l'usage du droit inscrit au titre Ier de la constitution. Mais sous cette condition, et sans faire partie intégrante d'une majorité ministérielle, *je pourrais offrir, non un concours positif, mais des dispositions bienveillantes* à un ministère radical (*Rumeurs*). Oui, je lui témoignerais de la bienveillance (*prestaria benevolencia*), ou mieux j'observerais une bienveillante expectative (1). »

La parole décisive était prononcée; le résultat ne se fit point attendre. Le ministère dit de conciliation fut remplacé par un cabinet homogène, pris tout entier dans la minorité radicale, laquelle désormais pouvait remplir le rôle de majorité, grâce à la *bienveillance* de ses alliés nouveaux. Ruiz Zorrilla était le chef de ce ministère, et il allait être la personnification malheureuse de cette politique plus qu'étrange fondée sur l'alliance avec les pires ennemis du régime que l'on était censé défendre : Ruiz Zorrilla, qui fut depuis républicain irréconciliable, mais qui jusque-là ne s'était fait connaître que comme un très zélé royaliste.

C'était la fatalité de ce régime que les conservateurs ni les libéraux, ou, comme on disait, les *sagastistes* non plus que les *zorrillistes* n'y pouvaient prendre assiette. Les constituans de 1869 avaient fait une royauté sans doute fort belle en théorie. Édifiée selon les règles de l'art et les méthodes perfectionnées, elle pouvait être, sur le papier, « la meilleure des républiques; » mais elle avait le défaut capital de ne convenir ni au peuple espagnol, ni à un monarque étranger. Ce monarque, avec cette chimérique

(1) *Bienveillance* traduit imparfaitement *benevolencia*. Il y a dans le mot français une nuance, une idée très marquée de condescendance, qui n'existe pas dans le terme espagnol, non plus que dans le terme latin *benevolentia*.

constitution, ne pouvait durer qu'à la condition de la déchirer bien vite en morceaux ; ce que sa loyauté ou sa timidité l'empêcha de faire. Il devait porter le fardeau jusqu'au bout, et y succomber.

Et en effet, vingt mois à peine s'étaient écoulés, et déjà ce régime était vermoulu ; déjà on le sentait craquer par toutes ses jointures. Dans les combinaisons diverses qui avaient toujours échoué, la dynastie de Savoie avait livré le secret de son impuissance. Elle était condamnée ; et peu à peu le vide se faisait autour d'elle. Les conservateurs, n'en espérant plus rien, s'éloignaient, et les radicaux, si royalistes naguère, en venaient à perdre le sens des situations ; ils oubliaient qu'ils étaient les ministres d'une monarchie, leur œuvre, pour faire ménage commun avec les partisans de la République. Et l'union se resserrait par le péril des circonstances, qui étaient critiques. Les carlistes, dans les provinces du nord, commençaient une guerre civile ; les démagogues se soulevaient : aux Cortès, ces brouillons joignaient leurs efforts à ceux de la droite. Dans cette situation, les radicaux ministériels et le petit groupe des républicains capables de quelque sagesse marchaient de concert ; par momens, les deux troupes paraissaient n'en faire qu'une, et l'on entrevoyait, par-delà cette royauté croulante, la république certaine et prochaine.

Alors survint entre le général Hidalgo, ou, pour parler plus exactement, entre le ministère Zorrilla et les officiers de l'artillerie, le conflit célèbre qui eut pour conséquence l'abdication du roi. Car il semble bien que l'on se servit de cette méchante affaire Hidalgo pour pousser à bout le roi Amédée ; radicaux et républicains jouèrent alors dans le Parlement des scènes de haute comédie ; et ils les jouèrent si bien que le pauvre prince, écœuré, abandonné de tous, abdiqua.

Je n'ai point à raconter ces faits ; Victor Cherbuliez les a retracés ici même dans des pages qu'il suffit de rappeler (1) ; et d'ailleurs ce n'est pas l'histoire de cette époque déjà lointaine que nous étudions, mais le rôle que Castelar y a rempli. Or, je crois bien qu'il n'a été pour rien dans cette intrigue ; elle fut ourdie par d'autres, et peut-être faut-il en attribuer le mérite à Figueras qui, dans ces conjonctures, manœuvra, dit-on, avec une extrême habileté. C'est lui qui, pour empêcher la formation d'un cabinet conservateur, fit voter une motion après laquelle le roi n'avait plus

(1) *L'Espagne politique. Revue* des 1er septembre, 1er octobre, 15 novembre et 15 décembre 1873.

qu'à garder ses ministres radicaux, dont il devenait le prisonnier, ou à déposer sa fragile couronne, d'un métal si léger et d'un poids si lourd! Amédée signa les décrets qui livraient à tous les hasards cette belle artillerie espagnole, puis, prenant à part Ruiz Zorrilla, il l'informa de son abdication : entrevue suprême d'où le premier ministre sortit, le visage défait, donnant les signes d'une émotion violente, en proie à ses regrets, peut-être à ses remords, et en tout cas désespéré de cette chute soudaine d'un trône qu'il avait tant contribué à établir et à renverser.

Cependant, à la première nouvelle de l'événement, les Cortès s'étaient proclamées en permanence, et bientôt, le Sénat s'étant réuni aux Cortès, les deux chambres allaient se constituer en Assemblée nationale. Castelar y poussait de tous ses efforts. Je ne saurais dire l'ardeur qu'il prodigua en pourparlers fiévreux et en propagande passionnée. Du 10 au 12 février, il ne quitta littéralement pas le palais des Cortès! On touchait au but; il s'agissait d'enlever de haute lutte la proclamation de la République. Depuis, j'ai entendu Don Emilio s'accuser, comme d'une faute, d'avoir voulu la proclamation immédiate. « Nous aurions dû, me disait-il, nous en tenir d'abord à un gouvernement provisoire, et réserver le droit des électeurs. Ces Cortès, en somme, n'avaient pas reçu le mandat de faire la République. » Il est certain que cette proclamation semblait légale, à première vue, puisqu'elle émanait du pouvoir législatif, et cependant, à y bien regarder, ne l'était nullement, ou du moins était absolument contraire à l'esprit et au texte de la constitution. Mais Castelar n'apercevait qu'une chose: l'idéal de son âme et de sa vie triomphait! La Chimère prenait corps! Cette incarnation s'opéra, à huit heures du soir, le 11 février 1873.

IV

La situation nouvelle offrait ce caractère singulier qu'elle n'était pas sortie d'un *pronunciamiento;* pas un soldat n'avait bougé. Pour la première fois depuis l'importation du régime constitutionnel au delà des Pyrénées, on assistait à ce phénomène presque miraculeux: une révolution accomplie sans qu'un général y eût mis la main! C'était, en apparence, un symptôme de très bon augure; en réalité, ce fut une cause d'insuccès pour la République, étant donné que les choses se passaient en Espagne.

Il est fâcheux de venir au monde dans des conditions anormales; ce fut le cas de cette pauvre République, disgraciée en naissant; il lui manquait, il lui a manqué, jusqu'au dernier moment de sa brève existence, l'arme nécessaire dans la bataille des partis en Espagne : une épée. Que cette intrusion des militaires dans la politique soit déplorable, qui le conteste? Il n'est pas moins vrai que, chez nos voisins, on ne fonde, hélas! rien sans l'armée. Je lis dans une lettre que le célèbre Donoso Cortès écrivait, il y a plus de quarante ans, cette phrase suggestive, à propos d'un ministère qui avait passé un peu plus vite que les autres : « Le ministère Bravo Murillo a commis deux grandes fautes : la première est de ne s'être point assuré le concours d'un général (1)... » A vingt années de là, le mot de Donoso Cortès était toujours vrai. Le fait est que, en 1873, les chefs de l'armée nourrissaient dans leur cœur des sentimens peu tendres pour la République; ils étaient plus ou moins partisans d'Alphonse XII. Les deux ou trois généraux notoirement républicains, tels que Contreras et Pierrad, — le Pierrad de la fameuse révolte des artilleurs en 1866, et ce même Contreras qui allait commander la criminelle insurrection de Carthagène, — n'étaient, ils l'ont prouvé, que des officiers d'aventure. Il eût fallu à cette jeune République l'égide d'un Espartero ou d'un Prim. Et assurément ces militaires espagnols qui font irruption dans la politique, trompettes sonnantes et sabre au clair, sont de grands pécheurs! Il est juste pourtant de reconnaître qu'ils y apportent un certain goût de liberté et s'y entendent après tout aussi bien que les politiciens de carrière. Et puis, dans ce pays amoureux du panache, leurs uniformes brillans en imposent; par où ils ont ce talisman que nulle vertu ne remplace dans la conduite des hommes : le prestige. Or, le prestige manquait totalement à l'honorable et obscur Figueras, que les hasards de la loterie parlementaire improvisaient, en une demi-heure, chef d'État (2).

L'assemblée avait élu, par des votes directs et nominatifs, tous les membres du gouvernement qu'elle créait. Figueras fut

(1) *Deux Diplomates. Le comte Raczynski et Donoso Cortès, marquis de Valdegamas ;* dépêches et correspondances politiques publiées par le comte Adhémar d'Antioche, Paris, 1880.

(2) « *M. le Président.* — Je vais suspendre la séance *pendant une demi-heure*, afin que messieurs les représentans s'entendent sur les candidatures pour la nomination du pouvoir exécutif. » Compte rendu analytique publié par l'*Imparcial* du 12 février 1873.

ainsi porté, par 244 suffrages, à la présidence du pouvoir exécutif. En même temps, M. Pi y Margall était nommé ministre de l'Intérieur (*Gobernacion*), M. Nicolas Salmeron, ministre de Grâce et Justice; 245 voix désignaient Castelar pour le département des Affaires étrangères (*Estado*). Ces résultats furent proclamés, le 12 février, à deux heures du matin. Au moment où, sur l'invitation solennelle du président, les élus de l'assemblée souveraine prenaient place au banc des ministres, *el banco azul*, « le banc bleu, » comme on le nomme, Emilio Castelar abordait une période nouvelle de sa vie. Il passait de l'attaque à la résistance, de la parole à l'action, de l'opposition, où les discours suffisent, à la direction des affaires, où tout est malaisé; il allait connaître les tragiques angoisses et les écrasantes responsabilités de ceux qui exercent le pouvoir dans les pays libres et dans les temps troublés.

Ce gouvernement, à peine installé, rencontrait des difficultés partout, et d'abord en lui-même. Mi-parti radical et républicain, renfermant à la fois, par un monstrueux assemblage, des révolutionnaires de la veille et des ministres du roi Amédée, lesquels trouvaient bon de garder leurs portefeuilles sous la République, il subissait la condition fatale de sa double origine. Dès le premier jour, il fut divisé, par moitié, en deux fractions rivales : radicaux d'un côté, républicains de l'autre. Chacun tirait à soi; c'était un ménage détestable. Dans cet antagonisme en quelque sorte préétabli, les moindres incidens tournaient en querelles; c'était le conflit à l'état permanent. La nomination d'un préfet donnait lieu, en conseil, à des luttes acharnées. Ce bel accord dura douze jours. Puis une révolution intérieure se produisit. Le cœur manqua aux radicaux; ils lâchèrent pied, abandonnant le terrain à leurs adversaires, qui mirent à leur place d'autres républicains. C'était un ministère censé homogène (1). On l'appelait ainsi. Mais quelle étrange homogénéité! Il paraît que, dans le premier conseil que le nouveau gouvernement avait tenu, le matin du 12 février, Castelar avait dit à ses collègues : « Nous venons de faire la République; en voilà assez pour l'instant; laissons le pays respirer; la révolution est close. — Elle commence, au contraire! aurait répliqué Figueras. » L'un parlait comme un politique, et l'autre comme un sectaire, qu'il n'était cependant pas par nature, je veux dire par conviction, mais qu'il se résignait à être par

(1) *La República de 1873. Apuntes para escribir su historia*, por F. Pi y Margall. Libro primero. *Vindicacion del autor*, Madrid, 1874.

timidité. La vérité est que Figueras tremblait devant les violens. Et ce fut un premier désastre de cette infortunée république d'avoir à sa tête, pour débuter, un homme assurément distingué, bien intentionné, orateur de talent, avocat habile, esprit fin et souvent juste, plein de souplesse et fertile en ressources, capable de discerner le vrai, mais incapable, hélas ! de le suivre, alors que la crainte, la perpétuelle crainte, le paralysait. Sa raison, sa prudence, eussent fait de lui un modéré ; la faiblesse de son caractère le livrait en proie aux énergumènes.

Aussi bien là était le péril, le péril immense du régime nouveau. Ses plus graves embarras lui venaient de ses partisans. Castelar et ses amis allaient éprouver le sort commun des révolutionnaires qui arrivent au pouvoir, impuissans à contenir les passions qu'ils ont déchaînées. Ce n'est jamais impunément que l'on excite les foules ! Elles sont très conséquentes et vous prennent au mot. La logique populaire a bientôt fait de mettre en action la morale subversive que ses tribuns lui ont enseignée. Or, le premier article du *credo* formulé par les chefs du parti républicain en Espagne était le fédéralisme. République et fédéralisme étaient, pour eux, deux termes connexes ; l'un n'allait pas sans l'autre ; n'était-il pas logique qu'il en fût de même dans la réalité, et que, faisant la république, on la fît d'emblée ce qu'elle devait être, ce qu'on avait toujours déclaré qu'elle serait, c'est-à-dire fédérale ? Nous touchons ici à l'une des erreurs colossales auxquelles Emilio Castelar eut le malheur de se laisser prendre et qu'il eut le malheur plus grand encore de propager. A la vérité ce n'est pas à lui que revient le triste honneur d'avoir imaginé cette utopie néfaste. L'inventeur de « la Federal » est un des esprits les plus faux que le pays de don Quichotte ait produits ; je veux parler de M. Pi y Margall. Il importe de rappeler quel fut le rôle de ce dangereux idéologue. On peut dire que Castelar et lui ont symbolisé, chacun à sa manière, la République espagnole ; ils en ont été les deux courans contraires ou, si l'on veut, deux pôles opposés.

Catalan, M. Pi y Margall l'était non seulement par un côté de son caractère conséquent et tenace, mais d'abord par son idéal politique. Il avait proclamé très haut ce que, dans sa province, on murmurait tout bas : il avait su donner à l'instinct séparatiste de la Catalogne le cadre scientifique et la spécieuse rigueur d'un système ; il s'était fait, depuis vingt ans, le théoricien de la fédéra-

tion et l'apôtre convaincu, intransigeant, de cet évangile. On a dit qu'il avait pris cela dans Proudhon, dont il a été le traducteur et le révélateur en Espagne. Par suite, quelques personnes n'ont vu là qu'un produit exotique, comme mainte nouveauté de France transplantée en un jour sur le sol castillan. Il est certain que l'idée fédérale qui allait faire tant de bruit chez nos voisins, et tant de mal, car elle les a mis à deux doigts de la ruine complète, l'idée fédérale y a sa date d'apparition marquée et récente. Ce fut la fraction avancée du parti démocratique qui, s'étant déclarée, au lendemain de la révolution de septembre, pour la forme républicaine, adopta le fédéralisme du même coup, et inscrivit sur sa bannière ces deux devises dès lors inséparables. Le fait est que les novateurs espagnols, et particulièrement Castelar, étaient séduits par l'exemple des deux Républiques dont l'image s'offrait à leurs yeux : les États-Unis et la Suisse, où ils voyaient la démocratie s'épanouir dans la fédération. Mais bien avant ils avaient commencé de prêcher le fédéralisme. Dès 1854, M. Pi y Margall l'avait présenté au public espagnol. Et d'autre part, dans les masses populaires, les théories séparatistes rencontraient des aspirations, disons davantage, des traditions conformes. M. Pi y Margall avait semé sur un terrain propice, et c'est pourquoi l'utopie fédérale y a grandi si promptement. Elle réveillait des souvenirs fort lointains, mais vivaces. Et en réalité, comme il arrive plus souvent qu'on ne pense, en croyant marcher vers l'avenir, c'est au passé qu'on retournait.

Illusion des mots ! Vanité des systèmes ! Les voilà bien, ces trompeuses entités, irréels simulacres, impalpables idoles de notre déraison, que le grand Bacon, essayant d'établir la classification des erreurs humaines, dénommait, en sa latinité si pittoresque, *idola fori*, *idola theatri*, opinions fausses de la place publique, formules décevantes de l'école ! Castelar s'était laissé séduire à ce fantôme du fédéralisme; il y avait cru, comme un écolier; et il avait pris la doctrine à son compte, sans plus d'examen. Quelques mois avant l'abdication d'Amédée, alors qu'il voyait poindre à l'horizon prochain la République, il exaltait la mystérieuse et magique formule, dans de belles phrases sentimentales, et, selon sa coutume, sans rien tirer au clair, sans se demander où l'on allait, ce qu'il en adviendrait dans la réalité (1). Son état d'âme

(1) Discours prononcé dans la réunion républicaine de Séville, avril 1872. *Discursos politicos dentro y fuera del Parlamento*, — Madrid, *1873*.

était celui de la plupart des révolutionnaires, lesquels se paient de grands mots, qu'ils jettent en pâture, comme une viande creuse, aux pauvres foules crédules. Il eût été bien empêché s'il avait dû condenser en un programme de réformes positives la phraséologie humanitaire que son éloquence optimiste versait à longs flots ! — Citoyens, vive la République fédérale ! — C'est à merveille; mais comment allez-vous l'instituer? Sur quelles bases reposera cette organisation nouvelle ? Où s'étendront, où s'arrêteront les pouvoirs et le rôle, la sphère d'action du gouvernement central? — Autant de questions qui restaient sans réponse. Et chacun se promettait de les résoudre à son gré. Le fait est que cette formule, qui semblait tout dire et cependant ne disait rien, était une porte ouverte sur l'inconnu. C'est le péril de certaines abstractions infiniment vagues qu'elles s'appliquent indistinctement aux mesures partielles, qui respectent l'ensemble des institutions, et aux utopies absolues, qui en font table rase. Pour quelques novateurs ayant le sens commun, le fédéralisme n'était guère plus que la décentralisation administrative poussée, il est vrai, à ses limites extrêmes ; mais, pour les masses ignorantes et pour les meneurs grossiers, c'était l'abolition immédiate de toutes les entraves qui restreignent l'autonomie de l'individu ; c'était la licence pour chacun de faire ce qui lui plairait; en un mot, c'était l'anarchie.

Il y avait dans ces quatre syllabes : *la Federal*, de quoi faire la ruine d'un État. M. Pi y Margall, de la meilleure foi du monde, avait doté l'Espagne d'une plaie d'Égypte. Pour comble de malheur, dans le même temps qu'il y travaillait, son étrange esprit, qui tendait vers le faux aussi sûrement que d'autres vont à ce qui est vrai, doublait sa doctrine politique d'une doctrine sociale. Il adoptait en bloc cet amas confus de revendications indéterminées et de projets chimériques que l'on appelle, d'un mot aussi obscur que la chose, le socialisme; il se prononçait en faveur de la propriété collective. Et il allait ainsi, socialiste et fédéraliste tout ensemble, *doctor utriusque juris*, propageant dans la presse ses deux découvertes. Il était à l'œuvre, en 1854, lorsque Castelar débuta. Mais Castelar, — on l'a vu dans la première partie de cette étude, — avait toujours réprouvé le socialisme. « Ah! messieurs, disait-il aux Cortès, le 18 septembre 1873, j'ai toujours été en désaccord avec M. Pi y Margall sur bien des théories qu'il professe ; nos écoles, spécialement dans les questions

économiques et sociales, ont toujours été des écoles distinctes (1)... » Et, quelques mois après, dans cette nuit dramatique et suprême du 2 janvier 1874 où, sentant crouler sous ses pieds son éphémère dictature et avec elle la République elle-même, il fit devant les Cortès l'admirable examen de conscience de sa vie politique, il s'écriait, et de quel accent! « Où donc étais-je, à vingt et un ans, quand la guerre éclata entre *la Discusion* (le journal de Rivero) et *la Soberania nacional* (le journal de M. Pi y Margall)? J'étais avec la plus modérée de ces deux feuilles, avec *la Discusion*. Et plus tard, lorsque survint la lutte qui nous sépare encore, tandis qu'une partie des républicains tenait pour l'utopie socialiste, laquelle promettait je ne sais quel paradis terrestre qu'ils ont été d'ailleurs bien incapables de procurer, j'étais, moi, avec les partisans de la libre initiative de l'individu... » Son tort avait été, répudiant la doctrine, de ne pas répudier l'alliance de l'homme dangereux qui la personnifiait. Deux années avant, dans son discours *de la benevolencia*, lorsqu'il disait : « Pour moi, je ne saurais prêter un appui sans réserve à un ministère que ne dirigeraient pas MM. Pi y Margall, Orense et Figueras, » il justifiait toutes les craintes des esprits éclairés. Étrange aveuglement, qui l'empêchait de voir, ce qui sautait aux yeux, qu'un régime où gouvernerait M. Pi y Margall était par avance un régime perdu!

Son erreur ne fut pas moins grande lorsque, quelques mois après le discours *de la benevolencia*, il prit la parole en faveur de l'Internationale. Cette redoutable affiliation avait jeté ses racines en Espagne après la révolution de septembre, et avait fait en trois années des progrès inquiétans. Le gouvernement du roi Amédée ayant voulu enrayer ses progrès par quelques mesures d'ordre public, Castelar se constitua le champion de l'Internationale. Il réclama pour elle la liberté de poursuivre sa propagande, invoquant, comme toujours, les fameux « droits individuels. » Et, à cette occasion, il prononça dans les Cortès une série de discours, desquels je ne sais ce qu'il faut admirer davantage, l'inspiration très haute de l'orateur ou l'incroyable erreur du politique. Le fait est que lui et les autres doctrinaires de son parti marchaient sur le bord du précipice sans l'apercevoir. Castelar mettait même une sorte de coquetterie à montrer

(1) *Discursos integros pronunciados en las Cortes constituyentes de 1873-1874.* Barcelona, 1874.

qu'il avait suivi de fort près, dans son exil, l'élaboration du programme de ces révolutionnaires cosmopolites ; il en signalait avec complaisance les plus effrayans postulats. Il répétait, d'ailleurs, sur tous les tons : « Je ne suis pas internationaliste, *yo no lo soy!* » La belle avance, s'il faisait leur jeu ! « Je combats, disait-il, pour qui m'a combattu; » par où il se croyait sans doute fort magnanime. En réalité, c'était la brebis prenant la défense du loup. Et pourtant il avait l'exemple récent et terrible de la Commune de Paris, où les hommes de l'Internationale venaient de jouer leur rôle, et quel rôle ! Naturellement les socialistes ne lui surent aucun gré de sa générosité chevaleresque. Ils allaient avoir la haute main dans les affreux désordres qui éclataient de toutes parts, à Alcoy, à Valence, à Carthagène, en Andalousie. La République espagnole n'eut pas de pires ennemis.

Je lis dans la préface des écrits apologétiques de M. Pi y Margall cet aveu caractéristique : « Mon passage au pouvoir m'a fait perdre ma tranquillité, *mes illusions, ma confiance dans les hommes, qui constituait le fond de mon caractère* (1)... » Il me semble que cette simple phrase, dans sa mélancolique sincérité, en dit assez long sur les événemens de 1873; elle explique pourquoi les républicains espagnols n'ont pas réussi; ne cherchez point ailleurs les causes de leur lamentable déroute. Ce qui les a perdus, et avec eux leur république, c'est qu'ils étaient restés de grands naïfs; c'est qu'ils ne savaient rien des affaires, rien des hommes, tels qu'ils sont. Cependant MM. Castelar, Salmeron et Pi y Margall n'étaient plus des jeunes gens; mais ils avaient vécu renfermés dans la tour d'ivoire de leurs songes, idéologues insoucians de la réalité, logiciens dédaigneux de l'expérience, ne faisant état que de leurs théories, qu'ils fondaient, non sur l'étude des faits, mais sur des conceptions abstraites, et, selon l'image si juste du philosophe anglais, tirant tout d'eux-mêmes, *comme l'araignée le fil dont elle tisse sa toile...* Il leur suffisait que le principe d'une réforme fût vrai *a priori*. Était-il applicable? Le remède ne serait-il pas plus funeste que le mal qu'il devait guérir? Ces honnêtes doctrinaires n'y songeaient même pas. L'axiome était conforme à la pure raison ; ils le tenaient dès lors pour article de foi, et le prêchaient aux multitudes, sans s'in-

(1) *La Republica de 1873. Apuntes para escribir su historia.* Libro primero. *Vindicacion del autor.*

quiéter des suites inévitables. On va voir ce que ces suites, hélas! ont été.

V

Il s'en fallait que la république fût pour le plus grand nombre des Espagnols le régime souhaité. Cependant elle fut accueillie, sinon avec enthousiasme, du moins sans défaveur. A cet égard, les choses se passèrent comme autrefois chez nous en février 1848 et après le 4 septembre 1870 : il y eut pour quelque temps une sorte de trêve des partis. A lire les journaux des nuances les plus diverses, on eût dit que tout le monde était devenu républicain. Il est certain que les monarchistes firent presque bon visage au régime nouveau. Il avait ce mérite précisément d'être nouveau, et aussi d'être « une solution espagnole. » On savait gré à cette « solution » de prendre la place d'une dynastie étrangère qui ne laissait derrière elle aucun regret. Les conservateurs étaient, en somme, disposés à faire crédit au gouvernement de la République; on l'attendait à l'œuvre.

Il y avait eu, pour commencer, une de ces lunes de miel fugitives qui ne manquent, dit-on, jamais aux unions même les plus mal assorties. Durant les premières heures, on fut tout à la joie. Castelar goûtait délicieusement l'illusion du triomphe. Son optimisme arrangeait toute chose. Au fait, il n'entendait que des acclamations. Il échangeait des télégrammes de congratulations avec les républicains historiques qu'il avait connus dans l'exil, Edgar Quinet, Garibaldi. Comme ministre des Affaires étrangères, il s'apprêtait à notifier au monde l'avènement de la République. Il eut presque aussitôt la satisfaction de la voir reconnue par les États-Unis. Le cabinet de Washington y mit un empressement qui parut de bon augure. Mais cet exemple ne fut pas suivi par les puissances d'Europe. Si l'on excepte la Suisse et, je crois, la Turquie, les chancelleries se tinrent sur la réserve. Le fait est que le nouveau régime ou, pour parler plus exactement, les hommes qui le personnifiaient inspiraient peu de confiance. On les savait tout pleins de belles intentions, mais inhabiles à sauvegarder l'ordre public et la dignité nationale contre les entreprises des innombrables aventuriers, charlatans et énergumènes qui, à leur suite, escaladaient le pouvoir par toutes les avenues, envahissaient les administrations, enfin s'improvisaient les maîtres de l'Espagne.

A Madrid, le changement de régime s'était, en somme, accompli sans désordre. Il n'en était pas de même dans les provinces. Parmi les dépêches que le gouvernement à peine installé recevait, il s'en trouvait de fort inquiétantes. Dans nombre de villes et même de petites localités, à la première nouvelle des événemens, des juntes républicaines avaient d'elles-mêmes pris la place des municipalités régulières. On signalait çà et là des violences et du sang versé, comme à Montilla où il y eut de sauvages massacres. Ailleurs, des municipalités socialistes se mettaient en devoir de procéder au partage des propriétés. L'un des premiers soins de ces autorités révolutionnaires était de distribuer des armes aux citoyens. Même en tenant compte de l'effervescence naturelle à un peuple qui entre en république, on devait reconnaître qu'il y avait là des symptômes d'un état moral effrayant. L'incendie couvait; c'était besogne de fous que d'y jeter des alimens! Ce fut pourtant ce que le nouveau cabinet s'empressa de faire. Avec un incroyable aveuglement, il se hâta de prendre les mesures les plus propres à faire éclater partout l'anarchie. Dès le troisième jour de son existence, il présentait à l'assemblée un projet d'amnistie, à l'intention et au bénéfice des républicains. Durant le règne débonnaire d'Amédée, spécialement sous le dernier ministère Zorrilla, la démagogie s'était fort agitée; il y avait eu des soulèvemens; par suite, un certain nombre de républicains avancés étaient en prison. Le projet tendait à leur ouvrir les portes. Il n'était pas juste, disait l'exposé des motifs, « de laisser subir la rigueur de la loi écrite à ceux qui, invoquant le nom de la République, *avec un courage sans doute impatient, mais noble et généreux*, avaient lutté pour son triomphe... » En conséquence, on réhabilitait les fauteurs de désordre; on remettait en liberté les professionnels de l'émeute; en un mot, on reconstituait les cadres de l'armée insurrectionnelle.

A cette armée il fallait des fusils. Le gouvernement y pourvut. Le même jour où il présentait le projet d'amnistie, il promulguait un décret en tête duquel on lisait : « Considérant que, pour la défense des institutions et *le maintien de l'ordre public, jamais il n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui d'armer le peuple.* » Ce beau décret, œuvre de M. Pi y Margall, réorganisait « les volontaires de la liberté, » — quelque chose comme les fédérés de notre Commune, — encourageait la formation de ces utiles milices sur tous les points du territoire, et promettait de

leur donner des armes que l'on prendrait dans les arsenaux. Il va sans dire que le décret obtint un accueil enthousiaste de tout ce que l'Espagne comptait de déclassés, d'écervelés, d'orateurs de clubs et de batteurs d'estrade. Il fut entendu que tout Espagnol devait avoir son fusil afin de pouvoir défendre les immortels principes, les « droits individuels, » et ce que naguère Castelar avait appelé, d'un mot si imprudent, « l'autonomie de chacun. » A Madrid, le lendemain du jour où le décret avait paru dans la *Gaceta*, 2 000 fusils du parc d'artillerie étaient livrés aux « volontaires. » Mais c'était bien insuffisant pour satisfaire l'impatience de tous les héros qui brûlaient de pourfendre les ennemis de la République. Dans la séance du 19 février, un dialogue édifiant s'engageait aux Cortès, entre un député et le ministre de la Guerre ; le député insistant pour qu'on disposât des armes en réserve dans les magasins de l'État, le ministre, qui hurlait avec les loups, affirmant que ces « armes, en effet, étaient inutiles. » Et cela se disait, se faisait en face des carlistes, avec un Trésor à sec, et alors que la démagogie montait à l'assaut. Après tout, ce ministre n'avait pas si tort! Car les armes des dépôts étaient destinées aux soldats; or qu'avait-on besoin de soldats, dès l'instant que « le peuple » était sous les armes? Cette façon de raisonner était conforme à la pure doctrine. Et là encore, le péril pour la République lui venait de ses partisans et de leurs théories.

Depuis vingt ans, les républicains espagnols n'avaient cessé de battre en brèche l'organisation militaire. Plus d'armées permanentes, était l'un des articles de leur *credo;* plus de conscription, *no mas quintas!* était leur cri électoral. Don Emilio, pour sa part, n'avait jamais négligé une occasion, dans ses écrits et dans ses discours, de s'élever contre ce mode de recrutement, la terreur des campagnes. Il l'attaquait, selon sa coutume, avec des argumens de poète, d'*homme sensible*, comme auraient dit nos pères. Il avait vu, dans son enfance, les scènes poignantes auxquelles le départ des conscrits donnait lieu; son cœur en avait reçu des impressions ineffaçables. Il ne pouvait admettre que « lorsque vient avril, quand la nature revit avec ses enchantemens, il y eût en Espagne quarante mille pauvres mères frappées au cœur (1)... » Il s'écriait (c'était en 1869, dans une discussion aux Cortès) : « Vous ne savez pas, vous qui avez été élevés à Madrid,

(1) *Discursos parlamentarios en la Asamblea constituyente.* Tomo I, p. 94.

ce qu'est l'aspect d'un hameau le jour du tirage au sort! » Et, dans le même discours, il réclamait le service militaire « comme en Suisse. » Il pouvait bien avoir raison en théorie, et au point de vue de l'Espagne qui, par l'effet de sa situation géographique à l'extrémité de l'Europe, derrière ses Pyrénées, est dans une condition si différente de la nôtre, on a pu dire que la solution la plus expédiente serait une imposante gendarmerie. Malheureusement, en 1873, cette gendarmerie idéale n'existait pas ; et l'armée, qui pouvait en jouer le rôle, bientôt n'exista plus. Les nouveaux maîtres la sapaient par la base. Moins d'une semaine après leur avènement, une loi abolissait la conscription et y substituait le recrutement par les engagemens volontaires. L'œuvre insensée des pouvoirs publics se poursuivait ainsi en partie double : on désorganisait l'armée régulière et on organisait l'armée de l'insurrection. Je ne crois pas que jamais plus de folie ait présidé à la conduite des affaires humaines.

Ces théoriciens avaient lancé des mots que les foules n'oublient pas. Le soldat en avait retenu cette idée bien simple qu'il était libre ou, comme on lui disait, « autonome. » Ses généraux, ceux du moins qu'il voyait croître en faveur, investis des grands commandemens, l'entretenaient dans cette illusion.

Les nouveaux gouvernans, depuis la première heure, étaient hantés par la terreur d'un *pronunciamiento* monarchique. Ils écartaient les généraux capables, tenus pour suspects par cette raison que leur carrière s'était faite nécessairement sous la monarchie; ils accordaient en revanche une confiance sans réserve à un petit nombre d'officiers en rupture de ban, dont le civisme leur paraissait être au-dessus de tout soupçon ; c'étaient des soldats d'aventure, comme Contreras, qui allait diriger la révolte de Carthagène; d'anciens insurgés, comme Hidalgo, dont le scandaleux avancement avait été cause de la démission collective des officiers d'artillerie ; des cerveaux brûlés comme Pierrad, qui bientôt devait se mettre à la tête de l'insurrection de Séville; ou d'anciens déserteurs, comme cet étrange capitaine Estevanez, dont on fit un gouverneur de Madrid, puis un ministre de la Guerre, et qui, en pleines Cortès, convaincu d'avoir autrefois déserté le drapeau, répondait avec une aimable simplicité : « C'est vrai, mais que voulez-vous? je ne me sentais aucun goût pour le métier. » On conçoit que des chefs pareils étaient peu propres à maintenir l'armée dans le devoir. Aussi les troupes en usaient-elles le plus

librement du monde avec eux. On rapporte que, Contreras étant venu commander l'armée de Catalogne, les soldats lui jetaient des oranges à la tête, d'ailleurs sans méchanceté, pour le plaisir (1)! Ailleurs, ils avaient la gaieté moins douce, et il arrivait même qu'elle tournât au tragique. Dans ce cas, le général ou l'officier qui avait le malheur de déplaire se voyait arracher par les mutins les insignes de son grade, quand il n'était pas massacré, comme Cabrinety. Mais au fait, les soldats étaient-ils dans tout cela les plus coupables? Et pouvait-on leur demander d'avoir plus de sagesse que les gouvernans? Ils entendaient répéter que le règne était passé des armées permanentes et du service obligatoire. Ils voyaient le régime nouveau prodiguer sa sollicitude et toutes ses sympathies aux volontaires des faubourgs, allouant à ceux-ci une haute paye, tandis qu'eux-mêmes, pour aller se faire tuer par les carlistes, ne recevaient, et encore! que leur faible solde. Enfin ils étaient livrés sans défense à la propagande effrénée des hâbleurs qui les fanatisaient, leur enseignant qu'ils étaient des dupes, et leur prêchant la « sainte insubordination. » Le fait est que l'armée tombait en décomposition, comme un grand bâtiment rongé par les termites.

Le pays de même. De toutes parts, on s'insurgeait au nom du dogme sacré de *la Federal*. De toutes parts, les « intransigeans, » jaloux de conquérir leur autonomie, se soulevaient sans attendre qu'une assemblée constituante eût doté légalement l'Espagne des bienfaits de l'organisation fédérative. Dans la plupart des grandes villes, et même dans les bourgades, des juntes révolutionnaires s'improvisaient et faisaient régner la dictature, rompant avec l'autorité centrale, jouant à l'État souverain. On devine quelle espèce de gens composait ces juntes : brouillons, casse-cou, illuminés et charlatans, ambitieux de bas étage, ouvriers beaux parleurs, chevaliers d'industrie, repris de justice, — cette lie des sociétés qui, lorsqu'elles sont troublées, remonte à la surface. La démagogie commençait son œuvre lugubre, et l'on put mesurer les effets de ces grands mots si vagues : fédéralisme, socialisme, anarchie.

Le gouvernement cependant laissait faire.

MM. Figueras et Pi y Margall avaient inauguré une politique

(1) *L'Essai loyal en Espagne*, par MM. Louis Teste et Francis Magnard. Un volume, Paris, 1873. On trouve des détails curieux, aujourd'hui bien oubliés, dans ce petit livre plein d'aperçus et, je le crois, exact sous sa forme satirique.

d'atermoiemens, de concessions et de capitulations qui menait doucement le pays au fond de l'abîme. On entamait des pourparlers avec les rebelles, on s'évertuait à apaiser ces factieux bien pensans; on avait pour ces collaborateurs de la veille des indulgences infinies. Quand les nouvelles des provinces étaient par trop graves, et qu'il fallait bien reconnaître, au moins pour la forme, l'effrayant péril, on faisait annoncer par les journaux que « le gouvernement allait prendre des mesures énergiques. » On a publié cela durant des mois. D'ailleurs, tout se passait en discours. La consommation d'éloquence qui s'est faite alors défie tout calcul. Les ministres croyaient avoir agi quand ils avaient parlé. Vanité des grands mots! Ces hommes d'État étaient superbes de fermeté dans leurs déclarations officielles, mais n'osaient mettre la main au collet du premier drôle venu qui agitait le drapeau rouge de la guerre civile. Hésitans et lâches, d'une inexprimable lâcheté, en face des hommes de désordre, ils ne se montraient résolus et vaillans que sous la pression de l'émeute, pour exclure de leur république ceux des anciens partis qui voulaient s'y rallier. La république aux seuls républicains était, dans le fond, la devise de ces sectaires. Et leur exclusivisme allait croissant. On a vu comment ils avaient d'abord fait ménage avec les radicaux amédéistes. L'union ou, pour mieux dire, la désunion avait duré douze jours. Puis, avec le concours des intransigeans de la rue, ils avaient mis leurs alliés à la porte. Restait l'assemblée, où les radicaux se trouvaient en nombre : on lui persuada de clore sa législature bien avant l'élection de la future Constituante. Restait encore la commission de permanence, qu'elle avait laissée derrière elle pour veiller à sa place durant l'intérim. Les républicains ne furent satisfaits que lorsqu'ils eurent dissous cette commission par une mesure violente et illégale; ce fut le coup d'État du 23 avril. Mais cette victoire ressemblait fort à celles de Pyrrhus. Ils avaient, en somme, réussi à faire le vide autour de la République. La base où leur gouvernement pouvait prendre appui devenait toujours plus étroite; il ne représentait qu'une infime minorité dans la nation. Avait-on reproché assez durement à ce pauvre Amédée d'être le roi d'un parti! Qu'était-elle donc leur République? La proie de ses partisans, et quels partisans! l'enjeu offert aux pires convoitises.

Cette politique désolait Castelar. Mais il avait les mains liées par ses collègues Figueras et Pi. Il les adjurait de gouverner; vainement! on ne l'écoutait pas, et l'on se défiait de lui. On s'ef-

forçait de lui cacher la vérité, comme au public. Figueras, avec son optimisme voulu, tentait de l'endormir ; tout, soi-disant, allait au mieux. Ce malheureux président abusait de la misérable ressource des cœurs faibles : il mentait, mentait sans relâche.

La situation de Castelar dans le ministère était des plus fausses ; son rôle fut, par suite, fort effacé. Il adressa aux chancelleries des memorandums et des circulaires où il prodiguait de son beau style des déclarations rassurantes, qui ne rassuraient personne. Il ne put, par la faute de ses collègues, obtenir que la République fût prise au sérieux et reconnue de l'Europe. Il n'eut, dans les quatre mois où il fut ministre, qu'un seul grand succès, et il l'eut bien moins comme ministre que comme orateur. Il enleva aux Cortès, avant leur séparation, le vote d'une loi qui abolissait l'esclavage à Puerto-Rico. Après ce triomphe, dû à son éloquence, à son ascendant personnel, et qu'il déclare avoir été l'un des plus glorieux de sa vie, il eût bien fait de quitter le ministère où il ne pouvait que se compromettre sans résultat, réduit à la condition d'un donneur de conseils que l'on ne suivait pas. Sur aucune question il n'était d'accord avec M. Pi y Margall. C'était la discorde à tous les instans. Il répétait à qui voulait l'entendre : « Je suis ministre, je ne suis pas ministériel. » Mais il était rivé à ce ministère par le vote des Cortès, et attendait avec impatience qu'une autre assemblée le relevât de ce poste où il ne comptait plus les déboires. En se retirant avant cette échéance, ne risquait-il pas d'augmenter encore les difficultés, de les compliquer par une crise ministérielle, et d'ajouter cette cause de désordre à tant d'autres ?

Les élections se firent au milieu de l'universel désarroi. Elles furent lamentables. Tous les anciens partis s'entendaient pour user de la tactique traditionnelle que l'on nomme là-bas *el retraimiento*, l'abstention en masse : on faisait le vide autour des urnes ; les républicains étaient seuls à voter. Si l'on excepte quelques grandes villes, c'était à peu près le cinquième des électeurs.

Le gouvernement, on peut le dire, avait la chambre qu'il méritait ; chambre ignorante, incohérente, de tempérament révolutionnaire. Il y avait une poignée d'hommes relativement modérés ; ils se groupèrent autour de Castelar, composant une droite qui partout ailleurs eût été une gauche assez avancée. Il y avait aussi quelques monarchistes, dont trois ou quatre étaient des personnages ; le grand orateur Rios Rosas, Esteban Collantes, l'ancien ministre de la reine Isabelle, et le futur ministre d'Alphonse XII,

M. Romero Robledo; « véritables députés du miracle, » me disait Castelar, arrivés là, on ne savait trop comment, et perdus dans cette foule, *rari nantes*... Le reste étaient des gens parfaitement inconnus. L'un d'eux, M. Pedregal, étant devenu ministre, des plaisans s'avisèrent de placarder des affiches où on lisait en lettres énormes : *Quien es Pedregal?* « Qu'est-ce que Pedregal? » Tout Madrid s'en amusa durant plusieurs jours. Le fait est que les nouveaux élus appartenaient pour les trois quarts à ce personnel indéfinissable qui fait métier de représenter dans les assemblées électives ce qu'on a dénommé chez nous les nouvelles couches, et qu'on appelait en Espagne *el cuarto Estado*. Avocats sans causes, médecins sans malades, orateurs de cafés, politiciens de réunions publiques, visionnaires et bateleurs, tous les aventuriers, tous les cabotins frottés de socialisme qui, dans les temps de révolution sortent d'entre les pavés, semblaient s'être donné rendez-vous aux Cortès. Cela formait une assemblée grouillante, impressionniste et fantaisiste, dont la physionomie très suggestive faisait ressembler un peu trop cette auguste Constituante à un club.

Ces Cortès plus qu'étranges se réunirent à Madrid, le 1er juin, sous la présidence du vieil Orense, le doyen des révolutionnaires espagnols, qui allait terminer sa carrière en se faisant le patriarche du cantonalisme. La première séance fut entourée de quelque pompe. Après que Figueras eut donné lecture d'un message que Castelar avait rédigé, l'assemblée sortit de l'intérieur du palais législatif pour présider à un défilé solennel des troupes de la garnison. Le spectacle, hélas! fut navrant. Soldats et « volontaires de la liberté » passaient devant les Cortès, sous les yeux du corps diplomatique, en vociférant : *Vive la Fédérale! Vive la République rouge!* Castelar, comme ministre des Affaires étrangères et comme patriote, souffrait à en pleurer de ces scènes dégradantes, exacte image de l'anarchie où l'Espagne sombrait. Ces troupes, qui défilaient devant les pouvoirs publics en hurlan des clameurs d'émeute, c'était l'armée de l'insurrection qui passai sa propre revue.

Ici s'ouvre une période de deux mois, une des plus affreuses que l'histoire de notre temps ait à retracer. Et ne dites pas, lecteur: « Ce sont choses d'Espagne! Que nous importe, à nous Français d'aujourd'hui, ce passé mort, si étranger et si lointain? » Il nous touche, au contraire, et de près. Sur ce théâtre d'au delà

des monts, vous retrouvez les acteurs qui ont joué chez nous le drame sanglant de la Commune et travaillé depuis à le jouer de nouveau. Même espèce d'hommes; et leur langage, leurs procédés, dans des milieux si différens, sont identiques. En étudiant ces saturnales du cantonalisme espagnol, j'ai entendu les mêmes voix, j'ai revu les mêmes gestes! De part et d'autre mêmes déclamations, même appétit de désordre, mêmes appels à la violence, aux pires instincts des foules.

Il convenait que le gouvernement se modelât à l'image de sa nouvelle assemblée. Et puis ce gouvernement était bien vieux; il durait depuis quatre mois! D'ailleurs, Castelar en avait assez, et aussi Salmeron; quant à Figueras, le cœur décidément lui manquait. Quelques jours après la réunion des Cortès, il s'empressa de céder la présidence à M. Pi y Margall, et gagna prestement la frontière de France. M. Pi y Margall devenait le chef du pouvoir exécutif, avec un ministère où Estevanez, l'ancien déserteur, obtenait le portefeuille de la Guerre, et Pedregal, l'inconnu désormais célèbre, celui de la Justice.

La présidence de M. Pi porta naturellement l'anarchie à son comble. Les intransigeans comprenaient que, sous sa paternelle présidence, ils pouvaient tout oser, L'insurrection se déchaîna sur tout le territoire. C'était à qui se proclamerait autonome. M. Pi y Margall se voyait pris au mot par les disciples qu'il avait si longtemps catéchisés, et qui s'empressaient de mettre ses leçons en pratique. Le fléau sévissait particulièrement dans les villes du Midi. Chacune avait son comité de salut public ou son dictateur. Ces tyranneaux équipaient des troupes, confisquaient les usines qui, naturellement, chômaient, et levaient sur les riches des contributions forcées. Les députés de l'extrême gauche prêtaient leur appui moral et même effectif aux factieux, organisant l'insurrection selon les bonnes règles. Cette ingérence des députés fut très frappante à Carthagène, quand la révolte y éclata. Ils accoururent, commis voyageurs de l'émeute, multipliant les conférences, soufflant l'incendie, et Contreras put dire : « Ils sont là sept qui, par leur présence, légalisent tout ce qui se fait ici. » Carthagène eut, comme notre commune, son ministre des Affaires étrangères, et, pour un peu, la plus mince bourgade eût suivi cet exemple. L'idée fédérale, par une conséquence très logique, démembrait l'Espagne en États indépendans, les États en cantons, les cantons en communes, jusqu'au dernier degré d'effritement, de pulvérisa-

tion des molécules sociales : l'Espagne retournait à la barbarie, aux applaudissemens des collectivistes : « Ici, disait, dans un langage que nous connaissons bien, un de leurs journaux, la *Solidarité*, de Barcelone, rien ne tient plus du monde bourgeois ; tout s'écroule, armée, justice, finances, tandis que les forces révolutionnaires sont en plein développement. La bourgeoisie est un cadavre déjà en putréfaction ; une forte secousse ! et ses membres disloqués se disperseront à tous les vents. »

M. Pi y Margall contemplait cette œuvre de destruction, les bras croisés, avec la sérénité transcendante et béate d'un de ces dieux d'Épicure que le poète Lucrèce nous montre étrangers aux passions et aux infortunes des humains. Et c'était un spectacle effrayant que de voir ce chef d'État qui assistait, énigmatique, impassible et inerte comme une statue de pierre, à la ruine de sa patrie. Non seulement il s'interdisait de châtier ses amis les rebelles, mais il apparut que sa mansuétude touchait à la complicité. La vérité est qu'il n'y avait plus de gouvernement, même à Madrid, où l'on s'attendait de jour en jour à la proclamation de la Commune ; et c'était bien la Commune en effet, mais disséminée dans toutes les provinces de l'Espagne.

On eût dit qu'un vent de folie soufflait en tempête sur ce malheureux peuple. A Malaga, le dictateur Carvajal caracolait par les rues, avec un manteau blanc, des bottes jaunes et un *sombrero* décoré de plumes rouges. A Valence, le comité de Salut public, que la populace insurgée, affolée de soupçons, renouvelait sans cesse, en vint de chute en chute à avoir pour président un domestique d'une maison de tolérance. A Séville, un barbier, — le hasard a de ces ironies, — exerçait les fonctions de magistrat suprême. Un *meeting* estimait urgent de décréter la suppression de la pudeur, considérée apparemment comme une institution capitaliste et bourgeoise, et, s'il faut en croire les récits de l'époque, on aurait vu circuler dans Séville une voiture où le cocher, le valet de pied, deux messieurs et deux dames s'offraient aux regards dans un état de complète nudité. De tous côtés, la note bouffonne éclatait en des scènes dignes d'Aristophane, et Castelar pouvait se redire en soi-même l'admirable passage où Cicéron, d'après son maître Platon, retrace par des images si fortes les excès de l'état révolutionnaire, « alors que le peuple est dévoré d'une soif inextinguible de liberté, et que ses magistrats, semblables à des échansons imprudens, lui versent à pleine

coupe et sans mélange ce vin capiteux qu'il boit à longs traits (1)... »

Castelar, redevenu simple député, pouvait librement faire connaître son opinion touchant la marche des affaires, et ses déclarations, la politique nouvelle, si résolue, si franche, dont il apportait aux Cortès l'énergique programme, formaient le plus saisissant contraste avec l'inaction et l'ambiguïté que M. Pi y Margall avait l'air d'ériger en système. Don Emilio arrivait, dans sa vie, à l'un de ces tournans où la route s'oriente vers des horizons tout nouveaux. A la lueur de l'incendie qui dévorait l'Espagne, ses yeux se dessillaient. Il voyait ses chères utopies s'évanouir comme un mirage; la réalité lui apparaissait. Sa pensée subissait une métamorphose. De ce travail intime, de cette élaboration progressive sortait un autre Castelar. Sous le poète, sous le tribun, perçait l'homme d'État. Il se révéla, dans un débat qui fut suscité, aux Cortès, par une interpellation de M. Romero Robledo. Il prononça, en deux séances, un discours, où le programme de sa présidence est déjà tout entier. Il y déroule la politique qu'il suivra lorsqu'il aura le pouvoir. La voilà en ses articles essentiels : rétablissement de la discipline dans l'armée par l'application du code militaire, réorganisation du corps de l'artillerie, attribution des commandemens aux généraux des anciens partis, et par-dessus tout, un gouvernement ferme, agissant, impitoyable au désordre, enfin une république vraiment nationale, ouverte à tous les hommes de bonne volonté.

C'était dans les séances des 8 et 10 juillet qu'il traçait ce plan de la seule politique capable de sauver l'Espagne et le régime républicain. Le lendemain, le bruit se répandait dans Madrid que d'épouvantables massacres avaient eu lieu à Alcoy, cité industrielle, où les prédications de l'Internationale rencontraient un terrain propice. La populace, soulevée par les meneurs, avait envahi l'hôtel de ville, faisant prisonniers le maire, le conseil municipal, une compagnie de gendarmes. Il y avait eu de sauvages cruautés. Les captifs étaient dépouillés de leurs vêtemens, traînés un à un sur le balcon et jetés par-dessus la balustrade à la foule hurlante qui les mettait en pièces. Une des victimes fut plongée dans un bain de pétrole où l'on mit le feu. Quant à l'officier de gendarmerie, sa tête, vidée de sa cervelle et emmanchée

(1) *De Republica*, lib. I, XLIII.

au bout d'un bâton, fut promenée dans la ville. Après quoi les insurgés avaient incendié l'édifice communal, une quarantaine des plus beaux immeubles, pillé des habitations, violé des femmes et pendu des prêtres.

Un cri d'horreur accueillit ces nouvelles, que le gouvernement dissimulait. Presque en même temps, on apprenait que le général Contreras venait de quitter Madrid, se rendant à Carthagène pour y prendre le commandement de l'insurrection. Là aussi la ville se trouvait au pouvoir des émeutiers; la flotte de guerre s'était associée aux rebelles; la bourgeoisie quittait en masse ce grand port qui allait devenir le boulevard du cantonalisme. Or Contreras, en partant, y avait mis peu de mystère, et l'on jugeait que M. Pi y Margall aurait pu l'arrêter. L'opinion se soulevait contre ce dictateur qui prononçait de beaux discours sur la légalité et n'osait cependant toucher aux misérables par qui l'Espagne se mourait. Une interpellation lui ayant été adressée, aux Cortès, sur les événemens de Carthagène, on entendit un de ses ministres déclarer que « pour sa part, il ne ferait jamais tirer sur ses frères et amis en révolte. » La mesure était comble. M. Pi y Margall perdait pied, même au sein de l'assemblée où sa majorité tombait en morceaux. Un irrésistible courant d'opinion s'y manifestait en faveur d'une action énergique. Castelar et Salmeron conduisaient le mouvement. M. Pi y Margall n'avait qu'à se retirer. Il le comprit, et quelques jours après, le 18 juillet, envoya sa démission aux Cortès. Sa désastreuse présidence avait duré cinq semaines. Jamais l'Espagne n'était tombée si bas.

Il eut pour successeur M. Nicolas Salmeron. C'était, hélas! un théoricien qui en remplaçait un autre. M. Salmeron avait lui aussi la réputation d'être un fort honnête homme et un profond penseur; mais lui aussi il avait vécu dans les abstractions de l'école; lui aussi il était de ceux qui apprennent la politique dans les livres; il eût sans doute fort bien gouverné la république de Salente. Rendons-lui pourtant cette justice qu'il comprenait la situation; il se montrait impatient d'en finir avec l'anarchie. Ses premières paroles et, ce qui valait mieux, ses premiers actes, attestèrent le ferme propos de répudier le système de capitulations et de compromissions inavouables. Le lendemain de son élection, il disait aux Cortès : « Il faut rétablir l'empire de la loi. Il faut faire savoir à tous que quiconque se révolte contre la loi doit recevoir l'inexorable châtiment de son crime... » C'étaient

autant de déclarations qui ressemblaient fort à des *truisms*. Cependant tel était le malheur des temps que ce langage produisit l'effet d'une nouveauté hardie. M. Salmeron ajoutait, et cette phrase peignait au vif l'homme et ce groupe de métaphysiciens politiques : « Il est certes bien dur de parler ainsi quand on a rêvé de gouverner seulement avec l'aide des armes que fournit la raison... » La chose en effet lui parut si dure que, six semaines après, il quittait la partie. Il avait les mains liées par ses propres doctrines. Il avait, durant vingt années, prêché l'abolition de la peine de mort. Or cette question de la peine de mort se posait, pressante et urgente, à l'occasion d'un projet de loi dont les Cortès étaient saisies ; il y allait du rétablissement de l'ordre public ; il fallait des exemples pour inspirer une crainte salutaire à tous les coquins qui se croyaient assurés de l'impunité sous la république fédérale ; il en fallait pour restaurer la discipline dans l'armée. M. Salmeron se trouvait placé entre ses théories et la réalité impérieuse. Il sentait bien qu'il fallait punir, mais n'avait pas le courage de sacrifier ses croyances philosophiques. Il préféra abandonner le pouvoir. En se retirant, il conseilla aux Cortès de choisir Castelar, lequel, du reste, n'avait pas cessé d'être son inspirateur toujours écouté. Au fait, il ne restait plus dans le parti républicain que Castelar ; il était la dernière réserve ; il était l'homme désigné par tous. Il fut porté à la présidence le 8 septembre 1873. L'histoire de ses idées entrait dans une phase nouvelle.

E. VARAGNAC.

LA RÉACTION CONTRE LE FÉMINISME

EN ALLEMAGNE

MADAME LAURA MARHOLM

Das Buch der Frauen; Munich, 1894. — *Wir Frauen und unsere Dichter;* Berlin, 1895. — *Zur Psychologie der Frau;* Berlin, 1897. — *Karla Buehring. Drame;* Munich, 1895. — *Zwei Frauenerlebnisse;* Munich, 1896. — *Frau Lily;* Berlin, 1897.

Nous avons baptisé en France du nom de féminisme un puissant mouvement intellectuel et moral dont les effets se sont fait sentir par toute l'Europe au cours des dernières années de ce siècle agité. Mais nous n'avons pas une idée nette de l'intensité qu'ont atteinte certaines manifestations du féminisme sous des climats moins tempérés que le nôtre, dans une atmosphère moins égale, et moins attiédie de scepticisme que celle que nous respirons d'ordinaire. Au signal donné par la *Nora* d'Ibsen, — dont l'action ne fut précisément si puissante que pour s'être produite à l'heure favorable, — se déroula naguère, dans le Nord scandinave, une campagne féministe, qui fut conduite avec une vigueur et une logique inflexibles. L'émancipation économique de la femme, devenue nécessaire sous l'aiguillon de la concurrence vitale toujours plus intense, fut sans doute la cause profonde de ce mouvement, comme l'un de ses buts avoués; mais la femme scandinave ne se contenta pas de vouloir gagner sa vie et de se faire indépendante du travail de l'homme, elle prétendit encore s'émanciper du joug de la passion et de l'amour.

La femme d'esprit dont nous voudrions étudier ici l'œuvre et l'influence a vu de près cette levée de boucliers tumultueuse. « Les femmes écrivains, dit-elle, poussèrent alors comme des champignons sous une averse d'automne : auprès d'elles on vit végéter quelques femmes médecins, et surtout une nuée d'institutrices et de téléphonistes. Elles réclamèrent le droit d'étudier, de plaider, d'administrer la commune et l'État, de voter enfin. Le seul droit qu'elles passèrent sous silence, ce fut celui d'aimer. La femme devint un être neutre, capable de penser et de produire, incapable, en revanche, d'accomplir sa mission véritable. Toutes les atténuations possibles d'un sexe qui se supprime graduellement lui-même vinrent s'étaler au grand jour, offrant à l'observateur un choix d'échantillons admirables pour étudier les déformations de la nature : on vit des tempéramens victimes d'une éclosion prématurée, et d'autres qui furent étouffés dans l'œuf ; on put constater tantôt l'érotomanie, tantôt l'atrophie des sens, et l'abus de la théorie, à côté du silence de l'instinct. » Les chemins du monde moral apparurent littéralement semés des cadavres de ces champions intrépides. Trois des plus passionnées, parmi les femmes écrivains du Nord, terminèrent leurs jours par le suicide. D'autres trouvèrent sur le tard leur chemin de Damas, et rentrèrent à temps dans la voie de l'amour et de la maternité. Telle cette Mme Edgren-Leffler, qui avait été le porte-étendard de l'émancipation féministe, comme Bjoernson en fut le prophète. « Elle dédaignait les artifices du passé, dit Mme Marholm, et renonçant à gagner les cœurs en femme aimante, elle voulut les convaincre en femme pensante. Elle condamna l'antique aspiration de son sexe à s'imposer par la grâce, et lui imposa pour mission de se créer une considération fondée sur des actes. Son esprit s'était formé à l'école de Mill et de Spencer. »

Les sociologues et les socialistes contemporains, Mill et Bebel avant tous les autres, tels sont en effet, aux yeux de Mme Marholm, les auteurs responsables des excès qu'elle s'est donné pour mission de stigmatiser. Spectatrice railleuse et indignée des folies du féminisme scandinave et de leur écho dans l'Allemagne, qu'elle habite aujourd'hui, elle a publié, au cours de ces dernières années, une série d'ouvrages remarquables, qui sont à la fois un cri d'alarme jeté aux imprudences du présent, et un enseignement proposé pour la préparation de l'avenir. « On a écrit, dit-elle, deux livres également célèbres sur le droit de la femme :

le Servage de la Femme, de Stuart Mill, et *la Femme et le Socialisme*, de Bebel. Tous deux témoignent d'une science profonde et sûre, d'une courageuse volonté du bien. Mais qu'avons-nous à faire de ces pages, nous autres femmes? Ah! Dieu seul sait ce que les femmes en ont fait. Elles se sont modelées sur ces écrits. Avec leur faculté d'accommodation sans limites, elles se sont efforcées de réaliser ce qu'on y racontait sur leur compte. Je les ai vues, je leur ai parlé, je les ai fréquentées, ces femmes entichées de leurs droits (1), qui avaient accueilli Stuart Mill et Bebel dans leur cœur exquis, confiant, et, hélas, souvent si naïvement juvénile! En conscience, et de tout leur pouvoir, elles s'étaient transformées en non-femmes. Car les deux célèbres et courageux écrivains n'avaient oublié qu'une chose dans leurs célèbres et courageux ouvrages, et par malheur cette chose est la principale, c'est-à-dire la femme. Mais, dans sa suggestibilité sans bornes, la femme se soumet d'instinct à tout ce qui est homme, théoricien, agitateur ou pédant. Elle se façonne suivant leurs vœux, femme ou non-femme à leur gré. Chers guides et maîtres, ne donnez donc pas tant d'illusions à nous et à vous-mêmes! Vos deux livres sont d'excellens, instructifs et progressifs ouvrages : il est seulement dommage que vous ne sachiez rien de nous. Il y a de tout dans vos écrits : il n'y manque que l'étincelle qui révèle l'homme à la femme et la femme à l'homme. Vous avez le pouvoir de faire des femmes ce qu'il vous plaira, des hétaïres ou des amazones, des créatures raisonnables ou des saintes, des savantes ou des idiotes, des mères ou des jeunes filles, car nous obéissons à la moindre pression de votre doigt, et notre nature est précisément de vous suivre partout. Mais, quoi que vous jugiez bon de nous commander, nous n'en serons ni si heureuses ni si malheureuses que vous l'imaginez. Car ce que vous considérez comme le bonheur pour nous, ce n'est pas notre bonheur, et ce que vous croyez notre malheur ne fait pas notre malheur. Et si l'homme a presque toujours opprimé la femme, la femme a presque en tout temps régné sur l'homme... Tous les rapports juridiques établis entre l'homme et la femme sont des palliatifs contre des essais de fusion manqués. D'ailleurs, ils sont infructueux, parce que, dans cette question, la plus centrale de toutes, c'est *l'instinct du choix* qui doit décider. Là où il n'a pas dit son mot, le Code

(1) En allemand, *Frauenrechtlerinnen :* c'est le sobriquet donné aux adeptes du féminisme par ceux qui raillent leurs prétentions.

n'a rien à faire... et les hommes ne sont pas de bois, comme semble l'admettre Stuart Mill, pour qui la relation idéale entre les deux sexes consiste à entretenir des conversations élevées avec une femme. »

Ces lignes ironiques résument la tentative de réaction de Mme Marholm et nous offrent les mots d'ordre de sa croisade contre des doctrines dont l'outrance choquante pourra servir d'excuse aux exagérations inverses que nous rencontrerons dans son œuvre. Cette œuvre a conquis en effet, depuis quelques années, une place fort en vue dans la littérature morale de l'Allemagne; car, ainsi que nous l'avons dit, c'est surtout pour ce pays que l'auteur a pris la plume, bien que les excès qu'elle réprouve y soient demeurés moins choquans que dans le Nord.

Polémiste ardente et critique impitoyable, Mme Marholm a soulevé bien des colères. Les femmes engagées dans la lutte sont demeurées stupéfaites de voir une des leurs, champion redoutable, que tout désignait pour combattre à leurs côtés, tourner sa vaillance contre ses sœurs, et passer avec armes et bagages dans le camp masculin. « Trahison! » tel fut le cri qui retentit de toutes parts sur les pas de la transfuge. Mme Minna Cauer, la femme du monde raffinée, l'active fondatrice de tant d'œuvres sociales, lui opposa le souvenir de Rachel de Varnhagen. « Qu'aurait pensé cette âme d'élite des théories d'une Laura Marholm, qui ne laisse subsister, dans la vie de la femme, d'autre mobile que la sensualité (1). » « De toutes les aspirations naturelles à l'humanité, dit l'apôtre lettrée du marxisme, Mme Lily Braun, cette femme extrait, par une sorte de distillation, le contenu sensuel, sans mélange, et nous montre ses héroïnes occupées à la seule recherche des sensations de cet ordre (2). » Et, à son tour, une autre démocrate, Mme Ria Classen : « Les livres précieux et affectés de Mme Laura Marholm visent si fort à côté du but, qu'on ne peut guère la prendre au sérieux, malgré ses succès dans le monde masculin (3). » L'amertume de ce dernier trait n'est que trop justifiée, car non seulement la critique masculine a préparé un accueil favorable à l'œuvre hardie de Mme Marholm, mais elle l'a saluée parfois comme une nouvelle philosophie de la femme,

(1) *Die Frau im neunzehnten Jahrhundert*. Berlin, 1898.
(2) *Die Neue Frau in der Dichtung*. Stuttgart, 1897.
(3) *Ein Frauendrama und eine Frauenphilosophie. Neue Zeit*, 1895.

non sans présenter de son côté quelques réserves sur les exagérations d'une polémique impitoyable à l'adversaire.

Hommes ou femmes, ses contradicteurs de bonne foi ne sauraient refuser à notre auteur une pensée originale et pénétrante, un esprit mordant, un style brillant et pittoresque. Attachons-nous donc à marquer les lignes principales en cette railleuse physionomie, dont les traits restent profondément germaniques, mais qui doit peut-être à son origine scandinave quelque chose de français dans son expression ordinaire, et dont les écrits sont parmi les plus abordables aux esprits latins que la littérature morale de l'Allemagne ait produits depuis des années.

I

Avant tout, et il est bon de le répéter, c'est le mot de réaction qui résume le mieux l'activité littéraire de Mme Marholm. Or une réaction a toujours des conséquences utiles et saines : car elle naît d'un excès, et son premier soin est de signaler des abus. Mais, d'ordinaire aussi, la réaction dépasse le but, exagère à son tour, et risque d'arrêter les progrès qui ont été réalisés dans le sens opposé. Il faut donc prêter attention et déférence aux argumens de notre auteur, mais conserver son sang-froid et ne pas se laisser entraîner à sa suite à des conclusions trop osées. Pour employer des expressions hégéliennes qui ne paraîtront pas déplacées en pareille matière, si le féminisme est une thèse, la religion de l'instinct prêchée par Mme Marholm est l'antithèse : c'est au bon sens du public qu'il appartient de formuler la synthèse au sein de laquelle se concilieront les excès contradictoires des deux doctrines rivales.

Remarquons-le aussi : les traits dont nous chercherons à former une silhouette d'ensemble sont fort dispersés dans les œuvres de Mme Marholm, qui ne se pique pas d'une composition rigoureuse, et obéit d'ordinaire à sa fantaisie. Efforçons-nous cependant à rassembler de notre mieux les élémens épars de son portrait moral, et signalons d'abord celui qui frappe au premier coup d'œil.

Ce trait dominant, c'est la passion de la psychologie. Mme Marholm se plaît à interroger les âmes et les livres, à demander aux conversations fugitives comme aux écrits longuement apprêtés le secret des consciences. Elle sait arracher ce secret des retraites

profondes où il se dissimule, et l'étaler, pantelant, sous les yeux du spectateur de cette chasse ardente. Nulle figure de femme, en notre époque tourmentée et diverse, n'échappe à la perspicacité de ses regards pénétrans. C'est ainsi qu'après une énumération d'une verve étincelante, qui embrasse les types innombrables de la femme contemporaine, elle ajoute quelque part : « Dans tout cela, pour moi, pas un visage inconnu, pas une apparition étrangère. Car je les ai toutes vues, interrogées et lues, comme nul homme ne les voit, ne les interroge et ne les lit. J'ai reçu de ces confidences qu'on n'échange que de femme à femme, et dont la portée s'étend encore sous ce regard maçonnique avec lequel nous nous considérons les unes les autres, et déchiffrons cette écriture secrète, intelligible aux savantes comme aux ignorantes, dans laquelle les plus bêtes comme les plus fines expriment leurs sensations intimes ; tandis que, devant ces signes mystérieux, tous les hommes, les intelligens comme les stupides, demeurent béans, avec le même visage stupéfait. Je les connais toutes, avec les détails de leur histoire, ceux qu'elles m'ont racontés, et ceux qu'elles ne m'ont pas confiés, et ceux qu'elles m'ont présentés sous un jour faux : car je suis femme comme elles, et fille de la même époque. »

Et ailleurs : « Je connais peu de jouissance plus complète que la lecture des écrivains modernes. Non pour ce qu'ils ont à dire, mais pour ce qu'ils ne peuvent parvenir à cacher. En écrivant leurs livres, ils écrivent leur histoire intérieure. On feuillette un ouvrage, on lit vingt lignes ; dans le mouvement et dans la tonalité de ces vingt lignes, on sent aussitôt le degré d'activité du pouls et la chaleur du sang. Comme une sûre oreille perçoit une fausse note unique dans le fracas d'un orchestre, l'instinct psychologique assuré peut discerner dans l'exécution poétique la plus achevée ce qui est sincère et ce qui est feint, deviner les passages où l'auteur éprouve une sensation brûlante, et ceux dans lesquels il simule la chaleur ; arracher à son tempérament réel le masque conscient ou inconscient dont il le couvre ; décider enfin : ceci est du métal pur, et voici, d'autre part, de médiocre alliage, au moyen duquel l'artiste se dupe lui-même et trompe ses auditeurs. »

A lui seul, le ton de ces deux confidences, joint à la manière dont les termes en sont choisis, peut indiquer déjà la nuance dominante de la psychologie de Mme Marholm, et le terrain sur

lequel elle s'exerce de préférence. Nous nous trouvons dès lors au point central de sa conception de la vie : nous apercevons la tendance qui constitue sa grande originalité. Elle interroge en effet avec prédilection les replis les plus intimes de la nature humaine, les stratifications profondes de la vie instinctive, ce qui d'ordinaire ne se révèle que d'une façon fugitive et inconsciente, ce que la civilisation chrétienne et moderne a comprimé tout en l'affinant. Elle est curieuse des réactions éveillées dans la sensibilité, et par là dans toutes les facultés de l'âme; sous l'influence des contacts individuels et sociaux entre les deux sexes. Tâche difficile! dont on ne saurait affirmer qu'elle se tire toujours à notre satisfaction, car elle est souvent tentée d'exagérer l'importance de ses investigations. A trop soupçonner le masque, on risque de méconnaître le visage, ou de n'en faire saillir que les traits accessoires par orgueil de les avoir aperçus tout d'abord. Mais tâche féconde, dans de certaines limites, et terrain encore assez peu exploré d'une façon méthodique, au moins par la critique historique et littéraire, où Mme Marholm se montre surtout originale. Dans la littérature d'imagination, elle rencontre au contraire de nombreux émules, qui, d'une façon moins consciente peut-être, mais par là plus aisément créatrice, ont exploré avant elle les jardins secrets des âmes contemporaines.

Quoi qu'il en soit, c'est sur ce terrain brûlant que Mme Marholm conduit le plus souvent son lecteur. Il faut signaler dès à présent ce caractère de son talent, car, même aux yeux d'un voyageur prévenu, l'audace du guide paraît extrême. Les images, les comparaisons dont elle se sert parfois soudainement, sans transition, au cours d'une discussion littéraire, pourraient être prises dans l'acception la plus osée. Souvent, car la dextérité de l'écrivain est grande, le sens figuré paraît dominer; on pourrait à la rigueur passer sans apercevoir l'allusion, ou se demander un instant si l'auteur y a songé elle-même. En tout cas, on est tenté de l'excuser toujours, car ses libertés ont quelque chose de sain, de bien intentionné qui désarme; et l'indulgence est d'autant plus facile à son égard que, si elle exagère souvent la portée de ses découvertes dans des régions peu explorées d'ordinaire, elle y fait parfois des trouvailles qu'elle sait utiliser d'une façon magistrale. Choisissons un exemple au hasard. Pour qui se souvient des étranges confidences de Rousseau, au début des *Confessions*, n'y a-t-il pas comme un trait de lumière dans cette courte analyse?

« Rousseau fut l'homme qui introduisit dans la littérature la position agenouillée devant la femme, la foi en la supériorité de la femme, en sa virilité, ou du moins en ses qualités viriles. Il y avait à cela des raisons psychologiques, et même physiologiques, comme nous l'apprennent les *Confessions*... Rousseau, l'artisan, le plébéien par essence, donna ses entrées dans la littérature à une nouvelle classe sociale, à celle qui s'épanouit au moment de la Révolution, et il porta dans les lettres les sentimens du plébéien vis-à-vis de la grande dame. Cet homme fut un de ces phénomènes assez fréquens de perversion native, qui, plus d'une fois, ont exercé une influence secrète, difficile à suivre, sur la direction de la pensée et du sentiment humains. Vis-à-vis de la femme, il ne pouvait sentir en homme. Il ne sentait vivement qu'à l'état de châtié, d'humilié, d'esclave. Il lui fallait élever la femme au-dessus de lui, unir aux sensations érotiques les impressions de l'autorité maternelle. C'est ainsi que la femme « supérieure » fit son entrée dans le roman. Ce fut lui qui agit sur la littérature allemande à son éveil... »

Nous nous arrêtons, car notre intention n'est pas de multiplier les exemples de la hardiesse de Mme Marholm. Bien au contraire, nous chercherons à en atténuer les témoignages vis-à-vis de nos lecteurs, auxquels nous avons voulu signaler pourtant le trait dominant de sa manière. Il nous faut rechercher plutôt quelles sont ses convictions et ses principes.

Nous avons dit que le mot de réaction nous paraissait résumer parfaitement son œuvre. En effet, elle va nous apparaître à la fois réactionnaire au point de vue social, car elle regrette l'existence et la tournure d'esprit des femmes d'autrefois ; — réactionnaire dans les questions religieuses, puisque, en pays protestant, protestante elle-même, elle ne dissimule pas sa partialité vis-à-vis du catholicisme et son adhésion à la conception catholique de la femme ; — réactionnaire enfin dans ses préférences intellectuelles et morales pour le présent, puisqu'elle méprise la culture raffinée, proscrit la lecture et s'efforce, sur toutes choses, de rendre ses sœurs dociles à la voix de l'instinct, qui lui paraît devoir être le conseiller naturel de son sexe. Marquons donc, dans ces trois voies différentes, les étapes de sa pensée.

Mme Marholm porte envie à l'existence de nos grand'mères. L'aspect seul de leurs portraits aux murs de nos musées éveille en son cœur des sentimens d'admiration et de regret non dissi-

mulés. Ces images parlent à son âme. Dans les calmes matrones dont elles éternisent le sourire discret, elles lui montrent avant tout des épouses et des mères. La silhouette générale trahit la consciencieuse exactitude de l'artiste, et l'absence de coquetterie du modèle. Il faut lire la description précise que Mme Marholm consacre aux caractères de ces portraits, à ces bustes discrets, à ses amples ceintures. Nous n'osons transcrire que la dernière phrase, qui résume son impression. « La fonction maternelle détermine alors le type et l'idéal de la femme, dans l'art sacré aussi bien que dans l'art profane. »

Aussi voit-on l'aspect général de ces témoignages du passé se modifier profondément, dès qu'a triomphé l'absolutisme royal et, avec lui, l'esprit moderne. Les portraits du siècle dernier ne sont pas moins significatifs que ceux du moyen âge. A ce moment, le corps de la femme n'a plus d'autre mission que de charmer, et l'enfant n'en apparaît plus comme le fruit naturel. Un sourire doucereux et provocant remplace l'expression paisible, innocente, reposante de jadis. C'est le haut du corps qui se développe et domine. Déjà la femme est contaminée. A la fin du XVIIIe siècle, on la verra juchée sur des talons démesurés, balançant comme une tour de Babel sa coiffure enrubannée et empanachée, devenue un être de caprice et d'impulsion, une dangereuse poupée.

Les sources historiques nous apprennent d'ailleurs que, à cet aspect de gravité et de calme qui distingua la femme d'autrefois, répondait parfaitement sa saine conception de la vie. Cette vie s'écoulait dans une sorte de demi-sommeil, où les événemens étaient rares, et les exigences restreintes. Nos grands-pères et nos grand'-mères remerciaient Dieu quand ils n'étaient pas malheureux. A leurs yeux, le malheur était en effet quelque chose de positif, tandis que le bonheur conservait plutôt un aspect négatif, et l'on se trouvait heureux de n'avoir pas de causes déterminées de chagrin. Aujourd'hui, « le désir du bonheur personnel, individualisé, riche en nuances, du bonheur prolongé surtout, chante ses hymnes dans des millions d'âmes. » On ne le confond même plus avec la jouissance momentanée et la pure sensation. C'est « une durable et nuancée satisfaction de soi-même en soi-même » qui appelle une sorte d'épanouissement graduel et ininterrompu. Car l'homme et la femme vivent aujourd'hui « avec une intensité de chaque jour, » alors que, jadis, l'intensité étant l'exception, la monotonie demeurait la règle.

Pas plus qu'à l'égard du destin, la femme ne se montrait exigeante vis-à-vis de l'homme, en ces temps fortunés, si du moins nous en croyons Mme Marholm. Même, elle ne considérait pas son mari comme une personnalité tout à fait définie et déterminée. Il était encore fréquent chez ces grand'-mères qu'elles n'appelassent point leur époux par son prénom, ou par un diminutif amical, mais par le nom de famille, qui caractérise la race, ou, parfois, tout simplement au moyen du mot qui exprime le sexe en allemand : « Mann. » La femme, en effet, ne concevait nullement son mari comme une chose qui lui appartînt, mais comme quelqu'un dont elle dépendait, comme une incarnation de la race et du sexe, comme un être séparé d'elle par de la distance et par du mystère, comme un symbole qu'on ne comprend pas, mais devant quoi l'on s'incline. La vie n'était pas pour ces femmes « un jeu de hasard, ni un compte en partie double, ni une expérience généralement manquée. » C'était un rite impénétrable, qu'on laisse s'accomplir au-dessus de soi dans une crainte respectueuse, s'efforçant seulement de conformer son attitude aux intentions de la Providence. — Ajoutons que, suivant son habitude, Mme Marholm n'hésite pas à développer ces considérations d'une manière plus précise encore. Toutefois, pour être osé, ce qu'elle ajoute sur l'impersonnalité de l'homme dans les mariages de jadis n'en est pas moins d'une vérité assez générale.

Dans cette aveugle soumission à la destinée, les femmes trouvaient autrefois plus de bonheur que dans leurs révoltes du présent. Elles étaient plus influentes et plus utiles, parce qu'elles demeuraient femmes avant tout, confinées, mais souveraines dans le domaine de leurs attributions naturelles; et la situation prépondérante qu'elles occupaient jadis dans la société cultivée paraît fort diminuée de nos jours. « En tous temps, l'influence et l'action de la femme ont dépendu moins de ce qu'elle produisait que de ce qu'elle était. Les femmes produisent aujourd'hui de toutes façons : elles étudient, écrivent des ouvrages innombrables, président de nombreux comités, font des collectes pour les destinations les plus diverses, obtiennent le bonnet de docteur, donnent des conférences, fondent des associations : elles occupent plus que jamais l'attention publique. Et pourtant, leur influence sur l'opinion est moins grande que par le passé. — Où sont ces maîtresses de maison dont les salons furent le lieu de réunion des esprits les plus progressifs, des hommes les plus éminens de leur génération? Où

sont celles dont l'habile finesse obtenait une part dans les tâches les plus hautes, dont l'influence reconnue surpassait celles des ministres des princes? Où sont celles dont le charme s'assurait un monument impérissable dans les créations des plus illustres poètes, celles qui, par le don de leur affection et de leur âme, réchauffaient l'homme, le soutenaient, lui prêtaient des ailes pour s'élancer dans l'inconnu, et en revenir préparé pour la vie la plus belle, la plus remplie, la plus riche? Elles ont disparu. La femme a perdu comme individualité ce qu'elle gagnait d'importance en tant que masse et que majorité. »

S'il faut ici l'avouer, nous estimons que cette admiration passionnée pour le bon vieux temps a quelque chose d'excessif. Mme Marholm s'égare à son tour dans son mouvement de recul. Il n'est pas démontré que la femme ait tant perdu de nos jours, ni d'ailleurs qu'elle fût si généralement satisfaite et paisible dans le passé. Tout était-il donc irréprochable dans l'ancienne organisation de la famille? Sans vouloir nier ce que nous avons perdu de ce côté sous le rapport de l'autorité, du respect et de la discipline, l'histoire ne nous permet pas de tout admirer sans réserves dans la vie privée d'autrefois. Il est loisible de penser au contraire que la plupart des faiblesses prétendues modernes s'y rencontraient déjà, sans parler des abus que l'adoucissement des mœurs a fait disparaître. L'intérieur du roi Frédéric-Guillaume, par exemple, offrait-il donc, au début du siècle dernier, l'image paisible et fortunée que nous présente l'intrépide apologiste de l'ancienne Allemagne?

Nous ne sommes pas d'ailleurs au bout de nos surprises. Si nous interrogeons maintenant Mme Marholm sur ses opinions religieuses, nous pourrons nous croire revenus aux belles années du romantisme germanique. C'est un spectacle rare, en effet, dans l'Allemagne actuelle, et qui rappelle certaines tendances de l'Angleterre contemporaine, qu'une si sympathique intelligence du catholicisme, un dédain si entier pour les prétendues conquêtes morales de la Réforme. « Pourquoi, — dit Mme Marholm, après avoir décrit sous les couleurs les plus sombres l'existence actuelle de la femme, — pourquoi les mariages sont-ils aujourd'hui sans bonheur et l'amour sans ailes? Pourquoi tout cela est-il tellement plus sensible dans les pays protestans que dans les catholiques? » C'est que le catholicisme est par excellence la religion de la femme. Mme Marholm a écrit quelques pages exquises sur le culte

de la Vierge, dans lequel elle voit surtout un hommage rendu à son sexe. Interprétation hasardée sans doute, et que l'Église ne saurait accepter sans réserves, mais analyse poétique et ingénieuse de sentimens éternels et sacrés. — Déjà Feuerbach avait écrit dans l'*Essence du Christianisme :* « Le protestantisme a mis de côté la mère de Dieu : il humiliait ainsi la femme, et la femme s'est cruellement vengée de l'outrage qu'on lui faisait. » « Le culte de Marie, dit à son tour Mme Marholm, fut l'œuvre poétique de l'âme masculine, qui, comme un jaillissement de source, éleva jusqu'au ciel ce besoin du suprasensible, dont l'homme est toujours tourmenté : ce fut le son plus doux de la musique intérieure de son âme. Il montra l'intelligence la plus haute du destin de la femme et du mystère de la vie, alors qu'il éleva sur l'autel la mère et son enfant. En transfigurant sa compagne pour en faire un être sacré, en montrant un enfant avec ses petites mains étendues vers le cœur de chaque homme, il sanctifia la femme dans sa mission de mère, il fit un sacrilège de tout mauvais traitement contre un enfant. Infinis furent l'adoucissement des mœurs et l'amollissement des cœurs qui rayonnèrent de chacune des images de la mère de Dieu dressée sur les autels. Le Christ, Dieu et nourrisson, sur les bras de la sainte Vierge, présenta son petit corps d'enfant nu à tous les hommes comme un avertissement flatteur et menaçant. « Ce que vous avez fait de bien ou de mal au plus petit d'entre vous, semblait-il dire, c'est à moi que vous l'avez fait : à moi, le divin dans l'enfant, et l'enfant dans le Dieu. » La jeune vierge-mère étendit d'autre part son manteau sur les jeunes filles et sur les mères : et toute offense à la femme devint un péché mortel aux yeux de l'homme. »

Mme Marholm tire même des conséquences plus spécieuses encore d'un culte qu'elle reproche au protestantisme d'avoir renié; car la glorification de la mère délivra l'homme de « l'obsession de la femme. » Celle-ci, — observons que ce n'est pas un homme qui parle, — celle-ci, avec « ses humeurs, ses scènes, ses larmes, sa vanité, son étroitesse de vues, son bavardage, » pèse parfois lourdement à son compagnon. Il existe une sorte de malentendu entre l'époux qui désire le repos, et l'épouse qui ne peut pas le lui donner. S'il faut en croire l'auteur de la *Psychologie de la femme*, le culte de Marie eut l'heureuse conséquence de supprimer jadis ce malentendu. Il délivra l'homme du contact trop direct avec la femme. Il le rendit patient vis-à-vis d'une compagne transi-

toire, en élevant ses pensées vers un idéal surhumain. Il le fit modéré sans faiblesse, condescendant sans servilité. Au contraire, le protestantisme, en supprimant le culte de la Vierge et la dévotion des images, commit l'erreur de transporter ce culte de la femme en général à chaque femme en particulier. Il se prit à réclamer de toutes les femmes mortelles les vertus de la femme céleste. Il suivit d'un regard méfiant leur personne, leur tenue, leurs actions, leurs sentimens. Il exigea plus, et il obtint moins. Et cette protestation n'est pas la seule que M[me] Marholm ait lancée contre une conception trop éthérée de son sexe. A ses yeux, la femme n'est rien moins qu'un ange : c'est une créature de chair et d'instinct, qui doit applaudir de bon cœur à l'exclamation d'Emma Gemma dans la *Grand'Mère* du Théâtre en Liberté :

> J'aime mieux nos repas sur l'herbe...
> nos rideaux
> Et des mioches au sein que des ailes au dos.

Le catholicisme en revanche a bien compris ces faiblesses nécessaires de la nature humaine. « Au moyen âge, il aspira en lui la vie sentimentale de l'époque, pour la stimuler et l'apaiser tour à tour, pour lui apprendre les nuances, développer en elle des attraits plus fins et plus forts, et, à la Renaissance, la renvoyer enfin dans le siècle mieux armée et plus robuste... Il concentra dans son sein toute la sensualité de ce temps. »

Enfin M[me] Marholm achève de nous prouver ses sympathies catholiques par le respect qu'elle témoigne aux ordres religieux de femmes. « Être religieuse, dit-elle, c'est un honneur, car c'est le fait d'une renonciation volontaire ; être vieille fille, ce n'est pas un honneur, car, d'ordinaire, on ne le devient pas de son plein gré. » « Personne ne traitera une nonne de vieille fille, écrit-elle ailleurs. Elle ne se sent pas telle, et n'en a ni l'aspect, ni la physionomie. Il y a chez les religieuses, même souffrantes et maladives, une sécurité paisible, quelque chose d'évidemment femme, qui manque précisément aux filles mûres. »

L'admiration que lui inspirent les résultats admirables obtenus par ces âmes dévouées apparaît surtout dans les pages qu'elle a consacrées à la comtesse Schimmelmann. Elle a raconté longuement (1) la vie de cette ancienne dame d'honneur de l'impéra-

(1) *Psychologie de la Femme.*

trice Augusta, issue d'une vieille famille mecklembourgeoise (1), et qui, remarquons-le, fut internée quelque temps dans une maison de santé, mais réussit à démontrer qu'elle l'avait été par erreur. La comtesse a écrit, pour expliquer la mission de sa vie, une brochure mystique, qui a plu à Mme Marholm, parce qu'elle confirme ses idées sur les besoins du cœur et sur la véritable vocation de la femme. Cette Samaritaine protestante, dévoré du besoin de se dévouer, avait été longtemps tourmentée de scrupules poignans, parce qu'elle croyait n'avoir pas assez d'amour pour Jésus.

« Soudain, écrit-elle, une inspiration d'en haut me réconforta. Ce qui importe, pensai-je, ce n'est pas que tu aimes Jésus, mais bien que Jésus t'aime. Dès que tu as bien compris que Jésus t'aime, il s'ensuit naturellement que tu l'aimes à ton tour. » En lisant ces lignes, ajoute Mme Marholm, je songeai : « Nous voilà parvenus au point central de cette personnalité étrange, car nous constatons ici l'aspiration la plus essentielle de la femme, celle de se sentir enveloppée par la chaleur vivifiante d'une affection qui, dans ce cas, se sublime en celle du Fils de Dieu, plein d'amour pour ses créatures. Aussitôt que la vie imaginative de la femme est assurée de la présence de cette affection nécessaire, tout lui paraît en ordre; son équilibre intérieur est atteint; il est inébranlable : elle se sent apaisée, assainie, fortifiée contre toutes les épreuves du dehors. »

A partir de cet instant, la comtesse Schimmelmann s'est imposé les plus pénibles missions. Tantôt, elle se fait la mère adoptive des rudes pêcheurs poméraniens de la Baltique, et leur prépare de ses mains des repas chauds et copieux, qui les tiennent éloignés du cabaret pendant leurs courtes escales. Tantôt, au cours de la grande grève qui sévit dans les quartiers nord de Berlin pendant l'hiver de 1892, bravant l'hostilité des déshérités de la grande ville, plus farouches que les aventuriers de la mer, elle va fonder et diriger au milieu d'eux une menuiserie coopérative, afin de fournir du travail à quelques-uns; aumône plus utile à ses yeux que le don d'un morceau de pain gratuit. Puis elle retourne à la mer, achète un yacht, et entreprend de faire la navette entre les côtes de l'Angleterre et celles du Danemark afin

(1) Famille connue dans l'histoire littéraire de l'Allemagne pour avoir protégé les débuts de Schiller et secouru dans ses infortunes la grande interprète des classiques de l'époque de Gœthe, la tragédienne Charlotte Ackermann.

de ravitailler en vivres, à des conditions raisonnables, les pêcheurs de haute mer, exploités jusque-là par des industriels sans scrupule. Elle approvisionne ainsi cinq cents navires, et ajoute à son commerce maritime des distributions de Bibles, dont elle écoule vingt mille exemplaires en une année. Dans toutes ces tentatives, elle soulève naturellement les plus violentes colères chez ceux dont elle trouble le trafic et menace les gains déshonnêtes; elle court de véritables dangers qui ne sauraient refroidir son zèle. Impossible, on le voit, de joindre une activité plus intrépide à un sens plus juste des nécessités économiques et morales du temps présent.

Quelles réflexions inspire cependant à Mme Marholm le spectacle de ce dévouement et de ces luttes. Ces efforts lui paraissent peu en proportion avec leurs résultats. Ils sont perdus parce qu'ils demeurent isolés. Pour porter des fruits durables, ils devraient être exécutés d'une manière impersonnelle, et cependant avec la même chaleur d'âme. En un mot, un ordre de femmes est seul capable de remplir cette tâche; il faut que les morts soient aussitôt remplacés par des ouvriers nouveaux dans le champ du Seigneur. Le secours isolé et temporaire demeure inutile, et même démoralisant. Sous une direction ferme et suivie, une femme comme la comtesse Schimmelmann aurait accompli des miracles. Elle n'a laissé qu'un grand exemple, et la trace de son activité s'est effacée aussi vite que le sillage de son bateau sur les flots de la mer du Nord.

Dans les dernières pages qu'elle a livrées à la publicité, Mme Marholm en vient même à concevoir, pour les femmes qui demeurent en dehors du mariage, un projet d'action grandiose. Il s'agirait de constituer d'immenses associations de sœurs, chargées d'assurer à leurs membres la mission maternelle qui ne doit jamais faire défaut à la femme. Ces filles élèveraient des enfans abandonnés et, tout d'abord, ceux de ces infortunées filles-mères, sur lesquelles s'étendait jadis la protection de la Vierge, et que le protestantisme a jetées dans le désespoir et dans le crime. Ramifiées en d'innombrables succursales, ces associations soigneraient les malades, élèveraient les jeunes filles, fonderaient des ateliers pour les travailleurs inoccupés. Leurs membres seraient sévères vis-à-vis d'elles-mêmes, et indulgentes à autrui, n'imposeraient à personne des exercices religieux obligatoires, et se sentiraient « liées au célibat par leurs occupations charita-

bles. » Ce programme est-il bien différent de celui des ordres religieux catholiques, que le protestantisme a si longtemps proscrits et raillés, avant de les copier par la création des diaconesses. On voit que Mme Marholm s'avance pour son compte aussi loin que possible dans la réhabilitation de ces instituts admirables.

Si nous pénétrons enfin jusqu'au cœur de ses doctrines réactionnaires, si nous recherchons sa conception de la destinée de la femme et de l'existence normale qui convient à son sexe, nous constaterons sans peine que son remède favori, sa panacée bienfaisante, le thème sans cesse repris avec amour de sa prédication réformatrice, c'est le retour aux suggestions de la nature, c'est l'obéissance à la voix de l'instinct.

Parcourons les pages étincelantes dans lesquelles sont résumées ses thèses favorites. La femme ne peut jamais, en aucune circonstance, créer un point de départ. Tout ce qu'elle fait, accomplit, ou occasionne, n'est jamais qu'un dérivé, une conséquence, un développement de quelque chose d'antérieurement créé, présent ou donné. Et, quoi qu'elle en pense, dans le domaine de l'esprit, elle se voit soumise aux mêmes lois que dans sa constitution physiologique. Qu'elle accepte ou non de se soumettre aux règles physiques qui sont les siennes, qu'elle devienne mère, ou journaliste, elle ne saurait rien changer au code qui régit son intelligence comme son corps; elle ne sera jamais une créatrice. Elle possède en revanche une qualité spécifique. Ce qu'elle reçoit de l'homme peut se développer en elle, beau ou laid, fort ou faible, sensé ou stupide, bon ou mauvais, subissant jusqu'à un certain point l'influence de sa propre substance, de ce qu'elle fournit d'elle-même à l'œuvre qui s'accomplit par elle. Mais, dans aucun cas, la femme la mieux douée n'est capable de changer une pensée fausse en une idée juste, un germe mauvais en un fruit savoureux.

Admirable franchise, n'est-il pas vrai, que cet aveu, dans la bouche d'une femme supérieure, des limites marquées par la nature à l'activité de la femme? Or, poursuit Mme Marholm, l'émancipation de la femme est une de ces pensées fausses, issues de cerveaux masculins insuffisans, surmenés, débiles. L'homme cherchant un appui devenu nécessaire à sa faiblesse, dans une société minée par le temps, s'adresse à la femme et lui tient le discours suivant :

« Je ne puis te soutenir, te nourrir, te défendre, et je ne veux

plus le faire. C'est une charge insupportable pour moi, et d'ailleurs cela est indigne de toi. Nous serons égaux désormais : je veux te donner tous les droits que je possède moi-même, afin que tu puisses lutter contre moi à armes égales autour de l'os que nous nous disputerons comme des chiens affamés. Je ne le réclame plus pour moi seul; mais en revanche, je ne le partagerai plus de bon gré avec toi comme aux temps de l'obscurantisme et du moyen âge. Empoignons-nous sans ménagemens pour la conquête de l'os: c'est notre droit de créature humaine à tous deux... Pourtant les exigences du cœur et de la chair subsistent. Concluons donc une alliance fondée sur la liberté personnelle, afin de nous soutenir mutuellement. Nous en trouverons le type dans la société avec apport restreint, *limited*, et nous nous unirons en vue de notre avantage réciproque. A chacun appartiendra ce qu'il apporte avec lui, et ce qu'il gagnera par la suite. Nous augmenterons notre capacité d'action en nous appuyant ainsi l'un sur l'autre. J'en ai bien besoin d'ailleurs, car le cours de ce siècle m'a diablement éprouvé.

« Nous soutenir réciproquement, répond la jeune femme indépendante, j'ai bien à faire de te servir de soutien ! Je serai bien plus tranquille toute seule, car je ne me connais, quant à moi, aucun besoin de cœur. Je n'en sais pas d'autres que manger, boire, dormir et travailler. C'est même ce dernier besoin qui est le plus pressant en moi. J'ai une soif inouïe de travail. Mes dons et mes talents se rouillent depuis des siècles dans l'inaction. Il faut que je devienne une « créature humaine » avant de pouvoir être femme. Stuart Mill, Bebel et Ibsen me l'ont appris. Nous sommes l'un et l'autre deux « créatures humaines, » et rien de plus jusqu'à nouvel ordre. Fais donc sur ce sujet, cher collègue en humanité, autant de livres nouveaux que tu le pourras: cela seul est véritablement digne d'une « créature humaine. » Je lis tout ce que tu écris, et je bavarde aussitôt à perdre haleine sur le thème que tu m'as fourni. Ce genre d'appui ne te manquera pas de ma part.

« Après ces discours, les deux collègues en humanité se prennent par le bras, et marchent côte à côte, pensant et poétisant tour à tour, vers l'aurore rougissante du siècle futur. Mais le promeneur qui les rencontre alors dans le simple appareil de leur beauté nouvelle éprouve la même impression que devant certaines toiles de nos peintres modernes. Il se demande avec

anxiété : lequel est l'homme et lequel est la femme ?... Les signes extérieurs manquent : les intérieurs aussi. »

On voit une fois de plus combien Mme Marholm est sévère pour les apôtres masculins du féminisme. Ils lui font l'effet de banqueroutiers au physique et au moral. Quant à celles qu'ils ont converties à leurs doctrines, toute l'œuvre sortie de sa plume est dirigée contre ces transfuges, qui ont prétendu s'échapper de leur sexe, et que la nature vengeresse y ramène tôt ou tard : pour leur bonheur quand elles savent revenir à temps de leurs illusions, pour leur éternel tourment quand elles persévèrent jusqu'à la fin dans leur vaniteuse erreur. Toutes sont malades du différend profond qui est né entre leur intelligence dévoyée et la « base obscure de leur nature féminine. » La femme qui, selon les procédés modernes, cherche son affranchissement dans l'indépendance, n'est qu'une « fuyarde, » qui déserte son poste de combat pour échapper aux épreuves de sa vraie destinée. Elle veut éviter toujours la tutelle de l'homme, souvent les charges de la maternité, d'ordinaire la dépendance, l'impersonnalité de son sexe. Mais par là elle s'égare elle-même sans le savoir hors de sa nature féminine, et, dès lors, « elle se tient devant la porte désormais close de son plus intime sanctuaire, abandonné par elle. Elle cherche à recueillir les échos du culte divin, et des mystères sacrés qui y sont célébrés, frissonnant d'un stérile effroi, avide maintenant de ces délices vivifiantes dont elle s'est volontairement exclue. Quelques-unes forcent la porte, rentrent, et se soumettent de nouveau à l'homme. D'autres restent pour toujours au dehors. »

La femme n'a pas besoin de lire, mais de vivre, et elle doit tirer cette vie non de son intelligence, mais de son admirable sensibilité féminine. Il faut revenir à l'instinct. Une période de pensée est achevée après avoir duré quatre siècles. Une période de sentiment s'annonce, et avec elle le règne de la femme est venu. Son rôle n'est « rien de plus et rien de moins que la charge de construire les générations futures. » Qu'elle se montre fière de la mission dont Mme Marholm a donné cette belle formule, et tout lui sera accordé par surcroît.

Devoirs conjugaux, devoirs maternels, telles sont donc les seules fins que Mme Marholm paraît assigner à l'activité de la femme, en principe tout au moins. Nous verrons en effet, après avoir parcouru quelques pages de son œuvre, si elle s'est montrée

tout à fait conséquente avec ces prémisses patriarcales, si l'esprit de son siècle ne l'a pas pénétrée quelque peu à son insu, enfin si ses écrits laissent bien l'impression qu'elle eut l'intention d'éveiller, et sont susceptibles d'opérer les conversions qu'elle a voulu préparer.

II

Si nous avouons tout d'abord que l'œuvre critique de Mme Marholm nous paraît supérieure à son œuvre théorique, cette remarque n'a pas pour objet de déprécier le mérite de cette œuvre, dans son ensemble. Car, — enfans d'une époque critique, pour parler avec Saint-Simon et Comte, — nous reconnaissons pour les guides de notre pensée les critiques historiens, et Lessing, Carlyle, Renan, Taine, ont agi en maîtres sur l'esprit de leur temps. La critique contemporaine analyse, élabore, et maintient dans la voie du progrès les idées ambiantes : c'est la philosophie de l'histoire intellectuelle de l'humanité. Arrêtons-nous donc un instant aux essais critiques de Mme Marholm.

Sa méthode est fort originale, et, dans un certain sens, marque un progrès sur les enquêtes psychologiques les plus minutieuses qui nous aient été données jusqu'ici. Elle s'efforce, nous l'avons dit, d'explorer en leurs plus intimes replis les sentimens, et aussi les sensations dominantes de ceux qu'elle soumet à son scalpel d'anatomiste. Qu'elle soit d'ailleurs portée à exagérer les résultats de cette dissection de la sensibilité, c'est ce qu'il est impossible de nier. Il n'en est pas moins vrai que ses portraits laissent une impression de vérité et de profondeur telle qu'on oublie parfois d'en attribuer la plus grande part à la prodigieuse dextérité du peintre. Son art n'a pas en effet la patiente sincérité, l'honnête objectivité des primitifs qu'elle fait profession d'aimer. Il est plutôt impressionniste, subjectif, et ne prétend qu'à exprimer ses émotions personnelles, à condition d'en traduire les raffinemens les plus exquis, les nuances les plus fugitives. Aussi M. Claude Monet est-il son peintre préféré parmi les modernes, peut-être parce que leurs talens ont un air de parenté frappant.

L'ouvrage qui fit connaître le nom de Mme Marholm au delà du Rhin est intitulé le *Livre des Femmes*. Les deux éditions, allemande et norvégienne, publiées simultanément, en novembre 1894, furent enlevées avant la fin de cette même année. Succès

amplement justifié d'ailleurs par l'intérêt de ces pages, par la vivacité du style spirituel et provocant, par la hardiesse avec laquelle l'auteur ouvrait le feu contre les positions, affaiblies déjà, de ses ennemis, les femmes émancipées du Nord, dont l'exemple lui paraissait avoir suscité en Allemagne des imitations funestes.

On peut se demander cependant si elle a bien réalisé les promesses de son avant-propos. « Je n'ai pas voulu, y disait-elle, apporter ici une contribution à l'étude de la vie intellectuelle chez la femme. Je me préoccupe peu de ce qui a donné la célébrité aux six noms que l'on va lire. Ce que je cherche et voudrais déterminer dans ces six personnalités contemporaines, ce sont les manifestations de leur sensibilité de femme, qui se fait jour à travers tous les obstacles, à travers les théories artificielles sur lesquelles elles ont bâti leur vie, à travers les idées dont elles furent les champions, à travers leurs succès mêmes, qui leur forgèrent des chaînes si lourdes. Toutes furent malades de ce désaccord intérieur qui est né avec la question de la femme, désaccord entre leur intelligence dévoyée et la base obscure de leur nature féminine. Quelques-unes en moururent. »

Ce programme a-t-il été rempli? C'est ce qu'on a nié d'ordinaire, et il faut avouer qu'on saurait difficilement le prétendre. Nous pensons qu'un seul de ces portraits, celui qu'elle a habilement réservé pour la fin du volume, répond tout à fait à ses promesses et semble avoir été créé pour illustrer ses théories par un exemple éclatant. Pour les autres, ils sont si attrayans, si originaux par la pose choisie et par le fini des détails, qu'on ne songe guère à se plaindre de l'artiste qui captive à ce point. Tout au plus se sent-on mis légèrement en défiance contre des conclusions trop tranchantes, et peu disposé à maudire les ambitions de la femme moderne à l'unisson d'une voix qui serait si digne de les appuyer.

Trois des noms qui figurent dans le *Livre des Femmes*, ceux de Mmes Skram, Edgren-Leffler, Égerton, sont à peu près inconnus parmi nous. La dernière, esprit de la même famille que Mme Marholm, convaincue comme elle de la passivité foncière de la femme et de sa mission surtout maternelle, commence à prendre dans la littérature anglaise une place considérable. Les trois autres héroïnes, Mmes Baschkirtcheff, Duse et Kowalewska, ont vu leur renommée consacrée par le suffrage de la France, et c'est

avec un vif intérêt qu'on parcourt les pages brillantes qui leur sont consacrées. La première apparaît comme flétrie dans la fleur de sa vie sentimentale par l'avortement des deux amours, l'un enfantin, l'autre artificiel, que racontent ses célèbres mémoires. La seconde, qui doit surtout à l'Allemagne sa célébrité en Europe et dans son propre pays, a fait vivre par anticipation sur la scène la femme de l'avenir, si nous en croyons Mme Marholm, à qui sa création de *Nora* a laissé un inoubliable souvenir.

Nous nous arrêterons seulement au dernier portrait, à celui qui couronne le livre, qui le justifie à lui seul, et qui est le plus habilement conçu et exécuté en vue d'appuyer les théories de l'auteur.

L'histoire tragique de Sonia Kowalewska n'est pas inconnue des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Mme Arvède Barine l'a résumée jadis en quelques pages remarquables (1). C'est même pour les lettrés une bonne fortune que de pouvoir comparer, en un sujet commun, ces deux plumes féminines si aiguisées, si expressives des qualités de leur race. L'une plus méthodique, plus fine, plus avertie, pour employer un néologisme expressif, probablement plus près de la vérité en somme, bien qu'elle connaisse moins le milieu où vécut Sonia ; l'autre plus synthétique, plus préoccupée de sa thèse, plus entraînante aussi et plus dominatrice : toutes deux rapprochées d'ailleurs par leur bon sens vigoureux et par leur commun dédain pour les exagérations du féminisme. Leur héroïne semble créée, cette fois, pour rendre sensible aux yeux de tous les idées qu'elles combattent de concert, bien qu'avec une ardeur inégale. Sonia Kowalewska du moins n'est pas demeurée à mi-chemin sur la route de la renommée comme Marie Baschkirtcheff. Elle a goûté jusqu'à la satiété les ivresses de l'ambition satisfaite. La célébrité mathématique, exceptionnelle pour une femme, lui attira les hommages de l'Europe intellectuelle tout entière, et si, au sein de cette destinée éclatante, elle est morte à quarante ans, épuisée et désespérée, c'est bien pour n'avoir pu plonger ses lèvres dans la source vive qu'elle appelait de ses vœux. Elle a sincèrement cherché l'amour pour lui-même, non pas seulement pour s'élever à sa remorque dans une sphère sociale supérieure, comme le firent sa jeune compatriote, l'auteur du « Meeting » et peut-être aussi son amie

(1) *La Rançon de la gloire. Sophie Kowalewska. Revue* du 15 mai 1894.

et biographe Mme Edgren-Leffler, devenue à la fin de sa vie, par un mariage aristocratique, duchesse de Cajanello. Rappelons en quelques mots les étapes de cette carrière agitée.

Fille d'un général russe, élevée dans un intérieur opulent et aristocratique, Sonia entra dans la vie de l'esprit au cours des années de fièvre qui secouèrent la jeunesse russe, après l'émancipation des serfs. Le besoin d'action et de progrès qui dévorait ces intelligences juvéniles se traduisit dans certains milieux par les aberrations, et bientôt par les attentats du nihilisme. Il creusa un abîme entre les idées des pères et celles des enfans. Tourgueneff a décrit, dans un roman célèbre, quelques épisodes de cette singulière crise morale. Sonia, décidée à conquérir son indépendance afin d'aller à l'étranger se livrer aux études de son choix, recourut à un moyen fréquemment employé par cette génération hardie : celui d'un mariage fictif, qui lui apporterait l'émancipation, sans entraver sa liberté par aucun devoir nouveau. Il se trouva un jeune étudiant de bonne famille, Woldemar Kowalewsky, qui accepta de remplir le rôle sacrifié d'époux fictif, et délivra du joug familial à la fois Sonia et sa sœur aînée Aniouta : cette dernière, douée d'un talent littéraire naissant, qu'elle entendait aussi développer à son gré, obtint en effet de suivre le jeune ménage dans sa vie aventureuse (1). Il n'avait pas été facile pourtant d'obtenir le consentement du général Kroukowsky : pour vaincre l'opposition paternelle, Sonia dut s'enfuir un soir chez Kowalewsky, et faire savoir aux siens qu'il ne restait plus qu'à la marier si l'on voulait éviter un scandale retentissant. Après un voyage de noces, au cours duquel ils visitèrent l'illustre George Eliot, les jeunes gens allèrent s'établir d'abord à Heidelberg, puis à Berlin. Là, Sonia se plongea pendant quatre années dans l'étude des mathématiques, sous la direction du célèbre professeur Weierstrass. Ce furent des mois de travail fébrile et sans trêve. L'étudiante ne sortait presque jamais, sauf pour aller de temps à autre visiter son époux Woldemar, qui habitait un autre quartier. « Inexpérimentées et timides comme l'étaient ces jeunes femmes, dit Mme Marholm, elles étaient mal logées, mal nourries, tyrannisées et volées par leurs servantes. Elles ne s'accordaient jamais un plaisir, ni une distraction. Depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, Sonia était assise à sa table de travail. Si elle

(1) Voir les *Souvenirs d'Enfance de Mme Kowalewska. Revue de Paris*, 1894.

se donnait un moment de repos, c'était pour marcher de long en large dans sa chambre, parlant à voix haute, le cerveau sans cesse en travail. A ce point étrangère d'ailleurs à la vie pratique, qu'elle était incapable de s'acheter une robe sans la présence de Woldemar. A la longue, ce dernier se fatigua d'une complaisance si mal récompensée, et finit par demeurer éloigné de Berlin la plupart du temps. »

Au printemps de 1871, Sonia dut toutefois interrompre cette existence austère pour courir à Paris, auprès de sa sœur Aniouta. Celle-ci s'était éprise d'une passion romanesque pour un insurgé de la Commune, qui se trouvait emprisonné et en danger de mort. Le général Kroukowsky lui-même fut appelé en France, et, par une décision inattendue, qui montre quel chemin avaient fait les pères pour se rapprocher des enfans dans la Russie contemporaine, il approuva, admira même sa fille aînée, favorisa la fuite du révolutionnaire parisien et l'accepta pour gendre.

Sonia reprit alors ses études, et, en 1874, subit avec une rare distinction les épreuves du doctorat à l'Université de Göttingue. A ce moment, profondément épuisée par la tension cérébrale qu'elle s'était si longtemps imposée, elle retourna dans son pays natal pour y chercher quelque repos. Elle eut bientôt la douleur d'y perdre son père, et ce deuil profond rapprocha enfin, après sept années de mariage, les deux époux fictifs. Sonia eut une fille, et pour un instant son existence sembla vouloir prendre un cours normal. Mais le jeune ménage commit l'imprudence de se jeter à corps perdu dans les spéculations hasardées qui marquaient l'éveil de la Russie industrielle : après quelques succès éphémères, la ruine ne tarda pas à venir, complète et irrémédiable. Woldemar s'efforça de soutenir les siens en enseignant à Moscou la paléontologie, qu'il avait étudiée en Allemagne ; mais ayant encore une fois tenté la fortune par les moyens les plus osés, il subit un dernier échec et se tua. Ce fut peu après cette nouvelle secousse dans son existence agitée que Sonia, réduite à se créer des ressources au moyen de sa renommée scientifique, accepta une chaire de mathématiques à l'Université nouvelle de Stockholm.

Ici, Mme Marholm triomphe d'avance, et taille sa plume la plus aiguisée contre ses ennemis. Elle attribue en effet les tristesses qui remplirent les dernières années de Mme Kowalewska au milieu ingrat dans lequel il lui fallut vivre désormais. « A Stockholm, dit-elle, s'étalait dans son plein épanouissement un mou-

vement féministe étroit et philistin : on y avait attiré Sonia par l'appât d'une chaire, parce qu'on désirait s'attacher étroitement cette flatteuse recrue. Mme Kowalewska gagna tous les cœurs, grâce à la sociabilité franche et ouverte du tempérament russe : mais, de semestre en semestre, elle se sentit moins à l'aise dans ce milieu glacial, et, aussitôt ses obligations remplies, elle s'enfuyait bien vite en Russie, en Italie, en France ou en Angleterre. Son plus cher désir eût été d'enseigner à Paris. » — Bientôt ses cours l'ennuyèrent profondément, et, peu à peu, diminua le succès qui avait accueilli sa venue. Vers cette époque, elle se lia intimement avec la plus célèbre des femmes écrivains de la Suède, Mme Edgren-Leffler, et, fatiguée de la science, sentant parfois s'éveiller en elle des velléités littéraires, elle communiqua à son amie quelques inspirations que celle-ci utilisa dans ses écrits. Plus tard elle se décida à mettre par elle-même ses idées en œuvre, et commença cette courte carrière littéraire, témoignage des aptitudes universelles de ce rare esprit. Elle écrivit *les Sœurs Rajewsky*, souvenirs de sa jeunesse ; ensuite, une nouvelle excellente, *Wera Woronzoff*, dont l'héroïne est une jeune nihiliste ; enfin un roman qu'elle ne put achever : *Væ Victis!*

Ce fut pendant ces années de solitude morale presque complète qu'elle sentit s'éveiller en son cœur une soif ardente de cet amour qu'elle n'avait jamais goûté dans son mariage, ni même dans un épisode romanesque de sa vie, que Mme Marholm a raconté, non sans une pointe de dédain railleur. — Peu de temps avant la mort de son mari, mais déjà séparée de lui par leur ruine commune, Mme Kowalewska rencontra à Paris un jeune Polonais, « révolutionnaire, mathématicien, poète, une âme ardente comme l'était la sienne. Tous deux se fondirent dans une ardeur réciproque. Nul ne l'avait jamais comprise comme lui ! Nul n'avait mieux partagé ses humeurs, ses pensées et ses rêves ! Ils étaient sans cesse réunis, et, pendant les courtes heures qui les tenaient éloignés l'un de l'autre, ils s'écrivaient de longues effusions. Tous deux s'enthousiasmaient pour cette idée que les hommes ont été créés par couples, que tout homme et toute femme n'est achevé qu'après avoir trouvé sa moitié complémentaire. Cependant, ils ne firent jamais rien d'autre que parler, parler à perdre haleine, s'enivrer de leurs paroles, et s'assurer réciproquement que leur union était à jamais impossible. Le jeune homme voulait se conserver pur pour la vierge intacte qui lui était réservée, et qui

l'attendait sans doute quelque part, sur cette planète ou sur une autre. »

Par la suite, Mme Kowalewska s'éprit encore d'un cousin du mari qu'elle avait perdu. Mais cet ami fidèle, galant homme et tout disposé à l'épouser, ne répondait pas cependant comme elle l'eût désiré à la soif d'affection passionnée qui brûlait ce cœur solitaire. Il avait trop goûté de l'existence facile et décousue d'un garçon riche et indépendant : il était trop sceptique, trop expérimenté en amour. Sonia ne pouvait vivre sans lui, et ne pouvait se résoudre à en faire son époux. Aussi, malgré le triomphe scientifique qu'elle remporta en 1888, lorsqu'elle vint à Paris recevoir de l'Académie des sciences le prix Bordin, la plus haute récompense mathématique dont dispose l'Institut, et qu'on n'avait jamais décernée à une femme, malgré la renommée éclatante que lui assurait cette distinction exceptionnelle, Mme Kowalewska sentit de jour en jour son humeur s'assombrir. Mme Marholm assure une fois de plus que le séjour de Stockholm, la vie mesquine de coterie qui lui fut imposée dans la capitale du féminisme, la désapprobation que rencontrèrent ses aspirations sentimentales dans le cercle étroit d'une société restreinte, et amie des commérages, achevèrent d'user ses forces, et de détendre en elle le ressort vital. A l'avis de son entourage émancipé, elle avait été mise au monde pour servir d'exemple et de sujet d'édification à ses sœurs intellectuelles. Et voilà que, par ses allures romanesques, elle semblait désavouer, dans sa maturité, les maximes de sa jeunesse. « Le silence se fit autour d'elle dans la confrérie offensée. »

Mme Marholm est même disposée à croire que l'aspect seul de son entourage était une torture pour Sonia. En effet, Mme Kowalewska ne fut jamais jolie : sa tête, si puissamment douée, était trop forte pour un corps enfantin. Ses cheveux coupés courts sur son front proéminent, ses yeux myopes et vert clair lui donnaient une physionomie originale, mais sans grâce féminine. A trente ans, elle était d'ailleurs entièrement fanée par ses excès de travail. On l'eût prise pour une vieille femme, bien qu'elle recourût alors aux artifices de la toilette, fort négligée par elle jusque-là ; mais elle n'apporta jamais un goût sûr dans cette délicate matière. « En Suède, parmi ces créatures blondes, élancées comme les sapins de leurs forêts, son extérieur lui pesait plus qu'en Russie, ou même dans ce Paris, si ardemment désiré.

Entre le type suédois et le sien, il y avait une distance qui ne permettait pas aux fines vibrations affectives qu'elle appelait de ses vœux de se développer librement en elle. Sa nature impressionnable et avide de sensations souffrit de plus en plus amèrement de sentir sa personne à mille lieues du type de beauté qu'elle découvrait autour d'elle, si fréquent et si sûr de lui-même. »

On le voit, Mme Marholm ne se lasse pas de revenir sur l'atmosphère ingrate qui acheva d'étouffer en son héroïne les germes de bonheur, dont un ciel plus clément eût favorisé l'éclosion. C'est la note originale qu'elle apporte dans le récit de cette existence tragique.

En 1891, revenant vers le Nord d'une excursion en Italie, Mme Kowalewska se sentit particulièrement épuisée, abandonnée et surmenée. Cela lui arrivait souvent au cours des innombrables voyages que son agitation intérieure la poussait à entreprendre sans cesse. Mais, cette fois, « il lui sembla que quelque chose se brisait en elle. Les incommodités de ce retour, avec ses changemens continuels de moyens de transport, sous la pluie, la tempête et la neige, ne trouvèrent plus de contre-partie dans un suffisant ressort moral. Les plus petites difficultés de la route, telles que le change des monnaies et l'absence des porteurs de bagages, prenaient des proportions colossales aux yeux de cette femme sans appui. La vie lui parut perdre, pour un moment, toute valeur. Maladive, faible et fatiguée comme elle l'était, elle s'abandonna sans précautions au vent et aux intempéries du Nord. Elle arriva malade à Stockholm, où ses cours devaient recommencer immédiatement. Un dangereux refroidissement se déclara, et, dans la fièvre angoissante qui en marquait le prélude, elle sortit, avide d'air pur, légèrement vêtue, avec de minces souliers, dans la rude température du février scandinave. » Quelques jours après, elle était morte, entre les mains d'une garde-malade de hasard.

Ainsi, conclut Mme Marholm, si Sonia n'a pas connu l'amour, c'est pour en avoir laissé passer l'heure, en s'attachant à la poursuite de la gloire, qui lui parut suffisante pour remplir son existence de ses rayons éclatans. Quand elle s'aperçut de son erreur et chercha avidement la chaleur de quelque foyer plus doux, il était trop tard pour revenir en arrière, et sa destinée tragique s'accomplit. Voilà bien la morale que nous avait promis l'auteur du

Livre des Femmes. Si on la perd de vue parfois, dans ses premiers portraits, on la rencontre ainsi aux dernières pages de son volume, persuasive et efficace autant que pouvait la souhaiter l'apôtre éloquent du retour à l'instinct.

Aussi intéressant que le *Livre des Femmes*, plus mûr peut-être et plus spécieux encore nous apparaît son recueil d'études littéraires, celui qu'elle a intitulé *Nous autres Femmes, et nos Poètes* (1). C'est là qu'elle a appliqué avec le plus de suite, avec le plus de bonheur aussi ses audacieuses théories sentimentales. Elle a cherché, dans les œuvres d'un certain nombre d'écrivains, qui, presque tous, possèdent une renommée européenne, la conception que leurs livres trahissent de la femme, et de ses rapports nécessaires avec l'homme. Elle n'a jamais exercé plus hardiment la divination psychologique, qu'elle se vante, non sans raison, de posséder, ni épié plus avidement les pulsations du cœur et les réactions des nerfs, chez ceux qui ont la faiblesse de livrer au public le meilleur d'eux-mêmes, les échos de leur vie intérieure.

Ces huit études ne sont ni également bien venues, ni surtout également intéressantes pour un lecteur français. Gottfried Keller et Paul Heyse sont peu connus parmi nous. Les pages consacrées à Ibsen ne sont pas parmi les plus séduisantes, car, cela est singulier à dire, mais Mme Marholm connaît trop à fond celui qu'elle appelle ironiquement le « poète des impasses morales » pour en parler clairement à ceux qui n'ont pas fait une étude particulière de ses drames. Elle suppose son lecteur trop pénétré de la pensée du maître norvégien, et, à la suivre d'allusions en allusions, on risque de perdre le fil de ses argumens et le contact de sa pensée. Son chapitre sur Bjoernson, au contraire, est un des plus puissans réquisitoires, un des plus spirituels pamphlets qui soient sortis de sa plume, car l'auteur du *Gant* incarne à ses yeux le mouvement féministe du Nord, qu'elle s'est donné pour mission de combattre. Elle a des pages brillantes sur les ennemis personnels de la femme, les misogynes Tolstoï et Strindberg, dont elle considère les œuvres comme la conséquence du féminisme et son châtiment, ce qui ne l'empêche pas de railler amèrement leur doctrine ascétique et malsaine, au nom du bon sens et de l'instinct offensés. Enfin un lecteur français abordera avec

(1) On sait que le mot allemand *Dichter* a un sens plus large que le mot français poète. Il s'applique en général à tout auteur d'une œuvre d'imagination, à tout créateur de types littéraires.

intérêt les pages consacrées à Maupassant et à Barbey d'Aurevilly, qui sont choisis pour représenter parmi nous les peintres de la femme. Ce dernier surtout lui inspire une admiration sans borne, au point qu'elle est tentée de revendiquer pour son compatriote le romancier normand, descendant des compagnons du duc Rollon.

La conclusion de : *Nous autres Femmes et nos Poètes*, est d'une courageuse netteté. — L'œuvre de l'homme viril est œuvre d'homme; celle de l'efféminé, œuvre de mode; celle du demi-homme, demi-œuvre. Ce que nous demandons à nos compagnons, nous autres femmes, c'est qu'ils soient réellement virils, rien de plus. Car l'homme complet développe seul en nous la femme complète. Les auteurs dont l'influence sera durable, continue-t-elle avec une courageuse sincérité, Keller, Maupassant, Barbey, n'ont pas écrit pour notre sexe, ni songé outre mesure à ce que nous penserions de leurs livres; c'est pourquoi ils nous ont comprises. Ceux dont la jeunesse s'est écoulée vers le milieu du siècle, Bjoernson, Ibsen, Heyse, Tolstoï, ont écrit spécialement à notre intention. Ils nous ont donné la permission d'être à notre choix docteur, professeur ou grande dame. Ils ne nous ont défendu qu'une vocation, mais c'est la seule qui nous convienne : nous voulons être « les constructrices des générations à venir, à qui rien d'humain n'est étranger (suivant la belle expression de Térence), parce qu'elles portent toute l'humanité future dans leur sein. »

III

Les œuvres originales de Mme Marholm sont agréables sans doute, mais n'ont pas une portée comparable à celle de son œuvre critique. Nous leur demanderons toutefois les élémens nécessaires à la recherche que nous voulons tenter en terminant cette étude : celle des conseils réellement pratiques donnés par leur auteur et de la leçon qu'on peut tirer de ses écrits.

Lily jeune fille, épouse et mère se présente comme une agréable série d'esquisses, offrant par fragmens détachés quelques épisodes de la vie d'une femme honnête et aimante. Ces pages font songer à Gustave Droz, l'auteur jadis applaudi de *Monsieur, Madame et Bébé*. Nous y trouvons dès le début quelques portraits amers de vieilles filles maladives et déséquilibrées. Par bonheur, l'héroïne, qui semble d'abord réservée au même destin, se voit

distinguée à temps par un brave et vigoureux propriétaire, amateur de bon vin, un peu rabelaisien dans ses propos, — la dernière phrase du livre suffirait à en témoigner, — mais, au demeurant, honnête et fidèle. Nous assistons aux embarras comiques du jeune ménage en présence des caprices de son premier bébé : à quelques légères disputes, terminées par de franches réconciliations. Enfin, nous avons un aperçu du genre d'éducation qui est donné aux deux garçons issus de cette heureuse union. Ces robustes gamins gardent les vaches paternelles, tête nue et jambes nues sous le soleil d'automne, tandis qu'une compagne de la jeunesse de Lily, qui a épousé un vieux magistrat citadin, traverse tout à point ce décor rustique pour nous offrir le contraste de sa santé délabrée, de ses enfants chétifs et sans jeunesse.

Il est un sentiment qui éclate à toutes les pages de ce récit. Mme Marholm se montre véritablement pour nous autres hommes d'une indulgence inépuisable. L'époux de Lily, excellent au fond, est un peu bien sans gêne, personnel et dominant : sa femme le lui reproche en termes amers, mais l'on sent parfaitement que l'auteur est tout acquise au mari, et qu'elle voit dans ses façons cavalières la condition nécessaire à la prospérité d'un bon ménage. Elle a aussi un délicat et profond chapitre sur un de ses thèmes favoris : cette terreur de la mort, qui, chez la femme heureuse ou qui aspire à l'être, n'est qu'une soif déguisée des satisfactions légitimes que la vie lui doit encore.

Qu'était-ce donc? (1) est un récit plus original. Une jeune fille, journaliste et critique théâtral, Lonna, qui souffre de son isolement moral dans la banale pension de famille où elle vit, se laisse peu à peu gagner le cœur par l'humble passion qu'elle devine chez un jeune étudiant danois à l'extérieur étrange. Joessing est une organisation extrêmement nerveuse, un musicien éminent, et un sujet merveilleux pour les expériences hypnotiques, auxquelles il a le tort de se prêter, car elles font de lui un bouffon aux mains de quelques farceurs sans scrupules. Repoussée d'abord par cette passivité maladive qui fait le fond du caractère de son adorateur, Lonna se laisse enfin séduire par cet amour muet, humble, et dissimulé aux yeux de tous, avec une soumission d'esclave. — Mais, par un revirement inattendu, et peu expliqué en somme, le bizarre étudiant, après avoir quitté la jeune fille, pour aller demander à ses parens la permission de se consacrer entièrement à elle, lui

(1) *Zwei Frauenerlebnisse.*

écrit soudain que, rentré dans sa patrie, leur aventure berlinoise lui apparaît de loin comme un rêve de malade. Il ne reviendra pas. Mme Marholm fournit par là un triomphe facile à sa théorie de la virilité nécessaire. Elle met pourtant dans la bouche de son Joessing une remarque singulière sous sa plume, et qui pourrait passer pour une fine critique de son propre idéal masculin, trop inspiré de Nietzsche. « Je suis Danois, dit piteusement à Lonna cet amoureux névrosé : nous sommes ainsi faits, nous autres. Vous me voulez trop tranche-montagne, trop Prussien. Pour la femme allemande, depuis 1870, l'homme véritable est un espèce de centaure. » D'ailleurs, l'amante délaissée ne succombera pas comme tant d'autres à cette rude désillusion sentimentale. C'est une créature vaillante que l'épreuve a fortifiée, car elle a senti avec délices s'éveiller en elle la « possibilité d'aimer. »

Dans *Ce qu'on ne dit pas*, la pensée de l'auteur est plus difficile à saisir. Cette nouvelle a pour sujet principal la triste fin d'une femme de lettres, poussée au suicide par sa vie fiévreuse et son entourage immoral. Cette infortunée a cherché par tous les moyens à obtenir la sympathie efficace d'une autre femme, celle qui porte la parole dans le récit. « Ses yeux, dit cette dernière, semblaient toujours renfermer une prière muette. Se sentant dans le faux, elle implorait en silence un conseil salutaire : peut-être une bonne parole de moi eût suffi pour la sauver. » Et la survivante se reproche maintenant de n'avoir jamais prononcé cette parole, par indifférence pour une destinée qui ne lui importait guère, par une crainte lâche de se brouiller avec la malade, qui eût guéri peut-être, mais fût demeurée pleine de rancune envers l'opérateur brutal dont l'intervention l'aurait sauvée. En somme, cette nouvelle obscure doit s'entendre comme un symbole de la mission que s'attribue son auteur. Car Mme Marholm trouve le courage de dire aux femmes de lettres, ses sœurs, leurs vérités les plus amères, sachant qu'elle s'attirera par là leur inimitié, mais résolue à les tirer à tout prix de leurs erreurs, et à leur crier intrépidement « ce qu'on ne dit pas. »

Quant au drame intitulé *Karla Buehring*, dont nous croyons la représentation fort difficile, malgré l'avis contraire de l'auteur, il nous paraît une sorte de défi jeté par Mme Marholm aux critiques de ses premiers écrits. Elle ne s'est jamais montrée plus audacieuse; nulle part elle n'a poussé plus loin l'anatomie des replis les plus secrets de la nature féminine.

Une grande artiste, Karla Buehring, dont le violon est célèbre dans l'Europe entière, rencontre aux bains de mer un propriétaire rural, Otto de Wetterberg, vers qui son cœur s'élance dès leur première rencontre. Lui-même est bientôt conquis à son tour, mais, dans sa réserve exagérée d'honnête homme, il ne laisse pas voir assez tôt son amour à Karla. Celle-ci, se croyant dédaignée, et entraînée par un égarement momentané des sens, devient la proie d'un littérateur décadent et corrompu, qui sait profiter de cette crise suprême dans la vie de la jeune femme. Alors, se sentant indigne de Wetterberg, et bien que ce dernier se montre disposé à oublier le passé, l'artiste se tue, non sans avoir indiqué à son adorateur la voie du vrai bonheur. Il épousera une jeune fille intacte et saine, qui donnait jusque-là des leçons de français pour vivre. Les personnages de ce drame ne sont pas profondément étudiés, mais ils sont réels et vivans : trop vivans peut-être en de certaines scènes. Quelques critiques ont cherché surtout dans cette pièce et ont cru trouver dans la bouche de l'héroïne l'expression des idées de Mme Marholm sur la destinée de la femme. Son drame nous paraît au contraire une anomalie dans son œuvre, ou plutôt l'exagération inattendue de cette tendance à la sensualité que sa clairvoyance malicieuse et son sens aigu de la réalité tiennent d'ordinaire mieux en bride. L'admiratrice des saines héroïnes rustiques de Gottfried Keller ne peut, au fond du cœur, que blâmer et mépriser un peu Karla Buehring.

Au cours de cette revue rapide des œuvres de Mme Marholm, nous avons cru sentir plus d'une fois une question impatiente sur les lèvres de notre lecteur. Ces portraits d'écrivains, pensait-il, ces silhouettes féminines, réelles ou imaginaires, forment sans doute une galerie fort intéressante. Mais quel est pourtant l'aspect positif, quels sont les préceptes de cette nouvelle philosophie de la femme, qu'annoncent les admirateurs de Mme Marholm ? Et quel est enfin le type de la femme idéale dont elle rêve l'avènement et le règne ? Problème difficile, dont il faut chercher de son mieux la solution dans l'ensemble des écrits sortis de sa plume, car elle n'a pas pris jusqu'ici la peine d'en résumer les enseignemens épars. La conclusion pratique n'est-elle pas toujours le point délicat dans les systèmes des réformateurs et dans les tentatives des moralistes ?

Pour Mme Marholm, la mission de la femme est évidemment la maternité. C'est ce qu'elle exprime en disant que son sexe « a la charge de construire les générations à venir. » Elle a des pages exquises sur le rôle de la mère vis-à-vis de ses enfans, rôle qui lui paraît bien plus d'exemple affectueux que de précepte raisonné.

« Si la mère ne se lève pas comme le soleil sur ses enfans, les réchauffant de telle sorte que chaque petit membre s'étende avec satisfaction, sous ce regard qui le réjouit, et vers ce sourire qui semble un clair rayon du matin, éveillant et attirant au dehors tout ce qui est en lui bon et robuste, joyeux et sain ; si la mère n'est pas cela, elle peut avoir beaucoup d'excellentes qualités, ainsi que son enfant, mais ce dernier ne sera jamais tout à fait apte à la vie. Il est mal dirigé, et se dirigera mal, dans les petites choses comme dans les grandes ; il demeurera insatisfait et insuffisant, brutal ou affaissé ; et quand même il aurait la force d'éliminer plus tard toutes les humeurs flegmatiques et malsaines qui sont l'héritage de son enfance, un aiguillon demeurera dans sa chair, et il gardera une sorte de maladresse foncière, parce qu'il n'a pu se rassasier à son heure de sang vigoureux et de soleil bienfaisant. »

Cette maternité, de conception si haute, Mme Marholm la veut d'ailleurs par l'amour unique et par le mariage. C'est là le côté sain de son œuvre, la teinte générale qui en excuse les hardiesses et en fait accepter les couleurs osées.

Mariage très jeune, quand cela sera possible, à la mode de nos grand'mères. Car, au point de vue sentimental, l'éveil de la femme dans l'enfant est bien plus précoce qu'on ne le croit d'ordinaire. Trop souvent, les parens laissent passer sans y prendre garde, vers la dix-septième année, cette période d'éclosion si fugitive et si brillante chez la jeune fille.

Peu après survient une dépression de tout l'être, une indifférence alanguie, que Mme Marholm décrit avec la précision la plus minutieuse, mais dont nous avons toujours pensé qu'elle exagérait la fréquence et le danger. « Les années qui suivent cette aurore des dix-sept ans, dit-elle, et qui sont à vrai dire celles où l'on se marie généralement, trouvent fréquemment la femme mal disposée physiquement, et affaissée au moral. » Et cependant, là même où Mme Marholm semble réclamer le plus énergiquement les unions précoces, elle introduit, comme malgré elle, une réserve en fa-

veur de la trentième année. « Il y eut un temps, dit-elle, où les jeunes filles voyaient approcher avec effroi leur vingtième année. Vingt ans! soupiraient les bonnes amies de la maman, et pas encore de mari. A présent, les meilleures amies elles-mêmes sont devenues plus tolérantes. Elle aura bientôt trente ans, chuchotent-elles, elle n'a plus beaucoup de temps à perdre. » Cette phrase paraît un sarcasme au premier abord, mais l'auteur ajoute aussitôt : « Il y a d'ailleurs plus d'observation physiologique et psychologique qu'on ne pense dans ce jugement banal. Les années entre vingt et trente, nous pouvons l'observer entre nous, sont évidemment pour les filles des années de lassitude. Mais, pour celles qui n'ont pas été brisées ou fanées pendant cette période, la courbe se relève avec la trentième année. » Et ailleurs, à propos de Mme Kowalewska : « Les femmes capables de devenir les meilleures parmi celles de notre époque sont les vaillantes qui n'ont pas voulu entamer tout d'abord l'accomplissement de leur destinée de femme, et qui, dans leurs jeunes années, ont senti peser sur elles des devoirs plus importans que celui d'être au plus tôt des épouses et des mères. »

Il faut donc bien se décider à le reconnaître : l'ennemie du féminisme trahit souvent une préférence évidente pour la femme cultivée, pour la femme de lettres même, ô surprise ! à la seule condition que celle-ci, à temps encore, c'est-à-dire aux environs de la trentième année, secoue définitivement le joug de la littérature, et s'aille suspendre au cou de l'homme sain qui lui offre son amour, vient la sauver d'elle-même, et en faire une femme véritable au lieu d'une machine à produire des livres. C'est là le sort de presque toutes ses héroïnes. Toujours conférencières, professeurs ou journalistes, elles trouvent, après dix ans d'une vie misérable, le fiancé qui leur fait oublier tout le reste, ambitions et amertumes passées. Mme Marholm, qui a peut-être connu par elle-même quelques-uns de ces sentimens, en a certainement contemplé plus d'une fois le spectacle au sein du féminisme scandinave. Les mieux douées parmi les femmes écrivains du Nord, Mmes Strandberg, Skram, Edgren, ont en effet suivi cette voie, avec quelques divergences légères. Il faut avouer, par exemple, qu'elles ont parfois abandonné un premier époux sur le chemin du bonheur : mais Mme Marholm n'a jamais introduit cette circonstance dans ses œuvres d'imagination.

Ainsi, la femme moderne réalise son véritable idéal lorsque,

après des années de culture intellectuelle et d'activité utile, elle rencontre à temps un bon mari. Celui-ci sera de préférence vigoureux, blond, sportsman et agriculteur, car tel est l'aspect du héros ordinaire des romans de notre auteur. — Si, au contraire, l'époux à souhait ne se montre pas, ou se montre trop tard, ou si la femme porte en elle-même un germe malsain, elle deviendra une « détraquée. » Ce sera, si l'on veut Sonia Kowalewska, qui inspire à Mme Marholm tant d'admiration pour ses dons exceptionnels, et tant de pitié pour sa destinée manquée.

Or, par cette conception du destin désirable pour la femme, il est évident que Mme Marholm fournit des armes contre elle-même. C'est, au surplus, l'écueil de tous les systèmes trop tranchans que de retomber dans les erremens qu'ils prétendaient réformer. — Si nous avions l'honneur de tenir un poste de combat dans les rangs de l'armée féministe, bien loin de charger d'anathèmes Mme Marholm, de nous détourner pudiquement de son œuvre, de lui reprocher d'avoir élevé un autel à la sensualité, et de lui lancer enfin cent invectives analogues, nous lui tiendrions simplement ce langage. — Les jeunes filles, qui ont la bonne fortune de se marier heureusement vers leur dix-septième année sont en dehors de notre sphère d'action. Nous envions leur destin, mais nous ne nous en préoccupons pas davantage, car le mouvement que nous avons créé a précisément pour but de venir en aide à celles qui sont exclues du mariage, ou qui n'y ont pas trouvé le bonheur. Quant à votre héroïne préférée, qui, vers trente ans, renonce à vivre pour les lettres, et se dévoue tout entière aux devoirs de la famille, qu'est-elle autre chose, dans vos propres œuvres, qu'une féministe, qui s'est armée pour se passer du concours de l'homme, qui doit précisément à cette indépendance de pouvoir attendre l'élu de son cœur, et qui puise certainement dans sa supériorité intellectuelle une partie des attraits qui assurent son triomphe final? Notre vœu le plus cher, c'est donc que toutes les femmes viennent se ranger dans une des deux catégories dont vous approuvez la destinée.

M. Bebel, avec l'optimisme intrépide qui le distingue, en sa qualité d'héritier des grands utopistes du passé, ajouterait sans doute : Vous réservez votre approbation entière à quelques privilégiées. Nous voulons que toutes les femmes leur ressemblent par la science, l'expérience et le cœur, et cela dès leur dix-septième année, grâce à l'organisation merveilleuse de notre société future;

de la sorte, chacun sera satisfait dans le meilleur des mondes socialistes possible. Vos argumens ne portent donc pas contre moi, mais seulement contre quelques vieilles filles scandinaves, parce qu'elles ont exagéré jusqu'au ridicule les tendances émancipatrices qui trouvent leur base solide dans la réalité économique, ce point d'appui de notre pensée d'avenir. « Aujourd'hui, dit en effet un autre écrivain socialiste, M[me] Anna Schapire (1), les femmes trouvent deux voies ouvertes devant elles : ou bien elles deviennent seulement épouses et mères, et s'absorbent tout entières dans la vie de famille ; ou bien elles doivent étouffer la voix de la nature, et se contenter d'une existence purement sociale. Le premier et le plus important devoir de l'émancipation féminine, c'est d'unir ces deux facteurs... pour atteindre à l'harmonie, au plus haut développement de la personnalité. »

M[me] Marholm accepterait peut-être ces objections. Nul ici-bas n'a si complètement raison que ses adversaires aient tout à fait tort. Elle-même laisse échapper quelques contradictions, comme nous l'avons constaté, et semble parfois penser avec Renan qu'on ne saurait exprimer toute la vérité, si l'on ne soutient à l'occasion le pour et le contre.

Par cette concession facile faite à propos à ses contradicteurs, elle mériterait la gloire la plus enviable : celle d'opérer elle-même la synthèse que nous proclamions nécessaire au début de cette étude : d'avoir heureusement combiné, dans ses créations comme dans ses enseignemens, la culture intellectuelle des modernes émancipées, à la simplicité d'âme de nos paisibles aïeules, et, en rendant à l'instinct du choix, comme à l'instinct maternel, la place éminente qui leur convient, d'avoir préparé l'avènement de la femme selon son cœur, de celle qui, mère avant tout, mais mère éclairée et égale à sa tâche, ne sera rien de plus et rien de moins que la « constructrice » des générations à venir.

ERNEST SEILLIÈRE.

(1) *Neue Zeit*, t. XVI, p. 43.

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE[1]

LES COURSES. — PROPRIÉTAIRES ET PARIEURS

I

Je n'étonnerai personne en disant que le pur amour des chevaux n'est pas le seul mobile qui détermine quelques-uns de nos contemporains à faire courir. Ce n'est pas non plus le désir du gain qui les y pousse, car chacun sait que l'on ne s'y enrichit point. Sauf deux ou trois exemples d'hommes exceptionnellement entendus et appliqués, favorisés en outre à leurs débuts par d'heureuses chances, les petits propriétaires perdent assez régulièrement leur argent et les gros alignent avec peine leur budget; encore est-ce à condition de ne pas faire trop largement les choses. Mais, pour la plupart, l'écurie de courses est un luxe et, pour plusieurs, une situation sociale. Notre passion naturelle de paraître et de nous grandir dans l'opinion demeure la même en tous les siècles bien qu'elle change de forme. Tel, qui eût acheté, sous Louis XV, une charge de Cour ou un régiment, acquiert maintenant, par une voie semblable, un journal politique ou une circonscription électorale. Tel, pour obtenir un état dans le monde, se fût payé une présidence au Parlement, un « office » notable en quelque compagnie souveraine, qui arrive de nos jours à un

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er août. Les courses. — Chevaux et jockeys.

résultat identique en entretenant des chasses précieuses, où les perdreaux volent jusqu'à fin novembre.

Et cela est très bon ; puisque, sans ces tirés, les gens modestes, en ce temps d'agriculture intensive, ne mangeraient plus de gibier, et, sans ces députés opulens, le capital ne serait peut-être plus représenté au Corps législatif. Ainsi, comme il était du meilleur ton pour les seigneurs et les financiers de pensionner jadis des artistes et des poètes, voire des « gens de lettres *domestiques*, » qui rédigeaient leurs billets « dans les desseins de galanterie qu'ils pouvaient avoir, » ou leur suggéraient « le jugement à faire des ouvrages du moment, » de même aujourd'hui, pour des personnes riches, est-ce une occasion honorable de publicité, de relations et d'importance que de posséder, sur le turf, des « favoris » exaltant leurs couleurs. Et cela encore est très bon : puisque les littérateurs, devenus fiers, se soucieraient peu d'envoyer chaque soir « quérir leur chandelle » à l'hôtel de leur protecteur, ainsi que plus d'un faisait bonnement, il y a deux cents ans ; puisque les écrivains, auxquels le public donne de quoi vivre, ne sont plus dans le cas d'être subventionnés par des particuliers, tandis que les pur-sang en ont besoin, il est très heureux, pour l'amélioration de la race chevaline, que l'industrie des courses soit une mode élégante, puisqu'elle n'est pas encore une affaire lucrative.

Grâce à cette heureuse circonstance, les bénéfices réalisés dans des industries prospères, dans celles du sucre ou du chocolat, du fer ou de la parfumerie, des eaux-de-vie ou du champagne, l'argent gagné dans des magasins de nouveautés ou de grandes banques, même dans des banques de Trente-et-Quarante, vient, par les mains des fils ou des gendres de ceux qui l'ont originairement amassé, en aide à une branche agricole, très nécessaire à la nation.

C'est dire que la liste des possesseurs d'écuries est fertile en contrastes : les Français y dominent ; mais il s'y trouve des Belges, des Grecs, des Russes, des Américains ; de très vieux noms et des noms tout battant neuf ; des gens de qualité et de charmantes jeunes filles, appartenant à la catégorie de celles que le moyen âge appelait des « femmes amoureuses » et le XVII[e] siècle des « mignonnes. » C'est dire aussi que les détenteurs de chevaux de courses ne sont pas tous égalenent connaisseurs. Il en est de même à l'étranger : en Angleterre, un fabricant de meubles renommé,

sportsman fort novice, passait la revue de ses poulains; devant l'un d'eux, en train d'absorber son avoine, il témoigna son admiration au stud-groom qui observa : « Oh! cet animal paraît encore bien plus beau quand il est *étendu*. — Eh bien ! répliqua le maître, *étendez-le* donc tout de suite. »

Il y a, en revanche, nombre de propriétaires qui surveillent leur entraînement et leur élevage avec autant de compétence que d'attention. Il y en a parmi les jeunes, témoin M. J. de Brémond, le héros du sport en ces dernières années, comme parmi les doyens ou les disparus, tels que MM. Delamarre, le comte de Berteux, A. Lupin, le baron Finot. Un de ces dilettantes, M. Aumont, se fit installer naguère une chambre dont le mur était mitoyen du box de son cheval Monarque. Par un judas qu'il ouvrait sans bruit, il pouvait s'assurer à toute heure, de nuit ou de jour, que son « crack » dormait d'un bon sommeil ou mangeait avec appétit.

Cependant, parmi les plus avisés, on n'en cite que deux ou trois qui, depuis un demi-siècle, aient fait fortune; et cette fortune même est, comme il arrive toujours, très exagérée par le bruit public. Pour ne parler que des morts, M. Lupin a conduit avec bonheur, de 1840 à 1890, une écurie notable : son bénéfice de cinquante années, pendant lesquelles ses dépenses et ses recettes s'étaient seulement équilibrées, consista dans le produit de ses ventes qui atteignirent 1 700 000 francs au moment où il cessa de faire courir. Inutile de dire que l'économie de la gestion joue un rôle dans les profits éventuels : chez le baron Finot, où le personnel est réduit au minimum, où tout le monde, depuis les jardiniers jusqu'aux bouviers, sait donner des soins aux pur-sang, ils coûtent moins cher à élever que là où l'escouade des palefreniers et des lads, grassement appointés, ne manque pas de loisirs.

La sagacité la plus éveillée ne saurait du reste suppléer au hasard : l'écurie bien connue, dont M. Delamarre est le chef et le principal intéressé, profita des victoires de Boïard, en 1874, pour rembourser à ses associés leurs mises premières; mais, depuis vingt-cinq ans, elle n'a réussi qu'à se maintenir, sans distribuer aucun dividende; tandis que les écuries Ephrussi et Soubeyran, plus favorisées par le sort, se soldèrent régulièrement en gain. Parfois il faut supporter trois ou quatre mauvaises années de suite; une cinquième vous récompense. Les gros capitaux résistent, les petits sombrent.

Les engagemens onéreux et inutiles, les voyages, la « casse » des yearlings au cours du travail préparatoire, font, avec l'entretien normal, monter à 6 000 francs le coût d'un animal à l'entraînement. Le budget global des propriétaires se serait donc élevé à 12 millions de francs, en 1898, pour 2 000 chevaux de plat auxquels ont été répartis 6 millions de prix. Il se trouverait donc en perte de 6 millions, s'il n'avait, pour atténuer ce déficit et le réduire à 2 000 000 ou 2 500 000 francs environ, le produit des saillies et des ventes. Chapitre si important que, sans lui, certaines écuries ne pourraient subsister; la valeur des bêtes aliénées y étant souvent double de celle des prix remportés en course.

Le cheval le plus cher dont les annales du turf ait gardé le souvenir fut Ormonde, cédé vers 1892 par le duc de Westminster pour 750 000 francs. Ce coursier mémorable, avant de quitter le sol britannique pour les États-Unis, eut l'honneur d'être présenté à la Reine à Windsor. Nous voilà loin du chiffre, — en son temps fort copieux, — de 180 000 francs payés pour Gladiateur. Blair-Athol, dans des enchères où l'agent du gouvernement prussien le poussa jusqu'à 287 000 francs, fut adjugé 300 000. Plus récemment, l'Allemagne achetait l'étalon français Gouverneur pour 250 000 francs, et le prix de 150 000 francs, payé cette année pour Rueil par notre administration des Haras, semble presque ordinaire.

La rareté des bonnes jumens, qui se cotent aussi très haut et qui, comme les tableaux de maître, ne se trouvent pas aisément sur le marché, fait que nombre de propriétaires se remontent chaque année aux ventes de *yearlings*, qui ont atteint 1 500 000 fr. en 1898. Mais bien des sujets ne se révèlent qu'assez tard; l'illustre Eclipse fut vendu à deux ans par le duc de Cumberland, chez lequel il était né, parce qu'il n'annonçait aucune qualité remarquable. L'espèce chevaline a son âge ingrat; la bête mesquine et disgraciée, qui va fleurir, peut se transformer en un cheval brillant et vivace; et il est aussi malaisé de reconnaître les futurs vainqueurs, parmi des poulains de quatorze mois, que de discerner les jolies femmes de l'avenir parmi des fillettes de huit ans. C'est ce qui engage les principales écuries à former leurs propres haras, quitte à en renouveler le sang lorsqu'elles n'obtiennent que des produits médiocres.

L'élevage en effet a ses surprises, bonnes et mauvaises; c'est une alchimie d'un nouveau genre. On ne saura jamais sans doute

fabriquer un cheval de cœur, pas plus qu'on ne saurait fabriquer un homme de talent. Il y a beau temps que Platon, dans sa *République*, recommandait la sélection humaine en éliminant les mauvais produits; je ne sache pas qu'on l'ait essayé nulle part. Elle serait d'ailleurs plus difficile pour les gens que pour les bêtes: le reproducteur que nous sommes ne mène pas la vie saine de l'étalon; il excède volontiers ses forces, pour le plaisir ou pour le travail. Puis la poulinière, que nul mâle ne peut couvrir sans la permission du maître, n'est susceptible d'aucune infidélité. Mais, pour les bêtes comme pour les gens, ce qu'on nomme « lois » de l'hérédité est fait d'autant d'exceptions que de règles; chaque être résulte d'une combinaison nouvelle de mille êtres défunts, d'un amalgame d'élémens connus, diversifiés à l'infini; ainsi que les airs, toujours nouveaux, faits avec des notes toujours pareilles. Parmi les hommes, la profession, l'époque, le milieu social font pousser en vertus des vices atténués — barbarie devenue courage, — ou se gâter en vices des qualités tournées à l'aigre — prudence devenue faiblesse. — L'orgueil crée l'ambition, qui est utile; l'ambition engendre la volonté, qui est excellente; et la volonté dégénère à la fin en stupide entêtement. Ce qui allait être simplement l'audace sera, avec un grain de raison en plus ou en moins, ou l'héroïsme ou la folie. Le même instinct sexuel, suivant les doses d'intelligence et de sensibilité auxquelles il sera associé, donnera naissance, tantôt aux transports de l'amour, tantôt à l'abrutissement et tantôt à quelque état moyen entre ces deux extrêmes.

De cette cuisine, où se confectionnent les individus, le secret nous échappe, pour les animaux non moins que pour nous. Nous ne connaissons pas le microbe de cette fermentation des races, par laquelle d'un degré à l'autre, d'une génération à la suivante, les facultés s'améliorent ou se corrompent, évoluant de l'effort à l'usage, de l'usage à l'abus, de l'abus à l'usure; sans qu'il y ait trace d'ailleurs ni d'une règle, ni d'un *processus* analogue à celui du règne végétal, où, du bouton, sort la fleur, puis vient le fruit et enfin la pourriture. Notre âme est comme une maison où des meubles hétéroclites ont été déposés par une suite d'héritages, raccommodés et recombinés suivant les modes et les goûts des habitans qui nous ont précédés.

Pour les chevaux de courses, la collaboration de tant de sangs vérifiés ne devrait pas aboutir à des filiations contradictoires;

pourtant ils s'annihilent quelquefois, au lieu de s'unir et de s'additionner. Parfois aussi, comme chez les humains, le germe immédiat est dominé ou anéanti par de vieux levains qui ressuscitent. Ces phénomènes ne sont pas très rares dans la chronique des haras. La mère de Boïard, la Bossue, n'a rien produit de bon, ni avant ni après lui, et Boïard lui-même, comme Gladiateur, n'a pas eu de descendance méritoire.

Un cultivateur qui avait reçu le cadeau d'une pouliche, réformée après des essais infructueux, la fait saillir par un étalon dédaigné, lui aussi, Palais-Royal, vendu 1000 francs comme yearling de rebut à un vétérinaire du voisinage; et, de ces quadrupèdes déclassés, il obtient le cheval Fou-Rire, qui fournit actuellement la plus brillante carrière. La fameuse jument Plaisanterie, qui gagna tous les prix qu'elle disputa, enleva dans la même année, en Angleterre, le Cesarewich et le Cambridgeshire, où un pari de 10000 francs en rapporta 600000 à son propriétaire, Th. Carter, avait été acquise par ce dernier, de compte à demi avec un pharmacien, moyennant 750 francs, aux enchères publiques.

II

Si les courses plates, prises en bloc, semblent une médiocre spéculation pour les éleveurs, il n'en va pas de même des steeple-chases, assez riches pour décerner des prix souvent trois fois supérieurs à la valeur des chevaux par lesquels ils sont brigués. Le *steeple-chase*, course au clocher — un de ces nombreux mots que notre langue a repris, après les avoir envoyés se faire traduire à Londres, — est aujourd'hui bien loin de ce qu'elle fut à l'origine, lorsque les concurrens, ayant pour but un clocher que l'on apercevait dans le lointain, partaient à l'aventure, passant où ils pouvaient. Peu à peu cet usage se modifia; on commença par explorer le tracé à l'avance, les obstacles à franchir, la place où l'on était tenu de sauter. On la marquait par des drapeaux de couleurs différentes. A mesure qu'il devenait plus difficile de traverser des champs appartenant à divers propriétaires, le cercle se rétrécit.

On en vint à construire des obstacles sur des terrains plats et nus; toutefois en plusieurs comtés d'Angleterre, en Irlande surtout, le steeple-chase a conservé quelque vestige de sa première

institution. Il se retrouve encore à Baden-Baden, où le parcours, entrecoupé de champs en labour et parsemé de marais, rappelle l'aspect d'un pays de chasse, — *hunting country*; — tandis qu'en France les rivières et les murettes artificielles, disposées sur une piste plate, sont surtout dangereuses par l'allure excessive avec laquelle la nature du sol permet de les aborder. En terrain naturel, le mérite de sauteur était la première et indispensable condition des chevaux : la vitesse venait en seconde ligne, car il était impossible de galoper un train non interrompu. Aujourd'hui tous les animaux entraînés peuvent, avec un peu d'exercice, prendre part à une « course de haies, » qu'ils passent presque sans les regarder.

Quant aux steeple-chases, le cheval n'ayant pas *en lui-même*, pour le saut, plus d'aptitude que l'homme, tous n'y réussissent pas également. Il y faut des dispositions particulières, et tel s'accommode, en obstacles, de longues distances et de gros poids qu'il ne porterait point en courses plates. Dans celles-ci, les chutes sont rares, mais plus graves aussi : monture et cavalier culbutent-ils en tête du peloton, les autres tombent à leur tour ou leur passent sur le corps; tandis que la bête de steeple, tout en s'élançant pour franchir la rivière, s'attend davantage à chopper. Ce genre d'épreuves reste néanmoins plus périlleux que l'autre et, ce qui le prouve, c'est que la monte est plus chère; les jockeys ont droit à près du double de ce qu'ils reçoivent en plat. Aussi ne leur doit-on rien quand ils « s'abîment; » ce qui leur arrive fréquemment, à Paris comme dans les réunions de province. Quelques-uns ont fait connaissance avec un tiers des hôpitaux de France. Apporté sur un brancard et recommandé par l'entraîneur qui repart le soir même, le blessé reste seul, incapable de se faire comprendre, autrement qu'en anglais, d'un personnel chirurgical parfois fort sommaire. Il se rétablit cependant et recommence. L'un d'eux s'est cassé cinq fois la clavicule; certains accidens invraisemblables tiennent du miracle : le jockey Andrews a eu sa tête déplacée dans un saut et replacée, au bout d'un an, par un autre obstacle.

Quand le cheval affronte l'hippodrome, il est dressé déjà, et non sans peine. Ces « essais » ne vont pas sans coûter la vie à quelques gamins, désarçonnés un matin trop rudement. On les enterre sans bruit. Pauvres lads de Chantilly ou d'Achères! le public, pour lequel ils meurent, les ignore; ils n'ont même pas

droit au *Saltavit et placuit* de l'enfant Septentrio ; ils n'ont pas paru sur le théâtre.

Après la guerre de 1870, ce coin exquis du Bois de Boulogne que l'on nommait la « mare d'Auteuil, » lieu de rêverie tranquille et de rendez-vous discrets, se trouvait irrémédiablement dévasté. Les arbres avaient été coupés pendant le siège de Paris. Une vingtaine de sportsmen émérites obtinrent de la Ville la concession de cet emplacement, pour la Société des steeple-chases qu'ils venaient de réorganiser. L'attrait du site, beaucoup plus accessible aux Parisiens que celui de Vincennes, où s'étaient données, sous l'Empire, les courses d'obstacles; les dépenses considérables faites par les promoteurs de cette entreprise, tant pour la préparation des gazons, recouverts de terreau acheté aux maraîchers de la banlieue, que pour l'édification des tribunes, mieux conçues et disposées que nulle part ailleurs, contribuèrent au succès. Ajoutons que ce genre de sport offre à la masse un côté « spectacle, » plus séduisant que celui des épreuves en plat, bien que celles-ci soient beaucoup plus utiles et sérieuses. Une société qui exploitait simultanément les réunions de Maisons-Laffitte et de Saint-Ouen, l'une d'obstacles, l'autre de courses plates, devait faire vivre la seconde avec les bénéfices de la première, parce que les steeples attirent toujours plus de monde. Le comité d'Auteuil, qui dispose chaque année d'une recette sensiblement égale à celle de Longchamp, ne pourrait méconnaître le caractère, accessoire, au point de vue hippique, de l'institution qu'il régit. Aussi a-t-il associé les éleveurs, par les primes importantes qu'il leur réserve, aux triomphes des chevaux grandis dans leurs paddoks.

Il distribue en outre une large manne d'allocations aux sociétés de province, dont le programme, ainsi corsé, fournit un débouché utile aux chevaux médiocres de la capitale, et une fête appréciée des chef-lieux d'arrondissement pour le mouvement d'affaires qu'elle détermine. Par ces largesses, qui augmenteront sans doute avec le rendement du Pari mutuel, la banquette irlandaise sert la cause de la décentralisation. Elle subventionne encore, de façon indirecte, la production du cheval de sang, en contribuant à la hausse des prix de vente : des animaux, incapables de gagner en plat, qui ne trouvaient preneurs qu'à 3 000 ou 4 000 francs, sont maintenant payés 20 000 ou 30 000 par des écuries de steeple, depuis que celles-ci ont l'espérance de leur faire obtenir des prix importans.

Non moins que le cheval, le cavalier s'est perfectionné par les courses; sa main est meilleure; les jeunes gens d'aujourd'hui montent beaucoup mieux que leurs grands-pères; — profit appréciable, surtout pour les officiers de cavalerie. Conserver son sang-froid dans la vitesse est, chez un colonel courant à plein galop avec 500 hommes derrière lui, une qualité indispensable, puisque le choix de son point de direction et la moindre déviation dans sa ligne peuvent rendre efficace ou vaine la charge qu'il commande. Cette appréciation, cette conscience du train, si précieuse aux jockeys, comme je l'ai dit dans un précédent article (1), ne l'est pas moins aux conducteurs d'automobiles, aux bicyclistes professionnels, aux mécaniciens de locomotives.

Les officiers, partisans des courses militaires, dont l'émulation est à leurs yeux des plus heureuses pour l'arme à laquelle ils appartiennent, font observer que ces épreuves sont trop rares en France, qu'il n'en existe que trois par an à Auteuil, tandis qu'à Berlin, sur l'hippodrome de Carlshorst, il s'en trouve 42, dont le parcours est très sévère. Ils se plaignent aussi que, par les conditions qui leur sont faites, notamment par l'exclusion des prix en argent, ce sport utile demeure très onéreux, inaccessible même à ceux qui ne jouissent pas d'une large aisance. Il est certain que l'objet d'art, offert en prix, retourne presque chaque fois chez le marchand, lequel le reprend sous déduction de 10 pour 100 de sa valeur, pour le revendre à l'occasion prochaine.

La Société des steeple-chases est elle-même si convaincue de l'utilité des prix en espèces, qu'elle avait proposé d'en créer un de 20 000 francs pour les courses militaires. Le ministère de la Guerre ne l'a pas permis; et ce point d'honneur semblera quelque peu suranné, en un temps où les récompenses académiques, décernées aux savans, ne perdent rien de leur dignité pour être jointes à l'octroi de quelques pièces d'or. En ce qui concerne le nombre restreint des courses d'officiers, à Auteuil, il tient à l'appréhension qu'éprouve le comité pour les accidens qui ne manqueraient pas de survenir. Là, plus qu'ailleurs, le cadre mondain surexcite l'amour-propre des champions, pousse aux imprudences; et tous les chevaux n'auraient pas la préparation voulue.

Tels sont les argumens en présence, sur lesquels mon incompétence m'interdit de conclure. J'en dirai autant de la querelle

(1) Voyez la *Revue* du 1er août,

entre le trot et le galop, qui divise actuellement les éleveurs d'animaux de demi-sang.

Et d'abord qu'est-ce qu'un cheval de « demi-sang? » Tout le monde croit le savoir, et je le croyais aussi, avant de m'en être informé. Mais j'ai dû reconnaître, après examen, que je l'ignorais et que tout le monde l'ignore. J'entends que nul ne parvient à en donner une définition tout à fait exacte. Celles qui émanent des sociétés hippiques les plus compétentes ont changé plusieurs fois, et la dernière en date — elle remonte à quelques mois seulement — n'est pas, au dire de ses auteurs mêmes, à l'abri de toute critique. Hâtons-nous d'ajouter que ces efforts de rédaction, en vue de « qualifier » officiellement les produits du croisement de nos races indigènes avec la race supérieure, sont d'un intérêt pratique fort restreint pour l'ensemble des agriculteurs. Ceux-ci livrent annuellement, aux étalons de pur et de demi-sang, entretenus par l'État ou estampillés par lui, environ 170 000 poulinières qui continuent et propagent à leur tour, dans nos campagnes, une espèce graduellement améliorée. Ils s'attachent à obtenir, qui le cheval de guerre, qui l'animal de commerce ou de luxe, sans prétendre former ces trotteurs hors ligne qui dévorent le kilomètre en moins d'une minute et demie.

Mais depuis qu'une association spéciale a organisé des courses, réservées aux « chevaux français de demi-sang, » afin d'encourager une sélection parmi eux, la malignité humaine dont les éleveurs, non plus que les autres mortels, ne sauraient se défendre, sollicite quelques-uns d'entre eux à faire passer pour métis des quadrupèdes du sang le plus authentique. Lorsqu'on dénomme » purs-sang » les fils de père et mère inscrits au Stud-Book, on écarte par là même de ce livre auguste les sujets qui n'auraient pas un état civil régulier. Mais il suffit justement aux fraudeurs de ne point revendiquer cet état civil, pour dissimuler l'origine de poulains auxquels leur naissance cachée permet d'être admis parmi les *vrais demi-sang* et de les battre par leur mérite réel.

Divers procédés sont en usage pour déguiser ces bâtards légitimes : substitutions sous la mère, changemens de « cartes » ou fausses saillies. Des familles de purs-sang, volontairement déclassées en Angleterre, fournissaient les recrues. Le propriétaire d'une jument, dont l'ascendance fut reconnue sans alliage, se vit obligé, à la suite d'un procès, de restituer 80 000 francs de prix qu'il avait gagnés. Comme l'identité de femelles inconnues ne

peut jamais être certifiée par les haras, c'est de l'ancêtre mâle que doit venir la dose minimum de globules « garantis impurs, » nécessaire pour être titré de « demi-sang. » Mais les clauses restrictives, apportées de ce côté par les règlemens en vigueur, n'empêchent pas le demi-sang le moins contestable, fils de père et mère de même catégorie, de n'avoir, en remontant à la 5e génération, que 12 ascendans de tiges mêlées, contre 50 de pure souche.

Aussi est-ce sur le maintien des courses au trot que compte la Société du demi-sang, pour décourager l'introduction des chevaux trop apparentés au Stud-Book. Ces derniers trottent mal; le galop est leur allure naturelle. Comme c'est aussi l'allure de la passion — je veux dire la seule qui passionne le spectateur, la seule qui fasse des recettes et occasionne des paris; — pour se procurer les 1600000 francs, distribués sur ses hippodromes de Vincennes et de Neuilly-Levallois, la Société de Trot doit sacrifier la moitié de cette somme aux courses de galop et même d'obstacles, qui lui permettent de subventionner les autres épreuves.

Pour celles-ci elle répugne formellement à admettre le galop; les prix y sont remportés par des trotteurs qui couvrent, comme la jument Plume-au-Vent, une distance de 4600 mètres sur le pied de 1^{min},38 le kilomètre. Les ennemis des courses au trot prétendent que les gagnans sont des animaux faits en trois parties, comme des discours classiques, détraqués par ces allures bizarres, trop longs dans leur rein et marchant « en canards, » très inférieurs, disent-ils, aux bêtes de selle d'un galop coulant et aisé, mieux conformées quoique moins rapides.

A quoi les partisans du trotteur, et parmi eux l'administration des haras, répondent qu'au galop, le cheval le plus près du sang battra inévitablement tous les autres; que, par suite, la vitesse, rapportant seule de l'argent, sera seule recherchée, tandis que les autres qualités ne seront l'objet d'aucune attention; et, alors que les détracteurs du trot recommandent surtout le « modèle », ce sera le « modèle » qui sera justement sacrifié. Ils ajoutent que, dans ces conditions, on arrivera fatalement à développer une production d'animaux, qui, étant tout aussi légers que ceux de race pure, n'en auront pas les qualités; et cela, sans aucune utilité pour les haras, qui ne pourront en prendre qu'un petit nombre, sans avantage pour la remonte, qui ne pourra acheter ceux qui auront été tarés par l'entraînement et sans bénéfice pour l'éle-

veur, qui, en dehors des haras et de la remonte, ne trouvera pas de débouché dans le commerce.

Nous touchons ici à l'application pratique des courses, aux rapports de reproducteurs choisis avec l'espèce chevaline tout entière. L'État entretient dans ses haras 2800 étalons; de plus il en « approuve » ou « autorise » 1400, qui font chacun en moyenne 54 saillies par an, d'où résultent environ 32 naissances. C'est la partie sélectionnée de la race et de beaucoup la plus importante, parce que ces 4200 mâles d'élite produisent beaucoup plus que tous les autres chevaux entiers, existant sur notre territoire. Ces derniers sont pour la plupart des bêtes de charrette ou d'omnibus et, qu'ils soient ou non exempts de tares — il en est 5700 acceptés comme tels, — se livrent rarement à la monte.

L'effectif des dépôts publics comprend 65 pour 100 de demi-sang et 14 pour 100 de bêtes de trait. Les purs-sang eux-mêmes — 21 pour 100 — sont de trois sortes : anglais, arabes ou anglo-arabes, c'est-à-dire croisés de sujets orientaux, directement importés, avec les membres des familles inscrites au Stud-Book. L'administration était tenue d'améliorer dans chaque région le type propre à chacune d'elles, plutôt que de faire partout le même cheval. Le pur-sang anglais, de beaucoup supérieur à son aïeul d'Asie, est moins rustique; il demande plus de soins et le midi de la France, où il n'aurait qu'une alimentation insuffisante, ne pourrait pas l'élever.

Mais l'arabe étant très petit, on s'efforce, par la création d'une branche hybride, l' « anglo-arabe, » d'augmenter sa taille et sa vitesse naturelle. Quoique l'étalon « anglais » acheté dans la région parisienne coûte 30000 francs en moyenne à nos haras nationaux, tandis que l'arabe ne leur revient pas à plus de 5000 ou 6000 francs, celui-ci n'est pas le plus facile à acquérir. Les missions, que l'on envoie à cet effet planter leur tente dans le désert, doivent se livrer à de longues négociations. L'indigène souvent se refuse à vendre, surtout ses jumens. Quant à la pureté des origines, il n'y a pour ainsi dire jamais de fraude. La généalogie des chevaux kochlani n'est pas établie par documens écrits; elle se transmet par tradition orale, les saillies se font toujours en présence de témoins. Il paraît que, lorsqu'un propriétaire a juré devant Allah et Mahomet, on peut avoir confiance; l'Arabe, en signant une fausse déclaration, croirait exposer lui et sa famille aux plus grands malheurs.

Les grandes puissances, à l'exception de l'Angleterre, entretiennent toutes des haras : ceux d'Autriche et d'Italie sont inférieurs aux nôtres ; ceux de Prusse, largement dotés sur les fonds provenant de l'indemnité de guerre, ont pris depuis vingt ans un développement considérable. La population chevaline de France est de 7 têtes 69 par 100 habitans; celle de l'Allemagne — 7 têtes 34 — est à peu de chose près équivalente.

III

Le nombre et la qualité des chevaux répandus sur le territoire français touchent fort peu, il faut l'avouer, la foule qui se presse sur le turf verdoyant dans la poussière d'or d'un beau soleil de printemps. Le seul « résultat des courses » auquel elle s'intéresse est le profit personnel qu'elle en attend. L'effectif des spectateurs varie avec l'hippodrome, la saison, la température; il est un public spécial, intrépide, que rien n'arrête ni ne décourage : hommes et femmes envahissent pêle-mêle, sous une pluie battante, les trains de Maisons-Laffitte et grimpent, faute de place, sur les impériales des wagons de deuxième classe. Pourtant la longueur du trajet en chemin de fer exerce toujours quelque influence sur la recette, qui, pour certaines réunions d'automne à Chantilly, ne dépasse pas 15 000 francs.

Le jour du Derby lui-même est une perte : la Société d'Encouragement n'y réalise que 105 000 francs d'entrées et le prix du Jockey-Club coûte à lui seul 100 000 francs. — Il débuta en 1835 à 5 000 francs. — Le profit le plus clair est encaissé par la compagnie du Nord, qui transporte à cette occasion près de 30 000 voyageurs. Il est juste de reconnaître qu'elle n'y épargne pas ses peines : pour que les convois de retour, préalablement refoulés au delà de Creil, où ils attendent le moment de se mettre en branle, puissent se suivre presque sans interruption de 4 à 6 heures du soir, la Compagnie évacue par d'autres directions les trains de grandes lignes qui empruntent ordinairement cette voie, et dispose tout le long des rails, de Chantilly à Paris, à un kilomètre d'intervalle les uns des autres, des hommes d'équipe, sémaphores volans, tenant en main des tableaux marqués 1, 2, 3, 4 ou 5, selon le nombre de minutes écoulées depuis le passage du train précédent. De sorte que le mécanicien est averti, par cette indication, d'accélérer ou de ralentir sa marche.

Au Grand Prix de Paris, où le total des entrées dépassait l'an dernier 340000 francs, représentés, au pesage, par 8000 hommes et 4700 dames, 5 600 personnes au pavillon et, à la pelouse, 93000 piétons, 1100 voitures et *un* cavalier; lorsque les diverses enceintes renferment ainsi, en tenant compte des cartes de faveur et des employés de toutes sortes, près de 140000 âmes, tous les moyens de locomotion, par terre ou par eau, sont utilisés. Tous les véhicules imaginables se frôlent et se pressent, dans un grouillement de roues, depuis les calèches aux attelages de 15000 francs jusqu'à la carriole du laitier de banlieue. C'est jour de liesse pour les « Paulines, » ces tumultueuses pataches, qui, volontiers insolentes, parce qu'elles conduisent à ses plaisirs la Majesté anonyme de la Multitude, prétendent forcer les autres voitures à se garer devant elles. Elles cueillent et promènent à travers la ville des cliens aux faces sérieuses, têtes de joueurs qui vont à une affaire; les uns attentifs dans le vide aux rêves qu'ils caressent, les autres l'œil fiché en terre, ardent ou ennuyé.

Que d'inquiétudes, de passions diverses, habitent les cerveaux de cette fourmilière humaine, couverte de chiffons luxueux ou de haillons décens! Toutes les classes sociales s'y coudoient sans s'y confondre; l'éducation, l'intelligence ou la fortune, continuant de nuancer des sentimens, pareils à peu près dans le fond quoique divers dans l'apparence. Comme à tous les divertissemens de notre espèce, sans cesse béante après les choses futures, il se mêle ici, à une pincée de joie, beaucoup de déceptions et de rancœurs : amour du gain ou satisfaction de vanité, recherche des émotions ou besoin de tuer le temps, exercice d'un métier ou ébauche d'un flirt, conduisent toute cette assemblée à encourager, sans beaucoup le savoir, l'amélioration de la race chevaline. Les moins nombreux sont les « amateurs, » les « pas-sérieux, » venus pour faire quelque rien qui vaille, prendre l'air, jouir du paysage et regarder la course, sans espoir d'en tirer des rentes. Ce sont aussi les plus sages, puisqu'ils savent se saisir des biens présens.

Le pesage fut longtemps un endroit si vertueux que les dames non accompagnées n'y avaient nul accès; cette rigueur a pris fin et le monde de la haute galanterie, aujourd'hui largement représenté, charme les alentours des tribunes par ses toilettes d'une élégance simple et de bon goût. Rien ne distingue celles qui en font partie des femmes de la société; les hommes s'abstiennent

seulement de saluer ces dernières, lorsqu'ils causent ou déambulent avec les autres; hommage platonique à la morale, vestige ultime d'une démarcation appelée à disparaître.

Ces demoiselles savent au reste garder, avec notre sexe, une réserve pleine de dignité et maintenir entre elles une hiérarchie sévère. La familiarité n'est point de mise entre celles qui sont « arrivées, » et celles qui sont seulement en route. Leur doyenne, leur arbitre, récemment enlevée à la terre, ne possédait point d'attraits visibles, mais avait eu la chance d'être choisie et l'art de conserver pour « ami » un financier colossalement riche. C'en fut assez pour établir sa domination, son prestige ; elle avait parmi ses similaires une sorte de cour : les débutantes, qui n'étaient point encore, et peut-être ne seraient jamais, l'objet d'une tendresse aussi dorée ni aussi fidèle, la traitaient en princesse, fières de lui être présentées, balbutiant devant elle et ne lui parlant qu'avec respect.

La pelouse, désertée maintenant par les voitures correctes des demi-mondaines et par l'élément mâle qui leur voulait du bien et se groupait alentour, est devenue purement populaire. Parmi les parieurs qui forment le fond de la clientèle, certains métiers donnent plus que d'autres, bouchers, charcutiers, cochers; mais on y voit des gens de toute condition : des soldats en uniforme, des paysans en blouse; des domestiques de bonne maison qui, sous prétexte de commission urgente, ont pris deux heures de liberté, arrivent et repartent en hâte; des indigens-bourgeois, dont le faux-col mouvant dissimule mal l'absence de chemise, et des vieilles femmes, le visage crispé par le dépit de la perte, — car l'expression vilaine du dépit enlaidit toujours, même les jolies Madames de la tribune du Club, — se querellant sans vergogne et s'accusant l'une l'autre d'avoir ruiné, par un mauvais choix de « favori, » les chances du ticket de 5 francs qu'elles s'étaient cotisées à quatre pour acquérir.

Ces mises de quelques sous, cet achat de l'espérance à prix réduit, ne sont pas rares. Le jockey Price, lorsqu'il monta pour la première fois, à 14 ans, avait reçu de ses camarades d'écurie vingt pièces de 50 centimes, pour parier 10 francs sur son cheval que l'on donnait à 16 contre 1, mais en qui les autres lads avaient confiance. Il gagne la course en effet, rentre au vestiaire et, tandis qu'il se déshabille, voit avec désespoir s'échapper de sa poche et rouler de tous côtés sur le parquet le trésor de piécettes

blanches, dont il avait oublié, dans son émotion d'enfant, de faire l'emploi convenu.

La police a remarqué que les maisons de jeu ne font plus leurs frais et disparaissent faute de « pontes. » Dans tel tripot épié par les agens de la sûreté, « en observation » suivant le langage technique, la tenancière finissait par rester en tête-en-tête avec les « indicateurs » de la préfecture. Ce fait tient un peu au développement des casinos de Belgique, mais surtout à l'extension du pari mutuel en France. Les commissaires des jeux retrouvent d'anciennes connaissances parmi les diverses catégories de parieurs, qui, après tout, gagnent à changer de théâtre, puisqu'ils sont plus aérés et moins floués. Types fugaces, un jour au pesage, puis au pavillon, ils glissent à la pelouse et s'éclipsent parfois tout à fait, durant quelque temps, pour surgir à nouveau après une réussite.

Il convient de reconnaître que la jurisprudence et l'opinion ont, en ce domaine du pari, légèrement flotté : on proscrivait, il y a vingt ans, comme immorales, les roulottes où se perpétrait le premier pari mutuel, importé d'Autriche; et l'on supprimait un peu plus tard, pour le même motif, le pari à la cote.

Jusqu'en 1887, ce fut l'âge d'or des bookmakers. L'administration des suburbains exigeait d'eux le paiement d'une taxe, sous prétexte de sélectionner les bons d'avec les mauvais et aussi parce qu'elle trouvait là une recette, nécessaire, disait-elle, aux hippodromes qui ne peuvent disposer que des plus mauvais jours de la semaine. Les grandes sociétés, comme Longchamp, ignoraient *officiellement* l'existence de ces « donneurs » de chevaux qui payaient simplement leur entrée. Rangés en ligne, juchés sur un tabouret, à côté du piquet qui leur servait à afficher l'indication des cotes et dans lequel ils emmanchaient un parapluie, ils opéraient à leur guise. Ce matériel sommaire leur était fourni, moyennant 10 ou 20 francs chaque dimanche, par un nommé Regimbault, qui devait réaliser de fructueux bénéfices, puisqu'il y eut jusqu'à 100 bookmakers au pesage et plusieurs centaines sur la pelouse, mais qui, en échange du monopole de fait dont il se trouvait investi, se chargeait de maintenir un certain ordre dans cette bourse foraine des paris.

Il y avait un peu de tout en effet parmi ces industriels de nationalité et de domicile indécis, vociférant à qui mieux mieux : « Voyez *la cote, la cote!* Qui veut Chambertin? Amanda je donne!

je parie contre Bigoudis!... » et dont les uns levaient le pied après la course, lorsqu'ils perdaient, avec une prestesse rare, tandis que les autres, plus solides ou plus avisés, arrivaient à la notoriété, puis à la fortune. L'un d'eux possède pour 12 millions d'immeubles dans le département de la Seine.

Ceux-là ne se bornaient pas aux offres hurlées en plein air par leur commis et aux paris contre tout venant. Membres du « Betting-room » — Salon des courses — ils inspiraient assez de confiance aux gros spéculateurs pour traiter les affaires par 3000 et 4000 louis à la fois. C'étaient les agens de change du sport. On les accusait bien de fausser les résultats en achetant les jockeys, lorsque leur intérêt était trop fortement engagé; mais les vrais amans du jeu savent pardonner quelques tricheries, et les choses allaient doucement leur cours, lorsque, à la suite d'un incident un peu vif, le favori ayant paru trop évidemment arrêté avant le poteau, les parieurs affolés se ruèrent, en une sorte d'émeute, sur le jockey qu'ils invectivaient et frappaient, en même temps que le cheval qui leur semblait complice.

Sur quoi la Société d'Encouragement, ayant elle-même demandé au ministre de l'Intérieur la suppression des paris, le vide se fit incontinent sur les champs de courses et le public devint furieux. Le baron de la Rochette, pour avoir pris l'initiative de la mesure, fut traité de « Polignac du turf, » et l'on répandit des brochures indignées, dont l'une avait pour titre : *Le Seize Mai hippique*.

Une nouvelle solution intervint : le Pari mutuel, organisé d'abord par un simple arrêté du pouvoir, puis codifié par une loi (1891), qui fonctionne aujourd'hui avec la sérénité d'un service d'État. Les bookmakers avaient bien essayé de reparaître à côté des guichets officiels, dont ils tiraient avantage pour se couvrir; mais le « marché, » comme on l'appelle, ne traitait plus guère que des affaires « à terme, » dont le règlement était aléatoire. Tel client, qui devait 100 000 francs, obtenait quitus pour 25 000. Les cotes étaient par suite moins favorables qu'avec les paris au comptant, parce qu'il fallait prévoir l'éventualité des mauvais payeurs. Traqués du reste, ce printemps, avec une rigueur nouvelle, les « books » n'opèrent plus qu'en se cachant et de façon louche, avec un petit nombre de visages connus.

IV

Le Pari mutuel, au contraire, a vu chaque année ses chiffres grossir : à l'origine (1887) le total était, à Longchamp, de 10 millions de francs; en 1888 il fut de 20 millions, de 39 millions en 1892, de 58 millions l'année dernière. Dans la seule journée du Grand Prix il se fit 4 159 000 francs de paris. A Auteuil et dans les suburbains, les chiffres sont à peu près semblables; ce qui donne, avec la Société du demi-sang et les courses de province, environ 200 millions de paris en 1898. L'année en cours s'annonce très supérieure; on l'estime à 260 millions, d'après les rendemens déjà connus.

Détail à signaler : la répartition des paris, suivant les diverses enceintes, a singulièrement varié depuis douze ans. En 1887, sur 100 francs de paris, il s'en faisait pour 60 francs au pesage, 10 francs au pavillon et pour 30 francs seulement à la pelouse; en 1898, le pavillon est resté au même taux : 12 pour 100, mais le pesage n'atteint plus que 35 pour 100, tandis que la pelouse monte à 53 pour 100. L'usage du pari s'est donc surtout développé dans les couches inférieures de la population. En effet, 2 360 000 francs — chiffre d'une journée de courses prise au hasard, cette année, — étaient représentés par 186 000 tickets à 5 francs et 33 000 à 10 francs, soit 1 260 000 francs. Plus de moitié de l'ensemble sortait des petites et moyennes bourses.

Comme le prélèvement réglementaire est de 7 pour 100, les 200 millions engagés par les parieurs leur ont coûté 14 millions. Le chiffre, à première vue, n'est pas excessif; la maison de jeu de Monaco, qui distribuait cette année 16 millions et demi de dividende à ses actionnaires, réalise, sur ses cartes et ses roulettes, un bénéfice brut supérieur à 25 millions, et le baccarat rapporte, à l'ensemble des « cercles » parisiens, un boni de près de 2 millions de francs. Mais il s'agit ici d'argent extrait de poches, ou peu nombreuses, ou cosmopolites, toutes suffisamment garnies.

La « mutualité » de notre pari sportif n'est pas tout à fait dans ce cas, et le total des sommes engagées est beaucoup plus élevé en réalité qu'en apparence, à cause des agences clandestines dont je parlerai tout à l'heure. Si l'homme qui parie régulièrement 100 francs, sur chacune des six courses du programme d'une

journée, calculait qu'il débourse 42 francs pour le Pari mutuel, 20 francs pour son entrée au pesage, sans parler de la voiture qui l'y amène, il serait épouvanté et se condamnerait au loto jusqu'à sa mort. Seulement il n'y trouverait pas le même plaisir.

Les 7 pour 100, recueillis en vertu de la loi sur le montant des enjeux, vont, comme on sait, jusqu'à concurrence de 2 pour 100 aux œuvres « de bienfaisance » — à celles surtout, disent de méchantes langues, que les députés influens jugent bienfaisantes pour leur réélection; — 1 pour 100 est versé au ministère de l'Agriculture, pour les haras, et 4 pour 100 sont abandonnés, à titre de frais de gestion, aux sociétés de courses, avec obligation d'affecter les économies qu'elles réalisent sur ce chapitre à l'accroissement des prix distribués. En fait, l'exploitation du Pari mutuel ne coûtant pas plus de 1 fr. 40 à 1 fr. 50 pour 100 des sommes encaissées, il reste environ 2 fr. 50 pour 100 qui profitent à l'élevage, à Paris ou en province.

Le fonctionnement de cette comptabilité, soumise à l'inspection des agens de l'État, est un modèle de bon ordre; et ce n'est pas mince besogne que de manipuler en trois heures, par petites sommes, devant une foule impatiente, plus de 3 millions de francs. Les 1100 employés qui y procèdent — l'effectif est parfois porté à 1 600 — sont répartis en un certain nombre de bureaux, composés chacun de deux caissiers, un receveur-distributeur et un timbreur, appartenant à des ministères ou à de grandes maisons de banque et de commerce. Ces fonctions, rétribuées pour la plupart à raison de 20 francs par séance, sont très recherchées; plus de 10 000 postulans ont leur demande classée dans les cartons.

L'affichage des chevaux partans, des gagnans, des sommes à distribuer, le service des téléphonistes et des estafettes, comprend en outre, à Longchamp, une centaine de personnes. Rien que dans la lanterne centrale de la pelouse, 14 hommes sont exclusivement occupés à tirer les ficelles des numéros qui leur sont transmis du pesage, et à mettre en évidence les plaques indicatrices. Il faut faire vite : on ne joue que pendant un quart d'heure ou dix-sept minutes seulement, à chaque course, entre le moment où se pèse le premier jockey et la sonnerie annonçant l'arrêt des paris, à la seconde même du départ, quand le drapeau du starter s'abaisse.

Chaque bureau dispose sur un tableau apparent, autant de

« bloks » qu'il y a de chevaux. Les blocks, multicolores, semblables à des calendriers éphémérides, contiennent 100 feuillets, portant chacun en gros caractères un chiffre; lequel indique, pour chaque cheval — au fur et à mesure qu'on les arrache — le nombre de feuillets ou tickets délivrés. Le montant de la mise, 5, 10, 20, 100 et 500 francs suivant les guichets, ainsi que le numéro du coursier dans le programme du jour, sont imprimés bien entendu sur le ticket. Ce dernier, aussitôt détaché du block, est passé par le distributeur au « timbreur, » qui lui confère l'authenticité en le perforant, au pointillé, de la griffe où figure une indication numérique conventionnelle; sorte de mot d'ordre que le directeur du Pari mutuel transmet à ses chefs de service, au moment de chaque course.

A la sonnerie d'arrêt, le timbreur doit retirer de son chariot perforateur, et tenir ostensiblement en main, la pièce qui frappe ce numéro secret; jusqu'à ce que le « porte-caractère » la lui reprenne, en échange d'une autre analogue pour la course suivante. Précaution indispensable, sans laquelle il pourrait arriver qu'un employé indélicat jouât *à coup sûr* au moment de l'arrivée, en se timbrant des tickets à lui-même au numéro du cheval gagnant.

A l'instant même du départ, le travail de totalisation commence : chaque distributeur marque sur une fiche le total des mises, en regard du nom de chaque bête, et additionne ces totaux, qui représentent la somme de la recette effectuée par lui, dont il est pécuniairement responsable en cas d'erreur. Les chiffres centralisés au bureau dit « de répartition » sont alors reportés sur une vaste feuille de carton, appelée « procès-verbal, » faisant connaître, pour l'ensemble des guichets, le montant afférent à chaque animal. Déduction faite de 7 pour 100, le total encaissé constitue le bénéfice à répartir entre les parieurs gagnans. Ce calcul est moins simple pour les chevaux *placés :* avant de faire entre eux un partage égal du boni, on déduit les enjeux dont chacun a été l'objet, ce qu'on appelle « sauvegarder » les mises. Autrement, il arriverait parfois que les joueurs recevraient moins qu'ils n'ont risqué, lorsqu'un très grand nombre d'entre eux ont parié pour un favori presque sûr.

Ce travail est fait si rapidement qu'il s'écoule quelques minutes à peine, entre l'arrivée, signalée par téléphone de la tribune du juge, et le commencement des paiemens aux divers bureaux. Le règlement se faisait, à l'origine, en fractions centésimales,

d'où nécessité de se procurer chaque dimanche une voiture pleine de sacs de billon. Aujourd'hui les centimes au-dessus de 25 sont comptés aux parieurs pour 50; au-dessous de 25, ils profitent au Pari mutuel, qui gagne ou perd chaque année, de ce chef, des sommes variant entre 10 et 20 000 francs.

Les tickets impayés ou égarés par leurs propriétaires sont pour l'Administration la source d'un bénéfice annuel de 40 à 60 000 francs. Des joueurs inexpérimentés les jettent ou les déchirent; en revanche, il existe des filous dont le métier consiste à ramasser, sur les champs de course, les tickets non gagnans qui jonchent le sol et à les garder avec soin, fût-ce jusqu'à l'année suivante, dans l'espoir que la couleur et le numéro de l'un d'eux, se trouvant coïncider un jour avec ceux d'un gagnant quelconque, ils pourront se les faire payer par un caissier étourdi qui ne les regardera pas d'assez près.

Le pari, dont ces honnêtes guichets sont les intermédiaires, n'est malheureusement pas le seul; il est pratiqué clandestinement dans la capitale par d'innombrables agences. Désireux de compléter à ce sujet une étude dont la vérité fait le principal mérite, je m'étais adressé à M. Charles Blanc, alors préfet de police; mais cet adroit fonctionnaire ne recevait pas sans doute les lettres qui lui étaient écrites, ou du moins, il ne jugeait pas à propos d'y répondre. M. Lépine, ayant un tout autre et plus juste souci des droits de l'opinion publique, m'a au contraire mis à même d'être renseigné : on doit reconnaître que, depuis cinq ans, la police et le parquet ne sont pas restés inactifs. Le nombre des poursuites contre les prévenus de pari secret a été de 96 en 1894, de 357 en 1895, de 496 en 1896. S'il est descendu à 281 en 1897 et, en 1898, à 227, ce n'est pas que les chasseurs se relâchent, c'est que le gibier devient plus prudent.

Vingt-cinq à trente agens de la sûreté marchent sans trêve durant la saison des courses et ne sont dérangés par aucune autre besogne; mais les délinquans sont peut-être plus de 2000 dans l'enceinte des fortifications et, la preuve même qu'ils se savent habilement traqués, c'est que, loin de travailler comme jadis à bureau ouvert, ils prennent des précautions infinies pour ne pas être pincés. Parmi les inculpés, cafetiers et marchands de vin, coiffeurs, libraires, logeurs, sont en majorité; mais il s'y trouve aussi des tenancières de kiosques, des bouchers, des représentans de commerce, des concierges, des établissemens de tir, etc.

Tous ces gens-là recueillent des listes de paris, qu'ils vont porter à des bookmakers plus ou moins véreux, moyennant une commission de 3, 4 ou 5 pour 100. Beaucoup reçoivent, par journée de course, jusqu'à 4 et 5000 francs d'enjeux. Pendant les réunions de Trouville, les recettes des agences sont doublées. On juge si, pour cette classe médiocrement fortunée, l'opération est lucrative. Appréhendée pour ce délit, une loueuse de bicyclettes disait cyniquement aux agens : « Où veut-il en venir M. Leproust ? — le chef de la brigade des jeux — j'ai gagné 40 000 francs l'année dernière ; s'il veut que je cesse, il faudra qu'il me trouve un autre métier ! »

Quant aux bookmakers à qui aboutissent ces paris, ils ne font pas de moins bonnes affaires; en principe, ils doivent payer suivant le rendement des guichets publics; mais ils imposent en outre, à leurs cliens inconnus, une convention en vertu de laquelle ils ne devront, en aucun cas, plus de 20 contre 1 pour les chevaux gagnans, plus de 6 contre 1 pour les placés. Souvent ils font eux-mêmes la contre-partie comme un banquier de jeu; quitte, s'ils perdent, à disparaître. D'ailleurs très obligeans : tel les charge de « ponter » 1 fr. 25 sur la première course, en reportant les bénéfices sur la seconde et ainsi de suite; de façon, s'il réussit, à gagner peut-être 50 francs ! Et, comme il y a de temps à autre des profits inouïs, enflés encore par la rumeur de ce petit monde, les naïfs, excités, vident leurs poches.

Ces bookmakers des pauvres, souvent fort aisés eux-mêmes, ont leurs rabatteurs attitrés : c'est le garçon de café qui, en enlevant la soucoupe des consommateurs, reçoit d'eux une bande de papier contenant leurs ordres du lendemain; c'est la marchande de journaux à qui les cliens rendent une gazette prêtée, dans les plis de laquelle se glisse l'enveloppe indiquant les commissions à exécuter sur le turf; c'est, dans la cuisine du cabaretier, près du fourneau, pour les y pouvoir jeter en cas de perquisition, ou c'est dans la poche de la bonne, que les limiers de police soudainement apparus découvrent 15, 20, 30 listes de paris. Les surveillances ne peuvent s'exercer utilement qu'entre 11 heures et 2 heures de l'après-midi ou le matin, au moment des règlemens de compte. Intermédiaires et parieurs sont également retors ; il n'y a aucun matériel apparent et, pourtant, il faut saisir l'élément constitutif de la contravention.

Certaines maisons, connues pour servir au pari clandestin,

n'ont jamais pu être prises en flagrant délit; lorsque apparaît une nouvelle figure, toute conversation s'arrête. Ceux sur qui on met la main ne sont en général que des comparses; interrogés, ils déclarent ignorer le nom et le domicile du personnage auquel ils portent l'argent : « C'est un petit homme brun;... C'est un gros garçon porteur d'un chapeau de paille... » Un café des boulevards était connu à la préfecture pour recevoir énormément de ces paris interlopes, mais il fallait savoir ce qu'ils devenaient. Les agens filèrent, à travers plusieurs péripéties, le « plongeur » de l'établissement jusqu'à la porte d'un bookmaker qui demeurait à l'autre bout de Paris, et lorsque le porteur, un jeune homme sans défiance, redescendit l'escalier, sa mission accomplie, ils le firent remonter et le confrontèrent avec le destinataire. Le bookmaker sans parole est dénoncé par ses dupes, mais trop tard; il a eu le temps de se sauver. Puis les condamnations prononcées par les juges, dans la proportion de 19 sur 20 des inculpés traduits à leur barre, sont assez bénignes : 15 jours de prison et 500 francs d'amende ne sont pas pour les dégoûter du métier.

Il est donc moins facile qu'on ne le croirait d'extirper cette lèpre du pari de contrebande, qui sévit jusque dans les classes les plus humbles, et l'on ne doit pas espérer que même les projets de loi soumis actuellement à la Chambre y réussissent aisément. Le joueur apprend qu'un cheval a rapporté 1 035 francs pour 10 francs, comme ce printemps à Maisons-Laffitte, et sa cervelle s'échauffe. S'il fréquente les courses, il y trouve des garçons d'écurie à l'air profondément anglais, soi-disant débarqués depuis une heure de Chantilly, où ils ne mettent jamais les pieds, mais qui vivent dans les bars voisins de l'Opéra et versent des conseils à prix débattu, depuis un louis jusqu'à 50 centimes, en ayant soin de donner séparément, à l'oreille de chacun, le nom d'un cheval différent. De cette façon il y en a sûrement un qui gagne. Celui-là devient leur ami; il se portera naïvement garant de leur compétence si, dans la foule, elle est mise en doute. Quelques-uns crient les « Renseignemens de la dernière heure, » et se font envoyer, sur la pelouse, des télégrammes que leur transmet, du bureau de Boulogne, un compère.

J'ai parcouru, sans pouvoir juger de leur valeur, des « Études sur les paris de courses, » volumes graves, bourrés d'équations d'algèbre, où sont exposées et codifiées les espérances mathématiques, et d'où il appert que le bookmaker parfait serait semblable

à une compagnie d'assurances, qui calcule et compense tous les risques, auxquels elle ajoute un « chargement. » Certains industriels n'y mettent pas tant de malice ; ils ont trouvé la « Méthode sûre pour gagner constamment, » en spéculant sur la crédulité du public, auquel ils vendent, par correspondance, des pronostics, des « tuyaux » tarifés. Leurs annonces sont sources de bons revenus pour les feuilles dont elles garnissent la quatrième page, malgré les prohibitions légales.

Mais la justice se déclare impuissante jusqu'ici à poursuivre ces journaux, qui ne sont, dit-elle, que les « complices des complices » du vol. Quant aux auteurs principaux, qui donnent toujours leur adresse à Londres, si les détectives anglais se présentent au domicile indiqué, ils n'y trouvent rien autre chose qu'une boîte à lettres et un groom chargé de l'ouvrir.

Cette masse avide et paresseuse, qui laisse rogner ses petits écus par des prometteurs de billets de banque, contribue à la prospérité des courses, mais elle en est aussi la plaie. Si seulement tous ces gens jouaient pour le plaisir ! Connaissant que l'argent en soi n'a pas de valeur, qu'il n'est bon qu'à procurer des jouissances, et que, pour eux, la jouissance la plus parfaite réside dans la poursuite du gain plus que dans sa réalisation, ils se convaincraient par là que l'issue de la partie n'importe guère, et que la vraie volupté c'est de la jouer. Mais non ; ce sont des âmes basses, point philosophiques et attachées à la monnaie. Or le parieur ignorant, — c'est la majorité, — est la terreur des vrais hommes de sport. Le propriétaire dont le cheval, grand favori, est atteint quelques jours avant la course d'une boiterie passagère, se trouve dans cette situation bizarre d'être soupçonné d'indélicatesse, soit qu'il fasse connaître l'accident, soit qu'il le cache.

En Angleterre, le jockey qui se sert de la cravache sans nécessité risque de perdre sa place ; l'arrivée, de l'autre côté du détroit, diffère complètement de ce qu'elle est chez nous. Ceux qui n'ont pas de chances s'arrêtent ou ne continuent que pour la forme. Ils savent que la course est profitable aux chevaux à la condition de n'être pas malmenés, « étripés, » par leurs cavaliers. Dans le cas contraire, ces animaux en arrivent à redouter l'épreuve publique, ils se dégoûtent et courent mal. L'impressionnabilité de quelques-uns est si excessive, sur ce chapitre, que le sifflement seul de la cravache, quand ils l'entendent à côté d'eux, suffit à les paralyser ; ce dont profite au reste le voisin, quand il connaît

ce détail, pour frapper bruyamment sur ses propres bottes et faire ainsi ralentir son concurrent.

Mais si le jockey se contente de « rouler, » c'est-à-dire de chasser la bête en avant par un ensemble de mouvemens des bras et des jambes, exactement adapté à la foulée; s'il s'abstient d'user de la cravache, la masse, convaincue que le coursier n'a pas donné tout ce qu'il pouvait, se fâche. Le jockey cravachera donc; il secouera et abîmera inutilement sa monture, même pour arriver troisième; ce qui ne rapporte rien au propriétaire; mais les spectateurs qui ont pris le cheval « placé » l'exigent. Il cravachera, fût-il sûr de perdre en agissant ainsi — tandis qu'il aurait encore quelque chance de gagner « les mains basses, » — parce que l'opinion le veut ainsi. Et l'opinion est féroce; les joueurs feraient guillotiner un homme sans marchander quand ils ont perdu leur argent. Tous les jockeys de marque ont successivement traversé l'ivresse d'une foule enthousiaste qui embrasserait leurs bottes, quand elle a gagné 12 fr. 50, et les bordées de sifflets de cette même foule, quand, déçue dans ses calculs, elle affirme que le quadrupède, porteur de sa mise, a été « tiré. »

Ce public, qui spécule sur le hasard, refuse de croire au hasard; il a émis une opinion et n'en veut pas démordre. Il est plus agréable en effet de se dire victime du vol d'autrui que de sa propre sottise. Certains sont si persuadés de la fraude, que voir perdre leur cheval est pour eux un motif de plus de le croire excellent; ils se disent : « C'était *un coup;* je le prendrai la prochaine fois. » La supériorité même de tel jockey, ses succès et la faveur qu'ils lui avaient acquise, ont parfois tourné à sa perte dans l'esprit des parieurs. Ceux-ci, ayant décidé qu'il devait gagner toujours, n'hésitaient pas, s'il était battu, à le traiter de coquin.

Si les courses sont très loin d'être la forêt de Bondy qu'imaginent ceux dont elles ont trompé les rêves, est-ce à dire qu'elles puissent passer pour un centre d'austérité? Il serait puéril de le prétendre. Si des friponneries supposées n'ont jamais eu lieu, il s'en est fait d'autres, inconnues : les unes, commises par des entraîneurs qui parient sans « inviter » leurs maîtres; d'autres par des jockeys peu édifians, que les écuries néanmoins conservent, préférant une main habile à une conscience exemplaire. Il y a eu des chevaux engagés sous de faux noms par les éleveurs, et des jumens qui passaient pour « fantasques, » tant qu'elles mangeaient à certains râteliers, mais qui, portant ensuite de nouvelles cou-

leurs, marchaient toujours très régulièrement; d'où l'on augure que l'épithète de « fantasque » s'appliquait plutôt à leurs propriétaires. Mais tout cela est extrêmement rare.

La suspension, prononcée contre un jockey malhonnête, équivaut pour lui, quand elle se prolonge, à un éloignement définitif de la piste; parce qu'après avoir ainsi cessé de monter il devient, comme le gymnaste, incapable d'exercer à nouveau son métier. Guetté par des commissaires vigilans, le jockey capable y regarde à deux fois avant de risquer cette éventualité. Il est néanmoins des perfidies d'autre sorte, qui se peuvent commettre dans le silence de l'écurie : le bookmaker imprudent, qui a donné trop tôt, pour des sommes importantes et à une grosse cote, un favori dont la victoire menace de le ruiner, sacrifiera volontiers une trentaine de mille francs pour mettre l'animal en état d'infériorité temporaire.

Si l'entraîneur refuse de se laisser corrompre, il s'adressera au jockey et, à défaut du jockey, au « garçon de voyage. » Une petite médecine, offerte par ce dernier, dans le tête-à-tête du wagon, au quadrupède qu'il a mission de conduire à Paris, serait chose sans conséquence; enfin, si cela même est impossible, un palefrenier vénal, au lieu de faire boire à ce « crack » quelques gorgées seulement vers 6 heures du matin, attendra jusqu'à midi que sa soif grandisse, pour l'abreuver alors d'un plein seau d'eau, qui distendra ses intestins et le rendra plus mauvais de quinze livres. Coupable ignominie, sans doute, mais non point spéciale au sport; et comment jeter la pierre à ce palefrenier qui, pour l'amour de 30000 francs, donnerait ainsi quelques pots d'eau à un cheval, lorsqu'on raconte que, par des pots-de-vin de moindre importance, de grands personnages eux-mêmes ont été induits en tentation!

Vte G. D'AVENEL.

AU SEUIL DU DÉSERT

DERNIÈRE PARTIE (1)

IV

Ouargla est peut-être, avec Mourzouk, la ville la plus insalubre du désert.
(Schirmer. *Le Sahara.*)

A Ouargla, tout le monde est malade. Noyée dans une mer de verdure, entourée d'eaux croupissantes, la ville est singulièrement malsaine ; la fièvre y est à l'état permanent, et le terrible été dernier n'a épargné personne. Les deux officiers français sont épuisés et un sous-officier est, pendant que nous sommes là, en train de mourir.

Encore maintenant, au commencement d'octobre, les après-midis sont brûlans, les nuits, chose rare dans le Sahara, à peine plus fraîches que le jour. Durant les trois journées que nous passons ici, la température oscille entre 46° et 48°. Jointe à l'intense réverbération des sables, à la lourdeur irrespirable de l'air chargé d'humidité, cette chaleur est insupportable et épuisante. Et encore, paraît-il, il ne faut pas nous plaindre : en juillet et en août, le thermomètre, qui n'est jamais descendu au-dessous de 50°, est monté jusqu'à 55° ! Les Européens ne résistent pas à de pareilles températures et ceux qui échappent aux fièvres tombent sous les coups des maladies de foie. Aussi, à part deux offi-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

ciers, quelques soldats et un marchand, il n'y a ici que des indigènes. Les Arabes eux-mêmes craignent cette ville empestée et, durant les mois d'été, ils la fuient pour s'établir dans les ksour des environs, à Ba-Mendil et à Rouissat.

Impossible de rien faire pendant ces terribles journées ; il faut renoncer même à dormir. Enfermés dans le petit logement que M. Boucherie nous a gracieusement prêté, les fenêtres closes et tendues de nattes, nous somnolons épuisés, languissans, absorbant d'invraisemblables quantités d'eau. Des milliers de mouches bourdonnent autour de nous, berçant notre insomnie de leur musique chantante, seul bruit, à l'heure accablante, de la nature assoupie.

Le soir seulement on peut sortir. On se traîne alors dans le jardin du bureau arabe et, le soleil couché, on dîne sur la terrasse, en face des horizons sublimes que recouvre peu à peu le manteau bleu de la nuit.

7 Octobre.

Visite, au crépuscule, des plantations de tamaris faites pour fixer les dunes. Il y a là des hectares plantés du petit arbuste au pâle feuillage. Il n'était que temps : des jardins avaient déjà été détruits, et des troncs de palmiers à demi enterrés restaient seuls des cultures d'autrefois. Aujourd'hui les sables sont arrêtés. Longtemps je les contemple. On se rend compte qu'on est ici sur la limite de la civilisation. Derrière nous, d'incomparables jardins, en face les sables destructeurs, entre les deux, le champ de bataille de l'homme et de l'océan poudreux et où l'homme semble avoir définitivement vaincu. Dans la demi-obscurité, les rangées de tamaris apparaissent à l'imagination hallucinée comme des rangs de soldats, toute une armée en ligne pour la conquête du désert.

Très célèbre jadis, très puissante fut Ouargla, dont on disait que, si elle ne faisait pas les sultans, elle les défaisait. Aujourd'hui la ville est singulièrement déchue. Elle meurt, silencieuse, devant un incomparable décor. Un million de dattiers lui font un berceau de verdure où le bruissement du vent dans les palmes se mêle à la chanson des ruisseaux, issus de trois cents puits. Entre ses murailles à demi effondrées, entourée d'eaux mortes, Ouargla agonise, accablée de chaleur et de fièvre. Au-dessus du marché

désert, les trois mosquées tombent en ruines, et les maisons, dont le crépissage de chaux vive s'émiette au vent, semblent des amas de décombres, sur lesquels paraissent pleurer les grandes femmes vêtues de bleu, qu'on voit étendues sur les terrasses, aux soirs étoilés.

Mauvaises nouvelles. Un cavalier monté à mehari, qui est venu à marches forcées de Ghardaïa, m'apporte de la part du colonel Didier une lettre qui m'atterre :

« Cher Monsieur, le lendemain de votre départ, j'ai appris qu'un rezzou de trente meharas, dirigé par l'un des pillards les plus hardis du Sahara, avait enlevé un poste à Hassi-el-Hiran. La ligne d'opération de ce bandit est très rapprochée en certains points de la route directe d'Ouargla à Inifel, de sorte qu'il serait imprudent de s'engager sur cette dernière. Je vous engage donc à ne pas aller à Inifel, au moins d'Ouargla ; à El-Goléa, on vous dira si vous pouvez faire cette pointe. La route directe d'Ouargla à El-Goléa n'est pas, dans ces temps de trouble, très catholique et il vaudra peut-être mieux faire un crochet et passer par Hassi-el-Hadadra. M. le lieutenant Boucherie vous indiquera d'ailleurs ce qu'il y a de mieux à faire. Vous jouez de malheur ; car voilà deux ans que nous n'avions pas eu de ces incursions... »

Ce qui, dans cette lettre, a l'apparence de conseils, a pris, dans le message officiel arrivé en même temps pour le lieutenant, la forme d'ordres précis. Aussi M. Boucherie, responsable de notre sécurité, ne veut-il nous laisser partir ni pour Hassi-Inifel par la vallée de l'Oued-Myâ, ni pour El-Goléa par la route directe de la Hammada. Malgré mes instances, le refus est formel : le massacre de quatre Arabes à Hassi-el-Hiran et l'enlèvement de nombreux chameaux rendent, paraît-il, la prudence indispensable. Un instant je crains même de ne pouvoir dépasser Ouargla et d'être obligé de remonter vers le Nord par Touggourt et Biskra. Mais, grâce à Dieu, tout s'arrange enfin ; nous obliquerons au nord, et passerons par Hassi-el-Hadadra. M. Boucherie nous donnera, en prévision d'une attaque possible, une escorte de cavaliers du *maghzen*. Nous prendrons d'ailleurs les précautions les plus minutieuses, restant toujours groupés, et nous entourant la nuit de sentinelles.

V

9 Octobre.

Au clair matin, entre les fossés où sous les herbes croupissent des eaux mortes, et le rideau frémissant des dattiers, notre caravane s'organise dans un bruyant tumulte. Nous partons. De nombreux Ouarglis, incorrigibles flâneurs, sont sortis pour nous voir, et des enfans nous suivent quelque temps, tandis que, en haut, sur les murs, debout et immobiles en des poses de statues, les femmes vêtues de bleu regardent s'éloigner la caravane.

A peine sortis de l'oasis, hors de l'oppression des voûtes feuillues, nous sommes en plein désert. Autour de nous s'étale la surface plate du chott, le fond de l'ancien lac desséché, où les rivages successifs ont laissé de larges traînées de sel. Quelques plantes ont poussé sur ce sol, dont les veines renferment de l'eau cachée; des troupeaux de moutons broutent ces herbes sèches et de loin semblent des taches mobiles, comme des mares qui se déplaceraient. Mais ces prairies n'ont pas le charme des nôtres; le sable paraît partout et elles sont privées de la parure des fleurs, des marguerites et des boutons d'or.

Le sol est dur et bon pour la marche, et pourtant on n'avance pas. A chaque instant, il faut s'arrêter, faire agenouiller un chameau qui pleure, consolider une charge mal assujettie, opérer d'interminables transbordemens. La troupe s'égrène de plus en plus, mettant quelques ombres mouvantes sur la plaine ensoleillée.

En passant, nous réveillons des lézards verts, qui dormaient sous les herbes et qui traversent la piste en un scintillement d'éclair. Sous les pierres il y a aussi des cigales, qui chantent la splendeur des étés du Sud.

Nous avons maintenant une troupe nombreuse; seize hommes et trente-trois chameaux. Au guide, à Abdallah et aux quatre Sokhrars se sont joints dix soldats du maghzen d'Ouargla, armés sur toutes les coutures. Tous ont des têtes de bandits et plusieurs, en effet, ont été voleurs de grand chemin avant d'être soldats; au Sahara c'est presque le même métier. Pour notre sauvegarde, comme otages en quelque sorte, et sous couleur de compléter leur éducation par un instructif voyage, on leur a donné pour

chefs deux jeunes fils de caïds, Chayb et Adda, deux Chaâmbas, dont la race se trahit par un singulier mélange de fierté et de servilité. Tout ce monde est monté sur des chameaux touaregs, hérissés de fusils, de pistolets, de sabres et de poignards. Ils nous défendront contre les pillards s'ils ne nous pillent point.

Le guide mérite une mention spéciale. Le cheikh Ben-Bou-Djema, qui est peut-être le meilleur routier du désert, a été en 1881 un des guides de Flatters. Véhémentement soupçonné d'avoir trahi son chef et de s'être enrichi du prix de sa trahison, il passa devant un Conseil de guerre qui, ne pouvant relever contre lui aucune preuve décisive, l'acquitta. Depuis le cheikh, très riche, et très honoré, a fait montre pour la France, qui lui garantit cette fortune et cette considération, d'une fidélité à toute épreuve. On ne peut être en de meilleures mains qu'en celles de cet ancien bandit; connaissant intimement tous les écumeurs du désert, il est plus qu'un autre capable de sauver, par sa diplomatie, les vies pour lesquelles il ne risquerait pas la sienne. M. Hugues Le Roux, qu'il a conduit de Géryville à Ouargla, n'a eu qu'à se louer de ses services. Très agréable d'ailleurs, ce forban; empressé, obligeant, un peu servile même, industrieux au possible, plus travailleur que ses congénères, il fait volontiers tous les métiers et vaut dix hommes à lui tout seul, et il serait le plus précieux des compagnons s'il savait le français. Au reste, nos gens ne parlent que l'arabe, à l'exception d'Abdallah.

Lentement, lourdement, pesamment, la caravane défile, toute la matinée, à travers le chott, qui flambe muet, affaissé sous le soleil déjà brûlant. Des mirages dansent à l'horizon. Ouargla et ses verdures ont sombré dans les lointains; autour de nous il n'y a que des étendues indéterminées, des espaces informes, une indécise lumière incolore, où ciel et terre se confondent en un grand éblouissement.

C'est avec bonheur que nous sortons vers midi de cette dépression étouffante pour gravir les premières pentes du plateau; on s'y arrête pour le déjeuner, à l'abri d'un tapis posé sur quatre fusils plantés en terre. De là, au-dessous de nous, très loin, nous découvrons Ouargla, petite île verte perdue dans l'immensité fauve. Et c'est avec un serrement de cœur que nous disons adieu aux arbres: nous n'en verrons plus pendant des jours.

Et puis, jusqu'au soir, c'est le plateau, l'interminable plateau qui couvre les trois quarts du désert. Ici, il n'est pas trop monotone encore et se ressent du voisinage des bas-fonds et des vallées, que les rivières d'autrefois ont creusés dans la région d'Ouargla. Quelques ravins profonds, où glissent vers le chott invisible des coulées de sable, interrompent de temps à autre la surface de la haute plaine. Cette surface elle-même n'est pas unie, mais ondulée, parsemée çà et là de cordons de dunes que les vents ont amassées en longues traînées. Avec le sable, dans le désert, apparaît toujours un peu de vie; la vraie désolation est la *hammada*, le plateau pierreux. Ici le tapis jaune des fines poussières se pique du vert poudreux des herbes désertiques dont les chameaux sont si avides; la marche devient lente et irrégulière; les bêtes s'écartent sans cesse, malgré les coups de matraque, du droit chemin; et elles cueillent, du bout de leurs grosses lèvres, la maigre nourriture dont elles devinent qu'elles seront bientôt privées.

Le soir, la halte a lieu au fond d'un cirque solitaire, appelé Merieb Sebbakh. Tandis que les chameaux broutent les herbes rares, nous songeons à la France, dans la nuit fraîche, sous les étoiles silencieuses.

10 Octobre.

Journée monotone, monotone, sur le plateau qui devient de plus en plus horizontal, de plus en plus sauvage. Le drinn a presque disparu, remplacé peu à peu par la plante des solitudes de pierres, le chardon du désert qui, sur le sol gris, fait de petites taches bleues.

Quelle terrible année! En plein mois d'octobre, l'atroce température de l'été continue de sévir sur les plateaux, qui brûlent tout le jour dans un resplendissement farouche, troublé d'étonnans mirages.

Le désert s'accuse de plus en plus : les lézards, les scarabées, les fourmis ont disparu. Ah! ce pays où manque l'infime vie du sol, ce pays sans herbe, sans oiseaux et sans fleurs! Rien que des cailloux gris après des cailloux gris, quelques chardons aux reflets métalliques et les ombres de nos chameaux au milieu de l'espace qui flambe.

La journée se traîne ainsi, pénible, silencieuse. A la tombée

du soir seulement, nous atteignons un cirque déprimé, où le drinn fait un fond d'herbages verts et où deux petites colonnes de pierres blanchies à la chaux supportent une poulie et une corde. C'est le puits de Hassi-el-Hadjar, où nous allons soigneusement nous approvisionner; car nous aurons ensuite six jours sans eau.

Ce soir, la tombée de la nuit est admirable sous la multitude des étoiles. Dans la nuit transparente, nous restons très tard à causer, étendus sur notre tapis. Un grand conseil se tient. Mettre quinze jours pour gagner El-Goléa par Hassi-el-Hadadra, ainsi que je l'ai promis à M. Boucherie, c'est vraiment bien long. Nous sommes dix-huit et bien armés; pourquoi d'ailleurs les pillards suivraient-ils le chemin direct d'Ouargla à El-Goléa, les plateaux désolés et sans eau où jamais une caravane ne passe? Je demande à Bou-Djema de nous conduire par ce chemin direct; c'est un trajet d'à peine une semaine. Il hésite un peu, puis consent. Nous en serons quittes pour prendre de sévères précautions.

Bou-Djema place lui-même une sentinelle près du puits. Mais l'insouciance de ces Arabes est vraiment sans bornes! Quand je me relève la nuit pour vérifier la surveillance, je trouve la sentinelle profondément endormie.

11 Octobre.

Aujourd'hui l'on se met en route très tard. Il faut abreuver les chameaux qui devront se passer de boire pendant six jours et qui, comme s'ils s'en doutaient, absorbent des quantités d'eau prodigieuses. Il faut aussi remplir nos outres et nos tonnelets; dix chameaux suffiront à peine pour transporter l'eau qui nous sera nécessaire. Ah! que nous souffrirons! Cette eau de Hassi-el-Hadjar est, comme presque toutes les eaux du désert, détestable, chaude, d'une saveur magnésienne, remplie de poussières et d'insectes en décomposition; on ne peut la boire qu'à travers un linge qui en retient tant bien que mal les impuretés; encore est-il bon de fermer les yeux. Ce sera pourtant là notre régime durant six jours. Dans les *guerba* en peaux de bouc cousues, l'eau se conserve relativement fraîche mais prend un goût très prononcé de goudron; dans les tonnelets, au contraire, où sa saveur ne s'altère point, elle devient vite très chaude par suite du ballottement. Il faudra choisir entre ces deux désagrémens.

Une fois partis, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Comme il arrive trop souvent, les chameaux qui s'effrayent d'un rien s'emportent, jettent leurs charges, s'enfuient au loin dans toutes les directions. Impatiens d'atteindre, pour la halte de midi, un endroit connu du guide et où nous aurons de l'ombre, je ne veux pas attendre; Chayb, Adda et cinq cavaliers demeurent en arrière pour rallier les chameaux désemparés, et le reste de la caravane part avec nous en avant.

Ils se font attendre, les retardataires, et je commence à être inquiet, bien que le guide m'assure qu'ils trouveront facilement nos traces, très perceptibles aux yeux d'un Saharien.

C'est toujours le plateau, l'interminable *hammada* grise. De temps en temps seulement de petites dépressions se voient, où les vents ont amassé des sables. Parfois aussi, un oued desséché interrompt la surface horizontale, et nous traversons l'immobile coulée blonde, allongée vers de vagues lointains.

Tout à coup on s'arrête. Le plateau s'affaisse brusquement et en bas, au-dessous de nous, s'arrondit un cirque profond et surchauffé entre des murailles de terre rouge. Au dedans, c'est un étincellement, un bouillonnement de fournaise; les jeux du soleil y font comme des flammes ondulantes et scintillantes sur le fond qui rougeoie. On dirait une grande cuve de matières en fusion, bouillantes, incandescentes. Et de là monte un souffle brûlant, une haleine de brasier.

Les chameaux font quelques difficultés pour descendre; ils s'y décident enfin et nous dévalons le long des éboulis que le vent a accumulés sur un des côtés de la dépression. Ah! l'intolérable chaleur qu'il fait là-dedans, l'air immobile, irrespirable, pesant, dont l'intense réverbération aveugle! Heureusement le sol est ferme, la marche rapide.

Remontés sur le plateau, nous trouvons de profondes déchirures creusées, il y a des milliers d'ans, par des fleuves morts aujourd'hui, et c'est dans l'une d'elles, qui projette sur nous un grand cône d'ombre, que nous nous arrêtons pour déjeuner.

Nos retardataires ne sont toujours pas revenus. Mon inquiétude a gagné Bou-Djema, qui regarde souvent à l'horizon du Nord; un instant, il monte même au sommet de *la gara* qui nous abrite pour inspecter les lointains. Cette fois il les a vus, et bientôt en effet ils sont là. Honteux de leur retard, Chayb et Adda se précipitent à mes genoux qu'ils embrassant. Une verte semonce, que je leur

fais administrer pas Abdallah, et tout est fini. On me jure qu'on ne s'écartera plus.

Le déjeuner terminé, nous remontons sur le plateau monotone où nous nous traînons jusqu'au soir. Et la belle nuit transparente de ces régions sèches descendue paisiblement sur la terre qui s'assoupit, le camp est dressé au fond d'une petite *daya*, sur les sables mouchetés de drinn.

Le soir de dures étapes, c'est l'heure exquise du repos, dans la paix fraîche et le silence des espaces.

Pendant que quelques hommes déchargent les chameaux qui beuglent, d'autres courent la campagne pour ramasser de quoi allumer le feu. L'insouciance de ces gens-là m'irrite, jamais je n'ai pu leur persuader de recueillir pendant la marche les herbes sèches et les branchettes qui nous sont nécessaires; ils préfèrent perdre une heure chaque soir à cette recherche. Les chameaux déchargés sont abandonnés à l'aventure; on ne les entrave point; il n'y a pas de danger qu'ils s'éloignent; ils passent ainsi une partie de la nuit à brouter le drinn, et on entend longtemps le bruit sourd de leurs mâchoires.

Le feu allumé, nous dînons sur une planche posée sur deux tréteaux, à la lueur d'une bougie, assis sur deux plians, cependant que le soir pacifique et muet repose sur les vastes campagnes.

Quand nous rentrons dans notre tente, notre escorte commence seulement à dîner. Le matin, les Arabes se contentent de quelques dattes, conservées au fond d'un *tellis;* mais le soir ils ont le temps et leur indolence se plaît à faire durer les repas. Leur menu consiste invariablement en couscouss. Ils s'attardent longtemps, à causer, à la fraîcheur de la nuit, jusqu'à l'heure où ils se roulent dans leurs burnous; ils chantent même parfois, et leurs chants graves et monotones résonnent longuement au loin dans le désert profond.

Cette nuit-là nous prenons plus de précautions que jamais; nous sommes tout près ici du chemin qu'ont suivi les pillards. On place deux sentinelles, et le camp s'endort enfin, tandis que la fumée de notre brasier, argentée par la lune, monte droit vers le ciel dans l'atmosphère immobile.

12 Octobre.

Au petit jour, le cri d'une sentinelle nous réveille, et en un instant nous sommes sur pied. Ce sont deux cavaliers du *maghzen* d'El-Goléa, vêtus de noir, qui arrivent du Sud, montés à meharas. On leur offre le café pour les faire causer et ils nous renseignent sur l'état du désert. On a lancé le *goum* d'El-Goléa à la poursuite des pillards pour leur reprendre les chameaux qu'ils ont razziés, et il paraît qu'il y a eu, du côté de Tabelkosa, dans le Gourara, un combat sanglant. Décidément le désert n'est pas sûr cette année. Mais il nous suffira de quelques précautions.

Journée monotone, à se traîner, dans la chaleur qui tombe du ciel et monte de la terre, sur la *hammada* pierreuse. Le plateau est maintenant tout à fait plat, nu et désolé; les rares chardons qui le parsemaient hier sont devenus plus rares encore ; c'est maintenant un immense champ de cailloux arrondi jusqu'au cercle précis de l'horizon, qui semble immuable.

Encore une fois Chayb, Adda et deux hommes ont profité de ce que j'étais en tête de la caravane avec le guide pour se séparer de nous : ils ont, me dit Abdallah, aperçu *une espèce de cochon*, que je présume être un pécari, et ils lui donnent la chasse. Cette fois, quand ils reviennent, la colère m'emporte et je menace Chayb de mon bâton. Le fier Saharien, fils de grand seigneur, me jette un regard de haine ; mais, depuis, tout le monde obéit.

Vers midi, une surprise : un arbre ! C'est le premier que nous ayons vu depuis Ouargla et ce sera le dernier jusqu'à El-Goléa. Un arbuste malingre, un être chétif de solitude et d'abandon, rôti par le soleil, déjeté par le vent, rongé par les insectes ; il y a cependant à son ombre place pour deux personnes, et c'est là que nous déjeunons au milieu de la vie infime qui grouille dans cette ombre inattendue. Sur les branches, il y a un nid abandonné depuis des années. Quel oiseau a pu venir nicher ici, dans ces espaces perdus, à travers ces cieux désertés de tous les volatiles ?

Nos gens ont capturé deux lézards d'une espèce que je ne connais point, superbes dans leur robe fauve mouchetée de dessins d'argent, et touchans avec leurs yeux si profonds, si inquiets de créatures faibles. Sous mes doigts, je sens palpiter leur cœur. Peut-être, enfans des vastes solitudes, ils ne connaissent pas les

hommes, et ils ont peur de ces grands êtres qui paraissent si forts. Je les enferme dans une boîte où j'ai mis un peu de drinn; et je les entend fureter, gratter, pousser de petits cris plaintifs et saccadés qui semblent des sanglots.

Décidément, ils pleurent, mes lézards, pauvres bêtes de soleil emprisonnées dans un cachot obscur. Mon cœur saigne et je les mets dehors. Leur regard étonné se pose un instant sur moi, reconnaissant peut-être ; ils filent ensuite très vite, comme s'ils craignaient qu'on ne se ravisât. Retrouveront-ils leur habitation coutumière? Ne mourront-ils pas perdus dans le désert? Quand je pense à ce bonheur de bêtes que j'ai troublé, un regret me serre le cœur.

— Pourquoi tu les as lâchés, Monsieur? me demande Abdallah. C'est très bon à manger.

Déjà le crépuscule a assombri la terre qui fait un disque noir sous le firmament clair d'étoiles; nous n'arrivons pas et la fatigue commence à nous appesantir. Je rejoins Abdallah et le guide qui marchent en tête, découpant sur le ciel leurs hautes silhouettes d'hommes-chameaux, d'animaux fantastiques.

— Quand arriverons-nous?

Mais les Sahariens, pour qui toutes les heures s'écoulent indifférentes dans la grande monotonie des choses, n'ont pas la notion du temps : Abdallah consulte le guide.

— Le cheikh ne sait pas. Mais, si tu veux, on campera ici.

Ce n'est pas ce que je veux; je veux savoir si nous sommes loin du point fixé pour l'étape. Je renouvelle ma question à Abdallah, qui s'efforce de la faire comprendre à Bou-Djema. Peine inutile!

— Le cheikh ne sait pas. Mais il dit que nous arriverons ce soir, s'il plaît à Dieu.

Nous arrivons en effet, en pleine nuit noire. Pourquoi s'arrêter ici? Il n'y a rien que le désert. C'est un point de l'étendue vide, un point semblable aux autres, sans même un nom. Les jours suivans, il en sera encore de même. Ici, c'est le désert absolu: tout est pareil, innomé.

15 Octobre.

Depuis trois jours, nous cheminons lentement, lentement sur l'interminable océan de pierres. De l'aube au crépuscule, c'est le même paysage, immense et vide, les grises platitudes à perte de vue, les lointains fuyans, et toujours, là-bas, le cercle précis, inexorable, qui se déplace avec le voyageur, qu'on n'atteint jamais et dont on se sent enserré, étouffé comme par les murs d'un cachot. On est le prisonnier de l'espace, de l'espace trop grand pour l'homme, qui vous entoure de partout, vous accompagne comme s'il vous guettait, qui vous étreint de son immensité et vous accable de son silence. On n'ose pas élever la voix; on se tait dans la grande paix des choses.

Durant ces trois mortelles journées, où l'on somnole, assoupi de chaleur et de silence, au pas berceur des chameaux, la même plaine défile à nos yeux, uniforme et pareille. Pas un accident de terrain, pas une aspérité, pas une dune, pas un oued; rien que le plateau, parsemé de galets noirs, dans un horizon circulaire comme celui de l'Océan. A peine çà et là, entre les pierres, quelques maigres chardons, minuscules plantes bleues, rigides et métalliques et qui semblent des plantes de fer.

Sur ce sol dur, les caravanes ne laissent pas de traces; et on se perdrait dans ces espaces semblables si, de distance en distance, on n'avait élevé, de temps immémorial, de petites pyramides de galets, à peine visibles dans l'aplatissement des surfaces et que le guide, du haut de son chameau, cherche longuement.

Dans ces solitudes, nous avons passé des heures délicieuses d'engourdissement et de vie végétative. Un silence effrayant pèse sur les campagnes, scandé par le pas assourdi des chameaux; et ce silence est sonore ; il vibre de bruits étranges; il emplit l'oreille de fantastiques bourdonnemens. On va ainsi muet, engourdi, bercé par un demi-sommeil, livré à des demi-sensations, à des ébauches de pensées, d'où il ne reste rien qu'une grande monotonie, un grand vide de toutes choses, un grand néant.

Mais nous y avons contemplé d'incomparables spectacles, la nature sans voiles, dans la nudité de son corps divin. Dans l'uniformité générale, les phénomènes du jour et de la nuit paraissent plus majestueux.

Le matin, le désert s'éveille, déjà rigide et sévère. Des brumes humides ne tissent point des voiles impalpables au-dessus de la terre et n'estompent pas des horizons adoucis ; pas de fils d'argent tendus entre des plantes assouplies par la fraîcheur de la nuit; pas de fines gouttelettes irisées des jeux de la lumière. La nature ne tressaille pas, n'ouvre pas lentement les yeux en s'étirant; le charme alangui du proche sommeil n'amollit pas ses traits durs, ses lignes nettes. Rien ne se détend, rien ne vibre, rien ne palpite dans ce corps de pierre. Le désert s'éveille comme il s'est endormi, immobile et immuable, dans l'absolue transparence de l'air et la rigidité de ses formes durement dessinées. Le soleil à peine levé est brûlant, le ciel rayonne, la terre reluit, l'air étincelle, toute la nature brûle dans un flamboiement silencieux.

Midi, c'est l'heure de la fête somptueuse du soleil. Le *sultan nomade du ciel* contemple du haut l'empire doré et riant de la mort que lui-même a créée. Il rayonne, auréolé comme un dieu, éclatant et superbe dans sa majesté solitaire, farouche, jaloux de sa puissance, brûlant les yeux qui voudraient le fixer, faisant fuir les animaux, desséchant les plantes, jaunissant le ciel et la terre, et revêtant tout de cette teinte dorée, qui est la couleur de sa livrée royale. Lui seul vit dans la nature sans mouvement, lui seul anime le cadavre. Ses rayons verticaux tombent en pluie de feu, à travers laquelle on voit danser des flammes comme au fond d'une gigantesque fournaise.

Alors, dans l'après-midi qui s'avance, les mirages se lèvent. Tout tremble autour de la caravane. L'air frissonne, la terre travaille, et au loin, devant l'œil halluciné, s'allongent de solitaires étangs.

Cependant le soleil descend. Dans l'atmosphère sèche, son globe dessine une circonférence précise. On dirait un gros ballon de cuivre, qui tomberait là-bas, derrière l'horizon, dans un grand trou vide, à côté de la terre.

Et puis, la nuit s'abat brusquement, bleue et transparente. Le silence devient plus solennel sous les étoiles immobiles ; et, sans un mouvement, le désert s'endort.

16 Octobre.

Ce matin, au réveil, un chameau a disparu. Le fait est rare; en général nos bêtes ne s'écartent pas du camp et il est inutile de

les entraver. Comment le retrouver ce chameau perdu dans cette plaine sans limites, sur ce sol dur où il n'a pas laissé de traces? Il est vrai que les Sahariens ont un flair admirable et, pendant que nous continuons notre route, un des *maghzenis*, Abou-Bekr, prend le mehari du guide, qui à lui seul saurait en cas de besoin retrouver la route, et part à la recherche du fugitif. Bientôt il a disparu dans les lointains. Cela serre le cœur de voir un homme s'en aller ainsi, seul dans l'immensité.

Le pays, plus varié maintenant, fait pressentir le prochain effondrement du plateau. On rencontre quelques cordons de dunes, des *âreg* suivant l'expression arabe. On les aperçoit à d'infinies distances, jaunes sur la terre grise. Pendant des heures elles ferment l'horizon; on les voit peu à peu grandir, approcher, et bientôt on est au milieu du chaos des sables, des fines poussières où l'on enfonce et qui croulent sous les pas.

C'est au pied de ces cordons que nous déjeunons; d'un sommet nous pourrons guetter Abou-Bekr et tirer au besoin pour le guider des coups de fusil. Mais le voici qui revient, ramenant le chameau au trot devant lui.

Et tout l'après-midi, nous nous traînons péniblement sur l'interminable plateau, parmi les galets noirs qui reluisent, à bout de forces, épuisés par la monotonie des choses.

17 Octobre.

En pleine nuit noire, je suis réveillé par les cris de mes hommes et les hurlemens des chameaux qu'on charge. Pas besoin, cette fois, d'aller secouer les dormeurs, bêtes et gens sont debout avant moi, impatiens d'atteindre El-Goléa, où nous arriverons ce matin après quelques heures de marche hâtive dans les dernières solitudes de pierres. Les hommes y trouveront les longs repos, si chers aux âmes arabes, les sommeils sans craintes et les indolentes flâneries sous les palmiers, où s'échangent les nouvelles et où se racontent les merveilleuses histoires du désert. Et les chameaux, les pauvres chameaux martyrs, qui n'ont pas bu depuis six jours, déjà ils flairent l'eau, l'eau courante, limpide et presque fraîche, la passion de ce Sahara, éternellement brûlé de soif!

— Abdallah! quand arriverons-nous?

Mais ils ont toujours, ces hommes des vagues solitudes, l'imprécise et fuyante notion des heures, pour eux si semblables et si indifférentes. Abdallah consulte Bou-Djema, s'explique bruyam-

ment, tâche sans doute, lui, l'Arabe à demi civilisé, de faire comprendre au Saharien toute la portée de ma question. C'est peine perdue !

— Le cheikh ne sait pas. Il dit ainsi : Tu déjeuneras à El-Goléa, s'il plaît à Dieu.

Eh bien! à la grâce de Dieu! Dans la nuit déjà blanchissante, on s'équipe en hâte, au milieu des cris, des grognemens, des malédictions, d'une confusion plus grande que jamais. Deux bougies, dont le vent du matin couche par saccades les flammes fumeuses, éclairent à peine quelques coins du camp d'une lueur de feux follets; et tout autour, dans la pénombre plus noire, se meuvent des formes indéterminées et molles, comme des monstres marins dans la nuit des abîmes.

Devant le lent déroulement de la caravane, nous partons en avant avec Abdallah, Bou-Djema, Chayb, Adda et deux cavaliers du *maghzen*. Nous aussi, une fièvre d'impatience nous brûle et fait battre notre cœur à grands coups : huit jours de désert absolu et les infinies perspectives des lointains fuyant, fuyant sans cesse, épuisent l'esprit autant que le corps. Oh! quitter ces espaces vides, reposer son regard ébloui de mirages sur des formes précises, voir un arbre se silhouetter sur le ciel, goûter le charme des teintes variées, réjouir son oreille emplie de silence au clapotis de l'eau!

On marche. On marche sous les étoiles, dans la nuit que la sécheresse fait étrangement transparente. Le vent souffle du Nord par rafales, sec et cuisant, très froid. C'est la première nuit de l'hiver, du cruel hiver de ces régions au climat extrême, aussi dur que l'été. Nous grelottons sous nos burnous de laine, que gonflent des frissons glacés.

Décidément nous approchons. Voici deux chameaux qui broutent, tout seuls, sans gardiens. A quoi bon les surveiller? On sait bien qu'ils ne s'éloigneront pas de la source prochaine; et puis on voit de si loin dans ces platitudes! Ils tendent vers nous leurs cous démesurés; leurs yeux, doux et tristes, disent bonjour dans leur langue gentiment disgracieuse; puis, réjouis pour des semaines de cette rencontre de leurs frères, ils se remettent à leur broutement éternel.

On marche. On marche. Tout à coup le soleil monte et des gerbes de lumière jaillissent au ciel. C'est le jour, tout doré et déjà brûlant.

El-Goléa!

Là-bas, par delà le cercle de l'horizon, une dentelure vaporeuse, à demi diaphane, une sorte de château de rêve, sans appui, comme envolé en plein ciel. On dirait une nuée rose, une petite vapeur du matin, accrochée là-bas, bien loin, aux herbes du plateau.

Mais la vision se précise; le rêve devient quelque chose de réel, de solide. C'est le kzar d'El-Goléa, tout rosé d'aurore, surgissant très haut du lit de l'Oued-Messeguen et dominant les solitaires plateaux. On ne voit pas encore la vallée, on la sent en bas, sous l'horizon, dans le brusque dévalement des pentes. Et on se hâte vers la verdure et vers l'eau.

De la crête de la falaise, un saisissant tableau se découvre tout d'un coup. Des sables, des sables à perte de vue, une mer de monstrueuses vagues d'or, qui viennent on ne sait d'où, comme pour engloutir les hauteurs où nous sommes. Ce sont les grandes dunes de l'Erg occidental; leur énorme masse fauve est piquée en quelques coins de taches vertes, qui sont les jardins d'El-Goléa, taches si clairsemées, si petites, qu'on les prendrait pour un mirage et qu'une crainte irréfléchie nous angoisse de les voir peu à peu se fondre, disparaître, s'évaporer dans le vide de l'air étincelant.

Dans une coulée de sables amassés par les vents, nous gagnons la vallée. La marche se précipite; les chameaux, qui ont senti l'eau, reniflent, et, malgré nos efforts, les voilà qui s'emportent, qui s'emballent en une galopade folle, jusqu'à une *seguia* d'eau courante où ils s'agenouillent et boivent à longs traits goulûment, bruyamment.

VI

Entre les escarpemens gris de la *hammada* et l'océan fauve des dunes, au fond d'un vallon calciné, quelques palmiers tordus, semés à l'aventure, salis d'une éternelle poussière; une trentaine de masures, jetées au hasard, bâties de terre séchée, misérables, sordides, invisibles presque sous leur teinte brun safrané, l'uniforme teinte du désert; un roc isolé, arraché violemment du plateau par le fleuve puissant qui autrefois a sculpté cette vallée, et couronné d'une forteresse, du ksar des Chââmba-el-Mouadhi, évoquant un burg gothique sur les bords d'un Rhin desséché; un

petit lac, alimenté par des eaux artésiennes, une petite mare de limpidité et de fraîcheur, étrange, inattendue ici, sous son revêtement d'herbes aquatiques et de nénuphars aux fleurs d'or, larges comme des soleils; — c'est El-Goléa, le point extrême de l'occupation française, la dernière *ville* du Sahara, à 1000 kilomètres d'Alger, à 3000 kilomètres du mystérieux Soudan.

Dans ce triste pays, il est un coin de paradis : le bureau arabe. Jamais voyageurs, le corps épuisé par les marches forcées, l'esprit malade de l'incessante contemplation des horizons pareils, ne trouvèrent un accueil plus cordial, une hospitalité plus empressée, des attentions plus délicates. Quel bon souvenir nous garderons de nos trois étapes du désert, Ghardaïa, Ouargla, El-Goléa! Le capitaine Godron, qui administre un territoire grand comme un royaume, est un vieil Africain; tout en espérant la problématique expédition du Touât, dont l'attente fait battre son cœur de soldat, il se consacre à l'amélioration du pays, et il a créé, au milieu des sables inféconds, une pépinière dont les produits transformeront peut-être un jour ces lieux maudits. Heureux exemple d'un militaire pour qui la civilisation est autre chose que la multiplication des uniformes!

On nous installe dans le bureau arabe, en une fraîche casemate; des attentions multipliées suppléent à l'absence de confortable. Ce sera là notre *home* pour trois jours; nous y ferons la sieste et nous y passerons les nuits, trop fraîches maintenant pour permettre de coucher sur les terrasses.

Autour de la table presque somptueuse, que couronne un cochon de lait doré et rissolé, un des élèves du capitaine, nous causons de la situation actuelle du Sahara. Décidément la chance nous abandonne. Il nous faut renoncer à la pointe que nous projetions sur le Hassi-Inifel; des bandes de pillards écument le désert; ces jours derniers, aux confins du Gourara, entre des voleurs de chameaux et une fraction du goum d'El-Goléa, un combat a eu lieu qui a coûté la vie à plusieurs de nos fidèles. Aussi avec quelle impatience les officiers d'ici, exaspérés par les pilleries et les provocations incessantes des gens de Bou-Amama et des Châambas dissidens, attendent-ils la fameuse expédition, annoncée pour cette année, contre le repaire, jusqu'ici inaccessible, des brigands sahariens! Leur désir de voir la France vengée est si ardent qu'ils modèlent la réalité sur leurs espérances et que vainement je m'efforce de les convaincre que vraisemblablement l'expédition

projetée ne se fera pas encore cette année. Leur enthousiasme finit par vaincre mon scepticisme et, le cœur ému d'un espoir que je commence à partager, je bois avec nos amis aux victoires de notre lointaine et chère patrie.

Pour nous rendre au vieux ksar, nous traversons le nouvel El-Goléa, le village nègre, dont la mystérieuse population a tant intrigué les voyageurs. D'où viennent-ils ces noirs, ces *haratinn* serviteurs des Châambas, qui prennent soin des jardins, tandis que leurs maîtres mènent la vie nomade sur les plateaux au milieu de leurs troupeaux innombrables? Leurs ancêtres ont-ils été capturés dans le Blad-es-Soudân, qui fournit d'esclaves le monde musulman depuis tant de siècles? Ne sont-ils pas plutôt les restes de la primitive population dont l'origine se perd dans les lointains des âges? Leur regard indéfinissable laisse l'imagination errer à l'aventure.

Le vieil El-Goléa, perché au sommet d'un roc solitaire, est le type le plus caractérisé que je connaisse des ksours sahariens. Les Arabes appellent de ce nom les villages fortifiés, situés généralement sur une hauteur d'un abord difficile, où les nomades mettent à l'abri en temps de guerre les récoltes de l'oasis qui s'étend au pied de la colline. Tout dans ces villages a été disposé en vue de la défense. Ils restent comme les témoins d'une époque de troubles et de pillages incessans. Les maisons extérieures ont leurs murs réunis les uns aux autres de manière à former une enceinte continue, percée de quelques meurtrières; de là on commande le chemin qui serpente en lacets depuis la vallée et qu'une colonne aurait bien du mal à gravir sous le feu des assiégés.

A cette saison de l'année, le ksar est abandonné; les Châambas campent au désert sous leurs tentes en poils de chameaux. Il nous faut ouvrir nous-mêmes la porte de bois massif aux lourdes ferrures, et derrière les murs il n'y a qu'une ville morte, dont le calme et le silence nous saisissent. Nous parcourons quelques ruelles muettes, bordées de maisons basses, tombant pour la plupart en ruines et dont les rares fenêtres sont soigneusement closes. On se croirait dans une nécropole, dans des rues de tombes, et involontairement on baisse la voix, comme si l'on craignait de réveiller les habitans de cette ville de morts.

En redescendant, nous avons le spectacle du soleil qui se couche sur les Grandes Dunes; à mesure qu'il s'abaisse, les sables

dorés passent à l'orangé puis au rouge ; et l'astre semble s'enfoncer dans une mer de sang.

18 Octobre.

Visite, en compagnie du capitaine Godron, de la pépinière qu'il a créée pour l'acclimatation des plantes européennes au Sahara.

C'est à deux kilomètres d'El-Goléa, au milieu des sables, une tache d'un vert tendre et frais qui réjouit les yeux. Un puits artésien a fait sortir du sol ce jardin enchanté; l'eau ruisselle dans des rigoles disposées en échiquier; dans les carrés poussent à l'envi des plantes potagères, à l'ombre des arbres fruitiers de France. Il y a là des choux magnifiques, des navets énormes, des fourrés de pois, des forêts d'asperges, et, au-dessus, pommiers, pruniers, poiriers, abricotiers, grenadiers, orangers et citronniers font un dôme de feuillage. Le capitaine est fier de son œuvre et il a raison : un jour peut-être, grâce à lui, la vallée inféconde aura des jardins ombragés et des champs fertiles, d'où les populations tireront dans la paix une heureuse abondance. Cela ne vaut-il pas mieux que de tuer les gens pour les empêcher de se révolter ?

Beau rêve que fait notre imagination emportée au fil de l'eau courante, bercée par la chanson des peupliers froissés par le vent! Se réalisera-t-il quelque jour? Le désert est un ennemi infatigable; comme l'hydre légendaire, abattu sur un point, il se redresse sur un autre, plus menaçant. La civilisation a gagné la première partie ; on a multiplié les puits artésiens; l'aride Sahara a ses fontaines comme l'a prédit le Prophète; l'eau a noyé les dépressions de la vallée et, gagnant de proche en proche, a formé un lac ceinturé de roseaux bruissans où caquettent les canards sauvages. Mais le désert a cruellement puni l'homme de ses premières victoires; des eaux nourricières est sortie la fièvre, la fièvre des marécages qui ne pardonne point. Jadis le pays était infertile, mais sain; aujourd'hui, avec la fécondité et la richesse, sont venues les maladies; et des soldats agonisent à l'hôpital, hâves et grelottans, victimes de la vengeance du désert invaincu.

J'accompagne le capitaine à la lisière des Grandes Dunes, qui bordent la vallée de l'Oued-Messeguen et s'étalent sur des centaines de kilomètres, jusqu'au centre inconnu du Grand Désert. Une heure de cheval sur le sol plat, puis des montées, des des-

centes, des glissemens, des chutes dans les fragiles montagnes qui croulent. Au terme de l'ascension, le tableau est saisissant. Imaginez un indescriptible chaos, des pics, des arêtes, des croupes arrondies, des croupes allongées ou recourbées en croissant; des ondulations sans fin qui semblent courir l'une derrière l'autre, comme soulevées par une formidable houle; et tout cela immobile, figé, muet, noyé de lumière, baigné de chaleur, allumé et flambant, fumant de poussières d'or.

Silencieux nous songeons sur la cime solitaire. Nous avons devant nous le spectacle même de la formation du Sahara durant des millénaires sans nombre; des époques géologiques défilent sous nos yeux. Nous voyons le vent balayer les plateaux qu'il ronge sans relâche, entraîner la poudre impalpable et la déposer dans les dépressions, où elle s'amasse en montagnes de débris. C'est une lente désagrégation, commencée aux premiers jours du monde, qui a créé ce pays informe, dont il ne reste plus que le squelette de roches dures, destinées elles aussi à entrer dans le cycle de l'universelle destruction. Et, hallucinés dans le flamboiement de l'atmosphère, nous croyons entendre le lent travail de ruine, le sourd émiettement de la terre qui se décompose.

VII

Par grand vent, nous quittons El-Goléa, la nuit déjà noire. La caravane est partie en avant, et il fait bon trotter, pour la rejoindre, à l'amble allongé des chameaux, sur le sable fin, au pied des dunes, dont la lune naissante fait un océan aux formidables ondulations frangées d'écume d'argent.

Après la brûlante journée, la nuit, que des rafales balayent, est glaciale; la terre rayonne vers les espaces limpides, constellés d'étoiles; le vent soulève des tourbillons de poussière, qui paraissent, sous la pâle lumière du ciel, des brumes blanchâtres, des brouillards humides de nos nuits d'automne.

Trois heures durant, nous remontons la vallée de l'Oued-Messeguen, qui semble s'allonger avec notre marche; et c'est en pleine nuit seulement que nous apercevons les flammes claires de notre campement et les ombres dansantes de nos hommes et de nos bêtes.

Dans notre tente bien fermée, nous restons longtemps silencieux et songeurs : une tristesse nous étreint, la tristesse des re-

tours, la mélancolie de sentir que, là où on est allé, on ne retournera plus.

20 Octobre.

Désormais, chaque jour nous nous lèverons avant le soleil. Nous avons décidé de doubler les étapes ordinaires des caravanes; et, au pas lent de nos montures, il nous faudra rester en selle dix à douze heures d'affilée.

Heureusement les départs sont plus faciles qu'il y a quelques jours; la plupart de nos hommes sont retournés à Ouargla. Tout danger est passé, et nous n'avons plus avec nous que le Cheikh Ben-Bou-Djema, Abdallah, et deux Sokhrars. Moins il y a d'Arabes, plus vite va la besogne.

Oh! cette vallée de l'Oued-Messeguen, que toute la matinée nous continuons de remonter! A notre gauche, les dunes, le monstrueux moutonnement des montagnes de sable; à droite, le rebord du plateau s'affaisse brusquement, comme s'il avait été coupé net; le matin, dans l'ombre, il revêt toutes les teintes du gris et du bleu, teintes si légères, si tendres, si diaphanes qu'on croirait voir des morceaux du ciel; seules les cassures, les roches saillantes s'enlèvent durement sur le fond pâle, gorge de pigeon, ou mauves d'un côté, violettes de l'autre, tandis que des coulées de sable, pailletées de micas aux mille feux, semblent des manteaux de cour brodés de pierreries. Entre les dunes et le plateau s'étale, modelé par le vent en vaguelettes, le fleuve blond des poussières, qui va se perdre dans les lointains. Pas d'arbres, pas de plantes, un grand silence, une immobilité figée sous l'éclatante lumière.

Il faut lui dire adieu pour toujours, à ce troublant oued, qui s'en va, on ne sait où, dans le Grand Désert. Nous gravissons sur les éboulis les pentes du plateau; la vallée disparaît dans la profonde déclivité, et devant nous s'étend à perte de vue le tableau familier de la plaine pierreuse, parsemée de galets et de chardons bleuâtres.

Seulement, pendant plusieurs heures, derrière nous, au delà de l'Oued-Messeguen dissimulé par la rectitude du terrain, l'horizon semble tout d'or; c'est la mer des dunes, les grandes vagues qui s'en vont l'une derrière l'autre, durant des centaines de kilomètres, jusqu'au Touât.

Dans ce désert de pierres, nous allons lourdement, dans une aveuglante réverbération. Les pas de nos chameaux résonnent sur le sol dur, et la voix d'Abdallah qui chante éveille des échos, qui dormaient là, dans l'espace vide et profond.

Quand Abdallah a fini de chanter, il se plaint des fatigues du voyage. Les Arabes, si capables à un moment donné d'un énergique effort, sont naturellement paresseux. Et puis Abdallah a une autre raison de gémir. Son cheval est malade; le pauvre Messaoud, si vaillant naguère quand il caracolait à Ghardaïa, se traîne péniblement, épuisé par la marche, la chaleur et le manque d'eau; et nous désespérons de le ramener au Mzab.

Pendant que nous déjeunons de quelques dattes et d'un verre d'eau atrocement tiède, une troupe de gazelles débouche au loin. L'instinct chasseur et pillard, qui dort en tout Arabe, fait briller les yeux de Bou-Djema, et il me demande la permission de se mettre en chasse. Je veux bien : la piste est suffisamment tracée, et il promet d'ailleurs de nous rejoindre bientôt. Nous le regardons s'éloigner, sur son dromadaire étrangement grand.

Depuis longtemps, nous marchons à demi-sommeillant dans la lourde chaleur, et le guide n'a point reparu. Abdallah est inquiet; ni lui ni les Sokhrars ne connaissent le chemin, et nous avons à traverser des traînées où les traces de sable des caravanes ont été effacées par le vent. Force nous est de nous arrêter, et Abdallah et moi gravissons une haute dune pour faire des signaux et jeter des appels dans le désert. Enfin nous le voyons, ce Bou-Djema; il revient épuisé, après avoir longtemps poursuivi les gazelles sans pouvoir les joindre.

Ici le plateau est continuellement coupé par des cordons de dunes, de plus en plus rapprochés; et c'est bientôt dans des champs de sable que nous continuons notre marche, plus traînante maintenant, à la tombée du crépuscule. L'impression est troublante de ne plus voir la moindre trace sur le sol et d'être entre les mains d'un guide qui n'est pas de ces régions et qui, dans l'obscurité commençante, cherche son chemin.

Aux dernières lueurs du jour, Bou-Djema s'arrête et me fait dire par Abdallah que nous sommes à El-Khoua, notre lieu d'étape désigné pour ce soir. Mais je sais qu'il y a deux puits à El-Khoua.

— Où sont les deux puits? demandé-je.

Bou-Djema atteste Allah qu'ils n'existent plus. Mensonges! Il veut tout simplement s'arrêter, n'ayant pas l'habitude de faire de

si longues étapes et n'aimant pas à marcher la nuit dans ce pays qu'il connaît mal. Mais je suis inflexible ; nous devons camper à El-Khoua et nous y camperons, dussions-nous chercher une partie de la nuit.

On repart. La nuit est tout à fait tombée. Des hauteurs où nous sommes, nous voyons les sables s'étaler jusqu'à l'horizon, tout blancs sous la lune. Il faut les traverser pour gagner de nouveau le sol dur où sont les deux puits.

Malheureusement les chameaux ont peur de la nuit. Le sol croulant sous leurs pieds les effraye et voilà qu'à la descente un d'entre eux s'emporte, jette bas son chargement et se sauve. Les deux suivans, entraînés par l'exemple, font de même ; les autres s'arrêtent, le nez en l'air, hésitans. Un instant, j'ai la crainte de voir s'emporter la chamelle qui porte le bassour. Mais il n'en est rien et l'incident se borne à la perte d'une heure pour la recherche des fugitifs et la réinstallation des charges.

Bou-Djema est visiblement inquiet; dressé sur sa bête, il fouille l'horizon ou bien il descend et examine le sol. Enfin deux taches blanches éclatent au loin. Ce sont les deux puits d'El-Khoua, que nous atteignons épuisés après douze heures de marche au pas dur des chameaux.

C'est là que nous campons, dans le grand silence et la paix profonde de cette nuit de lune.

21 Octobre.

Deux bergers, de ces bergers qui s'enfoncent pour des mois au loin dans les solitudes, sont, au réveil, assis devant notre tente. On n'aime guère les rencontres dans le désert, et ces gens-là ont bien mauvaise mine avec leur teint terreux, leurs yeux brûlés de fièvre, leurs burnous en guenilles. Mais l'humilité de leur accueil nous désarme. Ce sont vraiment des bergers et leurs chameaux se découvrent, paissant au loin, taches brunes sur la terre jaune.

Les nouvelles se propagent vite au Sahara. Ces hommes, perdus dans les plaines sans limites, savent que l'expédition projetée pour le Touât est en marche et que les troupes d'avant-garde sont à Ghardaïa. Enfin la France se décide donc à châtier les forbans qui, dans ces dernières années, ont massacré tant de ses enfans : Fournaux-Duperré, Flatters, Palat, Camille Douls seront vengés. Un frisson de fierté nous passe dans l'âme, et de bon cœur

nous débouchons une bouteille de vieux vin de la Maison-Carrée, cadeau des Pères Blancs, pour porter la santé de M. Dupuy, président du Conseil, qui ne se doute guère à cette heure que deux Français en plein Sahara ont salué son nom. Abdallah nous congratule, obséquieux : ses compagnons, paraît-il, se félicitent de la marche en avant de la France. Mais je n'en crois rien : ces fils de pillards, qui nous accompagnent, ce Bou-Djema, soupçonné d'avoir trahi Flatters, sont pour les écumeurs du désert contre nous.

La marche reprend, allègre d'abord, bien vite alourdie et échelonnée, dans les dunes interminables. Que de sable ! Que de sable ! Toute la journée, même paysage : nous marchons dans les dunes, sous l'intense réverbération, à travers les champs fauves, dont les monotones lointains font, dans les mirages, des danses folles.

Il faut avoir traversé les *âreg*, y avoir peiné des jours entiers, pour comprendre la fatigue de la marche dans ce sable qui se dérobe. Impossible d'aller à pied : on enfonce, on glisse, on s'épuise, et on n'avance pas. Il faut rester perché sur sa haute selle, cruellement secoué par le pas irrégulier des chameaux qui trébuchent. On ne peut même somnoler ou rêver ; on doit diriger sa bête hésitante, qui n'ose marcher en ligne droite et qui se détourne à chaque instant, le cou démesurément allongé, pour flairer le terrain ou brouter le drinn. Les descentes surtout sont terribles ; le sable croule sous les larges pieds plats des chameaux, les bêtes pleurent, s'affolent, se sauvent ; il faut courir après elles sur ce sol où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Et tout cela sous le soleil qui cuit la peau, sur une terre brûlante, dont l'éclat réfléchi aveugle. Toujours on tient en mains la chamelle qui porte le bassour ; mais, malgré ces précautions, le burlesque et instable édifice est si ballotté que les bois en craquent et que nous sommes forcés de l'équilibrer avec des pierres ramassées au hasard. Dans deux jours il ne sera plus qu'une ruine et on devra le remplacer par deux cantines accouplées, recouvertes de notre tapis, si éclatant sous les grands coups de lumière.

Tout le jour, on chemine ainsi. Au crépuscule seulement, une plaine de sol dur, que les Arabes appellent *reg*, s'étale devant nous, — île de terre ferme au milieu de la mer mouvante. Un arceau de maçonnerie met en son centre un point blanc. C'est le puits de Zirara, où l'eau est bonne et où nous allons abreuver nos bêtes.

C'est l'heure incomparable au désert. Avec la tombée des ombres, le silence devient plus solennel; les horizons plus nets semblent plus lointains, et plus immobile est l'immense campagne que n'agitent plus les mirages. Notre troupe est là, groupée en un point infiniment petit des grandes étendues grises, entourées d'étendues fauves. Déjà la plaine est assombrie; seuls les sommets des dunes rougeoient, comme des braises restant de feux éteints. Dans le ciel uni, limpide, sans nuages, profond, transparent, le soleil descend pas à pas, globe à la circonférence précise, petit ballon coupé en deux par la fine ligne noire de l'horizon; son reflet brode d'un galon d'or les contours des hommes et des bêtes, et les ombres des chameaux s'allongent démesurément.

Voilà que Bou-Djema recommence sa comédie d'hier soir; il veut camper ici, au lieu de gagner, à une dizaine de kilomètres, le lieu d'étape indiqué. Nous perdrions ainsi un jour, car nous ne pourrions demain atteindre Hassi-el-Hadadra. Aussi, malgré toutes ses protestations, je refuse de m'arrêter et, après avoir abreuvé nos bêtes assoiffées, nous repartons, plus échelonnés, vers le Nord.

Auprès du puits, trois ânes pleurent, trois pauvres ânes maigres et pelés, abandonnés ici, tout seuls, destinés à la mort inévitable par la faim et par la soif. D'où viennent-ils, ces malheureux animaux? Nous essayons de les approcher; mais ils ont peur et se sauvent. Alors, avant de partir, je fais tirer un peu d'eau pour eux et, en nous éloignant dans la nuit, nous entendons longtemps leurs braiemens lamentables. Dans quelques jours, elles seront mortes, les pauvres bêtes inoffensives, et leurs squelettes blanchiront, près de ce puits dont elles n'ont pu atteindre l'eau, au milieu de ces carcasses de chameaux qui pourrissent aux alentours, dans ce désert destructeur.

En pleine nuit, nous atteignons enfin le gîte d'étape et nous campons entre deux hautes dunes, que la lune fait toutes blanches.

22 Octobre.

Ce matin, le départ a lieu longtemps avant le jour, sous les étoiles, dans la nuit bleue. Ce sera aujourd'hui notre plus longue étape : cinquante kilomètres, dans les sables ininterrompus. Nous prévoyons une marche interminable et une terrible lassitude.

Pour comble de malheur, Messaoud est décidément malade; il se roule à terre en poussant de pitoyables hennissemens. Près de lui, Abdallah se désespère, lève les bras au ciel, mêle les jurons français aux malédictions arabes, presque comique dans sa grande douleur. Enfin on remet sur pied le pauvre animal, qui se traîne comme égaré à notre suite.

Un cadavre d'oiseau, un petit corps tout raidi, les yeux grands ouverts sur le ciel qu'ils ne voient plus. C'est une hirondelle, blanche et bleue, tombée sans doute ici d'épuisement, sans pouvoir atteindre les rivages de l'infinie mer des sables. Mais que venait-elle chercher dans ce pays de mort? Serait-elle vraie, la légende arabe qui raconte que les hirondelles, se sentant vieillir, vont mourir au désert, pour dormir leur éternité de bêtes sous un ciel toujours bleu? Un grand poète l'a cru :

C'est là que vont à tire d'ailes,
Dès qu'elles sentent leur moment,
Mourir les libres hirondelles,
Coursières du bleu firmament.

Dans leur course à travers le monde
Elles ont choisi ce tombeau,
Bien plus beau que la mer profonde,
Si beau que le ciel est moins beau.

On les trouve l'aile fermée,
La nuit de la mort dans les yeux,
Et parfois la plaine est semée
De leurs doux cadavres soyeux.

C'est là que vont à tire d'ailes
Dès qu'elles sentent leur moment,
Mourir les libres hirondelles,
Coursières du bleu firmament.

Toute la matinée nous cheminons, nous cheminons dans les sables éblouissans. De temps à autre, un grandiose panorama se découvre. C'est toujours jusqu'à l'horizon le moutonnement des fines poussières. La chaleur est plus forte aujourd'hui, le ciel plus étincelant; tout le désert rayonne et tremble, et l'air lui-même, doré par le soleil et par la réverbération, semble tout d'or, comme une atmosphère d'or fluide.

Parfois les dunes s'interrompent; des falaises de roc dur, d'un brun sombre, plongent dans les flots poudreux qui les assiègent. Ces roches sont les promontoires avancés de la *chebka* du

Mzab, du grand plateau pierreux, sur lequel, à partir de demain, nous continuerons notre route, trois jours durant, jusqu'à Ghardaïa.

D'une élévation que je gravis avec Bou-Djema, cependant que les chameaux se reposent, je découvre à nos pieds, très bas, un cirque inattendu, très creux; en le voyant, on a la sensation nette qu'il est au-dessous du niveau de la plaine. C'est une *chebka*, un fond de lac desséché, où s'allongent des traînées de sel, admirables d'éclat sous le soleil. Comme il arrive toujours dans ces dépressions surchauffées, la lumière met sur les parois abruptes des teintes singulières, surprenantes. C'est un fond de décor de féerie. Les stratifications des murailles mêlent, dans une alternance régulière, les tons foncés et les tons pâles, zébrés des lignes plus noires des cassures, mouchetés par l'ombre des enfoncemens. Et ces murailles colorées font fulgurer davantage les nappes éblouissantes qu'elles enferment.

Très loin, comme furtives, des taches noires courent sur la blancheur du sel. Nous regardons. Ce sont des gazelles, insouciantes et bondissantes, petites bêtes gracieuses de légèreté et de fuite, dont l'apparition et la disparition subites font passer un frisson de vie sur ces horizons morts.

Tout l'après-midi étouffant, les plateaux rocheux, avant-garde de la *chebka*, alternent avec de larges plaines, où ondulent les vagues de sable. La chaleur pèse lourdement dans l'air immobile. Les bêtes, épuisées des marches forcées de ces derniers jours sur un sol sans cesse croulant, traînent leur marche alanguie. Nous aussi, nous sommes épuisés; les sokhrars, dont les pieds saignent, se sont hissés sur le dos des chameaux de charge et nous allons ainsi, lentement, silencieusement, à travers le désert sans limites.

Le crépuscule descend sur les étendues vides; le ciel passe aux rouges, aux cuivres, aux orangés, aux ors verts, aux bleus laiteux des belles nuits claires, et la lune ronde, énorme, rutilante, s'élève lentement derrière les dunes.

9 heures du soir! Voilà onze heures que nous sommes en selle, anéantis, somnolens de notre marche saccadée dans les terrains mouvans. Quand arriverons-nous à l'étape? Dans la clarté de la lune nous ne voyons toujours rien que les sables argentés de micas étincelans.

Nous voici en bas, dans la large vallée de l'oued desséché qui passe à Hassi-el-Hadadra, cheminant sur un sol parsemé de petites dunes entre de monotones murailles.

On presse les bêtes, qui grognent. En vain j'interroge le guide; il ne sait rien. « C'est encore loin, dit-il, Hassi-el-Hadadra, c'est encore loin, loin! » Vraiment nous aurions dû partir plus avant dans la nuit précédente.

Maintenant c'est la nuit, une nuit de lumière. Dans le ciel blanc, pas une étoile; seule la lune brille au firmament, nageant dans des brumes argentées. Taciturne, son globe qui flotte, porté dans les espaces, verse une lumière à la fois pâle et crue, qui découpe vigoureusement les objets tout en laissant aux lointains le mystère des horizons nocturnes. Et cette lumière indécise, froide, nous glace. La terre, endormie sous un suaire, repose muette, d'une blancheur douce, légèrement bleutée, sans reflets, d'une blancheur qui ne semble pas tomber du ciel, mais sortir d'un sol de porcelaine translucide, émaner de toutes ces choses blanches qui nous entourent et monter au firmament en un brouillard de lumière. C'est blanc partout, partout, uniformément blanc. C'est le règne de la blancheur pure, la grande symphonie en blanc majeur de la nature endormie. On se croirait dans une haute vallée alpestre, dans un de ces paysages glaciaires où rêve le vieux marin de Coleridge. Et, dans la nuit nacrée, nous allons en longue file, et de grandes ombres bleues glissent derrière nous, silencieusement.

La glace à droite, la glace à gauche,
La glace tout autour.

Nous allons, nous allons toujours, guettant des feux possibles. A chaque instant, je m'approche du guide pour l'interroger. Mais il ne sait rien. « Nous arriverons bientôt, s'il plaît à Dieu. »

L'esprit alangui s'endort dans une vague somnolence au balancement des montures. Il semble que l'on entende des bruits, que l'on sente passer des ombres frôlantes. Mais ce n'est que le pullulement de la vie invisible de la vallée, le froissement des touffes de drinn par les lézards d'émeraude; des scarabées passent aussi, qui paraissent sous la lune des bêtes métalliques, des bêtes d'argent.

Et puis l'air semble trembler; ce sont de grands moustiques, frangés de lumière, qui se sont assemblés ici pour des rondes nocturnes.

Voici enfin un feu tout pâli par l'éclat du ciel. C'est Hassi-el-Hadadra. Il y a là une maisonnette, où sont quelques soldats du génie venus pour préparer l'étape de la colonne expéditionnaire du Touât. Ils nous regardent étonnés et se mettent à notre disposition. Le camp dressé, il est minuit. Treize heures en selle! Nous pouvons à peine dîner et, dans cet abri ouvert à l'air et à la lumière, et dont les murs crépis de chaux vive semblent des murs de sépulcre, nous tombons dans un profond sommeil, tandis que continue au dehors le spectacle féerique de la lune passant majestueusement sur les campagnes endormies.

23 Octobre.

Encore une bien longue étape aujourd'hui ; elle sera pourtant moins dure que celle d'hier, car nous marcherons sur le plateau de la chebka où, jusqu'à Ghardaïa, l'administration militaire a fait frayer une sorte de route plane et résistante.

Combien nous regrettons vite, oublieux des fatigues passées, les paysages magiques des sables d'or! Nous sommes sur un plateau, de temps en temps seulement interrompu par de petits vallons solitaires, rocheux, sans arbres, sans herbe, qu'on ne voit pas d'avance dans la grande rectitude des alentours. Et nous voilà de nouveau pour trois jours sur les plateaux désolés, où nous avons tant souffert jadis du rayonnement de la chaleur et des perpétuels mirages.

Rencontre singulière et inattendue dans la lumière neuve du matin.

Dans les lointains apparaît une caravane; des chameaux portant des hommes à longue barbe, enveloppés de laine blanche. Ce ne sont pas des Arabes; ce sont deux Pères Blancs, de ces admirables missionnaires du désert, qui vont s'installer à El-Goléa pour prêcher l'Évangile à des gens qu'ils ne convertiront point. Dieu les accompagne sans doute et met dans leur cœur la sérénité, l'humeur égale, le dévouement modeste et silencieux. Nous les avions déjà vus à Ghardaïa, et nous passons avec eux quelques instans à causer. Ils comptent s'établir d'abord à El-Goléa, puis, s'il est possible, s'enfoncer vers le Sud, en plein désert, sur la terre arrosée déjà du sang de leurs frères. Nous quittons ces bons Pères, que nous ne reverrons sans doute plus ; nous nous en allons chacun de notre côté à nos destinées différentes ; nous, nous

rentrons dans l'agitation banale et stérile de la vie de Paris ; et eux, les hommes enviables, ils s'en vont, tranquilles et sourians, prêcher une parole divine en face d'horizons sublimes, où ils trouveront sans doute un tombeau sous l'or éblouissant des sables.

Encore le plateau, l'immense plateau, parsemé de gros galets qui reluisent, noirs et tristes, sous l'éclatante lumière. Pas la moindre tache de verdure sur ces étendues sombres et sinistres; seuls quelques chardons ont poussé çà et là, très clairsemés, et les chameaux tendent, en passant, le cou pour les atteindre.

A l'horizon, les mirages flamboient. Toujours de minces lignes transparentes, de grands étangs allongés sur les platitudes et de vains palmiers qui se regardent mélancoliquement dans des eaux irréelles.

Dans un vallon, deux chameaux nous contemplent avec leurs bons yeux tristes. Les rencontres d'êtres vivans sont toujours un peu troublantes au désert ; on se sent moins seul quand quelque chose rappelle la présence même lointaine de l'homme. Nos yeux interrogent les deux grandes bêtes, muettes et le cou tendu; ils leur demandent d'où elles viennent, quels sont leurs maîtres, et ce qu'elles font là, solitaires, dans ces immensités. Mais elles ne nous répondent point; leur petite curiosité d'êtres inintelligens satisfaite, elles se détournent et se remettent à brouter; et, à mesure que nous avançons, elles s'éloignent et disparaissent.

Décidément, c'est le jour des rencontres. La nuit tombée, merveilleusement lumineuse, un cavalier tout blanc s'avance vers nous, dans la lumière d'opale. C'est un courrier du colonel Didier pour El-Goléa. On s'arrête un instant ; mes gens lui offrent le café, assis en rond, scène fantastique d'une féerie nocturne. Et quand il part, je le suis longtemps de l'œil, cet homme qui s'en va seul à travers les solitudes.

Dans la fatigue de la marche, d'étranges hallucinations s'emparent de nous. Depuis si longtemps que nous suivons le frugal régime des Arabes, dattes, couscoussou et eau tiède (les quelques bouteilles de vin que nous avions emportées d'El-Goléa ont été brisées hier dans la descente d'un ravin où nos bêtes se sont affolées), nous sommes tourmentés par des rêves de repas pantagruéliques; un désir fou nous torture de manger de la viande, de la bonne viande savoureuse, bien rissolée, et ruisselante de

graisse. Cette obsession est un vrai supplice. Nos rares conversations ne portent plus que sur les bons repas que nous ferons à Ghardaïa et, en attendant, une impatience nous prend d'atteindre Metlili, où le caïd des Chaâmbas, Berazga nous donnera l'hospitalité et nous offrira le *meschoui* de mouton. Ah! s'il passait seulement ici un troupeau! Mais il n'y a rien. C'est le désert, le grand désert vide.

En pleine nuit nous arrivons, au fond d'un oued mort, à Hassi-el-Gâa, où il y a un petit abri, sous un palmier solitaire, et où nous passons une nuit fraîche entre des murs de tombeau badigeonnés de chaux blanche.

24 Octobre.

Toujours la chebka, avec sa riante monotonie des heures fraîches, ses horizons pareils et fatigans, son semis de cailloux noirs sur la terre grise, ses chardons bleuâtres.

Messaoud est à bout; à peine s'il peut se traîner à notre suite, hennissant désespérément, tendant le cou et, de ses gros yeux souffrans, cherchant le Nord, où sont les fraîches litières et l'eau courante, et qu'il n'atteindra peut-être pas. Toute la troupe est épuisée et le désordre le plus pittoresque a remplacé la belle ordonnance du départ. Le guide a pris mon chameau qui est malade, et je monte le sien, un superbe chameau targui, fauve avec des balsanes blanches, plus haut et plus fier que les autres et sur le dos duquel on éprouve une sensation d'espace et de domination. Le bassour, complètement abandonné, pend lamentablement sur les flancs de la chamelle blanche; deux cantines accouplées le remplacent; et Abdallah et les deux sokhrars se sont huchés sur les caisses et les bagages; incapables de marcher à pied plus longtemps sur les cailloux coupans de la route.

Dans un vallon solitaire, qui sommeille lourdement sous la torpeur de midi, nous faisons halte à l'ombre d'une de ces petites chapelles appelées *koubbas* par les Arabes, et qui sont les tombeaux de très anciens saints musulmans. Elle est, cette koubba, semblable à toutes les autres, un cube de terre battue, surmonté d'une coupole usée, lézardée, effritée, toute dorée de vieillesse sous l'éternel resplendissement du désert. Mais au dedans c'est un enchantement de fraîcheur et de paix recueillie dans une nuit couleur lilas. D'abord les yeux, aveuglés de soleil, ne distinguent

rien ; puis des formes s'estompent confusément, comme entrevues derrière un voile de gaze ; et, peu à peu, des teintes légères se détachent çà et là en lueurs phosphorescentes sur le fond uniformément velouté d'obscurité. Ce sont des objets suspendus aux murs, des ex-voto, les pieuses offrandes des caravanes errantes, des étoffes d'autrefois qui ont appartenu au saint, tout un amoncellement de choses très antiques, et qui ont des nuances étranges d'extrême vieillesse, roses fanés, verts éteints, bleus exténués, des tons de couleurs trop anciennes, qui se sont usées dans la nuit de ce tombeau et qui vont mourir.

Quel charme exquis et reposant ont, dans ce pays aux lignes nettes et cassées, aux colorations criardes, noyé de lumière crue, ces formes mollement dessinées et ces teintes doucement pâlies, toutes baignées d'ombre transparente ! Depuis combien de siècles repose-t-il ici, ce saint homme qui était aussi un poète et qui a voulu dormir son éternité sous ces pierres, dans la société des petits lézards couleur de muraille, au bord de ce chemin désert, en face des immensités vides? Je voudrais savoir son nom ; mais mes hommes l'ignorent. « Oh ! il y a bien longtemps, bien longtemps qu'il est mort. C'était un grand marabout qui a fait beaucoup de miracles. Qu'Allah ait son âme ! » Oh oui ! qu'elle repose en paix, cette âme de jadis, sympathique à la mienne !

Il faut partir. Je viens contempler une dernière fois ce tombeau que je ne reverrai plus. Je veux m'emplir l'âme de la fraîcheur et de la sérénité silencieuse de ses voûtes. Volontiers, j'emporterais même quelqu'une de ces pieuses reliques, un morceau de ces étoffes décolorées, si je n'étais arrêté par une crainte singulière de profanation et de sacrilège. Et je suis la caravane, me retournant jusqu'au détour du vallon, pour voir encore cette koubba, qui est endormie là, bâtie de poussière, et qui retourne lentement à la poussière.

Au soleil brûlant de 3 heures, une large dépression se creuse brusquement devant nous ; des pentes rocheuses, coupées net, dévalent vers un fond plat, parsemé de monticules de sable ; et, au milieu, autour d'une petite maison, un bois de palmiers, une gracieuse apparition verte, la première depuis El-Goléa. C'est la vallée de l'Oued-Sebseb, un fleuve mort des temps passés. Les caravanes y font halte ordinairement ; mais, pressés comme nous sommes, nous ne nous y arrêterons point.

Si, nous nous y arrêterons une heure. Comment résister? Des eaux courantes, sorties de trente-huit puits, arrosent la centaine de palmiers de cette oasis. Un vieux gardien nous offre des dattes, des grenades et des melons d'eau; nous goûtons, assis par terre, à côté du frais ruisseau, sous le murmure des arbres qui semble des chants d'oiseau.

Longtemps, une fois partis, nous la regardons cette oasis verdoyante.

Elle est là, au-dessous de nous, alors que nous gravissons les lacets du chemin pour regagner le plateau. Une halte encore, un dernier regard, et la douce apparition a disparu; et, autour de nous, c'est de nouveau la chebka, les étendues grises, si tristes sous le gai soleil.

Arriverons-nous jamais à Ghardaïa? La fièvre des retours nous brûle le sang. Et puis, voilà Bou-Djema malade, lui le vieux routier des déserts. Dans sa figure terreuse, encapuchonnée de laine, ses yeux brillent; il grelotte; il a la fièvre et un commencement d'ophtalmie, et il demande à s'arrêter. C'est impossible et je refuse; mais je lui administre de la quinine, je lui verse dans l'œil un peu de sulfate de zinc et, solidement arrimé sur son chameau, il reprend la marche en avant.

Et la plaine continue, la plaine monotone sur laquelle descend peu à peu, avec une grandiose majesté, avec ces splendeurs d'or, de pierres précieuses et de braise ardente, que ces terres sans hommes contemplent tous les soirs.

La nuit est tombée quand mon chameau, qui marche en avant, fait un brusque écart. Une masse blanche sous la lune barre le chemin. C'est le squelette d'un chameau, dépouillé de sa chair que les fourmis ont rongée. Elle est morte, la pauvre bête, la pauvre bête si douce et si utile; elle est morte avant d'atteindre les oasis du Mzab. Sans doute elle a senti sa fin venir et son grand cou, allongé par terre, se tend encore vers le Nord lointain, où sont les frais herbages.

A la nuit noire seulement, nous atteignons Metlili. Sous le dôme sombre des palmes, nous allons, pressés par l'idée de l'hospitalité du caïd. Des feux brillent de toutes parts; c'est un campement de zouaves en route pour le Touât.

Hélas! une désillusion nous attend ici. Le caïd des Chaâmbas Berazga a eu la fâcheuse idée de vouloir *franciser* sa cuisine; et, pour lui, franciser la cuisine consiste à y répandre un flacon

d'odeur, un flacon de corylopsis du Louvre, parfum d'ailleurs excellent quand il n'est pas dans la soupe. Et c'est ainsi que s'écroule notre beau rêve d'un bon dîner de viandes savoureuses.

25 Octobre.

Enfin! c'est aujourd'hui notre dernière journée. Encore une trentaine de kilomètres, une dizaine d'heures de tangage sur le dos de nos montures, de soleil cuisant et d'aveuglante réverbération sur le plateau gris, et nous serons à Ghardaïa, où l'aimable hospitalité du colonel Didier nous réconfortera.

Au lever de l'aube, nous traversons de nouveau l'oasis de Metlili, nous allons voir le *khalifa* qui veut nous recevoir après le caïd; et nous le trouvons dans son jardin, à l'ombre des palmiers bruissans, qui nous attend accroupi avec quelques amis sur de riches tapis. Son accueil est aimable et empressé, et nous lui faisons témoigner par Abdallah tout notre plaisir. Le café pris et les solennels adieux arabes échangés, le khalifa nous force à accepter deux magnifiques régimes de dattes. Mais où les mettre? Abdallah n'est point embarrassé; il retire prestement sa large culotte et y installe les régimes, un dans chaque jambe. Je crois qu'il n'a jamais compris pourquoi je lui en ai fait cadeau.

Toute la journée, la lourde journée d'été tardif, nous cheminons sur l'interminable chebka. Plus nous montons vers le Nord, plus elle devient unie et monotone; les petits vallons ont disparu, les genêts bleus ne poussent plus sur ce sol de roc dur. C'est la désolation, l'infinie désolation des roches primitives, des terres mortes.

Mais le plateau s'arrête net; une large vallée est devant nous. C'est la vallée de l'Oued-Mzab. Voici l'oasis verdoyante de Beni-Isguen, le bruit enchanteur de l'eau qu'on tire des puits, des bêtes, des hommes, du mouvement, des maisons éparses sur le sable, et les quatre villes, Béni-Isguen, Mellika, Ghardaïa et ses deux tours, et en haut Bou-Noura, l'*étincelante*, qui étincelle en effet aux derniers rayons du soleil, toute rougissante au-dessus de l'ombre qui envahit la vallée.

A Ghardaïa, où le colonel Didier s'ingénie à nous faire oublier nos fatigues, une mauvaise nouvelle nous attend. Les troubles de Mélilla et la guerre entre l'Espagne et les Riffains ont, par crainte de complications possibles dans le Sahara, arrêté l'expédition du

Touât; elle est remise à une date indéterminée. Tout le monde la connaissait, cette expédition; notre prudence passera pour une reculade aux yeux de ces Sahariens, pour qui la force est tout; et il me semble que, derrière le dos de nos officiers, les Arabes d'ici ont, en les regardant, d'ironiques sourires.

Le règlement de nos hommes terminé et des cadeaux échangés avec le cheikh Ben-Bou-Djema, qui nous assure d'une voix larmoyante de son éternelle amitié, nous quittons le Mzab et repartons pour Paris.

Et c'est, en sens inverse, le voyage que nous avons fait il y a deux mois; c'est la rapide remontée vers le Nord; les panoramas changeans, le soleil moins brillant, les nuits plus fraîches; deux jours de diligence sur la chebka; Berriân où chantent les crapauds; puis la diligence, encore la diligence pendant quatre jours à travers les Hauts-Plateaux et les arbres des montagnes de Djelfa, où des brouillards maintenant estompent les horizons nocturnes, les tristes caravansérails de la route; une rencontre de troupes et de chameaux dans la nuit; les gorges de l'Atlas sous la pluie, la pluie, que nous n'avons pas vue depuis trois mois, et dont la mouillure, au sortir du désert, est une sensation délicieuse; notre arrivée à Alger, dans le froid déjà, vêtus de blanc et casqués de liège, nos autres costumes ayant péri par l'injure du désert; une rapide pointe à Constantine, où la fièvre me cloue au lit pendant deux jours; la Méditerranée revue en automne, à travers un rideau de pluie; enfin Philippeville, où nous nous embarquons pour Marseille sur le *Moïse*.

Au large, 15 Novembre.

Maintenant, c'est fini : le grand rêve de soleil est terminé. Hier, en un soir très noir d'automne, nous avons quitté la terre fantastique de la lumière sur le petit bateau où nous sommes à cette heure, dans la fumée et dans l'embrun, à revivre nos chauds souvenirs, en contemplant les flots agités, sous la pluie, à la tombée du soir désolé. Chaque tour d'hélice nous emporte un peu plus vers le Nord sur le globe arrondi de la terre, et cette montée incessante se traduit en tristesse. Depuis plusieurs mois, nous avions oublié la pluie fouettante et les grands nuages noirs courant bas dans le ciel triste. Nous les avions même désirés, dans la folie de l'eau que la chaleur et la lumière mettent à l'âme. Mais au-

jourd'hui nous en sommes rassasiés, et nous évoquons mélancoliquement l'atmosphère sèche et brûlante et les larges horizons transparens du désert.

Autour de nous, c'est une désolation, une grande désolation grise, des étendues vagues sous un ciel morne où galopent de sombres nuées. La mer crépite sous la pluie, des souffles passent, très froids, des masses d'eau flottent sur le navire, avec de grands clapotemens, de grands ruissellemens de liquide et d'écume. Enveloppés de brume, nous ne voyons rien, et une inquiétude irraisonnée nous saisit de nous sentir perdus dans ce petit coin noir, au crépuscule d'hiver, au milieu de toutes ces choses molles qui nous entourent.

Triste dîner dans le salon désert. Tout le monde est malade ou à peu près, et autour de la table, nous ne sommes que cinq : le capitaine, le médecin du bord, un colonel, qui revient de Biskra, et nous. Triste conversation aussi autour de cette table qui danse, sous ces lumières qui oscillent, dans le sifflement du vent et le bruit monotone de la pluie et des larges abats d'eau. Le capitaine est préoccupé, le médecin silencieux, et le colonel raconte la navrante odyssée d'un jeune homme qui a voulu comme nous, dans ce dernier été brûlant, gagner Ouargla, qui a dû rebrousser chemin sous les attaques de la fièvre, et qui est rentré à Biskra, où il est mort.

Autour de nous, dehors, c'est la nuit, la nuit noire et épaisse, le vent soufflant largement dans les espaces vides, la mer soulevée en montagnes, qui s'écroulent avec grand fracas, la pluie, le froid, les brouillards du Nord.

Demain, ce sera Marseille; après-demain, Paris et sa vie banale. Et notre joie de rentrer est troublée par la prescience de nos regrets futurs, de la nostalgie de la lumière à laquelle on n'échappe pas, du *mal du désert* qui nous a pris l'âme, de l'inconsolable douleur que traînent les vieux amoureux qui ont perdu ce qu'ils aimaient.

Paul Privat-Deschanel.

LE DUC DE LAUZUN

ET

LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE LA RÉVOLUTION

Le duc de Lauzun — non pas celui de Louis XIV et de la Grande Mademoiselle, mais celui de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le Lauzun qui remplit de ses aventures galantes toute la fin du XVIII[e] siècle, — est un héros bien oublié. Et oublié, avec raison, sans doute, car jusqu'à présent, le peu que l'histoire a retenu du personnage est certes loin d'en faire un exemple à suivre, un modèle à imiter. Telle est, du moins, notre façon de l'apprécier; et nous aurions été fort éloignés d'aller soulever la pierre de son tombeau, si, cherchant récemment à mettre en lumière un point encore obscur des débuts de la Révolution, nous ne nous étions aperçus que, dans le litige soumis à nos investigations, Lauzun apparaissait non seulement comme acteur intéressé, mais comme principal témoin.

On émet une vérité banale en affirmant que notre histoire nationale n'est encore en bien des points qu'un tissu de légendes. Assurément, à une époque où l'accès des dépôts d'archives demeurait interdit, il était malaisé de contrôler les faits par les documens, de les raconter d'après d'autres sources que la tradition orale ou écrite. Mais cette situation défectueuse aurait dû cesser le jour où il fut loisible d'écrire l'histoire en s'appuyant sur des documens authentiques. Il n'en a rien été. Même des événemens presque contemporains sont encore rapportés aujourd'hui avec une étrange fantaisie, sans la moindre critique, et ces récits,

non seulement ne provoquent aucune protestation, mais sont accueillis avec faveur. Cent ans à peine nous séparent de la Révolution française, et c'est seulement de nos jours qu'on a vu débrouiller le chaos de cette période sans doute fort obscure. En ce qui nous concerne, nous avons essayé de collaborer à cette œuvre de vérité, et nous nous sommes efforcé d'élucider quelques points des premières guerres de la période révolutionnaire. Aujourd'hui, remontant tout à fait au début de 1792, nous voudrions faire voir la façon dont fut conçu le premier plan de campagne de cette lutte de vingt années qui devait aboutir à Waterloo.

Ce plan, — attribué à Dumouriez, désigné sous le nom de « plan de Dumouriez, » plan dont bien des gens ont parlé et qu'en réalité peu de gens connaissent puisque nous le publions ici pour la première fois, — ce plan, nous voudrions rechercher son origine, établir sa genèse, fixer les phases de son éclosion, démontrer que son véritable auteur fut, non pas Dumouriez, mais Lauzun, Lauzun devenu depuis 1788 le duc de Biron, et depuis 1790 le général Biron « tout court. »

Lauzun écrivait avec une extrême facilité. Il aimait à dire ce qu'il avait fait, ce qu'il songeait à faire, ce qu'il eût désiré voir les autres exécuter, car ce roué était un grand donneur de conseils et un inspirateur inépuisable de soi-disant bonnes idées. On put regretter, il y a trois quarts de siècle, cette manie de Lauzun de laisser trace écrite des moindres événemens de sa vie, quand on vit, en 1822, paraître ses mémoires. Heureusement, en dehors de ce récit prémédité de ses bonnes fortunes, récit plus fastidieux encore que scandaleux, — et certes ce n'est pas peu dire, — il nous a laissé quelques lettres non destinées à la postérité, par là même sincères, en partie sincères tout au moins, et dont certaines éclairent d'un jour très net la période troublée pendant laquelle il les rédigea. Lauzun, pendant les huit mois qu'il passa à l'armée du Nord en 1792, s'était fait une règle de transcrire sur un carnet les principales lettres écrites par lui, les réponses les plus saillantes de ses correspondans habituels : Talleyrand, Narbonne, Dumouriez et quelques autres. Ce carnet, qui a été conservé, est un cahier de deux cent cinquante feuillets mesurant dix-neuf centimètres sur vingt-six, recouvert en parchemin ; il est tracé à peu près en entier de la main de Lauzun et contient une centaine de lettres, la plupart d'un intérêt, d'une valeur historique très appréciables. Elles nous donnent la clé de différens événemens jus-

qu'ici mal connus du début de la Révolution et notamment l'histoire véridique du plan de campagne dont nous parlions un peu plus haut. C'est en prenant ces lettres pour guide, en les corroborant, en les complétant par d'autres sources inédites et authentiques empruntées aux Archives historiques du ministère de la Guerre que nous allons entreprendre notre démonstration. Toutefois, Lauzun est tellement oublié, à ce point inconnu de la génération actuelle, qu'on ne trouvera sans doute pas mauvais que nous commencions cette étude en esquissant à grands traits sa physionomie.

I

Armand-Louis de Gontaut, d'abord comte de Biron, puis duc de Lauzun, finalement duc de Biron, était né à Paris le jeudi 13 avril 1747.

Confié dès ses plus jeunes années à un laquais qu'en raison de ses fonctions nouvelles on « avait élevé au rang de valet de chambre, » l'enfant fut tout d'abord livré à lui-même, s'habitua à voir tous ses caprices satisfaits, ne connut ni la contrainte qui assouplit et brise le caractère, ni les obstacles qui l'affermissent et le trempent. Bientôt, très tôt, la faible résistance opposée par son pseudo-précepteur à ses tentatives d'indépendance fut vaincue. A dix-huit ans, Lauzun, doué de tous les attraits extérieurs, doté d'un esprit vif, d'à-propos, de cette assurance que donnent le nom, la fortune, la certitude d'être écouté et d'avoir raison quoi qu'on dise, devint la coqueluche de toutes les femmes et le roi de la mode.

Dès cette époque, on le vit emprunter à son siècle, à ses contemporains, leurs théories les plus perverses, laissant avec soin de côté celles qu'il aurait eu avantage à s'assimiler. Il s'était lié intimement avec le duc d'Orléans, le futur Philippe-Égalité, avec le prince de Guéménée, avec Laclos, c'est-à-dire avec trois des personnages peut-être les moins recommandables, les plus tarés de leur temps. En politique, il prit des leçons de Sainte-Foy, de Favier et de Martange, leur élève; en art militaire, il servit, il est vrai, sous des chefs éminens, comme Maillebois et Rochambeau, il vécut à côté de Guibert, mais, tandis qu'il avait témoigné de goûts particuliers et d'aptitudes spéciales pour les méthodes souvent inavouables d'agens peu scrupuleux comme Sainte-Foy,

il passa à côté d'honnêtes gens comme Rochambeau, indifférent, sans rien leur emprunter de leurs talens ou de leurs qualités morales.

A une époque comme celle où il était venu au monde, le duc de Lauzun n'avait pas le choix de sa carrière. Il devait inévitablement appartenir par quelque côté à l'armée, et effectivement, il avait quatorze ans à peine quand il entra aux Gardes françaises avec un brevet d'enseigne à drapeau. Devenu la même année enseigne à pique, lieutenant, puis capitaine, il fut nommé à vingt ans,—avec dispense d'âge,—colonel d'infanterie, et put entrevoir, dès ce jour, le bâton de maréchal de France, porté avant lui, non sans quelque gloire, par quatre ou cinq Biron.

Avec l'instruction très incomplète, avec l'éducation efféminée qu'il avait reçues, Lauzun ne pouvait être qu'un militaire de cour, un officier de parade; il n'y manqua pas. Le temps où il vécut souligna encore cette situation équivoque.

Effectivement, la date à laquelle Lauzun était inscrit pour la première fois sur la matricule d'un régiment était précisément celle où éclatait dans l'armée française le mouvement vers l'étude, peut-être le plus actif qui s'y soit déclaré jamais. Les revers de la guerre de la Succession d'Autriche et plus encore ceux de la guerre de Sept-Ans avaient fait naître, à cet égard, parmi nos militaires, de salutaires réflexions. Nos officiers s'étaient souvenus que toute science a des règles, que tout art a des principes, l'art et la science militaires comme les autres. On se redisait que les grands généraux du siècle de Louis XIV avaient dû leurs succès à leurs dispositions méthodiques autant qu'à la valeur de leurs troupes; que des hommes comme Rohan, celui de la Valteline, l'auteur du *Parfait Capitaine*, — un livre que les militaires lisent aujourd'hui encore avec profit, — que Goësbriant et le Grand Condé, que Turenne, Puységur, Luxembourg avaient poussé fort avant l'étude à la fois des combinaisons stratégiques et des manœuvres tactiques. La recherche, le travail intellectuel constituaient donc le secret des grandes victoires et des succès décisifs : nos officiers se mirent au travail avec entrain, avec acharnement, avec passion.

L'élan du même genre que nous avons vu se produire dans les cadres de notre armée après 1870, cette affection pour les études théoriques qui, chez les militaires, demeure toujours féconde à la seule condition de ne se séparer jamais de l'applica-

tion, ce grand élan de labeur acharné que la plupart de nos contemporains ont vu de leurs propres yeux, peut seul donner une idée de celui qui s'empara de nos officiers après 1763. On peut même dire avec vérité que ce mouvement atteignit, à cette époque, une intensité supérieure à celle dont nous avons été les témoins. Les militaires n'étaient pas seuls à y participer. Les hommes les plus pacifiques y prirent part et le souffle réformateur entraîna jusqu'à des femmes. Voltaire et d'Alembert, Mme Geoffrin, Mlle de Lespinasse, la baronne d'Oberkirch donnaient leur avis sur l'ordre mince et sur l'ordre profond. Les uns tenaient pour le système de M. de Mesnil-Durand, d'autres pour celui de M. de Guibert. L'Académie elle-même entra dans l'arène et donna son avis sur la matière. Elle fit davantage encore. Chose extraordinaire, fait qu'on ne verra probablement jamais plus, elle ouvrit ses portes à M. de Guibert, à un modeste colonel, de naissance médiocre, sans fortune, sans protection, dont le titre presque unique à cette distinction suprême était un livre intitulé : « Essai général de tactique. »

Lauzun eût pu suivre l'impulsion générale, sentir quelque intérêt pour ces problèmes qui passionnaient grands et petits autour de lui. Il n'en fit rien. Il n'était cependant pas incapable d'application et possédait notamment cet esprit « naturel » qui n'est qu'une facilité à discerner d'abord la raison des choses sans être capable de les approfondir bien avant. Avec de l'observation, une dose moyenne de pénétration, il est permis à un ignorant, par le seul frottement avec des gens qui savent, d'acquérir un certain vernis, d'avoir des « clartés de tout, » comme disait Molière. Lauzun n'eut jamais que ce masque.

Un jour, en 1777, le maréchal de Broglie obtint d'appliquer au camp de Vaussieux, près Bayeux, les théories contradictoires de Mesnil-Durand et de Guibert, de mettre aux prises sur un terrain réel l'ordre *mince* avec l'ordre *profond.* M. de Mesnil-Durand, auteur d'une méthode tactique qu'il appelait « système français, » faisait résider la puissance des armées dans les formations de choc. Il établissait des bataillons sur un front étroit et une grande profondeur, les disposait dans cet ordre les uns derrière les autres, et lançait cette masse compacte, au pas de charge, sans tirer un coup de fusil, à la baïonnette, sur la position ennemie. Guibert attribuait au contraire la décision des batailles au feu de l'infanterie. Il demandait qu'au lieu de masses profondes à front res-

treint, dans lesquelles les neuf dixièmes de la troupe sont empêchés d'utiliser les effets balistiques de leur arme, on amincît les lignes, qu'on les étendît sur un front considérable, de façon à obtenir la somme de feux maxima.

Lauzun prit part à quelques exercices de Vaussieux parce qu'il était de bon ton d'y assister. On devait le voir là comme on le voyait aux courses, à Longchamp, au Cours-la-Reine ou dans les salons de la princesse de Guéménée ; mais, en réalité, il accordait un médiocre intérêt à ces expériences de manœuvres. Il voyageait beaucoup. On pouvait croire qu'il cédait, là encore, au courant du temps, car on se déplaçait déjà facilement à la fin du XVIIIe siècle. Et la mode était précisément, pour les militaires, d'aller en Prusse, voir Frédéric, chercher des modèles, examiner de près ces troupes prussiennes, devenues du jour au lendemain les premières du monde. Guibert, Toulongeon, Custines, Dumouriez, Mirabeau, avaient été ou devaient être de ces voyageurs, partis pour les bords de la Sprée avec l'idée d'y découvrir des secrets qui fussent utiles à leur patrie. Lauzun alla à Berlin pour un tout autre motif. Il avait été en Angleterre pour voir Sarah Bunbury, en Corse pour suivre Mme Chardon, dans le Palatinat pour la baronne de Dalberg, il s'en fut en Prusse pour se rapprocher de la princesse Czartoryska. A Berlin, pour combler le vide des longues heures d'attente, il rédigea un mémoire politique, plusieurs mémoires politiques, sur la situation de la Pologne et sur les relations qui eussent pu, qui eussent dû relier ce pays à la France. En réalité, le sort des Polonais l'intéressait médiocrement; mais, pour aller retrouver la princesse Czartoryska, c'est-à-dire pour se faire nommer ministre de France à Varsovie, il fallait simuler des aptitudes politiques, feindre du goût pour les questions diplomatiques : c'était la véritable explication des memoranda cités tout à l'heure. Frédéric II, s'il en faut croire Lauzun, se serait laissé prendre au piège, aurait apprécié très haut les capacités d'homme d'État du duc, et aurait fait déclarer à Paris qu'il le verrait avec plaisir en qualité de ministre de France à Berlin. Mais Lauzun ne l'entendait pas ainsi. S'il essayait de se faire prendre pour un diplomate, c'était à la condition expresse d'être envoyé à Varsovie; quant à faire un séjour prolongé dans les déserts du Brandebourg, il s'y refusait absolument. Il regagna donc la France et chercha à reprendre à Paris ce train de prodigalités qui avait jusque-là créé et entretenu sa faveur. Malheu-

reusement, un échec grave l'attendait en retour, un échec qui allait modifier toute son existence, et influer d'une façon décisive, non seulement sur sa vie, mais sur son esprit, sur son caractère, sur son être tout entier.

A force de jeter follement, aveuglément, l'argent par les fenêtres, Lauzun était alors à deux doigts de sa ruine. Habitué à dépenser sans compter, élevé dans l'idée qu'il n'aurait jamais à compter, ne sachant pas ce que c'était que compter, il avait épuisé en un très petit nombre d'années un patrimoine de huit à dix millions et se croyait appelé à en gaspiller bien d'autres, quand, un beau jour, ses hommes d'affaires essayèrent timidement de lui représenter qu'ils étaient à bout de ressources. Tout d'abord, il ne comprit pas; il ne voulut pas comprendre. Lauzun obligé de lésiner, Lauzun sans argent, Lauzun ruiné, c'était un événement tellement extraordinaire que personne ne pouvait y croire, et Lauzun moins que personne. Il fallut cependant bien s'avouer la triste réalité. Et alors se posa cette inquiétante question: comment continuer à mener avec rien un train de six cent mille livres de rentes? Et nous disons avec rien; ce n'est pas avec rien qu'il faut dire, c'est avec moins que rien, avec des dettes énormes, écrasantes. Déjà les créanciers devenaient exigeans et parlaient de pratiquer des saisies, d'expulser de son hôtel Mme de Lauzun, — car il existait, pour son malheur, une duchesse de Lauzun. — Lauzun, réduit subitement aux expédiens, ne désespéra cependant pas de cette situation sans issue. Un moment, il crut trouver le salut dans une association financière avec le prince de Guéménée, quand la retentissante faillite de cet autre écervelé vint au contraire aggraver sa position déjà si critique. Ce fut alors qu'admis dans le cercle de la Reine, il tenta d'utiliser cette faveur pour obtenir du Roi les crédits nécessaires au rétablissement de sa fortune, pour se faire délivrer notamment des lettres d'inviolabilité qui l'eussent mis à l'abri des poursuites de ses créanciers. Encore que ce calcul peu honorable ne soit pas entièrement démontré, il semble bien ressortir des lettres du comte de Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse: « Pendant ce carême, écrit Mercy à la date du 18 mars 1777, la reine (Marie-Antoinette) a repris l'habitude de passer plus fréquemment ses soirées chez la princesse de Guéménée, qui réunit chez elle le double inconvénient du gros jeu et d'une compagnie fort mêlée.

S. M. y est importunée de sollicitations ; elle a résisté, cependant, à toutes celles qui lui ont été faites en faveur du duc de Lauzun, lequel, à l'âge de vingt-six ans, après avoir mangé le fonds de cent mille écus de rentes, est maintenant poursuivi par ses créanciers pour près de deux millions de dettes. Ce protégé de la princesse de Guéménée désiroit obtenir par la Reine des lettres d'État qui le missent à couvert de toutes les poursuites ; mais sur les représentations instantes qui ont été faites à S. M. elle a vu toute l'injustice d'une pareille demande, et elle s'y est refusée. » M. Geffroy, l'éditeur des lettres de Mercy, va plus loin que nous et ne forme pas le moindre doute sur le vilain calcul de Lauzun. Ce qui est certain, c'est que Marie-Antoinette refusa de se faire auprès du Roi l'avocat de cette mauvaise cause et que Lauzun lui voua, pour ce refus, une haine qui ne devait jamais pardonner.

Entre temps, les billets à ordre, les traites impayées s'entassaient chez le concierge de l'hôtel Lauzun ; le suisse était impuissant à empêcher les fournisseurs de faire du scandale ; l'intendant écrivait à son maître des lettres désespérées pour signaler le vide irréparable de la caisse. La situation en vint à ce point critique que le séjour de Lauzun en France ne fut plus possible. Il songea alors à offrir ses services à Catherine de Russie, avec l'espoir, a-t-on prétendu, de supplanter Potemkin ; mais la négociation n'aboutit pas. Il passa alors du ministère de la Guerre au département de la Marine, s'en fut un moment au Sénégal, revint en France, et repartit à nouveau, cette fois pour l'Amérique, avec Rochambeau, cherchant à s'étourdir et à se faire oublier.

C'est à ce moment qu'éclatait la Révolution. Tout naturellement, ce bouleversement apparut à Lauzun comme une occasion de sortir de la situation désespérée qui était la sienne. Il l'accueille avec faveur, avec transports, et comme il ne sait rien faire avec modération, il fait montre, d'abord, des idées politiques les plus avancées, des opinions les plus hostiles à la Cour. Il n'y a rien chez lui des ambitions généralement modérées et des aspirations légitimes des députés du Tiers. Chez la plupart de ceux-ci, en effet, il n'existe pas d'hostilité réelle ou profonde contre la monarchie, mais seulement la volonté nette, énergique, soutenue, de diriger la royauté dans une voie nouvelle, celle des réformes sages, étudiées, pondérées. Il sort de toutes ces poitrines un

souffle généreux de liberté et de progrès; ces hommes songent surtout au lendemain, à l'avenir; ils ne se retournent pas pour regarder en arrière; ils fixent les yeux en avant. Biron, au milieu de ces honnêtes gens, est un déclassé, un dépaysé. Son libéralisme est fait de rancunes et de dépits; il est le contraire de ses collègues qui aspirent à créer et à édifier; lui songe surtout à démolir, à détruire.

Lauzun, pendant les deux ans que vécut la Constituante, y siégea comme député du Quercy et vota toujours avec les membres du parti le plus avancé. Il avait été mêlé de la façon la plus compromettante aux événemens des 5 et 6 octobre; il se réjouit, plus tard, d'une façon publique et indécente, de l'arrestation de Varennes; en un mot, il ne laissa passer aucune occasion de témoigner son hostilité au Roi, à la Reine, à la Cour. Néanmoins, en dépit de ces flagorneries intéressées, toutes de calcul, il était impuissant à trouver sa voie.

A la fin de 1790, il s'était fait accorder le gouvernement de la Corse qui lui paraissait suffisamment éloignée pour dépister ses créanciers et où il pensait peut-être trouver le moyen de refaire sa fortune; mais diverses circonstances l'empêchèrent de rejoindre son poste, et au mois d'octobre 1791, il fut employé provisoirement dans la 2[e] division territoriale à Valenciennes. Quand, dans les derniers mois de cette même année, les Constitutionnels, les Girondins et une partie des Jacobins se furent mis d'accord sur la convenance de déclarer la guerre à l'Empire, Biron se montra partisan des résolutions belliqueuses. Il se trouvait tout naturellement placé dans l'armée du Nord qu'avait organisée le décret du 14 décembre : il y demeura comme maréchal de camp attaché à l'état-major du général en chef Rochambeau. C'était d'ailleurs son ami Narbonne qui venait de prendre le portefeuille de la Guerre; il voulut profiter de ces relations pour obtenir secrètement voix au chapitre, et faire prévaloir son avis dans le Conseil. Ce fut ainsi qu'il élabora, en compagnie de Talleyrand, un traité d'alliance avec l'Angleterre et un projet de neutralité pour la Prusse; c'est de la même façon qu'il fit envoyer à Berlin M. de Ségur et le colonel adjudant-général Jarry avec la mission d'acheter le roi Frédéric-Guillaume II et ses entours. Les derniers mois de 1791 et les premiers de 1792 se passèrent en pourparlers et négociations de ce genre. Toutefois aucune de ces intrigues ne réussit et Lauzun commençait à trouver son ami Narbonne trop

timoré ou trop constitutionnel quand l'arrivée au pouvoir de ces Jacobins modérés, qu'on a désignés depuis sous le nom de Girondins, vint lui donner une occasion nouvelle, une occasion qu'il crut décisive de se mettre en avant.

II

Au moment où Dumouriez arrivait aux affaires (15 mars 1792), la guerre avec l'Autriche, absolument décidée en principe, n'était plus qu'une question de temps. On attendait un moment favorable de prendre l'offensive; on voulait avoir l'air d'y être contraint. Dans cet ordre d'idées, l'énergie du nouveau ministre des Affaires étrangères allait hâter singulièrement une solution dont les partis les plus opposés attendaient également le triomphe.

En réalité, la déclaration de guerre datait du 14 décembre 1791, date à laquelle Narbonne avait créé sur notre frontière de l'Est et du Nord trois armées d'opérations, dites du Nord, du Centre et du Rhin, et en avait donné le commandement à Rochambeau, à Lafayette et à Luckner. Narbonne n'avait pas seulement créé ces armées, il les avait organisées, était allé les inspecter, avait visité la frontière, enfin s'était abouché avec les trois commandans en chef « réunis à Metz par ordre du Roi, pour examiner le plan de campagne offensif ou défensif que les événemens pourraient amener un jour ou l'autre à développer. » Ces conférences de Metz n'avaient abouti à rien de précis; cependant, comme dans la situation tendue au milieu de laquelle on se débattait, les hostilités pouvaient éclater du jour au lendemain, comme il était urgent d'arrêter à cet égard une ligne de conduite bien déterminée, Narbonne manda à Paris les trois généraux pour établir avec eux un plan d'opérations définitif.

De ces trois commandans en chef, — dont deux, Luckner et Rochambeau, venaient de recevoir comme étrennes le bâton de maréchal de France, — Rochambeau était sans doute celui qui connaissait le mieux son métier, qui possédait le plus profondément à la fois la théorie et la pratique de son art. Passionné pour toutes les questions de tactique si fort discutées de son temps, y consacrant tous ses loisirs, c'était incontestablement le meilleur soldat que comptât la France à cette époque. « M. de Rochambeau, nous dit précisément Lauzun dans la page de ses Mé-

moires la plus pittoresque et sans doute la plus vraie, M. de Rochambeau ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière si vous la tiriez de votre poche. Exclusivement plein de son métier, il l'entendait à merveille. » Tel était, ou plutôt tel avait été le Rochambeau de la campagne d'Amérique; malheureusement, depuis dix ans, le temps avait fait son œuvre, et les infirmités avaient enlevé à ce corps autrefois robuste la plus grande partie de son activité. Son esprit, également, frappé de l'effondrement successif de toutes les institutions, s'était, non pas affaibli, mais aigri. Valétudinaire, découragé, n'ayant sous le rapport militaire aucune confiance dans les bataillons de nouvelle levée qui composaient un tiers de son armée, c'était encore un nom glorieux, mais ce n'était plus guère que cela. Il était encore très capable de donner des conseils; il pouvait concevoir un plan méthodique et rationnel; il n'était guère en état de l'exécuter, pour peu que ce plan exigeât de l'activité et de l'audace.

Le maréchal Luckner était tout le contraire de Rochambeau. Plus âgé que son collègue de trois années, Luckner jouissait, à soixante-dix ans, d'une santé robuste, demeurait sans fatigue dix heures en selle, eût fait à pied, sans souffler, une étape de vingt kilomètres. Malheureusement, le moral et surtout l'intelligence n'étaient point au niveau de ces aptitudes physiques. Sans doute, il jouissait alors en France, où l'on s'engoue volontiers des inconnus, d'une réputation de tacticien consommé; en réalité, ce soldat « demi-abruti, comme le dit Mme Roland, sans esprit, sans caractère, sentant le vin, » était infiniment inférieur à Rochambeau et n'avait jamais été son égal.

A côté de ces deux hommes, parvenus l'un et l'autre au déclin, Lafayette encore populaire, la tête ceinte de l'auréole que donne la jeunesse unie à l'expérience, doué de toutes les qualités extérieures qui impressionnent les foules et facilitent l'exercice du commandement, demeurait la seule personnalité en état de remplir effectivement et utilement sa tâche.

Rochambeau, avec une lucidité d'esprit et un renoncement qui ne sont point communs, comprit cette situation et l'accepta franchement; Luckner, nature vulgaire, s'y résigna, séduit et subjugué par l'ascendant de Lafayette. D'ailleurs, la soi-disant capacité de Luckner ne pouvait faire illusion que de loin, que de

très loin. Soit que le vieux reître s'exprimât en allemand, son idiome naturel, soit qu'il voulût se servir du français, dont il ne savait que quelques très rares mots, il parlait un jargon à peu près inintelligible, et cette pénurie des expressions faisait encore ressortir la rareté et l'inanité des idées. Dans les réunions tenues pour l'élaboration du plan de campagne, Rochambeau et Lafayette comprirent bien vite qu'il n'y avait aucun compte à tenir des radotages de ce soudard cosmopolite : on le laissa complètement de côté.

La discussion s'ouvrit donc véritablement entre le commandant de l'armée du Centre et celui de l'armée du Nord, et tous deux furent d'accord que, dans la situation des armées, avec les élémens disparates dont on disposait, le plus sage était de renoncer momentanément à l'offensive; d'aguerrir les troupes par des escarmouches et des combats d'avant-postes; d'attendre, appuyé à notre excellent système de places fortes, que l'ennemi fît une faute dont on pourrait profiter.

Mais étant donnée la situation de l'Europe, étant donné surtout l'état des esprits en France où tout était à la guerre, ce plan, raisonnable et sage au point de vue militaire, mais aussi plan terne et craintif en apparence, ne pouvait satisfaire ni l'opinion, ni les partis. Pour l'imposer, pour en faire comprendre la nécessité aux foules, il eût été indispensable que la France possédât un gouvernement ayant la confiance de la nation, il eût été nécessaire que ce gouvernement crût à la supériorité du plan proposé, il eût fallu enfin qu'il eût la volonté de le faire accepter. Or, c'était précisément le contraire de tout cela qui advenait. Le gouvernement n'était point maître de l'opinion publique; il était impuissant à la maîtriser; et, au surplus, dans le cas actuel, c'était dans le sens d'une offensive téméraire qu'il la dirigeait, et non dans celui d'une temporisation prudente.

Plus qu'aucun autre, Dumouriez espérait de grands effets de la rupture des relations diplomatiques avec l'Empire; plus que personne, il estimait que le régime nouveau ne pourrait acquérir de stabilité qu'à condition d'obtenir la sanction des armes. Au point de vue militaire, le nouveau ministre des Affaires étrangères était de ceux qui sont convaincus de la supériorité de l'offensive, même quand il s'agit de se défendre; aussi sa première parole, en prenant connaissance des dispositions arrêtées par Rochambeau et Lafayette, fut-elle pour les trouver trop timides. Il dit à Ro-

chambeau et à Lafayette « que la crise actuelle ne pouvoit plus durer, qu'il alloit donner aux négociations une tournure franche et décisive, qui alloit faire cesser toutes les perplexités; » que les opérations militaires devraient participer de cette énergie; et qu'en conséquence, le plan proposé devait être modifié dans ce sens agressif.

Les deux généraux ne pouvaient pas ne point tenir compte de ces observations du président du Conseil du Roi : ils revinrent donc sur leur projet et présentèrent d'autres dispositions. Aux termes de ce plan modifié, l'armée du Nord (Rochambeau) passait d'abord une division active, la deuxième, à l'armée du Centre (Lafayette), qui doublait ainsi son effectif. Ce renforcement effectué, l'armée du Centre envahissait le pays de Liège, poussait jusqu'à Maëstricht, occupait toute la rive droite de la Meuse moyenne et coupait ainsi de leur base d'opérations les troupes autrichiennes des Pays-Bas. Pendant cette marche de Lafayette, les troupes de Rochambeau avaient maintenu par des démonstrations sur la frontière les garnisons du Brabant; l'armée du Rhin en avait fait autant vis-à-vis des troupes du Palatinat et des Pays rhénans; et, suivant le succès obtenu par Lafayette, le maréchal Rochambeau pénétrait dans les Pays-Bas avec sa propre armée seule, ou réunissait en une seule masse l'armée du Nord et l'armée du Centre pour des opérations à déterminer ultérieurement.

Cette idée d'une invasion du pays de Liège appartenait à la fois à Lafayette et à Dumouriez et était bien antérieure à la situation actuelle. Elle remontait à 1790, date à laquelle les Pays-Bas, en insurrection déclarée contre la domination autrichienne, avaient demandé à la France un officier pour organiser leur armée. Dumouriez, sur lequel était tombé ce choix, à l'instigation de Lafayette alors tout-puissant, avait reconnu à cette époque que la révolution belge, conduite par des gens sans convictions ni talens, était appelée à échouer comme elle fit effectivement en décembre 1790. Dans le pays de Liège, au contraire, les racines du mouvement insurrectionnel étaient plus profondes, plus vivaces; le principe des revendications se rapprochait sensiblement des nôtres; en conséquence, une intervention, inutile et sans profit en Brabant, avait toute chance de réussir dans le pays de Liège, et de n'être pas moins utile à notre propre cause qu'à celle des Liégeois révoltés.

C'étaient ces considérations qui venaient de servir de base à

Rochambeau et à Lafayette pour établir leur conception nouvelle. Le plan ainsi modifié fut présenté au Conseil du Roi qui l'approuva — probablement le 22 mars — et le 23, le maréchal de Rochambeau en communiquait à Lauzun les traits principaux. « Vous devez savoir, mon cher Biron, lui écrivait-il à la date précitée, vous devez savoir par les dispositions du nouveau ministère, que leur but, en cas de guerre, est de donner l'offensive à entreprendre à M. de Lafayette sur la rive droite de la Meuse. Cette guerre révolutionnaire est plus dans son genre, et je crois qu'elle peut produire plus d'effet dans le pays de Liège que dans le Brabant. Je conviens que les moyens qui nous resteront seront bien courts... nous ne pourrons guère compter que sur des bataillons de gardes nationales d'augmentation et le retour de quelques escadrons qu'on pourra peut-être tirer de l'intérieur, mais notre ligne de défense deviendra beaucoup moins longue qu'elle n'était ci-devant et nous tâcherons d'user de nos moyens de manière à ne pas rester dans une offensive morte. Si l'ennemi se dégarnit et nous prête le flanc, mon plan serait de camper quatre ou cinq mille hommes à Maubeuge et d'en rassembler douze ou quinze mille près de Valenciennes, avec deux ponts au-dessus de l'Escaut. Il me semble que notre gauche à Valenciennes, notre droite à Famars, la Rhonelle devant nous, deux ponts sur l'Escaut derrière nous pour marcher au besoin vers Douai et Lille, nous mettraient dans une position respectable et à portée de prendre l'offensive suivant les circonstances. Voilà mes vues générales, mon cher Biron. Lafayette doit se rassembler à Dun, et s'il fait quelque entreprise de son côté, il doit nécessairement attirer les plus grandes forces de l'armée du Brahant. Tous ces raisonnemens sont pour vous seul, mon cher Biron; mandez m'en votre opinion (1). »

Cette lettre du maréchal causa à Lauzun un profond dépit.

Était-il ambitieux? Nous n'hésitons pas à répondre par l'affirmative. Ses lettres, que nous avons sous les yeux, sont trop remplies de protestations de modestie et de désintéressement pour ne pas dissimuler la vérité. Le détachement sincère des grandeurs parle un autre langage, ne répète pas à satiété qu'il ne désire rien,

(1) *Archives historiques de la Guerre. Armée du Nord, 1792. Portefeuille A, 1 a. Carnet de correspondance du général Biron.*

Pour ne pas charger notre travail de notes, nous nous contentons de dire ici que toutes les citations qui vont suivre sont tirées soit du carnet de Lauzun, soit des cartons de la Correspondance générale de l'armée du Nord, mars et avril 1792.

qu'il n'envie aucune récompense, même les plus légitimes. Au moment où Rochambeau écrivait sa lettre à Lauzun, celui-ci, nommé lieutenant général du mois de janvier précédent, remplissait à Valenciennes les fonctions de chef d'état-major du général absent et même l'intérim du commandant en chef. A vrai dire, il existait à l'armée plusieurs lieutenans généraux d'une ancienneté antérieure à la sienne : d'Aumont, Crillon, Caulaincourt, d'Elbhecq, d'Harville; mais, outre que certains d'entre eux étaient pourvus de commandemens territoriaux qui les tenaient éloignés du quartier-général, ceux-là même qui résidaient à Valenciennes, comme le duc de Crillon, par exemple, affectaient de demeurer dans le ressort de leur division, et laissaient Lauzun trancher du général en chef. Celui-ci en contractait doucement l'habitude, tout en maugréant contre Rochambeau, qui l'accablait de besogne, assurait-il, et à qui « il était égal qu'il en crevât. »

Lauzun, sous le ministère précédent, avait entretenu avec son ami Narbonne une double correspondance, l'une officielle, l'autre intime dans laquelle il savait obtenir de l'ami ce qu'hésitait parfois à lui accorder le ministre. Il avait profité de cette intimité pour discréditer quelques camarades qu'il jugeait dangereux ou simplement importuns, notamment Crillon, d'Aumont, de la Rocque : « Tu connais nos lieutenans généraux, MM. d'Aumont et de la Rocque, — écrivait-il à Narbonne le 9 décembre 1791, alors qu'il n'était lui-même encore que maréchal de camp, — le premier, sans aucun talent militaire, ni même l'habitude de servir, est cependant utile par ses principes et son attachement à la constitution; le second est totalement fini, sans fermeté ni activité, et le nouvel ordre de choses lui déplaît mortellement... »

A l'arrivée aux affaires de Dumouriez, Lauzun tâta sur-le-champ le terrain et chercha à savoir s'il lui serait possible de continuer avec le nouveau venu les erremens qu'il avait suivis avec son prédécesseur. Dumouriez était ministre du 15 mars, et la nouvelle en était arrivée à Valenciennes le 17 ou le 18 : à la date du 19, Biron écrivait au successeur de Narbonne : « Vous êtes, Monsieur, ministre du département le plus important; vous le connaissez mieux que personne, et vos talens et votre patriotisme doivent vous donner une grande influence dans le Conseil du Roi. Vos principes politiques et constitutionnels ont si constamment été les mêmes depuis bien des années, que je regarde comme un devoir de l'amitié de vous soumettre quelques réflexions qui fixeront peut-

être votre attention... » Et il continuait en exposant ce qu'il avait expliqué jadis et dans les mêmes termes à Narbonne : la nécessité d'une alliance avec l'Angleterre, celle d'obtenir la neutralité de la Prusse, etc., etc.

En affirmant que « ses principes politiques et constitutionnels » avaient toujours été ceux de Dumouriez, Lauzun s'avançait beaucoup. En réalité, ces deux hommes étaient surtout unis l'un à l'autre par leurs préventions ou leurs rancunes contre l'ancien régime, avec cette différence que ces rancunes, très compréhensibles chez Dumouriez, ne l'étaient à aucun degré chez Lauzun.

Il y a lieu de croire que le nouveau ministre des Affaires étrangères ne demeura pas sans être flatté de cette démarche d'un duc à brevet, du représentant le plus brillant de cette aristocratie agonisante sans doute, mais qui, dans ses derniers momens, gardait encore un indiscutable prestige. En tout cas, il était trop fin pour rejeter de telles avances, pour ne pas ménager un homme qu'il savait fertile en ressources, un intime ami du duc d'Orléans, possédant des relations avérées ou secrètes dans toute l'Europe. Il lui répondit donc, à la date du 29 mars, par une lettre dans laquelle il lui disait que « son cœur ne serait jamais en faute avec son honorable ami Biron, » parce qu'il y avait « trop longtemps que leurs opinions et leurs sentimens s'accordaient. » Dumouriez ajoutait : « Voici le moment venu de mettre à exécution pour une nation libre ce dont on nous a écartés sous le despotisme absurde des ministres. Vous êtes, mon ami, un des plus forts arcs-boutans de ma machine politique et militaire ; je garde précieusement les réflexions de votre lettre du 18... »

Cette lettre de Dumouriez parvint à Lauzun, à Valenciennes, le 31 mars. Elle venait à propos pour tempérer l'humeur que lui avait donnée la lettre de Rochambeau, pour calmer l'irritation que lui avaient surtout causée les dispositions du plan de campagne communiqué. Et comment ce plan n'aurait-il pas provoqué chez Lauzun le dépit et la colère ! En premier lieu, l'attribution de la mission stratégique prépondérante à Lafayette, chargé, comme on l'a vu, du rôle offensif et brillant, alors que les deux autres armées du Nord et du Rhin gardaient la défensive, était une première cause de mortification. Effectivement, Lauzun n'aimait pas Lafayette, son cadet de dix ans, qu'il voyait à trente-cinq ans commander en chef une armée, quand lui, Biron, venait à peine de

passer lieutenant général et demeurait en sous-ordre. De plus, si l'armée du Centre était seule à agir offensivement, c'était elle qui aurait surtout et même uniquement l'occasion de se signaler ; c'est à elle seule que seraient accordés les honneurs, les récompenses, les faveurs.

Il convenait d'empêcher un parti doublement fâcheux en ce qu'il servait un homme auquel on eût aimé nuire, et qu'il était préjudiciable à qui l'on voulait favoriser. Pour cela, il était urgent d'avoir l'oreille du président du Conseil ; or la lettre de Dumouriez reçue le matin même donnait à Lauzun de grandes espérances à cet égard.

En homme toujours pressé d'aboutir, estimant d'autre part que là, plus qu'ailleurs encore, il était nécessaire de ne point perdre de temps, Lauzun adressa incontinent à Dumouriez une lettre longue, habile, pressante, destinée à jeter les premiers doutes dans l'esprit du ministre. Déjà, dans celle du 19, et alors qu'il savait seulement d'une façon vague les intentions du nouveau ministère, il avait abordé, par avance, le sujet qui lui tenait au cœur et déclaré que « nous n'avions d'autre parti à prendre que de réduire à une forte et excellente défensive les deux armées de MM. Luckner et de Lafayette et de faire refluer tout ce qu'il serait possible d'en tirer sur l'armée du Nord... Nous serions alors en mesure de déclarer au roi de Hongrie que nous désirions maintenir la paix, mais qu'à sa première réponse ambiguë... nous entrerions dans le Brabant... »

La lettre du 2 avril était plus catégorique : « Permettez-moi de vous dire, écrivait Lauzun, combien je suis étonné et affligé de la manière dont votre ministère me paraît avoir disposé de nos armées. Réduire celle du Nord à la défensive, s'ôter les moyens d'entrer dans le Brabant, si nous avons à nous plaindre des Autrichiens, les débarrasser de la nécessité d'y tenir une armée considérable, et tout cela pour renforcer notre armée du Centre, pour charger des opérations hostiles le moins expérimenté de nos trois généraux (car je ne pense pas que les plus chauds partisans de M. de Lafayette veuillent comparer ses talens militaires à ceux de MM. Luckner et Rochambeau), en vérité, mon ami, c'est ce que faisaient autrefois les maîtresses du Roi pour les favoris devenus généraux. Il est impossible que de telles mesures inspirent la confiance et paraissent dictées par le seul amour de la chose publique. Réfléchissez-y, et beaucoup de rai-

sons très fortes, qu'il est inutile de détailler, se présenteront à votre esprit et feront impression sur lui... »

Après avoir pesé ainsi directement sur l'esprit de Dumouriez, Lauzun songea à faire agir vis-à-vis du ministre d'autres influences qu'il savait puissantes, comme celle de Talleyrand, par exemple ; il écrivit donc le même jour à l'ancien évêque d'Autun pour lui démontrer la nécessité de donner à l'armée du Nord la prépondérance sur les deux autres. Une force militaire considérable entretenue par nous vis-à-vis du Brabant, destinée à y pénétrer, prête à y revivifier la flamme insurrectionnelle mal éteinte en 1790, c'était pour l'Empereur l'obligation de maintenir des troupes nombreuses dans les Pays-Bas, c'était un obstacle à toute entreprise offensive tentée ailleurs contre nous. Mais ce résultat ne pouvait plus être atteint « si l'on avait la maladresse de réduire l'armée du Nord au pied de défensive, et cela pour rendre active la seule qui ne dût jamais l'être, et la faire commander par le moins expérimenté de nos trois généraux, quand le plus habile ne serait pas trop bon pour la circonstance. Dites-leur donc que s'ils veulent absolument que le destin de la France dépende de la médiocrité de M. de Lafayette, il faut au moins se ménager les moyens de le soutenir s'il est battu; M. de Rochambeau peut seul lui donner du secours, mais il ne faut pas le laisser dans un strict état de défensive qui ne lui permette pas de rien détacher. On a persuadé au ministère et même à M. de Rochambeau que c'était la Révolution de Liège qu'il fallait faire; son succès n'entraînera certainement ni le Brabant ni la Hollande, et celle du Brabant eût nécessairement entraîné Liège... J'ai écrit tout cela à Dumouriez. Dites-lui encore... qu'il ne souffre pas qu'on livre le Nord de la France, Paris et, ce qui est cent fois plus dangereux, l'opinion... »

Dumouriez avait mis huit jours à répondre à la première lettre de Lauzun; il lui écrivit cette fois par le retour de son propre courrier, lui exposant que des raisons importantes « qu'il lui expliquerait et que Lauzun approuverait » avaient dicté la décision du Conseil. Après avoir fait pressentir à son « brave, spirituel et franc ami » que l'ouverture des hostilités était imminente, Dumouriez ajoutait : « En attendant, préparez-vous à faire des niches à vos voisins, et si, sous huit jours, je n'ai pas une réponse catégorique (de l'Empereur), laissez arriver non seulement les déserteurs armés ou non, mais même les corps entiers s'ils se présentent. »

A propos de cette invitation de Dumouriez à Lauzun de « laisser arriver les déserteurs, » il est indispensable que nous donnions ici une explication.

Aux termes des conventions diplomatiques intervenues entre la France et l'Autriche, conventions toujours en vigueur, puisqu'à la date du 1er avril, la guerre n'était point déclarée, les déserteurs ne pouvaient être accueillis ni dans l'une, ni dans l'autre armée, et devaient être, au contraire, livrés à la première réquisition de la puissance intéressée. Depuis longtemps, et déjà à l'époque où Narbonne occupait le ministère de la Guerre, Lauzun avait signalé l'apparition dans nos lignes d'un certain nombre de déserteurs autrichiens et avait indiqué la possibilité de former avec eux des bataillons ou des légions auxiliaires. En réalité, cet exode se réduisait à fort peu de chose; mais, dans sa préoccupation d'attribuer, de faire attribuer à l'armée du Nord le rôle prépondérant dans les opérations, Lauzun dénaturait les faits, leur accordait une importance qu'ils n'avaient nullement. Déjà, à la date du 6 janvier, il avait écrit à Narbonne « qu'on ne pouvait se faire une idée de la prodigieuse désertion qui devait éprouver l'armée impériale dans les quinze premiers jours de la déclaration de guerre, de l'embarras et de la souffrance que cette désertion mettrait dans toutes les opérations de l'ennemi. » Et il lui annonçait encore deux mois après, le 6 mars, « qu'il se préparait un grand mouvement de désertion dans les troupes de l'Empereur, » et qu'il était averti, lui Lauzun, « qu'il pourrait nous venir d'un moment à l'autre des compagnies, peut-être même des corps entiers avec chevaux, armes et bagages. »

Lauzun avait repris ce thème avec Dumouriez. En montrant au ministre les Brabançons, c'est-à-dire les Belges, prêts à se soulever en notre faveur, en lui signalant les régimens autrichiens disposés à passer en masse sous nos drapeaux, il lui faisait toucher du doigt la nécessité d'utiliser sans retard des sentimens aussi favorables à notre cause. Pour en tirer parti, il fallait obligatoirement que l'armée du Nord prît le plus tôt possible l'offensive; qu'elle pénétrât en Belgique; qu'elle fît tomber par son irruption en pays autrichien les scrupules des quelques Belges qui pouvaient hésiter encore à se soulever.

Dumouriez était tout disposé à prêter l'oreille à ces propositions. Effectivement, s'il avait conçu jadis des doutes sur l'efficacité du soulèvement belge contre la domination autrichienne, c'est

qu'il avait envisagé surtout la faiblesse des chefs du mouvement, des dirigeans tels que Van der Noot ou Van Eupen; mais il avait toujours cru à l'existence d'un sentiment de révolte dans le peuple et, en admettant que ce sentiment ne fût pas aussi caractérisé en Belgique que dans l'évêché de Liège, il n'était pas moins possible, pas moins politique d'en tenir compte, de s'en servir. En ce qui concernait la désertion autrichienne, la proposition de Biron lui causa une joie profonde et lui apparut comme signalant un fait d'importance capitale. Il s'y rallia instantanément, avec passion, et répondit le jour même à Biron, lui demandant non seulement d'accueillir sans différer les déserteurs qui se présenteraient, mais « de les envoyer à Paris où leur promenade ferait un beaucoup meilleur effet que la promenade des Châteauvieux (1). » Dans une autre lettre sur le même sujet, il disait encore : « Préparez la désertion autrichienne, et sous peu de temps, nous lâcherons la bride à ce moyen d'effrayer le « jeune homme (2). » Si nous pouvions avoir un corps entier tout armé, tout vêtu, nous lui ferions une entrée triomphale à Paris comme aux Châteauvieux et cela ferait un bien autre effet. »

Lauzun avait, en réalité, mis en avant cette histoire de déserteurs autrichiens comme un appât destiné à amorcer Dumouriez, à l'amener à l'idée de l'offensive pour l'armée du Nord. Cette modification au plan stratégique de Rochambeau demeurait pour lui la question principale, la désertion des troupes autrichiennes étant l'accessoire. Mais c'était le contraire qui se passait dans l'esprit de Dumouriez, et ce qui l'avait frappé le plus dans les dépêches de Lauzun, c'était précisément cette question de déserteurs. Ce qu'apercevait le ministre, dans la situation que lui faisait entrevoir son correspondant, c'était bien moins le fait lui-même que la portée morale qu'il pouvait avoir, que les conséquences dont il pouvait être l'origine pour l'avenir de la Révolution. Les Belges révoltés, donnant tout d'un coup la main aux soldats autrichiens leurs oppresseurs; les uns et les autres franchissant ensemble la frontière en abandonnant, ceux-ci leur sol national, ceux-là leur drapeau, et venant côte à côte se ranger

(1) Nous rappelons ici que les soldats suisses du régiment de Châteauvieux, condamnés aux galères à la suite de la révolte de Nancy (août 1790), venaient d'être graciés et ramenés à Paris. Il y eut au sujet de leur délivrance et de leur retour une fête populaire (15 août), dans laquelle ces criminels furent promenés triomphalement dans les rues principales de la capitale.

(2) François II, qui venait d'être élu empereur à 24 ans.

sous « l'égide de la Liberté, » quel coup d'éclat en Europe, quel coup de théâtre, quelle « réclame ! »

A partir des premiers jours d'avril, on voit cette illusion de Dumouriez de promener dans Paris des uniformes autrichiens s'élever chez lui à l'état de manie, d'idée fixe ; il en parle dans toutes ses dépêches ; il y revient à diverses reprises dans la même lettre.

« Faites passer les déserteurs tout équipés à Paris, écrit-il le 13 avril, et pour qu'ils soient parfaitement reçus, adressez-les de club en club, jusqu'à celui des Jacobins. Si, comme vous me l'assurez dans une de vos précédentes lettres, vous avez la possibilité de faire déserter une compagnie ou un escadron entier, nous sommes sûrs que cela nous produira deux bons effets. Le premier, d'encourager la Nation, parce qu'elle verra par expérience qu'elle peut espérer fondre cette grande armée par l'appât de la liberté et de l'aisance. Le deuxième est d'effrayer les généraux autrichiens en leur inspirant la méfiance contre leurs soldats. Comme les généraux sont des Allemands, brutaux et bêtes pour la plupart, ils croiront pouvoir arrêter la désertion en redoublant de sévérité et cette même sévérité augmentera la désertion. »

Un peu plus bas, toujours dans la même lettre, Dumouriez disait encore : « C'est dans vos lettres que j'ai conçu le plan de faire cette opération très en grand. Occupez vous en sur-le-champ pour qu'avant huit jours nous puissions promener des Autrichiens dans Paris comme on va y promener des soldats de Châteauvieux. » Dans une autre lettre, Dumouriez revient encore à la charge : on sent qu'il entrevoit de plus en plus dans ce projet une source intarissable d'avantages, et qu'il tient absolument à en hâter la réalisation : « Tâchez, dit-il, de nous envoyer à Paris des uhlans et des Hongrois que nous puissions carrosser et promener comme les soldats de Châteauvieux... surtout envoyez-nous les déserteurs à Paris tout habillés, armés, montés surtout. S'ils peuvent être un peu nombreux... adressez-les de club en club. Il faut qu'on les voie à Paris, qu'on les y fête et que tous les papiers publics en retentissent. » Et du lendemain, 14 avril, six jours avant la déclaration de guerre : « Suivez très vivement le projet d'embauchage ; allez-y bon jeu, bon argent, d'après ma lettre d'hier matin. Le plus tôt que nous pourrons faire promener des uniformes au Palais-Royal sera le mieux... »

Dumouriez, à la fois madré et naïf, doué d'une imagination

sans cesse en travail, entrevoyait déjà toute l'armée de l'Empire combattant dans nos rangs et sous nos couleurs : « Je prévois avec plaisir, disait-il à Biron le 27 mars, qu'à la tête des troupes de la nation, vous commanderez bientôt une armée autrichienne dont nous nous servirons parfaitement contre les despotes. » Que ne devait-on donc point faire pour Lauzun, pour cet homme précieux qui avait conçu et se faisait fort d'exécuter ce plan génial de désertion en masse? Le bâton de maréchal de France ne paraissait pas une récompense exagérée pour un tel service, et Dumouriez n'hésitait pas à le lui promettre. « Laissez-moi, lui écrivait-il, laissez-moi saisir l'occasion de vous mettre à la main le bâton qu'ont honoré vos pères. » Et pour faire naître cette occasion, le moyen le plus sûr était non seulement d'attribuer à l'armée du Nord un caractère nettement offensif, mais surtout de réserver à Biron le rôle principal dans cette offensive. Il ne pouvait exister aucun doute à cet égard.

Ce fut ainsi que, séduit par les raisonnemens spécieux de son correspondant, désireux de lui être agréable, de le mettre en lumière, Dumouriez commença à prêter l'oreille aux propositions de Valenciennes, concernant l'opportunité qu'il pourrait y avoir à modifier le plan d'opérations Rochambeau-Lafayette. L'idée de cette modification, d'abord assez vague dans l'esprit du ministre des Affaires étrangères, finit par germer, par prendre corps, par se développer, et se développer au détriment de toute autre. Aussi Beauharnais, envoyé à Paris pour exposer verbalement à Dumouriez les raisons de Lauzun, pour essayer de le convertir à ses désirs, trouva-t-il un terrain tout préparé, un homme acquis d'avance à ce qu'on venait lui proposer.

Ce fut en réalité à ce moment, c'est-à-dire pendant le séjour de Beauharnais à Paris, ce fut dans ses conférences avec le ministre des Affaires étrangères que fut définitivement combiné, nous allions dire comploté, le nouveau plan stratégique et l'offensive de l'armée du Nord.

Il fut décidé alors que, tout en conservant à Rochambeau le commandement nominal des troupes, on ne laisserait guère à sa disposition que des réserves, les bataillons de gardes nationales inexercées, en un mot les contingens de seconde ligne ; et qu'au contraire, tout ce que l'on pourrait rassembler de troupes actives serait réuni sous Lauzun, en une seule masse, destinée à opérer une irruption soudaine dans le Brabant, flanquée, à droite et en

retrait, par l'armée de Lafayette, à gauche, par des détachemens tirés de Lille et de Dunkerque.

Tout cela n'était point encore bien réglé dans les détails, mais le principe en était arrêté. Aussi, le soir du 11 avril, Beauharnais pouvait-il annoncer avec vérité à Lauzun que « l'armée du Nord devait être offensive comme celle du Centre et qu'une division de vingt mille hommes placée sous son commandement serait particulièrement destinée à opérer activement. » — « Toutes les mesures relatives à ce système, ajoutait-il, vont être prises, et plusieurs même qui s'y rattachent ont déjà été ordonnées. » Deux jours après, le 13, Dumouriez écrivait lui-même à Lauzun pour lui confirmer ces nouvelles : « Si la totalité de l'armée du Nord n'agissait pas offensivement, lui disait-il, il y aurait cependant une partie de cette armée employée très activement et c'est vous qui la commanderiez. »

III

Ce fut le 15 avril que prirent fin les conférences entre Dumouriez et Beauharnais. Les grandes lignes du nouveau plan d'opérations avaient été tracées de la façon que nous avons dite; toutefois, il restait un point à préciser : la façon dont on ferait accepter au maréchal de Rochambeau la situation nouvelle.

La question était délicate. Rochambeau, par son âge, par sa situation personnelle, par son grade, enfin par la faveur dont il jouissait auprès du Roi, était une personnalité avec laquelle même un ministre ne pouvait se passer de garder des ménagemens. Or on se doutait bien que le maréchal opposerait un veto catégorique à une modification aussi radicale que celle à laquelle on voulait s'arrêter. Dumouriez, doué d'un esprit fécond en ressources, chercha un expédient; Beauharnais s'ingénia; Lauzun fit de même. Mais ni les uns ni les autres n'avaient trouvé de solution satisfaisante quand une aggravation subite de l'hydropisie dont souffrait Rochambeau parut devoir trancher le litige. A vrai dire, Rochambeau disparaissant, il n'existait plus de litige. Effectivement, s'il avait paru malaisé d'imposer au maréchal un plan contraire à ses idées, il demeurait tout simple de modifier la conception originelle le jour où un autre serait placé à la tête de l'armée du Nord; et cette dernière éventualité paraissait être à la veille de se réaliser.

La nouvelle d'une aggravation dans l'état du vieux maréchal n'eut pas été plus tôt divulguée que l'on se préoccupa de lui donner un successeur. Il fallait s'attendre à voir les amis de Lauzun mettre en avant sa candidature : ils n'y manquèrent point. Beauharnais, écrivant le jour même à Valenciennes, disait à ce sujet : « L'opinion publique est toujours que M. de Rochambeau ne partira pas et que ce doit être vous ou M. d'Estaing qui devez commander l'armée. J'ai passé la soirée hier chez Cond... avec l'abbé Si... (1), la députation de Bordeaux, etc. Ils désirent tous que vous ayez en chef le commandement de l'armée du Nord... »

Il existait cependant à la réalisation de ce vœu un obstacle difficile à surmonter. C'était le vote rendu par la Constituante en se séparant, c'était le décret décidant qu'une charge officielle ne pouvait être conférée à aucun de ses membres pendant tout le temps où la nouvelle Assemblée serait en fonctions. Et il ressortait de ce vote, d'après l'interprétation admise en 1792, que Lauzun, ancien député du Quercy aux États-Généraux de 1789, pouvait bien remplir à l'armée du Nord les fonctions de son grade, mais demeurait inhabile à y exercer, à moins que son ancienneté ne l'y appelât, un commandement comportant l'envoi de lettres de service spéciales telles que les provisions de général en chef. Les amis de Biron, en gens la plupart rompus aux finasseries du langage législatif, cherchèrent comment on pourrait tourner la difficulté, la façon dont il serait permis d'éluder une loi due sans doute à un sentiment généreux de désintéressement, mais dont les conséquences fâcheuses commençaient à se faire sentir. Ce fut Talleyrand qui trouva l'expédient. « Il est positivement décidé, mon cher Lauzun, écrivait-il le 5 avril, que votre général Rochambeau ne retourne pas. Il traînera ici, parlera d'eau dans la poitrine, sera à la veille de partir... et restera; c'est de son intérieur qu'est tiré tout ce que je vous dis là. Il faut que ce soit vous qui commandiez si l'on fait quelque chose; dites-moi quel est le moyen, c'est-à-dire dites-moi quel est plus ancien pour qu'on l'envoie ailleurs. Vous savez bien qu'en vertu de votre charmant décret de la Montagne, vous ne pouvez rien commander que par ancienneté; ainsi il faut se défaire de tout ce qui est plus ancien que vous. Mon opinion est que vous allez être d'ici à quinze jours dans la plus grande activité ; on attend la réponse du cabinet de

(1) Sans doute Condorcet et Siéyès.

Vienne et on la prévoit. Vous savez que Dumouriez a toujours été à l'idée d'attaquer; il y est plus que jamais; tout ce qui nous tourmente dans l'intérieur l'y porte. Il faut que nous sachions par vous ce que nous devons faire faire à M. de Grave et à M. Dumouriez. »

Biron, qui très probablement avait envisagé déjà l'éventualité de la disparition de Rochambeau, Biron, pour lequel ses amis ne travaillaient pas certainement sans avoir son consentement, parut troublé de la proposition qui lui était faite. Tout d'abord, il sembla ne point l'agréer. La vérité est qu'entre l'ambition d'être quelque chose, ce dont il avait bien envie, et le sentiment, peut-être vague en lui, mais existant cependant, qu'il était inférieur à la tâche dont on voulait charger ses épaules, il demeurait perplexe, hésitait, montrait nettement combien il était peu fait pour une situation où il fallait surtout de la décision, de l'énergie, du caractère.

Il répondit à Talleyrand qu'il n'apercevait point, parmi ses camarades de l'armée du Nord, de successeur capable de substituer Rochambeau et qu' « il ne s'aimait pas mieux que les autres; » que le meilleur parti serait d'appeler Luckner à Valenciennes, confiant l'armée, — celle d'Alsace, — à M. de Gelb (qui y commandait déjà une division), et, qui « avec le Rhin devant lui, y serait très suffisant. » Si le Roi tenait absolument à laisser Luckner à Strasbourg, Biron désignait comme candidat pour l'armée du Nord M. de Choisy « si sa santé était rétablie, » ce qui était bien loin d'être le cas. En dehors de M. de Choisy, continuait Lauzun, « j'avoue franchement que je ne vois plus que moi,... et vous me permettrez de vous faire observer que si le décret de la Montagne s'oppose à ce que je puisse commander les lieutenans généraux, mes anciens dans notre armée, il a déjà été enfreint pour M. de Lafayette, qui a été prendre le commandement de l'armée de la Moselle, quoique M. de Belmont, qui y est resté, fût lieutenant général dix ans avant lui. Si cette exception ne peut regarder que M. de Lafayette, s'il est au-dessus des lois, cela doit donner beaucoup d'espoir à ceux qui ne veulent pas s'y soumettre. »

L'amélioration inattendue qui se produisit dans l'état de santé de Rochambeau, l'énergie que manifesta le vieux soldat en cette circonstance, vinrent rendre inutile cet accaparement prématuré de succession. Cependant, dès que le Conseil adoptait un plan différent de celui du maréchal, on en était réduit ou à le lui

imposer en provoquant sa démission éventuelle, ou à le lui dissimuler jusqu'au dernier moment.

Ce fut à ce dernier parti que Dumouriez s'arrêta.

Le futur vainqueur de Valmy (1) et de Jemappes ne répugnait pas, il faut malheureusement l'avouer, à ces procédés souterrains à ces manœuvres tortueuses, et comme Lauzun se trouvait là tout de même dans son élément, les deux amis s'entendirent facilement pour agencer clandestinement leur conjuration de palais. C'est un des détails les plus pénibles de cette étrange affaire, de voir ces deux hommes s'ingénier à tenir le maréchal en dehors de leurs agissemens, à lui dissimuler également leurs tentatives d'embauchage à l'étranger et leurs combinaisons stratégiques pour l'invasion des Pays-Bas, à agir en un mot non point en hommes d'État poursuivant la réalisation d'une idée avouable, mais en politiciens véreux cherchant à faire aboutir par des chemins détournés une entreprise louche. Cette pensée de tenir soigneusement Rochambeau en dehors des nouvelles combinaisons préoccupe Dumouriez, et il y revient à diverses reprises dans sa correspondance : « Je vous prie de ne parler (de tout cela au maréchal), que lorsque la machine sera parfaitement montée, et même je crois que vous pouvez vous dispenser de lui faire cette confidence. » Et ailleurs : « Je crois le maréchal très opposé au plan d'offensive. Quand il aura les ordres, vous vous chargerez de le convertir. Je n'ai pas besoin de vous recommander la plus souveraine discrétion. »

Ce n'est pas une des moindres anomalies de cette époque féconde en surprises de voir entrer, dans ce véritable complot contre le maréchal, son propre fils qui n'était cependant plus un jeune homme (2), et qui commandait en qualité de maréchal de camp la place de Maubeuge. Séduit par l'ascendant de Lauzun, Joseph Rochambeau avait accepté de faire lui aussi de l'embauchage en dehors de son père et demeurait même, par suite de sa position sur l'extrême frontière, l'agent le plus actif de cette entreprise hasardée. Hasardée, et peu glorieuse, et qui ne paraissait guère devoir aboutir! Effectivement, les jours s'écoulaient; on était arrivé à la veille de la déclaration de guerre, et Biron n'avait envoyé à Paris pas le moindre uhlan. Dumouriez s'étonnait de

(1) Bien qu'on attribue généralement le gain de la bataille de Valmy à Kellermann, c'est véritablement à Dumouriez que revient l'honneur de cette journée.

(2) Il était né en 1750 et fut tué comme général de division, à Leipzig, en 1813.

ces retards, demandait des explications. Il ne comprenait pas les obstacles imprévus qui s'opposaient tout d'un coup à la réalisation d'une opération dont on lui avait déclaré tout d'abord l'exécution sans difficultés. Mais Lauzun, qui s'était fort avancé pour parvenir à ses fins, commençait à revenir adroitement sur ses dires. Il assurait bien encore qu'il avait mis des agens en campagne et qu'il attendait de bons résultats de leurs démarches. Mais il affirmait aussi qu'on avait tardé trop de temps à le laisser agir, qu'on avait ainsi annihilé en grande partie les moyens d'action qu'il avait eus tout d'abord à sa disposition, que « si la fermentation était encore grande en notre faveur à Mons et à Tournay, la discipline y était sévère et la surveillance très active. » Il se préparait ainsi adroitement une défaite. Il écrivait notamment à Dumouriez que les soldats autrichiens ne dissimulaient point « leur envie de déserter, que le grand nombre surmonterait les obstacles, mais que tous demandaient ce qu'ils deviendraient ensuite et s'il y avait des corps destinés à les recevoir. » Or, les légions, les bataillons, les escadrons dont Biron avait demandé la formation n'étaient point créés : il fallait donc prévoir que les Autrichiens ne viendraient point encore.

Dumouriez entendit-il qu'il avait été joué, tout au moins que Biron avait abusé de sa crédulité, qu'il avait fait briller à ses yeux une apparence décevante? Il y a lieu de le supposer. Toutefois, avec la décision qui faisait le fonds de son caractère, il comprit que ce n'était point le moment de récriminer, ni de rien modifier. Il fit semblant d'accepter les raisons qu'on lui donnait, ne fit entendre aucune plainte et, sans penser à regretter les erreurs passées, il chercha seulement à pallier leurs conséquences.

A la date à laquelle nous sommes parvenus, c'est-à-dire au 15 avril, le ministre des Affaires étrangères s'occupait avec de Grave de faire rédiger définitivement les instructions nouvelles destinées à l'armée du Nord, instructions tenues rigoureusement secrètes, nous l'avons dit, et qui ne devaient être divulguées qu'au dernier moment.

Or, à la même date, Rochambeau, à la veille de regagner Valenciennes, faisait également rédiger au ministère, — peut-être par les mêmes commis, — le plan arrêté primitivement avec Lafayette, agréé jadis le 22 mars par Dumouriez, par le Conseil du Roi et qu'il s'imaginait être toujours valable.

On se souvient que ce plan du 22 mars n'était pas la concep-

tion primitive des deux généraux, Dumouriez ayant exigé, à son arrivée au ministère, qu'on introduisît dans cette combinaison originelle d'importantes modifications, notamment l'invasion par l'armée du Centre du pays de Liège. Ce fut naturellement en tenant compte de ces dispositions nouvelles que Rochambeau fit rédiger par de Grave les instructions qu'il était supposé recevoir du Conseil du Roi. Aux termes de ce memorandum, l'affaire importante et urgente pour l'armée du Nord était de rassembler ses troupes en trois « camps d'instruction, » c'est-à-dire de les appeler des différentes garnisons où elles étaient pour le moment éparpillées, et de les concentrer en trois masses d'où elles pourraient « au premier signal, prendre l'attitude de guerre, si la politique étrangère nous forçait à le faire. » L'emplacement de ces camps était fixé à Dunkerque, à Maubeuge, à Valenciennes, et les troupes devaient y être réunies du 1er au 10 mai. On devait grouper trois ou quatre mille hommes à Dunkerque, quatre à cinq mille à Maubeuge, dix-huit mille aux environs de Valenciennes. « Si nous étions forcés de faire la guerre, continuait l'instruction, le camp de Maubeuge et celui de Valenciennes se réuniraient pour s'emparer de Mons et seraient au moins portés à vingt-cinq mille hommes. C'est de Mons que ce corps d'armée marcherait sur Bruxelles... Ces opérations devraient se faire de concert avec celles de l'armée du Centre (Lafayette) qui *serait la première à se mettre en mouvement*... Dans la supposition de guerre qui doit être celle qui dirige essentiellement toutes les opérations actuelles, les troupes du camp de Dun (Lafayette) marcheraient sur Givet où elles prendraient une position passagère pour se porter avec rapidité sur Namur et de Namur sur Liège. *C'est à l'époque de leur marche sur Namur que l'armée du Nord* (*Rochambeau*) *se portera sur Mons et de là sur Bruxelles*, *si l'armée du Centre* (*Lafayette*) *réussit à s'emparer de Namur et qu'une grande insurrection facilite la marche sur Bruxelles...* »

Ce qu'il faut surtout remarquer dans ces instructions du 15 avril, si l'on veut en discerner l'idée originale et maîtresse, c'est la dernière phrase que nous venons d'en citer et que nous avons soulignée, la disposition qui subordonnait l'offensive de l'armée du Nord entièrement à celle de l'armée du Centre. Conformément à ces prescriptions, l'armée du Nord ne devait se porter en avant que du 1er au 10 mai, elle devait attendre que Lafayette se fût emparé de Namur, elle devait attendre en outre

qu'une « grande insurrection se produisît en notre faveur en Belgique. »

Tout cela était bien aléatoire et bien hypothétique, mais quoi qu'il en fût, Rochambeau, décidé à rejoindre son quartier-général, était prêt à l'exécuter : il quitta Paris dans cette intention le 18 avril au soir. Le surlendemain, il était à Valenciennes; et son premier soin, en prenant à nouveau possession de son commandement, fut de donner connaissance à Lauzun du document du 15 avril, dont il n'avait pu lui adresser jadis que le sommaire écourté.

De quelle façon l'ancien roué reçut-il cette communication? Ni lui, ni Rochambeau, ni aucun autre témoin ne nous ont laissé de confidence sur ce sujet; on est donc réduit à cet égard à des conjectures. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il fallait être bien maître de soi, posséder une puissance de dissimulation peu commune pour supporter impassible une telle confidence. Car vraisemblablement Lauzun n'ignorait pas, à l'heure où Rochambeau lui communiquait les instructions du 15 avril, qu'en ce moment même, d'autres prescriptions, absolument contradictoires, portant la date du 22, mais depuis longtemps rédigées, étaient déjà parties de Paris et allaient arriver d'un instant à l'autre.

Elles parvinrent effectivement le 23, portées par Maret, le futur duc de Bassano, à cette époque représentant de la France près du comité révolutionnaire belge.

Pour ménager autant que possible la susceptibilité du vieux maréchal et pour lui faire accepter avec moins d'amertume une mesure qui ne pouvait manquer de le froisser profondément, Dumouriez et Lauzun avaient fait endosser à Louis XVI la responsabilité de leur acte, bien personnel cependant. En conséquence, Dumouriez avait inséré, en tête de ces instructions du 22 avril, rédigées soi-disant par le ministre de la Guerre de Grave, un préambule qui commençait ainsi : « Le Roi me charge de prévenir M. le maréchal de Rochambeau que des circonstances extérieures et politiques forcent Sa Majesté d'abandonner pour le moment le plan purement défensif, méthodique et très convenable en toute autre circonstance, pour adopter un système d'invasion qui puisse favoriser l'insurrection presque général des Belges, qui n'attendent que notre entrée dans les Pays-Bas pour lever l'étendard.

« M. le maréchal est prévenu que M. de Lafayette se mettra en mouvement sur Namur, vers le 30 de ce mois... qu'il faut, qu'à

cette époque, M. le maréchal ait commencé son plan d'invasion et ait porté son avant-garde au moins à Mons et peut-être en cas de succès jusqu'à Bruxelles... Aussitôt cette dépêche reçue, M. le maréchal remettra à M. de Biron l'instruction (cachetée) ci-jointe, fera rassembler les troupes destinées à entrer en campagne des garnisons de Maubeuge, Avesnes, Landrecies, Le Quesnoy, Cambray, Douay et Valenciennes, à Quiévrain, d'où M. de Biron suivra la destination prescrite dans son instruction... M. le Maréchal est prévenu qu'au même jour où M. de Biron réunira son avant-garde à Quiévrain, M. d'Aumont (gouverneur de Lille) doit former une tête de cavalerie de huit ou dix escadrons tirés des garnisons de Lille, Aix, Béthune, Arras et Hesdin qui se rassembleront à Lille d'où ils se porteront sur le territoire autrichien en avant de Baisieux, sur la grand'route de Tournay, pour masquer cette place, inquiéter l'ennemi et lui faire croire que c'est là qu'on veut entrer. Il en résultera nécessairement un bon effet. Les troupes autrichiennes qui occupent la Flandre n'oseront pas la dégarnir pour se rendre sur le Hainaut et le Brabant; ainsi M. de Biron n'aura affaire qu'aux garnisons de Mons et de Bruxelles. Il est de même présumable que la garnison de Tournay, qui d'après les avis multipliés que nous recevons est disposée à la désertion, favorisera l'insurrection des habitans, auquel cas l'officier général qui commandera cette tête pourrait être reçu dans Tournay... M. le maréchal donnera ordre à M. d'Elbhecq (commandant à Dunkerque) de porter un corps de troupes de 1200 hommes, moitié cavalerie, commandée par un maréchal de camp, du côté de Furnes, sur le territoire autrichien, s'annonçant comme une tête de colonne qui pourra continuer et se conformer au reste de l'instruction... »

En prenant connaissance de ces dépêches, Rochambeau ne put dissimuler ni son mécontentement, ni sa colère. A vrai dire, ce n'était pas surtout le remplacement de son plan d'opérations par un autre qui le choquait. Des raisons politiques prépondérantes pouvaient effectivement imposer au gouvernement un changement d'attitude militaire et ordonner une modification immédiate dans la mission tout d'abord affectée aux armées. Mais ce qu'il n'était pas possible d'admettre, ce qui était intolérable, ce qui le choquait profondément, douloureusement, c'était l'atteinte portée à sa prérogative, à son autorité; c'étaient les ordres donnés, par-dessus sa tête, à ses subordonnés, la direction

de son armée assumée directement par le ministre sous le couvert mal déguisé du Roi.

En voyant le rôle attribué à Lauzun, en se rappelant les liaisons qui avaient uni jadis ce général à Dumouriez, Rochambeau comprit qu'il avait été la dupe de ces deux hommes et il s'en plaignit amèrement à son lieutenant. « Le maréchal m'a envoyé chercher sur-le-champ, écrivait Biron à Dumouriez en lui rendant secrètement compte de la façon dont avaient été reçues les dépêches du 22. — Je l'ai trouvé convaincu qu'on lui avait caché cette disposition, que j'étais dans le secret, et qu'elle était le résultat d'une petite intrigue à la tête de laquelle j'étais. Vous pouvez juger qu'après cela, je n'ai pas été bien reçu. Il m'a dit sèchement qu'il ne pouvait pas approuver une mesure à laquelle il s'était toujours opposé, mais que cela ne l'empêcherait pas de concourir de tout son pouvoir à son succès. »

On n'ignore pas que le maréchal tint parole, qu'il déploya une activité, une initiative extraordinaires pour mettre Lauzun en mesure de réussir. Celui-ci, dans ses lettres du 25 au 28, et plus tard Dumouriez, dans la séance du 4 mai à la Législative, rendirent un hommage public à cette abnégation. Malheureusement tous ces efforts devaient être perdus. Les instructions du 22 avril eurent beau être exécutées à la lettre : Biron échoua pitoyablement devant Mons, et Dillon fut encore plus malheureux devant Tournay.

Peut-être essayerons-nous de retracer un jour ces événemens dont la relation détaillée et véridique est encore à écrire : pour le moment nous ne l'entreprendrons pas. Nous avons voulu simplement faire voir comment Dumouriez avait été amené à préférer au plan rationnel et méthodique de Rochambeau la conception beaucoup plus hasardeuse de Lauzun. Fort peu au courant de la guerre, n'ayant aucune idée des nécessités de métier auxquelles doit se plier un plan de campagne, Lauzun n'avait entrevu — en établissant le sien — que le côté purement politique de l'invasion du Brabant.

Comment ce plan n'eût-il pas échoué !

Et en voyant ce coureur de boudoirs se faire attribuer adroitement, clandestinement, au moyen de manœuvres secrètes comme l'envoi de Beauharnais à Paris, le rôle prépondérant dans l'offensive de l'armée du Nord, on ne peut s'empêcher de songer à la facilité avec laquelle les hommes se font illusion lorsqu'ils se

laissent conduire par leurs passions ou par leur intérêt. Quand, le 31 mars 1792, Lauzun écrivait à Dumouriez pour lui signaler le danger de donner le rôle prépondérant à l'armée du Centre, surtout à son chef Lafayette « le moins expérimenté de nos généraux, » il s'écriait avec toute l'apparence de la plus vertueuse indignation : « En vérité, mon ami, c'est ce que faisaient autrefois les maîtresses du Roi pour les favoris devenus généraux... et il est impossible que de telles mesures paraissent dictées par le seul amour de la chose publique. » Mais quand il s'agit de lui-même, toutes les manœuvres deviennent légitimes, les intrigues n'ont plus qu'un but : le service et le salut de la patrie.

A part cette fatuité extrême, Lauzun semblait encore être un de ces hommes funestes qui portent malheur à tout ce qu'ils entreprennent. Les folies de son existence scandaleusement dissipée avaient porté le dernier coup au prestige de la royauté, et voilà que son ingérence dans le nouveau régime compromettait de la façon la plus grave les débuts militaires de la Révolution. Il eût dû comprendre que son rôle était terminé ; qu'irrémédiablement destiné à être « romanesque, il n'avait rien de ce qu'il fallait pour être héroïque ; » que, membre gangrené d'une monarchie qui mourait pour l'avoir produit, il n'y avait pour lui d'autre parti que l'abstention, le silence, l'oubli. On sait qu'il ne se rendit jamais à cette évidence, et que, pour prendre place dans ce régime où sa présence était la plus étrange anomalie, il accepta les plus amers déboires.

Tant d'ambition, de duplicité ou de faiblesse devait cependant demeurer inutile. Le 1er janvier 1794, Fouquier-Tinville envoyait à l'échafaud, comme traître à sa patrie, cet homme qui avait déjà « renié son roi, son ordre, ses croyances. » C'est le pire châtiment de Lauzun que l'histoire soit tentée d'accepter sur son compte le jugement de Fouquier-Tinville.

ARTHUR DE GANNIERS.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ÉDUCATION NATIONALE DANS L'UNIVERSITÉ

L'Université a fait beaucoup parler d'elle en ces derniers temps, et de la façon dont on n'en devrait jamais parler. Car ce n'est pas de ses méthodes d'enseignement qu'on s'est occupé, mais c'est du parti qu'elle prenait dans nos luttes politiques. Quelques-uns de ses membres, non des moindres, se sont efforcés de la jeter dans le vif des débats actuels. On a pu craindre qu'elle n'eût perdu, avec le calme qui convient à son rôle d'éducatrice, le sentiment lui-même de la mission qui lui est confiée. On a pu dire que ce grand corps était atteint par la maladie du cosmopolitisme, et que, formés par des maîtres dont le cerveau est hanté par les utopies humanitaires, les enfans de nos collèges n'apprennent plus à aimer leur pays. Rien n'est plus faux; mais aussi rien ne serait plus dangereux pour l'Université que de laisser une pareille opinion se répandre. Elle l'a compris, et elle s'est hâtée de profiter de la première occasion qui s'est offerte, pour rassurer les familles qui ont eu jusqu'ici confiance en elle. C'est le sens des discours qui viennent d'être prononcés pour la distribution des prix dans les lycées de Paris, et cela leur prête un intérêt exceptionnel. Les harangues débitées dans les fêtes scolaires sont ordinairement d'une banalité pompeuse et d'une froideur communicative. Il n'en a pas été de même cette année. Plusieurs de ces discours portent les traces d'une réelle émotion. Ceux qui les ont prononcés, avec l'assentiment de l'autorité universitaire, ont eu à cœur de répondre à des inquiétudes qu'ils devinaient, de dissiper un malentendu dont les conséquences ne pourraient être que désastreuses, de dégager la responsabilité de

l'Université elle-même, et de la tirer d'une aventure où voudraient la lancer quelques imprudens.

L'exemple a été donné par M. le ministre de l'Instruction publique. A la distribution des prix du Concours général, le professeur chargé du discours d'usage, M. Dufayard, s'était exprimé en excellens termes sur l'utilité des enseignemens de l'histoire qui nous apprend à aimer notre tradition nationale. M. le Ministre a repris ces paroles, et il les a reprises à son compte. Mieux inspiré que beaucoup de ses prédécesseurs, il n'a pas cru qu'un représentant du gouvernement républicain fût obligé de convier la France d'aujourd'hui au mépris et à la haine de l'ancienne France; il a su parler de cette chaîne mystérieuse qui unit le présent au passé; il a su rendre hommage à l'œuvre bienfaisante de nos rois; il a, comme un bon « cocardier, » invité les enfans à s'instruire en écoutant et en saluant le « tambour du régiment qui passe. » En quelques traits éloquens, il a retracé les émotions du jeune homme peu à peu initié au patriotisme par l'enseignement du collège. « Il comprendra combien il a fallu de temps et d'efforts pour rapprocher et unir nos provinces si différentes d'esprit et de climat, combien il a fallu de conquêtes, de guerres et de massacres pour mêler et fondre dans l'ardent creuset tant de races diverses par le langage et par les mœurs... Il nommera avec orgueil nos grands hommes de guerre... Il souffrira du martyre de la plus pure et de la plus grande des héroïnes... Il sentira palpiter le génie de la race qui inspira et porta si haut nos savans, nos écrivains, nos artistes, nos philosophes... Les voiles tomberont. L'idéal national lui apparaîtra soudain dans sa gloire. Il aura compris la grandeur sublime du mot Patrie. » En tenant aux jeunes gens ce langage ferme et élevé M. Leygues se montrait l'homme de sa fonction. L'aimable cadet de Gascogne associé aux destinées éphémères d'un cabinet de combat faisait place au grand maître de l'Université.

Deux discours surtout doivent être signalés pour la noblesse des sentimens, pour une sorte de gravité attristée et d'ardente générosité, ceux de M. Albert Vandal et de M. Maurice Croiset. M. Vandal avoue son « admiration pour ces Universités d'outre-Rhin qui ont su, pendant la majeure partie de ce siècle, se faire des foyers de propagande patriotique, autant que de culture intellectuelle intense; elles ont su recueillir, conserver, aviver l'étincelle sacrée et en faire un grand feu; c'est chez elles que s'est élaboré en somme, par de patiens efforts, le relèvement de l'Allemagne. » M. Maurice Croiset, professeur au Collège de France, fait le procès à la manie du cosmopolitisme.

« L'exotisme gagne de proche en proche sans qu'on s'en défie. Il règne sur le costume, sur les usages du monde, sur le roman, sur la philosophie, sur le théâtre, et, si nous n'y prenions garde, il finirait même par nous envahir le cœur... Pourtant nous sommes encore un certain nombre de Français de France, un peu arriérés peut-être, un peu chauvins, qui ne pouvons pas réussir à nous faire une âme « foraine ». J'entends par là une âme sans attache fixe, sans traditions, une âme vagabonde qui ne soit à l'aise qu'en sa petite roulotte intellectuelle, et qui voisine indifféremment avec les pitres bariolés de toutes les nations. » De si pressans appels prennent une autorité incontestable quand ils émanent d'hommes aussi connus pour leur modération et pour l'indépendance de leur esprit.

Quelques-uns des discours dûs aux plus jeunes parmi nos professeurs de lycée n'ont été ni moins significatifs, ni moins nets. M. André Bellessort, professeur au lycée Janson de Sailly a beaucoup voyagé ; nos lecteurs ne l'ignorent pas. Il a rencontré au cours de ses pérégrinations beaucoup de ces Anglo-Saxons dont on nous vante l'individualisme, et a été frappé de les trouver fort différens de l'image qu'on en a trop aisément accréditée chez nous : « ils avaient tous un admirable respect de l'autorité, tous dépendaient religieusement de leurs traditions séculaires et semblaient obéir à une consigne reçue de toute éternité. » M. Louis Bodin, en quelques pages d'un charme pénétrant, a célébré cette forme plus intime du patriotisme qui est l'amour de la province natale, et expliqué les leçons qui se dégagent de cette vie de province, tout imprégnée des souvenirs et de la poésie du passé. M. Pichon a analysé le sens du passé que développe en nous l'étude des lettres classiques. C'est encore un maître de conférences de la Sorbonne, M. Dejob, qui a réfuté ce paradoxe par lequel on voudrait nous faire prendre les luttes commerciales pour des luttes pacifiques. En fait, il n'est pas une nation commerçante qui n'ait soutenu son commerce par de bonnes armées et par de bonnes flottes de guerre. C'est un universitaire, fils d'universitaire, M. Gidel, qui, prenant pour sujet de son allocution la conquête du Soudan, a retracé les épisodes les plus saisissants de cette guerre où sont réunis, comme en un faisceau triomphal, les noms des Borgnis-Desbordes, des Combes, des Gallieni, des Archinard et des Marchand. C'est un membre de l'Institut, M. Cagnat, et c'est M. Berr donnant à leurs auditeurs du lycée Henri IV les mêmes conseils patriotiques. — Je pourrais prolonger cette énumération et multiplier les citations ; mais je ne me suis pas proposé de greffer sur le palmarès des élèves un palmarès des pro-

fesseurs. Il me suffit d'avoir constaté la force et la généralité d'un courant. Dans aucun de ces discours officiels, je n'ai trouvé trace de ces théories d'après lesquelles on sacrifierait la besogne vulgaire de faire de nos jeunes gens des citoyens français, à la tâche plus relevée d'en faire des citoyens du monde. En revanche, partout s'y affirme la volonté de fortifier chez eux le sentiment national, le culte de la tradition proprement française, le respect du passé, et cet esprit d'absolu dévouement à la Patrie qui trouve dans l'accomplissement du devoir militaire son expression concrète. Depuis le ministre jusqu'aux professeurs, tous ceux qui ont parlé au nom de l'Université ont éprouvé le besoin de s'expliquer sur ces matières, sans laisser aucune place au doute. Ils sont allés au plus pressé. Ils nous ont apporté un témoignage qui nous est précieux. Ils ont droit à la gratitude de tous ceux qui aiment l'Université, qui n'ont jamais douté d'elle, et qui ont trop confiance en sa sagesse pour croire qu'elle puisse s'employer elle-même à aggraver la crise dont elle souffre.

Cette crise, on en a singulièrement exagéré l'acuité. Elle provient d'ailleurs moins de causes particulières à l'Université que de causes générales; et elle est surtout une répercussion du malaise qui se fait partout sentir à l'heure présente. Il n'en est pas moins vrai que l'Université est aujourd'hui en butte à toutes sortes de critiques, et que ces critiques lui sont adressées, non du tout par ses ennemis du dehors, mais bien par les universitaires. Pour ma part, lorsque je me suis hasardé à soutenir que l'enseignement universitaire n'est pas aussi malfaisant qu'on le répète de tous côtés, ce sont des universitaires qui m'ont reproché la niaiserie de mon optimisme, et ce sont des normaliens de la veille qui ont raillé, de haut, la naïveté de mon inexpérience. Ce concours de récriminations a ému les pouvoirs publics; le Parlement a ouvert une enquête sur l'enseignement secondaire; elle a été menée par M. Ribot avec une largeur de vues, une habileté et une impartialité auxquelles rendent hommage tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre. L'enquête a porté surtout sur les rapports de l'enseignement classique et de l'enseignement moderne, et sur la réforme du baccalauréat. Ces questions sont d'une importance que je ne songe pas à contester. Tout ce qui concerne le plan des études scolaires entraîne de grandes conséquences. Songeons néanmoins que nous sommes destinés à oublier à peu près tout ce que nous avons appris au collège; ce qui reste en nous, ce ne sont pas les notions précises de science, d'histoire ou de littérature dont nous étions fortement munis aux jours d'examens, mais c'est la tournure qu'a prise

notre esprit et c'est le pli contracté par notre caractère. C'est donc qu'il y a une question qui prime toutes les questions d'enseignement et qui, suivant le mot de M. Lavisse (1), est la question essentielle: c'est la question d'éducation.

Y a-t-il une éducation au lycée, indépendamment de celle qui vient de la vie en commun sous une discipline? C'est la coutume de prétendre qu'il n'y en pas, et que le lycée, admirablement outillé pour l'instruction, est sans influence éducatrice. Si l'on veut dire par là que l'Université n'a pas, en dehors du corps enseignant, un corps de fonctionnaires chargés de veiller à l'éducation, on a raison. Ce n'est pas le proviseur qui peut s'en occuper; il a trop d'élèves pour connaître chacun d'eux; il a trop de choses à faire, et trop de choses inutiles, pour ne pas succomber à la tâche; obligé de répondre de l'enseignement des professeurs, de la bonne tenue des élèves, de la qualité de l'alimentation et de la régularité des dépenses d'économat, le pauvre homme s'épuise à la paperasserie. Les maîtres répétiteurs manquent de toute espèce d'autorité. Pour remédier à cet état de choses, M. Gabriel Monod, au cours de sa déposition devant la commission d'enquête, indiquait un moyen : ce serait d'appeler dans les lycées de l'État des ecclésiastiques afin de leur confier la surveillance. Le moyen serait sans doute excellent; mais, puisqu'on ne l'emploiera pas, il est inutile d'insister. Il reste que l'éducation dans l'Université résulte de l'enseignement lui-même et que les seuls éducateurs y sont les professeurs.

Ce qui rend très difficile l'œuvre éducatrice du lycée, c'est la situation que notre état social crée à l'Université et dont on ne trouverait l'analogue dans aucun autre pays. En effet, une éducation suppose un principe d'éducation, et vaut ce que vaut ce principe. Pour agir fortement sur la volonté de l'enfant et pour le discipliner, il faut un ensemble de notions bien arrêtées, dont la force viendra tout à la fois de leur cohésion et de leur netteté. Il faut une doctrine. Or l'extrême division de notre société interdit à l'Université d'avoir une doctrine. Les enfans qui fréquentent le lycée appartiennent aux milieux les plus différens. Leurs familles ne s'accordent ni sur les questions religieuses, ni sur les questions morales, ni sur les questions sociales, ni sur les questions politiques, ni d'ailleurs sur aucune espèce de questions. C'est l'honneur de l'Université que des familles de toutes les origines et sans distinction d'opinions recherchent son enseignement.

(1) Pour les citations, se référer aux *Procès-verbaux des dépositions faites devant la Commission d'enquête*, 2 vol. in-4° (Motteroz).

Mais cela même lui crée une obligation : celle de la neutralité. Cette neutralité, nous ne songeons guère à contester qu'elle ne soit nécessaire : nous nous plaindrions plutôt que dans un ordre d'enseignement, l'enseignement primaire, elle soit depuis si longtemps continûment, cyniquement et officiellement violée. La neutralité est dans l'état actuel la formule du libéralisme. Souhaiter que l'Université enseigne une morale d'État, ce serait souhaiter qu'elle cessât d'être un grand corps maître de lui-même et responsable vis-à-vis du pays, pour devenir un instrument de tyrannie. Nous n'avons que trop de tendance à tourner sans cesse nos yeux vers l'État; nous voulons qu'il nous donne des places, des récompenses, des honneurs, des emplois pour nous, pour nos enfans et nos petits-enfans, qu'il protège notre commerce, encourage notre industrie, qu'il nous garantisse contre les accidens du travail, qu'il nous assure contre les risques des entreprises financières et généralement qu'il substitue son action à notre initiative. On pensera que cela fait beaucoup de choses à attendre de l'État et que s'il creuse nos ports, construit nos ponts, entretient nos routes et monopolise nos tabacs, il n'y a pas lieu de lui demander une morale. Au surplus, on ne confectionne pas des règles de vie comme on rédige un règlement de voirie. Et dans un pays où le pouvoir est aux mains d'une minorité qui gouverne sans principes, au hasard des circonstances, au gré de ses caprices et de ses rancunes, on devine aisément de quoi serait faite une morale d'État : morale de combat contre toutes les croyances qui ont fait notre pays ce qu'il est, morale dont le *Credo* serait un réquisitoire dressé par la haine. La neutralité scolaire a de solides avantages. Mais on voit aussi quels en sont les inconvéniens. Sur toutes les questions essentielles le professeur est obligé de s'abstenir. Sur celles-là mêmes qui intéressent la vie de la conscience, il est tenu de n'avoir pas d'opinion et de laisser croire qu'il ne pense rien. Il n'est ni pour, ni contre. Qu'il ne fasse un pas ni à droite ni à gauche! Qu'il ne bouge pas! Qu'il se surveille! Mais, à se tant surveiller, on perd toute hardiesse. Ne pas bouger, c'est être paralysé. On n'agit pas en s'abstenant. Cette impossibilité de se référer à un corps de doctrines et de sortir du vague, c'est le grand obstacle auquel se heurte l'Université.

Je sais bien qu'elle essaye de pallier à ses propres yeux cette insuffisance et qu'elle se paye volontiers de mots. Quand on lui demande à quoi tendent ses méthodes, elle s'empresse de répondre que c'est à faire des hommes. Voilà un mot qui sonne bien. Le malheur est que si, par hasard, on essaye d'en presser le sens, on s'aperçoit qu'en effet

ce n'était qu'un mot. Consultez en effet quelque lettré à l'ancienne mode, — on en trouve encore —; il se référera à ce vieux terme d'humanités par lequel on désignait jadis les études classiques et il en développera la signification avec complaisance dans un langage orné. Cultiver l'esprit en le faisant communier avec les formes les plus belles des civilisations abolies, l'élargir en le débarrassant de tout ce qui est relatif à un pays et à un temps, l'élever en le délivrant des soucis intéressés et des préoccupations utilitaires, voilà l'objet des études littéraires, et c'est le moyen de faire des hommes... Aussitôt intervient l'ennemi de la culture classique, et il s'élève âprement contre le paradoxe d'une éducation qui n'est plus en rapport avec les conditions de la vie moderne. Cette éducation pouvait suffire lorsqu'elle s'adressait à un petit nombre de privilégiés dont il s'agissait de faire d'aimables oisifs. Tout a changé dans le monde, et l'heure n'est plus aux dilettantes. Armons les jeunes gens pour la lutte, qui devient tous les jours plus rude, préparons-les en vue de la concurrence, enseignons-leur que, dans une société où les questions économiques priment toutes les autres, le désintéressement est une duperie. Faisons-en des commerçans, des industriels, des colonisateurs, faisons-en des hommes... Le partisan des sports arrive à la rescousse. Le défaut des jeunes générations c'est qu'elles sont anémiques. Elles ont les nerfs malades. De là vient l'impuissance à vouloir, le manque d'énergie, la paresse, le goût pour les fonctions de tout repos. Cessez de les surmener! Mettez-moi ces garçons-là au grand air. Juchez-les sur des bicyclettes. Entraînez-les. Faites-en des hommes... Voulez-vous une autre interprétation? En voulez-vous dix autres? C'est la mode aujourd'hui, entre penseurs d'une certaine catégorie, de déclarer que l'enseignement catholique brise la volonté, marque les individus d'une empreinte ineffaçable et les prépare à la servitude, et qu'un catholique ne saurait donc être un homme... Faire des hommes, cela signifie suivant les uns enseigner Virgile et suivant les autres ne pas l'enseigner, c'est pour quelques-uns organiser des parties de foot-ball et pour d'autres cela consiste à dénigrer le catholicisme. C'est donc que la formule est trop ambitieuse, ou, si l'on veut, qu'elle est trop belle. Cherchons-en une autre, qui soit plus modeste, mais qui veuille dire quelque chose et qui dise bien ce qu'elle veut dire.

Est-il donc impossible de trouver une ou deux idées, précises, concrètes, et consenties de tout le monde, qui, en pénétrant l'enseignement universitaire, le vivifieraient, l'empêcheraient d'être abstrait et indifférent, augmenteraient sa prise sur les âmes et lui donneraient

une véritable valeur éducative ? Je ne le crois pas. J'en aperçois une tout de suite, qui est celle même sur laquelle ont tant insisté les orateurs universitaires de cette année, et sur laquelle l'accord s'est donc fait de lui-même : c'est l'idée de patrie. Elle est la seule sur laquelle puisse se faire le consentement unanime, et la seule d'ailleurs qu'on ait le droit d'imposer. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'engager le professeur à se livrer à une sorte de gesticulation patriotique. Il ne s'agit pas davantage qu'il admire béatement tout ce qui est français, uniquement parce que cela est français. Rien n'est plus facile que de railler le patriotisme et je laisse ce jeu à ceux qui le trouvent spirituel. Ce que je veux dire, c'est d'abord que le patriotisme peut être enseigné et par conséquent qu'il doit l'être. Car j'imagine que le savant M. Dufayard ne tient pas beaucoup à la distinction subtile d'après laquelle le patriotisme chez nous aurait besoin seulement d'être « renseigné. » Mais ce qu'il importe surtout ici, c'est de montrer les services que peut rendre cette idée de patrie pour la formation des caractères.

L'idée de patrie développe en nous le sens de l'individualité dans la mesure et sous la forme où il est légitime. Rien de plus stérile que le culte du moi, si nous nous installons nous-mêmes dans un isolement superbe et illusoire. Mais chacun de nous est l'héritier d'une longue suite de générations et porte en lui l'âme qu'elles lui ont faite. La France n'est pas une abstraction. Elle occupe une place déterminée sur la carte du globe et dans l'histoire du monde. Son histoire a peu à peu façonné le génie qui lui est propre et qui s'est accusé en se différenciant du génie des autres peuples. Ce génie, ensemble de qualités et de défauts, est ce qu'il y a en chacun de nous de plus agissant. A poursuivre un idéal étranger, nous nous épuiserions en efforts inutiles. Mais stimuler notre énergie, l'exalter en la dirigeant, et lui faire produire avec le moindre effort la plus grande somme possible de résultats, c'est une vertu qui ne réside que dans un idéal français.

L'idée de patrie enferme pareillement cette notion d'obéissance, sans laquelle il n'y a pas d'éducation. Car nous sommes naturellement portés à nous réclamer de nos droits ; mais que ces droits s'accompagnent de devoirs, c'est ce que nous oublierions volontiers, si on n'avait soin de nous le rappeler. Nous sommes naturellement portés à rechercher la satisfaction de nos instincts, de notre commodité personnelle et de notre intérêt ; ce dont on a quelque peine à nous convaincre, c'est qu'il faille régler ces instincts, gêner cette commodité et céder une part de cet intérêt. Ce renoncement partiel devra, en certains cas, être poussé jusqu'à la complète abdication et jusqu'au

sacrifice de la vie. Croit-on que pour faire accepter au jeune homme la nécessité de cet effort pénible sur lui-même, il suffise de lui proposer l'idée abstraite du devoir? Celui qui parle à des jeunes gens ne s'adresse pas à de purs esprits; il faut qu'il séduise leur imagination, qu'il fasse vibrer leur sensibilité, qu'il éveille en eux l'enthousiasme. La patrie est une personne; on l'aime d'une tendresse passionnée qu'exalte le sentiment de ses grandeurs, qu'avive celui de ses souffrances. Le culte de la patrie, à la fois réel et mystique, s'adresse à l'homme tout entier, esprit et cœur, l'élève au-dessus de lui-même, l'arrache à l'égoïsme, développe en lui ces facultés de désintéressement et de dévouement qui le rendent à l'occasion capable de grandes choses, mais dont le défaut se fait sentir jusque dans l'accomplissement des besognes quotidiennes.

Une autre idée, qui bien loin d'être en contradiction avec le patriotisme, lui rendrait par son voisinage d'utiles services, c'est l'idée de la tolérance. Nous parlons beaucoup de la tolérance depuis cent ans; apparemment cela nous dispense de l'appliquer. Si l'on veut mesurer combien de progrès il reste à faire à cette idée pour qu'elle passe dans nos mœurs, il suffit de jeter les yeux sur l'état actuel de notre société. Une formidable explosion de haine a soudain rompu les relations, ruiné les amitiés, bouleversé les familles elles-mêmes. Brusquement, nous nous sommes remis sous les yeux toutes les raisons que nous pouvions avoir de nous diviser : opposition des races, antagonisme des religions, tous ces agens de discorde qu'on croyait morts ont à nouveau témoigné de leur puissante vitalité. Castes, partis, confessions, se livrent une bataille furieuse. Nous nous hérissons dans un individualisme farouche. Nous n'admettons pas qu'un homme, s'il pense autrement que nous, puisse être un honnête homme. Nous manquons outrageusement de respect pour l'opinion d'autrui. Et l'éducation devant avoir pour effet de nous aider à nous supporter les uns les autres, c'est donc là un défaut d'éducation. L'Université peut, en ce sens, exercer l'action la plus profonde et la plus bienfaisante. Car si la haine, chez quelques-uns, est tout simplement la haine et vient de ce qu'ils sont haineux, chez la plupart, elle procède de l'ignorance. Dans un intérêt de parti, on ne cesse de nous répéter que la France date de cent ans, que tout ce qui précède une date fatidique, sur laquelle d'ailleurs on ne s'accorde pas, n'était qu'abomination, et que le devoir de la France moderne est donc de pourchasser et d'anéantir tout ce qui survit encore de l'ancienne France. Il appartient à l'Université de faire justice de ce mensonge.

Il lui appartient de faire aimer notre passé, et respecter notre tradition; cela même entre dans la définition de son rôle, puisqu'on ne conçoit pas un enseignement sans une tradition sur laquelle il repose, et puisque le seul moyen qu'on ait encore trouvé pour élever les jeunes générations est de les mettre à l'école des générations précédentes. L'Université aura bien mérité de nous tous, le jour où elle nous aura appris à vivre en paix sur le même sol, et à plier des croyances et des facultés différentes au même idéal national.

Pour réaliser cette œuvre d'éducation, est-il nécessaire qu'elle modifie ses méthodes d'enseignement? En aucune façon. Dire que l'Université doit travailler à faire des Français qui aiment leur pays et ne se haïssent pas entre eux, ce n'est pas lui proposer un programme nouveau, c'est lui rappeler le programme qui a toujours été le sien, en souhaitant seulement qu'elle ne s'en écarte pas et qu'elle s'y attache au contraire plus vigoureusement que jamais. C'est donc que, de même, elle doit rester fidèle aux méthodes d'enseignement qui font son originalité et repousser tous les efforts qu'on fait pour entamer cette originalité! La raison d'éducation est justement la principale raison pour laquelle il faut tenir à ce que l'enseignement universitaire continue d'avoir pour base la culture classique.

Mettre au premier plan l'explication des auteurs grecs et latins, ne faire entrer qu'en seconde ligne l'étude des écrivains français, et celle de nos écrivains classiques plutôt que celle des modernes, considérer l'étude de l'allemand et de l'anglais comme une étude de langue et non de littérature, telle est la tradition universitaire. Pour la justifier et pour en imposer le maintien, il suffirait de montrer qu'elle seule est compatible avec un idéal national et avec un idéal de tolérance. Pour nous autres Français, remonter aux Romains et aux Grecs, c'est d'abord remonter à nos origines elles-mêmes, et c'est rentrer en possession de nos titres les plus lointains (1), puisque, aussi loin que nous suivions l'histoire de notre génie, nous le trouvons en contact et en rapport avec le génie antique. M. Gaston Paris ne me contredira pas, le représentant le plus autorisé des études médiévales étant

(1) M. Émile Boutroux, professeur de philosophie à la Sorbonne, a exprimé en un beau langage cette nécessité de fortifier le patriotisme par l'enseignement classique : « Il n'y a qu'un lien social réel et indissoluble, c'est ainsi que nous l'ont enseigné les anciens, une âme et une pensée communes. Il faut donc, si nous voulons que notre patrie demeure une réalité vivante, maintenir et perpétuer l'âme de la France. Cette tâche qui incombe à tous est plus spécialement dévolue à l'enseignement classique. Remontant aux origines de notre génie national, il le recrée en quelque sorte continuellement dans les âmes. »

aussi bien l'un de ceux qui ont le plus énergiquement réclamé en faveur des études grecques dans nos lycées. C'est ensuite fortifier notre originalité par opposition aux littératures qui, à la différence de la nôtre, ne se sont pas pénétrées des idées et de la forme gréco-latines. C'est enfin la protéger contre les infiltrations étrangères qui, si on ne leur opposait ce système de défense, auraient bientôt fait d'introduire le jargon dans notre langue et le chaos dans nos idées. Voilà pour le patriotisme, et voici pour la tolérance. Pour que le professeur donne un enseignement fort, efficace, il faut qu'il se sente libre, maître de tout dire, de pousser ses idées jusqu'au bout, de livrer le fond de sa pensée. Cette liberté, il peut l'avoir avec les textes antiques, il ne l'a pas avec les textes français eux-mêmes. C'est ce qui a été excellemment mis en lumière dans ce passage de la déposition de M. Brunetière : « Les textes qui servent de base à l'enseignement classique étant en général antérieurs au christianisme ont ce grand avantage de n'être pas *confessionnels*... Il est très difficile à un professeur impartial, mais qui pourtant a ses idées, ses convictions à lui, d'expliquer un peu à fond les *Lettres provinciales*. Il lui est encore très difficile de parler avec liberté de l'*Histoire des Variations*, très difficile également d'expliquer des textes de Voltaire, de Diderot, ou même la *Profession du Vicaire savoyard*. Vous mettez ce professeur dans une situation gênante ; il est exposé à chaque instant à faire appel aux passions qui commencent à se faire jour chez les élèves, ou à donner un enseignement qui blessera les familles. » Les auteurs allemands et anglais offrent les mêmes difficultés. Ils en offrent d'autres encore. Admirons-les donc, lisons-les, pratiquons-les plus que nous n'avons fait jusqu'ici ; mais ne fondons pas sur eux notre enseignement. Renoncer à la tradition universitaire telle qu'elle s'est d'elle-même établie, ce serait fausser l'esprit de l'Université, y faire souffler tous les vents de la dispute, et, en ouvrant les portes du lycée aux bruits de la mêlée contemporaine, y ruiner jusqu'à la possibilité d'une éducation.

A dessein, j'ai invoqué des témoignages émanant exclusivement d'universitaires, et groupé les noms de professeurs qu'on nous représente volontiers comme engagés dans des voies divergentes. J'ai voulu montrer ainsi que, sur les points essentiels, il y a accord dans l'Université, et qu'elle peut donc se mettre utilement à cette œuvre d'éducation par le patriotisme et par la tolérance, dont elle sent elle-même que le besoin est urgent. Car ce pays souffre d'un mal qu'il serait bien inutile de nier, puisqu'il crève les yeux : c'est la dissociation de nos forces, c'est la désagrégation sociale. Est-ce le résultat

d'une longue paix au cours de laquelle nous avons perdu de vue la nécessité d'unir en faisceau toutes nos énergies ? Est-ce le souvenir de la défaite, privant les âmes de cet enthousiasme qui est un admirable instrument de fusion ? Est-ce la crise économique qui, augmentant les difficultés de la vie, diminuant les satisfactions, aigrit les cœurs ? Est-ce l'influence d'un gouvernement aussi dépourvu d'habileté politique que de générosité ? Il y a sans doute à tenir compte de toutes ces causes. Les responsabilités sont multiples, et tout le monde a été coupable, puisque quelques-uns des plus funestes exemples sont partis de haut. C'est bien en effet une élite de penseurs, d'écrivains, de savans, qui, pendant de longues années, a donné à la jeunesse l'exemple du scepticisme, de l'indifférence, du désintéressement de la chose publique. C'est elle qui, en contraste avec le calme dont la masse populaire ne s'est pas départie, donne aujourd'hui à la jeunesse l'exemple de l'affolement. Cette situation dicte à l'Université son devoir. Qu'elle travaille à resserrer le lien national ! Elle rendra ainsi service au pays, et, en retour, elle recevra de l'assentiment public la force dont elle a besoin pour triompher elle-même d'un malaise passager. Qu'elle ne laisse pas s'accréditer cette idée fausse que l'enseignement de quelques-uns de ses maîtres puisse être un danger pour l'intégrité de l'esprit français ! Et tandis que partout ailleurs, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, l'enseignement contribue à développer, à fortifier, à exalter le sentiment anglais, allemand, américain, que l'Université de France ne s'expose pas à mériter quelque jour le reproche d'avoir préparé des générations de dupes.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

UNE NOUVELLE BIOGRAPHIE DE LA ROSALBA

Gallerie nazionali italiane, tome IV, 1 vol. in-4°, Rome, 1899.

Un critique d'art florentin, M. Vittorio Malamani, vient de publier, dans le quatrième volume des *Gallerie nazionali italiane*, une très intéressante étude sur la Rosalba Carriera, à propos des portraits de cette éminente artiste que possède le Musée des Portraits, nouvellement inauguré aux Offices de Florence... Mais d'abord, je ne puis laisser passer cette occasion sans essayer d'expliquer, au moins en quelques lignes, ce que sont les *Gallerie nazionali italiane*.

Ce sont d'énormes volumes in-folio, imprimés avec grand soin et abondamment illustrés, que fait paraître tous les ans en Italie, aux frais de l'État, le ministère de l'Instruction publique. Les nombreuses études qui y sont recueillies traitent de divers sujets de l'histoire des arts, mais toujours à propos d'une ou de plusieurs œuvres appartenant aux musées italiens. Et bien que tous les historiens et critiques d'art soient invités à y collaborer, de préférence y collaborent les directeurs et conservateurs des musées italiens.

La publication de ces *Gallerie nazionali* est de date relativement récente ; mais, depuis de longues années, des recueils analogues paraissent à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, des recueils où les savans préposés à la garde des collections publiques rendent compte des résultats de leurs recherches sur telle ou telle des œuvres qu'ils ont mission de garder. A Berlin, par exemple, la collaboration de ces

savans à l'*Annuaire des Collections royales prussiennes* fait, en quelque sorte, partie de leurs fonctions. Tantôt c'est le directeur du Musée de Peinture, tantôt le conservateur du Cabinet des Estampes, tantôt l'inspecteur des Palais royaux ou l'architecte chargé de la surveillance des monumens publics qui étudie quelqu'un des sujets de sa compétence : reproductions photographiques, plans, fac-simile d'autographes, tous les moyens lui sont offerts qui peuvent rendre son travail plus complet ou lui donner plus d'autorité : et il n'a pas à craindre d'être long, ni même d'être ennuyeux, pourvu que son travail touche à un problème historique vraiment intéressant.

Ai-je besoin d'ajouter, après cela, que de tels recueils sont d'une portée inappréciable pour le progrès de l'histoire des arts? Ils ont en premier lieu l'avantage d'attacher les conservateurs à leurs musées, de les mettre avec ceux-ci en relations plus intimes, de leur ôter l'idée que leur unique devoir, vis-à-vis des œuvres qui leur sont confiées, consiste à les déplacer ou à les faire nettoyer. Ils fournissent à l'histoire des arts un personnel d'historiens, et les plus aptes du monde à s'en occuper avec fruit : car qui serait mieux à même de connaître un tableau que l'homme qui passe sa vie en contact avec lui, qui le voit librement à toute heure du jour, et qui a en outre sous la main tous les documens concernant sa provenance, son état de conservation, les diverses aventures qu'il a traversées?

Mais surtout de tels recueils ont l'avantage de maintenir vivantes, pour ainsi dire, les œuvres des musées. Chacune de ces œuvres, pour peu qu'on se donne la peine de l'interroger, renaît, sort de son silence séculaire, fournit mille renseignemens curieux sur la personnalité et les procédés de son auteur, sur le goût de l'époque où il l'a produite. C'est en interrogeant de cette façon les tableaux des musées de Belgique et de Hollande que Fromentin a pu nous laisser le meilleur ouvrage que nous ayons sur l'histoire de la peinture des Pays-Bas au XVIIe siècle. Et si le musée de Berlin est en train de devenir un des plus renommés de l'Europe, si dès maintenant un grand nombre de ses peintures et sculptures, à peine connues il y a vingt ans, sont tenues pour des œuvres typiques en leur genre, c'est en partie parce que les conservateurs du musée de Berlin, non contens d'acquérir et de classer ces ouvrages, en ont fait l'objet d'infatigables recherches historiques. Trois morceaux, d'ailleurs assez peu importans, de Donatello leur ont permis de distinguer trois périodes successives dans l'évolution du talent du fameux sculpteur; une esquisse de Rubens leur a suggéré l'idée de l'influence exercée sur le maître flamand par son élève Antoine Van Dyck. On

n'imagine pas combien de découvertes, de théories, d'hypothèses, depuis vingt ans, ont eu pour point de départ ce musée de Berlin qui, pour la valeur artistique de ses collections, est peut-être le plus pauvre des grands musées d'Allemagne.

Et ce mouvement n'eût pas été possible sans l'institution officielle de l'*Annuaire des Collections royales*. Non que les revues d'art manquent en Allemagne : nul autre pays n'en publie un aussi grand nombre. Mais ces revues ne sauraient se limiter à l'étude de l'art ancien, ni surtout s'accommoder de la forme, forcément un peu sèche, de pareils travaux sur des tableaux de musées. Seul l'*Annuaire* garantit à ses collaborateurs la possibilité de poursuivre leurs recherches à leur convenance, sans se soucier de l'élégance du style, ni de l'agrément de l'illustration.

De quelle utilité serait, en France, une publication du même genre! Comme elle compléterait avantageusement ces comptes rendus annuels des Sociétés des Beaux-Arts des Départemens qui, désordonnés, touffus, dénués d'unité et dénués de critique à un degré extraordinaire, n'en sont pas moins une source inestimable d'information historique! Il y a par exemple au Louvre plus de trente mille dessins qui, depuis plus d'un siècle, dorment dans des cartons : à combien de précieuses études ils pourraient donner lieu! A combien d'études précieuses pourraient donner lieu les centaines de tableaux de maîtres anciens que le hasard d'un legs, ou encore un caprice de Napoléon ont fait échouer dans d'obscurs recoins de nos musées de province! Et je ne puis me défendre d'un sentiment de regret en constatant que, tant dans l'*Annuaire* de Berlin que dans les *Gallerie nazionali* de Rome, les auteurs citent à chaque page, comme les chefs-d'œuvre des maîtres dont ils s'occupent, des œuvres que possède le musée du Louvre et que personne ne s'avise d'y aller étudier. C'est au Louvre, notamment, qu'est l'œuvre principale du Milanais Beltraffio, à qui M. G. Carotti consacre un long article dans le quatrième volume des *Gallerie nazionali* : quelle admirable occasion ce tableau fournirait à un conservateur du Louvre pour comparer la manière de Beltraffio avec celle de Léonard, et pour chercher si une œuvre toute voisine, la *Belle Féronnière*, ne rappellerait pas plutôt la manière de l'élève que celle du maître!

Mais revenons au recueil italien, et en particulier à l'étude de M. Malamani sur la Rosalba. Publiée, nous dit le titre, « pour l'inauguration des nouvelles salles de portraits d'artistes au Musée des Offices, » cette étude a été écrite surtout à l'aide d'une foule de docu-

mens inédits, récemment acquis par la bibliothèque laurentienne de Florence, et provenant de la célèbre collection de Lord Asburnham. La Rosalba, comme l'on sait, n'était point mariée : après sa mort, ses papiers étaient tombés aux mains d'un chanoine de Chioggia, D. Giovanni Vianelli, qui, n'ayant pas le loisir de les compulser tous, s'était borné à en extraire, pour les publier séparément, les pages du *Journal* de l'artiste vénitienne relatives à son séjour à Paris en 1720; tout au plus y avait-il joint quelques lettres se rapportant à ce même séjour, des lettres écrites pour la plupart en français, et publiées par lui dans une traduction italienne assez fantaisiste. Plus tard, les papiers de la Rosalba s'étaient dispersés; mais un paquet de cent cinquante lettres était venu, on ne sait comment, en possession du fameux Libri, qui l'avait vendu à Lord Asburnham en compagnie d'autres documens précieux, dérobés par lui dans les bibliothèques. Dans ce paquet se trouvaient, notamment, les lettres françaises traduites jadis en italien par le chanoine Vianelli, et retraduites en français par Alfred Sensier, qui nous a donné en 1865 une traduction du *Journal de Rosalba Carriera pendant son séjour à Paris :* mais à côté de ces lettres, déjà connues, le paquet en contenait d'autres plus intéressantes encore, antérieures et postérieures au voyage en France de la Rosalba : et c'est de ces lettres, — sorties enfin de la cachette où les tenait l'excentrique lord, complice et recéleur des vols de Libri, — que M. Malamani a pu tirer les élémens principaux d'une biographie complète et détaillée de la femme la mieux douée, peut-être, et à coup sûr la plus illustre entre toutes celles qui se sont livrées à la pratique des arts.

***

La gloire de la Rosalba a aujourd'hui bien pâli. Au Louvre, c'est à peine si le visiteur s'arrête un moment devant ses quatre pastels, insensible même à l'intérêt historique de ces œuvres qui, directement inspirées des maîtres de la Renaissance italienne, ont ensuite servi de modèles à La Tour et à Perroneau. On n'a plus désormais, pour les admirer, les motifs qu'avaient autrefois les Rigaud, les Coypel et les Watteau, à qui ces œuvres apparaissaient comme les parfaits exemples d'un art nouveau, infiniment élégant et joli dans sa simplicité (1). Mais,

(1) Nanteuil, Vivien, et bien d'autres peintres du XVIIe siècle, nous ont laissé d'excellens pastels : mais leurs portraits au pastel sont conçus et peints comme des portraits à l'huile. La Rosalba est la première qui ait fait servir le procédé spécial du pastel à produire en peinture des effets spéciaux : et peut-être a-t-elle

en dehors même de toute considération historique, il y a dans ces pastels une délicate et légère poésie qui suffit à leur assurer un attrait immortel. La Tour, Perroneau, Liotard, pour ne point parler de Siméon Chardin, ces pastellistes admirables ont poussé bien plus loin que la Rosalba la maîtrise du métier et l'expression vivante : mais vainement on chercherait chez eux la fantaisie qui anime les figures de l'artiste vénitienne, se détachant sur les tons gris des fonds comme de pâles fantômes étranges et charmans. Et, si l'on ne s'était aussi souvent moqué du collectionneur Mariette, qui déclarait les figures de la Rosalba « incorrectes comme celles du Corrège, » mais aimables comme elles, je serais tenté de trouver qu'il avait raison : sans compter que, jusque dans l'imitation du Corrège, cette femme a toujours su garder les grâces de son sexe, et que son art est le plus féminin qu'il y ait eu jamais.

On se tromperait fort, cependant, à vouloir se représenter la Rosalba elle-même sur le modèle de ces piquantes jeunes femmes au sourire pervers, que, durant un demi-siècle, elle s'est plu à peindre sur le papier ou l'ivoire. Ni par l'apparence extérieure, ni par le caractère, elle ne leur a ressemblé. Avec tous ses rêves de poète, et malgré ce délicieux prénom de Rose-Blanche, qu'elle avait reçu au baptême et qu'on croirait inventé à dessein pour désigner ses blanches figures, c'était simplement une petite bourgeoise, courtaude et grassouillette, pratiquant en conscience les devoirs de sa profession. Elle avait à entretenir ses parens, ses sœurs, des fillettes orphelines qu'elle avait recueillies; et, pour y parvenir, elle acceptait toutes les commandes dont on voulait bien la charger : portraits, groupes, allégories, au pastel ou à l'aquarelle, tout cela payé d'après un tarif invariable. D'un portrait en miniature elle demandait cinquante sequins; d'un portrait au pastel, de vingt à trente sequins, suivant qu'on désirait l'avoir, « sans mains, ou avec une main, ou avec les deux mains, » ou enfin avec « un bouquet de fleurs dans l'une des mains. » Pour quelques sequins de plus, elle peignait sur les genoux du modèle un singe ou un chien. Avec cela très simple, dans ses toilettes comme dans sa manière de vivre, très naïve, sans ombre de vanité, ni de prétention. « Personne plus que moi n'aime la gaieté, — écrivait-elle dans son *Journal*, — mais je veux l'avoir en famille. Et, bien que le divertissement soit le meilleur remède à nos souffrances, je crois qu'on n'en doit user qu'avec modération. Je peux hardiment affirmer que personne n'a

contribué autant et plus que Watteau à introduire dans l'art français du XVIII[e] siècle un nouvel idéal de beauté féminine.

plus d'aversion que moi pour les excès et les désordres. J'évite les libertins comme des hommes atteints d'un mal contagieux. » Pas une fois elle ne paraît avoir trouvé le loisir de songer à l'amour. Elle-même, d'ailleurs, nous l'apprend, dans une lettre à un de ses amis, qui s'était chargé de lui transmettre une demande en mariage. « J'ai le regret de devoir vous dire, — écrit-elle, — que je ne suis nullement disposée à changer de condition. Mon travail, qui m'occupe tout entière, et un naturel assez froid, m'ont toujours tenue éloignée de toute pensée d'amour et de mariage. Je ferais bien rire le monde si je m'avisais de changer aujourd'hui, ayant depuis longtemps passé l'âge des folies. »

Telle était cette excellente personne, à qui la légende, bien gratuitement, a attribué les aventures les plus romanesques. La légende a, du reste, défiguré sa vie tout entière, n'admettant pas, sans doute, qu'une artiste aussi fameuse pût nous laisser d'elle une image aussi prosaïque. Les biographies de la Rosalba, depuis celle de Mariette jusqu'à celle d'Alfred Sensier, fourmillent d'erreurs : il n'y a pas jusqu'à la notice que lui a consacrée Reiset, dans son excellent catalogue des dessins du Louvre, qui n'en contienne plusieurs, et assez importantes. Mais M. Malamani avait mieux à faire que de rectifier en détail les affirmations inexactes de ses prédécesseurs : il s'est borné, pour ainsi dire, à annuler leurs travaux, en tirant de documens authentiques une biographie désormais complète et définitive. Essayons, à notre tour, de le suivre dans son récit, ou tout au moins d'en signaler les passages principaux.

Rosalba Zuanna Carriera est née à Venise, le 7 octobre 1676. Son père était « facteur » chez le procurateur Bon ; sa mère, fille d'un marchand de fagots, était brodeuse. Chose curieuse, la plupart de ses biographes ont eu en main la copie de son acte de baptême, où était mentionnée la profession de ses parens, ce qui n'a pas empêché les uns de la faire naître en 1671, d'autres en 1678, et quelques-uns de la représenter comme la fille d'un haut fonctionnaire de la Chancellerie. Elle était l'aînée de trois sœurs. L'une de ses sœurs, Angela, épousa en 1704 le peintre Antonio Pellegrini, pour qui la Rosalba obtint, entre autres commandes, la décoration de la grande salle des délibérations de la célèbre Banque du Mississipi. La troisième sœur, Giovanna, vécut auprès de la Rosalba, l'aidant à la fois dans son travail et dans la direction du ménage. Elle vint avec elle à Paris, en 1720, de sorte que les trois sœurs s'y trouvaient réunies. C'est de Giovanna Carriera

que Watteau a esquissé le portrait, dans un coin de l'admirable dessin du Louvre (n° 1334) qui s'appelle, au catalogue : *Trois Portraits de musiciens*. Sur la monture du dessin, Mariette avait noté, en latin, que les trois grands portraits représentaient le violoniste Antoine, le chanteur Pacini, et Mlle Dargenon, la pupille de Pierre Crozat : mais le dessin nous fait voir, sous ces trois grands portraits, deux têtes plus petites, qui sont, à n'en pas douter, celles de la sœur de la Rosalba et de la Rosalba elle-même. M. Malamani suppose que, si Mariette n'a point pris soin de nous en nommer les modèles, c'est qu'il croyait leurs noms suffisamment connus, le dessin ayant été fait au cours d'une fête donnée par Crozat en l'honneur de la Rosalba. L'attribution, en tout cas, paraît incontestable : et tous les admirateurs de Watteau auront plaisir à apprendre que, dans ce dessin, qui est d'ailleurs un de ses chefs-d'œuvre, le peintre des *Fêtes galantes* nous a laissé une image de l'artiste italienne dont le talent lui était si cher. On sait que celle-ci, de son côté, a peint au pastel un portrait de Watteau : qu'est devenu ce précieux portrait, et pourquoi M. Malamani ne nous en dit-il rien ?

Ayant montré, de bonne heure, un goût très vif pour le dessin, Rosalba, encore enfant, reçut des leçons de Joseph Diamantini et d'Antonio Balestra. A vingt-quatre ans, son talent de miniaturiste était déjà assez reconnu pour qu'un certain Orsatti, de Lucques, lui commandât son portrait, lui offrant en payement « deux paires de gants et deux sachets parfumés. » Un mois plus tard un amateur français, le sieur Louis Vatin, qui sans doute avait eu l'occasion de la rencontrer à Venise, lui écrivait pour la remercier de l'envoi d'une petite Vierge, et pour lui demander une seconde miniature, représentant « une dame occupée à cacheter une lettre. » Enfin en 1705 la renommée de la Rosalba était devenue si grande que l'Académie de Saint-Luc, à Rome, l'admettait parmi ses membres, sur la présentation d'un portrait de jeune fille tenant dans ses mains une colombe. Ce délicieux portrait, où M. Malamani croit reconnaître les traits de la Rosalba elle-même, est exposé aujourd'hui dans la galerie de l'Académie, en compagnie d'un des plus célèbres portraits de Mme Vigée-Lebrun : il suffirait à lui seul pour montrer combien l'art de la Vénitienne est tout ensemble plus féminin et plus artistique que celui de la dame française, dont la douceur un peu fade trouve à présent tant d'admirateurs. Mais ce portrait de l'Académie de Saint-Luc est une miniature, et non pas un pastel, comme le croit Reiset : ce qui nous amène à dire que, de profession, la Rosalba était et est toujours restée une miniaturiste. Ce n'est qu'en 1703, à près de trente ans, qu'elle s'est pour la première fois essayée

dans la peinture au pastel, où d'ailleurs elle paraît avoir, d'emblée, brillamment réussi, car en apercevant son œuvre de début, le peintre Crespi s'écria que, depuis la mort du Guide, aucun homme n'était plus digne d'avoir dans son lit une femme aussi bien douée pour le dessin et pour la couleur.

C'est en qualité de miniaturiste que la Rosalba, dès 1704, se voit honorée de commandes par tous les princes de l'Europe. Maximilien II de Bavière, chassé de ses États après le désastre de Hochstœdt, lui demande de faire pour lui les portraits des douze plus belles dames de Venise, dont « la vue l'aidera à supporter les peines de l'exil. » Plus tard, le duc de Mecklembourg et l'électeur Palatin posent devant elle ; et le duc de Mecklembourg, ardent mélomane, joue avec elle des duos de viole et de clavecin. L'Électeur, de son côté, lui propose de venir s'installer à sa cour ; et peu s'en faut que la Rosalba ne se décide à accepter sa proposition. Du moins promet-elle au prince de peindre pour lui, de Venise, les portraits des plus belles jeunes femmes de la ville. Cette série de portraits des douze beautés vénitiennes lui est commandée de nouveau, en 1709, par Frédéric IV, roi de Danemark et de Norvège ; cette fois elle en peint une partie au pastel, mais non sans s'excuser de son peu d'expérience, « le continuel emploi de la miniature ne lui ayant pas laissé le loisir de se perfectionner dans ce genre. » De 1712 à 1717, durant ses trois séjours à Venise, le prince Auguste de Saxe, le futur roi de Pologne, la prie de peindre pour lui les portraits des dames qui lui ont accordé leurs faveurs. Mais de toutes les relations de la Rosalba avec des amateurs d'au delà des Alpes, les plus intéressantes pour nous sont celles qu'elle a eues avec Crozat, et qui ont abouti à son voyage à Paris.

***

Pierre Crozat, le collectionneur, parcourait l'Italie, en 1716, à la recherche de tableaux et de pierres gravées, lorsqu'il fit connaissance de la Rosalba. Tout de suite il se lia si étroitement d'amitié avec elle, qu'aux pastels qu'il lui commanda l'artiste joignit, en cadeau, son propre portrait. « Vous ne pouviez, lui répondit Crozat le 22 décembre 1716, me faire plus de plaisir que vous m'en avez fait en me faisant ce présent. Je n'ai jamais été si fâché que je le suis de n'avoir aucun talent pour vous le rendre. Parmi tous nos peintres je ne connais que M. Watteau capable de pouvoir faire quelque ouvrage à pouvoir vous être présenté. C'est un jeune homme chez qui je menai *il sig.* Sébastien Rizzi. S'il

a quelque défaut, c'est qu'il est très long dans tout ce qu'il fait; mais sachant l'usage du petit tableau que je l'ai prié de me faire, je suis persuadé qu'il ne perdra pas de temps à me satisfaire. »

Trois ans après, c'est Watteau lui-même qui, ayant vu chez Crozat les pastels de la Rosalba, fait écrire à celle-ci par son ami le paysagiste Vleughels. « Il y a ici, écrit Vleughels, un excellent homme nommé M. Watteau dont peut-être vous avez entendu parler. Il souhaiterait bien vous connaître, mais comme cela ne se peut, il voudrait avoir un petit morceau de vous : il vous en enverrait un de sa main. Je ne doute pas que M. Crozat ne vous ait parlé de cet habile homme. Non seulement il vous enverrait quelque chose de lui, mais, si cela ne se pouvait, l'argent se fait tenir facilement. Ainsi vous n'auriez qu'à choisir. Il est mon ami, nous demeurons ensemble. Il m'a prié pour vous de ses très humbles respects. Il attend que vous me fassiez une réponse favorable pour lui. »

Crozat, cependant, ne cessait pas de songer aux moyens de faire venir la Rosalba à Paris. « Il est bien vrai que ces sortes de voyages sont fatigans pour une dame, lui écrivait-il le 6 janvier 1719; mais nous en voyons plusieurs qui vont et viennent de Paris en Italie sans en être incommodées. Ainsi, Mademoiselle, vous qui n'avez rien de la faiblesse des femmes, et qui valez mieux que cent hommes, je vous exhorte à faire ce voyage dès cette année, et à profiter de la belle saison du printemps, en commençant par la route de Lorette, pour vous rendre dans la semaine sainte à Rome, ville qui mérite bien que vous la voyiez, afin qu'après Pâques vous puissiez continuer votre voyage par Florence, pour vous embarquer à Livourne à destination de Marseille, supposé que vous ne craigniez point la mer. C'est la voie la plus douce et la plus commode. Je vous donnerai des amis à Marseille, qui vous recevront bien. Il y a un carrosse, qu'on appelle la diligence, qui vous mènera à Lyon; de Lyon vous trouverez une autre diligence qui vous mènera, en cinq jours, en cette ville, et cela sans beaucoup de dépense. Vous trouverez chez moi un petit appartement et des voitures pour vous bien promener à Paris et dans les environs, ce qui ne vous coûtera rien, car je me trouverai bien payé d'avoir le plaisir de vous avoir chez moi. Quoique je sois garçon, vous ne laisserez pas de trouver dans ma maison Mme de La Fosse, veuve d'un très fameux et illustre peintre, et Mlle d'Argenon, sa nièce, qui est une demoiselle fort aimable, et qui possède la musique et chante comme un ange. Pour lui faire un peu votre cour, je vous exhorte à lui apporter de la bonne musique; et vous verrez qu'elle sera bien exécutée chez moi... A l'égard de vos

intérêts, je compte bien que vous ne perdriez pas votre temps en cette ville : mais il ne faut pas croire que cela soit aussi considérable que le voyage que vous pourriez faire très aisément d'ici en Angleterre, où vous êtes très connue et où on aime fort le portrait. »

Le fait est que la Rosalba se serait volontiers mise en route aussitôt, si son père, au même moment, n'était tombé malade. Le vieillard mourut le 1er avril 1719, à soixante-quatorze ans. Et c'est seulement l'année suivante, au printemps de 1720, que l'artiste partit de Venise, en compagnie de sa sœur Giovanna. Dans sa livraison de juillet, le *Mercure galant* put annoncer à ses lecteurs l'arrivée à Paris de la Rosalba, « peintre de grand renom en miniature et en émail. » Le *Mercure* ajoutait que Crozat l'avait fait venir de Venise à ses frais, ce qui n'était pas tout à fait exact : mais nous savons par son *Journal* quel somptueux accueil elle avait trouvé dans l'hôtel de la rue Richelieu, où tous les jours des dîners et des concerts étaient donnés en son honneur. Nous savons aussi les noms des personnages divers avec qui elle s'est liée durant son séjour à Paris : Watteau, Rigaud, Julienne, Caylus, l'abbé Delaporte, sans compter Mariette, qui devait devenir depuis lors son plus fidèle ami. Et nous savons que, si elle ne réalisa point son projet d'un voyage à Londres, son séjour à Paris fut en revanche pour elle infiniment plus fructueux que ne l'avait prévu le digne Crozat. Quand elle repartit pour Venise, le 15 mars 1721, après avoir peint d'innombrables portraits, elle emportait des commandes pour une année entière.

Mais de ces lucratives commandes aucune ne lui tenait autant à cœur que le pastel qu'elle devait exécuter comme morceau de réception pour l'Académie des Beaux-Arts, où elle avait été admise par acclamation, le 26 octobre de l'année précédente. Elle mit à ce pastel un soin infini, dont elle fut d'ailleurs récompensée par l'extrême succès qu'il obtint auprès des membres de l'Académie. Il est aujourd'hui au Louvre : on y voit une jeune fille qui, suivant l'expression de la Rosalba, « représente aussi une nymphe de la suite d'Apollon, présentant de sa part à l'Académie de Paris une couronne de laurier. »

Elle n'oubliait pas non plus les promesses faites à ses amis de Paris. « J'avais commencé quelques petites têtes pour M. Watteau, — écrit-elle à Vleughels en rentrant à Venise ; — mais des Anglais, que que la foire a attirés ici, et qui ne veulent pas partir sans avoir leurs portraits, m'ont empêché d'achever. » Hélas ! Watteau ne devait jamais voir ces « quelques petites têtes » commencées à son intention : trois mois après le départ de la Rosalba, il mourait, « le pinceau à la main »,

laissant à Crozat ses plus beaux dessins, « en reconnaissance de tous les bons services qu'il en avait reçus. »

Les nombreuses lettres adressées à la Rosalba, durant les années suivantes, par Crozat, Mariette, Rigaud, Charles Coypel, l'abbé Delaporte, abondent en renseignemens curieux sur la politique, les arts et les mœurs du temps. On ne saurait trop souhaiter que quelque nouveau Sensier tirât parti de ces documens, désormais accessibles au public, pour reconstituer dans son ensemble l'histoire des relations de la Rosalba avec ses amis et admirateurs parisiens. Bornons-nous, pour notre part, à citer une lettre de Coypel, où l'éloge est vraiment poussé jusqu'à l'extravagance :

Charles Coypel à Antoine Corrège, dit aujourd'hui Rosa Alba.

Mademoiselle, je vous dois un compliment, que je vous fais de tout mon cœur, sur la merveille que vous venez d'envoyer à M. le comte de Morville. Bien des gens, cependant, pourront croire que c'est me jouer un tour sanglant que d'envoyer un pastel de cette beauté dans un cabinet où les miens commençaient à s'étaler avec quelque succès. Je conviendrai avec eux que le vôtre fait perdre aux miens, en un instant, leur pauvre petite réputation : mais si votre dernier ouvrage détruit tous ceux que j'ai faits jusqu'à présent, je vous donne ma parole que ceux que je ferai à l'avenir seront meilleurs. Oui, mademoiselle, les beautés de ce charmant tableau m'ont frappé trop vivement pour qu'elles ne me soient pas profitables ; mais enfin si, par malheur, je me flatte d'une fausse espérance, je me tournerai d'un autre côté. Il faut que vos talens me fassent estimer de façon ou d'autre. Si je ne puis vous les voler, j'aurai du moins la gloire de les publier plus vivement que qui que ce soit, et ce n'est point une besogne si facile entre gens de même art. Permettez-moi de saluer toute la famille.

Pendant qu'on gardait ainsi à Paris le souvenir de son triomphal séjour, la Rosalba continuait à pratiquer son petit négoce, parmi toute sorte de deuils, de tristesses domestiques, et de soucis d'argent. Elle voyait mourir sa sœur Giovanna, sa vieille mère, son beau-frère Pellegrini : des jeunes filles qu'elle avait recueillies la quittaient pour se marier à l'étranger; des cliens refusaient de la payer; et déjà, pour comble de malechance, sa vue commençait à baisser un peu. Elle travaillait, pourtant, avec plus d'énergie qu'elle n'avait jamais fait, multipliant les portraits et les allégories, pour avoir de quoi subvenir à des charges sans cesse plus fortes. En 1723, elle se rendit à Modène, pour faire les portraits de trois jeunes princesses que leurs parents voulaient marier. Les trois portraits, portés de cour en cour, firent le tour de l'Europe, sans qu'aucun d'eux réussît à procurer à son modèle

le mari rêvé. Mais pour la Rosalba, du moins, ce séjour à Modène fut une distraction, la dernière qu'ait eue l'excellente créature.

En 1746, tandis qu'elle préparait une série de pastels pour son ancien client Auguste de Saxe, — l'admirable série qui remplit aujourd'hui tout un cabinet du Musée de Dresde, et qui surpasse peut-être encore en piquante fraicheur les pastels du Louvre, — une première attaque de cataracte vint clore à jamais sa carrière d'artiste. La cataracte fut opérée, et avec succès, en 1743; mais quelques mois après elle revenait; et depuis lors la vie de la Rosalba ne fut plus qu'un martyre. A la perte de la vue et à toutes sortes d'autres infirmités physiques s'était jointe encore une profonde mélancolie, qui finit même par dégénérer en véritable folie. Et longtemps encore, la malheureuse continua de vivre, tandis que tous ceux qu'elle avait aimés disparaissaient autour d'elle. Elle mourut le 15 avril 1758, à quatre-vingt-deux ans. Elle laissait par testament 2 500 ducats pour qu'à perpétuité, des messes fussent dites, pour le repos de son âme, dans l'église de San Vio, où elle avait demandé à être enterrée. Mais non seulement personne ne songe plus, depuis longtemps, à dire des messes pour le repos de son âme: le repos même du corps ne lui a pas été accordé. En 1808, l'église de San Vio fut profanée et détruite; et personne ne sait plus aujourd'hui ce que sont devenus les restes mortels de la Rosalba.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, vient de faire à Saint-Pétersbourg un voyage rapide, qui a été commenté par toute la presse européenne. C'est en France qu'on en a parlé le moins, et en Angleterre qu'on en a parlé le plus. Nous nous sommes contentés, quant à nous, de l'explication qu'on nous en a donnée, à savoir que, les ministres des Affaires étrangères de Russie étant venus à maintes reprises à Paris, il était naturel et convenable que le nôtre allât leur rendre visite à Saint-Pétersbourg. Et, en effet, pourquoi pas? Pourquoi nos ministres resteraient-ils indéfiniment enfermés dans les frontières de la France? Tous les autres sortent des leurs, circulent, voyagent, les uns pour leur santé, les autres pour leur agrément, et ils profitent des rencontres qu'ils font en route pour échanger quelques idées dans l'intérêt de leur pays. Seuls, les ministres de la République se sont crus obligés, depuis 1871, à la résidence réelle et permanente en terre française, et n'ont pris l'air du dehors que lorsqu'ils n'avaient plus la responsabilité du pouvoir. Cette réserve avait quelque chose d'excessif. Elle pouvait s'expliquer au lendemain de nos malheurs, dans la première période d'un deuil qui dure toujours, mais qui, en durant, a changé de caractère. La Russie, après avoir traversé, elle aussi, une épreuve pénible, disait autrefois qu'elle se recueillait. Nous ne rechercherons pas si ce mot historique, au moment où il a été prononcé, n'avait pas pour objet principal de justifier une attitude commode, ni même s'il était conforme à la politique réelle d'un grand pays qui ne renonçait provisoirement à agir d'un côté que parce qu'il était occupé d'un autre. Les périodes de pur recueillement, lorsqu'on est la Russie ou la France, ne peuvent pas durer bien longtemps. Nous n'avons pas tardé nous-mêmes à en sortir pour reprendre notre part d'action dans la vie générale du monde; mais nos ministres des Affaires étrangères, comme s'ils obéissaient à une règle de convenance supérieure, ont continué de rester chez eux, recevant volontiers des visites, et ne les rendant pas.

M. Delcassé a donc rompu avec une tradition, ce qui met toujours les esprits en éveil. On a refusé, dans certains pays, de croire qu'il fût allé à Saint-Pétersbourg par simple civilité. Tout ce qui est nouveau frappe les imaginations, et on en cherche obstinément la cause jusqu'à ce qu'on croie enfin l'avoir trouvée satisfaisante et démonstrative. Pourtant, ni en Allemagne, ni en Autriche, ni en Italie, on ne s'est mis martel en tête pour découvrir le véritable motif du voyage de M. Delcassé, et on a paru admettre que ce motif, quel qu'il fût, était en somme assez indifférent. Le voyage montrait sans doute que les rapports de la France et de la Russie étaient restés aussi intimes, si même ils ne l'étaient pas devenus davantage; mais, en somme, on s'en doutait; il n'y avait là aucune révélation imprévue, et nul ne songeait à en prendre ombrage. La double alliance avait un but pacifique, tout le monde le savait, et comme aucune des puissances continentales ne lui avait donné le moindre prétexte à changer de caractère, elles envisageaient toutes son maintien, ou même son évolution naturelle, avec une parfaite tranquillité. En Angleterre, il n'en a pas été de même : pourquoi? Il semble que le voyage de M. Delcassé devait produire à Londres à peu près la même impression que partout ailleurs, et que, sans le regarder comme un incident banal, on devait s'en occuper peut-être, mais non pas s'en préoccuper. Il n'en a pas été ainsi. Toute la presse anglaise a dénoncé le voyage de notre ministre comme un fait de la plus haute gravité; elle l'a commenté en termes maussades et même hargneux, comme si elle y voyait une menace pour son pays et aussi pour l'Amérique, dont plus que jamais, dans cette circonstance, l'Angleterre tient à se montrer inséparable. On a énormément abusé de l'expression de « races anglo-saxonnes, » pour faire comprendre le danger auquel ces races étaient exposées partout, à travers le monde. On ne parait pas s'en être beaucoup ému à New-York et à Washington; mais, à Londres, on l'a fait largement pour deux; on y a répété que les deux ne faisaient qu'un; et nous voilà presque menacés à notre tour de la coalition de l'Angleterre et des États-Unis! Heureusement, nous avons la conscience tranquille. C'est d'ailleurs une habitude anglaise de se moquer de ce qu'on redoute, et de traiter avec ironie le fantôme dont on se fait peur à soi-même. Il semble donc, à lire les journaux de nos voisins, que la France soit plus bas que jamais, au moment même où on déploie tant d'humeur contre elle. On la dénigre exactement dans la proportion où elle gêne.

Nous prendrons pour exemples le *Times* et le *Standard*, le premier

parce qu'il est le journal de la Cité, c'est-à-dire du grand monde des affaires, le second parce qu'il est l'organe du parti actuellement au pouvoir. Sans nous astreindre à une traduction juxtalinéaire, voici à peu près ce qu'ils disent. Le *Times* est convaincu que l'incident de Bergen, la visite faite par l'Empereur Guillaume à un de nos croiseurs, a produit une détestable impression à Saint-Pétersbourg. La Russie entend se réserver le monopole des infidélités à la double alliance; elle ne les tolère pas de notre part; elle est exclusive et jalouse dans les devoirs qu'elle nous impose avec son alliance : aussi M. Delcassé a-t-il dû franchir précipitamment toute l'Europe pour apporter à qui de droit des explications, ou peut-être des excuses. Le *Standard* pense de même. Il estime que les courtoisies échangées entre la France et l'Allemagne ont paru d'un goût désagréable aux conseillers du tzar. Ce qu'on appelle l'alliance franco-russe, dit-il, a été depuis quelque temps dans un état troublé. Il y a eu, à Paris, de grandes déceptions. Lorsque les admirateurs républicains de l'autocrate russe ont fait appel à l'impérial allié à propos de l'affaire de Fachoda, celui-ci a répondu qu'il n'avait pas la moindre velléité de se laisser impliquer dans une querelle relative à un marais africain, et la France a eu alors la sensation très nette que la double alliance ne profitait qu'à une des parties. Son désenchantement de ce côté l'a rendue plus souple d'un autre, et de là est venue l'esquisse d'un rapprochement entre la République et l'Allemagne. Mais cet accès d'indépendance a été mal vu par un allié exigeant, et l'explication la plus vraisemblable de son voyage est que M. Delcassé a voulu, par l'empressement de sa démarche, rentrer en grâce auprès du comte Mouravief.

Voilà comment on écrit l'histoire contemporaine sur les bords de la Tamise : avions-nous tort de dire qu'on y mettait de l'ironie? L'ironie, toutefois, ne suffit pas à exprimer les sentimens qui bouillonnent dans l'âme britannique, et voici maintenant le côté sérieux des articles auxquels nous faisons allusion.

Que veut-on enfin, demande le *Times?* S'agit-il d'une coalition des puissances continentales contre l'Angleterre? Quelques personnes le pensent, par exemple les rédacteurs de la *National Review*, — qui ne parlent de rien moins que d'une nouvelle triple alliance dont le premier objet serait d'abattre l'orgueil britannique, et qui se romprait ensuite pour l'humiliation de la Russie. Mais le *Times* se déclare incrédule. Il y a peu d'apparence, à ses yeux, que M. Delcassé soit allé à Saint-Pétersbourg discuter des projets si mirifiques. On peut même douter, dit-il, que l'imagination de l'empereur d'Allemagne, quelque

fertile qu'elle soit, ait élaboré une aussi vaste conception, et que Guillaume a donné pour mission à sa politique d'atteler ses rivaux du continent à une bonne œuvre, qui consisterait à ramener et à maintenir dans le rang les communautés anglo-saxonnes répandues dans l'univers. Cette idée, reprend à son tour le *Standard*, cette idée d'une alliance des trois grandes puissances continentales a été mise plus d'une fois en avant pendant ces deux dernières années, et elle a pris plus de vitalité encore depuis que les États-Unis sont entrés dans le le champ de la politique internationale. Elle a été exprimée dans un remarquable manifeste du comte Goluchowski, qui a prêché une sorte de croisade contre les puissances anglo-saxonnes dont la croissance merveilleuse et l'expansion ininterrompue paraissent à l'homme d'État autrichien un sujet d'alarme pour l'Europe. Quelque chimérique qu'elle soit, l'alliance projetée des puissances militaires contre les puissances maritimes semble s'imposer depuis quelque temps à la pensée européenne. Des écrivains autorisés, en relation avec les chancelleries et les cabinets, continuent à préconiser une action commune en vue d'abaisser ce qu'ils appellent l'arrogance de ces communautés anglo-saxonnes, qui établissent graduellement et sûrement leur prépondérance sur les trois quarts du monde habitable. Et qui sait si, dans les conciliabules de la Haye, il n'a pas été question de tout cela? Ce n'est peut-être pas un simple accident qui a amené la rencontre des diplomates franco-russes aussitôt après la clôture de la conférence. Si le but principal de celle-ci était de maintenir la paix universelle, son objet subsidiaire était d'atténuer les avantages obtenus par les puissances maritimes. Ce but, on continue de le poursuivre, mais inutilement, et nous ne voyons pas comment il pourrait être atteint, au moyen de quelques conversations, par des gouvernemens tout aussi jaloux les uns des autres qu'ils peuvent l'être de l'Angleterre ou des États-Unis. Le projet est trop nébuleux pour être pris en considération, soit à Berlin, soit à Saint-Pétersbourg. Et, au surplus, c'est à peine si l'encre de la convention anglo-allemande a eu le temps de sécher : comment croire que l'empereur Guillaume renoncerait aux profits que cet instrument lui assure, pour permettre à la France de se relever de l'humiliation superflue qu'elle a tenu à se faire infliger l'automne dernier.

Tel est, en ce moment, le ton de la presse britannique à notre égard. Notez que nous ne lui avons rien fait. Qui aurait pu croire que le voyage de M. Delcassé à Saint-Pétersbourg soulèverait de telles passions dans les âmes anglaises? Même en admettant que ce voyage ne

soit pas dénué d'importance, il n'a certainement pas celle qu'on lui attribue, et il faut que l'Angleterre ne se sente pas exempte de tout reproche envers l'Europe continentale, pour que ses rêves soient à ce point troublés par le cauchemar d'une coalition européenne qui se formerait contre elle. Nous sommes convaincus qu'il y a dans ces craintes une grande exagération ; mais, après tout, ce n'est pas notre rôle de rassurer l'Angleterre contre les inconvéniens de sa politique. Le *Standard* ferait probablement mieux de ne plus parler de Fachoda. Il y a eu là, comme il le dit, une humiliation superflue, mais non pas dans le sens où il le dit. N'insistons pas davantage. Au surplus, nous ne sommes pas le seul pays de l'Europe qui ait eu à souffrir de ce qu'il y a parfois d'inutile rudesse dans le moindre frottement avec l'Angleterre. L'Allemagne l'a appris à ses dépens aux îles Samoa. Quant aux rapports de la Russie avec l'Angleterre en Extrême-Orient, ils sont ce que tout le monde sait. Nous ne demanderons pas à l'Italie si elle a été bien satisfaite, à propos de son affaire de San-Moun, de ses rapports avec son amie et alliée ; elle ne nous le dirait pas ; mais cet incident, où l'attendait une désillusion de plus, ne l'a pas probablement pas consolée de celles qui l'avaient déjà mise à l'épreuve dans la Mer-Rouge. A qui la faute, si toutes les puissances qui se sont trouvées en contact avec l'Angleterre depuis quelque temps en sont restées un peu meurtries ? Elles parlent le moins possible des désagrémens qu'elles ont subies ; mais, on le voit, c'est l'Angleterre qui en parle la première, et il suffit du moindre incident pour que tous ces souvenirs lui viennent tumultueusement à la pensée. Elle pose alors des questions qu'il aurait peut-être mieux valu laisser dormir : mais, après tout, ce n'est pas nous qu'elles embarrassent, et nous n'avons aucune raison de les éviter.

Il y a deux parties distinctes dans les allégations de la presse britannique à propos du voyage de M. Delcassé : l'une se rapporte à nos relations avec la Russie, l'autre à l'état général de l'Europe. La première n'est peut-être pas la plus importante pour l'Angleterre. Elle sait fort bien, quoiqu'elle affecte d'en douter, que l'alliance franco-russe n'a traversé aucune crise depuis quelques mois, et que, loin d'avoir été ébranlée, elle a été plutôt consolidée par l'incident de Fachoda. La Russie nous a assuré alors qu'elle conformerait jusqu'au bout son attitude à la nôtre. Il est permis de sourire des motifs que l'on donne au prétendu mécontentement que la Russie aurait, depuis, éprouvé contre nous. Quoi ! C'est parce que nous aurions échangé quelques politesses avec l'Allemagne qu'on nous en voudrait à Saint-

Pétersbourg ? A qui le fera-t-on croire ? En tout cas, ce n'est pas à ceux qui ont suivi, depuis quelques années, l'évolution de l'alliance et qui en connaissent les tendances actuelles, au moins du côté russe. L'alliance, en effet, est assez forte et assez souple pour s'appliquer, suivant les circonstances, à des intérêts variables et, fidèle à ses principes fondamentaux, elle subit dans la pratique les modifications auxquelles n'échappe rien de ce qui vit. Tout le monde sait, et il est difficile de croire qu'on l'ignore seulement en Angleterre, que rien n'est plus souhaité à Saint-Pétersbourg qu'une modification, dans un sens plus bienveillant, des rapports de la France et de l'Allemagne. Le *Standard* se trompe étrangement lorsqu'il croit, ou lorsqu'il dit que les conseillers de l'empereur Nicolas ont trouvé une saveur amère aux nouvelles qui venaient de Bergen : il est plus probable qu'ils en ont été flattés, et qu'ils y ont vu un succès pour leur politique. Peut-être se sont-ils exagéré l'importance de l'incident, mais certainement ils l'ont vu avec satisfaction. Si l'un des deux alliés avait éprouvé quelquefois une très légère susceptibilité au sujet des coquetteries que l'autre échangeait avec l'Allemagne, c'est l'allié de Paris et non pas celui de Saint-Pétersbourg qui aurait ressenti cette impression. On croit en Russie que, l'Allemagne étant parfaitement résolue à ne pas faire la guerre à la France et la France n'ayant aucune intention de faire actuellement la guerre à l'Allemagne, les circonstances générales de l'Europe devraient amener entre ces deux pays un rapprochement de raison. C'est dans ce sens que s'emploie sur nous l'influence russe, et il suffit de regarder faire l'empereur Guillaume pour se rendre compte du prix qu'il attacherait lui-même à un changement aussi considérable dans l'état du monde. Il a adopté à notre égard une attitude très différente de celle que le prince de Bismarck affectait dans les dernières années de son gouvernement. Ses allures personnelles sont à notre égard pleines de courtoisie, et s'il ne supportait pas, lui comme nous, le poids héréditaire d'un passé très lourd, rien évidemment n'empêcherait ou n'ajournerait la réalisation du désir qu'on éprouve à Saint-Pétersbourg, et qu'on partage à Berlin. Combien de temps cette situation durera-t-elle entre la France et l'Allemagne, et quel en sera le dénouement, nul ne le sait; mais on peut aujourd'hui parler de ces éventualités avec une liberté d'esprit et un sang-froid qui, naguère encore, étaient impossibles. Nous avons lu depuis quelque temps, dans nos journaux, des articles qui auraient provoqué jadis des protestations indignées, et qui aujourd'hui soulèvent seulement des objections. Nous n'avons pas besoin d'ajouter

que ces objections sont très graves et qu'elles resteront irréductibles dans beaucoup d'esprits et de consciences. La génération qui a vu la guerre de 1870-1871 les maintiendra toujours; mais d'autres sont venues à la vie, qui envahissent la scène politique, et, avec elles, une autre conception des choses finira par amener quelques changemens. La politique qu'à tort ou à raison nous avons suivie depuis vingt ans, et qui nous a donné des intérêts dans tant de parties du monde, non seulement permet d'imaginer, mais impose à la pensée des combinaisons nouvelles, irréalisables peut-être en Europe, mais qui ne le sont pas hors d'Europe, et que les esprits avisés commencent à envisager. Il s'est formé comme une immense transposition des intérêts et des forces sur la surface du globe. On commence à comprendre en France, ou à sentir que, quelles que soient les ressources de cet admirable pays, elles ne lui permettent pas de suffire à la fois à deux politiques, l'une sur le continent européen, l'autre au delà des mers, et encore moins de faire front à un double péril. Il faut opter. Le présent, s'il est tel que nous l'exposons, n'engage pas définitivement l'avenir, pas plus qu'il n'a été lui-même définitivement engagé par le passé; mais chaque chose vient à son heure; chaque génération a sa tâche; et si nous constatons avec tristesse que notre génération n'a pas rempli toute la sienne, ce n'est pas un motif pour imposer à celle qui vient après nous de manquer à ses destinées. Et d'ailleurs s'y prêterait-elle ?

Tout cela est encore bien confus dans les esprits, et peut-être le jour où la politique s'en inspirera est-il encore lointain. Peut-être aussi des événemens inopinés viendront-ils encore une fois modifier brusquement la face des choses. En attendant, il est hors de doute que l'état des esprits en Europe est favorable au maintien de la paix et au rapprochement des puissances continentales. Les liens de la triple alliance se sont très relâchés; peut-être ceux de la double alliance se sont-ils légèrement détendus. Toutes ces combinaisons diplomatiques ont perdu plus ou moins de leur rigidité première, à mesure que le danger de guerre contre lequel elles avaient été dressées a paru s'atténuer. C'est précisément ce dont la presse anglaise ne peut, ni ne veut se consoler. Et d'abord, elle refuse d'y croire. Elle se complaisait dans le spectacle d'une Europe désunie, elle n'y renonce pas encore : une autre Europe est à ses yeux invraisemblable, impossible, paradoxale, incroyable. Tout son horizon politique serait changé le jour où les vieilles haines politiques et nationales viendraient à s'amortir et peut-être à s'effacer.

On nous disait autrefois qu'étant une république, nous ne pouvions pas chercher, ni espérer trouver une alliance; qu'un pareil fait serait contre nature, immoral même, et que ce serait chimère d'en poursuivre la réalisation. Nous devions nous habituer à l'idée qu'étant seuls de notre espèce, nous étions une menace pour tout le monde, et qu'en retour tout le monde nous menaçait: un pays dans cette situation n'avait pas trop de toutes ses forces pour se défendre sur ses frontières, et ne devait se permettre aucune expansion au dehors. Nous ne nous en sommes pas moins répandus en Afrique et en Asie, et nous avons conclu l'alliance russe. L'Angleterre en a été surprise, mais elle s'est rassurée en songeant que l'alliance franco-russe avait en somme pour unique objet de tenir en respect l'alliance germano-austro-italienne. Les forces de l'une immobilisaient celles de l'autre. Dès lors, les puissances de l'Europe continentale étaient assez occupées avec elles-mêmes pour laisser les quatre autres parties du monde à la discrétion de l'Angleterre. Cette fois encore, l'événement a donné un démenti aux prévisions britanniques. Les alliances européennes, double ou triple, ont si bien rempli leur objet avoué, qui était le maintien de la paix, que les puissances qui en faisaient partie se sont abandonnées en toute sécurité aux entreprises pacifiques : entreprises industrielles, commerciales et coloniales. L'Angleterre a rencontré des rivaux sur plusieurs points de l'univers : on sait quelle concurrence l'Allemagne, par exemple, fait déjà à son commerce. Elle se demande si cela durera longtemps. Eh quoi! L'Europe abjurerait-elle ses haines intestines? Cesserait-elle de se déchirer par ces guerres glorieuses qui absorbaient autrefois son activité et qui, sur tout le reste, laissaient le champ libre aux Anglo-Saxons. Il y a eu là une période de l'histoire infiniment avantageuse à la Grande-Bretagne. Tandis que nous nous épuisions dans nos luttes, elle augmentait sans cesse son domaine et multipliait ses richesses. Nous ne le lui reprochons pas, nous l'en admirons. Elle a eu raison de profiter de nos fautes. C'est ainsi qu'elle est devenue aujourd'hui la plus grande des puissances et nous reconnaissons volontiers qu'en travaillant pour elle, elle a travaillé aussi pour la civilisation. Il y aurait inintelligence et puérilité à le nier. Loin de nous la pensée que, dans la situation nouvelle de l'Europe, il y ait rien qui lui soit systématiquement hostile! Nous avons toujours désiré vivre en bons termes avec elle, et nous avons fait plus d'une fois, pour conserver son amitié, des sacrifices dont elle aurait pu nous savoir plus de gré. L'idée d'un conflit possible nous fait horreur. Mais enfin il est naturel et légitime, de la part de la France et

de l'Europe, de ne pas s'immoler à la grandeur de l'Angleterre, et de travailler à côté d'elle, dans l'immensité de l'Afrique et de l'Asie, à ces mêmes œuvres où elle a trouvé sa grandeur et sa fortune. On dirait, à lire ses journaux, que les puissances du continent n'ont pas le droit d'être d'accord, et qu'elles ne peuvent l'être que contre elle. Si on s'est réuni à la Haye, c'est contre elle. Si notre ministre des Affaires étrangères est allé à Saint-Pétersbourg, c'est contre elle. Si l'empereur Guillaume a visité un de nos vaisseaux, c'est encore et toujours contre elle ! En vérité, s'il ne s'agissait pas d'une puissance aussi robuste, nous dirions qu'il y a quelque chose de maladif dans une préoccupation aussi incessante, et qui trouve partout matière à s'exercer. Qui aurait cru que l'inoffensif voyage de M. Delcassé serait l'objet de tant de commentaires, et qu'il nous amènerait nous-mêmes à nous y livrer si longuement ?

On a vu que, pour le *Standard*, la Conférence de la Haye n'a pas été exempte de quelque méchante intention à l'égard de l'Angleterre. Certes, il n'en est rien; mais peut-être la situation nouvelle de l'Europe, telle que nous l'avons définie, a-t-elle été pour quelque chose dans la pensée qu'a eue l'empereur Nicolas d'alléger les charges militaires qui nous écrasent tous d'un poids d'autant plus lourd qu'il est vraisemblablement inutile. N'est-il pas, en effet, peu illogique d'entasser tant d'armemens avec le ferme propos de ne pas s'en servir? Mais si telle a été vraiment l'idée première de l'empereur de Russie, il n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il avait fait fausse route, et que les puissances militaires, quelque pacifiques qu'elles soient, ne sont pas du tout disposées à désarmer. Il a été évident, avant même que la Conférence de la Haye fût réunie, qu'elle ne ferait rien de bien sérieux sur ce point spécial, et que les armemens de l'Europe resteraient le lendemain de sa clôture ce qu'ils étaient la veille. Il en a effectivement été ainsi; mais cela ne veut pas dire que l'œuvre de la Haye ait été stérile. Le but que s'était proposé l'empereur Nicolas était si haut qu'on pouvait s'élever beaucoup tout en restant en deçà.

Le jour de la clôture de la Conférence, quelques discours, suivant l'usage, ont été prononcés. Le président, M. de Staal, premier délégué de la Russie, a reconnu que l'œuvre accomplie n'était pas aussi parfaite qu'on aurait pu le désirer, mais il a ajouté qu'elle était « sincère, pratique et sage, et qu'elle conciliait les deux principes qui sont la base du droit des gens : la souveraineté des États et la solidarité internationale. » M. de Beaufort, ministre hollandais des Affaires

étrangères, a emprunté à M. le duc de Broglie un mot qui n'est pas moins juste, et qui l'est peut-être même davantage : « Nous vivons dans un temps où il faut tenir autant et plus de compte de l'effet moral d'une grande mesure que de ses résultats matériels et immédiats. » Cela est vrai, d'ailleurs, dans tous les temps. Il suffit d'avoir mesuré la résistance que les choses, avec leur routine, et les hommes, avec leurs préjugés, opposent aux plus généreuses initiatives, et même aux plus résolues, pour reconnaître que les grandes réformes ne se font pas d'un seul coup ; quelquefois même, elles ne se réalisent jamais complètement. Il faut s'y reprendre à plusieurs reprises pour obtenir un progrès, et il reste toujours de l'à peu près dans les œuvres humaines. Mais, loin que ce soit là une raison de ne rien entreprendre, c'en est une au contraire d'entreprendre beaucoup et souvent, puisqu'on n'arrive pas au but d'un premier et unique effort. L'empereur Nicolas suivait une tradition de famille en s'efforçant de perfectionner le droit des gens. Ses ancêtres lui avaient laissé quelque chose à faire ; il laissera aussi quelque chose à faire à ses successeurs.

On sait que la Conférence s'était, dès l'origine, partagée en trois commissions, dont chacune correspondait à une catégorie de ses travaux. La première était chargée de la limitation des armemens ; elle n'a pas tardé à constater que sur ce point sa bonne volonté serait inefficace. Un des délégués allemands, le colonel Schwarzhoff, a été jusqu'à contester que les charges militaires pesassent en réalité sur les nations de l'Europe aussi lourdement qu'on l'avait dit. Ce poids lui a paru léger. La Commission d'abord et la Conférence ensuite ont eu, pour s'abstenir à ce sujet, une raison plus sérieuse, à savoir que la diversité des législations militaires dans les divers pays ne permettait pas d'appliquer une règle uniforme à la limitation de leurs armemens. En conséquence, la Conférence s'est bornée à voter une résolution dont le texte lui a été fournie par le premier délégué français, et qui est ainsi conçue : « La Conférence estime que la limitation des charges militaires qui pèsent actuellement sur le monde est grandement désirable pour l'accroissement du bien-être matériel et moral de l'humanité. » Cette profession de foi, digne de l'abbé de Saint-Pierre, n'engage évidemment à rien. La première commission n'a abouti à un résultat pratique, et encore ! que sur trois points qu'elle a présentés sous la forme de trois Déclarations. La première interdit, pour une durée de cinq ans, de lancer des projectiles et des explosifs du haut des ballons ; la seconde interdit d'employer des projectiles ayant pour but unique de répandre des gaz asphyxians ou délétères ; la troisième

enfin interdit d'user de balles qui, grâce aux incisions de leur enveloppe, s'épanouissent dans le corps humain et élargissent les blessures qu'elles ont faites. Voilà tout; c'est peu, et nous verrons de plus dans un moment que toutes les puissances n'ont pas signé ces trois Déclarations. La seconde commission s'occupait de la codification et aussi de l'amélioration des lois et des coutumes de la guerre. Elle a repris, pour la développer, l'œuvre de la Conférence de Bruxelles de 1874. Grâce à elle, la définition des belligérans a été faite d'une manière plus précise; le sort des prisonniers de guerre a été mieux assuré; certaines pratiques odieuses, consistant par exemple à bombarder des maisons de charité, des musées, des édifices inoffensifs, ont été condamnées. En dehors de cette Convention d'un caractère général, elle en a présenté une autre pour adapter à la guerre maritime les principes de la Convention de Genève. En un mot, la seconde commission a fait, comme nous l'avions d'ailleurs prévu, une œuvre utile, et c'est peut-être à elle que sera due plus tard la plus sérieuse reconnaissance. La troisième, présidée par M. Léon Bourgeois, a présenté une Convention pour le règlement pacifique des conflits internationaux, en d'autres termes, sur les bons offices, la médiation et l'arbitrage. Elle en a recommandé l'emploi, ce qui n'est rien dire; mais elle l'a rendu, surtout en ce qui concerne l'arbitrage, plus facile et plus rapide, et c'est peut-être avoir fait quelque chose. En tous cas, il lui était impossible de faire plus. L'idée maîtresse qu'elle a réalisée est la création d'une Cour permanente d'arbitrage, qui sera représentée à la Haye par un bureau central placé sous la direction des ministres des puissances. Elle sera composée de jurisconsultes désignés par ces puissances : chacune pourra en choisir quatre. La Cour se réunira lorsqu'il y aura lieu de le faire, en d'autres termes lorsque deux puissances feront appel à son concours pour lui soumettre l'objet d'un conflit, et elle procédera alors suivant des règles que l'on s'est efforcé de simplifier. Mais il est bien entendu qu'en aucun cas, l'arbitrage ne sera obligatoire, et que le choix même des arbitres restera parfaitement libre. Quelques puissances auraient voulu rendre l'arbitrage obligatoire dans certains cas déterminés, tels que l'interprétation de conventions postales et télégraphiques, de traités de navigation, ou d'accords relatifs à la propriété littéraire; encore prenait-on soin de dire que l'obligation n'existerait que si les puissances en cause estimaient que l'objet de leur différend ne touchait ni à leurs intérêts vitaux, ni à leur honneur. Même ainsi restreinte et réduite, elle a paru inacceptable. Quant aux membres de la Cour

arbitrale de la Haye, ils composeront une liste de jurisconsultes proposés ou, si l'on veut, recommandés, mais nullement imposés aux parties. On pourra toujours s'adresser ailleurs. Nous le répétons, il était impossible de faire mieux, mais ce qu'on a fait est modeste. Il fallait respecter d'une manière absolue l'indépendance des États, grands ou petits; leur taille ici n'importe pas puisqu'il s'agit d'un droit qui est le même pour tous, et ce respect obligeait la troisième commission et la Conférence à créer un instrument commode peut-être, mais facultatif, et dont chacun pouvait se servir sans que personne y fût forcé.

Ce qu'il y a d'un peu vague dans les propositions finales de la Conférence aurait pu être compensé et en partie racheté par le nombre et par l'empressement des adhésions obtenues. Là encore il y a eu déception. Peut-être, n'est-elle pas définitive : les protocoles resteront ouverts jusqu'à la fin de l'année, et de nouvelles adhésions pourront se produire, soit de la part des puissances qui n'étaient pas représentées à la Haye, soit de la part de celles qui l'étaient. Mais nous n'avons pas grande confiance dans ces dernières, et les motifs qui les ont empêchées, après avoir participé à tous les travaux de la Conférence, d'adhérer immédiatement à ses conclusions, continueront sans doute à les en empêcher par la suite. En attendant, sur vingt-six puissances représentées, neuf n'ont encore rien signé, ce sont : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Angleterre, l'Italie, la Chine, le Japon, le Luxembourg, la Serbie et la Suisse. Quatorze ont tout signé; ce sont : la Russie, la France, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, le Mexique, la Grèce, le Montenegro, la Hollande, la Perse, la Roumanie, le Siam, la Suède et la Norvège et la Bulgarie. Les trois autres puissances, les États-Unis, la Turquie et le Portugal, ont signé certains articles et non pas certains autres. Mais nous ne pousserons pas plus loin ces détails : il suffit de l'abstention générale de puissances comme l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie pour infirmer singulièrement l'œuvre laissée en suspens.

Une crise ministérielle vient d'avoir lieu en Belgique. On se rappelle l'agitation qui s'est produite dans le parlement et dans la rue à la suite du dépôt fait par M. Vandenpeereboom du projet de réforme électorale. La Chambre a formé alors une commission de quinze membres qu'elle a chargés d'étudier tous les projets et tous les systèmes électoraux déjà déposés ou qui pourraient l'être.

Tous les partis étaient représentés dans cette commission, qui a

donné, comme il fallait s'y attendre, le spectacle de l'anarchie et de l'impuissance. On ne s'est entendu que pour repousser le projet ministériel; on a cessé de le faire lorsqu'il s'est agi d'en adopter un autre. Tous les projets ont été alors successivement repoussés, et on s'est trouvé en présence du néant. L'échec de la commission parlementaire aurait pu rendre un peu de prestige au ministère, si celui-ci n'avait pas été déjà mort. Le roi a confié la mission de former un nouveau cabinet à M. de Smet de Naeyer, un des deux ministres qui avaient donné leur démission, en janvier dernier, à la suite d'un dissentiment avec M. Vandenpeereboom, précisément sur la réforme électorale. La réforme de M. Vandenpeereboom ayant échoué, M. de Smet de Naeyer était tout indiqué pour produire la sienne. Il n'avait d'ailleurs pas l'embarras du choix : le scrutin de liste et la représentation proportionnelle intégrale étaient imposés par les circonstances. La seule tâche que se propose, pour le moment, le ministère est de faire aboutir cette réforme. Il aura pour cela le concours de M. Vandenpeereboom, qui le lui a publiquement promis aussi large que possible. M. Vandenpeereboom reconnaît aujourd'hui que la représentation proportionnelle intégrale est indispensable, ou du moins inévitable; et peut-être, si un sentiment de rancune peut entrer dans une âme aussi chrétienne que la sienne, n'est-il pas fâché, en le reconnaissant, de faire pièce à M. Wœste, partisan fanatique du scrutin uninominal. M. Wœste, en effet, n'a pas peu contribué à sa chute. Le ministère aura donc avec lui la plus grande partie des catholiques, et aussi un certain nombre de radicaux, qui ajournent la question du suffrage universel et celle du referendum, et se contentent, pour aujourd'hui, de ce qu'on leur offre loyalement, en se réservant de demander le reste ensuite. Les socialistes seuls restent fidèles à la méthode du tout ou rien. Ils parlent même de la soutenir par l'obstruction. Néanmoins, la situation est détendue, et il y a lieu de croire que M. de Smet de Naeyer réussira dans son entreprise. L'expérience en est trop intéressante pour que nous ne la suivions pas avec la plus sympathique attention.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXIXe ANNÉE

JUILLET — AOUT 1899

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 38202.